GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

DE

MALTE-BRUN

—

TOME V

De la Bibliothèque
du
Chanoine Proth
de St. Foy

LAGNY. — IMPRIMERIE DE A. VARIGAULT

214

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

DE

MALTE-BRUN

REVUE, RECTIFIÉE

ET COMPLÉTEMENT MISE AU NIVEAU DE L'ÉTAT ACTUEL DES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES

PAR

E. CORTAMBERT

MEMBRE ET ANCIEN SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE; ATTACHÉ AU CABINET GÉOGRAPHIQUE DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ETC.

TOME CINQUIÈME

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

PARIS

BOULANGER ET LEGRAND, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, rue de Beaune, près le Pont-Royal

ANCIEN HÔTEL DE NESLE

MDCCCLXIV

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

CINQUIÈME PARTIE

AFRIQUE

(Suite.)

LIVRE HUITIÈME.

Description générale de la Barbarie.

Partis du pied des Pyramides, nous avons remonté le Nil aussi loin que nous guidaient les lumières de l'histoire et les relations des voyageurs européens. Avant de pénétrer dans le centre mystérieux de l'Afrique septentrionale, achevons d'en faire connaître l'enceinte accessible, et dirigeons d'abord nos pas vers le mont Atlas et les Colonnes d'Hercule.

Une ligne qui, des cataractes du Nil, descendrait obliquement vers le cap Blanc d'Arguin, séparerait du reste du continent africain la division que nous allons décrire. Le plus grand désert du monde connu, une des chaînes de montagnes les plus étendues, sont les deux grands phénomènes que présente ici la géographie physique. Ces deux traits caractérisent deux régions distinctes; nous retracerons d'abord celle du mont Atlas, à laquelle l'usage commun des géographes arabes et européens a imposé le nom de *Barbarie*, ou plus exactement *Berbérie*, d'après celui que porte, du moins en arabe, la race indigène la plus ancienne.

Le mont Atlas ne manque pas de célébrité; nous avons vu Homère et Hérodote en parler comme d'une des colonnes du ciel. Selon Virgile, « c'est un héros méta-« morphosé en pierre; ses membres robustes sont devenus autant de rochers; il « porte l'Olympe entier avec toutes les étoiles, et ne succombe point sous un tel « fardeau; sa tête, couronnée d'une forêt de pins, est toujours ceinte de nuages ou

« battue des vents et des orages ; un manteau de neige couvre ses épaules, et de « rapides torrents coulent de sa barbe antique. » L'Atlas est moins une chaîne qu'un assemblage confus et entremêlé de plusieurs chaînes, dont la masse principale se prolonge de l'ouest à l'est depuis le cap Gher jusque dans le voisinage du golfe de Cabès et jusqu'aux caps Bon et Blanc ; mais plusieurs noms particuliers s'appliquent aux diverses parties, et il y a un grand nombre de rameaux, dirigés en différents sens, et entre lesquels s'étendent de hauts plateaux riches en pâturages : on réserve le nom de *Haut-Atlas* à la partie occidentale, qui est revêtue de neiges continuelles, et dont le point le plus élevé, le mont *Miltsin*, a 3475 mètres ; — au milieu, se trouvent les monts *Amour* ou *Amer* et *Aourès* (2 500 m.) et, plus près de la mer, le mont *Mouzaïa* (1 608 mètres), célèbre par ses mines ; l'*Ouarensenis* (1 991 mètres) ; — à l'est, les monts *Ghorra, Korra, Zaghouan Halouk-el-Mekhila.* — Le mont *Jurjura*, est un rameau célèbre qui s'avance vers la Méditerranée, à l'ouest du golfe de Bougie, et qui a une altitude de 2 318 mètres.

Depuis l'étude plus complète qu'on a faite de ces montagnes, par suite de la conquête de l'Algérie, on croit sage de renoncer à ces dénominations de *Grand-Atlas* et de *Petit-Atlas* que d'après un mot de Ptolémée, le savant botaniste Desfontaines et d'autres avaient proposées, pour désigner, par la première, les chaînes intérieures, et, par la seconde, les parties voisines de la mer.

Les montagnes qui font la continuation orientale de l'Atlas se ramifient en plusieurs chaînes qui prennent les noms de monts *Fissat* ou *Nefouça, Ghdrian, Tarhôna, Ouadan, Haroudjé Noir, Haroudjé Blanc, Gherdobah, Tibesty,* et auxquelles il faut joindre le plateau de *Hamada.*

Les différentes chaînes de l'Atlas sont faciles à franchir, parce qu'elles ont peu de largeur et qu'elles offrent de nombreux cols ou passages appelés *portes* (*bab*) par les Arabes. Le plus occidental, dans le Haut-Atlas, est le *Bab-ès-Soudan* ou *Porte-du-Soudan.* Pour se rendre d'Alger à Constantine, on traverse l'Atlas par un défilé remarquable appelé les *Biban* ou la *Porte-de-Fer.* Entre Médéah et Miliana, on connaît le col de *Téniah,* etc.

La grande élévation de l'Atlas est constatée par les neiges perpétuelles qui couvrent les sommets dans plusieurs parties et principalement dans l'est du Maroc. Léon l'Africain, qui y voyageait au mois d'octobre, faillit être enseveli sous une avalanche de neige. Dans l'Algérie, les sommets du Jurjura perdent leurs neiges dans le mois de mai, et en sont de nouveau couverts avant la fin de septembre. L'*Ouarensenis,* qui forme une chaîne intermédiaire entre l'Atlas maritime et celui de l'intérieur, reste presque toute l'année revêtu d'une calotte de neige. Même vers l'est, où l'élévation paraît s'abaisser, les monts Ghârian, au sud de Tripoli, se couvrent de neige pendant trois mois.

La chaîne de l'Atlas est en grande partie calcaire ; on y a trouvé de grands amas de coquilles et de corps marins. Les superbes marbres de Numidie, épuisés par le luxe des Romains, étaient les uns jaunes, les autres tachetés de diverses couleurs. Les Carthaginois les avaient employés avant les Romains à des pavés en mosaïque. Cependant les mines de cuivre, de fer, de plomb et autres, exploitées dans le Maroc et l'Algérie, indiquent la présence des roches schisteuses ou granitiques.

On peut dire que, dans l'Algérie du moins, l'Atlas se compose surtout de gneiss, sur lequel repose un calcaire de sédiment inférieur à couches soulevées et même presque perpendiculaires; de *schistes*, de *lias* ou calcaire bleu du terrain de sédiment supra-inférieur, de dépôts de sédiment supérieur (grès calcaire grossier ferrugineux), de *porphyres trachytiques* et de terrain *diluvien* ou de transport.

C'est dans la formation schisteuse que se trouvent les calcaires qui ont fourni aux anciens les beaux marbres de Numidie. Le schiste contient aussi du grenat et de l'anthracite. Les tourmalines noires sont en quantité considérable dans ces montagnes.

Les collines par lesquelles l'Atlas se termine dans le désert de Barcah, sont des masses calcaires blanches; le Haroudjé Blanc est de ce nombre. Quant au Haroudjé Noir, peut-être son noyau est-il calcaire; mais il n'offre que des mamelons de basalte, ainsi que l'a observé Hornemann. Il paraît être le *Mons Ater* des anciens. Pline avait déjà fait remarquer que les flancs méridionaux de l'Atlas élèvent brusquement leurs masses arides et noirâtres du sein d'une mer de sable, tandis que la pente septentrionale, s'orne de belles forêts et de verdoyants pâturages.

La chaîne de montagnes que nous venons de décrire était-elle l'*Atlas* des anciens poëtes grecs? Un savant Allemand le nie, et voici son raisonnement :

« Dès le premier âge du monde, les Phéniciens se hasardèrent à passer le détroit de Gibraltar. Ils fondèrent sur les côtes de l'océan Atlantique, en Espagne Gadès et Tartessus, et en Mauritanie Lixus et plusieurs autres villes. De ces établissements, ils naviguaient vers le nord jusqu'aux îles Cassitérides, d'où ils tiraient de l'étain, et jusqu'aux côtes de Prusse, où ils trouvaient de l'ambre. Dans le sud, ils s'avançaient au delà de Madère jusqu'aux îles du cap Vert. Ils fréquentaient surtout l'archipel des Canaries. Là ils furent surpris à la vue du pic du Ténériffe, dont la hauteur, déjà très-considérable, paraît encore plus grande parce qu'il s'élance immédiatement au-dessus de la surface de l'Océan. Les colonies qu'ils envoyèrent en Grèce, et surtout celle qui, conduite par Cadmus, aborda en Béotie, portèrent dans ces contrées la connaissance de cette montagne élevée au-dessus de la région des nuages. Ils y firent connaître les îles Fortunées qu'elle domine, et qu'embellissent des fruits, de toutes sortes, entre autres des pommes d'or (oranges). Cette tradition se propagea en Grèce par les chants des poëtes, et arriva jusqu'au temps d'Homère. Son Atlas connaît les profondeurs de la mer; il porte les grandes colonnes qui séparent la Terre du Ciel. Les Champs Élysées son dépeints comme une terre enchanteresse, située dans l'ouest. Hésiode parle de l'Atlas à peu près de la même manière, et dit qu'il est voisin des nymphes Hespérides. Il nomme *Iles des Bienheureux* les Champs Élysées, qu'il place aux extrémités de la Terre, à l'occident. Des poëtes moins anciens ont embelli et orné les fables d'Atlas, des Hespérides, de leurs pommes d'or, et des îles des Bienheureux, qui sont le séjour des hommes justes après leur mort. Ils ont aussi réuni les expéditions de Mélicerte, dieu du commerce chez les Tyriens, et celles de l'Hercule grec. Ce ne fut que très-tard que les Grecs commencèrent à rivaliser dans la navigation avec les Carthaginois et les Phéniciens. Ils visitèrent à la vérité les côtes de la mer Atlantique; mais il ne paraît pas qu'ils s'y soient avancés bien loin. Il est douteux qu'ils aient vu le pic de Ténériffe et les îles Canaries; car ils pensaient qu'il fallait chercher sur

la côte occidentale de l'Afrique l'Atlas, que leurs poëtes et leurs traditions leur avaient représenté comme une montagne très-élevée, et située à l'extrémité occidentale de la Terre. C'est aussi là que le transposèrent Strabon, Ptolémée et les autres géographes. Mais comme on ne trouve dans le nord-ouest de l'Afrique *aucune montagne d'une hauteur remarquable* (c'est une erreur!), on fut très-embarrassé pour connaître la véritable position de l'Atlas. On le chercha tantôt sur la côte, tantôt dans l'intérieur du pays, tantôt dans le voisinage de la mer Méditerranée, tantôt plus au sud. Au premier siècle de notre ère, époque à laquelle les Romains portèrent leurs armes dans l'intérieur de la Mauritanie et de la Numidie, on prit l'habitude de donner le nom d'Atlas à la chaîne de montagnes qui, au nord de l'Afrique, s'étend de l'est à l'ouest dans une direction à peu près parallèle à celle des côtes de la Méditerranée. Cependant Pline et Solin sentaient bien que les descriptions de l'Atlas faites par les poëtes grecs et romains ne convenaient pas à cette chaîne de montagnes. Ils pensaient donc qu'il fallait placer dans la terre inconnue du milieu de l'Afrique, ce pic dont ils faisaient un tableau si agréable d'après les traditions poétiques. Mais l'Atlas d'Homère et d'Hésiode ne peut être que le pic de Ténériffe; tandis que c'est dans le nord de l'Afrique qu'il faut chercher l'Atlas des géographes grecs ou romains (1). »

Nous ne croyons pas ce raisonnement bien fondé.

Les passages d'Homère, d'Hésiode, d'Hérodote même, sont très-vagues. L'Atlas d'Hérodote pourrait être un promontoire de la chaîne méridionale qui s'élance du milieu des plaines du désert. Il est d'ailleurs possible que toutes ces contradictions doivent leur origine à cette illusion optique d'après laquelle une chaîne de montagnes, vue de profil dans le sens de sa longueur, paraît un pic rétréci. « Étant en mer, dit M. de Humboldt, j'ai souvent pris des chaînes prolongées pour des montagnes isolées. » Cette explication pourrait encore être simplifiée, si l'on admet que le nom d'Atlas appartenait primitivement à un promontoire remarquable par sa forme et son isolement, tels que sont plusieurs de ceux de la côte de Maroc

Un passage très-curieux de Maxime de Tyr semble autoriser cette hypothèse. « Les Éthiopiens hespériens, dit-il, adorent le mont Atlas; il leur sert à la fois de temple et d'idole. L'Atlas est une montagne de moyenne élévation, creuse et ouverte du côté de la mer en forme d'amphithéâtre : à moitié chemin de la montagne, s'étend un grand vallon fertile et orné d'arbres chargés de fruits. L'œil plonge dans ce vallon comme dans le gouffre d'un puits; mais on n'oserait y descendre, le précipice est trop abrupt, et d'ailleurs un respect religieux ne le permet pas. La chose la plus merveilleuse, c'est de voir les flots de l'Océan, dans la haute marée, inonder les plaines voisines, mais s'arrêter devant l'Atlas, s'accumuler et se tenir suspendus comme une muraille, sans pénétrer dans le creux du vallon et sans être retenus par la terre : l'air et le bosquet séparent seuls les eaux de la montagne. Voilà le temple et le dieu des Libyens ; voilà l'objet de leur culte et le témoin de leurs serments. » Dans les circonstances physiques de ce récit, on reconnaît quelques traits de ressemblance avec la côte entre le cap Tefelneh et le cap

(1) *Ideler*, dans les Tableaux de la nature, de M. *de Humboldt*.

Gher, qui est en amphithéâtre et couronné de rochers isolés. Dans les circonstances morales, nous ne pouvons méconnaître les traces du fétichisme. Plusieurs peuplades de nègres adorent encore les rochers d'une figure remarquable.

Laissons ces questions obscures à la sagacité des auteurs qui en feront le sujet d'une recherche particulière. Occupons-nous du tableau physique général de la région du mont Atlas.

Ce mont établit deux divisions naturelles fort distinctes : le pays qui s'étend au nord de la chaîne est une belle et fertile contrée, appelée *Tell*. La partie située au sud de l'Atlas s'appelle *Sahara* ou *Désert;* mais c'est un pays beaucoup moins aride qu'on ne l'a cru longtemps : les oasis y abondent, et l'on y récolte de nombreux et excellents fruits. On donne à une assez grande étendue de cette région de la Barbarie le nom de *Beled-el-Djerid* ou *pays des Dattes*. Il y règne, pendant la plus grande partie de l'année, une forte chaleur. La température est assez douce au pied de l'Atlas; quelquefois même on y éprouve des froids beaucoup plus vifs que la latitude ne pourrait le faire supposer. La saison des pluies commence en octobre et finit en avril.

Les cours d'eau de la Barbarie sont distribués en trois versants : le versant de la Méditerranée, au nord, le versant de l'Atlantique, à l'ouest, et le versant du Sahara, au sud.

Parmi les cours d'eau qui appartiennent au versant de la Méditerranée, on remarque la *Medjerdah*, qui est l'ancien *Bagradas;* la *Seïbouse*, l'*Ouad-el-Kebir*, le *Chelif*, fleuve assez considérable; la *Tafna* et l'*Isly*, son tributaire, rivières fort petites, mais fameuses dans nos expéditions en Algérie; la *Malouïa* ou *Moulouïa*. Sur le versant de l'Atlantique, coulent le *Sebou*, la *Morbéja* ou *Omm-er-Rbia*, le *Tensift*, l'*Ouad-Sous*.

Sur le versant méridional de l'Atlas, du côté du Sahara, on voit descendre beaucoup de rivières qui vont se perdre dans les sables ou dans les lacs salés du désert : tels sont le *Draha*, qui, à l'époque des hautes eaux, prolonge, dit-on, son cours jusqu'à l'Atlantique, en tournant à l'ouest; le *Ziz*, l'*Ouad-Guir*, l'*Ouad-el-Djeddi*, qui se rend dans le grand lac marécageux et salé qu'on nomme *Melghigh* ou *Melrir*. Ce lac se confond, à l'est, dans la saison des pluies, avec une suite de lacs, à une partie desquels on a donné les noms de *Sebkha-el-Aoudhyeh* et de *Sebkha-el-Fejej*. La portion la plus orientale de ces lacs se nommait anciennement *Triton;* une partie, presque desséchée, présente un sable très-fin, mouvant, où des hommes se sont quelquefois aventurés et ont été engloutis.

Il y a dans le voisinage de l'Atlas un assez grand nombre de ces *sebkha* ou *chott*, lacs qui sont desséchés pendant plusieurs mois de l'année; un des plus considérables qu'on trouve dans la région des plateaux est celui de *Saïda*.

La fertilité de cette partie de l'Afrique a été célébrée par Strabon et Pline. Ce dernier en admire les figues, les oliviers, le froment et les bois précieux. Il remarque que les vins avaient une certaine âcreté qu'on corrigeait en y mettant du plâtre; les vignobles y doivent être exposés au nord et à l'ouest. Les vignes, dit Strabon, ont quelquefois le tronc assez gros pour que deux hommes puissent à peine l'embrasser; les grappes sont longues d'une coudée. Une administration affreuse et l'absence de toute civilisation n'ont pu anéantir tous ces dons de la na-

ture. La Barbarie et même le Maroc exportent encore de grandes quantités de blé ; l'olivier y est plus beau qu'en Provence, et, malgré une religion ennemie de Bacchus, les Maures cultivent sept variétés de vigne.

Le sol des plaines ressemble cependant, en beaucoup d'endroits, à celui du reste de l'Afrique ; il est encore léger et sablonneux, entre-semé de rochers ; mais les vallées du mont Atlas et celles des petites rivières qui en descendent dans la Méditerranée sont couvertes d'un terreau fertile et bien arrosé ; il en résulte que les plantes indigènes les plus communes fleurissent sur les rivages ou s'enracinent profondément dans le sable mobile, tandis que les espèces les plus rares viennent dans les marais et les forêts. Les côtes arides se couvrent de plusieurs espèces salines et grasses, telles que la *salsola* et la *salicorne*, le *pancrais maritime* et la *scilla maritime*, avec différentes espèces d'herbes dures, à longues racines et de la famille des graminées, entre autres le *lygeum spartum*, divers *panics*, le *saccharum cylindricum* et l'*agrostis pungens*, entremêlés çà et là d'héliotrope et de *soldanelle*.

Les plateaux secs et rocailleux qui séparent les vallées de l'intérieur ont une grande ressemblance avec les landes d'Espagne ; ils abondent en bosquets épars d'arbres à liége et de chênes toujours verts, à l'ombre desquels la sauge, la lavande et d'autres plantes aromatiques croissent en abondance et s'élèvent à une hauteur extraordinaire. Le genêt à haute tige les différentes espèces de *cistes*, la mignonnette, le sumac, la bruyère, l'aloès, l'agave et plusieurs sortes d'euphorbes et de *cactus* ornent les anfractuosités des rochers, où, bravant la chaleur et la sécheresse, ils fournissent aux chèvres une nourriture et un ombrage salutaires. Le palmier nain infeste une grande partie des plaines et oppose à la culture un des plus grands obstacles. Les palmiers proprement dits sont surtout communs au sud de l'Atlas.

Les forêts qui, vers le nord de ces contrées, couvrent les flancs des montagnes fertiles, sont composées de diverses espèces de chênes, telles que le *quercus ilex*, le *coccifera* et le *ballota*, dont les glands font partie de la nourriture des habitants. On y trouve fréquemment l'arbre à mastic, le *pistachier atlantique*, le *thuya articulé*, le *rhus pentaphyllum*. Le grand cyprès, pyramide verdoyante, étend ses branches vers le ciel ; l'olivier sauvage donne sans culture d'excellents fruits ; l'*arbutus unedo* porte des baies rougeâtres qui ressemblent à celles de la fraise ; la bruyère en arbre répand au loin une odeur très-douce ; toutes les vallées un peu élevées ressemblent, en avril et en mai, à autant d'élysées. L'ombre, la fraîcheur, l'éclat de la verdure, la variété des fleurs, le mélange d'odeurs agréables, tout charme le botaniste. Les côtes et les plaines voient, dès le mois de janvier, l'oranger, le myrte, les lupins, la vigne vierge et le narcisse se couvrir de fleurs et de feuilles nouvelles. Mais aux mois de juin, juillet, août et septembre, le sol desséché et gercé n'est recouvert que des débris jaunâtres des végétaux morts ou expirants. Le chêne-liége attriste les forêts par le sombre aspect de son écorce brûlée. A cette époque néanmoins, le laurier-rose étale encore ses fleurs brillantes depuis le sommet des montagnes jusque dans les plus profondes vallées, sur les bords de tous les ruisseaux et de toutes les rivières.

Parmi les plantes cultivées, nous distinguerons le blé dur, l'orge, le maïs,

l'*holcus sorghum* et l'*holcus saccharatus ;* le riz, dans les terrains inondés ; le tabac, le safran, les melons, les citrouilles, la canne à sucre, l'*indigofera glauca,* le cotonnier, le dattier, l'olivier, l'oranger, le figuier, l'amandier, la vigne, l'abricotier, le pistachier, le grenadier, le jujubier et le mûrier blanc. Dans les jardins, on élève presque tous les légumes d'Europe. Les habitants de ces contrées conservent leurs grains pendant plusieurs années en les ensevelissant dans des *silos* ou grandes fosses creusées en terre dans des lieux secs. Le blé est semé en automne et se récolte en avril ou en mai ; le maïs et le sorgho se sèment au printemps pour être récoltés en été. L'avoine croît spontanément. Quelques fruits, entre autres la figue, sont de qualité inférieure à ceux d'Europe. Les glands du chêne ballote ont le goût de nos marrons.

Nous entrerons dans plus de détails sur la végétation en parlant de chaque pays en particulier.

Le règne animal offre la plupart des espèces communes à l'Afrique ; il faut en excepter l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la girafe, le zèbre et divers singes.

La nature a fourni aux habitants du Sahara un moyen de traverser en peu de jours les immenses déserts de l'Afrique occidentale. Monté sur le *heirie* ou *mahari,* qui, semblable au chameau ordinaire à une bosse, s'en distingue seulement par une taille plus élégante, l'Arabe, après s'être enveloppé les reins, la poitrine et les oreilles pour se garantir des bouffées d'un vent dangereux, parcourt avec la rapidité de la flèche le désert brûlant dont l'atmosphère enflammée empêche la respiration et peut presque étouffer un voyageur imprudent. Les mouvements très-violents de ce chameau ne sauraient être supportés que par des gens aussi patients, aussi abstinents, aussi exercés que ces Arabes. La plus mauvaise espèce de ces animaux s'appelle *talaye,* terme dénotant que l'animal ne fait que le chemin de trois journées ordinaires dans un jour. La variété la plus répandue est celle qui fait sept journées dans un jour ; on la nomme *sebaye.* Il y en a qui font neuf journées, et qu'on appelle *tassaye ;* mais ils sont bien rares et hors de prix. L'Arabe, dans son style figuré, dépeint de la manière suivante la vitesse du chameau du désert : « Quand tu rencontres un *heirie,* et que tu dis au cavalier qui le monte, *salem alik* (*paix avec vous!*), lui, avant d'avoir pu te répondre *alik salem,* est déjà presque hors de ta vue, car il marche comme le vent. » Jackson rapporte à ce sujet des faits qui paraissent incroyables. Un *heirie* arriva du Sénégal à Mogador en sept jours ; il avait traversé 14 degrés de latitude, et, avec les détours de la route, il avait franchi un espace de 1 000 à 1 100 milles anglais, ce qui fait par jour 160 milles ou 75 lieues ordinaires de 25 au degré. Un Maure de Mogador monta un matin sur son *heirie,* alla à Maroc, qui en est à 100 milles anglais, et revint le même jour au soir, avec quelques oranges qu'une de ses femmes avait désirées. Jackson convient que ces faits mettent la foi du lecteur à une rude épreuve ; mais trois voyageurs antérieurs ont rapporté des traits semblables : on ajoute, il est vrai, que cette sorte de chameau est très-peu commune. Il serait intéressant pour la géographie que des Européens bien armés et en nombre suffisant pussent se servir de ces montures légères pour parcourir les déserts de l'Afrique septentrionale. On se sert aussi d'ânes, dont il y a deux races, l'une très-forte et très-grande, l'autre très-petite. Le Maroc nourrit de beaux chevaux de race arabe. Dans toute la Bar-

barie, le bétail est petit et maigre, les vaches n'y donnent que peu de lait et de mauvais goût; il y a des chèvres et des brebis en quantité. Les cochons, comme on peut bien le penser, abhorrés des mahométans, ne se trouvent que dans les maisons des Européens. Les chats, les chiens et toutes les volailles d'Europe y sont communs. Les Arabes élèvent beaucoup de mouches à miel.

La panthère, autre animal de ces contrées, a, de tout temps, été très-fameuse; la véritable panthère (*felis pardus*) est le *nemr* des Arabes, tandis que le guépard (*felis jubata*), avec lequel on l'a confondue, est leur *fadh*. La première a sur un fond de couleur fauve des taches noires en forme de roses; le second a de petites taches rondes et pleines, et de plus une crinière sur la nuque.

Le bubale, animal du genre des antilopes, mais qui diffère de la plupart par la disposition de ses cornes, appartient aux déserts du nord de l'Afrique; il vit en troupes et vient se désaltérer en Égypte dans les mares et les canaux d'arrosement. Il est figuré, d'une manière fort reconnaissable, parmi les hiéroglyphes des temples de la Haute-Égypte. Ce que ces figures offrent de plus remarquable, c'est qu'elles représentent ces animaux attelés à des charrues : les Égyptiens avaient-ils donc su apprivoiser le bubale? Parmi les autres espèces d'antilopes peu communes dans ces contrées, on cite le pasan ou l'*oryx*, et ensuite la *gazelle corinne*, qui se distingue peu du *kevel*, et la gazelle proprement dite. Dans les forêts et les déserts on rencontre, le lion, le sanglier d'Afrique, les deux espèces d'hyène, le furet, habitant les buissons, quelques singes, parmi lesquels on distingue le mône et le magot. Selon une conjecture de Walckenaer, les rats que le voyageur Windhus aperçut aux environs de Méquinez, « rats aussi gros que des lapins, et qui font comme eux leurs trous en terre », étaient des *arctomys gundi*, espèce de marmotte qui diffère de celle d'Europe en ce qu'elle n'a que quatre doigts à la patte.

On a disputé sur la question de savoir s'il se trouve des ours en Afrique : le savant Cuvier révoque en doute leur existence dans les contrées méridionales; mais il paraît que l'ours brun d'Europe (*ursus arctos*) habite dans les hautes régions de l'Atlas.

La chasse aux autruches offre un spectacle curieux. Une vingtaine d'Arabes, montés sur des chevaux du désert, qui sont dans leur espèce ce que sont les *heiries* parmi les chameaux, vont contre le vent, cherchent la trace de l'autruche, et quand il l'ont trouvée, la suivent tous avec la plus grande rapidité, en se tenant à une distance d'un demi-kilomètre l'un de l'autre. L'autruche, fatiguée de courir contre le vent qui s'engouffre dans ses ailes, se tourne contre les chasseurs et cherche à passer à travers leur ligne; alors ils l'entourent, et tirent tous à la fois sur l'oiseau jusqu'à ce qu'il tombe mort. Sans cette ruse, ils ne pourraient jamais prendre l'autruche, qui, bien que dépourvue de la faculté de voler en l'air, dépasse sur terre les animaux les plus rapides.

Le vent du sud apporte des nuées de sauterelles, qui, en ravageant les moissons, font naître des famines, et couvrent la terre au point d'empêcher le voyageur de trouver son chemin. L'abeille sauvage remplit les troncs d'arbres d'un miel aromatique et d'une cire qu'on recueille en abondance.

A ce tableau physique, applicable aux États de Tripoli et de Tunis, à l'Algérie et au

Maroc, nous devons joindre un coup d'œil également général sur l'espèce humaine.

Les habitants des villes et des plaines cultivées sont désignés sous le nom de *Maures*. Quoiqu'ils parlent un dialecte arabe rempli d'idiotismes, leur ensemble physique, la peau plus blanche que celle des Arabes, le visage plus plein, le nez moins saillant et tous les traits de la physionomie moins énergiques, semblent prouver qu'ils descendent d'un mélange d'anciens Mauritaniens et Numides avec les Phéniciens, les Romains et les Arabes. D'un autre côté, Salluste affirme que les Numides et les Mauritaniens descendent d'une colonie asiatique composée de Mèdes, d'Arméniens et de Perses. Le caractère de cette nation est, selon la plupart des observateurs, un composé de tous les vices; avares et débauchés, dit-on, sanguinaires et lâches, avides et paresseux, vindicatifs et rampants, ils ne rachètent tant de défauts par aucune bonne qualité; mais la haine que les Maures, chassés d'Espagne, ont vouée à leurs persécuteurs chrétiens, n'a-t-elle pas excité un sentiment de réprobation trop vif chez les Européens? Les Maures sont mahométans, et spécialement de la secte fanatique appelée *Maleki*. Ils ont des saints qui se distinguent, les uns par un repos absolu, les autres par une manie turbulente et destructive. On a vu ceux de cette espèce assommer des ânes et en dévorer la chair sanglante. Parmi les cérémonies du mariage, on distingue la procession solennelle destinée à faire voir les documents qui attestent la sagesse virginale de la jeune épouse. Nulle part les hommes ne se montrent plus jaloux avant et après l'hymen. Sobres dans leurs aliments, les Maures s'habillent très-simplement dans le Maroc et dans tout l'intérieur; mais à Tunis, à Alger, les femmes font briller l'or et les diamants sur leurs élégants costumes. Les pieds nus trahissent seuls la blancheur de leur peau. Savoir lire le Koran paraît, à la plupart des Maures, le comble de la science; cependant ils ont des astrologues, et ils aiment l'histoire et la poésie. Leurs maisons, carrées et à toits plats, sont quelquefois ornées dans l'intérieur de riches tapis et de fontaines jaillissantes. Les exercices à cheval et le tir d'armes à feu forment, avec les tours d'équilibre, leurs passe-temps favoris. A leurs funérailles, une longue série de femmes, payées pour pleurer et hurler, accompagne le mort jusqu'à sa dernière demeure.

Les *Arabes* nomades, venus d'Asie depuis le mahométisme, conservent leur sang pur, qui se reconnaît à une physionomie plus mâle, à des yeux plus vifs et à un teint presque olivâtre. Leurs femmes s'enveloppent, lorsqu'elles sortent, dans un long manteau en laine, et ne laissent apercevoir qu'un œil et les pieds; elles se peignent des lignes et des figures en noir et en rouge sur la joue et la poitrine; elles se teignent les ongles et le bout des doigts en jaune. Les tentes des Arabes, couvertes de grosse étoffe ou de feuilles de palmier, ont conservé la figure d'un bateau renversé, que Salluste attribue au *mapalia* des Numides. Ils nomment une cabane semblable *chaima*, et un groupe de quelques *chaimas* forme un *douar* ou hameau, souvent entouré d'une haie d'épines pour en défendre l'entrée aux lions qui mugissent alentour. Les Arabes, comme les Maures, envoient à La Mecque des caravanes de pèlerins. En Asie, on les comprend les uns et les autres sous le nom de *Maghrebi* (*Mogrebins*), c'est-à-dire les Occidentaux.

La race des *Berbers*, entièrement distincte des Arabes et des Maures, paraît indigène de l'Afrique septentrionale. Elle comprend probablement les restes des

anciens Gétules, à l'occident, et des Libyens, à l'orient. Aujourd'hui elle forme quatre nations distinctes, savoir : 1° les *Amazirghs*, nommés par les Maures *Cheleuhs* ou *Choullahs* dans les montagnes marocaines; 2° les *Kabayles* (au singulier *Kabyle*), dans les montagnes d'Alger et de Tunis; 3° les *Tibbous*, dans le désert entre le Fezzan et l'Égypte; 4° les *Touaregs*, dans le Grand désert.

L'identité de la langue que parlent les Berbers, reconnue par la comparaison des vocabulaires, est une des découvertes les plus importantes dont l'histoire ethnographique se soit enrichie. La langue berbère a pour principaux dialectes le *chelhia*, dans l'Algérie et le Maroc, le *chaouia*, dans la régence de Tunis, le *tamazeg*, dans l'empire de Maroc, le *targhi*, dans le royaume de Tripoli et le Grand désert; un dialecte particulier est parlé par les Mozabites (Beni-Mzab), dans le sud de l'Algérie. Le *tibbou*, dans la partie orientale du Sahara et dans le sud du Fezzan, présente, ce nous semble, un caractère très-original, quoique rapproché de celui de l'hébreu et du phénicien; l'idiome de *Syouah* offre beaucoup d'analogie avec le berber. Cette langue n'a point de termes pour exprimer les idées abstraites et les objets relatifs à la religion et aux arts : elle les emprunte de l'arabe, en leur donnant une terminaison berbère. Des recherches savantes ont prouvé son identité avec la langue des Guanches, habitants primitifs des Canaries.

Les Berbers ont le teint rouge et noirâtre, la taille haute et svelte, l'habitude du corps grêle et maigre. Ils laissent croître leurs cheveux et n'ont pour vêtement qu'une large tunique en laine. La vengeance est leur passion dominante. Leur fanatisme religieux surpasse celui des Maures; ils l'assouvissent, lorsque l'occasion se présente, dans le sang de juifs et des chrétiens. Cependant les Cheleuhs mangent la chair de sanglier et boivent du vin. Les marabouts, vénérés comme des saints, exercent, dans beaucoup de villages des Kabayles, une autorité despotique. Ces hypocrites font des miracles et distribuent des amulettes. Dans d'autres endroits, surtout parmi les Cheleuhs, ce sont des cheykhs héréditaires qui règnent sur les petites tribus entre lesquelles cette nation est partagée. Celles qui demeurent dans les hautes vallées de l'Atlas vivent dans une indépendance presque absolue. Dans le Maroc, quelques tribus se sont réunies sous le gouvernement de princes ou rois héréditaires qui s'appellent *amargar*, et dont l'autorité patriarcale se borne à punir les vols et les assassinats. Quelques-uns sont choisis par l'empereur de Maroc. Ces peuples fabriquent eux-mêmes la poudre à feu dont ils ont besoin. Du pain bis, des olives, de l'eau, voilà leur repas. La pauvreté et la malpropreté de leurs vêtements leur donnent un aspect sauvage. Les Berbers montrent cependant, dans la culture de leurs champs fertiles, un caractère laborieux et une intelligence susceptible d'un grand développement. Ils fournissent au Maure paresseux du blé, des olives et toutes sortes de denrées. Leurs villages, dont quelques-uns ont l'étendue et la population d'une ville, sont munis de tours de garde, d'où ils découvrent l'approche de tout ennemi. Au moindre signal, tous les hommes courent aux armes. Ils manient supérieurement le fusil, le lancent dans l'air, le rattrapent et le déchargent avec une adresse et une rapidité étonnantes.

Outre ces véritables nations, l'Afrique septentrionale renferme des colonies étrangères, parmi lesquelles on distingue les Turcs, naguère dominateurs à Alger, à Tunis, à Tripoli; les Juifs, répandus dans toute la Barbarie, même dans les val-

lées des Kabayles ; les *Koulouglous* ou *Koulouglis*, mélange de Maures et de Turcs ; des *nègres*, amenés comme esclaves de l'intérieur de l'Afrique, mais dont un grand nombre sont libres ; ils le sont du moins dans l'étendue de la domination de la France et dans la régence de Tunis. Les *Européens*, enfin, forment aujourd'hui un élément assez important de la population de la Barbarie, depuis l'établissement des Français en Algérie.

Ce pays, un des plus salubres et des plus propres à la propagation de l'espèce humaine, se trouve, en grande partie, par suite de l'absence d'un gouvernement régulier, exposé à tous les fléaux, et notamment aux ravages de la peste. M. Jackson, consul anglais à Mogador, a tracé l'effrayant tableau d'une peste qui dépeupla l'empire de Maroc au commencement de ce siècle. Il mourut, dans la ville de Maroc, 50 000 individus ; à Fez, 65 000 ; à Mogador, 4 500 ; à Saffi, 5 000. Les survivants n'eurent pas le temps d'enterrer régulièrement les morts ; on jeta les cadavres dans de grandes fosses que l'on remplissait de terre quand elles étaient à peu près pleines. Les individus jeunes, sains, forts et musculeux, furent les premiers attaqués de la maladie ; ensuite les femmes et les enfants ; en dernier lieu, les gens maigres et épuisés, les valétudinaires et les vieillards. Le fléau ayant cessé, on remarqua une révolution totale dans les fortunes des particuliers et dans la situation des individus. Des hommes qui, avant la peste, n'étaient que de simples ouvriers, possédaient alors de gros capitaux ; ils achetaient des chevaux, et ne savaient pas les monter. Les vivres se vendaient en grande quantité et à des prix extrêmement bas ; les troupeaux et leurs gardiens erraient sans maîtres dans les pâturages : c'était une grande tentation pour l'Arabe, le Berber, le Maure, tous également enclins au vol. Mais ils étaient retenus par la crainte de la mort ; car la peste, *el khère*, comme ils la nomment, est un jugement de Dieu, une punition de nos crimes ; il était donc urgent de ne pas être pris en flagrant délit par l'ange vengeur, mais, au contraire, de régler sa conduite afin de se préparer à partir pour le paradis. Le prix des travaux fut bientôt hors de mesure ; et, comme le nombre d'hommes capables de travailler ne suffisait pas pour les besoins et les demandes des hommes riches ou en état de payer, il en résulta pour ceux-ci la nécessité de faire eux-mêmes les petits travaux domestiques ; on les voyait moudre du blé et cuire le pain ; la simplicité de l'âge d'or semblait renaître. Plusieurs terrains considérables restèrent sans possesseurs, et furent occupés par les Arabes du désert.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

LIVRE NEUVIÈME.

Suite de la Barbarie. — Royaumes de Tripoli et de Tunis.

Nous avons, dans le livre précédent, tracé un tableau de géographie physique et d'ethnographie, applicable à toute la région atlantique.

Il nous reste à faire connaître les divers États de la Barbarie, et les villes que ces divisions politiques renferment. Nous jetterons d'abord un coup d'œil sur les petits États semés dans le désert qui borde l'Égypte à l'ouest, et qui dépendent du Tripoli; passant ensuite les Syrtes, nous suivrons la chaîne de l'Atlas en parcourant le Tripoli proprement dit, la régence de Tunis, l'Algérie et l'empire de Maroc.

Le pays de *Barcah* se présente le premier à celui qui arrive de l'Égypte ; les uns le qualifient de *désert*, et en effet l'intérieur et la partie orientale méritent ce nom; les autres lui donnent improprement le titre de *royaume*, et cette façon de parler est fondée sur ce que l'ancienne Cyrénaïque, correspondante à ce pays, était un royaume indépendant sous une branche des Ptolémées.

En réalité, le Barcah est compris dans le gouvernement de *Benghazy*, qui fait lui-même partie de la régence de Tripoli.

Le pays est administré par un gouverneur ou bey nommé par le souverain de Tripoli. Ce gouverneur réside dans une espèce de château, à *Benghazy*, que les naturels nomment *Bernik*, avec un port médiocre, sur une côte poissonneuse, et dans un territoire fertile, d'où l'on exporte des laines. Cette ville a pris depuis quelques années une grande importance commerciale, et elle est devenue un des grandes *emporiums* du commerce intérieur. Elle occupe l'emplacement de l'antique *Bérénice ;* on y a trouvé quelques objets d'antiquité. *Tokrah* ou *Taoukrah* correspond à l'ancienne *Teuchira*, qui fut ensuite appelée *Arsinoé ;* on y voit une antique muraille, bien conservée, avec des souterrains chargés d'inscriptions. *Tolométa*, l'ancienne *Ptolémaïs*, offre les restes d'un temple, des grottes sépulcrales, les ruines d'un amphithéâtre, une caserne romaine, encore entourée d'un large fossé et d'une double enceinte, et portant sur ses murailles une grande inscription en cinquante-six lignes, considérée comme un rescrit d'Anastase Ier relatif au service militaire. Elle avait remplacé la ville plus ancienne de *Barcé*. *Marza-Souza*, jadis *Apollonia*, n'était d'abord que le port de *Cyrène ;* mais elle devint, dans la suite, sous le nom de *Sozysa*, à peu près conservé en-

core, la capitale de la Pentapole, et remplaça presque en importance *Cyrène*. Cette dernière ville, si célèbre dans l'antiquité, est aujourd'hui la misérable bourgade de *Krennah, Grennah* ou *Curin*, située sur le flanc du Djebel-Akhdar (montagne verte), qui se prolonge tout le long de la côte sur une grande étendue. On peut encore se faire une idée de la splendeur de cette antique cité par les débris qui en restent, et surtout par sa *nécropole*. Des grottes taillées dans la roche calcaire, et formant un grand et profond hypogée, qui rappelle les catacombes d'Égypte; des colonnes, des statues, des sarcophages ornés de sculptures magnifiques, des peintures bien conservées, les restes d'un stade, un hippodrome, l'emplacement du marché animé que Pindare cite dans ses chants, un aqueduc, un réservoir, deux petits temples, d'origine romaine et décorés d'emblèmes qui indiquent l'époque de l'établissement du christianisme dans cette partie de l'Afrique, tels sont les principaux objets qu'offre à l'intérêt du voyageur cette ancienne capitale de la Cyrénaïque, cette brillante colonie grecque de Théra, cette patrie d'Aristipe, de Callimaque, d'Ératosthène. Les principales rues de la ville antique sont encore très-visibles, et même on distingue en plusieurs endroits les traces des chars. L'adresse des Cyrénéens dans les courses de chars était renommée : la figure du cheval et celle d'une roue, empreintes sur leurs médailles, le prouvent.

Au milieu de ces ruines, coule encore la source lympide de *Cyré*, qui donna son nom à la ville. C'est l'*Aïn-Chahad* des Arabes, l'ancienne fontaine d'Apollon ; M. Vattier de Bourville a reconnu que l'eau en est minérale sulfureuse.

Au nord-est de Curin, est *Massakhit* (c'est-à-dire *les Statues*), petit hameau que le voyageur Pacho regarde comme l'ancienne *Olbia; Derne* (l'antique *Darnis*), qu'on trouve plus à l'est, en suivant toujours la côte, est moins une ville qu'un groupe de cinq villages ; il y a un petit port, ou plutôt une rade remplie de récifs. *Merdjeh* se trouve sur la pente même du plateau sur lequel s'élevait Cyrène ; à dix lieues à l'ouest de celle-ci, *Thereth* présente plusieurs ruines qui semblent indiquer la ville de *Thintis*. *Lamloudeh* correspond à *Limniade*.

A quatre journées de marche, au sud de Benghazy, et à quelques lieues de la côte orientale de la Grande-Syrte, on trouve les restes assez considérables d'une ancienne cité, au lieu qui porte aujourd'hui le nom de *Labjedabiah ;* on y lit des inscriptions koufiques. Quelle était cette ville ?

Quoique assez misérable aujourd'hui, toute cette côte, qui est celle de l'antique Libye maritime ou extérieure, est fertile, riante sur plusieurs points, et les anciens y plaçaient le *jardin des Hespérides*.

On l'a surnommée la Libye *Pentapole* à cause des cinq villes de Bérénice, Teuchira (Arsinoé), Ptolémaïs (Barcé), Apollonia et Cyrène.

Si, de Curin, on se dirige au sud, en traversant l'affreux désert de Barcah, on arrive à l'oasis d'*Audjélah*, l'*Augila* d'Hérodote, dont le nom dérive peut-être du mot berber *agela*, signifiant *bien, fortune*. Cette oasis se divise en quatre parties : 1° *Audjélah* proprement dit, le plus méridional de ces quatre cantons ; 2° *Djdlo* ou *Djallou ;* 3° *El-Edjekharah* ou *Leckkerrek*, et 4° *Maradeh*.

L'oasis d'*Audjélah* dépend du pacha de Tripoli; elle est administrée par un bey, qui réside à *Audjélah*, petite et misérable ville, aux rues étroites et malpropres. *Maradeh*, à 50 lieues nord-ouest d'Audjélah, est le plus fertile des quatre dis-

tricts audjéliens ; une belle forêt de palmiers en couvre la surface ; L'*aghoui* (*hedysarum alhagi* de Linné), espèce de sainfoin particulière au désert, y croît en abondance. Les habitants entretiennent avec soin les irrigations, si nécessaires à la culture au milieu de ces sables brûlés par le soleil, et ils récoltent, après de pénibles travaux, le *dourah*, la principale nourriture des habitants des quatre oasis, dont la population totale peut être évaluée, suivant Pacho, à 9 ou 10 000 âmes. Ils peuvent mettre sur pied un corps de 3 000 hommes.

« Isolés au milieu des déserts, dit ce voyageur, n'ayant, dans leur triste patrie brûlée par le soleil, aucune des compensations que les autres oasis offrent à leurs habitants, ceux d'Audjélah ont dû être essentiellement voyageurs. Ils se destinent dès l'enfance à cette carrière, et ils y deviennent fort habiles. Je dis habiles, puisque, par la situation du sol qu'ils habitent, et par l'indispensable besoin d'en sortir quelquefois, l'art de parcourir les déserts doit être à ces hommes ce que l'art de naviguer serait à des insulaires relégués sur de stériles rochers. La connaissance des astres est, comme on s'en doute, le point fondamental de cet art ; ils en conservent avec soin les principales notions, qu'ils se transmettent de père en fils. Quant aux procédés d'enseignement, ils sont peu compliqués : le seuil de leurs cabanes est leur observatoire ; leurs télescopes sont leurs regards perçants, qu'ils peuvent promener à l'aise sur l'immense pavillon qui se déroule sans tache au-dessus de leurs têtes. »

Près de l'oasis d'Audjélah, se termine cette longue chaîne de montagnes qui borne les États de Tripoli du côté du désert de Libye, et se dirige au sud vers la limite du *Fezzan ;* le singulier désert montueux nommé *Haroudjé*, probablement le *Mons Ater* de Pline, fait partie de cette chaîne.

Le Fezzan est l'ancienne *Phazania*, contrée qu'habitaient les Garamantes. Il est borné au nord par le Tripoli proprement dit, et de tous les autres côtés par le Sahara, dont il est une espèce de grande oasis. Sa longueur est d'environ 800 kilomètres du sud au nord, et sa largeur de près de 450 kilomètres ; sa superficie est d'environ 309 000 kilomètres carrés : c'est un composé de vallées et d'oasis cultivées, semées, en quelque sorte, au milieu de déserts sablonneux.

Tout cet ensemble est distribué principalement sur deux plateaux : le plateau de *Hamada*, au nord-ouest, et celui de *Mourzouk*, au sud. Le premier est un territoire pierreux, désert, sans puits, presque sans plantes et sans animaux, et dont le point le plus élevé paraît être par 29° 30′ de latitude, et offrir une altitude de 470 mètres, vers un lieu où s'élève une pyramide de pierre, vue par Richardson, Barth et Overweg, dans leur voyage de 1850. Le plateau de Mourzouk, beaucoup plus riche, paraît s'allonger de l'est à l'ouest ; une chaîne de montagnes de grès en forme le rebord méridional. Le point le plus élevé se trouve vers 26° 30′ et atteint 530 mètres d'altitude. Près de ce point est l'*Ouady-Gharbi*, c'est-à-dire la *vallée de l'Ouest*, appelée aussi *Ouady-Lachal*, ou simplement *El-Ouady*, partie la plus fertile du Fezzan. Les puits, les pâturages, les palmiers, le maïs, le blé, l'orge, les melons, les grenades, les chameaux, abondent dans cette vallée, où, entre autres nombreux villages, on distingue celui de *Djerma*, avec des ruines qui pourraient bien être celles de *Garama*, la capitale des Garamantes.

La partie orientale du Fezzan offre les monts *Soudah* ou les *montagnes Noires*,

les plus hautes du pays, dirigées de l'est à l'ouest, et d'une altitude de 720 mètres.

Il y a dans cette partie orientale du royaume plusieurs cantons riches en excellents fruits, surtout en dattes : la limite méridionale des pommiers et des abricotiers s'y montre vers 27 degrés de latitude.

Quand on se rend de Tripoli au cœur de l'Afrique, en passant par Mourzouk, on peut suivre deux routes : l'une par le plateau de Hamada, l'*Ouady-el-Hessi*, l'*Ouady-Chiati* et *Tekertiba* ; c'est celle qu'ont prise Richardson, Barth et Overweg en 1850 ; l'autre, plus orientale, par *Bondjem*, *Sokna* et un défilé des monts *Soudah* ; c'est par celle-ci qu'a passé Vogel en 1853.

Mourzouk, capitale du Fezzan, se trouve dans le district d'*El-Hofrag*. C'est la résidence d'un sultan tributaire du pacha de Tripoli. Une muraille bien construite l'entoure, et offre des portes tout juste assez larges pour qu'un chameau chargé puisse y entrer aisément. Les rues sont étroites ; on remarque cependant, parmi les principales places, le *Fsog*, ou marché des esclaves, est la place au centre de laquelle s'élève le château du pacha. Mourzouk et un des plus grands marchés de l'Afrique septentrionale : elle est le rendez-vous des caravanes du Caire, de Tripoli, de Tunis et de Timbouctou ; cependant elle ne compte pas plus de 2 000 habitants, qui sont d'origines très-diverses.

Examinons rapidement les autres lieux remarquables du Fezzan : la petite ville de *Bondjem*, dans la partie la plus septentrionale de ce royaume, vers 30° 35′ de latitude, renferme les restes bien conservés d'une forteresse romaine du temps de Septime Sévère ; *Sokna* récolte des dattes excellentes ; *Temissa* a des ruines attestant qu'elle a été jadis plus considérable qu'aujourd'hui ; *Kasr-Iddri*, dans l'Ouady-Chiati, est environnée de palmiers sauvages, de dattiers, de vignes, de figuiers, de cultures d'orge et de froment. MM. Richardson, Barth et Overweg y remarquèrent des pigeons et des hirondelles voltigeant dans le feuillage des palmiers.

Zouéla, à 28 lieues au nord-ouest de Mourzouk, a été la capitale du Fezzan. *Gatrone*, où l'on voit un château habité par des marabouts, est située à l'extrémité d'une plaine déserte ; les arbustes et les bosquets de dattiers qui l'entourent forment une espèce d'oasis. *Tegherhy*, vers l'extrémité méridionale du Fezzan, est dans une situation agréable par les nombreux dattiers qui s'élèvent aux environs, et par ses étangs salés que peuplent une foule d'oiseaux aquatiques.

Télissareh, à environ 45 lieues à l'ouest de Mourzouk, offre des sculptures très-remarquables : ce sont des figures gravées en traits profonds sur des rochers, et formant plusieurs tableaux distincts et d'un dessin très-pur : l'origine paraît en être antérieure au ve siècle de l'ère chrétienne. L'*Ouady-Taddja*, plus à l'ouest, semble former la limite occidentale du Fezzan, du côté du Sahara, dans la direction de Ghât.

Dans le Fezzan, quand le vent souffle du sud, la chaleur est à peine supportable, même pour les habitants ; on humecte les appartements avec de l'eau afin de pouvoir y respirer. L'hiver serait doux, s'il ne régnait, durant cette saison, un vent du nord froid et pénétrant, qui glaçait les naturels et les obligeait, dit Hornemann, « aussi bien que moi-même, né dans un climat septentrional, à chercher un refuge au coin du feu. » MM. Barth et Overweg rapportent qu'en 1850 il

neigea si abondamment à Sokna, que les habitants craignirent un instant que leurs maisons ne fussent détruites, et qu'on vit un doigt de glace dans de petits étangs voisins de Mourzouk. Les pluies sont rares et peu abondantes ; les ouragans les plus fréquents viennent du nord au sud, et, en enlevant par tourbillons la poussière et le sable, ils répandent une teinte jaune sur l'atmosphère. Dans toute la contrée, il ne coule aucune rivière, aucun ruisseau digne de remarque. Le sol est un sable profond qui couvre des roches ou des couches calcaires et quelquefois argileuses. Des sources en assez grand nombre fournissent de l'eau pour les besoins de la culture. Il suffit de creuser le sol à la profondeur de quelques pieds pour avoir de l'eau en abondance.

Les dattes sont la production naturelle et la principale marchandise du Fezzan. Le figuier, le grenadier, le limonier, y prospèrent. On cultive beaucoup de maïs et d'orge ; mais l'indolence des habitants les empêche de recueillir assez de blé pour leur consommation ; le surplus est apporté par les Arabes. Les légumes et les plantes culinaires abondent. L'animal domestique ordinaire est la chèvre ; on nourrit des moutons dans les parties méridionales, et leur chair est presque la seule que l'on mange ; l'âne sert généralement pour le fardeau, le trait et le transport. Les chameaux y sont d'une cherté excessive et très-rares : on nourrit tous ces animaux de dattes ou de noyaux de dattes. Dans la province de Mendrah, le natron flotte en grandes masses à la surface de plusieurs lacs couverts d'une fumée ou vapeur épaisse.

Le Fezzan a très-peu d'industrie : il fabrique seulement d'assez bons tapis, et des tissus grossiers en laine et en coton.

Le sultan paye, depuis le XVIe siècle, un tribut en or, en séné et en esclaves au pacha de Tripoli.

Le Fezzan n'a qu'une population d'environ 26 000 âmes ; il est habité par les Fezzani proprement dits et par les Touaregs. Les premiers sont d'un beau noir d'ébène. Ils sont d'une stature ordinaire, dénués de vigueur, ayant la peau très-brune, les cheveux noirs et courts, la forme du visage telle qu'elle passerait pour régulière en Europe, et le nez moins aplati que les nègres ; les femmes sont passionnées pour la danse, comme dans toute l'Afrique. Elles sont plus libres que dans d'autres pays mahométans, et il y a une assez grande dépravation dans les mœurs. Les Fezzani s'enivrent avec du jus de dattier ; ils sont, du reste, fort sobres, en partie par nécessité. A Mourzouk, suivant Hornemann, pour désigner un homme riche, on dit ordinairement : « Il mange du pain et de la viande tous les jours. » Les maisons du Fezzan, bâties en briques calcaires et en glaise séchée au soleil, sont extrêmement basses et reçoivent le jour par la porte.

Les Fezzani exercent l'infâme métier de transformer les garçons en eunuques.

Le Tripoli proprement dit s'étend sur la Méditerranée, au nord du Fezzan, entre la Grande et la Petite-Syrte, c'est-à-dire entre le golfe de la Sidre et celui de Cabès.

Le climat, bien que salubre, est des plus désagréables ; la chaleur des jours et le froid des nuits sont également insupportables. En automne, le redoutable sci-

rocco souffle fréquemment : on ne l'évite qu'en se renfermant dans les habitations. Il ne pleut point depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre. La végétation est plus belle dans l'hiver que dans l'été. C'est en avril qu'elle est dans toute sa vigueur. Le sol, médiocrement fertile, et semblable pour la nature géologique à celui du Barcah, produit des dattiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des amandiers et une foule d'autres arbres fruitiers, ainsi que des légumes de toute espèce : les choux, les navets, les oignons abondent en hiver ; les concombres et les melons en été. Il y a de grandes plantations de safran. Les lions et les panthères s'y montrent très-rarement ; il y a beaucoup de chacals et de hérissons. Les serpents et les scorpions sont très-incommodes.

La géographie comparée des villes est environnée d'une obscurité que nous ne saurions dissiper. Trois villes se distinguaient anciennement dans la région Syrtique ; elle en prit, dans le ve siècle, le nom de *Tripolis*, ou région des trois villes. Il paraît certain que, lors des premières invasions des Arabes, la ville de *Sabrata*, apparemment comme chef-lieu de la province (1), avait pris dans le langage usuel le nom de *Tripolis* ; elle porte encore ceux de *Sabart* et de *Vieux-Tripoli* ; ses habitants se réfugièrent dans l'endroit où s'élève aujourd'hui le *Nouveau-Tripoli*.

Mais quelles étaient ces trois villes, si ce ne sont *Sabrata*, *OEea* et *Leptis magna* ? Le Vieux-Tripoli, sur la côte, n'est plus qu'un amas de ruines et de masures ; quant au Nouveau-Tripoli, qui s'appelle aujourd'hui simplement *Tripoli*, ou *Tripoli d'Occident*, pour ne pas le confondre avec Tripoli d'Asie, il a pu porter chez les Byzantins le nom de *Neapolis* ; mais cette ville était certainement différente de celle que Pline et d'autres anciens indiquent sous ce nom. Elle est au moins une ville ancienne, probablement *OEea* ou *OEa*, puisqu'elle possède un arc de triomphe dédié, comme il paraît par les restes de l'inscription, à Marc-Aurèle Antonin, surnommé le Philosophe, et à son collègue dans l'empire, Lucius Verus. Reprise sur les Arabes par Roger de Sicile, occupée par les troupes de Charles-Quint et par les chevaliers de Malte, elle est toujours retombée dans les mains des Musulmans ; mais l'industrie et le commerce ont souffert par ces révolutions. On y fabrique des étoffes. De vieilles fortifications, consistant en murailles bastionnées, protégent faiblement le port, qui s'ouvre en demi-cercle.

A l'est de Tripoli, s'élève le château du pacha, vaste édifice dont quelques parties sont d'un assez beau style. Les rues de la ville sont droites et bordées de maisons assez régulières ; mais les décombres de la ville antique, sur lesquels la moderne est bâtie, ont rendu le sol tellement inégal que l'entrée de certaines habitations est au niveau des terrasses des demeures voisines. Les maisons sont, pour la plupart, revêtues d'une sorte de stuc qui prend l'éclat et le poli du marbre ; les toits sont des terrasses où les habitants vont respirer l'air des brises de mer. On remarque, outre le bel arc de triomphe antique, deux bazars bien construits : l'un renferme des boutiques, l'autre est destiné à la vente des esclaves. Hors de l'unique porte de la ville, du côté de la terre, il se tient tous les mardis une foire très-fréquentée : il s'y rassemble 8 à 10 000 personnes. La population de Tripoli

(1) Au lieu de *Subuentène*, nom de province chez Orosius, il faudrait lire *Sabratène*.

s'élève à 15 ou 16 000 âmes, parmi lesquelles on compte 2 à 3 000 juifs et 1 500 chrétiens; le reste est d'origine turque.

Près et au sud-est de Tripoli, est *En-Menchia*, au milieu d'un bocage de palmiers, d'oliviers, d'orangers et d'autres arbres.

En suivant la côte à l'est de Tripoli, on trouve, à *Lebdah*, les ruines de *Leptis magna*, avec des restes d'un temple, d'un arc de triomphe, d'un amphithéâtre et d'un aqueduc; plus loin, les ruines de *Cyniphus*, à l'endroit appelé aujourd'hui *Khah n*; puis le bourg de *Ziliten* ou *Zlitoun*, habité par des juifs et des marabouts: ceux-ci vivent des aumônes des dévots mahométans qui viennent y visiter une belle mosquée et le tombeau d'un saint personnage appelé Sidi-Abd-el-Salam; enfin on rencontre *Mesurata* ou *Mezratheh*, qui possède quelques manufactures de tapis pour le pays, de colliers en verroterie et de tissus légers pour les femmes de l'Afrique centrale. Située sur la route ordinaire des caravanes de Tripoli et de l'Égypte, elle fait un commerce considérable.

Les monts *Nefouça* et *Ghârian*, qui s'élèvent à environ 100 kilomètres au sud de Tripoli, s'étendent dans la direction de l'ouest à l'est; ils atteignent 600 à 700 mètres d'altitude. La formation volcanique se rencontre dans cette chaîne: le mont Tékut, un des sommets les plus imposants, s'élève à 900 mètres, près d'une des passes principales du Ghârian. Les monts Tarhôna, moins hauts, forment le prolongement nord-est du Djebel-Ghârian, dont le nom veut dire *montagnes aux grottes*: en effet, il se trouve, dans ces montagnes de calcaire et de grès, des cavernes nombreuses, servant de demeure aux habitants.

Au sud des monts Ghârian, on trouve un désert, puis la belle vallée nommée *Ouady-Sofeyin*, la plus fertile du Tripoli proprement dit: c'est là que se trouve *Mizdah*, composée de deux villages contigus, habités par une population d'origine arabe.

Le désert recommence ensuite, mais cesse de temps en temps, et particulièrement au *Ouady-Taghijah*, où l'on rencontre, parmi les principaux arbres, le batoum, l'éthel (sorte d'arbre résineux), le sidr et le katouf, deux espèces qui fournissent un très-bon aliment. Le *Ouady-Zemzem*, plus au sud, est fréquenté par les *Oulad-Bou-Seïf*, Arabes nomades; enfin on arrive à *Ghariah*, où se voient des ruines d'une ville romaine, comme il s'en rencontre d'ailleurs un grand nombre d'autres dans le Tripoli proprement dit. On se trouve là sur la lisière du plateau de Hamada, qui marque la frontière du Fezzan, et dont nous avons déjà parlé.

Parmi les tribus nomades qui fréquentent le Tripoli proprement dit, on distingue les *Sian*, les *Nouaïl*, qu'on rencontre particulièrement à l'ouest de la capitale, entre les montagnes et la mer.

Près des frontières du royaume de Tunis, et à l'ouest du territoire de Tripoli, s'étend l'oasis de *Ghadamès* ou *R'dâmès*, qui appartient encore au pacha de Tripoli. Elle produit peu de grains, mais des dattes en abondance, des figues, des abricots, des coings, etc. Cette oasis est importante. Elle est gouvernée par un hâkem que nomme le pacha. Son chef-lieu, *Ghadamès*, est l'ancienne *Cydamus*, ville des *Garamantes*, que Cornélius Balbus subjugua l'an 19 avant notre ère. Les Romains l'embellirent: on y voit quelques anciens monuments, mais ils sont hors de l'enceinte de la ville moderne. Celle-ci est considérable, et compte environ

1 000 maisons ; elle est environnée d'une muraille et formée de rues couvertes et obscures comme celles de Syouah. Les toits se touchent tous, et forment des terrasses qui sont la promenade ordinaire des habitants, le soir, pendant qu'il souffle une brise rafraîchissante. Les femmes tiennent même sur ces toits le marché aux légumes.

Les Ghadamésiens parlent le même dialecte que les Syouans, langue qui paraît fort ancienne. Ils sont de race blanche, mais partagés, dit-on, en deux populations ennemies, dont chacune occupe un quartier situé à droite et à gauche d'une place qui en occupe presque le centre. Ghadamès fait un commerce assez actif avec le centre de l'Afrique, par le moyen des caravanes qui, de Tripoli, vont à Tombouctou. Huit routes commerciales partent de cette ville : une sur Tripoli, deux sur l'île Zerbi (par Chaoua, d'une part, et Tinkret de l'autre) ; une sur Tunis, par Nefta, et sur l'Ouad-Souf ; une sur Ouargla ; une sur Touât, trois sur Ghât (par Temel'oula, par Zâret et par Bir-Nazâr).

Cette ville commerçante entretient surtout ses relations avec quatre points : l'Ouad-Souf, Tunis, Tripoli et Tombouctou (par Touât).

Le dernier voyageur qui ait vu Ghadamès est M. le capitaine de Bonnemain, qui l'a visitée en 1857. Il ne parle pas de cette division de la ville en deux parties, décrites par d'autres voyageurs, parties, disent-ils, qui sont séparées par un mur très-large et percé seulement d'une porte (ou, suivant quelques-uns, trois petites portes) qu'on ferme à la moindre apparence de trouble ; car, ajoutent-ils, la population est formée de deux tribus différentes et même hostiles, qui vivent l'une à côté de l'autre. M. de Bonnemain dit la ville coupée en sept corridors ou voûtes continues. Il rapporte que la fontaine qui l'alimente, ainsi que ses jolis jardins, forme un bassin qu'on appelle *bahr* ; de chacun des angles part un canal ou *saguia*, qui a son gardien, préposé pour procéder à la répartition de l'eau pour les cultures. Il y a de plus, à Ghadamès, plusieurs puits à bascule desservis par des nègres.

Le costume des indigènes de cette oasis se compose généralement d'une longue *gandoura* en coton avec des manches larges ; d'un haïk blanc en laine et en soie, qui encadre la figure et s'enroule autour du corps ; d'un turban ou d'une torsade en poil de chameau, et d'un bournous. Les chaussures sont en cuir jaune ou rouge. Les femmes ont tantôt une tunique blanche et une robe composée d'une pièce d'étoffe de couleur dont on a cousu ensemble les deux extrémités ; tantôt deux tissus de laine appliqués contre le corps, par devant et par derrière, et qu'on agrafe sur chaque épaule à l'aide de grosses broches en argent ; leurs coiffures consistent en un turban, en nattes de laine bleue disposées le long des joues, et elles s'ornent la tête d'énormes boucles d'argent.

La redevance que payent les Ghadamésiens au pacha de Tripoli s'appelle *lezma*, et s'élève à 9 000 fr.

Le royaume de Tripoli, très-étendu, mais dépeuplé, rempli de parties stériles, est le plus faible des *États Barbaresques*, mais un des plus avancés en civilisation (nous ne parlons pas de l'Algérie). Sa population, en y comprenant celle des pays qui lui sont soumis, ne s'élève pas à plus de 600 000 âmes. Le *pacha* qui y règne, confirmé par la Porte Ottomane, entretient peu de troupes réglées : on les évalue

à 3 ou 4 000 hommes, presque tous de la race nègre, et sa marine consiste en une vingtaine de bâtiments, servis par 1 500 marins.

Ce pays, après avoir appartenu aux Carthaginois, fut occupé par les Romains, puis par les Sarrasins ; Sinan-Pacha, vizir de Soliman II, s'en empara en 1551, et la régence resta province turque jusqu'en 1713, que Hamet-Pacha, originaire de Caramanie et chef de la dynastie des *Caramanli*, en fit un État indépendant. Mais depuis 1835, la Turquie s'en est de nouveau rendue maîtresse ; le sultan nomme un pacha, qui est son tributaire et son vassal.

Le commerce du Tripoli se fait principalement avec le centre de l'Afrique par les caravanes de Ghadamès et du Fezzan. Par ces caravanes, le Tripoli reçoit annuellement des esclaves noirs, de la poudre d'or, du séné, des plumes d'autruche, de l'alun, de l'ivoire, du *trona* (carbonate de soude). C'est le grand point d'échange entre les produtions d'Europe et celles de l'Afrique centrale.

Les exportations consistent en laine brute, tapis, nattes, cuir de bœuf, maroquin et autres peaux préparées; huile, beurre salé, dattes, bœufs, moutons, chèvres, poules et perdrix rouges; garance, potasse, vases de terre, bournous, camelots, poil de chèvre.

Le commerce maritime le plus important se fait avec la Turquie, l'Égypte, Tunis, l'Italie, Malte.

Le Tripoli et le Benghazy sont peuplés en grande partie de Maures et de Berbers ; ils renferment encore des Ottomans, des nègres, des Juifs et des Francs.

La population du Fezzan est formée de Maures, de nègres, de métis de ces deux races, et comprend aussi un petit nombre de familles blanches qui descendent des mamelouks.

Les 600 000 habitants de cette vaste régence sont répartis sur une superficie de 925 000 kilomètres carrés, dont 616 000 pour le Tripoli propre et le Benghazy, et 309 000 pour le Fezzan.

A l'ouest du Tripoli, est la régence de Tunis ou la Tunisie : c'était autrefois l'Afrique propre, et le siége principal de la puissance carthaginoise. Dans le moyen âge, l'État de Tripoli était soumis à celui de Tunis, dont Barberousse s'empara en 1533. Les Tunisiens, cultivateurs et industrieux, se sont montrés généralement moins adonnés à la piraterie que les autres Barbaresques.

Ce royaume s'étend du nord au sud sur une longueur de 700 kilomètres; sa plus grande largeur est de 250 kilomètres, et sa superficie est de 148 000 kilomètres carrés.

Le climat de ce pays est très-beau, principalement le long de la côte. Il y gèle rarement. Vers la fin d'octobre, les vents du nord amènent les vapeurs humides, et déterminent les pluies qui commencent à cette époque; les vents du sud et de l'est, qui commencent en juin, venant des déserts africains, amènent les beaux jours et la chaleur. Celle-ci devient insupportable en juillet et en août. Le thermomètre est alors, vers le milieu du jour, à l'ombre, entre 30 et 38 degrés (centigr.).

La régence de Tunis se termine au nord par le cap *Bon* (*Ras Addar*), le cap *Blanc* (*Ras-el-Abiad*) et le cap *Serrat*. Le golfe de *Cabès* (la *Petite-Syrte* des

anciens) la baigne au sud-est. Le golfe de *Hammamet* s'ouvre à l'est; le golfe de *Tunis* (l'ancien golfe de *Carthage*) s'avance au nord-est; l'île *Kouriat*, les îles *Kerkena*, l'île de *Djerba* ou *Zerbi* (l'ancien *Meninx* ou l'île des *Lotophages*) et beaucoup d'îlots et de récifs sont répandus près de la côte orientale. A l'entrée du golfe de Tunis, est l'île *Djamour;* au nord et à une assez grande distance de ce golfe, se trouve le fameux banc des *Esquerquis;* la petite île *Tabarka* et les îles *Fratelli* sont sur la côte nord de la régence. Enfin, à une certaine distance de cette côte, dans la direction de la Sardaigne, on rencontre l'île de la *Galite*.

L'Atlas couvre de ses rameaux une grande partie de la régence de Tunis; mais toutes les montagnes de ce pays ne sont pas, à beaucoup près, bien connues : il est difficile de les réunir en chaînes et en systèmes méthodiquement distribués, tant leur entre-croisement est confus et irrégulier. Nous pouvons dire cependant que, si nous considérons la régence comme divisée en deux versants dont le cap Bon est le point de départ et dont l'un est incliné au sud-est et à l'est, vers les golfes de Hammamet et de Cabès, et l'autre au nord et au nord-ouest, vers le golfe de Tunis et la Méditerranée occidentale, on trouve la chaîne du partage des eaux formée par les monts suivants, qui sont marqués sur l'excellente carte faite au Dépôt de la guerre d'après les observations de MM. Falbe et Pricot Sainte-Marie : d'abord, le *Djebel-Sidi-Abd-el-Selem* et le *Djebel-Hamad*, dans la presqu'île qui, terminée par le cap Bon, s'avance entre les golfes de Tunis et de Hammamet; ensuite le *Djebel-Djedidi*, le *Djebel-Zid*, le *Djebel-Salem*, le *Djebel-Zaghouan*, le *Djebel-Djioukar*, le *Djebel-Serdj*, le *Djebel-Zilk*, le *Djebel-Barkou*, le *Djebel-Berberou*, le *Djebel-Reukada*, le *Djebel-Sidi-bou-Ghanem*. Parmi les rameaux qui s'avancent sur le versant du nord et du nord-ouest, on distingue le *Djebel Korra*, le *Djebel-Ghorra;* parmi ceux qui se présentent sur le versant du sud-est et de l'est, on remarque le *Djebel-Abd-er-Rahman-el-Ghazi*, le *Djebel-Oustania*, le *Djebel-Trozza*, le *Djebel-Halouk-el-Mekhila*, etc. Ce dernier, d'une altitude de 1 445 mètres, est un des points élevés de la régence.

Le plus important des cours d'eau de la régence est la *Medjerdah* (*Bagradas* de l'antiquité), qui coule dans le nord du pays du sud-ouest au nord-est, et se jette dans le golfe de Tunis, où son embouchure est obstruée par la vase.

Ce fleuve se grossit du *Mellègue*, du *Kralled*, de la *Siliana*. L'*Ouad-el-Kebir* (la grande Rivière), nom si commun dans la nomenclature arabe, se jette aussi dans le golfe de Tunis. Les fleuves du sud se rendent rarement à la mer : à peine doit-on nommer le *Cehir*, qui se jette dans le golfe de Cabès; mais plusieurs cours d'eau assez considérables, qui ne sont, il est vrai, que des torrents à sec pendant plusieurs mois, se perdent dans des *sebkha*, ces lacs temporaires qui abondent dans la partie méridionale du territoire tunisien. Telle est la *Sebkha-Sidi-el-Hani* ou lac de *Kérouan*, qui reçoit l'*Ouad-Mansour;* telle est encore la *Sebkha-el-Baaja*, où se perd l'*Ouad-Tarfaoui*, appelé ailleurs *Adouf;* mais la plus considérable de toutes les sebkha tunisiennes, c'est la *Sebkha-el-Fejej*, qui paraît être l'extrémité orientale du Melghigh et qui s'avance jusqu'à 20 kilomètres du golfe de Cabès. Elle semble correspondre au lac *Triton* des anciens, et se change, dans quelques endroits, en sables mouvants. Elle est traversée par les caravanes sur

quelques points; elle renferme plusieurs îles couvertes de dattiers et de tamariniers; son eau est salée; c'est particulièrement dans sa partie du nord-ouest, appelée *Faraoun* et *Grara*, qu'elle est presque entièrement desséchée; mais le sable qui en constitue le fond est là tellement mouvant et fin, que les hommes et les animaux qui se risquent à la traverser dans cet endroit sont souvent complétement engloutis. On ne peut franchir cette lagune que dans certaines directions où la route est indiquée de distance en distance par des branches de palmier plantées dans le sable. On s'exposerait à une mort certaine en passant ailleurs. M. Guérin rapporte qu'un général tunisien, ayant perdu deux soldats de cette façon, eut la curiosité de faire sonder le gouffre, et que vingt baguettes de fusil, mises bout à bout, ne purent en atteindre le fond.

On voit, au nord, tout près de Tunis, la *Sebkha-el-Sedjoumi*, qu'il ne faut pas confondre avec le lac de *Tunis*, situé à l'est de cette ville, appelé en arabe *El-Bahira*, et communiquant avec le golfe de Tunis par le canal de la *Goulette*. On remarque, plus au nord, un autre *Bahira*, où la Medjerdah vient se jeter, avant de confondre ses eaux avec celles de la mer. Enfin, dans la partie la plus septentrionale du pays, on remarque le lac de *Bizerte*, qui communique avec la mer par un détroit, et le lac qui, nommé *Garaat-Lechkel* ou lac du *Djebel-Ichkel*, s'écoule dans le lac précédent. L'eau du premier est presque aussi salée que celle de la Méditerranée; l'eau du second est douce et généralement troublée; il existe près de son bord sud-ouest, au pied du mont Ichkel, des sources thermales renommées.

Vers l'extrémité sud-est de la régence et la frontière du Tripoli, on trouve la *Sebkha-el-Mellaha*, communiquant avec la mer par un assez large détroit, et le *Bahirt-el-Bibân* (lac des Portes), nommé par les anciens *Hécatompyles*, ou des cent portes, à cause des nombreux canaux qui le faisaient communiquer avec la mer : on n'en remarque plus qu'un aujourd'hui.

La contrée voisine de la mer est riche en oliviers, et présente un grand nombre de villes et de villages bien peuplés. La partie qui est à l'ouest est remplie de montagnes et de collines arrosées par de nombreux ruisseaux, dont les environs sont extrêmement fertiles, et produisent les plus belles et les plus abondantes moissons. Les branches de l'Atlas y forment des régions élevées et fraîches. En général, le sol est imprégné de sel marin et de nitre, et les sources d'eau douce y sont plus rares que les sources salées.

Parmi les substances minérales de la régence de Tunis, on cite l'argent, le cuivre, le plomb, le mercure, le fer, le graphite, l'albâtre, le cristal de roche et l'argile.

Les traces volcaniques ne sont pas rares dans la partie septentrionale; près de Kef, en particulier, on voit plusieurs volcans éteints et de remarquables coulées de lave. Les lions, les panthères, les hyènes, les chacals, sont les principaux animaux féroces. Le bétail est petit; les chevaux ont dégénéré.

Un des oiseaux les plus communs sur les lacs est le flammant (*phœnicopterus ruber*); il abonde surtout sur le lac de Tunis, où, suivant la remarque de M. Guyon, il vit en quelque sorte en société organisée. La nuit, il se repose sur les bords du lac, figurant de loin un corps d'armée aligné; le jour, il en parcourt la

de tamariniers;
l-ouest, appelée
is le sable qui en
s et les animaux
ètement englou-
où la route est
plantées dans le
Guérin rapporte
eut la curiosité
bout à bout, ne

qu'il ne faut pas
n arabe *El-Ba-*
a *Goulette.* On
se jeter, avant
la plus septen-
ne avec la mer
Djebel-Ichkel,
salée que celle
ublée; il existe
rces thermales

i, on trouve la
ge détroit, et le
mpyles, ou des
niquer avec la

grand nombre
est remplie de
nt les environs
ondantes mois-
ches. En géné-
au douce y sont

ite l'argent, le,
tal de roche et

ntrionale; près
arquables cou-
les principaux

phœnicopterus
remarque de
repose sur les
en parcourt la

surface, ou il en fend les régions supérieures par bandes innombrables et en projetant ainsi, sur le lac, une ombre plus ou moins étendue. Des nuées de sauterelles de la Méditerranée, des pirates, des Espagnols et enfin des Algériens.

sur
jet
rel

d'a
réc
dat
le p
tive
de

phy
(qu
le
der

sur
qui
dre
con
mer
lagu
fene
que
pitt
des
élev
des
rieu
hab
d'au
stru
l'aq

rou
lain
ume
sem
sanc

M
et re
anci
le li
mai
tres

surface, ou il en fend les régions supérieures par bandes innombrables et en projetant ainsi, sur le lac, une ombre plus ou moins étendue. Des nuées de sauterelles dévastent souvent le pays.

La partie septentrionale, moins sablonneuse que la partie méridionale, produit d'abondantes moissons. L'orge et le froment sont les principaux grains que l'on y récolte ; on conserve le blé dans des *silos*. Les principaux arbres fruitiers sont le dattier, le figuier, l'olivier, le mûrier blanc, le grenadier, l'oranger, le citronnier, le pommier, le poirier, la vigne, le tamarinier, le caroubier, le jujubier. On cultive le coton, l'indigo, le safran, le pavot, le tabac, la canne à sucre et toutes sortes de légumes. Le romarin et le thym parfument les montagnes.

La régence n'est pas partagée en grandes provinces ; mais une division, partie physique, partie conventionnelle, adoptée par les Tunisiens, est celle-ci : l'*Afrikia* (qui rappelle l'Afrique propre ou plutôt la province Carthaginoise), au nord ; le *Sâhel* (c'est-à-dire la *côte*), à l'est ; le *Sahara* ou le *Désert*, au sud ; mais ce dernier est parsemé d'un assez grand nombre de jolies oasis.

La ville de *Tunis* ou *Tounis* (l'ancienne *Tunes*), capitale de la régence, est bâtie sur les rampes d'un coteau, au fond de la lagune qu'on appelle lac de Tunis, et qui a au moins 12 kilomètres de long sur 7 de large. Au milieu de ce lac, se dresse un fort, avec une station de quarantaine. Le canal de la Goulette fait, comme nous l'avons dit, communiquer ce lac à la mer. L'entrée des légers bâtiments dans ce canal est défendue par deux forts. Sur certains points, les eaux de la lagune sont basses et présentent l'apparence de véritables marais. Tunis est défendue par une muraille garnie de tours et par la Kasbah, aujourd'hui presque entièrement ruinée. Vue de la route de Carthage, la ville offre un aspect pittoresque : les maisons se déploient au-dessous de la forteresse, l'ancien palais des beys. Leur construction est régulière : elles sont pour la plupart carrées et élevées en briques. Au-dessous de l'antique retraite des souverains, on découvre des mosquées, des tombeaux de marabouts couronnés de dômes. La partie inférieure de la ville est percée de rues tortueuses, étroites et sales : c'est le séjour habituel des Francs et des Juifs. Sans compter les mosquées, Tunis possède d'autres édifices qui méritent une mention particulière : le nouveau palais, construction purement mauresque, qui est le lieu de résidence du bey ; la bourse, l'aqueduc qui approvisionne d'eau la ville entière, etc.

Cette ville a des manufactures de velours, de soieries, de toiles et de bonnets rouges à l'usage du peuple. Ses principales exportations consistent en étoffes de laine, bonnets rouges, poudre d'or, plomb, huile, maroquin. La France prend une part active à ce commerce. L'esprit commercial de l'ancienne Carthage semble planer sur ces lieux, si longtemps le centre de la civilisation et de la puissance africaines.

Malgré ses fortifications et sa position favorable, Tunis a été constamment prise et reprise. Pendant les guerres puniques, cette cité, qui est très-probablement plus ancienne que Carthage elle-même, eut à souffrir des guerres qui ensanglantèrent le littoral africain. Les Goths s'en emparèrent en l'an 439 ; elle tombait entre les mains de Bélisaire en 533, et devenait tour à tour, par la suite, la proie des maîtres de la Méditerranée, des pirates, des Espagnols et enfin des Algériens.

Sa population est d'environ 140 000 habitants, dont 30 à 40 000 Juifs et 6 000 Maltais. Les Musulmans de Tunis sont connus par leur fanatisme; ils le poussent parfois jusqu'à la barbarie.

Les ruines de Carthage, vers le cap qui a conservé le nom de cette ville, sont au nord-est de Tunis. Ses ports, jadis l'asile de tant de flottes redoutables, sont en partie comblés par des atterrissements : on voit au sud-est quelques restes des môles qui les enfermaient. Un superbe aqueduc atteste la puissance romaine à l'ombre de laquelle la seconde Carthage florissait. L'empereur Charles-Quint le fit dessiner, et le fameux Titien arrangea ce dessin pour servir de modèle à une tapisserie.

Carthage, fondée par les Phéniciens, était bâtie sur une presqu'île. La fondation de cette ville semble remonter vers l'an 1554 avant Jésus-Christ. Elle fut d'abord nommée *Cadmeia*, c'est-à-dire *orientale*, puis *Cacabé*, c'est-à-dire *tête de cheval*, d'après l'idée que l'on en avait trouvé une en creusant les fondations. Didon lui donna le nom de *Cartha-Hadath*, *Carthadt* ou *Kerthads*, c'est-à-dire la *ville nouvelle* (*kert*, ville, *hads*, nouvelle. Ce nom, défiguré par les Grecs et les Romains, a été écrit, par les premiers, *Karkhèdon*, et, par les seconds, *Carthago*. Plus tard, vers 127 ou 116 avant Jésus-Christ, une colonie romaine relève Carthage, qui prend le nom de *Colonia Junonia*. Adrien veut lui donner le nom d'*Adrianopolis;* Commode la fait appeler *Alexandria Commodiana Togata*. Elle se releva sous les Vandales, mais fut ruinée par les Arabes. La ville se divisait en trois quartiers principaux : 1° la nouvelle ville, appelée *Mégara*, remplacée par le petit village que l'on nomme *Malka*, et par le vaste terrain appelé aujourd'hui *El-Mersa;* elle était entourée sur plusieurs points par une triple enceinte, dont l'intérieur était une muraille haute de trente coudées, et flanquée de nombreuses tours; en dedans, était adossé à cette muraille un bâtiment à deux étages, dont le rez-de-chaussée était destiné à loger 300 éléphants et 4 000 chevaux, et la partie supérieure à recevoir les fourrages de ces animaux et leurs équipages; dans cette enceinte, se trouvaient des casernes pour 20 000 hommes d'infanterie et 4000 de cavalerie; — 2° la citadelle, qu'on nommait *Byrsa*, et qui s'élevait au milieu de la ville sur une colline entourée de maisons et couronnée par un temple d'Esculape, dans lequel la femme d'Asdrubal se brûla, après y avoir mis le feu, lors de la prise de Carthage; — 3° le port militaire, au milieu duquel s'élevait la petite île circulaire appelée *Cothon*, occupée en partie par le palais de l'amiral; ce port était garni tout autour de loges pour mettre les vaisseaux à l'abri : au sud-ouest de celui-ci, se trouvait le port marchand, qui communiquait avec le précédent par un petit canal. Parmi les débris antiques de cette ville, appartenant, les uns à la Carthage punique, les autres à la Carthage romaine, on distingue les ruines d'un aqueduc de 23 mètres de hauteur; des restes de citernes publiques, consistant en 16 caveaux qui communiquent entre eux par des conduits, et qui contiennent encore l'eau que leur apporte l'aqueduc; des cippes funéraires, des pierres fracturées offrant des inscriptions puniques, et présentant, parmi les symboles dont ils sont ornés, la figure d'un cheval, et un bras, avec les doigts de la main gauche écartés; des pierres sépulcrales, portant, parmi divers symboles, tels que le Soleil et la Lune, cette même main aux

doigts écartés; des mosaïques formant le pavé des appartements; des colonnes brisées, de jolis vases en porphyre, des médailles, etc.

Les ruines de Carthage sont si intéressantes, qu'il s'est formé une Société spéciale pour l'exploration de ces ruines. M. Falbe est un des explorateurs qui ont le plus complétement fait connaître ces antiquités, et M. Dureau de La Malle un des écrivains qui les ont le plus amplement décrites.

On sait que c'est sur la plage de Carthage que mourut saint Louis. La France s'est fait céder le lieu où ce vénérable monarque rendit le dernier soupir, et l'on y a élevé une chapelle.

Parmi les endroits modernes, *Bardo*, palais où réside le bey, mérite d'être nommé; c'est le Versailles tunisien. La *Goulette*, fort bien entretenue, domine la rade de Tunis et l'entrée du lac : c'est un lieu remarquable par ses deux forts, par sa rade, par ses chantiers de construction, son phare. Sur la côte nord de la régence, est *Bizerte* (l'antique *Hippo-Zarytus*), ville fortifiée et défendue par plusieurs châteaux, et située à l'entrée du canal qui conduit à une lagune extrêmement poissonneuse; non loin du cap Blanc, l'extrémité la plus septentrionale de l'Afrique. On pourrait y former un port magnifique.

Porto-Farina ou *Gharehnelha*, près de l'embouchure de la Medjerdah, a un bon port, qui se comble malheureusement. L'emplacement de l'ancienne *Utique*, où Caton le Jeune se donna la mort, se trouve à quelque distance, au sud-ouest, vers les bords de la Medjerdah, à *Bahirt-Gourmata*.

Sur la côte orientale, on trouve le village d'*El-Haouaria*, tout près du cap Bon, intéressant par le voisinage d'une ancienne ville de Troglodytes, nommée aujourd'hui *Grar-Nta-Dar-el-Amen*, dont M. Pricot Sainte-Marie a le premier donné la description; ville singulière, qui n'est pas, du reste, la seule dans cette presqu'île du cap Bon, car on en trouve cinq autres semblables, mais moins considérables, sur la route d'El-Haouaria à Sidi-Daoud. Puis on rencontre *Kalibia*, un peu au sud du cap Bon, remarquable seulement parce qu'elle paraît correspondre à l'*Aspis* ou *Clypea* de l'antiquité. *Hammamet*, ville commerçante de 10 000 âmes, est sur le golfe du même nom, sur l'emplacement de l'ancienne *Putput*, avec un port très-fréquenté. *Herkla* ou *Herklia*, sur le même golfe, est placée, suivant Shaw, sur l'emplacement de l'ancienne *Hadrumetum*, qui prit au moyen âge le nom de *Justiniana*, puis celui d'*Heraclea*; mais il est plus probable qu'elle remplace *Horrea-Cœlia*. *Sousa*, paraît plutôt répondre à cette ancienne *Hadrumetum*, et s'élève sur la rive méridionale du golfe de Hammamet; c'est une ville de 10 000 âmes, avec quelques belles mosquées. *Monastir*, aussi sur le golfe de Hammamet, a 12 000 habitants. *Africa* ou *Mahdia* (l'ancienne *Thapsus*), sur le cap Africa, a été fondée en 915, par Obéid-Allah-el-Mahdy, un des khalifes fatimites, dont elle fut la capitale, et elle fut longtemps pendant le moyen âge le port le plus fréquenté par les flottes chrétiennes. *Bordj-el-Khadidjah* est une forteresse sur un promontoire élevé. Plus au sud, on voit *Sfaks* (l'ancienne *Taphrura*), jolie ville fort industrieuse et fort commerçante, peuplée de 14 000 habitants, dans un pays riche en oliviers; elle est divisée en deux parties : l'une appelée *Bled*, habitée par les musulmans, l'autre, nommée *Rbadh*, moins considérable, toute peuplée de chrétiens et d'israélites. *Cabès* ou *Gabès*

(l'antique *Tacape*), sur le golfe du même nom, est moins une ville qu'une réunion de plusieurs bourgades, au milieu d'une forêt de palmiers; elle exporte une grande quantité de dattes et de feuilles de henné, deux des importants produits de ses fertiles environs.

Les îles *Kerkenah*, dans le nord du golfe de Cabès, ont un sol aride et pierreux, qui ne produit que des dattiers. La plus grande, *Kerkenah proprement dite* ou *Ramlah*, est l'ancienne *Cercinna*, qui servit de refuge à Annibal et à Marius. C'est aujourd'hui un lieu de déportation pour les femmes d'une mauvaise conduite. La seconde île du groupe est *Gherba*, à l'ouest de l'autre. On pêche près de ces îles beaucoup d'éponges et de poulpes. Au sud, se trouve la grande et florissante île de *Zerbi* ou *Djerba*, appelée par les anciens *Gerba* et *Meninx*, ou l'*île des Lotophages*. Les *lotos*, qui s'y trouvaient jadis en abondance, et dont les fruits délicieux retinrent les compagnons d'Ulysse, n'y croissent plus, mais elle est couverte de palmiers, de caroubiers et de dattiers. Vers le centre de l'île, on voit un arc de triomphe qui fut érigé en l'honneur d'Antonin et de Verus. On y a remarqué, jusqu'à ces derniers temps, un triste et barbare monument : c'est une espèce de pyramide haute de huit à neuf mètres, formée des têtes des Espagnols qui périrent dans un combat qu'ils soutinrent en 1558, sous le commandement du duc de Médina-Céli et d'André Doria, contre l'armée ottomane, commandée par Cara-Moustapha. Mais le bey de Tunis a donné l'ordre de détruire cet affreux ossuaire. La population de *Zerbi*, dispersée dans un grand nombre de villages, est, dit-on, de 40 à 50 000 habitants, qui parlent l'arabe et le berber et sont de la secte d'Ali; ils sont industrieux, et fabriquent des tissus de laine et de soie, mais ils passent pour avares aux yeux des Tunisiens. Les principaux lieux sont *Houmt-Soun*, *Houmt-Cédrien*, *Houmt-Cédouïkh*. On trouve à Djerba quelques ruines, dont les plus considérables sont auprès de *Bordj-el-Kantara*, sur la côte sud de l'île. On pêche beaucoup d'éponges dans ces parages.

Dans l'intérieur du royaume, on remarque, à partir du Djérid, la petite ville de *Neft* ou *Nefta* (ancienne *Negeta*), entre deux sebkhas, très-fréquentée par les caravanes, et renommée par son commerce d'huile, de dattes, de grenades, de henné, et par la fabrication des étoffes de soie et de laine, de châles, de bournous. Elle se trouve sur une belle rivière, appelée *Ouad-Nefta*; c'est une réunion de plusieurs villages groupés au milieu de jardins et de bois, qui comptent plus de 700 000 dattiers. Ensuite on rencontre *Touzer* (ancienne *Tisurus* ou *Thusuros*), située sur une rivière du même nom et bâtie en pisé et en briques cuites, dont l'arrangement forme, sur la façade des maisons, de curieuses décorations; il s'y tient un grand marché pour les laines et les dattes. *Cafsa*, ville de 2 000 âmes, l'antique *Capsa*, célèbre forteresse de Jugurtha, est dans un pays bien arrosé, même par d'abondantes sources chaudes; ses laines sont renommées. Ce fut, sous la domination romaine, une ville considérable, dont il reste une porte, un arceau bien conservé et un grand bassin en pierre de taille, tandis que la ville arabe n'offre qu'un amas de misérables maisons construites en pisé, mais entourées d'agréables jardins, de plantations de dattiers, de figuiers et d'oliviers. A *Gilma*, l'ancienne *Cilma*, on voit encore les restes d'un temple de construction romaine. Nommons aussi *Sbeitla* (l'ancienne *Sufetula*); *Zaghouân*, au pied des

montagnes du même nom, sur l'emplacement de l'ancienne *Tubursu-Magna*, avec quelques ruines remarquables, entre autres celle d'un temple de Jupiter Ammon; *Tebourba* (l'ancienne *Tuburbo-Minus*), sur la Medjerdah. *Kairouan*. *Kérouan*, le *Vicus Augusti* de l'Itinéraire d'Antonin, a été pendant plusieurs siècles la métropole de l'Afrique septentrionale; c'est encore aujourd'hui la seconde ville de la régence, et l'entrepôt du commerce intérieur: elle est peuplée de 50 à 60 000 habitants, et regardée comme sainte à cause des tombeaux de plusieurs saints musulmans qu'elle renferme; les mosquées y sont nombreuses et belles, et ornées de minarets quadrangulaires; on remarque surtout la grande mosquée. La magnificence du culte, le grand nombre de marabouts et de derviches qu'on rencontre à Keïroân, donnent à cette ville une physionomie toute particulière. On y trouve un grand nombre de femmes pieuses qui se livrent à une vie austère et excentrique, et se montrent en tous lieux le visage découvert. Elle est bâtie dans une grande plaine marécageuse en quelques points et peu cultivée, et a un mur d'enceinte flanqué de tours, qui a 3 kilomètres de développement et quatre portes bardées de fer; en dehors, à l'ouest, au sud et à l'est, est un vaste faubourg, avec de nombreux *fondouks* pour recevoir les voyageurs. *El-Djem* (l'antique *Tysdra* ou *Thysdrus*) a les restes d'un magnifique amphithéâtre. *Kef* (probablement l'ancienne *Sicca Venerea*) est sur une montagne, avec une bonne citadelle. *Zoudrin* est un petit endroit qui paraît être près de l'emplacement de cette célèbre *Zama* (*Zama-Regia*), où Scipion vainquit Annibal. *Maghraoua*, située à deux journées et demie de Tunis, offre les restes d'une ville antique, parmi lesquels M. Honegger a recueilli des pierres tumulaires, couvertes d'inscriptions puniques et d'inscriptions latines, une grande quantité de monnaies puniques, de lampes, de vases de terre avec des bagues en or, etc.

Nous n'avons pas, à beaucoup près, mentionné toutes les ruines romaines et puniques dont est parsemée la régence : on en rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas. MM. Pricot Sainte-Marie, Falbe, Prax et d'autres savants voyageurs en ont donné d'intéressantes descriptions. Si ce pays est remarquable par ses antiquités, il ne l'est pas moins par ses produits commerciaux, qui, soumis au régime d'une civilisation plus éclairée, deviendraient d'immenses sources de richesses. Les principaux objets d'échange aujourd'hui sont les dattes et les tissus de laine du Djerid, le blé et l'orge de l'*Afrikia*, les fruits du *Sâhel*, la garance et le henné (*lawsonia inermis*) de Cabès, les meules à grain du Djebel-Guetâr (montagne située entre Cabès et Gafsa), les poteries fines du Beled-Zouârin; le goudron tiré du genévrier et qu'on emploie soit dans la préparation des outres destinées à l'eau, soit à enduire le dos des chameaux pour les préserver de la gale; les armes, les selles, les parfums, les bonnets rouges, les chaussures, les bournous, les haïks, les toiles de coton, les instruments aratoires.

La population de l'État de Tunis est, d'après les calculs les plus probables, de 2 000 000 à 2 500 000 individus, divisés en Maures, Arabes, Berbers, Turcs, Koulouglis et Juifs. Le sang des Maures y est très-mélangé par les alliances que les Turcs et les renégats chrétiens de différentes nations y contractent avec les femmes du pays; les femmes sont belles, elles ont les cheveux très-noirs et très-longs, les yeux expressifs, le teint animé.

La régence de Tunis se divise, pour l'administration, en 17 *kazas*. L'armée se compose de 12 000 hommes de troupes régulières et de 16 000 hommes de troupes irrégulières, qui sont commandées par des *kaïas*. Une frégate, un brick, deux corvettes, un bateau à vapeur et trente-deux chaloupes canonnières, constituent toute la marine d'un État qui a remplacé la république de Carthage et dont le revenu ne s'élève qu'à 9 millions de francs. Le gouvernement est exercé par un bey héréditaire, nominalement vassal du sultan de Turquie, et assisté d'un divan de trente-sept membres. A l'avénement du nouveau bey, celui-ci reçoit du Grand-Seigneur le caftan d'honneur, avec le titre de pacha à trois queues : c'est là tout ce qui reste du droit que la Porte avait sur ce pays. Le prince jouit d'un pouvoir despotique; il consulte, il est vrai, le divan, mais il est toujours libre de suivre sa volonté. Avant 1811, les beys de Tunis étaient tributaires du dey d'Alger. Ce fut Amou-Pacha qui délivra la régence de cette domination.

On ne peut nier que cet État ne gravite aujourd'hui autour du centre français; il reçoit l'influence de la France par le voisinage de l'Algérie; il a, grâce aux injonctions de la France, aboli la piraterie et l'esclavage. C'est par l'intervention française, enfin, que le bey Mohammed a promulgué, en 1857, une constitution vraiment libérale, par laquelle : 1° une complète sécurité est formellement garantie à tous les sujets de l'État, quelles que soient leur religion, leur nationalité et leur race; 2° les impôts (*kanoun*) sont établis proportionnellement aux fortunes et sans privilége pour aucune partie de la population; 3° tous les habitants sont égaux devant la loi; 4° les sujets israélites (auparavant si souvent molestés) sont respectés dans l'exercice de leur culte; 5° l'armée se forme par voie de conscription au sort; 6° il est créé un tribunal de commerce, composé de membres choisis parmi les musulmans et les sujets des puissances alliées, et destiné à juger les causes commerciales internationales; 7° la liberté de commercer est complète pour tous, et le gouvernement s'interdit à lui-même tout commerce.

LIVRE DIXIÈME.

Algérie.

Dans le nord de l'Afrique, le long de la Méditerranée, entre le Maroc, à l'ouest, la régence de Tunis, à l'est, le Sahara (Sahara proprement dit), au sud, et vis-à-vis de la France, des îles Baléares et de l'Espagne, s'étend la belle colonie française de l'Algérie.

Elle a pour point extrême au nord 37° 5′ de latitude; au sud, elle s'avance presque indéfiniment dans le désert : ses limites de ce côté se reculent de jour en jour. Dans l'état actuel de l'occupation, elles passent entre 31° et 32°, et renferment, comme partie la plus méridionale, l'oasis d'Ouargla. L'Algérie est comprise entre 6° 15′ de longitude est et 4° 35′ de longitude ouest. Elle embrasse, de l'est à l'ouest, une longueur de 900 kilomètres, et, du nord au sud, sa plus grande largeur est actuellement de 7 à 800 kilomètres; la superficie des parties soumises jusqu'ici peut être évaluée à 403 000 kilomètres carrés.

Considérons avec plus de détail ces limites, dont nous venons de donner une idée générale. La limite orientale de l'Algérie commence, du côté de Tunis, en allant du sud au nord, au puits de Bou-Nab, entre l'oasis algérienne de l'Ouad-Souf et l'oasis tunisienne de Beled-el-Djerid; elle passe à travers le bassin du lac Melrir, entre le passage étroit connu sous le nom de Mouia-et-Tâdjer (l'eau du négociant) et celui de Foum-ech-Chott (la bouche du lac); puis, en remontant au nord, elle suit la plaine d'El-Mita, le cours de l'Ouad-Resrân, l'Ouad-Helâl, qui n'est que le cours supérieur de l'Ouad-Resrân; l'Ouad-el-Maouin, le défilé de Khenguet-Bekkaria, l'Ouad-Hedra, l'Ouad-Serrât; elle coupe l'Ouad-Mellâg et la Medjerdah, prend les monts Ghorra et Haddada, et aboutit à la mer, au cap Roux.

La limite méridionale de l'Algérie, qu'il est impossible de préciser avec exactitude, peut être cependant considérée comme formée par une ligne d'oasis unies entre elles par des relations journalières, rattachées aux populations du nord par les premières nécessités de la vie, et séparées brusquement des populations du sud par les habitudes, par les besoins et par un abîme de sables arides et inhabités. Cette ligne de démarcation est dirigée à peu près de l'est à l'ouest, par les oasis de l'Ouad-Souf, de l'Ouad-Rir, de Temâcin, d'Ouargla, de l'Ouad-Mzab. C'est à partir de cette ligne, où finit le Sahara algérien, que commence, à proprement parler, le désert, vaste solitude, parcourue, mais à une grande distance, par la redoutable

tribu des Touaregs, corsaires dont les mœurs diffèrent entièrement de celles des oasis frontières. Vers le Maroc, au sud-ouest et à l'ouest, la limite commence entre l'oasis des Oulad-Sidi-Cheykh et celle de Figuig, coupe le Chott-el-Gharbi, passe entre Oudjda et Lalla-Maghrnia, et aboutit à la mer, à l'embouchure de l'Adjeroud.

Des 403 000 kilomètres carrés qui composent la superficie de l'Algérie, le Tell algérien en contient 151 000, et le Sahara algérien, 252 000.

La côte, assez généralement dirigée de l'est à l'ouest, ou plutôt de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, est moins irrégulière que les côtes européennes placées vis-à-vis; cependant on y remarque, en se dirigeant de l'est à l'ouest, le golfe de Bône, le golfe de Stora, qui s'enfonce entre le cap de Fer et le cap Boudjaroun, vaste et haut escarpement, qu'on appelle aussi les Sept-Caps; le golfe de Bougie, qui s'ouvre entre les caps Cavallo et Carbon, et à l'ouest duquel s'avancent les majestueuses masses du Jurjura et de la Grande-Kabylie; la rade d'Alger, formée entre les caps Matifou et Caxine; le golfe d'Arzeu, à l'ouest duquel s'avance un second cap Carbon et le cap Ferrat; le golfe d'Oran, situé entre la pointe de l'Aiguille et le cap Falcon, et dans l'ouest duquel est le port de Mers-el-Kebir, le meilleur de la côte algérienne. Cette côte est généralement assez dangereuse pour la navigation; les navires n'y trouvent pas des abris assez sûrs, et le besoin de l'amélioration des ports se fait sentir.

Il y a peu de côtes aussi dépourvues d'îles sur une aussi grande étendue : à peine doit-on remarquer la petite île Pisan, près de Bougie; l'île Plane, près du cap Falcon; les îles Habibas, un peu plus à l'oust, et l'île Harchgoun, à l'embouchure de la Tafna.

Quoique nous ayons déjà donné un aperçu de la géographie physique de ce pays, dans la description générale de la Barbarie, nous allons en exposer quelques traits plus développés, en nous aidant des excellents travaux de MM. Carette, Warnier, Daumas, Berbrugger, Fournel, J. Duval, etc.

L'Algérie est partagée en deux zones distinctes, que les indigènes désignent sous ces noms de *Tell* et de *Sahara*.

Le Tell est la région du laboureur et des moissons. Le Sahara est la région des pâturages et des fruits. Ainsi les habitants du Tell sont surtout agriculteurs; les habitants du Sahara sont surtout pasteurs et jardiniers. Formé d'une série de bassins fertiles qui ne produisent guère que des céréales, et presque toujours du blé et de l'orge, le Tell est, dans ses parties plates, une des contrées les plus riches, mais aussi une des plus uniformes qui se puissent voir. A la vérité, la haute végétation reparaît dans les différentes chaînes qui forment la séparation des bassins.

Le Sahara algérien fut longtemps défiguré par les exagérations des géographes et par les rêveries des poëtes. Compris sous deux dénominations qui, à raison de leur généralité, s'excluaient mutuellement, appelé par les uns *Grand désert*, ce qui entraînait l'idée de la stérilité et de la désolation, appelé par les autres *pays des dattes*, ce qui impliquait l'idée de la production et du travail, le Sahara était devenu une contrée fantastique dont notre ignorance agrandissait les proportions et uniformisait l'aspect. Le Sahara est un vaste archipel d'oasis, dont chacune

offre un groupe animé de villes et de villages. Autour de chaque village règne une large ceinture d'arbres fruitiers. Le palmier est le roi de ces plantations; mais il n'exclut pas les autres espèces : le grenadier, le figuier, l'abricotier, le pêcher, la vigne, croissent à côté de lui. D'après M. Carette, la délimitation entre le Sahara algérien et le Tell commence, à l'est, aux ruines de Resrân, suit, de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, une chaîne de montagnes jusqu'au Djebel-Metlili, en restant constamment dans le bassin du lac Melrir; ensuite, elle va au nord-ouest, par le plateau des Sbakh, le bassin du Hodna, jusqu'au pic de Grin-el-Adaôra; puis, au sud-ouest, à travers le bassin du haut Chélif, jusqu'au village de Frenda; elle passe par le plateau du Sersou, par celui de la Yagoubia, et par le territoire d'Angad, où l'on rencontre la frontière du Maroc. Il résulte de cette division que le Tell et le Sahara comprennent, chacun, une partie des plateaux intérieurs ou des landes. Le Sahara algérien s'avance moins au nord dans l'est que dans l'ouest. Sa limite traversant, à l'est, le bassin fermé du lac Melrir; au centre, le bassin fermé du Hodna; à l'ouest, le bassin du Chélif, qui débouche à la Méditerranée, il s'ensuit que, dans l'est et dans le centre, la région des céréales dépasse les limites du bassin de la Méditerranée; dans l'ouest, au contraire, elle ne les atteint pas.

Parmi les plus vastes plaines de l'Algérie, on distingue celle de la Metidja.

La partie du Tell qui borde la mer est connue sous le nom de *Sâhel* (la côte). Le Tell doit peut-être son nom au latin *tellus*, terre cultivable; selon quelques savants arabes, ce serait un dérivé du mot arabe *tali*, qui signifie *dernier*, et il désignerait ainsi le pays *en arrière* du Sahara, c'est-à-dire où l'aube du jour n'apparaît qu'en dernier.

On donne vulgairement à une grande partie du Sahara algérien le nom de *Beled-el-Djerid;* mais ce nom appartient plus spécialement et paraît même devoir être réservé à ce joli territoire tunisien dont Nefta est la capitale et qui est si riche en dattes, ce qu'exprime le nom du pays.

Les montagnes de l'Atlas forment une agglomération de massifs irréguliers : ce sont des chaînons presque toujours parallèles à la côte de la Méditerranée, parcourant, les uns le Tell, les autres le Sahara, la plupart rocheux, accidentés à l'est et au nord, mais s'abaissant graduellement à l'ouest et au sud, et se fondant enfin dans le Sahara par une succession de mamelons et de dunes mouvantes que les Arabes appellent *arouk* (veines) ou *chebka* (filets), selon que le système en est simple ou composé. Plusieurs contre-forts élevés et abrupts s'avancent au nord, sur la mer. Nous avons déjà dit que la distinction de Grand et de Petit-Atlas, qu'on a longtemps adoptée, n'était pas rationnelle. Suivant la juste remarque de M. Fournel, la chaîne de montagnes que nous appelons Atlas n'avait pas ce nom chez les anciens; pour eux, l'Atlas était une montagne de la Mauritanie Tingitane. Strabon s'exprime ainsi : « Au delà du détroit d'Hercule, on trouve une montagne que les Grecs appellent Atlas et les Arabes Dyris; » c'est pour ce mont particulier que Ptolémée établit cette distinction de Grand et de Petit-Atlas. Ce sont les modernes qui ont appliqué le nom d'Atlas à l'ensemble de montagnes que nous décrivons. Cet ensemble de chaînes entremêlées peut être considéré comme formant, en définitive, une chaîne énorme et unique, qui court de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, entre la Méditerranée et l'archipel des oasis sahariennes; une

série de hautes protubérances, dont l'altitude ne dépasse guère 2 500 mètres, couronne cette masse d'environ 200 kilomètres de largeur, qui présente un chaos de plateaux et de bassins, irrégulièrement disséminés, de pics, de vallées étroites, de ravins, de coupures, sillonnant profondément les flancs des montagnes. Il faut néanmoins reconnaître, à travers cet amas, deux bourrelets principaux, l'un longeant la mer, l'autre le désert.

Les véritables noms donnés par les anciens aux diverses parties de l'Atlas algérien sont ceux de Chalcorychia, de Durdus, de Zalacus, de Garaphe, de Malethubalus, d'Astrixis, de Mons Transcellensis, de Mons Ancorarius.

Le Djebel-Amour, à environ 300 kilomètres sud d'Alger, est la plus haute des chaînes qui s'élèvent à travers le Sahara. Il a de loin l'aspect d'une forêt, à cause de la végétation active qu'y favorise l'abondance des sources. Le pic escarpé de Gada en est le plus haut point.

Le Djebel-Aourès, au sud de Constantine, est la plus haute des chaînes situées sur la limite du Sahara du côté du Tell; son versant méridional est fort escarpé, et son point culminant est le Djebel-Chelhia, haut de 2 000 à 2 500 mètres.

Il faut aussi remarquer sur cette limite, au sud d'Oran, le Djebel-Tazénaga, le Djebel-Tayloul, le Djebel-Rogira; au sud de Cherchel, le Djebel-ben-Ammade, le Djebel-Harbouz. Enfin, dans le Tell même, s'élèvent le mont Édough, près du golfe de Bône, le Djebel-Ahrès, le Djebel-Affroun, les monts Babors, entre Constantine et Bougie; le Jurjura, entre Bougie et Alger; le Mouzaïa, le Zakkar, le Chabo, l'Ouarensenis, entre Alger et Oran.

Les plus hauts points de toute l'Algérie paraissent être dans l'Aourès. D'après M. Fournel, le Sahara algérien serait très-peu élevé au-dessus de la mer. A partir du littoral, dit ce savant ingénieur, le terrain s'élève successivement jusqu'à un point qui est de 4 à 8 kilomètres de Bathna (entre Constantine et Biskra), et qui a 1 083 mètres. Par ce point, passe la ligne du partage des eaux; à partir de là, on redescend vers le Sahara, dont la lisière est assez peu élevée (75 mètres), pour qu'on puisse supposer que les grands lacs de l'intérieur sont, comme la mer Caspienne, au-dessous du niveau de la Méditerranée.

Les cours d'eau de l'Algérie sont distribués en deux versants principaux : au nord, ils vont tomber dans la Méditerranée, après avoir formé souvent d'assez grandes sinuosités que la rencontre des rameaux de l'Atlas les force à décrire. Ce sont généralement des torrents, plutôt que des rivières; des chutes nombreuses les embarrassent; ils ne coulent pas dans des vallées ordinaires, mais dans des brèches profondes; ils n'offrent aucune ressource à la navigation, et leurs embouchures ne forment pas de ces ports favorables que les rivières d'Europe produisent si fréquemment.

En se dirigeant de l'est à l'ouest, on trouve d'abord la Medjerdah (l'ancien Bagradas), qui abandonne bientôt l'Algérie pour entrer dans la régence de Tunis, où le Mellègue ou Mellâg va la rejoindre; l'Ouad-el-Kebir de l'est, la Seïbouse (Ubus), qui se jettent dans le golfe de Bône; le Safsaf, tributaire du golfe de Stora; un autre Ouad-el-Kebir (Ampsaga), plus important que le premier, et qui, grossi du Rummel, débouche dans la mer, près et à l'ouest du grand promontoire de Boudjaroun; l'Ouad-Sâhel ou Ouad-bou-Messaoud, tributaire du golfe de

Bougie et qu'on décore aussi du nom d'Ouad-el-Kebir (la grande Rivière); le Sebaou, qui traverse la plus riche partie de la Kabylie et se jette dans la mer, près de Dellys; l'Isser, qui coule un peu à l'ouest du précédent; l'Harrach, qui parcourt la plaine de la Metidja et se perd dans la rade d'Alger; le Mazafran, qui, formé de la réunion de l'Ouedjer et de la Chiffa, fameuse par les beautés sauvages de ses rives, a son embouchure au sud-ouest de Sidi-Feruch; l'Ouad-Tefsert ou Nador (Chinalaph des anciens?), fleuve profond, très-rapide et très-dangereux en hiver. Le Chélif, le fleuve principal de l'Algérie, est, suivant les uns, l'ancien Cartennus, et, suivant les autres, le Chinalaph; il descend du mont Amour, et coule d'abord dans le Sahara; il forme un coude prononcé vers l'ouest, en entrant dans le Tell, et décrit d'ailleurs de nombreuses sinuosités; il va tomber dans la Méditerranée, près et au nord-est du golfe d'Arzeu, après un cours de 600 kilomètres. Il prend différents noms dans sa partie supérieure, avant de s'appeler Chélif; il s'appelle d'abord Sebgag, puis Beïda, ensuite Ouad-Taguin et Ouad-Bettin. Les principaux affluents de ce fleuve sont à gauche, et se nomment Ouad-Soufcellem, Nahr-Ouâcel, Ouad-Dardar, Ouad-Riou, Mina.

La Mactah, qui a souvent l'apparence d'un vaste marais, se forme de la réunion de l'Habra ou Ouad-el-Hammam et du Sig; elle débouche au fond du golfe d'Arzeu.

L'Ouad-el-Malah, qui est le Flumen Salsum de l'Itinéraire d'Antonin, le Rio Salado des Espagnols, et peut-être l'Assara de Ptolémée, a son embouchure à l'ouest de la sebkha d'Oran.

Enfin la Tafna, qui est probablement le fleuve Siga de l'antiquité, coule près de la frontière du Maroc et reçoit la Mouïlah ou Isly, si célèbre par la victoire du général Bugeaud sur les Marocains, en 1844.

L'autre versant est incliné vers le sud, et l'on y voit couler un grand nombre de rivières qui se perdent ou dans les sables ou dans les lacs. Ce sont plutôt des torrents en hiver, des ravins en été. Ces cours d'eau coulent généralement du nord au sud. Cependant deux des plus considérables, l'Ouad-Djeddi et l'Ouad-el-Baâdj, dans le sud-est de l'Algérie, coulent de l'ouest à l'est; le premier porte ses eaux salées au grand lac Melghigh ou plutôt à une plaine basse qui est la continuation septentrionale de ce lac. Son nom signifie, en arabe, rivière du Chevreau; mais peut-être la vraie étymologie de ce mot se trouve-t-elle dans le berber Irzer-Idjdi (rivière des Sables). Il a de nombreux affluents, qui sont, comme lui, à sec une grande partie de l'année. L'Ouad-el-Baâdj, qui s'appelle Ouad-Itel dans une partie de son cours, conserve à peu près toujours de l'eau et se jette dans le Melghigh, par le bord occidental de ce lac. Mais que d'incertitudes sur la plupart de ces rivières du sud! Où vont se perdre l'Ouad-Nza, l'Ouad-Zargoun (qui paraît prendre plus loin le nom de Ouad-el-Loua), l'Ouad-el-Abiad (qui s'appelle plus bas Ouad-el-Mahla), et tant d'autres qui poursuivent leurs cours vers le Grand désert?

Parlons maintenant des lacs temporaires (*sebkha* ou *chott*) qui sont répandus en grand nombre dans l'Algérie, surtout dans le Sahara; des parties considérables de ces lacs ne sont que des marais, ou se changent en plaines sablonneuses et salées pendant la sécheresse. Le plus grand de tous est la Sebkha-el-Melghigh (qu'on

prononce et qu'on écrit Melrir), dont on considère comme la continuation orientale le Chott-el-Saïal, le Chott-el-Adjela, et, plus loin, sur le territoire tunisien, la Sebkha-el-Grara, le Chott-el-Melah, qui vont se lier au Fejej. Mais ce n'est qu'accidentellement que tous ces lacs sont réunis, et rien n'est plus insaisissable que leur contour et leur aspect. Les différentes époques de l'année où l'on a vu le Melghigh l'ont fait représenter tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, tantôt considérable, tantôt médiocrement étendu; de manière que toutes les cartes diffèrent entre elles pour le dessin de ce singulier lac. Le Melghigh ne répond nullement à l'idée que nous nous formons généralement d'un lac; c'est une plaine couverte d'une couche de sel, comme le fond de tous les bassins fermés algériens. A l'époque des pluies, le sel se dissout, du moins en partie; les cristaux se reforment pendant l'été.

Un des bassins les plus étranges aussi est, vers l'extrémité méridionale de l'Algérie, la sebkha de Ngouça, se confondant avec celle d'Ouargla. Le fond, qui en est considérable, offre, comme tous les bas-fonds du même genre, une couche de sel; pendant l'hiver, l'eau ne monte pas à plus de quelques centimètres de hauteur et elle est bientôt absorbée; pendant l'été, c'est une plaine ordinaire.

La présence de cette longue suite de lacs dont font partie le Fejej, le Melghigh, le Ngouça, etc., et qui s'étend dans un terrain fort bas, depuis le voisinage du golfe de Cabès jusqu'auprès de l'Atlantique, vers le cours du Draha, a fait supposer que c'est un reste des eaux de la mer, qui auraient enveloppé l'Atlas au sud et qu'un soulèvement aurait séparées de l'Océan. On nomme Chott-el-Saïda ou Sebkha-el-Hodna, ou lac salé de Msila, un lac ou plutôt un grand marais salé placé vers le centre de l'Algérie, dans le bassin du Hodna, et où se jettent l'Ouad-ech-Chelal ou Ouad-el-Ham, à l'ouest, et l'Ouad-Msila, au nord; il s'étend de l'est à l'ouest, sur une longueur de 50 kilomètres et une largeur de 15 kilomètres. Les chaleurs de l'été laissent sur ses bords desséchés une grande quantité de sel que les Arabes recueillent. On remarque encore, dans le milieu, les deux lacs salés de Zarez, l'un surnommé lac de l'Est, l'autre, lac de l'Ouest.

Dans l'ouest, on rencontre les deux lacs longs et étroits qu'on appelle Chott-el-Cherghi et Chott-el-Gherbi, la sebkha d'Oran, etc. Plusieurs de ces flaques d'eau sont des marais salants, bordés de végétation marine.

L'Algérie possède un grand nombre de sources vives et de ruisseaux. Dans le Tell, les sources sont multipliées et coulent à la surface du sol; dans le Sahara, il faut les chercher et les découvrir dans le sable. Il règne dans le Sahara une croyance générale à l'existence de fleuves souterrains. Le fait est qu'à part quelques exceptions, on ne voit pas d'eau à la surface du sol; mais presque partout le sable qui couvre le lit des ruisseaux en recèle à une petite profondeur. Les puits artésiens pratiqués par les Français y réussissent parfaitement. Dans le désert, les caravanes traversent de longs espaces sans rencontrer d'eau. *Aïn* est le nom d'une source qui coule à la surface du sol. *Ogla* est un espace où, en quelque point qu'on déblaye le sable, on est assuré d'y trouver de l'eau. *Haci* est un de ces trous creusés dans le sable, au fond desquels le voyageur trouve de l'eau pour étancher sa soif. *Ouad* désigne à la fois un ruisseau d'eau vive dans le Tell et une de ces lignes de fond arides qui servent de canaux d'écoulement aux eaux pluviales dans le

Sahara. Le même mot désigne aussi une oasis, parce que l'eau y est fournie, suivant l'opinion des indigènes, par des fleuves souterrains. Les rivières du Sahara algérien sont à sec en été; mais la répartition des eaux qu'on peut se procurer y est faite avec intelligence et avec une police et un ordre parfaits. Elle est confiée à un maître de l'eau, qui veille à ce que le précieux liquide soit distribué avec toute justice.

Examinons les productions si intéressantes de l'Algérie, que nous n'avons qu'effleurées rapidement dans la description générale de la Barbarie. On sait que cette contrée fut surnommée autrefois le *grenier de Rome*. Elle est d'une fertilité prodigieuse : pour en donner une idée, nous rappellerons cette remarque de M. le maréchal Vaillant, que certains grains de blé ont produit cent cinquante épis, et certains grains d'orge trois cent douze épis.

L'Algérie réunit toutes les productions des climats tempérés et tropicaux.

Dans le Sahara algérien, très-riche en fruits, on remarque les figuiers, les grenadiers, les abricotiers, les pêchers, surtout les dattiers; ailleurs, ce sont les blés les plus beaux peut-être du monde, et qui ont remporté le prix sur ceux de tous les autres pays, à l'exposition de 1855; le seigle, l'orge, l'avoine, le riz sec, le maïs, les fèves, les haricots, les pois, les lentilles; la vigne, qui donne du raisin excellent et du vin passable; la garance, les melons, les citrouilles, les concombres, les oignons, l'ail, les choux, les navets, le poivre rouge, le millet, le chanvre, le lin; le coton, qui devient très-beau et qui commence à fournir une des plus brillantes branches de culture; la canne à sucre, le colza, l'asperge épineuse (*asparagus silvatica spinosa*), bonne à manger, quoique sauvage; des artichauts également sauvages; le hachich (qui se fume seul ou mêlé avec du tabac et qui donne cette espèce d'ivresse extatique si fatale aux fumeurs d'opium); la betterave et l'asphodèle, dont on extrait beaucoup d'alcool; les mûriers, dont la culture, quoique récente, est si importante, que la soie compte parmi les principaux produits de l'Algérie; le nopal, dont la cochenille offre des produits déjà remarquables; le cactus opuntia, l'indigotier, les orangers, les jujubiers, les oliviers, les caroubiers, les tamariniers, les lentisques, des néfliers d'une espèce excellente; l'holcus sorgho à sucre de la Chine, l'igname de Chine (*dioscorea batatas*), le croton sébi ère, l'arbre à cire, le figuier élastique, le camphrier, le goyavier, le bambou, le pavot à opium, l'arachide, le sésame, ont été introduits avec succès; le bombyx cynthia, qui se nourrit du ricin, réussit parfaitement, et nulle part le ricin ne vient aussi rapidement et aussi vigoureusement que dans ce pays. On a même tenté, non sans espoir, l'introduction du café et de la vanille. Le palmier nain n'est que trop multiplié, il embarrasse le sol de ses racines fibreuses, et son extraction est un des plus grands obstacles au développement agricole; on a essayé, avec quelque succès, de faire du papier avec ce végétal.

Les palmiers-dattiers venus de semis sont généralement inféconds et d'une venue beaucoup moins belle que ceux qu'on a plantés de bouture; c'est donc ce dernier mode qui est généralement adopté. Les dattiers femelles sont en bien plus grand nombre que les dattiers mâles. Les indigènes aident l'union des deux sexes, en détachant de l'arbre mâle une grappe de fleurs et en l'attachant sur le dattier femelle. Les dattes se recueillent vers le mois de novembre.

Quand un palmier est reconnu stérile, les indigènes en tirent parti, en lui fai-

sant une ou plusieurs incisions, à la base desquelles ils appliquent un vase qui se remplit bientôt d'une liqueur très-bonne à boire et qui, fermentée, devient enivrante : c'est le vin de palmier (el-âguemi). On cultive sur divers points de la colonie un arbuste très-intéressant, le *méliaazedarak*, qui charme par l'élégance de son feuillage, le parfum et l'agréable disposition de ses fleurs, et qui procure des ressources en même temps à la teinture, à la médecine et à l'alimentation.

Les bois de l'Algérie offrent à la fois des éléments très-précieux pour la construction des habitations, pour la marine, pour la confection des meubles de luxe. Les chênes verts et les chênes à gland doux dominent dans le Djebel-Amour. On y trouve des pins d'une prodigieuse hauteur, des betom (térébinthes), dont le fruit se mange mêlé avec du lait, ou, pressé, donne de l'huile; de grands arbres appelés taga, d'autres appelés arar et azir, qui donnent de la résine dont on se sert pour goudronner les chameaux. Les chênes lièges sont une des grandes richesses de l'Algérie. On rencontre, surtout aux environs de Bathna et de Teniet-el-Hâd, des forêts de cèdres, dont quelques-uns atteignent quatre à cinq mètres de circonférence. Il y a des genévriers, des thuyas, des noyers noirs, des trembles magnifiques (safsaf), des buissons de myrtes, de lentisques et de cédratiers, des aloès, etc. On calcule que les forets de l'Algérie couvrent huit millions d'hectares. Des prairies superbes, dont l'halfa est le principal élément, nourrissent d'innombrables troupeaux.

Le gouvernement a établi de riches pépinières où l'on fait de belles expériences d'arboriculture, et qui fournissent aux colons des plants de bonne espèce aux plus bas prix possible.

Le règne animal offre des lions, des panthères, des lynx, des hyènes, des chacals, des sangliers; dans le Djebel-Amour et d'autres montagnes, des lièvres, des perdrix, des cailles, des poules de Carthage dans les vallées; dans les bois, des corbeaux, des ramiers, des bécasses; au bord des sources et dans les marais, des poules d'eau, des bécassines; sur les pics les plus élevés, des aigles, des vautours, des faucons. Les autruches sont communes, et la chasse de cet oiseau est un des exercices auxquels les tribus du sud se livrent avec le plus d'entraînement.

L'aroui (âne sauvage) et le begar-el-ouach, antilope au poil roux, de la taille d'un veau, aux cornes cannelées et rejetées en arrière, habitent les sommets du Djebel-Amour et des monts des Sidi-Cheykh.

Les gazelles, les porcs-épics, sont en grand nombre. Les lions ne se rencontrent jamais dans le Sahara : ils ne quittent pas le Tell, quoiqu'on parle souvent des *lions du désert*. Ils ne sortent pas de la montagne, où ils trouvent de quoi s'abreuver, se loger et se nourrir. Presque toutes les montagnes boisées en sont infestées.

Les voyageurs dans le Sahara redoutent la vipère (*lefa*) et le moustique (*namouça*) : c'est seulement aux approches des oasis septentrionales que le moustique est redoutable; il ne s'aventure pas dans la région des sables; cette région ne compte, en général, parmi ses hôtes indépendants, que des animaux timides et inoffensifs: les principaux sont la gazelle, l'autruche, l'aroui, le begar-el-ouach. Nous avons parlé souvent des légions de sauterelles de l'Afrique septentrionale : elles fondent, par innombrables nuées, sur les verdoyantes plaines, et les dévastent

en peu de temps; les grands feux sont le meilleur moyen de s'en débarrasser; quelques peuplades s'en nourrissent avec avidité. Les scorpions et les scolopendres sont communs.

Les principaux animaux domestiques sont les chevaux, les mulets, les ânes, les bœufs, les chèvres, les moutons, les chameaux, dont les plus rapides sont les dromadaires. Le dromadaire (*mahdri*), voilà le trésor de l'Afrique septentrionale! Le seul pays qui lui convient est le désert, c'est-à-dire la région comprise entre le Sahara et l'Afrique centrale. Il ne vit ni dans la zone la plus septentrionale, ni dans la partie montagneuse du pays des nègres. Il est plus haut que le chameau ordinaire et plus maigre, il a le cou très-allongé, la bosse peu saillante, les jambes fines et délicates. Sa sobriété excessive, sa fidélité, sa douceur à toute épreuve, son intelligence qui approche de celle du chien, et sa vitesse de locomotion bien supérieure à celle du cheval, en font un animal infiniment précieux. Il existe une grande différence entre le prix du dromadaire et celui de chameau ordinaire. Un bon dromadaire coûte 7 à 800 fr.; un chameau ordinaire, 90 à 100 fr. On compte dans l'Algérie 213 000 chameaux.

Quant aux chevaux, aux ânes, aux mulets, aux bœufs, aux moutons et aux chèvres, voici de quelle manière M. J. Duval apprécie cette partie des produits algériens :

« Le cheval est plus que le serviteur, il est le compagnon de l'Arabe. Longtemps la race barbe, qui est celle de l'Algérie, fut considérée comme une dégénérescence de la race arabe; il est admis aujourd'hui que, descendant en droite ligne de la race numide, si renommée dans l'antiquité, elle est de tout point au niveau de la race arabe, si même elle en est distincte. La population chevaline de l'Algérie est évaluée à 5 525 têtes chez les Européens, à 131 035 chez les indigènes.

« Les ânes d'Algerie, de petite taille, rendent les plus grands services aux Européens comme aux indigènes; ils campent par troupes dans des stations réservées, où on les loue pour transporter les marchandises, les voyageurs et leurs bagages. Le roulage les associe quelquefois pour le trait aux chevaux et aux mulets. L'Arabe les attelle à la charrue.

« Dans toute l'Algérie, et principalement dans la province de Constantine, on élève un assez grand nombre de mulets, petits de taille, mais vifs, alertes et robustes. Ces animaux, si précieux pendant la guerre, ne le sont pas moins pendant la paix; on les emploie comme bêtes de somme et de trait et même pour la selle. La population mulassière de l'Algérie est évaluée à 3 140 têtes chez les Européens, 109 069 chez les indigènes.

« L'espèce bovine de l'Algérie se distingue par ses proportions petites mais élégantes. Le poids moyen de viande net dans les bœufs descend souvent à 100 kilogrammes, et rarement il atteint 200, à moins que les animaux ne soient engraissés. Les propriétés lactifères sont très-peu développées dans la vache de l'Arabe, qui ne donne guère que trois quarts de litre à un litre et demi de lait par jour; l'Européen en obtient, avec de meilleurs soins, de 2 à 4 litres. Pour accroître la production du lait, les colons ont introduit en certains lieux la race suisse, qui a peu réussi; ailleurs, la race bretonne, beaucoup mieux prédisposée,

par son organisation, ses habitudes et sa taille, à la vie libre dans les pacages d'Afrique; elle y a, en effet, donné des résultats assez satisfaisants. Le bœuf est, chez l'indigène arabe ou kabyle, l'animal de labour par excellence. Avant la conquête, il se vendait 20 à 30 francs; aujourd'hui le prix d'un bœuf ordinaire est de 120 à 150 francs. La population bovine de l'Algérie est évaluée, chez les Européens, à 16 906 bœufs et 4 440 vaches; chez les indigènes, à 1 031 738 têtes.

« L'espèce ovine de l'Algérie ne procède pas d'un type uniforme. Dans le même troupeau, et surtout dans la même localité, existent souvent des variétés nombreuses que la guerre et les razzias ont mêlées généralement : la taille est forte, la conformation assez belle; mais les jambes sont longues, le corps mince et élancé, souvent dépourvu de laine à la tête, aux membres et au ventre. La plupart de ces animaux ont deux et quatre cornes, quelques-uns six. Dans la province de Constantine, se voit l'espèce de moutons à large queue, nommés *moutons de Barbarie*. Dans certaines oasis du sud, le mouton du Tell est remplacé par une espèce du même genre, sans cornes, nommée *demmam*, qui a la peau tachetée de noir et de blanc, le poil court comme celui de la gazelle. La viande de mouton est la plus habituellement consommée; c'est avec un mouton rôti tout entier que se donne la *diffa* (repas de l'hospitalité). La population ovine de l'Algérie est évaluée à 25 689 têtes chez les Européens, à 6 850 205 chez les indigènes.

« En 1854, l'Algerie a exporté en France 38 362 bêtes ovines; à l'étranger, 6 305.

« Les chèvres sont petites, basses sur jambes, à poil noir ou blanc et très-long. Les chevriers de Malte ont introduit en Algérie les chèvres de leur île. Tandis qu'une chèvre ordinaire vaut de 10 à 15 francs, une chèvre maltaise se paye de 40 à 50 francs, quelquefois jusqu'à 80 francs. La population caprine de l'Algérie est évaluée à 13 551 têtes chez les Européens, et à 3 484 902 chez les indigènes. »

La plus précieuse variété de chien en Algérie est le *sloughi*, espèce de lévrier, qui est employé dans les chasses et les fêtes. Le faucon est un animal cher aux nobles du Sahara, qui chassent avec cet oiseau comme ce fut jadis l'usage chez nos seigneurs féodaux. Les abeilles donnent en abondance la cire et le miel.

Le corail, cette transition du règne animal au règne minéral, offre, sur les côtes de l'Algérie, un produit intéressant : on le pêche surtout dans les parages de Bône et de La Calle; mais on en a découvert aussi des bancs sur les côtes de la province d'Oran.

L'exploitation des mines de cuivre de Mouzaïa, de l'Ouad-Allelah et de Tenez donne d'importants résultats. Les fers, entre autres ceux de l'Alélik, de l'Édough, du Filfila, de Bou-Hammra, de la Meboudja, de Kharézas; les plombs (argentifères ou simples), tels que ceux du mont Bouzareah, de la vallée de l'Ouad-Aïdès, de Sétif, de la vallée de Bou-Merzoug, de Kef-oum-Theboul, du Filfila, du Sidi-Reghis, de Lalla-Maghrnia, de Rouban; l'antimoine, le zinc, sont parmi les richesses minérales de cette contrée. Signalons aussi les albâtres, les marbres, particulièrement les marbres blancs du Filfila, des granites d'un admirable grain, des grenats, les onyx translucides des environs de Tlemcen; les émeraudes trouvées vers le haut Harrach; le salpêtre, des pierres lithographiques, des gisements d'anthracite et de lignite, près de 300 carrières de plâtre et de pierres à bâtir,

des carrières de pierres à meule, des dépôts de pouzzolane, du sel gemme.

Comme principal caractère géologique de l'Algérie, on peut dire que la masse générale de l'Atlas appartient aux deux étages du terrain crétacé, qui s'appuie, au nord, sur les terrains cristallisés du Sâhel. Les terrains calcaires comptent la presque totalité du sol et du sous-sol de la colonie; il y a aussi de riches terrains d'alluvion qui constituent, suivant la remarque de M. J. Duval, de vastes plaines encadrées dans les formations calcaires : telles sont les plaines du Sig, de l'Habra, de la Mina, dans la province d'Oran; du Chélif et de la Metidja, dans la province d'Alger; de Bône, du Safsaf, de Bou-Merzoug, dans la province de Constantine.

Il se trouve dans l'Algérie un assez grand nombre de sources thermales et minérales : la plus célèbre est celle de Hammam-Meskhoutin, dans la province de Constantine.

Cette contrée a toutes les températures, depuis celles du nord de l'Europe (sur les grandes hauteurs algériennes) et celle du nord de la France (sur les plateaux moyens), jusqu'à celle de la zone torride (dans les basses plaines et les vallées).

Il n'y a que deux saisons bien tranchées : l'hiver et l'été. Dans la partie voisine de la côte, l'hiver n'est pas rigoureux, et le thermomètre se tient alors généralement à 7° ou 8° au-dessus de zéro. De juin à septembre, époque des plus fortes chaleurs, qui sont très-continues, le thermomètre ne monte guère au delà de 35°. Les pluies sont abondantes, quoique assez peu fréquentes, de novembre à mars; pendant cette période de l'année, des vallées de l'Atlas sont envahies par des tourmentes de neige, comme on en voit dans les Alpes; la neige s'y maintient même pendant plusieurs semaines. Mais dès les mois de février et de mars, tout est couvert de verdure et de fleurs.

Le Sahara algérien a, en été, une très-haute température; mais l'hiver y est plus rigoureux que sur la côte : il ne s'y passe pas une année où l'on n'y voie de la glace, et la gelée blanche y est assez fréquente. Un des graves inconvénients du climat algérien, c'est la grande variation de la température, c'est la transition brusque entre la chaleur du jour et le froid de la nuit. Aussi bien sur la côte que dans le Sahara, cet effet se fait péniblement sentir : à une journée caniculaire succède une nuit glaciale; à une chaleur accablante et sèche, une rosée pénétrante, qui, si elle est désagréable pour l'homme, a du moins l'avantage d'offrir aux végétaux une compensation à l'ardente température du jour. Ces variations occasionnent des fièvres dangereuses, surtout des dyssenteries très-graves. Mais, en général, le climat est beau et sain.

Les vents les plus redoutables sont ceux de l'est, du sud et du sud-est. Ce dernier, auquel on donne, d'après les Italiens, le nom de scirocco, vient du désert, est brûlant et étouffant, et répand dans l'air une poussière imperceptible; il souffle trois ou quatre fois dans l'année.

Les tremblements de terre ont été fréquents et souvent terribles en Algérie; le dernier est celui de 1856, qui a fait des ravages considérables.

Comme le fait remarquer M. Renou, le climat d'une partie de l'Algérie, par exemple de Lalla-Maghrnia, est très-semblable à celui de la Caroline du sud, et doit donner les mêmes produits, avec le secours de l'irrigation; seulement le climat africain n'offre pas des extrêmes de froid aussi considérables. En Algérie, au bord

de la mer, février est le mois le plus froid de l'année, et août le plus chaud. Mais à Biskara, position météorologique très-remarquable de l'intérieur, à l'extrémité du désert, à une altitude de 90 mètres, le minimum thermométrique tombe à la fin de décembre, et le maximum, comme en Europe, vers le 25 juillet; la moyenne de décembre et de janvier est de + 10°, 8; celle de juillet, 34°, 7; celle de l'hiver, 11°, 4; celle de l'été, 33°; la moyenne annuelle, 21°, 5; tandis que la moyenne d'Oran est 17°; quoiqu'il y ait à peine une différence de 1° de latitude entre les deux villes. Pendant six années d'observation, on n'a pas vu le thermomètre descendre, à Biskara, au-dessous de + 3°; le maximum a été plusieurs fois de 48°, et les températures de 45° y sont fréquemment observées. Un des phénomènes remarquables de ce climat des plaines de Biskara, c'est le régime des vents; le nord-ouest et le sud-est sont presque les seuls qui y soufflent; le premier en hiver, le second en été. Ce sont des espèces de moussons. C'est un des points du globe où règne la plus grande sécheresse, surtout pendant l'été.

La température du rivage de l'Algérie est très-abaissée, par la position au nord des montagnes et par le voisinage de la mer; dans l'intérieur, à altitude égale, la température est beaucoup plus élevée, ou, pour mieux dire, le décroissement avec la hauteur beaucoup moindre qu'on ne pourrait d'abord s'y attendre.

La population de l'Algérie est évaluée à 2 millions et demi d'habitants, qui appartiennent à trois souches principales : les *Maures*, les *Arabes* et les *Berbers* ou *Kabayles* (au singulier *Kabyle*).

Il y a, en outre, comme dans le reste de la Barbarie, des *Juifs*, occupés de commerce et de diverses industries; — des *Turcs*, qui, au XVIe siècle, s'étaient établis les dominateurs du pays; — des *Koulouglis*, nés du mélange des populations turque et maure; — des *nègres*, venus du centre de l'Afrique comme esclaves, mais aujourd'hui libres partout où s'étend l'influence française. — Enfin, beaucoup d'*Européens* sont établis dans l'Algérie : le nombre, sans l'armée, en est d'à peu près 170 000 : les plus nombreux sont les Français, ensuite les Espagnols, les Italiens, les Anglo-Maltais, les Allemands.

L'Algérie est placée sous la dépendance immédiate du ministère de la guerre, et politiquement divisée en trois provinces, dont chacune porte le nom de son chef-lieu : ce sont celles d'*Oran*, à l'ouest; de *Constantine*, à l'est; et d'*Alger*, au milieu. Chaque province, considérée comme territoire civil, forme un *département*; considérée comme territoire militaire, elle constitue une *division*.

La division militaire d'Alger, qui siége à Blidah, comprend six subdivisions : *Blidah*, *Dellys*, *Médéah*, *Aumale*, *Milianah* et *Orléansville*. — La division d'Oran a cinq subdivisions : *Oran*, *Mascara*, *Mostaganem*, *Sidi-bel-Abbès* et *Tlemcen*. — La division de Constantine n'en contient que quatre : *Constantine*, *Bône*, *Sétif* et *Bathna*. — Chaque subdivision comprend un ou plusieurs cercles, commandés par un officier supérieur. Chez les indigènes, la base de la constitution sociale est le *douar*, réunion de tentes; un certain nombre de douars réunis forment une *ferka* (fraction), obéissant à un cheykh; l'assemblage de plusieurs ferkas compose une *tribu*, qui est commandée par un *kaïd*. Plusieurs tribus groupées constituent soit un *grand-kaïdat*, soit un *aghalik*, sous les

ordres d'un *agha* ou d'un *kaïd-el-kaïd*. Des aghaliks peuvent former une circonscription relevant d'un *bach-agha* ou d'un *khalifa*. Des *bureaux arabes*, établis par l'administration française, ont pour mission de diriger et surveiller les chefs indigènes, sous la direction immédiate de l'autorité de la France.

Dans chaque tribu, à côté du kaïd chargé des fonctions administratives, il y a un kadi, qui rend la justice d'après la jurisprudence civile et religieuse.

Les tribus indigènes sont au nombre de 1 145; un grand nombre sont administrées directement sous l'action des autorités françaises; d'autres reconnaissent notre suzeraineté; enfin quelques-unes sont encore insoumises : ce sont particulièrement des tribus du Sahara algérien.

La Grande-Kabylie, dans le nord-est de la province d'Alger, était aussi naguère indépendante : on vient de la soumettre, en 1857. Nous reparlerons tout à l'heure de ce pays intéressant.

Chez les tribus de la province d'Oran, l'autorité est surtout théocratique; l'influence et le pouvoir appartiennent héréditairement à des familles religieuses. — Dans la province de Constantine, l'autorité est surtout aristocratique; l'influence et le pouvoir appartiennent à des familles laïques. — Placée entre les deux, la province d'Alger participe à la fois de l'une et de l'autre nature de gouvernement. Dans quelques tribus de l'Algérie, particulièrement celles de cette région montagneuse qu'on appelle spécialement Kabylie, on reconnaît un principe démocratique et les chefs sont nommés par élection

« La division transversale de l'Algérie en trois provinces, disent MM. Carette et Warnier, repose sur des différences politiques, tandis que la division longitudinale, soit en deux zones planes et deux massifs montueux, soit en deux régions, Tell et Sahara, repose sur des différences géographiques; celle-ci tient à la nature du sol, celle-là au caractère des populations.

« Cependant, les deux partages ne sont pas tellement indépendants l'un de l'autre, que la division géographique n'influe sur la division politique.

« En effet, la zone des landes, comprise entre les deux massifs montueux, est *parcourue* en partie par les tribus qui *habitent* les pentes méridionales du massif méditerranéen, et en partie par les tribus qui *habitent* les pentes septentrionales du massif intérieur. Chaque tribu *parcourt*, en général, l'espace contigu au territoire qu'elle *habite*.

« Ainsi une ligne de partage, tracée transversalement depuis la mer jusqu'aux limites du massif méditerranéen, détermine une division correspondante dans la zone des landes;

« Et une ligne de partage, tracée transversalement dans la zone des landes, détermine une division correspondante dans le massif intérieur.

« Cela résulte de la relation qui existe entre les terres d'habitation et les terres de parcours.

« Mais les rapports entre les deux zones extrêmes, entre le massif méditerranéen et la zone des oasis, sont d'une nature encore plus intime.

« C'est le massif méditerranéen qui nourrit la zone des oasis.

« On connaît le phénomène périodique de migration particulier à la double population de l'Algérie.

« Chaque année, au printemps, les tribus de la zone des oasis abandonnen leur patrie saharienne, franchissent le massif intérieur et viennent s'établir, avec tout le mobilier de la vie nomade, vers les limites méridionales du massif méditerranéen.

« Elles y demeurent pendant tout l'été, vendant leurs récoltes de dattes et achetant la récolte de blé.

« Les lieux de séjour sont presque invariables; à part quelques rares exceptions, chaque année, la même époque retrouve les mêmes tribus campées aux mêmes lieux.

« Les transactions nombreuses qui s'accomplissent durant cette période de l'année, et qui intéressent à la fois toute la population de l'Algérie, se concentrent sur certains points qui réunissent alors dans un mouvement de fusion commerciale les deux zones extrêmes de nos possessions.

« Dans ce mouvement d'échange, chacun des marchés consacrés à ces transactions appelle à lui un certain nombre de tribus appartenant au massif méditerranéen, et un certain nombre de tribus appartenant à la zone des oasis.

« Il se forme alors divers faisceaux d'intérêts, dont les fils, partant les uns du nord, les autres du sud, viennent converger et se réunir en certains points fixes.

« L'ordre administratif, aussi bien que l'intérêt politique, font un devoir de respecter, dans la division territoriale, l'existence et l'intégrité de ces faisceaux.

« Il résulte de ce qui précède qu'une division tracée transversalement dans le massif méditerranéen détermine une division correspondante, non-seulement dans la zone des landes et dans le massif intérieur, mais plus rigoureusement encore dans la zone des oasis.

« On voit donc que le partage politique de l'Algérie en provinces se lie encore assez étroitement au partage naturel en zones ou régions longitudinales, et que ce partage repose sur les deux données fondamentales suivantes :

« 1° Différence des intérêts et des inclinations politiques entre les populations de l'est et de l'ouest;

« 2° Solidarité des intérêts et des besoins matériels entre les populations du nord et du sud. »

Quoi que nous ayons donné un aperçu général des peuples de la Barbarie, nous croyons qu'on verra ici avec intérêt quelques détails sur la partie de ces peuples qu'on trouve dans l'Algérie. Les Kabyles (on devrait dire les *Kabayles*, mais nous adopterons le nom consacré par l'usage) sont les plus anciens habitants du pays; ils n'habitent pas que la région du Jurjura et des montagnes voisines, que nous avons appelée Kabylie. C'est là, il est vrai, que cette population est peut-être le plus fortement groupée; mais on la rencontre aussi dans plusieurs autres parties : ainsi, à l'ouest, dans les montagnes des Trara; à l'est, dans celles de l'Aures et des Babors; au milieu, dans l'Ouarensenis et le Dahra; au sud, dans le mont Amour. C'est donc dans les montagnes que se sont fixés les Kabyles, c'est derrière les rochers qu'ils ont abrité leur liberté. Suivant M. Carette, le nom de *Kabyle* appartiendrait plus particulièrement à la population de race pure africaine du massif méditerranéen, c'est-à-dire de la région septentrionale; on appellerait *Chaouia* celle de la zone des landes et du massif intérieur, c'est-à-dire de la

région centrale ; le nom de *Berber* ou *Brâber* devrait être réservé à celle du Sahara. Mais l'usage d'appliquer ce dernier nom à toute la race africaine du nord a prévalu. Le dialecte des Kabyles s'appelle *khaïlia;* celui des Chaouïa est aussi nommé *chaouïa;* celui des Berbers du Sahara algérien s'appelle tantôt *laroua,* tantôt *zenâtia;* on nomme *chathia* le dialecte des Berbers du Maroc ; il faut encore remarquer que les Beni-Mzab parlent un dialecte particulier. Du reste, la plupart des tribus de cette race ont adopté la langue arabe.

La langue indigène s'est maintenue le plus complétement chez les Touaregs ou Touarigs du Grand désert, qui sont des Berbers proprement dits, et dont l'idiome se nomme *targhi* ou *targa.* Ils ont, suivant la remarque de M. Reinaud, une écriture particulière, usitée parmi toutes les peuplades berbères chez qui les Arabes ne sont point parvenus à effacer les dernières traces de la civilisation indigène, et cette même écriture est une continuation plus ou moins fidèle de l'écriture employée jadis sur les bords de la Méditerranée, chez les Libyens, les Gétules et les Numides; on y voit une des preuves de l'identité du berber avec l'ancien libyque (1). « Il paraît positif, dit le même savant, que la langue que nous appelons du nom général de *berber* constitue le fond des divers idiomes qui se parlent (chez les indigènes purs) depuis la Méditerranée jusqu'au fleuve nommé vulgairement Niger, et depuis l'océan Atlantique jusqu'à la vallée du Nil. Il paraît encore certain que le berber est une continuation d'une langue qui, sous les dénominations de libyque, de numide et de gétule, fut jadis parlée dans tout le nord de l'Afrique et qui, lorsqu'une colonie phénicienne eut fondé Carthage, se maintint dans Carthage même, à côté du punique. Hérodote applique la dénomination de Libye à toute l'Afrique septentrionale, et paraît croire que, dans toute cette vaste contrée, en s'avançant jusqu'au pays des nègres, on ne parlait qu'une seule et même langue. Voilà pourquoi les savants de nos jours ont donné le nom de *libyques* aux inscriptions antiques répandues dans le nord de l'Afrique, quand elles ne sont ni puniques, ni grecques, ni latines. »

On a voulu faire dériver le nom des Kabyles du mot arabe *kbel* (accepter), parce qu'ils ont accepté le Koran; dans un autre sens, ce mot signifie *avant* et indiquerait, suivant quelques étymologistes, ceux qui étaient *avant* les Arabes; mais il est bien plus vraisemblable que ce nom vient du mot *kbila* (tribu), au pluriel *kbaïl* (les tribus).

« Les Kabyles, dit M. le général Daumas, ne sont autres que les Berbers; ils constituent donc la population aborigène. Avant l'invasion des Arabes, les Berbers couvraient la surface de l'Afrique septentrionale; ils formaient des royaumes puissants, habitaient des villes ou des villages, suivant leur aptitude et leurs goûts.

(1) Les Touarigs n'acceptent pas le nom qu'on leur donne ordinairement, du moins sous la forme qui est usitée en Algérie. On sait que, partout où jusqu'ici a pénétré la curiosité européenne, il a été constaté que le nom national des populations indigènes est celui d'*Amazig,* mot qui en berber paraît signifier *libre* et *noble.* Il en est de même des Touarigs; ceux-ci s'appellent, par un léger changement de prononciation, *Amacheg,* mot qui au féminin est prononcé *Tamachek* (pour *Tamacheg*), et qui, suivant une forme admise en berber, fait au pluriel *Imouchag* (*Note extraite d'un Rapport de M. Reinaud sur un Essai de Grammaire de la langue des Kabyles, par M. Hanoteau.*)

Vaincus, ils durent céder aux Arabes leurs villes et les portions du pays le plus en rapport avec les mœurs d'un peuple pasteur, pour se réfugier dans les montagnes, comme la tradition leur apprenait, sans doute, qu'avaient fait leurs pères afin d'échapper au joug romain. Aux uns, les terres fertiles; aux autres, les contrées abruptes et inaccessibles. N'est-il pas présumable, dès lors, que les Arabes, vivant à côté d'une population insoumise avec laquelle ils n'avaient, dans le principe, que peu de rapports, donnèrent aux diverses agglomérations berbères formées dans les montagnes l'appellation générale de *khaïl* (les tribus), par opposition aux tribus arabes, qu'ils désignaient par le nom de leur fondateur? Telle est la seule étymologie du mot *khaïl* qui nous semble admissible, et nous hésitons d'autant moins à l'adopter, qu'elle concorde, non-seulement avec les idées reçues, mais encore avec les règles de la langue arabe. »

Le même auteur expose avec une grande sagacité les différences qui séparent les Kabyles des Arabes :

« L'Arabe, l'homme des longs parcours, devenu tranquille possesseur des terres les plus fertiles, vivant au milieu de riches contrées, n'ayant qu'à livrer au sol une semence que la terre lui rendait au centuple, put s'abandonner nonchalamment aux plaisirs et aux douceurs de ce *far niente* qui lui est si cher.

« Le Kabyle, au contraire, habitant un pays accidenté, peu propre à la culture des céréales, forcé, par conséquent, de se créer un moyen d'échange pour obtenir les produits qui lui manquaient, se fit industrieux et travailleur. Il fut redevable à ces deux causes de cette énergie sauvage qui lui permit de résister aux Turcs et de protéger ses montagnes contre des dominateurs étrangers.

« Le caractère saillant du Kabyle pris isolément, c'est la fierté; si sa tribu est l'égale des autres tribus, il est lui-même l'égal de ses frères.

« L'Arabe, habitué à être dominé depuis des siècles, est vaniteux, humble et arrogant tour à tour; le Kabyle demeure toujours drapé dans son orgueil.

« L'Arabe baise la main et la tête de son supérieur, ajoute à ce témoignage de respect des compliments à perte de vue, sans s'inquiéter si l'on répond ou non à ses obséquiosités. Le Kabyle ne fait pas de compliments. S'il va, comme l'Arabe, baiser la main ou la tête du chef ou du vieillard, il faut, quel que soit l'âge, quelle que soit la dignité de l'homme envers lequel il a accompli cet acte de déférence, que celui-ci lui rende immédiatement une politesse égale.

« L'Arabe vit sous la tente, il est nomade sur un territoire limité, et par conséquent il n'est pas individuellement propriétaire; c'est la tribu qui exerce, au nom de tous, un droit de jouissance sur un certain espace de pays.

« Le Kabyle habite la maison; fixé au sol, il est propriétaire dans toute l'acception du mot. La nature même de ses cultures lui fait une condition de cette fixité. Sa maison est construite en pierres sèches ou en briques non cuites, qu'il superpose d'une façon assez grossière. Le toit est couvert en chaume ou en planches de liége, en tuiles chez les riches. Cette espèce de cabane se nomme *tzaka;* elle se compose d'une ou deux chambres. L'une est occupée par le père, la mère et les enfants; l'autre sert d'étable, d'écurie pour le bétail et les chevaux. Si l'un des fils de la maison se marie et doit vivre dans le ménage paternel, on lui bâtit son logement au-dessus

« L'Arabe déteste le travail; dur à la fatigue lorsqu'il s'agit de parcourir de longs espaces, il est paresseux avec délices, et, pendant neuf mois de l'année, ne s'occupe que de ses plaisirs. La misère ne l'effraye pas, pourvu qu'elle ne l'oblige point à travailler.

« Le Kabyle, au contraire, travaille beaucoup et en toute saison; la paresse est une honte à ses yeux.

« L'Arabe laboure des espaces considérables; il possède de nombreux troupeaux qui sont sa richesse; il ne plante point d'arbres.

« Le Kabyle cultive moins les céréales, mais il s'occupe beaucoup plus de jardinage.

« L'Arabe voyage quelquefois pour trouver des pâturages, mais il ne sort jamais d'un certain cercle.

« Chez les Kabyles, un des membres de la famille s'expatrie toujours momentanément pour aller chercher fortune dans les principales villes du pays. On en trouve à Alger, à Sétif, à Bône, à Oran, à Constantine, partout. Ils s'emploient comme maçons, jardiniers, moissonneurs, et lorsqu'ils ont amassé un petit pécule, ils rentrent au village, achètent un fusil, un bœuf et se marient.

« Dans la belliqueuse tribu des Zouaoua, il était même d'usage que l'un des enfants allât s'engager au service du dey d'Alger ou du bey de Tunis. Dès le début de la conquête, nous cherchâmes à tirer parti de cette habitude pour constituer une infanterie indigène, qui, ramenée successivement à l'organisation française, a eu l'honneur de léguer aux *zouaves* un nom qu'ils devaient immortaliser.

« L'Arabe, paresseux de corps, se ressent un peu, dans tous les mouvements de l'âme, de cette inertie physique.

« Chez le Kabyle, la colère et les rixes atteignent des proportions incroyables.

« L'Arabe est menteur; le Kabyle regarde le mensonge comme une honte.

« L'Arabe, dans la guerre, procède le plus souvent par surprise et par trahison. Le Kabyle prévient toujours son ennemi.

« L'Arabe donne l'hospitalité; mais on sent, en la recevant, qu'elle est toute de politique et d'ostentation; il veut que l'on sache qu'il a *la main ouverte*. Chez le Kabyle, si l'hospitalité est moins somptueuse, on devine au moins dans ses formes l'existence d'un bon sentiment; l'étranger, quelle que soit son origine, est toujours bien reçu, bien traité. Ces égards sont encore plus grands pour le réfugié, que rien au monde ne pourrait forcer les Kabyles à livrer. Les Turcs, et Abd-el-Kader après eux, ont toujours échoué dans leurs demandes ou leurs efforts contraires à ce noble principe.

« Les Arabes volent amis et ennemis, partout où ils peuvent. Le Kabyle ne vole que son ennemi. Dans ce cas, c'est un acte digne d'éloge; autrement, l'opinion le flétrit.

« Un dernier détail de mœurs servira à faire apprécier la différence de caractère des deux peuples.

« L'Arabe, dans la peine de la bastonnade, ne considère que la douleur; il préférera vingt-cinq coups de bâton à une demande de deux douros.

« Pour le Kabyle, la bastonnade est une peine qui sent la servitude; aussi, à ses yeux, est-elle infamante. Aucun *amin* n'oserait l'infliger dans l'étendue de sa

juridiction. Le montagnard préférerait une amende de vingt douros (100 fr.) à la flétrissure d'un coup de bâton appliqué par la main d'un *chaouch*.

« Si, de cette opposition des Kabyles aux Arabes, au point de vue d'habitudes qui sont de nature à faire ressortir les qualités morales, nous passons à la comparaison des deux peuples, sous le rapport de leurs usages, nous trouvons la même dissemblance entre les deux races.

« Le plus souvent, l'Arabe qui se marie ne connaît pas encore sa femme; s'il l'a aperçue, ce n'est que par hasard, à la dérobée, à l'aide de l'indiscrétion, souvent volontaire, du voile qui la couvre.

« Chez les Kabyles, quand un individu veut se marier, il fait part de son désir à l'un de ses amis, qui va trouver le père de la jeune fille recherchée, et lui transmet la demande. On fixe la dot qui sera payée par le mari; cette dot est en moyenne d'une centaine de douros (500 fr.). Si le futur ne possède point la somme tout entière, on lui accorde, pour la réunir, un ou deux mois. Pendant ce temps, il peut fréquenter la maison de celle qui doit être sa femme.

« La dot une fois réunie et payée, il emmène sa fiancée, la promène dans le village, armé d'un yataghan, d'un fusil et de pistolets, puis il la conduit sous son toit. Cette cérémonie se fait en grande pompe. Chaque village a sa musique, composée de deux espèces de clarinettes turques et de tambours. Les musiciens figurent dans le cortége, ils chantent en s'accompagnant, tandis que les femmes, les enfants, font retentir l'air de leur cri joyeux de : *You! you! you! you!* Les hommes tirent des coups de fusil ; la fête, enfin, se termine par un repas auquel sont conviés, suivant la fortune de l'époux, tout ou partie des jeunes gens du village.

« Chez les Arabes, quand il naît un enfant mâle, on se réjouit, on se complimente, mais la fête est circonscrite à la famille ; si la mère est accouchée d'une fille, les femmes seules font des réjouissances.

« Chez les Kabyles, la naissance d'un enfant mâle donne lieu à la convocation de tous les voisins et des amis des villages environnants. L'air retentit du bruit des armes; on tire à la cible ; toute la tribu est dans la joie, car elle compte un défenseur de plus. — Si c'est une fille qui vient au monde, on ne change rien aux habitudes de la vie, à l'aspect de la maison.

« Chez les Arabes, lorsqu'une famille perd l'un des siens, les seuls parents et amis assistent à l'inhumation, et puis chacun s'en retourne à ses affaires. Chez les Kabyles, tout le village est présent aux funérailles, car un vide s'est fait dans la grande famille. Personne ne doit travailler ; tous se cotisent, à l'exception des parents, pour donner l'hospitalité aux Kabyles des autres villages qui sont venus apporter le tribut de leur douleur.

« Cette égalité que nous avons signalée d'abord entre les tribus, puis entre les habitants d'une même tribu, se remarque jusqu'à un certain point entre l'homme et la femme. La femme arabe est constamment dans un état d'infériorité vis-à-vis de son mari ; elle ne mange pas avec lui, encore moins avec ses hôtes. La femme kabyle prend ses repas avec la famille; elle y participe même lorsqu'il y a des étrangers.

« La femme arabe est uniquement préposée aux soins de la tente ; c'est elle qui

prépare la nourriture de son seigneur, qui prend soin du cheval, qui tient l'étrier lorsqu'il en descend. La femme kabyle jouit d'une plus grande liberté. Elle va au marché pour faire les provisions de la maison, pour vendre, pour acheter; son mari aurait honte d'entrer, comme l'Arabe, dans de semblables détails.

« La femme arabe ne peut paraître aux réunions où se trouvent des hommes; elle garde toujours son voile. La femme kabyle s'assied où elle veut; elle cause, elle chante, son visage reste découvert. C'est sans doute à cette vie, passée au milieu d'une population énergique, qu'elle doit l'énergie qui la distingue elle-même.

« La femme arabe n'est jamais réputée libre de ses actions. Sortie de la tutelle paternelle pour passer sous celle d'un mari, en cas de divorce, elle rentre sous la dépendance de son père. La femme kabyle divorcée retourne à la maison de son parent le plus proche; et tant que son isolement dure, elle jouit d'une entière liberté.

« La femme du peuple, chez les Arabes, est ordinairement sale. La femme kabyle est plus propre : elle fait deux toilettes par jour; le matin, elle se lave; le soir, elle se pare de tous ses ornements. Il est possible que cette recherche et cette coquetterie aient contribué à établir la réputation qu'ont les femmes kabyles de surpasser les femmes arabes en beauté; toujours est-il que ce renom existe.

« Sous quelque rapport que l'on considère la race kabyle, on remarque donc entre elle et la race arabe des différences profondes; tout accuse non-seulement une autre origine, mais encore le non-mélange de deux peuples qui, cependant, vivent juxtaposés depuis des siècles; tout indique une séparation entre eux : leur constitution et leurs mœurs; tout, jusqu'à leurs traits et leur langage.

« L'Arabe a les cheveux et les yeux noirs. Beaucoup de Kabyles ont les yeux bleus et les cheveux roux. Vivant dans une contrée moins chaude, ils sont également plus blancs que les Arabes.

« L'Arabe a le visage ovale et le cou long. Le Kabyle, plus trapu, a le visage carré; sa tête est plus rapprochée des épaules.

« La langue kabyle constitue enfin, vis-à-vis de la langue arabe, un idiome aussi différent que le français l'est de l'allemand, par exemple.

« Il est aisé de voir que, mises en rapport avec les mœurs arabes, les mœurs kabyles en sont, le plus souvent, le contre-pied. Il existe toutefois certains points où elles se rapprochent sans se copier. C'est ainsi que les Arabes ont l'*amân*, et les Kabyles, l'*anaya*.

« L'*amân* peut être considéré sous deux rapports : comme *pardon* accordé et comme *sauf-conduit*.

« L'*anaya* tient du passe-port et du sauf-conduit tout ensemble.

« Un Kabyle n'a rien de plus à cœur que l'inviolabilité de son *anaya* : non-seulement il y attache son point d'honneur individuel, mais ses parents, ses amis, son village, sa tribu tout entière, en répondent moralement.

« Ce n'est pas seulement à sa cohésion que cette race est redevable de sa puissance, c'est tout autant à son caractère énergique, et ce caractère, elle le doit au travail et à l'industrie.

« De tous les peuples qui se partagent l'Afrique septentrionale, le Kabyle est

assurément celui qui réunit au plus haut degré ces deux qualités. L'Arabe, paresseux, n'a point d'industrie; il se borne à confectionner quelques selles, quelques harnachements, des mors; sa femme tisse des étoffes de laine. Le Kabyle, au contraire, est industrieux par essence; le pays qu'il habite lui fait une loi du travail; aussi voyons-nous ces montagnards bâtir des maisons, faire de la menuiserie, forger des armes, des canons et des batteries de fusil, des sabres renommés, des couteaux, des pioches, des socs pour la charrue; chez lui se tissent enfin les *bournous*, les *habayas* (espèce de vêtement à manches), les *haïks* de femmes, les *chachias* blanches.

« Le Kabyle fabrique la poudre; il obtient le charbon du laurier-rose, tire le salpêtre de ses cavernes, et le soufre de nos marchés.

« Le Kabyle sait traiter le plomb. Le plomb s'obtient par la simple fusion; il s'exporte en saumons ou en balles. Il traite aussi le fer, tanne le cuir, et emploie le chêne de ses forêts à la préparation des peaux. Il fabrique des tuiles pour couvrir sa maison, et des poteries renommées; il extrait et façonne les pierres à meules; fait du savon avec l'huile d'olive et la soude avec les varechs ou la cendre du laurier-rose; tresse des paniers pour porter les fardeaux, et des nattes en palmier nain; il pousse enfin l'habileté jusqu'à produire de la fausse monnaie.

« Sans doute, il cultive moins de céréales que l'Arabe (la configuration du pays le veut ainsi); mais comme il s'occupe avec ardeur des travaux du jardinage! Fixé au sol, il passe sa vie à planter et à greffer. Afin de remplacer le blé dont il ne produit pas assez pour sa consommation, le montagnard sème lentilles, pois chiches, fèves, choux, artichauts, navets, concombres, oignons, betteraves, pastèques et melons. Il plante des pommes de terre et cultive le tabac.

« Sa principale richesse, il la doit à ses oliviers, dont beaucoup sont greffés, et qui atteignent souvent la grosseur de nos noyers.

« Les indigènes que nous avons trouvés en possession du territoire algérien constituent réellement deux peuples. Partout ces deux peuples vivent en contact et partout un abîme infranchissable les sépare; ils ne s'accordent que sur un point : le Kabyle déteste l'Arabe, l'Arabe déteste le Kabyle. Cette antipathie si vivace ne peut être attribuée qu'à un ressentiment traditionnel, perpétué d'âge en âge, entre la race conquérante et la race vaincue. Corroborée par l'existence de deux langues distinctes, cette conjecture passe à l'état de certitude.

« Physiquement, l'Arabe et le Kabyle offrent une dissemblance qui constate leur diversité de souche. Dans les mœurs, mêmes divergences. Contrairement aux résultats universels de la foi islamite, en Kabylie, nous découvrons la sainte loi du travail obéie, la femme à peu près réhabilitée, nombre d'usages où respirent l'égalité, la fraternité, la commisération chrétiennes. »

Les tribus alliées kabyles constituent une fédération partielle et forment ce que l'on appelle un *soff*, mot qui signifie *ligne* ou *rang*. Mais des inimitiés divisent souvent les fractions d'une fédération. Cependant, quand un ennemi extérieur se présente, que le territoire est menacé d'une invasion, les haines de tribu à tribu, de *soff* à *soff*, disparaissent; les Kabyles opposent une résistance commune.

« Si l'on descend dans le détail de la constitution intérieure des Kabyles, au premier degré on trouve la tribu.

La tribu (*arch*) se divise, suivant l'importance de son territoire et celle de sa population, en un certain nombre de fractions (*kharouba*), qui se décomposent elles-mêmes en villages (*dechera*). « Si l'on veut une comparaison, dit M. Daumas, la *dechera*, c'est notre commune; la *kharouba*, notre arrondissement; la tribu enfin (*arch*) formerait le département.

« Chaque *dechera* (espèce de commune) se nomme un chef qu'on appelle *amin*, qualification qui indique une idée de surveillance et de police bien plus que d'autorité.

« La réunion des *amins* forme le conseil de la tribu (*djemaa*). Ce conseil délibère sur les intérêts communs, rend les jugements, prend les mesures générales, procède, parmi ses membres, à l'élection d'un président qui porte le titre d'*amin-el-oumena* (*amin des amins*) et devient le chef politique et militaire de la tribu.

« Nulle part, autant que chez les Kabyles, le peuple n'est appelé à intervenir aussi directement dans les affaires. Nulle apparence même d'administration centrale, nulle délégation de pouvoir autre que celle qui est faite aux *amins* en matière de police et de perception d'amendes, car c'est à ces deux points que se borne à peu près l'autorité des chefs investis. Telle est la fierté du Kabyle, tel est son penchant instinctif pour l'égalité absolue et peut-être aussi son ombrageuse défiance, qu'il a pris à tâche, pour ainsi dire, de supprimer tous les dépositaires du pouvoir social et de n'accorder à ceux qu'il a maintenus que la portion de ce pouvoir qu'il lui était impossible de leur enlever.

« La principale fonction de l'*amin* consiste dans l'administration des deniers publics; la principale source du revenu, c'est l'impôt et l'amende.

« L'Arabe fournit l'impôt au maître qui le gouverne; c'est le signe de sa vassalité. Les Kabyles organisés en républiques l'apportent à leurs mosquées, et, trop fiers pour le payer aux hommes, ils le payent à Dieu.

« Le produit de l'impôt, réuni à celui des amendes, est employé à défrayer les écoles, à secourir les pauvres, à nourrir les voyageurs, à entretenir le culte, à donner l'hospitalité, à acheter de la poudre et des armes pour les malheureux, qui sont appelés comme les autres à marcher à la défense de la tribu.

« Et cependant ce peuple n'a pas de lois écrites! Ses lois, ce sont des coutumes conservées par la tradition; les pères les ont reçues de leurs ancêtres; ils les transmettent à leurs enfants.

« Le droit coutumier des Kabyles ne prononce pas de peine contre les meurtriers. La loi se tait à leur égard; elle laisse aux parents de la victime le soin de tirer vengeance du criminel. Mais cette vengeance, tôt ou tard, elle atteindra l'assassin, quel que soit le pays où il s'est retiré. L'autorité n'intervient que pour séquestrer les biens du criminel, les vendre, et en répartir le montant entre les différents villages de la tribu. Si la victime laisse un fils en âge de porter les armes, il ne peut reparaître dans la tribu que teint du sang du meurtrier de son père. Ce fils est-il trop jeune, le premier nom qu'il apprend de la bouche de sa mère est celui de l'assassin qu'il doit un jour frapper. Si la veuve n'a qu'une fille, elle publie qu'elle ne veut pas de dot pour elle, mais qu'elle la donnera à celui qui tuera le meurtrier de son mari. L'analogie est frappante entre ces mœurs et

celles de la Corse, mais elle se dessine bien plus encore dans les traits suivants. Si le vrai coupable échappe à la *vendetta*, celle-ci devient *transversale;* elle tombe sur un frère de l'assassin ou sur l'un de ses plus proches parents. Nouvelles représailles à exercer et, par suite, haine héréditaire des familles. De part et d'autre, des amis, des voisins l'épousent; il en sort des factions, il peut en résulter de véritables guerres.

« Dans la société kabyle, point d'unité dans le pouvoir, point de cohésion dans les masses; nulle hiérarchie sociale, nulle autorité préventive, prévoyante, douée d'initiative. Cependant, cette société vit depuis des siècles; elle a contemplé du haut de ses montagnes les invasions successives dont les pays de plaines ont été le théâtre; elle a su y résister. Il faut donc qu'il y ait un lien entre les tribus, une autorité non reconnue en droit, mais dont l'influence soit cependant bien puissante en fait pour dominer l'esprit d'indépendance qui est le caractère propre de la race kabyle, pour servir de trait d'union entre des intérêts si divers. Ce lien, ce sont les marabouts qui le forment; cette autorité, ce sont eux qui l'exercent.

« Mais, trop adroits pour s'attribuer un pouvoir personnel qui ne tarderait pas à porter ombrage aux tribus, les marabouts ont jugé prudent d'abriter leur influence derrière une institution religieuse, celle des *zaouias*, à l'aide de laquelle ils règnent sans gouverner. Considérée comme établissement public, la *zaouia* est tout à la fois une université religieuse et une auberge gratuite, frappante analogie avec le monastère du moyen âge. Considérée comme institution politique, c'est le centre d'où rayonne toute influence, c'est là que vient se chercher le mot d'ordre de la Kabylie.

« Chaque *zaouia* se compose d'une mosquée ou d'une *koubba,* espèce de chapelle élevée sur le tombeau d'un saint marabout, d'un local réservé à l'étude des sciences, d'habitations destinées, les unes aux élèves et aux *tolbas* (lettrés), et les autres aux mendiants et aux voyageurs. Tout homme riche ou pauvre, connu ou inconnu dans le pays, qui se présente à la porte d'une *zaouia* quelconque, y est reçu et hébergé pendant trois jours. Nul ne peut être éconduit; l'exemple d'un refus de ce genre n'existe pas. Le principe d'hospitalité s'étend même si loin qu'un cheval ou un mulet égaré, y arrivant sans conducteur et par hasard, sera toujours reçu et nourri jusqu'à ce qu'on vienne le réclamer (1). »

Pour compléter la peinture des Arabes algériens, nous reproduisons l'esquisse vigoureuse qu'en trace M. J. Duval :

« Voyageur, pasteur, nomade, dédaignant de s'enchaîner à une maison de boue, l'Arabe parcourt à cheval ses vastes pâturages, et promène d'un champ à l'autre sa charrue, sans sortir toutefois d'une circonscription qui constitue le domaine propre de chaque tribu. Dans ses habitudes d'existence errante au sein des horizons infinis, son esprit s'est maintenu plus élevé que celui du Kabyle, son imagination plus vive. Il observe le monde extérieur et en reçoit de fortes sensations qui colorent son langage; il nomme par de pittoresques expressions ses montagnes et ses coteaux, ses vallons et ses rivières. Mais la nature des lieux a introduit des différences entre les divers groupes de la race arabe. L'Arabe du

(1) *Daumas*, la Kabylie. 1857.

Tell, incliné vers la terre par le labour, se rapproche beaucoup du paysan kabyle, moins l'industrie. L'Arabe du Sahara conserve seul avec fidélité le type poétique du caractère national; ennemi du travail, dont il abandonne aux femmes la part inévitable, amoureux des femmes, des chevaux, des courses, des vers, des fêtes, de l'éclat, du mouvement, de toutes les joies qui se résument en un seul mot, synonyme du bonheur suprême : la *fantasia!* »

Il existe chez les Arabes trois sortes de noblesse : la noblesse d'origine, la noblesse temporelle ou militaire, la noblesse religieuse.

Les nobles d'origine sont les chérifs (*cheurfa*, pluriel de chérif), et doivent descendre de Fathma-Zohra, fille de Mahomet, et de Sidi-Ali-Abi-Thaleb, oncle du prophète.

Les membres de la noblesse militaire portent le nom de *djouad* ou *douadoua;* ce sont les descendants de familles anciennes et illustres, ou de la tribu des Koreïchites, dont Mahomet faisait partie.

Les membres de la noblesse religieuse s'appellent *marabouts;* cette noblesse est héréditaire, comme les précédentes. Elle descend de musulmans zélés et vénérés, qui ont donné des preuves de leur nature supérieure en produisant des miracles.

Nous avons souvent parlé des *tentes* des Arabes; il faut ajouter que plusieurs d'entre eux habitent dans des *gourbi*, sorte de hutte construite avec des branches d'arbre et de la boue. Enfin, plusieurs commencent à avoir des maisons à l'européenne. Dans les oasis du sud, on construit avec des mottes de terre cuites au soleil et formant des murs d'une solidité extrême, presque égale à celle de la pierre; cette terre contient beaucoup de sable et d'oxyde de fer, et en tire sa puissance de cohésion. Une maison de ce genre peut être bâtie en un jour par six ouvriers.

Le douar, cette agglomération de tentes qui constitue une espèce de village ou de hameau, paraît s'appeler ainsi parce que, d'après les usages arabes, les tentes sont toujours disposées en cercle (*dour*), laissant au milieu d'elles un espace libre (*mrahh*), où chaque soir les bergers viennent reconduire les moutons du douar.

On appelle Bédouins les indigènes (Arabes ou Berbers) qui sont nomades et habitent sous la tente; *Hadar* (pluriel de *hadri*) ceux qui sont domiciliés dans les villes; enfin on nomme *Berrani* une population flottante d'indigènes dans les villes, qui vient de la Kabylie, de Biskara, de Laghouat, de l'oasis des Beni-Mzab et même du centre de l'Afrique; ces hommes travaillent et se livrent au négoce, vivant généralement sans domicile fixe, et cherchant un abri pour la nuit dans les cafés, dans les bazars ou sous les arcades des places publiques. A Alger, par exemple, ils forment le tiers de la population indigène. Ce sont les Auvergnats de l'Algérie.

Le nombre des Berbers algériens (Kabyles, etc.) est évalué à 1 000 000; celui des Arabes à 1 200 000.

Les *Maures*, dont le nom vient soit de celui des anciens *Mauritaniens*, soit du mot arabe *Maghreb* (occident), habitent les villes et les villages du Tell, et sont, comme nous l'avons dit, le produit d'un mélange d'éléments fort hétérogènes. Ce sont des restes d'anciens Mauritaniens et de Numides, mêlés aux Phéniciens et

aux Romains, plus tard aux Arabes. Plusieurs sont évidemment issus de purs Arabes qui sont venus se fixer sur la côte; un grand nombre descendent des musulmans d'Espagne, qui, après leur expulsion de la Péninsule, se réfugièrent au Maroc et en Algérie. Enfin, des marins chassés des côtes d'Europe furent aussi un des éléments qui entrèrent dans cette population. Du reste, le nom de Maures a été souvent fort mal appliqué; on a confondu, à grand tort, sous cette appellation, les populations berbères et kabyles. Leur teint, quoique basané, est moins foncé que celui des Arabes; ils ont les cheveux noirs, le nez arrondi, les yeux grands, mais languissants, la taille haute, de l'embonpoint, qualité particulièrement prédominante chez les femmes, qui sont généralement jolies. Elles aiment singulièrement l'éclat et le clinquant dans leur parure. Les Mauresques ont les cheveux tressés, et, sur le sommet de la tête, un grand bonnet pointu comme celui de nos Cauchoises, orné de lames de métal et de rubans. Du bas de ce bonnet tombe jusqu'à terre une large bande de drap d'or terminée par des franges. Leur cou est chargé de colliers. Elles ont une veste à manches courtes, richement ornée de broderies en or; un pantalon qui descend jusqu'à mi-jambe et qui est brodé comme la veste; un grand châle de soie élégamment noué par devant; des souliers de velours brodé en or. Lorsqu'elles sortent, elles portent sur la figure un petit mouchoir blanc attaché par derrière et qui la cache depuis le menton jusqu'aux yeux. Le costume des hommes est à peu près le même que celui des Turcs.

Les Maures se livrent au commerce et à l'industrie de détail. Nous avons déjà fait remarquer combien ils sont peu estimés, et en général ils méritent le peu de considération qui les atteint. Leur nombre est évalué à 80 000.

Les *Turcs*, anciens dominateurs du pays, depuis le XVIe siècle jusqu'en 1830, et longtemps tyranniques et turbulents, sont aujourd'hui une fraction peu nombreuse et fort paisible de la population algérienne; beaucoup ont adopté les mœurs françaises; plusieurs mènent une vie douce à la campagne; un assez grand nombre s'occupent de la fabrication des essences, des cuirs, des tapis, des soieries, des mousselines, des armes, ou d'un commerce de détail; presque tous se font remarquer par leur patience, leur bonne foi, leur gravité et leur douceur. Nous parlerons ailleurs du physique et du costume de ce peuple.

Les *Koulouglis* ou *Koul-Oglous* sont une assez belle population, issue du mélange des sangs turc et maure, et principalement de l'union des Turcs et des Mauresques; ils formaient, sous le gouvernement des deys, une classe à part, qui supportait avec impatience le joug de la classe dominante, et qui chercha plusieurs fois à le secouer. Ils se sont ralliés très-promptement et très-complétement à la France, et beaucoup de fonctionnaires musulmans des villes sont aujourd'hui choisis parmi eux.

Les Turcs et les Koulouglis réunis peuvent composer un total de 20 000 individus.

Les Juifs sont un peu plus nombreux. Ils se livrent au commerce sous toutes les formes, et le font en grand aussi bien qu'en détail; ils s'enrichissent beaucoup la plupart; l'industrie des bijoux est presque toute entre leurs mains. Le costume des hommes est à peu près celui des Maures et des Turcs; les

ent issus de purs
descendent des mu-
, se réfugièrent au
ope furent aussi un
nom de Maures a
s cette appellation,
né, est moins foncé
i, les yeux grands,
rticulièrement pré-
aiment singulière-
es ont les cheveux
omme celui de nos
ce bonnet tombe
franges. Leur cou
richement ornée de
et qui est brodé
r devant; des sou-
nt sur la figure un
is le menton jus-
même que celui des

il. Nous avons déjà
méritent le peu de

ecle jusqu'en 1830,
fraction peu nom-
nt adopté les mœurs
ssez grand nombre
s, des soieries, des
e tous se font re-
eur douceur. Nous

ation, issue du mé-
des Turcs et des
e classe à part, qui
et qui chercha plu-
très-complétement
es sont aujourd'hui

otal de 20 000 indi-

u commerce sous
l; ils s'enrichissent
entre leurs mains.
et des Turcs; les

femmes juives portent la haute coiffure des Mauresques, et s'enveloppent d'ailleurs de longues robes de laine noires ou bleues, laissant voir le bas de la jambe [illegible] leurs chaussures une espèce de pantoufles.

bien bâtie, propre, et animée par un grand commerce que favorise son port,

fer
leu
nu

qu
co
pa
mé
lab

qu
les
piè
ara
pr
lin
ma
he
de
lei
br

16
ho
Al
23

Es
ge

lie
ça
côt

re
rie
d'u
s'o
Ed
pla
qu
pa
bie
bie

femmes juives portent la haute coiffure des Mauresques, et s'enveloppent d'ailleurs de longues robes de laine noires ou bleues, laissant voir le bas de la jambe nu; elles ont pour chaussure une espèce de pantoufles.

Les *nègres*, au nombre d'environ 4 000, sont ou proviennent d'anciens esclaves qu'avaient les Arabes et les Maures et qui étaient tirés du centre de l'Afrique. La conquête française a valu la liberté à cette race, sur laquelle d'ailleurs ne pèse pas, comme en Amérique, le préjugé de couleur; de fréquentes alliances ont même eu lieu entre les Arabes et les nègres. Ceux-ci, généralement ouvriers, sont laborieux et estimés.

Nous ne quitterons pas l'étude générale des Algériens sans faire remarquer qu'un des ornements les plus répandus chez les indigènes, principalement chez les femmes arabes, c'est la teinte d'un noir bleuâtre dont on se marque les paupières : la préparation qu'on emploie pour cela s'appelle *koheul*, et porte le nom arabe du sulfure d'antimoine, qui en est la base ; elle donne aux yeux plus d'éclat, préserve des ophthalmies, et procure, dit-on, à la vue plus d'assurance et de limpidité. On teint aussi les ongles, et même le bout des doigts, quelquefois les mains jusqu'au poignet, et les pieds jusqu'à la cheville, au moyen du *henna* ou *henné*, pâte d'un rouge orange qui s'obtient des feuilles d'un arbuste nommé de même henna. Il faut de plus qu'une femme qui veut plaire se parfume l'haleine, se blanchisse les dents et se colore les lèvres de pourpre, en mâchant la branche du *souak*.

Quant aux Européens établis en Algérie, leur nombre, en 1856, s'élevait à 168 000, dont 93 000 Français (sans compter l'armée, qui est de 50 à 60 000 hommes), 42 000 Espagnols, 9 000 Italiens, 7 000 Anglo-Maltais, 6 000 Allemands, 2 000 Suisses, 500 Belges et Hollandais, 140 Anglo-Irlandais, 230 Polonais, 110 Portugais, etc.

Les Espagnols sont donc les plus nombreux après les Français, et, parmi les Espagnols, il faut distinguer les Mahonnais, remarquables par l'ordre, l'intelligence de leurs cultures, par l'état florissant de leurs villages.

Parcourons maintenant les trois provinces algériennes, et visitons les principaux lieux et les principales tribus de chacune de ces grandes divisions. En commençant par l'est, et par le Tell de la province de Constantine, suivons d'abord la côte, ou le *Sâhel*.

La Calle se présente la première, avec ses pêcheries de corail depuis longtemps renommées, et où la France avait un comptoir bien avant la conquête de l'Algérie, c'est-à-dire depuis le XVIe siècle. Elle est bâtie sur un rocher isolé, au fond d'une baie peu sûre et cependant fréquentée par de nombreux bateaux. *Bône* s'offre ensuite, au fond occidental du golfe du même nom, au pied du mont Edough, qui s'élève à l'ouest, et vers l'embouchure de la Seïbouse, dont les plaines s'étendent au sud. C'est l'*Hippone-Royal* (*Hippo-Regius*) des anciens, qui fut une cité importante sous les Romains, et dont le siége épiscopal fut occupé par saint Augustin. Les Arabes l'appellent *Bleïd-el-Haneb* (ville des jujubiers). Misérable et sale sous le gouvernement des Turcs, elle est aujourd'hui bien bâtie, propre, et animée par un grand commerce que favorise son port,

réparé et rendu plus sûr depuis la domination française. On y compte 12 à 13 000 habitants. Les environs sont très-fertiles et ont été assainis. Nous avons déjà signalé les riches mines de fer du voisinage, au mont Edough. Les ruines d'Hippone, qu'on trouve près de Bône, sur les bords de la Seïbouse, offrent un ensemble encore fort imposant, qui consiste en murailles, aqueducs, quais, etc. Cette ancienne ville a éprouvé de nombreuses péripéties : les Vandales la détruisirent, Bélisaire la rebâtit; les Arabes, qui s'en emparèrent en 697, la détruisirent encore. Ils la rebâtirent un peu plus au nord, à l'endroit où s'élève la ville actuelle. André Doria prit cette place en 1535 sur les Turcs, qui en redevinrent les maîtres quelques années plus tard. Les Français y entrèrent en août 1830, mais ne s'y établirent définitivement qu'en 1832.

Après avoir franchi le massif de l'Edough, puis le mont Filfila, on découvre, au sud du golfe de Stora, la petite ville toute nouvelle et très-florissante de *Philippeville,* bâtie sous *Louis-Philippe,* en 1838, à peu près sous le méridien de Toulon, avec laquelle elle est en relations très-actives : elle se trouve sur l'emplacement de l'ancienne *Rusicada,* qui a laissé des ruines considérables. Son aspect pittoresque, ses constructions élégantes, son sol fertile, ses jolis environs formés de montagnes boisées, ses belles fortifications, recommandent cette petite ville, déjà peuplée de 8 000 habitants. Malheureusement le tremblement de terre du 22 août 1856 l'a fort endommagée. Près et au sud-est de Philippeville, se sont élevés les villages de *Damrémont* et de *Valée,* dont les noms rappellent les deux illustres généraux du siége de Constantine en 1837.

Stora, qui est à 3 kilomètres de là, au nord-ouest, est comme le port de Philippeville, qui n'a elle-même qu'une plage sans abri.

Kollo, petite ville de 2 000 habitants, se trouve à la base orientale du promontoire de Boudjarone ou des Sept-Caps (Seba Rous). C'est l'ancien *Collops Magnus.* La baie sur laquelle elle est située forme un port assez bon et assez fréquenté.

Djidjelli (ancienne *Igilgilis*), encore moins considérable, et peuplée seulement de 12 à 1 500 habitants, se montre ensuite, à quelque distance à l'ouest du promontoire dont on vient de parler. Elle a un petit port, rarement sûr. Les Français tentèrent d'y faire un établissement, en 1664 ; mais ils furent massacrés par les Kabyles.

Enfin *Bougie,* en arabe *Boudjeïah,* l'ancienne *Saldæ,* s'offre sur le côté occidental du golfe auquel elle donne son nom, dominée à l'ouest par le mont Gouraya, dernière crête orientale du Jurjura, et située à 1 kilomètre au nord-est de l'embouchure de l'Ouad-Seghrir, à 2 kilomètres au nord de celle de l'Ouad-Sâhel ou Adouse. Elle ne compte que 2 à 3 000 habitants ; mais aujourd'hui que la Kabylie est soumise, et que cette ville ne sera plus menacée, comme par le passé, d'être constamment bloquée par les redoutables montagnards, elle va grandir sans doute rapidement ; déjà l'on y a formé des établissements considérables. Ses fortifications sont étendues et respectables. C'est une position maritime des plus favorables : l'anse de Sidi-Yahia, au nord-est de la ville, offre surtout un abri très-sûr. C'est cette heureuse situation qui valut autrefois tant d'importance à cette cité : les Vandales en firent un moment leur capitale ; mais ce furent les Arabes principalement qui l'augmentèrent : elle devint une de leurs grandes villes saintes, et

elle fut la capitale du royaume des Hammadites. Elle avait au XIe siècle 100 000 habitants. Au commencement du XVIe siècle, elle n'en comptait plus que 40 000, et bientôt sa décadence s'accrut sensiblement. Les Espagnols s'en emparèrent en 1509, et la gardèrent 45 ans. Ce fut en 1833 que les Français s'en rendirent maîtres. Tout le monde sait qu'elle a donné son nom aux chandelles de cire, dont l'invention est due aux Orientaux.

Bougie a de nombreux comptoirs relevant du commerce d'Alger, de Marseille et même de Paris. C'est le grand marché et l'entrepôt nécessaire de la Petite-Kabylie et de la riche plaine de la Medjana.

Avançons-nous dans l'intérieur, et remontons d'abord la vallée de la Seïbouse : nous rencontrons *Guelma,* dans une délicieuse position. C'est l'ancienne *Suthul,* dépositaire des trésors de Jugurtha, et sous les murs de laquelle ce prince fit éprouver un grave échec aux Romains. Ceux-ci s'en vengèrent depuis en faisant disparaître et le nom et les monuments de la ville numide, pour y substituer la colonie militaire de *Calama,* que détruisirent ensuite les Vandales. Le maréchal Clauzel, frappé de l'importance stratégique de cette position, y établit, en 1836, un corps permanent destiné à surveiller le bassin de la Seïbouse : ce fut l'origine de la ville actuelle de Guelma, dont la création a été consacrée en 1840, et qui compte déjà 3 500 habitants. Des constructions romaines remarquables, des sources thermales, dont celles qu'on appelle Hammam-Meskhoutin ont jusqu'à 100° centigrades, et correspondent évidemment aux anciennes *Aquæ Tibilitanæ;* des mines de plomb, d'antimoine sulfuré, de cinabre, des carrières de gypse, augmentent l'intérêt de cette ville naissante et très-florissante.

Tifech, au sud-est de Guelma, est dans une plaine voisine des sources de la Medjerdah, aussi bien que de celles de la Seïbouse.

Constantine, chef-lieu de la province, se présente dans une situation escarpée, au bord du Rummel (qui reçoit, un peu au-dessus, le Bou-Merzoug), entre les monts Coudiat-Aty, Sidi-Mécid et Mansourah, à environ 630 mètres d'altitude, sur un plateau de la forme d'un trapèze. Cette ancienne *Cirtha,* qui fut la capitale de l'empire de Massinissa, de Jugurtha et de Juba, changea de nom lorsque l'empereur Constantin l'eut relevée après sa destruction par les soldats du parti de Maxence. Les Arabes ont abrégé ce nom en *Tina.*

Le torrentueux Rummel entoure Constantine dans la moitié de son enceinte, à l'est et au nord, et s'est creusé, à une très-grande profondeur, à travers les rochers, un lit où il roule avec fracas. Un curieux pont d'origine romaine, appelé l'El-Kantara, et supportant un aqueduc d'une grande importance pour l'alimentation de la ville, s'est écroulé en partie en 1857, et l'on a été obligé de le démolir entièrement quelque temps après. Peu de cités algériennes offrent un caractère plus original : c'est un encombrement étrange de vieilles maisons, de masures, de bazars, où la population fourmille. L'aqueduc romain, un arc de triomphe près de la porte Valée, les citernes de la Kasbah (emplacement de l'ancien capitole), sont les antiquités principales qu'on y voit encore. La conquête de Constantine par les Français ne s'est pas faite sans difficulté : une première expédition, tentée en 1836 par le maréchal Clauzel, fut malheureuse; celle de 1837, conduite d'abord par le général Damrémont, qui y perdit la vie, puis par le maréchal

Valée, fut couronnée de succès. Cet important chef-lieu de département et de division militaire compte 35 000 habitants, dont 6 000 Européens.

Parmi les villes ruinées du voisinage, on remarque, au sud-ouest, *Diana Veteranorum,* aujourd'hui *Zaïnah.*

Sur la route de Constantine à Philippeville, on rencontre quatre petites villes qui ne manquent pas d'intérêt : *Smendon* ou *Condé, El-Arrouch, Gastonville* et *Saint-Charles.* On a arrêté le projet d'un chemin de fer de 86 kilomètres, qui joindra Constantine à Philippeville et à Stora, en suivant la vallée du Safsaf.

Si l'on se dirige, au contraire, de Constantine vers le Sahara, on trouve, après avoir traversé le plateau des Sbakh, l'intéressante ville de *Bathna,* dans le voisinage de laquelle se présentent des traces fréquentes de routes et de monuments romains, explorées avec une rare sagacité par le général Carbuccia. Cette petite ville n'est pas loin du mont Aourès, et se compose de deux quartiers distincts : l'un arabe, d'un aspect assez chétif; l'autre européen, qui s'accroît rapidement. L'eau est saine et abondante dans les environs. Des sources dont la réunion donne 1 500 litres d'eau par minute, permettent d'arroser les rues et d'entretenir la fraîcheur des promenades.

Au sud-est et près de Bathna, est *Lambessa* (l'ancienne *Lambæsa*), qui a été choisie comme point de déportation des condamnés de juin 1848; et à l'est, à une assez grande distance, sur la frontière de la régence de Tunis, on trouve *Tebessa,* l'ancienne *Théveste,* sur les bords de l'Ouad-Serrat, avec des carrières de meules de moulin et des gisements de salpêtre.

Portons-nous maintenant à l'ouest de Constantine, et nous rencontrerons bientôt, dans une charmante position, *Milah,* l'ancienne *Milæum,* qui a laissé des restes intéressants; puis *Djemilah,* qui est, au contraire, sur un plateau triste, mais remarquable aussi par des ruines romaines, celles probablement de *Cuiculum,* et non de *Gemellæ,* comme l'ont cru Shaw et Peyssonel.

A une trentaine de lieues à l'ouest de Constantine, est *Sétif* (l'ancienne *Sitifis*), près de la vaste plaine de la Medjana, au pied du Djebel-Magris, vers les sources du Bou-Sellam, dans une plaine d'une admirable fertilité ; sa position commande favorablement des plaines et des vallées, et permet de faire rayonner avec rapidité les colonnes expéditionnaires vers tous les points occupés par une population turbulente. Ce fut une importante station militaire romaine, et la capitale de la Mauritanie orientale, qui en prit le nom de Mauritanie *Sitifienne.* Ruinée au moyen âge, elle a été relevée depuis 1839 par les Français, qui ont commencé par y asseoir un camp, à l'abri duquel s'est bientôt formée la ville coloniale. Celle-ci est aujourd'hui florissante, compte 3 000 habitants, et trouve un débouché facile de ses abondants produits dans le port de Bougie, auquel l'unit une route de 80 kilomètres. On voit avec intérêt, près de Sétif, les cultures et la colonisation entreprises par une compagnie genevoise depuis 1853.

Le village d'*Aïn-Turk,* le poste fortifié de *Bordj-Bou-Aréridj,* et *Zammora,* qui est moins une ville qu'un assemblage de gros bourgs, assis au milieu de ruines romaines, sont à l'ouest de Sétif, dans la plaine de la Medjana.

Plus à l'ouest, vers l'extrémité occidentale de la province de Constantine, au nord-ouest de la Medjana et de Bordj-Bou-Aréridj, se trouve le fameux défilé

partement et de
s.
d-ouest, *Diana*

tre petites villes
ch, Gastonville
kilomètres, qui
du Safsaf.
on trouve, après
na, dans le voi-
t de monuments
cia. Cette petite
artiers distincts :
roit rapidement.
la réunion donne
t d'entretenir la

hæsa), qui a été
; et à l'est, à une
trouve *Tebessa,*
rières de meules

s rencontrerons
um, qui a laissé
, sur un plateau
probablement de
sonel.
ancienne *Sitifis* ,
, vers les sources
sition commande
ner avec rapidité
population turbu-
itale de la Mau-
Ruinée au moyen
commencé par y
niale. Celle-ci est
débouché facile de
e route de 80 ki-
olonisation entre-

lj, et *Zammora,*
milieu de ruines

Constantine, au
le fameux défilé

Valée, fut couronnée de succès. Cet important chef-lieu de département et de division militaire compte 35 000 habitants, dont 6 000 Européens.

Plus à l'ouest, vers l'extrémité occidentale de la province de Constantine, au nord-ouest de la Medjana et de Bordj-Bou-Aréridj, se trouve le fameux défilé

épartement et de
ns.

le Constantine, au
ve le fameux défilé

de
El
cl

co
be
A
rit
les
A
ja
d'
Ka

pr
M
de
in

ve
de

ce
ça
me
me
ro
en
se
se

su

Ok
d'O

Me
y a
des
pui
pet
mo
con

Les

des Biban ou des Portes de Fer, situé dans cette partie de l'Atlas qu'on appelle El-Djebaïlia ; l'Ouad-Ma-Helou, un des premiers affluents de l'Ouad-Sâhel, franchit ce défilé remarquable, qui est sur la route d'Alger à Constantine.

Les principales tribus *telliah* (du Tell), soit arabes, soit berbères, qu'on rencontre dans la province de Constantine, sont les *Hanêncha*, les *Oulad-Yaïa-ben-Thaleb*, les *Nemêmcha*, les *Harakta*, les *Righa*; les *Oulad-Daoud*, les *Aïssa*, qui sont répandus dans l'Aourès ; les *Oulad-bou-Aziz*, qui habitent le territoire de Bellezma ; les *Oulad-Cheykh-Saad*, dans le territoire de Ksar-et-Teïr ; les *Oulad-Abd-en-Nour*, les *Amer-Cheraga*, aux environs de Constantine ; les *Amer-Garaba*, aux environs de Sétif ; les *Hachem*, dans la plaine de la Medjana ; les *Oulad-Mokran*, qui fréquentent à la fois la Medjana et le territoire d'Ouennougha ; les *Beni-Abbès*, les *Beni-Aïdel*, les *Beni-Sliman*, dans la Petite-Kabylie, qui a été soumise longtemps avant la Grande.

Entrons maintenant dans le Sahara ; le territoire le plus septentrional qu'il présente dans la province de Constantine est le bassin du *Hodna* ; là se trouvent *Msila*, sur la rivière du même nom, au nord du lac de Saïda ; *Bou-Sada*, peuplée de près de 4 000 habitants, et située dans une position centrale et d'une grande importance commerciale.

Biskara ou *Biskra*, ville de 4 000 habitants, est déjà sur le versant incliné vers le lac Melghigh. Elle appartient à l'oasis des *Zibân*, qu'on partage en Zab de l'ouest, Zab de l'est, Zab du nord et Zab du sud.

L'ancienne ville de Biskara est abandonnée aux indigènes. Un nouvel emplacement, infiniment plus salubre que l'ancien, a été choisi pour la Biskara française : car, tandis que la Biskara des Arabes se trouve placée dans un fond, la moderne occupe au contraire un plateau suffisamment élevé et très-convenablement aéré. Ce plateau est situé à 2 kilomètres environ de l'ancienne ville, sur la route même qui conduit à Bathna. On a construit là une magnifique caserne, en style arabe, tout en maçonnerie ou en pierre de taille. Le commerce est venu se grouper autour des établissements principaux, et de nouvelles constructions se forment chaque jour.

Zaatcha, au sud-ouest de Biskara, devint, en 1849, le centre d'une grave insurrection, qui fut sévèrement réprimée.

On rencontre, en se rapprochant de l'Ouad-Djeddi, *Tolga*, *Lioua*, *Sidi-Okba*, considérée comme une ville sainte, parce qu'elle renferme le tombeau d'Okba.

La grande oasis de l'*Ouad-Rir* s'allonge du nord au sud, au sud-ouest du lac Melghigh ; on y trouve un nombre considérable de villages ; les eaux et la verdure y abondent ; mais il faut souvent creuser des puits dans le lit presque toujours desséché des rivières, et depuis longtemps les indigènes savent faire de véritables puits artésiens. Le chef-lieu est *Tuggurt*, dans la partie méridionale. C'est une petite ville de 3 000 habitants, bâtie de terre et en pierre, avec une vingtaine de mosquées et un bazar assez fréquenté ; sa position en fait l'un des entrepôts du commerce entre le Soudan et la côte.

L'oasis de *Temacin* est au sud de l'Ouad-Rir, et a pour lieu principal El-Guécer. Les Français y ont creusé, en 1857, un puits artésien proprement dit, et ont

ainsi montré aux indigènes le moyen de se procurer de l'eau bien plus abondamment que par leurs puits peu profonds.

En se dirigeant toujours au midi, on trouve l'*Aïoun-Bordad*, oasis dévastée par les Touaregs et aujourd'hui abandonnée.

Ouargla, dans l'oasis du même nom, est vers l'extrémité méridionale de l'Algérie. Elle commerce particulièrement avec l'oasis de Touât.

Enfin, sur les confins sud-est de la province, dans la direction de l'oasis de Ghadamès, est la commerçante oasis d'*Ouad-Souf*, à 60 lieues au sud-est de Biskara; cette oasis importante peut un jour servir d'intermédiaire entre les possessions françaises de l'Algérie et l'oasis de Ghadamès, si favorable au commerce de l'intérieur de l'Afrique. C'est, en réalité, un composé de sept petites oasis ou bourgades, enceintes chacune de murs en terre, et enveloppées en général de dunes de sable d'un affreux aspect. *El-Ouad* est la principale; les autres sont : *Kouinin, Tarzoult, Gmar, Bihina, Zgoum* et *Dhila*. Leur population totale, d'après M. de Connemain, est d'environ 30 000 habitants, qui ne possèdent pas moins de 10 000 chameaux, et qui ont de nombreux troupeaux de moutons, ainsi que des chèvres très-renommées.

L'industrie de l'Ouad-Souf est fort active. On y fabrique particulièrement des étoffes en laine à l'usage des indigènes : ce sont les femmes arabes qui tissent à la main les haïks et les bournous. Les Souafas exportent des dattes, du tabac, de la laine, du poil et des peaux de chèvre et de chameau, des œufs et des plumes d'autruche.

Les tribus les plus importantes du Sahara de la province de Constantine sont : les *Oulad-Madhi*, les *Oulad-Hadad*, les *Oulad-Derradj*, qui parcourent le bassin du Hodna; les *Sahari*, qui se tiennent, l'hiver, dans les montagnes du Guéroum, et qui vont, l'été, camper chez les Harakta du Maader; les *Oulad-Harkat*, les *Oulad-Saci*, les *Oulad-ben-Gana*, les *Oulad-ben-Saïd*, dans les Zibân; les *Beni-Mounour*, les *Medjharra*, les *Oulad-Zekri*, les *Oulad-Naïl* de l'est, les *Oulad-ben-Djellâb*.

Dans la province d'*Alger*, le premier pays que nous trouvons sur la côte du Tell, en y arrivant par l'orient, est la *Grande-Kabylie* ou la *Kabylie proprement dite*, cette âpre et pittoresque région du Jurjura, qui a si longtemps conservé son indépendance, mais qui, enfin, a cédé devant la vigoureuse attaque de 1857. Elle s'étend entre la mer, l'Ouad-Sâhel et l'Ouad-Isser. De ce qu'on réserve presque exclusivement le nom de Kabylie à ce pays, il n'en faut point conclure que les Kabyles n'habitent que là : mais c'est là que cette race est le plus fortement groupée, c'est là que son agglomération est la plus considérable. Suivant M. le général Daumas, « la Kabylie occupe une superficie d'environ 8 000 kilomètres carrés; et sa population est de 360 à 380 mille âmes, soit, à peu près, quarante-six habitants par kilomètre carré. Mais ce chiffre n'indique pas la proportion réelle de la population agglomérée, car la Kabylie, vaste formation de montagnes abruptes, en plusieurs endroits couvertes de neiges éternelles, n'est habitée, à proprement parler, que dans sa partie la moins considérable, c'est-à-dire dans les vallées et sur les versants des collines. Partout ailleurs, une terre ingrate refuse à l'habitant sa nourriture, et force les tribus à se concentrer sur les parties fertiles.

n plus abondam-

ad, oasis dévastee

é méridionale de

ction de l'oasis de
es au sud-est de
édiaire entre les
avorable au com-
sé de sept petites
oppées en général
; les autres sont :
population totale,
ne possèdent pas
de moutons, ainsi

ticulièrement des
es qui tissent à la
s, du tabac, de la
fs et des plumes

Constantine sont :
rcourent le bassin
nes du Guéroum,
lad-Harkat, les
Zibân ; les *Beni-*
l'est, les *Oulad-*

ns sur la côte du
ylie proprement
mps conservé son
ue de 1857. Elle
réserve presque
conclure que les
fortement grou-
ant M. le général
lomètres carrés ;
rès, quarante-six
proportion réelle
n de montagnes
st habitée, à pro-
t-à-dire dans les
re ingrate refuse
s parties fertiles.

Les 380 000 âmes qui froment la population de la Kabylie se trouvent donc réunies sur un espace de terrain qui est à peine la moitié de la surface du pays. Sur ces points, la densité de la population est donc équivalente à celle de nos

... espagnol Argel, en arabe *Al-Djezair* ou *El-Djezaïr* (c'est-à-dire les *îles*), sur

Le
réu
Su
dép

nou

Gh

Be

Be

Be

Ya

gac

pei
tra
par
im
ces

ceu

bla
fle
d'u

de

cap
agi
im
Ru
ce
au
l'ar

en

Les 380 000 âmes qui froment la population de la Kabylie se trouvent donc réunies sur un espace de terrain qui est à peine la moitié de la surface du pays. Sur ces points, la densité de la population est donc équivalente à celle de nos départements les plus peuplés. »

Voici la division en confédérations des différentes tribus kabyles du pays qui nous occupe :

Guechtoula. — Frikat, Beni-Smaïl, Beni-Kouffi, Beni-Mendès, Beni-bou-Gherdann, Beni-bou-Addou, Mechtrass, Ighil-ou-Moula.

Beni-Setka. — Ouadia, Agdal, Beni-Mimoun, Beni-Chebla, Beni-Isghen, Beni-bou-Chenacha, Beni-Ahmet.

Beni-Touragh. — Beni-Touragh, Beni-Illisten, Illoula-ou-Malou, Beni-Zikki.

Zouaoua. Beni-Betroun. — Beni-Yenni, Beni-Ouassif, Beni-bou-Akkach, Beni-Boudour, Beni-bel-Kassem.

Zouaoua. Beni-Menguillet. — Beni-Menguillet, Beni-bou-Youcef, Akbeil, Beni-Attaf.

Beni-Fraoussen. — Beni-Fraoussen, Beni-Khelili, Beni-bou-Chaïb, Beni-Yahia.

Beni-Aïssi. — Beni-Mahmoud, Beni-Douela, Oulad-Amar-ou-Faïd, Assenaoua.

Maatka. — Oulad-Abd-el-Moumen, Oulad-Zmenzar, Maatka, Betrouna.

Beni-Raten. — Irdjen, Aït-Alerma, Aït-ou-Malou, Aït-ou-Sammer, Aït-Aggacha.

De toutes ces confédérations, la plus formidable, celle qu'on a eu le plus de peine à soumettre, c'est celle des Beni-Raten, dont les montagnes portent partout les traces d'ingénieux travaux et dont les maisons sont solides et serrées, le territoire parsemé de beaux et nombreux arbres. On trace dans leur pays vaincu une route impériale, et l'on y élève *Fort-Napoléon,* qui va devenir comme la capitale de ces rudes régions.

Les Zouaoua, qui s'étendent vers le sud, sont, comme on l'a déjà fait remarquer, ceux qui ont donné lieu à la dénomination de *zouaves.*

Les Beni-Fraoussen, prétendent tirer leur nom des Français. Leur drapeau est blanc, avec une fleur de lis au milieu; leurs armes sont presque toutes ornées de fleurs de lis. Un de leurs chefs a les armes des Montmorency, et dit descendre d'un chef français venu en Afrique il y a des siècles et fait prisonnier.

On nomme *Sebaou* tout à la fois le pâté montagneux, la rivière et le territoire de l'ouest de la Kabylie. On y a élevé le fort de *Bordj-Sebaou.*

Dellys est le principal port de la Kabylie; cette petite ville s'élève près du cap Bengut, un peu à l'est de l'embouchure de l'Ouad-Sebaou, dans un pays agréable et salubre. Le port n'est pas très-bon, mais c'est une position militaire importante. On y compte 3 000 habitants. Elle paraît correspondre à l'ancienne *Rusuccurum* ou *Rusuccuru,* que quelques archéologues placent à *Takzebt;* mais ce dernier endroit, où se trouvent d'intéressantes ruines, paraît répondre plutôt au *Rusubeser* de Ptolémée. *Tagzirt,* qui n'est pas loin de là, est sans doute l'ancienne *Iomnium.*

Abordons à la capitale de l'Algérie, qui est aussi le chef-lieu de la province, *Alger,* en espagnol *Argel,* en arabe *Al-Djezaïr* ou *El-Djezaïr* (c'est-à-dire les *îles*), sur

la côte occidentale de la rade du même nom. Elle fut ainsi appelée des quatre petites îles qui, avec une suite d'écueils dirigée de ces îles à la côte, formèrent seules son port pendant longtemps; mais Khaïr-Eddyn (Chérédin, Barberousse II) joignit les îlots entre eux et en fit une île unique, qu'il réunit à la terre ferme par un môle, portant encore aujourd'hui le nom de ce célèbre chef. Le port se trouva ainsi mieux entouré; mais, insuffisant et point assez sûr, il avait besoin d'être augmenté et amélioré, et l'on travaille à en faire un des plus beaux et des plus vastes de la Méditerranée, au moyen de deux immenses jetées, partant l'une de l'île dont on vient de parler, l'autre du fort Bab-Azoun, placé au milieu de la ville. Une jetée séparera le port en deux parties : celle du nord, pour le commerce, et celle du sud, pour la marine militaire. L'île est très-fortifiée, et se trouve le siége de plusieurs des principaux établissements de la marine; c'est là que sont l'amirauté, l'arsenal, le phare, les chantiers de construction, etc.

Alger se déploie en amphithéâtre et présente un très-bel aspect. Elle occupe du nord au sud un très-grand espace, depuis le fort des Vingt-quatre Heures jusqu'au fort Bab-Azoun. Mais il faut, dans cette étendue, compter deux villes distinctes : celle du nord, la vieille cité indigène, d'une forme triangulaire et à l'angle occidental de laquelle est la *Kasbah* ou citadelle, ancienne demeure des deys, dominant toute la ville. Là, sont encore des rues irrégulières et montantes, des maisons blanchies à la chaux, aux toits en terrasses, et qui, élevées en étages sur les flancs de la colline escarpée, offrent cet ensemble étrange que les Européens ont comparé, vu de la mer, à une carrière de craie, mais que les Arabes, dans leur langage poétique, appelaient un diamant enchâssé dans l'émeraude et le saphir.

« Des rues sales, étroites, de largeur inégale, mal aérées, sombres, tortueuses, rudes à monter, plus rudes à descendre, souvent fermées par le haut, taillées en escalier, terminées en impasse; des maisons sans façades extérieures, percées de rares et étroites lucarnes grillées, dont les étages supérieurs avancent sur la rue, soutenues par des arcs-boutants en bois, maisons plus semblables à des prisons qu'à des habitations de famille : telle est l'apparence. Mais en pénétrant sous ces portes basses, dans les étroits vestibules qui conduisent dans la cour intérieure, l'impression change : il n'est pas rare de se trouver au milieu de véritables palais où règnent la fraîcheur, l'élégance, la richesse, le recueillement; une galerie intérieure circule autour des appartements; une terrasse les domine, d'où la vue parcourt l'horizon infini de la mer et le rideau lointain de l'Atlas et du Jurjura. Les maisons maures ainsi sont devenues les plus agréables demeures des Européens, et les bâtiments les plus recherchés par la plupart des administrations (1). »

L'autre partie, au sud, est la ville toute française, formée principalement du *faubourg Bab-Azoun;* des rues neuves, larges, bien alignées, des maisons élégantes, composent ce quartier, qui rappelle les plus jolies villes d'Europe. On sait tout ce que l'Algérie doit au maréchal Bugeaud; c'est un juste hommage rendu à cet illustre capitaine que la statue érigée en son honneur à Bab-Azoun en 1852, sur la place d'Isly, une des principales de ce beau faubourg.

(1) *J. Duval.*

On remarque dans la vieille ville plusieurs places et plusieurs grandes rues établies ou transformées depuis la domination française; telles sont la place du Gouvernement, la principale de toutes, décorée de la statue équestre du duc d'Orléans, due au ciseau de Marochetti et fondue avec le bronze des canons pris à Alger; la place de Chartres, au centre de laquelle s'élève une belle fontaine; la place Bab-Azoun; l'esplanade Bab-el-Ouad ou la place d'Armes, qui sert de champ de manœuvres; la place de la Pêcherie ou Mahon; la place du Soudan; la rue de la Marine, qui va de la place du Gouvernement au port; la rue Bab-el-Ouad; la rue Bab-Azoun; la rue de Chartres; la rue de la Lyre, etc. Les principaux monuments sont, après la Kasbah, le palais du gouverneur général, l'évêché, la cathédrale, les mosquées de la Marine et de la Pêcherie.

Alger a une cour impériale, des tribunaux de première instance et de commerce, une academie universitaire, un lycée, un séminaire catholique, un musée, une bibliothèque publique, une chaire publique d'arabe, un collége impérial arabe-français, pour l'instruction des jeunes Arabes, deux églises catholiques, un temple protestant, dix mosquées.

Cette ville est environnée d'une enceinte bastionnée, et, outre les forts Bab-Azoun et des Vingt-quatre Heures, dont nous avons parlé, elle a pour défense le fort de l'Empereur, sur une hauteur, au sud-ouest, et plusieurs autres forts et batteries sur la côte.

Alger, entrepôt principal du commerce et de la navigation de l'Algérie, est une ville commerciale plutôt qu'industrielle. L'industrie indigène y offre cependant des soieries, des tapis, des tissus de laine pour bournous et haïks, de la sellerie, de la bijouterie, de l'horlogerie.

La population est d'environ 60 000 habitants, dont les deux tiers sont des Européens.

On croit qu'Alger occupe l'emplacement de l'ancienne *Icosium*. Elle ne commence à figurer sous son nom arabe que dans le xe siècle; on la voit en 935 la capitale d'une petite principauté des Zeïrites, elle appartint ensuite au royaume de Tlemcen et à diverses dynasties arabes; enfin, redevenue le siége d'une principauté indépendante, elle se rendit fameuse par ses pirates; les Espagnols, pour mettre fin aux incursions de ceux-ci, attaquèrent Alger, et établirent le fort du Peñon, sur une des quatre petites îles du port, en 1510. Les Algériens implorèrent alors le secours d'Aroudj (Barberousse Ier), qui expulsa les Espagnols de la ville, en 1516, mais non du Peñon; son frère, Khaïr-Eddyn (Barberousse II), s'empara de ce château, établit assez solidement sa domination à Alger, et finit cependant par faire hommage de son royaume au sultan de Turquie, sous la suzeraineté duquel l'État est resté jusqu'en 1830. On sait quels événements amenèrent alors la flotte française devant ce repaire de pirates, où avait échoué Charles-Quint en 1541, et qui, après avoir été déjà vigoureusement châtié par Louis XIV, en 1683, 1684 et 1688, et par les Anglais, en 1816, tomba enfin en notre pouvoir le 5 juillet 1830.

Le faubourg de *Bab-el-Ouad*, situé au nord de la capitale, est toute une cité manufacturière : des usines à vapeur, des fonderies, des fabriques diverses, l'animent.

Près et au sud-est d'Alger, se trouve *Mustapha*, qui possède la pépinière cen-

trale, l'entrepôt des tabacs, le palais d'été du gouverneur général, un orphelinat et divers autres établissements publics.

En suivant la côte, on trouve encore, un peu au sud de la rade, non loin de l'embouchure de l'Harrach, la *Maison-Carrée,* village connu par sa grande papeterie, et qui tire son nom d'un vaste édifice crénelé qui a servi de lieu de garnison pour 3 ou 400 de nos soldats, mais qui fut érigé en maison centrale de détention en 1855.

Sur la rive orientale de la rade, entre l'embouchure de l'Ouad-Hamiz et le cap Matifou, sont les ruines de *Rusgonia* ou *Ruscunia.*

Le *Massif d'Alger,* qu'on appelle aussi le *Sâhel d'Alger,* est un grand escarpement qui occupe l'espace entre les embouchures de l'Harrach et du Mazafran et la plaine de la Metidja. Le mont Bouzareah en est le point dominant. Sur son côté occidental, s'ouvre la rade de *Sidi-Feruch* ou plutôt *Sidi-Feredj,* qui fut le point de débarquement des Français, le 14 juin 1830. Sur ce même côté occidental, se trouve *Staouëli,* célèbre par une victoire des Français, le 19 juin 1830, par ses bois de chênes verts et par un couvent de trappistes, auquel est annexé un grand établissement agricole, où la culture de la vigne, entre autres, offre des produits remarquables. Près de là, est *Cheraga,* qui a aussi de bons vignobles, cultivés généralement par des familles provençales. *Sainte-Amélie,* plus au sud, est un lieu pittoresque, où l'on trouve des ruines romaines. *Douéra* est une jolie petite ville placée sur le versant méridional de ce massif. Sur le versant oriental, est la petite ville, délicieusement située, de *Birkadem,* déjà peuplée de 2 à 3 000 âmes.

Koléah s'élève à quelque distance de la mer et près de la rive gauche du Mazafran, dans une charmante position, au milieu du pays le plus fertile. C'est une ville sacrée aux yeux des Arabes, à cause du tombeau d'un saint musulman, Ali-Embarak. Les Français ne l'occupent que depuis 1838. On y compte 2 000 habitants.

A 80 kilomètres à l'ouest d'Alger, on trouve, un peu à l'est de l'embouchure du Nador, au pied des montagnes de Chenoua, les ruines de l'ancienne ville romaine de *Tipaza,* que les Arabes appellent *Tefesad* ou *Tfaced;* elles sont situées au fond d'une petite baie très-sûre, où les bricks qui longent le littoral vont fréquemment chercher un refuge contre les vents de l'ouest et du nord-est; on y a créé récemment un centre de population qui ne peut manquer de réussir, car c'est le port naturel du bassin du Chélif, de Milianah et de toute la partie occidentale de la plaine de la Metidja.

Cherchel (ancienne *Julia-Cæsarea*) est la première ville maritime qu'on rencontre ensuite en s'avançant à l'ouest; elle doit sa fondation primitive aux Carthaginois, et a été, sous les Romains, la capitale de la Mauritanie Césarienne. Elle fut détruite par les Vandales, et rebâtie sous l'empire Grec; devenue une ville arabe, elle s'engourdit dans l'indolence et la misère, sur les nombreux débris d'une époque de richesse et de prospérité. Mais aujourd'hui elle se relève; son port, déblayé et restauré, appelle de nouveau l'activité commerciale et la spéculation; car c'est nécessairement le débouché maritime des produits agricoles de l'ouest de la Metidja et du district de Milianah. Elle fait un commerce assez important en bestiaux, laines et céréales. Sa population dépasse 3 000 habitants, dont

les Européens composent plus de la moitié. Cherchel rappelle une belle défense contre les Kabyles en avril et mai 1840.

Tenez (anciennement *Cartenna Colonia*) est le port le plus occidental de la province d'Alger. Cette ville se trouve à l'embouchure d'une petite rivière, au sud-ouest du cap du même nom. Il faut remarquer deux Tenez bien distincts : le *Vieux*, à un kilomètre de la côte, et le *Nouveau*, sur la côte même. Le premier, jadis capitale du royaume de Tenez, n'est plus qu'une bourgade arabe toute délabrée, depuis la conquête et la destruction qu'en firent les frères Barberousse ; le second est une jolie ville toute française, que sa belle position maritime au débouché de la vallée du Chélif, et les gîtes métallurgiques dont elle est entourée, doivent faire grandir rapidement en population et en richesse : elle s'est élevée depuis 1843. Sa population est de 3 500 habitants, dont les deux tiers Européens. Près de là est *Montenotte*, colonie agricole, fondée en 1848, et intéressante par la fertilité du sol et par le voisinage des mines de cuivre de l'Ouad-Allelah.

Pénétrons dans l'intérieur : nous traversons, au sud d'Alger, la fertile plaine de la *Metidja*, autrefois redoutable par son insalubrité, aujourd'hui merveilleusement assainie et toute brillante de cultures et de jolis villages. Au milieu de la plaine, s'élèvent *Boufarik*, centre agricole extrêmement riche, renommé surtout pour son tabac, et qui a l'un des marchés les plus fréquentés de l'Algérie; *Rovigo, El-Arba, Beni-Mered*. Puis, bientôt, se présente *Blidah*, dans une délicieuse position, sur l'Ouad-Kebir, affluent de la Chiffa, au pied des montagnes qu'on appelle vulgairement le Petit-Atlas; des bosquets d'orangers, de charmants jardins, l'enveloppent de toutes parts. C'est le chef-lieu de la division militaire de la province d'Alger. Notre domination n'y est établie que depuis 1838. Célèbre sous la domination turque, comme séjour de plaisirs, ce qui lui avait mérité le titre de *Voluptueuse*, Blidah occupe le second rang dans la province par sa population, qui s'élève à 10 000 habitants, et par son importance commerciale. Comme place militaire, elle surveille admirablement la plaine de la Metidja et les débouchés de l'Atlas; c'est d'ailleurs le centre de la colonisation de la Metidja. Elle est depuis longtemps renommée par ses teintureries, ses tanneries, ses fabriques d'instruments aratoires et ses moulins.

La Chiffa, El-Bouroumi, El-Affroun, Marengo, centre agricole le plus important de la partie occidentale de la plaine de la Metidja, et *Zurich*, sont sur la route de Blidah à Cherchel.

Le Fondouk, dans la partie orientale de la Metidja, est sur la route de Constantine et sur l'Ouad-Hamiz; c'était autrefois le lieu le plus malsain de la province; les travaux qu'on y a faits l'ont rendu très-salubre.

Franchissons le col remarquable de *la Chiffa*, et nous arrivons à *Médéah*, point stratégique intéressant, sur un territoire propice à la culture de la vigne. Grâce à sa position avancée dans la région du Tell, sur la route la plus directe qui relie le port d'Alger au Sahara, cette ville a toujours joui d'une grande importance politique et commerciale. Sous la domination turque, elle était la capitale du beylik de Titri. Aujourd'hui elle est le chef-lieu d'une subdivision militaire.

Il s'y tient un marché très-fréquenté, où les indigènes apportent en abondance les divers produits du pays en laines, céréales et bestiaux.

La circonscription de la commune comprend, comme sections ou annexes rurales, les colonies agricoles de *Damiette* et de *Lodi*, ainsi que le centre de *Mouzaïa-les-Mines*.

La population est d'environ 7 000 habitants, dont le tiers Européens.

Il faut distinguer, au nord-ouest de Médéah, vers le mont *Mouzaïa*, deux endroits de ce nom : *Mouzaïa-Ville*, un des plus riches centres de culture de la province, et *Mouzaïa-les-Mines*, dont nous avons déjà signalé les mines importantes.

C'est entre les deux villages de Mouzaïa, au nord-ouest de Médéah, que se trouve, au pied du mont Mouzaïa, le fameux col ou *téniah* de ce nom, à 950 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il serpente, et gravit divers contre-forts. En arrivant sur le faîte, il laisse sur la gauche des hauteurs abruptes et boisées. Ce col a un kilomètre de longueur, et le terrain y est fort accidenté. Les Français le forcèrent sous le maréchal Valée, en 1840.

On se trouve là sur la limite du bassin du Chélif, qui, s'allongeant de l'est à l'ouest, occupe un grand espace du Tell algérien. *Ksar-el-Boukhari*, dans la partie supérieure de ce bassin, est sur le territoire de Titri, qui a formé autrefois une province importante. *Boghâr* (prononcé à peu près *Borâr*), dans la même région, est à la gauche du Chélif, sur un pic de montagne, dont la situation escarpée l'a fait surnommer le *Balcon du sud*. C'est là que, dans sa lutte contre les Français, Abd-el-Kader se réfugiait, comme l'aigle dans son aire : le maréchal Bugeaud s'en empara définitivement en 1841. *Milianah*, à la droite de ce fleuve, est sur la limite septentrionale d'une des plus grandes plaines qu'il arrose. C'est une ville d'origine romaine (*Malliana*); des ruines imposantes attestent son antique prospérité. Assise à mi-côte, sur un contre-fort du Zakkar, elle commande la vallée du Chélif et doit à cette position une grande importance stratégique ; aussi a-t-elle été choisie comme centre d'un commandement militaire supérieur.

La fertilité de son territoire, l'un des plus abondamment arrosés de l'Algérie, son marché arabe, son industrie minotière que favorise la multiplicité des chutes d'eau, sont pour Milianah des sources certaines et permanentes de prospérité.

La population est d'environ 5 000 habitants, dont 1 500 Européens.

Près de là, est la colonie agricole d'*Affreville*, ainsi nommée en mémoire de l'archevêque de Paris, et fondée sur l'emplacement d'une ancienne colonie romaine (*Colonia Augusta*), qui florissait à l'ombre de l'antique cité. C'est ainsi, suivant l'expression de M. le maréchal Vaillant, à qui nous empruntons beaucoup de précieux renseignements, c'est ainsi que, sur presque tous les points de l'Algérie, la civilisation française ne fait que reprendre, en quelque sorte, à de longs siècles d'intervalle, l'œuvre interrompue de la civilisation romaine.

Orléansville, plus à l'ouest, dans le territoire d'El-Esnam, est sur le Chélif même. C'est une ville toute nouvelle et toute française, mais bâtie sur l'emplacement d'une cité romaine, dont les ruines ont fait donner à ce canton le nom d'*El-Esnam* (les statues). Les environs sont fertiles, quoique exposés à trop de sécheresse. Il s'y tient un des marchés les plus considérables de l'Algérie. Comme

position militaire, Orléansville est importante, parce qu'elle observe la vallée du Chélif et qu'elle surveille les montagnes du Dahra et de l'Ouarensenis; comme position civile, elle ne l'est pas moins, car elle devient le centre de la région commerciale et industrielle dont Tenez est le port. On remarque les élégants bains maures qu'on y a érigés. La population est d'environ 1000 âmes.

Dans les montagnes qui bordent au sud la vallée du Chélif, on remarque *Teniat-el-Hâd*, avant-poste militaire important, près d'une magnifique forêt de cèdres.

Avant de quitter le Tell, nous mentionnerons, à l'extrémité opposée de la province, dans le bassin de l'Ouad-Sâhel, la petite ville d'*Aumâle*, qui s'est élevée en 1845 près des ruines d'*Auzia*, nommée par les Arabes *Souk-Ghozlan* : on l'a fondée principalement dans le but de tenir en respect la Kabylie.

Parmi les tribus indigènes du Tell de la province d'Alger, nommons les principales, après les tribus de la Kabylie, déjà mentionnées dans la description de ce canton remarquable : on voit, à l'est, les *Flica*, les *Arib*, les *Beni-Djadd*, les *Khachna*, les *Beni-Khalfoun*, les *Beni-Slimân*; vers le milieu, les *Beni-Mouça*, les *Beni-Khelil*, les *Hadjout*, qui ont été de redoutables adversaires de la domination française, et qui se sont établis dans la plaine de la Metidja et dans le voisinage; les *Rebaïa*, les *Elân*, les *Abid*, les *Douaïr*, et d'autres tribus nombreuses du Titri; à l'ouest, les *Beni-Mnacer*, les *Beni-Zoug-Zoug*, les *Matmata*, les *Oulad-Aïad*; les *Beni-Ouazân*, dans le mont Ouarensenis; les *Zatyma*, les *Djendel*, les *Braz*, les *Beni-Haouâ*, les *Beni-Hidja*, les *Beni-Menna*, les *Sbéah*.

Le Sahara s'avance, dans la province d'Alger, plus loin au nord que dans les deux autres provinces : on y voit d'abord le plateau du Sersou et d'autres, où nulle ville ne se présente, et qui sont seulement fréquentés par les *Oulad-Mokhtar*, les *Zenakhra*, et plusieurs tribus du Titri, qui vont y passer l'été.

Au sud du plateau du Sersou, on trouve *Taguin*, située sur les bords de l'Ouad-Taguin, et devenue célèbre par la brillante victoire des Français sur Abd-el-Kader, en 1843. Les *Oulad-Chaïb*, les *Bou-Aïch*, les *Mgan*, campent, en hiver, dans le voisinage de la même rivière.

On traverse le territoire des *Oulad-Si-Mehammed*, des *Oulad-Naïl*, des *Oulad-Aïssa*, ou le mont Amour, pour se rendre, des plateaux, dans l'oasis des *Ksour* proprement dits.

La route la plus ordinaire d'Alger à cette oasis passe par *Djelfa*, située dans une magnifique vallée qu'arrosent de nombreux ruisseaux et qu'ombrage une immense et belle forêt de sapins. L'oasis des *Ksour* (pluriel de *Ksar*, signifiant château, bourgade) est importante, traversée par le cours supérieur de l'Ouad-Djeddi, et a pour chef-lieu *El-Aghouat* (ou *El-Arouat*), vulgairement *Laghouat*, sur l'Ouad-Mzi (un des noms de l'Ouad-Djeddi). Cette petite ville, dont la population indigène compte 400 hommes, sans parler des femmes et des enfants, est bâtie sur le plan incliné de deux énormes rochers, dont les sommets sont couronnés de très-fortes citadelles françaises. Les Français s'en étaient rendus maîtres, lorsqu'une insurrection des indigènes éclata; mais nos troupes reprirent brillamment la ville en 1852, et aujourd'hui cette oasis est une de nos plus paisibles possessions. Elle est habitée principalement par les *Arba* (*Larba*) et les

Harazlia. Rien de plus frais et de plus pittoresque que ce territoire, où s'élèvent, par centaines de milliers, les majestueuses têtes des palmiers, où des bocages de grandes vignes et d'autres arbres fruitiers couvrent le sol de leur épais ombrage. On fait à El-Aghouat d'excellent vin de raisin et de dattes, et de l'eau-de-vie de dattes également très-estimée. D'innombrables murs en pisé entourent les jardins, et ont servi souvent de fortifications à cette ville. On remarque encore dans l'oasis des Ksour, à l'ouest, *Aïn-Madhy*, ville de 2 000 habitants, résidence de la famille des marabouts Tedjini, devenus célèbres dans l'histoire de la guerre avec Abd-el-Kader, qui s'empara de cette place en 1838.

La grande oasis des *Beni-Mzab* termine au sud la province d'Alger. De nombreuses rivières l'arrosent, et des villages multipliés l'animent. Elle compte 40 000 habitants. C'est depuis 1853 qu'elle est soumise à la France. *Ghardeïa*, sur l'Ouad-Mzab, en est le chef-lieu : c'est une ville importante, de 12 000 habitants, qui fait un grand commerce avec le Tell, d'une part, et avec les oasis du Grand désert, de l'autre. *Guerrara* est un autre point intéressant des Beni-Mzab, ou Mzabi, que nous appelons aussi M'zabites ou Mozabites, peuple berber très-remarquable, musulmans rigoureux, d'un rite particulier, hommes de mœurs pures et sévères, renommés par leur activité et leur intelligence commerciales.

Les *Chaamba* sont une grande tribu qui se trouve dans la partie occidentale de l'oasis de Beni-Mzab. *Metlili* se rencontre dans leur pays. Les *Makhalif-Djereb*, autrefois les forbans les plus redoutés du Sahara algérien, habitent aussi cette partie de la province d'Alger.

Il nous reste à décrire la province d'*Oran*, la plus occidentale et celle qui occupe du nord au sud le moins d'étendue; c'est aussi celle où le Tell a le moins de profondeur. Quand on y entre en venant d'Alger, le territoire montagneux de *Dahra* s'y offre d'abord sur la côte, au nord du cours inférieur du Chélif. On se souvient du terrible châtiment qui y fut infligé, en 1845, aux indigènes insurgés contre nous, lorsqu'ils se furent retranchés dans les grottes de ces montagnes et que le général Pélissier eut ordonné qu'ils fussent détruits par la fumée.

Mostaganem, un peu au sud de l'embouchure du Chélif, est une ville maritime importante, peuplée de 10 000 habitants, mais qui en a eu, dit-on, 30 000 au XVIe siècle. Elle est belle, et prend une physionomie toute française; elle est animée par une industrie active, qui se compose surtout de la tannerie, de la maroquinerie, de l'orfévrerie, de la sparterie, de la minoterie. Ses tapis, ses haïks, ses voiles, ont été longtemps renommés. Son commerce, qui serait encore plus considérable si le port était meilleur, offre une grande exportation de grains, de laines, de peaux, de fruits secs. Parmi les établissements publics, on distingue l'hôpital, le haras, la pépinière du gouvernement. Les environs sont très-fertiles et parfaitement cultivés. Un des plus jolis endroits de ces charmants environs est *Tedjdid*.

Mazagran, non loin de là, au sud-ouest, au bord de la mer, dans le site le plus pittoresque, a été illustrée par une belle défense d'un petit nombre de Français contre une troupe considérable d'Arabes, en février 1840.

Arzeu se présente ensuite sur la côte occidentale du beau golfe du même nom. Les Français occupent ce point depuis 1833. Malgré la beauté de la rade vaste et ûre, et quoique ce soit le débouché commercial des vallées de l'Habra, du Sig,

re, où s'élèvent,
des bocages de
épais ombrage.
l'eau-de-vie de
tourent les jar-
que encore dans
ls, résidence de
re de la guerre

Alger. De nom-
t. Elle compte
nce. *Ghardeïa,*
de 12 000 habi-
avec les oasis du
des Beni-Mzab,
ple berber très-
mes de mœurs
ommerciales.
e occidentale de
khalif-Djereb,
itent aussi cette

et celle qui oc-
Tell a le moins
montagneux de
lu Chélif. On se
digènes insurgés
ces montagnes
ar la fumée.
e ville maritime
t-on, 30 000 au
; elle est animée
a maroquinerie,
ïks, ses voiles,
ns considérable
, le laines, de
gue l'hôpital, le
les et parfaite-
ns est *Tedjdid.*
ns le site le plus
ore de Français

du même nom.
la rade vaste et
labra, du Sig,

de la Mina, du bas Chélif, Arzeu n'a pas b... ar suite de la riva-
lité trop ... aganem, entre les-
les gargoulettes ou
oitation du sel de
lu golfe. On avait
ée en 1848, à peu
lans la ville, avec

ond du golfe du
qu'on s'occupe
s.
mment une eau
les Français et
les Espagnols,
siècles (de 1509
ne arête escar-
squée), tout à
ou Château-
e crête de la
its aussi par
du général
ls de Santa-
nte-Thérèse,
ent d'impo-
lle prome-
l'où la vue
rideau de

rains, des
contre les
est moins
des fours
icellerie,

compte
Mers-el-
division
unal et
uée de
sur la
llages,
... parts dans cette banlieue,
... qu'une morne solitude; des vignes, de riches cultures maraîchères et autres, des bocages délicieux, y couvrent partout le sol.

Miserghin, au sud-ouest d'Oran, près et au nord du grand lac salé qu'on

de la Mina, du bas Chélif, Arzeu n'a pas beaucoup prospéré, par suite de la rivalité trop redoutable des deux ports voisins d'Oran et de Mostaganem, entre lesquels elle est comme écrasée. L'industrie y présente surtout des gargoulettes ou alcarazas, de la sparterie confectionnée avec l'halfa, et l'exploitation du sel de l'El-Melah ou lac d'Arzeu, situé à 14 kilomètres au sud-ouest du golfe. On avait un moment distingué *Arzeu-le-Port* d'*Arzeu-la-Colonie*, fondée en 1848, à peu de distance de la mer; mais cette colonie agricole s'est fondue dans la ville, avec laquelle elle compte environ 2 000 âmes.

Oran, ou plutôt *Ouahran*, chef-lieu de la province, est au fond du golfe du même nom, dans une belle position, mais avec un port peu sûr, qu'on s'occupe néanmoins de rendre meilleur au moyen de travaux considérables.

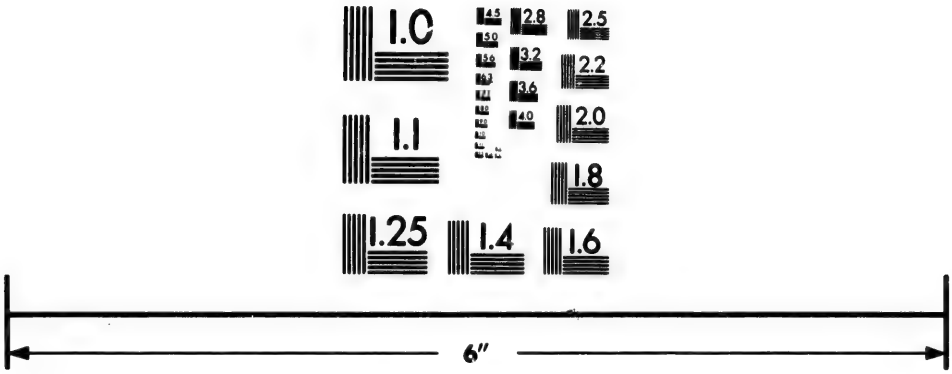
La ville est coupée en deux par une petite rivière, qui a constamment une eau abondante et excellente. A côté des quartiers neufs créés par les Français et centre de l'activité commerciale se trouvent la *Blança*, quartier des Espagnols, qui rappelle que cette ville fut à Oran pendant près de trois siècles (de 1509 à 1708, puis de 1732 à [illegible]) quartier indigène, situé sur une arête escarpée. On remarque, en outre, le bourg de Karguentah (ou la Mosquée), tout à fait nouveau. Parmi les monuments d'Oran, on distingue la Kasbah ou Château-Vieux, d'origine espagnole, aujourd'hui prison militaire, sur une crête de la Blança; les immenses magasins de l'administration militaire, construits aussi par les Espagnols; la principale mosquée, le Château-Neuf, résidence du général commandant la province; l'hôpital civil, les anciens forts espagnols de Santa-Cruz, Saint-Grégoire, Lamoun, Saint-Philippe, Saint-André, Sainte-Thérèse, dont les uns sont encore de redoutables défenses, et d'autres offrent d'imposantes ruines, sur les hauteurs qui environnent la ville. La plus belle promenade est peut-être celle de Létang, située sur les quartiers élevés et d'où la vue embrasse un magnifique horizon, à l'est sur le golfe, à l'ouest sur un rideau de montagnes pittoresques.

Le commerce d'Oran est très-animé, et livre à l'exportation des grains, des laines, des peaux, des suifs, des tabacs, des bestiaux, qui sont échangés contre les vins, les tissus et autres produits manufacturés de France. L'industrie est moins importante : elle compte surtout des fabriques de tabac, de la sparterie, des fours à chaux, qui sont aux mains des Espagnols; des brasseries, de la vermicellerie, de la marbrerie; une belle imprimerie, une fonderie.

Oran fut occupée, le 3 janvier 1831, par les troupes françaises. Elle compte 25 000 habitants, dont les deux tiers Européens, et, si l'on y joint Mers-el-Kebir et la banlieue, on a un total de 35 000 âmes. C'est le siége d'une division militaire, d'une préfecture, d'un tribunal de première instance, d'un tribunal et d'une chambre de commerce. Elle est entourée d'une forte muraille flanquée de tours, en dehors de laquelle s'est élevé, par les soins de l'administration, sur la route de Mascara, un village exclusivement peuplé de nègres. D'autres villages, de riantes maisons de campagne, se groupent de toutes parts dans cette banlieue, qui n'offrait naguère encore qu'une morne solitude; des vignes, de riches cultures maraîchères et autres, des bocages délicieux, y couvrent partout le sol.

Miserghin, au sud-ouest d'Oran, près et au nord du grand lac salé qu'on

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

appelle *sebkha d'Oran,* est un des plus intéressants endroits du voisinage. Il s'y trouve un orphelinat, une pépinière du gouvernement, et c'est près de là qu'au lieu nommé Ten-Salmet, fut livré, en 1840, un fameux combat où 860 hommes de l'armée française ont lutté avec avantage, pendant sept heures, contre 8 000 Arabes.

A 9 kilomètres, par terre, au nord-ouest d'Oran, est le célèbre port de *Mers-el-Kebir* (c'est-à-dire le Grand-Port), où mouillent les navires de cette ville. C'est un vaste et excellent abri, destiné à devenir le second port militaire de l'Algérie. Les Romains, frappés des qualités nautiques de cette position, y avaient élevé une forteresse; les rois de Tlemcen y fondèrent une petite ville, les Espagnols s'en emparèrent en 1505 et y établirent de formidables fortifications, que les Français ont réparées ou complétées. « Le mouvement des navires dans le port, des voyageurs et des voitures sur les quais, le phare, les fortifications dessinant sur un ciel toujours azuré leur silhouette anguleuse et crénelée, les maisons se dressant en amphithéâtre sur les pentes escarpées de la montagne, pour voir la mer, font de Mers-el-Kebir, dit M. J. Duval, un site aussi intéressant pour l'artiste que pour le marin. Les communications avec Oran se font soit par mer, au moyen de chalans, soit par terre, au moyen de la belle route qui serpente, presque horizontalement, sur les flancs des hautes et sauvages montagnes que dominent le fort Saint-Grégoire et le fort ruiné de Santa-Cruz. A mi-chemin, elle est bordée par l'établissement thermal des *Bains de la Reine,* renommé pour la vertu de ses eaux. »

Nous passons devant l'îlot volcanique de *Rachgoun* (l'*Acra* des Romains), situé en face de l'embouchure de la Tafna, et renommé par sa pouzzolane, et nous arrivons à l'endroit qui a longtemps mérité le nom de *Djema-Ghazaouât* (assemblée des Pirates), mais qu'on appelle aujourd'hui *Nemours :* c'est le dernier point important de la côte vers l'ouest.

Cette ville, ou plutôt ce village, est sans port proprement dit, sans abri, mais offre une assez bonne plage de débarquement. L'air y est très-salubre. On peut la considérer comme le débouché commercial de la fertile vallée de *Nédroma,* village arabe qui s'élève au sud-est, et qui a été quelque temps le séjour d'Abd-el-Kader.

Ce n'est pas loin de Djema-Ghazaouât, au sud, que se trouve *Sidi-Brahim,* où les Français éprouvèrent un cruel désastre en 1845, et où, par une fatalité singulière, Abd-el-Kader, l'auteur de ce désastre, s'est rendu à eux en 1847.

En s'avançant un peu plus dans l'intérieur, on trouve *Lalla-Maghrnia,* dans un canton triste et insalubre, sur l'Ouad-Ouardefou, un des premiers affluents de la Tafna. C'est là que fut conclu, en 1845, le traité entre la France et le Maroc, après la grande victoire de l'Isly, remportée à quelque distance de là, sur le territoire marocain. On nomme *Angad* le pays où se trouve cette ville : on distingue l'Angad du Tell, l'Angad du Sahara, l'Angad de l'est et l'Angad de l'ouest.

Tlemcen, ancienne et brillante capitale d'un royaume du même nom, est près de la Sikkakh, petite rivière tributaire de la Tafna, et célèbre par une victoire des Français en 1836. Elle s'est élevée sur les ruines d'une ancienne colonie romaine (Pomaria). Le royaume dont elle devint la capitale au moyen âge, et qui fut gouverne tour à tour par des dynasties arabes et berbères, comptait plus de 600

kilomètres de côtes, depuis l'embouchure de la Tafna jusqu'au port de Djidjelli. Ses palais, ses mosquées, ses grandes écoles, les caravanes de ses marchands aux pays des dattes et de l'or, la rendaient célèbre. Elle avait, dit-on, plus de 100 000 âmes au temps de sa prospérité. Placée au sommet du bassin de la Tafna, à proximité des frontières du Maroc, Tlemcen a une haute importance politique, militaire, industrielle et commerciale ; elle a toujours été un des plus grands marchés de la région du Tell. C'est là que viennent affluer les laines et les céréales des tribus du sud-ouest, et les marchandises apportées par les caravanes qui font la traite avec le Maroc. Les indigènes y entretiennent des tanneries, des fabriques de haïks et de bournous. Les Européens y ont élevé des moulins à huile et à farine.

La population de Tlemcen et de ses annexes s'élève à 12 ou 13 000 âmes, dont 3 000 Européens.

Tlemcen est défendue par une citadelle célèbre, nommée *Mechouar,* qu'on cite souvent dans les guerres de la Barbarie : ainsi Aroudj (le premier des Barberousse) s'en empara en 1517 ; il en fut chassé en 1518 par les Espagnols, et tué dans le combat. Les Français y furent bloqués en 1836 par Abd-el-Kader, à qui la citadelle et la ville furent cédées par le traité de la Tafna, en 1837. Mais la France en prit de nouveau possession en 1842.

Les environs de Tlemcen sont très-pittoresques ; de magnifiques bois d'oliviers les ombragent ; et à travers la vallée qui s'ouvre au nord, on contemple un immense horizon, même la mer, quoique à une distance de dix lieues.

A 2 kilomètres à l'ouest de Tlemcen, est le village de *Mansoura,* entouré d'une immense enceinte de hautes murailles, et où l'on a découvert des ruines considérables d'une ville arabe.

Au sud de Tlemcen, dans le territoire montagneux qu'on appelle la Djebelia-Tlemcen, se trouve *Sebdou,* avant-poste militaire assez important, dont le territoire est riche en forêts, et qui est le siége d'un grand commerce de laines.

Aïn-Tmouchen et *Sidi-bel-Abbès* sont deux petites villes entre Tlemcen et Oran. La première, fondée sur l'emplacement de la ville romaine de *Timici,* est bien placée pour le commerce, au débouché de la fertile plaine de Zidour. La seconde, toute moderne et tout européenne, située sur l'Ouad-Mekkerra, qui est la partie supérieure du Sig, est jolie, animée et agréablement perdue dans un vaste bocage. Ses rues sont larges, spacieuses, bien alignées et bordées d'élégants trottoirs ; dans les rigoles coule constamment une eau abondante et limpide qui entretient partout la fraîcheur et la propreté. Sur chaque côté des rues sont, plantés de superbes mûriers. Du centre de la principale place, on voit, sans se déranger, les quatre portes de la ville, autour de laquelle se présentent de délicieuses campagnes, parfaitement cultivées et sillonnées en tous sens par d'innombrables cours d'eau, de magnifiques bouquets de verdure, de belles villas, de coquettes habitations.

Sidi-bel-Abbès est, en outre, une position militaire de premier ordre. L'heureuse situation de cette ville sur un sol très-fertile, à égale distance d'Oran, de Mascara, de Tlemcen, à mi-chemin du littoral au Sahara, au centre de la colonisation du vaste bassin de la Mekkerra, l'appelle à un brillant avenir, et elle paraît destinée à devenir la capitale de la province. Elle compte déjà 8 000 habitants.

Saint-Denis du Sig est un autre florissant endroit, près de la rive droite du Sig, au bord de vastes plaines qui se prolongent de là jusqu'à Oran et à Arzeu. De célèbres travaux agricoles y ont été entrepris, et y ont admirablement vaincu les difficultés des défrichements et les miasmes les plus insalubres. Un barrage fameux, le plus remarquable ouvrage de ce genre que possède l'Algérie, y retient et élève les eaux du Sig, pour l'arrosement des terres. Situé à peu près à égale distance d'Oran et de Mascara, lié avec ces deux villes par une belle route, rendez-vous hebdomadaire de 7 à 8 000 Arabes qui tiennent marché sous ses murs tous les dimanches, Saint-Denis du Sig a une grande importance commerciale : c'est le principal entrepôt intérieur de la province. A 3 kilomètres de là, se trouve la grande exploitation de l'*Union agricole d'Afrique.*

En s'avançant à l'est, on rencontre bientôt *Mascara,* sur le flanc méridional des montagnes du Chareb-er-Rih, près de la plaine d'Eghris. Une source abondante y répand constamment de belles eaux ; le climat y est d'une extrême salubrité ; des vignes qui donnent un vin estimé, des bois d'oliviers, diverses belles plantations, une vaste pépinière, fixent d'abord les regards autour de la ville ; à l'intérieur, des maisons à l'européenne s'offrent à la place des habitations arabes, qui ont presque entièrement disparu au milieu des malheurs de la guerre : car c'est un des lieux qui ont le plus éprouvé ce fléau ; Abd-el-Kader y était né, et en avait fait sa capitale ; les Français s'en emparèrent en 1836, l'évacuèrent peu de temps après, et y rentrèrent le 30 mars 1841 ; mais ce n'étaient plus que des ruines.

Cependant Mascara s'est relevée assez rapidement, et l'industrie française est venue l'animer, à côté de l'industrie indigène, qui livre encore, comme autrefois, des bournous renommés. Parmi les anciens monuments restés debout, on remarque le palais des beys et la *Kasbah.* C'est, d'ailleurs, une des places d'armes les plus importantes de l'Algérie. La population est de 7 000 âmes.

Près de Mascara, est la zaouïa de *Sidi-Mahiddin,* une des plus saintes de l'Algérie aux yeux des indigènes, et où Abd-el-Kader fut élevé.

L'Ouad-el-Hammam coule à quelque distance à l'ouest de Mascara. En remontant la vallée de cette rivière, on trouve *Ouizert,* puis *Saïda,* qui n'est qu'un village, mais qu'on regarde comme un poste militaire important, destiné à surveiller les hauts plateaux et la limite méridionale du Tell. Le fort qu'y avait élevé Abd-el-Kader fut détruit en 1841 ; on y a formé de nouvelles fortifications, à l'abri desquelles se tiennent de très-grands marchés de laines.

Daïa est un poste militaire encore plus reculé vers le sud, et destiné aussi à surveiller la limite du Tell et du Sahara.

Sidi-Djelali-ben-Amer, Relizane, nouvellement fondée, dans une heureuse position, près de ruines romaines, et *Sidi-ben-Nacel,* s'offrent ensuite, sur les bords de la Mina.

Vers la partie supérieure du bassin de la même rivière, on distingue *Takdemt* ou peut-être mieux *Tâqademt* (vraisemblablement l'ancienne *Tahart*), qui a été un moment le quartier général d'Abd-el-Kader, et que les Français prirent en 1841 ; — puis, sur la crête même du Tell, qu'il commande très-utilement, le poste militaire de *Tiaret,* qui est en même temps une importante place d'échange entre

le littoral et le Sahara, et qui intéresse aussi par ses ruines, probablement celles d'une ancienne ville romaine : elles sont désignées par les Arabes sous le nom d'*Adj-er-Roum* (pierres des Romains).

Parmi les nombreuses tribus indigènes du Tell de la province d'Oran, on remarque, à l'est, les *Oulad-Riah*, dans le Dahra ; les *Oulad-Sidi-Aribi*, les *Flita*, les *Beni-Ouragh*, les *Beni-Meslem*, les *Sdama*, les *Medjeher*, les *Beni-Chougran*, les *Hachem*, les *Yagoubia*, établis dans un territoire du même nom, et l'une des premières peuplades qui firent alliance avec les Français contre Abd-el-Kader; au milieu, les *Abid*, les *Douaïr*, les *Smela*, les *Beni-Amer*, les *Djaffra*; à l'ouest, les *Oulassa*, les *Gossel*, les *Oulad-Riah* (qu'il ne faut pas confondre avec les premiers que nous avons nommés); les *Trara*; les *Angad*, qui habitent le territoire du même nom.

Le Sahara de la province d'Oran commence par le plateau d'Oum-el-Daoud et par les tristes landes où s'allongent le Chott-el-Gharbi et le Chott-el-Cherghi.

Les notions les plus intéressantes que nous possédons sur cette partie méridionale de la province d'Oran sont dues à l'expédition qui y fut dirigée en 1847 par le général Cavaignac. Les populations s'y divisent, comme dans le reste du Sahara algérien, en deux parties complétement distinctes : les tribus nomades et les tribus sédentaires. Les premières demeurent constamment sous la tente et possèdent au plus haut degré l'esprit d'indépendance; les autres sont entièrement sédentaires, elles habitent des villes et des villages, nommés *ksour* (au singulier ksar), construits en mauvaise maçonnerie. Les *ksouria* (habitants des ksour) ont pour alliés certaines tribus nomades qui font paître leurs troupeaux, et dont, en échange, ils enferment dans leurs maisons les grains et autres provisions. Ce sont des Kabyles, qui, repoussés dans l'intérieur des terres à la suite des invasions successives, y ont conservé leurs habitudes sédentaires; ils se livrent à la culture des palmiers, de l'orge, des oignons. Les tribus nomades, qui sont les Sahariens proprement dits, se composent presque uniquement de populations arabes, qui, voyant la vaste étendue des plaines qui se déroulent sans cesse à leurs yeux, se regardent comme les maîtres de l'univers, et professent une sorte de mépris pour les habitants sédentaires des ksour et même pour leurs frères restés dans le Tell. L'orgueil est, en général, le principal trait du caractère des populations sahariennes.

Les mœurs des Sahariens sont plus relâchées que celles des Arabes du Tell. La polygamie est devenue chez eux presque sans limite. Chaque homme peut avoir quatre femmes, sans compter les esclaves; d'un autre côté, la liberté des femmes est telle, et la tolérance de leurs maris si grande, qu'elles se livrent à d'autres sans presque prendre la peine de chercher à le cacher; elles sont, en général, petites et peu jolies; elles aiment beaucoup la parure; elles portent des bracelets en cuivre et en argent aux pieds et aux mains, des colliers et des boucles d'oreilles d'argent ou de cuivre, de corail, etc.; des ceintures en soie de couleurs variées serrent à la taille leurs haïks; elles ont la figure découverte, contrairement aux habitudes des femmes arabes du Tell, et se tatouent le visage.

Les hommes sont bien faits et ont les traits expressifs; leur teint est fortement basané par l'action du soleil. Ils sont rasés entièrement, excepté à la partie supé-

rieure du crâne, où ils laissent pousser une touffe de cheveux assez épaisse qu'ils nomment *mohammed*. Ils pensent que c'est par cette touffe qu'après leur mort l'envoyé de Dieu vient les enlever dans le ciel. Sur leurs haïks (longues pièces d'étoffe de laine roulées autour du corps et de la tête, à laquelle elles sont ordinairement maintenues par une corde de chameau), ils portent un ou deux bournous, blancs ou jaunâtres, en laine, pour se garantir de la fraîcheur des nuits, aussi bien que de l'ardeur des rayons du soleil.

Leur sobriété est excessive. Les dattes forment leur principale nourriture; ils mangent aussi beaucoup de sauterelles, qu'ils ramassent, au printemps, quand elles arrivent en abondance; ils les font sécher, après leur avoir enlevé les pattes et les ailes, et les conservent dans des vases, pour les manger plus tard, tantôt sèches, tantôt bouillies. L'année qui produit la plus grande quantité de ces insectes est pour eux la plus heureuse. Un autre aliment des Arabes sahariens, c'est l'orge grillée et moulue grossièrement entre deux pierres; ils la mêlent avec un peu d'eau dans le creux de la main. Cependant, les riches mangent souvent du mouton rôti et du kouskoussou, sorte de pâte au beurre. Le lait de chamelle et de brebis compose, avec l'eau, trop souvent saumâtre et croupie, la boisson ordinaire. Les riches et les habitants des villes prennent aussi du café et du thé.

Les tentes, construites en poil de chameau, s'enlèvent aisément; les provisions de toutes sortes sont réunies dessous et toujours prêtes à charger; de sorte qu'en quelques heures une population entière émigre d'un point à un autre.

Les Sahariens sont légers et inconstants, pleins d'enthousiasme, passant facilement de l'exaltation la plus grande à l'abattement le plus complet; actifs pour un moment, paresseux par nature; fins, peu confiants. Chez eux, un voleur adroit jouit d'une certaine considération. Cependant, ils se montrent hospitaliers, respectueux envers les vieillards; ils ont un grand respect pour les familles nobles et religieuses.

Les parties septentrionales du Sahara qui nous occupe sont, suivant les saisons, des terres de parcours des *Angad*, des *Djaffra*, des *Yagoubia*, des *Sdama*, etc.

Les *Harar* habitent entre le Chott-el-Cherghi et le mont Amour. La tribu des *Oulad-Mimoun* est au sud-ouest du mont Amour; dans les mêmes régions, habitent les *Oulad-Sidi-Brahim* et les *Oulad-Nacer;* enfin, dans la partie la plus méridionale de la province, se trouvent les *Hamian* et les *Oulad-Sidi-Cheykh*.

Les premiers, une des plus fières tribus sahariennes, peuvent mettre sur pied 2 000 chevaux et fournir, en outre, un grand nombre de fantassins; ils se partagent en deux grandes factions : les Hamian-Cheraga (de l'est) ou Trafi, et les Hamian-Cheraga (de l'ouest) ou Chafa. Leurs richesses consistent en immenses troupeaux de moutons, de chameaux, de juments, plus propres que les chevaux à supporter les vives chaleurs, la fatigue et la privation momentanée d'eau et de nourriture.

Les principaux séjours où ils emmagasinent leurs grains sont *A'sla, T'iout, Moghar-Tatani, Moghar-Foukani, Aïn-Sefra, Aïn-Sefisifa*.

Les Oulad-Sidi-Cheykh donnent leur nom à l'une des plus grandes oasis de l'Algérie. Cette oasis s'allonge de l'est à l'ouest, l'espace de plus de 200 kilomètres. *El-Abiod-Sidi-Cheykh*, sur l'Ouad-Kheroça, en est le chef-lieu. Dans la partie

la plus septentrionale de l'oasis, les Français ont formé, au lieu appelé auparavant *El-Biod*, le poste militaire de *Géryville*, d'où les regards de la civilisation plongent déjà favorablement vers l'extrême sud.

Les Oulad-Sidi-Cheykh comptent 1 800 à 2 000 tentes environ, ce qui suppose 10 000 à 12 000 individus. Ils se divisent en *Oulad-Sidi-Cheykh-Garaba* (de l'ouest) et *Oulad-Sidi-Cheykh-Cheraga* (de l'est). Ils sont tous ou presque tous chérifs, et descendent, disent-ils, en ligne directe de Sidi-Cheykh-Bou-Beker, premier khalife du prophète et fondateur de la tribu. On les vénère comme des marabouts ou des saints, et leur influence religieuse est telle, qu'un grand nombre de tribus se reconnaissent d'elles-mêmes leurs *kheddam* ou serviteurs.

Ils ont des tentes de couleur noire et toutes surmontées de bouquets de plumes d'autruche, plus ou moins gros, selon la qualité du personnage ou la fortune de la famille. Ils sont riches en chameaux, en chevaux, en moutons, en chèvres et en ânes; mais ils n'ont point de bœufs. D'ailleurs trafiquants autant que pasteurs, ils portent, sur les marchés des Beni-Mzab, de Metsili, etc., du beurre, du fromage, du blé, de l'orge, des laines, des moutons, des tapis (frach), des nattes, des cordes en palmier, des chapeaux de palmier ornés de plumes d'autruche.

Les Oulad-Sidi-Cheykh sont renommés par leur beauté. Ils sont d'excellents cavaliers et ont des chevaux superbes. Ils aiment les beaux vêtements, les armes éclatantes, les brillants équipages de guerre et de chasse. Les plus riches ont des meutes de lévriers et courent l'autruche et la gazelle. En général, suivant la remarque de M. Daumas, cette tribu se distingue par ses allures aristocratiques.

Nous avons dû parler des divisions générales de l'Algérie, avant d'en décrire la topographie. Pour compléter cette topographie et en résumer l'ensemble, nous ajouterons ici quelques mots qui feront connaître avec plus de détails les districts administratifs et militaires.

Dans la province d'Alger, considérée comme division militaire, dont le siége est à Blidah, la 1re subdivision, celle de *Blidah*, ne comprend que le cercle de ce nom; — la 2e (*Dellys*) contient les cercles d'*Alger*, de *Tizi-Ouzou*, de *Drâ-el-Mizân*, de *Dellys*; — la 3e (*Aumale*) ne renferme que le cercle d'*Aumale*; — la 4e (*Médéah*) a trois cercles : *Médéah*, *Boghar* et *Laghouat*; — la 5e (*Milianah*) comprend les cercles de *Milianah*, de *Cherchel*, de *Teniat-el-Hâd*; — la 6e (*Orléansville*), les cercles d'*Orléansville* et de *Tenez*.

Le département d'Alger, outre la préfecture d'Alger, a une sous-préfecture à *Blidah*.

Dans la division militaire d'Oran, la 1re subdivision (*Oran*) n'embrasse que le cercle d'Oran; — la 2e (*Mostaganem*) contient les cercles de *Mostaganem* et d'*Ammi-Moussa*; — la 3e (*Sidi-bel-Abbès*), forme le cercle de Sidi-bel-Abbès; — la 4e (*Mascara*) comprend ceux de *Mascara*, de *Géryville*, de *Saïda*, de *Tiaret*; — la 5e (*Tlemcen*) ceux, de *Tlemcen*, de *Nemours*, de *Sebdou*, de *Lalla-Maghrnia*.

Le département d'Oran a une préfecture à *Oran* et une sous-préfecture à *Mostaganem*.

Dans la division militaire de Constantine, la 1re subdivision (*Constantine*) a pour cercles *Constantine*, *Philippeville*, *Djidjelli*, *Aïn-Beïda*, indépendamment desquels il faut signaler le poste de *Tébessa;* — la 2e subdivision (*Bône*) contient les cercles de *Bône*, de *La Calle*, de *Guelma*, de *Souk-Arras;* — la 3e (*Bathna*), les cercles de *Bathna*, de *Biskra;* — la 4e (*Sétif*), les cercles de *Sétif*, de *Bougie*, de *Bordj-Bou-Aréridj*, et de *Bou-Sada*.

Outre la préfecture de Constantine, le département a deux sous-préfectures : *Bône* et *Philippeville*.

On nomme *territoires civils* ceux où l'administration est confiée à des fonctionnaires civils, et ce sont eux qui forment les *départements*, subdivisés en *arrondissements*, *commissariats civils* et *communes* (dirigées par des maires et des conseils municipaux). Les commissariats civils, dont les titulaires réunissent les fonctions de maires, de juges de paix, de notaires, ménagent la transition entre le régime militaire qui suit immédiatement la conquête, et l'organisation municipale qui forme le couronnement de l'installation européenne sur une terre définitivement conquise par le travail. Il faut reconnaître, à l'honneur de l'administration coloniale, que de jour en jour les commissariats civils font place à des circonscriptions communales, et l'on augmente rapidement la zone territoriale administrée civilement.

Les *territoires militaires* sont ceux où l'élément indigène, étant en grande majorité, a besoin d'être maintenu par une organisation vigoureuse et où l'administration est entièrement confiée à des officiers supérieurs; pour faciliter cette administration, on a créé les *bureaux arabes*, qui ont pour mission de diriger et de surveiller les chefs ou agents indigènes, d'étendre l'action de la France sur toute l'organisation des tribus, depuis le gouvernement politique jusqu'à l'administration du culte et de la justice, de faire recouvrer les impôts, les amendes, les charges de guerre, etc.

Les bureaux arabes furent d'abord exclusivement militaires. Aujourd'hui ils se divisent en militaires et civils : les premiers sont établis auprès des commandants des divisions, des subdivisions, des chefs de poste, etc. Les autres sont les bureaux départementaux, établis auprès et sous la direction des préfets.

Grâce à l'influence, de jour en jour plus puissante, acquise par la France sur les tribus indigènes et due en grande partie aux bureaux arabes, on a pu soumettre beaucoup de ces tribus à l'opération du *cantonnement*, qui a pour objet :

« 1° De faire établir successivement, par les géomètres du service topographique, le levé des territoires occupés par les tribus à titre plus ou moins précaire;

« 2° De calculer, d'après le nombre de familles dont se compose chaque tribu, le périmètre nécessaire à l'existence de ces familles, en tenant compte de leurs habitudes pastorales, de l'imperfection de leurs moyens de culture, etc.;

« 3° De délivrer à chaque tribu dont le territoire a été ainsi levé un titre régulier de propriété de la zone dans laquelle on circonscrit désormais son parcours;

« 4° De faire une vaste part à la colonisation européenne; de multiplier les points de contact et de rapprochement entre les deux races par cette affectation nouvelle des espaces intermédiaires obtenus par le cantonnement ainsi opéré.

« Le cantonnement n'est, à vrai dire, qu'un premier acheminement vers la

constitution de la propriété individuelle chez les indigènes. Cette partie de l'œuvre, qui couronne l'édifice, est entreprise lorsque le contact, chaque jour plus intime, des Européens, achève la révolution sociale qui s'opère chez les Arabes.

« Sur beaucoup de points, ceux-ci sont les premiers à solliciter des *cantonnements;* ils trouvent, en effet, dans cette mesure des garanties de sécurité auxquelles les Turcs, nos devanciers, ne les avaient point habitués.

« Les opérations de cantonnement ne s'accomplissent point simultanément sur tous les points du territoire; il y est procédé successivement et en commençant par les zones où la population européenne est déjà nombreuse ou qui sont le plus propres à la recevoir (1). »

A mesure que la domination française s'étend sur les tribus, on peut abolir les *aghaliks* et les *khalifaliks*, ces vastes commandements indigènes qu'on avait été obligé d'établir dans le principe de l'occupation, par le besoin qu'on avait d'offrir aux représentants des principales familles arabes de hautes positions auxquelles fussent attachés des traitements élevés et un grand pouvoir. Mais aujourd'hui on peut considérer, presque partout, les *kaïds* ou chefs de tribu, comme les seuls agents intermédiaires entre l'autorité française et les indigènes.

Comme le fait remarquer M. le maréchal Vaillant, les tribus voient s'éteindre leur ressentiment, l'indigène se rapproche de l'Européen; ils commercent ensemble sur nos marchés; sur beaucoup de points déjà ils s'associent pour la culture.

A la tête de toutes les administrations, soit civiles, soit militaires, est le *gouverneur général,* qui, sous les ordres du ministre de la guerre, dirige la colonie, assisté d'un *conseil du gouvernement.* Il y a, d'ailleurs, au ministère de la guerre, une *direction* spéciale *des affaires de l'Algérie.*

Il faut distinguer, dans l'administration de la justice, celle qui concerne les Européens et celle qui s'applique aux indigènes. Pour les premiers, il y a une cour impériale siégeant à Alger, 6 tribunaux de première instance siégeant à Alger, Oran, Mostaganem, Constantine, Bône et Philippeville; des justices de paix en assez grand nombre, et 2 tribunaux de commerce établis à Alger et à Oran.

Pour les indigènes, chez qui, par suite de leurs principes musulmans, les pouvoirs politique et religieux, civil et juridictionnel, se confondent dans une même origine, le Koran, la tâche de l'administration de la justice par les mains de la France présentait de grandes difficultés. On a commencé par considérer la justice française comme seule juge en matière criminelle; quant à la justice civile, on a partagé le territoire algérien en circonscriptions judiciaires formant le ressort des tribunaux de *kadis* (juges du premier degré), et dont un certain nombre constitue ensuite le ressort des *medjlès* (tribunaux d'appel), ayant des juges indigènes; ces deux degrés de tribunaux exercent sous la surveillance du pouvoir politique, c'est-à-dire du général commandant le territoire militaire ou du préfet du département.

On a organisé, en outre, un medjlès supérieur, conseil de jurisprudence musulmane, choisi parmi les muphtis, kadis ou oulémas les plus distingués, et chargé d'éclaircir les points obscurs de la législation, de fixer la jurisprudence avec la

(1) *Moniteur algérien*, 1857.

sanction de l'autorité politique. Les kadis et les membres des medjlès sont, dans les chefs-lieux de division et de département, dans les chefs-lieux de subdivision et les sous-préfectures, nommés par le ministre de la guerre; dans les autres localités, ils le sont par le gouverneur général.

L'Algérie forme le ressort de l'académie universitaire d'Alger. Il y a, dans cette ville, un lycée impérial, et un collége impérial arabe-français. Partout on cherche à répandre l'instruction par des écoles primaires, des salles d'asile; des décrets de 1850 ont créé, dans les villes d'Alger, de Constantine, de Bône, de Blidah, de Mostaganem et de Tlemcen, un certain nombre d'écoles musulmanes, destinées au double enseignement de l'arabe et du français, sous la direction de maîtres européens, les uns pour les garçons, les autres pour les jeunes filles, et ils ont constitué dans chaque province une école d'enseignement supérieur (*mderza*), afin de faire concurrence aux *zaouia*, sorte d'établissements hospitaliers et d'instruction, annexes des mosquées et trop souvent dirigés par des marabouts fanatiques. On organise ainsi, sous le patronage français, une pépinière de jeunes *tholbas* (lettrés), qui répandent chez les indigènes une instruction exempte d'intolérance.

Le territoire de l'Algérie forme le diocèse d'un évêché catholique siégeant à Alger. La plus grande partie de la population européenne est catholique. On compte environ 8000 protestants : ce culte a une église consistoriale à Alger; les israélites ont un consistoire central dans la même ville.

Les autres populations sont musulmanes et se subdivisent en deux sectes principales : les *hanefi*, auxquels appartiennent les Turcs et leurs descendants; les *maleki*, dont font partie la plupart des indigènes. Les musulmans ont leurs mosquées, dont celles qui se trouvent sur les territoires civils ont des fonctionnaires rétribués par l'État; les marabouts attachés au service de celles qui appartiennent aux territoires militaires sont rétribués par les tribus. Il y a de puissantes congrégations religieuses nommées *kouan* (frères), très-fanatiques et qui, trop souvent *prêcheurs des guerres saintes*, ont créé les plus sérieux embarras de notre domination (1).

Une des confréries les plus étranges est celle des Mangeurs de feu ou des *Aïssaoua*, ainsi nommés d'Aïssa, saint marabout qui vivait il y a environ 300 ans; ces sectaires, sorte d'illuminés ou de convulsionnaires, se réunissent à certaines époques et exécutent en commun, à l'exemple de leur fondateur, les miracles prescrits par la règle de leur ordre, c'est-à-dire se livrent aux pratiques les plus fantastiques et les plus extravagantes; ainsi, ils se plantent dans les joues de petites broches de fer, ils avalent des clous et du verre pilé, mangent à belles dents des poignées de charbons ardents, mordent dans les tiges épineuses du cactus, etc.

En parcourant les oasis, nous avons souvent signalé l'industrie purement indigène, plus avancée qu'on ne se le figure ordinairement : la laine est travaillée avec beaucoup de sagacité, les bournous, les haïks, les cordes en poil de chameau, les tentes faites de la même matière, les cuirs, les tapis, les ouvrages en fer, sur-

(1) M. le colonel de Neveu, qui connaît parfaitement l'Algérie, a fait l'intéressante histoire de ces *kouan*.

tout ceux des Kabyles, annoncent une intelligence et une adresse remarquables. Cependant, l'agriculture est encore très-imparfaite chez les tribus qui s'y livrent, quoique les terrains cultivés par elles augmentent de jour en jour. Mais les arbres fruitiers, les dattiers surtout, sont, de la part des Kabyles du Sahara, l'objet de soins très-ingénieux.

Quant à l'industrie européenne, elle prend dans l'Algérie un essor des plus intéressants. On a pu s'en convaincre aux expositions universelles de Paris, en 1855 et 1856; on a pu y admirer le contingent apporté par l'Afrique française, qui a obtenu un grand et légitime succès, par la variété et par la qualité de ses produits. A côté des céréales, et notamment des blés, des orges, des seigles et des avoines, d'innombrables échantillons de farines, de semoule, de pâtes alimentaires de toute espèce, indiquaient les ressources de la minoterie algérienne.

On y remarquait les garances, qui, non-seulement donnent une belle couleur, mais dont les plantations forment d'excellentes prairies artificielles; les tabacs, les soies, les cotons, les lins, les cochenilles, le sorgho à sucre, les vins, qui s'améliorent à chaque récolte, à mesure que les cépages sont mieux étudiés et que l'art du vigneron se perfectionne; les alcools d'asphodèle, de sorgho, de betterave, de raisin; les essences, les fruits et les légumes; les collections de liége et de bois, parmi lesquels l'olivier, le chêne à glands doux et surtout le thuya occupent la première place; les bois algériens ont été adoptés par l'ébénisterie parisienne pour les meubles de toute dimension.

La grande médaille d'or a été donnée à la culture du blé en 1855 et à celle du coton en 1856. Les garances ont eu une médaille d'or, les tabacs et les lins une médaille d'argent.

Le commerce est loin d'avoir atteint les proportions qu'il est destiné à acquérir. Cependant les chiffres que nous allons mettre sous les yeux du lecteur font voir combien il a grandi en peu d'années.

De 1831 à 1835, la moyenne des importations en Algérie s'est élevée à 9 260 000 fr., et celle des exportations à 1 666 000 fr. C'était alors l'enfance de la colonie.

De 1836 à 1843, la moyenne annuelle des importations atteint le chiffre de 50 806 000 fr., et la moyenne des exportations, celui de 4 865 000 fr.

De 1844 à 1850, la moyenne des importations est de 88 347 000 fr., et celle des exportations, de 9 800 000 fr.

Une nouvelle législation douanière, qui, en 1851, assimile les produits naturels de l'Algérie aux produits naturels français, ouvre une ère plus satisfaisante encore au commerce algérien. De 1851 à 1855, la moyenne des importations est de 78 363 000 fr., et celle des exportations, de 32 727 000 fr.

Le mouvement total du commerce algérien, de 1831 à 1855, a été de 1463 millions pour les importations, et de 279 482 000 fr. pour les exportations. Les marchandises d'origine et de fabrication françaises figurent, dans les premières, pour 866 millions; les marchandises étrangères ou coloniales, mais provenant des entrepôts de France, pour 168 075 000 fr.; les marchandises étrangères venant directement de l'étranger, pour 374 075 000 fr.; les marchandises étrangères déposées dans les entrepôts algériens, pour 54 550 000 fr. Sur le chiffre total

des exportations (279 482 000 fr.), il y a 191 282 000 fr. de produits algériens destinés à la France et 88 200 000 fr. envoyés à l'étranger.

Les importations atteignent leur apogée dans la période de 1844 à 1850, où elles dépassent 88 millions, pour fléchir légèrement dans la quatrième, de 1851 à 1855, où elles s'abaissent à 78 millions à peu près. L'explication de ce fait est facile, comme le fait remarquer M. Henry Cauvain. Longtemps il a fallu faire venir de la métropole et de l'étranger presque tous les objets de consommation destinés soit à l'armée, soit à la population européenne. On envoyait jusqu'à des céréales dans cette Afrique qui avait été la terre nourricière de l'ancienne Rome, et qui avait pour emblème, dans les temps antiques, un épi à double tige. Aujourd'hui, l'Afrique se suffit à elle-même pour une foule de produits qu'elle était obligée naguère de tirer du dehors. Aussi, bien que la consommation y soit beaucoup plus considérable de tous points, le chiffre des importations tend à baisser de plus en plus. En même temps, et par un mouvement parallèle, le chiffre des exportations d'Algérie s'est élevé. C'est là le symptôme le plus significatif d'un progrès incontestable.

Les principaux articles d'importation sont les tissus de coton, de laine, de soie, de lin, les ouvrages en peaux, les ouvrages en métaux, la mercerie, les matériaux de construction, les viandes salées, le sucre, le café, les vins, les eaux-de-vie, la poterie, les verres, le papier, les meubles.

Les exportations consistent en chevaux, bêtes à laine, peaux brutes, laines, graisses, corail, cire, blé, orge, avoine, farines, sangsues, garance, cochenille, sandaraque, tabac, fourrages, bois d'ébénisterie, huiles, liége, écorces à tan, fer, cuivre, plomb, marbres, coton, plumes de parure, etc.

Ce qui nuit et nuira longtemps encore au commerce de l'Algérie, c'est que la côte de ce pays n'est point hospitalière. Les sinistres y sont très-nombreux. Il n'y a presque pas un bon abri naturel sur une étendue de deux cent cinquante lieues de littoral. Presque partout les navires y sont exposés à périr au mouillage même; mais comme les côtes sont abruptes et que l'eau y est très-profonde, il suffira de protéger les mouillages contre les vents pour que les mouvements du commerce et de la navigation s'opèrent en toute sécurité.

Les ports sont au nombre de six dans la province d'Oran; de cinq, dans celle d'Alger; de six, dans celle de Constantine. La dépense à faire pour le complet achèvement de tous ces ports s'élèverait, d'après les évaluations de M. Lieusson, ingénieur hydrographe de la marine, à 135 000 000 de francs.

Comme le fait remarquer le même ingénieur, les principales vallées qui relient la côte à la région des plateaux, à travers le bourrelet montagneux du littoral, débouchent à la mer dans les golfes d'Oran, de Bougie, de Philippeville, de Bône, et dans la rade d'Alger. Ces cinq grands enfoncements du rivage, où se trouvent concentrées toutes les ressources maritimes de la côte, sont les grandes voies ouvertes au commerce extérieur. La topographie du sol désigne donc Oran, Arzeu, Alger, Bougie, Djidjelli, La Calle, Philippeville, Bône, comme les grands ports marchands de l'Algérie.

Voici comment sont classés, dans l'ordre de leur importance commerciale actuelle, les ports de cette colonie : Alger, Oran, Philippeville, Bône, Tenez, Mers-

el-Kebir, Mostaganem, Bougie, La Calle, Djidjelli, Arzeu, Cherchel, Dellys, Stora, Nemours.

Le commerce intérieur est considérable, et se fait par caravanes, avec le Soudan, la Tunisie, le Maroc, les oasis de Ghadamès, de Ghât, de Touât.

Il est entré en 1855, dans les ports de l'Algérie, 3 157 navires, jaugeant 396 907 tonneaux et montés par 36 840 hommes d'équipage.

Le montant des revenus acquis au trésor par la perception des droits sur les marchandises importées ou exportées, soit par mer, soit par terre, a été, en 1856, de 3 320 000 francs. Cette même année, comparée à 1855, qui offrait déjà des résultats si satisfaisants, a vu s'accroître encore d'une manière sensible le mouvement général de la navigation; cette augmentation s'est élevée, pour l'entrée, à 21 782 tonneaux, et, pour la sortie, à 19 117 tonneaux.

Les routes impériales, départementales, stratégiques, se construisent de toute part avec activité, surtout par les bras de l'armée, et plusieurs rappellent nos plus belles communications de la France. Un réseau de chemins de fer, décrété en 1857, doit embrasser les trois provinces.

Ce réseau se composera :

1° D'une ligne parallèle à la mer, suivant, à l'est, le parcours entre Alger et Constantine, et passant par ou près Aumale et Sétif; à l'ouest, le parcours entre Alger et Oran, et passant par ou près Blidah, Amourah, Orléansville, Saint-Denis-du-Sig et Sainte-Barbe (le Tlélat);

2° De lignes partant des principaux ports et aboutissant à la ligne parallèle à la mer, savoir : à l'est, de Philippeville ou Stora à Constantine, de Bougie à Sétif, de Bône à Constantine, en passant par Guelma; à l'ouest, de Tenez à Orléansville, d'Arzeu et Mostaganem à Relizane, et d'Oran à Tlemcen, en passant par Sainte-Barbe et Sidi-bel-Abbès.

La télégraphie électrique, à son tour, fait déjà correspondre entre eux les points principaux de l'Algérie, jusqu'aux limites les plus reculées des trois provinces. Elle s'étend d'Alger à Blidah, à Médéah, à Milianah, à Orléansville et à Tenez; — d'Alger à Aumale et à Bordj-bou-Aréridj; — d'Alger à Dellys et à Fort-Napoléon; — d'Oran à Arzeu, à Mostaganem et à Orléansville; — d'Oran aux Oulad-Ali; — de Constantine à Philippeville; — de Constantine à Guelma et à Bône; — de Constantine à Sétif et à Bordj-bou-Aréridj; — de Sétif à Bougie.

La communication électrique se trouve ainsi établie entre Alger, Constantine, Bône et Philippeville; — entre Alger, Tenez et Oran.

Enfin, Bône vient d'être unie par une voie sous-marine avec la Sardaigne, qui, jointe elle-même à la Corse, et, par suite, à La Spezia, permet à l'Algérie de communiquer avec la France en quelques instants.

Les impôts prélevés sur les territoires civils le sont sur les mêmes bases que ceux de la France; mais les redevances demandées aux tribus encore soumises au régime militaire offrent des particularités qui méritent d'être signalées. Elles sont de deux sortes : 1° l'*achour* (le dixième), ou impôt sur les récoltes de céréales; 2° le *zekket* (taxe d'origine religieuse), ou impôt sur les troupeaux; cette dernière redevance n'existe pas dans la province de Constantine, où elle est remplacée par le *hokor* (représentation du loyer de la terre), et elle prend, pour les tribus saha-

riennes, où elle est assise sur des bases moins régulières, le nom de *lezma*. Indépendamment de l'acquittement d'un impôt, les tribus doivent supporter certaines charges pour le service militaire, soit en fournissant des contingents armés qui prennent part à nos expéditions, soit en répondant aux réquisitions pour les transports.

Le budget de l'Algérie est d'environ 75 000 000 de francs, dont 56 à 57 millions pour les dépenses militaires, et 17 à 18 millions pour les dépenses civiles. Le produit actuel de la colonie n'offre encore que 21 à 22 millions de revenus; mais les éléments de la richesse sont si nombreux qu'on verra sans nul doute cette somme s'augmenter rapidement.

Tel est le tableau abrégé que nous voulions présenter de l'état actuel de cette belle contrée, égale aux trois quarts de la France et devant laquelle s'ouvre, pour elle et pour l'empire qui la possède, un brillant avenir. Maintenant examinons succinctement quelles phases diverses elle a subies depuis l'antiquité.

L'Algérie répond à la plus grande partie de l'ancienne Numidie, dont la portion occidentale fut, comme on sait, comprise, sous les Romains, dans les divisions de la Mauritanie appelées *Mauritanie Césarienne* et *Mauritanie Sitifienne*. Les Romains y fondèrent de puissantes colonies, et les restes de leurs grands travaux s'y montrent encore à chaque pas. Les Vandales s'en emparèrent au ve siècle; Bélisaire replaça pour un instant ce pays sous la domination de l'Empire. Les Arabes, enfin, s'en rendirent maîtres en 690. Leurs monarchies des Aglabites et des Édrisites, d'abord; puis celle des Almoravides (Morabethoun), dans le xie siècle, celle des Almohades, dans le xiie, dominèrent sur le nord de l'Afrique. Les Zianides y formèrent ensuite le royaume de Tlemcen, qui comprit une grande partie de l'Algérie; il s'éleva dans le même temps un royaume de Bougie; on vit naître aussi plusieurs petites principautés indépendantes, entre autres celle d'Alger. Après l'expulsion des Maures de l'Espagne, les Espagnols vinrent attaquer la côte barbaresque; ils s'emparèrent d'Oran, ils construisirent un château fort devant Alger; ils menaçaient d'étendre leur domination sur toute la côte, lorsque les habitants implorèrent le secours des Turcs, c'est-à-dire des deux célèbres frères Barberousse; ceux-ci repoussèrent les Espagnols, et fondèrent un État qui fut mis, vers 1520, sous la protection du Grand-Seigneur, et administré d'abord par des pachas envoyés de Constantinople, puis par des *deys* (oncles), élus par la milice turque de la régence.

La piraterie, la persécution des chrétiens, les révolutions sanglantes de palais, signalèrent ce triste gouvernement, qui ne put guère établir son joug que sur le littoral, et dont les tribus de l'intérieur reconnaissaient peu l'autorité. La France cependant avait déjà créé, dès le xvie siècle, des factoreries sur la côte de la régence; une compagnie pour la pêche du corail et le commerce des produits du pays avait des comptoirs à La Calle et sur quelques autres points; pour protéger ces entreprises, on avait élevé le Bastion de France (au nord-est de Bône); un consul français devint, à Alger, le représentant de nos intérêts et même de ceux de plusieurs autres nations européennes; mais la mauvaise foi et la rapine des Algériens obligèrent Louis XIV à châtier ce nid de pirates.

Pendant la révolution, les comptoirs français furent entièrement ruinés. Ce ne

fut qu'en 1817 qu'on les releva, et qu'on rendit à la France les priviléges commerciaux dont elle avait joui autrefois; mais les traités conclus par le dey ne furent pas observés fidèlement par lui; de plus, des règlements de comptes au sujet de fournitures de blés faites par des négociants algériens sous la république vinrent envenimer les rapports entre les deux gouvernements; les explications qu'entraînèrent ces questions aboutirent, comme on sait, à un soufflet donné par le dey Husseïn, avec son éventail, au consul de France, en pleine réception publique. Le gouvernement français voulut venger cet outrage, ordonna le blocus des côtes algériennes, et fit débarquer une armée de 30 000 hommes, le 14 juin 1830, sur le rivage de Sidi-Feredj. La capitale tomba entre nos mains quelques jours après; le gouvernement du dey, et celui des Turcs en même temps, cessèrent d'exister; mais la domination française ne s'établit pas sans difficulté et sans de longues luttes dans toute l'Algérie : esquissons les efforts héroïques de ces dernières vingt-sept années pour compléter notre conquête. Les Français se rendent maîtres d'Oran en 1831; de Bône, en 1832; d'Arzeu, de Mostaganem et de Bougie, en 1833; de Boufarik, en 1835; de La Calle et de Guelma, en 1836; de Constantine, en 1837; de Koléah, de Blidah, en 1838; Philippeville était fondée en 1839; Djidjelli et Sétif étaient réunies à nos possessions dans la même année; Cherchel, Médéah, Milianah, y entraient à leur tour en 1840. Cependant il s'était organisé, dans l'ouest, sous l'impulsion d'Abd-el-Kader, une défense vigoureuse contre nos armes : une expédition malheureuse eut lieu sur la Mactah en 1835; elle fut vengée peu après par la victoire de la Sikkakh; on signa, en 1837, le traité de la Tafna, qui abandonnait à l'émir Abd-el-Kader une grande partie de la régence; mais les hostilités avec ce célèbre chef furent reprises en 1839. Tagdemt, sa nouvelle capitale (après Mascara), tombe entre nos mains en 1841; bientôt Mascara et plusieurs autres de ses places principales nous ouvrent leurs portes; Tlemcen, une autre de ses villes les plus importantes, est prise en 1842; Sebdou, sa dernière forteresse, succombe en 1843; l'armée française, conduite par le duc d'Aumale, livre à l'émir le brillant combat de Taguin, aussi en 1843, et disperse sa *smalah* (réunion de tentes); Abd-el-Kader trouva un appui auprès de l'empereur de Maroc, qui fut attaqué à son tour en 1844, et dont les troupes furent complétement vaincues aux bords de l'Isly, le 14 août de cette année, mais avec qui la paix fut conclue à Lalla-Maghrnia, le 10 septembre suivant. En 1845, l'émir renouvelle ses entreprises, et fomente, avec Bou-Maza, des insurrections formidables, entre autres celles du Dahra, réprimée par les colonels Saint-Arnaud et Pélissier; il fait massacrer perfidement, à Sidi-Brahim, un détachement de la garnison de Djemma-Ghazaouat; enfin, rejeté dans le Maroc et privé de toutes ressources, il se soumit le 23 décembre 1847 et fut transféré en France.

Cependant Tenez était devenue française en 1843; Orléansville, Sidi-bel-Abbès, avaient été fondées dans la même année; Saïda, Dellys, Bathna, Biskara, Djemma-Ghazaouat, Lalla Maghrnia, avaient été réunies à notre colonie en 1844; Aumale, Bordj-bou-Aréridj, Daya, sont ou fondées ou conquises en 1845; Laghouat est soumise définitivement en 1852; El-Biod (Géryville), Ouargla, les Beni-Mzab, sont annexés en 1853. La Petite-Kabylie, entre Bougie et Sétif, avait fait sa soumission spontanément dès 1847; une autre partie de cette Kabylie,

entre Djidjelli et Kollo, fut conquise en 1851, par le général Saint-Arnaud; enfin la partie la plus orientale de cette contrée, celle qui est à l'est de Kollo, le fut par le général Mac-Mahon en 1852; la Grande-Kabylie restait à soumettre : en vain, le général Bugeaud y avait fait une heureuse expédition en 1847, en vain les généraux Camou et Pélissier avaient réduit une partie du Jurjura en 1852, et le Sébaou avait été vigoureusement attaqué en 1854; cette contrée demeurait, aux portes d'Alger, comme une perpétuelle menace; on résolut définitivement, en 1857, de la dompter, et une expédition considérable, dirigée contre elle par le maréchal Randon, secondé par les généraux Jusuf, Renault, Mac-Mahon, etc., a brillamment réussi : on y a fondé immédiatement la ville de Fort-Napoléon.

Dans le même temps qu'on avait à réprimer ou à soumettre plusieurs parties du nord, des insurrections considérables appelaient nos armes vers le sud : celle de Zaatcha, dans les Ziban, avait été châtiée en 1849; Narab, foyer de rébellion pour les Kabyles, dans l'Aourès, avait été détruite en 1850. L'Ouad-Rir (Tuggurt, etc.) et l'Ouad-Souf sont conquis en 1854. Une expédition toute pacifique est conduite en 1855 par le général Desvaux, dans les régions du sud nouvellement soumises, et affermit notre domination en inspirant de la confiance aux habitants; c'est ainsi que d'autres expéditions plutôt scientifiques et exploratrices que belliqueuses avaient été dirigées dans les oasis méridionales par le général Marey, en 1844, et par le général Cavaignac, en 1847; elles avaient utilement préparé les voies de notre domination dans cette intéressante Algérie saharienne qui ne sera pas la partie la moins précieuse de nos acquisitions.

Aujourd'hui tous les efforts de l'administration tendent à consolider les conquêtes par la culture du sol, par l'exploitation des mines, par l'aménagement des forêts, par la création de nouveaux centres de population, par l'amélioration des anciens, par l'établissement de barrages, de canaux d'irrigation, etc., enfin par l'introduction des indigènes aux bienfaits de la civilisation; on porte nos arts et nos découvertes jusque dans ces lointaines vallées de l'Ouad-Rir et de l'extrême sud algérien : on y a creusé, en 1856, des puits artésiens, et les habitants de Tamerna, de Temacin, de Sidi-Rached, ont vu avec surprise et ravissement s'échapper, de leurs sables, des nappes jaillissantes versant de 4 à 5 000 litres d'eau à la minute, et que, dans leur poétique gratitude, ils ont nommées *Rivière de la Paix, Rivière bénie, Rivière de la Reconnaissance.*

DESCRIPTION DES DIFFAH (PRINCIPAUX REPAS ARABES).

(Extrait d'une *Excursion dans le Sahara*, par M. ALEX. BELLEMARE.)

. . . . . .

Le maître de la maison parut, portant lui-même un bâton de six pieds de long environ, gros à peu près comme le bras, au milieu duquel pendait un mouton rôti dans son entier.

Chacun de nous, après avoir reçu un pain arabe qui ressemble assez, quant à la forme, à une galette épaisse, ou à l'un de ces petits pains plats que l'on sert dans nos restaurants, put satisfaire son appétit, non pas, du moins pour ceux d'entre nous plus initiés aux mœurs indigènes, sans avoir prononcé les mots par lesquels tout repas doit commencer et finir, les mots sacrés de *Bism Illah* (au nom de Dieu) qui sont les premiers du Koran.

Plus d'un lecteur se demande déjà comment il est possible, sans aucun accessoire ressemblant à une fourchette ou même à un couteau, de venir à bout d'un mouton entier ; je vais chercher à le lui faire comprendre.

Un mouton est saigné, écorché en un instant, puis... je ne dirai pas embroché, mais empalé avec le bâton dont il a été question plus haut. Avant toutefois de le placer sur le brasier qui l'attend, une importante opération doit être exécutée.

De chacun des côtés de l'épine dorsale, et dans toute sa longueur, est faite une première incision qui va jusqu'aux côtes. Sur cette première incision, et perpendiculairement à elle, se greffent pour ainsi dire vingt ou trente incisions plus petites, faites à la distance d'un pouce l'une de l'autre. Dans cet état, le mouton est placé au-dessus d'un feu très-clair et tourné par deux hommes pendant le temps nécessaire à la cuisson.

L'action du feu, en racornissant les chairs, ne tarde pas à élargir les traces d'abord à peine visibles du couteau et à séparer ainsi chaque tranche, qui offre alors à la main une prise facile. C'est en effet de la main qu'il faut se servir pour manger.

Quand le mouton fut littéralement réduit à l'état de squelette, un immense *kouskoussou* fut servi dans un grand plat en bois.

Deux choses entrent dans la composition du *kouskoussou* : de la farine et un morceau de viande, et, à défaut de viande, de la graisse.

Vous prenez d'abord de la farine sur laquelle vous jetez juste ce qu'il faut d'eau pour qu'elle puisse se former en gremelots légèrement humides. Après les avoir, pendant quelque temps, frottés légèrement avec la paume de la main, vous les placez sur un crible à travers lequel vous les forcez à passer, et vous obtenez ainsi une multitude de petits cubes qui ont assez de ressemblance avec notre semoule.

Cette première opération terminée, vous avez un vase en métal ou en terre, composé de deux parties distinctes qui s'adaptent l'une à l'autre et qui ont à peu près la forme, la première, d'un entonnoir dont le goulot, très-court et très-large, serait placé en l'air ; la seconde, d'un entonnoir dont le goulot, semblable au précédent, serait placé en bas.

Dans le récipient inférieur se met un morceau de viande avec un peu de graisse, ou seulement de la graisse ; dans le récipient supérieur se place la farine arrangée comme nous l'avons dit. Le dernier récipient a une disposition particulière, il est fermé à sa partie supérieure par une plaque de fer-blanc percée de trous très-petits comme ceux d'une écumoire.

Le vase, dans cet état, est soumis à l'action du feu. On conçoit, d'après la disposition indiquée, que la vapeur qui s'échappe du vase de dessous, vapeur imbibée du fumet de la viande, n'a d'autre issue que le vase supérieur dans lequel elle s'introduit en passant à travers les trous de l'écumoire. C'est cette vapeur qui cuit la farine ou plutôt le *kouskoussou*, nouveau nom qu'elle a pris en changeant de forme.

Au bout du temps nécessaire à la cuisson, le *kouskoussou* est versé dans un grand plat de bois, dont l'ornementation est complétée par les morceaux de viande retirés du vase inférieur.

Pour manger ce plat, il est évident qu'on ne peut user de l'instrument tout primitif dont on se sert pour manger le rôti. Aussi chaque convive reçoit-il une cuiller en bois dont la forme se rapproche assez de celle de nos cuillers à sucre, avec cette différence cependant qu'elle est moins profonde. Muni de cet ustensile, il va puiser dans l'immense gamelle le *kouskoussou* qu'elle renferme, réservant les doigts pour saisir les morceaux de viande qui le recouvrent.

Le mouton rôti, le *kouskoussou*, tels sont les deux plats qui composent en général le repas arabe ; il en est un troisième, que l'on nomme *hamis*.

Dire de quoi se compose le *hamis*, j'avoue que cela me serait impossible. Je sais seulement qu'il y entre un grand nombre de petits morceaux de mouton découpés et une énorme quantité de poivre rouge. Le tout est mélangé dans une sauce noirâtre semblable à celle d'un civet de lièvre, à laquelle le poivre, tant elle en renferme, aurait ajouté une couleur rougeâtre.

Il est facile de comprendre qu'un semblable assaisonnement fasse éprouver de prime-abord une sorte de cuisson au palais. Cette sensation est du reste dissipée après les trois ou quatre premières bouchées, et l'on ne sent plus qu'un goût un peu fort, si l'on veut, mais qui n'est pas désagréable.

Ai-je besoin de dire que les doigts sont les seuls auxiliaires auxquels on ait recours pour man-

ger ce plat; que c'est avec les doigts que l'on est forcé d'aller à la recherche des morceaux de viande souvent recouverts par la sauce, et que, quant à la sauce, le seul moyen de la goûter, c'est de la puiser en y trempant des morceaux de pain ?

Des Arabes m'ont assuré que c'est au poivre que renferme le *hamis* qu'ils doivent la beauté de leurs dents. Sans ajouter absolument foi à leur affirmation, je suis cependant assez disposé à croire que le poivre y est pour quelque chose, et le remplacement de l'eau par le lait, comme boisson, pour beaucoup. Il est, en effet, à remarquer que, plus on avance vers le sud, plus les dents des Arabes sont éclatantes de blancheur, et cela sans qu'ils en prennent soin, sans qu'ils fassent rien pour l'entretien de leur bouche. Un autre motif m'a été donné par un Arabe pour m'expliquer la beauté des dents des habitants du Sahara ; c'est que, disait-il, nous ne mangeons jamais trop chaud, et nous ne buvons jamais trop froid.

Quatre sortes de boissons peuvent figurer dans le repas arabe : l'eau, le lait de chèvre ou de brebis, le *leben* ou lait aigre, et le lait de chamelle. Elles se servent dans de grands vases que l'on nomme *mordjen* et qui sont ordinairement en fer-blanc. Tant qu'il y a un contenu, ces vases se passent de l'un à l'autre, et chacun boit alternativement selon sa soif. Le vase vide est immédiatement rempli.

Le Français boit toutes les fois qu'il a soif; il n'en est pas ainsi de l'Arabe. L'Arabe n'a soif qu'une fois par repas, ou du moins il ne boit qu'une fois, c'est-à-dire à la fin. Vous qui ne voulez pas manquer à la politesse, vous qui ne voulez point passer pour un homme mal élevé auprès d'un indigène, n'oubliez pas, lorsqu'il a bu, de prononcer invariablement la formule sacramentelle *Sahha* (c'est-à-dire que Dieu te donne la santé).

Le café sert naturellement de clôture au dîner.

La trituration du café s'obtient chez les Arabes, non par la mouture, mais par le pilage. La mouture, chez nous, laisse au café une certaine consistance; le pilage réduit le grain à l'état de farine aussi menue que celle du blé ; lorsque l'eau bout, on prend une quantité de cette farine de café proportionnée au nombre de tasses que l'on veut avoir, on la jette dans l'eau, et la mixtion se fait à l'aide d'un petit bâton. Au bout de quelques minutes, le vase est retiré du feu, et le café est prêt.

J'ai à peine besoin de faire remarquer que le mode d'infusion a l'avantage de permettre à l'eau de bien mieux s'imprégner que dans notre système, de l'arome du café, puisque le mélange s'opère pendant un temps assez long; le seul inconvénient qu'il présente, c'est de ne pas séparer la farine de café lorsqu'il s'agit de boire la liqueur qui en provient.

Les Arabes ont remédié à cet inconvénient au moyen des tasses dont ils se servent.

Les tasses arabes n'ont pas la forme des nôtres; à peu près de la même largeur à l'ouverture, elles sont plus hautes et finissent en pointe comme un coquetier. La liqueur versée, il suffit de quelques secondes pour qu'elle soit débarrassée des atomes de café qui, en précipitant, viennent former au fond de la tasse une espèce de boue noirâtre que l'on se garde bien d'avaler.

Le café arabe a enfin un grand avantage sur le nôtre, c'est qu'on peut en boire impunément autant qu'on le veut, et que, dépouillé ainsi d'une partie de sa force, il devient une boisson tonique excellente pour la santé.

Une dernière opération reste à faire après un dîner arabe, car il est facile de comprendre qu'on ne se sert pas impunément de ses doigts en guise de fourchettes. Cette opération est celle du lavage des mains, à laquelle les Arabes ajoutent, suivant les prescriptions du Koran, le rinçage de la bouche et la formule qui termine comme elle commence tout repas : *Bism Illah* (au nom de Dieu).

Ce livre X^e est de M. Cortambert. Voici maintenant la description tout entière que Malte-Brun a donnée de l'Algérie. On jugera de l'exiguïté et de l'imperfection des connaissances qu'on avait sur ce pays en 1813.

« En avançant vers l'occident, nous entrons dans l'État d'*Alger*. Ce royaume, arrosé par la *Shellif* et le *Wadi-Jidi*, est traversé au sud par les chaînes de l'Atlas appelées *Lowat* et *Ammer*. Le mont *Jurjura*, un des plus hauts de la Barbarie, a environ huit lieues de long dans une direction nord-

est et sud-ouest; les chaînes de *Wannougah* et d'*Auress* en forment la continuation à l'est; pleines de rochers et de précipices, elles restent couvertes de neige pendant plus de neuf mois, peut-être même toujours.

« Suivant M. Desfontaines, le sol d'Alger, si l'on excepte les parties qui bordent le désert, est moins sablonneux et plus fertile que celui de Tunis; il a trouvé le climat plus tempéré, les montagnes plus élevées et en plus grand nombre, les pluies plus abondantes, les ruisseaux et les sources plus fréquentes, la végétation plus active et plus variée. Les montagnes arrêtent les nuages qui viennent du nord, les condensent par les neiges dont leurs sommets sont couverts, et les font tomber en pluie. Il y a plusieurs rivières et sources salées, et on voit, près du lac appelé *Marks*, une montagne de sel. On connaît plusieurs sources minérales; les tremblements de terre y sont fréquents sans être redoutables. Ce que les Maures appellent *Schott* ou *Schatt* est une plaine sablonneuse, quelquefois inondée, et qui reçoit cinq petites rivières.

« Shaw donne pour limite à cet État avec celui du Maroc la montagne Trara, qui s'étend du nord au sud, et dont la pointe septentrionale forme le cap Hone, nommé par les habitants *Hunein* ou *Melack;* d'autres l'étendent jusqu'à la petite rivière de Mulloia ou Malva. Peu importe ; car le pays qui se trouve entre les deux États est le *désert Angara,* contrée sablonneuse qui paraît encore, comme du temps de Léon l'Africain, servir de séjour aux lions, aux autruches et aux Arabes voleurs, qui y dépouillent le voyageur sans défense. Du côté du midi, l'État d'Alger ne s'étend guère que jusqu'à la rivière Wadi-Jiddi. Il est partagé en quatre provinces : *Mascara,* à l'ouest; *Alger ; Titeri,* au sud d'Alger, et *Constantine,* qui est la dernière vers l'est, et confine à Tunis.

« Le pays de *Zab,* au midi, habité par des Arabes ou des Berbers nomades, reconnaît faiblement la domination algérienne, dont les limites, incertaines au midi, se perdent dans le désert.

« *Alger,* ville de 80 000 âmes, s'élève en amphithéâtre au fond d'une rade fortifiée, mais peu sûre lorsque le vent souffle du nord. Les nombreuses et jolies maisons de campagne, semées sur un amphithéâtre de collines parmi des bosquets d'oliviers, de citronniers et de bananiers, présentent un aspect champêtre, paisible et peu analogue au caractère d'une nation de pirates. Dans la province d'Alger, la ville de *Shersel,* l'ancienne Césarée, étale ses ruines au pied d'une montagne couverte de vergers. Sur la côte de la province de Mascara, on trouve *Mostagan,* ville considérable, *Arséou,* port d'où l'on exporte du blé, et *Oran,* forteresse longtemps occupée par les Espagnols, qui l'ont rendue aux Algériens, en se réservant le fort de *Marsalkibir,* situé de manière à dominer une grande et bonne rade. *Telemsen* ou *Tlemçan* est toujours la principale ville de l'intérieur, quoique le bey gouverneur ait établi sa résidence à *Mascara;* celle-ci est bien fortifiée, l'autre a des manufactures en laine. Parmi les tribus nomades de cette province, les *Beni-Ammer* avaient en grande partie adopté la langue et les mœurs des Espagnols d'Oran. Dans la province de Titeri, où la ville de *Blida* occupe un site riant, il y a des tribus indépendantes. La province de *Constantine,* gouvernée par un bey très-puissant, forme presque un État indépendant. On remarque sur la côte *Bougia,* avec un bon port, où les montagnards vendent du bois de construction, des figues et de l'huile ; *Coullou,* qui exporte des cuirs de bœuf ; *Bona,* dans une contrée si riche en olives, limons, jujubes, figues et autres fruits, qu'on les laisse périr sur les arbres; enfin *La Calle,* poste d'une compagnie de commerce française, dont le principal objet était la pêche du corail. L'intérieur renferme les villes de *Tubnah, Messila, Medrashem,* avec le tombeau de Syphax ; *Tifseh,* place forte contre les Tunisiens, et surtout la capitale *Constantine,* peuplée d'environ 100 000 âmes, et ornée de plusieurs beaux restes d'architecture romaine. Non loin de cette ville, les sources pétrifiantes nommées les *Bains enchantés* font naître de petites pyramides naturelles par le dépôt de matières calcaires dont leurs eaux sont chargées. Les *Coucos* et les *Beni-Abbes,* aux environs de Bougia, les *Henneischas,* sur la frontière de Tunis et les bords de la Mejerdah, sont des tribus puissantes de Kabyles, qui ont pour le bey de Constantine une obéissance aussi précaire qu'est la sienne envers le dey d'Alger. Dans les monts *Auress,* le romanesque voyageur Bruce prétend avoir rencontré une tribu distinguée par un teint blanc et des cheveux roux; il a cru y voir un reste de Vandales. Ils se marquent au front d'une croix grecque.

« Le pays de Zab, arrosé par le fleuve *El-Djidid,* qui se perd dans un marais, nourrit à peine ses habitants, connus sous le nom de *Biscaris.* C'est un désert semé de quelques bosquets de dattiers. Les contrées de *Wadreag* et de *Guargala,* au sud, de *Sobair* et de *Tegorarin,* à l'ouest, paraissent appartenir à des Berbers indépendants.

« Il y a dans Alger environ 14 ou 16 000 Turcs; le reste de la population consiste en *Coloris* ou *Kuloglous,* en Juifs, en Maures, en Kabyles ou Berbers, en Arabes pasteurs, en esclaves nègres, en chrétiens libres et esclaves. Les *Coloris* ou *Kuloglous* sont la postérité des Turcs avec les femmes maures et les négresses. Ils tiennent le milieu entre les Maures et les Turcs; ils occupent des emplois, mais non les premiers; plusieurs sont fort riches. Ils diffèrent peu des Turcs par la figure, et ces deux classes d'hommes se jalousent mutuellement. Le gouvernement est à la fois despotique et aristocratique. L'armée, qui est composée de Turcs, choisit le dey ou souverain, dont le pouvoir arbitraire paraît cependant mitigé par les principaux officiers qui composent le divan, dont les membres sont choisis parmi les plus anciens guerriers. L'armée est composée d'environ six mille cinq cents Turcs; mais en cas de guerre et en armant les Coloris, la ville d'Alger pourrait mettre sur pied seize mille hommes. Les revenus qui proviennent des trois provinces, des impôts sur les juifs et les chrétiens à Alger, du monopole exercé par le gouvernement sur le blé, des prisonniers vendus, des confiscations, se montent à un million neuf mille piastres d'Alger. Les sciences et les arts sont à Alger dans le plus déplorable état. Les Algériens ne sont pas même très-habiles dans la construction des vaisseaux, et il n'y a que huit aires de vent marquées sur leurs boussoles. La chasse est pour eux une occupation importante; ils se réunissent, en automne et en hiver, au nombre de cinquante à soixante pour chasser le lion, le léopard et autres animaux féroces. »

(*Voyez les Tableaux de l'Algérie, page* 111.)

LIVRE ONZIÈME.

Empire de Maroc.

L'empire de Maroc, en arabe *Maghreb-el-Aksa* (l'extrême Occident), situé à l'ouest de l'Algérie, correspond à la Mauritanie Tingitane et à une partie de la Gétulie des anciens. C'est un reste des grandes monarchies africaines fondées par les Arabes. La dynastie des *Aglabites,* dont Kaïrouan et plus tard Tunis furent les capitales, et celle des *Édrisites,* qui résidaient à Fez, furent subjuguées par les *Fatimites,* qui, occupés de la conquête de l'Égypte, laissèrent usurper leurs possessions occidentales par les *Zéirites,* auxquels succédèrent, dans les provinces de Tunis et de Constantine, les *Hamadiens* et les *Abou-afsiens.* Mais dans l'extrême Occident, un prince des *Lamtoûna,* tribu aujourd'hui ignorée du Grand désert, choisit pour réformateur de son peuple, pour législateur et pontife, *Abdallah-ben-Yasym,* homme extraordinaire qui vivait d'eau, de gibier, de poisson, mais qui épousait et répudiait tous les mois un grand nombre de femmes. Ce fanatique adroit créa la secte, d'abord très-zélée, et toujours très-ambitieuse, très-entreprenante, des *Almoravides,* proprement nommée *Morabethoun.* Elle sortit du désert, semblable à un tourbillon enflammé qui menaçait tour à tour l'Afrique et l'Europe; le chef de ces conquérants dévots prit le titre d'*émir-el-moumenim* ou prince des fidèles. Ioucef-ben-Tachfin bâtit en 1073 la ville de Maroc ou Merrâkech. Ioucef envahit et soumit la plus belle partie de l'Espagne; en même temps, la domination religieuse et politique des Morabethoun s'étendit sur Alger, sur le Grand désert, sur Tombouctou et d'autres villes du Soudan. Ce fut alors que se forma ce grand empire de Maghreb ou de l'Occident, qui s'étendait depuis l'Espagne jusque sur toute la Barbarie. Mais de nouveaux sectaires, plus austères, les *Mouahhedyn* ou *Almohades,* c'est-à-dire les Unitariens, conquirent en 1146 cet empire de Maghreb. Moins heureux en Espagne, ils étendirent leur puissance en Afrique jusqu'à Tripoli; leurs princes portaient le titre d'*émir-el-moumenim,* et même de *khalifes.* Un siècle s'était écoulé, lorsque des dissensions intérieures livrèrent les Almohades aux attaques victorieuses de plusieurs rivaux, parmi lesquels les *Mérinites* se rendirent maîtres des royaumes de Fez et de Maroc. Cette dynastie, plus jalouse de conserver que d'acquérir, ne pensa point à rétablir le grand empire de Maghreb. En 1547, un *chérif,* ou descendant de Mahomet, qui gouvernait Tafilèlt, mit un terme à la domination des Mérinites : sa postérité règne

encore, à travers des révolutions fréquentes. Au titre de chérif, les souverains du Maroc joignent celui de sultan.

Admirablement placé, entre la Méditerranée, qui le baigne au nord, et l'Atlantique, qui le baigne à l'ouest, et tout près de l'Espagne, le Maroc est celui des États africains qui peut le plus facilement communiquer avec l'Europe et avec les parties les plus commerçantes de l'Amérique.

Ses côtes embrassent la vaste étendue qui, depuis l'embouchure de l'Adjeroud, frontière de l'Algérie, court d'abord à l'ouest-nord-ouest jusqu'au détroit de Gibraltar, puis au sud-ouest jusqu'à l'embouchure du Draba (Drâa). La côte offre, sur la Méditerranée, les îles Djafarin, dont les Espagnols se sont emparés récemment, et le cap Tres Forcas (en arabe Ras-ed-Deïr, chez les anciens Rusadir), en face du célèbre îlot d'Alboran; ce littoral, tout déchiqueté de petites criques, se compose de montagnes à pic dont la mer ronge le pied, ou de promontoires escarpés qui s'avancent dans les flots. Puis vient le grand avancement qui pénètre en face de la péninsule Hispanique, et qui se termine par le promontoire de Ceuta, l'ancien promontoire d'Abyla, une des deux colonnes d'Hercule : l'autre colonne est le promontoire de Gibraltar, anciennement Calpe, situé à vingt-six kilomètres de là, au nord; la partie la plus resserrée du détroit n'est pas en cet endroit, mais plus à l'ouest, entre la pointe Galmesi (en Europe) et la pointe de Cires (en Afrique), séparées par un intervalle de quinze kilomètres. Le cap Spartel (anciennement Cotes ou Ampelusia, en arabe Ras-Achakkâr, autrefois Achbertil ou Chbertil), qui élève à 317 mètres son sommet formé de larges blocs de grès, vis-à-vis du cap espagnol de Trafalgar, se trouve à la sortie occidentale du célèbre détroit, que les Marocains et les Algériens appellent Foum-el-Boghaz (la bouche du détroit), et que les Arabes nommaient, du temps d'Édrisi, Bab-ez-Zkêk. On longe ensuite l'Atlantique, sans que la côte offre aucun caractère remarquable, jusqu'à ce qu'on rencontre le cap Blanc marocain, vers 33° 10′ de latitude. Plus loin, se présentent le cap Cantin (El-Hadaïk), le cap Ighir, Gher ou Agher, le cap Noun, ce promontoire fameux que les Portugais ont doublé postérieurement à l'année 1415, tandis que les cartes italiennes et catalanes du XIVe siècle en donnent déjà le tracé. Mais aucun golfe considérable ne vient détruire l'uniformité générale de ces rivages.

Les limites du Maroc vers le grand Sahara, au sud et au sud-est, n'ont rien de précis. On ne sait pas même si l'on doit y renfermer ou laisser en dehors l'importante oasis de Touât, située au sud-est.

La superficie de l'empire est, d'après M. Renou, de 593 000 kilomètres carrés, dont 341 000 pour le Tell et 252 000 pour le Sahara.

La chaîne principale de l'Atlas, qui commence au cap Gher, traverse l'empire vers le milieu, en courant du sud-ouest au nord-est, sous le nom général d'Idrâr-N-Deren ; ce nom rappelle le mont *Dyris* des anciens : c'est ce que nous appelons le Haut-Atlas, car c'est la partie la plus élevée de ce vaste massif : là se trouve le majestueux sommet du Miltsin, qui atteint 3 475 mètres d'altitude, et qui paraît être le *Hentêta* de Léon et de Marmol. Les autres parties les plus remarquables du Haut-Atlas sont le Djebel-Dâdes, le Djebel-Mezetalsa, le Djebel-Mrâcen, le mont Gueblen, le Djebel-Azgan, le Djebel-Miatbir ; ces trois dernières

montagnes et quelques autres entourent une vaste plaine qu'on appelle Sahab-el-Marga, plaine aride, semée de petits fragments d'ardoise : mais les hauteurs qui la bordent sont, au contraire, admirablement verdoyantes, et fournissent à Fez tout le bois et le charbon que cette ville consomme.

Parmi les rameaux qui se rattachent à cette partie principale de l'Atlas, on distingue le Djebel-Guergoura, vers lequel est le défilé de Honegui, où Youcef-ben-Tachfin, en 1086, remporta sur les princes de Fez la victoire qui lui livra l'empire du Maghreb; puis le Djebel-Zerhoun, qui s'avance assez loin vers le nord, et qui est revêtu de forêts d'oliviers et recèle, dit-on, d'abondantes mines de sel gemme.

La chaîne du Rif, qui fait la continuation du bourrelet méditerranéen de l'Algérie, s'étend de l'est à l'ouest, et va se terminer au détroit de Gibraltar.

Les points culminants du Haut-Atlas sont, pendant toute l'année, couronnés de neige qui, rassemblée sur ses flancs, comme le fait remarquer Grâberg de Hemsö, se fond pendant l'été et fait naître une multitude de ruisseaux, dont les eaux, en serpentant dans les vallées et les plaines, y entretiennent la fertilité et la fraîcheur pendant cette partie de l'année où la sécheresse condamnerait le sol à la stérilité.

Les cours d'eau du Maroc sont distribués sur trois versants : au nord, le versant de la Méditerranée; à l'ouest, le versant de l'Atlantique; au sud, le versant du Sahara. La Malouïa ou Mlouïa (anciennement Malva) est le fleuve principal qui coule sur le premier; mais elle manque d'eau une partie de l'année. Dans son voisinage, on remarque, sur les bords de l'Isly (Acif-Isly, rivière du Marié), tributaire de la Tafna, le champ de bataille illustré par la victoire des Français, le 14 août 1844. — Sur le second versant, on voit le Loukkos ou Ouad-el-Kous (ancien Lixus), qui arrose une riche et fertile vallée, et qui se grossit de l'Ouad-el-Mkhâzen, si célèbre par la bataille où D. Sébastien perdit la vie, en 1578; le Sbou; le Bouragrag, auquel se joint le Grou; l'Omm-er-Rbia (c'est-à-dire la mère des herbages), profond et rapide fleuve, appelé ordinairement, par corruption, Morbéja; le Tensift, l'Ouad-Sous, l'Ouad-Chlèma ou Ouad-Noun. — Il semble d'abord qu'on devrait classer sur le versant du Sahara le Draha ou Drâa, le plus étendu des fleuves marocains, qui coule, en effet, au sud, vers le désert; et, sur l'autorité de Marmol, on a dit longtemps qu'il s'y perdait dans une sebkha; mais on sait aujourd'hui qu'après avoir formé le grand lac d'eau douce et poissonneux nommé Ed-Debaïa, à sec, il est vrai, pendant plusieurs mois, il tourne à l'ouest, et parvient à l'Atlantique, vers 28° 20' de latitude. Ce fleuve est-il l'ancien Daradus, Daras ou Darat? Près de son embouchure, il reçoit par la rive gauche une grande rivière nommée Saguiet-el-Hamra.

A l'est du Draha, plusieurs cours d'eau appartiennent tout entiers au versant du Sahara, et se perdent dans des *sebkha* du désert : c'est l'Ouad-Gheris ou Ziz; c'est l'Ouad-Guir, etc.

Le Maroc renferme des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb et de fer; mais les habitants ne se livrent point à leur recherche et à leur exploitation : les Berbers seuls tirent parti de quelques mines de cuivre, dont ils travaillent les produits, dans les environs d'Agâdir. C'est surtout dans le voisinage de Taroudant qu'on rencontre ce dernier métal.

Le climat d'une grande partie du Maroc est un des plus salubres et des plus beaux du monde. Les hauteurs de l'Atlas et les brises de mer y rafraîchissent l'atmosphère; cependant les plaines du Sahara marocain sont exposées au vent brûlant du désert. On éprouve, sur les hautes montagnes, des froids très-vifs, et des ouragans de neige y sont fréquents en hiver. Les pluies, qui règnent une moitié de l'année, commencent en septembre ; mais elles ne durent pas sans interruptions.

La végétation présente à peu près les mêmes productions que dans l'Algérie : des forêts de chênes à glands doux, de chênes lièges, de cèdres (alarzé), d'arbousiers, de genévriers, d'acacias, de magnifiques thuyas. Les dattiers des oasis du sud sont très-nombreux et portent des fruits en abondance. Le sol est partout d'une fécondité extraordinaire : il donne jusqu'à trois récoltes dans l'année.

Ce pays pourrait fournir l'Europe entière de froment, d'orge et de riz. L'avoine y croît spontanément; l'olivier, le citronnier, l'oranger, le cotonnier, la vigne, les fèves, les pois, les melons, les concombres, le tabac, le coton, plusieurs espèces de gommes, le safran, la canne à sucre, le dourah, sont parmi les richesses du Maroc. Malheureusement l'agriculture ne fait point de progrès depuis des siècles, parce que l'existence du laboureur est précaire, et que ses efforts et son industrie sont mis à contribution par une multitude de despotes avides ; l'exportation des grains est entravée par un système commercial déplorable.

Les méthodes et les instruments d'agriculture sont misérables. On n'emploie d'autre engrais, dit Gråberg de Hemsö, que celui que laissent les troupeaux en pâturant, ou bien l'on met le feu aux broussailles et aux arbres, et on laisse la flamme passer sur l'étendue du terrain dont on se propose de tirer parti. L'Arabe nomade, qui habite sous la tente, ne songe pas à un établissement fixe et permanent : il brûle les buissons et les arbres aussi longtemps qu'il en trouve dans son voisinage ; il déloge ensuite pour chercher une autre habitation et un autre terrain, et pour reprendre la même méthode de culture. On peut donc supposer qu'il n'y a de cultivé, dans le même temps, qu'un tiers environ de tout le pays.

Le règne animal offre des lions, des panthères, des hyènes, des daims, des gazelles, des sangliers, des autruches. Les animaux domestiques, qu'élèvent en grand nombre les Arabes et les Berbers, sont bien nourris et d'excellentes espèces, entre autres les dromadaires, les chevaux, les mulets, les bêtes à cornes, et surtout les moutons, qui produisent la plus belle laine que l'on connaisse.

Il y a des poules renommées par leur grosseur extraordinaire.

Jackson a évalué la population de l'empire de Maroc à 15 000 000 d'habitants. Chénier, Hœst et Lamprière ne la portaient qu'à 6 000 000. Gråberg de Hemsö y comptait, en 1833, 8 500 000 individus. Ce nombre nous paraît représenter encore assez bien la population actuelle ; il se trouve peut-être un peu au-dessus de la réalité.

Cette population se compose de différents peuples : les *Arabes*, les *Berbers* ou *Amazighs*, qui portent la plupart le nom de *Chilleuh*, et quelques-uns, au sud, celui de *Touaregs;* les *Maures*, qui comprennent les *Maures* proprement dits et les *Andalous*, descendants des Arabes chassés de l'Espagne; les *Juifs*, en grande partie descendants de ceux qui ont été chassés de la péninsule Hispanique ; des *nègres*, venus, la plupart comme esclaves, du Soudan ou de la Guinée; les

Francs ou Européens commerçants, en petit nombre, établis particulièrement dans les villes maritimes : les *Bohémiens*, que les Marocains appellent *Sidinafir;* enfin un petit nombre d'esclaves blancs, fort maltraités généralement.

La plupart des Berbers sont cultivateurs et pasteurs ; ils sont fixés surtout dans les montagnes, et ont une existence presque indépendante ; chaque tribu a son chef. Ils habitent des villages garnis de tours où ils sont toujours prêts à se défendre. Parmi leurs plus importantes tribus, on remarque les Aït-Youssi, les Aït-Yzdeg et les Aït-Atta. Les Arabes vivent sous des tentes ou dans des gourbis. Les Juifs, infiniment plus nombreux que dans les autres États de l'Afrique, sont tous commerçants, et, quoique méprisés des autres habitants, ils ont une grande prépondérance dans les affaires politiques.

Un ancien usage fait diviser l'empire en deux royaumes : celui de *Fez*, au nord, et celui de *Maroc*, au sud ; mais la vraie division est en provinces, dont nous donnerons plus loin le tableau.

Ici, sans nous embarrasser dans le labyrinthe de la topographie des royaumes et des provinces, nous ferons remarquer les principales villes. *Fez*, *Fès* ou *Fâs*, une des deux capitales de l'empire, située dans le nord, sur de petits affluents du Sbou, brille parmi les cités africaines par son ancienne réputation littéraire. L'amour des études y est aujourd'hui presque éteint. Cependant elle a conservé plusieurs écoles renommées dans toute l'Afrique ; on vante ses manufactures de soieries, de tissus de laine, de ces bonnets d'un usage si commun chez les Turcs et les Maures, et qu'on appelle *fès* en Turquie ; de beaux tapis, de maroquin rouge, d'armes et de poudre à canon. Son commerce est assez actif. Fez fut fondée en 793 par le fils d'Idris-ben-Abd-Allah, qui descendait d'Ali et de Fatime, et qui était venu d'Arabie s'établir dans le Maghreb. Idris-ben-Idris ne bâtit qu'une ville sur la rive droite de la rivière qu'on appelle Ouad-Fès, affluent du Sbou ; mais son petit-fils en bâtit une autre sur la rive gauche ; et c'est lui sans doute qui construisit en même temps la fameuse mosquée de Karouïin, la plus belle de l'empire de Maroc : la première de ces deux villes s'appelle *Blidah ;* la seconde, *Aïn-Alou*. Cent vingt ans après la fondation de Fez, une terrible rivalité s'élèva entre les deux villes de la rive droite et de la rive gauche, et ce malheureux état de choses ne cessa qu'un siècle après, lorsqu'Youcef-ben-Tachfin, à la tête des Berbers Lamtouna, s'en empara, vers 1086.

Vers 1220 ou 1230, Iakoub-ben-Abd-Allah, le second des Beni-Merin (Mérinites), fit bâtir, à 1 000 ou 1 500 mètres à l'ouest-sud-ouest de l'ancienne ville, une autre ville qu'il nomma Medinet-el-Beïda (la ville blanche) ; mais on ne lui a conservé que le nom de Fès-el-Djedid, et l'ancienne ville a pris par opposition le nom de Fès-el-Bâli (vieux).

Les Juifs ont leur quartier séparé dans le Nouveau-Fez. Entre cette ville et l'ancienne, sont de nombreux jardins et une enceinte carrée où sont toujours campés des soldats et des détachements de diverses tribus.

Deux forts près du Vieux-Fez et l'enceinte de murailles qui environne la double ville n'empêchent pas qu'elle ne soit très-facile à prendre.

Au milieu du Vieux-Fez, passe une rivière appelée *Ouad-el-Kantra*, qui va se jeter dans l'Ouad-Sous.

M. Renou pense que Fez a 30 ou 40 000 habitants, quoiqu'on évalue assez généralement la population de cette ville à 80 000 âmes.

L'empereur a dans la nouvelle ville un palais, qu'il habite rarement, et c'est là que se trouve la mosquée de *Karouïin*, à laquelle sont annexées les principales écoles savantes de Fez. Le bazar appelé *Kaïsseria* réunit tous les produits de l'Europe, du Levant et de l'intérieur de l'Afrique.

Fez a été très-florissante surtout au XIIe siècle : Léon l'Africain dit que la ville renfermait 700 temples, et qu'elle était un lieu de pèlerinage pour les mahométans qui ne pouvaient pas aller à La Mecque. Sa splendeur déclina lorsque les royaumes arabes de l'Espagne devinrent florissants ; mais elle reprit de l'éclat lorsque les Maures expulsés de l'Espagne y apportèrent la civilisation avancée de la péninsule Hispanique.

Zaouiet-Moula-Idris, à l'ouest-nord-ouest de Fez, est une ruine considérable et un lieu de pèlerinage, près de la rive gauche du Sbou : on y voit le tombeau d'Idris-ben-Abd-Allah, père du fondateur de Fez. C'est l'ancienne *Volubilis*, capitale de la Mauritanie Tingitane à la fin de la domination romaine. *Ksar-Féraoun*, ruine romaine qui est près de là, est probablement l'ancienne *Tacolosida*.

Méquinez ou *Meknès*, dans une plaine riante, entourée de collines, à 60 kilomètres ouest-sud-ouest de Fez, présente un bel aspect ; et c'est une des plus agréables cités de l'empire, celle où il règne le plus d'urbanité.

Meknès est peu ancienne. D'après M. Walsin-Esterhazy, elle fut fondée vers le milieu du Xe siècle, par une fraction des Znâta, les Meknêça, par le nom desquels elle est connue aujourd'hui. Son nom véritable était *Tâgdert* ou *Tâguedart*, d'après Édrisi. Elle est entourée d'une muraille assez forte, et contournée à l'est et au nord par une rivière nommée Ouad-ben-Nâcer. La ville fut considérablement augmentée au sud et à l'ouest par Moula-Ismaïl, qui commença à faire bâtir, en 1674, les murs de la Kasbah, située au sud-est de la ville. Il fit aussi construire, au sud-ouest, le palais impérial qui sert encore souvent de résidence aux sultans, et qui est lui-même une ville d'une étendue considérable, mais remplie de cours et de jardins. Suivant les renseignements les plus exacts, Meknès paraît avoir 15 000 habitants.

Ouezzan, au nord-ouest de Fez, s'élève au milieu de bons pâturages et de champs bien cultivés.

En nous dirigeant vers la frontière de l'Algérie, nous trouvons *Theza*, jolie ville de 10 000 habitants, située sur un rocher et devenue un instant, en 1847, le quartier général d'Abd-el-Kader ; elle est célèbre par ses fabriques de bournous. Plus loin, on remarque *Oudjda*, près de l'Isly.

Sur la côte de la Méditerranée, on trouve le célèbre *Rif* (*Er-Rif*), contrée montagneuse et âpre, qui n'est habitée que par des tribus berbères, belliqueuses, indépendantes et farouches, souvent adonnées à la piraterie, et dont l'ensemble peut, dans l'occasion, réunir de 40 à 50 000 fusils. Ce n'est pas, à vrai dire, un nom propre, mais un nom commun, qui signifie le *littoral* : il est synonyme du mot arabe *sâhel*, et son rapprochement du latin *ripa*, du français *rive*, est remarquable.

Le Rif renferme 14 grandes tribus ou plutôt confédérations, qui guerroient souvent entre elles, mais qui, liées par des affinités de race et de religion, sont prêtes à se coaliser contre une invasion étrangère.

La piraterie est particulièrement exercée par la tribu des *Guelaïa*, qui compte, dit-on, environ 4 000 fusils. Parmi les autres confédérations, les unes sont perpétuellement en hostilité avec le préside espagnol de Melilla. D'autres ont des mœurs plus adoucies; elles trafiquent avec nos tribus des frontières de la province d'Oran.

Le premier point important que nous trouvons sur cette côte, en nous dirigeant de l'est à l'ouest, est *Melilla* ou *Mlila*, nommée ainsi, croit-on, du miel excellent que l'on recueille dans ses environs, et bâtie sur le côté oriental de la péninsule terminée par le cap Tres Forcas.

Melilla a été prise en 1496 par le duc de Medina-Sidonia, et depuis elle a toujours appartenu à l'Espagne, malgré quelques attaques acharnées de la part des Berbers. En 1563, ceux-ci firent deux très-vives attaques, à un mois d'intervalle. Le sultan marocain Moula-Mohammed assiégea aussi sans succès Melilla en 1774, quoiqu'il fut en paix avec l'Espagne.

Le fort d'*Alhucemas* est situé sur un îlot, en face de l'ancienne ville d'*El-Mzemma*, dont il a pris le nom; il fut livré aux Espagnols par Abd-Allah, souverain de Maroc, dans le XVIe siècle, pour empêcher les Turcs d'Alger de s'y établir. Puis vient *Peñon de Velez*, formé de deux rues bâties en amphithéâtre, et bâti aussi sur un îlot, en face de la ville nommée *Bâdis* ou *Bâdes* par les auteurs arabes, *Velez de Gomera* par les Espagnols. Ces derniers construisirent, en 1508, une forteresse au moyen de laquelle on était complétement maître de la ville, et qui reçut le nom de Peñon de Velez; Moula-Mohammed s'empara de cette place en 1522; elle tomba au pouvoir des Turcs en 1554; les Espagnols la reprirent en 1564. Aujourd'hui ils conservent sur ce rocher une garnison à laquelle ils sont obligés d'envoyer de l'eau douce pendant une grande partie de l'année. Quant à la ville de Bâdis, elle est abandonnée.

La quatrième et la plus importante des places fortes ou présides (presidios) que les Espagnols possèdent sur cette côte, c'est *Ceuta* (anciennement *Abyla*, puis *Septa*), défendue par des fortifications formidables.

Cette place est à 28 kilomètres sud de Gibraltar, sur une presqu'île qui, d'abord très-mince, court à l'est, puis s'élargit un peu en s'avançant au nord; la ville occupe la langue de terre rapprochée du continent; la citadelle occupe le *Monte del Acho*, appelé autrefois *Djebel-el-Mina*, nom qui s'est conservé dans celui d'*Almina*, donné aujourd'hui à un faubourg situé entre la ville et la citadelle.

Ceuta, qu'on appelle aussi Sebta, paraît devoir son nom à quelques montagnes voisines que les Romains désignèrent sous le nom de *Septem Fratres*. Dans les premières années du VIIIe siècle, Ceuta, qui était occupée par les Goths, passa au pouvoir des Arabes, qui en firent le point de départ de leurs expéditions en Espagne. Le 21 août 1415, les Portugais s'en emparèrent : c'est la première place qu'ils occupèrent en Afrique. En 1578, après la mort du roi don Sébastien, Ceuta passa, comme le Portugal, au pouvoir de l'Espagne; en 1640, lorsque le Portugal recouvra son indépendance, elle resta aux Espagnols, qui l'ont toujours conservée depuis. Elle a 6 500 habitants. A 3 kilomètres de là, est le Djebel-Mouça, montagnes les plus élevées des bords du détroit; on les désigne quelquefois par leur nom berber d'*Idrâr-N-Zâtout*, la montagne des singes.

Entre Peñon de Velez et Ceuta, se trouve un port célèbre qui appartient à l'empire de Maroc : nous voulons parler de *Tétouan*, ou plutôt *Titdouân* ou *Tettdouin*, à 6 kilomètres de la mer, au pied d'une colline ; près de là, au sud, passe une rivière qui se jette à l'est dans la mer par une embouchure assez large, vers laquelle est le bâtiment de la douane appelé Martil. Elle fut dévastée par les Castillans dans les premières années du xve siècle. En 1564, Philippe II, voulant détruire ce port, qui servait de refuge à de nombreux corsaires, combla l'entrée de la rivière au moyen de navires chargés de pierres. Cependant on y fait encore un assez grand commerce. L'Angleterre y maintient un vice-consul de sa nation ; les autres puissances n'y sont représentées que par des agents consulaires pris parmi les israélites indigènes. Tétouan a environ 12 000 habitants. Les femmes sont renommées pour leur beauté. Les environs sont couverts de jardins riches en excellents fruits, principalement en raisins et en oranges.

A l'ouest de Ceuta, vers l'endroit le plus étroit du détroit de Gibraltar, est la petite île de *Peregil*, qui dépend des Espagnols et qui se trouve en face du château de Tolmo, en Andalousie. Vers le milieu de l'étendue du détroit est *Ksar-el-Seghir* (le petit château), appelé par abréviation *El-Ksar*, ou par les Espagnols Alcazar, à égale distance de Ceuta et de Tanger : cette place eut quelque importance pendant le règne d'Iakoub-el-Mansour (dans le xiie siècle), parce que c'est de là que ce prince faisait passer ses troupes en Espagne. Aujourd'hui c'est un petit village. Les Portugais possédèrent cette place de 1458 à 1540.

Plus loin, est *Tanger* ou plutôt *Tandjah* (l'ancienne *Tingis*, surnommée *Cæsarea*), bâtie en amphithéâtre, et qui présente un aspect magnifique ; mais l'intérieur est misérable. Elle fait cependant un commerce fort actif, et les États européens y ont presque tous des consuls. Excepté la rue principale, qui la traverse de l'orient au couchant, les rues sont étroites et tortueuses ; les maisons sont très-basses. Elle est dominée par une vieille *Kasbah*, qui sert de résidence au gouverneur. La principale mosquée est grande et belle. Cette ville a 5 ou 6 000 habitants.

C'est une ville fort ancienne ; fondée sans doute par les Berbers, anciens habitants du pays, elle a été convoitée par tous les peuples conquérants, à cause de sa position avantageuse. Les Phéniciens, les Romains, les Goths, la possédèrent successivement. Dans les premières années du viiie siècle, elle tomba au pouvoir des Arabes, qui la conservèrent plus de sept siècles. En 1437 et 1463, les Portugais, déjà maîtres de Ceuta, essayèrent vainement de s'en emparer ; mais en 1471, ils y entrèrent. Tanger resta deux siècles au pouvoir du Portugal. En 1662, la princesse Catherine apporta cette ville en dot au roi d'Angleterre Charles II. Mais après vingt-deux ans d'occupation, les Anglais l'abandonnèrent, en ruinant le môle et les fortifications. Depuis 1684, Tanger n'a pas été le théâtre d'événements dignes d'intérêt, jusqu'au 6 août 1844, où elle fut bombardée avec vigueur par le prince de Joinville.

Tanger est bâtie sur la pente orientale d'une colline qui termine à l'ouest une baie peu abritée des vents. Elle a une forme presque carrée, et possède, pour défense principale, une muraille flanquée de tours assez rapprochées ; la partie des fortifications qui regarde la mer a beaucoup souffert du bombardement ; mais, depuis,

on a travaillé avec une grande activité à les réparer. Il y a une chapelle catholique espagnole.

Après avoir doublé le cap Spartel, remarquable par une belle masse de basalte en colonnes, on rencontre sur le bord de l'océan, au sud de Tanger, dans un pays bien boisé, *Acila* ou *Arzilla*, l'ancienne *Zilis* ou *Zilia*, appelée ensuite *Julia Constantia*. Elle a été bâtie sans doute par les indigènes, puis possédée par les Carthaginois, les Romains et les Goths. Elle fut enlevée à ces derniers par les Arabes, en 713 Elle fut saccagée par les Anglais, en 936. Abd-er-Rahmân-ben-Ali, khalife de Cordoue, la rebâtit et la fortifia. Elle fut prise par les Portugais en 1471, mais abandonnée dans le siècle suivant. Ce n'est plus qu'un misérable bourg de 600 habitants, avec un petit port. A l'embouchure du Loukkos, est *Larache* ou *El-Araïch*, dont le nom signifie le *Jardin de plaisir*, probablement parce qu'elle est entourée de vergers, de jardins, de bois d'orangers et de palmiers. Elle n'est pas ancienne; mais, tout près de là, était la ville que les Romains nommèrent *Lixus*, *Lix* ou *Lixa*, à cause de la rivière voisine. Les ruines en existent encore à 4 kilomètres au nord-est d'El-Araïch, sous le nom de *Chemmis*. El-Araïch est sur une colline, à la rive gauche du Loukkos, qui y forme une île et se rend dans la mer par une embouchure étroite et difficile ; le mouillage est au nord-est de l'île. Lorsque les Portugais s'emparèrent d'Acila, en 1471, El-Araïch, jusqu'alors peuplée et florissante, fut abandonnée par la plupart des habitants. En 1477, les Portugais remontèrent le fleuve et débarquèrent dans l'île pour y construire une forteresse, mais ils furent obligés d'abandonner cette position. Vers 1491, les Marocains fortifièrent El-Araïch et la repeuplèrent ; mais, en 1504, une entreprise très-hardie des Portugais sur ce port eut un plein succès. En 1610, la ville fut livrée aux Espagnols, qui la gardèrent soixante-dix-neuf ans, sans en tirer aucun profit. En 1689, elle fut prise par Moula-Ismaïl, après un siége de cinq mois. En 1765, une escadre française tenta un coup de main hardi, mais inutile, sur l'entrée de la rivière. El-Araïch est défendue par quelques fortifications. C'est la résidence du pacha du Gharb. On y compte 2 à 3 000 habitants. Elle exporte principalement du liége, de la laine, des peaux, des écorces, des fèves, des haricots, des grains, et reçoit, en échange, du fer, du drap, des cotonnades, des mousselines, du sucre et du thé. Le liége vient du bois de Sâhel, situé à quelque distance au nord-est de la ville.

C'est près d'El-Araïch, à environ 10 kilomètres au sud-est, que se livra, en 1578, la fameuse bataille improprement appelée d'Alcazar, où périrent à la fois le roi don Sébastien, le prétendant Mohammed, dont il appuyait les droits, et le souverain Abd-el-Melek.

La plaine où se livra la bataille est une presqu'île comprise entre l'Ouad-el-Mkhâzen et le Loukkos.

C'est au sud d'El-Araïch, sur les bords du Loukkos, dans des prairies humides, qu'est *Ksar-el-Kebir* (le grand château), ou, par abréviation, El-Ksar (Alcazar), bâtie ou agrandie par Iakoub-el-Mansour ; sous ses murs était campé Abd-el-Melek, en 1578, lorsque le roi don Sébastien quitta Acila pour marcher contre lui. Près d'El-Ksar se livra le combat où Reilan perdit la vie, en 1673. Cette ville a 5 000 habitants, d'après Gråberg de Hemsö.

Nous passerons ensuite devant *Moula-bou-Selhâm,* qui est nommée aussi la *Vieille-Mamôra;* puis devant *Mamôra* ou *Mehedia,* dont les habitants se livrent à la pêche : Mehedia (c'est le nom moderne imposé à Mamôra) est sur la pente nord-ouest d'une haute colline et sur la rive gauche et à l'embouchure du Sbou. Elle fut bâtie par Iakoub-el-Mansour; elle n'avait qu'une faible importance, lorsque don Manuel de Portugal y envoya, en 1515, une armée navale, s'en empara et y construisit une forteresse. Mais, peu de temps après, Ouâtes, roi de Fez, la reprit. Les Espagnols la prirent en 1614; Moula-Ismaïl la reconquit en 1681.

Près de Mamôra, est une forêt marécageuse d'environ 30 000 hectares, peuplée de beaux arbres propres aux constructions navales; il y a aussi beaucoup de chênes à glands doux. Des lions et des sangliers assez nombreux habitent cette forêt. C'est entre El-Araïch et Mehedia, entre le Loukkos et le Sbou, que s'étend la plaine de *Mechra-Ramla,* une des plus vastes et des plus belles du Maroc.

Sur la rive droite et à l'embouchure du Bouragrag, s'élève *Salé* ou *le Vieux-Salé,* appelé *Sla* par les habitants; cette place offre dans sa rade un abri sûr aux navires, depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de septembre. Il s'y trouve les meilleurs chantiers de marine de tout l'empire. Elle est défendue par une muraille flanquée de hautes tours carrées, par une longue batterie et un fort de forme ronde. Les mosquées présentent des traces de belles sculptures d'une époque fort ancienne. Salé est la *Sala* des Grecs et des Romains. Cette ville fut prise en 1263 par Alphonse le Sage, qui en fut chassé peu de temps après par le roi de Fez. Depuis, elle a formé souvent un État indépendant qui a eu d'assez nombreux démêlés avec les puissances chrétiennes. M. Arlett lui donne 14 000 habitants.

Vis-à-vis de Salé, on voit, sur la rive opposée du Bouragrag, *Rabat* ou plutôt *Rbât,* qu'on appelle aussi *Nouveau-Salé,* et qui fut nommée d'abord *Rbât-el-Ftah* (le camp de la Victoire). On y compte, suivant M. Arlett, 24 000 habitants. Elle a une vaste enceinte de murailles flanquées de tours carrées. La hauteur sur laquelle elle est bâtie est couronnée par une *Kasbah.* Le port est bon et sûr, excepté par les vents d'ouest : on remarque à Rbât la tour de *Sma-Hassan,* haute de 50 mètres, et le tombeau du sultan Sidi-Mohammed.

Près et au sud-est de la ville, on voit *Chella,* en partie ruinée, et dont la principale mosquée renferme le tombeau du fameux Iakoub-el-Mansour, fondateur de Rbât. Chella était, selon d'Anville, la dernière station romaine sur cette côte, et le Bouragrag formait la frontière de l'ancienne Mauritanie.

Après avoir traversé, au sud de Rbât, sept à huit torrents ou rivières, on arrive à la ville déserte de *Mansouria,* située à quelque distance de la côte, et dont la mosquée a une tour de 25 mètres de hauteur. Elle doit son nom à Iakoub-el-Mansour, qui la bâtit à la fin du XIIe siècle. Mansouria fut ruinée à la fin du XVe siècle. A une dizaine de kilomètres de là, se présente *Fdala,* autre ville presque abandonnée. Puis on traverse celle de *Dar-Beïda* ou *Casa-Bianca* (la maison blanche); c'est l'ancienne *Anfa,* florissante jusqu'en 1468, époque à laquelle les Portugais la détruisirent de fond en comble. Mohammed la rebâtit sous le nom actuel. Elle est fréquentée par le commerce européen; cependant ce n'est qu'un village de quelques centaines d'habitants.

Azemmour est située sur une colline, près de la rive gauche de la Morbéja; son

nom primitif était *Azemmour-Cheykh-bou-Chouaïb* (les oliviers du cheykh Bou-Chaïb); elle est souvent écrite *Azamor*. Attaquée sans succès par les Portugais en 1508, elle fut prise par eux en 1513 et abandonnée trente-deux ans plus tard. Ce n'est plus qu'un grand village, de 7 à 800 âmes.

On aperçoit, à quelques lieues plus loin, *Mazagan*, ville de 2 000 âmes, dont la baie sablonneuse offre un bon mouillage aux navires. Les indigènes ne connaissent pas ce nom de Mazagan, qui est la dénomination européenne d'une ancienne place portugaise, bâtie sur l'emplacement d'une ville qu'Édrisi nomme *Mazighen*. Appelée *Castillo-Real* par les Portugais en 1506, elle prenait l'année suivante, parmi les indigènes, le nom d'*El-Bridja* (le Fortin); en 1769, celui de *Mehedouma* (la détruite), et en 1770 celui d'*El-Djedida* (la neuve). Aujourd'hui Mazagan n'a que 200 habitants.

A quelque distance de là, se trouvent les ruines de *Tit*, que l'on regarde comme une ancienne ville carthaginoise; et un peu plus au sud, après avoir doublé le cap Blanc, on rencontre *Oualidia*, où l'on pourrait faire un bon port.

Si, de cette partie de la côte, on veut se rendre à Maroc, on traverse la province de Dekkâla, célèbre par sa belle race de chevaux et par ses nombreux troupeaux de brebis et de chèvres.

Maroc est appelée par les indigènes *Marrâkch* ou *Marrâkech*; les Espagnols la nomment *Marruecos*, les Anglais *Morocco* ou *Marocco*. C'est la capitale de l'empire, quoiqu'elle ne soit pas toujours la résidence du sultan. Elle est dans une vaste et belle plaine, à quelque distance au nord des parties les plus hautes de l'Atlas, près de la rive gauche du Tensift. Une muraille flanquée de tours en forme l'enceinte. Le palais impérial, situé hors des murs, est un immense édifice, accompagné de beaux jardins. Parmi les mosquées, on remarque surtout celle de *Moazin*, celle de *Koutoubia*, bâtie sur le même modèle et à la même époque que la Giralda à Séville; l'*Emdrasa*, à laquelle est annexé un collége et où l'on voit plusieurs tombeaux de sultans. La plus belle fontaine publique est celle de *Chroub-ou-Chouf*. Le *Bel-Abbas* est un édifice qui renferme dans sa vaste enceinte un sanctuaire, un mausolée, une mosquée et enfin un hôpital pour 1 500 malades. Signalons encore le grand bazar de *Kaïsseria*; la porte de *Bab-er-Roum*, très-beau morceau d'architecture mauresque, dont le nom ferait croire qu'elle a succédé à une porte romaine. Les rues de Maroc sont étroites et irrégulières. Le Mellaha, ou le quartier des Juifs, est un enclos muré, beaucoup plus sale que le reste de la ville. Cette capitale renferme de grands magasins de blé qui ont été construits par des architectes danois. Elle possède des manufactures de soieries, de papier et de maroquin.

Maroc fut fondée en 1073 par le fameux Ioucef-ben-Tachfin; elle atteignit sa plus grande prospérité presque au début, et elle comptait alors, dit-on, 800 000 âmes: depuis ce temps elle n'a fait que déchoir; Gräberg en évaluait la population, en 1834, à 50 000 habitants. Elle occupe une superficie considérable, mais qui offre beaucoup de places vides. Les beaux aqueducs qui lui apportent de l'eau prise au pied de l'Atlas sont en partie ruinés.

Au sud-est de Maroc, au pied septentrional du mont Miltsin, on trouve de vastes ruines appelées *Tassremout*: ce sont des restes d'épaisses murailles en pierres

de taille, de bains, de voûtes et d'autres constructions qui paraissent avoir dû appartenir à une ville romaine ou peut-être phénicienne. Non loin de là, est *Aghmât*, double ville, dont celle qui est la seule accessible aux voyageurs porte le nom d'*Aghmât-Ourika* et l'autre celui d'*Aghmât-Aïlan*.

Nous ne savons quel est l'état actuel de *Tinmal* ou *Tenmâlt*, dans l'Atlas, dépeinte par Edrisi comme une grande forteresse. En s'avançant assez loin à l'est de Maroc, on rencontre, sur les flancs septentrionaux de l'Atlas, *Demnat*, ville riche, assez grande, peuplée presque uniquement de Chilleuh et de Juifs, près de la rivière Tesent, affluent du Tensift ; — puis *Tâdla*, sur un affluent de la Morbéja ; — enfin, beaucoup plus à l'est, sur la Malouïa, *Ksabi-el-Cherfa*, qui est l'*Aksabi-Surefa* de l'itinéraire de Caillié.

Descendons le Tensift, et nous trouvons à son embouchure les ruines de *Gouz*, un peu au sud de *Safi* ou *Asfi*, qui est elle-même au sud du cap Cantin, dans un pays sablonneux et stérile. Safi fut autrefois le centre du commerce avec les Européens ; au commencement de l'année 1508, les Portugais, profitant des dissensions politiques, s'en emparèrent sans coup férir, et la conservèrent jusqu'en 1541, époque à laquelle ils l'abandonnèrent volontairement. La ville reprit bientôt son ancienne splendeur, et elle fut le centre d'un commerce important jusqu'à la fondation de Soueïra ; depuis lors, elle n'a fait que déchoir.

Mogador ou *Soueïra*, ville de 20 000 habitants, à une quinzaine de lieues au sud de l'embouchure du Tensift et très-près et au nord de l'embouchure de l'Ouad-el-Ksab (rivière des roseaux), est aujourd'hui le principal comptoir de tout l'empire. Cette ville a été bâtie en 1760, sur les plans d'un ingénieur français ; elle est fortifiée, et l'on y remarque la haute tour de Ben-Hassan. Son port, le plus important du Maroc, est formé par une petite île, et défendu par une longue et belle batterie, ouvrage d'un Génois. Comme tous ceux de cette côte, il se comble de sable.

Les Français bombardèrent et prirent Mogador en août 1844. L'île du port reçut alors le nom d'île de *Joinville*. Les montagnes à l'est de Mogador sont très-belles et parsemées de maisons isolées. Elles sont couvertes de bois d'argân, dont le fruit très-dur renferme une amande plate propre à faire de l'huile.

En s'avançant à l'intérieur, à l'est de Soueïra, on rencontre l'ancienne ville de *Tednest*, qui était, il y a plus de trois siècles, la capitale du pays de Haha, et que les Portugais prirent et saccagèrent en 1514.

Après avoir franchi les dernières croupes occidentales de l'Atlas, on entre dans la province de Sous, où s'offre à nous, sur les bords de l'océan, la petite ville d'*Agâdir* ou *Agâdey*, dont le port est le plus grand et le mieux abrité de tout l'empire.

Ce n'était dans l'origine qu'un petit château nommé Santa-Cruz, bâti, vers 1500, par un seigneur portugais, pour protéger un établissement de pêche. Le roi de Portugal l'acheta, et fit bâtir à sa place une petite ville forte. En 1536, elle fut prise par le chérif Moula-Ahmed. Léon l'Africain l'appelle *Garguessem*. Le nom d'Agâder a sans doute été donné à la ville, dès sa fondation, par les tribus berbères voisins ; ce mot signifie *muraille, place forte :* c'est *Agâder-N-Irir*, la place forte du coude, c'est-à-dire du *cap* ; tel est en effet le nom berber du cap

situé au nord-ouest de la ville et qu'on appelle ordinairement Gher ou Aguer ; on l'appelle aussi *Afourni.*

En suivant la côte, on trouve *Assa,* petite ville à l'embouchure de l'Ouad-Meça ; plus *Aglou,* qui a 600 habitants, et dont le nom a été défiguré en *Aguilon* ou *Agulon;* tandis que, dans l'intérieur, on voit *Taroudant,* capitale de la province et peuplée de 20 000 âmes, sur l'Ouad-Sous ; — *Ouzioua,* très-commerçante ; — *Igli,* qui a été la capitale du Sous, et qui possède des mines de cuivre antimonial ; — *Tenzert;* — *Taghaboust* ou *Taghavost,* peut-être la Tagana de Ptolémée, aujourd'hui obscure bourgade et donnée par Léon comme la plus grande ville du Sous ; — *Akka,* où s'arrêtent les caravanes de Tombouctou, et qui a 200 maisons habitées par des musulmans et 50 par des Juifs ; elle est entourée d'une campagne bien cultivée ; — *Agâder-Domma ;* — *Ouezzan ;* — *Talant* ou plutôt *Tellent-Sidi-Hechâm,* qui devint, en 1810, la capitale d'un petit État indépendant, fondé par Sidi-Hechâm, fils du chérif Ahmed-ben-Moula ; — *Iligh,* où l'on voit le tombeau vénéré de cet Ahmed-ebn-Moula ; — *Tillin; Tamanart; Ofrân* ou *Ifrân,* dans le pays d'Ouad-Noun, avec 150 maisons, dont la moitié sont habitées par des Juifs, et avec les mines de cuivre, autrefois exploitées, de la montagne d'Iein ; — *Ouad-Noun,* capitale du pays du même nom, sur l'Ouad-Boukoukma, qu'on appelle aussi Ouad-Chlèma et Ouad-Noun ; c'est l'entrepôt du commerce de la Nigritie, et le grand marché des Arabes du désert, qui viennent y échanger des chameaux, des chevaux, de la gomme et des plumes d'autruche, contre des étoffes de laine, du blé, de l'orge et des dattes. Les Juifs y font presque exclusivement le commerce. Les environs de cette ville sont très-fertiles.

En général, l'Ouad-Noun et la partie méridionale du pays de Sous sont remarquables par l'intelligence et l'activité des habitants, qui font un grand commerce avec Tombouctou et dont plusieurs s'enrichissent ainsi en peu d'années. On appelle ordinairement cette partie du Maroc le Sous-el-Aksa (l'extrême Sous). On l'appelle aussi *Guezoula* ou *Djezoula.* N'est-ce pas le nom altéré de l'ancienne *Gétulie?*

Maintenant portons-nous assez loin à l'est, et explorons cette intéressante contrée qu'on appelle *Drâa :* on nomme particulièrement *Ouad-Drâa* le bassin supérieur du fleuve de ce nom. L'une des premières villes que nous y trouvons, en y entrant par le sud, est *Tatta,* peuplée d'environ 10 000 habitants, et célèbre par la foire qui se tient chaque année après le pèlerinage de La Mecque. Elle paraît devoir son nom à la tribu Aït-Atta, qui habite cette partie du Maroc. Dans le sud de l'Ouad-Drâa, est *Tagumadert* ou *Tigumedet,* ville célèbre par la famille de chérifs qui, au commencement du XVIe siècle, s'empara de tout l'empire. On voit encore dans ce pays *Zaouiet-en-Nasria, El-Hamid, Mimcina,* par où a passé Caillié dans son retour de Tombouctou au Maroc ; — *Tammegroût,* qui est un centre pour plusieurs caravanes ; — *Tezerin,* chef-lieu d'une oasis du même nom où l'on compte 6 villes ou bourgades et 15 villages. La tribu d'*El-Arib,* qui a acquis une si triste célébrité par l'assassinat du voyageur Davidson, habite dans le sud du pays de Drâa, aussi bien que dans le Grand désert.

Au nord-est de la province de Drâa, s'étend celle de *Tafilêlt* (vulgairement *Tafilet*), sur les bords du Ziz. Elle comprend 365 villes ou ksour. Cette célèbre

oasis, qui correspond probablement au *Thaloubath* de Ptolémée, est composée d'un grand nombre de villages, et offre une quantité de ruines qui servent encore aujourd'hui à la construction de maisons nouvelles. La ville principale, *Seffalate*, que nous nommons aussi, ordinairement, *Tafilèlt*, est entourée de palmiers et d'oliviers, et se trouve au milieu d'une vaste plaine ; l'industrie y consiste dans la culture des arbres, la fabrication des étoffes de laine et la préparation des cuirs appelés *filàli* (de Tafilèlt), et connu sous le nom de *maroquins*.

Marmol est le premier auteur moderne qui parle de Tafilèlt. Il dit que c est une ancienne ville berbère. Elle paraît avoir porté d'abord le nom de *Fàdja*, puis celui de *Filàl*. Elle s'appelle aussi, dans le pays, *Medinet-el-Amra*.

Gourlàn est un des lieux les plus importants de l'oasis, où l'on remarque aussi *Er-Riçani, Tamziout, El-Marka, Mdakra*.

Les plus fameuses ruines de l'oasis de Tafilèlt sont celles de *Sedjelmeça* ou *Sedjelmaça*, qui était déjà détruite en 1515. Bâtie, selon Bekri, en 757, elle causa la ruine de Terra et de Ziz. Elle fut ruinée à la suite des révolutions violentes qui éclatèrent sous le règne de Beni-Merin. Mais a-t-elle été rebâtie depuis l'époque où Léon l'Africain constata sa ruine? M. Berbrugger croit pouvoir affirmer qu'elle existait encore au moins jusqu'en 1710 de notre ère, ce qui n'infirmerait point, du reste, l'assertion de Léon, la ville ayant probablement été rebâtie après l'époque dont il parle. MM. Walckenaer et d'Avezac ont établi l'identité des vallées de Tafilèlt et de Sedjelmaça. MM. Berbrugger et Renou croient pouvoir préciser la situation de la ville au sud-est et près de Tafilèlt.

L'oasis de Tafilèlt élève d'excellents chevaux, de bons mulets, des ânes, des bœufs, des moutons.

Parmi les tribus qui l'habitent, on remarque les *Aït-Gheris*, qui appartiennent à la famille berbère.

Au sud-est du Tafilèlt, est l'oasis de *Tebelbelt*, qu'ombragent beaucoup de dattiers, et qui contient trois villes.

Au nord-est, si l'on franchit l'Ouad-Guir et le Djebel-Antar, on arrive à l'importante oasis de *Figuig*. C'est une agglomération de villages, dont les principaux sont sur l'Ouad-el-Halouf, rivière qui n'a d'eau que pendant l'hiver; mais on a creusé, de distance en distance, sur son cours, des puits ou *taouedj*, qui sont autant de citernes intarissables.

Ce territoire cultive beaucoup de garance, de dattes, de figues, de fruits de toute espèce. Il y a de grandes contestations de village à village, pour la possession des eaux. Les habitants excellent dans l'art de faire des mines ; dans leurs siéges de ksar à ksar, c'est toujours par des mines que procèdent les assiégeants.

La population de Figuig est industrieuse. Chaque ksar a ses brodeurs, ses cordonniers, ses forgerons, ses selliers, ses bouchers, ses menuisiers, ses armuriers. Tous sont d'ailleurs jardiniers et commerçants.

Ils exportent des vêtements, des broderies, des bottes et des pantoufles piquées de soie, très-renommées, des bournous noirs et blancs imperméables ; des haïks ; des gandouras ou chemises de laine, des ceintures de femmes, des cordes de poil de chameau pour turbans, des coiffes de femmes, appelées beknous.

Ils tirent beaucoup de marchandises de Fez, de Tafilèlt, de Touât, et beaucoup d'Arabes viennent s'en approvisionner chez eux. L'importance de son commerce a fait donner à Figuig le surnom de *Fès-Seghir* (Petit-Fez).

La nourriture habituelle des habitants est le kouskoussou, la datte, la chair de bœuf et la chair de chameau. Contrairement aux habitudes des femmes du désert, les femmes ne sortent que voilées. Le Figuig paye au Maroc un tribut d'un demi-boudjou par dattier.

La tribu très-considérable des *Doui-Menia* ou *Zegdou* s'étend entre Figuig, à l'est, les Kerzas, au sud, et Tafilèlt, à l'ouest. Ces hommes belliqueux, à l'instinct de pillage et de vagabondage, ont fait donner à leur territoire le nom de *Beled-el-Moukahla* (le pays du fusil). Ils sont comme une barrière où viennent se briser les Berbers de l'ouest, qui convoitent incessamment Figuig. Au reste, ils s'occupent du commerce avec passion. Les Zegdou parlent l'arabe; presque tous pourtant sont de sang mêlé; quelques-uns ont même le teint tout à fait noir; ils sont élancés, bien faits et vigoureux.

En descendant le cours de l'Ouad-Guir, on trouve plusieurs oasis intéressantes, telles que celle de *Guahède*, et surtout, vers la partie la plus basse de ce fleuve, l'oasis de *Drâfa*, qui a de nombreux villages et de belles forêts de dattiers.

Le souverain du Maroc prend le titre d'empereur de Maroc, de Sous, de Fez et des possessions de l'empire d'Occident.

Les peuples de l'empire Marocain, esclaves d'un despote absolu, ne connaissent, pour ainsi dire, aucune espèce de loi positive: ils n'ont pour règle que le bon plaisir de leur prince. Partout où il établit sa résidence, l'empereur rend la justice en personne; il siége à cette fin ordinairement deux fois par semaine, quelquefois quatre, dans une place d'audience nommée *Mechouâr*. C'est là que toutes les plaintes lui sont adressées; tout le monde y trouve accès; l'empereur écoute chaque individu, étranger ou indigène, homme ou femme, riche ou pauvre. Toute distinction de rang cesse, et chacun a le droit d'approcher du maître commun sans la moindre gêne. La sentence est prononcée sur-le-champ.

La politique du souverain est d'appauvrir le plus possible les habitants de ses États, dans l'idée que, tant qu'ils sont pauvres, ils n'ont pas les moyens de se révolter. Par conséquent, il entrave tant qu'il peut leur prospérité, leur commerce avec les étrangers.

L'administration marocaine, à l'exception des audiences impériales dont on vient de parler, est un tissu de désordres, de rapines et de troubles. Les gouverneurs portent le titre de *khalifa*, de *pacha* ou de *kaïd*. Ces gouverneurs réunissent dans leurs mains le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire; du moins ne renvoient-ils aux juges que les affaires d'une nature très-compliquée. Dans quelques villes, comme à Fez, il y a des *cadis* ou juges indépendants et investis d'une grande autorité. Opprimés et vexés par le souverain et les courtisans, tous ces gouverneurs et juges oppriment et vexent à leur tour le peuple; le plus simple officier pille légalement au nom de son maître. Les richesses qu'on peut entasser de cette manière finissent par tomber dans les mains du sultan, qui, sous quelque prétexte, fait destituer, accuser et condamner ceux qui ont amassé des

trésors. Le souverain peut prendre à un sujet tout ce qui n'est pas rigoureusement nécessaire pour l'empêcher de mourir de faim ; les sommes confisquées sont censées être déposées dans le trésor commun des musulmans, et c'est là tout le compte que l'on en rend. On conçoit les effets d'un semblable système d'administration. Le peuple, soupçonneux, cruel et perfide, ne respecte aucun lien ; tous cherchent à se dépouiller les uns les autres ; point de confiance, point de lien social, à peine des affections momentanées ; le père craint son fils, et le fils déteste son père.

Il n'y a, sur la surface du globe, aucun prince dont le pouvoir soit plus illimité que celui de l'empereur de Maroc. Il est le maître absolu de toutes les terres, de tous les hommes, et l'héritier de toutes les fortunes de ses sujets, par suite d'un système inouï de despotisme.

« On ne peut, dit M. Snider-Pellegrini, se faire une idée de l'état de misère auquel sont réduits les habitants de Maroc, même ceux qui passent pour les plus riches.

« Tous, grands et petits, sont obligés de se montrer pauvres, afin de ne pas donner le moindre soupçon de fortune ; car aussitôt qu'il vient à l'oreille de la cour qu'un individu a augmenté son bien-être, il devient suspect, et il ne passe pas longtemps sans être saisi ; aussi chacun vit-il très-misérablement. Un bournous, qui est le seul vêtement que porte un Marocain, passe de père en fils. Dans les maisons, point de meubles. On ne mange point de viande, on marche sans chaussure, sauf de rares exceptions, et cependant tous ont de l'argent et beaucoup d'argent, car ils sont industrieux ; les produits de leurs manufactures de Fez, de Méquinez et de Rabât sont fort recherchés pour le Soudan et pour Tombouctou, où ils se vendent très-cher. Tout l'argent produit par ce commerce, chacun a soin de le cacher sous terre, à des places très-éloignées les unes des autres et connues seulement du propriétaire. Il y a certains Marocains dont la fortune est enfouie en dix et quinze endroits différents, ce qu'ils ont fait dans la pensée que, si une partie venait à être découverte, ils pussent au moins compter sur les autres.

« A la mort d'un individu, l'empereur est son héritier légal. Un employé accompagné de soldats se rend à la maison du défunt et enlève tout ce qu'il y trouve. La famille reste dans la plus complète misère, si par malheur elle n'a pas quelque chose de caché. Mais souvent un père de famille meurt sans avoir confié à sa femme ou à ses enfants le secret de ses cachettes, soit parce qu'il se croyait encore loin de la mort, soit de crainte d'être trahi, car, dans ce dernier cas, outre qu'il aurait perdu son trésor, il serait mis en prison et battu jusqu'à ce qu'il eût fait connaître tous les points où il a enfoui de l'argent, et même, après avoir tout avoué, il sera battu encore, parce qu'on croira qu'il lui reste encore à avouer.

« Plusieurs Marocains haut placés m'ont assuré qu'il y avait dans le Maroc, cachés sous terre, plus de 500 millions de douros (2 650 000 000 de francs). »

Les diverses religions qui admettent l'unité de Dieu sont tolérées. Ils y a des monastères catholiques à Maroc, à Mogador, à Méquinez et à Tanger ; cependant les moines catholiques, à Maroc et à Méquinez, sont surveillés de près et exposés à des vexations. Il est certain aussi que les Juifs, extrêmement nombreux et répandus même dans les vallées du mont Atlas, sont traités avec l'inhumanité la plus révoltante. Leur situation civile et morale est un phénomène très-singulier. D'un côté, leur industrie, leur adresse, leurs connaissances, les rendent maîtres du com-

merce et des manufactures; ils dirigent la monnaie royale, ils lèvent les droits d'entrée et de sortie, ils servent comme interprètes et comme chargés d'affaires; d'un autre côté, ils éprouvent les vexations les plus odieuses, et même les traitements les plus épouvantables. Il leur est défendu d'écrire en arabe, et même de connaître les caractères arabes, attendu qu'ils ne sont pas dignes de lire le Koran. Leurs femmes ont ordre de ne point porter des habits verts, et de ne voiler qu'à demi leur visage. Un Maure entre librement dans la synagogue, et maltraite même les rabbins. Les Juifs ne peuvent passer devant une mosquée que nu-pieds; ils sont obligés d'ôter leurs pantoufles à une grande distance. Ils n'osent pas monter à cheval, ni s'asseoir les jambes croisées en présence des Maures d'un certain rang. Souvent ils sont attaqués par les polissons dans les promenades publiques; on les couvre de boue, on leur crache au visage, on les assomme de coups; ils sont forcés de demander grâce, en traitant de *sidi* ou seigneur celui même qui vient de les outrager. Si un Juif, pour se défendre, lève la main contre un Maure, il court risque d'être condamné à mort. Travaillent-ils pour la cour, ils ne sont point payés, et s'estiment heureux de ne pas être battus. Un prince *Ichem* se fit apporter un habit par un tailleur juif: l'habit n'était pas juste; aussitôt le prince veut massacrer le Juif; le gouverneur de la ville intercède, et le Juif en est quitte pour avoir la barbe arrachée poil par poil. A Tanger, il parut au milieu de l'hiver une ordonnance qui enjoignit aux Juifs de marcher nu-pieds, sous peine d'être pendus la tête en bas. Enfin on les condamne souvent à être jetés, comme Daniel, dans la fosse aux lions, à Maroc; mais comme les gardiens des lions sont Juifs eux-mêmes, il en arrive rarement des malheurs; les gardiens ont soin de bien nourrir les lions, et de ne laisser leurs compatriotes qu'une nuit dans la fosse.

Des voyageurs ont vanté beaucoup la beauté des Juives marocaines. M. Narcisse Cotte ne partage pas cet enthousiasme. « Sans doute, dit-il, la plupart de ces femmes ont des traits plus réguliers, des yeux plus grands et plus brillants que les femmes du nord de l'Europe. Mais aussi, quelle absence de noblesse! quelle grossièreté même sur tous ces visages! L'âme semble étouffée sous cette enveloppe opulente, et jamais la sensibilité ne vient illuminer ces traits mornes et froids. Les yeux sont purs et doux, mais de cette douceur inanimée qui est propre aux yeux des génisses ruminant à l'aise au milieu d'herbes grasses. Non, les Juives du Maroc ne sont pas belles. La fraîcheur du teint, l'éclat d'une beauté qui s'épanouit à l'abri des orages de l'esprit et du cœur, font presque tout le charme de ces êtres qui croissent et se développent à l'ombre de leurs alcôves, et à la manière des plantes grasses; encore ces charmes ne font qu'apparaître pour s'évanouir aussitôt. Le soin que les Juives, comme toutes les femmes de l'Orient, prennent de s'engraisser de bonne heure, ne tarde pas à en faire des êtres informes qui deviennent repoussants bien avant la quarantième année. Ces traits feront assez comprendre que les grâces délicates ne se révèlent pas au sein du peuple israélite marocain. Tout y est matière, et rien de plus. Les cérémonies religieuses n'échappent pas à ce cachet de grossièreté: les bœufs qu'on égorge en présence des invités, le sang de ces victimes qui couvre les murailles et dont on asperge l'assistance, les mets qu'on dévore depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, les parfums qu'on prodigue, tout enfin, jusqu'au luxe sans art qui fatigue et éblouit, rap-

lèvent les droits
hargés d'affaires;
même les traite-
abe, et même de
de lire le Koran.
de ne voiler qu'à
gue, et maltrait
ée que nu-pieds;
n'osent pas mon-
ures d'un certain
nades publiques;
me de coups; ils
celui même qui
contre un Maure.
cour, ils ne sont
prince *Ichem* se
aussitôt le prince
Juif en est quitte
milieu de l'hiver
sous peine d'être
s, comme Daniel,
lions sont Juifs
ont soin de bien
dans la fosse.
rocaines. M. Nar-
la plupart de ces
plus brillants que
noblesse! quelle
s cette enveloppe
rnes et froids. Les
propre aux yeux
les Juives du Ma-
té qui s'épanouit
arme de ces êtres
à la manière des
s'évanouir aussi-
ent, prennent de
informes qui de-
raits feront assez
peuple israélite
religieuses n'é-
en présence des
n asperge l'assis-
du soleil, les par-
e et éblouit, rep-

merce et des manufactures; ils dirigent la monnaie royale, ils lèvent les droits d'entrée et de sortie, ils servent comme interprètes et comme chargés [illegible]

s
vien
comp
maroc
chappe
invités, [illegible] on asperge l'assis-
tance, les mets qu'on dévore depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, les par-
fums qu'on prodigue, tout enfin, jusqu'au luxe sans art qui fatigue et éblouit, rap-

lèvent les droits

asperge l'assis-
du soleil, les par-
e et éblouit, rup-

pel
ses

liè
et,

sor
et
d'é
y d
en
ma
pre
ain
lor
tar

à
sèd
Le
per
le
leu
l'âr
rac
la
me
fon
tic
gui
Qu
cor
le
aut
du

« p
les
ce
dav
de
que
que
par
cor

pelle cet « *Israel incrassatus, impinguatus, dilatatus,* » à qui Moïse reprochait ses grossières préoccupations.

Les femmes juives, comme la plupart des Marocaines d'ailleurs, aiment singulièrement le clinquant, les colliers, les anneaux d'or et d'argent autour des jambes et jusque sur les pieds.

Elles se peignent la figure d'une manière étrange. « Leurs cils, ajoute M. Cotte, sont noircis avec le *koheul*, et cet artifice prête à des yeux naturellement grands et brillants un éclat singulier et des scintillements étranges. Les unes se contentent d'étaler du vermillon sur leurs joues ; les autres les couvrent d'un fard blanc, et y dessinent, avec du cinabre, des triangles qui rappellent les barbares peintures en honneur parmi les sauvages du Nouveau Monde. Toutes ont les pieds et les mains teints d'une couleur résineuse d'un rouge sombre : elles l'obtiennent en pressant du *henné*, sorte de poix gluante, autour de la partie qu'elles prétendent ainsi embellir. Enfin, en passant sur leurs lèvres et leurs gencives une écorce colorante, elles obtiennent une autre teinture rougeâtre qui met le dernier sceau à *tant de charmes*. »

Les Maures ont la plus haute idée d'eux-mêmes et de leurs pays. Ces esclaves à demi nus appellent tous les Européens *agein*, c'est-à-dire *barbares*. Ils possèdent quelques vertus, mais elles ne sont fondées sur aucun principe de morale. Le despotisme les a trop avilis. Ils n'ont aucune idée de la liberté, ils ont même perdu l'usage des mots qui signifient *honneur* et *sentiment*. Ils ne connaissent ni le patriotisme, ni les liens de parenté ou d'amitié. Ils n'ont d'autre mobile que leur intérêt ; le fatalisme le plus outré semble anéantir chez eux les facultés de l'âme. Jamais un Maure ne désespère ; ni les souffrances, ni les pertes ne lui arrachent une plainte ; il se soumet à tout ce qui lui arrive, comme déterminé par la volonté de Dieu ; il espère toujours dans un meilleur avenir. Les Maures n'admettent entre eux aucune distinction fondée sur la naissance ; il n'y a que les fonctions publiques qui donnent un rang particulier ; et parmi les étiquettes particulières qui règnent à la cour des princes de Maroc, on en cite une qui est très-singulière : le nom de la *mort* n'est jamais prononcé devant la personne du sultan. Quand il est indispensable d'annoncer à ce souverain la mort d'une personne quelconque, on emploie la périphrase suivante : « Il a rempli sa destinée ; » sur quoi le monarque répond gravement : « Que Dieu lui fasse miséricorde ! » D'après une autre superstition, les nombres 5 et 15 ne doivent jamais être nommés en présence du prince.

Les Maures marocains professent un respect sans bornes pour leurs *saints*, « personnages dégoûtants, dit M. Cotte, qu'on voit errer en grand nombre dans les villes et surtout dans les champs de sépulture, où leur aspect hideux rappelle ce que les fables de l'Orient nous ont appris des goules voraces, avides de cadavres. La plupart, femmes ou hommes, sont à peine vêtus de guenilles infestées de vermine, et n'ont jamais connu les soins les plus vulgaires de la propreté ; quelques-uns même vont entièrement nus, et, perchés comme des cigognes sur quelque tertre élevé, étalent cyniquement leurs nudités au grand jour. Le peuple partage le respect des docteurs pour des êtres qu'on l'accoutume à considérer comme doués d'une grande influence sur les événements publics et privés. Grâce

à cette opinion, les *saints* jouissent d'une liberté à laquelle on n'oppose guère de limites. Ils sont l'objet d'une sollicitude qui ne les laisse jamais dépourvus. Ils entrent à toute heure dans les plus riches maisons, où leur présence est considérée comme un bienfait. Ils prennent librement ce qu'ils veulent, et les plus pauvres s'en estiment honorés. Les femmes recherchent leurs faveurs et s'en enorgueillissent ; la sainteté est transmissible de père en fils. Les enfants qui naissent au hasard de ces unions fugitives seront eux-mêmes des saints, et c'est un honneur pour les familles de compter un saint parmi leurs membres.

« Au Maroc, pour être inscrit au catalogue des saints, il suffit d'être fou, idiot, imbécile, ou même de savoir paraître tel. Le titre de saint se donne aussi à quelques sombres dévots qui savent étonner par des pratiques ou des mœurs singulières. »

Les principaux revenus du sultan sont de dix sortes : l'*achour*, ou les dîmes, prélèvement en nature sur tous les produits du sol ; la *neïba* ou les contributions directes ; la *djazia* ou la capitation des Juifs ; l'*el-ankès* ou les octrois et les patentes ; le *kess'b-ed-droubb* ou le monnayage ; les *auaïd-el-goumroug* ou les douanes, qui rendent énormément, car l'importation n'est pas seulement pour la consommation du Maroc, mais aussi pour le transit qui passe à l'est et au sud, et tout paye le même taux ; le *tahhouit* ou le monopole de la cochenille, du soufre, du fer et de quelques autres marchandises ; les *keraz* ou les droits sur le louage des chameaux, mulets, ânes, maisons et jardins ; les *déiates* ou amendes imposées aux particuliers et aux communautés pour les meurtres et autres crimes dont les auteurs n'ont point été découverts ; les *hadéiates* ou présents, offrandes aux lits de justice, subsides des puissances étrangères. La somme de tous ces revenus est d'environ 14 millions de francs. Les dépenses du sultan s'élèvent à moins de la moitié de cette somme ; le reste est enfoui dans le *beit-el-mall* (c'est-à-dire la maison des richesses), ou le trésor impérial, actuellement établi à Méquinez, où se trouvent accumulées des sommes énormes.

L'armée de terre de l'empereur, ou le *maghzen*, compte environ 20 000 hommes en temps de paix, 80 000 en temps de guerre. La partie la plus remarquable de cette armée est la garde impériale, qui se compose de nègres appelés *Bou-Kari*, et qui a joué dans ce pays un rôle analogue à celui des janissaires en Turquie et des mamelouks en Égypte. Voici comment un voyageur récent (1) explique l'origine et apprécie l'état actuel de cette garde célèbre.

« Un prince aussi adroit que cruel, Moula-Ismaïl, connu par l'ambassade célèbre qu'il envoya à la cour de Louis XIV, se voyant sans cesse menacé malgré sa vigilance et son activité, conçut le projet de créer un corps de troupes privilégiées, attachées à sa personne, capables d'exécuter toutes ses volontés et de veiller nuit et jour à sa défense ; mais il comprit que, s'il choisissait les éléments de cette troupe dans les tribus puissantes qui étaient en rapports continuels avec lui, il serait à leur merci et verrait son pouvoir sans cesse menacé par elles. Il résolut, en conséquence, d'adopter un système différent et auquel personne avant lui n'avait encore pensé.

(1) Voir le *Moniteur de l'armée*, 1858.

« Il envoya chercher dans le Soudan et dans les provinces de l'intérieur dix mille nègres jeunes et vigoureux, leur fit embrasser l'islamisme, leur donna des terres et de l'argent, les maria à des femmes esclaves de la même couleur qu'eux et en forma sa garde. Ces hommes, animés d'une haine profonde et instinctive contre les autres races, étaient entièrement dévoués à leur maître, dont ils exécutaient aveuglément les ordres. Ils faisaient trembler les indigènes et répandaient dans tout le pays la plus profonde terreur. L'empereur, pour entretenir le fanatisme de cette milice redoutable, voulut lui donner un patron religieux capable d'enseigner les préceptes de Mahomet. Son choix tomba sur Sidi-Bou-Kari, connu par son savoir profond et ses convictions ardentes. Chaque soldat jura sur le Koran, entre ses mains, fidélité à l'empereur, et promit d'exécuter ses ordres en tout et pour tout. Le livre sacré, conservé religieusement, existe encore dans la grande mosquée de Fez. Les soldats de la garde noire, depuis ce moment, ont pris le nom de Bou-Kari, qu'ils portent encore aujourd'hui.

« Les Bou-Kari, dont le nombre ne tarda pas à être augmenté, acquirent dès le principe un pouvoir sans bornes; leur chef en vint à traiter d'égal à égal avec l'empereur, à lui dicter même parfois ses volontés en le menaçant de le déposer.

« Moula-Ismaïl maintint les Bou-Kari en les comblant de richesses; mais à la mort de ce prince, arrivée en 1737, ils se révoltèrent ouvertement et violèrent les lois de l'empire en appelant au trône le plus jeune de ses fils, au détriment de l'aîné, auquel ils firent subir d'horribles mutilations. Les populations en armes voulurent soutenir les droits de l'héritier légitime; les Bou-Kari, mieux armés et mieux organisés, les attaquèrent et remportèrent sur eux plusieurs victoires, qui furent suivies de cruautés sans exemple. Dans une seule ville de 4 000 âmes, tous les habitants, femmes, enfants et vieillards furent empalés par eux.

« Ils ne maintinrent pas néanmoins l'héritier qu'ils avaient choisi et proclamèrent à sa place un de ses oncles, qui acheta le trône en leur donnant la moitié du trésor impérial. Après avoir exploité ce malheureux, qui dissipa ensuite pour eux toutes les richesses du pays, ils le livrèrent aux tribus berbères révoltées, et celles-ci le firent mourir en le brûlant vif. Depuis, les Bou-Kari ont régné de fait, et leur puissance est devenue d'autant plus grande que leur nombre, augmenté successivement, a été porté en 1755 au chiffre énorme de 75 000 hommes.

« Sous le règne du successeur de Moula-Abd-Allah, de l'empereur Sidi-Mohammed, qui fut un des plus grands princes de sa dynastie, les Bou-Kari, ayant demandé des faveurs qui leur furent refusées, se révoltèrent, s'emparèrent de la ville de Fez et cherchèrent à proclamer l'un des fils du souverain, qui ne voulut pas dépouiller son père. Sidi-Mohammed parvint à les apaiser en leur donnant de l'argent, les dispersa par des moyens adroits dans les différentes provinces de l'empire, et diminua peu à peu leur nombre et leurs priviléges.

« Sidi-Mohammed mourut en 1783; son successeur, Moula-Yezid, suivit un système entièrement opposé au sien. Il rappela auprès de lui la milice noire, la reconstitua et en fit l'instrument le plus actif de ses cruautés. Le règne de ce prince fut une longue suite de monstruosités cruelles; son plus grand plaisir était de faire dévorer par des lions ses prisonniers de guerre. Le supplice du pal lui ayant

paru trop insignifiant, il inventa le supplice du mur, qui consistait à renfermer dans un mur, qu'on construisait autour d'eux, les patients, dont la tête seule était libre. On leur enduisait de miel le visage, qui était dévoré par les insectes. L'empereur s'amusait à voir souffrir les infortunés qu'il avait soumis à ce hideux supplice. Les Bou-Kari furent les instruments dociles des volontés de ce monstre. Sous son règne, néanmoins, comme sous celui de son prédécesseur, ils se distinguèrent en combattant les ennemis de l'empire. Yezid mourut, comme il avait vécu, des suites de ses forfaits et de ses débauches.

« Les Bou-Kari perdirent leur influence à sa mort. Ils eurent cependant encore une phase brillante sous l'empereur Moula-Sliman, et soutinrent pendant son règne un siége célèbre dans la ville de Meknès, assiégée par des tribus berbères innombrables. En 1805, leur nombre fut réduit à 20 000 hommes, leur organisation considérablement modifiée. L'empereur actuel, qui monta sur le trône en 1822, trouva l'institution de cette milice réduite à un rôle presque nul. Sans la relever et sans lui donner l'importance qu'elle avait autrefois, il comprit néanmoins qu'il y avait là les éléments d'une force qu'il pourrait utiliser, en présence surtout de la difficulté qu'il éprouvait, par suite du caractère nomade de son peuple, de former une armée régulière. Il constitua les Bou-Kari sur de nouvelles bases, les organisa en corps de 500 hommes et les envoya dans les différentes provinces de l'empire, ne réservant auprès de lui qu'un nombre suffisant pour garder sa personne.

« Aujourd'hui, la garde noire comprend un effectif de 6 000 hommes, recrutés avec soin et bien armés. L'empereur a pour sa défense personnelle un corps de 500 hommes, qui ne le quitte jamais et qui comprend 300 cavaliers et 200 fantassins. Ces hommes sont vêtus avec luxe et ont un aspect véritablement martial. Leur costume se compose d'une tunique rouge émaillée d'or et que recouvre un magnifique bournous blanc; ils portent un sabre recourbé en forme de cimeterre, une paire de pistolets à la ceinture et un grand fusil arabe. Parmi les cavaliers, la moitié sont armés de lances et portent, au lieu de fusils, des carabines tromblons. Cette dernière arme à feu est très-remarquable. On ne la trouve dans aucune autre région de l'Afrique.

« Les Bou-Kari sont les seules troupes régulières et disciplinées de l'empire. A la bataille de l'Isly, eux seuls ont fait bonne contenance; ils disent fièrement aujourd'hui qu'ils n'ont jamais été vaincus que par les Français, qui ne sont pas des hommes, mais des *djenouns*, êtres surnaturels envoyés contre eux par les esprits malins qui inspirent les infidèles. »

Fez et les autres grandes villes sont gardées par des milices municipales; Safi et Soueïra ont des garnisons régulières, soldées et habillées; mais les autres ports sont défendus par les habitants, qui, avec ceux des campagnes voisines, forment une espèce de garde nationale qui ne sort jamais de sa province.

La plus grande partie du pays est réellement au pouvoir de peuplades berbères, toutes indisciplinées, et qui, pour la plupart, sont en lutte permanente avec le maghzen, ou jouissent d'une indépendance absolue. Elles débordent sur tout le territoire entre Fez et Maroc, au point qu'il n'existe pas de communication directe entre les deux capitales.

Agglomérées au cœur du pays, couvrant tous les versants de la chaîne qui le traverse dans toute sa longueur, ces populations berbères en représentent le seul élément vivace. Cette race énergique, a rejeté hors du centre qu'elle occupe l'élément arabe, qui y avait pénétré à l'époque de la conquête ; cependant elle est restée soumise au pouvoir du sultan, parce que ce pouvoir a un caractère religieux, dont l'action est puissamment augmentée par l'organisation des marabouts et des corporations religieuses.

L'armée de mer se compose de 15 000 hommes, tant soldats que matelots, employés et officiers de tous grades. La marine compte 3 bricks ou goëlettes, portant ensemble environ 40 pièces de canon, et 15 chaloupes canonnières.

Il est naturel qu'un pays aussi peu civilisé que le Maroc n'exporte presque que des matières premières. Le commerce est entravé par le système le plus despotique.

L'exportation des produits du Maroc, comme de ceux qui viennent de l'intérieur de l'Afrique dans cet empire, est, en principe général, dit M. Snider-Pellegrini, prohibé pour le commerce et réservé en monopole au profit de l'empereur ou de ses créatures. Cependant il y a un petit nombre d'articles dont la sortie est permise de temps en temps, payant des droits d'exportation plus ou moins élevés, selon les ports plus ou moins favorisés. Voici les articles dont l'exportation est permise en ce moment : la gomme, la cire, les laines lavées, les laines brutes, l'huile d'olive, les peaux de bœuf, de mouton, de chèvre, le maïs et les fèves, mais la permission d'exporter ces deux derniers articles n'est accordée qu'aux favoris et aux ministres, qui s'associent des négociants ordinaires pour cette exploitation ; ce qui vaut d'énormes revenus à l'empereur, car, s'il connaît que les uns ou les autres ont fait une grosse fortune, il les met en prison sous quelque prétexte, et, pour racheter leur liberté, ils sont obligés de verser dans les caisses impériales tout l'argent gagné.

Les bestiaux, la viande sèche ou salée, les légumes, le miel, le bois, les os, le blé, l'orge, dont il y a des quantités immenses, sont prohibés à la sortie. Voilà pourquoi les cultivateurs sont obligés de mettre leurs riches récoltes dans les silos, où elles finissent par se pourrir.

On importe des draps, de la quincaillerie, du fer de Biscaye, des épiceries, du thé, enfin du bois de construction, qui manque sur la côte, quoiqu'il soit probable qu'il s'en trouverait sur le mont Atlas si l'on se donnait la peine de l'y chercher. C'est de Gibraltar que le Maroc reçoit presque toutes les importations européennes.

Le commerce le plus actif des Marocains paraît être celui qu'ils font avec Tombouctou et Ghadamès, au moyen de caravanes. C'est surtout à l'époque des départs et des retours du pèlerinage de La Mecque que les caravanes sont importantes.

Longtemps les Européens ont éprouvé les plus grandes difficultés à parcourir le Maroc, et ont été exposés aux plus tristes vexations : des traités récents conclus avec les principales puissances permettent de voyager dans toute l'étendue de l'empire, autorisent les consuls ou chargés d'affaires à élever des monuments destinés aux cultes chrétiens, assurent aux Européens la jouissance de leurs biens et de

leur sûreté personnelle, etc. Dans un intéressant ouvrage (1), M. d'Arlach a démontré que notre influence au Maroc va sans cesse grandissant, et que nos relations commerciales et industrielles avec ce pays ne tarderont pas à être très-avantageuses. La France a forcé, en 1856, le sultan à payer, pour les pirateries des Rifains, une indemnité qui doit avoir des conséquences importantes, en déterminant l'empereur, qui n'exerçait sur le Rif qu'une autorité purement nominale, et qui n'y était guère respecté que comme le chef du pouvoir religieux, à ressaisir l'exercice de la souveraineté effective; car il tiendra, sans nul doute, à réprimer des actes de piraterie dont les conséquences désormais doivent retomber sur lui.

(1) *Le Maroc et le Rif* en 1856.

TABLEAUX DES PAYS BARBARESQUES.

SITUATION DE LA BARBARIE : Entre 23° 30′ (sud du Fezzan) et 37° 20′ (cap Blanc de Bizerte) de latitude nord.

Entre 13° 45′ de longitude ouest (embouchure du Drâa) et 23° de longitude est (limite orientale du Benghazy).

SITUATION DE DIVERS POINTS DE LA BARBARIE.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE N.			LONGITUDE.			
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
ALBORAN (île)	35	56	0	5	21	32	O.
ALGER (le fanal)	36	47	20	0	44	10	E.
ARAÏCH (El-) ou LARACHE	35	12	50	8	29	24	O.
ARZEU (le fort)	35	51	39	2	37	21	O.
BENGHAZY	32	7	30	17	41	20	E.
BIZERTE	37	17	20	7	30	20	E.
BOMBE (île de la)	32	22	28	20	53	47	E.
BON (cap) (la tour)	37	4	20	8	43	11	E.
BÔNE (l'hôpital)	36	53	58	5	25	41	E.
BOUGIE (Gouréya)	36	46	34	2	44	36	E.
CALLE (La) (le moulin)	36	53	55	6	6	0	E.
CARTHAGE (cap) (tour)	36	51	11	8	1	4	E.
CEUTA (mont del Acho)	35	54	4	7	36	30	O.
CHERCHEL (fort)	36	36	48	0	8	19	O.
COLLO (mosquée)	37	0	40	4	12	27	E.
COLOMBI (île)	36	26	20	1	24	25	O.
CONSTANTINE (la Kasbah)	36	22	21	4	16	36	E.
DERNE (le château)	32	42	55	20	15	50	E.
DJIDJELLI (la mosquée)	36	49	54	3	24	23	E.
FER (cap de) (l'îlot)	37	5	5	4	49	31	E.
FEZ	34	6	3	7	21	34	O.
GALITE (la) (pic oriental)	37	31	14	6	36	30	E.
GHER (cap)	30	38	0	12	12	0	O.
GIAMOUR (île) (sommet)	37	7	43	8	28	2	E.
GOULETTE (la) (le pavillon)	36	47	33	7	58	14	E.
HAMMAMET (la mosquée)	36	23	37	8	17	23	E.
MAMÔRA (VIEUX-)	34	52	30	8	45	24	O.
MANSOURIA	33	46	10	9	40	24	O.
MAROC	31	37	20	9	56	24	O.
MATIFOU (cap)	36	48	54	0	53	30	E.
MELILLA	35	18	15	5	16	25	O.
MERS-EL-KEBIR (la tour)	35	44	21	3	1	25	O.
MÉZURATA (cap)	32	25	25	12	49	20	E.
MOGADOR ou SOUEIRA	31	30	30	12	4	24	O.
MOSTAGANEM (le fort)	35	55	57	2	14	46	O.
ORAN (château de Santa-Cruz)	35	42	40	2	59	39	O.
PORTO-FARINA (le fort)	37	10	7	7	52	11	E.
RACHGOUN (île)	35	56	45	3	48	59	
RAZAT (cap)	32	56	45	19	14	5	E.
SALÉ (NOUVEAU-) ou RABAT	34	2	45	9	5	54	O.
SPARTEL (cap)	35	47	0	8	15	6	O.
TABARKA (île) (tour du nord)	36	58	2	6	25	2	E.
TANGER	35	47	13	8	8	25	O.
TEDLÈS (cap)	36	54	20	1	54	0	E.
TRES FORCAS (cap)	35	27	55	5	16	25	O.
TRIPOLI (le consulat)	32	55	40	10	51	18	E.
TUNIS (pavillon de France)	36	46	48	7	50	52	E.
UTIQUE (ruines d')	37	3	13	7	43	59	E.
ZAFARINES (îles) ou DJAFARIN (île du milieu)	36	11	0	4	46	10	O.

DIVISIONS ET SUBDIVISIONS PRINCIPALES.

I. — RÉGENCE DE TRIPOLI (en turc, *Tharaboulouci-Gharb* (c'est-à-dire *Tripoli de l'ouest*).

PROVINCES, ETC.		SUPERFICIE.	POPULATION.
5 LIVAS (d'après l'*Annuaire de l'empire Ottoman*).	Benghazy.....	616 000	600 000
	Tharaboulous (Tripoli).....		
	Khams (Mézurata, etc.).....		
	Djebeli-Gharbié.....		
	Fèzan (Fezzan).....	309 000	

II. — RÉGENCE DE TUNIS (en turc, *Tounous*).

17 KAZAS (d'après l'*Annuaire de l'empire Ottoman.*)	Tounous (Tunis).....	147 380	2 000 000
	Bizarth (Bizerte).....		
	Kalaï Thabarka.....		
	Kaf (Kef) et Emdoun.....		
	Meknè, avec Sinan, Tastour et Thabour-souk.....		
	Afrikiè (Africa) et Badja (Badia).....		
	Mathar.....		
	Dakhil et Suleïman.....		
	Kalaï-Kalioubia.....		
	Kalaï-Hamama (Hammamet).....		
	Sahel, avec Souzè (Sousa), Ledjem (El-Djem) et Mahadia.....		
	Asfakas (Sfaks) et Kerknè (îles Kerkenna).....		
	Kaïrouan.....		
	Djerid.....		
	Djerbè (Zerbi).....		
	Arz.....		
	Zarzis.....		

III. — ALGÉRIE.

PROVINCES, ETC.				SUPERFICIE.	POPULATION.
PROVINCE D'ALGER.	DIVISION D'ALGER. (Siégeant à Blidah).	Subd. de Blidah.	Cercle de Blidah.....	43 000 kilom. carrés dans le Tell, 83 000 dans le Sahara.	875 000, dont 75 000 Européens, en 1856 (sans l'armée).
		Subd. de Dellys.	Cercle d'Alger.....		
			— de Tizi-Ouzou..		
			— de Drâ-el-Mizân.		
			— de Dellys.....		
			— de Fort-Napol..		
		Subd. d'Aumale.	Cercle d'Aumale (annexe à Beni-Mançour).....		
		Subd. de Médéah.	Cercle de Médéah.....		
			— de Boghar.....		
			— de Laghouat (annexe à Djalfa).		
		Subd. de Milianah.	Cercle de Milianah....		
			— de Cherchel....		
			— de Teniat-el-Hâd.		
		Subd. d'Orléansville.	Cercle d'Orléansville..		
			— de Tenez.....		
	DÉPARTEMENT D'ALGER.	Arrond. d'Alger (préfecture).	District ou commissariat civil d'Alger...		
			— de Cherchel...		
			— de Tenez.....		
			— de Blidah.....		
		Arr. de Blidah (sous-préfect.)	District de Blidah.....		
			— de Médéah.....		
			— de Milianah...		
			— de Marengo...		
		Confédération de la Grande-Kabylie (voir p. 59)	Aghalik de Tenez.		
		Bach-aghalik de Sebaou.	— d'El-Esnam.		
		Aghalik des Flica.	— des Beni-Menna.		
		Kaïdat des Isser-Gheraga.	— des Sbeah.		
		— des Isser-Gheraba.	— de l'Ouarensenis.		
		— des Khachna.	— du Guebla.		
		— des Beni-Djaad.	Bach-aghalik des Djendel.		
		Bacha-aghalik de l'Ouad-Sâhel.	Aghalik de Boghar.		
		Aghalik des Arib.	— des Bou-Akne.		
		— des Simân.	— des Mokhtar.		
		Kaïdat des Beni-Mouça.	— du Dirah supérieur.		
		Khalifalik des Hadjout.	— du Dirah inférieur.		
		Aghalik des Douair.	Kaïdat des Ouemmougha-Gheraba.		
		— de Médeah.	— des Oulad-Amer.		
		— des Beni-Menacer.	Bach-aghalik du Sud-Est.		
		— des Zatyma.	— des Oulad-Naïl.		
		— des Braz.	Aghalik des Larbaa.		
		— des Beni-Hidja.	Confédération des Beni-Mzab.		

PROVINCES, ETC.				SUPERFICIE.	POPULATION.
PROVINCE D'ORAN.	DIVISION D'ORAN.	Subd. d'Oran..	Cercle d'Oran (annexe à Aïn-Temouchen).....	35 000 kilom. carrés dans le Tell, 67 000 dans le Sahara.	555 000, dont 55 000 Européens, en 1856 (sans l'armée).
		Subd. de Mostaganem.	Cercle de Mostaganem..		
			— d'Ammi-Moussa..		
		Subd. de Sidi-bel-Abbès.	Cercle de Sidi-bel-Abbès (annexe à Daya).....		
		Subd. de Mascara.	Cercle de Mascara.....		
			— de Géryville.....		
			— de Saïda.....		
			— de Tiaret.....		
		Subd. de Tlemcen.	Cercle de Tlemcen.....		
			— de Nemours.....		
			— de Sebdou.....		
			— de Lalla-Maghrnia.		
	DÉPARTEMENT D'ORAN.	Arrond. d'Oran. (préfecture).	District ou commissariat civil d'Oran		
			— d'Arzeu.....		
			— de Saint-Denis du Sig.....		
			— de Mascara.....		
			— de Tlemcen.....		
		Arrond. de Mostaganem (sous-préfecture.)	District de Mostaganem.		

Kaïdat du Dahra.
Aghalik des Medjeher.
— de Cheliff et Mina.
— des Meslem.
— des Beni-Ouragh.
— des Fiita.
— d'El-Bordj.
— de Mostaganem.
— des Beni-Chougran.
— des Hachem-Cheraga.
— des Hachem-Gheraba.
— des Amer-Cheraga.
— des Garaba.
— des Smela.

Aghalik des Douaïr.
— d'Aïn-Temouchen.
— des Beni-Ouazan.
— des Ghossel.
— des Oulassa.
— des Oulad-Riah.
— du Djebel du sud.
— des tribus sahariennes.
— de la Yagoubia.
— des Sdama.
— de Tiaret.
— du Djebel-Amour.
— des Sidi-Cheykh.

PROVINCES, ETC				SUPERFICIE.	POPULATION.
PROVINCE DE CONSTANTINE.	DIVISION DE CONSTANTINE.	Subd. de Constantine.	Cercle de Constantine..	73 000 kilom. carrés dans le Tell, 102 000 dans le Sahara.	1200000, dont 35000 Européens, en 1856 (sans l'armée).
			d'Aïn-Beïda.....		
			— de Philippeville..		
			— de Djidjelli.....		
			Poste de Tebessa.....		
		Subd. de Bône.	Cercle de Bône.....		
			— de La Calle.....		
			— de Guelma.....		
			— de Souk-Arras...		
		Subd. de Bathna.	Cercle de Bathan.....		
			— de Biskra.....		
		Subd. de Sétif.	Cercle de Sétif.....		
			— de Bougie.....		
			— de Bordj-bou-Aréridj.....		
			— de Bou-Sada.....		
	DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE.	Arr. de Constantine (préfecture).	District ou commissariat civil de Constantine..		
			— de Sétif.....		
		Arr. de Bône (sous-préf.).	District de Bône.....		
			— de La Calle....		
			— de Guelma.....		
		Arr. de Philippeville (sous-préfecture).	District de Philippeville.		
			— de Bougie.....		
	Kaïdat de l'Ouad-Kebir (de l'est).		Kaïdat des Salhaona.		
	— de l'Ouad-bou-Hadjar.		— des Oulad-Khanfer.		
	— de Bône.		Territoire des Harakta.		
	— de l'Edough.		Kaïdat des Oulad-Zlouan.		
	— des Eulma-Meslah.		— des Nemencha.		
	— de l'Ouad-Kebir.		— des Oulad-Amara.		
	— du Zouarha.		— de l'Aourès.		
	— du Guebla.		— de Bathna.		
	— du Guergour.		— des Oulad-bou-Aoun.		
	Confédération des Ouled-Abdel-Djebar.		— des Oulad-Seilem et des Oulad-Derradj-Cheraga.		
	— des Fenaya.		— du Hodna.		
	— des Zeghfaoua.		— des Oulad-Naïl.		
	Kaïdat des Abbès.		— de l'Ouad-Ghaïr.		
	— des Aïdel.		— des Sahari.		
	Khalifalik de la Medjana.		— de Biskra.		
	Kaïdat des Righa-Dahra.		— du Zab-Cherqui et de l'Amar-Khaddou.		
	— des Righa-Guebala.		— du Djebel-Cherhar.		
	— du Ferdjiouah.		— des Oulad-Zekri et des Oulad-Naïl-Cheraga.		
	— des Abd-en-Nour.		Territoire de l'Ouad-Ghir (Ouad-Rir.)		
	Territoire des Azel et des Melk.		Confédération des Beni-Mzab.		
	Kaïdat de Guerfa.		Aghalik d'Ouargla.		
	— de Guelma.				
	— des Hanencha.				
	des Oulad-Yaïa-ben-Thaleb.				

Population civile européenne en 1856.

COMPARÉE A CELLE DE 1852.

Année.	Recensés nominativ.	Inscrits en bloc.	Total.
1856	150 282	8 388	167 670
1852	124 401	7 477	131 878
En plus	34 881	911	35 792

Soit une augmentation moyenne d'environ 9 000 individus par année.

Répartition par nationalité en 1856 :

Français	92 738
Espagnols	41 237
Portugais	112
Italiens	9 113
Anglo-Maltais	6 841
Anglo-Irlandais	138
Belges et Hollandais	464
Allemands	5 367
Polonais	232
Suisses	1 753
Grecs	33
Autres nationalités	1 054
Total	159 282

Répartition de la population européenne par sexe :

SEXE MASCULIN.

Célibataires	54 639	87 457
Hommes mariés	30 123	
Veufs	2 695	

SEXE FÉMININ.

Filles	36 858	71 825
Femmes mariées	29 477	
Veuves	5 490	
Total		159 282

Classement par religion :

Catholiques	153 833
Protestants	4 539
Israélites	910
Total	159 282

Classement de la population :

Urbaine		98 988
Rurale agricole	47 371	60 294
Rurale industrielle	12 923	
Total		159 282

Nota. De 1852 à 1856, la population urbaine s'est accrue d'environ 18 500 habitants. La population rurale s'est élevée de 44 258 à 60 294.

Effectif de la population des tribus indigènes de l'Algérie

ADMINISTRÉES MILITAIREMENT PAR LA FRANCE, AU 1er JANVIER 1855.

2 056 298 individus, dont 625 296 hommes, 630 800 femmes, et 800 202 enfants. Effectif des hommes en état de porter les armes : 317 186 individus, soit 252 117 fantassins et 65 069 cavaliers.

Cette population se répartit entre les différentes races de la manière suivante :

Kabyles, environ	650 000
Arabes	1 150 000
Berbers proprements dits	300 000

Population indigène des villes et centres

OCCUPÉS PAR LES EUROPÉENS, A LA MÊME ÉPOQUE.

105 865 individus, dont 81 329 appartenant aux familles kabyle, arabe, berbère proprement dite, maure, turque et koulougli, 3 488 nègres, 21 048 israélites.

Comparaison de la culture indigène en 1855 et 1856

(EXTRAIT D'UN RAPPORT DU MINISTRE DE LA GUERRE A L'EMPEREUR).

	Nombres d'hectares cultivés en 1855.	Nombre d'hectares cultivés en 1856.	Augmentation.
Province d'Alger	520 040	564 720	44 680
Province d'Oran	438 817	620 103	181 786
Province de Constantine.	806 714	897 701	90 987
TOTAUX	1 765 071	2 082 524	317 453

Impôt indigène (EXTRAIT DU MÊME RAPPORT).

	En 1855.	En 1856.	Augmentation en 1856.
Province d'Alger	3 648 804 fr.	4 646 585 fr.	997 781 fr.
Province d'Oran	3 680 860	5 053 815	1 372 955
Province de Constantine.	3 650 724	3 818 256	167 532
TOTAUX	10 980 388	13 518 656	2 538 268

---

pulation rurale s'est

IV. EMPIRE DE MAROC.

	PROVINCES, ETC.	SUPERFICIE.	POPULATION.
AU NORD DE LA CHAINE PRINCIPALE DE L'ATLAS, C'EST-A-DIRE GENERALEMENT DANS LE TELL.	Amalat (gouvernement d'un *aamil*) d'Oudjda...	341 000 kil. c. dans le Tell, 252 000 dans le Sahara.	Environ 8 000 000
	— — — d'Er-Rif.....		
	— — — de Tétouan.....		
	— — — de Tandja (Tanger).....		
	— — — d'El-Gharb.....		
	— — — de Fez.....		
	— — — de Théza.....		
	Pays des Aït-Thsegrouchen.....		
	— des Aït-Youssi.....		
	— des Beni-Hassan.....		
	— des Zemmour-Chellah.....		
	— des Zaaëres.....		
	— des Zayane.....		
	Amalat des Tadla.....		
	— des Dukkàla ou Dekkàla.....		
	— d'Adda.....		
	— d'Ahmar.....		
	— de Rahamna (où se trouve Maroc).....		
	— de Dehamnate.....		
	— de N'Téfa.....		
	— de Mesfiou.....		
	— d'Aamar.....		
	— des Oulad-bou-Sba.....		
	— des Chiadma.....		
	— des M'Touga.....		
	— des Haha.....		
AU SUD DE LA CHAINE PRINC. DE L'ATLAS, C'EST-A-DIRE DANS LE SAHARA MAROC. IN.	Amalat de Sous.....		
	Pays de Djezoula (comprenant l'Ouad-Noun, le Taougnat, les Aït-Arbil, le Semouguen, etc.).		
	Pays de Drâa ou Draha (comprenant la vallée d'Ouad-Drâa et d'autres territoires).....		
	Pays des Aït-Atta.....		
	— des Sedrat.....		
	— de Trôdra.....		
	— des Aït-Iefelman.....		
	— de Tafilêlt ou Tafilêt.....		
	— des Beni-Guil.....		
	— de Figuig.....		
	— des Oulad-Djerir.....		
	— des Douï-Menia.....		
	Amalat du Sahara (Tebelbêt, El-Ghafa, etc.)....		

POPULATION.

LIVRE DOUZIÈME.

Sahara proprement dit ou Grand désert.

Nous avons parcouru, dans la Barbarie, des déserts qui tiennent au Sahara, et que nous avons décrits sous les noms de *Sahara tunisien*, *Sahara algérien* (appelé, par comparaison, le *Petit désert*), *Sahara marocain*. Il nous reste à visiter le *Sahara proprement dit*, le *Sahara-el-Faldt*, ou, si l'on veut, le *Grand désert*, qui s'étend, dans l'acception ordinaire du mot, depuis la Nubie et l'Égypte jusqu'à l'océan Atlantique, et depuis les oasis d'Ouargla et des Beni-Mzab jusque près des rives du Niger.

Environ 8 000 000

Il prend dans une grande partie de son étendue, particulièrement au sud du Sahara algerien, le nom d'*El-Heurg*, *El-Hagar* ou *El-Hoggar*.

On donne à la partie du Sahara voisine de l'Égypte et de la Nubie le nom de *désert de Libye*.

De la Nubie au cap Blanc, on compte, dans la plus grande longueur du Sahara, 7 800 kilomètres, et sa plus grande largeur est de 1 700 kilomètres, de l'oasis d'Ouargla au pays de Damerghou.

Ce vaste désert du nord-ouest de l'Afrique semble être un plateau peu élevé au-dessus du niveau de la mer, couvert de sables mouvants, parsemé de quelques collines rocailleuses et de quelques vallons où l'eau rassemblée nourrit des arbrisseaux épineux, des fougères et de l'herbe. Les montagnes qui bordent l'océan Atlantique ne présentent pas une chaîne, mais seulement des pics isolés; elles se perdent vers l'intérieur dans une plaine couverte de cailloux blancs et aigus.

Les plus considérables de ces chaînes de la côte sont les montagnes *Noires* (*Djebel-el-Açouad*), près du cap Bojador, et les montagnes *Blanches* (*Djebel-el-Abiad*), près du cap Blanc. Dans la partie orientale du désert, s'élèvent les monts *Tibesty*. Au nord, règnent, de l'est à l'ouest, les collines sablonneuses du *Hoggar* (*Djebel-Hoggar*). Au milieu, sur les routes du Fezzan au Soudan, sont les montagnes, souvent escarpées, d'*Aka-Kous*, de *Timghé*, d'*Eghellah*, de *Doghem*, de *Baghsen*, de *Bilma*. Une des plaines les plus unies et les plus nues est celle de *Tanzerouft*, qu'on rencontre dans le nord, en sortant des montagnes du Hoggar.

Peu de fleuves à signaler dans ce vaste espace : on remarque seulement, vers la côte de l'océan, au sud du cap Bojador, le fameux fleuve de l'*Or*, le *Rio de Ouro*

des Portugais, situé près et au nord du tropique du Cancer, et dont l'embouchure ressemble à une anse considérable; les Portugais prétendent y être arrivés les premiers, en 1436; cependant le Majorquin Ferrer paraît l'avoir visité dès 1346, et Béthencourt y aborda probablement en 1402. Les rivières *Saint-Jean* et *Saint-Cyprien* se montrent aussi sur ces rivages inhospitaliers, mais sans qu'on puisse rien préciser sur leur cours.

Les collines de sable, souvent transportées par le vent, sont rangées en lignes semblables aux flots d'une mer. A Teghaza, et en quelques autres endroits, un sel gemme, plus blanc que le plus beau marbre, s'étend en vastes couches sous un banc de roche. On ne parle d'aucun autre minéral du désert; mais sur l'extrême lisière méridionale, Golberry a trouvé des masses de fer natif, dont la description confuse irrite en vain notre curiosité. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air sec et échauffé conserve l'aspect d'une vapeur rougeâtre; on croirait apercevoir vers l'horizon les feux de plusieurs volcans. La pluie, qui tombe depuis juillet jusqu'en octobre, n'étend pas à tous les cantons ses bienfaits incertains et momentanés. Une herbe aromatique, semblable au thym, la plante qui porte les *graines de Sahara*, des acacias et d'autres buissons épineux, des orties, des ronces, le henné (*lawsonia inermis*), dont les feuilles fournissent une couleur pâle en usage pour la toilette des Mauresques, et une espèce de sainfoin (*hedysarium alhagi*) que les chameaux mangent avec avidité; voilà la végétation ordinaire du Sahara. Çà et là on voit un bosquet de dattiers et d'autres espèces de palmiers. Les forêts de gommiers (*mimosa senegal.*, L.), situées à l'extrême lisière du désert, paraissent des colonies du règne végétal de la Sénégambie. Quelques singes, quelques gazelles, se contentent de ces végétaux peu abondants. Le lerouy, dont la chair, fraîche ou séchée, est une nourriture très-employée par les peuples du Sahara, et le *begar-el-ouach*, espèce d'antilope, errent dans plusieurs parties; l'autruche y vit aussi en troupes nombreuses et se nourrit de lézards, de limaçons, et de quelques herbes grossières, entre autres de l'apocyn. Les lions, les panthères, les serpents, souvent d'une dimension énorme, ajoutent à l'horreur de ces affreuses solitudes; les corbeaux et divers autres oiseaux se précipitent sur les cadavres, qu'ils disputent aux dogues des Maures. Ces animaux vivent ici presque sans boire. Les troupeaux consistent en chameaux, chèvres et moutons; ils se trouvent dans les oasis. Les chevaux, très-rares, sont quelquefois abreuvés de lait au lieu d'eau.

La côte du Sahara court d'abord au sud-ouest jusqu'au cap Blanc, qui, selon l'opinion la plus probable, fut la limite des découvertes des Carthaginois; puis elle va au sud; dans la première de ces directions, elle offre le cap Djoubi (Juby), pointe sablonneuse, basse et très-dangereuse pour les navigateurs, nommée, dans les anciennes relations, cap de *Sabro, Saubrun, Sabium, Sabion, Sabbie, Sabi* (c'est-à-dire cap du Sable). On voit ensuite le cap *Bojador* ou *Bugeder*, terreur des navigateurs du moyen âge et doublé enfin, pour la première fois, disent les Portugais, par Gil-Eannès en 1434; mais, d'après plusieurs savants et notamment M. d'Avezac, il aurait été doublé dès le XIVe siècle par d'autres navigateurs, et Béthencourt aurait aussi passé outre dans les premières années du XVe siècle, avant les Portugais.

La baie du *Lévrier* et celle d'*Arguin* s'ouvrent à côté et au sud de ce cap. Le banc d'Arguin s'étend près de là et rappelle le naufrage et les malheurs si cruels des voyageurs de *la Méduse*, en 1816. On y trouve aussi l'île d'*Arguin*, longue de 40 à 50 kilomètres, mais très-étroite, haute au sud, plate au nord, formée d'une roche blanchâtre, que recouvre un sable mouvant; fournie d'eau excellente, et point de réunion commerciale de plusieurs tribus du voisinage, qui y tiennent deux foires annuelles. Plus au sud, est la rade de *Portendik*, avec un comptoir français.

Parmi les tribus du Sahara, les *Tadjakânt*, les *Ida* ou *Bellal*, les *Erguebât*, les *Arib*, vivent dans le voisinage du Maroc; ces derniers, comme nous l'avons dit, ont acquis une triste célébrité par l'assassinat du voyageur Davidson, qui fut tué, en 1837, au lieu nommé *Ighidy*.

Les *Monselmines* habitent vers le cap Bojador, et, sur les hauteurs de cette côte très-dangereuse, ils font ordinairement des signaux aux vaisseaux, afin de les attirer à une perte inévitable. Alors ces féroces Africains s'emparent des marchandises et des hommes de l'équipage. Les *Oulad-Deleym* ou *Oulad-Lême* et les *Oulad-bou-Sba*, vulgairement *Ladbessebas*, qui demeurent près du cap Blanc, ont été décrits comme des monstres de cruauté par un Français qui eut le malheur de faire naufrage sur leurs côtes. Le sort des captifs est vraiment à plaindre : les indigènes, en les emmenant dans l'intérieur du désert, les font marcher, comme eux-mêmes, quinze à vingt lieues par jour, en ne leur donnant le soir qu'un peu de farine d'orge délayée dans de l'eau, nourriture ordinaire de ces nomades. La plante des pieds, chez l'Européen, s'enfle horriblement par la chaleur du sable brûlant, que l'Arabe traverse sans inconvénient. Bientôt le maître s'aperçoit combien son esclave est peu propre aux travaux et aux fatigues d'une semblable vie; il cherche à s'en défaire, et, après l'avoir traîné de marché en marché, il rencontre ordinairement quelque Juif voyageur, de ceux qui, établis à *Ouad-Noun*, parcourent le désert avec leurs marchandises. Le Juif donne pour le rachat du captif un peu de tabac, du sel et quelques vêtements; il écrit ensuite à l'agent de la nation européenne à laquelle appartient le captif, et cherche à en tirer la somme la plus forte possible.

Les forêts de gommiers entre le cap Blanc et le Sénégal sont possédées par diverses tribus nommées *Trarza*, *Aïdou-el-Hadj*, *Brakna*, etc., toutes formées de Berbers et d'Arabes mélangés et vulgairement désignées, à tort, sous le nom de Maures; elles campent en troupes, sans habitations fixes; elles sont mahométanes.

Le territoire des Trarza est borné à l'ouest par l'océan, et au midi par le Sénégal. Presque toujours campés depuis la baie d'Arguin et le port de Portendik, ils s'étendent assez loin dans l'intérieur des terres. Nous retrouverons ce peuple remarquable dans la Sénégambie.

Dans le voisinage des Trarza, on voit les *Douaïch* (qui sont des *Zenaga* presque purs), les *Oulad-el-Rouizi*, les *Oulad-Embark*, les *Kount* ou *Kountah*, et les *Zaouât*, qui, en 1827, assassinèrent l'intrépide voyageur anglais Laing.

Les *Ouddïa*, vulgairement *Ludayas*, possèdent l'oasis de *Ouadan* ou *Hoden*; les *Barâbych* ou *Brabych* sont au midi des Douaïch. Les *Tychit* occupent la

petite oasis du même nom, appelée aussi *Teghaza de l'ouest,* dont le sol est riche en sel gemme, et dont les maisons sont bâties en blocs de ce minéral. C'est dans les oasis que les indigènes se retirent pendant la saison des pluies. *Araouan* est une ville peuplée, dit-on, de 3 000 âmes.

On cite encore, dans cette partie du Sahara, la ville de *Oualât* ou *Oualâta,* voisine du Soudan.

Toutes les peuplades dont nous venons de parler sont en général des hommes lâches et perfides, quoiqu'il se soit trouvé parmi eux des individus distingués par leur courage et par des vertus. Cruels quand ils sont les plus forts, traîtres et sans foi, ils ne connaissent aucun sentiment généreux ni humain; leurs traits farouches répondent à leurs manières barbares; leur couleur cuivrée, chargée de rouge et de noir, a quelque chose de sinistre.

Golberry, qui nous en fait cette peinture, a vu leurs femmes sous un plus agréable aspect, du moins dans leur jeunesse. Selon lui, elles sont jolies dans cet âge heureux; elles ont les traits fins, doux et réguliers; leur couleur tire sur le jaune pâle, mais leur teint est plus clair que celui des hommes. Ces peuples vivent sous des tentes. Là, hommes, femmes, enfants, chevaux, chameaux et autres animaux, restent ensemble pêle-mêle et sous le même abri; les camps qu'ils établissent sur les bords du fleuve sont composés de l'élite des tribus; ils se nourrissent de millet, de maïs, de dattes et de gomme, et leur sobriété est difficile à concevoir. Ce sont les oasis qui leur fournissent la plupart de leurs fruits; les palmiers-dattiers y sont surtout en abondance. Ils ont des bœufs à bosse, et d'excellents chevaux, dont la course rapide atteint celle de l'autruche.

Nos métiers et nos arts ne sont pas étrangers à ces peuples barbares; ils les exercent même avec adresse. Ils ont des tisserands qui, avec des appareils très-simples et portatifs, fabriquent des étoffes de poils d'animaux, surtout de chèvre et de chameau; ils ont même le secret de la préparation du maroquin; ils savent employer à des usages utiles les peaux des lions, des léopards, des panthères, des hippopotames; ils amincissent les peaux d'agneau jusqu'à en former des feuilles comme celles du papier : ils leur donnent ensuite différentes couleurs, et les emploient à des ornements; ils forgent des étriers et des brides d'une seule pièce, ainsi que des sabres et des poignards, dont ils savent incruster et damasquiner les poignées. Ils en ornent les fourreaux de plaques d'or et d'argent; enfin, ils ont des orfévres et des bijoutiers ambulants qui fabriquent des bracelets, des chaînes, des anneaux d'or, des filigranes et des ornements arabesques, dont ils enrichissent avec beaucoup d'adresse les ornements pour la parure des femmes et des princes.

Disons un mot des caravanes (en général *kufila*). On nomme *akkabah* les caravanes marocaines qui se rendent à Tombouctou à travers le Sahara occidental.

Les akkabah ne se dirigent point en ligne directe à travers l'immense désert, qui n'offre nulle trace de chemin frayé; mais elles se détournent tantôt à l'ouest et tantôt à l'est, selon la position des oasis. Ces terres brillantes de végétation, semées dans ce vaste désert comme les îles dans l'océan, servent de lieu de repos et de rafraîchissement aux hommes et aux animaux. Telle est la violence du vent brûlant nommé *simoum,* que souvent sa chaleur desséchante absorbe l'eau renfermée dans des outres que portent les chameaux pour l'usage des marchands et

des conducteurs. Un monument attestait, du temps de Léon l'Africain, la fin déplorable d'un conducteur et d'un marchand, dont l'un avait vendu à l'autre, pour dix mille drachmes d'or, la dernière jatte d'eau qui lui restait. Tous les deux avaient péri. En 1805, une akkabah, composée de deux mille personnes et de dix-huit cents chameaux, n'ayant point trouvé d'eau aux places ordinaires de repos, hommes et animaux, tous périrent de soif. La véhémence d'un vent brûlant, qui dans ces vastes plaines soulève et roule des flots d'un sable rougeâtre, donne au désert une telle ressemblance avec l'océan agité par les vagues, que les Arabes le nomment *une mer sans eau* (*Bahr belâ mâ*). Ils connaissent assez la position des constellations pour se diriger au moyen de l'étoile polaire; aussi préfèrent-ils marcher pendant les nuits brillantes de ces climats, plutôt que d'affronter dans le jour l'ardeur d'un soleil dévorant.

Les akkabah marocaines mettent environ cent vingt jours à traverser le désert, en y comprenant les différents séjours aux oasis ou lieux de rafraîchissement. Partant de la ville de *Fez*, et faisant un peu plus de deux lieues par heure, elles ont des journées de sept heures, et arrivent en dix jours à *Ouad-Noun*, *Akka* ou *Tatta;* là elles se reposent un mois pour attendre d'autres caravanes. On emploie ensuite 16 jours pour aller d'*Akka* à *Teghaza*, où l'on prend encore un repos de 15 jours. Un voyage de 7 journées conduit de là à *Touadeni*. On repart pour *Araouan*, autre station éloignée de 7 journées; les *akkabah* y restent 15 jours, et se remettent en marche pour *Tombouctou*, où elles arrivent le sixième jour, après un voyage de 121 jours, dont 46 de marche et 75 de repos.

Une autre caravane, qui part d'*Ouad-Noun*, traverse le désert dans le voisinage des montagnes Noires, passe au *Teghaza* occidental, où elle s'arrête pour recueillir du sel, et arrive à *Tombouctou* après un voyage de 5 ou 6 mois. Cette *akkabah* va jusqu'au *Djebel-el-Abiad* (les montagnes Blanches), près du cap *Blanc*, et traverse le désert de *Maghafra*, ainsi que le canton d'Agâdir ou Arguin. Le convoi qui escorte ces caravanes appartient à la tribu sur le territoire de laquelle elles passent; elles sont accompagnées par un grand nombre de soldats et par des chefs de la peuplade, qui, après les avoir conduites sur le territoire de la tribu voisine, reçoivent leur récompense, et remettent l'*akkabah* qu'ils protégent aux soins des chefs du nouveau district. Quelquefois une caravane, plus hardie ou plus pressée que les autres, essaye de traverser le désert sans être escortée; mais il arrive rarement qu'elle n'ait pas lieu de se repentir de cette entreprise imprudente, en tombant entre les mains de tribus qui la pillent.

Soumis à une religion qui défend l'usage des liqueurs enivrantes, les marchands des caravanes ne connaissent d'autre boisson que l'eau; des dattes et de la farine d'orge suffisent à leur nourriture pendant un voyage de plusieurs semaines à travers le désert. Leurs habits sont d'une égale simplicité. Fortifiés par cette frugalité, soutenus par l'espoir du retour, ils chantent pour abréger les longues heures du voyage; c'est surtout lorsqu'ils approchent de quelques habitations, ou lorsque les chameaux semblent près de succomber de lassitude, que leurs chants ont plus de vivacité et d'expression; la mélodie et la douceur de ces chants raniment et soutiennent les chameaux. A quatre heures du soir, on dresse les tentes, on récite en commun les prières; et après le souper, qui succède à cet acte de

dévotion, tous s'asseyent en cercle, causent ou content des histoires, jusqu'à ce que le sommeil vienne fermer leurs yeux. L'arabe s'adoucit extrêmement dans la bouche des conducteurs de chameaux; cette langue devient aussi douce et plus sonore que l'italien : leur dialecte particulier ressemble à l'ancienne langue du Koran, qui, pendant douze cents ans, n'a presque point souffert d'altération. Les Arabes improvisent souvent avec beaucoup de facilité ; les femmes, fort habiles en poésie, distinguent favorablement les jeunes Arabes qui excellent dans cet amusement spirituel

Les caravanes qui parcourent le Sahara ont toujours un conducteur, qu'on nomme soit *khrebir,* soit *menir,* soit *delil ;* il a sous lui des *chaouch* ou *tekchif,* destinés à éclairer le pays, un *khrodja* ou écrivain pour présider aux transactions, les régulariser, en écrire les conventions; un crieur public pour faire les annonces; un *moudden* pour appeler à la prière ; un *imam* pour la dire. « Le khrebir, dit M. Daumas, est toujours un homme d'une intelligence, d'une probité, d'une bravoure et d'une adresse éprouvées. Il sait s'orienter par les étoiles; il connaît, par l'expérience de voyages précédents, les chemins, les puits et les pâturages, les dangers de certains passages et le moyen de les éviter, tous les chefs dont il faut traverser les territoires, l'hygiène à suivre selon les pays, les remèdes contre les maladies, les fractures, la morsure des serpents et les piqûres du scorpion. Dans ces vastes solitudes, où rien ne semble indiquer la route, où les sables souvent agités ne gardent pas toujours les traces du voyageur, le khrebir a pour se diriger mille points de repère. La nuit, si pas une étoile ne luit au ciel, à la simple inspection d'une poignée d'herbe ou de terre qu'il étudie des doigts, qu'il flaire et qu'il goûte, il devine où l'on est, sans jamais s'égarer. »

Le peuple le plus important du Sahara, ce sont les *Touaregs* (on prononce à peu près *Touareug*) (au singulier *Targhi*), appelés aussi *Imouchag* ou *Imouchar,* et qui appartiennent, comme nous l'avons dit, à la grande famille berbère. Leur langue est le pur berber. Ils sont musulmans, mais très-ignorants sur leur religion. Ils s'étendent depuis les limites du Fezzan jusqu'à celles du Soudan. Ils poussent même leurs excursions jusque sur les bords du Niger, et sont la terreur des paisibles habitants des contrées qui bordent ce fleuve. Ils vivent trop souvent de brigandages; mais ils ne donnent la mort à ceux qu'ils pillent que lorsqu'ils éprouvent de la résistance. Ils enlèvent un grand nombre d'habitants dans les différents États du Soudan, et les vendent ensuite comme esclaves. Leur courage, leur témérité, leur habileté à manier les armes, et les courses rapides qu'ils font, montés sur des *mahara* (au singulier *mahari*) (1), chameaux d'une agilité et d'une vitesse extraordinaires, en font la terreur des peuples sédentaires voisins du désert.

Les Touaregs sont grands, minces et forts; leur teint est assez blanc, excepté

(1) Voici comment M. le général Daumas décrit le mahari :

« Le mahari est beaucoup plus svelte dans ses formes que le chameau vulgaire (*djemel*) ; il a les oreilles élégantes de la gazelle, la souple encolure de l'autruche, le ventre évidé du slougui (lévrier); sa tête est sèche et gracieusement attachée à son cou ; ses yeux sont noirs, beaux et saillants; ses lèvres longues et fermes cachent bien ses dents; sa bosse est petite, mais la partie de sa poitrine qui doit porter à terre lorsqu'il s'accroupit est forte et protubérante: le tronçon de sa queue est court; ses membres, très-secs dans leur partie inférieure,

chez ceux qui, dans le Soudan ou le voisinage du Soudan, se sont mêlés aux nègres.

Leurs yeux sont généralement très-beaux, et ils ont aussi de belles dents. Ils portent sur le sommet de la tête une touffe de cheveux qu'ils ne coupent jamais, et devient si longue chez plusieurs, qu'ils sont obligés de la tresser. Le tour de leur tête est rasé; ils ont tous des boucles d'oreilles. « Leur costume, dit M. le général Daumas, consiste en une grande robe qui ressemble à la djellaba ou habaïa des Kabyles, et qu'ils appellent *djeba ;* elle est très-large, très-ample, et faite de bandes réunies de cette étoffe noire étroite appelée saye, qui vient du Soudan. Sous la djeba, ils portent un pantalon qui a quelques rapports avec celui des Européens, mais qui se soutient sur les hanches à l'aide d'un cordon passé dans une coulisse; une ceinture en laine leur presse la taille. Pour coiffure, ils ont une chachia très-élevée, fixée sur leur tête par une pièce d'étoffe roulée en façon de turban, et dont un des bouts, passé dans toute sa largeur sur leur figure, ne laisse voir que les yeux; « car, disent-ils, des gens nobles ne doivent pas se montrer. » Les chefs seuls portent des bournous.

« Presque tous, riches ou pauvres, ont les pieds nus; si on leur en demande la raison : « C'est que, répondent-ils, nous n'allons jamais à pied. » Ceux d'entre eux pourtant qui, faute d'un chameau, sont obligés de marcher dans les sables, portent des espèces d'espadrilles liées à la jambe par des cordons.

« Leurs armes sont : une lance très-longue, dont le large fer est taillé en losange; un sabre large et long, à deux tranchants; un couteau fourré dans une gaîne en cuir appliquée sous l'avant-bras, où elle est fixée par un cordon, de manière à ce que le manche de l'instrument, qui vient s'arrêter au creux de la main, soit toujours facile à saisir et ne gêne en rien les mouvements ; un grand bouclier en morceaux de peau d'éléphant consolidés par des clous, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, complète cet arsenal portatif. Les chefs, et les plus riches seulement, ont des fusils, dont quelques-uns sont à deux coups.

« Très-sobres au besoin, ils resteront deux ou trois jours sans boire ni manger, plutôt que de manquer un coup de main; mais, très-gloutons à l'occasion, ils se dédommagent largement après la razzia.

« Leur nourriture habituelle est le lait, les dattes, la viande de mouton et de chameau, et, par exception, des galettes de farine ou du kouskoussou; car ils n'ont que peu ou point de blé, et celui seulement qu'ils pillent.

« Ils sont riches en troupeaux de chameaux et de cette espèce de moutons qui n'ont point de laine, mais un poil très-court, et qui se distinguent par une queue énorme.

« Leurs femmes vont la figure découverte; elles sont très-belles et très-blanches. Quelques-unes ont les yeux bleus, et c'est dans la tribu un genre de beauté fort

sont bien fournis de muscles à partir du jarret et du genou jusqu'au tronc; la face plantaire de ses pieds n'est pas large et n'est point empâtée; enfin, ses crins sont rares sur l'encolure, et ses poils, toujours fauves, sont fins comme ceux de la gerboise.

« Le mahari supporte mieux que le djemel la faim et la soif. Si l'herbe est abondante, il passera l'hiver et le printemps sans boire; en automne, il ne boira que deux fois par mois; en été, il peut, même en voyage, ne boire que tous les cinq jours. »

admiré; toutes sont très-sensuelles et très-faciles. Leur costume consiste en un pantalon en saye noire, en une robe large de même étoffe et de même couleur, et en une espèce de coiffe. Les plus riches se chargent de bijoux; les autres n'ont pour tout ornement que des bracelets en corne aux avant-bras. Hommes et femmes portent au cou des colliers de talismans. »

La maladie la plus répandue chez les Touaregs paraît être le dragonneau ou ver de Médine. C'est un véritable fléau pour cette nation.

Les Touaregs se divisent en deux grandes fractions : les *Azgar*, à l'est, et les *Hoggar*, à l'ouest.

D'après des renseignements transmis, de Laghouat, par M. le commandant Margueritte (1), ces fractions comprennent, chacune, des tribus nobles, ou *Ihoggar*, et d'autres, d'origine commune, ou *Immerod*. Ces dernières, dans les temps anciens, ne possédaient rien en propre ; chacun de leurs membres était et est encore aujourd'hui le client d'une famille noble dont il était considéré, pour ainsi dire, comme le serf. Mais cette espèce de servage paraît s'être fort adoucie, car maintenant telle tribu *immerod* possède des biens considérables et vit sans crainte aucune de se les voir enlever.

Les Azgar ont une tribu de marabouts qu'on appelle *Imamen*.

Ils comptent, en tout, onze tribus nobles et dix-sept qui ne le sont pas; les Hoggar en ont quinze des premières et vingt et une des secondes.

Ces tribus ont chacune un chef qu'on appelle *amghar*, et forment deux confédérations auxquelles commandent des chefs particuliers. Un des chefs les plus puissants des Hoggar réside à Idelès, petite ville de 150 à 200 maisons, qui ne date que d'une trentaine d'années, et dont les environs sont couverts de jardins et de champs où le blé est avantageusement cultivé. Elle est au milieu du Djebel-Hoggar.

Les *Kélouï*, qui vivent au nord et à l'est du lac Tchad, et les *Sergou*, qui résident près de Tombouctou, au nord, appartiennent à la famille des Touaregs, mais ne font pas partie des deux confédérations dont nous venons de parler. Les derniers se distinguent par une longue tresse de cheveux (guettaïa) qu'ils laissent tomber sur l'épaule droite, et par une grande chachia qu'ils cherchent à embellir de leur mieux, et dont le gland représente pour le moins, à lui seul, la valeur de quatre à cinq nègres.

Les *Soukmaren* sont une des fractions principales des Touaregs du sud; de sang mêlé, ils sont tenus en grande infériorité par les Touaregs blancs, Hoggar.

L'ensemble de ces tribus, qui ont à leur disposition tout l'espace compris entre le 10e et le 15e degré de latitude septentrionale, ne s'élève pas, d'après les meilleurs renseignements, au-dessus de 200 000 âmes.

Ainsi placés, les Touaregs sont maîtres des routes par où s'écoule le commerce du Tell au Soudan, et il leur est facile par conséquent de le contrarier ou de le favoriser suivant qu'ils y trouvent leur profit. Leur protection est donc indispensable aux caravanes qui fréquentent leurs parages, et cette protection, elles ne peuvent l'obtenir naturellement que par le payement de certaines redevances.

(1) Mentionnés dans le *Moniteur algérien*, 1858.

Les routes suivies sont au nombre de quatre.

La plus orientale, par Bilma, fait communiquer le Bournou et les pays qui bordent le lac Tchad avec Mourzouk, capitale du Fezzan. Les courses des Oulad-Soliman, chassés autrefois du Tripoli par les Turcs, la rendent souvent dangereuse. Elle est fréquentée par des marchands de Tripoli et du Bournou qui se bornent presque exclusivement au commerce de l'ivoire.

La deuxième route, qui aboutit aussi à l'orient du Soudan, en laissant à l'ouest le Djebel-Hoggar, est celle qui passe par l'Abir. Les caravanes qui la parcourent partent de Ghât, fortes ordinairement de 1 000 à 3 000 chameaux, et portent au Haoussa des verroteries, des tissus, des chachias, de la soie en grande quantité, des épices, beaucoup de cuivre, du fer-blanc, de la quincaillerie, des ceintures en soie, des foutas, etc. Elles y conduisent aussi des chevaux.

Elles en rapportent des tissus en cotonnade bleue, des cuirs teints en rouge et en jaune, recherchés surtout à Tunis et à Tripoli, du gingembre, des ustensiles en bois artistement travaillés par les nègres, des tissus en laine, des bâts de chameau très-estimés, des boucliers, des lances, des poignards, des buffles, des moutons, de l'encens appelé bekhour, du riz, du sorgho, du miel, de la cire, etc.

Mais ce qui constitue surtout le commerce du Haoussa, c'est la vente des nègres. Les esclaves ne sont pas admis dans nos possessions ; mais, introduits en qualité d'hommes libres, ces infortunés objets actuels du plus important commerce soudanien nous rendraient d'utiles services, et deviendraient probablement pour la colonie algérienne une source de prospérité.

La troisième route fait communiquer Ghât avec le Soudan occidental, dont Tombouctou est le principal centre. Pour ne pas avoir à traverser le Djebel-Hoggar, elle abandonne la ligne droite, oblique vers l'ouest de plus de 300 lieues et passe par Insalah. Là, les caravanes de Ghât se mêlent à celles du Touât, et, sous la protection des marabouts de cette grande oasis, elles accomplissent généralement leur voyage sans accident fâcheux.

Les produits de Tombouctou sont à peu près les mêmes que ceux du Haoussa ; mais on y achète peu d'esclaves, et la richesse du commerce de cette partie du Soudan consiste principalement dans la poudre d'or, qu'on trouve en assez grande quantité sur les bords du Niger.

La quatrième route qui conduit du Soudan dans le Tell part de Tombouctou, se dirige au nord-nord-ouest, et passe à Tafilèlt ou du côté de l'Ouad-Noun. Elle débouche donc dans le Maroc. Nous en avons déjà parlé.

On trouve dans le Sahara des inscriptions très-remarquables en caractères touaregs, sur lesquelles M. Hanoteau a jeté un jour intéressant. Les indigènes donnent à cette écriture le nom de *tefenek*, du mot berber *feneg*, qui signifie *faire*.

Cette écriture est encore généralement usitée ; elle ne se perd que là où l'esprit arabe prend le dessus.

L'écriture touareg se lit de droite à gauche, et l'alphabet touareg n'admet pas les voyelles. C'est un des points de concordance entre cette langue et les langues sémitiques, mais qui n'est pas l'effet de l'invasion arabe ; il doit remonter jusqu'à la domination des Carthaginois. Suivant la remarque de M. le colonel de Neveu,

le plus grand nombre des inscriptions touaregs sont des *billets d'amour*. Ainsi la formule la plus fréquente est : *Un tel aime une telle ;* quelquefois ces déclarations sont en sens inverse : *Une telle aime un tel.* Les sentiments d'amour ne cherchent donc guère ici le mystère.

La route la meilleure pour se rendre au Soudan, celle où il y a le moins de désert à franchir, c'est celle qui va du Fezzan au Damergou, en passant par Ghât et le pays d'Ahir : c'est la route suivie par la dernière expédition des voyageurs européens qui ont traversé le Sahara : celle de MM. Richardson, Barth et Overweg. L'oasis de *Ghât* (on prononce à peu près *Rât*), qu'on trouve en sortant du Fezzan, est principalement habitée par des Maures, quoique située au milieu du territoire des Touaregs-Azgar. La ville du même nom, résidence d'un petit prince qui prend le titre fastueux de sultan, est située au pied d'une haute montagne, et entourée d'une muraille peu élevée, où sont percées six misérables portes. Les maisons sont construites en brique crue et en boue, quelquefois en paille et en branches de palmier. Ghât est un des grands marchés de l'Afrique. Toutes les caravanes du nord et du sud y convergent en octobre, novembre et décembre. Une foire célèbre s'y tient à cette époque.

A quelque distance à l'ouest de Ghât, on remarque une étrange et énorme masse de rochers, qui semble hérissée de tours gigantesques, et qu'on appelle *Kasr-Djanoun* (le palais des démons) ; c'est, disent les habitants, le repaire des esprits malins du désert, et personne n'ose la visiter. Le docteur Barth, qui voulut l'explorer en 1850, manqua succomber aux souffrances les plus horribles de la fatigue, de la chaleur et de la soif.

Pour se rendre de Ghât à l'Ahir, on passe par *Barket, Egeri* ou *Maïs, Falesselez, Arokam, Tadjetterat, Asiou, Taghadjit ;* on peut aussi prendre par *Djanet* ou par *Ganat. Tintaghoda,* ville de marabouts, est le premier lieu importantqu'on trouve dans le pays d'*Ahir, Aïr* ou *Asben,* la plus grande oasis du Sahara, longue d'au moins 400 kilomètres du nord au sud et large de plus de 300. Cette région, voisine du Soudan, offre un mélange de riches vallées, de montagnes escarpées, de riante verdure, de terrains arides et pierreux ; elle contient une population d'environ 60 000 habitants, qui sont généralement des Touaregs-Kéloui. L'Ahir produit du blé, du ghaseb (millet), des dattes, le karangia, hérissé d'épines, le griffeni, dont la graine rouge est douce, mais insipide. Les animaux sont nombreux dans l'oasis : on y trouve des gazelles, des ouadans, des bœufs sauvages, des autruches, des sangliers, des chacals, des loups, des hyènes, des lions, des oiseaux très-variés : ainsi, des ramiers d'une très-belle espèce, des hippons, des piverts, des linottes, des moineaux à tête et à queue blanches, etc. Les pluies annuelles sont très-abondantes dans ce pays, et Richardson et ses compagnons furent témoins, au mois d'août, d'une véritable inondation.

Tin-Telloust ou *Tintellous* est la seconde capitale de l'Ahir ; il y réside un sultan, dont le palais est une longue hutte de terre. Cette capitale tout entière est un amas de 150 huttes, à peine peuplées de 450 habitants.

Au sud-ouest de cette ville, est celle d'*Assoudi,* qui est plus considérable.

Si, de Tintellous, on se rend à *Agâdès,* célèbre ville de la partie méridionale de l'oasis, dont elle est la capitale, on passe par la jolie vallée de Tigghedah, puis par

la vallée plus belle encore d'Asabah, qui s'étend au pied du mont Doghem; ensuite par la vallée, charmante aussi, d'*Auderas*. Combien Agâdès est déchue de son ancienne importance! Elle a eu 50 000 âmes; aujourd'hui elle en compte 7 à 8 000. Les maisons, assez spacieuses et assez hautes, sont construites en terre et en bois, blanchies à la chaux et ornées de terrasses. Il y a un grand nombre de mosquées, dont la principale est nommée Messaladje. On fabrique, à Agâdès, des ouvrages en cuir et des nattes. Le commerce y est fort actif; c'est un des grands entrepôts des marchandises qui viennent du Soudan ou de la Méditerranée. Le sultan d'Agâdès est le principal de l'Asben; celui de Tintellous lui est soumis.

Après l'Ahir, la principale oasis du Sahara est celle de *Touât*, dans le nord de ce désert, au sud-ouest de l'Algérie, et au sud-est du Maroc, auquel on l'annexe quelquefois. Le nord de cette grande oasis s'appelle le *Gourara*. La population se compose de Berbers et d'Arabes. C'est un des plus importants points de départ et d'arrivée des caravanes qui font le commerce entre le Maroc et l'Algérie, d'un côté, et le Soudan, de l'autre. La dimension la plus étendue en est du nord au sud. Du reste, nous connaissons encore très-peu le Touât, et l'on est dans une grande incertitude sur la vraie position relative des différentes parties de ce pays, qui paraît formé d'une suite de petites oasis, plutôt que d'une seule. Ce sont, du nord au sud, celles de *Meharza*, de *Timmimoun*, d'*Aouguerouth*, des *Oulad-Abd-el-Moula*, de *Dremeha*, de *Tsabit*, de *Bouda*, de *Timmi*, de *Finnourin*, de *Tammest*, des *Oulad-bou-Ali*, d'*Aïn-Zaguemir*, de *Sali*, d'*Ergân*, de *Tiddekelt*; cette dernière est plus isolée que les autres, et au sud-est de l'ensemble des oasis du Touât. On y trouve deux des endroits les plus importants de ce pays : c'est-à-dire *Agabli* ou plutôt *El-Guébeli* (c'est-à-dire le plus au sud), et *Insalah*, ou plutôt *Aïn-Salah* (la fontaine de Salah, du nom de son fondateur) : ce ne sont pas, à proprement parler, des villes, mais des réunions de villages. Aïn-Salah est composée de 5 ou 600 maisons, bordée au sud par des dattiers et d'autres arbres, mais menacée ailleurs par des sables envahissants. Timmimoun compte à peu près le même nombre de maisons. Elle est entourée d'une muraille crénelée, et animée par une assez active industrie, dont une branche considérable est la fabrication de la poudre; on y fait un grand commerce d'armes, apportées de la Tunisie ou du Maroc.

De nombreuses sources jaillissent du milieu du sable des oasis du Touât; des forêts de dattiers les ombragent; il y a toutes sortes de céréales, des troupeaux de moutons et de chèvres, des chevaux, des chameaux. Cette région, dont la position intermédiaire entre la Barbarie et Tombouctou est fort intéressante, a des relations très-suivies avec cette dernière ville : la route qui y conduit passe par *Haci-Touaber*, *Haci-Mouça*, *Mabrouk* et *Bouzbeïa*.

A l'est du pays de Touât, est l'oasis de *Guéléa* ou *Goléa*, la première station des caravanes qui partent de l'Algérie. La ville qui en est le chef-lieu est située sur une montagne rocheuse et conique; elle est assez bien bâtie, en pierres taillées, qui, suivant les indigènes, seraient les débris d'une ville romaine. On y compte environ 200 maisons; une muraille très-élevée et crénelée l'entoure; elle est presque imprenable pour les Arabes et les Berbers. Les Chambet-el-Mahdy (tribu des Chamba) l'habitent.

Après les Touaregs, le peuple le plus considérable du Sahara, ce sont les *Tibbous,* qui occupent la partie orientale du Grand désert, depuis le Fezzan jusque dans le Soudan. Ils se divisent en plusieurs tribus. On présume que ce sont les Éthiopiens Troglodytes, auxquels les anciens Garamantes donnaient la chasse : en effet, un grand nombre d'entre eux habitent encore dans les cavernes. Ils sont d'une taille svelte, et tellement agiles, qu'on leur donne le surnom d'*oiseaux*. A l'aide des *mahara,* ils peuvent parcourir de grandes distances en peu de temps : ce qui les engage à changer souvent de résidence. Quelques-uns servent de courriers entre le sultan du Fezzan et le Bournou. Ils ne sont pas cruels, mais, naturellement voleurs, ils vivent principalement de pillage. Cependant, comme la contrée où ils se tiennent le plus habituellement produit beaucoup de dattes, ces fruits leur servent de nourriture. Ils mangent aussi la chair des animaux morts et le sang des chameaux cuit au feu. Ils mettent à contribution les caravanes qu'ils rencontrent; et lorsqu'elles sont trop nombreuses pour qu'ils puissent s'en faire craindre, ils exigent une redevance pour laisser les voyageurs puiser de l'eau dans leurs puits.

Les Tibbous, qu'on appelle aussi *Tebous* ou *Teda*, sont noirs, et bien différents des Touaregs, sans être des *nègres* cependant. Ils ont le nez aquilin et les lèvres de la race caucasique. Il ne faut pas non plus confondre ce peuple avec les Arabes noirs ou de sang mêlé, dont on rencontre tant de familles dans le Soudan et dans l'Afrique orientale; car leur langue n'a aucun rapport avec l'arabe.

Achanam ou *Achenouma,* qui fut visitée par le docteur Vogel en 1853, et qui se trouve sur la route de Mourzouk au Bournou, est considérée comme la capitale des Tibbous; elle est composée de deux villes : l'une commerciale, dans une plaine; l'autre fortifiée, sur une montagne.

Bilma, au sud de la précédente, est plus célèbre; on y trouve une eau abondante.

Il se trouve au nord du pays des Tibbous, dans ce qu'on appelle le désert de Libye, l'oasis de *Konfarah* ou *Kébabo,* que la plupart des cartes ont transformée très-fautivement en *Fébabo.*

On signale vaguement, dans les parties les plus orientales du Sahara, à l'est des Tibbous, le pays d'*Ouadjounga* et celui de *Borgou,* où se trouve la ville de Yeri.

Le Grand désert que nous venons de décrire ne serait-il que le bassin desséché d'une mer? Diodore parle d'un *lac des Hespérides* mis à sec par un tremblement de terre; peut-être les régions du mont Atlas, autrefois entourées d'une double méditerranée, ont-elles formé cette célèbre île de l'*Atlantide* qu'on cherche partout, et qui ne se retrouve nulle part. Sur les bords du Grand désert, on a découvert d'immenses amas de dépouilles d'animaux marins. Tandis que le Soudan manque entièrement de sel, les déserts du Sahara en sont comme parsemés. Pline et Léon disent, d'une voix unanime, que dans plusieurs cantons on taille le sel comme gemme comme on taillerait du marbre ou du jaspe; l'on en construit des maisons.

LE RAGLE, OU HALLUCINATION DU DÉSERT.

(Extrait d'un article de *la Science pour tous*, par M. *Richard Cortambert*, d'après les observations de M. d'Escayrac de Lauture.)

..... Le voyageur qui marche nuit et jour au milieu d'un désert sans fin est presque toujours le jouet d'une hallucination bizarre, que les Arabes appellent le *ragle*. Un savant bien connu, M. d'Escayrac de Lauture, qui voulait découvrir la *tête sacrée* de ce Nil qui semble échapper aux investigations des explorateurs, a donné dans son Voyage au Sahara d'intéressants détails sur le ragle des Arabes.

La fatigue accable celui qui traverse le désert, le sommeil le presse; il avance, il veut se dompter et ne point soumettre sa volonté aux exigences de son corps; ses yeux, qu'il tient forcément ouverts, demandent du repos; tous ses sens, émoussés par la veille, exigent un moment de calme; il ne peut rien accorder à la nature, et le ragle s'empare de lui. Ses idées commencent à perdre de leur netteté; mille sentiments divers traversent son esprit; il recherche en vain la pensée qu'il vient d'avoir; pourtant, il parle, il marche, mais le trouble n'en continue pas moins ses effets.

En vain on a recours à l'eau fraîche, si propre à dissiper les vapeurs de l'ivresse : les hallucinations nous obsèdent, nous accompagnent sans cesse. L'horizon semble se mouvoir, se rapprocher et s'éloigner tour à tour, la terre s'élever dans le ciel. Parfois la voûte céleste est une gaze dont les mailles se resserrent et s'agrandissent; la vue est si profondément affectée, que les objets les plus rapprochés restent invisibles. Le voyageur voit un mur lui barrer le passage, il le traverse; un autre se présente, il le franchit pour en retrouver plus loin un semblable.

On ne saurait énumérer toutes les aberrations qui s'emparent de l'esprit de l'homme : le jour, l'éclatante lumière occasionne le ragle; la nuit, l'obscurité n'est jamais complète : l'horizon rougeâtre reflète sur toute la nature une lueur indécise; les yeux se fatiguent à chercher dans une demi-obscurité la véritable forme des objets que les ténèbres enveloppent de leurs mystérieuses transformations. Les rochers prennent des dimensions singulières et presque formidables; les grandes herbes, dont l'ombre s'étend sur le sol, donnent lieu à des fictions surprenantes : un précipice paraît béant sous les pas de l'infatigable dromadaire, une personne aux bras gigantesques se dresse à côté du chemin, une rangée de bataillons se déroule sur le bord de la route. Le simoum, ce vent impétueux du désert, froisse les unes contre les autres les herbes desséchées : le voyageur qui est soumis aux hallucinations croit entendre une musique bizarre et fantastique; les gémissements du simoum sont pour lui une sorte de mélodie infernale qui prend les tons les plus aigus et les plus bas.

Nous pouvons avoir à peu près l'idée du ragle lorsque, dans une voiture roulant bruyamment sur les cailloux, nous nous plaisons à nous rappeler les chants qui viennent de nous impressionner. Notre imagination nous transporte-t-elle dans un de ces sanctuaires pieux où la musique élève l'âme des fidèles, il nous semble saisir les notes mélodieuses de l'orgue; les cahots de la voiture nous procurent à chaque instant de nouveaux accords; l'illusion est si complète, qu'au moment de l'arrivée nous regrettons cette douce symphonie.

Puisque nous avons des hallucinations au milieu des hommes, où tout est dégagé du voile mystérieux de la nature, il n'est point étonnant que le spectacle grandiose du désert nous jette dans de profondes illusions : des plaines interminables s'étendent devant le voyageur, rien n'attire spécialement les regards; l'horizon est toujours le même; le ciel ressemble à la terre par sa monotonie; point de nuage que l'œil puisse suivre; l'immensité règne de tous côtés.

L'Arabe, qui est presque toujours la victime de ces pénibles hallucinations, est porté par le chameau, ce vaisseau du désert, avec le mouvement régulier de la vague de l'océan. Ses nerfs sont excités par les privations; il ne dort presque jamais, il passe des journées entières sans prendre de nourriture; il est aussi inébranlable que le désert.

LIVRE TREIZIÈME

Sénégambie et Guinée supérieure ou Ouankarah.

La région que nous allons visiter atteste également le pouvoir bienfaisant de la nature et le génie pervers de l'homme. Ces contrées, où la tyrannie et l'ignorance n'ont pu étouffer l'inépuisable fécondité du sol, ont été jusqu'à nos jours le théâtre d'un éternel brigandage, et un vaste marché du sang humain.

Les côtes maritimes de cette région, les plus avancées de l'Afrique à l'ouest, éprouvent le plus haut degré de chaleur que l'on connaisse sur le globe. La cause en doit être cherchée dans les vents d'est, qui arrivent ici après avoir traversé le sol brûlant de l'Afrique dans toute sa largeur. A Gorée, on voit le thermomètre centigrade se tenir entre 20 et 30 degrés en novembre et mai, et ne pas descendre au-dessous de 15 degrés et demi pendant la nuit des mêmes mois. Depuis mai jusqu'en novembre, il ne descend pas ordinairement au-dessous de 25 degrés, ni ne monte au-dessus de 38. Il n'y a donc que deux saisons : l'une que l'on peut regarder comme un été modéré, l'autre comme une véritable canicule; mais pendant toute l'année, le soleil, à midi, est insupportable : cependant, en général, la chaleur y est moindre qu'au Sénégal, où elle est de 45 et même de 55 degrés. Le baromètre y monte presque toujours dans les circonstances où il descend en France, c'est-à-dire au commencement des orages. Le vent souffle presque sans interruption du nord et du nord-ouest. Les vents alizés, ou d'est, ne se font sentir qu'à trente ou quarante lieues de la côte : le vent du sud y est très-rare. Dans la saison des grandes chaleurs, on éprouve, pendant trente jours environ, un calme plat qui énerve les corps les plus robustes. Depuis les premiers jours de juin jusqu'à la mi-octobre, il tombe tous les ans seize à dix-huit grosses pluies, qui donnent cinquante à soixante pouces d'eau : une seule en donne quelquefois six à sept pouces. Du reste, les rosées sont considérables.

De juin à septembre, dans le haut Sénégal, la rosée est si abondante la nuit, qu'elle mouille quelquefois de la manière la plus complète les vêtements du voyageur. Elle ne se montre pas dans les autres mois de l'année.

Vers la fin de l'été, M. Raffenel a observé des brouillards secs assez épais pour masquer tous les objets placés au delà de 2 kilomètres. Cette non-transparence de l'air est commune entre les tropiques.

Quoique la grêle soit généralement considérée comme étant excessivement rare dans la zone torride, M. Raffenel en a vu tomber dans le haut Sénégal, ayant la

grosseur d'un grain de maïs, et il a appris, par des habitants du pays, que cette grosseur était souvent dépassée. C'est vers les mois d'août et de septembre qu'ont lieu ces chutes de grêle. Dans le Kaarta, on la ramasse avec soin; on la conserve entre deux couches de sable, et on la considère comme un préservatif infaillible contre la soif du voyageur dans le désert.

M. Raffenel a rapporté des notions précises sur les tremblements de terre du haut Sénégal : celui de 1720 fit de si terribles dégâts, que le souvenir s'en est transmis de père en fils et subsiste encore, comme celui du plus effroyable désastre qui ait jamais désolé le pays.

De toutes les contrées de l'Afrique occidentale, la côte d'Or paraît être celle qui éprouve la chaleur la plus intense. Près de la Volta, Isert a vu le thermomètre de Fahrenheit monter à 95 degrés (35° centigrades) dans l'intérieur de la chambre, et à 134 degrés à l'air libre (51° centigrades).

D'un autre côté, il fait quelquefois assez froid dans l'intérieur. Dans le royaume de Kaarta, dont la latitude moyenne est d'environ 15 degrés nord, la longitude moyenne de 12 degrés ouest, et la hauteur au-dessus de la mer de 200 à 300 mètres, M. Raffenel a trouvé la température minimum de l'air, pendant l'hiver de 1847, de + 3 degrés, et, d'après les naturels du pays, cet hiver a été comparativement un hiver doux. Il n'est pas rare, dans les hivers un peu froids, de voir, en décembre et janvier, de la glace se former et les glaçons atteindre une épaisseur de 5 millimètres. Mais, si la température hivernale est plus froide dans l'intérieur du continent africain que sur la côte, l'inverse paraît avoir lieu en été, et une sorte de compensation doit s'établir. Mahlmann assigne une température moyenne de + 24°, 6 à Saint-Louis, et de + 27°, 2 à la côte de Guinée.

Dans le golfe de Guinée, les vents soufflent ordinairement du sud-ouest, ce qui rend très-difficile la sortie des vaisseaux qui s'y hasardent. Cette marche du vent, contraire à celle des vents alizés, ne peut s'expliquer que par la raréfaction de l'air dans les parties centrales qui correspondent à la côte de Guinée.

Entre le cap *Verga* et celui des *Palmes*, les ouragans, appelés *tornados*, d'un mot portugais qui signifie tourbillons, sont très-fréquents pendant l'été et l'automne : ils s'annoncent par un petit nuage blanc qui paraît d'environ 2 mètres de diamètre et d'une immobilité parfaite : bientôt il s'étend et couvre une grande partie de l'horizon : un vent impétueux se déploie en tourbillonnant; il ne dure qu'un quart d'heure, mais, dans ce court intervalle, des arbres énormes sont déracinés, des cases sont renversées, des villages entiers sont détruits, des vaisseaux au mouillage sont brisés en morceaux. Ce fléau est inconnu dans le Sénégal, et même depuis le cap Blanc jusqu'au cap Verga; mais dans le Sahara il se fait sentir. Les vents agitent le sablon, qui est d'une finesse extrême; ils en forment des colonnes qui, élevées à une très-grande hauteur, deviennent des trombes de sable. Après diverses variations de formes, ces nuages se dissipent quelquefois dans les airs, ou sont emportés à des distances immenses : d'autres fois ils se brisent dans leur milieu avec un fracas semblable à l'explosion d'une mine.

L'*harmattan*, dont le nom paraît d'origine européenne (1), est un vent d'est qui

(1) *Air malant* (?)

règne principalement dans le Benin, et s'étend jusqu'à la côte d'Or ; il amène un brouillard sec ; l'horizon en est obscurci ; la peau des animaux et des hommes se gerse. Les *harmattans* se font sentir vers les solstices.

Vers les sources du Sénégal, du Dialiba et de la Rokelle, s'élève un noyau de montagnes d'où, selon les cartes les plus récentes, il sort des branches semblables à autant de rayons. Ce fait indiquerait des montagnes granitiques ou schisteuses. Mais ces cartes ne sont-elles pas systématiques? Les nombreuses chutes des rivières supposent un sol qui s'élève en terrasses. Les montagnes de la côte, depuis le cap Vert jusqu'à la Gambie, offrent quelques indices de volcans, ou plutôt représentent des roches d'origine ignée ; car les *laves* dont on les dit composées paraissent n'être que du basalte, qui n'est pas le produit des volcans modernes. Le pied du cap de Sierra-Leone est entouré de prismes basaltiques, que les Anglais nomment *Carpenter's rocks ;* et toute cette côte, en général, présente le même aspect. D'immenses terrains formés par alluvion donnent à la côte de la Sénégambie quelque ressemblance avec la Guiane. Les îles au sud de la Gambie, noyées en partie sous l'eau, s'accroissent continuellement.

Les cours d'eau de cette contrée sont en grand nombre. Le *Sénégal,* longtemps confondu avec le Niger, prend sa source dans le pays de Fouta-Dialon, et n'atteint la mer qu'après un cours d'environ 1 800 kilomètres. Parmi les chutes de ce fleuve, celle qui est près de la roche de Félou a mérité le plus d'attention ; la roche arrête les eaux pendant sept mois ; mais pendant le reste de l'année elles sont assez hautes pour passer par-dessus. Cette roche est la limite de la navigation des Européens. On remarque aussi, plus haut, la cataracte de Govina.

A l'embouchure du Sénégal, une barre empêche l'entrée aux bâtiments qui tirent plus de 3 mètres; mais, en dedans, la profondeur va jusqu'à 10 mètres. Les navires qui peuvent franchir cette barre remontent facilement en tous temps jusqu'à 380 kilomètres au-dessus de l'embouchure du fleuve, c'est-à-dire jusqu'à Mafou. La marée s'y fait sentir à plus de 270 kilomètres. Le Sénégal n'est navigable, jusqu'à la cataracte du Félou, que pendant les cinq mois de juillet, août, septembre, octobre et novembre, qui forment la saison pluvieuse. Dans le reste de l'année, ou dans la saison sèche, la baisse des eaux ne permet plus aux navires de remonter que jusqu'à Mafou. D'après une série d'observations astronomiques exécutées récemment par M. Gaillard sur les parties les plus importantes du fleuve, de Médine à Saint-Louis, il résulte que le point le plus septentrional du fleuve se trouve à l'extrémité du coude de Podor, tandis que toutes les cartes le portent à Barobé; que le parcours du fleuve, entre Podor et Bakel, est moins étendu que ne l'indiquent les mêmes cartes ; la courbe qu'il forme est moins renflée, et, par suite, les latitudes intermédiaires moins fortes qu'on ne les supposait. La barre ou plutôt les barres du Sénégal varient singulièrement, même dans une seule année. Ces variations sont très-importantes à connaître pour le mouillage ; elles doivent être attribuées aux courants, qui, ayant alternativement deux directions, accumulent et emportent tour à tour un sable mobile. Cet effet s'observe à peu près sur toute la côte. Les bords du Sénégal deviennent pittoresques à 200 kilomètres de la mer. Environné de collines, de montagnes, où des arbres de haute futaie, mêlés de jolis arbrisseaux, forment des voûtes et des amphithéâtres de verdure, ce fleuve offrirait

le plus intéressant des voyages, si l'air malsain, l'aspect hideux des crocodiles et le mugissement de l'hippopotame n'en diminuaient les charmes : les marchands l'évitent même et aiment mieux aller par terre. Dans la partie supérieure de son cours, les naturels lui donnent le nom de *Ba-fing*, qui signifie eau noire.

Le cours du Sénégal, en approchant de son embouchure, présente une disposition singulière : arrivé tout près de l'océan, il tourne brusquement au sud, et longe longtemps la côte avant de se mêler aux eaux de la mer, dont il n'est séparé que par une langue de terre extrêmement étroite, appelée *Côte de Barbarie*.

Dans le haut pays, le Sénégal reçoit de nombreux affluents; mais, quand il a franchi les cataractes, quand il entre dans le pays d'alluvion, il n'en reçoit plus. Ses eaux, devenues troubles, se replient en lignes irrégulières, qui forment les *marigots*, bassins latéraux qui, après avoir fertilisé l'intérieur des plaines du bas pays qu'ils ont converties en îles, reviennent la plupart s'aboucher dans le fleuve. Le Sénégal forme donc une espèce de delta dans le rayonnement de son embouchure ; mais non un delta fermé par la mer, comme celui du Nil : c'est un delta intérieur. La mer remonte tous ces marigots à une assez grande distance. L'île à *Morfil*, très-considérable, est dans le cours inférieur du Sénégal. Plus bas encore, dans le delta du fleuve, sont d'abord les deux grandes îles *Bifèche* et *Béquio*, puis les îles de *N'Thinn, Thiong, Roup, Sor, Saint-Louis, Safal, Babagué*.

Le lac *Paniéfoul* ou *N'gher* est un assez grand lac à la gauche du fleuve, avec lequel il communique par un marigot; le lac de *Cayar*, à droite, est également joint au Sénégal par un canal naturel.

Aux environs des marigots du fleuve, le terrain est bas; mais à une distance plus ou moins considérable, commencent des collines qui suivent la direction des cours d'eau. La *Falémé* est le plus important des affluents du Sénégal; les rochers de Débou forment, dans son cours inférieur, un dangereux barrage; mais, au-dessus, elle est large et profonde, et les plus grands avisos à vapeur y trouveraient assez d'eau.

La *Gambie* est surtout navigable pendant la saison sèche; on la remonte 60 kil. avec des frégates de quarante canons, et 270 avec de gros vaisseaux marchands ; les pluies lui donnent un énorme volume d'eau, mais en même temps une telle rapidité que l'on ne peut y naviguer contre le courant. Mollien en a fait connaître la source en 1818 : elle est dans le pays de Fouta-Dialon, cachée dans un bois touffu, au milieu d'un vallon en forme d'entonnoir formé par des montagnes volcaniques. Le fleuve décrit de si nombreux détours qu'ils forment déjà une longueur de 675 kilomètres quand il n'est encore qu'à 75 kilomètres de son point de départ. Il se jette dans l'océan, après un cours de plus de 1 800 kilomètres, à 270 kilomètres au sud du Sénégal. Son embouchure a plus de 30 kilomètres de largeur. On remarque une chute célèbre à *Barracounda*. Le canal naturel de *Merméríko*, s'échappant de la Falémé, affluent du Sénégal, et coulant à l'ouest-sud-ouest, vient se joindre à la Gambie; du reste, il n'est pas rare de voir, à l'époque des pluies, tout le système des cours d'eau de la Sénégambie éprouver d'énormes changements : un grand nombre de rivières, séparées les unes des autres pendant la sécheresse, se mêlent alors, et d'*affluents* qu'elles étaient deviennent *effluents*.

La *Casamance* est un fleuve fort large aussi, mais moins long que la Gambie et trop peu profond, dont l'embouchure est à 100 kilomètres au sud de celle du fleuve précédent, à l'île de Carabane, qui est le siége d'un grand commerce. M. Bertrand-Bocandé ne croit pas, malgré l'opinion commune, qu'on doive considérer la Casamance comme un bras de la Gambie.

Le *Rio-Grande,* surnommé *Rio-Grande Saõ-Domingos,* est identique avec le *Rio de Cacheo,* et se jette dans l'océan par 12° 10′ de latitude nord. Le *Rio de Geba* est un peu au sud. Un autre *Rio-Grande,* que nous appellerons *Rio-Grande méridional,* et qui, dans son cours supérieur est nommé *Koumba,* débouche dans l'océan vers 11° 30′ de latitude, en face de l'île de Boulama, après un cours de 450 kilomètres ; on le dépeint comme très-sinueux, très-profond, et navigable, au moyen de la marée, jusqu'à la distance de 100 kilomètres, où il offre encore une profondeur de 3 brasses.

Le *Rio-Nuñez* ou *Nunho-Tristaõ*, autre fleuve fort large à son embouchure, se trouve un peu plus au sud.

La *Rokelle,* qui prend vers son embouchure le nom de *Sierra-Leone,* a environ 450 kilomètres d'un cours embarrassé en grande partie par des rochers.

Le *Saint-Paul* et le *Mesurado*, au cours rapide, s'offrent ensuite ; puis on voit l'*Assinie,* la *Volta,* qui descend de cascade en cascade et se jette dans le golfe de Guinée, après un cours de plus de 600 kilomètres. Des rochers et des bancs de sable en obstruent l'embouchure.

Les nombreux bras du *Kouara,* de ce grand fleuve qu'on est convenu d'appeler le *Niger,* se précipitent dans le golfe de Guinée et dans les golfes de Benin et de Biafra, qui en sont les enfoncements. Il se forme ainsi un delta plus grand que celui de l'Égypte. On distingue, parmi les principaux de ses bras, le *Noun,* celui qui paraît le plus important, qui occupe le milieu du delta, et par lequel l'expédition de Baikie est entrée dans le Niger en 1854 ; le *Calabar* et le *Rio dos Forçados* ou *Ouari,* deux des plus occidentaux ; le *Nouveau-Calabar* et le *Bonny,* deux des plus orientaux.

La *Formose* ou *rivière de Benin* est un autre bras du Kouara ; cependant le capitaine Becroft, qui la remonta en 1840, fut surpris de la pureté des eaux, comparées avec les eaux troublées du Kouara.

Le *Vieux-Calabar,* dont un bras a été appelé *Cross,* offre sa large embouchure au fond du golfe de Biafra. Appartient-il au Kouara ? On l'a généralement pensé. Pourtant le capitaine Becroft, qui, en 1842, s'y avança fort loin sur un bâtiment à vapeur, vit le cours supérieur du Vieux-Calabar s'éloigner vers l'est à une distance considérable du grand fleuve.

Le *Rio del Rey* des Espagnols et des Portugais a son embouchure tout près de là, à l'est.

Le *Djamour* et le *Rio de Camarones* (fleuve des crevettes, en portugais), qui, plus à l'est, se jettent aussi dans le golfe de Biafra, ne sont pas connus dans la partie supérieure de leur cours.

Enfin, dans la portion la plus méridionale de la Guinée supérieure, on rencontre une large embouchure qui ressemble à un golfe et qu'on appelle *fleuve de Gabon :* c'est probablement la partie inférieure de l'*Olombo*.

Les montagnes du vaste espace de pays qui nous occupe sont peu connues. Les chaînes du *Fouta-Dialon* et des autres pays intérieurs de la Sénégambie sont représentées comme considérables; on parle vaguement de la grande chaîne des montagnes de *Kong*, allongée de l'ouest à l'est sur la frontière de la Guinée supérieure et du Soudan. La plus connue des masses montagneuses de quelque importance sur cette large étendue, c'est le groupe des monts de *Camarones*, qui s'élève sur la côte, entre le Vieux-Calabar et le Djamour, et dont le plus haut sommet, le pic de *Mongo-Ma-Lobah*, s'élève à 4 470 mètres.

A la tête des arbres, se montre, dans ces régions de l'Afrique, le colosse du règne végétal, l'immense baobab, l'*adansonia digitata* de Linné. Le savant danois Isert en a observé plusieurs espèces. Son fruit, surnommé *pain de singe*, nourrit abondamment les nègres, qui, au lever du soleil, épient religieusement le réveil de ses fleurs, fermées pendant la nuit. Il pare toute la Sénégambie et la Guinée de ses voûtes verdoyantes et surbaissées ; le tronc caverneux sert quelquefois de temple ou de salle d'assemblée à une peuplade entière : Golberry en a observé un qui avait 11 mètres de diamètre et 33 mètres de tour. Les forêts de ces contrées, aussi épaisses que celles de la Guiane ou du Brésil, renferment également des cocotiers, des palmiers, des mangliers, des palétuviers, des bananiers ou pisangs, des tamariniers, des papayers, diverses espèces de citronniers, d'orangers, de grenadiers et de sycomores. On y remarque l'hyménée ou courbaril, qui fournit une boisson agréable; l'*elaïs guineensis*, dont on tire de l'huile et une espèce de beurre; un arbre à pois, espèce de *robinia* observée sur la côte d'Or; un arbre ressemblant au tulipier, qui forme un nouveau genre dans la tétrandrie de Linné, et un autre, mal à propos appelé cèdre, qui est une nouvelle *avicennia*. Le précieux *chi* ou arbre à beurre forme une des principales richesses du Bambouk et d'autres parties; un arbre à suif croît, selon Ræmer, sur la côte de Guinée.

On a trouvé, dans une des récentes expéditions des Français vers le haut Sénégal, des bois contenant, en grande quantité, du caïlcédra, dont les qualités fébrifuges ont été reconnues, quoiqu'il soit inférieur au quinquina. Mais qu'est-ce que l'*arbre à feu* dont parle M. de Beaufort, arbre étrange qui prend feu spontanément dans une certaine saison et peut embraser une forêt entière ?

On a prétendu que le muscadier et le cannellier viennent ici spontanément, quoique en petit nombre. Il paraît certain que le *laurus cassia* croît dans les forêts. L'existence du cafier n'a rien que de probable, puisqu'on sait qu'il vient au midi de l'Abyssinie ; mais est-ce précisément l'espèce d'Arabie? Parmi les autres plantes aromatiques, la Sénégambie et la Guinée possèdent l'espèce de poivre appelé *malaguette*, le piment, le poivre d'Espagne et le gingembre. Le coton prospère et surpasse même celui du Brésil. L'indigo est excellent. On connaît déjà un grand nombre des gommes précieuses que cette partie de l'Afrique fournit au commerce : telles sont la gomme arabique, la gomme gaïac, la gomme rouge astringente, la gomme copal, le suc d'euphorbe et le sang-dragon. Le courageux et habile Suédois Wadstrom avait rapporté de ces régions quatorze espèces de bois précieux; l'acajou et l'ébène en étaient. On y a trouvé beaucoup de bois propres à la teinture. L'indigotier (*indigofera tinctoria*) réussit très-bien vers le Sénégal.

Les plantes alimentaires abondent. On cultive l'holcus de deux espèces, le *sor-*

ghum et le *dourah* ; une troisième, nommée *holcus bicolor* par Isert, porte sur la côte d'Or le nom portugais de *milho* (millet), et rend jusqu'à 160 pour un. Le riz est cultivé dans les hautes terres. L'Amérique a donné à l'Afrique le maïs ou blé de Turquie, mais la patate paraît indigène. Les autres plantes herbacées qui servent à la nourriture sont l'igname, le manioc ou cassave, la grosse fève ou *dolichos lignosus,* le délicieux ananas, qui croît dans les endroits les plus déserts ; enfin différentes espèces de melons et de courges.

L'arachide offre au commerce un produit abondant : les arachides du haut Sénégal sont préférées à toutes les autres sur les marchés de France. Un manguier précieux appelé *oba* (*mangifera gabonensis* d'Aubry Lecomte), extrêmement commun sur toute la côte de Guinée, donne, par ses amandes, l'excellent pain de *dika,* d'une saveur agréable, légèrement amère et astringente, analogue au cacao.

Le tabac se trouve partout et en grande abondance ; mais, excellent dans le Sénégal, il est de la plus mauvaise espèce à la côte d'Or. Les nègres aiment tellement à fumer cette plante, qu'ils supportent plus facilement la faim que la privation de cette jouissance. La canne à sucre, abondante et excellente, ne sert qu'à nourrir les éléphants, les cochons et les buffles, qui l'aiment beaucoup ; quelquefois le nègre en boit le suc. L'abondance des aloès, des balsamines, des tubéreuses, des lis, des amaranthes, plantes au milieu desquelles s'élève la *methonica superba,* magnifique liliacée qui n'est point aussi fréquente ici que sur la côte de Malabar, donne à la fleuraison de ces contrées un aspect de pompe et de magnificence qui étonne le voyageur européen. Le trait le plus singulier de la végétation africaine de l'ouest, c'est peut-être la hauteur à laquelle s'élève l'*herbe de Guinée* (*panicum altissimum*). Élevée de 1 mètre et quelquefois de 3 à 4, cette plante forme d'immenses forêts herbacées, où des troupeaux entiers d'éléphants et de sangliers errent sans être vus. L'énorme serpent boa se cache sous ce gazon gigantesque. Souvent le nègre allume ces savanes pour rendre l'air plus pur ou la culture plus facile ; alors, pendant la nuit, de larges fleuves de feu semblent sillonner la campagne et dissiper les ténèbres ; mais pendant le jour, des colonnes de fumée couvrent l'horizon, et les oiseaux de proie les suivent en foule pour dévorer les serpents et les lézards étouffés dans les flammes. Ces sortes d'incendies ont paru aux yeux de quelques savants fournir l'explication la plus naturelle des *torrents de feu* qu'aperçut le Carthaginois Hannon, dans son voyage au midi de Cerné.

L'espèce de *gouet* appelée *arum aphyllum* est commune au Sénégal ; les Yolofs en mangent la racine dans les temps de disette ; ils la font sécher, puis bouillir, et tandis qu'elle est chaude ils en extraient le jus, qui est un poison. Le *pterocarpus africanus,* connu des habitants du Sénégal sous le nom de *kari,* fournit une bonne espèce de gomme, par une simple incision faite dans l'écorce.

Aucune partie du monde ne nourrit de plus nombreuses troupes d'éléphants, de singes, de gazelles, de chevrotains, de rats et d'écureuils. Dans toute l'étendue de l'Afrique, l'éléphant vit sauvage ; nulle part il n'est apprivoisé. Les anciens avaient remarqué avec justesse que l'espèce d'éléphant d'Afrique est plus petite et moins courageuse que celle d'Asie ; mais ses défenses sont beaucoup plus grosses ; l'ivoire, plus dur, jaunit moins promptement ; il fournit presque tout ce-

lui du commerce. L'hippopotame, qui, dans les eaux douces et marécageuses, devient monstrueux, se montre plus fréquemment dans les régions méridionales. Le rhinocéros n'est guère connu, même dans le Benin. Le lion est moins commun que la panthère et le léopard. L'hyène maculée ou tigrée est fréquente dans ces contrées, tandis que l'hyène ordinaire est la plus commune dans le nord de l'Afrique. On redoute encore plus le chacal. La girafe, vue par Mungo-Park et d'autres voyageurs dans la Nigritie, s'égare quelquefois sur les côtes.

Les zèbres s'y rencontrent par troupes, et les nègres les chassent pour en avoir la peau et la chair.

Les espèces de singes les plus remarquables sont le chimpanzé (*simia troglodytes*), le *mandrill* (*cynocephalus mormon*), le *pithèque* (*simia inuus* de Linné, magot de Fr. Cuvier), le *colobe* (*guenon à camail* de Buffon), la *guenon blanc-nez* (*cercopithecus petaurista*), la *guenon patas* et la *guenon diane*, le *callitriche* ou *singe vert* (*cercocebus sabæus*); le *cynocéphale papion*, en général les singes de la famille des guenons, dont ces contrées paraissent être la patrie. Dans la famille des *lémuriens* ou *makis*, on distingue le *galago senegalensis* et le *galago guineensis* ou *galago potto*.

Une espèce de civette, la *viverra civetta*, qui fournit un parfum que les Orientaux regardent comme délicieux, est apprivoisée par les nègres du Sénégal. Parmi les antilopes, on signale le *kob*, le *nanguer*, le *nagor*, le *kével*, la *corine*, qui vont la plupart en troupes innombrables. Le sanglier d'Éthiopie, ou *phascochère*, peuple les bois marécageux.

Les chiens de l'Afrique occidentale sont de la taille de nos braques, mais paraissent tenir un peu de l'espèce du mâtin; ils ont le poil court, rude et roux, comme dans tous les pays chauds, et n'aboient pas. Les chevaux sur la côte d'Or sont petits et laids; mais Adanson admire le cheval du Sénégal; ce fleuve est probablement la limite de la race berbère ou maure. L'âne y devient très-beau et très-fort. On voit quelques chameaux, mais en petit nombre, et l'on n'en trouve plus au sud du Sénégal. Les nègres élèvent des bœufs, des buffles, des moutons et des chèvres.

On trouve, dans toutes les basses-cours des nègres, l'oie armée, l'oie d'Égypte, la pintade, et la plupart des volailles connues en Europe.

Parmi la multitude d'oiseaux qui habitent les forêts, on remarque l'*ardea alba minor* ou l'aigrette, dont les plumes sont un objet de commerce. Les jolis perroquets sont en quantité innombrable : leurs essaims sont chassés des arbres par le cri des singes. Adanson a vu le nid d'une énorme espèce d'aigle ou vautour nommé *n'tann* par les indigènes. Le nid avait 1 mètre de haut. On est affligé par des insectes venimeux, par des reptiles dégoûtants, par des nuées de sauterelles; Isert en a distingué à la côte d'Or plus de vingt espèces différentes. Les caméléons sont très-communs. Les abeilles sauvages fourmillent; leur miel et leur cire sont pour les nègres un objet de commerce. Dans les forêts solitaires, les *termites*, improprement nommés *fourmis blanches*, déploient leur étonnante industrie. Golberry a vu dans les bois de Lamayava, à Albréda, sur les bords de la Gambie, des édifices pyramidaux de ces insectes, dont la hauteur allait à 5 mètres, et dont la base occupait un espace de 11 à 12 mètres carrés.

Les crocodiles, les cachalots et les lamantins habitent quelquefois tous ensemble

les embouchures des grandes rivières. Des huîtres se suspendent en foule aux branches des mangliers qui les bordent; elles sont bonnes à manger, grandes et grasses, mais elles n'ont pas la fraîcheur des huîtres du nord.

Le cauris, ou la *cypræa moneta*, qui sert de monnaie dans une grande partie de la Guinée, paraît venir des côtes du Congo et de l'Angola, sans qu'on ait besoin d'avoir recours à celles des Maldives, comme l'ont dit quelques voyageurs. On prend aussi sur toutes ces côtes beaucoup de coraux et d'ambre gris.

Sans doute le règne minéral de ces contrées équinoxiales n'est ni moins riche ni moins varié dans s s productions que les deux autres; mais nous le connaissons peu. Au nombre des objets les plus dignes d'attention, on doit compter les mines d'or du Bambouk, situé entre le Sénégal et la Gambie. Il y a aussi des mines d'or sur la côte d'Or. Labat a vu des montagnes entières d'un beau marbre rouge à veines blanches. Les nègres font de belles poteries avec une terre blanche et onctueuse, commune dans ces régions. C'est sur la côte, et surtout dans les rivières près du golfe des îles de *los Idolos*, que se trouve cette glaise grasse qu'ils mêlent comme du beurre avec leurs aliments.

Tel est le tableau général de cette région. Passons aux détails.

Commençons par la Sénégambie. Cette contrée doit son nom à ses deux principaux fleuves : le Sénégal et la Gambie. Elle a environ 1 300 kilomètres de longueur, de l'est à l'ouest, et 900 de largeur, du nord au sud.

Les fertiles plaines qu'arrosent le Sénégal et la Gambie nous présentent une foule de petits royaumes, les uns habités par les *nègres*, peuple indigène, les autres envahis par les Berbers et les Arabes, plusieurs par des populations qui sont un mélange des deux races nègre et caucasique. Diverses puissances européennes ont senti les avantages de cette contrée pour former des colonies.

Les Hollandais fondèrent dès 1617 un établissement à Gorée ou plutôt Goerec (nom d'une île de Hollande). Les Français s'établirent à leur tour dans le Sénégal en 1637. Leur établissement fut conquis par les Anglais en 1756; les Français s'y fixèrent de nouveau en 1779; en 1809, les Anglais s'en emparèrent et ne le restituèrent qu'en 1817. La colonie française occupe plusieurs îles du fleuve et d'importantes portions du continent; elle est désignée sous le nom de *Sénégal et dépendances*. Le chef-lieu de cette colonie est *Saint-Louis*, à 14 kilomètres au-dessus de l'embouchure du Sénégal. Cette ville s'élève sur l'île du même nom, longue seulement de 2 300 mètres, large de 180, et dont la côte orientale offre un très-bon mouillage. Saint-Louis est bien bâtie. Ses principaux édifices sont l'hôtel du gouverneur, les casernes, l'hôpital et l'église. C'est le siége d'une cour impériale, d'un tribunal de première instance et d'un tribunal musulman. On y remarque les nombreux magasins du commerce. Sa population est de 12 000 âmes.

A côté et à l'ouest de l'île Saint-Louis, s'élève, sur la langue de terre de la Côte de Barbarie, le village de *Guet-N'Ddar*, dont les habitants, au nombre de 1 300, sont des nègres libres qui se livrent à la navigation du fleuve sous le nom de *Laptots*.

La colonie remonte le fleuve l'espace d'environ 1 200 kilomètres, jusqu'à la cataracte du Félou. Les points importants que nous possédons sur les rives du Sénégal sont, après Saint-Louis : à 160 kilomètres de cette ville (par le fleuve),

Richard-Tol; à 40 kilomètres de Richard-Tol, *Dagana;* à 110 kilomètres de Dagana, *Podor,* dans l'île à Morfil; à 450 kilomètres de Podor, *Matam;* à 200 kilomètres de Matam, *Bakel;* à 180 kilomètres de Bakel, *Médine,* située au pied du grand barrage naturel formé par les cataractes du Félou. Nous occupons aussi *Sénoudébou,* sur la Falémé. Le poste de Matam n'a été créé qu'en 1857, pour combler en partie l'immense lacune de 650 kilomètres qui existait entre Podor et Bakel. Ce point a été occupé de vive force comme représailles des pillages faits sur nos traitants, en 1854, par les habitants de la province de Fouta, où il est situé.

On a divisé les établissements le long du Sénégal en deux arrondissements : celui du *haut du fleuve* ou de *Bakel,* et celui du *bas du fleuve* ou de *Saint-Louis.* Le haut du fleuve est, depuis quelques années, troublé par la guerre que les Français sont obligés de faire à des indigènes agressifs, à la tête desquels s'est mis un prétendu prophète nègre nommé Al-Hadji. Malgré cette guerre, le commerce de cette partie du fleuve a, dans l'année 1856-1857, présenté une valeur de 1 200 000 francs de produits descendus de Bakel, dont 600 000 francs d'or. Les envois de marchandises dans cette partie se sont élevés, pendant la même année, à une valeur de 1 000 000 de francs, dont une faible portion destinée aux comptoirs secondaires de Médine, de Sénoudébou et de Matam. L'importance du commerce du haut Sénégal prendra du développement, si, comme on l'espère, la paix vient enfin permettre aux populations de cultiver tranquillement leurs terres, et aux caravanes de parcourir librement le pays et d'apporter à Saint-Louis le produit de l'intérieur.

Notre commerce avec les tribus berbères et arabes de la rive droite du Sénégal, telles que les Trarza, les Brakna, les Douaïch, est considérable, particulièrement en gomme. Mais ce commerce a été entaché d'une espèce d'humiliation dont l'administration actuelle de notre colonie tend à se débarrasser. On avait passé, avec les chefs, des conventions par lesquelles le gouvernement et les traitants français ont consenti ce qu'on appelle des *coutumes,* c'est-à-dire des sommes annuelles déterminées, pour engager les cheykhs à favoriser de toute leur influence l'arrivée des gommes à certains centres de commerce nommés *escales;* ces redevances étaient en guinées (étoffes), en sel, en mil; un impôt additionnel fut encore exigé par les chefs de tribu, sous le nom de *bagatelle.* Mais tout cela disparaît aujourd'hui, avec les progrès de la colonie et les répressions vigoureuses exercées contre les populations hostiles et avides.

Nous possédons le royaume de *Oualo,* situé à la gauche du bas Sénégal. M. Berg vient d'en donner une bonne description. Le fleuve, au nord et à l'ouest, le Cayor et une partie du Ghiolof, au sud, le lac Paniéfoul et le marigot de la Taouey, à l'est, bornent cette région, dont la forme est un parallélogramme irrégulier. Indépendamment des cours d'eau qui le traversent, excepté à sa partie centrale, assez aride, le pays renferme, pendant la saison des pluies, des marais qui sont ou complétement isolés ou communiquant entre eux, et qui deviennent, pendant la saison sèche, ou des basses eaux, de vastes plaines d'argile limoneuse mêlée d'une épaisse couche de sable qui la recouvre. La Taouey termine le lac au nord et communique avec le fleuve à environ 600 mètres de Richard-Tol.

Le nord du Oualo est composé de plaines arrosées par des marigots bordés de

collines; au sud, de terres franchement élevées dont la hauteur est croissante à mesure qu'on gagne l'intérieur. Le Oualo offre un terrain de transition entre l'alluvium et le diluvium.

Lampsar, à quelque distance de la rive méridionale du Sénégal; *Mérinaghen*, sur le bord occidental du lac Paniéfoul; *Dagana*, sur le Sénégal, avec 1 500 habitants, et *Richard-Tol*, aussi sur ce fleuve, sont les principaux établissements français du Oualo.

Ce n'est qu'en 1856 que le Oualo a été définitivement constitué en province française. M. le gouverneur Faidherbe, après en avoir expulsé les Trarza, a divisé cette province en quatre cercles, commandés par des chefs indigènes et placés sous la main de l'autorité centrale de la colonie. Ces quatre cercles comprennent : le premier, celui de Dagana, les villages situés entre Dagana et le marigot de la Taouey; le second, celui de Richard-Tol, les villages compris entre ce poste et Maka; le troisième, celui de Mérinaghen, les villages des bords du lac Paniéfoul; et le quatrième, celui de Lampsar, les villages limitrophes de l'intérieur.

Portendik (ou *Porto d'Addy*), avec un comptoir français et un port sur la côte du Sahara, dépend du gouvernement du Sénégal.

D'après les documents officiels publiés en 1854, le gouvernement du *Sénégal et dépendances* renfermait, en 1851, une population de 11 599 habitants; au 1er janvier 1858, cette population s'élevait à 34 734 habitants. Les importations s'élevèrent, en 1851, à 5 399 948 fr., et les exportations, à 3 625 474 fr. Il était entré au port de Saint-Louis, dans cette année, 63 navires; il en était sorti 83. Depuis, ce commerce s'est augmenté : dans le seul premier trimestre de 1857, les importations se sont élevées à 2 218 031 fr., et les exportations, à 952 100 fr. La gomme, les arachides, le miel, les peaux, l'huile de palme, l'indigo, sont les principales exportations (1).

(1) La colonie du Sénégal s'accroît de jour en jour; mais ce n'est pas sans des luttes vives et nombreuses qu'elle s'augmente : depuis 1854 surtout, la guerre sévit presque sur tous les bords du fleuve. M. P. Dubois (*Constitutionnel* du 19 juillet 1857) apprécie parfaitement la situation de notre importante possession.

« ... La rive gauche est habitée par des populations noires, qui sont sédentaires et se livrent à des cultures favorisées par la grande fertilité du sol. Les provinces de la rive droite, sur lesquelles on n'a d'ailleurs que des notions géographiques fort imparfaites, ne sont pas généralement cultivées et probablement ne sont pas cultivables. On y trouve des forêts de gommiers, qui croissent sur un sol aride et sablonneux, et, au delà de la zone où s'étend l'influence bienfaisante des eaux du fleuve, il n'y a plus que le désert. Deux races distinctes vivent en nomades sur cette rive droite : les Berbers et les Arabes. La première est soumise à l'autre. Les Berbers font le commerce, élèvent des bestiaux et exercent les rares industries du pays. Les Arabes sont la race conquérante, qui vit aux dépens de la race conquise, la pressure et la foule. Mais les uns et les autres sont unis contre la race noire, qui n'existe sur la rive droite qu'à l'état d'esclavage.

« Les Arabes, plus belliqueux que le reste des habitants, exerçaient encore, il y a très-peu de temps, une domination redoutée sur toute l'étendue du fleuve. Ils vivaient principalement de razzias régulièrement opérées sur les tribus sédentaires de la rive gauche; et, d'un autre côté, comme ils commandaient le fleuve, ils avaient étendu leurs exactions même au commerce français. Des traités conclus, sous les précédents régimes, par les gouverneurs du Sénégal, accordaient aux Arabes de la rive droite, non-seulement un tribut annuel désigné sous le nom de *coutumes*; mais encore ces conventions mettaient entre les mains de ces

Les *Trarza*, les *Brakna*, les *Douaïch*, les *Oulad-Embark* et autres tribus à la droite du Sénégal sont désignés communément sous le nom de *Maures du Sénégal*, mais ce sont réellement des Berbers et des Arabes. M. Faidherbe a jeté un grand jour sur ces peuples. Le plus important, ce sont les Trarza, qui forment une population nomade de 50 à 60 000 âmes.

Il y a, d'après le savant gouverneur que nous venons de citer, quatre espèces de tribus bien distinctes chez les Trarza :

D'abord, des tribus arabes guerrières : les unes (ce sont les Trarza proprement dits) fournissent les chefs du pays; on les appelle au Sénégal tribus de princes; ce sont les Oulad-Dahman, les Attam, etc.; les autres sont seulement indépendantes sous l'autorité du roi : ce sont les Aleb, les Azounas, les Bouidat, etc.

Il y a ensuite des tribus berbères guerrières, ayant presque entièrement oublié leur langue pour l'arabe; elles sont tributaires des tribus de princes. Ces tribus sont de la nation berbère des Zénaga (d'où est venu le nom de *Sénégal*), qui a joué un si grand rôle dans l'histoire du nord de l'Afrique au moyen âge. Ioucef-ben-Tachfin, qui, dans le XIe siècle, se trouva maître de trois États barbaresques, de l'Espagne, du désert, et qui fonda Maroc, était de cette nation.

Puis viennent des tribus berbères de marabouts (tholba), nombreuses, commerçantes, qui ne portent jamais une arme et nous vendent les gommes; ces tribus repoussent le nom de Zénaga, qui, au Sénégal, a acquis la signification de tributaires. Mais comme elles parlent toutes parfaitement le berber, elles sont évidemment de la race zénaga. C'est une de ces tribus de marabouts, nommée *Aïdou-el-Hadj*, que les Français du Sénégal ont ridiculement appelée *Darmancours*.

mêmes Arabes le monopole du commerce de la gomme. Il était entendu en effet que cette denrée ne pourrait se traiter qu'à trois escales ou marchés particuliers (l'escale du *Coq*, celle des *Darmancours* et celle des *Trarza*), dont les Arabes se réservaient naturellement l'accès exclusif. Il en résultait tout naturellement que les vendeurs, garantis contre toute concurrence, élevaient démesurément le prix de la gomme, et s'entendaient en outre pour abaisser la valeur des toiles bleues, dites guinées, que notre commerce leur livrait en échange.

« Le commerce sénégalais était donc en souffrance. Il était temps de mettre un terme à une situation désavantageuse et peu honorable. La France est souveraine au Sénégal. Ce fleuve lui appartient. On devait cesser d'y subir une autre loi que la sienne.

« Le gouvernement prit la double résolution de refuser désormais le payement du tribut, et d'affranchir le commerce de l'obligation de traiter seulement aux trois escales dont les Arabes s'étaient réservé le monopole. C'était s'exposer à une guerre presque certaine, et dont la durée ne pouvait être prévue dans un pays où l'ennemi est presque toujours insaisissable; où la température très-élevée rend les longues marches pénibles et même dangereuses.

« Le gouvernement n'hésita pas. En 1854, le chef de l'administration du Sénégal partit de Saint-Louis à la tête de troupes emportant une partie du matériel destiné à l'érection d'un fort, qu'il avait l'ordre de fonder en face du pays des Arabes, de manière à les contenir et à rallier sous ses canons les populations noires, victimes de leurs razzias annuelles.

« Il se produisit alors un fait non pas inattendu, mais qui compliquait la question. Ce ne furent pas les Arabes qui résistèrent les premiers à notre installation dans le pays. La lutte s'engagea avec ces mêmes populations de la rive gauche, que nous voulions protéger en nous établissant sur leur territoire.

« Ceci s'explique facilement. Il était déjà arrivé que l'administration sénégalaise fût en

Enfin, il y a des tribus de mulâtres ou noirs affranchis qu'on appelle Aratin, et qui sont, en quelque sorte, les serfs des tribus de princes.

Chez les Trarza, l'élément arabe domine complément l'élément berber, et l'élément noir qui s'est mêlé à ces races blanches y est dans l'esclavage ou le servage.

Les tribus de Zénaga marabouts vivent de leurs troupeaux et du commerce; les tribus de Zénaga guerriers et les tribus d'Aratin vivent de leurs troupeaux et de vols sur la rive gauche; les tribus de princes et d'Arabes indépendants vivent en rançonnant tout le monde, nomades de la rive droite et noirs de la rive gauche.

Chez les Trarza et chez les Brakna, les princes et les guerriers s'appellent *Hassan*, par opposition aux marabouts et aux tributaires; c'est le nom d'une tribu arabe, descendant de celles qui, vers la fin du XIe siècle, et pour renforcer les premiers envahisseurs de leur race, firent une irruption dans l'Afrique septentrionale et étendirent plus tard leur domination jusqu'au Soudan.

En effet, d'après les historiens arabes, vers le milieu du Ve siècle de l'hégyre, les tribus arabes de Hilal et de Soleïm envahirent le Maghreb; avec les tribus de Hilal, se trouvait la tribu de Makil, peu nombreuse alors, mais qui se multiplia, par la suite, au point de devenir une des plus puissantes de l'Afrique occidentale:

hostilité contre les Arabes. Parfois des chefs et des tribus de la rive gauche avaient pris parti pour nous, et ils s'en étaient souvent repentis. En faisant la paix, nous n'avions pas manqué de stipuler des conditions favorables pour nos alliés. Mais, ne pouvant surveiller nous-mêmes l'exécution de cette partie des traités, les Arabes ne l'avaient jamais observée, et, loin de nos yeux, ils avaient exercé des vengeances contre nos amis. On ne devait donc pas s'étonner que ces populations craignissent de s'associer à notre entreprise.

« Et puis des intérêts nouveaux avaient été créés parmi les chefs de la rive gauche, qui avaient contracté des unions avec les Arabes et qui avaient fini par goûter fort leur système de déprédation; ils l'avaient adopté pour leur part; de sorte qu'ils ne pouvaient voir d'un œil satisfait notre occupation préparer le terme de ce régime.

« Après quelques combats, le fort fut construit. C'est alors qu'un nouveau gouverneur, M. le lieutenant-colonel du génie Faidherbe, prit la direction des affaires du Sénégal, avec la ferme volonté de réduire les Arabes à la soumission et d'appliquer dans toute son étendue et avec toutes ses conséquences le régime de liberté commerciale que le gouvernement métropolitain voulait établir dans le fleuve.

« Une prompte décision était nécessaire, car nous allions avoir à réprimer un soulèvement général de toutes les populations qui bordent le fleuve, depuis les portes de Saint-Louis jusqu'aux cataractes qui bordent la navigation à deux cents lieues en remontant le cours du Sénégal. Non-seulement les tribus noires étaient en insurrection; non-seulement les Arabes de la rive droite avaient pris les armes, et, passant le fleuve, venaient nous faire la guerre sur le territoire même que nous voulions soustraire à leurs pillages, mais encore un ambitieux avait levé l'étendard de Mahomet dans le haut du fleuve et menaçait les forts que nous y avons depuis longtemps construits.

« Le gouverneur du Sénégal commença par proclamer l'affranchissement des provinces de la rive gauche, et il somma les Arabes de se retirer chez eux et de renoncer à toute intervention dans les affaires de ces provinces. Il fit comprendre aux tribus de cette partie du pays qu'il venait les délivrer d'une domination onéreuse et détestée. Il entra lui-même en campagne. Une suite d'engagements heureux ranimèrent la confiance d'une partie de ces tribus.

« Les Arabes, poursuivis, traqués de toutes parts, se virent réduits à l'impuissance, obligés de retourner sur la rive droite ou de s'enfoncer dans l'intérieur. L'un des territoires les plus riches et les plus fertiles de ce côté, le Oualo, fut érigé en province française, on lui donna des chefs qui nous sont dévoués, et bientôt le gouvernement, indépendamment des troupes

les Makil se divisèrent en trois fractions : les Beni-Obeïd-Allah, les Beni-Mansour et les *Beni-Hassan ;* ces derniers s'étendirent dans les régions sablonneuses du désert jusqu'aux lieux qu'habitaient les tribus des Berbers-Zénaga, de la secte que les historiens désignent sous le nom d'Almoravides, secte qui prit naissance sur les bords du Sénégal, et les forcèrent à leur payer tribut.

Les princes et guerriers des Trarza et des Brakna ne sont donc autre chose que les *Beni-Hassan*, nom sous lequel ils se désignent encore eux-mêmes.

De la même souche descendent les Oulad-Embark, les Oulad-en-Naceur et les Oulad-Bella, qui habitent aussi la rive droite du Sénégal. Les Oulad-Bella étaient les dominateurs des Douaïch, qui se sont émancipés depuis.

Suivant Ibn-Khalidoun, les Arabes Makiliens descendaient des tribus de l'Yémen, et seraient par conséquent des Arabes purs et non descendant d'Ismaël. Ces notions historiques expliquent leur orgueil et leur indifférence pour les souffrances des peuplades berbères qu'elles oppriment, et avec lesquelles elles n'ont aucune communauté d'origine.

Les Trarza et les Brakna sont presque tous des mulâtres, par suite de leurs alliances avec leurs négresses captives.

européennes placées sous ses ordres, eut à sa disposition des corps de volontaires, levés parmi ces mêmes populations à qui nous avions dû faire la guerre pour leur imposer une protection nécessaire à leur bien-être comme à notre sécurité.

« Il ne fallut pas moins d'une année de lutte pour chasser les Arabes de ce riche pays, où ils s'abattaient comme des sauterelles, pour en dévorer toute la substance. Mais, à la suite de ces énergiques efforts, la plupart des tribus de la rive gauche avaient fait leur soumission, et le commerce, à l'abri de nos forts, prenait, malgré les troubles, une extension remarquable. Ces mêmes forts contenaient le faux prophète, dont les troupes étaient venues plusieurs fois se heurter sans succès contre nos établissements dans le haut du fleuve. Aussi cet ambitieux semblait-il désormais vouloir borner ses efforts à soumettre des populations placées d'ailleurs hors du cercle de nos influences et avec lesquelles il bataillait avec des alternatives de victoires et d'insuccès.

« Mais les Arabes, chassés de la rive gauche, n'étaient point soumis. Ils restaient du côté du fleuve où ils habitent, toujours armés, toujours menaçants, et saisissaient toutes les occasions de passer d'une rive à l'autre pour renouveler leurs déprédations habituelles.

« On décida donc de porter la guerre chez eux, et de leur en faire sentir le poids de manière à ce qu'ils soient obligés tôt ou tard d'accepter la paix aux conditions qu'il nous conviendra de leur faire.

« Par deux fois déjà le gouverneur, à la tête de colonnes expéditionnaires, a pénétré dans leur pays; il leur a infligé des châtiments sévères, enlevant les caravanes, les troupeaux et les vivres, dans un rayon de dix à quinze lieues le long du fleuve. Ceux qui ont osé lui faire face ont éprouvé de sanglants échecs. Mais on n'a pu encore les amener à se soumettre. Ils sont vaincus, ruinés, fugitifs, mais ils ne cèdent point, parce que les maux de la guerre tombent principalement sur les Berbers, la race conquise, qui est la seule commerçante et la seule industrieuse du pays.

« On comprend que ces expéditions ne peuvent qu'être de courte durée avec une température pareille et dans un désert où il faut tout emporter avec soi. Les pertes des Arabes ne sont donc jamais que partielles. Mais la répétition fréquente de ces châtiments, la fermeté et la persévérance du gouverneur, doivent finir par amener la pacification complète du Sénégal. D'importants résultats ont déjà été obtenus. Dès à présent on peut être certain que le commerce gagnera énormément à cette nouvelle politique. Les populations, à qui nous donnerons l'ordre et la sécurité, n'y gagneront pas moins. »

L'île de *Gorée*, appelée *Bir* par les indigènes, et située près et au sud du cap Vert, est une possession française, séparée du gouvernement du Sénégal, et siége du gouvernement nommé *Gorée et dépendances*, dont font partie, dans la Sénégambie, les comptoirs de *Sedhiou* ou *Seyou*, de *Carabane*, de l'île *Joqué*, de l'île *Jemberim* ou de la *Pointe Joinville*, de *Brim*, le pays de *Dakar*, et dans la Guinée supérieure, les comptoirs d'*Assinie*, de *Grand-Bassam* et de *Gabon*.

L'île de Gorée n'est qu'un rocher volcanique, fort élevé et stérile, mais important par la beauté de sa rade. La ville de *Gorée* comprend plus des deux tiers de l'île; elle est défendue par le fort Saint-Michel, et a pour principal édifice une caserne qui peut loger 300 hommes. La population de la ville est de 3 000 individus, dont un très-petit nombre de blancs.

Les renseignements officiels de 1854 donnent, pour le gouvernement de Gorée, en 1851, une population de 3 197 individus, une importation de 3 623 280 fr., une exportation de 2 409 481 fr., une entrée de 354 navires et une sortie de 341 navires. Cette population et ce commerce sont aujourd'hui beaucoup plus considérables. Dans le seul premier trimestre de 1857, les importations se sont élevées à 1 166 720 fr., et les exportations, à 1 313 608 fr.

Les *établissements anglais* de la Sénégambie sont : *Bathurst*, dans l'île Sainte-Marie, près de l'embouchure de la Gambie. Le sol de cette île est bas, l'eau y est rare et de mauvaise qualité. La population est d'environ 4 500 individus, dont 180 blancs. Non loin de là, est l'établissement de la *Pointe Barra*, et celui de *Clifton*, au cap *Sainte-Marie*, sur un territoire acquis récemment du roi de Combo; puis on voit, en remontant le fleuve, *Albreda*, que les Français ont longtemps possédée, mais qui a été cédée à la Grande-Bretagne, en 1857, sous la condition que les Anglais renonceraient à tout comptoir à Portendik ; — *Jamesfort*, dans une petite île de la Gambie; — *Jillefree* ; — *Bintam*, vers le confluent de la rivière de ce nom et de la Gambie ; — *Pisania* ; — *Georgetown*, dans une île de la Gambie, que les Anglais nomment *Mac-Carthy* et les indigènes *Janjan-Bour*. Ce point est à 250 kilomètres de l'embouchure du fleuve, à 120 kilomètres au-dessous des chutes de Baracounda. Des bâtiments à vapeur font le service entre Georgetown et Bathurst. Le sol de l'île est très-fertile, mais bas et inondé à l'époque des pluies; on y éprouve de graves fièvres tropicales.

Tous les établissements anglais de la Sénégambie forment ce qu'on appelle la *colonie de la Gambie*. La population totale en est de 5 700 habitants, dont 200 blancs seulement.

Les *Portugais* possèdent aussi des établissements dans la Sénégambie, particulièrement dans le sud, vers les bords de la Casamance, du Rio de Cacheo, du Rio de Geba, et l'on a donné à toute cette partie du pays le nom de *Sénégambie portugaise*, quelquefois de *Guinée portugaise* : ils ont *Zéghichor* ou *Zinghinchor*, *Sindaõ* ou *Sindon*, *Adeane*, sur la Casamance; *Cacheo* ou *Cacheu*, sur le Rio de Cacheo ou Rio-Grande de Sao-Domingos, ville de 10 000 habitants, chef-lieu des possessions portugaises dans la Sénégambie ; *Farim*, *Bolol*, *Mata de Putama*, sur le même fleuve ; *Geba*, sur le fleuve du même nom, ainsi que *Ganjar*, *Fà*, l'*île du Roi*; l'île de *Bissao*, grande île qui, située à l'embouchure du Rio de Geba, fait partie de l'archipel des Bissagos, et se trouve entre le fleuve qu'on

vient de citer, au sud, le Rio de Ancoras, à l'ouest, et le Rio de Mansua, au nord ; — les îles *Picis, Jet, Boulam, Galinha*, dans le même archipel des Bissagos ; — *Courbal*, sur le Rio de Courbal ; — *Mansua*, sur la rivière du même nom.

Toute la population indigène de la Sénégambie se partage en trois grands groupes d'États, comprenant les trois principales nations : les *Ouolofs*, les *Pouls*, et les *Mandingues*.

La race ouolof comprend deux grandes familles : la famille *ouolof proprement dite* et la famille *sérère*.

Le Ouâlo formait autrefois un État ouolof indépendant, dont le souverain s'appelait *brak* ; mais nous avons dit qu'il est aujourd'hui à la France.

Au sud-ouest du Ouâlo, est le royaume de *Cayor*, qui s'étend sur la côte, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'au cap Vert inclusivement. Le chef porte le titre de *damel*. La capitale est *Ghighis* ; les autres villes principales sont : *Makayé*, *Embohl* ou *Nbâoul*, *Koky*, *Gandiol*, sur le Sénégal, près de son embouchure ; — *Yof*, au nord du cap Vert ; — *Dakar*, situé au sud de ce cap, et où des nègres, pour se soustraire au joug du damel, ont fondé une espèce de république, sous la protection et à peu près sous la soumission de la France ; — enfin *Rufisque* (abréviation de *Rio-Fresco*), en face de Gorée, avec laquelle elle entretient un commerce assez actif. Vient ensuite, toujours sur la côte, le royaume de *Baol*, dont la capitale est *Lambaï*, à 90 kilomètres au nord de l'embouchure de la Gambie. *Kaba* est, après, un des endroits les plus considérables. Le port assez commerçant de *Portudal* est dans ce pays, dont les productions principales sont le mil, les pistaches, le maïs, le coton, les niébés (haricots), beaucoup de bestiaux, entre autres des bœufs porteurs, quelques chevaux et quelques ânes.

Plus au sud, se trouve le petit royaume de *Sin*, dont le chef a le titre de *mad*. La capitale est *Diakhao* ; et l'une des villes principales, *Joal*, avec un port à l'embouchure d'une petite rivière du même nom dans l'océan.

Le *Saloum*, au sud du Sin et près de la Gambie, est encore un royaume ouolof, ou plutôt sérère, arrosé par la rivière du même nom, et riche en miel, en coton, en bestiaux et en chevaux. Le chef a le titre de *mad*. *Kaon* en est la capitale, et se trouve environ à 200 kilomètres dans l'intérieur. Le palais du souverain est simplement construit en branches d'arbres et en paille, mais il est grand et curieux, et voici de quelle manière Geoffroy de Villeneuve le décrit :

« Ce palais est une enceinte particulière très-vaste, qui en renferme plus de 60 autres, habitées par les femmes, les enfants, les officiers et les principaux esclaves du roi. Cette enceinte est précédée de trois cours très-vastes, bordées des cases de ses serviteurs. Chaque cour est gardée par vingt hommes armés de flèches et de zagaies. Au milieu de l'enceinte royale, est la case du prince, isolée et en forme de tour ronde : elle a 30 pieds de diamètre et 45 de hauteur ; elle est couverte d'un dôme de 20 pieds d'élévation ; elle est construite, comme toutes les maisons de cette partie de l'Afrique, de pièces de bois recouvertes de paille de mil, mais elle est plus soignée que les cases communes. Les lambris sont couverts de nattes de différents dessins ; le plancher, formé d'une espèce de mastic de terre rouge et de sable, est recouvert de nattes. Le pourtour des lambris est garni de fusils, de pistolets, de sabres et autres armes, ainsi que de harnais de chevaux ; le roi

s'assied sur une estrade peu élevée au fond de la case, et en face de la porte. »

En s'avançant dans l'intérieur, on rencontre, à l'est des royaumes de Baol, de Sin et de Saloum, le royaume de *Diéghem*, également sérère, sans chef indépendant, et soumis au damel du Cayor, mais lui résistant souvent, à la faveur de ses forêts. Il est très-riche en mil. Les Sérères de la côte parlent avec effroi des habitants du Diéghem, qu'ils dépeignent comme sauvages et sorciers. *Tiadiaï* est l'un des principaux endroits.

A l'est des royaumes de Ouâlo et de Cayor, se trouve celui de *Ghiolof* ou *Yolof*, ou *Djolof*, dont le chef prend le titre de *bour*. La capitale porte le nom d'*Ouarkor*. On y remarque aussi *Dioukoul*, et *Tanguy*, entourée d'un double *tata* et de fossés assez profonds, qui en font une place presque inexpugnable pour les indigènes.

Le *Ndiambour* est une province ouolof située entre le Ouâlo, le Cayor et le Djolof. C'est un pays sec, sans marigots et sans marécages. On n'y trouve d'eau douce que dans des puits très-profonds.

Il contient une centaine de villages parmi lesquels il y en a de très-grands. Les principaux sont Louga, Niomré, Keki, Mpal, Ndaam, Nguik, etc.

Le Ndiambour obéissait au bour du Djolof, lorsque celui-ci était le puissant chef de toute la nation ouolof. Quand le damel fut devenu plus puissant que son suzerain, les habitants du Ndiambour devinrent tributaires du damel.

On cultive beaucoup de petit mil et d'arachides dans le Ndiambour. C'est un pays d'ordre et de travail. Tous les produits sont portés à Saint-Louis.

Les Ouolofs ou Yolofs sont les plus beaux nègres de l'Afrique occidentale; ils ont les cheveux laineux, la lèvre épaisse : ils sont grands, bien faits; leurs traits sont réguliers, et leur couleur est très-noire. Si l'on en croit Golberry, ils sont doux, hospitaliers, généreux et fidèles; et leurs femmes ont autant de charmes qu'on peut en avoir avec une peau d'ébène. Ces peuples se disent mahométans; mais leur religion est mêlée d'un peu d'idolâtrie et de superstition. Ils parlent une langue gracieuse et facile. Leur pays est riche en denrées, en bestiaux, en volailles; les habitants fabriquent des étoffes de coton.

Suivant la remarque de Mollien, ces peuples se font remarquer par leur respect pour les morts; ils les enterrent avec soin; chaque tombe est couverte d'arbrisseaux épineux qui forment des abris impénétrables aux atteintes des bêtes féroces. Ils conservent leurs grains d'une manière toute particulière : hors de l'enceinte de chaque village, ils élèvent, sur des pieux, de grands paniers où ils déposent leurs provisions. Le respect pour les propriétés est tel, ajoute le même auteur, que jamais on ne vole aucun de ces dépôts.

Les Sérères, compris, comme nous l'avons dit, d'après M. Faidherbe, dans la race ouolof, sont aujourd'hui dispersés en plusieurs petits États sur la côte ou refoulés dans les bois de l'intérieur.

« C'est, dit le savant ethnologue que nous venons de citer, un peuple noir aux cheveux crépus.

« La langue sérère est tout à fait analogue, dans ses règles grammaticales, à la langue ouolof; mais les mots sont différents en général.

« Nous pensons qu'il y a beaucoup de sang sérère chez les Pourognes, esclaves

ou affranchis des Trarza; c'est en effet sur les Sérères qu'on a dû faire et qu'on fait encore volontiers la course aux captifs, car c'est la partie des aborigènes de la Sénégambie qui s'est montrée jusqu'à présent la plus rebelle à l'influence de l'islamisme, qui est restée fidèle à sa vie un peu sauvage, à la croyance et à la crainte des sorciers, et qui continue sans aucun scrupule, et au grand scandale des musulmans, à faire usage des liqueurs fortes.

« Voici le mode de succession au pouvoir chez les Sérères.

« A la mort du roi, son frère de mère lui succède. S'il n'y a pas de frère, c'est le fils de sa sœur. Le fils hérite des biens de son père, mais non de son autorité; le pouvoir des *mad* (rois) est assez borné; ils n'oseraient braver les personnages influents par leurs richesses ou par leurs relations.

« Il y a beaucoup de *griots* chez les Sérères. Les griots constituent chez les nations de la Sénégambie une caste à part dans la nation; ils ne s'allient qu'entre eux. Leur métier consiste à jouer des instruments et à chanter. Hommes ou femmes, ils font généralement usage des liqueurs fortes avec excès, vivent gaiement et sont méprisés du reste de la nation. D'autres classes de la population partagent avec eux le mépris général : ce sont les forgerons, les tisserands...

« Ce peuple forme aujourd'hui quatre groupes de population principaux, habitant le Baol, le Sin, le Saloum et le Diéghem.

« Il y a beaucoup de chanteuses chez les Sérères; un griot improvise les couplets qui lui sont payés, et les femmes reprennent en chœur le refrain sur des airs qui ne sont pas toujours dépourvus de grâce; ces couplets et ces refrains, d'après leur nature même, renferment souvent les noms propres des personnes en l'honneur desquelles ils ont été composés. »

Les *Pouls* ou *Peuls*, appelés aussi *Foulah*, habitent le *Fouta*, situé sur la rive gauche du Sénégal, et formé d'un sol riche et fertile, où l'on cultive le coton, le riz, l'indigo et le tabac. Il comprend trois pays principaux : le Dimar, à l'ouest, le *Damga*, à l'est, et le *Toro*, au milieu. Les établissements français de *Podor* et de *Matam* sont dans le Fouta. *Guédé* est la capitale du Toro, et *Dialmath*, celle du Dimar. Cette dernière ville, située sur une éminence, au bord du marigot de N'Dor, et entourée d'un *tata* ou mur en troncs d'arbres et en terre glaise, passait, chez les indigènes, pour imprenable, lorsque les Français, conduits par le capitaine du génie Faidherbe, s'en emparèrent par un brillant fait d'armes, en 1854.

Le Fouta est un État turbulent, changeant d'almami (roi) à chaque instant et avec lequel les Français ont beaucoup de peine à vivre en paix, par suite de l'anarchie qui y règne et du fanatisme religieux qui en rend les habitants insolents et malveillants.

Il a pour habitants :

1° Les *Délianké*, restes de la tribu poul mélangée de Malinko, qui dominait au moment de la conquête du pays sur les Ouolofs et de la fondation de l'État poul du Fouta, sur lequel elle régna pendant un certain laps de temps.

2° Les *Torodo*, marabouts, mélange des tribus pouls de la conquête avec les Ouolofs. Ils dominent dans le Fouta depuis qu'ils ont renversé la puissance des Délianké.

3° Les *Tiouballo* ou pêcheurs, mélange de Pouls, envahisseurs de basse condition, avec les pêcheurs indigènes ou ouolofs.

4° Les *Pouls purs et pasteurs* qui ont continué à vivre séparés et parlent encore le poul pur. Ces Pouls pasteurs sont toujours tributaires de quelques chefs.

5° Des individus de toute race, les captifs, les affranchis, les réfugiés des pays voisins, les vagabonds, forgerons, etc.

Les Ouolofs appliquent le nom de *Toucouleurs* à tous les habitants actuels du Fouta, sauf les Pouls purs et pasteurs. Et ils appellent langue *toucouleur* le poul corrompu, et mélangé de mots ouolofs, que parlent les Toucouleurs.

Les Pouls habitent encore le royaume de *Bondou*, situé au sud du Sénégal et à gauche de la Falémé; c'est une contrée parsemée de montagnes boisées et de vallées cultivées en riz, en cotonniers et en indigo, et garnies de tamariniers, de baobabs, de figuiers élastiques, et d'un grand nombre d'arbres fruitiers qui forment un ensemble pittoresque. *Boulébané*, la capitale, est située dans une vaste plaine. Le palais de l'almamí ou roi et la mosquée principale ne sont que de grandes chaumières. Les maisons de la ville sont des huttes disposées en rues sales et irrégulières. Suivant Mollien, les habitants de ce royaume sont plus doux et plus hospitaliers que ceux du Fouta; leurs femmes, moins jolies et moins passionnées pour la toilette, sont plus fidèles et plus vertueuses. C'est dans ce pays que se trouve l'établissement français de *Ségoudébou* ou *Sénoudébou*, sur la Falémé. A mi-distance entre cet établissement et celui de Bakel, se trouve la forteresse de *Somson*, que les indigènes considéraient comme imprenable et qui fut prise assez rapidement par les Français en 1857. On remarque *Sansanding*, sur la Falémé.

Le *Fouta-Dialon*, toujours dans la région ethnographique des Pouls, est un des plus grands royaumes de la Sénégambie; son souverain a le titre d'*almami*; cet État renferme le *Tangué*, le *Labé*, le *Collade*, le *Timbo*, le *Timbi*, le *Tenda*, le *Néola*; c'est un pays très-élevé et très-montagneux, où naissent le Sénégal (Ba-Fing), la Gambie (qu'on appelle dans cette contrée Dima), la Falémé ou Téné, et le fleuve que les Pouls appellent Coumba ou Koli, les Mandingues, Ba-Cabou (rivière du Cabou), et qui, suivant Mollien, est le Rio-Grande méridional, le Rio-Grande proprement dit. Ces rivières sont remplies de crocodiles et d'hippopotames. Les montagnes, presque toutes d'origine volcanique, sont fort considérables, et courent généralement du nord-est au sud-ouest. On y distingue les montagnes du Tangué, du Tenda, les monts Badé, appelés aussi Oré-Coumba et Oré-Dima, c'est-à-dire têtes de la Coumba et de la Dima; le mont Mouminia, qui est, dit-on, couvert de neige dans la saison sèche; le mont Dalaba, où sont, assure-t-on, les sources du Sénégal et de la Falémé. *Timbo*, la capitale de ce royaume, est située au pied d'une haute montagne, à quelque distance à gauche du cours supérieur du Sénégal, nommé Ba-Fing par les Mandingues et Maïo-Baleïo par les Pouls. Une végétation luxuriante d'orangers et de citronniers l'enveloppe. On y compte environ 10 000 ames.

Labé, sur la rivière Dumbélé, au nord de Timbo, est une autre ville importante du Fouta-Dialon.

Il y a dans ce pays des mines de fer, exploitées par les femmes. M. Hecquard y a trouvé de l'aimant. On y voit quelques manufactures, où l'on travaille l'argent,

le bois et le cuivre. Les Pouls de ce royaume sont, dit-on, en état de lever au moins 16 000 hommes de cavalerie. Mahométans, mais environnés de nations ou tribus païennes, ils ne balancent jamais à faire la guerre pour se procurer des esclaves.

Ils vivent dans une sorte de confédération républicaine, où une association secrète, semblable au *tribunal vehmique* du moyen âge, maintient l'ordre et la justice : on l'appelle le *pourrah;* chacun des cantons de la nation a le sien, dans lequel les hommes ne sont admis qu'à l'âge de 30 ans; l'élite des membres qui ont au delà de 50 ans forme le *suprême pourrah*. Les mystères de l'initiation, accompagnés d'épreuves terribles, se célèbrent au sein d'une forêt sacrée. Tous les éléments sont mis en usage pour éprouver le courage du récipiendaire : on assure qu'il se voit assailli par des lions rugissants, mais retenus dans des liens cachés; un hurlement épouvantable se prolonge dans toute la forêt, un feu dévorant brille autour de l'inviolable enceinte. Le membre qui a commis un crime, ou qui a trahi les secrets, voit subitement arriver des émissaires armés et masqués : au cri : « le *pourrah t'envoie la mort!* » ses parents, ses amis, s'éloignent et l'abandonnent au glaive vengeur : même des tribus entières qui se font la guerre au mépris des ordres du grand *pourrah,* sont mises au ban et punies sévèrement par un corps d'armée envoyé contre elles par tous les neutres. Cette institution paraît supposer une intelligence perfectionnée et des sentiments élevés.

Enfin la nation des Pouls habite encore les trois royaumes suivants.

Le *Khasso*, situé sur le Sénégal, est riche en or, en argent et en cuivre. Son ancienne capitale, *Komniakanny,* appartient aujourd'hui au Kaarta. La ville principale est *Médine,* dans un pays délicieux ; elle est maintenant aux Français, qui ont eu à lutter vivement, sur ce territoire, contre le chef noir Al-Hadji, en 1857. C'est dans le voisinage que se trouvent les fameuses cataractes du Félou.

Le *Fouladougou,* vers l'extrémité orientale de la Sénégambie, sur les bords de l'Oulima, un des affluents supérieurs du Sénégal, a pour capitale *Bangassi.*

Le *Niani* ou *Yani,* sur la rive droite de la Gambie, est plat et fertile, et offre un mélange de cultures assez bien entretenues et de grandes forêts peuplées de bêtes féroces et d'éléphants. C'est dans ce pays qu'est le comptoir anglais de *Pisania.*

Les Pouls, Peuls ou Foulah ont le teint rouge noir ou brun jaunâtre, les cheveux plus longs et moins laineux que les nègres, le nez moins épaté et les lèvres moins épaisses. Ils sont grands, minces, très-lestes et ont de jolis traits. Ils semblent un mélange de Berbers et de nègres : mais cette nation mixte, qui rappelle les *Leucæthiopes* des anciens, nous paraît avoir reçu des Arabes non-seulement l'usage religieux et civil du Koran, mais encore le nom qu'elle porte; car c'est évidemment le même que celui des *Fellah* ou cultivateurs d'Égypte. Les Foulah ont le caractère doux, l'esprit facile, beaucoup de goût pour l'agriculture; mais ceux d'entre eux qui vivent de l'entretien des bestiaux se transportent d'un pays à l'autre plutôt que de supporter la tyrannie.

Les Pouls mahométans méprisent les autres. La langue poul est très-belle, et n'a aucun rapport avec les langues nègres qui l'entourent; elle est très-riche et au moins aussi douce que l'italien. Les écoles publiques de ces peuples sont célèbres; ils sont industrieux et fabriquent des tissus ornés de dessins délicats et

gracieux, des ouvrages en maroquin et de la bijouterie. Leurs femmes sont jolies et coquettes. « Un visage un peu allongé, dit Mollien, des traits pleins de finesse, des cheveux longs qu'elles tressent autour de leur tête, un petit pied et un embonpoint moins volumineux que celui des autres négresses, sont les traits caractéristiques de ces femmes. »

Passons aux États *mandingues*. D'après M. Faidherbe, la race mandingue ou plutôt *Malinka* (de l'ancien pays de Mali), la même qui est connue dans plusieurs pays sous le nom de *Bambara* (ou, peut-être mieux, suivant M. Raffenel, *Bamanao*), est divisée en deux grandes familles : la famille *mandingue proprement dite* et la famille *Sarakholé*.

Le *Kaarta* est situé dans la partie nord-est de la Sénégambie, au nord du cours supérieur du Sénégal. C'est un pays montagneux, bien cultivé, très-peuplé, dont les habitants font un commerce considérable avec les peuples du Sénégal, du Sahara et du Soudan ; surtout en or et en ivoire. La capitale est *Kogué*; c'était auparavant *Élimané*, appelée autrefois *Gédingouma*.

Le *Bambouk* s'étend entre le Sénégal et la Falémé. Il a de hautes montagnes et de riches mines d'or, particulièrement à *Kéniéba*. Le Konkadou, qui en fait partie, est un pays des plus pittoresques. La capitale du royaume est *Farabana*, grand village de 3 000 âmes environ, entouré d'un *tata* (fortification indigène) très-haut et très-épais. Il est placé sur un mamelon peu élevé, au pied duquel coule le marigot de Sanou-Kholé. Ce village s'est formé, il y a plus d'un siècle, en servant d'asile à tous les captifs des pays voisins, qui, mécontents de leurs maîtres, venaient chercher un refuge et leur liberté dans ce centre assez extraordinaire d'émancipation. C'est encore le rendez-vous de tous les captifs déserteurs. Ils servent le chef du pays pendant cinq ans et sont libres après ce temps.

Les Bamboukains éprouvent le sort de tous les peuples corrompus. Leur sol riche et fertile fournit à ses habitants, presque sans travail, tout ce qui est nécessaire à la vie. Voluptueux et indolents, ils vivent dans l'anarchie la plus complète ; leurs richesses deviennent la proie de leurs voisins.

Le *Dentilia*, situé entre la Falémé et la Gambie, est un autre pays montagneux et riche en or. Il y a aussi du fer, et les habitants, fort industrieux, travaillent très-bien ce métal. La capitale se nomme *Beniseraï*.

Le *Caman*, au sud du Bambouk et à l'ouest du Dentilia, a pour ville principale *Mamakono*.

Le *Niocolo*, au sud-est du Caman, s'étend sur les bords de la Gambie ; on y trouve *Binguillaï*, *Sénécouta*, *Idell*.

Le royaume d'*Oulli*, sur la rive droite de la Gambie, a pour capitale *Médina*, et pour autre ville principale *Barracounda*.

Les royaumes de *Bar* et de *Badibou* sont sur la rive droite de la Gambie, vers son embouchure.

C'est encore à la famille mandingue proprement dite qu'appartiennent, dans la partie la plus orientale de la Sénégambie, les royaumes de *Mandin* et de *Bélédougou*.

La famille Sarakholé, ou mieux *Soninkhé*, plus spécialement fixée vers le Sénégal, occupe le royaume de *Gadiaga*, divisé en *Gouoy* (c'est-à-dire bas) et *Ka-*

méra (haut), et les royaumes de *Diafouna*, de *Kingui* (*Djiavara*) et de *Gangara* (*Guidimaka*).

Le Gadiaga, qu'on appelle vulgairement *Kadjaaga*, et à tort *Galam*, situé vers le confluent de la Falémé et du Sénégal, est montueux, boisé et fort peuplé. On y est habile dans l'art de tisser et de teindre les étoffes de coton. La teinture bleue qu'on y obtient de l'indigo est la plus belle de celles que fournit l'Afrique. On y trouve les villes de *Makadougou* et de *Tendho*. Le poste français de *Bakel* et les anciens forts *Saint-Joseph* et *Saint-Charles* sont compris dans le Gadiaga. Les habitants se divisent, comme cela a lieu dans presque tous les États de l'Afrique occidentale, en plusieurs classes distinctes par l'origine, le rang et les occupations. La première est composée des Bakiris, familles princières (c'est toujours parmi les Bakiris qu'est choisi le *tunka* ou roi du pays); viennent ensuite les Seïbobés, qui correspondent aux Diambours (hommes libres) du Cayor et du Ouâlo; les marabouts et les captifs.

Tous sont industrieux et commerçants. Les Bakiris et les Seïbobés sont peu religieux, du moins en ce qui concerne l'abstention du vin et des liqueurs fortes, dont ils font un abus immodéré chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. Les marabouts, au contraire, se font remarquer par leur fanatisme, et sont souvent même, à cause de cela et aussi à cause des pillages que les guerriers exercent contre eux, en hostilité avec les deux autres castes, sur lesquelles néanmoins ils exercent une certaine influence en vertu de leur caractère religieux. Quant aux captifs, ils sont presque tous d'origine étrangère, et proviennent du Ségou ou du Kaarta (1).

Les Sarakholés (vulgairement *Serracolets*) sont fort adonnés au commerce. Ils ont en général quitté le paganisme pour la religion mahométane, mais ne sont pas des musulmans très-rigoureux. Leur taille est moins bien proportionnée que celle des Pouls, mais ils sont forts et robustes. Leur peau est du plus beau noir, et, pour la conserver brillante, ils se frottent avec du beurre rance. Le poisson est leur nourriture ordinaire; la viande très-avancée est loin de leur répugner. « J'ai vu, dit le major Gray, des habitants prêts à se battre pour le partage d'un hippopotame mort, flottant sur la rivière, et dans un tel état de putréfaction que l'air en était infecté. »

Les *Mandingues* sont répandus depuis le Niger, dans le Soudan, où ils habitent les royaumes de Ségou, de Bakhounou, d'Ouassoulou, etc., jusqu'à la Gambie inférieure; mais ils sont surtout établis vers le Sénégal supérieur. C'est une des nations les plus considérables de la Sénégambie. Ces nègres d'un noir moins beau que les Yolofs, rendent leurs dents pointues en les limant, ils professent une espèce de mahométisme, emploient beaucoup de mots arabes, et se servent de l'alphabet arabe. Du reste, leur langue est dure et saccadée. Leurs *marabouts* ou religieux font de très-longs voyages de commerce, et reçoivent des visites des marabouts barbaresques; l'intérieur de l'Afrique leur est bien connu; la traite des nègres est dans leurs mains. Cette nation règne depuis l'an 1100 sur le riche royaume de Bambouk.

Ils sont cultivateurs, industrieux, commerçants et guerriers. Vifs et enjoués,

(1) *Revue coloniale*, 1856.

ils passent volontiers la journée à danser au son de leurs tambours et de leurs balafos, en se livrant aux sauts et aux postures les plus bizarres. Leur adresse est extrême à manier leurs armes, qui consistent en zagaies, dards, flèches, épées, couteaux. Lorsqu'un enfant vient au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour; puis, après l'avoir fait sécher, on le frotte d'huile de palmier. Chez les Mandingues, les riches affichent un grand luxe d'esclaves, mais ils leur rendent la vie très-douce. Lorsque Moore visita les pays arrosés par la Gambie, il y avait près de Brouko, dans le royaume de Cabou, un village entier de 200 personnes qui n'étaient que les femmes, les esclaves et les enfants d'un même Mandingue.

Les Mandingues paraissent plus avancés en civilisation que les peuples des côtes : c'est, comme le fait remarquer M. Bertrand-Bocandé, parce qu'ils se sont créé plus de besoins, et ils sont obligés de travailler davantage pour les satisfaire. La femme d'un Mandingue doit avoir un grand nombre de pagnes pour se vêtir, du corail, de l'ambre, des bracelets d'argent, des boucles d'oreilles d'or; son mari, pour se procurer tous ces ornements, doit se livrer à quelque industrie ou au commerce.

Au sud de la Gambie, s'étendent les royaumes assez considérables de *Cabou*, de *Télébou*, de *Pakao*, de *Brassou* et de *Féridou*, habités par un mélange de Mandingues et de Pouls. Le plus célèbre est celui de Cabou, dont le sol, en partie marécageux et malsain, produit beaucoup de riz. *Kankétéfa* et *Mamakonda* sont parmi les principaux endroits de ce royaume, dont la province la plus importante est celle de *Gansala*, résidence du chef général de tous les nombreux pays du Cabou. C'est dans ce royaume, sur le territoire de Canadou, que se trouve *Geba*, établissement des Portugais, le plus commerçant de tous ceux que ce peuple a formés dans la Sénégambie, et le plus reculé dans les terres. Il est sur la rive droite du Rio de Geba; vis-à-vis, est celui de *Ganjar*. En descendant le même fleuve, on rencontre les autres établissements portugais de *Fé* et de l'*île du Roi* (*ilha do Rei*).

Dans le voisinage de la côte, entre la Gambie et la Casamance, sont les royaumes de *Fogni* et de *Combo*, très-peuplés, très-fertiles, et riches en bétail. Leurs habitants sont idolâtres, et passent pour courageux et habiles à manier les armes. Le royaume de *Songrogou*, dont le roi réside à *Bissari*, s'étend vers une rivière du même nom, qui est affluent de la Casamance et qui, suivant quelques relations, se confondrait, au nord, avec le marigot de Bintam ou Jereja, affluent de la Gambie, mais qui paraît avoir un cours réellement indépendant. Cependant, lors de la saison des pluies, ces rivières communiquent peut-être entre elles, comme cela a lieu pour plusieurs autres bassins fluviaux de la Sénégambie. Du reste, un réseau inextricable d'îles et de marigots (1) morcelle, comme on l'a dit, toute cette partie de l'Afrique.

(1) Il arrive souvent dans la Sénégambie, surtout aux nègres, d'appeler *marigots* toute espèce de cours d'eau, quelle que soit la cause de son alimentation. Mais ce qui caractérise de la manière la plus positive un marigot, c'est qu'il est formé par un cours d'eau, et que l'existence qu'il reçoit ainsi n'est que momentanée. Le marigot n'est qu'un canal naturel, une sorte de réservoir, ou plutôt de dégorgeoir, qui se remplit et se vide chaque année,

Toute la partie occidentale de la contrée renfermée entre la Gambie et la côte de Sierra-Leone est appelée *Guinée portugaise* ou *Sénégambie portugaise*, parce que ce sont les Portugais qui s'y sont, depuis longtemps, établis les premiers, et qui s'y livrent encore au commerce le plus considérable. Voici comment M. Bertrand-Bocandé, à qui une longue résidence dans ce pays en a fait connaître la géographie, décrit cette intéressante région (1).

« En considérant ses îles nombreuses et les courants d'eau qui les entourent, on pourrait supposer que cette contrée serait capable de devenir l'une des plus riches du monde.

« Elle jouit, en effet, momentanément d'une merveilleuse fécondité. Quand la terre aride, après six mois de sécheresse, vient d'être humectée par les pluies des premiers orages, toutes les semences qu'elle renferme dans son sein se développent avec une rapidité surprenante; le sol, qui était dépouillé, est aussitôt couvert d'une verdure épaisse, dont les yeux peuvent en quelque sorte suivre l'accroissement. Peu de jours ont suffi pour produire cette merveilleuse transformation. La nature a paru sortir d'une longue léthargie pour ressusciter à une vie nouvelle. Dès le lendemain des premières pluies, une multitude d'insectes apparaissent spontanément; ils bourdonnent dans l'air, et vont mêler l'éclat de leurs couleurs à la verdure des plantes. Les oiseaux revêtent leur parure brillante, et vont suspendre aux rameaux leurs nids en forme d'hélice pour protéger leur couvée de l'inondation du ciel. Ils les ont tellement pressés les uns contre les autres, que quelques arbres semblent de loin chargés de fruits épais qui font plier leurs branches. Le chant de ces oiseaux aux mille couleurs, le parfum des fleurs, le coloris des fruits sauvages à côté des fleurs éclatantes, et la verdure d'une magnifique végétation, tout annonce la renaissance de la nature; partout elle prodigue la vie, et l'homme n'a besoin que de remuer un peu la surface du sol pour récolter bientôt au centuple la graine qu'il lui a confiée. Mais les eaux, continuant à tomber avec plus d'abondance, inondent le sol; elles s'accumulent dans les bas-fonds et les vallées, qu'elles convertissent en marécages; elles débordent en se creusant un lit pour se réunir aux eaux de la mer, qu'elles élèvent sur les rivages. Dans le temps qu'on est convenu de nommer la belle saison, quoiqu'il rappelle, par la tristesse de la nature, l'hiver des autres climats, la terre desséchée redevient aride; les plaines voisines de la mer restent couvertes d'une épaisse couche de sel, et donnent naissance seulement aux mésembryanthèmes, qui cachent le sol sous leur verdure bleuâtre; les bas-fonds, où les eaux pluviales ont seules séjourné, restent imprégnés de carbonate de soude uni à une argile ingrate. Dans les savanes, les hautes herbes à racines vivaces, qui les font ressembler à de vastes champs de céréales, sont bientôt grillées par le soleil, et les habitants, pour en chasser les serpents et les bêtes féroces qui viendraient y cacher leur repaire, al-

comme la plupart des marais. Il en est qui ont une grande étendue, et qui conservent longtemps après l'écoulement, dans les parties profondes de leur lit, des flaques d'eau qui ne disparaissent que lentement et par l'évaporation. Il en est d'autres, aux rives peu relevées, par-dessus lesquelles l'eau déborde facilement pour se répandre dans les plaines qu'elle inonde. (*Raffenel.*)

(1) *Bulletin de la Société de Géographie*, mai et juin 1849.

lument un vaste incendie dans ces champs. Mais vers les rivages, les palétuviers (rhizophora mangle), dont les feuilles distillent les eaux de la mer, et les rendent douces pour s'en nourrir en déposant le sel à leur surface, enveloppent le pourtour de ces terres d'une large ceinture; ils entrelacent leurs branches jusqu'à leurs cimes, élevées comme celles des peupliers : ils forment un épais rideau de feuillage qui repose agréablement la vue, et voilent sous leur verdure éternelle, mais trompeuse, cette nature qui vient de mourir. Les lieux culminants, ceux qui n'ont point été inondés, restent toujours couronnés d'une magnifique végétation; les grands arbres des forêts, pouvant, avec leurs longues racines, aller puiser l'humidité au fond du sol, persistent malgré la sécheresse. Il est vrai que, s'ils conservent leur feuillage, ils ne se couvrent plus de fleurs; mais ils abritent les arbrisseaux sous leur ombrage et protégent les lianes nombreuses qui s'entrelacent dans leurs branches. On ne peut s'empêcher d'admirer ces forêts, où croissent les *afzelia africana*, les *balanites ægyptiaca*, les *datarium senegalense*, les *carapa touloucouna*, les *khaya senegalensis*, les *parinarium excelsum*, les *pterocarpus erinaceus*, les *adansonia digitata*, etc., au-dessus desquels l'*eriodendron anfractuosum* élève encore son dôme majestueux : il suffit seul pour ombrager la place publique, quand il est planté auprès des villages, et leur sert de loin de signe de reconnaissance comme les clochers dans nos pays. Les palmiers, qui aspirent dans l'air leur nourriture, le *phœnix spinosa*, le *lontarus flabelliformis*, l'*elais guineensis*, continuent d'étaler leur verte coupole, et ils conservent encore une séve assez abondante pour l'épancher et offrir aux habitants une boisson rafraîchissante et enivrante, qui leur sert même de nourriture.

« Dans un terrain presque horizontal, la nature n'opère pas comme dans les pays inclinés, où, quand les pluies ont cessé, les lits des torrents ne sont plus que des ravins desséchés, à moins qu'ils ne soient remplis par les sources qui alimentent les fleuves. Ici les eaux du ciel se sont écoulées doucement vers la mer, qui seule maintenant vient remplir le canal qu'elle les avait aidées à creuser; rien n'est changé en apparence; le niveau seul a plus ou moins diminué de hauteur. Mais ces cours d'eau, n'étant point alimentés par des eaux fluviales, ne sauraient fertiliser les terres qu'elles baignent. Aussi la plupart de ces prétendus fleuves et rivières des côtes occidentales d'Afrique ne sont que des *criques* ou *marigots*, des *canaux*, des *golfes*, des *bras de mer*, quoiqu'on leur conserve encore le nom de *rios* que leur avaient imposé les premiers découvreurs. Dans ceux mêmes qui méritent de garder le nom de fleuve, l'eau continue d'être salée jusqu'à plus de 50 milles dans l'intérieur.

« Le mot *source*, dans l'Afrique occidentale, en parlant de l'origine des fleuves, n'a plus la même signification que dans les autres contrées du monde. La nature du climat et des terrains a tout modifié. On se représente ordinairement la source d'un fleuve comme le premier cours d'eau jaillissant du sommet d'une montagne ou de rochers escarpes; il se grossit, en coulant, d'autres courants qui le convertissent en torrent avant qu'il acquière un cours paisible. Ici rien de semblable : quand vous demandez des notions sur la source d'une rivière, on vous indique la dernière ramification qui s'écoule d'une savane marécageuse, et du site le moins élevé du plateau, d'où leurs eaux s'échappent quand elles ont atteint un niveau

suffisant pour déborder, en suivant la première inclinaison des terrains. Des plantations de riz les environnent. Ainsi, dans la Sénégambie méridionale, les rivières ont un commencement; elles n'ont point de sources.

« La superficie du sol est composée de sable fin et d'argile.

« Outre l'argile et le sable, à une distance qui n'est pas trop éloignée de la mer, on trouve, en creusant la terre, des bancs de coquilles d'huître d'une grande étendue recouverts d'une couche végétale. Ces coquilles, superposées avec symétrie et entremêlées de différents détritus, forment même les berges de plusieurs marigots. »

Les relations commerciales, au moyen des nombreux cours d'eau et marigots qui communiquent entre eux, seraient extrêmement avantageuses dans cette plate région de l'Afrique, si les rivières n'étaient très-souvent embarrassées de troncs d'arbres, et, non moins fréquemment, de palissades élevées par les habitants eux-mêmes, qui exigent des droits, des *coutumes,* pour le passage des pirogues.

Les principaux peuples les plus voisins de la côte, dans la Sénégambie portugaise, sont les *Floups,* les *Bagnouns,* les *Papels,* les *Brames,* les *Balantes,* les *Biafades,* les *Bissagos.*

Les *Floups* ou *Jolas* se donnent plutôt eux-mêmes le nom d'*Aïamats.* On distingue, parmi leurs tribus, les *Floups-Joats,* dans l'île de Jembérim; les *Floups-Jigouches,* qui se louent comme manœuvres pour labourer et faire les moissons; les *Floups-Banjars,* dont le chef est chargé, en échange de priviléges importants, de prévenir les calamités publiques et de donner la pluie et le beau temps; les *Floups de Vacas* ou *de Fogni,* qui s'appellent eux-mêmes *Kaïamontés :* ils ne sont pas hospitaliers, comme les précédents, et se trouvent dans un état de guerre continuel.

Le chef dans chaque village est le premier soldat et la première sentinelle du pays, pour défendre ses champs contre les usurpations des voisins, et son village contre les tentatives des voleurs; il passe la nuit à veiller, à faire la ronde et dort le jour. L'homme garde les rizières, les femmes les cultivent. Les pères ont un droit absolu sur leurs enfants. La polygamie est pratiquée. Dès qu'un jeune garçon est en état de porter un fusil et de tirer du vin de palmier, il prend autant de femmes qu'il a de rizières à leur donner à cultiver. Les femmes sont les servantes de leurs maris, qui tiennent moins à leur fidélité qu'à avoir des enfants. Ils s'inquiètent peu de leurs filles, qui iront, disent-ils, s'unir à leurs ennemis; mais ils tiennent beaucoup aux garçons, parce qu'ils augmenteront un jour le nombre des défenseurs. Le mariage n'est qu'une convention entre les parties; le divorce est très-commun. Mais, tandis que les autres Floups renvoient les femmes dont ils ne sont pas contents, celles-ci quittent les maris, et, après avoir essayé de plusieurs, reviennent trouver celui qui leur convient le mieux : elles sont toujours assurées d'être bien reçues (1).

C'est sur le territoire des Floups qu'est le comptoir français de *Carabane,* dans l'île du même nom, à l'embouchure de la Casamance. On y voit aussi nos petits établissements de l'île *Jembérim* ou de la *Pointe Joinville,* et de l'île *Jogué,* aussi

(1) *Bertrand-Bocandé.*

à l'embouchure de ce fleuve, et, plus haut, celui de *Brim*. C'est encore sur la Casamance, plus loin dans l'intérieur, et sur le territoire des Bagnouns, que se trouve notre comptoir de *Sedhiou* ou *Seyou*.

Les *Bagnouns* (dans leur propre langue, *Ougnouns*) habitent sur la Casamance, le Rio-Grande de Saõ-Domingos et le Songrogou. C'est sur leur territoire que se trouve l'établissement portugais de *Zéguichor*, fondé dès 1641 sous l'invocation de *Nossa-Senhora da Luz*. Cet endroit s'élève sur la rive gauche de la Casamance, ainsi que les établissements portugais moins importants, et assez voisins, de *Sindaõ* ou *Sindon* et d'*Adéane*. Des Mandingues mahométans se sont établis parmi eux.

Les *Cassangues* ou *Cassas* habitent vers le Rio-Grande de Saõ-Domingos et sur la Casamance, qui leur doit même son nom, car le *mansa* ou roi des *Cassas*, qui résidait à Brikam, avait autrefois la prépondérance sur tout ce fleuve.

Les Papels habitent les terrains bas et coupés au sud du Rio-Grande de Saõ-Domingos. On distingue les Papels de *Bourné*, les Papels de *Kiour*, de *Caboaïne*, les Papels de *Basserel*, dits *Manjagos*, parce que, dans la conversation tenue dans la langue de leur pays, ils répètent souvent ce mot *manjago*, qui signifie : *dites donc*, ou *je vous dis*. Ils se mettent au service de toutes les nations qui font le commerce sur les côtes occidentales de l'Afrique, et servent comme matelots dans toutes les embarcations. Quand ils se croient assez riches, ils retournent dans leur pays, quittent les habits européens, pour se revêtir seulement d'une peau de chèvre, qui ne leur couvre pas même les cuisses, et continuent de vivre comme s'ils n'avaient jamais eu connaissance des mœurs européennes (1).

Les Papels pratiquent une cérémonie qui est chez eux le sceau de tous les traités. Quand une nation voisine demande vengeance contre un meurtrier, celui-ci

(1) « Une particularité remarquable des habitudes des Papels de Basserel, c'est que les enfants n'héritent point de leur père. Leur ordre de succession est assez compliqué : voici comment il a lieu. Le fils aîné de celui qui est le premier de sa race, ou le seul resté de sa famille, hérite de son père, de préférence à ses frères; mais il n'est, en quelque sorte, que l'administrateur des biens qui appartiennent à tous. Ses enfants, ses frères, ses neveux, travailleront à augmenter le patrimoine. Quand il meurt, les enfants n'héritent pas : c'est le frère puîné. Ainsi, dans ce cas, l'oncle hérite; après lui, un autre frère s'il y en a; après le dernier des frères, un neveu, fils du frère aîné, puis un cousin de celui-ci. Ainsi, il faut que le patrimoine, sans être jamais divisé, et sans exclusion pour aucune branche de la famille, se transmette à tous successivement, continuant à s'augmenter par le travail de tous. Chacun a sa part, qui lui est affectée suivant ses besoins. Il y en a beaucoup qui peuvent mourir sans recevoir l'héritage de leur père; mais celui qui administre le patrimoine est le chef de la famille, et les autres sont ses enfants. C'est le *communisme* appliqué seulement à la famille.

« Ils poussent fort loin les conséquences du système. Les femmes de ceux qui sont morts se transmettent avec les biens à ceux qui héritent. Les Papels n'obtiennent une femme en mariage qu'après avoir fait à son père bien des présents; une génisse est le dernier gage. Ces biens n'appartenaient-ils pas à la communauté? Ainsi la femme qui en est le résultat doit aussi revenir à la communauté, et les enfants qu'elle pourrait avoir, dix ans même après la mort de son mari, seront toujours considérés comme les enfants de ce mari, car leur mère lui appartenait. Le frère survivant épouse la veuve du défunt, pour accroître la postérité de son frère. Les femmes trop âgées ont la liberté de vivre à part; on leur donne un champ à cultiver. » (*Bertrand-Bocandé.*)

est fusillé; son sang est reçu dans une calebasse; une longue pointe de fer est passée au travers de son corps, même avant qu'il ait fini d'expirer, et on l'enterre après lui avoir brisé les membres. Dans la calebasse qui contient le sang, on verse de l'eau-de-vie; on y met des balles, des pierres à feu, des pointes de lance, de la poudre : on agite ce mélange, et les principaux habitants viennent le boire, en faisant les imprécations les plus terribles contre ceux qui troubleraient la paix.

Chez plusieurs populations papels, les jeunes garçons et les jeunes filles demeurent dans une maison commune appelée *banéo;* un de ces jeunes gens est chargé de la police : on le nomme le *mountou-banéo.* Ils couchent tous ensemble nus et pêle-mêle.

Le jeune homme qui veut obtenir une femme en mariage fait longtemps des cadeaux à son père. Si la jeune fille ne s'est [illegible] conservée vertueuse, le mari la lui renvoie; il devra lui en donne[illegible] l'une de ses filles, soit l'une de ses nièces. La crainte d'un semblab[illegible]nt les jeunes filles, et le *mountou-banéo* veille aussi à ce qu'il ne s[illegible] aucun scandale dans la maison commune.

Les Papels adorent, dit-on, des arbres, des cornes de bœuf et toute sorte d'objets visibles. Lorsque leur roi est mort, s'il faut en croire le voyageur Schad, les grands se rangent autour de sa bière, qui est lancée en l'air par quelques nègres robustes; celui sur lequel elle retombe, s'il n'en est pas écrasé, succède au trône.

C'est sur le territoire des Papels que se trouve *Cacheo,* le principal établissement portugais des bords du Rio-Grande de Saõ-Domingos, fleuve qu'on appelle aussi *Rio de Cacheo* et même *Rio de Farim,* à cause d'un autre établissement portugais, *Farim,* situé beaucoup plus haut, dans le pays de Brassou.

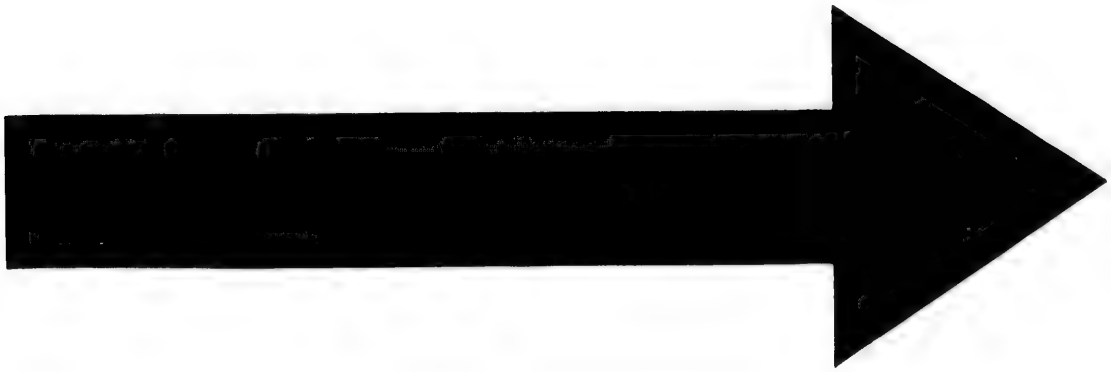
Les *Brames* offrent une différence bien caractéristique avec les *Papels.* C'est que ceux-ci tiennent beaucoup à la fidélité de leurs femmes. Le Brame, au contraire, permet à sa femme d'avoir autant d'amants qu'elle en désire; il se félicite même de leur nombre : c'est une preuve qu'elle a beaucoup de mérite et d'attraits; et, entre eux et lui, il existera une espèce de fraternité : la même femme leur sera commune, mais il voudra toujours garder la propriété des enfants. Les liens du sang ne sont rien pour lui; il ne considère que la richesse et la force qui résultent pour lui du nombre de ses enfants.

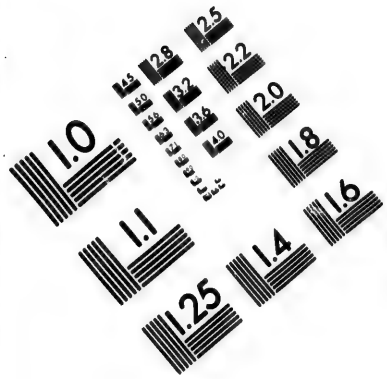
Les *Nagas,* qui se trouvent vers le Rio-Grande de Saõ-Domingos, vont presque nus, et habitent un pays très-marécageux.

Les *Balantes* sont une population très-considérable, établie vers le même fleuve. Parmi leurs tribus, sont les Balantes de *Baïab* et les *Balantes Bravos* (sauvages), ainsi nommés par les Portugais, parce qu'ils vont presque nus; les jeunes gens sont même entièrement nus jusqu'à l'époque de la circoncision, qui arrive chez eux dans un âge avancé (1).

La principale vertu d'un Balante est de savoir voler. Celui qui a volé un chien

(1) « Tous les peuples de la Guinée, quoique de religions différentes, pratiquent la circoncision à la manière des mahométans. Les *Bissagos* seuls et les *Floups de Fogni* font seulement des incisions sur le corps. Les femmes *mandingues, bagnouns, cassangues, balantes* et *biafades* pratiquent l'excision. » (*Bertrand-Bocandé.*)





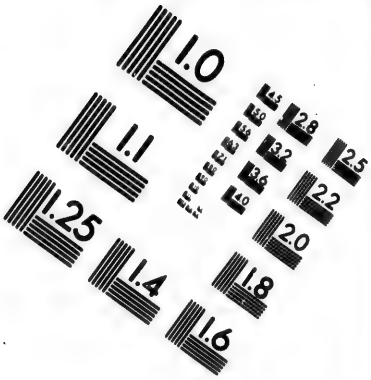
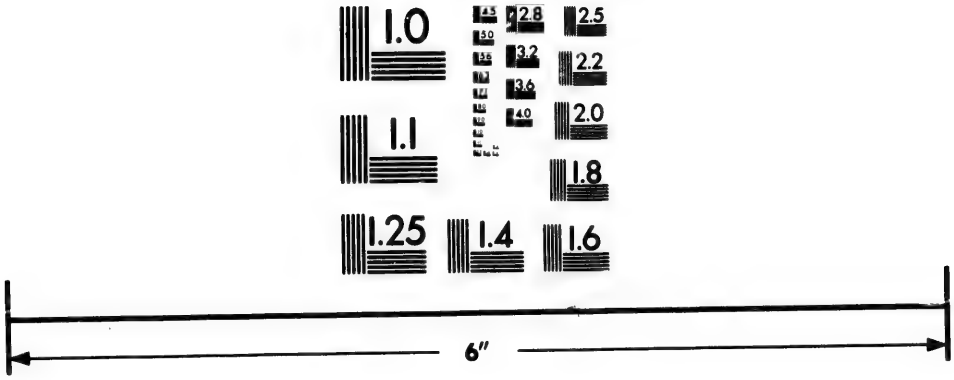
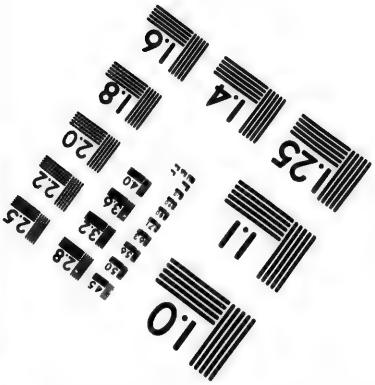
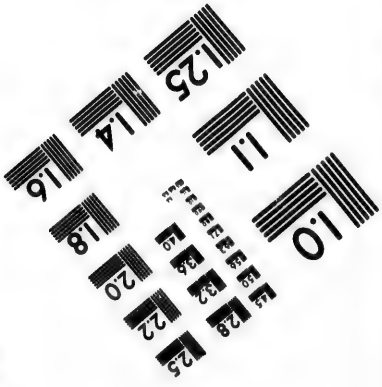


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

gardien de la maison, sans que le maître s'en aperçoive, a donné la meilleure preuve de son talent, et trouvera facilement à se marier dans son pays.

C'est dans le pays des Balantes que les Portugais ont la factorerie de *Mansua,* sur la rivière du même nom.

Les *Biafades* (vulgairement *Biafares*) habitent sur les deux rives du Rio de Geba et sur le Rio-Grande méridional. Ils sont presque continuellement en guerre avec les Papels; mais ils sont beaucoup plus doux et plus traitables. Les Portugais ont, chez les Biafades, sur le Rio de Courbal, la factorerie de *Courbal,* qui est le siége d'un commerce considérable.

Les *îles des Bissagos,* en face des Papels et des Biafades, forment un riant et fertile archipel environné et presque couvert, au couchant, d'une suite de bancs de sable et de vase de 60 lieues d'étendue, qui en rend la navigation très-périlleuse.

Le terroir de ces îles est arrosé de beaucoup de petites rivières; il produit du riz, des oranges, des citrons, des bananes, des melons, des pêches et d'excellents pâturages, dont les habitants profitent pour élever des bestiaux, particulièrement des bœufs à bosse d'une grosseur extraordinaire. La pêche y est abondante.

L'île *Boulama* ou *Boulam,* une des plus voisines du continent, et située à l'embouchure du Rio-Grande méridional, avait été jugée propre à un établissement français par l'habile Brue; les Anglais, ayant connu ce projet, se sont hâtés de l'exécuter; mais leur colonie n'a pas réussi. Les Portugais y ont formé un établissement agricole. Ils ont aussi, comme nous l'avons dit, des établissements aux îles *Bissao, Picis, Jet* et *Galinha.* La nature a prodigué dans ces îles des végétaux utiles, le riz, l'indigo, le cafier, le cotonnier et divers arbres fruitiers; mais l'humidité de l'air demande de grands soins pour ne pas devenir funeste. Les *Bissagos,* ou plus exactement les *Bidjougas* ou *Bijagos,* se font redouter de leurs voisins par leurs incursions et leurs cruautés. Ils ont chassé les Biafades de ces îles. Ils sont grands, robustes et belliqueux. Le coq est leur animal sacré.

Rien n'est plus diversifié que l'état moral et physique de ce coin de l'Afrique. Les peuples nombreux rapprochés dans cet espace sont extrêmement différents les uns des autres de langage, de coutumes, de constitution politique, et aussi de constitution physique et de race. « C'est surtout à cette partie restreinte de la terre africaine, dit M. Bertrand-Bocandé, qu'on peut appliquer ce mot de Chateaubriand, que chez les nations sauvages (je me sers de cette expression consacrée, quoique fausse) on retrouve toutes les sortes de gouvernement des nations civilisées.

« Une démocratie anarchique règne chez les *Jigouches,* le despotisme chez les *Bijagos* (*Bissagos*). Les *Floups-Aïamats* vivent en république démocratique, laquelle devient monarchique à *Bolol* et oligarchique à *Jembérim.* Les *Floups de Vacas,* en état de guerre permanent, ont un gouvernement de chef militaire; celui des *Banjars* est pontifical; celui des *Fouls nomades,* patriarcal. Il est féodal et héréditaire chez les *Balantes* du Rio-Grande de Saõ-Domingos; féodal, et seulement à vie, ou à ferme, chez les *Papels* dits *Manjagos.* Les chefs des *Papels* des îles ont un pouvoir absolu; la monarchie représentative règne chez les *Mandingues* et plusieurs autres peuples.

« A *Brim,* les femmes ont droit de représentation : dans leurs assemblées, elles

discutent les affaires du pays, sur lesquelles elles exercent la plus grande influence; de leur décision dépend la paix ou la guerre. A *Jami,* les assemblées des femmes non-seulement font des lois générales, mais prononcent sur les cas particuliers qu'on apporte à leur tribunal.

« *Nhâmonc* est une république avec droit d'aînesse et majorats.

« Chez les *Mandingues,* l'autorité administrative et l'autorité militaire sont séparées. Elles sont réunies dans d'autres pays en la personne du même chef.

« L'égalité la plus absolue existe chez la plupart de ces peuples. Dans le *Cabou,* au contraire, il y a une caste à part, un sang privilégié qui, transmis par les femmes, se perd dans les mâles à la troisième génération (1). Dans ce pays, les femmes peuvent régner et jouissent d'une grande autorité. Elles n'ont d'autre considération, chez les *Papels,* les *Floups,* et principalement les *Bijagos,* que celle que leur donnent les droits de la famille : elles n'héritent même pas de leur père.

« Un petit balai est le sceptre des rois; un bonnet, qui est ordinairement rouge, en est la couronne : en Afrique, le bonnet rouge est souvent le symbole du despotisme. Chez quelques *Floups,* les particuliers n'ont pas droit de le porter. Être coiffé du bonnet, prendre ou recevoir le bonnet, sont des expressions qui signifient être reconnu roi ou chef de village. Ce diadème des rois est presque toujours orné d'une amulette, faite avec des cornes de gazelle, entourées d'écarlate à la base.

« Dans bien des récits, on a décoré du titre de roi le chef du moindre hameau; il est ordinairement le représentant des héritiers de la famille des premiers occupants. On reconnaît ses droits sur les terres restées incultes; les terrains cultivés sont la propriété de celui qui les défriche, les fruits sauvages appartiennent à celui qui les cueille. Partout on respecte les fruits de l'arbre qui a été planté. »

Nous ne quitterons pas la Sénégambie sans signaler avec intérêt les *Komménis,* petite peuplade tributaire du royaume d'Oulli. Ils sont assez civilisés, leurs notions religieuses se rapprochent de la tradition chrétienne. Ils ont une langue à part, un alphabet et une écriture. M. de Gaysa, savant hongrois, a trouvé chez eux, en 1851, un monument intéressant. C'est le tombeau de Jacques Compagnon, voyageur français, qui avait disparu vers 1760, et qui, retenu par les Komménis, avait vécu longtemps au milieu d'eux.

Les limites entre la Sénégambie et la Guinée sont abandonnées au caprice des géographes. Les uns les placent au Rio-Nuñez; d'autres au cap Verga, un peu plus au sud. C'est dans cet espace douteux que demeure la nation des *Sousous,* faussement appelés *Foulah* de Guinée ; ils n'ont rien de commun avec les Foulah ou Pouls du Sénégal, quoi qu'en dise Golberry : leur langue en fait preuve. Ils font

(1) « Les femmes qui jouissent de la première distinction sont désignées sous le nom de *taïba;* leur fille aînée ou leur plus proche parente hérite de ce titre. Les fils de taïba sont nommés *mansacoli;* ils deviennent chefs de territoire ou de village. Les fils des mansacoli ont le titre de *tiandi* (amande de l'arachide). Les fils des tiandi sont des *tiafata* (pellicule de l'arachide). Les fils des tiafata sont des *tiaombo* (la dernière enveloppe de l'arachide, au delà de laquelle il n'y a plus que la terre, ainsi plus de noblesse). Le nom de *mancerimo* comprend toutes ces différentes qualités. Un homme riche ou puissant est appelé *niankio.* »

partie de la grande nation des Mandingues. Le *Mellacouri,* arrosé par la rivière du même nom, est un des pays principaux qu'ils habitent.

Vers cette limite des deux pays, sont aussi, sur les deux rives du Rio-Nuñez, les *Nalous, Naloès* ou *Naloubès,* nègres intelligents et doux, si bien confondus avec les descendants des premiers Portugais qu'on ne les distingue plus. Agricoles et pasteurs, ils habitent un sol fertile dont ils tirent un grand parti depuis que les Portugais leur ont apporté d'utiles connaissances. Leurs terres, très-bien cultivées, fournissent le meilleur indigo et les plus beaux cotons; ils fabriquent des pagnes estimés pour leur finesse; ils les teignent de belles couleurs qui les font rechercher des nations voisines.

Les *Landamanes,* également sur les bords du Rio-Nuñez, furent, en 1849, l'objet d'une juste attaque des Français, qui avaient à punir leur chef des vexations qu'il faisait subir à nos traitants. Les *Bagos* ou *Bagoès* sont à l'est des Naloès.

Le territoire qu'on appelle *côte de Sierra-Leone* est la première division occidentale de cette vaste *Guinée supérieure* qui se prolonge à l'est-sud-est jusqu'au cap Lopez, et qui est échancrée peu profondément par le large golfe de Guinée.

Le nom de *Guinée,* tout à fait inconnu aujourd'hui des naturels, est un souvenir de *Djenny,* ville du Soudan, dont le commerce s'étendait activement sur cette côte dans les premiers temps de l'arrivée des Européens. C'est une dérivation du nom du grand pays intérieur de *Ghana, Ghénévah, Ghanoa* ou *Guinoa,* célèbre au moyen âge. *Ouankarah* ou *Ouangarah* est le nom actuel par lequel les Africains désignent assez généralement la Guinée supérieure.

Sur la côte de *Sierra-Leone,* se trouve l'établissement anglais du même nom, formé en 1787, dans la généreuse intention d'abolir la traite des nègres et de travailler à la civilisation des Africains. La gloire d'avoir conçu le premier plan d'un établissement de ce genre est réclamée par Dupont de Nemours. Une escadre française se trouva à l'embouchure de la rivière Sierra-Leone au mois d'octobre 1794, et, ne connaissant pas le but respectable de cette colonie, elle n'y vit qu'un établissement anglais, et le détruisit.

Il se releva quelques années [illegible] tard, et, fondé d'abord par une compagnie, il devint ensuite un établissemen[illegible] gouvernement britannique; mais il n'a pris de grands accroissements que vers l'année 1825, par l'acquisition de l'île de *Cherbro.* D'abord les nègres libres amenés de la Nouvelle-Écosse, ou venus des contrées voisines, se conduisirent mal, se refusèrent au travail et excitèrent des guerres civiles. Mais dès que le gouvernement eut pris la colonie sous sa direction, il conçut le projet d'y placer les nègres trouvés à bord des vaisseaux négriers par les croiseurs de la marine royale. Des routes furent tracées, des relais de poste organisés, des auberges construites, et des écoles s'élevèrent dans les différents lieux où elles furent jugées utiles; des terres ont été données à cultiver aux nègres : ils en tirent un grand parti. Cette colonie marche rapidement vers un état complétement satisfaisant. L'éducation y a fait des progrès rapides; les nègres y sont devenus laborieux; c'est parmi eux que l'on choisit les magistrats municipaux et les membres du jury; enfin ils y ont justifié toutes les prévisions favorables des philanthropes relativement à la civilisation régénératrice de la race nègre.

Malheureusement le climat de Sierra-Leone est pernicieux pour les Européens.

Cette colonie est entourée au nord par la rivière *Mungo* ou *Petite-Scarcies*, à l'ouest par l'Atlantique, au sud par la rivière Cherbro, à l'est par une ligne encore mal déterminée. On en évalue la superficie à 65 000 kilomètres carrés, et la population coloniale à 45 000 habitants.

Elle se divise en cinq parties, savoir :

1° Le *district de Freetown* (paroisse de Saint-George), capitale de la colonie.

2° Le *First Eastern* ou *River district* (premier district de l'Est ou district de la Rivière), qui borne à l'est celui de Freetown, et comprend les paroisses de Saint-Patrick et de Saint-Arthur.

3° Le *Second Eastern* ou *River district* (deuxième district de l'Est ou de la Rivière), qui s'étend à l'est et au sud de la colonie. Il renferme les paroisses de Saint-Thomas et de Saint-Michel.

4° Le *Western district* (district de l'Ouest), qui confine au sud avec le Second Eastern, et se trouve, comme celui-ci, borné par le Calmont-Creek. Il comprend la paroisse de Saint-Édouard, où se trouve le village de *Kent*, extrémité sud-ouest de la colonie; la paroisse de Saint-Henry, et les îles Banana, contenues dans la paroisse de Saint-Luc.

5° Le *Mountain district* (districts des Montagnes), qui occupe à peu près le centre de la colonie. Il s'étend à l'ouest, jusqu'au district de Freetown et à l'océan Atlantique. Ce district contient les paroisses de Saint-André, de Saint-Pierre et Saint-Jacques, de Saint-Jean, de Saint-Paul.

Les plus grands districts de la colonie sont celui des Montagnes, celui de l'Ouest et le second de l'Est, et la plus grande paroisse, celle de Saint-George (Freetown) (1).

Freetown, située à l'embouchure et sur la rive gauche du fleuve de Sierra-Leone, sur une presqu'île qui s'avance entre l'estuaire de ce fleuve et la baie Yaoury, est bien bâtie, et renferme (y compris toute la paroisse) 18 000 habitants. On y remarque les casernes, le théâtre, l'hôtel du gouverneur général; le marché, placé au centre de la ville, est bien approvisionné et offre un tableau très-animé par les nombreuses femmes nègres affranchies qui viennent y apporter les produits et dont la loquacité bruyante est pleine de gaieté.

Regentstown, *Kent*, *Wilberforce*, *Gloucester*, *Wellington*, sont les autres lieux principaux.

Les îles de *Los*, au nombre de sept, doivent aux Portugais leur nom, qui est une corruption de celui de *los Idolos*. Les naturels les nomment *Forotimah*.

(1) Voici le relevé de la population de la colonie pour 1851 :

DISTRICTS.	SEXE MASCULIN.	SEXE FÉMININ.	TOTAL.
District de Freetown	9 436	8 591	18 027
1er district de l'Est	2 825	2 526	5 351
2e district de l'Est	4 312	3 515	7 827
District de l'Ouest	2 863	2 424	5 287
District des Montagnes	4 361	3 648	8 009
Totaux	23 797	20 704	44 501

Sur ce nombre, il y a 125 Européens, 20 461 Africains libérés, 21 250 créoles indigènes; le reste, d'origines diverses.

Elles sont situées à 100 kilomètres au nord-ouest de la baie de Sierra-Leone. Les deux plus grandes sont celle *de la Factorerie* et celle *de Tamara*. Leur sol est élevé, salubre et fertile; elles sont boisées; elles produisent du riz, des bananes et des oranges, et nourrissent un grand nombre de chèvres et de bêtes à cornes.

L'île de *Cherbro*, à 110 kilomètres au sud-est de la baie de Sierra-Leone, et à 10 kilomètres de la côte, est longue de 35 kilomètres. Son sol, bas, uni, malsain, et cependant sablonneux, produit du riz, du café, de l'indigo, des patates et du coton.

L'indigo réussit dans cette colonie; on a reconnu plusieurs espèces ou variétés du cafier; le citronnier dégénéré donne des fruits semblables aux limons. Toutes les plantes alimentaires et aromatiques de l'Afrique abondent. Il y a, en quantité, du riz, du maïs, des ignames, du plantain, des citrouilles, du manioc, des ananas; la canne à sucre, le gingembre, le coton, donnent de bons produits. Le baobab, le cocotier, le bananier et d'autres beaux végétaux de l'Afrique équinoxiale y étalent toutes leurs richesses. La volaille est très-commune, et l'on remarque surtout les pintades. La pêche, soit dans la mer, soit dans les fleuves, est extrêmement avantageuse. La principale industrie est la fabrication de l'huile de coco; la confection des bateaux et les tanneries occupent un assez grand nombre de colons. On exporte de l'huile, du poivre, du gingembre, des arachides, des peaux, de l'ivoire, de la cire, des bois de charpente. Le commerce, qui a lieu surtout avec la Grande-Bretagne, offrait, en 1851, une valeur de 103 477 livres sterling pour les importations et de 80 366 pour les exportations.

La gomme de l'arbre à beurre sert à teindre en jaune; l'écorce *colla* paraît être du quinquina. L'arbre *pullam* produit un coton soyeux. Le singe *chimpanzé* se rencontre dans l'intérieur.

Lorsque les Portugais découvrirent ces lieux, ils appelèrent le promontoire au sud de l'établissement actuel *cap Ledo*, et les montagnes dans l'intérieur *Serra-Leoa*, montagne de la Lionne : ce dernier nom, un peu défiguré, est resté au cap, à la rivière qui s'appelle aussi *Rokelle*, et au canton adjacent. Mais la forme espagnole, *Sierra-Leona*, modifiée en *Sierra-Leone*, a été adoptée de préférence dans la nomenclature de la plupart des géographes européens. Cette dénomination vient, dit-on, d'une montagne située près de l'embouchure de la Rokelle et qui ressemble de loin à une lionne couchée.

Dans le sud de la côte de Sierra-Leone, se trouve le pays de *Kittam*, qui s'avance jusqu'à la rivière de Cap-Monte (en anglais Cape-Mount), nommée, dans son cours supérieur, Pissou. Le pays de *Kotchi*, avec la ville de *Cousea*, qu'on dit considérable, et les pays de *Gola* et de *Kondo*, se trouvent vers ce cours supérieur.

Dans l'intérieur de la région désignée sous le nom de Sierra-Leone, s'étendent les royaumes de *Timmani*, de *Limba*, de *Kouranko* et de *Soulimana*.

Le Timmani, arrosé par la Scarcies et la Rokelle, est habité par un peuple qui paraît appartenir à la famille des Sousous. Il est divisé, d'après le major Laing, en quatre gouvernements, dont les chefs prennent le titre de roi. Le premier et le plus important avait pour capitale la ville de *Kambia*, qui a été ruinée par les Anglais en 1858, parce que les habitants s'étaient montrés hostiles à la colonie.

Au-dessus des petits rois de Timmani, s'étend le pouvoir du *pourrah*, sorte de tribunal secret dont le pouvoir est redouté de tous ceux qui n'y sont point affiliés. Les nègres de Timmani n'ont pour vêtement qu'une petite pièce d'étoffe attachée avec un cordon à la ceinture.

Le Limba ou Liban est un pays peu peuplé, couvert de montagnes et dont l'intérieur est imparfaitement connu.

Le Kouranko est très-vaste. Situé au nord du Limba et à l'est du Timmani, il est couvert au nord et au nord-est par de très-hautes montagnes granitiques, dans lesquelles le Dialiba prend sa source. Il est divisé en un grand nombre de petits États peu importants, dont les capitales principales sont *Siméra, Kolakonka, Kamoto,* placée sur la crête d'une colline et accessible seulement de deux côtés fermés par de fortes palissades et par des portes doubles et massives, faites d'un bois très-dur. Les Kourankos sont moins civilisés que les Mandingues; mais ils leur ressemblent par le costume, les mœurs et le langage. Quelques-uns d'entre eux sont mahométans, mais le plus grand nombre s'adonne à l'idolâtrie. Laborieux et intelligents, ils exercent différents métiers : les uns sont forgerons, d'autres tisserands, d'autres travaillent le cuir, mais la plupart se livrent à la culture, tandis que les femmes préparent, tissent et teignent le coton. Ces femmes sont fort habiles dans l'arrangement de leur coiffure. La danse est le plaisir de prédilection de ces populations. Dans les grandes fêtes, les danseurs à gages, vêtus d'une manière bizarre, se promènent dans toute la ville, et vont rendre successivement visite aux chefs, qu'ils amusent par la souplesse de leurs mouvements et dont ils reçoivent quelques présents. Le major Laing a vu une danse de ce genre durer deux jours et trois nuits; ceux qui se retiraient étaient aussitôt et constamment remplacés.

Le royaume de *Soulimana* est situé au nord-est du Kouranko. Il touche à l'est aux sources du Dialiba et au sud aux rives de la Rokelle. Il est pittoresquement coupé de montagnes escarpées, de belles vallées, de prairies fertiles et de champs très-bien cultivés : on y élève des bêtes à laine et des chevaux. *Falaba,* la capitale, doit son nom au Falaba, sur lequel elle est située. Les autres villes sont *Sanguia, Semba, Mousiah* et *Konkodongore.*

Les Soulimas sont les plus policés de tous les nègres de la Sierra-Leone. Suivant le major Laing, ils ont certaines coutumes qui rappellent celles des anciens Romains; le roi consulte sur les affaires importantes les anciens, qu'il appelle *pères;* la *maison des palabres* ou la maison commune, située sur la grande place de la capitale, est comme le Forum romain : c'est là que les orateurs discutent publiquement les affaires; le chef qui commande l'armée ne peut entrer dans la ville que lorsqu'il en a obtenu la permission; en y entrant, il perd son titre et les prérogatives qui y sont attachées; des poëtes sont chargés de transmettre dans leurs chansons le souvenir des événements publics; un Soulima débiteur insolvable devient l'esclave de son créancier.

Les navigateurs ont donné le nom de *côte du Vent* (en anglais *Windward coast*) à toute la côte qui s'étend depuis la rivière de Cap-Monte jusqu'à l'Assinie. On la partage en deux parties : la côte des *Graines,* du *Poivre* ou de *Malaguette,* qu'on termine au cap des Palmes; et la côte d'*Ivoire,* comprise entre le cap des Palmes

et l'Assinie. La *côte d'Or* commence à la rivière Assinie et on la termine généralement à la rivière Volta. Viennent ensuite la *côte des Esclaves*, celle de *Bénin*, celle d'*Ouari*, celle de *Calabar*, celle de *Biafra* et celle de *Gabon*.

Depuis le cap Monte jusqu'au cap des Palmes, la côte produit abondamment du riz, des ignames, du manioc, de l'arachide ; le coton et l'indigo sont de première qualité. Le *poivre-malaguette*, le bois rouge et l'ivoire sont d'autres produits de ces côtes. Les habitants, nageurs intrépides et rameurs habiles, montrent de la défiance envers les Européens. Les bords du fleuve Mesurado sont habités par des nègres qui parlent un portugais corrompu, et qui se sont reconnus longtemps vassaux du Portugal, mais qui ne sont pas, comme on l'avait dit, des Européens devenus nègres par l'influence du climat.

Vers le cap Mesurado, sur la côte des Graines, une association d'*Américains*, connue sous le nom de *Société de la colonisation* et présidée par M. Finlay, fonda en 1820, par ses seules ressources, la petite colonie de *Libéria*, pour les nègres rendus libres en Amérique. Pendant les premières années, les colons eurent à vaincre une foule d'obstacles : d'abord leurs habitations, qui n'étaient que des huttes en paille, furent construites au milieu d'une épaisse forêt tellement déserte qu'on tuait les tigres sur le seuil des portes. Ce ne fut qu'en 1825 que les premières maisons en bois furent bâties ; et aujourd'hui, cet État, qui ne comptait en 1820 qu'une poignée de nègres affranchis ou fugitifs, formant environ 25 familles, c'est-à-dire 80 colons en tout, guidés par trois citoyens des États-Unis, un ecclésiastique, un avocat et un médecin, a une population d'environ 15 000 colons noirs ou de couleur, venus pour la plupart d'Amérique, et de 200 à 250 000 indigènes, dont les hameaux paisibles et prospères s'élèvent, sous les auspices de pasteurs chrétiens, là où gisaient les huttes de leurs ancêtres idolâtres et sanguinaires.

La république s'étend l'espace de 860 kilomètres le long de la côte, et s'avance à 65 kilomètres dans l'intérieur. L'article 6 de la constitution fait parfaitement connaître l'esprit et la portée du nouvel établissement : « Le but essentiel de la fondation de Libéria ayant été d'ouvrir un asile aux enfants dispersés et opprimés de l'Afrique, et de régénérer en même temps les peuples de ce vaste continent encore enveloppé par les ténèbres de l'ignorance, il ne sera admis à titre de citoyens dans la république que les seuls hommes de couleur. » Ce fut en 1847 que la Libéria fut déclarée État indépendant. Les États-Unis, l'Angleterre, la Belgique, la Prusse, le Brésil, la France, ont successivement, de 1847 à 1854, reconnu cette république.

Le climat est très-chaud, mais égal et suffisamment tempéré par les pluies ou par les brises de mer. La race blanche toutefois s'y acclimate très-difficilement. Le territoire en est traversé par des cours d'eau assez nombreux, mais navigables seulement jusqu'à 20 ou 30 kilomètres à l'intérieur. Les productions du pays comprennent toutes les plantes tropicales ; et, de plus, le maïs, le riz, la pomme de terre ; la plupart enfin de nos légumes d'Europe y abondent et fournissent de précieuses ressources aux navires qui fréquentent la côte. Parmi les produits qui peuvent y devenir l'objet d'une exploitation avantageuse, on doit citer, outre des filons d'or qu'on trouve, dit-on, dans le voisinage des cours d'eau, le sucre, le

café, et surtout le coton. Les exportations actuelles de Libéria, dont la valeur annuelle peut s'élever à 5 millions de francs, consistent surtout en huile de palme, en bois de Campêche et autres bois de teinture, et les paquebots anglais ou américains, qui de Plymouth ou de New-York vont chaque année desservir la côte occidentale, remportent souvent des quantités très-considérables de ces produits.

Monrovia, capitale de la Libéria, est située à l'embouchure de la rivière Mesurado. Elle fut ainsi appelée en l'honneur de Monroe, président des États-Unis. C'est une petite ville de 2 000 habitants, régulièrement bâtie, fort jolie, et assez florissante; elle a un fort, un fanal, un entrepôt, une petite marine, des écoles, des églises, des journaux, des associations de charité. Il y a, dans la république, plus de vingt autres lieux remarquables, parmi lesquels se distinguent *Edina, Grand-Bassa* et *Tradetown.*

On remarque près de la Libéria un phénomène ethnographique très-intéressant : c'est une population parlant et *écrivant* une langue à part, appelée *vé* ou *veï* ; on nomme *Bohmar* le pays où est répandu cet idiome : on le trouve à 15 kilomètres du cap Monte. C'est aussi près de la Libéria que se trouve le pays de *Krou,* et le peuple des *Krou* (en anglais *Kroomen*), qui, ainsi que le fait observer M. le capitaine de Kerhallet (1), sont intelligents, d'un naturel doux, obéissants, et très-propres, par leur habitude du travail des embarcations, leur connaissance de la côte, leur habileté à franchir les barres et les brisants, aux communications si difficiles à établir sur ces rivages. Ce sont les meilleurs travailleurs de toute la côte d'Afrique, sans en excepter les Yolofs du Sénégal. Ils forment un petit État, comprenant cinq villes, sous les noms de *Little-Kroo, Settra-Kroo, Kroo-Bar, Nana-Kroo* et *King-William's-Town.* Du temps de la traite, dit M. Connelly, missionnaire américain, ces populations aidaient les négriers portugais. Elles prétendent que, par suite d'un compromis entre elles et les négriers portugais ou autres, elles devaient être exemptes de l'esclavage, et portaient comme signe de reconnaissance une marque noire sur le front et le nez. Cette coutume existe encore chez elles. Il est également exact qu'elles ne se vendent pas comme esclaves. Quant à leur nom de Kroomen, il passe pour n'être qu'une corruption de *Crewmen* (hommes d'équipage), nom que ces indigènes auraient reçu à cause de leur fréquent emploi à bord des navires qui visitent la côte d'Afrique. La polygamie est très-répandue parmi eux, et l'esclavage y est en vigueur : toutefois leurs esclaves appartiennent tous à d'autres peuplades et ne sont jamais vendus aux étrangers ni même en dehors de la tribu.

Leur culte consiste dans une contemplation superstitieuse de la nouvelle lune; une fête est célébrée le premier jour de la lune par les chefs, qui font une promenade de dévotion dans un fourré appelé le *Bois du Diable.* Ils mettent leur confiance dans la protection des amulettes et des gris-gris.

Dans les tribus qui se sont réunies pour former la nation des Kroomen, règne une sorte d'oligarchie qui se perpétue d'elle-même, bien qu'un des chefs ait le titre de roi et un autre celui de gouverneur. Les chefs sont au nombre de douze à quinze; ils portent comme signe d'autorité un anneau de fer à la jambe. Outre

(1) *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique.*

ces hauts dignitaires et leurs assistants, il y a encore six à huit chefs qu'on appelle les hommes du *palabre ;* ceux-ci, réunis aux autres rois et gouverneurs, forment le conseil de la nation. Chacune des tribus dont la réunion forme le peuple des Kroomen a son roi, mais il y a un roi suprême pris à tour de rôle dans chacune des familles royales.

Les motifs dirigeants chez les Kroomen sont la sensualité et la vanité. Les hommes employés à la navigation sur la côte, ou comme facteurs à terre, sont industrieux et actifs; dans leurs villages et sur les plantations, ils demeurent oisifs, les femmes seules s'occupent des travaux. Les hommes construisent les cases et défrichent les terres ; les femmes font les semailles, surveillent, cultivent, moissonnent et battent le riz ; elles coupent et apportent le bois et font tout le travail à l'intérieur. Il est rare qu'elles mangent avec les hommes; la favorite, ou première femme, est seule exempte de cette exclusion : c'est elle qui surveille la cuisson des aliments et en goûte la première avant que le mari y touche. La polygamie est une cause constante de jalousies et de querelles entre les femmes.

Les femmes âgées et incapables d'autre travail s'occupent avec assiduité à faire du sel par l'ébullition de l'eau de mer. C'est un de leurs principaux articles de traite avec les tribus de l'intérieur. Les chefs des familles influentes ont sous leur direction des jeunes gens qui se répandent sur différents points de la côte de Sierra-Leone, à la côte d'Or, et même à Fernan-do-Po, par groupes de dix ou douze, qui choisissent un d'entre eux comme chef : c'est lui qui fait les engagements pour tous. Après avoir amassé le plus d'argent qu'ils peuvent par leur travail dans une période de temps de six mois à deux ou trois ans, ils reviennent dans leur pays.

On juge, chez les Kroomen, de l'importance d'un homme d'après le nombre de ses femmes et la richesse de ses troupeaux de bœufs : c'est en bestiaux, en effet, que consiste la principale fortune de cette nation.

Le *royaume de Sanguin,* qui paraît devoir son nom à la petite ville de *Sanguin,* s'étend sur la côte des Graines à l'ouest de la rivière de Sestre. *Garraway,* où les Français avaient formé un petit établissement en 1841, se trouve au nord-ouest du cap des Palmes.

Le pays de *Manou* est au nord de celui de Sanguin.

La côte d'*Ivoire* est une des plus intéressantes pour nous, par les établissements que nous y avons fondés et dont les deux siéges principaux sont *Grand-Bassam* et *Assinie.* C'est par les soins de M. le commandant Bouët-Willaumez que fut faite, il y a peu d'années, la première exploration du fleuve Grand-Bassam, exploration après laquelle un comptoir français a été établi sur ce beau fleuve, qui prend dans son cours supérieur le nom d'Akba, et auquel communique la belle lagune d'Ébrié, située au nord-ouest de l'embouchure du Grand-Bassam et du comptoir.

Nous avons, non loin de ce comptoir, le fort de *Dabon,* sur la lagune d'Ébrié. Le comptoir d'Assinie, fondé depuis 1843, est vers l'embouchure du fleuve de ce nom, qui forme la communication entre la mer, d'une part, et le lac *Ahi* et la lagune de *Tendo,* de l'autre. Cette lagune se continue au nord-est par le lac *Eyhi.* Dans sa partie orientale, se jette la rivière *Tendo* ou *Tanoé,* qui vient des pays d'*Anka* et d'*Afuma;* mais, au-dessus, on en ignore le cours. Dans le nord du

lac Ahi, vient déboucher la rivière de *Krinjabo*, qui passe près de la ville de ce nom, capitale du royaume d'*Aouémi* ou *Assinie*, dont la population est très-douce. Il y a aussi un royaume et une ville de *Grand-Bassam*, indépendamment du comptoir français. Le pays et la ville de *Petit-Bassam* sont plus à l'ouest. En remontant la rivière d'Aka ou Akba, on trouve le pays d'*Aka*, avec la ville de *Bounoua* et le village d'*Yahou*, où les naturels furent vigoureusement châtiés en 1849, par une expédition de M. Bouët-Willaumez, à cause d'un pillage exercé par eux sur les négociants français; puis on rencontre le royaume de *Potou* et le royaume d'*Alépé*; dont la capitale est *Akba*.

Dans l'intérieur, on signale vaguement les royaumes de *Djama*, d'*Abolessou* et plusieurs autres.

Le pays d'Ébrié, qui s'étend au nord de la lagune du même nom, produit beaucoup d'huile de palme. Les *Jack-Jack* habitent ce pays, et ont de fréquents rapports avec les Français. En général, les bords de la lagune d'Ébrié sont très-peuplés et très-florissants. Il s'y présente une foule de villages, habités chacun par 1 000 à 1 200 personnes, et il n'est pas exagéré de dire que les rives de cette lagune ont 200 000 habitants. Les Bambaras viennent, de bien loin, faire le commerce sur cette côte, qui était déjà fréquentée dès le XIVe siècle par les Dieppois. Suivant M. d'Avezac, ces hardis navigateurs fondèrent, en 1364, le *Petit-Dieppe*, à la côte des Graines.

La côte d'Ivoire est habitée jusqu'au cap Lahou par une nation belliqueuse, peu sociable, du moins envers les Européens, et même, dit-on, anthropophage. Les Portugais lui ont donné le surnom de *Malas Gentes*. La côte est ornée de vergers naturels. Vers la rivière *Saint-André*, on achète des dents d'éléphant pesant deux cents livres. L'animal *quogélo*, indiqué par Desmarchais, paraît être un pangolin.

Le petit État de *Cavally*, ainsi appelé du nom de sa capitale et de celui de la rivière qui l'arrose, occupe les deux rives de celle-ci, à l'est du cap des Palmes. Sur la côte d'Ivoire, se trouve encore le peuple des *Quaqua*, qu'on dit belliqueux et sauvage.

La *côte d'Or* tire son nom de la poudre d'or qui fait le principal commerce de cette contrée, et qui y a donné naissance à un grand nombre d'établissements européens. Elle abonde aussi en poissons, parmi lesquels les plus remarquables sont le taureau de mer et le marteau, ainsi nommé à cause de sa forme.

Le pays d'*Aquapim*, un des principaux de la côte d'Or, est beau, fertile et bien peuplé, en général boisé, plus salubre que les rivages. L'eau y est excellente et en abondance.

Dans le voisinage de la mer, le sol est, en beaucoup de places, léger, sablonneux, et par conséquent peu favorable à la culture de la plupart des productions tropicales. Dans les endroits où le sol n'est pas de cette nature, d'autres circonstances s'opposent à la végétation d'un grand nombre d'espèces végétales : c'est en partie la fraîcheur et l'humidité des brises de mer ou des vents du sud-ouest, qui ne rencontrent rien sur la côte qui puisse ralentir leur marche; c'est encore en partie l'abondance des particules salines dont l'air est comme imprégné, et qui sont continuellement reproduites par le ressac, aussi violent que général. A deux ou

trois milles de la côte, le sol devient plus productif, et cette amélioration continue par degrés; de sorte qu'à huit milles de la mer le pays est très-fertile et propre à toutes les cultures usitées entre les tropiques. En même temps, le climat est assez tempéré pour admettre la végétation des graminées et des arbres d'Europe (1).

Toutes les terres de l'*Agouna* sont en commun; personne ne peut se rendre propriétaire d'un terrain plus étendu que celui qu'il cultive immédiatement : à peine un dixième de la totalité du territoire est-il mis en culture. Chaque individu peut en occuper et défricher telle portion qu'il lui plaît; mais s'il la laisse en friche, il ne peut pas empêcher un autre de s'en rendre à son tour le possesseur temporaire. On ne connaît, parmi les indigènes, ni vente ni location des champs; ce n'est qu'aux Européens qu'on vend des terrains. L'acheteur est sûr qu'on ne lui disputera pas son droit de possession; mais il n'a pas la même sûreté pour les récoltes, à moins de posséder une force suffisante pour les défendre contre la licence et l'avidité.

Quoique la côte d'Or offre beaucoup de traits de ressemblance sous le rapport du sol et du climat, on y remarque, sous d'autres points de vue, des différences essentielles. Par exemple, la contrée d'*Anta* est un sol riche, bien boisé, abondamment arrosé et cultivé avec soin. Elle possède des ports et de petits mouillages commodes. La rivière d'Ancobra sépare cette contrée de celle d'*Apollonia*. Cette dernière province est encore mieux rafraîchie par des lacs et des rivières; elle contient plus de plaines propres à la culture du riz, de la canne à sucre et d'autres plantes qui exigent de l'humidité. Le plus grand désavantage de cette côte est un ressac violent qui y rend le débarquement très-dangereux. La forme du gouvernement est le despotisme le plus absolu; ce qui prévient plusieurs désordres fréquents dans les contrées voisines. Malheureuse Afrique, qui trouve son salut dans la servitude! Parmi les prétendues républiques, ou plutôt oligarchies tumultueuses de la côte d'Or, le belliqueux État de *Fanti* est le mieux organisé.

Le pays de Fanti proprement dit occupe sur la côte une étendue de 5 à 6 lieues, et se prolonge assez loin dans l'intérieur. Le nombre des habitants a été évalué à 40 000 par Robertson. Ces nègres enterrent leurs morts dans leurs propres maisons; les hommes sont pubères à 12 ans et les femmes à 10; lorsque celles-ci ont donné les premiers signes de nubilité, l'usage veut qu'elles sortent de leurs maisons et qu'elles marchent en public d'une certaine manière. La religion de ces peuples est une sorte de fétichisme; ils reconnaissent deux principes : l'un bon appelé *Souman*, et l'autre mauvais nommé *Alastor*. Les Fantis sont robustes; leurs femmes sont bien faites et ont en général les traits délicats, les pieds petits, les dents blanches et les formes arrondies et gracieuses.

Les *Aminas* s'étendent au nord-ouest l'espace de quatorze journées de marche; l'or abonde chez eux. Leur langue, connue par les recherches des Danois, règne sur la plus grande partie de la côte.

Les *Achantis* ou *Achantins*, au nord-est, paraissent être les *Argentains* de Pommegorge. Un roi de cette nation fit en 1744 une expédition très-lointaine au nord-est; il marcha vingt et un jours à travers un pays boisé et coupé de rivières;

(1) *Meredith*, Description du pays d'Agouna. (Rapport à la Société africaine de Londres.

il franchit pendant quatorze jours un désert sablonneux et sans eau : la nation mahométane qui était l'objet de sa téméraire attaque l'environna avec une immense cavalerie ; il revint avec peu de monde, mais il rapporta beaucoup de livres en langue arabe, qui tombèrent ensuite dans les mains des Danois, et se trouvent peut-être à la bibliothèque royale de Copenhague. Le savant Bruce pense que cette contrée mahométane est le *Dagoumba*.

Les Achantis forment le plus puissant empire de la Guinée. Cet empire s'étend de l'est à l'ouest depuis le 1er degré jusqu'au 7e de longitude ouest, et du sud au nord depuis la côte jusqu'aux monts Sarga, sur une largeur de 5 degrés. Il comprend parmi ses tributaires les pays d'*Aquapim*, d'*Agouna*, d'*Apollonia*, de *Fanti*, d'*Amina*, d'*Accra* ou *Ankran*, de *Ningo*, d'*Ouarsd*, de *Dankara*, d'*Axim*, de *Coranza*, d'*Inta*, de *Dagoumba* (capitale *Yendi*).

L'Achanti proprement dit a pour capitale *Coumassie*, bâtie sur le flanc d'un vaste rocher ferrugineux et bornée par un marais qui fournit de l'eau à la ville ; ses rues sont larges et bien alignées. Le palais du roi est situé au milieu d'une des plus grandes ; les appartements en sont décorés avec profusion d'ornements en or et en argent. Des promenades plantées d'arbres sont dispersées dans la ville, et des tertres sont élevés çà et là dans les rues pour y placer le trône du roi lorsque ce prince entouré de sa cour y va boire du vin de palmier. Suivant Bowdich, la population est de 15 000 habitants. C'est l'entrepôt d'un commerce considérable entre la côte et l'intérieur de l'Afrique.

Accra ou *Ankran*, ville maritime, capitale du petit royaume de ce nom, a environ 12 000 âmes. Les plus belles maisons sont celles des Européens.

Sallagha, capitale du royaume d'Inta, est peut-être la plus considérable ville de l'empire d'Achanti. Elle est, dit-on, trois fois plus grande que Coumassie. C'est une place de commerce importante.

Le pouvoir chez les Achantis passe, après la mort du souverain, au frère de celui-ci ; il est transmis ensuite au fils de la sœur, puis au fils, et, après le fils, au premier vassal de la couronne. Au rapport de Bowdich, les sœurs du roi peuvent se marier ou vivre avec qui bon leur semble, pourvu que ce soit un homme remarquable par sa stature et ses qualités physiques, afin que les héritiers du trône soient dignes sous ces rapports de commander à leurs compatriotres. Le roi hérite de l'or de tous ses sujets, de quelque rang qu'ils soient. On ne peut verser le sang d'un prince du sang royal ; lorsque celui-ci se rend coupable de quelque crime qui entraîne la peine capitale, on le noie. Si une femme est trois ans sans entendre parler de son mari, elle peut en épouser un autre ; mais si le premier revient, les enfants du second deviennent sa propriété, et il peut les mettre en gage. Dans les grandes fêtes publiques, on sacrifie un grand nombre d'esclaves ou d'officiers du prince. Lorsqu'un Achanti meurt, on immole aussi quelques-uns de ses esclaves. A la mort d'un roi, c'est un massacre général : d'abord, toutes les cérémonies funèbres qui ont eu lieu pendant le règne du prince se renouvellent, ainsi que les sacrifices humains dont elles ont été accompagnées ; ensuite les frères, les sœurs et les neveux du roi, affectant une folie passagère, se précipitent hors du palais, et parcourent les rues de Coumassie en tirant des coups de fusil sur tous ceux qu'ils rencontrent ; enfin on immole une centaine d'esclaves sur la

tombe du défunt. La loi accorde aux rois 3 333 épouses, nombre qui est toujours tenu au grand complet; mais il est rare qu'il en ait plus de 6 dans son palais. Du reste, les Achantis sont un des peuples les plus avancés de l'Afrique occidentale : leurs usages et leurs lois, même leur physionomie, rappelèrent à Bowdich les anciens Égyptiens.

L'Angleterre a des possessions importantes à la côte d'Or; elles comprennent environ 20 700 kilomètres carrés et 300 000 habitants. Le revenu, pour 1852, s'est élevé à 6 740 livres sterling, et la dépense, à 6 400. La valeur des importations a été, dans la même année, de 71 635 livres sterling, et celle des exportations, de 159 250 livres.

Les principaux établissements de cette possession sont : *Accra,* avec une population de 3 000 habitants et le fort *Saint-James,* situé sur la côte, dans une position très-salubre ; — *Cap-Corse* ou plutôt *Cape-Coast-Castle,* forteresse importante, chef-lieu de cette partie des domaines britanniques, avec 10 000 habitants, dont un très-petit nombre d'Européens ; — *Annamaboe,* peuplée de 4 500 âmes, située à 16 kilomètres à l'est de Cap-Corse, et l'une des plus fortes positions de la côte ; — *Dixcove,* avec 1 200 habitants, devant une baie qui reçoit des bâtiments de 100 tonneaux ; — *Simpa, Fantamquerry, Naqua, Adamafri, Adjah, Commendah, Saccunda.*

Le fort *Apollonia,* vers la partie occidentale de la côte d'Or, dans le pays du même nom, qu'on appelle aussi *Amanahea,* est aujourd'hui abandonné, après avoir été un des points de commerce les plus animés de la Guinée.

Les Danois avaient autrefois des établissements, qu'ils ont cédés à l'Angleterre en 1849. Ce sont ceux de *Christiansborg,* de *Temma,* de *Fredensborg,* d'*Adda,* de *Köningstein,* de *Binzenstein.*

Les Hollandais ont, à la côte d'Or, des territoires dont l'ensemble forme environ 28 000 kilomètres carrés et renferme 100 000 âmes. Le chef-lieu de leurs établissements est *Elmina* ou *Saint-George de la Mine,* ville très-forte, de 10 000 âmes, dans le royaume de Fanti, vers l'embouchure de la rivière Douce. Leurs autres principaux points sont : à l'ouest d'Elmina, *Ankwande, Brune-Atjinnem, Ampeni, Vredenbourg, Saint-Sébastien, Aboadie, Orange, Tacorary, Pompondee, Batenstein, Inkrafor, Hollandia, Dorothea* (près du cap des Trois Pointes), *Edjommera, Saint-Antoine* (sur le territoire d'Axim); et, à l'est de cette forteresse, *Nassau, Cormantyn, Lydzaamheid, Goede-Hoop* (Bonne-Espérance), *Jinjano, Crèvecœur.*

On cite, au nord de l'Achanti, un pays de *Sarem,* sur lequel on n'a que peu de renseignements.

La *côte des Esclaves,* dans le sens le plus limité, comprend les États de *Coto, Popo, Ouydah* et *Ardra.* La plaine maritime, plus étendue que sur la côte d'Or, est extrêmement fertile. La volaille y abonde singulièrement, et les chauves-souris obscurcissent l'air. Les Français et les Anglais ont des factoreries à *Ouydah, Judah* ou *Grigouy,* ville considérable, qui compte, dit-on, 25 000 habitants et qui est située à 5 kilomètres de la plage. Ouydah est fort importante pour notre commerce, puisque son mouvement d'affaires avec la France est d'environ 2 500 000 fr. par année. Nous y possédions un fort, qui a été abandonné depuis 1793, mais auprès

duquel sont toujours restés groupés les 4 ou 500 esclaves libérés à cette époque, et qui n'ont jamais voulu abandonner ni leur drapeau ni leur titre de Français.

On remarque à Ouydah le marché, un des mieux distribués et des mieux approvisionnés de l'Afrique, et le temple du Serpent, construit autour d'un arbre énorme, dans lequel on laisse circuler plusieurs boas, représentation du dieu *Seh*.

L'État d'*Ardra* ou d'*Azem* a pour capitale une ville d'*Ardra*, peuplée de 7 à 10 000 âmes. *Popo*, capitale du pays du même nom, est aussi assez peuplée.

Ces petits États de la côte obéissent au roi de *Dahomey*, qui, par ses conquêtes, s'est élevé au rang d'un grand monarque africain. Il peut armer 40 000 hommes. Ses villages sont grands et peuplés. *Abomé* est la capitale de son royaume; elle est à 125 kilomètres des côtes, et renferme 25 000 habitants. Le palais du souverain est entouré de murailles en terre hautes de six mètres. Le roi a deux maisons de plaisance à *Calmina*, ville de 15 000 âmes, où il réside le plus habituellement. Ces palais ne sont que des chaumières distinguées, et enfermées, par des murs de terre, dans un enclos d'un quart de lieue; 4 000 femmes, logées dans cet enclos, sont armées de fusils ou de flèches : ce sont les troupes légères du roi; elles forment sa garde; c'est de leur corps que sont tirés ses aides de camp et les messagers de ses ordres. Ces quatre mille amazones, très-brillamment vêtues, ont la réputation d'être les plus braves et surtout les plus cruels soldats de l'armée. Les ministres déposent à la porte du palais leurs vêtements de soie; ils n'approchent du trône qu'en rampant ventre à terre et en roulant leur tête dans la poussière. La férocité de ces rois surpasse toute idée, suivant Dalzel. Ce gouverneur anglais trouva le chemin de la cabane du roi semé de crânes humains, et les murs ornés de mâchoires qui y étaient comme incrustées. Le roi marche en cérémonie sur les têtes sanglantes des princes vaincus ou des ministres disgraciés.

A la fête des tributs, où tous ses sujets apportent leurs dons, le roi arrose de sang humain le tombeau de ses ancêtres. Cinquante cadavres sont jetés autour du sépulcre royal, et autant de têtes plantées autour sur des pieux. Le sang de ces victimes est présenté au roi, qui y trempe le bout d'un doigt et le lèche ensuite. On mêle le sang humain à l'argile pour construire des temples en l'honneur des monarques défunts. Les veuves royales se tuent les unes les autres, jusqu'à ce que le nouveau souverain mette un terme au massacre. Le peuple, au milieu d'une fête joyeuse, applaudit à ces scènes d'horreur, déchire avec joie les malheureuses victimes, mais s'abstient pourtant de dévorer leur chair.

Le roi de Dahomey a trois ministres : le ministre de l'intérieur, de la marine et du commerce; celui de la justice; celui des finances, des magasins et des exploitations du roi. C'est un principe au Dahomey que les emplois sont à vie. En cas de malversation, le coupable disparaît dans les cachots du ministre de la justice.

Après ces trois ministres, dans l'ordre de l'importance, viennent le gouverneur de Ouydah; puis les *cabécaires* ou chefs de district, puis les chefs de guerre de divers grades. Tous ont leur étendard et leur uniforme distinct des autres par une marque extérieure. Lorsqu'un ministre, cabécaire ou autre dignitaire meurt, sa succession revient au roi, qui passe les insignes de son grade à un autre.

Tout grade civil ou militaire a son correspondant parmi les femmes du roi; ainsi il y a trois *ministres-femmes* de la justice, de l'intérieur et des finances.

A l'entrée des villes, il y a des agents chargés de percevoir le dixième pour le roi sur toutes les marchandises entrant ou sortant.

Mac-Leod dit que le peuple du Dahomey se distingue de la plupart des nègres de la Guinée par sa férocité, sa perfidie et son implacable amour de la vengeance; que les femmes, en général belles cependant, y sont réduites à la condition la plus abjecte ; qu'elles n'approchent de leurs maris qu'avec les marques de la plus humble soumission; qu'à peine si elles osent les regarder en face; qu'elles ne leur présentent la nourriture qu'à genoux. Cependant la civilisation paraît devoir pénétrer un peu dans le Dahomey, et y adoucir les mœurs. Le roi Guézo, qui a reçu avec beaucoup d'égards, dans ces derniers temps, des représentants de la France, vient d'envoyer deux de ses fils faire leur éducation à Marseille.

Le sol du Dahomey est d'une fertilité extraordinaire. Il y a des arbres gigantesques, dont un seul tronc suffit pour un canot de 60 à 70 hommes ; des cannes à sucre d'une vigueur surprenante ; de belles plantations d'ignames et de maïs. La pierre manque dans le pays; on est obligé de faire toutes les murailles en terre battue, mélangée de petits cailloux ferrugineux.

Le petit *royaume de Badagri,* considéré comme une dépendance du Dahomey, a pour capitale une ville du même nom, sur la rive septentrionale d'une lagune, avec 12 000 habitants et un commerce important, auquel prennent part les Français, les Anglais, les Portugais.

A l'est du Dahomey, s'étend, sur le golfe de Guinée, le *royaume de Bénin,* baigné par le golfe du même nom. Le roi de ce pays peut mettre 100 000 hommes sur pied. La rivière à laquelle les Portugais ont donné le nom de *Rio-Formoso,* et que nous appelons la Formose, est fort large à son embouchure : on la remonte jusqu'à *Agathon,* l'une des principales villes, à 65 kilomètres de la mer. La route d'Agathon à *Bénin* est très-fréquentée, et plantée d'arbres très-hauts et très-gros. La ville de *Bénin,* sur la rivière de même nom, qui est la Formose elle-même, est entourée de fossés profonds. On voit les vestiges d'une muraille en terre qui la défend. Les rues ont 5 mètres de largeur; leur irrégularité fait que la ville occupe une étendue considérable; mais, suivant J. Adams, sa population ne paraît pas être de plus de 15 000 âmes. Les maisons, basses, couvertes de feuilles de latanier, sont d'une propreté admirable. Les pierres manquent entièrement dans ce pays, et le terrain est si mou, que le fleuve en détache des morceaux de plusieurs arpents d'étendue. Ces îles flottantes sont redoutées des navigateurs. Le vaste palais du roi, hors de la ville, est fermé de murailles; on y trouve d'assez jolis appartements, et même de belles galeries soutenues par des piliers de bois. Le marché de la ville n'excite pas l'appétit des Européens; on y étale de la chair de chien, que les nègres aiment beaucoup, des singes rôtis, des chauves-souris, des rats et des lézards ; mais on y trouve aussi des fruits délicieux et toutes sortes de marchandises. Le climat du Bénin est un des plus dangereux pour les Européens. M. Palisot de Beauvois le qualifie de pestilentiel. C'est un des pays d'où l'on exporte le plus d'esclaves.

Les habitants du Bénin ont les mêmes lois et usages que les Dahomans. Le roi, vénéré comme un demi-dieu, est censé vivre sans nourriture. S'il meurt en apparence, c'est pour ressusciter sous une autre forme. A la *fête des yams,* il plante

à la vue du peuple entier une racine dans un pot de terre. Un instant après, on présente, par un adroit tour de main, un autre pot avec une racine qui a poussé des jets. Ce miracle détermine les espérances au sujet de la récolte. Les sacrifices humains font partie du culte expiatoire qu'on rend au mauvais principe. Les victimes, immolées au bruit des chants épouvantables du peuple entier, montrent une stupide indifférence ; ce sont, pour la plupart, des prisonniers de guerre. A la *fête des coraux,* le roi et tous les grands trempent leurs colliers de corail dans le sang humain, en priant les dieux de ne jamais les priver de cette marque de leur haute dignité.

Le petit royaume de *Lagos,* situé à l'embouchure du fleuve de ce nom, est tributaire du Bénin. La capitale, à laquelle les Européens donnent aussi le nom de Lagos, est appelée *Aouani* par les naturels; elle est située dans une île formée par les alluvions du fleuve, vers son embouchure. C'était, il y a peu d'années, le plus grand marché d'esclaves de toute la Guinée; les Anglais l'ont détruite en 1851, pour la châtier de ce commerce et de ce qu'elle avait attaqué Badagri, où il y a une mission anglaise. Les habitants sont très-superstitieux et très-cruels : dans la vue de rendre la navigation de la rivière favorable à leurs communications commerciales, ils lui sacrifient, dit Robertson, une jeune fille, qu'ils empalent avec des détails d'une férocité épouvantable.

Abbéocuta, ville considérable, dans le pays d'*Egba,* à environ 100 kilomètres de la ville de Lagos, sur la rivière de ce nom, a été bâtie, il y a peu d'années, par des populations qui se sont réunies par un sentiment de défense commune contre le fléau des marchands d'esclaves. L'origine en est due à des esclaves rendus à la liberté et venus de la côte de Sierra-Leone en 1842. C'est une espèce de république, qui a résisté vigoureusement au roi de Dahomey en 1851.

En s'avançant davantage dans l'intérieur, on trouve le royaume de *Yoruba* ou *Yariba,* qu'on dit considérable et florissant, et où l'on trouve la ville d'*Ichin.*

Le royaume d'*Ouari* comprend les pays plats et marécageux au sud du Bénin, dans une partie du delta du Kouara. La ville d'Ouari, capitale du royaume, est sur un bras de fleuve qui porte le même nom.

Près de là, est le royaume d'*Orou,* aussi dans le delta, avec la ville d'*Angiama,* peuplée de 1 500 habitants. En remontant le fleuve, on trouve le royaume d'*Igbo,* avec les villes d'*Abo,* comprenant 8 000 habitants; de *Ndoni,* d'*Ossamare,* d'*Asaba;* puis le royaume d'*Ado* et celui d'*Isara,* vers la limite du Soudan.

Après le cap Formose, commence le *Calabar* ou plutôt *Kalbar,* contrée également traversée par plusieurs rivières, parmi lesquelles le Nouveau-Calabar admet des bâtiments de 300 tonneaux.

La ville de *Nouveau-Calabar* est un important entrepôt de commerce. *Bonny,* dans l'île de ce nom, est la capitale d'un petit Etat. Cette ville, suivant Robertson, contient environ 20 000 habitants. *Akricok,* beaucoup moins importante, est au nord, dans l'intérieur des terres.

Le *royaume de Koua,* qui s'appelle ainsi d'une montagne de ce nom, est limitrophe de l'État de Bonny, et s'étend au fond du golfe de Biafra. Les nègres qui l'habitent sont cruels : ils sacrifient quelquefois des victimes humaines dans les

jours de grandes fêtes. Il existe chez eux une association qui a quelque analogie avec le pourrah des Foulah, et qui a pour but de favoriser la liberté du commerce et de punir les femmes infidèles. La ville de *Vieux-Calabar* est la capitale de cet État. Les habitants de Vieux-Calabar sont plus avancés en civilisation que les autres nègres; plusieurs d'entre eux, par suite de leurs relations commerciales avec les Européens, parlent et écrivent l'anglais. La rivière de Bongo a son embouchure dans une baie allongée dont l'*île du Perroquet* rend l'entrée fort étroite.

On trouve, sur une île de la rivière du Vieux-Calabar, la ville d'*Ommana,* très-peuplée, et dont le territoire fournit beaucoup d'huile de palme.

Après avoir traversé les montagnes appelées *hautes terres de Roumby,* et celles que l'on a nommées en portugais *Terra Alta de Ambozes* et *montes de Camarones,* les plus hautes connues de la Guinée, et dont le principal sommet, le pic de *Mongo-ma-Lobah,* paraît être volcanique, on arrive à la rivière de *Camarones* (des crevettes), très-large à son embouchure et en grande vénération chez les indigènes ; elle a un bon port, et fournit de bonne eau. On y trouve de la cire, du morfil, du bois rouge et des rafraîchissements à bon marché. Les Européens y font un assez grand commerce.

Les naturels donnent, suivant leur usage, à cette belle rivière les différents noms des pays qu'elle arrose : ainsi, ils l'appellent tour à tour *Madiba-ma-Dualla, Madiba-ma-Ouri,* etc. Près de l'embouchure du Rio de Camarones, est la baie d'*Ambozes* ou *Amboizes,* dont le mouillage est très-bon et que l'on considère comme une des positions les plus saines de la côte d'Afrique. On y remarque les îles de *Mondoleh,* de *Dameh* ou *Ambas* et de *Bobia.*

La ville de *Camarones* est à 6 lieues de l'entrée de la rivière, dans une île formée par les deux principaux bras de celle-ci, dont l'un se nomme Camarones et l'autre Malimba. Cette ville exporte chaque année 40 000 kilogrammes d'ivoire et 60 000 d'huile de palmier, ainsi que de la gomme, du poivre et plusieurs autres denrées. Le pays est gouverné par un petit roi qui exerce sur ses compatriotes un pouvoir despotique.

Au nord du Camarones, se trouve le *royaume de Biafra,* qui donne son nom au golfe dans lequel se jette la rivière précédente. Sur la rive droite de cette rivière, on voit la capitale appelée *Biafra.*

Le *pays des Calbongas,* remarquable par ses hautes montagnes, s'étend au sud du Camarones. Il est partagé en plusieurs États peu connus.

Le cap *Saint-Jean* et un autre cap plus petit et plus méridional forment la baie d'Angra, ainsi nommée d'une ville et d'une rivière du même nom; cette rivière, que les Anglais appellent par corruption *Danger,* abonde en hippopotames.

Plus au sud, s'offrent le cap *das Serras* et l'île de *Corisco,* qui produit d'excellent bois pour la charpente et pour la teinture, de l'ivoire, des peaux de singe et diverses denrées. Les habitants, à demi sauvages, sont redoutés des navigateurs.

Au sud du cap das Serras, le fleuve de *Gabon,* qui donne son nom à toute une côte, n'est qu'à 45 kilomètres de l'équateur. Les approches en sont très-difficiles à cause des courants rapides qui règnent dans ces parages. Ce n'est pas à proprement parler un fleuve, mais un bras de mer, ou un estuaire, dans lequel viennent se perdre un grand nombre de rivières.

Les Français y ont fondé, en 1843, sur la rive septentrionale, un comptoir, qu'on désigne aussi sous le nom de Gabon. Cet établissement est accompagné de la possession d'un territoire considérable. Il a une belle pépinière de végétaux équinoxiaux : cafiers, cacaoyers, manguiers, etc.

Parmi les nombreux villages du voisinage, on remarque ceux de *Denisville,* qui doit son nom au roi nègre Denis; de *George,* ainsi nommé d'un autre roi indigène; de *Libreville,* qui est peuplé de nègres soustraits à la traite. Cette côte offre à l'exportation le manioc, l'ivoire, les dents d'hippopotame, la gomme copal, les bois de teinture, le caoutchouc, les arachides, l'ébène, le sandal, le pundo, le gien, l'omissa, le dika, le poga (plante oléagineuse) (1).

Sur les bords de l'estuaire de Gabon, vivent les populations laborieuses qu'on nomme *Bulou, Palouin, Lekiani, Bakalaï;* elles sont connues sous le nom général de *M'Ponguès.*

Les îles de *Fernan-do-Po,* du *Prince* et de *Saint-Thomas,* qui s'étendent devant le golfe de Biafra, seront décrites dans un autre endroit. Les courants violents, qui dans ce golfe portent à l'est, en rendent la sortie difficile.

Robertson fait observer que le courant du golfe de Guinée, qui se dirige à l'est, tourne à l'ouest par l'effet du mouvement général de l'océan Atlantique austral vers la côte du Brésil; que les vents alizés du sud-est, qui règnent pendant les mois de février, mars et avril, neutralisent l'effet du vent occidental qui souffle dans cette latitude, et qu'alors le courant se trouve considérablement accéléré, à tel point que les vaisseaux surpris par le calme sont attirés imperceptiblement à une grande distance vers l'ouest.

Les nations de la côte de Gabon sont peu connues. Dans l'intérieur des terres, on signale le *pays d'Empoungana,* malsain, peu peuplé, rempli d'éléphants, de buffles et de sangliers; la ville de *Naango,* qui, bâtie en bambous, offre des rues assez régulières; celle d'*Adjoumba,* capitale d'un royaume du même nom; le *pays de Gaéloua,* dont les principales villes sont *Inkanji* et *Goudemsie;* le royaume de *Chikan,* le *pays de Kayli,* couvert de montagnes et de forêts, et dont la résidence royale est *Sama-Chiali;* le *royaume d'Imbiki;* celui de *Bisou,* qui a pour capitale une ville du même nom; le *royaume d'Aosa,* etc. Mais nous avouons que nous n'avons aucun renseignement positif sur tous ces points.

(1) Tableau des principaux produits traités au Gabon du 1er janvier au 1er octobre 1856 par le commerce français.

NATURE DES PRODUITS.	QUANTITÉS.	PRIX D'ACHAT AU GABON.	VALEUR EN FRANCE.	DIFFÉRENCES ENTRE LES PRIX DE VENTE.
	kil.	fr.	fr.	fr.
Caoutchouc	13 000	2 545	10 400	7 855
Bois de teinture	3 835 000	95 874	498 550	402 678
Ivoire	6 300	69 115	81 900	12 785
Totaux	3 854 300	167 534	590 850	423 316

LIVRE QUATORZIÈME.

Niger. — Nigritie, Soudan ou Takrour.

Nous avons parcouru des contrées faiblement connues ; nous arrivons à d'autres qui ne le sont pas davantage. Nous allons pénétrer dans cette région centrale que les voyageurs européens les plus intrépides et les plus heureux n'ont fait que traverser. On l'a appelée, d'après Léon l'Africain, *Nigritie*, ce qui se rend en arabe par *Beled-es-Soudan* (pays des nègres) ; les géographes européens l'ont nommée assez improprement le *Soudan* : il vaudrait mieux dire la *Soudanie*. Le nom de *Takrour* est appliqué plus communément par les Africains à ce vaste pays, qui s'étend de l'est à l'ouest depuis la Nubie et ses annexes jusqu'à la Sénégambie, et qui, bordée au nord par le Sahara, touche vers le sud à la Guinée et aux régions encore si peu connues où se cache à nos regards le grand lac Ouniamési.

Déjà nous avons indiqué rapidement ce que les Grecs, les Romains et les Arabes avaient appris ou deviné sur ces contrées (1). Ptolémée, le plus instruit des géographes anciens, commenté par le plus savant des géographes modernes, par d'Anville, nous montre le *Ghyr* coulant du sud-est au nord-ouest, et le *Niger* ou *Nigris* de Pline, le *Nigir* de Ptolémée, coulant, à peu près comme le Dialiba, de l'occident vers l'orient. Mais, en suivant le sens littéral du géographe grec, on reste incertain si cet auteur a pensé tout ce que son commentateur lui fait dire. Il semble donner au Niger deux écoulements ; l'un à l'ouest dans le *lac Nigrites*, l'autre à l'est dans le *lac Libyen*, outre divers canaux de dérivation désignés par un des mots les plus équivoques de la langue grecque (2). En profitant de ces incertitudes et en appliquant à l'intérieur le système de Gossellin, qui rétrécit de deux tiers la carte de Ptolémée, on a essayé de démontrer que le Ghyr et le Niger de Ptolémée, étrangers à la Nigritie, n'étaient que de petits fleuves du penchant méridional du mont Atlas. Le grand trait indiqué par Pline, savoir la position du Niger entre les Éthiopiens et les Libyens, c'est-à-dire entre les nègres et les Maures, nous paraît repousser ces hypothèses récentes. Il suffirait peut-être de borner un peu les connaissances de Ptolémée, en ne les étendant pas à l'ouest au delà du lac Dibbie, qui paraît être le *Nigrites palus*. Agathémère, qui confond le *Gir* et le *Nigir*, en fait pourtant un des plus grands fleuves du monde.

Les ouvrages arabes nous fournissent, à la vérité, beaucoup plus de détails que

(1) *Voyez* notre vol. I. — (2) Le mot ἐκτρόπη peut dénoter une embouchure, un endroit où les routes divergent, un canal d'écoulement, ou simplement un détour.

Ptolémée; mais les contradictions qui y règnent en rendent l'application très-difficile. « Le *Nil des nègres*, dit Édrisi, coule de l'orient à l'occident, et se jette dans *une mer* (ou dans *la mer*) à une journée de distance de l'île d'*Oulil*. Les habitations des nègres sont le long de ce fleuve ou le long d'un autre qui s'y jette. » Léon l'Africain applique au fleuve Niger ce que dit Édrisi du Nil des nègres. Il dit même positivement que ce fleuve se décharge dans l'océan, mais il avoue toutefois « qu'il y a des auteurs qui font couler le Niger vers l'orient, et en terminent le cours dans un *grand lac*. » Chehab-Eddin est le seul auteur arabe qui affirme que *le Nil de Djenava* n'arrive pas jusqu'à l'océan, mais que son cours se termine dans les déserts. Tous ils indiquent, comme Ptolémée, plusieurs lacs d'eau douce qui doivent être formés par des rivières.

En appliquant au Misselad le nom de *Nil des nègres*, et en supposant que cette rivière, ainsi que le Niger, se perd soit dans des lacs, soit dans les sables, d'Anville, et, longtemps après, Rennell, ont construit les cartes moitié traditionnelles et moitié hypothétiques que l'on a suivies longtemps avec plus ou moins de modifications.

Un géographe très-habile (Reichard) proposa un changement important, qui n'est plus une simple modification. En laissant au Niger et aux autres rivières la direction générale que lui ont donnée d'Anville et Rennell, il ajoute un canal d'écoulement vers le golfe de Guinée. « A l'ouest du Ouangarah, dit-il, le Niger coule au sud; et le Misselad, après avoir traversé le lac Fittré, puis celui de Semegonda, se partage, en sortant de celui-ci, en deux branches principales qui entourent le Ouangarah et se jettent dans le Niger; ensuite ce dernier fleuve continue à couler au sud-ouest jusqu'à son embouchure dans le coin du golfe de Guinée, où il forme un delta, dont le bras occidental est le Rio-Formoso ou la rivière de Bénin, et le bras oriental le Rio del Rey. »

Au moment où cette hypothèse paraissait assez solidement établie, l'opinion la plus diamétralement opposée, et la moins vraisemblable de toutes, fut remise en question. C'est à peu près celle de Pline le naturaliste, qui regardait le Niger comme la principale branche du Nil, en admettant toutefois que cette branche se perd plusieurs fois sous terre. On peut combiner ingénieusement quelques-uns des témoignages contradictoires des anciens et des Arabes en faveur de cette opinion; mais le seul argument d'une grande force, c'est la relation d'un voyage fait par eau depuis Tombouctou jusqu'au Caire. Cette relation ne nous est parvenue que d'une manière indirecte. M. Jackson, consul anglais à Mogador, a recueilli de la bouche d'un Marocain qui avait visité Tombouctou divers renseignements au moyen desquels il voulut démontrer *l'identité du Niger et du Nil*.

« Le Nil des nègres, dit-il, porte aussi le nom de *Nil-el-Kebir* ou Grand-Nil; celui de l'Égypte est appelé *Nil-el-Masr* ou *Nil-el-Cham*, d'après les noms arabes de l'Égypte et de la Syrie. Les habitants de Tombouctou et de tout l'intérieur de l'Afrique soutiennent que ces deux rivières communiquent ensemble, et même que ce n'est qu'un seul fleuve..... Les Africains sont étonnés d'entendre que les Européens considèrent ces rivières comme deux fleuves distincts : l'expérience leur a démontré le contraire.

« Dans l'année 1780, une société de dix-sept nègres de *Djenny* partit de Tombouctou dans un canot, pour une spéculation commerciale; ils entendaient l'arabe

et savaient lire le Koran; ils échangèrent leurs marchandises plusieurs fois pendant le passage, et arrivèrent au Caire après un voyage de quatorze mois, durant lesquels ils vécurent de riz et d'autres productions qu'ils se procurèrent en chemin dans les villes qu'ils visitèrent. Ils rapportent qu'il y a douze cents villes et cités avec des mosquées ou des tours, entre Tombouctou et Le Caire, sur les bords du Nil d'Égypte et du Nil du Soudan.

« Ils s'arrêtèrent dans plusieurs villes pendant plus ou moins de jours, selon que leurs affaires, leur curiosité ou leurs penchants les y engageaient. *En trois endroits,* ils trouvèrent le Nil si peu profond, par l'effet de nombreux canaux d'irrigation tirés du bras principal, qu'ils ne purent s'avancer dans le bateau; *ils transportèrent leur navire par terre,* jusqu'à ce qu'ils trouvèrent de l'eau assez large et assez profonde pour y naviguer. Ils rencontrèrent aussi *trois cataractes,* la principale desquelles est à l'entrée occidentale du Ouangarah. Ici ils transportèrent leur bateau par terre, jusqu'à ce qu'ils eussent passé la cataracte; ils le lancèrent de nouveau dans un immense lac ou *merja,* dont le rivage opposé n'était pas visible. La nuit, ils jetèrent dans l'eau une large pierre pour leur servir d'ancre. Ils firent régulièrement sentinelle, pour se garder des attaques des crocodiles, des éléphants et des hippopotames, qui fourmillent en plusieurs endroits. Arrivés au Caire, ils joignirent la grande caravane de l'ouest (*Akkabah-el-Gharbi*), et se rendirent avec elle à Maroc, d'où ils retournèrent avec la caravane d'Akka à Tombouctou, et de là à Djenny, où ils arrivèrent après une absence de trois ans et deux mois. »

Tel est le récit des voyageurs nègres. En l'adoptant sans réflexion, on croirait l'identité du Nil et du Niger démontrée. Mais d'abord, ces prétendus navigateurs furent obligés *trois fois* de *tirer leur bateau à terre,* parce que le Nil n'avait pas assez d'eau. Or, le Dialiba ou le Niger est déjà, près de Tombouctou, un très-grand fleuve; s'il joint le Nil, il doit acquérir un immense volume d'eau, et aucune saignée ne pourra le mettre à sec. D'ailleurs, une fois mis à sec, comment reprendrait-il tout à coup son caractère de fleuve?

L'opinion de Reichard, quant à l'embouchure du Niger, s'est trouvée confirmée par les voyageurs récents : d'abord par Clapperton, qui obtint du sultan Bello, en 1824, les renseignements positifs à cet égard; puis, peu de temps après, par Richard Lander, fidèle serviteur de ce courageux explorateur, et par John Lander, frère de Richard. Depuis, beaucoup d'autres expéditions sont venues mettre hors de tout doute cette grande découverte. Ainsi le *Joliba* de Mungo-Park, qu'il paraît préférable d'appeler *Dialiba* ou *Ghialiba* (*Grande-Eau*), et le *Kouara,* que l'on crut aussi être un autre cours d'eau, ne sont qu'un seul fleuve, et ce fleuve est probablement le même que le mystérieux *Niger*. Il change, d'ailleurs, plusieurs fois de nom dans le milieu de son cours : il s'y appelle *Isa* ou *Maïo Balléo, Say,* etc., et il s'y partage en des bras nombreux, qui forment un véritable delta intérieur; ce n'est que la partie supérieure qui paraîtrait s'appeler *Dialiba,* et la partie inférieure, *Kouara*. Il prend sa source au pied du mont Loma, par 9 degrés de latitude nord, et 11 de longitude ouest; se dirige d'abord au nord-est pendant environ 700 kilomètres, puis à l'est sur une étendue de 450; il suit ensuite la direction du nord-est, jusque vers Tombouctou; mais, avant d'arriver à la hauteur de cette

ville, il traverse le lac *Dibbie* ou *Débo*. Au-dessous de Tombouctou, il se dirige vers le sud-est et enfin vers le sud, jusque dans les golfes de Bénin et de Biafra, où il se jette en se partageant en plusieurs branches, qui forment un vaste delta, comme nous l'avons expliqué dans la description de la Guinée. Son cours total n'est pas de moins de 4 000 kilomètres. A 400 ou 500 kilomètres de sa source, il est tellement large que, lorsque Mungo-Park le vit, il avait la largeur d'un mille anglais, et qu'à 270 kilomètres plus loin il avait celle de la Tamise à Londres. Il déborde chaque année, à l'époque des pluies, à une grande distance. Les crocodiles et les hippopotames y abondent, et les îles qu'il forme sont remplies d'éléphants et de tortues.

Le principal des affluents de ce grand fleuve est la *Bénoué* ou *Tchadda*, belle et vaste rivière qui vient de l'est, et qui, grossie du *Faro*, à Taëpé, et de la *Gongola*, vue par le docteur Vogel en 1855, se joint au Kouara, par 8 degrés de latitude. Une expédition anglaise, commandée par Baikie, a pu remonter ce remarquable cours d'eau sur un espace considérable, en 1854; le même voyageur est reparti en 1857 pour une exploration du Kouara et de la Bénoué. Le docteur Barth est le premier Européen qui ait visité cette dernière dans sa partie supérieure, en 1851. On la traverse dans des bateaux creusés dans des troncs d'arbre de 8 à 10 mètres de longueur et de 40 à 50 centimètres de largeur. Pendant la saison des pluies, le pays est inondé sur une grande étendue par la Bénoué et le Faro, qui atteignent leur niveau le plus élevé vers la fin de juillet, et restent à ce niveau pendant quarante jours, jusqu'en septembre, où les eaux commencent à décroître. Les deux rivières sont remplies de crocodiles; la Bénoué, dit-on, contient de l'or.

Parcourons les principaux pays qu'on trouve en descendant le Dialiba. Les premiers appartiennent plutôt à la Sénégambie qu'au Soudan : on y remarque d'abord le *Sangara*, contrée riche en bestiaux, fertile en riz et en blé, et habitée par une nation idolâtre, composée d'hommes robustes et belliqueux, et gouvernée par plusieurs chefs souvent en guerre les uns avec les autres.

Puis vient le *Kankan*, occupé par un peuple mahométan et très-commerçant. Il a une capitale du même nom, sur le bord du Milo, jolie rivière qui prend sa source dans le pays de *Kissi* et se jette dans le Dialiba; cette ville compte, dit-on, 6 000 habitants, et se trouve dans un pays fertile et riche en bestiaux.

Le *Mandin*, le *Dialon-Kadou*, se montrent ensuite sur le Dialiba.

Le *Ouassoulou*, qui se présente après, peut être considéré comme le commencement du Soudan; c'est un pays généralement découvert, très-fertile et fort peuplé. Les habitants, doux, humains et très-hospitaliers, sont des Foulah pasteurs et cultivateurs, qui passent pour idolâtres. Ils ont l'habitude de se faire des incisions à la figure et de se limer les dents; on les dépeint comme fort sales. Le chef du Ouassoulou, qui est fort riche en or et en esclaves, réside à *Sigala*.

L'*Amana*, sur la rive gauche du Dialiba, est un petit pays dont le chef-lieu est *Couroussa*. Les habitants sont des *Dialonkés*, la plupart idolâtres, qui se livrent à la culture et à la pêche.

Le *Bouré*, dont la capitale porte le même nom, est montagneux et riche en terrains d'alluvion aurifères, dont le produit est très-considérable : aussi les habitants

négligent-ils la culture du sol pour se livrer exclusivement au lavage de l'or.

On a donné le nom de *Bambara* à l'ensemble des pays de Ségou et de Djenny; mais, d'après M. Raffenel et d'autres voyageurs, ce nom désigne plutôt un peuple (appelé plus exactement *Bambanao*), qui habite non-seulement ces deux pays, mais plusieurs autres, tels que le Kaarta, dans la Sénégambie. Dans le *royaume de Ségou*, est *Timé* avec 600 habitants, les uns mahométans, les autres païens, séparés par un mur en terre, et vivant en bonne intelligence, malgré la différence des religions. *Bamakou* est importante par son commerce; *Ségou* ou *Ségo* est la capitale du royaume du même nom. Ce fut là que Mungo-Park contempla pour la première fois le cours du Dialiba. Elle est, dit ce voyageur, située sur les deux bords du fleuve, et se compose de quatre quartiers environnés par de hautes murailles d'argile. Les maisons, carrées, ont des toits aplatis : elles sont également construites en argile; quelques-unes ont deux étages; la plupart sont blanchies. On voit aussi plusieurs mosquées; le nombre des habitants est, dit-on, de 30 000. Les habitants naviguent dans des canots : ce sont deux grands arbres creusés et joints par les extrémités comme les bateaux des Foulah. Autour de la ville il y a un peu de culture. Ces murs de boue et ces canots prouvent que la civilisation africaine ne fait aucun progrès.

Sansanding (ou mieux *Sansandi* ou *Sassadig*), qu'il ne faut pas confondre avec la misérable bourgade du même nom qu'on trouve dans le Bondou, sur la Falémé, est une ville de 11 à 12 000 habitants, sur la rive gauche du fleuve, au nord-est de Ségou; elle fait un grand commerce, particulièrement en sel. Le marché, très-vaste, est constamment animé par une population très-affairée.

Le *royaume de Djenny* ou *Djenné* a pour capitale la ville du même nom, située au milieu d'une île; un mur en terre en forme l'enceinte. Les maisons sont construites en briques cuites au soleil. La plupart ont un étage; toutes ont des terrasses et sont sans fenêtres sur la rue. Djenny est ombragée par des baobabs, des mimoses, des dattiers et d'autres arbres. Elle renferme beaucoup d'étrangers; elle est bruyante et animée par les caravanes nombreuses qui y arrivent et qui en partent tous les jours. Elle paraît avoir environ 10 000 habitants. Ces habitants, dit Caillié, sont très-industrieux : ceux qui ont de la fortune se livrent aux spéculations commerciales, et les plus pauvres à divers métiers. Les tailleurs de Djenny font des habits destinés pour Tombouctou. Il y a des forgerons, des maçons, des cordonniers, des portefaix, des emballeurs et des pêcheurs. Les Djennéens sont mahométans; ils ont plusieurs femmes et ne les maltraitent pas, comme les nègres situés plus au sud : elles sortent sans être voilées.

Le roi ne réside pas dans la ville même, mais sur la rive droite du fleuve, dans un lieu qui est nommé *El-Khando-l'Illah*, c'est-à-dire *à la louange de Dieu*, première phrase d'une prière du Koran. Là aussi sont les écoles publiques. *Isacu*, située à la jonction des deux bras du Dialiba qui forment l'île de Djenny, est une petite ville qui sert de port à cette dernière.

Le *royaume de Massina* ou plutôt *Masena*, habité par des Foulah mahométans, est au-dessous du royaume de Djenny. C'est le nouveau royaume de *Melli*, qui rappelle l'ancien et puissant royaume de ce nom. Les habitants, au rapport de Caillié, ont les cheveux nattés en tresses très-fines; ils se coiffent d'un chapeau

de paille rond, à larges bords; tous sont armés d'arcs, de flèches et de trois ou quatre javelots; peu d'entre eux ont des fusils. Ils viennent souvent à Djenny pour y vendre de beaux bœufs, de gros moutons, et d'autres produits de leur sol fertile en riz, en mil, en pistaches, en oignons et en melons d'eau. Ils élèvent aussi beaucoup de volailles et de beaux chevaux. La capitale du royaume est *Hamd-Allahi*, sur le Dialiba.

Des géographes ont décrit un royaume de *Ludamar*, situé au nord-ouest du Bambara, et en ont indiqué avec une étrange précision la longueur et la largeur; mais ce n'est pas autre chose que la tribu des *Oulad-Embark*, appelés par quelques auteurs *Ouled-Amar;* nous en avons parlé dans la description de la Sénégambie et du Sahara, car elle fréquente à la fois ces deux pays. Le nom de royaume ne convient nullement à une telle population nomade, et le titre de capitale ne convient pas davantage à l'oasis de *Benaoum*, qui se trouve sur son territoire.

On a rattaché quelquefois l'oasis de *Oualata* ou *Oualet* (appelée plutôt *Birou* dans la langue des indigènes) au Soudan. Il nous paraît plus juste de la comprendre dans le Sahara, où nous l'avons mentionnée.

Sur la rive droite du Dialiba, s'étend le *Banan-dougou*, dont le premier village est *Cona*. Plus bas, on entre dans le majestueux lac *Dibbie* ou *Débo*, dont la rive droite est bordée de granite. A l'extrémité du lac, se trouve *Didhiover*, grand village que l'on regarde comme la capitale du pays. Le Banan-dougou est peuplé de nègres mahométans, qui ont beaucoup d'esclaves, auxquels ils font cultiver la terre; ils font le commerce, construisent des pirogues, élèvent des bestiaux, fabriquent divers tissus et s'enrichissent par leur industrie.

Un peu au-dessous du lac Dibbie, et toujours sur la rive droite du Dialiba, on trouve *Kouma*, puis *Diré*, dont les habitants ont les cheveux crépus, le teint noir, de beaux traits, le nez aquilin, les lèvres minces et de grands yeux; ils sont armés de deux ou trois piques, d'arcs et de flèches et d'un poignard, quelquefois d'un sabre et d'un fusil. Leurs femmes portent les cheveux tressés avec quelques grains de verre; des boucles en verroterie leur traversent le cartilage du nez.

Kabara ou *Kabra*, considérée comme le port de *Tombouctou*, a des maisons construites en terre, avec des toits surmontés de terrasses. Sa population est d'environ 1 200 individus. L'inondation continuelle des marais qui entourent une partie de Kabra nuit à la culture. Le docteur Barth dit que *Koromeh*, située un peu au sud-ouest de Kabara, aurait plus de droits que celle-ci à être nommée le port de Tombouctou; car elle est sur le courant principal du fleuve, toujours animé en cet endroit par une nombreuse flotte de barques de toutes grandeurs; tandis que Kabara est sur un bras peu considérable, et qu'on ne peut en approcher par eau que pendant quatre ou cinq mois de l'année, à l'époque des crues. A 8 kilomètres au nord de Kabra, est la *reine du désert, Tombouctou*, qu'on appelle aussi *Timbouctou*, *Timbectou*, et mieux *Toun-Boktou*, *Tin-Boktou* ou *Ten-Boktou*, cité célèbre et longtemps mystérieuse, sur laquelle les renseignements les plus contradictoires ont été accumulés. Deux illustres voyageurs ont enfin fixé les incertitudes à l'égard de cette ville, qui est très-commerçante et très-importante sans doute, mais qui ne répond nullement aux idées de grandeur et de richesse que l'on s'était formées sur son compte. Le premier de ces voyageurs est le Français Caillié, qui y

parvint en 1828; l'autre est le docteur allemand Barth, qui y pénétra à son tour en 1853 (1). Voici la description qu'en a donnée chacun de ces explorateurs. Elle n'offre au premier aspect, suivant Caillié, qu'un amas de maisons en terre, mal construites; dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune et de la plus grande aridité. Le ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle; tout est triste dans la nature; le plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant il y a quelque chose d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eus à faire ses fondateurs. Sa circonférence, de forme triangulaire, peut être estimée à 4 kilomètres et demi, et sa population à 10 ou 12 000 âmes : ce sont principalement des nègres Kissour et des Maures de Maroc qui, après y avoir fait fortune, retournent dans leur patrie. Son commerce est bien moins considérable que ne le publie la renommée : on n'y voit pas, comme à Djenné, ce grand concours d'étrangers venant de toutes les parties du Soudan. Elle est ouverte de tous côtés; ses maisons, grandes, mais peu élevées puisqu'elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont bâties en briques rondes, roulées dans les mains et séchées au soleil; les rues sont propres et assez larges pour que trois cavaliers y puissent passer de front. Il y a 7 mosquées, dont 2 grandes, qui sont surmontées chacune d'une tour en briques dans laquelle on monte par un escalier intérieur. L'aridité de ses environs fait qu'elle tire de Djenné tous ses approvisionnements. Cependant la tribu de *Zaouât*, qui réside en partie à *Bouzbeïa*, ville située à deux journées de marche au nord-est de Tombouctou, y amène quelques bestiaux au marché. Les seules portions de terre argileuse que l'on voit autour de certaines excavations naturelles formées dans le sable, et dans lesquelles se conservent les eaux pluviales, sont cultivées en tabac.

Caillié dit encore qu'à Tombouctou les nuits sont aussi chaudes que les jours; que la chaleur y est accablante; que l'atmosphère n'est rafraîchie que par un faible souffle d'air; et que vers quatre heures du soir seulement la température devient un peu plus supportable. Le peuple est mahométan et très-zélé pour ses pratiques religieuses. Le costume y est le même que celui des Maures; chaque chef de maison a quatre femmes, comme les Arabes; plusieurs leur adjoignent leurs esclaves. Les habitants sont doux, hospitaliers, intelligents, industrieux, et d'une grande propreté dans leurs vêtements. Les hommes sont d'une taille ordinaire, bien faits, et d'une démarche assurée. Leur teint est d'un beau noir foncé; leur nez est un peu plus aquilin que chez les Mandingues; mais, comme eux, ils ont les lèvres minces et de beaux yeux. Les femmes sont en général assez jolies. Elles ne sortent pas voilées, comme dans les États barbaresques, et jouissent d'une grande liberté. Leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art; leur tête, leur cou, leurs oreilles et leurs narines sont ornés de verroteries, de faux ambre et d'autres petits objets

(1) Un matelot anglais, Robert Adams, prétend avoir visité Tombouctou en 1810; mais on doute de la véracité de son récit. Auparavant, un Français, Paul Imbert, s'y était rendu, dit-on, du Maroc; on ne sait rien de précis sur ce voyage, s'il a réellement été exécuté. Le major anglais Laing parvint à Tombouctou en 1826; mais, lors de son retour, il fut assassiné par une peuplade du Sahara, ses papiers furent perdus, et l'on n'a eu aucun renseignement sur ses observations.

regardés comme des bijoux par les peuples qui sont encore dans l'enfance de la civilisation. Elles portent des bracelets en argent et des anneaux en fer argenté aux chevilles.

Écoutons maintenant la relation du docteur Barth (1). Le fleuve qui passe à Kabara et à Koromeh et qui porte dans cette partie de son cours le nom de *Maïo* ou *Isa Balléo*, inonde, à une certaine époque, toutes les plaines et toutes les vallées, entre son lit proprement dit et la ville de Tombouctou; les habitants tremblent pour leurs frêles maisons bâties d'une argile blanche peu consistante, et M. Barth a vu, du 7 janvier jusque vers la fin de février 1854, les petites barques venir décharger les marchandises, non pas à Kabara, mais à Tombouctou même, près de la grande mosquée Guengueré-ber; les barques d'une grandeur moyenne pouvaient encore mouiller directement dans le port de Kabara pendant tout le mois d'avril.

Les habitants de Tombouctou ne savent rien du voyage de Caillié et disent que jamais autre chrétien que le *rais* (le major Laing, en 1826) n'a visité la ville avant Barth. C'est là une preuve que Caillié a si bien joué son rôle (rôle de musulman) que, même après son départ, rien n'a transpiré sur son vrai caractère.

Le dessin que Caillié a fait de la ville n'est pas très-exact, suivant le docteur Barth ; car les maisons y sont représentées isolées çà et là, et non pas comme formant, ce qui est la réalité, une ville bien distribuée, avec des rues étroites. Mais, dans ce dessin, les maisons elles-mêmes, et surtout leurs façades, ont tout à fait le caractère des maisons de Tombouctou, maisons construites en argile et d'assez bonne apparence. Il faut bien constater ici que l'époque où Caillié visita la ville, elle avait beaucoup souffert du despotisme des Foulbé (Fellata), qui l'avaient conquise trois ans auparavant, et avaient presque ruiné son commerce ; ce qui fit que les marchands de Ghadamès, quelque temps après, allèrent en procession supplier le cheykh El-Moukhtar, qui alors était dans le district d'Azanad, de venir s'établir dans la ville pour protéger le commerce. Sidi-Moukhtar étant mort, son frère le cheykh Sidi-Ahmed-el-Bakay, homme très-lettré, et du caractère le plus noble et le plus aimable, lui a succédé. Ce fut lui qui protégea très-fructueusement le docteur Barth.

Une chose qui étonne ce dernier voyageur dans le récit de Caillié, c'est qu'il ne donne pas les noms des trois grandes mosquées Guengueré-ber, Sankoré et Sidi-Yahia ; mais la description qu'il en fait, surtout celle de la grande mosquée, est assez exacte ; il ne savait pas que cette partie ancienne dans la grande mosquée, dont il admire tant l'architecture, date de Mansa-Mouça, le célèbre roi de Melli, qui bâtit cette mosquée après son retour de La Mecque en l'an de l'hégire 725-726, correspondant à l'an 1325-1326 de notre ère. La mosquée de Sankoré, laquelle était dans un état de ruine au temps de la visite de Caillié (et que les conquérants foulbé avaient eu l'intention de détruire tout à fait, afin d'obliger les habitants sonr'ay du quartier de Sankoré de faire leurs prières dans la grande mosquée), a été réparée, par les soins de Sidi-Ahmed-el-Bakay, et est à présent, malgré ses proportions très-lourdes et massives, un des plus grands ornements

(1) *Voir* particulièrement une lettre du docteur Barth à M. Jomard, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1855.

de la ville. En effet, ces mosquées, surtout Guengueré-ber et Sankoré, constituent le caractère propre de cette ville curieuse et la distinguent de toutes les villes de l'Afrique centrale, même de celles qui sont deux ou trois fois plus grandes qu'elle. Bref, Tombouctou est la *Médine* de l'Afrique centrale.

Quant au nom de *Kissour* que Caillié donne à la langue et à la nation des indigènes, il y a là, ajoute M. Barth, une grave erreur : kissour n'est pas autre chose que ki *Sor'ay*, c'est-à-dire la langue des Sonr'ay (nom de la population principale de Tombouctou et d'une grande partie du pays voisin). Les Sonr'ay, appelés par Léon Sungay, ont tout à fait conservé leur commune nationalité. C'est une nation fort curieuse et qui, dans plusieurs districts, plus vers le sud-est, entre le fleuve et les établissements des Foulbé, principalement dans les grandes villes de Dargol, de Téra et de Kulman, a, jusqu'à présent, défendu son indépendance et sa nationalité ; à Dargol, il y a même encore des princes de la dynastie glorieuse des Askia, dont le fondateur était le fameux conquérant Ischia de Léon l'Africain. Ce sont des gens d'humeur guerrière, avec de belles et ouvertes figures, d'une expression un peu féminine, et avec de longs cheveux très-soigneusement pliés. Quant à ceux qui habitent Tombouctou, ils ont beaucoup perdu de leur nationalité ancienne, et leur langage n'a rien de beau ; ce sont même des gens stupides, sans énergie et se contentant de leur *doleno*, ce breuvage favori qui constitue leur déjeuner.

On a toujours parlé des jolies étoffes de coton, avec des broderies de soie, qu'on faisait à Tombouctou ; mais c'est là une grande erreur ; toutes ces étoffes manufacturées viennent, ou de Nyffé et de Kano, ou de Sansanding. Il y a en réalité de belles manufactures de cuir ; mais ce ne sont pas les indigènes qui fabriquent ; ce sont les Arabes et les Touaregs. Le marché de Tombouctou est moins grand que celui de Kano, mais plus abondamment fourni de marchandises de prix.

Il y a à Tombouctou une nationalité bâtarde ou mulâtre, mais fort curieuse, dont Caillié (qui n'a fait qu'un si bref séjour dans cette ville) n'a pas parlé du tout. Ce sont les *Erma* ou *Rouma*. Ces Erma sont les descendants des fusiliers marocains qui ont conquis toute cette partie importante de l'Afrique centrale, depuis Oualata jusqu'aux environs de Say, sous le gouvernement du prince illustre du Maroc, Moula-Hamed-el-Mansour ; cette armée, consistant en 3600 fusiliers, entra dans la ville de Tombouctou, du côté du désert, après une faible résistance ; et, s'embarquant à Kabara et descendant le fleuve, fit son entrée dans la grande ville de Gar'o (ou, comme les Touaregs l'appellent, Gogo), la capitale de l'empire Sonr'ay.

Ramí (pluriel, Erma) est certainement un mot arabe, qui, en général, signifie *un homme qui jette une lance ;* mais il paraît qu'on désignait dans le Maroc, à l'époque où le fusil était une chose nouvelle, le fusilier par ce nom, ce qui s'est conservé pendant près de trois siècles pour les descendants de ces fusiliers conquérants et des femmes indigènes, qui forment une tribu par eux-mêmes et se distinguent, en général, par leur belle figure et leurs beaux yeux ; le noir de leur peau n'est pas aussi foncé que celui des indigènes, et il a plus de lustre. Ces *Erma* constituent encore aujourd'hui une grande partie de la population de Tombouctou. Il y a aussi dans cette ville des Arabes de diverses tribus, des Foulbé ou Fellani, des Touaregs, des Bambara (Mandingues)...

Les géographes ont varié beaucoup sur la latitude et la longitude de Tombouctou. Le docteur Barth place cette latitude entre 17° 58′ et 18° 3′, et donne pour la longitude entre 4° 5′ et 4° 25′ ouest.

D'après le même voyageur, la population peut s'élever à 20 000 habitants.

Quoique les environs de Tombouctou soient naturellement arides et déserts, le chemin de Kabara à cette ville est couvert d'une végétation serrée de petits *talha* (mimoses gommiers) et d'autres végétaux de la même famille, et l'on y voit aussi quelques champs de *doukhn* et de melons.

Le docteur Barth eut beaucoup à souffrir, à Tombouctou, de la privation totale de lait. L'hiver lui parut rude pour une telle latitude. Pendant cette saison, tous les habitants sont affectés de rhumes et de refroidissements, car l'atmosphère n'y est pas, comme dans beaucoup d'autres parties du Soudan, pure, rafraîchissante et fortifiante ; mais elle est viciée par les inondations étendues du fleuve.

Suivant l'historien arabe Sidi-Ahmed-Baba, l'origine de Tombouctou remonte à l'an 510 de l'hégire (1113 de l'ère chrétienne). La fondation en est attribuée à une femme touareg, nommée *Boktou,* qui se serait établie dans une petite oasis près du Dialiba. Les tribus voisines l'appelèrent *Ten-Boktou,* c'est-à-dire, *propriété* ou, peut-être mieux, *source de Boktou.* Dans la suite, quelques-unes de ces tribus s'y fixèrent et en firent une ville grande et populeuse. Le Maure Alhasen, plus connu sous le nom de Léon l'Africain, qui vint deux fois à Tombouctou au commencement du XVIe siècle, dit, de son côté, que cette ville fut fondée dans l'année 610 de l'hégire (1213-14 de J.-C.), par Mansa-Souleïman (de la nation mandingue sans doute) ; il lui donne le nom de *Tomboutto.* Le célèbre voyageur Ibn-Batoutah visita ce lieu dès le XIVe siècle. Ce fut le premier point du pays des nègres gagné à la religion musulmane par les Almoravides (Morabethoun) ; elle devint pour les nègres mahométans une sorte de terre sainte. Au XIVe siècle, elle était le centre d'un vaste empire qui comprenait les royaumes de Melli, d'Agâdès, de Kachena, de Oualata, de Kano, de Zamfra et de Zegzeg. Le royaume de Melli, qui fut aussi appelé *Ghana,* et dont on vante la puissance au moyen âge, paraît comprendre à peu près les territoires de Tombouctou, de Massina et de Djenny.

Tombouctou passa en 1670 au pouvoir des Bambaras (Mandingues). En 1690, elle fut conquise par les Marocains. Mais les Touaregs et les autres populations berbères interceptèrent ensuite la communication entre le Maroc et Tombouctou, qui resta sous une domination incertaine jusqu'en 1803. Les Mandingues y établirent alors leur autorité. Depuis, les Fellani la réunirent à leur nouvel et puissant empire. Mais les Maures, soutenus par les Touaregs, sont parvenus à ressaisir assez d'influence dans la célèbre cité, pour y faire nommer un chef religieux de leur race, le cheykh El-Bakay, dont il vient d'être question ; cependant le gouvernement provincial est toujours entre les mains des Fellani, qui, lors du voyage de Barth, avaient gagné à leur cause politique Hammadi, le propre frère d'El-Bakay. De sorte que la ville est divisée en partis hostiles (Touaregs, Fellani, Maures, etc.), qui s'observent et se combattent.

Saraïyamo, au sud de Tombouctou, sur un bras ou un affluent de l'Isa, toujours dans le pays des Sonr'ay, est un assez important endroit, qui fut visité par le docteur Barth en 1853.

En s'avançant au sud-est, dans l'intérieur du pays des Sonr'ay, on trouve la région marécageuse des lacs *Nyangay* et *Dô*, puis la région montagneuse de *Homboro*, et le pays de *Libtakou*, dont la capitale est Dôre, d'un aspect assez misérable, mais dont le marché est important. Si, au lieu de l'intérieur, on parcourait les rives du fleuve, on descendrait, à l'est de Tombouctou, au village de *Gar'o* (*Gogo*), qui est l'ancienne et illustre capitale des Sonr'ay, et qui compte seulement aujourd'hui 400 cabanes en nattes.

Avant de descendre plus avant dans le bassin du Dialiba, dont nous venons de parcourir environ la moitié, jetons un coup d'œil sur les pays qui, placés à quelque distance de la droite du cours supérieur du fleuve, dépendent cependant de son bassin. On cite, près des montagnes de Kong, le *pays de Kombori*, celui de *Mosi*, dont la capitale est *Vogodogo ;* le *royaume de Kong*, peuplé de nègres mahométans, qui peuvent mettre sous les armes un nombre de soldats considérable. *Kong*, la capitale, paraît être une ville de 8 à 10 000 âmes, très-commerçante, dont les maisons en terre, à toits plats, ont deux étages et sont mieux bâties, dit-on, que celles de Tombouctou. Les habitants se teignent en bleu les sourcils et les paupières. Les forêts des environs renferment beaucoup d'éléphants. Les pâturages nourrissent un grand nombre de chevaux.

On a très-peu de renseignements sur le royaume de *Calanna*. On sait seulement, d'après renseignements recueillis par Bowdich, que *Calanna*, la capitale, est environnée de riches mines de fer; qu'elle est très-peuplée et qu'un grand nombre d'habitants font le métier de forgerons.

Revenons au bord du Kouara, et décrivons les parties centrales du Soudan, où nous suivrons presque entièrement pour guides les courageux voyageurs Barth, Richardson, Overweg et Vogel, qui, de 1851 à 1855, ont parcouru ces contrées.

Say, sur le Kouara, est dans le royaume de *Gando*, qui a pour capitale *Gando*, plus à l'est, et où l'on remarque aussi *Kebbi*, chef-lieu d'une province du même nom, sur la rivière nommée également Kebbi, qui va se jeter dans le Kouara. Sur les rives de ce grand fleuve, se trouve, enveloppé par le Gando, le pays de *Dendina*, qui appartient à une tribu de Touaregs, et où la ville la plus commerçante est *Gaya*.

On peut encore rattacher à la contrée de Gando le pays de *Yaouri* ou *Alyori*, au sud, avec une célèbre ville du même nom, située à quelque distance de la rive gauche du Kouara, et qui est peut-être la plus grande du Soudan.

Un peu plus au sud, est *Boussa*, sur le Kouara, fameuse par la cataracte qu'y forme ce fleuve et par la mort de Mungo-Park, en 1805. Il s'étend à l'ouest de cette ville un pays de *Borgou*, qui porte ainsi le même nom qu'une région du Sahara oriental, mentionnée précédemment. *Kiama* en est, dit-on, la plus grande ville.

En suivant, au sud, le cours du Kouara, on arrive dans le florissant pays de *Noupi* ou *Nyffé*, dont les habitants s'appellent *Nyffaoua* ou aussi *Noupi*. Ce sont des commerçants habiles, ils fabriquent des étoffes de coton renommées, des ouvrages en fer, et ils entreprennent de longs voyages. On voit, dans le Nyffé, les villes de *Rabba*, d'*Egga*, d'*Eyio*. Des montagnes assez considérables accompagnent le cours du fleuve. Les Anglais, qui ont remonté le Niger jusque-là, dans ces

dernières années, ont donné à ces hauteurs des noms tout britanniques : monts *Rennell*, monts de l'*Amirauté*, monts du *Comte Grey*, etc. Le mont *Victoria* est plus au sud, dans le pays de *Kakanda*, où se trouve une ville du même nom.

La partie moyenne du cours du Kouara, particulièrement les territoires des Sonr'ay, de Libtakou, de Gando, est vivement disputée aux Fellani par les Touaregs et d'autres populations. Plus à l'est, on entre dans le cœur et le centre de la puissance des *Fellani*, ce peuple remarquable, de la même famille que les *Pouls* de la Sénégambie, et qui a élevé, depuis le commencement de ce siècle, un empire formidable. Le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes est *Foulbé*; ils sont appelés *Fellani* (au singulier, *Ba-Fellanchi* ou *Poullo*) par les Haoussa, *Fellata* par les Bournouais. Excités au fanatisme par les prédications du réformateur musulman Djihadi-Othman-dan-Fodiyé, ils formèrent une association religieuse et politique nommée *Djemmaa* ou *Djammara*. Ce réformateur fut aussi leur chef guerrier et fonda un État politique considérable. Son fils, le célèbre Bello, celui qui accueillit très-bien Clapperton, en 1824, et qui lui communiqua de très-intéressants documents sur l'histoire et la géographie du Soudan, contribua beaucoup à l'extension de l'empire des Foulbé. Ils se sont avancés de l'ouest à l'est, en écrasant, par leur fougueux courage, les populations sonr'ay, mandingues, haoussa, etc. Ils sont grands, sveltes, ont la peau rougeâtre, quelquefois les yeux bleus, l'air intelligent, beaucoup de vivacité; mais ils ont une grande disposition à la malice, et ils ne sont pas si bons que les noirs proprement dits. C'est une race intermédiaire et distincte entre les Arabes et les Berbers, d'une part, et les nègres, de l'autre.

Sakatou, ou plutôt, suivant le docteur Barth, *Sokoto*, est l'ancienne capitale de l'empire des Fellani, auquel on applique encore assez souvent le nom d'empire de Sakatou. Elle est sur la Bougga, qui se joint près de là à la Rima, laquelle prend aussi le nom de Sakatou et devient plus bas la rivière de Kebbi. On compte dans cette ville 20 à 22 000 habitants, livrés à un commerce actif, et parmi lesquels il se trouve des Nyffaoua et des Yariba, venus des lointaines régions méridionales. On nomme *Zoromaoua* la fraction principale de la population.

Cette ville, dont le nom signifie *halte*, fut érigée en 1805 par les Fellata après la conquête qu'ils firent du Gouber et du Zamfra. Ses maisons, assez bien bâties, forment des rues régulières, au lieu d'être réunies en groupes comme dans les autres villes du Haoussa. Il y a un marché spacieux au centre de la ville. Le palais de Bello est aujourd'hui presque en ruines; mais celui de Hammâdou, le vaillant fils d'Atikou, frère et successeur de Bello, est encore un des ornements de cette ville, une des plus fameuses parmi celles du Soudan, et dont l'existence ne fut cependant révélée à l'Europe que par le mémorable voyage de Clapperton, en 1824. Cet infortuné voyageur y retourna en 1826, avec son fidèle serviteur Richard Lander, mais ne reçut pas alors de Bello un accueil favorable et mourut dans la campagne voisine. M. Barth a élevé un monument à sa mémoire, en 1854.

Le territoire produit du dourah, du riz, du coton, le rogo, grande racine potagère, des tamariniers et d'autres beaux arbres.

Vourno, sur la Rima, au nord-est de Sakatou, peut être considérée comme la

capitale actuelle de l'empire des Fellani, puisque c'est la résidence de leur sultan ou Émir-el-Moumenyn; elle fut fondée en 1831, par le sultan Bello, et les plus riches habitants de Sakatou sont venus s'y établir. Elle compte de 12 à 15 000 âmes. On ignorait en Europe le nom même de cette ville importante, avant le voyage du docteur Barth, qui y séjourna en 1853, parfaitement accueilli par le sultan Aliyou, fils de Bello.

A l'est de Sakatou et de Vourno, on rencontre *Sansanné-Aïsa,* sur la limite orientale des dangereuses solitudes de *Goundoumi.*

En s'avançant à l'est, sur la route de Kachena et de Kano, on trouve *Zirmi.* Cette ville et toutes les précédentes, jusqu'à Sakatou inclusivement, sont renfermées dans la province de *Zanfara* ou *Zamfra,* qui n'appartient pas tout entière aux Fellani, car il s'y trouve encore çà et là des populations païennes qui défendent leur indépendance. Parmi les États païens les plus remarquables de cette partie du Soudan, est celui de *Mariadi* ou *Maradi,* dont la capitale, qui porte le même nom, est une ville considérable, au nord-est de Sakatou. Elle est entourée d'une plaine vaste et fertile. Overweg, qui la visita en 1851, fut frappé de l'intelligence et de l'énergie des habitants, qui sont un mélange de Touaregs et de nègres. *Gober* ou *Gouber,* près de là, au nord-ouest, est aussi une ville importante, dont on étend le nom à toute une vaste province.

Le Zanfara et plusieurs pays situés plus à l'est font partie d'une vaste contrée appelée *Haoussa,* dont le nom s'applique aussi à la population générale qui l'habite.

Le nom de Haoussa paraît avoir été inconnu à Léon l'Africain; cependant il devait déjà, du temps de ce voyageur, désigner une langue et une région fort importantes du centre de l'Afrique. Le docteur Barth croit néanmoins que le peuple haoussa n'est pas indigène du Takrour, mais vient du nord; l'affinité de sa langue avec celle des Touaregs semble confirmer cette opinion. L'assertion du sultan Bello, qui fait descendre le peuple haoussa d'un esclave du Bournou, ne mérite pas qu'on s'y arrête : c'est uniquement une marque de mépris qu'il exprime pour les manières efféminées des Haoussaoua de son temps.

Le premier siége de l'empire haoussa fut *Biram,* dont l'emplacement se voit entre Kano et Khadedja. Les sept États haoussaoua primitifs furent Biram, Daoura, Gober, Kano, Rano, Katsena, Zegzeg; sept autres États se sont formés, où la langue haoussa s'est répandue : ce sont ceux de Zanfara, Kebbi, Nyffé, Gouari, Yaouri, Yariba, Kororofa.

Les Haoussaoua sont bien faits, spirituels et gais. Leurs instruments de musique sont le tambour ou *ganga,* qui ressemble beaucoup à celui de nos régiments; un long instrument à vent nommé *pampamme ;* un autre plus court, appelé *algaïta,* qui est une espèce de flûte; le double tambourin, ou *kalango ;* le simple tambourin, ou *koso ;* le petit cor appelé *kafo;* le *djodjo,* qui est à peu près le double darabouka égyptien et qui, accompagné de la voix, fait un assez bel effet dans les expéditions guerrières.

La province de *Katsena* ou *Kachena* est une des plus belles parties du Haoussa. Située vers la ligne du partage des eaux entre le bassin du lac Tsad et celui du Kouara, à une altitude de 4 à 500 mètres, elle offre un sol parfaitement arrosé,

moins insalubre que la plupart des pays du Soudan, riche en produits très-variés, parmi lesquels on cite le bananier (appelé dans ce pays ayaba), le papayer (gonda), le parkia (doraoua), le tamarinier (tsamia), le chi ou arbre à beurre (kadegna), les bombax, les ignames, les patates douces, les noix de terre. Mais le pays est dans un triste état de culture et hérissé de broussailles.

La population de cette province ne paraît pas dépasser 300 000 âmes, dont la moitié seulement payent un tribut au gouverneur foulbé de Katsena. La force militaire consiste en 2 000 cavaliers et 8 000 fantassins, la plupart archers.

La province de Katsena est la première contrée du Soudan où, en venant du nord, l'on trouve des éléphants.

Katsena, chef-lieu de la province, est environné d'énormes murs, qui, dans leur partie inférieure, ont dix mètres d'épaisseur, et qui sont bordés d'un profond fossé. La plus grande partie de la ville offre un aspect tout rural : c'est un agréable mélange de beaux arbres, de champs cultivés et de petites habitations pittoresquement éparses. Il n'en devait pas être ainsi à l'époque de la splendeur de Katsena, quoique le vaste espace qui porte ce nom n'ait sans doute jamais été entièrement couvert de maisons. La portion qui conserve aujourd'hui l'apparence d'une ville, n'occupe qu'un petit emplacement au nord-ouest. Le marché, un des plus importants du Haoussa, est un grand carré, avec des rangées de hangars bien construits. Les produits y sont si peu chers que, pour 25 à 30 cauris, un homme peut acheter de quoi vivre pour cinq jours.

Le mur d'enceinte de Katsena a environ 20 kilomètres de circuit. A supposer que la moitié seulement de ce grand espace ait été habitée à l'époque de la splendeur de cette capitale, elle a dû avoir au moins 100 000 âmes ; aujourd'hui, la population de cette ville est peut-être de 7 à 8 000 habitants. Pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, Katsena avait une grande importance commerciale et politique ; la civilisation produite par le contact des Arabes y avait fait des progrès remarquables; la langue haoussa y avait atteint ses formes les plus riches, sa meilleure prononciation; les habitants se distinguaient par leur urbanité. Mais la décadence de Katsena fut amenée, en 1807, par l'invasion des Foulbé (Fellani), contre lesquels elle lutta en vain courageusement.

Le commerce de cette ville a presque tout entier passé à Kano; cependant sa position est bien meilleure, et par les routes qui la font facilement communiquer avec d'autres points importants, et par la salubrité de l'air qu'on y respire. La plupart des principaux marchands qui y font encore des affaires sont des Mandingues orientaux.

Le royaume de Katsena, suivant les suppositions du docteur Barth, remonte au VIIe siècle l'hégire. Il reconnut successivement la suprématie de Kano, des Sonr'ay, de Kebbi, du Bournou ; la dynastie de *Habé*, la dernière indépendante qui ait gouverné le pays, avant la conquête des Foulbé, a fait donner, par ces derniers, à toute la nation vaincue ce même nom de Habé.

Le chef de Katsena entretient une cavalerie bien montée, dont chaque soldat est armé d'une épée droite suspendue au côté gauche, d'une lourde et longue lance, d'un très-grand bouclier rond en peau d'antilope leucoryx, de bœuf ou d'éléphant, d'un poignard attaché au bras gauche, quelquefois d'un fusil. L'habille-

ment de ces cavaliers est pittoresque : une chemise ou plus souvent deux chemises attachées à leur poitrine par un châle égyptien bordé de rouge; quelquefois un bournous, attaché de même; un *raouani* ou châle noir étendu sur la figure, à la manière des Touaregs; tel est leur costume.

Kousada, au sud-est de Katsena, est une ville importante, d'environ 5 000 habitants, entourée d'un mur et parsemée d'arbres. Les environs offrent de beaux pâturages, où paissent de nombreux troupeaux de bœufs blancs à bosse.

Le colossal kouka (baobab), le tamarinier, le gigigna (espèce de palmier), le bombax et d'autres grands arbres ombragent de toutes parts le sol.

Le tabac y est cultivé, ainsi que l'indigo, et il faut signaler les teintureries ou *marina* comme une des principales industries du Soudan.

Kaferda, au sud-est de Kousada, est près de la fontière de la province de Kano; mais, avant d'entrer dans cette dernière, jetons un coup d'œil sur les cantons qui se trouvent au nord de Katsena, sur la route de l'Aïr. La province de *Tasaoua* se présente d'abord, avec une ville du même nom, résidence d'un prince assez puissant, vassal du roi de Mariadi, et agréablement située au milieu de frais bocages. Le marché en est très-animé. Ses habitants, les uns païens, les autres mahométans, se font remarquer par leur gaieté. L'habillement des hommes consiste en une chemise et un large pantalon, généralement de couleur foncée; la coiffure est un mouchoir de coton enroulé négligemment autour de la tête sous toutes sortes de formes.

Les femmes sont vêtues d'une étoffe de coton, aussi de couleur foncée, appelée turkedi, attachée soit au-dessus, soit au-dessous du sein; des colliers de verroterie ornent leur cou; elles sont jolies, agréables, mais fatiguées par l'excès des travaux domestiques.

Ce fut la première ville considérable que le docteur Barth visita dans le Soudan : elle lui parut peuplée de 12 à 15 000 habitants.

Parmi les mets les plus ordinaires de ce pays, on distingue le pain fait du fruit de l'arbre nommé *magaria,* et les sauterelles qu'on sert rôties dans des calebasses.

Les palmiers doums, les tamariniers, les bores, magnifiques arbres, ornent tout le pays.

Parmi les villes principales du Tasaoua, on remarque *Gazaoua,* défendue par une forte palissade et un profond fossé, car c'est une des places frontières des populations païennes, et des plus exposées aux attaques des mahométans. Elle est bien bâtie, et compte au moins 10 000 habitants, qui sont païens et ne portent pour tout vêtement qu'un petit tablier de peau.

On entre ensuite dans le *Damerghou.* C'est un pays fertile, et les céréales, particulièrement le millet (*pennisetum typhoïdeum*), y sont abondamment cultivées. Le sol est plat et découvert; il y a cependant une rangée de hauteurs, courant du nord au sud, sous le nom de *Douvatsou-N-Damerghou.* Les maisons sont des huttes en tiges de maïs entremêlées de branches d'*asclepias gigantea;* elles sont plus petites et moins solides que celles de l'Asben, mais plus propres. Le toit de chaume qui les couvre est arrondi.

Les deux fléaux les plus redoutés pour les récoltes de cette riche contrée sont les *kousou* (rats) et les *gara* (fourmis blanches).

Les habitants sont, les uns, d'origine kanouri, les autres, d'origine haoussa. Ils ne sont pas aussi nombreux que ce riche pays pourrait en nourrir. Il y a eu autrefois une population beaucoup plus considérable; mais les guerres sanglantes entre le Bournou et l'Aïr ont dépeuplé le Damerghou, qui est aujourd'hui tributaire du sultan d'Agâdès. Le chef principal du pays réside à *Koula-N-Kerki*. Un autre lieu assez important est *Taghelel*, où le voyageur Richardson se sépara de ses compagnons Barth et Overweg, en janvier 1851, pour se livrer à une excursion particulière.

Enfin nous voyons le pays des *Tamaga*, moitié au Soudan, moitié au Sahara.

La limite du Soudan et du Sahara s'y montre assez nettement, à l'endroit où cesse brusquement le plateau nommé *Hammada*, et où s'offre une végétation toute nouvelle et plus brillante, près du petit lac de Farak : on remarque dès lors, comme caractère du Soudan, l'agouâ, qui étale ses branches touffues, d'un bois très-blanc ; des arza (lauriers), des melons fort beaux, mais d'un goût fade ; en même temps, des euphorbes très-vénéneuses, nommées *komkommia*, dont on se sert pour empoisonner les flèches.

Le territoire des Tamaga abonde en bestiaux, ainsi qu'en renards, fennecs, cochons de terre (*orycteropus æthiopicus*) ; il y a aussi des girafes et des ouélouaïdji (*antilope leucoryx*). Un des produits principaux du sol est le karengia ou ouzak (*pennisetum distichum*), que les esclaves s'occupent à recueillir. Les Tamaga eux-mêmes sont plutôt pasteurs. Grands et bien faits, ils sont beaucoup plus beaux que les Kelouï ; mais leurs mœurs sont corrompues : les femmes, dit le docteur Barth, non-seulement font les premières avances, mais sont offertes par leurs frères et leurs maris. Elles ont beaucoup d'embonpoint, genre de beauté fort apprécié de la plupart des peuples de ces régions de l'Afrique.

Revenons vers le sud. Une des premières villes qu'on trouve dans la province de Kano, en y arrivant par l'ouest, est *Betchi*, entourée des plus délicieux bocages, peuplés de ces charmants oiseaux appelés *serdi*. On peut avoir dans cet endroit un exemple curieux de l'état social du Soudan central : la population appartient, en effet, en partie, à la tribu touareg des *Itisan*, qui y ont des serfs, c'est-à-dire des gens de demi-caste, nés de mères libres, mais de pères esclaves, et cultivant le sol pour leurs propriétaires. Parmi les arbres qui croissent spontanément au voisinage, on remarque le gonda, dont le fruit délicieux a mérité le nom de pomme de crème.

La province de *Kano* est un des pays les plus fertiles du globe ; elle offre de belles cultures d'indigo, de sésame (nomé), etc.; les champs sont entourés de haies d'une espèce de genêt appelé *fiddé séréoukka*, qui donne un suc laiteux, très-vénéneux, et employé par les naturels pour la guérison de certaines blessures. Le dattier abonde.

La province de Kano contient, d'après le docteur Barth, plus de 200 000 habitants libres et un nombre un peu plus considérable d'esclaves. Le gouverneur, dépendant de la cour de Sakatou, peut lever une armée de 7 000 cavaliers et plus de 20 000 fantassins.

Le chef-lieu, *Kano*, est une des plus importantes villes du Soudan; elle est au cœur de ce pays; le commerce rayonne de là dans tous les sens; et nous donne-

rons sur ce point remarquable des détails assez étendus, qui feront apprécier les mœurs, l'industrie et le caractère des Soudaniens du centre.

L'intérieur de cette ville offre un mélange de maisons, de huttes et de hangars d'argile; de pâturages parsemés de bœufs, de chameaux, de chevaux, d'ânes et de chèvres; de pièces d'eau couvertes de *pistia stratiotes;* de belles plantations de papayers, de dattiers, d'alleluba aux branches étendues, de majestueux rimi (bombax); une foule nombreuse y circule, dans les costumes les plus divers, depuis les esclaves nus jusqu'aux Arabes aux vêtements brillants.

L'étendue de la ville est très-considérable, et les murs ont un développement d'à peu près 25 kilomètres; mais il n'y a que la partie méridionale de cet espace qui soit habitée. La grande pièce d'eau de Djakara s'y allonge de l'est à l'ouest, et, réceptacle des immondices, du sang des animaux de boucherie, etc., répand les miasmes les plus insalubres. Près de là, est le marché, qui est vaste et animé par une foule innombrable. Le quartier de la race dominante, les Foulbé ou Fellani, situé dans le sud, se distingue par ses huttes coniques en chaume, ornées de papayers. Le quartier du nord, habité par la population haoussa, que les Fellani appellent *Habé* (au singulier Kado), est le plus ancien. Le *fada* ou palais du gouverneur est formé d'un labyrinthe de cours, bordées de spacieuses huttes d'audience en argile, unies entre elles par d'étroits et inextricables passages. De la hauteur de Dala, près de laquelle séjourna le docteur Barth en 1851 et 1854, et qui se trouve au nord de la partie habitée, on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble pittoresque de cette grande ville. L'aspect intérieur de Kano n'est pas moins intéressant dans son extrême variété (1).

Clapperton et Barth ont estimé la population de Kano à 30 000 âmes; mais, à

(1) Voici comment le célèbre voyageur que nous venons de citer décrit cet aspect : « Ici, une rangée de boutiques pleines des produits de l'industrie indigène et de l'industrie étrangère; des acheteurs et des vendeurs de toutes les variétés de visages, de couleurs, d'habillements; tous attentifs à faire leur petit gain, cherchant à se tromper mutuellement; là, un vaste hangar, plein d'esclaves demi-nus, demi-morts de faim, arrachés à leur patrie, à leurs femmes ou à leurs époux, à leurs enfants ou à leurs parents, disposés en rang comme du bétail, jetant des regards désolés sur les acheteurs, et attendant avec anxiété dans quelles mains la destinée les fera tomber. Ailleurs, on voit tous les objets nécessaires à la vie; le riche achetant les mets les plus exquis destinés à sa table; le pauvre arrêté devant une poignée de grain et la considérant avidement; plus loin, un riche gouverneur, vêtu d'habillements où brillent la soie et les ornements divers, monté sur un cheval fringant et richement caparaçonné, et suivi d'une légion d'esclaves paresseux et insolents; non loin de là, un gentil petit cottage, aux murs d'argile parfaitement polis, à la porte basse et arrondie, fermée par un volet de joncs, avec un hangar frais pour les travaux domestiques; tantôt on rencontre de ces beaux alleluba, étalant leur vaste feuillage et offrant un agréable ombrage pendant les plus chaudes heures du jour, ou bien un gonda (papayer) déployant ses grandes feuilles pennées au-dessus de sa tige mince, unie et sans rameaux; ou le haut dattier, dominant tout le paysage; là, vous voyez une maîtresse de maison, vêtue d'une robe de coton noire très-propre, enroulée autour de sa ceinture, les cheveux proprement tressés, occupée à préparer les aliments de son mari absent, ou à filer le coton, et faisant en même temps broyer le blé par ses femmes esclaves; dans son ménage, sont des pots de terre et des vases de bois, bien lavés et placés avec ordre; plus loin, c'est une hardie courtisane, affectant la gaieté ou riant d'un rire forcé et licencieux, le cou paré de brillants colliers, la chevelure tressée d'une manière fantastique et entourée d'un diadème, portant une robe de couleurs variées qui-

l'époque de l'affluence des étrangers, c'est-à-dire de janvier à avril, cette ville contient peut-être 60 000 habitants.

La population est composée de quatre éléments principaux : les Kanouri ou Bournouais, les Haoussaoua, les Foulbé ou Fel' . les Nyffaoua ou Noupi; viennent ensuite les Arabes, qui, par leur commerce et leur industrie, contribuent pour une grande part à l'importance de cette cité. La moitié de la population environ se compose d'esclaves. Les Foulbé sont pleins de hauteur et de fierté; ils tiennent à l'écart les populations conquises; cependant il en épousent volontiers les plus jolies filles, mais ne condescendraient jamais à donner leurs propres filles aux hommes des tribus soumises. Du reste, les richesses et la vie confortable qu'ils ont dans cette ville ont amolli leur valeur, et les Fellani de Kano sont connus dans tout le Soudan comme les moins courageux du peuple poullo.

Le principal commerce de Kano consiste en produits du pays, particulièrement en étoffes de coton, tissées et teintes dans la ville et les environs. Ces étoffes se répandent au nord jusqu'à Mourzouk, Ghât et même Tripoli; à l'ouest, non-seulement jusqu'à Tombouctou, mais jusque sur l'Atlantique, même à Arguin; à l'est, sur tout le Bournou; au sud, elles rivalisent avec celles d'Igbira et d'Igbo, et se montrent sur les marchés des côtes de Guinée; au sud-est, elles envahissent tout l'Adamaoua, et ne s'arrêtent ensuite que devant la complète nudité des païens. Chose étrange! les grandes quantités de tissus de coton que Kano envoie à Tombouctou et pour lesquelles cette dernière est à son tour renommée, ne suivent pas la route directe, et trop dangereuse, qui unit ces deux villes : elles sont d'abord envoyées à Ghât ou à Ghadamès, d'où elles passent au Touât, et de là elles vont à Tombouctou.

Parmi les autres produits de Kano, on distingue les espèces de sandales appelées taka-saraki, les souliers nommés belgha, faits en cuir de Soudan, et qu'on exporte en quantité dans le nord de l'Afrique; les courroies de cuir (nesisa), très-célèbre article des manufactures de cette ville; beaucoup d'autres ouvrages en cuir parfaitement travaillés, et des peaux de mouton teintes en rouge au moyen d'un holcus. Après ces produits, le principal article du marché de Kano est la noix de kola ou le gouro. Il faut aussi malheureusement citer les esclaves;

gemment attachée sous une exubérante poitrine; près d'elle gît sur le sol un infortuné couvert d'ulcères ou d'éléphantiasis.

« Mais voici la *marina* : c'est une terrasse d'argile, avec une quantité de cuves de teinture, autour desquelles se pressent des gens activement occupés à teindre.... Là bas, vous apercevez une caravane venant de Gondja, avec la noix de kola, mâchée avec délice par tous ceux qui peuvent épargner dix cauris sur les nécessités les plus impérieuses de la vie; ou une caravane chargée de natron, arrivant de Noupi; ou une troupe d'Asbenaoua (gens d'Asben) apportant du sel; ou des Arabes conduisant leurs chameaux pesamment chargés des objets de luxe du Nord et de l'Orient, et se rendant au quartier des Ghadamésiens; ou une troupe de cavaliers brillamment équipés et à l'air belliqueux, qui galopent autour du palais du gouverneur. Partout les formes les plus diverses de la vie humaine, de la plus gaie à la plus triste, se mêlent et se confondent; on voit toutes les variétés de physionomies et de couleurs nationales : l'Arabe au teint olivâtre, le Kanouri aux larges narines, le Ba-Fellanchi aux traits délicats, au corps mince et svelte, le Ba-Ouangara (Mandingue) à la face large et épanouie, la femme noupi vigoureuse, osseuse, aux proportions athlétiques, la femme haoussa bien faite et jolie... »

ajoutons enfin le natron, le sel, l'ivoire. Les marchandises d'Europe y arrivent encore par la voie du nord; mais le Kouara leur ouvrirait une route plus facile. Ce sont, entre autres, les calicots et les indiennes de Manchester; les soies et le sucre de France; les étoffes rouges de Saxe et d'autres parties de l'Europe; les verroteries de Venise et de Trieste, le papier commun, les miroirs, les aiguilles et divers petits articles de Nuremberg; des lames d'épée de Solingen; des rasoirs de Styrie. Les articles de vêtements confectionnés par les Arabes et les autres Africains du nord, c'est-à-dire les bournous, les caftans, les bonnets rouges, les ceintures rouges, les châles blancs d'Égypte avec bordure rouge, etc., sont l'objet d'une importation considérable au Kano. Une grande quantité de vieux cuivre et de zinc vient de Tripoli.

Le fer du Kano est inférieur à celui du Mandara et de quelques autres parties du Soudan. Cependant on le travaille bien, et l'on en fait des lances, des poignards, des houes, des étriers.

La monnaie usitée est le cauris, appelé dans ce pays *kurdi* (au singulier *uri*) (1), dont 2 500 valent une piastre espagnole ou autrichienne, monnaie qui est aussi connue dans le Soudan.

Kano doit avoir été fondée un peu avant Katsena. Elle paraît avoir été peuplée d'abord de Kanouri, et fut longtemps tributaire des rois de Bournou; puis elle est tombée au pouvoir des Fellani. C'est depuis 1807 qu'elle est devenue une place de commerce importante et le grand entrepôt de la Nigritie centrale, par l'effet de l'abandon où est tombée Katsena. C'est à grand tort qu'on a identifié cette ville avec *Ghana* ou *Ghanata*, État ou ville que les écrivains arabes du XIe siècle signalent comme un rendez-vous des marchands de leur nation, fréquenté dès les premiers temps des relations commerciales entre le nord de l'Afrique et le Soudan.

On remarque, parmi les autres villes de la province de Kano, *Djezaoua*, presque entièrement ruinée; *Gabezaoua*, où se tient un grand marché; *Djerki*, peuplée de 15 000 habitants, trop connus par leur esprit de brigandage.

Au nord de Kano, on trouve *Makoda*, dans un pays plat et fort peuplé; *Kazâri*, dans un canton rocailleux et triste; *Mazannia*, qu'on dit plus grande que Tasaoua; *Magariya*, entourée de forêts; *Daoura*, une des plus anciennes villes du Haoussa, une des premières qui reçurent l'islamisme; c'est la capitale d'une province du même nom, qui dépend de l'Émir-el-Moumenyn des Fellani.

Si, de Kano, on se dirige au sud, on trouve *Zariya* ou *Zozo*, capitale de la province de Zegzeg ou Afnou, visitée par Clapperton en 1826, par le docteur Vogel en 1855; —*Zintou*; —*Kârou*; —*Dell*; —*Djerko*; —*Sabo-N-Gari*; —*Yakoba* ou plutôt *Yakouba*, très-grande ville, dont le docteur Vogel a déterminé la position, et qui est la capitale de la province de *Bolobolo* ou *Bâtchi*; voilà pourquoi on l'appelle généralement Garou-N-Bâtchi. Elle fut fondée, il n'y a pas fort longtemps, par

(1) Il n'est pas d'occupation plus fastidieuse que de compter ces coquilles, comme le font les nègres du Soudan : car elles ne sont pas là, ainsi que sur la côte, attachées ensemble par enfilades de centaines, mais elles sont séparées, et il faut les compter une à une; même un sac ou *takrufa* de 20 000 cauris, comme les gouverneurs de province et de ville en reçoivent ordinairement, ne s'accepte qu'après la vérification séparée du nombre des coquilles.

un chef nommé Yakoub. Elle n'est sur aucune rivière, quoiqu'on ait dit le contraire, et elle se trouve sur un plateau. On remarque aussi, dans cette direction, *Keffi-N-Abdezenya* et *Lafiya-Béréberé*, qui sont des points importants de commerce entre Zariya et Yakoba, d'une part, et la Bénoué inférieure, de l'autre.

Katab, dans cette partie du Soudan, et au milieu d'un territoire très-fertile, est encore une place importante, que Richard Lander a nommée *Kuttup*.

On y remarque aussi *Darroro*, qui s'élève dans une position très-forte, et près de laquelle les Fellani ont fondé, il y a peu d'années, un établissement nommé *Djemaa-N-Darroro; — Gouari-N-Kourremi; — Toni; — Likoro; — Gongondara; — Tamma; — Ogobé; — Gano; — Toto*, qu'on dit aussi grande que Kano et plus peuplée; — *Fanda* ou *Panda*, qui fut prise par les Fellani en 1853; — *Tanda*, capitale d'un royaume du même nom, qui paraît avoir conservé son indépendance, à côté de ce peuple conquérant; — *Kotou-N-Karfi*, vers le confluent de la Bénoué et du Kouara; — *Agaya*, qui dépend du gouverneur de *Zariya*, quoiqu'elle soit peuplée par des Nyffaoua; — *Hariri*; — *Ouazi*, qui est, dit-on, aussi grande que Kano; — *Katagoum*, que Clapperton visita deux fois; — *Mesaou*, chef-lieu d'une province du même nom; — *Gombi*, chef-lieu de la province de *Boberou* et visitée par le docteur Vogel en 1855; — *Chéra*, ville considérable, chef-lieu d'une province dépendante de l'empire de Sakatou.

Au sud-ouest de *Kano*, on rencontre *Rano*, siége autrefois d'un royaume puissant, et aujourd'hui dans un état fort précaire.

A l'est du Haoussa, s'étend l'empire de *Bournou* ou *Bornou*, qui comprend un très-grand espace des parties centrales du Soudan, et s'étend particulièrement à l'ouest, au sud-ouest et au nord-ouest du lac Tsad. Il est arrosé de l'ouest à l'est par le *Kamadougou* (fleuve) *Oudbi*, qu'on appelle aussi Kamadougou de Bournou, et qui, se divisant en plusieurs branches, dans plusieurs parties de son cours, va tomber à l'est dans le lac Tsad. C'est le fleuve que Denham et Clapperton ont appelé à tort *Yeou*. Ce nom, ou plutôt *Yo*, n'est en réalité que celui d'une ville, située sur ce fleuve, près de son embouchure. Il a peu d'eau à l'époque de la sécheresse, mais devient considérable au moment des pluies. Les bacs les plus ordinaires qu'on emploie pour le traverser sont d'immenses calebasses, jointes entre elles dans leur partie inférieure par de fortes pièces de bois.

On trouve une grande différence entre les habitants de cet empire et ceux du Haoussa. Les Kanouri (nom des habitants du Bournou) sont tristes, lourds et brutaux, tandis que les Haoussaoua sont gais, spirituels, aimables, et ont des traits réguliers, le corps bien fait. Les premiers ont une figure large, les narines épaisses, les membres gros, et leurs femmes sont certainement parmi les plus laides du Soudan, malgré leur coquetterie; leur figure courte et carrée, leur grosse tête, les verroteries rouges ou les grains de corail dont elles s'ornent ridiculement le nez, font l'ensemble le plus désagréable. Leur vêtement et leur démarche n'ont ni décence ni grâce. La meilleure partie de leurs ornements, c'est le *fallafallé-kélabé* en argent qu'elles portent derrière la tête et sied bien au-dessous d'une chevelure relevée en forme de cimier de casque, chevelure enduite, d'ailleurs, d'une quantité incroyable de beurre. Elles se peignent les dents de la plus étrange manière, et se teignent presque tout le corps avec de l'indigo.

Les principaux produits du Bournou sont le doukhn ou millet (*pennisetum typhoïdeum*), le dourah, appelé dans ce pays ngaberi, le masakoua (*holcus cernuus*), le karas (*hibiscus esculentus*), le kreb (espèce du *poa*), le sorgho à sucre, deux sortes de noix de terre (le koltché et le gangala), le bito, fruit du hadjilidj (*balanites ægyptiaca*), une espèce de *physalis*, la *birdgim* ou prune africaine, le fruit du *rhamnus lotus*, celui du palmier doum, les fèves, qui entrent au moins pour un tiers dans l'alimentation des habitants, les oignons, mets favori des Arabes, mais délaissés des indigènes purs, car ceux-ci préfèrent assaisonner leurs mets avec les jeunes feuilles du baobab ou kouka, cet arbre majestueux qui se plaît, pour ainsi dire, à côté des cases des Soudaniens, et qui est partout le compagnon de leur civilisation. Les pluies annuelles commencent en août.

La province la plus occidentale de l'empire de Bournou est celle de *Zinder*. Le chef-lieu, *Zinder*, au nord-est de Katsena, est une ville importante et commerçante, quoiqu'elle ne paraisse compter que 10 000 habitants; elle est entourée de murs. Les deux rues principales, qui se dirigent du nord au sud, sont assez larges pour qu'une douzaine de chameaux puissent y passer de front. Le palais du gouverneur est un fort, entouré de hautes murailles en terre. Le marché est abondamment pourvu de toutes sortes de provisions. Malheureusement le commerce d'esclaves est un des principaux de cette ville. Le climat est sain. Deux sortes d'animaux importunent la population : les lézards, qui infestent les maisons; et les chats, qui font des ravages parmi les poules.

Mirria, un peu à l'est, a été autrefois la capitale de la province de Zinder.

La province de *Mouniyo* offre, sur sa limite vers la province précédente, le lac d'*Abgé*, remarquable par le natron dont ses eaux sont imprégnées, et par les charmants jardins et les champs de cotonniers qui l'entourent.

Gouraï ou *Gouri*, chef-lieu de la province de Mouniyo, est une ville de 9 à 10 000 habitants, dans un pays de montagnes et près du défilé de Fatcha-Fatcha. *Rangarvia*, un des derniers lieux visités par l'infortuné J. Richardson, est une ville considérable.

Parmi les provinces les plus occidentales de l'empire de Bournou, il faut encore remarquer celle de *Goummel*, dont le chef-lieu porte le même nom. Le docteur Barth trouva, en 1851, cette ville florissante est peuplée de 10 000 âmes; il la retrouva en décadence en 1854; c'est un entrepôt renommé du commerce de natron.

La province de *Masena* ou *Machena*, qu'on rencontre au nord-est de Goummel, renferme la ville de *Benzari*, celles de *Yelkaza*, de *Taganama*, de *Masena*, qui est chef-lieu de la province, et qui compte 12 000 habitants, mais n'a aucune industrie. Cette province serait belle et riche, si la guerre et le brigandage ne la désolaient fréquemment.

La province de *Khadedja*, au sud de celle de Masena, a pour chef-lieu une grande ville du même nom.

La province de *Boundi* s'offre ensuite. Les habitants sont connus sous le nom de *Ngourou*. La ville de *Boundi*, qui est le chef-lieu, a 8 ou 10 000 âmes.

On nomme *Ghaladi*, en général, la partie occidentale, et peu soumise, de l'empire de Bournou; le Bournou proprement dit commence avec la province de *Zourrikoulo*, où se montrent de toutes parts le palmier doum (*cucifera thebaïca*)

et le korna ou bito (*balanites*). Ce pays, arrosé par le *Ouani*, bras du Komadougou Ouâbi, est souvent infesté par les incursions des Touaregs.

La ville de *Zourrikoulo*, autrefois importante, est aujourd'hui en décadence. On trouve dans la même province la ville assez considérable de *Deffaoua* et celle de *Ouadi*.

Au sud de la province de Zourrikoulo, est celle de *Donari*, dont le chef-lieu, du même nom, s'élève près d'une forêt de baobabs. Plus au sud encore, est le pays de *Beddi*, dont une partie des habitants sont païens.

La province de *Borzari* a un chef-lieu du même nom, où le docteur Barth trouva 8 000 habitants en 1852, et n'en compta plus que 4 000 en 1854. Le pays est infesté de sauterelles : d'innombrables faucons (*cenchreis*) poursuivent ces insectes et accompagnent, pour cela, les voyageurs, à mesure que ceux-ci font soulever, par leur marche, des essaims des importuns orthoptères.

La province de *Manga*, qu'on trouve ensuite plus à l'est, et dont on étend quelquefois le nom à tous les pays bournouais précédents et à la population qui les habite, renferme *Ngourontoua* (c'est-à-dire lieu plein d'hippopotames), où mourut, le 4 mars 1851, le voyageur James Richardson, entouré des soins et des égards de la population, qui lui a élevé respectueusement un tombeau. Il ne faut pas confondre cet endroit avec un autre du même nom, qui est plus à l'est, sur les rives du Ouâbi. C'était autrefois une grande ville, qui est aujourd'hui réduite à un misérable état. Il en est de même d'*Aldni*, placée près de là, et que, dans la relation de Denham, on trouve nommée *Kabchari*, d'après le gouverneur qui y commandait alors, Bou-Bekr-Kabchari.

En arrivant dans le territoire des *Koyam*, qui est le cœur du Bournou, on trouve, sur les bords du Ouâbi, les ruines de la célèbre ville de *Ghambarou*, qui fut la résidence favorite des rois de Bournou, à l'époque la plus florissante de leur puissance. Tout ce territoire, le plus beau du Bournou, et jadis animé par le mouvement et le bruit de centaines de villes et de villages, n'est aujourd'hui qu'un djengle impénétrable, domaine de l'éléphant et du lion, et où les seuls êtres humains qui s'y montrent de temps en temps sont de misérables pâtres et des voleurs touaregs. Ghambarou fut prise et détruite par les Foulbé en 1809 ; on y remarque, entre autres restes, les débris d'une mosquée en briques d'une belle architecture. Près de là, un peu au sud, sont les ruines d'une ville bien plus importante encore, *Ghasr-Eggomo* ou *Birni* (c'est-à-dire la capitale), l'ancienne capitale du Bournou, détruite aussi par les Foulbé en 1809 ; ses ruines, très-remarquables et qui témoignent de son ancienne splendeur, sont ensevelies aujourd'hui dans une épaisse forêt. Elle avait été fondée au xve siècle par l'illustre roi Ali-Dounamami, après l'abandon d'une autre capitale qui fut brillante à son tour, *Ndjimaï*.

La capitale actuelle du Bournou est *Kouka*, ou plutôt *Koukaoua* (c'est-à-dire la ville des baobabs), située à quelque distance à l'ouest du lac Tsad. Elle est divisée en deux parties distinctes, entourées chacune d'un mur de terre blanc. L'une, appelée *Kouka-Foutébé*, est à l'ouest ; l'autre, *Kouka-Djédibé*, à l'est ; mais, en outre, il y a entre les deux une partie qui n'est pas entourée, et que parcourt une très-large rue unissant les deux villes murées. Kouka-

Foutébé est le séjour des riches, de la cour; c'est le siége des principaux établissements; Kouka-Djédibé est le quartier de la populace, et offre des rues étroites et des habitations misérables : cependant il s'y trouve un palais du cheykh et un autre palais appartenant au vizir. Mais la demeure ordinaire du cheykh est un palais de la partie occidentale, sur le *Dendal* (promenade ou rue principale), vers lequel sont aussi les maisons des grands personnages de la capitale, ainsi que la mosquée. Le plus bel ornement de cette promenade est un grand *tchédia,* ou arbre à caoutchouc.

C'est à l'extrémité occidentale de cette partie de la ville qu'est le grand marché, dont l'aspect est des plus animés et des plus intéressants pour l'observateur : il s'y réunit souvent jusqu'à 15 000 personnes. Les femmes choua (population d'origine arabe) viennent, montées sur leurs bœufs, y apporter leur grain ou leur beurre; les Koyam, Soudaniens purs, y amènent le leur sur des chameaux; les Kanembou fournissent du beurre aussi et des poissons séchés; les habitants de Makari, des tobés (vêtements); les Biddouma, des fouets en cuir d'hippopotame ou de la viande de cet animal. Les objets nécessaires à la vie y sont d'un bon marché extraordinaire.

Il n'y a, du reste, à Kouka, qu'une industrie très-restreinte, et rien n'y rappelle l'activité manufacturière de Kano.

Le cheykh qui règne à Kouka a un harem peuplé d'un grand nombre de beautés de toutes les couleurs, véritable musée ethnologique, dont chaque tribu connue de ce prince semble avoir fourni un spécimen.

Les environs de la ville offrent un aspect uniforme et triste.

A quelque distance au sud de cette capitale, se trouve l'emplacement de la *Nouvelle-Birni,* qui fut construite par le sultan Mohammed vers 1820, et détruite par Hadj-Bechir en 1847. Un peu plus loin, est *Ngornou* (la ville de la bénédiction), ville que le docteur Barth trouva en 1851 populeuse et respirant l'aisance, quoique les habitations fussent presque toutes des chaumières en nattes, mais des chaumières fort propres et ombragées de beaux arbres; malheureusement cette intéressante cité fut presque entièrement détruite pendant l'hiver de 1854 à 1855 par l'eau du Tsad, qui inonda son territoire à la suite d'un affaissement du sol.

Médouari, sur le bord sud-ouest du lac Tsad, est un joli village tristement devenu fameux par la mort du docteur Overweg en 1852.

Au sud de Kouka, est la province de *Gamerghou,* où les girafes et les sangliers se montrent fréquemment. De beaux baobabs l'ombragent. Le tribut que les Gamerghou payent au cheykh du Bournou consiste principalement en beurre. Un de leurs principaux territoires est le joli district d'*Oudjé,* où l'on distingue la ville d'*Oudjé-Maïdougouri,* celle d'*Oudjé-Mabani,* très-industrieuse, renommée par ses teintureries, et peuplée de 10 000 habitants; celle d'*Oudjé-Kasoukoula,* où se tient un célèbre marché; celle d'*Alaô,* où se trouve le tombeau de l'illustre roi du Bournou, Edris-Alaôma. Cette dernière ville donne son nom à une rivière qui coule au nord-est vers le lac Tsad.

Le district de *Chamo,* habité par des *Marghi* convertis au mahométisme, est la partie la plus méridionale des États de Bournou.

Dans la partie méridionale du Bournou, habitent aussi beaucoup de *Choua*, une des tribus d'origine arabe dont il se trouve un assez grand nombre dans le Soudan; ils viennent de l'est, et ont conservé plusieurs de leurs coutumes nationales et même la pureté de la langue du Hedjaz. Les Choua forment, dans le Bournou, une population de 200 à 250 000 âmes.

Dans le sud-est du Bournou, sur la route du Logone, on remarque l'importante ville de *Dikaoua*, peuplée de 25 000 habitants, bien fortifiée et entourée de cultures de coton, ombragée par de magnifiques tchédia, ou arbres à gomme élastique. Les maisons sont presque toutes construites en terre. On fait dans cette ville des étoffes de coton renommées. Près de là, coule une belle rivière, le Kamadougou Yalaô ou Alaô.

Dans le sud-est du Bournou, est l'intéressante province de *Kotoko*, arrosée par le cours inférieur du Chari.

Le Kotoko a été un des pays les plus riches et des plus civilisés de la Nigritie; il offre aujourd'hui un triste tableau de ruines et de misères. En y arrivant à l'ouest, on trouve la ville de *Ngala*, autrefois importante, et qui, malgré sa décadence actuelle, offre un aspect plus noble et plus imposant que la plupart des autres villes du Soudan; les maisons y sont plus élevées qu'ailleurs et ont des toits en terrasse; le palais du gouverneur a quelque chose de grandiose et ressemble à une vaste citadelle. La *méram* ou épouse favorite du cheykh du Bournou, Mohammed-el-Amin-el-Kanemy, avait dans cette ville un magnifique palais. Près de Ngala, est le champ de bataille où les Kanouri et les Bagrimma se livrèrent deux grands combats en 1818 et 1824.

Ren, qu'on trouve un peu plus loin, dans la situation la plus pittoresque, fut aussi importante autrefois, et c'était le siége d'un petit royaume.

Afadé, qui contient 8 000 habitants, a été à son tour beaucoup plus considérable.

Les ruines fort étendues de *Sou*, qu'on voit près de là, rappellent également l'ancienne splendeur du pays. Mais les plus vastes ruines du Kotoko sont peut-être celles de *Krénik*, qui a été la capitale de l'ancienne et puissante tribu des *Soy*.

On trouve dans le Kotoko un certain nombre de tribus arabes, appartenant particulièrement à la famille des Choua.

Cette province a une fort riche végétation, au milieu de laquelle brillent d'énormes euphorbes.

Au sud-ouest de Kouka, sur la route de Yakoba, se trouvent *Goudjéba* et *Dora*, résidences de sultans qui dépendent de l'empire du Bournou; *Fika*, un peu plus loin, fut le terme du voyage d'Overweg dans la direction du sud-ouest, en 1852. Ces villes sont dans un pays montagneux, où l'on remarque la tribu des *Kerré-Kerri*, livrée à la rapine.

Plus au sud, sont des populations païennes et sauvages, dont quelques-unes sont désignées en général sous ce vague nom de *Nyam-Nyam* ou *Yam-Yam*, qui paraît signifier anthropophages, et qu'on emploie aussi dans d'autres parties du Soudan, beaucoup plus à l'est. Vogel a traversé leur pays, ainsi que celui des *Rôna*, tribu en quelque sorte amphibie, qui habite dans les marécages de la Bénoué.

Le docteur Barth a procuré d'intéressants renseignements sur l'histoire du Bournou; ils permettent de remonter avec assez de certitude et une généalogie assez sûre jusque vers l'an 1000 de notre ère. Léon l'Africain croit que les rois de Bournou proviennent de la tribu libyenne de Bardoa (les Berdoa de Makrizi) : il y a d'ailleurs une connexion remarquable entre les noms de Bournou ou Bornou et ceux de Borgou, Bardoa, Berber. Or, le sultan Bello, dans son histoire des conquêtes des Foulbé, dit expressément que la dynastie de Bournou est d'origine berbère. Il y a deux siècles et demi, sous le règne d'Édris Alaôma, une portion considérable des armées de l'empire se composait de tribus berbères (Kabaïl-el-Beraber); on distinguait constamment deux éléments dans ces armées : les rouges (El-Ahmar) et les noirs (Es-Soud). Ce fut probablement dans la dernière moitié du XVIIe siècle que cette partie berbère de la population du Bournou se sépara entièrement de l'autre, lors de la longue guerre qu'Ali-ben-Hadj-Omar fit au royaume d'Agâdès. L'époque la plus brillante du Bournou fut le XVIe siècle.

Depuis, le Bournou, attaqué par les Fellani, serait probablement devenu la proie de cette énergique nation, si un Arabe nationalisé dans le Soudan n'eût sauvé les débris de l'empire en fondant la dynastie des Kanemiyin, qui règne encore aujourd'hui.

Il existe, au sud du Bournou, un territoire qui est, en quelque sorte, neutre entre cet empire et le puissant État d'Adamaoua. C'est celui des *Marghi*, peuple païen, dont le territoire est plein de forêts où abondent les éléphants. C'est une population fort belle, très-grande, aux formes symétriques, aux traits réguliers, s'éloignant assez de ce que nous appelons le type nègre; leur couleur n'est pas uniforme : chez les uns, c'est un noir de jais; chez d'autres, c'est un teint cuivré clair. Ils sont à peu près entièrement nus. Ces intéressantes et inoffensives populations sont en butte aux attaques, tour à tour, des musulmans du Bournou et de l'Adamaoua, qui viennent y faire des victimes de l'esclavage.

Deux des produits les plus abondants de leur pays sont le toso (fruit du *bassia Parkii*) et la racine succulente du katakirri.

Le docteur Barth a, le premier, fait connaître le royaume d'*Adamaoua*, situé au sud du Bournou. Le pays s'appelle proprement *Foumbina*, et Adamaoua n'est que le nom diplomatique de l'État, nom dû au courageux et fanatique chef poullo Adama, qui fit la conquête de la plus grande partie du Foumbina, au commencement de ce siècle; il forma un royaume mahométan de Fellani, au milieu des tribus païennes, et assit sa domination sur les débris de plusieurs États nègres, dont le plus considérable était celui de Kokomi, de la tribu des Batta.

Le Foumbina a environ 300 kilomètres dans sa plus grande étendue, du nord-est au sud-ouest, et sa largeur, du nord-ouest au sud-est, ne paraît pas excéder 100 kilomètres. Il n'est pas, à beaucoup près, soumis tout entier aux conquérants musulmans : dans les parties montagneuses, principalement, plusieurs populations païennes sont restées indépendantes.

La faune de ce pays offre des éléphants, les uns noirs, les autres jaunes; le rhinocéros, des bœufs sauvages; l'ayou, animal singulier, qui vit dans les rivières et ressemble un peu au phoque.

Le bétail domestique a été évidemment introduit par les Foulbé; cependant il

y a un petit bœuf indigène, gris foncé, appelé matourou. Les chevaux du pays sont petits et faibles.

Parmi les productions végétales, on distingue le *dougbi* ou palmier-deleb, espèce d'*hyphæna*, les baobabs, les noix de terre (*arachis hypogœa*), le sésame, le millet ou géro (*pennisetum typhoïdeum*), le baïri ou sorgho, particulièrement le sorgho rouge, l'arbre à beurre, appelé toso ou karchi, des patates douces ou dankali, des ignames ou rogo, du manioc, des courges d'une très-grosse espèce, du coton, des bombax, beaucoup de palma-christi, des tamariniers, des bananiers, des papayers, des pandanus, des élaïs.

La *Bénoué* (mère des eaux) est une magnifique rivière qui parcourt le pays de l'est à l'ouest, et reçoit du sud le *Faro*, très-grande rivière aussi. Elles inondent le pays à une grande distance, à l'époque des pluies. Elles sont pleines de crocodiles. Dans le sud de l'Adamaoua, s'élève le mont *Alantika*, d'une altitude de 2 à 3000 mètres, et où habitent des populations païennes indépendantes.

Parmi les tribus diverses, et non fellani, qui habitent l'Adamaoua, on peut citer les *Fali* ou *Fari*, qui se trouvent au nord, vers les monts *Holma* et *Konkel*; les *Batta*, dans le cœur du Foumbina; les *Mboum*, au sud des Batta.

Le premier endroit qu'on trouve dans l'Adamaoua, en y arrivant du nord, est *Ouba*, colonie de Fellani.

Puis on rencontre *Moubi*, les deux *Serdou* (l'un surnommé Béréberé, l'autre Fellani); *Belem*, qui est une intéressante colonie d'Arabes; *Demsa*, dans un canton riche et pittoresque.

Taépé est le nom qu'on donne au point où se joignent la Bénoué et le Faro. Le docteur Barth y arriva le 18 juin 1851. On traverse ces rivières sur de petits bateaux formés de troncs d'arbre creusés.

Yola, la capitale de l'Adamaoua, s'annonce par des campagnes populeuses, bien cultivées, animées par de nombreux villages. Elle se trouve à quelque distance au sud du mont Badgelé et de la Bénoué; cette ville est grande, et se compose presque entièrement de huttes coniques, couvertes en chaume, mais ayant des murs en terre, et entourées de grandes cours et même de champs cultivés. Les maisons des chefs sont seules entièrement en terre. Le docteur Barth est le premier Européen qui ait vu cette ville, où il séjourna quelques jours en juin 1851.

Yola a été ainsi appelée en mémoire d'un quartier de Kano. Elle est toute moderne. Une plaine marécageuse qui la borde au nord est entièrement couverte d'eau pendant un certain temps de l'année.

Cette ville a au moins 5 kilomètres de longueur, de l'est à l'ouest. Cependant elle ne paraît pas contenir plus de 12000 habitants. L'industrie y est nulle. Le commerce principal consiste en ivoire et en esclaves. L'esclavage existe sur une grande échelle à l'Adamaoua; et tel propriétaire a plus de 1000 esclaves.

Au-dessous du roi d'Adamaoua, sont de petits princes qui lui témoignent leur soumission par certains présents et lui prêtent leur concours dans ses expéditions guerrières. Les principaux sont ceux de *Tchamba*, de *Kontcha*; celui de *Boubandjidda*, qui gouverne un pays considérable sur le cours supérieur de la Bénoué, et dont la capitale est *Ray-Bouba*.

Gourin, l'ancienne capitale de l'Adamaoua, est située sur le Faro, dans le sud

du pays, où l'on remarque aussi les villes importantes de *Boundam*, de *Baya*, de *Djoro-Fanghel*, de *Tibati*, l'une des places les mieux fortifiées de ce royaume, et dans la partie la plus fertile.

Dans le nord, on cite vaguement *Fataouel*, célèbre par son commerce d'ivoire ; *Binder*, habitée par des Foulbé.

Le *Kororofa* est une contrée industrieuse que la Bénoué arrose dans son cours inférieur. La capitale de ce royaume est *Oukari*, à une quinzaine de kilomètres au sud de la Bénoué. Elle est fort grande et très-peuplée. Les habitants sont noirs, ont une longue chevelure, une espèce de chemise ou de manteau, appelée *zenni*, qu'ils portent avec assez d'élégance. Les habitants de Kororofa sont célèbres par leurs tissus de coton. On dit que le café est une des productions indigènes de ce pays. Le roi exerce le pouvoir le plus despotique.

L'*Hamarroua*, possédé par les Fellani, est le pays le plus élevé où soit parvenue, en 1854, l'expédition anglaise de *la Pléiade* (commandée par Baikie), au grand étonnement des populations riveraines. L'expédition anglaise dont nous venons de parler a longé aussi les limites des pays de *Bâtchi*, de *Doma*, où se trouve *Dagbo*, point auquel s'arrêta l'expédition dirigée par Laird, Allen et Oldfield, en 1832 ; — des pays des *Mitchi*, de *Bassa*, de *Panda*, d'*Igbira*, d'*Akpoto*. *Igbegbé*, dans ce dernier pays, est vers le confluent de la Bénoué et du Kouara.

Le *Mandara*, ou plutôt *Ouandala*, au sud-est du Bournou, est un pays de montagnes, parmi lesquelles on remarque surtout les monts *Mendif* ou *Mendéfy*, que Denham a fait le premier connaître, et qui ont une masse granitique et une altitude de 2 000 mètres ; sur la frontière occidentale, sont d'autres montagnes, moins élevées, et habitées par des tribus païennes, telles que les *Sougor*, les *Boza*.

Les habitants de toute cette contrée s'appellent en général *Our-Ouandala*. Ils ont conservé une certaine indépendance, grâce à leurs montagnes ; mais ils ont trop souvent à souffrir des incursions des troupes des États mahométans voisins.

A l'est de ce peuple, et aussi sur la frontière des États de Bournou, se trouvent les *Mousgo*, dont le pays fut visité pour la première fois par les docteurs Barth et Overweg, en 1851 ; il le fut en 1854 par le docteur Vogel. Ils occupent un beau territoire, où croît en abondance le riz sauvage, et où s'élèvent de toutes parts de magnifiques arbres, tels que le *borassus flabelliformis*. Çà et là, les propres et jolies cases des naturels, couronnées de leurs coupoles pittoresques, animent le paysage. Mais trop souvent des scènes de dévastation et de meurtre viennent assombrir ce tableau. Les Kanouri et les Fellata font de cruelles incursions dans ces villages où naguère régnaient la paix et le bonheur ; ils enlèvent les habitants et les troupeaux. Cependant ce peuple intéressant et industrieux défend son indépendance avec courage ; mais il est pressé d'une manière formidable au nord par les Kanouri, à l'ouest par les Fellata, à l'est par les Bagrimma, au nord par les forces du Logone.

Les Mousgo sont païens, et c'est là le prétexte des attaques que les musulmans dirigent contre eux pour les réduire en esclavage. Leur principal fétiche est un long morceau de bois en forme de lance. Ils vont nus, ou portent seulement une étroite ceinture de cuir autour des reins.

Ce peuple est une fraction de la nation des *Masa*, qui comprend, en outre, les

Kotoko ou *Makari*, la population du *Logone*, les *Mandara* ou plutôt *Our-Ouandala*, les *Gamerghou*, les *Batta*, et probablement aussi les *Mbana*.

Le *Serbéouel*, un des principaux affluents du Chari, arrose du sud au nord le pays des Mousgo. De nombreuses troupes d'éléphants parcourent ce territoire, où les girafes aussi se montrent fréquemment.

Le lac *Toubouri*, allongé du nord au sud, s'étend dans le sud du pays de Mousgo, et communique avec le Serbéouel.

A côté de ce lac, habitent les *Toufouri* ou *Toubouri*, fraction de la grande tribu des Fari; à l'ouest, on remarque le petit État de *Fetti* ou *Petti*, fondé par des Fellata qui, repoussés du Bournou, se sont jetés sur le territoire de tribus païennes qu'ils ont à leur tour refoulées.

Au nord des Mousgo, est le *Logone*, petit royaume tributaire à la fois du Bournou et du Baghirmi. La première ville qu'on y remarque, en venant de l'ouest, est *Kala*, assez étendue, mais tombant en ruines, et située au milieu d'un bocage de figuiers et de palmiers, et de cultures de cotonniers.

La capitale de ce pays s'appelle *Logone-Birni* ou *Karnak-Logone*. Elle peut avoir 15 000 habitants. Les portes de la ville sont si étroites (ce qui est généralement le caractère des portes de ville du Soudan), qu'un chameau chargé de bagages peut à peine y passer. Les rues sont assez larges, et la principale, nommée le *Dendal*, est décorée du palais du sultan ou miyara. On y remarque aussi le très-beau palais du keghamma ou ibalaghouan, c'est-à-dire du premier ministre.

Cette capitale est sur une rivière qu'on nomme *Laghame-na-Logone* (c'est-à-dire rivière de Logone), et qui est un affluent de gauche du Chari; d'assez nombreux bateaux animent ce cours d'eau, et sont plus grands et mieux construits que la plupart de ceux qu'on voit dans le reste du Soudan. Le docteur Barth y remarqua un *roi de l'eau*, qui, ainsi que sur plusieurs parties du cours du Niger, exerce une autorité particulière et absolue sur tout ce qui concerne la rivière. Il vit avec intérêt, sur les bords du Laghame-na-Logone, une espèce de roseau nommé korokoro, qui est précisément le papyrus, et dont les habitants fabriquent une étoffe particulière, appelée *gabaga*. Cette rivière est, d'ailleurs, extrêmement poissonneuse.

Djinna est la plus grande ville du Logone, après la capitale; elle est renommée par son commerce d'ivoire et par les belles nattes qu'on y fabrique.

Le petit État de Logone, arrosé par deux grandes rivières, celle de Logone et le Chari, est fort avantageusement placé et serait florissant, s'il n'était opprimé par ses puissants voisins, le Bournou et le Baghirmi.

Les habitants, qui se désignent eux-mêmes par le nom de *Logodé-Logone*, font partie de la grande race des *Masa*; leur existence politique est d'une date assez récente, et l'islamisme est très-peu ancien dans ce pays; Miyara-Sale, le vieux prince que vit Denham, paraît avoir été le premier roi mahométan du Logone. Il y a encore, dans plusieurs parties reculées du royaume, un assez grand nombre de païens.

La population est belle en général, et bien mieux faite que celle du Bournou. Les femmes, surtout, sont jolies. Les Logodé-Logone emploient, d'ailleurs, le même genre de tatouage que les Kanouri : ce sont des lignes, généralement au

nombre de six, s'étendant à travers la joue, de l'angle extérieur de l'œil jusqu'à la bouche.

Le Logone est fort riche en coton, dont on fabrique des chemises excellentes, appelés *labou*. On fait, en jonc, des nattes renommées; on confectionne aussi très-bien certains vases de bois, nommés *dalgouam*.

La monnaie courante du pays n'est plus, comme du temps de Denham, un morceau de fer, mais de petites bandes de coton de 2 ou 3 pouces de large. La langue n'est pas, comme on l'a cru, la même que celle du Baghirmi: c'est un dialecte à part, appelé *kélakou-logone*.

Entrons maintenant dans l'importante contrée de *Baghirmi*, qui s'étend au sud-est du lac Tsad, et qui est bordée à l'ouest par le grand fleuve Chari ou Ba, dont un bras considérable, nommé *Batchikam*, s'avance dans l'intérieur du pays. La longueur de ce royaume est de 400 kilomètres du nord au sud, et sa largeur est de 200 kilomètres environ. Il paraît correspondre au royaume des *Bulala* ou de *Gaoga* des anciennes relations.

Le Baghirmi est, en général, plat et peu élevé au-dessus du niveau de la mer (300 mètres en moyenne). Mais, sur ses frontières sud-est et méridionale, se trouvent de hautes montagnes, dont quelques-unes, dit-on, sont volcaniques.

Le sol est fertile, quoique exposé à de fâcheuses sécheresses. On récolte du millet, du sorgho, du sésame, des fèves, plusieurs variétés de poa, du maïs (zea maïs), du coton, de l'indigo. Le riz se trouve sauvage. Le blé, objet de luxe tout à fait extraordinaire, n'a été introduit que dans quelques jardins de la capitale, pour l'usage particulier du sultan. Un des arbres les plus utiles est le tamarinier (mas), dont le fruit est à la fois des plus agréables et des plus salubres. Puis viennent le palmier déleb, le palmier doum, le hadjilidj (*balanites ægyptiaca*).

On rencontre, dans le Baghirmi, le rhinocéros, qui n'existe pas dans le Soudan occidental; des hippopotames, des éléphants, des antilopes, entre autres le mohor (*antilope Sœmmeringii*), des hyènes, des fennecs. Le coucou indicateur, appelé *chnéter*, est commun.

Les fléaux du pays sont les vers nommés hallou-ouendi et koundjoungdjoudou, qui dévorent tous les produits, mais dont les habitants se nourrissent à leur tour; les fourmis blanches, les grosses fourmis noires (*termes mordax*), qui s'attaquent surtout aux grains, mais dont les greniers souterrains parfaitement fournis sont quelquefois une trouvaille utile pour les habitants, qui s'en emparent; enfin les innombrables petites fourmis rouges, qui se glissent partout.

Les *Bagrimma* (habitants du Baghirmi) sont bien mieux faits que le peuple du Bournou. Ils sont grands et musculeux, courageux et énergiques. Les femmes sont belles, et ont des traits expressifs et agréables. Bien différentes des femmes du Bournou, qui défigurent leurs narines par d'affreux ornements de corail, et qui se graissent horriblement les cheveux de beurre et d'autres matières, elles ne portent rien à leur nez, et n'ont d'autre parure à leur chevelure que le soin de la relever très-proprement de manière à imiter assez bien le cimier d'un casque : le docteur Barth, qui visita ce pays en 1852, assure que cette coiffure leur sied parfaitement. Elles ont pour vêtement un *turkedi* noir ou bleu, attaché à la poitrine. Elles sont renommées dans tout le Soudan par l'éclat de leurs grands yeux noirs.

Les Bagrimma sont exposés à une maladie particulière, qui affecte principalement les hommes : c'est un ver qui leur ronge le petit doigt du pied. La religion du royaume est un mahométisme très-peu éclairé, et mêlé d'énormes superstitions et même de paganisme. La castration des prisonniers faits à la guerre est une des horribles coutumes du pays. La population de ce royaume ne paraît pas être de plus d'un million et demi d'habitants. La force militaire est d'environ 3 000 chevaux et de 10 000 fantassins. L'arme principale est la lance.

Les Arabes Choua, assez nombreux dans ce pays, payent au sultan un tribut en troupeaux. Plusieurs provinces païennes, celles de *Miltou, Dam, Somray*, etc., livrent en tribut un grand nombre d'esclaves.

Les tribus des *Sokoto*, des *Boua* et quelques autres sont presque indépendantes.

Il y a dans le Baghirmi un assez grand nombre de Kanouri, qui y ont introduit une sorte de civilisation, et s'y livrent particulièrement au tissage et à la teinture par l'indigo. Il s'y trouve aussi des Fellata.

Mas-Egna, capitale du royaume, a été plus considérable qu'elle ne l'est ; des guerres civiles désastreuses l'ont ruinée. Le circuit en est d'environ 10 kilomètres, mais il n'y a que la moitié de cet espace qui soit habitée. Une grande pièce d'eau, nommée *Béda* (en arabe *El-Bahr*), servant de réceptacle aux immondices, coupe la ville du nord-ouest au sud-est. Le palais du sultan ou *banga*, au sud de ce bassin, est construit en briques cuites, chose très-rare dans le Soudan. Dans la partie sud-est du palais, une enceinte particulière contient les huttes destinées à la demeure des 3 ou 400 femmes du souverain. Les maisons de la ville en général sont assez bien construites en terre, avec des toits de chaume fort propres.

Bougoman, située sur le Chari, et peuplée de 8 000 habitants, est un des points principaux du Baghirmi.

Moïto est la ville du royaume la plus voisine des États de Ouadây. *Miltou, Belel-Kolé, Gogomi*, dans le sud et le sud-est du Baghirmi, et *Kenga-Mataya*, dans l'est, sont des villes importantes.

Transportons-nous maintenant assez loin de là, au nord du lac Tsad, dans le *Kanem*, qui a formé autrefois un empire puissant, mais qui est aujourd'hui dans le plus misérable état ; on le considère comme une dépendance du Bournou ; mais, dans le fait, il est la proie tout à la fois des Touaregs-Keloui, des Ouadâyens, des Arabes.

Il a été un instant au pouvoir des *Oulad-Sliman*, Arabes qui, sortis des bords des Syrtes, sont venus, après de nombreuses péripéties, s'établir vers cette frontière du Soudan, sur les débris de l'ancien royaume de Kanem. La cour de Kouka, incapable, dans sa faiblesse, de résister aux attaques des Touaregs, laissa, comme avec une bienveillante autorisation, les Oulad-Sliman régner sur un pays d'où ils semblaient pouvoir écarter et ces mêmes Touaregs et les habitants du Ouadây, les deux ennemis les plus redoutables du Bournou ; mais cette tribu, attaquée de tous côtés, est à peu près détruite aujourd'hui.

Quand on se rend du Bournou proprement dit au Kanem, on trouve, vers la frontière des deux pays, la ville de *Baroua*, habitée en général par les Kanembou, mais où vivent aussi un assez grand nombre de Yédina ou Biddouma. Elle a

un gouverneur nommé par le cheykh du Bournou, et cependant elle paye en même temps un tribut aux Touaregs. Des cendres du siouak (*capparis sodata*), qui couvre tout le voisinage, on extrait un sel assez abondant, mais fort insipide (1).

Sur la rive nord-ouest du lac, est *Ngedjimi*, ville autrefois renommée et qui n'est plus qu'un pauvre village, ruiné par les incursions des Touaregs et qui a souffert aussi beaucoup des débordements du lac.

Oudi, qui fut quelque temps la résidence des rois du Bournou, se trouve à peu de distance de là, au sud-ouest : elle fut détruite par les Touaregs en 1838, comme le fut peu de temps après *Lari*, dont il est question dans la relation de Denham et de Clapperton.

Beri, sur le bord septentrional du lac, tire son nom, qui signifie troupeau de bœufs, des nombreux bestiaux qu'on y élève.

Une des parties du Kanem les plus favorisées de la nature est le *Chitati*, à l'est. Il y vit, entre autres tribus indigènes, les *Fougabou*, aux mœurs douces.

La capitale actuelle du Kanem est *Mdouo*, qu'on dit très-étendue, mais qui ne contient plus que 3 à 4000 habitants. Le khalifa ou chef qui y réside a le pouvoir le plus précaire.

Au nord du Kanem, s'étend le désert de *Tintouma*, qui sépare ce pays du territoire de Bilma.

Les habitants du Kanem sont appelés en général *Kanembou* (au singulier *Kanemma*). Ils paraissent appartenir à la famille des Tibbous ou Teda. Plusieurs ont émigré dans le Bournou, particulièrement la tribu des *Sougourti*, qu'on trouve sur les bords occidentaux du lac Tsad : ce sont des gens assez paisibles, dont la tête est couverte d'une coiffure très-ornée, tandis que leur corps est sans aucun vêtement, excepté un étroit tablier de peau.

En général, le vêtement ordinaire des Kanembou est la chemise bournouaise ; les personnes les plus riches ont des *tobés* noires.

Les Kanembou sont en grande partie pasteurs, et ils vont au loin faire paître leurs troupeaux sur les bords du lac Tsad, jusque vers son extrémité méridionale.

Les pillages, les enlèvements d'esclaves et de troupeaux sont extrêmement communs dans ce malheureux pays, en butte à tant d'attaques.

Le sol produit beaucoup de mimoses, de *pennisetum distichum*, de hadjilidj (*balanites*). Il y a de nombreux éléphants, des gazelles, des autruches ; les scorpions y sont communs.

C'est ici le lieu de donner quelques détails sur cette vaste masse d'eau nommée *Tchad* ou plutôt *Tsad*, qui s'étend entre le Bournou, le Kanem et le Baghirmi. Après les explorations de Denham, de Barth et d'Overweg, on connaît assez bien les rives occidentales, septentrionales et méridionales de ce lac; mais on ne sait pas exactement quelles sont ses limites à l'est. Il prend sur ses rivages, généralement marécageux et formant de nombreuses flaques particulières, le nom de

(1) Le sel est une chose si rare au Soudan, qu'on l'extrait, dans quelques endroits, de la fiente des bestiaux.

c paye en
s sodata),
mais fort

mée et qui
s et qui a

ouve à peu
en 1838,
relation de

roupeau de

Chitati, à
ars douces.
mais qui ne
le pouvoir

ce pays du

u singuier
a. Plusieurs
urti, qu'on
z paisibles,
rps est sans

ournouaise ;

faire paître
émité méri-

xtrêmement

de hadjilidj
es ; les scor-

eau nommée
le Baghirmi.
aît assez bien
is on ne sait
es, générale-
, le nom de

endroits, de la

Chef et [illegible] Kanembous

Chef et [illegible]

AFRIQUE CENTRALE

[illegible]

Publié par DUFOUR, MULAT et BOULANGER

Nki-Tsilim (eau noire), tandis que le reste, le lac proprement dit, s'appelle *Kalou-Kemé* ou *Nki-Boul* (eau blanche). Il a peu de profondeur; son niveau se [illegible] de l'océan. Il est sujet à des crues annuelles, par [illegible] produit a

Tsad ou *Tsadi*, ou mieux [illegible]
ne paraît pas autre chose que le nom même de *Chari* un peu modifié.

AFRIQUE CENTRALE

Publié par [illegible] MULAT et BOULANGER

Nki-Tsilim (eau noire), tandis que le reste, le lac proprement dit, s'appelle *Kalou-Kemé* ou *Nki-Boul* (eau blanche). Il a peu de profondeur; son niveau se trouve à 250 mètres au-dessus de l'océan. Il est sujet à des crues annuelles, par l'effet des pluies périodiques; le plus haut point des inondations qu'il produit a lieu à la fin d'octobre et pendant le mois de novembre. Il a dû être plus considérable autrefois qu'aujourd'hui : on en a des preuves dans de nombreuses cavités, qu'on trouve jusqu'à une grande distance de son extrémité sud-ouest, et qui se remplissent d'eau pendant la saison pluvieuse : les Arabes appellent ces cavités *ghadir*, et les Kanouri, *firki* ou *andji*. Du reste, ses bords changent constamment de forme, par suite de l'abondance ou de la diminution des eaux ou des affaissements que le sol y éprouve. Parmi les plantes nombreuses des parties marécageuses, on remarque des papyrus, le jonc *mélé*, que mangent les naturels, le jonc *boré*, etc.

Le docteur Barth a trouvé l'eau parfaitement douce, et cependant ce lac ne paraît pas avoir d'écoulement.

Les roseaux des plaines fertiles des bords du lac Tsad sont peuplés d'antilopes qu'on nomme *kélara*. Les hippopotames et les crocodiles sont nombreux dans plusieurs parties des marécages; les éléphants ne se montrent guère que sur les bords septentrionaux, où sont des collines sablonneuses et des bois qui conviennent à ces animaux. Le poisson est très-abondant, et il fait un objet important de commerce, surtout dans le Bournou.

Plusieurs lagunes de natron formées par les eaux du Tsad s'avancent entre les collines de sable qui bordent le lac sur divers points. C'est ce qui a donné lieu à l'idée erronée que le lac était salé; ce natron ne provient pas de l'eau, mais du sol.

D'après des renseignements, très-vagues il est vrai, obtenus par le docteur Barth, le Tsad aurait eu un écoulement vers l'est, par le fameux *Bahr-el-Ghazel*, appelé *Bourroum* par les Kanembou; mais cette espèce de fleuve serait maintenant à sec, et ne présenterait plus qu'une vallée embarrassée d'arbres et de broussailles; et même, en un certain point, une colline de sable empêcherait aujourd'hui le lac de s'épancher dans ce grand *ouady* (1).

Le plus grand des cours d'eau qui se jettent dans le Tsad est le *Chari* ou *Ba*, qui vient du sud. C'est le *fleuve proprement dit*, car chari signifie *fleuve* dans la langue des Kotoko. Son nom complet est *Chari de Kotoko* (2). Ce fleuve a de nombreux crocodiles, et nourrit aussi l'ayou, grand lamantin, le *manatus Vogelii*.

Les îles, très-nombreuses, du lac Tsad, qui furent visitées par Overweg en 1851, sont habitées par les populations remarquables qu'on nomme *Biddouma* en kanouri, et qui s'appellent elles-mêmes *Yédina*. Les Biddouma sont sveltes, et ont

(1) *Voir*, pag. 399 du tome IV, l'opinion de M. *d'Escayrac* sur le Bahr-el-Ghazel.

(2) Remarquons, en passant, que dans tout le Soudan on emploie presque toujours, pour désigner les rivières, le nom commun qui signifie en général *l'eau*, la *rivière*. C'est *Ba* chez les Mandingues, *Ba* encore chez les Bagrimma, *Isa* chez les Sour'ay, *Eghirreou* chez les Touaregs, *Maïo* chez les Foulbé, *Goulbi* chez les Haoussaoua, *Kouara* chez les Yariba, *Bénoué* chez les Batta, *Komadougou* chez les Kanouri, *Eré* chez les Mousgo, *Fittri* chez les Kouka, *Bat-ha* chez les Arabes du Ouadây, *Bahr* chez la plupart des autres Arabes. Le nom de *Tsad* ou *Tsadi*, ou mieux encore *Tsadhi*, donné au grand lac que nous venons de décrire, ne paraît pas autre chose que le nom même de *Chari* un peu modifié.

des traits fins et agréables, que ne déparent pas quelques incisions qu'ils se font à la figure. Les hommes portent une courte chemise noire et un petit chapeau de paille; ou bien ils sont nus, n'ayant qu'un simple petit tablier de peau. Ils aiment à se parer de plusieurs colliers de coquilles. Les femmes ornent avec profusion leur cou de verroteries blanches; ces ornements et leurs dents d'une blancheur parfaite contrastent avec leur peau d'un noir de jais.

Les Biddouma sont de hardis pirates; montés sur de petits bateaux plats, ils font des incursions fréquentes sur les rives du Tsad. Ils sont considérés comme de mortels ennemis par presque tous les habitants des bords du lac, excepté par les Kanembou, qui commercent volontiers avec eux. Ils sont idolâtres.

Le lac Tsad a environ 225 kilomètres de longueur, du nord au sud; la largeur, de l'est à l'ouest, ne peut être exactement indiquée; elle parut au docteur Overweg avoir de 100 à 150 kilomètres.

A l'est du lac Tsad, dans des limites fort incertaines, s'étend le *Ouaddy*, qui réunit sous sa domination plusieurs contrées voisines, et dont l'empire comprend au moins du 10e au 15e degré de latitude nord, et depuis le 15e jusqu'au 25e degré de longitude est. On l'appelle quelquefois *Bergou* ou *Borgou*, nom qu'on applique aussi, comme nous avons vu, à deux autres pays. On l'appelle également *Dâr-Saleh* ou *Seleih*, soit à cause de Saleh, qui fut l'apôtre et le premier souverain du Ouadây, soit à cause du *Dâr-Sila*, petit État qui lui est soumis, et avec lequel on l'a confondu.

Le Ouadây proprement dit, ou plutôt le *Dâr-Maba*, est un pays généralement plat, entrecoupé seulement de plusieurs montagnes isolées, où naissent très-peu de sources. Il est incliné, dans son ensemble, de l'est à l'ouest, depuis les monts *Marrah* jusqu'au lac *Fittré* ou *Fittri* ou lac des *Kouka*, qui reçoit toutes les eaux du pays à l'époque des pluies, soit par le grand ouady de *Bat-ha*, soit par différentes petites rivières; il ne reçoit cependant pas les eaux du *Ouady-Kiya*, coulant du nord au sud, qui va peut-être rejoindre le Nil : n'est-ce pas le *Keïlak* que nous avons mentionné dans la description du Nil Blanc? Est-ce le *Misselad* de certaines relations; l'*Omm-et-Timan*, l'*Iro*, le *Salamat* de quelques autres?

Le docteur Barth croit que les bassins des lacs Tsad et Fittré n'ont aucune communication entre eux, et qu'il y a une chaîne de hauteurs qui les sépare. Le Fittré ne semble avoir aucun écoulement. Le nom de Fittré signifie vallée, bassin, eau. Ce lac a une circonférence de 2 journées de marche. L'eau en est douce et peu profonde. Les bords en sont dépourvus d'arbres. Il n'en est pas de même du Bat-ha, qui va s'y jeter à l'est, et dont la vallée est ornée de la plus belle végétation.

Ce pays est habité par bien des populations diverses, et les dialectes y sont très-variés. On peut classer néanmoins la population en deux groupes principaux : les nègres et les Arabes. Parmi les premiers, on distingue les *Maba*, les *Kouka*, les *Abyi* ou *Abou-Charib*, les *Kelinghen*. La plus puissante des tribus arabes est celle des *Mahamid*; puis viennent les *Beni-Helba*, les *Chigghegât*, etc. On distingue en général les Arabes du Ouadây en deux grandes divisions, quant à la couleur : ceux qui sont d'un brun foncé s'appellent *Zoroak*; et les autres, d'un teint plus clair, composent les *Homr*. Les Ouadâyens vont faire des expéditions chez les tribus païennes du sud pour la chasse aux esclaves.

Pour l'administration des nombreuses nationalités dont se compose le Ouadây, le pays a été partagé en quatre grands gouvernements, dirigés, chacun, par un *kamkolak* : 1° les habitants de l'ouest, ou les *Louloul-endi* ; 2° ceux du sud, ou les *Motay-endi* ; 3° ceux de l'est, ou les *Talount-endi* ; 4° les habitants du nord, ou les *Tourtalou*.

Mais une foule de tribus échappent à l'administration des kamkolak, et sont gouvernées par leurs propres *aghid*.

L'industrie est presque nulle : on ne peut guère citer que les armes et quelques instruments aratoires, faits avec le fer que fournit le pays. Les Ouadâyens ne savent même pas employer, pour la teinture, le bel indigo que produit leur sol : cet art est entièrement entre les mains des Bagrimma et des Bournouais, établis dans le Ouadây. Les teintureries bournouaises de *Djemil-es-Sid* sont les plus renommées.

Le vêtement des Ouadâyens ne consiste guère qu'en une sorte de chemise. La nourriture ordinaire est le doukhn ; le blé, le riz, le sésame, font partie aussi de l'alimentation. Les troupeaux fournissent une chair abondante, du lait, du beurre en quantité. Le poisson qui entre dans la consommation est généralement réduit en une pâte qu'on dispose en forme de pains.

Assurément on ne s'attend pas à trouver beaucoup de science au Ouadây ; cependant les fakirs et les oulémas de ce pays sont les plus fameux du Soudan pour la connaissance du Koran.

Les Djellaba, population sortie de la vallée du Nil, et établie seulement depuis environ un siècle dans le Ouadây, font presque tout le commerce du pays. Ce commerce consiste surtout en sel, venant du Sahara, en cuivre, tiré des mines d'El-Hofrah et du Rounga, et exporté particulièrement dans le Bournou ; en articles d'Europe, qui arrivent par Tripoli ou l'Égypte ; en ivoire, en ânes, en turkedi, en tabac, en koheul, en bétail, enfin en esclaves, ce triste objet du commerce principal de tout le Soudan. Les troupeaux et les esclaves sont considérés par les Ouadâyens comme leurs plus importantes richesses : aussi un esclave, un bœuf, sont-ils les unités d'échange pour les grandes affaires de commerce ; pour les moindres, on emploie, comme monnaie, de petites bandes de coton, appelées *tokaki*. Suivant le cheykh Mohammed-el-Tounsy, il existe, parmi les nombreuses bizarreries du cérémonial, l'usage suivant : dans la résidence du sultan, sept portes conduisent à l'appartement où il se tient ; quand un visiteur est admis à son audience, il doit déposer à chaque porte une pièce de son vêtement : à la première, sa chaussure, à la seconde, son turban, puis sa blouse, son tarbouch, etc. ; de manière qu'à la septième porte il arrive à peu près nu devant le sultan.

Le pays de Ouadây produit du natron, qu'on exporte au Caire, du sel gemme de différentes couleurs, et un autre sel d'espèce inconnue. On recueille dans le lit des torrents deux espèces de mines de fer, l'une sous la forme de sable, l'autre sous celle de pierre ; on en fabrique des couteaux et des aiguilles. Il n'y a point d'autres substances métalliques ; la pierre calcaire même y est rare. En revanche, le pays est couvert d'arbres, parmi lesquels on remarque plusieurs espèces de sycomores, de palmiers, d'ébéniers, de tamariniers, le *mimosa nilotica*, et l'arbre à beurre. On trouve, dans ce pays, de la volaille de toute espèce, comme

poules, pigeons, oies sauvages, enfin des scorpions et des sauterelles. Ces dernières servent d'aliment. Il y a aussi beaucoup d'abeilles, de chevaux, de chiens, de chats, de buffles, de girafes, d'éléphants, de rhinocéros, de gazelles, et de crocodiles dans les grands étangs formés par l'eau de pluie. L'*aboukarn* (c'est-à-dire le *père à une corne*), qui existe, dit-on, dans ce pays, et qui est dépeint comme ayant une corne implantée sur le front et non sur le nez, corne mobile, susceptible de s'incliner et de se redresser, est-il un rhinocéros? Est-ce, comme M. Fresnel et d'autres savants l'ont pensé, le *licorne* des anciennes traditions?

La saison de la pluie dure de sept à huit mois; la bonne saison n'est donc que de quatre à cinq. On n'y connaît point de glace, et la neige est très-rare, de même que la grêle. La culture principale est celle du dourah et du millet. Le coton y vient en quantité, ainsi que le riz et les mimoses gommifères.

La plupart des habitants sont des nègres mahométans, dont quelques-uns apprennent à écrire et à lire l'arabe. Les enfants des deux sexes sont circoncis. Les femmes vont sans voile. Les armes de ces nègres consistent en sabres, lances, boucliers, flèches et arcs. Les fusils, qui sont en petit nombre, viennent du Caire, de même que le plomb, la poudre et les cuirasses. La peste est très-rare, mais la petite vérole cause beaucoup de ravages, et les maladies vénériennes sont communes. *Am-Baché,* résidence actuelle du souverain du Ouadây, n'est qu'une ville peu considérable. En général, il n'y a pas de grandes villes au Ouadây : les plus importantes n'ont pas plus de 1 000 maisons. *Ouara,* l'ancienne capitale, contient à peine 400 maisons. *Nimro,* une des plus célèbres villes du pays, et capitale des Djellaba, n'en compte pas plus de 200.

La plus grande ville de tout le royaume est, dit-on, *Kodogous,* dans le sud. On remarque encore *Bororit,* à l'ouest de Ouara. *Tara,* quoique considérée comme une des villes royales, est peu remarquable. Elle a été la capitale du royaume; *Nimro* et *Oulad-Ali* l'ont été à leur tour.

Les maisons des Ouadâyens sont petites, rondes, en forme de cloches, et la plupart construites en roseaux; celles des personnages importants et des Djellaba sont seules en terre. Le palais du sultan, à Ouara, est bâti en briques.

Ydouo, fondée par les Boulala, et capitale de la province de Fittré, est sur le Bat-ha, non loin de son embouchure dans le lac. Près du Fittré, qui forme un petit État tributaire, est le pays de *Medogo,* qui, étant couvert d'assez hautes montagnes, est à peu près indépendant.

Dans la vallée du Bahr-el-Ghazel, on nomme, comme les lieux principaux, *Edgé, Tangour, Bateli,* renommée par ses chameaux bruns.

Mondo (le *Mendou* de Denham), ville considérable, dans le pays des Yagou, est la résidence d'un chef qui reconnaît l'autorité du sultan du Ouadây.

Le *Tama,* considéré comme soumis au Ouadây, est dans un état continuel de rébellion. Le *Sila* est tributaire. Les *Rounga,* qui habitent un pays du même nom, au sud du Ouadây, et qui ont pour capitale *Boukhas,* payent à la fois un tribut au Ouadây et au Dâr-Four.

Un fait palpitant attire aujourd'hui sur le Ouadây toute l'attention de l'Europe : le docteur Vogel, revenant de ses belles explorations du centre de l'Afrique, y est entré en 1856. Y est-il encore? Est-il retenu prisonnier par le sultan? A-t-il été,

comme le bruit s'en est répandu, mis cruellement à mort, parce qu'il aurait gravi *la montagne sacrée* (le *Djebel-Iddria*) située près de Ouara, et dont l'ascension est interdite à tout le monde, excepté au souverain, à l'époque de son avénement? Malgré le long et triste silence qui, depuis deux ans, plane sur son sort, on n'a pas perdu tout espoir de le revoir.

Au sud du Ouadây, sont des peuples très-peu connus et idolâtres, qu'on nomme *Djénâkhérah* et *Kirdi*, et le pays de *Sâla*, qui n'est pas plus connu.

A l'est, se trouve le *Dâr-Four* ou mieux *Dâr-el-Fôr*, qui s'étend vers le Kordofan et la Nubie. C'est une sorte de plateau ou de grande oasis, entourée de déserts.

Ce pays, déjà vaguement connu de Léon et de Wansleb, a été visité et décrit par Browne. Le cheykh Mohammed-el-Tounsy en a aussi donné une relation curieuse, traduite par le docteur Perron et publiée par M. Jomard. Les marchands ou *Djellaba*, en partant du Caire, se rendent d'abord à *Siout*, et traversent ensuite un vaste désert, dans lequel on ne trouve qu'un très-petit nombre de contrées cultivées ou *oasis*. Après avoir quitté Siout, les caravanes atteignent, au bout de 5 jours, le chef-lieu de la grande oasis, appelé *Khardjeh*. De là il y a 2 journées pour aller à *Beris*, puis 6 pour aller jusqu'à *Cheb*, 3 jusqu'à *Sélimé*, 5 jusqu'à *Legghyé*, et 6 jusqu'à *Djebel-el-Natroun* ou *Bir-Malehh*, et enfin 10 jusqu'au Dâr-Four; ce qui fait en tout 37 journées. Ce royaume a lui-même, suivant le cheykh Mohammed, 50 journées de marche, du nord au sud, et 15 journées de l'est à l'ouest.

La Dâr-Four n'est traversé à peu près par aucune rivière : on désigne cependant le cours d'eau de *Bâré*, qui coule dans l'ouest; mais qu'est-ce que cette rivière, et où va-t-elle? Est-ce le *Ouâdy-Kia* de quelques auteurs, le *Misselad* de Browne, le *Ouâdy-Massalit* de quelques indications? Vers la frontière du sud, coule l'*Omm-et-Timan*, qu'on dit se jeter dans le Nil Blanc ou Bahr-el-Abiad. Les monts *Marrah* s'étendent du nord au sud, dans la partie occidentale. La province de *Dâr-Marah*, qu'ils couvrent en partie, est une des plus belles de l'Afrique. Outre le fer, on trouve aussi du minerai de cuivre, qui fournit une excellente couleur rouge. Les carrières donnent du marbre, de l'albâtre, du granite, du sel gemme, du nitre; on ne connaît pas l'usage de la chaux, ni celui de bâtir en pierres de taille. Il tombe, dit-on, tous les ans de la neige, qui se fond aussitôt.

La pluie commence à la mi-juin et dure jusqu'à la mi-septembre. Alors tout le pays change de face, et les apparences de la stérilité sont remplacées par une riante verdure. Dès que la saison des pluies commence, les propriétaires des champs s'y rendent avec les ouvriers qu'ils peuvent rassembler. Ils font des trous en terre à deux pieds environ de distance, y sèment du millet, qu'ils recouvrent avec les pieds, et le labour et les semailles sont terminés. On recueille le millet au bout de deux mois, le blé au bout de trois. Le riz vient naturellement et en si grande quantité, qu'on en fait peu de cas, quoiqu'il soit d'une qualité supérieure. On s'applique beaucoup, dans le Dâr-Four, à la culture du dourah et du millet; mais celle du froment est négligée. Les femmes et les esclaves y sont chargés de la récolte. Les dattes y abondent; elles servent, ainsi que le froment, à la préparation d'une liqueur spiritueuse. Selon Browne, les productions végétales ne sont pas très-nombreuses, et se distinguent surtout par leurs épines et la

dureté de leur bois : ce sont le tamarinier, le platane, le sycomore, le *nebbek*, et beaucoup d'autres indiquées et même en partie décrites par ce voyageur; mais le tamarinier, qui d'ailleurs est peu abondant, est le seul arbre dont le fruit mérite d'être cueilli; car même le dattier n'y porte qu'un fruit petit et sans saveur. Dans quelques cantons, le tabac paraît indigène. Il y a une plante appelée *kyly*, dont le fruit sert pour les épreuves judiciaires; on fait boire à l'accusé de l'eau de kyly; s'il est innocent, on dit qu'il la vomit aussitôt; coupable, il peut la boire impunément. Le *dagarah*, est une plante extrêmement utile contre les ophthalmies.

Browne, qui n'est guère sorti de la capitale, veut que les animaux soient en petit nombre; toutes les espèces, selon lui, sont connues. Mohammed dit que les montagnes et les forêts fourmillent de gibier. Il indique diverses espèces de gazelles, de sangliers, de buffles, et peut-être de cerfs, qui ne paraissent pas connues. Le Dâr-Four recèle des éléphants et des rhinocéros, ainsi que beaucoup de girafes, appelées *ourr* dans la langue du pays. Le lion, la panthère, le léopard et le loup habitent les forêts; le chacal et l'hyène se répandent dans les campagnes, et font de grands ravages dans les villages. Les animaux domestiques sont peu nombreux; les chevaux et les ânes sont rares, mais on nourrit beaucoup de chameaux, de dromadaires et surtout de chèvres et de moutons. Les peaux des éléphants, des rhinocéros et des hippopotames servent à faire des fouets, qu'on apporte en grande quantité au Caire. Les abeilles et le miel abondent.

La peau des Dâr-Fouriens, ou plutôt des Fouriens ou *Koangara*, est, selon les observations de Browne, très-épaisse, sans être très-noire. Ils n'appartiennent pas au type nègre proprement dit; mais il y a un très-grand nombre de nègres, et surtout des esclaves nègres, dans le Dâr-Four. Il s'y trouve aussi des Fellata. Les fibres musculaires des natifs sont d'un rouge éclatant. Ils ont une force de contraction singulière qui paraît résider dans leurs nerfs; la blancheur et le poids de leurs os sont très-remarquables; ils ont une excellente vue; on ne voit que peu de myopes parmi eux, et point d'aveugles; ils ont les dents blanches et fortes, ils en souffrent rarement et les conservent jusque dans un âge très-avancé. Les Fouriens ont les cheveux ordinairement courts et laineux; ils sont peu courageux, malpropres, voleurs et dissimulés. Ils supportent longtemps la faim et la soif. Au lieu de se baigner, ils s'appliquent une pâte grasse sur la peau. Leur commerce se fait par échanges; ils connaissent peu les monnaies. Ils usent avec excès de la polygamie, et l'union entre les deux sexes est chez eux illimitée. La circoncision et l'excision sont pratiquées dans le Dâr-Four. La langue fourienne paraît dérivée du berber, mais on y entend l'arabe et il y a plusieurs tribus arabes dans ce pays. Tous les habitants professent la religion mahométane; plusieurs d'entre eux font instruire leurs enfants dans la lecture du Koran, et leur apprennent à écrire l'arabe. Cette langue est la seule qui soit employée dans la correspondance, à la vérité peu fréquente, par lettres. A l'exception du nom de la Divinité, toutes les dénominations d'objets de métaphysique, ainsi qu'en général celles de tout ce qui tient à l'état policé, sont empruntées de l'arabe. Le gouvernement est despotique. Le sultan ou souverain du pays fait le commerce, lève des impôts sur toutes les marchandises, et chaque village lui fournit annuellement une quantité de millet qu'il perçoit par ses esclaves. Il n'y a, selon Browne, dans

tout le Dâr-Four, qu'une douzaine de villes, qui ne contiennent pas, chacune, plus de 5 ou 6 000 âmes. Mais il se trompe évidemment. *Kobé* ou *Kobeyh* est l'ancienne capitale; elle a environ une lieue en longueur, mais elle est très-étroite; ses habitations sont d'ailleurs assez bien bâties. Le cheykh Mohammed dit qu'elle peut fournir 6 000 hommes de guerre. *Tendelty* ou *El-Fâcher* (c'est-à-dire la résidence), au sud-est de cette ville, est aujourd'hui la capitale. Mais ce n'est réellement qu'un grand village. Les autres principales villes sont *Kério, Menaouachi, Kabkabiyeh*. Cette dernière ville a été aussi la capitale du royaume; avant elle, *Bir-Nabak, Rich, Teldaoua,* ont eu successivement ce titre.

La population du Dâr-Four ne paraît pas, à quelques auteurs, devoir dépasser 200 000 individus. Mais ce chiffre est évidemment fort au-dessous de la vérité. Le cheykh Mohammed, avec un peu d'exagération peut-être, la croit vingt fois plus considérable. Ce pays a des relations commerciales très-actives avec l'Égypte et même avec l'Arabie, par le moyen des caravanes, qui se composent quelquefois de 3 à 4000 chameaux et de 1 500 à 2000 hommes (1). Les arts y sont encore dans l'enfance, bien qu'on y trouve des orfévres, des forgerons, des menuisiers, etc.

Le prince jouit d'un pouvoir absolu. Le seul corps qui ait le droit de lui faire des remontrances, à la vérité presque toujours sans effet, c'est celui des Foukkara ou des ministres de la religion. On porte l'armée à 80 000 hommes.

Les Fouriens ne sont ni rigoureux observateurs des préceptes du Koran, ni sévères dans leurs relations d'un sexe avec l'autre. Ils s'enivrent fréquemment avec une boisson fermentée appelée *merissah*, et ils font disparaître de la bouche l'odeur forte de ce vin en mâchant la feuille du *chalaub*. Ils voient d'un œil indulgent les infidélités de leurs femmes, pourvu qu'ils en retirent quelque avantage. Enfin la tromperie, l'avidité et le vol sont des choses communes dans ce pays. Les coutumes du mariage sont extrêmement bizarres : lorsque le fiancé est agréé, les parents ne se voient plus; ils doivent s'éviter et se fuir; chacun des deux fiancés doit aussi éviter le père et la mère de l'autre; cette contrainte cesse après la cérémonie. La consommation du mariage ne peut se faire qu'après sept jours. La femme ne mange jamais devant son mari. Mais les femmes prennent part aux cérémonies, aux affaires, à toutes les occupations des hommes, excepté la guerre.

Un des personnages les plus élevés en dignité, surnommé le *cou du sultan,* doit être étranglé immédiatement s'il survit au souverain tué à la guerre. Les fous et les bouffons sont d'usage à la cour.

Le Dâr-Four est divisé en 4 gouvernements généraux, à la tête de chacun desquels est un *magdoum :* ce sont ceux du nord, du sud, de l'ouest et de l'est. Au sud du Dâr-Four, se trouve le *Fertit* ou les *Fertit,* idolâtres. On y signale vaguement aussi les pays de *Goula,* de *Banda,* et, plus au sud, habitent, dit-on, des *Nyam-Nyam,* ces anthropophages et ces prétendus hommes à queue, qui s'évanouiront probablement devant l'observation.

(1) Les produits les plus importants sont les dents d'éléphant et les plumes d'autruche, lesquelles n'ont d'ailleurs commencé à jouer un rôle remarquable dans l'importation du Dâr-Four que depuis l'abolition du commerce des esclaves en Égypte. Les Djellaba préféraient se livrer à cet horrible trafic, qui était plus lucratif pour eux que le commerce de l'ivoire et les plumes d'autruche. On exporte aussi beaucoup de chameaux.

LIVRE QUINZIÈME.

Tableau général des mœurs et des usages des nègres du Soudan, de la Sénégambie et de la Guinée.

Les nombreuses nations nègres au nord de l'équateur, dont nous venons de parcourir les contrées autant que nous l'a permis l'état actuel des connaissances, présentent dans l'ensemble de leurs mœurs un vaste sujet aux méditations de l'historien.

La nature du sol perpétue chez toutes ces nations l'indolente légèreté, l'insouciance puérile qui semblent innées au nègre. Vingt jours de travail par an lui suffisent, dans la plupart des contrées, pour assurer la récolte de riz, de maïs, de millet, d'ignames et de manioc nécessaire à son frugal repas. Le goût peu délicat du nègre ne le laisse jamais sans ressource. La chair d'éléphant, même lorsqu'elle est déjà remplie de vermine, ne repousse pas son robuste appétit. Il aime les œufs du crocodile, et même sa chair musquée. Les singes servent généralement à la nourriture. On ne dédaigne ni les vers, ni les chiens morts, ni les poissons gâtés. Un rôti de chien figure même aux grands festins comme un mets exquis. Mais le nègre refuse la salade, pour ne pas ressembler, dit-il, aux animaux herbivores. La préparation des bouillies épaisses, succulentes et fortement assaisonnées qui composent sa cuisine, n'exige que peu de soin. Un art facile lui donne le vin de palmier ou de bananier, et la bière de millet, qui forment sa boisson ordinaire. L'Europe fournit aux nègres maritimes ces funestes eaux-de-vie qui les font passer de l'ivresse à l'esclavage. Le soin de s'habiller ne tourmente pas davantage ces peuples; le coton vient sans culture à leurs pieds; les femmes en tirent la quantité d'étoffes nécessaire pour la famille, et les teignent dans le suc de l'indigo, production également indigène. La cabane du nègre ne lui coûte guère plus de soin : quelques troncs d'arbre à peine dégrossis, quelques branches dépouillées de leur écorce, un peu de paille ou quelques feuilles de palmier, voilà ses matériaux; les réunir en forme de quille, voilà son art. Le climat, la violence des pluies annuelles, lui prescrivent cette simple architecture. Ce n'est que sur la côte d'Or, ou sur les bords du Niger, que l'exemple des Européens et des Maures a démontré au nègre qu'un toit aplati, mais solide, peut résister à la pluie.

Les villes ne sont que de grandes réunions de cases semblables. Presque point d'édifice public, même chez les tribus qui vivent sous une sorte de gouvernement républicain; tout au plus elles possèdent un grande case ouverte de toutes parts,

qui sert aux délibérations publiques. Les palais des princes ne se distinguent que par le grand nombre de cases qui les composent. L'ameublement des pauvres se réduit souvent à deux ou trois calebasses; les riches étalent quelques armes à feu : les souverains, qui ornent leurs demeures de crânes, de mâchoires humaines, ont de la vaisselle et des tapis de fabrique européenne. Mais ces monarques, dont la pompe distinctive consiste à marcher en pantoufles à l'ombre d'un parasol, ont quelquefois pour trône un morceau d'or massif.

Un trait qui, selon la juste remarque d'Isert, fait ressortir l'indolence du nègre, c'est de ne pas avoir apprivoisé l'éléphant, animal si commun en Afrique, et si susceptible de devenir l'utile et l'intelligent auxiliaire de l'homme. Les seuls habitants de *Dagoumba,* pays peu connu de l'intérieur de la Guinée, dans l'empire d'Achanti, passent pour avoir essayé d'employer l'éléphant. Le nègre, en général, n'est pas un chasseur hardi; il ne fait pas sentir son empire aux nombreux animaux sauvages qui partagent avec lui sa fertile contrée. Il est bien plus actif, plus adroit et plus heureux dans la pêche; à la nage ou à la rame, il brave les flots irrités, et ramène ses filets chargés d'un immense butin : mais il retombe aussitôt dans sa paresse, et l'abondance même de cette ressource est un obstacle au développement de son talent naturel pour l'industrie. Ce talent se montre dans la fabrication des étoffes, des couvertures, des voiles pour les bateaux, des poteries, des pipes à fumer et des ustensiles en bois; fabrication générale parmi ces peuples : on assure même qu'à Tombouctou, au Kano, au Bournou et dans le Bambara, l'art du tisserand est porté à un certain degré de perfection. Le talent industriel des nègres se fait encore remarquer dans l'adresse de leurs forgerons et orfévres, qui, avec un petit nombre d'instruments grossiers, fabriquent des épées, des haches, des couteaux, des tresses d'or et nombre d'autres objets. Ils savent donner à l'acier une bonne trempe, et réduire le fil d'or à une extrême finesse. Les habitants d'Ouydah taillent les pierres gemmes.

Toute cette industrie reste à la vérité circonscrite par le peu d'étendue des besoins, et le meilleur artisan nègre ne s'avise jamais de travailler plus qu'il ne faut pour gagner sa subsistance journalière. Étrangers à nos sentiments d'avarice ou d'ambition, les Africains regardent la vie comme un court moment dont il faut jouir le plus possible. Ils n'attendent que le coucher du soleil pour se livrer à la danse toute la nuit; les rauques sons de la trompette d'ivoire et les roulements du tambour continuent à se mêler aux accords de diverses espèces de guitares et de lyres; jeunes et vieux, tous prennent part au divertissement. Les chants et les concerts d'un village répondent à ceux d'un autre. Ce tableau pastoral n'étonnera pas ceux qui ont lu les poésies écrites en anglais par plusieurs nègres affranchis; poésies qui ne manquent ni de sentiment ni d'imagination. Le jeu exerce cependant sur l'Africain des charmes plus puissants encore que la danse; mais les ingénieuses combinaisons de l'*ouri,* plus variées que celles de notre jeu de dames, n'intéressent ici que les femmes, tandis que les hommes recherchent les agitations du plus aveugle jeu de hasard, avec autant de fureur que nos jeunes gens.

Les nègres, quelles que soient les variétés de leur teint et de leur conformation, ont rarement des infirmités; une vie simple, l'exercice, la transpiration, entretiennent leur santé; d'ailleurs, les enfants nés avec quelque défaut de conforma-

tion sont mis à mort, du moins chez quelques nations. Les nègres ne paraissent pas avoir hérité du privilége des anciens Macrobiens; la durée de leur vie n'égale pas même la nôtre, surtout dans la Sénégambie et à Sierra-Leone. Les exemples de longévité, assez fréquents parmi les nègres transportés aux colonies, appartiennent sans doute à quelques tribus mieux partagées de la nature. Les fièvres, la diarrhée, la petite vérole, la lèpre, une variété de la syphilis, nommée le *pian*, et le ver de Guinée, sont les fléaux les plus communs de la vie du nègre.

La barbe des nègres, peu abondante, prend le caractère laineux de leurs cheveux. Malgré ce signe apparent d'une virilité peu prononcée, ils ont l'avantage, dans l'amour physique, sur toutes les races humaines : nulle part aussi la polygamie n'est poussée plus loin.

Il y a des nations qui se rendent les dents pointues en les limant; mais Isert affirme avoir vu des nègres qui avaient les dents de devant naturellement pointues. Quelques-uns d'eux se vantent d'être anthropophages, et en donnent la preuve en arrachant un lambeau de chair du bras de leurs camarades.

L'usage des incisions dans la peau règne avec des nuances chez toutes les nations nègres qui ont conservé leur caractère primitif. Les Mandingues ont des entailles verticales sur toute la figure. On retrouve le même genre de marque chez plusieurs nations de la Guinée, et chez les habitants du Bournou et du Ouadây; mais la place et le nombre des entailles varient : dans le Ouadây, c'est la nuque qu'on marque. Chez les Calabaris, les entailles sur le front sont horizontales : les Sokos marquent leur front de deux traits croisés. Chez les Sabalous, les incisions courbes et croisées couvrent les joues et même tout le corps. Il y a des tribus vers Sierra-Leone qui savent produire dans la peau des enflures qui imitent les bas-reliefs.

La circoncision, détestée par les Foulah, consacrée par la religion chez les Mandingues, qui l'étendent même aux femmes, est admise par des nations nègres idolâtres, telles que les Accras, sur la côte d'Or, les Dahomans, les Calabaris, les Igbos. Dans le Bénin, on raccourcit chez l'autre sexe une partie superflue, tandis que chez les Dahomans on se donne de la peine pour produire le dégoûtant allongement qui distingue les Hottentotes.

Tout ce qui frappe l'imagination déréglée du nègre devient son *fétiche*, son idole. Il adore, il consulte un arbre, un rocher, un œuf, une arête de poisson, un grain de datte, une corne, un brin d'herbe. Quelques peuples ont un fétiche national et suprême. Dans l'Ouydah, un serpent est regardé comme le dieu de la guerre, du commerce, de l'agriculture, de la fécondité. Nourri dans une espèce de temple, il est servi par un ordre de prêtres; des jeunes filles lui sont consacrées; elles lui offrent l'hommage de leurs danses lascives, mais les prêtres remplacent au reste le divin époux. Chaque nouveau roi vient apporter au serpent de riches offrandes. Dans le Bénin, un lézard est l'objet du culte public; ailleurs, c'est un léopard. Aux environs du cap Mesurado, les offrandes se dédient à une divinité plus bienfaisante, au Soleil. Quelques nègres donnent à leurs fétiches une figure approchant de l'humaine. Ils paraissent généralement admettre un bon et un mauvais principe.

Dans leurs funérailles, accompagnées de beaucoup de cris et de chants, il règne

un usage superstitieux très-singulier; ceux qui portent le corps demandent au défunt s'il a été empoisonné ou ensorcelé, et prétendent recevoir la réponse au moyen d'un mouvement de la bière, provoqué sans doute par le plus audacieux bongleur parmi eux. Malheur au prétendu sorcier que le mort accuse! il est vendu comme esclave. Les enterrements des princes occasionnent des scènes encore plus déplorables. Le sang d'un grand nombre de victimes humaines est versé sur la tombe royale. Cet usage règne chez les Aminas, les Dahomans, les Béninois et les Igbos, peut-être plus loin encore.

Le despotisme cependant n'est pas le seul, ni même le principal malheur de l'Afrique. Les États de Bénin et de Dahomey, ceux des Yolofs et des Foulah, sous des rois presque absolus, jouissent du moins de la tranquillité intérieure. Dans le Bambouk, aux environs de Sierra-Leone, et sur la côte d'Or, les principaux chefs des villages forment, à côté d'un monarque électif, des aristocraties turbulentes et désastreuses. L'autorité de chacun s'accroissant en raison de la quantité d'or et du nombre d'esclaves qu'il possède, les *cabécaires* cherchent à l'envi à s'enrichir en dévastant les villages de leurs rivaux; de là ces éternelles petites guerres qui désolent presque toutes les contrées nègres, et qui n'ont pour but que l'enlèvement de quelques malheureux qu'on vend aux Européens. Les lois, conservées de mémoire, punissent avec sévérité tous les désordres; mais leur exécution est précaire dans un État anarchique, et les chefs absolus en abusent cruellement pour avoir beaucoup d'esclaves à vendre. Généralement, le moindre vol est puni de cette manière. Les simples particuliers qui réclament une créance ont au contraire beaucoup de peine à se faire rembourser. Des avocats, très-bavards et très-intrigants, déploient un art étonnant devant les *palabres* ou assemblées judiciaires. Mais un négociant qui ne peut obtenir justice se paye souvent lui-même en faisant enlever et vendre comme esclaves les enfants ou les parents du débiteur infidèle.

Il serait heureux pour l'Afrique de voir les grands empires ou royaumes de Bournou, des Fellata, de Bambara et de Tombouctou se consolider et devenir les foyers d'une civilisation au moins asiatique. Malheureusement l'état de ces pays paraît avoir peu de stabilité. Les changements de la capitale du Bournou, qui ont causé tant d'incertitudes aux géographes, viennent probablement de ce que, parmi un grand nombre de sultans héréditaires, dont chacun est maître d'une province, tantôt l'un, tantôt l'autre arrive, par droit d'élection ou par droit de conquête, à l'exercice du suprême pouvoir. Deux causes particulières empêchent la Nigritie d'arriver à une assiette stable; c'est d'abord le voisinage des Maures, peuple remuant, peuple adonné au brigandage, peu capable de fonder ou de conserver un empire; ensuite le grand nombre de tribus nomades arabes qui, dans leur pauvreté pastorale, bravent même l'autorité des puissants monarques du Bournou.

L'orgueil des petits despotes de l'Afrique égale leur barbare et dégoûtante férocité. Nous avons frémi en les voyant s'asseoir sur un trône d'or, au milieu de crânes humains; nous sourirons en écoutant le pompeux discours de ces princes, dont les plus grandes armées ne s'élèvent que rarement à une dizaine de milliers d'hommes.

Les Danois ont tracé le portrait du roi des Achantis, nommé Opoccou. Ce monarque s'asseyait sur un trône d'or massif, à l'ombre d'un arbre dont les feuilles étaient également en or. Son corps, excessivement maigre, et d'une longueur démesurée, était enduit de suif sur lequel on avait jeté une couche de poudre d'or. Un chapeau européen à large galon d'or couvrait sa tête; une ceinture de drap d'or lui ceignait les flancs, et depuis le cou jusqu'aux pieds, les cornalines, les agates et les lapis-lazuli s'enlaçaient en bracelets et en chaînes; ses pieds reposaient dans un bassin d'or. Les grands de son royaume étaient couchés par terre, la tête couverte de poussière : une centaine de plaignants et d'accusés étaient dans la même posture ; derrière eux, vingt bourreaux, le sabre nu à la main, attendaient le signal du roi, qui ordinairement terminait les procès en faisant décapiter l'une et l'autre partie. L'envoyé danois ayant passé à côté de plusieurs têtes sanglantes, récemment abattues, s'approcha du trône. Le *très-haut*, le *flamboyant* lui adressa les questions les plus gracieuses. « Je voudrais bien te garder quelques semaines, afin de te donner une idée complète de ma grandeur. As-tu jamais rien vu de semblable? — Non, seigneur roi, ton pareil n'est pas dans le monde. — Tu as raison; Dieu, dans le ciel, ne me surpasse que de très-peu. » Le roi but de la bière anglaise dans une bouteille qu'il remit immédiatement au Danois : celui-ci n'en but que peu, et s'excusa en disant que la boisson l'enivrerait. « Ce n'est pas la bière qui t'enivre, reprit Opoccou, c'est l'éclat de mon visage; il plonge l'univers dans l'ivresse. » — Ce même roi vainquit le vaillant prince Oursoué, chef des Akims, qui se donna lui-même la mort. Il se fit apporter sa tête, l'orna de bracelets d'or, et lui adressa, en présence de ses généraux, le discours suivant : « Le voici donc par terre, ce grand homme qui n'avait d'égal que Dieu et moi! Il était certainement le troisième. O mon frère Oursoué, pourquoi n'as-tu pas voulu te reconnaître inférieur à moi? Mais tu espérais trouver une occasion de me tuer; tu pensais qu'il ne devait y avoir qu'un seul grand personnage dans le monde : ton sentiment n'était pas blâmable, tous les grands rois doivent le partager. »

Les actions féroces de ces petits tyrans ne révoltent pas un peuple aussi sanguinaire qu'eux, et qui, même après leur mort, s'empresse d'assouvir la soif de sang humain dont leurs royales ombres sont censées être dévorées. Les Akims immolèrent, sur le tombeau du roi Freempoung, ses esclaves, au nombre de plusieurs milliers, son premier ministre et 336 de ses femmes. Toutes ces victimes furent enterrées vivantes, après qu'on leur eut brisé les os. Le peuple, pendant plusieurs jours, exécuta des danses accompagnées de chants solennels autour du tombeau où ces infortunés éprouvaient une lente et horrible agonie.

Ces traits peuvent faire penser que l'ami des hommes, en condamnant le commerce des nègres, ne doit pas donner pour principal motif de son improbation la funeste influence de ce trafic sur la prospérité des Africains. Il ne peut guère y avoir de bonheur public ni particulier dans une partie du monde où règnent des lois et des mœurs aussi barbares. Les deux tiers de la population nègre vivent déjà chez eux dans un état d'esclavage héréditaire, ou peuvent du moins y être réduits d'un instant à l'autre par le moindre mot de leurs despotes. Peu importe à la majeure partie de ces infortunés quelle contrée ils arrosent de leur sueur et de leurs

larmes. Il est vrai que l'aspect de tant d'individus vendus avec une apparence de droit provoque, de la part des marchands d'esclaves, quelques tentatives pour s'emparer d'hommes libres. On en cite d'affreux exemples. Un de ces marchands, connu sous le nom anglais de Ben-Johnson, avait ravi une jeune fille libre, et venait de la vendre à un capitaine anglais. Il s'en retourne avec le prix de son crime; mais près du rivage, d'autres nègres, apostés par le prince ou les chefs du village, l'attaquent, le lient, et, en criant *au voleur!* le ramènent au vaisseau et l'offrent en vente. Ben-Johnson eut beau invoquer l'amitié du negrier européen, et lui rappeler qu'il était un homme libre et son plus habile fournisseur d'esclaves : « C'est égal, répondit l'insensible Anglais, puisque ces hommes te vendent, je t'achète ; » et aussitôt il lui fit mettre les fers. D'autres fois, une horrible avidité fait oublier tous les liens du sang. On a vu des mères vendre leurs enfants en bas âge pour quelques boisseaux de riz. Un Africain, robuste et jeune, amenait un jour son fils adolescent pour le vendre aux Européens; celui-ci, plus rusé et plus instruit dans la langue des étrangers, leur démontra que son père, par sa vigueur et sa taille, valait mieux que lui, et les détermina à le garder à sa place, quoique ce dernier ne cessât de crier « qu'un fils n'a pas le droit de vendre son père. »

Il est impossible de nier que ces forfaits ne doivent leur origine à l'infâme trafic des nègres. La circonstance la plus funeste, c'est que, pour s'emparer d'une centaine d'hommes, les princes africains en immolent souvent un millier; car, lorsque ces despotes ne trouvent pas des individus qu'ils puissent condamner à être vendus, ils font donner régulièrement la chasse aux habitants d'un village entier comme à une troupe de bêtes fauves; les uns résistent les armes à la main, les autres se sauvent dans les forêts, dans les antres des lions et des panthères, moins impitoyables que leurs compatriotes. Plusieurs contrées ont été dépeuplées par suite de ces atrocités.

Mais, dans les mémorables discussions que la traite des nègres a fait naître parmi les hommes d'État de l'Europe, les principaux motifs qui ont provoqué l'abolition de ce commerce sont étrangers au sort malheureux des Africains. Tandis que les Wilberforce invoquaient l'autorité de la religion chrétienne et les sentiments de la douce pitié, les Pitt, les Fox, dans le sénat britannique, les Bernstorf, les Schimmelmann, dans le conseil danois, décidaient cette grande question d'après des considérations de haute politique. Le premier de leurs arguments était tiré du dangereux effet que ce commerce avait sur le caractère moral de nos navigateurs. La nécessité d'entasser à bord d'un seul bâtiment plusieurs centaines d'esclaves y produisait trop souvent des scènes plus horribles que celles qu'on vient de décrire. Assiégé par des fièvres pestilentielles, par la famine et la mort, le vaisseau négrier devient en même temps un hôpital, une prison, une école d'inhumanité et de crimes. Plus de la moitié des noirs qui composent la cargaison se donne la mort ou périt de maladie; quelquefois le capitaine, réduit à la disette, les jette vivants dans la mer pour sauver au moins la vie des Européens. Les marins employés dans ce commerce prennent un caractère féroce, et souillent même le sol européen de crimes dignes de l'Afrique. Un seul trait donne la mesure de leur humeur indomptable. Le capitaine Landolphe, Français, avait formé à Ouari un bel établissement semblable à celui de Sierra-Leone, et destiné à introduire la

culture du sucre dans cette partie de l'Afrique. Trois marchands négriers de Liverpool s'enflamment de rage à l'idée de voir la philanthropie et le commerce français s'établir sur une côte où l'on ne connaissait jusqu'alors que leur affreux trafic; ils arment en pleine paix (1) une petite escadre, surprennent la colonie française, incendient les maisons, pillent les riches magasins, et massacrent les nègres cultivateurs. Landolphe échappa seul aux poursuites de ces assassins.

L'autre motif contre la traite des nègres est tiré de la grande mortalité qui règne parmi les esclaves apportés à si grands frais dans nos colonies. On a calculé que dans vingt ans toute la population nègre de l'Amérique est renouvelée, puisque la diminution ordinaire est cinq pour cent par année. En suivant cette donnée, et en admettant qu'il existe dans les deux Amériques 3 millions de nègres, on peut trouver à peu près la quantité de nègres qu'on a tirés de l'Afrique. Prenons un siècle comme l'espace qu'a duré cette exportation. La masse des nègres américains a dû se renouveler cinq fois. Donc il a dû arriver 15 millions d'Africains sur les rivages américains; mais il en a au moins péri autant dans le passage. L'Afrique a donc perdu 30 millions d'habitants. Une aussi forte diminution d'hommes en a dû faire hausser le prix; et comme bientôt les bénéfices de ce commerce seraient devenus nuls, il eût cessé de lui-même. Mais une semblable cessation, dont la politique législative n'aurait pas prévenu les suites, eût véritablement pu entraîner la ruine des colonies. L'abolition légale, graduée et sagement modifiée de ce commerce, n'a, au contraire, produit aucune secousse dans les îles britanniques et danoises, où elle a commencé. Une meilleure police introduite dans l'administration des plantations assure aux colonies la multiplication d'une race de nègres indigènes, seule base solide de ces établissements jusqu'ici précaires.

Tel a été le résultat des délibérations calmes et lentes qui, chez la plupart des nations, ont amené l'abolition du commerce des esclaves.

Dans cet exposé historique d'une révolution si importante pour l'état futur de l'Afrique, nous avons parlé d'après la supposition que les îles d'Amérique doivent continuer à fournir seules ces précieuses productions de la zone torride, dont le luxe a fait des besoins. Mais qui a pu lire le tableau physique et moral de l'Afrique septentrionale que nous venons d'achever, sans penser que cette partie du monde peut devenir elle-même, pour une nation active et éclairée, la plus belle, la plus vaste et la plus avantageuse de toutes les colonies?

La race nègre, même en la supposant réellement inférieure en intelligence aux Européens, aux Arabes, aux Hindous, possède néanmoins les facultés nécessaires pour apprécier et pour s'approprier nos lois et nos institutions. Malgré l'horrible peinture que nous venons de tracer de l'état actuel de l'Afrique, le nègre n'est étranger à aucun des sentiments qui honorent et qui élèvent la nature humaine. Si l'on voit quelquefois les parents vendre leurs enfants, généralement les liens de la tendresse domestique sont aussi fortement serrés qu'ils peuvent l'être où la polygamie est permise. « Frappez-moi, mais ne dites pas de mal de ma mère! » est un propos habituel parmi les nègres. Un gouverneur danois, sur la côte d'Or, accorda la liberté à un adolescent nègre qui voulait se vendre pour affranchir son

(1) Vers le milieu de l'année 1792.

père. L'amitié a eu ses héros dans la Guinée, comme dans la patrie de Pylade. On a vu des traits d'une reconnaissance généreuse. Vers l'an 1810, un nègre français, devenu un riche négociant, a donné une pension alimentaire à son ancien maître, qui était tombé dans la misère. Il est des colons qui, semblables aux anciens patriarches de l'Orient, vivent au milieu d'une peuplade d'esclaves comme au sein d'une famille unie par un attachement inviolable. Le plus beau trait dans le caractère du nègre, c'est cette héroïque fidélité envers un maître juste, et même envers un maître sévère, dont on a cité de nombreux exemples; le suivant est un des plus authentiques. Quagié, nègre inspecteur, avait joui de toute la confiance de son premier maître, qui, en mourant, le recommanda à son fils et successeur : ayant été élevé avec celui-ci, il pouvait espérer la continuation de la même faveur; cependant il encourut une disgrâce momentanée; le jeune maître, sévère et violent, le menaça, pour la première fois dans sa vie, d'une punition déshonorante. Quagié se cache, dans l'intention de faire demander son pardon. Pour son malheur, le maître, en se promenant, découvre le même jour sa retraite; jeune et vigoureux, il s'élance sur l'esclave et le maltraite cruellement. Entraîné de son côté par un premier mouvement, le robuste nègre saisit l'Européen, l'abat sous lui, et tirant de sa ceinture un large couteau : *Massa* (1), dit-il, j'ai été le compagnon de votre enfance, je vous chéris plus que moi-même; je vous jure que je suis innocent; mais eussé-je même été coupable, j'aurais dû pouvoir compter sur votre indulgence; cependant vous m'avez condamné sans m'entendre; vous voulez me livrer à une peine déshonorante. Non, non! je m'y soustrairai. A ces mots, il plonge le couteau dans son propre cœur, et tombe, baigné dans son sang, sur son maître, qui, trop tard, lui offrait le pardon.

Ne désespérons donc point de voir un jour le germe de la civilisation se développer chez les nations africaines.

(1) *Monsieur*, dans le patois des nègres.

LIVRE SEIZIÈME.

Guinée inférieure.

Dans les régions sauvages ou barbares, le caprice d'un voyageur ou la pédanterie d'un géographe invente et abolit tour à tour les dénominations générales, les unes, pour l'ordinaire, aussi arbitraires que les autres. Le choix entre ces noms ne mérite pas de longues discussions. La côte de l'Afrique occidentale comprise entre le cap Lopez et le cap Negro est désignée communément dans le commerce sous le nom générique de *côte d'Angola*. Elle est nommée *Éthiopie occidentale* par quelques auteurs italiens et français; elle est comprise dans la *Basse-Éthiopie* des Portugais, grande division qui commençait près du fort de la Mina, au nord de l'équateur. Aujourd'hui les meilleurs géographes l'appellent *Guinée inférieure* ou *Guinée méridionale,* pour la distinguer de la Guinée proprement dite ou supérieure. D'autres lui donnent le nom de *Congo,* qui est celui d'un royaume dont la domination l'a jadis embrassée presque en totalité, et dont la langue paraît être la souche de tous les idiomes qu'on y parle.

Située, comme la Guinée supérieure, dans la zone torride, mais au sud de l'équateur, la Guinée inférieure jouit d'un climat semblable à ceux que nous avons décrits dans les deux livres précédents, avec la seule différence que les saisons arrivent dans les mois opposés. On n'y distingue, à la rigueur, que deux saisons, celle de la sécheresse et celle des pluies. Depuis notre équinoxe du printemps jusqu'à la fin d'octobre, il ne tombe ordinairement point d'eau; mais les vents de sud et de sud-est rafraîchissent l'atmosphère, et la chaleur, quoique intense, surtout dans les beaux jours, est néanmoins supportable. Dans les temps brumeux, qui ne sont pas rares, l'humidité de l'air relâche les fibres, gêne la respiration, et, au moindre exercice, provoque de fortes sueurs qui minent la santé des étrangers et les obligent de se sécher près du feu, ou de changer de vêtements. Pendant l'autre moitié de l'année, le soleil est moins un astre lumineux qu'une fournaise ardente; ses rayons perpendiculaires tariraient les sources de la vie et frapperaient le sol d'une stérilité absolue, si la nature bienfaisante n'y avait point préparé un remède dans la fraîcheur des nuits, égales aux jours en durée, et dans les rosées, toujours abondantes à cette époque. L'air est encore rafraîchi par des torrents rapides qui sillonnent les flancs des montagnes, et par les nombreuses rivières qui

arrosent les plaines ajoutons l'effet des vents imprégnés de vapeurs humides, qui, dans cette saison, soufflent périodiquement du nord-ouest, c'est-à-dire du golfe de Guinée, en amoncelant des nuages épais contre les montagnes de l'intérieur. Dès la fin d'octobre, ces réservoirs d'eau versent sur le pays des pluies fréquentes, accompagnées de tonnerre et d'orages, qui ne cessent qu'en avril. Le sol, échauffé à une grande profondeur, boit les eaux du ciel avec avidité : toute la nature renaît dans peu d'instants ; les guérets se couvrent d'une verdure soudaine, les bourgeons des arbres s'épanouissent, le parfum des jeunes fleurs embaume l'atmosphère. Il y a néanmoins ici, comme partout, des exceptions à la règle : les pluies quelquefois ne viennent qu'après l'époque accoutumée, ou même elles manquent entièrement; il en tombe aussi dans les mois d'hiver ou de sécheresse. Toujours les mares d'eau stagnantes, qui restent après les pluies, remplissent l'air de méphitisme, et rendent le séjour à la côte dangereux pour les Européens.

Les habitants du Congo divisent l'année en six périodes. Le printemps (*massanza*) commence avec les pluies d'octobre, qui vont en augmentant jusqu'au mois de janvier. Vient ensuite le *n'sasou;* c'est la saison de la première moisson et des secondes semailles, dont le produit est récolté en avril. Les ondées qui, depuis janvier, n'étaient que passagères, reprennent au mois de mars, et continuent, quoique faiblement, jusqu'au milieu de mai. C'est dans cet intervalle que tombent l'*écundi* et le *quitombo*. Le *quibsoo* et le *quimbangala* constituent l'arrière-saison et l'hiver ; ce dernier, marqué par une sécheresse destructive qui fait mourir les feuilles des arbres privés de séve, désorganise les plantes et dépouille les campagnes de toute leur parure.

En commençant la géographie physique de la Guinée inférieure, nous apercevons aussitôt que les deux principaux traits nous manquent; on connaît aussi peu la direction des chaînes de montagnes que l'origine et le cours des rivières. La plupart de celles-ci prennent leur source sur un plateau ou sur une chaîne de montagnes éloignée généralement de la côte de 400 à 450 kilomètres. Mais cette chaîne paraît s'ouvrir devant trois grands fleuves qui viennent de l'intérieur du continent, et dont l'origine est inconnue.

La *Coanza,* quoiqu'elle ne soit pas la plus considérable, a plus de 4 kilomètres de large à son embouchure; elle charrie ses eaux bourbeuses avec tant de force, que la mer en est colorée jusqu'à 15 ou 20 kilomètres au large. On peut la remonter jusqu'au fort Massangano, qui est à 180 kilomètres dans les terres; ses grandes cataractes sont à 270 kilomètres plus loin. Elle paraît venir du sud-est.

Le *Congo, Coango* ou *Zaïre* a aussi plus de 4 kilomètres de largeur à son embouchure, et se jette dans la mer avec tant d'impétuosité, qu'aucun fond de sonde ne peut y être pris, à cause de la violence du courant. Sa profondeur moyenne y est de 80 mètres; dans quelques endroits, elle est beaucoup plus considérable : ainsi le capitaine Tuckey a trouvé qu'elle était de 300 mètres, et le capitaine Fitz-Maurice, de 310. On sent la force de ce courant à une grande distance au large; l'eau y conserve une teinte noirâtre; des îlots flottants de bambous, entraînés dans l'océan, y environnent le navigateur. Les cataractes de ce fleuve, situées à 540 kilomètres dans l'intérieur, paraissent plus majestueuses que celles du Nil.

Ce grand fleuve vient sans doute de très-loin; mais comment des géographes ont-ils pu supposer qu'il est identique avec le Niger ou Dialiba? Cette conjecture, proposée d'abord par Seetzen, a été renouvelée par l'infortuné Mungo-Park, et adoptée comme base pour l'expédition anglaise commandée par le capitaine Tuckey.

La plus importante chaîne de montagnes paraît être la *Serra Complida,* qui court du nord au sud dans la partie septentrionale.

L'*Oqouvoué,* le fleuve le plus septentrional de ce pays, vient, dit-on, d'un lac ou d'un marais situé à peu près à 10 degrés de la côte et à 5 degrés au nord de l'équateur; il s'écoule près du cap Lopez par plusieurs embouchures; les indigènes font un pompeux tableau de la grande chute par laquelle ce fleuve, encore peu connu, descend du plateau ou des montagnes dans la région maritime, parsemée de lacs et de marais.

L'*Ambriz,* le *Dande,* le *Bengo* ou *Zenza,* qui coulent entre le Zaïre et la Coanza, sont encore parmi les principaux fleuves de la Guinée inférieure. On remarque, en outre, dans la partie méridionale de ce pays, la *Longa,* le *Cubo* ou *Cuvo,* la *Catumbella,* le *Bambarougue,* le *Nourse,* qui est peut-être la partie inférieure d'une grande rivière *Cunéné* qu'on a remarquée dans l'intérieur.

Le sol, en général gras et fertile, offre cependant, le long de la côte, des terrains sablonneux et marécageux. Les sables composent également toutes les montagnes du Loango, et s'étendent sur toute la surface du Sogno; mais là ils recouvrent un bon terrain. Quant aux autres parties constitutives du sol de la Guinée inférieure, on y distingue de l'excellente terre argileuse, des montagnes de granite, de porphyre, de jaspe et de marbres divers. Mais près de la côte, la pierre à chaux, qui manque, est suppléée par les coquillages entassés en quantité sur le bord de la mer. Le sel abonde dans le Loango : il provient des fosses creusées à la côte, où l'eau s'évapore naturellement; les nègres le préparent aussi dans des vases par ébullition. Le royaume d'Angola renferme des puits salés, dont on tire des morceaux de sel longs de deux pieds et larges de cinq à six pouces. Le sel recherché dans les marchés sous le nom de pierre de *guisama* ou *khissama* sert de remède. Suivant Battel, c'est un sel gemme, dont les couches, situées à trois pieds de profondeur, s'étendent sur une grande partie de la province de Dembos.

Les mines de Loango et de Benguela fournissent en quantité d'excellent fer. Presque toutes les montagnes du Congo en renferment; mais les naturels ne savent pas extraire ce métal. Dans l'Angola, on trouve de la mine de fer dissoute dans l'eau des rivières. Pour l'en retirer, les nègres y déposent des bottes de paille et d'herbes sèches, auxquelles les parties métalliques s'attachent. Selon Battel, Lopez et Grandpré, le cuivre et l'argent abondent dans l'Angola, et notamment dans le royaume de Mayomba, où on les trouve à fleur de terre. Il y a aussi plusieurs mines de cuivre dans le pays d'Anziko et dans les montagnes situées au nord du fleuve Zaïre : près de la grande cataracte, on en exploite d'un jaune brillant. Mais rien n'y atteste avec certitude l'existence de l'or. On connaît ici les aérolithes, appelées, dans la langue du pays, *targia.*

Du reste, si les richesses du règne minéral ont moins d'éclat que ne le supposèrent les premiers voyageurs, il n'en est pas de même des productions du règne

végétal. Rien n'égale l'éclat des pelouses émaillées de mille fleurs. Des graminées, hautes et serrées, recouvrent presque les routes. Les champs et les forêts sont parsemés de lis plus blancs que la neige; partout on admire des bosquets entiers de tulipes des couleurs les plus vives, entremêlées de tubéreuses et de jacinthes. Quelques ornements de nos jardins, tels que la rose, le jasmin, demanderaient le soin de l'arrosement, que leur refuse l'Européen, uniquement attaché au commerce, ou livré à la paresse.

Parmi les plantes alimentaires, nous citerons le *mafringo* ou *masanga*, espèce de millet très-agréable au goût et à l'odorat, dont les épis, longs d'un pied, pèsent de deux à trois livres. Tous les *holcus* viennent presque sans culture. Le *luno* ou *luco*, peut-être le teff d'Abyssinie, fournit un pain très-blanc, savoureux, et aussi bon que celui de froment; c'est la nourriture ordinaire dans le Congo. Les épis en sont triangulaires, et les grains, couleur gris de fer, avec une petite tache noire, n'ont guère plus de volume que ceux de la moutarde. La graine en fut apportée *des environs du Nil*, peu avant l'époque de Lopez. On a vainement essayé la culture du froment européen; ses tiges couvrent un cavalier à cheval, mais elles restent stériles. M. de Grandpré cependant l'a vu produire des épis qui contenaient cinquante-deux grains. Le maïs, *mazza manputo*, introduit par les Portugais, sert à engraisser les cochons; il donne deux à trois récoltes. Le blé sarrasin en donne deux; il résiste mieux que les autres grains à la sécheresse, et pousse quatre ou cinq tiges hautes de dix pieds. Le riz est abondant, mais n'est point estimé. Toutes les plantes potagères d'Europe, telles que le navet, la rave, la laitue, l'épinard, le chou, la citrouille, le concombre, le melon, le fenouil, réussissent très-bien, et atteignent même un plus haut degré de perfection que dans leur pays natal. Les patates, appelées chez les nègres *bala-puta* ou racine portugaise, sont venues d'Amérique, et deviennent plus savoureuses qu'en Europe. On cultive aussi le manioc américain ou la cassave, dont la racine tient lieu de pain; la pistache, surtout en Loango; l'igname ou yam; le *tamba* et le *chiousa*, qui sont de l'espèce du panais. Les *incouba*, ou pois d'Angola, croissent également sous terre. Les *ouvando*, autre espèce de pois, sont recueillis sur un arbuste qui vit trois ans, et offrent une bonne nourriture. Grandpré cite en particulier les *msangui*, dont le goût ressemble à celui de nos lentilles; il file le long des arbres. Il y a plusieurs sortes de bons haricots, qui, plantés dans la saison des pluies, donnent trois récoltes en six mois. Les *neubanzam* ressemblent en tout à nos noisettes, et exigent peu de soins : ils forment un des aliments ordinaires des naturels du Congo. L'ananas, haut de six empans, et toujours chargé de fruits, vient naturellement dans les endroits les plus déserts, ainsi que la canne à sucre dans les terrains marécageux; celle-ci parvient à une hauteur démesurée : les nègres en sucent le jus, et la portent quelquefois au marché. La réglisse y est parasite, et n'a de saveur que dans la tige. Le tabac paraît indigène. Il est négligemment cultivé, quoiqu'il soit un objet de première nécessité pour les nègres, tant hommes que femmes, qui tous fument en se servant de pipes en terre. Quelques-uns d'entre eux le prennent aussi en poudre. La vigne y a été transplantée des îles Canaries et de Madère. On récolte du vin au sud du Zaïre : celui des capucins est d'une qualité exquise. Le coton du Congo ne paraît pas inférieur à celui de l'Amérique.

Le piment est d'une âcreté extrême. Les grappes de l'*inquoffo,* qui grimpe aux arbres ou enlace les plantes, offrent une autre espèce de poivre excessivement fort. Le *dondo* a toutes les qualités de la cannelle. Le fruit du *mamao,* arbuste à très-grandes feuilles, a de l'analogie avec nos courges. Les autres produits remarquables d'arbustes et arbrisseaux sont : le *mololo,* semblable au citron : il est stomachique; le *mambrocha :* il est d'un jaune pâle, et a de l'analogie avec l'orange; le *mobulla,* fruit aromatique et très-salubre, qui vient aux aisselles des feuilles, comme nos figues. Outre le pisang, qui forme le pain des riches, et le *bacouve,* fruit du figuier-bananier, le *nicosso,* autre sorte de pisang, vient en grappes de la forme d'une pomme de pin, contenant plus de deux cents fruits délicieux, qui mûrissent toute l'année. Les orangers, citronniers, grenadiers, goyaviers, etc., dont on doit en partie la culture aux Portugais, n'ont point dégénéré.

En général, la nature n'a refusé à la Guinée méridionale presque aucun des végétaux qui enrichissent la Guinée propre. Cette contrée possède exclusivement le *conde,* de deux espèces. Son fruit, configuré comme une pomme de pin, renferme une substance blanche, farineuse et rafraîchissante, qui fond sur la langue. Le fruit du *zaffo* a de l'analogie avec la prune; seulement il est plus gros et d'un rouge de feu. Celui de l'*oghohe* est de la même forme, jaune, odorant, savoureux; l'arbre est employé à la charpente. L'*insanda* ou *enzanda,* arbre toujours vert, qui par ses feuilles ressemble au laurier, ne porte point de fruits; mais son écorce sert à la confection d'étoffes très-estimées. Les branches pendent à terre et y prennent racine : c'est peut-être le *ficus benianina* de Linné. Le *mulemba,* qui a beaucoup de rapport avec l'*insanda,* fournit la matière d'étoffes encore plus précieuses. La résine qu'on tire du tronc sert à faire de la glu. Le *mirrone,* du même genre, est un objet d'adoration pour les nègres. Les huiles du *liquieri* ou *luqui,* du *capanano* ou figuier du diable, et du *purgera,* ainsi que les gommes ou résines du *cassanevo* et de l'*almetica,* servent à des usages domestiques ou dans la médecine. Le *muchiæ,* arbre qui parvient à la hauteur d'un chêne, donne un fruit piquant, mais agréable. Celui de l'*avasasse* a la grosseur d'une noix et le goût de la fraise. Le jus du *gegero,* qui ressemble à une orange oblongue, est confortatif. Les graines du *colleva,* très-grand arbre dont le fruit présente la forme d'un citron énorme, sont rouges, amères et stomachiques.

Des forêts de mangliers s'étendent sur les côtes marécageuses et le long des rivières. Le bois de sandal, tant le rouge que le gris, qu'on appelle *chigongo* et qui est le plus estimé, abonde notamment dans le pays d'Anziko. Les tamariniers et les cèdres qui bordent surtout le Zaïre, offriraient du bois de construction pour des flottes innombrables.

Plusieurs espèces de palmiers parent en outre les champs du Congo; aucun naturaliste ne les a examinées, mais il paraît qu'il y en a de particulières à cette région. Le cocotier élève sa tête hardie au-dessus de tous ces arbres utiles; son fruit est ici, comme ailleurs, un des plus grands bienfaits de la nature. Le palmier *matome* (variété de *borassus flabellifer,* L.), vient dans les terrains marécageux; les côtes des feuilles, prodigieusement larges, servent à faire la charpente des toits, des échelles de trente à quarante échelons, et des perches élastiques pour porter les hamacs des grands.

Le palmier *matoba,* peut-être le *cocos guineensis* de Linné, donne un vin aigrelet; son fruit est plus petit que la noix de coco; les feuilles, plus courtes et plus larges que celles des espèces précédentes, servent à couvrir les habitations ou à faire des paniers et des corbeilles. La séve du palmier nain, le plus petit de tous, offre une boisson malsaine, que l'estomac des nègres seuls supporte. On fabrique de très-belles étoffes avec les fibres de ses feuilles. Le dattier, dont le fruit est excellent, porte ici le nom de *tamara,* nom que lui donne aussi la sainte Écriture. Cette particularité pourrait faire soupçonner que des Hébreux, des Arabes ou bien des Phéniciens ont pénétré jusqu'au Congo. Le fruit du palmier *coccata* renferme une boisson délicieuse; il est de la grosseur d'un melon, et diffère peu de la noix de coco; le marc épaissi offre un bon aliment.

Le superbe palmier du Congo embellit de ses touffes les champs et les forêts; ses fruits, très-abondants, ne sont en rien inférieurs à ceux des autres palmiers; son vin est doux, piquant, agréable, il a le montant du vin de Champagne. Lorsqu'on ne prive pas l'arbre de sa séve, il produit à la racine de ses feuilles un fruit qu'un homme seul a de la peine à porter; les graines ont la couleur et le goût des châtaignes; cuites, elles sont la nouriture des pauvres, et, rôties au feu, elles donnent une huile épaisse, employée par les nègres pour l'assaisonnement de leurs mets, et, par les Européens, pour l'éclairage; les fibres des feuilles servent à faire des paniers, des cordes et des nattes. Ce palmier, sans doute le même que Lopez cite sous le nom de *cola,* et M. de Grandpré sous celui de *latanier,* comme le plus commun, paraît être l'*elate silvestris* de Linné.

Nous ne saurions terminer le recensement des principaux végétaux du Congo sans rappeler ce puissant colosse de la terre, l'énorme *baobab,* ou l'adansonie digitée, qui porte ici le nom d'*aliconda,* de *bondo* et de *mapou.* Il abonde dans toute la contrée, et il s'en trouve que vingt hommes ne sauraient enlacer de leurs bras; le marc de ses fruits, assez gros pour meurtrir, en tombant, les hommes et les bestiaux, offre un grossier aliment aux nègres, qui, dans le besoin, mangent jusqu'aux feuilles de l'arbre; la coque donne des vases solides; de la cendre du bois on extrait du savon; l'écorce sert à faire des cordes, de la grosse toile, des étoffes utiles aux pauvres, et des mèches de canon. L'arbre étant sujet à pourrir facilement, les nègres se gardent de construire leurs cabanes à son ombre, pour ne pas être écrasés par sa chute; mais le creux qui se forme dans l'intérieur du tronc renferme souvent une quantité d'eau suffisante pour plusieurs milliers d'hommes pendant une journée, et les abeilles aiment à s'y établir dans des caisses fixées sur le haut des branches.

La plupart de ces arbres et arbrisseaux ne portent point, nous dit-on, de fleurs apparentes; ils verdissent toute l'année; les feuilles qui paraissent comme brûlées pendant la saison sèche tombent seulement lorsqu'il en pousse de nouvelles au commencement des pluies.

En remontant des plantes aux êtres animés, nous remarquons d'abord des limaces grosses comme le bras; la grève de la mer est couverte de cauris ou porcelaines; les poissons, tant de mer que de rivière, ne sont pas bien connus. Grandpré croit que les poissons d'eau douce, et ceux que l'on prend à la mer, partout où la profondeur n'excède pas 100 brasses, sont à peu près les mêmes que les

nôtres. Il y distingue une espèce de petit grondin; l'air l'étouffe moins vite que les autres, et, longtemps après qu'on l'a pris, il pousse encore un cri qui semble articuler distinctement *cro-cro*. En pêchant à la seine, on court le risque d'être piqué par la torpille, espèce de raie électrique dont la queue est armée d'un dard. La piqûre de ce poisson est ordinairement suivie d'un gonflement considérable, accompagné de douleurs cuisantes pendant plusieurs jours. Zucchelli et Cavazzi donnent beaucoup de détails sur la femme-poisson ou *pesce donna*, qui paraît être une phoque, peut-être le lamantin (*manatus*). Battel parle d'un cétacé appelé en langue du pays *emboa*, le chien; il a beaucoup de ressemblance avec le *delphinus orca*, et chasse devant lui, le long de la côte, une quantité de poissons; il s'échoue quelquefois lui-même sur la plage; c'est peut-être le *delphinus delphis*. On redoute, dans les parages voisins, la scie, peu différente de celles des mers d'Europe; le *pico*, poisson grand et dangereux, et diverses espèces de baleines. M. de Grandpré cite le bécune et le requin, poissons chasseurs qui font la guerre aux hommes en avalant les noirs comme les blancs. C'est une erreur de croire que les nègres de la côte aient le talent et le courage de combattre le requin. Il y a des anguilles d'excellente qualité, des carpes, des squillones et d'autres poissons alimentaires, dans les rivières et dans les lacs.

Toutes les rivières sont remplies de crocodiles; ils ont généralement 25 pieds de long, suivant Cavazzi; il y en a aussi qui ne vont point à l'eau, et font la chasse aux poules, aux brebis et aux chèvres. Mais dans un autre endroit il nous dit qu'il y a des lézards qui diffèrent peu des crocodiles. Les caméléons sont en grand nombre, et passent pour être très-venimeux. L'écureuil volant, ou rat palmiste, joli petit animal, est l'objet d'un culte religieux; les riches le conservent soigneusement et l'exposent à l'adoration du peuple, dont ils reçoivent des cadeaux. Les grenouilles et les crapauds sont d'une grosseur extraordinaire.

Des serpents monstrueux infestent ces contrées inhospitalières. Le *boa*, long de 25 à 30 pieds, et gros de 5, s'élance des arbres sur les hommes et sur les animaux, qu'il avale lentement mais sans mâcher, et devient à son tour la proie des nègres, qui l'attaquent au moment de la digestion, ou le rôtissent en mettant le feu aux savanes à la fin des pluies. Il fait une guerre acharnée aux crocodiles. La morsure d'une autre espèce de serpent tue sans remède dans les 24 heures. Les voyageurs, amis du merveilleux, le rendent aveugle en lui donnant deux têtes : ils ont probablement voulu parler de l'*amphisbena*, que Lucain et Pline ont décrit parmi les serpents de la Libye. Mais les naturalistes donnent aujourd'hui le nom d'amphisbène à un serpent du Nouveau-Monde.

Le *mamba*, gros comme la cuisse, a 20 pieds de long, et beaucoup d'agilité. Il donne habituellement la chasse au *n'damba*, et le dévore tout vivant. Celui-ci n'a qu'une aune de long, la tête grosse et plate comme la vipère, et la peau panachée de belles taches : son venin est très-subtil. Le *n'bambi* est l'un des plus venimeux serpents; on le distingue difficilement des arbres, dont il enlace les troncs pour guetter sa proie. On prétend que le seul attouchement de la *lenta*, vipère bigarrée, est suivi de la mort, mais que la bile de l'animal offre un remède.

Le *copra* lance de fort loin dans les yeux d'un passant une sorte d'écume causant des douleurs si vives que, si l'on n'a pas du lait de femme pour les apaiser,

l'aveuglement est inévitable. Ce reptile est noir et long de 2 à 3 mètres; il entre dans les maisons, grimpe aux arbres et mange les poules et les oiseaux. Les scolopendres et les scorpions sont très-communs.

Nos puces, nos punaises et nos mouches ne se trouvent pas au Congo; mais il y a une quantité d'autres animaux parasites, de cousins et de moustiques, qui sont l'une des calamités du pays. La piqûre du *banzo*, qui ressemble, pour la grosseur, à notre taon, passe pour mortelle. Différentes espèces de fourmis très-redoutables attaquent les hommes et les animaux. Les malfaiteurs, qu'on leur livre quelquefois liés, sont rongés jusqu'aux os en un jour. Les *insondi* ou *insongongi* entrent dans la trompe des éléphants, et les font mourir avec des accès de fureur terribles. La piqûre des *inzeni*, qui sont noirs et de la plus grande espèce, occasionne des douleurs violentes pendant quelques heures. Les *satales* ou *termites*, petits, ronds, rouges et blancs, sont les plus dangereux : ils s'introduisent partout, et réduisent en poudre les hardes, les marchandises, les meubles et même les maisons, dont ils creusent la charpente en ne laissant que la pellicule extérieure. Selon Grandpré, ils ont l'instinct de remplir de terre glaise ou d'une pâte de terre commune les pieux qui soutiennent les maisons, pour en prévenir la chute. Il n'y a que le fer et le marbre qui résistent à leur dent meurtrière; mais on peut garantir les meubles en plaçant leurs pieds dans des vases pleins d'eau.

Dans un pays infesté de tant d'insectes incommodes et nuisibles, on est bien aise d'apprendre qu'il en existe un vraiment utile; c'est un scarabée de la grosseur d'un hanneton, qui contribue essentiellement à la salubrité de l'air en creusant des trous profonds sous terre, où il enfouit toutes les immondices : il est d'autant plus précieux, qu'il multiplie avec une fécondité étonnante. De nombreux essaims d'abeilles errent dans les forêts et occupent le creux des arbres, au bas desquels on a seulement la peine d'allumer des feux pour en chasser les industrieux habitants, et s'emparer de leur miel. Les sauterelles sont un mets recherché des naturels, et qui ne déplaît même pas à l'appétit des Européens.

Les autruches et les paons sont estimés par les nègres. En quelques endroits, le roi s'est réservé seul le privilége d'entretenir des paons. Il y a des perdrix grises et rouges, qui ont cela de particulier qu'elles perchent sur les arbres. La caille, le faisan, la grive, la veuve, le cardinal, s'y trouvent à foison. Le coucou diffère du nôtre par son chant. Le coucou indicateur, répandu par toute la zone torride, porte ici le nom de *sengo*. Les perroquets varient beaucoup pour la grandeur, la couleur et la voix. Bien différents de ceux que nous voyons en cage, forts, agiles et pleins d'audace, ils fendent les airs d'un vol rapide, et se rendent très-redoutables aux autres oiseaux, qu'ils attaquent, combattent et déchirent impitoyablement.

On ne distingue pas bien les diverses espèces de tourterelles, de pigeons, de poules, de canards et d'oies que ce pays possède. L'esprit paresseux des naturels n'a pas deviné les avantages infinis que l'homme prévoyant retire des œufs de poule dans l'économie domestique. La poule, abandonnée à elle-même, pond où elle veut, et court librement dans les champs avec ses petits pour y chercher sa nourriture. Parmi les oiseaux pêcheurs, on distingue le pélican, le plongeon, et les mauves de toute espèce. La peau du pélican, appliquée sur l'estomac, sert, dit-on, à le réchauffer.

Parmi les quadrupèdes, l'hippopotame offre un mets agréable aux nègres; même les Européens s'en contentent les jours maigres. Les sangliers (*engallas*), dont on distingue quelques variétés, sont un fléau du pays. Ils appartiennent au genre *phascochère* (*phascochœrus africanus*). Le cochon, introduit par les Portugais, est remarquable moins par sa taille que par la bonté de sa chair. Les noirs élèvent des cochons d'Inde. L'utilité des chevaux, des ânes et des mules est nulle pour les nègres, qui n'osent pas seulement les monter. Nègres ou Portugais, les habitants trouvent plus commode de se faire porter dans des hamacs. Suivant Lopez et Battel, il n'y aurait même aucun cheval dans tout le Congo. Un missionnaire dit y en avoir vu un seul. Ceux que les Européens apportèrent pour en multiplier l'espèce, furent dévorés par les bêtes féroces ou par les nègres, qui en aiment la chair. Le zèbre n'est point rare dans le Congo, dans le Benguela et dans le Loango. Les nègres lui donnent la chasse pour le manger et pour en vendre la peau aux Européens.

On voit souvent des troupeaux de 2 à 300 buffles qui paraissent être de l'espèce de ceux du Cap. On les chasse avec danger. Ils sont continuellement en guerre avec les lions, les panthères et les léopards. Les bœufs sont exempts de travail; les nègres ne savent pas les soigner, et les vaches que les vaisseaux laissent en partant périssent la plupart. La taille des brebis apportées de l'Europe s'est rapetissée, et leur laine s'est changée en un poil assez court; mais elles sont d'une grande fécondité.

Des troupes innombrables de chevreuils, cabris, gazelles ou antilopes peuplent les contrées voisines de l'eau. La taille de l'*empolanga* ou *impolanca* égale celle du bœuf : il porte le cou droit et la tête haute; ses cornes écartées, longues de trois palmes, tortues, noueuses et terminées en pointe, servent à faire des instruments à vent. Les naturalistes décideront si ce n'est pas l'*empophos* ou l'élan du Cap. Cavazzi le distingue des *imparguas,* qu'il compare à des mulets sauvages : on en mange la chair. La plus petite espèce de gazelle s'appelle *n'sofi*. Lopez est le seul voyageur qui parle de lapins, de martes et de zibelines; Grandpré nomme les lièvres; la civette (*viverra civetta*) est indigène; les Portugais, à leur arrivée, en trouvèrent déjà des individus à l'état de domesticité.

Les chiens rôdent par troupes et ne font entendre qu'un hurlement lugubre; ceux mêmes qu'on apporte de l'Europe perdent bientôt l'odorat et la faculté d'aboyer. Ils ont pour ennemis implacables les loups, dont les nègres mangent la chair. Ces loups, plus vraisemblablement des chacals, aiment beaucoup l'huile de palmier, et ont l'odorat excellent. Trop lâches pour attaquer les hommes qu'ils rencontrent en chemin, ils pénètrent par bandes dans les maisons la nuit, pour en surprendre les habitants livrés au sommeil. Leurs cris sinistres épouvantent l'écho des déserts et répandent la frayeur parmi les caravanes, qui y voient un présage infaillible de la mort. Zucchelli les cite sous le nom de *mebbie,* chiens sauvages, en les distinguant très-positivement des loups. On nomme encore des chiens sauvages à peau tachetée, qui assaillent avec fureur les troupeaux de moutons, de chèvres, de gros bestiaux, et même les bêtes féroces; ce sont probablement des hyènes.

Cependant il existe au Congo, comme dans la Sénégambie, un chacal (*canis*

anthus) à pelage gris, parsemé de quelques taches jaunâtres, qui pourrait bien avoir été désigné sous le nom de chien sauvage.

Les ravages occasionnés par les léopards et les panthères, nommés, en langage du pays, *engoi*, ne sont pas moins considérables. Il paraît y avoir deux espèces d'*engoi*, dont l'une se tient préférablement dans les champs, tandis que l'autre occupe les forêts : celle-ci est la plus redoutable par ses invasions soudaines dans les lieux habités. Les *gingi* présentent quelque ressemblance avec les chats sauvages et les chats-tigres.

La variété des singes qui prennent leurs ébats sur les arbres les plus élevés est si prodigieuse, que les voyageurs ont désespéré d'en pouvoir dresser une liste. Ils fourmillent surtout près des bords du Zaïre. Les Européens affectionnent la petite mone à queue longue et à figure bleue, remarquable par sa grande douceur et sa gentillesse.

Le plus grand d'entre les singes du Congo, le *chimpanzé*, appelé *kimpézey* dans le pays, *pongo* ou *cujoes* par le voyageur Battel, *jocko* par Buffon, et par les naturalistes modernes *simia troglodytes* et *troglodytes niger*, s'éloigne peu de l'équateur. Il est de la taille de 4 pieds, et sans aucune apparence de queue. Grandpré a eu l'occasion d'en admirer l'intelligence, ayant emmené une femelle à bord de son vaisseau. Cet animal avait appris à chauffer le four ; il veillait attentivement à ce qu'il n'échappât aucun charbon qui pût incendier le vaisseau, jugeait parfaitement quand le four était suffisamment chaud, et ne manquait jamais d'avertir à propos le boulanger, qui, de son côté, s'en reposait sur lui, et se hâtait d'apporter sa pelle aussitôt que l'animal venait le chercher, sans que ce dernier l'ait jamais induit en erreur. Lorsqu'on virait au cabestan, il se mettait de lui-même à le pousser avec autant d'adresse qu'un marin. Lorsqu'on envergua les voiles pour le départ, il monta, sans y être excité, sur les vergues avec les matelots, qui le traitaient comme un des leurs. Il se serait chargé de l'*empointure*, partie la plus difficile et la plus périlleuse, si le matelot désigné pour ce service n'avait insisté pour ne pas lui céder sa place. Il amarra les haubans aussi bien qu'aucun matelot, et lorsque, le travail étant fini, les matelots se retiraient, il déploya la supériorité qu'il avait sur eux en agilité, leur passa sur le corps à tous, et descendit en un clin d'œil. Cet animal intéressant mourut dans la traversée, victime de la brutalité du second capitaine, qui l'avait injustement et durement maltraité. Il subit la violence qu'on exerçait contre lui avec douceur et résignation, tendant les mains d'un air suppliant pour obtenir que l'on cessât les coups dont on le frappait ; mais, depuis ce moment, il refusa constamment de manger, et mourut de faim et de douleur le cinquième jour.

Les anciens paraissent avoir parfaitement connu ce singe. Il marche ordinairement debout, appuyé sur une branche d'arbre en guise de bâton ; les nègres le redoutent, et ce n'est pas sans raison, car il les maltraite durement quand il les rencontre. Si l'on veut en croire plus d'un missionnaire (Lopez, Labat, etc.), l'union de ces satyres avec les négresses, pour lesquelles ils ont un goût très-vif, aurait réellement produit des espèces de monstres.

Parcourons les provinces et les villes de la grande contrée dont nous venons d'examiner l'ensemble.

Depuis le cap Lopez jusqu'à la baie de *Sainte-Catherine*, où il y a un port rarement visité, la côte, peu connue, paraît basse et couverte d'arbres. Les naturels sont misérables, et passent pour traîtres; leur chef reconnaît la suzeraineté du Loango. La rivière de *Sette* arrose un pays du même nom, d'où l'on a exporté du bois rouge; aujourd'hui elle n'est pas fréquentée. A l'embouchure de la grande rivière de Banna, est la baie de *Mayomba*, où il se fait un peu plus de commerce; les habitants du pays sont doux, hospitaliers et plus intelligents que ceux des autres États; ils procurent la majeure partie de l'ivoire qu'on traite dans les ports du voisinage; ils savent travailler le cuivre, et connaissent le gommier; mais c'est par une supposition gratuite qu'on a voulu prétendre que les montagnes du Mayomba recèlent de l'or; les naturels en exploiteraient les mines. Le chef du Mayomba relève du *Loango*. Sa capitale, sur la rivière du même nom, a un port sûr, mais obstrué par un rocher.

Le *royaume de Loango*, qui s'étend l'espace de 250 kilomètres du nord au sud, et de 300 de l'ouest à l'est, renferme tout au plus 600 000 âmes, avec ses dépendances, tant la traite en a épuisé la population. Le sol est argileux, fertile, mais mal cultivé : ce sont les femmes qui sont chargées des travaux agricoles. La ville de *Bouali* ou *Banza-Loango*, capitale du royaume, située à 5 kilomètres de la côte, dans une grande plaine très-fertile, a des rues longues, étroites, propres, et 15 000 habitants; des palmiers et des pisangs l'ombragent agréablement. On y fait de belles étoffes de feuillage. L'eau y est excellente; mais le port n'est pas assez profond pour les grands vaisseaux, et l'entrée est embarrassée d'écueils. Le territoire a une réputation d'insalubrité qui a toujours ôté aux Européens l'idée de s'y fixer. Les esclaves qu'on amène à ce marché sont des Mayombes, des Quibongas et des Montéquès. Les *Quibongas* appartiennent à une petite peuplade de l'intérieur; ce sont les plus beaux nègres que l'on puisse trouver; bien faits, très-noirs, d'une jolie figure, ils ont les dents d'une beauté admirable. Les *Montéquès* sont beaux, mais ils se gâtent les dents en les limant pour les rendre pointues; ils se font aussi de longues cicatrices sur les deux joues, et quelquefois sur le corps.

Mais un fait digne de l'attention des voyageurs, c'est que, selon Oldendorp, le royaume de Loango renferme des Juifs noirs, vivant épars dans le pays; ils sont méprisés des nègres, qui dédaignent même de manger avec eux; ils s'occupent de commerce, et célèbrent le sabbat si rigoureusement qu'ils n'y parlent même pas; ils ont un cimetière particulier et très-éloigné des habitations. Les tombeaux sont construits en maçonnerie, et ornés d'inscriptions hébraïques dont la singularité excite le rire des nègres, qui n'y voient que des serpents, des lézards et d'autres reptiles. M. Ehrmann, dans l'impossibilité d'expliquer l'origine de ces Juifs, doute de la réalité du fait; mais Busching, Michaelis et Zimmermann n'hésitent point à en admettre l'existence; Bruns les croit issus des Falacha de l'Abyssinie, et Sprengel aime à les regarder comme des descendants de Juifs portugais, qui, après avoir quitté leur patrie, n'ont plus craint de professer publiquement la religion de leurs pères.

Le *Kilongo*, à 20 kilomètres au nord de Loango, est une rivière d'un accès très-difficile, où les bateaux vont quelquefois en traite.

Le *royaume de Cacongo*, chez les marins communément *Malemba*, est re-

nommé pour la bonne qualité des esclaves qu'on en tirait autrefois; il abonde en fruits et en légumes, en cabris, cochons, gibier et poissons. Le roi dîne seul en public, entouré d'une suite nombreuse; mais, dès qu'il s'apprête à prendre du vin de palme, tout le monde est tenu de se jeter à terre, de crainte qu'il ne mourût si quelqu'un de ses sujets le voyait boire. Quand il exerce la fonction de juge, les formes veulent aussi que chaque sentence qu'il prononce soit scellée par un coup de vin, pour rafraîchir sa majesté. *Kingelé*, la capitale du pays, à environ 120 kilomètres de la côte, est composée de plusieurs milliers de huttes, au-dessus desquelles les palmiers et d'autres arbres balancent leurs têtes verdoyantes.

Malemba, située sur une montagne, au bas de laquelle s'étend une baie très-sûre, est la ville du Cacongo la plus importante sous le rapport commercial, et elle est trop connue par le commerce d'esclaves. L'air y est très-insalubre.

La baie de *Cabinde*, située à 18 kilomètres au sud de Malemba, donne souvent son nom au *royaume de N'Goyo*, autrement *En-Goyo* ou *Goy*. C'est un très-bon port, surnommé le Paradis de la côte, et l'endroit le plus riant de tous ces parages. La mer y est constamment belle et le débarquement très-facile. Les Portugais, après avoir essayé à diverses reprises de s'y établir, en firent la tentative pendant la guerre d'Amérique, et repoussèrent à coups de canon les premiers vaisseaux qui vinrent traiter en ce port après la paix de 1783. Le gouvernement français envoya une expédition commandée par M. de Marigny, qui détruisit le fort et rendit le commerce libre.

Le pays en général est délicieux, de la plus grande fertilité, et offre des sites enchanteurs. *Cabinde*, la capitale, se trouve à 2 journées dans l'intérieur des terres.

La traite de cet endroit se compose de Congues, de Sognos et de Mondongères ou Mondongonès. Les *Sognos* ou *Sonhos* sont, pour la plupart, rouges, grands, assez bien faits. Les *Mondongonès* sont beaux et bons, mais ils ont, comme les Montéquès dont ils sont voisins, la coutume de se faire à la figure de larges cicatrices; leurs dents sont pareillement toutes limées. Ils se déchirent encore la poitrine en dessins symétriques, font gonfler les chairs avant de les cicatriser, de manière qu'elles surmontent les bords de la blessure, et forment une broderie dont ils sont très-vains. Les femmes surtout se déchirent impitoyablement la gorge pour cette prétendue beauté. Elles ont encore la manie de s'inciser le ventre de trois larges blessures, et de faire renfler les chairs, de manière à former transversalement trois gros boudins sur cette partie. Elles ne cessent de redéchirer et de cicatriser la blessure jusqu'à ce qu'elle ait atteint la grosseur désirée. Beaucoup de noirs, principalement parmi les Mondongônès, sont circoncis, mais ils ne paraissent y attacher aucune idée religieuse.

En traversant le Zaïre, on entre d'abord dans le *royaume de Congo*, borné au sud par le fleuve Ambriz, par les déserts sablonneux et les hautes montagnes d'Angola, à l'est par les royaumes presque inconnus de Foungéno, d'Okango, et par les montagnes du Soleil.

Sa plus grande longueur paraît être d'environ 900 kilomètres, et sa largeur moyenne de 360. Les montagnes du Soleil se divisent en plusieurs chaînes appelées *serras de Cristal, de Sal* et *de Salnitre*, qui se dirigent du sud au nord.

L'intérieur de ce royaume s'élève en terrasses, ce qui en rend la température beaucoup moins brûlante que sur la côte, qui est basse et humide.

Un grand nombre d'îles riantes s'élève dans le lit du Zaïre. Il déborde dans la saison pluvieuse, et fertilise le territoire adjacent; cependant, loin de le fréquenter, les vaisseaux l'évitent à cause de l'insalubrité de l'air et des eaux.

Le territoire du Congo est d'une grande fertilité et produit deux récoltes dans l'année, l'une au mois d'avril, et l'autre en décembre. Outre les palmiers, qui y sont de la plus grande beauté, on y trouve des forêts de jasmins et de cannelliers sauvages en quantité. Les cochons, les brebis, les chèvres, les poules, les poissons et les tortues y abondent.

Les Portugais, dont les missionnaires s'appliquent depuis 1482 à prêcher l'Évangile aux habitants du Congo, sont parvenus à soumettre ce royaume à leur suzeraineté; mais soit faiblesse, soit négligence, ils le laissent en proie aux révolutions intestines. Afin de familiariser les nègres avec les formes de la civilisation européenne, ils ont fait adopter aux grands, en place de l'ancien nom de *mani* ou seigneur, les titres de ducs, comtes et marquis, et divisé le royaume en six provinces, savoir : *Sogno* ou *Sonho, Pemba, Batta, Pango, Bamba* et *Soundi*. Quelquefois on n'y en compte que cinq : San-Salvador, où réside le roi; Bamba, Soundi, Pemba et Sogno. Bamba et Soundi ont qualité de duché; Sogno est un comté, et Pemba un marquisat. Ces provinces ont chacune une *banza* ou résidence de premier chef.

La capitale du Congo, appelée *San-Salvador* par les Portugais, et *Banza-Congo* par les naturels, forme, avec sa banlieue, un district particulier soumis immédiatement au roi, et borné par Sogno, Soundi et Pemba. Elle est située bien avant dans l'intérieur, sur une haute montagne qui renferme des mines de fer. Sa position est vantée comme l'une des plus saines de l'univers. On peut la considérer comme formée de deux villes : celle des Européens et celle des naturels. La première a des rues larges et plusieurs belles places symétriquement plantées de palmiers, dont la constante verdure contraste d'une manière fort agréable avec la blancheur des maisons peintes de chaux à l'extérieur et à l'intérieur. Sa population est sujette à de grandes variations par suite des tourmentes révolutionnaires presque inséparables de l'avénement d'un nouveau roi. Au commencement du XVIIIe siècle, où Zucchelli la visita, elle ne présentait qu'un monceau de ruines. Le sommet de la montagne est couronné d'un fort que les Portugais y construisirent peu après leur arrivée, et qui renferme aujourd'hui le palais royal avec ses dépendances. On y voit encore quelques restes des premières églises qu'ils y bâtirent. Les Européens dispersés, dont on évalue le nombre à 40 000, ont été s'établir ailleurs, en répandant parmi les naturels l'exercice des arts nécessaires et utiles. Il résulte de cette dispersion que toute la ville ne renferme pas maintenant plus de 20 000 âmes. La partie habitée par des indigènes est un assemblage irrégulier d'habitations construites en roseaux et en paille, garnies de nattes intérieurement.

La province de *Sogno* ou *Sonho*, à l'ouest de San-Salvador, entre le Zaïre, l'Ambriz et la mer, a un sol sablonneux et aride, mais très-favorable à la végétation des palmiers, et, sur la côte, de riches salines, qui sont d'un grand produit pour

le prince. Les temps de disette, assez fréquents, n'ôtent point aux habitants leur gaieté naturelle. Les disettes, jointes à une surabondance de population, en ont déterminé une partie à quitter le pays pour aller s'établir en Cacongo, sur la rive septentrionale du Zaïre. Grandpré les dit querelleurs, hargneux, traîtres et lâches. ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont mal disposés pour tous les Européens.

Le *Bamba*, également sur la côte, entre les rivières d'Ambriz et de Loz, au sud du Sogno, est l'une des grandes et fertiles provinces du royaume. Il y a sur la côte d'abondantes salines et des pêcheries de cauris. Les montagnes, riches en or, argent, cuivre et plomb, se prolongent jusqu'à l'Angola.

Bamba, capitale de cette province, est une grande ville, située dans une plaine fertile.

La province de *Pemba*, située au centre de l'empire, est arrosée et fertilisée par les rivières de Lelunda et d'Ambriz. La proximité de la capitale y répand beaucoup d'activité et d'industrie, et met les habitants à l'abri des vexations auxquelles les autres provinces se trouvent exposées de la part de leurs gouverneurs. C'est dans le Pemba que les rois du Congo font ordinairement leur résidence, et qu'ils sont ensevelis après leur mort.

La province de *Batta*, à l'est du Pemba et au nord des montagnes Brûlées, a beaucoup d'étendue. Elle portait autrefois le nom d'Anguirima. On assure que ses habitants (appelés communément *Mosombi*), grâce à la bonté naturelle et à la douceur de leur caractère, ont adopté la religion chrétienne avec plus d'empressement que tous les autres Congues. Néanmoins, et peut-être même à cause de ces sentiments, ils sont presque continuellement en guerre avec les païens du voisinage. Aussi leur gouverneur a-t-il seul la permission d'entretenir quelques fusiliers pris parmi les naturels, tandis que tous les autres chefs de province sont obligés d'employer des arquebusiers portugais. Les *Mosombi* peuvent mettre, dit-on, 70 à 80 000 hommes sur pied.

La province de *Pango* est bornée à l'ouest par le Batta, au sud par le Dembos et les montagnes du Soleil, à l'est par la rivière Barbeli, et au nord par le Soundi. *Banza-Pango*, la capitale, est située sur les bords du Barbeli.

Le *Soundi*, au nord-est de San-Salvador, est borné au nord par le Zaïre, au sud-est par les provinces de Batta et de Pango, au nord-est par des pays peu connus et les monts de Cristal. C'est un pays bien arrosé et riche en métaux, notamment en fer. Les montagnes situées au nord du Zaïre, et où les ducs de Soundi exercent un empire incertain, renferment des mines de cuivre qu'on vend à Loanda. La tranquillité de cette province est souvent troublée par l'insubordination des chefs de district, qui se révoltent contre le duc. Les peuplades sauvages de l'intérieur, par leurs fréquentes incursions, y entretiennent la barbarie des mœurs. Les commerçants y font cependant des affaires avantageuses en y apportant du sel, des cauris et des marchandises de l'Inde et de l'Europe, pour les échanger contre de l'ivoire, des peaux et des étoffes. *Banza-Soundi* est la capitale.

Outre ces 6 provinces, on en nomme encore d'autres, plus ou moins considérables, telles que *Zuiona* ou *Quiona*, *Zuia-Maxondo* ou *Quia-Maxondo*, *N'Damba*, *N'Susso*, *N'Sella*, *Juva*, *Alombo*, *N'Zolo*, *N'Zanga*, *Marsinga*,

Mortondo ou *Metondo,* en grande partie incultes, désertes, et occupées par des nations sauvages qui mènent une vie errante au sein des forêts, ou dans des gorges de montagnes inaccessibles.

La province d'*Ovando* ou *Oando,* sur les confins de l'Angola, dépendait autrefois du roi de Congo; mais les chefs s'y sont soustraits à l'autorité de leur souverain légitime, pour se mettre sous la protection des Portugais, qui les honorent du titre de duc. Les *Dembi* ont été entraînés également par cet exemple et par les séductions des missionnaires.

Les divers sens attachés au nom d'*Angola* ou *N'Gola,* ont jeté quelque confusion dans les relations des voyageurs. Souvent ce mot désigne tout le pays situé entre le cap Lopez et Saint-Philippe de Benguela; c'est-à-dire depuis 0° 45′ jusque par 12° 15′ de latitude méridionale; même on l'a étendu jusque vers 16° de latitude méridionale.

Mais ce pays est réellement fermé au nord par la rivière d'Ambriz, à l'est par le Matamba, au sud par le Benguela, et à l'ouest par la mer. C'est un territoire très-montueux et peu cultivé. Depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre, il n'y tombe point de pluie. Ses montagnes arides et pierreuses manquent de sources, et l'eau fraîche est partout très-rare. L'idée de faire des citernes passe l'esprit rétréci des naturels; l'industrie des plus prévoyants d'entre eux se borne à creuser, avec le tronc de l'aliconda, des auges dans lesquelles ils conservent l'eau de pluie. N'ayant pu les convertir au christianisme, les Portugais se sont contentés de les enrôler pour le service militaire. Les garnisons de la majeure partie de leurs forts sont formées d'Angolais, qu'ils se gardent cependant d'instruire dans l'usage des armes à feu. Pour mieux se les attacher, ils ont accordé aux naturels la jouissance de quelques priviléges, dont celui de proposer eux-mêmes leurs gouverneurs ou vice-rois est le plus important. Le sel, la cire et le miel sont les principales productions du pays. L'Angola fournit annuellement à l'Europe 700 000 kilogrammes de cire vierge, dont Lisbonne est le point d'arrivée et de transit.

La province de *Soumbi* est arrosée par les rivières de Nice, de Caiba et de Catacombole. On y voit de beaux prés, occupés par des serpents et des bêtes féroces. Quelques îles, situées à l'embouchure du Catacombole, sont cultivées et bien peuplées. On y élève des troupeaux nombreux de bêtes à cornes.

La province de *Dembos* occupe, au nord-est, un vaste plateau. Elle appartenait autrefois au Congo. Son sol est peu fertile et sa population peu considérable. Elle paye un tribut au Portugais. Le *Goloungo,* compris entre le Bengo et la Coanza, est couvert de montagnes, dont la plus considérable, le mont Muria, est l'un des plus hauts sommets de l'Afrique occidentale. Il existe dans le Goloungo une mine de fer qui est exploitée pour le service du gouvernement portugais.

En arrivant du nord sur la côte d'Angola, on y rencontre d'abord la ville de *Saint-Paul* (ou *Saõ-Paolo*) *de Loanda* ou *Loando,* capitale des établissements portugais dans l'ouest de l'Afrique. Située au fond d'un golfe, un peu au sud de l'embouchure du Bengo, elle possède un bon port, défendu par deux forts, par des batteries, et par une garnison de malfaiteurs. La ville est partie sur le bord de la mer, partie sur une éminence qui domine la plage, et qui appartient à un mont

escarpé nommé Morro de Saõ-Paolo. Des brises de mer régulières adoucissent les chaleurs de l'été. La population, de 7 à 8 000 habitants, se compose de blancs, de gens de couleur libres et d'esclaves; un seul blanc a quelquefois plus de 100 esclaves à son service; sachant presque tous un métier, ils travaillent au profit de leurs maîtres. Le nombre des blancs ne paraît pas dépasser 7 à 800. La garnison se compose de 1 000 hommes d'infanterie, de 300 de cavalerie, et de 200 artilleurs. Il y a un évêque, plusieurs couvents, et des églises dignes, à tous égards, de la dévotion portugaise. Rien n'égale la magnificence avec laquelle les fêtes des saints y sont célébrées. Les habitants riches ont bâti sur les rives de la Coanza, du Bengo et du Dande, de superbes maisons de campagne qui diversifient les sites dans une circonférence de 160 kilomètres.

L'île de Loanda abrite le port et fournit de bonne eau à la ville. Il suffit de creuser dans le sable pour trouver des sources abondantes. Elle est plate et basse; peu cultivée, mais riche en pâturages, qui nourrissent un grand nombre de chèvres et de moutons. On y compte 7 à 8 villages; les riches propriétaires de la capitale y ont des maisons de campagne. Le fort Ferdinand s'élève à l'extrémité méridionale de l'île. Ce qui la rend surtout remarquable, ce sont les cauris fins, bruns, brillants et très-recherchés qu'on y pêche pour le compte du roi de Portugal. Il paraît, d'après des données assez positives, que Loanda communique avec Mozambique par terre au moyen de caravanes qui côtoient le fleuve Zambèze.

Une autre île intéressante de la côte d'Angola est celle de *Cazanga;* autrefois très-peuplée, elle contient à peine aujourd'hui une centaine de cabanes, habitées par les *Muxiloangas. Ambriz,* au nord, à l'embouchure de la rivière du même nom, est un petit port portugais du gouvernement d'Angola. On remarque, à 20 kilomètres au nord de la Coanza, à 300 kilomètres de l'embouchure de ce fleuve, le préside de *Pungo-A-Ndongo* ou *Pedras-Negras.* Un peu plus bas, est celui de *Cambambe.* Dans la partie la plus orientale de l'Angola, les Portugais ont élevé la forteresse de *Braganza.*

Le *Benguela,* soumis également au joug des Portugais, s'étend depuis le cap Ledo jusqu'au cap Negro. Sa longueur du nord au sud est d'environ 700 kilomètres; sa largeur moyenne, qui n'est pas exactement connue, ne paraît pas devoir être de plus de 550 kilomètres. Il comprend 8 provinces. L'intérieur, montueux et âpre, recèle une quantité prodigieuse d'éléphants, de rhinocéros, de zèbres et d'antilopes. Les bœufs et les moutons y sont d'une grosseur extraordinaire; mais les bêtes féroces, les sécheresses et les incursions des peuples de l'intérieur en ont considérablement diminué le nombre. Il y a d'excellentes salines.

Une des baies les plus sûres qu'on remarque sur cette côte est celle de *Lobito,* par 12° 19′ de latitude sud. Le *Quissama* tient le premier rang parmi les provinces qui composent le Benguela. Il est situé entre l'embouchure de la Coanza et celle de la Longa. La province de *Libolo,* sur les confins du Quissama, est fertile en palmiers, à l'ombre desquels paissent de nombreux troupeaux de gazelles.

La province de *Soumba* a un sol fertile en grains et de bonnes pêcheries. Le *Sely* est un pays montueux et bien arrosé, riche en pâturages et en fer excellent. Les roches des montagnes servent de support à des champs cultivés avec soin, où les habitants respirent un air pur et salubre.

Les provinces de *Haut* et *Bas-Bemba* abondent en bêtes à cornes, tant privées que sauvages; la rivière de *Latano,* appelée par les Portugais *Guavoro* ou *Rio-San-Francisco,* qui les traverse, fourmille de poissons, de crocodiles, de serpents et d'hippopotames. Les *Bembi* parlent un idiome particulier et très-difficile. Ils ont beaucoup de propension à l'idolâtrie et à la superstition. Des peaux d'animaux et de serpents, percées d'un trou pour y passer la tête, leur servent de vêtement.

Le *Tamba* a un territoire uni, coupé de rivières et de marécages. La contrée d'*Oacco* est formée de collines et de riantes vallées.

On place encore, dans le Benguela, la province de *Bihé,* à l'est; on y a placé aussi celle de *Bomba,* fort avancée dans l'intérieur; mais nous pensons qu'on peut rattacher au Benguela une région aussi reculée, et d'ailleurs extrêmement peu connue.

L'établissement portugais *Saint-Philippe* (*Saõ-Felipe*) *de Benguela,* à l'embouchure de la Catumbella, dans une position très-malsaine, est défendu par une garnison de 200 déportés, et ne renferme que des maisons construites en terre et en paille. La baie est commode et sûre; les vaisseaux qui viennent de l'Inde y relâchent souvent. On voit sur le bord de la mer un grand marais salant. La population de cette capitale n'est que de 2 à 3 000 âmes. Parmi les autres principaux établissements portugais de la côte de Benguela, il faut distinguer *Novo-Redondo,* au nord, et *Mossamedes* ou *Mossamude,* au sud.

Le *royaume de Matamba* s'enfonce entre les limites du Congo et de l'Angola; il est formé à l'est par de très-hautes montagnes et des forêts épaisses; l'air y est assez tempéré, et les rivières en fertilisent le sol par leurs débordements. Les chefs de Matamba, jadis tributaires des rois de Congo, se regardent comme indépendants. Les bords et les îles du Coango et de la Coanza sont presque les seuls endroits cultivés du pays. Les naturels paraissent avoir peu d'industrie. Ils exploitent le fer de leur territoire, sans savoir travailler avec soin ce métal; car ils achètent des étrangers leurs ustensiles d'agriculture; mais on soupçonne des mines d'or négligées dans les montagnes. Le *Ginga,* au sud du Matamba, a eu, dit-on, pour reine une femme nommée Zinga, qui s'est rendue célèbre par ses exploits guerriers, et qui a fait donner par les Portugais au pays et au peuple qui l'habite le nom qu'ils portent aujourd'hui.

Telles sont les contrées connues et en quelque sorte civilisées, ou du moins régulièrement habitées de la Guinée méridionale. Jetons maintenant un coup d'œil sur l'état physique, moral et politique de ces peuples.

Les nègres du Congo paraissent inférieurs en intelligence à beaucoup d'autres races africaines. On leur accorde cependant une assez bonne mémoire; mais ils n'ont que des sentiments, des instincts et des penchants grossiers, des passions brusques, tumultueuses; leurs mœurs, leurs habitudes et leur manière de vivre en général, dans leur état agreste et primitif, sont si près de l'animalité, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner s'ils ont regardé eux-mêmes les singes comme appartenant à leur race. Leur ineptie est telle qu'on n'a jamais pu leur faire comprendre l'usage du moulin. Les femmes, seules chargées de tous les travaux, sont réduites à piler d'abord les grains dans un mortier de bois, et à les moudre ensuite dans une pierre concave, en y tournant avec la main une autre pierre. Ils n'ont pas seule-

ment une idée de l'écriture; leur temps est divisé en jour et nuit, et le jour en trois parties; mais ils ne connaissent pas l'année et comptent par lunaisons. Leur navigation se borne à la pêche, pour laquelle ils se servent de pirogues creusées à l'aide du feu dans un tronc d'arbre qui n'est même pas façonné en dehors. Leurs filets, qu'ils ont voulu modeler sur ceux des Européens, ne sauraient être plus mauvais. Heureusement la côte est très-poissonneuse. Ils réussissent encore moins à la chasse, où ils sont de la dernière maladresse; ils n'ont point de chiens dressés, ils ne peuvent aller qu'à l'affût. Le chasseur ajuste longtemps la pièce et tourne la tête, fait feu, laisse tomber le fusil, s'enfuit à toutes jambes, revient longtemps après rechercher son fusil, dont il s'approche en tremblant, et, s'il retrouve le gibier, il l'apporte en triomphe. Leur courage ne brille pas davantage dans les guerres qu'ils se font entre eux. Une armée de 200 hommes est très-considérable et très-rare.

Nés dans l'abrutissement, mais pétris d'orgueil et de vanité, ces êtres dégradés sont, de tous les maîtres, les plus durs, les plus barbares, les plus capricieux; leurs esclaves ne les approchent qu'à genoux, et les grands, qui seuls portent des pantoufles, traitent avec une morgue extrême le peuple qui courbe dans la poussière un front servile. Tous admirent, comme les plus grands monarques du globe, leurs rois, fiers de la prérogative de chausser des bottes lorsqu'ils en ont, et souvent encore ridiculement affublés de quelques débris d'uniformes européens qui couvrent mal leur dégoûtante nudité. Leur pays, dont des animaux incommodes ou carnassiers leur disputent les vastes solitudes, leur semble le plus beau, le plus riant et le plus fortuné de l'univers.

La polygamie la plus effrénée règne au Congo, et toute l'influence de la religion chrétienne s'est bornée à faire défendre les unions incestueuses. La sainteté du mariage, l'affection mutuelle des époux, les jouissances d'un bon ménage, sont hors de la sphère d'idées d'un Congue; entouré d'une nombreuse postérité, il ne montre aucun attachement à ses enfants. L'ivrognerie, une musique bruyante, des danses grossières et le sommeil, voilà ses jouissances. Les travaux utiles sont délégués aux femmes et à de nombreux esclaves. Un homme riche donne quelquefois un *vingaré* ou dîner à tout son village; c'est là qu'on avale à grands flots le *melaffo* ou vin de palmier.

L'habillement offre diverses bizarreries : les princes et seigneurs de Batta et de Sogno tiennent à honneur de se coiffer d'un bonnet blanc. Les grands de Lubola attachent des sonnettes à leur ceinture. Les habitants des contrées qu'arrosent le Coango et le Coari effilent leurs dents jusqu'au point de les rendre pointues comme des dents de chien. Quelques-uns s'en font arracher quatre. Dans le royaume de Matamba, on conserve généralement l'ancien usage de se faire des incisions à la peau.

Parmi les coutumes bizarres qui règnent au Congo, nous ferons remarquer celle qui prescrit aux hommes de se mettre au lit lorsque leurs femmes viennent d'accoucher. C'est Zucchelli qui en rend témoignage. On est d'abord étonné de retrouver cet usage chez tant de peuples différents; les modernes l'ont observé dans le Béarn, dans la Tatarie, dans les Indes, et dans une grande partie de l'Amérique. Les anciens en attestent l'existence chez les Cantabres, chez les Corses et chez les

peuples du Pont Euxin. On serait embarrassé pour expliquer comment un semblable usage aurait pu être porté chez des peuples aussi éloignés et aussi complétement étrangers les uns aux autres. Il est assez facile, au contraire, de s'en expliquer l'origine en observant le caractère des nations sauvages. La naissance d'un enfant est un événement heureux, dont les amis des parents viennent les féliciter. Dans les pays civilisés, c'est la mère qui reçoit les compliments dans une chambre à coucher bien décorée. Chez les peuples barbares, où la femme n'est qu'une esclave, les félicitations s'adressent au mari; afin de les recevoir avec la solennité convenable, il se couche dans son hamac ou sur son lit; il y reste tant que les visites durent, et même, par paresse, quelques jours après. Pour qu'il n'y meure pas de faim, il faut bien que sa femme le nourrisse et le soigne.

La cour du roi de Congo est une mauvaise copie de l'ancienne cour de Lisbonne : le monarque assis, sur un trône à l'européenne, est servi par des comtes et des marquis noirs, dont le costume étale des ornements grossièrement imités de ceux d'Europe. Les rois païens ont conservé la barbarie de leur pompe indigène. Celui de Loango se rendait jadis, une fois par an et en grande cérémonie, à une réunion de toute la nation, pour ordonner solennellement à la pluie d'arroser la terre. Il arrivait quelquefois aux nuages d'obéir; alors le peuple s'en allait bien convaincu du pouvoir divin de son prince. Cependant, les lumières ayant rendu le peuple moins docile, le roi a cessé de faire la pluie et le beau temps. Un de ses ministres exerce aujourd'hui cette fonction; mais, pour mettre à couvert sa responsabilité, il attend prudemment, pour appeler la pluie, qu'il ait commencé à pleuvoir. Tous les rois des provinces situées entre le cap Lopez et le fleuve Zaïre, rendent hommage au roi de Loango et lui payent un tribut en femmes. Ils exercent d'ailleurs un pouvoir despotique, sans que personne leur résiste; ils vendent, dans des accès de mauvaise humeur, leurs premiers ministres aux Européens, et ils fléchissent devant leurs vassaux lorsqu'ils en redoutent la puissance. Ils disposent de la liberté et de la vie de tous leurs sujets; ils les taxent suivant leur bon plaisir. Un noir du pays fut condamné à une contribution exorbitante, pour avoir eu la fantaisie de se servir une fois d'une vieille chaise à porteurs qu'un capitaine lui avait donnée. Ces rois se dédommagent par là des privations particulières auxquelles une loi fondamentale de l'État les soumet. Ils sont obligés de se refuser, du moins en public, la douce jouissance de l'eau-de-vie, puisqu'il leur est défendu de recevoir aucune production étrangère, ni de la porter, ni même d'y toucher, les métaux, les armes et les ouvrages en bois exceptés. Leur domaine se compose de tout le terrain qui n'est pas occupé, et de quelques villages.

Le trône est partout héréditaire, à l'exception du royaume de Loango, où tous les princes-nés des divers États dépendants peuvent aspirer au suprême pouvoir, selon le choix du corps électoral, composé des sept principaux officiers de la couronne, y compris deux seigneurs adjoints, et qui forme en même temps le gouvernement provisoire. Par cette disposition très-ancienne, dont la nature compliquée décèle quelque législateur ou conquérant plus profond que ne le sont ordinairement les naturels, les feudataires se trouvent vivement intéressés à la conservation d'un trône auquel ils ont tous droit, et ils ne rompraient pas facilement les liens qui les y rattachent. Pour être prince-né, il faut être issu d'une princesse; c'est la

mère qui anoblit, et non pas le père, qu'on n'est jamais sûr de connaître. Aussi les princesses ont-elles le pouvoir de prendre pour mari qui elles veulent, et de le répudier à volonté, pour en appeler un autre à l'honneur de leur couche. Les princes font de même, mais leurs enfants n'ont pas qualité, s'ils ne sont pas nés d'une princesse, et ils peuvent être vendus par leurs frères ou sœurs qui jouissent de cet avantage.

Le mari d'une princesse est prince tout le temps qu'il vit avec elle, et il conserve toujours son rang si elle meurt dans cet intervalle. Lorsqu'un prince s'unit à une princesse, les époux perdent la faculté de divorcer. Les princes jouissent en général de grandes prérogatives; mais ils ne peuvent remplir aucune charge dans le gouvernement.

Au Loango, les principaux officiers du gouvernement sont, après le roi, le *grand-capitaine* (1), premier ministre et grand juge; le *mafouc*, ministre du commerce; le *maquimbe*, inspecteur général de la côte, ou capitaine de port; le *monibanze*, ministre des finances; le *monibèle*, messager d'État; le *soldat-roi*, généralissime de l'armée et grand exécuteur.

Les rangs de la société, sans égard aux charges, se suivent ainsi : le roi et sa famille, les princes-nés, les maris de princesses, les suzerains, les courtiers, les marchands d'esclaves et les clients. Ces derniers constituent la masse du peuple. Ils sont obligés de servir, suivre et défendre leur maître, qui de son côté les loge, les vêt et les protége. Les *marchands* composent cette foule immense parcourant toute l'Afrique pour chercher des captifs, qu'ils transmettent aux Européens par l'intermédiaire des *courtiers*. Ceux-ci, quoique de toutes les classes, sont très-considérés par suite de la distinction avec laquelle les Européens les traitent. Les seigneurs *suzerains* sont de riches propriétaires, non attachés à la glèbe, quoique serfs du roi et des princes-nés.

Le roi est *juge* suprême; mais rarement une plainte parvient jusqu'au trône, puisque les seigneurs s'empressent de faire obtenir justice à leurs vassaux. Les seigneurs des plaignants et des prévenus sont les premiers juges. Selon les circonstances, il faut la décision du *mafouc* ou du *maquimbe*, ou d'un gouverneur, ou même le concours de tous les magistrats réunis. L'audience est publique; les spectateurs, sans armes si l'affaire n'est point criminelle, se rangent en cercle autour d'un tapis sur lequel on dépose, aux frais des parties, une quantité de flacons d'eau-de-vie, proportionnée au nombre des assistants; car point d'eau-de-vie, point d'affaire. Tout le monde a le droit de pérorer, et chaque plaidoyer est accompagné de libations mêlées de chansons. Lorsque la sentence est prononcée, on achève de vider les flacons.

La tradition et l'usage remplacent les lois écrites. Le coupable a-t-il volé? il faut qu'il paye; a-t-il fait des dettes jusqu'à la concurrence de la valeur d'un esclave? il le devient lui-même, à défaut de payement; a-t-il commis un adultère? il doit au mari outragé la valeur d'un esclave; a-t-il blessé au sang? il donne un esclave, ou la valeur, pour ne pas être vendu lui-même; a-t-il vendu par fraude

(1) En portugais, *capitano-mór*, d'où, par un gallicisme, les voyageurs français ont fait le *capitaine-mort!!*

un noir sur lequel il n'avait aucun droit, ou commis un homicide? il est mis en pièces sur-le-champ par la multitude, et son corps reste abandonné aux oiseaux. Grâce à l'esclavage commun, *tous les hommes sont égaux en droits*. Les seuls princes-nés ne soint point vendables ; les seigneurs suzerains condamnés peuvent aussi livrer un de leurs mainmortables à leur place.

Lorsque la culpabilité du prévenu ne paraît pas assez claire, on le soumet aux épreuves du poison et du feu, que les prêtres dirigent. Il est probable que ces jongleurs connaissent quelques moyens pour rendre à leur gré mortelle ou innocente la boisson qu'ils présentent à l'accusé, et pour faire en sorte que le fer rouge touche, sans la brûler, la peau de leurs protégés. Une des épreuves les plus bizarres consiste à faire prendre aux deux parties plaignantes l'infusion d'une racine nommée *imbondo*, de deux effets : ou cette boisson fait évacuer ou uriner, ou elle agit sur la tête comme un poison narcotique; le peuple attend lequel de ces deux effets aura lieu; l'individu qui rend promptement la boisson est proclamé vainqueur; l'infortuné qui, après un court laps de temps, ne pouvant la rendre, est saisi de vertiges, passe pour coupable. « Il n'urine pas! » s'écrie la multitude, et aussitôt elle se jette sur lui, l'accable de coups et le met à mort.

On est souvent étonné de trouver, chez les nations les moins policées, des idiomes dont la syntaxe et les formes grammaticales, ingénieusement combinées ou du moins compliquées avec art, indiquent un génie méditatif, étranger à l'état habituel de ces peuples. Sont-ce les débris d'une civilisation éteinte et dont tous les autres monuments ont disparu? Sont-ce les fruits du loisir de quelques législateurs supérieurs à leur nation? Sont-ce les restes d'anciennes langues sacrées, devenues la proie de la multitude après la destruction des castes de prêtres, dont elles formaient le lien de communication? Quoi qu'il en soit, la langue du Congo, dont celles du Loango et de l'Angola paraissent des dialectes, se distingue par des formes grammaticales très-riches et très-compliquées. Les divers articles ajoutés à la fin du substantif dont ils déterminent le sens, la formation régulière des mots dérivés, les nombreuses modifications que subissent les pronoms, la grande variété des modes et des temps que présentent les verbes et par lesquels tous les rapports de personne ou de localité s'expriment, le nombre étonnant des verbes dérivatifs (1), l'abondance des voyelles sonores, l'absence des consonnes les plus dures et la douceur de la prononciation, tout fait de cette langue d'un peuple barbare une des plus belles de l'univers.

Les armes des Congues sont un mélange ridicule d'arcs, de sabres, faits d'un bois dur, et de quelques mauvais mousquetons. Ils connaissent l'art d'empoisonner les flèches; leurs haches, arrondies en forme de faux, sont redoutables lorsqu'un bras nerveux les conduit. Quelques-uns se couvrent d'un bouclier; d'autres se revêtent de peaux d'animaux ; il y en a qui cherchent à se donner un aspect terrible en chargeant leur corps de peintures de serpents et d'autres bêtes dangereuses. Ceux de Loango, en marchant au combat, se peignent tout le corps en rouge.

(1) Par exemple, dans le dialecte de Loango, on a : *salila*, faciliter un travail ; *salisia*, travailler avec quelqu'un; *salisila*, travailler au profit de quelqu'un; *salisionia*, travailler l'un pour l'autre; *salangana*, être un travailleur habile, etc., etc.

Les superstitions indigènes des Congues sont trop variées pour pouvoir être indiquées toutes. Ils croient à l'existence de quelques divinités qu'ils nomment *zambi*. Ils ont des images de ces divinités qu'ils appellent des *mokisso* et qu'ils conservent dans des temples. Mais les objets de leur culte habituel sont diverses espèces de *fétiches* ou substances censées être remplies d'une vertu divine. C'est tantôt une plume d'oiseau, une dent de requin; tantôt un arbre, un serpent, un crapaud. Les missionnaires capucins virent un bouc qu'on adorait et que leur pieux zèle fit mourir; les nègres, quoique convertis, furent effrayés de voir les capucins rôtir et manger un dieu.

Les prêtres s'appellent *gangas;* leur chef, nommé *chitomé*, est censé posséder une autorité divine; il reçoit en sacrifice les prémices des fruits, et l'on entretient constamment un feu sacré dans sa demeure inviolable. Devient-il malade? on lui nomme un successeur, qui aussitôt l'assomme d'un coup de massue, afin de l'empêcher de mourir de mort naturelle; ce qui serait d'un sinistre augure. Bien d'autres pontifes subalternes exploitent la crédulité des nègres; l'un guérit toutes les maladies, l'autre commande aux vents et à la pluie; celui-là sait ensorceler les eaux, et celui-ci prétend conserver la récolte. Les *N'quits* sont membres d'une confrérie sacrée qui, dans les profondeurs des forêts, célèbre d'affreux mystères, mêlés de danses lascives. Certains magiciens, nommés les *Atombala,* prétendent savoir ressusciter les morts; leurs jongleries, exercées sur un cadavre en présence des missionnaires, en imposèrent tellement à ceux-ci, qu'ils crurent voir le mort remuer, et qu'ils s'imaginèrent entendre quelques sons inarticulés qui sortaient de sa bouche. Serait-ce une opération galvanique?

Les missions chrétiennes luttent avec peu de succès contre ces superstitions grossières. Il y eut un temps où les apôtres de la foi s'enorgueillissaient de compter tous les princes du Congo parmi leurs ouailles, et d'en rassembler également les sujets autour du signe de la croix. En effet, les nègres, naturellement imitateurs, se conforment aisément à l'exemple de leurs chefs. Ils embrassent la religion que ceux-ci leur ordonnent de suivre; mais ils l'abandonnent dès que le prince, aussi inconstant que le peuple, retourne à son ancien culte. Le Sogno avait attiré sur lui la préférence des missions apostoliques; et il paraît effectivement qu'il justifia la confiance qu'on avait en ses habitants. A en croire quelques rapports, ils adoptèrent tous le christianisme, et leur exemple fut suivi par le Congo tout entier.

Quant aux pays situés au nord du Zaïre, des missionnaires français, partis de Nantes pour prêcher le christianisme en Loango, choisirent définitivement, en 1768, le Cacongo pour siége principal de leur apostolat. Ils s'attachèrent d'abord à gagner les grands, et furent parfaitement accueillis. Forts de la protection du roi, qui les logea dans sa résidence, ils établirent une chapelle et eurent la satisfaction de voir des nègres de Sogno, que le commerce avait attirés à Kingelé, venir assister à la messe. Mais des maladies obligèrent ces ecclésiastiques, en 1770, de quitter le pays. Trois années après, il en arriva d'autres de France, qui fixèrent leur domicile dans une plaine près du village de Kilonga. En 1775, ils découvrirent dans leur voisinage une communauté chrétienne venue de Sogno, qui avait obtenu du roi de Cacongo la permission de s'établir dans ses États, où elle

mit une contrée déserte en exploitation. Cette colonie formait une petite province particulière d'environ 4 000 chrétiens. *Manguenzo* en était le principal village. Les ecclésiastiques français y baptisèrent beaucoup d'enfants, et ils furent largement payés en manioc, maïs, pois, chèvres.

Mais Grandpré, très en contradiction avec ces rapports, assure positivement que les Sognos n'ont, en aucune manière, répondu au zèle que l'on avait montré pour leur conversion ; suivant lui, ces sauvages, naturellement traîtres et lâches, ne se sont fait connaître que par l'empoisonnement et l'assassinat des missionnaires, et leur réputation de perfidie leur a valu d'être mis aux fers lorsqu'ils étaient vendus à quelque Européen. Un prêtre français, dit le même voyageur, remplissait son ministère avec zèle ; mais le tableau de la vie éternelle, quelque brillant qu'il pût le rendre, ne séduisait point les Congues ; le séjour du paradis leur semblait d'autant plus insipide qu'on ne leur permettait pas d'y boire de l'eau-de-vie ; ils s'en plaignaient beaucoup et préféraient le voyage de France, d'où leur venait cette précieuse liqueur ; aussi le missionnaire ne faisait point de prosélytes. Enfin, l'un d'eux, vaincu par les instances du prêtre, consentit à entrer en composition, et promit d'aller en paradis en demandant combien cela lui vaudrait de marchandises. « Mais aucune, lui répondit le prêtre. — Entendons-nous, répliqua le noir ; je te demande combien de marchandises tu me donneras pour le voyage que tu me proposes. » Le missionnaire lui réitéra avec onction sa réponse négative, en l'accompagnant de tout ce qui pouvait le séduire ; l'autre lui répondit en son mauvais français : *Haben qui ça. Toi croire, moi va courir pour rien là? baille marchandises.* Le missionnaire insista au moins sur le baptême, mais il n'en put obtenir d'autre réponse que *baille marchandises, baille l'eau-de-vie.* Ce n'est pas là le seul exemple des missions infructueuses, continue Grandpré : il en a vu arriver une de La Rochelle, en 1777 ; elle était composée de quatre prêtres italiens pleins de zèle, qui se rendaient dans la peuplade des Sognos, bien munis de présents, et de tout ce qui pouvait assurer leurs succès ; deux d'entre eux y pénétrèrent en effet, et écrivirent aux deux autres de les joindre. Au bout d'à peu près dix jours, dit notre auteur, je les vis revenir tout épouvantés, doutant encore de leur existence ; ils furent plusieurs jours à se remettre de leur frayeur, et nous apprirent qu'à leur arrivée, ils avaient trouvé les deux autres empoisonnés, morts et enterrés. Ils s'attendaient à subir le même sort, et l'un d'eux, déjà tout résigné, ne songea plus qu'à s'administrer les secours spirituels ; mais l'autre, plus jeune, plus éveillé, et qui tenait plus à la vie, imagina de tromper les noirs, en leur persuadant qu'il avait laissé derrière lui la plus grande partie des présents qui leur étaient destinés et qui ne seraient délivrés qu'aux deux missionnaires en personne. Bien certains de les empoisonner à leur tour, mais avides de posséder auparavant les présents qu'on leur annonçait, les noirs leur fournirent des hamacs pour revenir à la côte. Ainsi finit la mission.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les tribus tout à fait sauvages qui s'étendent sur les confins du Congo.

Au nord-est du Loango, les anciens voyageurs placent une nation de nains nommés *Malembas* ou *Bake-Bake.* Ils sont, dit-on, de la taille des enfants de douze ans, mais très-épais ; ils vivent au sein de leurs forêts inhospitalières, où ils

donnent la chasse aux éléphants, dont ils livrent les dents en tribut à un prince nommé *Many Kesock*, demeurant à 8 journées à l'est de Mayomba. Leurs femmes vont dans les bois tuer les grands singes pongos avec des flèches empoisonnées. Le nom de *Bake-Bake* mérite une attention particulière : il pourrait sembler identique avec celui *Vak-Vak* ou *Ouak-Ouak*, que les Arabes Masoudi et Édrisi donnent à une contrée qu'ils font toucher au Sofala et au Zanguebar, et qui, par conséquent, a dû embrasser une portion de l'Afrique centrale et australe. Mais nous proposerons plus loin une autre explication de ce dernier nom, bien qu'on ne doive pas croire à l'existence de ce peuple de nains.

Plus à l'est, dans l'intérieur des terres, se trouve le pays d'*Anziko, N'teka* ou *Grand-Angeca*, appelé aussi *Mikoko*, et riche en métaux et en bois de sandal, mais fameux surtout par la barbarie de ses habitants. Suivant quelques rapports, certainement fabuleux ou du moins exagérés, sur ce pays lointain et peu visité, les Anziquois livrent les prisonniers invalides aux bouchers, qui en étalent la chair dans les marchés publics. Quelquefois les naturels, dégoûtés de la vie, dit-on, ou égarés par un faux point d'honneur, s'offrent eux-mêmes à la boucherie. Les parents et les fils se dévorent même les uns les autres. Grandpré paraît vouloir révoquer en doute ce fait; il nie même qu'il y ait en Afrique des anthropophages. Je puis certifier, dit-il, qu'il est faux que les noirs congues mangent de la chair humaine : ces peuples sont doux, timides et paresseux; ils ont, en général, horreur de verser le sang, et celui d'entre eux qui en blesse un autre au sang est condamné à donner un esclave ou la valeur en marchandises, et si l'agresseur n'en a pas le moyen, il est pris lui-même et vendu.

Les Anziquois sont excellents archers, et ils manient supérieurement la hache d'armes. Ils sont très-agiles, courageux, intrépides. On leur accorde beaucoup de loyauté dans les transactions. Ils apportent quelquefois à la côte de belles étoffes de feuilles de palmier et d'autres matières qu'ils fabriquent, ainsi que de l'ivoire et des esclaves tirés de leur propre pays ou de la Nubie. Les marchandises qu'ils prennent en retour sont les cauris et d'autres coquillages qui leur servent d'ornements, le sel, des soieries, des toiles, des verroteries et d'autres objets de fabrique européenne. Ils pratiquent la circoncision sur les deux sexes, et se cicatrisent la figure pour s'embellir. Les femmes sont vêtues depuis la tête jusqu'aux pieds ; les grands portent des robes de soie ou des habits de drap ; les gens du commun ont la partie supérieure du corps nue et les cheveux nattés. Leur langage, d'ailleurs assez dur et difficile, paraît n'être qu'un dialecte de l'idiome général du Congo.

L'étendue et la situation de l'Anziko sont indiquées d'une manière fort peu satisfaisante. Dapper place *Monsol*, la capitale, à 300 lieues de la côte, et rend le pays limitrophe du *Gingiro*, pays voisin de l'Abyssinie. Le savant missionnaire Cannecattim apprit les mêmes particularités pendant sa mission à *Mahounga*, où il convertit le roi et toute sa famille. Pigafetta fait couler dans l'Anziko une rivière nommée *Umbre* qui se jette dans le Congo; il indique à l'est ou au nord-est le royaume de *Wangue*, dans lequel on pourrait être tenté de retrouver le Ouangara. Le roi d'Anziko, qu'on appelle le *Mikoko*, et, selon d'autres, l'*Anziko*, domine sur treize rois vassaux, parmi lesquels, dit-on, est celui de *Foungéno*.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Cimbébasie, Hottentotie, colon[illegible] du Cap.

La côte qui s'étend depuis le cap Negro jusqu'à l'*Angra Pequena* est peu connue, d'un abord dangereux, et presque inhabitée. Les Portugais, en allant du Brésil au Benguela, reconnaissent le cap Negro, sur la pointe duquel on a élevé une colonne d'albâtre portant les armes du Portugal. A côté du cap, la rivière *Bambarougue,* large d'une demi-lieue, se jette dans la mer; ses deux bords sont habités. Le cap *Rui-Pirez* porte encore le nom de *Cabo das Neves* ou des neiges; mais ce sont des collines de sable blanc qui ont donné naissance à cette épithète.

Le cap *Frio* ou froid, l'*Angra Fria* ou anse froide, enfin la *Praya das Neves,* ou plage des Neiges, doivent également leur nom à des illusions ou à des impressions du moment. Les hautes montagnes se terminent au cap *Serra.* De nombreux pics, peu élevés, bordent la baie *Walvisch* ou des Baleines, qui est l'*Angra do Ilheo* des Portugais, et où vient se jeter le *Kuisip.*

La pointe du *Pélican* s'avance à l'ouest de l'embouchure de ce fleuve.

Toute cette côte n'a presque pas un seul endroit qui offre quelque espoir à la culture et un bon abri. L'eau potable y est très-rare; les rivières n'ont à l'embouchure que de l'eau saumâtre; on ne voit que çà et là quelque trace de verdure.

Cependant la baie de Walvisch paraît faire une exception dans ce triste tableau. Fermée par la terre de trois côtés, elle est un abri sûr pour les vaisseaux de toute grandeur. Il croît près de cette baie une espèce de cucurbitacée à piquants, d'un goût délicieux, qui fait la principale nourriture des naturels. Les chevaux, le bétail, les porcs, les chiens, les hyènes, les chacals, les autruches, s'en nourrissent aussi avec avidité. Malheureusement il n'y a pas d'eau douce sur le rivage de la baie de Walvisch; mais, à quelques heures de navigation au sud, on en trouve à la baie que les Anglais ont appelée *Sandwich-Harbour,* et qui offre un assez bon abri aux petits navires. On rencontre, à une certaine époque, dans les deux baies, un nombre considérable de baleines d'une petite espèce, qui viennent y mettre bas.

Un peu au nord de la baie de Walvisch, est l'embouchure du *Schwackaup,* où il y a de l'eau douce, mais où la mer brise toujours d'une manière affreuse.

Derrière cette côte inhospitalière, on indique la tribu nomade de *Cimbeba* ou *Cembeba*, qui a fait donner à la contrée le nom de *Cimbebasie*, et qui est gouvernée par un prince appelé *Mataman* ; une autre tribu, celle des *Macasses*, *Makosses* ou *Mucuixes*, a été visitée par un voyageur français dont la relation est fort rare (1). Le pays des Makosses a une trentaine de lieues d'étendue ; les lièvres y abondent au point de pouvoir être tués à coups de bâton. Le bétail à cornes forme la richesse de ces nomades, qui changent généralement de pâturages tous les deux ans, et qui n'ont pour vêtement qu'une peau de bœuf. Ils pratiquent la circoncision à l'âge de dix-huit ans, ne mangent pas de poisson, et croient aux magiciens, aux empoisonneurs et à un mauvais génie qui leur envoie la pluie, le tonnerre, les tempêtes. Les semences douces d'une plante qui s'élève rapidement à 3 ou 4 mètres de haut, leur servent à faire une espèce de gâteau. Une autre graine leur fournit une boisson enivrante. Les Makosses paraissent jouir d'une sorte d'aisance ; ceux parmi eux qui [illegible] trois mille bestiaux ne passent pas pour être riches. Ils punissent très-sé[illegible]l. Dans leur extérieur règne une assez grande décence. Tout porte [illegible] cette tribu est une branche des Cafres.

Ovampo est le nom d'un peuple et d'un pays assez reculés dans l'intérieur et dont la capitale est *Ondonga*. Les Ovampo se font remarquer par leurs travaux agricoles, leur esprit d'entreprise, leur honnêteté, leur hospitalité, leur intelligence dans l'art d'élever de nombreux bestiaux. Les *Damara*, au sud de ce peuple, passent au contraire pour grossiers et stupides. Mais on distingue les Damara en deux grandes divisions ; et ce sont ceux seulement qu'on surnomme *Ovahérero* qu'on peut rattacher à la Cimbebasie, parce qu'ils avoisinent l'Atlantique.

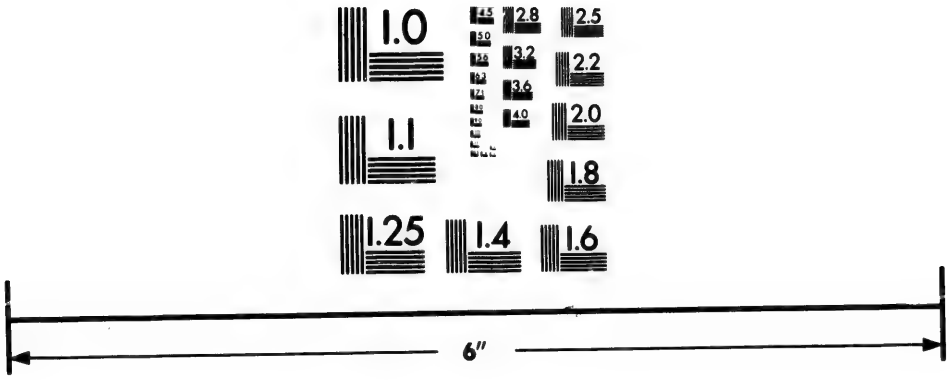
Plus près de la côte, sont les *Ghoudamoup*, les *Ovanganjara*, les *Ovayare*, qui, indépendamment des nègres qui forment la masse de leur population, ont parmi eux, dit-on, des hommes à peau rouge ; — les *Ovapanyama*, fixés vers le fleuve Nourse, qui est peut-être, comme nous l'avons dit, identique avec le Cunéné, et qui se grossit, dit-on, d'une grande rivière nommée Makuru-Mokovandja, laquelle paraîtrait venir du voisinage du lac N'gami ; — les *Ovanpangari*, qui sont des bateliers actifs sur ce même fleuve Nourse, large, rapide dans cette partie de son cours, et plein de vaches marines ; — les *Ovaboundja*, etc.

Doit-on encore rattacher à la Cimbebasie les *Mambari*, peuple commerçant qui pénètre fort avant dans l'intérieur et procure aux blancs (sans doute les Portugais, d'une part, et les Anglais et les Américains, de l'autre) des esclaves, de l'ivoire et divers autres articles?

Vis-à-vis de l'Angra Pequena, c'est-à-dire vers l'endroit où les anciennes cartes placent, à tort suivant le lieutenant Ruxton, un *fleuve du Poisson*, est la petite île d'*Ichabo* ou *Chobo*, célèbre par l'extraction du guano. On en tire aussi beaucoup de sable ; et il s'y trouve quelquefois réunis, pour cette double exploitation, plus de trois cents bâtiments. Un dangereux récif de roches basses s'étend entre Ichabo et l'Angra Pequena, qui présente quelque abri aux bâtiments, mais qui est totalement dépourvue d'eau et de pâturages ; cependant les navires y trouvent quel-

(1) *Lajardière*, traduction allemande, dans *Ehrmann*, Bibliothèque des Voyages et de Géographie, tome III.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

que abri, et un comptoir y a été établi par les Anglais dans le but de trafiquer avec les naturels, qui amènent du bétail et des plumes d'autruche, et reçoivent, en échange, du tabac, de l'eau-de-vie, des vêtements, etc. La pluie est inconnue sur cette côte, dit M. Andersson ; mais, à une époque de l'année, de fortes rosées la remplacent et l'on en recueille une quantité d'eau assez considérable.

En passant l'Angra Pequena, nous sommes dans le pays des Hottentots, qui, avec le territoire de la colonie du Cap, ne forme qu'une seule *région physique*. Ses limites sont très-incertaines au nord et au nord-est; le tableau que nous en allons tracer s'appliquerait à une grande partie de l'Afrique australe.

Le fleuve principal de la Hottentotie, et aussi de la colonie du Cap, qu'il limite au nord, est le *Gariep* ou *Orange*, qui coule de l'est à l'ouest. Il est formé de la réunion de deux rivières importantes, qui descendent des montagnes voisines de la côte de la Cafrerie : l'une, qui vient du nord-est, porte le nom de *Ky-Gariep* ou *Vaal;* l'autre, qui vient du sud-est, et que l'on nomme *Nou-Gariep* (rivière noire). Vers le milieu de son cours, il forme une cataracte de 130 mètres de hauteur et de 500 de largeur. Ses principaux affluents sont : à droite, le *Kouroumon* et le *Nussop* ou *Grande rivière du Poisson*, très-riche en poisson en effet, et bordée de gras pâturages ; à gauche, la *rivière du Poisson* (*Visch-Rivier*, en hollandais, *Fish-River*, en anglais). Dans la partie supérieure de son cours, il est embarrassé par des masses de rochers escarpés, mais ensuite ses bords s'abaissent et se couvrent d'une belle végétation, où se montrent surtout les saules, les ébéniers noirs, jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique. Cette embouchure est presque entièrement obstruée par une barre de sable qui change constamment de place, et qui ne peut être franchie que par de légers bâtiments, même par des canots ; mais, en dedans de la barre, le fleuve est navigable pendant 60 kilomètres; au delà, on rencontre des rapides insurmontables et prolongés jusqu'à une grande distance. Les hauteurs qui avoisinent l'Orange sont d'une nature volcanique, et, de toutes parts, une quantité de minéraux y témoignent de l'ancienne action des feux souterrains. On trouve, sur les bords de ce fleuve, beaucoup de poudre de rubis et d'émeraudes grossières.

La rivière de l'*Éléphant* arrose l'ouest de la colonie du Cap et se rend directement dans l'océan ; il ne faut pas la confondre avec une autre *rivière de l'Éléphant*, tributaire de droite de l'Orange.

Quelques autres rivières, qui descendent du nord au sud, sortent des flancs des dernières terrasses de l'Afrique australe ; leur cours n'est pas long. Tel est le rapide *Gaurits*, qui descend des monts Nieuwveld, et qui n'a pas plus de 80 kilomètres de cours ; tels sont le *Camtoos*, le *Zondags*. Une autre *Grande rivière du Poisson* (*Groote Visch-Rivier*), qui se jette dans l'océan Indien par la côte sud-est de la colonie du Cap, est un peu plus étendue. Toutes ces rivières, gonflées par les pluies périodiques, roulent avec elles beaucoup de limon et de sable ; repoussées par la mer, ces matières forment des barres à leur embouchure, où, dans la saison sèche, les rivières, réduites à un faible volume d'eau, se perdent dans les sables ou parmi les rochers. Des cascades peu pittoresques interrompent le cours de ces fleuves, dont toute l'utilité se borne à fertiliser, en les inondant, une partie de leurs bords.

Entre plusieurs chaînes de montagnes, s'étendent des plateaux dépourvus de toute eau courante, et qui prennent le nom de *Karro* ou *Karrou*. Ces plateaux ne sont pas des déserts absolument stériles, comme ils ont été qualifiés par des voyageurs inexacts. Celui qu'on appelle Grand-Karrou et qui se trouve entre les monts *Sneeuwberg, Winterberg, Nieuwveld, Roggeveld* et *Khamies,* au nord, et les montagnes de *Zwartberg,* au sud, a été décrit par des observateurs scrupuleux, tels que Patterson et Lichtenstein; il a environ 200 lieues de longueur, sur 30 à 40 de largeur. Son sol est une couche d'argile et de sable, coloré en jaune d'ocre par des particules ferrugineuses; à un ou deux pieds de profondeur, on trouve le roc solide dont cette couche paraît être une décomposition. Dans la saison sèche, les rayons du soleil réduisent ce sol presque à la dureté d'une brique; les mésembryanthèmes et les autres plantes grasses conservent seules un reste de verdure; les racines des *gorteria,* les *aster,* les *berkheya,* ainsi que les oignons de lis, armés d'une enveloppe presque ligneuse, vivent sous cette croûte brûlée. Nourries par la pluie dans la saison humide, ces racines se gonflent sous terre; les jeunes pousses, se développant et s'élevant tout à coup, et toutes à la fois, couvrent dans un instant la plaine, naguère si aride, d'une verdure éclatante; bientôt les calices des lis et les couronnes de mésembryanthèmes étalent partout leurs couleurs brillantes, et remplissent l'air des parfums les plus pénétrants et les plus délicieux. Alors les antilopes agiles, et l'autruche, penchée sur ses pattes élancées, descendent en foule des montagnes voisines. Les colons y amènent de toutes parts leurs troupeaux, qui dans ces riches pâturages prennent des forces nouvelles. Point de dispute sur la jouissance de ces prairies naturelles; elles sont assez vastes pour que tout le monde s'y trouve à l'aise. Les colons cherchent même à se rapprocher pour converser entre eux et pour resserrer les liens d'amitié et de parenté qui unissent souvent des familles séparées en d'autres saisons par de vastes espaces. La vie du Karrou est, pour les colons du Cap, l'image du siècle d'or. De légers travaux en interrompent l'uniformité et la rendent même très-lucrative; les enfants et les esclaves recueillent les branches de deux arbrisseaux, compris sous le nom de *channa* (*salsola aphylla* et *salicornia fruticosa*), et dont on tire de la potasse. Les adultes s'occupent à tanner les peaux de bœuf pour les vêtements et les souliers. Mais la magnificence du Karrou ne dure qu'un mois, à moins que des pluies tardives n'y entretiennent la vie végétale. La longueur croissante du jour au mois d'août donne aux rayons solaires une puissance destructive; les plantes sont desséchées; le désert reparaît de toutes parts. Bientôt les hommes et les animaux abandonnent ces lieux désormais inhabitables. Les végétaux qui résistent, tels que l'*atriplex albicans,* les *polygala,* se revêtent d'une croûte grisâtre; une poudre de la même teinte recouvre les plantes grasses qui continuent à se nourrir d'air. Partout on ne voit que le sol brûlé, parsemé d'une poussière noirâtre, seul reste des végétaux desséchés. C'est ainsi que la vie et la mort se succèdent ici dans une rotation éternelle.

Les montagnes de cette extrémité du continent africain sont, comme nous l'avons déjà fait observer, des falaises énormes; ce sont des tranchants de terrasses qui descendent sur la mer. La direction de ces montagnes est généralement du nord-ouest au sud-est; elles se terminent plus abruptement à l'ouest, et même

au sud, que du côté oriental, où, en se prolongeant sous les eaux de la mer, elles forment des récifs dangereux. Le granite qui, du côté de l'ouest, ne se rencontre qu'à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, se retrouve, sur les bords du fleuve Kaïman, à 17 mètres; le schiste sablonneux, qu'il faut chercher à l'élévation de 80 mètres près du Cap, se plonge dans la mer, aux rivages des baies Plettenberg et Algoa. Le grès sablonneux forme des chaînes étendues, entre autres les monts Piquets, dans lesquels la couche la plus élevée, ayant été brisée et découpée par quelque révolution physique, représente des tours et des murailles crénelées. Le rivage de la baie de la Table, sur lequel repose *la montagne de la Table,* est supporté par un lit de schiste ferrugineux, en sillons parallèles dirigés du sud-est au nord-ouest, qu'interrompent des veines granitiques et quartzeuses. Au-dessus des schistes, est une couche d'argile ocreuse, contenant des parcelles de mica brun : elle provient de la décomposition du granite, qui s'y trouve enchâssé par blocs immenses, jusqu'à 170 mètres au-dessus du niveau de la mer; là commencent des roches stratifiées qui se composent de différents grès, traversés par des veines d'hématites. Ces couches de grès supportent une masse de quartz de 300 mètres de haut, grisâtre, brillant, se réduisant en poudre ou dégénérant en grès, suivant l'exposition. La montagne n'offre aucune trace de coquilles, ni d'empreintes, ni de pétrifications.

Les monts *Nieuwveld* sont parmi les plus élevés de l'Afrique australe. Leur altitude est d'environ 3 400 mètres. Ils sont couverts de neige pendant 5 à 6 mois de l'année. Dans les *montagnes de Neige* (*Sneeuwberg*), est le *Spitzkop* ou *mont du Compas,* qui a 2000 mètres de hauteur. C'est dans ces montagnes aussi que se trouve le mont *Rhinocéros.*

Le *Roggeveld* a pour point culminant le *Komsberg,* d'environ 1 700 mètres de hauteur. Il faut aussi remarquer la chaîne du *Bokkeveld.*

La montagne de la Table est haute d'environ 1 200 mètres; celle du Diable et celle du Lion sont un peu moins élevées.

Parmi les métaux de ce pays, le fer est rencontré en bien des endroits. Dès 1685, on connaissait les riches mines de cuivre, faiblement exploitées par les Damara, et qui ont donné leur nom aux *montagnes de Cuivre.* On a découvert récemment de riches mines d'or vers l'Ora[illegible] Les sources de pétrole ne sont pas rares; les terrains les plus gras sont souve[illegible]tellement imprégnés de sels nitreux, que l'efflorescence de ces sels, les couvrant d'une croûte, les rend impropres à la culture. Le sel commun, aussi abondant, est plus utile aux habitants : ils appellent *chaudières de sel* (*sout-pan*) les bassins où se réunissent les eaux saumâtres.

Il y a dans l'intérieur de la colonie du Cap différentes eaux minérales; mais les plus renommées sont celles vulgairement appelées les *Bains-Chauds;* elles se trouvent près des montagnes Noires (Zwartberg). On y a fait construire un bâtiment spacieux pour ceux qui veulent prendre les bains.

La région dont nous venons d'examiner le sol jouit d'une température des plus douces sous le rapport de la chaleur, puisque le thermomètre de Réaumur ne s'élève presque jamais au-dessus de 30 degrés; mais les vents produisent des effets désagréables. La saison qu'on nomme ici été, dure de septembre jusqu'à la fin de mars : le vent souffle du sud-est, et souvent avec une extrême violence. Rien ne

peut garantir des sables qu'il entraîne; ils pénètrent dans les appartements les plus clos, dans les malles les mieux fermées. Alors on ne peut prudemment sortir qu'avec des espèces de lunettes qui mettent les yeux à l'abri de tout danger. Ces vents commencent après que la Table s'est couverte d'un nuage qu'on nomme son manteau; ils durent ordinairement quatre, cinq jours de suite, d'une manière très-sensible. Depuis mars jusqu'en septembre, règne le vent de nord-ouest; il amène des pluies, qui sont presque continuelles en juin et juillet. Mais la direction et l'élévation des montagnes de l'intérieur font varier, de contrée à contrée, les phénomènes météorologiques. Les hautes chaînes attirent les nuages pluvieux. Dans le district d'Uitenhage, sur la côte sud-est, on éprouve souvent, au mois d'octobre, des pluies d'orage, accompagnées de coups de tonnerre épouvantables.

L'enthousiasme des botanistes, exalté par le grand nombre de plantes nouvelles que le Cap leur a fournies, a peint la végétation de ce pays avec des couleurs brillantes; le savant, il est vrai, y trouve à admirer plus de choses rares que dans aucune autre contrée; c'est d'ici que nous sont venues les plus magnifiques plantes qui ornent nos serres et nos jardins; beaucoup d'autres pourtant, qui ne sont pas moins belles, sont demeurées étrangères à la culture européenne. La classe des plantes bulbeuses peut être regardée comme un des caractères particuliers de la flore du Cap; car nulle autre part elles ne sont en si grande abondance, si diverses et si brillantes. Ici, le botaniste admire les innombrables variétés des *ixia*, leurs belles couleurs, leur parfum exquis; là, il peut à peine compter les superbes espèces des iris, des morées, des glaïeuls, des amaryllis, de l'*hemanthus* (1), du *pancratium*, dont, après les pluies d'automne, se parent les prairies et le pied des montagnes. Dans les autres saisons, les *gnaphalies*, les *xéranthèmes* (2) étalent leurs fleurs rouges, bleues, ou d'un blanc soyeux; le *geranium* odorant, et mille autres sortes de plantes et de bruyères, varient cette riche scène. Même au milieu des déserts pierreux, s'élèvent les plantes grasses, la stapélie, les *mésembryanthème*, les euphorbes, la crassule, le cotylet et l'aloès. Quelques-unes viennent à la hauteur des arbres, et, mêlées avec le saule pleureur ou les diverses espèces de *mimoses*, elles ombragent les bords des torrents produits ou grossis passagèrement par les pluies. Une quarantaine d'espèces du genre *protée* sont originaires du Cap. Le protée à feuilles argentées donne aux bosquets de ce pays un éclat métallique, tandis qu'une des nombreuses espèces de bruyères (3) présente comme un tapis de poils. L'olivier du Cap, la sophore, un arbre semblable au frêne (4), fournissent un peu de bois de menuiserie; mais on manque de bois de construction et de chauffage. Cependant M. Épidariste Collin dit qu'il existe dans l'est de la baie False, dans la partie nommée la Hollande hottentote, des forêts de magnifiques chênes. C'est surtout à l'est, sur les frontières de l'établissement, que l'on trouve des forêts. Elles n'ont pas encore été bien examinées. Elles fournissent le bois de fer, le bois hassagai, le bois jaune, quelques espèces de zamia ou le palmier sagou (5), le gaïac à fleurs d'écarlate, et la *strelitzia*

(1) *H. coccineus* et *puniceus*, *Thunberg*. — (2) *X. fulgidum* et *speciocissimum*, *idem*. — (3) *Erica tomentosa*, chez *Masson*. — (4) *Ekebergia capensis*, *Thunberg*. — (5) *Cycas capensis*, *idem*.

reginæ, d'un éclat incomparable par son calice, dont les trois divisions externes sont d'un jaune de safran, et les trois internes du bleu le plus pur. Enfin on y a reconnu jusqu'à 70 sortes de bois de construction, parmi lesquels se trouvent le chêne et l'orme d'Europe, mais dont le bois ne se conserve pas et n'est bon que pour le chauffage.

Telles sont les beautés végétales du Cap. Il est certain que chaque passage d'un naturaliste enrichit la science de quelque nouvelle espèce d'arbrisseau ou de plante ; mais l'un d'eux convient franchement que la végétation de cette contrée africaine ne satisfait ni les yeux ni le sentiment d'un Européen. Les rochers et les sables dominent généralement. Les champs sont séparés par des déserts ; le gazon, épars et menu, n'offre nulle part un lit touffu de verdure ; les forêts, pleines d'arbres à formes pointues, n'ont ni fraîcheur délicieuse, ni obscurité solennelle. La nature est ici plus imposante que belle ; elle a plus de caprices que de charmes.

La culture y introduit quelques plantes européennes. La vigne, qu'on y a apportée originairement de Madère et de Porto, produit un vin capiteux. Les plants de vigne venus du midi de la France ont prospéré, et les vins de Frontignan ou de Lunel, qu'on tire du Cap, sont presque égaux en saveur à ceux dont ils tirent leur origine ; enfin, le fameux vin de Constance, que l'on obtient des plants venus de Chiraz en Perse, a un bouquet que l'on ne trouve à aucun de nos vins. « Le pontac de Constance, dit M. É. Collin, est l'ambroisie pure ; il laisse bien loin de lui le pontac de France, dont nos gourmets font pourtant leurs délices. Si les habitants du Cap entendaient mieux leurs intérêts, s'ils voulaient abandonner les routes battues, ils porteraient bien plus loin la renommée de leurs vins, et cette colonie deviendrait, selon le plan de Banks, le grand vignoble de l'Angleterre. » Cependant depuis plusieurs années les Anglais ont favorisé la culture de la vigne par l'envoi de vignerons expérimentés.

On est agréablement surpris de voir, dans les nombreux jardins qui environnent la ville du Cap, les fruits d'Europe à côté de ceux d'Asie ; le châtaignier, le pommier et les autres arbres des pays les plus froids, avec le bananier, le myrte jambosa, et plusieurs autres arbres de la zone torride. Le savant Poivre dit avoir vu au Cap le palmier et le camphrier de Bornéo. Les fruits d'Europe, tels que les cerises, les pommes, ont un peu dégénéré ; mais les figues, les abricots, les amandes et les oranges, y sont aussi délicieux qu'en France. Les fruits de l'Inde sont plus rares. Les légumes viennent très-beaux ; on possède tous ceux d'Europe, et même l'artichaut, quoique Levaillant prétende ne l'avoir jamais vu. Le blé, l'orge, l'avoine et le maïs s'y cultivent avec succès ; le riz n'y vient point. On a essayé autrefois de le faire prospérer dans les environs de la baie de Sainte-Hélène ; mais les essais ont été infructueux. La pomme de terre y vient partout, mais dégénère promptement.

On a transporté des oliviers au Cap ; ils n'ont point d'abord réussi, et les habitants ne les ont plus soignés. On a aussi essayé de cultiver le coton ; mais les vents de sud-est font pénétrer du sable jusque dans les gousses, ce qui rend le coton jaune. Il existe au Cap deux espèces d'indigo sauvage, mais il paraît qu'on n'en a jamais tenté la manipulation ; la culture de celui du Bengale y a été entreprise, et n'a point parfaitement réussi. Le lin donne deux récoltes par an, et le chanvre y

vient abondamment. La compagnie des Indes hollandaises, dans son dernier temps, avait tenté la culture du thé, et l'essai avait assez bien réussi; mais les Anglais en ont fait détruire tous les arbrisseaux, dans la crainte de nuire à leur commerce de Chine.

Ici, comme partout, les animaux féroces se sont retirés devant l'homme : les lions ne se montrent que vers la rivière de Dimanche (*Zondags*); mais les déserts, même voisins du Cap, retentissent du mugissement des loups, des panthères et des hyènes. Le chacal du Cap (1) et le chat tigre (2) sont aussi communs. On distingue encore une espèce particulière de blaireau (3), la mangouste du Cap (4) et la gerboise (5), répandues par toutes ces contrées. Les chasseurs poursuivent les nombreuses espèces d'antilopes. La plus belle de toutes, la *pygarga*, ou l'antilope pourpre, est si commune près de la rivière du Poisson, qu'on en voit quelquefois des troupes de plus de 2 000 individus. L'antilope bleue (6) est rare; la gazelle proprement dite (7) est une de celles que l'on rencontre le plus fréquemment; le pazan (*antilope oryx*) habite surtout dans la partie nord-ouest de la colonie : on y trouve encore le gnou, autre espèce d'antilope, la gazelle des bois, le condoma (8), et autres. Dans les forêts de l'intérieur se promènent plusieurs espèces de singes du genre des babouins. On doit remarquer, parmi les animaux de ces contrées, l'oryctérope ou le *myrmicophaga capensis* de Gmelin, nommé par les Hollandais cochon de terre : cet animal ne se nourrit que de fourmis et de termites; il est plus grand que les fourmiliers d'Amérique, dont il diffère assez pour constituer un genre à part. Les zèbres, et les couaggas, moins grands, moins robustes que les zèbres, vont par troupes séparées; ce sont deux espèces distinctes, qui ne se mêlent jamais ensemble. Ils sont devenus fort rares dans la colonie. Les éléphants se sont aussi retirés du pays habité par les Européens, si ce n'est du canton de Sitzikamma; le rhinocéros bicorne se montre encore moins, et la girafe paisible cherche des déserts plus reculés.

Les buffles sauvages sont chassés par les Hottentots et les Cafres, dont les troupeaux sont en grande partie composés de buffles apprivoisés, de moutons de Barbarie, et de chèvres; le bétail est petit et mauvais. Spartmann reconnut le premier une espèce particulière dans le bœuf ou le buffle du Cap, qu'il nomma *bos cafer:* des cornes énormes, une petite tête, un naturel féroce et d'autres caractères la distinguent; elle est probablement répandue au loin dans l'intérieur de l'Afrique. On connaît, en Abyssinie, une race de bœufs qui a des cornes démesurées. La férocité du bœuf cafre rappelle les *taureaux carnivores,* que, depuis Agatharchide, tous les anciens placent dans l'Éthiopie; et leurs cornes, souvent singulièrement contournées, nous font penser aux bœufs des Garamantes, décrits par Hérodote et par Alexandre de Myndus, comme obligés de marcher à reculons en paissant, à cause de leurs cornes tournées vers la terre. Le sanglier de ces contrées est celui de tout l'intérieur de l'Afrique australe, le *sus æthiopicus* de Linné, le *phascochœrus africanus* de F. Cuvier. L'autruche se trouve dans les déserts de l'inté-

(1) *Canis mesomelas.* — (2) *Felis capensis.* — (3) *Hirax capensis.* — (4) *Hystrix cristata.* — — (5) *Dipus cafer.* — (6) *Antilope leucophæa,* Pallas. — (7) *A. dorcas.* C'est le *harte-beest* des Hollandais. — (8) *A. strepsiceros.*

rieur, et vient quelquefois par troupes dévaster les champs de froment. Barrow assure avoir tué un très-grand condor. Les flamengos, qui appartiennent au sous-genre bouvreuil, étalent partout leur plumage d'écarlate. Nous remarquerons encore les foxies, qui déploient un art admirable dans la construction de leurs nids, et les coucous indicateurs, qui apprennent à l'homme l'asile caché de l'abeille laborieuse. Mais nous ne nous occuperons pas des oiseaux de Levaillant, parce qu'ils passent pour être composés d'imagination. Les volailles, les cochons et les autres animaux d'Europe, qui abondent dans cette colonie, y ont été apportés par les Hollandais. Ils y ont aussi transporté de Perse des chevaux, qui aujourd'hui sont très-communs.

Cette région partage avec le reste de l'Afrique l'inconvénient d'être exposée à l'invasion des sauterelles; le vent du sud chasse ces hôtes destructeurs.

Les *Hottentots*, dont le vrai nom est *Quaïqua*, et dont le vrai type semble être ce qu'on appelle les *Bushmen* (en anglais), *Boschmans*, *Bosjesmans* ou *Bosjismen* (d'après les Hollandais), c'est-à-dire les *Hommes des bois*, sont les habitants originaires de toute cette région, et paraissent être une race distincte à la fois des nègres et des Cafres; une couleur d'un brun foncé, ou d'un jaune brun, couvre tout leur corps, mais n'atteint pas le blanc des yeux, qui est pur; leur tête est petite; leur visage, fort large d'en haut, finit en pointe; ils ont les pommettes des joues très-proéminentes, les yeux en dedans, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents très-blanches, la main et le pied petits en comparaison du reste du corps; ils sont droits, bien faits et d'une grande taille; leurs cheveux, de couleur noire, sont ou frisés ou laineux; ils n'ont presque point de barbe. Les femmes ont réellement la difformité connue sous le nom de *tablier*, et déjà décrite par un ancien voyageur (Kolbe) trop injustement décrié. Quelques-uns de ces traits les rapprochent plus de la race mongole que d'aucune nation africaine connue. La langue hottentote nous a présenté quelques synonymies très-remarquables avec un certain nombre de mots mongols et kalmouks. Cette observation pourrait conduire à des conjectures bien singulières. Déjà Barrow, qui, de même que Grandpré, avait remarqué les yeux chinois ou mongols des Hottentots, y vit aussitôt une colonie de la Chine; mais cette conjecture nous paraît trop précipitée.

Les Hottentots sont divisés en plusieurs tribus. On y a placé peut-être à tort les *Damara*, qui paraissent devoir être rattachés plutôt aux Cafres. Les *Grands Namaqua*, réunis sous l'autorité patriarcale du missionnaire Anderson (qu'il ne faut pas confondre avec le récent voyageur Andersson), ont remonté les bords du fleuve Orange, en se dirigeant au nord-est. On les trouve aujourd'hui presque tous au nord de ce fleuve. Les *Petits Namaqua* demeurent au sud du même fleuve, dont les bords, ombragés de mimoses, nourrissent des éléphants, des lions, des girafes en grand nombre. Les *Kabobiqua* et les *Geissiqua* paraissent être des branches des *Namaqua*. Les *Korana* ou *Kora-Hottentots* occupent une contrée centrale, très-étendue et riche en pâturages; moins sales que les autres tribus, ils montrent dans leurs constructions, dans leur habillement, quelque tendance à la civilisation. Cependant ils sont nonchalants et efféminés. Un vaste désert ou *karrou* protége leur indépendance contre les Européens. Au sud-est, sur les limites orientales de la colonie, demeurent les *Gonaqua*, tribu dis-

tinguée par des traits plus beaux et un esprit plus étendu. Beaucoup d'autres tribus, nommées avec soin par les anciens observateurs, ont disparu à mesure que la colonie envahissait leurs cantons. Les descendants de ces tribus éteintes vivent parmi les Hollandais dans une sorte de servage.

Couvert d'une peau de mouton, de gazelle ou de lion, inondé de graisse mêlée d'une couleur noire ou rouge, armé d'une courte massue, le Hottentot sauvage erre, en chantant et en dansant, au milieu des troupeaux qui forment toute sa richesse. Les mœurs primitives se sont altérées par la proximité des Européens. Ainsi nous pouvons croire, avec Kolbe, que jadis tous les Hottentots privaient leurs enfants d'un testicule, quoiqu'aujourd'hui cet usage paraisse peu subsister. Si Kolbe a exagéré en les accusant de manger les insectes dégoûtants dont leur chevelure est peuplée, il paraît du moins certain qu'ils dévorent avec délices un insecte semblable, qui habite parmi les crins des chevaux et dans les poils des bœufs. L'usage le plus bizarre dont le premier historien des Hottentots ait fait mention, c'est la cérémonie dans laquelle un magicien ou jongleur sanctifie l'union des nouveaux époux, en les aspergeant d'une eau chaude et malpropre; cependant les observateurs modernes les plus dignes de foi en avouent la réalité; c'est par la même opération que les hommes faits initient à leur compagnie l'adolescent parvenu à sa dix-huitième année. Le tempérament des Hottentots les éloigne de la polygamie; ils ont en horreur l'inceste et l'adultère. La veuve qui veut se remarier est obligée de se faire couper une phalange d'un doigt. On prétend qu'ils n'ont aucune idée d'une divinité; cependant ils se livrent à des opérations de sorcellerie, et ils regardent entre autres une espèce de mante (*mantis fausta*) comme un animal sacré, ou même comme un dieu.

Les *Bushmen*, *Boschmans* ou *Bosjesmans* paraissent être la race originaire des Hottentots. Ils sont fort répandus dans toute l'Afrique australe, et l'on en trouve çà et là des tribus, même à travers la Cimbebasie et les pays des Betchouana, des Cafres maritimes, etc.

Ceux qu'on a désignés d'abord sous ce nom, c'est la tribu des *Saab*, *Saan* ou *Houzouana*. Les Saab se trouvent incontestablement au dernier point de dégradation où l'espèce humaine puisse descendre : un regard farouche, incertain et sinistre; des traits confus, mous et insidieux; un embarras visible dans toute leur manière d'être et d'agir, annoncent, dès le premier abord, la dépravation de leur âme. Leur excessive maigreur fait singulièrement ressortir dans leur figure les caractères propres à la race hottentote. La couleur naturelle jaunâtre de leur peau n'est reconnaissable qu'au-dessous des yeux, où les larmes, provoquées par la fumée du feu, autour duquel ils aiment à se blottir, enlèvent quelquefois l'enduit épais de suif et de cendre qui recouvre leur corps entier. Pourtant, comparés avec leurs femmes, les hommes peuvent en quelque sorte passer pour beaux : celles-ci font vraiment horreur. Des seins flasques, pendants et allongés, un dos creux, rentrant et décharné comme le reste du corps, en contraste avec des fesses gonflées et très-éminentes, où, de même que chez les brebis d'Afrique, toute la graisse du corps paraît s'être concentrée, voilà une femme saabe. La piqûre du scorpion, fort dangereuse dans ce pays pour toute autre personne, n'a aucun effet sur ces sauvages. Munis, la plupart du temps, d'un arc, d'un carquois rempli de flèches,

d'un bonnet et d'un ceinturon, de sandales de cuir, d'une toison de mouton, d'une calebasse ou de la coque d'un œuf d'autruche pour porter de l'eau, de deux ou trois nattes d'herbe, qui, étendues sur des bâtons, forment leurs tentes, et quelquefois suivis de chiens barbets, ces êtres infortunés traînent l'existence la plus déplorable, en rôdant seuls, ou par petites bandes, dans les déserts arides qui, au nord, bornent la colonie. Ils y vivent ordinairement de racines, de baies, d'œufs de fourmis, de larves, de sauterelles, de souris, de crapauds, de lézards et du rebut de la chasse des colons.

Tantôt mendiants, tantôt voleurs et brigands, toujours lâches et cruels, sans domicile fixe, sans gouvernement, sans forme sociale, sans aucune espèce d'intérêt commun, et vivant au jour le jour, ils ont fait échouer jusqu'à présent toutes les tentatives d'adoucir leurs mœurs brutales; aussi la haine des peuplades voisines s'appesantissait-elle sur eux longtemps avant l'arrivée des Européens dans le pays : ceux-ci, loin de leur donner régulièrement la chasse, comme on l'a gratuitement supposé, accueillent au contraire ceux d'entre les Saab qui circulent près des confins de la colonie, et leur font volontiers des largesses en bestiaux, volailles, tabac, eau-de-vie, corail, boutons, pour les engager à la paix. Ce sont les tribus mêmes de Hottentots les plus civilisés, et surtout les Cafres, qui leur font sans relâche une guerre à mort; la vue seule d'un Saab les met en fureur. Les Saab se servent de flèches empoisonnées; c'est avec cette arme qu'ils guettent les passants dans les karrous, en se cachant derrière des roches ferrugineuses, d'avec lesquelles on les distingue fort difficilement. Souvent, après avoir reçu l'espèce de tribut qu'on est forcé de leur payer, ils viennent la nuit aux habitations dont ils ont reconnu les approches, enlèvent le bétail et se sauvent avec la plus grande rapidité dans leurs montagnes inaccessibles. S'il leur arrive d'être atteints dans la fuite, ils n'abandonnent leur butin qu'après avoir tué ou du moins estropié tous les bestiaux dérobés; quelquefois même ils se contentent de massacrer tout ce qui se trouve dans le parc, chevaux, bœufs, moutons, chiens et berger, sans en tirer le moindre profit. Semblables à l'hyène, la vue du sang et l'odeur des cadavres leur procurent des émotions agréables.

Les tribus sauvages changent continuellement leur idiome; chaque nouveau chef veut introduire quelques locutions nouvelles. De là une instabilité, une multiplicité de dialectes qui déroute l'étude critique. C'est un phénomène général en Afrique, en Amérique; c'est surtout le cas où se trouvent les divers idiomes hottentots; ils changent continuellement. Les mots rapportés par les anciens voyageurs ne frappent plus l'oreille de l'observateur moderne, et chaque tribu, probablement même chaque famille, crée des termes qui finissent par former un jargon inintelligible à leurs voisins. En général, le langage des Hottentots se fait remarquer, d'après Lichtenstein, par une multitude de sons rapides, âpres, glapissants, poussés du fond de la poitrine avec de fortes aspirations, et modifiés dans la bouche par un claquement singulier de la langue. Les diphthongues *eou*, *aao* et *ouou* y prédominent, et la phrase se termine fréquemment par la finale *ing*, prononcée d'une voix chantante. Dans ce claquement de langue, il y a surtout trois nuances de force progressive, produites par la manière dont on retire le dos de la langue de la paroi supérieure du palais, ou bien la pointe de la langue, soit

des dents incisives, soit des dents molaires supérieures. La construction particulière des organes de cette race facilite beaucoup la formation, d'ailleurs très-difficile, de ces sons. L'enveloppe osseuse du palais chez eux est en général plus étroite, plus courte, et à proportion moins cintrée dans la partie postérieure que chez les peuples de l'Europe et de l'Asie.

La langue de toutes les tribus hottentotes, y compris celle des Saab, est une; c'est un fait aujourd'hui prouvé par les singularités qu'elles ont en commun, et par la ressemblance d'une quantité de mots. Cependant chez les Saab le claquement de l'idiome bosjesman est le plus fort et le plus fréquent; les sons nasaux y sont plus clairs et les finales des phrases beaucoup plus traînantes.

Plusieurs tribus de la Hottentotie sont soumises aux Anglais. On cite, sur le territoire qu'ils possèdent chez elles, à 80 kilomètres de l'embouchure de l'Orange, la petite ville de *Pella*, dans le pays des *Petits Namaqua;* vers le cours supérieur du fleuve, on remarque celle de *Colesberg*. Dans la Hottentotie indépendante, chez les *Korana*, qui doivent un certain degré de civilisation aux missionnaires anglais établis parmi eux, on trouve *Klaarwater* ou *Griquatown*, bâtie à 700 kilomètres au nord-est du cap de Bonne-Espérance, sur le penchant d'une chaîne de collines schisteuses; on y voit plusieurs maisons en pierres. Grâce aux soins des missionnaires, le peuple se plaît à cultiver les jardins qui entourent la ville, et il fréquente les écoles qui y sont établies. A *Hardcastle*, on compte un millier d'habitants. Les mêmes missionnaires ont fondé *Bethany*, chez les *Grands Namaqua*. Il existe dans le sud de la Hottentotie une population de métis provenant du mélange des Néerlandais avec les Namaqua et les Korana : ce sont les *Griqua*.

La *colonie du Cap*, qui doit son nom au célèbre cap de Bonne-Espérance, placé à son extrémité sud-ouest, a pour pointe la plus australe le cap des Aiguilles ou Lagullas, devant lequel s'étend le banc du même nom. Elle renferme, sur une étendue plus considérable que celle de la Grande-Bretagne (518 000 kilom. carrés), une population de 225 000 âmes; les uns sont des blancs; d'autres, des nègres proprement dits, autrefois esclaves; un assez grand nombre, des Hottentots, des Cafres. Parmi les blancs, il faut signaler 100 000 Hollandais, à qui l'industrie et l'agriculture de la colonie doivent leur plus grand développement. Il s'y trouve d'assez nombreux Anglais, et un certain nombre de Français, descendants surtout des protestants exilés par l'édit de Nantes. On désigne par le nom de *Bastaards* des métis qui sont nés du commerce des Hollandais avec les Hottentotes.

La colonie du Cap forme deux provinces : celle de l'Est, et celle de l'Ouest. La première comprend 10 districts : *Le Cap, Stellenbosch, Zwellendam, Caledon, Worcester, Clanwilliam, Paarl, Malmesbury, George* et *Beaufort*. La seconde en contient 10 aussi : *Uitenhage, Port-Elizabeth, Graaff-Reynett, Cradock, Colesberg, Somerset, Albany, Fort-Beaufort, Victoria, Albert*.

Parmi les divisions topographiques, le district du *Cap* est le moins étendu, mais il est le plus peuplé. Le district de Stellenbosch, à l'est de celui-là, comprend au sud la *Hollande hottentote*, baignée par la mer, l'un des plus riches cantons de la colonie, et le plus fertile en blé et en vin.

On voit avec intérêt les colons hollandais de la partie orientale de la colonie vivre tous, pasteurs ou chasseurs, dans un état tout à fait patriarcal : les hommes

sont d'une taille gigantesque; les femmes ont le teint le plus frais et les formes les plus majestueuses. On a calomnié leur humanité; mais les manières polies et les arts de la civilisation leur sont étrangers; ils commencent à les connaître par les colons anglais que les concessions gratuites ont attirés dans cette région solitaire. Les missions protestantes des frères moraves et autres répandent lentement quelques notions des arts parmi les Hottentots; mais ces districts orientaux sont exposés aux incursions des Cafres. Ces derniers ont particulièrement soutenu contre les Anglais, en 1847 et 1848, une guerre acharnée, à la suite de laquelle une paix solennelle fut conclue, et une fidélité et une soumission complète furent jurées à la reine de la Grande-Bretagne; c'est par les clauses de cette paix que la colonie a acquis ce que l'on appelle la *Cafrerie britannique.*

Dans toute la colonie, on ne voit généralement que des fermes isolées : les cultivateurs, appelés en hollandais *Boers* ou paysans, transportent le superflu de leurs récoltes à la ville du Cap, sur de pesants chariots attelés d'un grand nombre de bœufs. Leur hospitalité envers le voyageur, résultat nécessaire du manque d'auberges, est quelquefois intéressée et souvent dépourvue de grâce.

La *ville du Cap,* ou simplement *Le Cap,* en hollandais *Kaapstad,* et en anglais *Capetown,* chef-lieu de la colonie, s'étend au pied des montagnes de la Table et du Lion, sur les rivages de la baie de la Table : cette baie est profonde; mais la mer y est souvent mauvaise, et le mouillage peu sûr; les vaisseaux n'y viennent que depuis septembre jusqu'à la mi-avril; ils relâchent le reste de l'année à la baie False, où ils sont à l'abri des vents du nord-ouest. Cette baie, qui porte aussi le nom de *Simon,* devient à son tour dangereuse, lorsque, dans la saison opposée, les vents soufflent du sud-est; de sorte que Le Cap, placé entre deux baies et deux océans, n'a pas de véritable port. Toutes les rues sont coupées à angle droit, et dans l'une d'elles seulement un canal rappelle un peu la Hollande. Les maisons, bâties en pierres ou en briques, sont ornées de statues et peintes extérieurement de diverses couleurs; presque toutes ont le toit en terrasse. Les édifices publics ont peu d'apparence : l'église calviniste offre dans son intérieur beaucoup d'écussons en relief et en peinture, attachés aux colonnes.

Les autres édifices du Cap sont le palais du gouvernement, l'hôtel de ville, les magasins et les casernes; la plus belle place est la place d'armes, ornée d'une double rangée de pins et du beau bâtiment de la Bourse. Cette ville possède un jardin botanique, une ménagerie peuplée d'animaux rares, un observatoire, un bon collége, plusieurs écoles élémentaires, un hôpital, dont les bâtiments magnifiques peuvent recevoir 600 malades. La population de cette capitale est d'environ 23 000 âmes. Ses environs sont parsemés d'un grand nombre de maisons de campagne appartenant à de riches négociants.

Le Cap est une des principales places fortes de l'Afrique.

Cette ville, fondée en 1652 par Van-Riebeck, fut d'abord peuplée de mauvais sujets exilés de Hollande, de soldats qui avaient obtenu leur congé, de matelots qui, ayant gagné quelque chose à Batavia, avaient pu se dégager du service. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, une foule d'infortunés Français, qu'une mère barbare rejetait de son sein, trouvèrent l'hospitalité en Hollande. Un grand nombre de ces Français allèrent s'établir au Cap : ils peuplèrent même un petit

les formes
ères polies
à les con-
dans cette
répandent
s districts
articulière-
arnée, à la
soumission
clauses de
nnique.
s : les cul-
flu de leurs
nombre de
nque d'au-

l, et en an-
agnes de la
profonde;
isseaux n'y
ste de l'an-
e baie, qui
ie, dans la
placé entre
t coupées à
a Hollande.
et peintes
rrasse. Les
on intérieur

de ville, les
ornée d'une
possède un
vatoire, un
ents magni-
est d'envi-
maisons de

ée de man-
gé, de ma-
du service.
ais, qu'une
. Un grand
me un petit

sont d'une taille gigantesque; les femmes ont le teint le plus frais et les formes les plus majestueuses. On a calomnié leur humanité; mais les manières polies et les arts de la civilisation leur sont étrangers; ils commencent à les connaître par les colons anglais que les concessions gratuites ont attirés dans cette

ca
co
les
né
leu
éc
s'e
ca
M
te
m
en
di
ta
de
m
«
«

m
gl

se
av
ça
G
ba
bl
6 (

—

et
vi
sit
de
gl

Ca
vi
l'o
l'i
de

él
le
ét

canton nommé le *Coin Français*, que leurs descendants habitent encore ; ils n'ont conservé que les noms français défigurés. Notre langue y est presque oubliée, et les usages y sont ceux des Hollandais. L'éducation des Hollandais du Cap est très-négligée ; les jeunes gens parlent assez facilement le français et l'anglais : d'ailleurs peu instruits, ils excellent tous dans les arts d'exercice : quoique très-bons écuyers et adroits chasseurs, les trois quarts de leur vie se passent à fumer ; ils s'endorment même la pipe à la bouche ; ils boivent continuellement du thé, du café et du genièvre. « Les femmes, jusqu'à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, dit M. E. Collin, restent charmantes : des yeux bleus, des cheveux châtain clair, un teint de rose, et leur extrême propreté, voilà des charmes qui font oublier leur mise peu élégante : après cet âge, elles perdent ordinairement leur légèreté ; un embonpoint épais remplace la finesse de leur taille, elles deviennent alors très-dignes de leurs maris, dont le flegme, l'air gauche et la démarche lourde contrastaient auparavant avec leur délicatesse. On trouve au Cap des femmes qui, sous un dehors de simplicité, sont très-aimables et très-instruites. Parny, qui a peint les mœurs du Cap dans de jolis vers, dit dans une note : « Vous êtes accueilli avec un « air d'intelligence et d'amitié qui, parmi nous, signifierait beaucoup. Vos yeux « peuvent s'expliquer en toute assurance, on leur répond sur le même ton. »

En général, une grande simplicité de mœurs, jointe à la plus naïve liberté de manières, distingue le beau sexe hollandais de cette ville ; mais le séjour des Anglais au Cap y a produit un grand changement dans les mœurs.

A 22 kilomètres à l'est de la capitale, se trouve *Constance*, village renommé par ses vins délicats.—Au sud, est la petite ville de *Simon's town*, vers la baie Simon, avec un hôpital militaire et un bel arsenal pour la marine de l'État. — En s'avançant à l'est, on trouve *Caledon*, *Zwellendam*, *Stellenbosch*, dans l'intérieur ; — *Georgetown*, au bord de la mer, ainsi que *Bathurst* et *Port-Elizabeth*, vers la baie Algoa, avec un port très-fréquenté ; — *Uitenhage*, un des lieux les plus agréables de la colonie, au milieu de collines boisées ; — *Graham's town*, jolie ville de 6 000 habitants, la principale de la province de l'Est, à 45 kilomètres de la côte ; — *Graaff-Reynett*, qui porte les deux noms réunis d'un gouverneur néerlandais et de sa femme ; ville toute hollandaise d'une charmante propreté, célèbre par ses vignobles et ses fruits, entourée presque entièrement par la rivière Zondags, et située au milieu du paysage le plus pittoresque, et sous le climat le plus salubre de l'Afrique australe ; — *Somerset*, toute nouvelle, toute formée de maisons anglaises, dans un territoire marécageux.

Quant à la *Cafrerie britannique*, annexée, il y a peu d'années, à la colonie du Cap, dont elle constitue la partie la plus orientale, elle est bornée à l'est par la rivière *Grand-Kei*, du côté de la Cafrerie proprement dite, au sud et au sud-est par l'océan. Elle a deux villes principales : *King-William's town*, son chef-lieu, dans l'intérieur, et *East-London*, sur l'océan, fondée principalement par des soldats de la légion allemande que l'Angleterre avait formée pour la guerre de Crimée.

L'instruction publique compte, dans la colonie du Cap, 170 écoles, avec 17 000 élèves, indépendamment du collége de la ville du Cap, appelé South African College, et de l'école diocésaine de la province du Cap. Des routes nombreuses ont été pratiquées à travers la colonie ; on a percé de toutes parts des montagnes con-

sidérables. Parmi les plus importants travaux de ce genre, on peut citer la passe qui, pratiquée par l'ingénieur Bain, traverse, l'espace de 28 kilomètres, la chaîne de montagnes entre Wellington et Hex-River.

Le commerce de la colonie offre une marche ascendante très-remarquable : les importations étaient, en 1844, de 20 181 475 fr. ; elles étaient, en 1853, de 46 535 950 fr. ; les exportations n'étaient que de 8 426 275 fr. en 1844; elles ont été de 19 293 625 fr. en 1853; dans la première de ces années, la navigation a offert, pour l'ensemble des entrées et des sorties, 1 273 bâtiments, portant 326 773 tonneaux; dans la seconde, 2 075 bâtiments et 640 767 tonneaux.

Un des principaux objets des exportations est la laine, qui est d'une qualité excellente. En 1852, on en a exporté 7 773 505 livres anglaises; en 1856, 14 920 988 livres (6 759 208 kilogrammes). Les vins avaient fourni à l'exportation, en 1852, 11 362 hectolitres, formant une valeur de 584 150 fr.; en 1856, ils en ont fourni une de 32 702 hectolitres, valant 1 776 000 fr. Dans ces quantités, ne sont pas compris les vins de Constance, qui, avec les eaux-de-vie et autres spiritueux, offrent une production de 3 250 000 fr. pour 1857. Les principaux districts qui produisent les vins sont ceux du Cap, de Stellenbosch et de Paarl. Parmi les autres articles importants que produit cette extrémité de l'Afrique et qui ont figuré avec honneur à l'exposition universelle de Paris en 1855, on peut citer la cire végétale, la farine, le maïs, le sucre (particulièrement celui de Natal), le coton, la soie, le guano, le suif, les cuirs, les plantes médicinales.

On exploite en grand les mines de cuivre du plateau des Namaqua.

Le revenu du trésor colonial était, en 1848, de 5 298 425 fr.; en 1853, il s'élevait à 7 029 100 fr.

Le gouvernement de la colonie, fixé par une constitution établie en 1853, se compose d'un gouverneur, d'un conseil législatif et d'une chambre d'assemblée (house of Assembly); les membres de ces deux corps sont élus par les colons; le gouverneur est nommé par la couronne.

L'Église anglicane a, dans la colonie, un évêque métropolitain à la ville du Cap, et un évêque à Graham's town, qui lui est subordonné, ainsi que l'évêque de Natal. L'Église réformée hollandaise compte un grand nombre des habitants.

La colonie du Cap fut enlevée aux Hollandais par les Anglais, en 1795; elle leur fut rendue à la paix d'Amiens; mais les forces britanniques s'en emparèrent de nouveau en 1806, et depuis elle est restée à l'Angleterre.

Cette région est susceptible d'un grand accroissement. Placée sur la route de l'Europe et de l'Inde, les vaisseaux qui franchissent ces mers vont s'y rafraîchir et chercher une nouvelle vie à leurs équipages affaiblis par une longue traversée. Son sol fertile produisant tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme civilisé, elle peut, à la rigueur, se suffire à elle-même. Sous un gouvernement éclairé, la population augmentera, le commerce trouvera un débouché facile aux denrées indigènes, dont un intérêt mieux entendu perfectionnera la culture. Des expéditions de découvertes bien dirigées mettront Le Cap en contact avec l'Afrique centrale, où des richesses nombreuses n'attendent qu'une main active pour être mises à profit. En temps de guerre, Le Cap est le centre d'une station maritime qui, unie aux îles Sainte-Hélène et Maurice, commande la navigation des Indes orientales.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Côte sud-est de l'Afrique, Cafrerie, Mozambique.

Des observations recentes ont démontré que les peuples épars sur la côte du sud-est de l'Afrique, depuis la baie Algoa jusqu'à Quiloa et peut-être au delà, se ressemblent entre eux par des traits physiques qui les distinguent de la race nègre. Le crâne de ces peuples présente, comme celui des Européens, une voûte élevée; leur nez, loin d'être déprimé, s'approche de la forme arquée; mais ils ont les lèvres épaisses du nègre; ils ont les pommettes saillantes du Hottentot; leur chevelure crépue est moins laineuse que celle du nègre; leur barbe est plus forte que celle du Hottentot; un teint brun ou gris de fer semble encore les séparer de la race nègre. Quoique peu connus, les idiomes de ces peuples offrent des indices de ressemblance. Les esclaves de Mozambique comprennent plusieurs mots de la langue setchouana. Les habitants des environs de Quiloa désignent la Divinité sous le même nom que les Betchouana. Dans tous ces dialectes, on reconnaît des mots empruntés de l'arabe. L'usage de la circoncision s'est également introduit chez toutes ces nations, qui paraissent avoir reçu leur civilisation de l'Abyssinie et de l'Arabie.

Comment désigner cette race? Le hasard a rendu commune à un assez grand nombre de ces peuples une appellation arbitraire. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, les navigateurs lusitaniens trouvèrent les habitants de la côte orientale de l'Afrique plus avancés en civilisation à mesure qu'ils remontaient vers le nord, où les Arabes avaient porté leurs mœurs et leur croyance. Ces mahométans désignaient sous le nom vague de *Cafres* ou *hérétiques* tous les naturels des pays où la religion musulmane n'était pas introduite. Dans le *Cafarah* ou la *Cafrerie,* les géographes arabes comprenaient tout l'intérieur de l'Afrique. La Cafrerie pouvait ainsi toucher à la Nigritie, border l'océan Indien depuis Zeïlah jusqu'à Brava, et atteindre de nouveau les bords de la mer au sud de Sofala. A mesure que les noms particuliers des royaumes et des peuples ont été connus des Européens, l'étendue de la Cafrerie a été diminuée sur les cartes, et ce nom a fini par disparaître. Cependant, lorsque les Hollandais du Cap, en reculant petit à petit les bornes de leur colonie à l'est, eurent l'occasion de mieux faire connaître leurs voisins, à peu près oubliés, ils adoptèrent la dénomination arabe,

transmise par les écrivains portugais, pour l'appliquer particulièrement aux tribus avec lesquelles ils étaient en relation immédiate.

Nous pensons que l'on peut provisoirement employer le nom de *Cafres* pour désigner la race dominante et probablement indigène de l'Afrique australe orientale, tandis qu'il y aurait de l'inconvénient à l'appliquer à une peuplade en particulier. Nous diviserons la Cafrerie en deux parties : 1° la *Cafrerie maritime* ou *proprement dite,* au milieu de laquelle est enclavée la colonie de Natal, et dont l'extrémité sud est devenue la Cafrerie britannique, déjà mentionnée avec la colonie du Cap; elle s'étend depuis la Grande rivière du Poisson jusqu'à la baie de Lagoa; — 2° la Cafrerie intérieure, qui s'avance, au nord et au nord-est de la Hottentotie, jusqu'à des limites qu'il est impossible de préciser. Elle comprend le pays des Betchouana, des Makololo, etc.

Les nations cafres occupent une des régions les plus mal connues du globe. Nous y voyons, derrière une côte marécageuse, malsaine, mais fertile, s'élever des chaînes de montagnes imparfaitement examinées, qui paraissent se diriger parallèlement à la côte, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est. Ces chaînes sont interrompues et traversées par plusieurs rivières. Parmi ces montagnes, on distingue, dans le sud, le *Witteberg*, le *Drakenberg* ou *Kathlamba,* et, plus loin dans l'intérieur, les montagnes *Bleues* ou les monts *Malouti* ou *des Pics ;* dans le nord, les monts *Lupata,* qu'on a fastueusement et ridiculement appelés l'*Épine du Monde.*

Parmi les cours d'eau, le plus important est le *Zambèze* ou *Zambési,* qui porte, dans une partie considérable de son cours, le nom de *Liambây;* nous reparlerons plus loin de ce fleuve remarquable et des découvertes qu'y a faites récemment le docteur Livingstone. On distingue ensuite le *Limpopo,* qui, après un grand circuit vers le nord, paraît se jeter dans la baie de Lagoa sous le nom de *Manice* ou de fleuve du *Roi-George.*

Le lac *Ngami,* dans la Cafrerie intérieure, est le centre d'un bassin où circulent les grandes rivières *Téoghé, Zouga, Tchobé,* et autres cours d'eau considérables dont nous ferons plus loin la description. Remarquons seulement ici que cette partie de la Cafrerie offre un réseau presque inextricable de rivières qui se mêlent et se confondent par de nombreux bras, et qui, à l'époque des pluies, ne forment presque qu'un lac général.

Suivant l'observation du docteur Livingstone, la partie de l'Afrique que nous appelons Cafrerie propre et pays des Betchouana peut être divisée en 3 zones longitudinales (c'est-à-dire étendues du nord au sud), présentant, chacune, un caractère propre de climat, d'aspect et de population. La zone orientale est assez généralement montagneuse et revêtue des plus beaux végétaux (*strelitzia, zamia horrida, portulacca afra, schotia speciosa, euphorbia, aloe arborescens,* etc.). De belles rivières au cours rapide l'arrosent; des pluies annuelles y tombent abondamment ; les habitants (Cafres proprement dits, Zoulou, etc.) sont grands, musculeux, bien faits, intelligents, énergiques et braves : ce sont enfin, de magnifiques sauvages.

La seconde zone, qui embrasse les parties centrales du cône africain austral, est composée de vastes plaines, entrecoupées seulement de faibles collines. Il n'y a

presque pas d'eaux courantes; les pluies y sont rares; les sécheresses s'y font cruellement sentir. Les habitants, les Betchouana, quoique appartenant à la souche cafre et partageant le goût des tribus orientales pour la vie agricole et pastorale, sont bien plus timides, et leur développement physique est fort inférieur.

La zone occidentale est encore plus plate que celle du milieu et ne se relève qu'au bord même de l'océan; elle comprend le grand désert de *Kalahari*, qui a très-peu d'eau, mais n'est cependant pas dépourvu d'une belle végétation.

La cause probable du peu de pluie qui tombe dans les plaines intérieures, c'est que les vents d'est sont les vents dominants de toute cette partie de l'Afrique : l'humidité atmosphérique qu'ils puisent sur l'océan Indien se dépose tout entière sur les montagnes de l'est.

Nos regards, dans la Cafrerie propre, se porteront d'abord sur l'intéressante *colonie anglaise de Natal*, qui doit son nom à la baie principale qu'elle possède et qui fut elle-même ainsi nommée parce qu'elle fut découverte le jour de *Noël*, en 1498, par Vasco de Gama. Cette colonie s'étend sur la côte de l'océan Indien, entre la rivière *Umsimkoulou*, au sud, et la rivière *Toughéla*, au nord; elle a pour bornes à l'ouest les monts *Kathlamba* ou *Drakenberg*. Les rivières *Umkomansi*, *Umgheni* et *Umvoti* la traversent de l'ouest à l'est.

La colonie est divisée en 6 comtés : *D'Urban*, *Victoria*, *Pietermaritzburg*, *Umvoti*, *Weenen*, *Klip-River*. Un assez grand nombre de tribus cafres y sont répandues, particulièrement de la famille des Zoulou.

La ville de *D'Urban*, la plus considérable de la colonie et le principal entrepôt du commerce (car c'est le seul port qu'on y trouve), est sur la côte nord de la baie ou port Natal, dont l'entrée, trop étroite, est protégée par un môle. Elle a été ainsi appelée en l'honneur d'un gouverneur anglais. Le chef-lieu de la colonie est la petite ville de *Pietermaritzburg*, dans l'intérieur.

Le gouvernement de Natal a été formé en 1845; le noyau en a été un territoire enlevé aux Boers hollandais sortis du Cap, qui s'étaient réunis autour du port Natal pour fonder une république indépendante de l'Angleterre, mais qui, obligés enfin de quitter ce littoral, après une vigoureuse résistance, sont allés s'établir à l'ouest des monts Drakenberg.

La terre de Natal, parsemée de bois et coupée de prairies magnifiques, a un climat très-sain, exempt de la variabilité qui nuit à la température du Cap; les brises alternatives de terre et de mer y répandent une agréable fraîcheur. La température moyenne de l'hiver est de + 15°, 6, et celle de l'été, de 29°, 4.

La prospérité de cette colonie est extrêmement rapide : ses revenus s'élevaient, en 1846, à 76 850 fr.; en 1853, à 701 750 fr.; l'ensemble des exportations et des importations a offert, dans cette dernière année, un total de 3 000 000 de fr.; il y a eu 90 000 fr. de laines exportées. La population est de 120 000 habitants, dont 7 000 blancs, le reste Zoulou et autres Cafres. On y récolte du coton, du café, du sucre, de l'indigo, du safran, du maïs, l'*holcus saccharatus*. Les bois de construction et les mines de houille enrichissent, en outre, ce pays, où les troupeaux abondent d'ailleurs. Les animaux errent en troupeaux immenses; les plus remarquables sont les éléphants, les antilopes, les rhinocéros, l'hippopotame.

On a prétendu retrouver dans la Cafrerie la licorne, ou le *monocéros* des an-

ciens; circonstance qui, si elle pouvait être démontrée, jetterait un grand intérêt sur cette région. Un auteur estimable du XVIe siècle (Garcias) a rapporté que les premiers navigateurs portugais virent, entre le cap de Bonne-Espérance et le cap Corrientes, un animal qui avait la tête et la crinière d'un cheval, avec une seule corne, mobile. C'est précisément dans cette même région que de bons observateurs modernes ont remarqué un grand nombre de dessins d'un animal unicorne; tous les rochers de Camdebo et de Bambo en sont couverts (1); les colons hollandais affirment avoir vu de ces animaux vivants, et en avoir tué quelques-uns; ceux-ci ressemblaient à des couaggas ou chevaux sauvages; la corne était seulement adhérente à la peau. Ces témoignages positifs, mais malheureusement provenant de témoins peu instruits, sont cependant corroborés par le rapport de Barthema, qui, dans le XVe siècle, vit à La Mecque deux licornes semblables à des antilopes; elles étaient venues d'*Éthiopie*, envoyées par un prince de ce pays, qui y attachait le plus grand prix. Les anciens ont sans doute parlé de leur *monocéros* d'une manière souvent fabuleuse et toujours vague; cependant ils le comparent unanimement à un cheval pour le corps, à un cerf pour la tête (2); ce qui prouve qu'ils ont eu en vue un animal différent du rhinocéros. Outre cet unicorne semblable à un cheval, les anciens nomment encore distinctement l'*âne unicorne*, auquel ils attribuent une grande taille, une corne rayée de blanc, de noir et de brun, une extrême vitesse, l'amour de la vie solitaire (3) : ils le font *solipède*, comme le cheval unicorne; circonstance qui répond à l'objection systématique des anatomistes, tirée de l'analogie des animaux à pied bifourchu qui tous ont deux cornes. D'ailleurs cette objection de nos savants infaillibles n'est pas tout à fait solide, puisque d'abord il existe des antilopes chez qui les deux cornes sortent d'une base commune élevée de deux pouces au-dessus de la tête (4); or, qui peut donc empêcher la nature de prolonger cette unité depuis la base jusqu'à la pointe? En outre, les rapports de ceux parmi les modernes qui prétendent avoir vu la licorne, tranchent cette difficulté en représentant la corne comme adhérente seulement à la peau, à l'instar de celle du rhinocéros.

L'existence de la licorne n'est donc pas impossible, comme on l'a dit, mais elle n'est pas non plus prouvée, ni même très-vraisemblable : cette race, comme tant d'autres, a pu s'éteindre; mais, que cet animal existe ou n'existe pas, les peintures qui le représentent sur les rochers de l'Afrique australe n'en sont pas moins des monuments curieux; elles concourent à prouver les anciennes liaisons civiles de la Cafrerie avec l'Asie; car l'image de la licorne était, chez les Perses et chez les Hébreux, le symbole du pouvoir monarchique; c'est comme tel qu'il figure sur les monuments de Persépolis.

La tribu qui se présente la première, en remontant la côte de la Cafrerie indépendante du sud au nord, est celle des *Kosa, Koussa* ou *Amakosa*. C'est une des plus remarquables nations des Cafres proprement dits. Lichtenstein et Alberti sont les premiers qui nous l'ont bien fait connaître. Le sol des Kosa est extrêmement fertile. Les bords des rivières et les coteaux y sont couverts de mimoses, d'aloès,

(1) *Sparrmann*, Voyage au Cap; *Barrow*, Voyage à la Cochinchine. — (2) *Onesicrit.*, ap. *Strab.*, XV; *Plin.*, VIII. — (3) *Ctesias*; *Arist.*, Hist. Anim.; *Plin.*, XI. — (4) *Barrow*.

d'euphorbes et d'arbres de haute futaie, ou de halliers presque impénétrables. On nomme, parmi les végétaux, une espèce de roseau très-propre à étancher la soif, quoiqu'il croisse dans les eaux saumâtres. Les dunes, à l'embouchure du Grand-Kei, produisent du pisang sauvage en grande abondance. Il n'est pas rare de rencontrer des rayons de miel dans les fentes des montagnes, dans les creux des arbres, dans les fourmilières abandonnées. Dans le sud particulièrement, il y a d'excellents pâturages pour le gros et le menu bétail. Plus au nord, l'herbe contient trop d'acide et durcit en mûrissant : aussi le sud nourrit-il plusieurs espèces d'antilopes et d'autres espèces de gazelles, une quantité incroyable de chamois, de nombreux troupeaux de chevreuils, d'élans, de chevaux sauvages, de sangliers, d'autruches, ainsi que des paons, des pintades, des oies, des canards et d'autres oiseaux aquatiques. Ces animaux paisibles y sont poursuivis par des lions, des panthères, des loups, des chacals et une multitude d'oiseaux de proie. Les éléphants et les hippopotames paraissent habiter le nord de préférence.

L'hiver du pays des Kosa n'est pas toujours aussi pluvieux qu'au Cap; le thermomètre centigrade s'élève rarement au-dessus de 21 degrés, et ne descend presque jamais au-dessous de 10; pendant tout le reste de l'année, il varie de 21 à 32 degrés : cependant, au plus fort de l'été, les orages sont quelquefois annoncés par des bouffées de vents brûlants, qui font monter tout à coup le thermomètre à 35 degrés et au delà.

Les Kosa ont en général la stature haute, la tête belle, les formes régulières, la taille svelte, les bras musclés, tous les membres parfaitement développés, le port noble, l'attitude vigoureuse, la démarche ferme et assurée. La couleur de leur peau est un gris noirâtre, ou de fer nouvellement forgé, qui ne déplaît qu'au premier abord. Mais, pour renchérir sur la nature, ils se peignent encore, non-seulement le visage, mais tout le corps, en se frottant d'une couleur rouge délayée dans l'eau, à laquelle les femmes ajoutent souvent le suc de quelque plante odoriférante. Afin de mieux fixer cet enduit, on le recouvre, lorsqu'il est séché, d'une couche de graisse ou de moelle, qui, en le pénétrant, l'attache intimement à la peau, et rend celle-ci plus souple. Le rouge en général est la couleur favorite des Cafres. Leurs cheveux sont noirs, courts, laineux, rudes au toucher et réunis en mèches éparses. Il est rare de voir un de ces Cafres avec une barbe pleine; ordinairement le menton seul est semé de petits flocons : il en est de même des autres parties du corps.

Les femmes, beaucoup plus petites, atteignent rarement la hauteur d'une Européenne bien faite ; mais, à la différence de la taille près, elles sont aussi bien dessinées que les hommes. Tous les membres d'une jeune Cafre ont ce contour arrondi et gracieux que nous admirons dans les antiques. Leur gorge élastique a les plus belles formes; le contentement, la gaieté, se peignent sur leur physionomie. Les deux sexes ont la peau unie et parfaitement saine. Le phénomène découvert d'abord chez les Hottentotes, et qui a donné naissance à tant de contes absurdes, existe de même chez les femmes de la Cafrerie ; seulement le prolongement des nymphes y est beaucoup moindre. Du reste, grâce à leur manière de vivre simple et naturelle, on ne voit pas de Cafres contrefaits ou difformes. De nombreux troupeaux de vaches leur fournissent en abondance du laitage, qui fait

leur principale nourriture. Ils le mangent toujours caillé, et le conservent dans des paniers de jonc d'un travail admirable. Leurs autres aliments sont la viande, ordinairement rôtie ; le millet, le maïs et les melons d'eau, qu'ils apprêtent de plusieurs manières. Ils manquent entièrement de sel, et ne le remplacent par aucun autre assaisonnement. L'eau est leur unique boisson. Ce n'est que rarement qu'ils préparent une boisson enivrante avec de la farine de millet fermentée. Il n'est pas possible de les engager à manger de la chair des cochons domestiques, des lièvres, des oies ou des canards, ni d'aucune espèce de poisson. Leur demande-t-on la raison de cette répugnance, ils répondent que les cochons se nourrissent de toutes sortes d'immondices; qu'après avoir mangé du lièvre on devient fou; que les oies et les canards ont un cri désagréable et ressemblent aux crapauds; enfin que tous les poissons appartiennent à la race des serpents. Tous ont un goût passionné pour le tabac.

Les Kosa sont très-actifs. Il n'est pas rare, par exemple, qu'une compagnie d'entre eux s'obstine à poursuivre un éléphant plusieurs jours de suite, même au péril de leur vie ; cependant ils n'en mangent pas la chair, et les dents, qui en font la dépouille la plus précieuse, sont la propriété du chef de la horde, et doivent lui être présentées. Ils ont un goût particulier pour les longs voyages, qu'ils entreprennent souvent sans autre motif que d'aller voir leurs amis, ou même uniquement pour voyager et faire quelque chose. Après une course de 30 à 40 lieues, achevée en aussi peu de temps qu'il est possible, ils ne donnent aucune marque de lassitude extraordinaire, et une légère récompense suffit pour les engager encore à danser.

Leurs habits sont faits de peaux de mouton ou de veau, qu'ils savent préparer avec beaucoup d'art, qu'ils cousent avec du fil en fibres d'animaux, et qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Des anneaux d'ivoire, qu'ils portent au bras gauche, sont leur principal luxe. Toutes les femmes ont le dos, le bras et le milieu de la poitrine sillonnés de lignes parallèles, à égale distance. Ces incisions, qui, dans leur opinion, servent à relever la beauté, se font en introduisant un poinçon, en guise de bistouri, sous l'épiderme, qui se déchire à mesure qu'on relève le poinçon.

Il règne beaucoup d'ordre dans les ménages. La pluralité des femmes est permise, mais il n'y a que les gens aisés qui en prennent deux, et rarement davantage. Les femmes en général sont très-fécondes ; cependant on trouve le plus d'enfants chez celles qui ne partagent pas la possession de leur mari avec une autre, et la polygamie n'y favorise pas la population autant qu'on pourrait le croire. L'habitation de chaque famille consiste en une cabane de forme circulaire et très-basse; sa construction est l'ouvrage de la mère et de ses filles. Le bétail tient lieu de tout au Cafre ; il est, pour ainsi dire, l'unique objet de ses pensées et de ses affections. Ce sont les vrais Arcadiens de Théocrite. Quelquefois le beuglement particulier d'une vache a quelque chose de si flatteur pour l'oreille d'un Cafre, qu'il n'a pas de repos qu'il n'en ait fait l'acquisition, et que, pour l'avoir, il la paye beaucoup au-dessus de sa valeur. Aussi le chien le mieux dressé n'obéit-il pas plus ponctuellement à son maître que les bêtes à cornes n'obéissent, chez les Cafres, à la voix de leur conducteur. Un coup de sifflet arrête soudain un nombreux troupeau de bœufs ; un autre coup de sifflet suffit pour le remettre en mouvement.

La culture des terres fournit aussi aux Cafres une partie de leur subsistance : les femmes sont chargées de cette besogne.

A l'âge de douze ans, les enfants des deux sexes reçoivent une sorte d'éducation auprès du chef de la horde. On les partage en bandes qui se relèvent à mesure que le service l'exige. Les garçons sont chargés de la garde des troupeaux, en même temps que les officiers publics les exercent à lancer le javelot et à manier la massue. Les filles apprennent, sous les yeux des femmes du chef, à faire des habits, à préparer les aliments, et, en un mot, à s'acquitter de tous les travaux de la hutte et du jardin.

La circoncision est généralement en usage chez les Cafres; on la pratique à l'âge où le jeune homme approche de la puberté, sans y attacher aucune idée religieuse.

Les enfants traitent leurs parents avec beaucoup d'égards, et leur montrent pendant toute la vie une soumission respectueuse. Les femmes ne prennent régulièrement aucune part aux délibérations qui ont pour objet les intérêts généraux de la horde; mais, en temps de guerre, lorsqu'on craint pour la vie des ambassadeurs, on députe des femmes pour transmettre des propositions d'accommodement à la horde ennemie ; on est sûr qu'il ne leur sera fait aucun mal.

Un sentiment universel de bienveillance unit tous ces Cafres, et chaque individu considère le tort fait à un autre comme s'il était fait à lui-même; ils s'entr'aident dans le besoin avec un dévouement sans bornes. Quoique très-intéressés, ils mettent la plus grande bonne foi dans le commerce. L'hospitalité est à leurs yeux un devoir sacré qu'ils s'empressent de remplir avec la plus aimable prévenance : tout étranger est accueilli et fêté ; on va, dit-on, jusqu'à lui donner une compagne pour la nuit.

Les Kosa ont un penchant décidé pour le calme de la vie pastorale; ils ne balancent cependant pas à prendre les armes quand il s'agit de défendre ou de faire valoir certains droits réels ou imaginaires. Leurs armes sont la zagaie ou la hassagaie, espèce de lance longue de 4 à 5 pieds, armée d'un fer d'un pied, qu'ils savent lancer jusqu'à la distance de 50 à 60 pieds; le bouclier et la massue, qu'ils manient avec une dextérité surprenante.

Le Cafre tient dans la main gauche un faisceau de zagaies, qu'il lance l'une après l'autre de la droite en courant sur son adversaire; il empoigne la dernière pour frapper à bout portant. Dans une représentation de leur manière de combattre qu'ils donnèrent à Lichtenstein, « ils se mirent d'abord en ligne, dit ce voyageur, et imitèrent, avec des efforts aussi violents qu'animés, l'action de décocher le javelot en évitant les coups de l'ennemi. A cet effet, ils changent continuellement de position, sautent à droite et à gauche en poussant de grands cris, se jettent par moments contre terre, et se relèvent soudain avec une vigueur prodigieuse pour lancer un nouveau trait. L'agilité et la prestesse de leurs mouvements, la variété et la succession rapide des plus belles attitudes, la superbe taille, les formes gracieuses et la nudité des athlètes rendirent le spectacle aussi neuf qu'intéressant. » Avant de commencer les hostilités, l'agresseur envoie à son adversaire des hérauts d'armes portant devant eux une queue de lion qui indique leur qualité et la nature du message dont ils sont porteurs. Lors-

que l'armée de celui qui a déclaré la guerre est arrivée à proximité du camp de l'ennemi, elle fait halte, et envoie de nouveau des hérauts pour l'avertir de son approche. Si celui-ci n'a pas encore rassemblé toutes ses forces, il en informe son adversaire, qui est obligé d'attendre que l'autre ait complété son monde, et soit prêt à le combattre. C'est surtout à leurs voisins du nord-ouest, les Bosjesmans, qu'ils font une guerre perpétuelle; ils les traitent comme des bêtes féroces, les suivent à la piste, pour en découvrir les repaires, et massacrent impitoyablement ceux qui tombent entre leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe.

Très-passionnés pour la chasse, ils y vont par troupes nombreuses; les filles nubiles et les femmes assistent même quelquefois à ces parties, qui durent jusqu'à deux ou trois mois. Pour forcer un lion, ils commencent par former un cercle autour de lui, et se rapprochent peu à peu du centre. L'animal blessé ne manque pas de se précipiter sur l'un des chasseurs, qui l'évite en se jetant soudainement à terre, et en se couvrant de son bouclier; alors les autres accourent et percent l'animal de leurs zagaies. Le vainqueur rentre en triomphe dans son hameau. La chasse des éléphants est la plus pénible. Rarement les Cafres parviennent à les percer assez profondément pour rendre la blessure mortelle.

Le divertissement qu'ils affectionnent le plus est une danse extrêmement uniforme, raide et bizarre. Ils s'y accompagnent d'un chant fort désagréable. Le seul instrument de musique que l'on ait vu chez eux consistait en une baguette, sur laquelle était tendue une corde à boyau.

Les Cafres sont divisés en tribus soumises à un *ukumkani* ou roi, et subdivisées en tribus moindres sous le commandement d'*inkase inkulis*, chefs; puis ces dernières sont enfin partagées en plus petites sous les ordres d'*inkoses* ou chef de *kraals* (bourgades); ils portent un grand attachement à leurs chefs, et sont excessivement soumis et subordonnés.

Lorsque plusieurs hordes se trouvent rassemblées dans un même canton, elles ont à leur tête un chef suprême, considéré comme le souverain du canton. Les chefs exercent un pouvoir presque absolu; en cas d'injustice ou d'usurpation, le conseil fait des remontrances au nom du peuple.

Le droit du plus fort ne règne pas chez les Cafres; il n'est permis à personne d'être son propre juge, excepté le cas où un homme surprend sa femme en adultère. Malheureusement l'exemple de la corruption européenne exerce déjà une influence funeste sur les mœurs de ce peuple pasteur. L'arrogance des colons, les fraudes commises dans le trafic, l'abus de la force, joint aux instigations de quelques mauvais sujets de la colonie et à celles des Hottentots révoltés, ont amené des guerres désastreuses entre les Kosa et les colons; guerres qui ont laissé un ressentiment profond et funeste : cependant rien de plus facile que de traiter avec ces peuples, en invoquant leur équité naturelle.

L'arithmétique des Kosa se borne à l'addition, qu'ils font en comptant sur les doigts; ils manquent de signes pour retenir les dizaines. La plus grande mesure du temps est pour eux le mois lunaire; mais il en résulte bientôt une addition qui outre-passe les bornes de leur arithmétique; ils sont hors d'état de déterminer, pour le passé comme pour l'avenir, une étendue de temps un peu considérable; ils réussissent mieux à indiquer avec précision une heure de la journée;

ils étendent le bras vers l'endroit où le Soleil se trouve alors sur l'horizon. C'est à cette ignorance de calcul et à la nullité absolue de chronologie qui en résulte, qu'il faut attribuer le défaut de renseignements sur leur origine et sur l'histoire de leur nation; tout ce qu'ils en savent se réduit littéralement à ceci : « Dans le pays où le Soleil se lève, était un antre d'où sont sortis les premiers Cafres, et en général tous les peuples et les premiers animaux de toutes les espèces : en même temps, parurent le Soleil et la Lune pour éclairer la terre, les arbres, l'herbe et les autres végétaux, pour nourrir les hommes et les bêtes (1). »

(1) Nous compléterons la description des Cafres proprement dits par l'extrait suivant de la *Southern Africa*, de M. *Francis Fleming*.

« Les Cafres ont pour vêtements des kaross, espèces de longs manteaux dont ils se drapent gracieusement; ils sont fous d'ornements brillants, et portent en profusion des bagues, des colliers et des bracelets du poignet au coude; ils ont une ceinture à laquelle est suspendu leur sac à tabac et une poche où ils renferment toutes leurs richesses : de l'argent, des boîtes, des médailles, des boutons, des aiguilles, etc., etc.; ils sont très-fumeurs, et se servent de pipes qu'ils fabriquent eux-mêmes et qu'ils appellent *il'quonaova*. Ces pipes sont en bois brun taillé et travaillées avec une pointe de hassagaie ou de lance; le fourneau est orné de devises et de figures d'oiseaux ou d'animaux. L'usage le plus répandu en Cafrerie est de demander du tabac; les hommes des tribus d'Amakosa saluent les étrangers en leur disant : « Ouatou-baas! azali toubac. » Bonjour, maître, donnez-moi un peu de tabac.

« Les Cafres prisent aussi beaucoup, mais d'une façon bien plus propre que les Européens; leurs tabatières sont de différentes formes, très-ornées de sculptures, avec une aiguille pointue pour remuer le tabac trop sec et une cuiller en ivoire avec laquelle ils portent la poudre à leurs narines et dont ils se servent ensuite pour enlever tout ce qui reste extérieurement; puis ils prennent une petite brosse attachée à la tabatière et se nettoient consciencieusement le nez.

« La poitrine des femmes cafres est très-développée, et elles se servent de cette disposition physique pour simplifier l'allaitement de leurs enfants et pouvoir se consacrer à leurs devoirs maternels tout en marchant ou en travaillant. L'enfant est toujours à poste fixe établi dans un sac placé sur leur dos; quand la faim le tourmente et que ses mouvements deviennent trop brusques, la mère, sans s'arrêter, lui passe gracieusement par dessous son bras le réservoir naturel de l'alimentation première et fait couler dans sa bouche le lait nécessaire par une pression continue du coude; quand l'enfant est assez grand pour se tenir debout dans le sac, la mère change son mouvement, et c'est par-dessus son épaule que le petit peut boire à son aise en remplaçant lui-même par la pression de ses bras l'action du coude maternel; de cette façon, les mains sont libres et les travaux ne sont pas retardés.

« Les femmes cafres sont généralement jolies et bien faites; elles portent sur la tête un mouchoir aux brillantes couleurs, au cou un collier appelé *amecklate*, autour du corps un kaross et, par-dessous, un *encyis* ou petit jupon; quand elles voyagent, elles ont en outre un grand manteau, couvert de bandes de cuir de trois à quatre pieds de longueur, orné de boutons brillants; le nombre de ces boutons équivaut généralement à celui des bœufs que le mari possède dans son kraal. La polygamie est très-répandue, et chaque homme a, pour le moins, quatre ou cinq femmes. Malgré leur état sauvage et la licence permise par les mœurs barbares, on sent que, si la civilisation pénétrait chez eux et s'ils entendaient quelques-unes des grandes vérités morales du christianisme, les Cafres deviendraient un peuple véritablement remarquable. Leurs huttes sont très-grandes, très-élevées, et construites d'une façon bizarre : ils prennent de hauts bambous de 6 à 7 mètres de longueur, les fixent fortement en terre en un cercle dont le diamètre est d'environ 7 mètres, puis ils les relient tous par le haut; ils remplissent les interstices de menus branchages, de terre, de mousse et d'herbe; ils laissent une ouverture de 1 mètre de hauteur sur 66 centimètres de largeur, qui est à la fois une porte, une fenêtre et une cheminée; au centre,

Les *Tambouki* ou *Amatimbou* et les *Amampondo* ou *Amaponda* habitent à côté des Kosa et ont les mêmes mœurs.

Les *Amahoach* sont un peu plus au nord, vers les limites méridionales de la colonie de Natal, sur la côte.

En s'enfonçant dans l'intérieur, derrière les monts Drakenberg, on trouve les *Basouto,* qui sont en grande partie compris dans les limites de la nouvelle république du Fleuve-Orange. Les missionnaires protestants français et anglais ont formé chez eux un grand nombre d'établissements destinés à la conversion de ces indigènes, et ce n'est pas sans succès. *Thaba-Bossiou* passe pour la capitale des Basouto.

Cette nation compte, parmi ses tribus, les Batau, les Bapouti, les Makolokoué, les Mantati, et diverses peuplades des monts Malouti. Quelques-unes de ces tribus étaient anthropophages ; mais Mohech, célèbre chef des Basouto, a, de nos jours, fait cesser cet odieux usage. Chez les Basouto, les hommes travaillent à la culture du sol aussi bien que les femmes, ce qui est rare dans le sud de l'Afrique.

Les *Bakoni,* au nord des Basouto, se partagent en de nombreuses tribus, qui, possédant un sol exposé à d'abondantes pluies, cultivent beaucoup de grain.

Les Basouto et plusieurs des peuples placés à l'ouest des monts Drakenberg, sont, suivant M. Delegorgue, réunis sous le nom de *Makatisses.*

Au nord de la colonie de Natal, habitent les *Zoulou* ou *Amazoulou,* placés au-dessous des autres Cafres par leurs manières de vivre, qui les font, dit M. Fr. Fleming avec un peu d'exagération peut-être, ressembler plus à des singes qu'à des hommes. « Quand il pleut, ajoute ce voyageur, ils se réfugient dans des rochers, sur des arbres, ou s'enfouissent dans des trous qu'ils creusent dans la terre avec leurs ongles, ou plutôt avec leurs griffes; en un clin d'œil le trou est fait, et ils disparaissent complétement comme des taupes. Ce qui les a fait surnommer par les Anglais *Earthmen* (les hommes de la terre). On ne sait quelles sont les maladies qui règnent parmi eux, mais il est certain cependant qu'ils ne connaissent aucun traitement chirurgical ou médical, et que le seul moyen qu'ils emploient pour combattre la maladie ou résister à la mort est de se couper les phalanges des petits doigts. »

Du reste, ils sont renommés par leur honnêteté. Leur idiome est doux. Leurs rois règnent avec le despotisme le plus absolu.

Suivant M. Delegorgue, les Amazoulou sont braves, généreux, hospitaliers.

Les *Mapouta,* les *Inyak,* les *Makazane,* les *Timby,* se trouvent dans le voisinage de la baie de Lorenzo-Marquez, à laquelle un lac maritime, situé sur son bord septentrional, a fait donner le nom portugais de baie *de Lagoa,* c'est-à-dire

une grosse pierre pour foyer; tout autour, des nattes et des peaux, et voilà la hutte qui sert à abriter une trentaine de naturels. Nattes, paniers, pots de terre, écuelles à lait, bouteilles, etc., etc., sont l'ouvrage des femmes ; les hommes se réservent la fabrication des pipes, des tabatières, des hassagaies, des kaross, des cuillers, etc. Ces travaux se font, dans l'intérieur des cabanes, pendant les froids ou les pluies.

« Les Cafres sont assez habiles à travailler le fer; ils établissent des forges au bord des ruisseaux, et, avec des instruments grossiers, parviennent à confectionner de bons coutelas et d'excellentes pointes de hassagaies. »

de la Lagune. On l'a quelquefois confondue avec la baie d'Algoa, située huit degrés plus au sud. Les fertiles rivages de cette belle et grande baie ont souvent tenté l'ambition des Européens; l'établissement qu'on pourrait y former exporterait de grandes quantités d'ivoire.

Des Boers hollandais, émigrés du Cap, puis obligés de quitter la terre de Natal, sont allés fonder deux républiques à l'ouest des monts Drakenberg, dans les bassins supérieurs des fleuves Orange et Limpopo.

Est-ce par un pur amour de la liberté qu'ils se sont soustraits à la domination britannique? Est-ce, comme le disent les Anglais, par dépit de voir émanciper leurs esclaves hottentots par les lois de la Grande-Bretagne? Quoi qu'il en soit, ils ont aujourd'hui deux petits États très-florissants : l'un est la république *Transvaalienne*, l'autre la république du *Fleuve-Orange*.

La république Transvaalienne s'étend depuis le Vaal (Ky-Gariep), au sud, jusqu'au Limpopo, au nord; mais quelle est la partie inférieure du cours de ce Limpopo? Est-ce la rivière de Sofala, celle de Sabia ou l'Inhambane? Ou n'est-ce pas plutôt celle qui arrive à la côte sous le nom de Manice?

A l'est, la république est bornée par les monts Drakenberg ou Kathlamba; à l'ouest par la rivière Meriqua, qui paraît être la partie supérieure du Limpopo. *Potschefstrom* est la capitale de ce petit État. Parmi les peuplades betchouana qui habitent le sud de la république, on distingue les *Baharoutsi*.

La république ou *Free-State* du Fleuve-Orange s'étend entre les deux grandes branches supérieures de l'Orange, le Ky-Gariep et le Nou-Gariep, qui est considéré comme l'Orange proprement dit; les monts Drakenberg le limitent aussi à l'est. *Bloemfontein* est la capitale. Les Basouto habitent dans la partie orientale de cet État; les missions évangéliques de Paris ont formé chez eux plusieurs intéressants établissements, tels que *Béthulie, Hébron, Moriah, Cana*, etc. On nomme *Calédon* la partie la plus méridionale du Free-State; on y trouve des mines d'or près de la station de *Smithfield*.

Les *Likoya* habitent à la fois dans le nord de la république du Fleuve-Orange et dans le sud du Transvaal.

Un triste fait diminue le prestige de la noble indépendance que sont venus chercher les Boers dans ces lieux reculés : c'est qu'ils font des chasses aux esclaves chez les populations voisines, particulièrement chez les Betchouana. N'ont-ils fui le joug d'une grande nation que pour en imposer un bien autrement cruel et injuste aux pauvres Africains?

Pénétrons maintenant au cœur de l'Afrique australe; visitons cette intéressante nation des *Betchouana* ou *Betjouana*, qui occupe un vaste espace entre la Hottentotie et le lac Ngami et entre les monts Kathlama et le désert de Kalahari.

Leur nom, qui s'écrirait peut-être mieux *Batchouana*, paraît dérivé du mot *Tchouana*, signifiant *égaux*, et du pronom préfix *ba* (eux).

Un des désavantages de leur climat, comme nous l'avons dit, c'est la rareté des pluies. Il paraît, du reste, que le régime des pluies et des eaux s'est modifié considérablement dans cette partie de l'Afrique. Autrefois les unes et les autres y étaient, semble-t-il, beaucoup plus considérables. La plus précieuse richesse des Betchouana, ce sont les vaches, et ils demandaient au docteur Livingstone si la

reine Victoria, dont le voyageur leur vantait la puissance, possédait beaucoup de vaches.

Parmi les animaux de cette partie de l'Afrique qui devraient être domestiques en Europe, on remarque l'éland, qui est la plus belle de toutes les antilopes, et qui pourrait embellir nos parcs et nous offrir sa chair succulente. Le nakong est aussi une nouvelle espèce d'antilope, qu'a fait connaître le docteur Livingstone.

Les insectes dits balayeurs, répandus chez les Betchouana, sont parmi les plus utiles qu'on puisse voir. Partout où ils sont communs, les villages sont d'une parfaite propreté : car, attirés par l'odeur des excréments animaux, ils les roulent en boules aussi grosses souvent que des billes de billard; ils les poussent avec leurs pattes de derrière et en marchant à reculons, ils les enterrent dans le sol, y déposent leurs œufs, et leurs larves se nourrissent de ces matières, dont la surface du terrain se trouve ainsi débarrassée. On trouve aussi dans ce pays une grosse fourmi noire, nommée *léchonya,* qui répand une odeur extrêmement forte et désagréable. Les tortues de terre y sont assez communes. Les lions, assez nombreux, n'ont pas laissé au docteur Livingstone l'impression terrible que, sur sa réputation, fait ordinairement le *roi des animaux.* Ils livrent des combats aux buffles, aux élands, mais ils fuient devant l'éléphant et surtout le rhinocéros. L'autruche fait entendre un cri presque semblable à leur rugissement. Des rats innombrables percent de toutes parts le sol ou élèvent de petites mottes de foin. Les serpents sont également très-multipliés : un des plus venimeux est le *picakholou.*

Parmi les arbres du pays des Betchouana, il faut remarquer les sycomores, les palmiers, les baobabs, les dattiers, le mochoma, dont l'épais feuillage est d'un vert foncé, et dont la tige est un stipe extrêmement élevé, d'un bois propre à faire les canots et divers ustensiles. Le fruit se pile dans un mortier, et l'on en fait une pâte qu'on mange délayée dans de l'eau, et qui a une saveur douce et agréable. Trois variétés de vigne sauvage y viennent; elles donnent des raisins qui sont très-propres à fortifier les tempéraments affaiblis par l'extrême chaleur. Une de ces variétés est munie de tubercules.

Les Betchouana n'élèvent pas de chevaux, peut-être à cause de la péripneumonie, qui attaque particulièrement ces animaux dans tout l'espace compris entre le 20e et le 27e degré de latitude.

Les Betchouana, comme tous les Cafres situés au sud du Zambèze, pratiquent la circoncision, qu'ils appellent *boguera;* une cérémonie analogue, nommée *toyale,* a lieu pour les jeunes filles.

Ils cultivent le dourah (holcus sorghum), le maïs, les courges, les melons, les concombres, les fèves, l'arachide; leur instrument de culture est la houe, et ce sont les femmes qui sont presque uniquement chargées du travail de la terre. Les hommes chassent, et ont le soin des troupeaux; ils préparent les peaux, font les vêtements : c'est, dit le docteur Livingstone, une nation de tailleurs.

Avant l'arrivée des missionnaires chrétiens, qui ont opéré chez eux de nombreuses conversions, ils n'avaient aucun culte public, ni idoles, ni sacrifices; on aurait dit un peuple d'athées, si l'on n'eût reconnu cependant qu'ils avaient une certaine notion d'un dieu gouvernant le monde et d'une vie future.

Les différentes tribus betchouana tirent leurs noms de certains animaux, sans

doute d'après l'ancienne vénération qu'on vouait à ces animaux : ainsi, *Bakatla* signifie *ceux du singe; Batlapi, ceux du poisson* (1), etc. Une tribu ne mange jamais l'animal dont elle porte le nom, et pour lequel elle a une sorte de crainte superstitieuse.

Leur langue s'appelle le *setchouna*. Ils ont un système patriarcal, et ont pour les enfants une affection et des égards touchants.

Un assez grand nombre de Betchouana sont devenus chrétiens par les soins des missionnaires protestants anglais et français; ils apprennent à lire, et ont adopté les vêtements que commande la décence; ceux qui sont encore païens ont un simple petit tablier de peau; pour se garantir de la chaleur du soleil pendant le jour, et du froid de l'air pendant la nuit; ils s'enduisent d'un mélange de graisse et d'ocre; un autre mélange de graisse et de mica sert à parer la tête.

Les maladies les plus communes parmi ces peuples sont la pneumonie, les rhumatismes, les affections du cœur, les ophthalmies, les diarrhées, la coqueluche. C'est avant les pluies que, chaque année, les épidémies se manifestent. Les maladies vénériennes ne paraissent pas invétérées chez les individus du pur sang africain; chez ceux où le sang européen est mélangé, elles sont beaucoup plus graves. Du reste, on peut vanter la salubrité du climat du pays des Betchouana, surtout sur la lisière du désert de Kalahari. *Kourouman* ou *Nouveau-Litakou*, sur le Kourouman, est une des villes principales des Betchouana proprement dits, et l'une des plus importantes stations des missions protestantes de Londres dans l'Afrique australe. Elle a l'avantage de posséder une belle fontaine intarissable.

Motito, au nord-est de Kourouman, est une des principales stations des missions évangéliques de Paris.

Vieux-Litakou se voit à quelque distance, au nord-est de Motito.

Les *Bakouaïn* ou *Bakouaïna*, une des principales peuplades des Betchouana, possèdent l'intéressante station de missionnaires anglais de *Kolobeng*. Les missions de *Mabotsa*, de *Mosiga* et de *Molopo* et la ville de *Kourritchani* sont aussi sur leur territoire.

Leur pays abonde en buffles, zèbres, girafes, tsessébés, koumas, kokongs ou gnous, pallas, rhinocéros. Ils chassent ces animaux, en dressant des embuscades appelées *hopo*; ce sont des haies disposées en forme de V, et dont la hauteur augmente à mesure qu'on s'approche du sommet de l'angle; là un trou est disposé pour que les animaux poursuivis s'y précipitent. C'est un effroyable pêle-mêle, à travers lequel des hommes apostés tuent un grand nombre de ces malheureux quadrupèdes.

Les *Barolong* ont pour ville principale *Machaou*.

Les *Batlapi*, autre tribu des Betchouana, sont parmi les nations de l'Afrique méridionale chez lesquelles les missionnaires ont eu le plus de succès. Leurs rapports avec les colons anglais leur ont permis de développer leur commerce, et ils possèdent de nombreux troupeaux de bétail. Les femmes seules sont, chez eux, chargées de construire les maisons, de même que chez les Barolong. *Borgelong* est

(1) L'usage du pronom *ceux* est très-fréquent pour désigner les populations : il se rend, dans différentes parties de l'Afrique, par *ba, ma, oua, va, ova, am, ki*. Un individu est appelé celui, *ma*. Ainsi, un Makouaïn est un homme de la tribu des *Bakouaïn*.

l'une de leurs villes principales; elle compte 6 à 7 000 habitants, dont une centaine de chrétiens.

Les *Bamangouato* sont une peuplade betchouana beaucoup plus septentrionale. Ils élèvent de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres. Leur mets le plus recherché est le lait caillé, mêlé à de la farine.

Leurs voisins, les *Bakaa*, donnent leur nom à une chaîne de montagnes de nature volcanique et où se montrent des basaltes.

Il se trouve dans le pays des Betchouana, comme dans beaucoup d'autres parties de l'Afrique australe, des *Bushmen*, qui sont généralement bien faits et ont une vie très-indépendante. Leurs aliments préférés sont une sorte de racine qui ressemble à une pomme de terre vitelotte, et l'amande d'une noix que Fleming attribue à une espèce de bétel. Ils empoisonnent leurs flèches avec la substance que fournit une chenille appelée *n'goua*, et avec le suc laiteux de l'*euphorbia arborescens*.

Le désert de Kalahari ou Kalagari, qui s'étend à l'ouest du pays des Betchouana, entre le lac Ngami et le fleuve Orange, est un des traits les plus remarquables de la géographie de l'Afrique australe. L'eau y est rare; mais elle n'y manque pas complétement, et ce pays n'est pas tout à fait dépourvu de verdure et d'habitants. Il est très-plat, sablonneux, et parcouru par de nombreuses troupes d'antilopes, qui y trouvent d'abondants pâturages. Il y a des gnous, des springbocks, des éléphants, des chacals, des girafes, des couaggas. Des Betchouana et les Bakalahari l'habitent. Les Bakalahari sont riches en troupeaux de chèvres, et cultivent les fèves, les pois, les calebasses, les citrouilles, les melons d'eau surtout. Les variétés des mésembryanthèmes y sont communes. Quelques-unes sont comestibles. Toutes sont munies de feuilles épaisses et charnues, avec des pores nombreux et propres à absorber toute l'humidité de l'atmosphère et du sol, de manière qu'elles se maintiennent fraîches et aqueuses au milieu de la plus grande sécheresse. Elles semblent placées dans ces déserts pour neutraliser l'aridité du sol : car leurs péricarpes restent complétement fermés tant que la terre est chaude et sèche, et la plante conserve ainsi sa puissance végétative pendant la plus forte ardeur d'un soleil tropical; mais, dès que la pluie arrive, les fruits s'ouvrent et répandent leurs semences au moment même où elles peuvent germer.

Il y a aussi dans ce désert un assez grand nombre de plantes à racines tubéreuses, dont plusieurs sont pleines d'une eau rafraîchissante. Le kemgoui ou kémi (*cucumis cafer*), sorte de melon d'eau, couvre littéralement de grands espaces de terrain dans les années où les pluies tombent abondamment. C'est un aliment que les hommes et les animaux de toute espèce recherchent également : les éléphants, les rhinocéros, les antilopes, les lions, les hyènes, les chacals, les rongeurs, s'en nourrissent avec avidité.

Les Bakalahari sont évidemment d'origine betchouana. Ils ont, des Betchouana, l'amour de l'agriculture et du soin des troupeaux. Ils font un commerce des peaux des animaux que ce pays renferme : ce sont principalement des peaux de chacal, d'ocelot, de lynx, de chat sauvage, de puti et de puruhuru (antilopes), de lion, de léopard, de panthère, d'hyène.

Les Bakalahari sont timides, assez mal faits, et ressemblent, sous beaucoup de

rapports, aux indigènes de l'Australie : ils ont les jambes et les bras maigres, et l'abdomen très-proéminent, ce qui provient de leurs aliments grossiers et d'une mauvaise digestion.

Les femmes bakalahari sont habiles dans l'art d'extraire, avec un chalumeau, l'eau qui se trouve sous la couche superficielle du sable du désert. Elles en remplissent des outres et des œufs d'autruche.

Des Bushmen vivent aussi dans le Kalahari, errant çà et là, uniquement occupés de la chasse ; ils n'élèvent aucun animal, si ce n'est des chiens. Beaucoup sont de petite stature, quoiqu'ils ne soient pas des nains, comme on l'a prétendu. Ils ne sont pas aussi laids que les individus de leur race qu'on a montrés en Europe pourraient le faire croire.

Au nord du pays des Betchouana, par 21 degrés de latitude sud, se trouve le lac *Ngami*, qui fut découvert par MM. Livingstone, Oswell et Murray, en 1849, et visité depuis par MM. Galton, Andersson et autres. Il s'étend de l'est à l'ouest, et a un peu la forme et l'étendue du lac de Constance. Son niveau est, suivant M. Andersson, à 1114 mètres au-dessus de celui de l'océan.

C'est une belle nappe d'eau; sa circonférence totale paraît être de 90 à 100 kilomètres; sa longueur est d'environ 60 kilomètres; sa largeur moyenne est de 11 kilomètres, et il n'a jamais plus de 14 kilomètres dans sa plus grande largeur. L'eau est douce; cependant, quand elle devient moins abondante, à l'époque de la sécheresse, elle est un peu saumâtre. Les bords sont bas et sablonneux au nord, où l'on n'aperçoit pas un arbre ni un buisson, à un kilomètre de distance.

La rive méridionale est élevée; mais une ceinture de joncs y borde l'eau. M. Andersson suppose que la configuration du lac a subi, dans ces derniers siècles, des changements considérables. La partie occidentale est beaucoup moins profonde que la partie orientale, d'où s'échappe la belle rivière *Zouga*.

A son extrémité nord-ouest, le Ngami reçoit la rivière *Téoghé* ou *Tioughé*, qui est, dans cette partie de son cours, étroite, mais profonde, et qui apporte une masse d'eau considérable à l'époque des pluies : les hautes eaux y arrivent dans les mois de juin, juillet et août. La source de cette rivière est encore inconnue; elle se trouve probablement dans les mêmes plateaux ou montagnes où prennent naissance les grands fleuves de la Guinée inférieure, la Coanza, le Coango, etc. Elle présente parfois l'aspect d'un vaste lac, rempli de joncs et de roseaux, et semé d'îlots couverts de beaux arbres.

Quant à la Zouga, qui sort du lac à l'est, elle est, à son origine, large de 200 mètres, et offre un cours tranquille et majestueux. Elle est grossie, un peu après sa sortie du Ngami, par une rivière appelée *Tamounakle*, qui vient du nord et qui est un bras détaché de la Téoghé. La Zouga va se jeter au sud-est dans le petit lac de *Koumadou*. Quand ses eaux sont très-abondantes, elles sortent de ce lac et vont se perdre au nord-est dans le grand marais salé de *Nouétoui*. Les bords de cette rivière sont parés d'une magnifique verdure. On y remarque, entre autres arbres, des baobabs (*maouana*), de 25 mètres de circonférence, et avec l'écorce desquels on fait de fortes cordes ; aussi voit-on un grand nombre de ces beaux arbres dépouillés par les indigènes. Ils sont souvent creux, et vingt ou trente hommes s'y abritent et y dorment à l'aise.

Ces mêmes parages abondent aussi en mopané (*bauhinia*), dont les feuilles, presque perpendiculaires, donnent très-peu d'ombrage et se couvrent d'une substance gommeuse douce qui recouvre les larves d'un insecte ailé; les habitants la recueillent et s'en nourrissent, ainsi que des *lopané,* énormes chenilles qui vivent de ces feuilles. Le bois de cet arbre est très-dur, d'une belle couleur rouge, et a été désigné par les Portugais sous le nom de bois de fer. La foudre le frappe fréquemment; mais le morala, arbre épineux, n'en est jamais atteint, et on le considère comme une protection contre le fluide électrique; les indigènes prétendent même qu'il est un abri sûr contre la fureur de l'éléphant. On remarque aussi, dans cette partie de l'Afrique, beaucoup d'indigo sauvage, et même de la vigne, donnant de bons raisins, que les indigènes mangent et dont les éléphants sont très-friands. On y trouve encore l'*holcus sorghum* et une sorte d'aroïdée nommée *tsitla,* qui offre un bon aliment.

La faune y présente un rhinocéros appelé *kouabaoba,* dont la corne toute droite s'abaisse, au lieu de se relever comme chez les autres variétés; le léché et le pokou, sont deux belles antilopes qu'a fait le premier connaître le docteur Livingstone.

Le lac Ngami et les rivières qui l'avoisinent ont beaucoup d'excellent poisson; des mulets (*mugil africanus*), le mosala (*glanis siluris*), qui peut retenir beaucoup d'eau dans ses branchies, et vivre hors des rivières et des lacs pendant assez longtemps; le *clarias capensis,* etc. Les indigènes qui naviguent sur ce lac et la Zouga, ont des radeaux de jonc et de petits canots faits de troncs d'arbre.

C'est dans le voisinage du lac Ngami que les voyageurs qui se dirigent du sud au nord, commencent à rencontrer la redoutable mouche *tsétsé,* un des fléaux de l'Afrique australe. Cet insecte (*glossina morsitans*) n'est pas beaucoup plus gros que la mouche de nos maisons, et a la couleur brune de l'abeille. La partie postérieure de son corps a trois ou quatre bandes jaunes transversales. La piqûre cause la mort des bœufs, des chevaux et des chiens. Elle n'attaque ni les hommes, ni les ânes, ni les animaux sauvages, ni même les veaux qui tettent encore. Le venin paraît être versé par la moyenne des trois petites pointes entre lesquelles sa trompe se divise; des voyageurs ont fait l'expérience de se faire piquer à la main par cette mouche, et ont éprouvé une petite irritation, comme celle que produit un cousin. Les premiers effets de la blessure qu'elle fait aux bœufs ne sont pas plus sensibles que sur l'homme; mais, peu de jours après, les yeux et le nez de ces animaux laissent s'échapper d'abondantes humeurs; ils paraissent saisis d'un froid général, une enflure se manifeste sous la mâchoire et souvent au nombril, une maigreur et un épuisement complet avec diarrhée annoncent la mort inévitable de l'animal, mort qui arrive parfois plusieurs mois après la piqûre; quelquefois il succombe peu de temps après la blessure, frappé d'étourdissement et de cécité, comme si le cerveau se trouvait particulièrement atteint. Si l'on ouvre le corps de la victime, on remarque que le tissu cellulaire placé immédiatement sous la peau est injecté d'air, comme si l'on y avait introduit une quantité de petites bulles de savon.

Les *Bayéyé* et une tribu de *Betchouana* appelée *Batoana* habitent vers le lac Ngami. Les premiers sont soumis aux seconds, et reçoivent de ceux-ci le nom de *Bakoba,* qui veut dire *serfs.* Les *Batoana* se livrent à la chasse, et passent le

reste du temps à danser, à manger et à dormir. Les Bayéyé sont riches en chèvres et en moutons, mais moins en bêtes à cornes; ils attachent un grand prix à leurs vaches. Ils sont grands, robustes, fort laids : leur teint est d'une désagréable couleur de suie. Leur costume consiste en une peau attachée autour des reins, pour les hommes, en une sorte de chemise courte de peau, pour les femmes. Les vêtements sont, chez eux, tout à fait nécessaires, à cause de l'humidité du pays. Les seules armes dont ils font usage sont une espèce de javeline et un bouclier de cuir de bœuf.

Le seul instrument d'agriculture employé par les Bayéyé est la houe. Ils sèment deux espèces de grain : l'un est le blé cafre, qui ressemble assez au dourah égyptien; l'autre est très-petit et assez semblable à du millet. Ils récoltent aussi du tabac, des calebasses, des melons d'eau, des citrouilles, des fèves, des pois, l'*oïengora* ou *motu-a-hatri,* qui paraît être l'arachide. Ce sont les femmes qui s'occupent seules des soins de l'agriculture; les hommes ne s'adonnent qu'à la chasse et à la pêche. Ils chassent, entre autres animaux, l'hippopotame, à l'aide de harpons ou plutôt d'une grande zagaie.

Ils prennent les nombreux poissons dont sont peuplés le lac Ngami et les rivières qui y aboutissent, et ils pêchent à l'aide de filets faits avec les fibres de la tige d'une sorte d'aloès, très-commune vers le lac.

Les Bayéyé sont traîtres, soupçonneux, très-enclins au mensonge, à la filouterie; ils aiment avec passion les liqueurs fortes et la danse. Ils fabriquent une sorte de bière, avec laquelle ils s'enivrent. Ils prisent le tabac; les femmes fument le *dacha.* Leurs habitations sont de larges huttes circulaires couvertes de jonc. La polygamie est très-répandue chez eux. Leurs idées religieuses paraissent très-peu développées. Les objets qu'ils fournissent au commerce sont les plumes d'autruche, les cornes de rhinocéros, l'ivoire que donnent l'hippopotame et l'éléphant.

Les *Batletli* habitent sur les bords de la Zouga.

En s'avançant à l'ouest du lac Ngami, on rencontre le pays des *Damara* orientaux ou *Ovampantirou;* mais, auparavant, on rencontre des peuplades de *Bushmen,* parmi les bourgades desquelles on distingue celle de *Ghanzé.* D'autres Bushmen se trouvent, dit-on, à l'est du Ngami. On aura besoin de s'entendre avec plus de précision sur cette dénomination vague, qui signifie, comme nous l'avons dit, *hommes des bois.* Espérons que des voyageurs ethnographes classeront avec ordre tous ces nombreux Bashmen de l'Afrique australe en tribus distinctes.

Plus loin, au nord-est, habitent les *Métébéli* ou *Matabiii,* entre le Limpopo et le Zambèze. Ils appartiennent à la famille des Cafres proprement dits. On les dit cannibales, et ils sont fort redoutés des Bakouaïn, des Griqua et d'autres peuplades.

Du côté opposé, sur la route du Ngami au pays des Ovampo, sont les *Baviko,* qui ont pour capitale *Debabé,* ou, suivant d'autres, *Libébé,* nom qui sert aussi à désigner le chef du pays; la Tioughé, qui baigne cette ville, y est, dit-on, large et magnifique, et parsemée d'îles où les naturels établissent de préférence leur demeure. On représente les Baviko comme une population industrieuse, honnête et livrée à l'agriculture.

Au nord du lac Ngami, on traverse la grande rivière *Tchobé*, bordée de roseaux et d'herbes coupantes, à travers lesquels la marche est extrêmement difficile ; des papyrus s'y élèvent comme de petits palmiers. Un bras s'échappe du Tchobé sous le nom de *Sanchoureh*, et va se jeter dans le Zambèze ; un autre bras va rejoindre la Tamounakle, pour se mêler ensuite à la Zouga. Ce bras est nommé *Souta* ou *Mababé*. Le Tchobé est plein d'hippopotames. La partie élevée de ses bords est couverte de magnifiques arbres, demeure, malheureusement, de la tsétsé, et retraite des antilopes, des sangliers, des zèbres, des buffles, des éléphants. Parmi ces arbres, se distinguent plusieurs espèces de figuiers indiens, d'acacias, le superbe motsintséba, le motsouri, aux feuilles de cyprès et aux fruits excellents.

C'est sur le Sanchoureh que s'élève *Linyanti*, ville de 6 à 7 000 habitants, capitale du peuple très-remarquable des *Makololo*. Ce peuple, au cœur fier et courageux, aux nobles sentiments, a eu pour chef le fameux Sébitouane, qui a rempli de ses exploits, dans ce siècle, toute cette région de l'Afrique : c'était un nègre d'une âme élevée, d'une énergie extraordinaire, d'une incroyable fécondité de ruses guerrières : c'est l'Annibal de l'Afrique australe.

Les tribus que les Makololo ont soumises et au milieu desquelles ils vivent en seigneurs féodaux ont reçu d'eux le nom de *Makalaka*.

Ils boivent beaucoup d'une espèce de bière nommée *boyaloa*, faite avec le dourah et qui rappelle la bouza des Arabes. L'embonpoint est la beauté des dames makololo, qui coupent très-ras leur chevelure laineuse, et se plaisent à se couvrir le corps de beurre. Leur vêtement est une sorte de jupe en peau de bœuf, descendant jusqu'aux genoux, non sans une certaine grâce ; elles mettent encore ordinairement un manteau de peau. Des anneaux et des bracelets de cuivre et d'ivoire, souvent d'un poids énorme, ornent le bas de leurs jambes et leurs bras.

Les Makololo savent très-bien préparer les peaux. Eux et les tribus qui leur sont soumises, particulièrement les *Banyéti* et les *Batoka* connaissent parfaitement l'art d'extraire le fer du minérai par la fusion.

Ce sont les plus septentrionaux des hommes de sang betchouana. Ils sont Basouto d'origine. Venus d'un pays beaucoup plus méridional, pour s'établir vers les bords du Sanchoureh, du Tchobé et du Zambèze. Ils ont conquis le territoire du bassin intérieur du Zambèze jusqu'à 14 degrés de latitude. Leur couleur jaune brun ou café au lait les rend très-fiers, parce qu'elle les distingue des tribus noires qu'ils ont soumises.

Le pays qu'ils occupent est magnifique. De nombreuses antilopes errent à l'ombre des baobabs, en compagnie des zèbres, des rhinocéros, des éléphants, des buffles, des koudous, des girafes. Des herbes touffues couvrent le sol ; la vigne s'entrelace autour des figuiers indiens et des palmiers. Les rivières sont nombreuses ; les hippopotames et les loutres (*lutra inunguis*) en animent les eaux.

Les termites font, dans le pays des Makololo, ces énormes fourmilières qui étonnent toujours les voyageurs : les Makololo choisissent ces monticules d'une terre meuble et fertile, comme des points privilégiés pour la culture du maïs, du

tabac et de quelques autres plantes. Il y a de toutes parts des dattiers sauvages, des arbres épineux (*acacia giraffæ, acacia horrida*), des baobabs.

Les huttes des Makololo sont généralement propres, tandis que celles des Makalaka sont infestées de vermine.

Les huttes les mieux faites des premiers sont composées de trois murs circulaires avec de petits trous en guise de portes, assez semblables à l'entrée de la niche d'un chien; on ne peut y rentrer qu'en rampant. Les joncs, les branches d'arbre, liés fortement par des bandes d'écorce de mimose, composent la charpente principale de ces édifices, dont le toit est en chaume d'un beau gazon. Ces cabanes sont très-fraîches pendant la plus grande chaleur du jour; mais elles manquent d'air la nuit.

Linyanti fut visitée pour la première fois par MM. Livingstone et Oswell en 1851, et ils y furent parfaitement accueillis par Sébitouane; le docteur Livingstone y revint en 1853, et y fut reçu avec les mêmes égards par Sékélétou, fils de Sébitouane. C'est de là que le célèbre voyageur partit pour ses deux grandes excursions, l'une pour Loanda, l'autre pour Quilimane.

Ces deux voyages ont jeté un jour tout nouveau sur le *Zambèze*, ce grand fleuve qui va déboucher dans le canal de Mozambique, et dont jusqu'alors on ne connaissait avec précision que le cours tout à fait inférieur. Sa source est encore inconnue, il est vrai, mais elle paraît bien probablement se trouver dans le pays de Londa, où, parmi les branches principales qui forment le Zambèze, on remarque la *Loapoula*, qui sort, dit-on, d'un grand lac appelé Tanganyenka (Ouniamési?), et qui passe vers la ville de Cazembe. Ce qui avait contribué à répandre de la confusion sur les notions relatives à ce fleuve, ce sont les noms si divers qu'on lui donne dans les diverses parties de son cours : il s'appelle tour à tour *Liambày, Louambedji, Louambési, Ambézi, Odjimbési, Zambési, Zambèze*, suivant les dialectes des différents peuples de ses bords; tous ces noms ont le même sens, et signifient le *Grand-Fleuve*, le *Fleuve* par excellence.

C'est à partir du 14e degré de latitude sud, au confluent de la Liba, que l'on connaît bien le cours du Zambèze, grâce au courageux explorateur que nous venons de nommer et à qui nous empruntons la plupart de nos descriptions de l'Afrique centro-méridionale; le fleuve, qui venait du nord-est, tourne là au sud, parcourt la belle vallée des Barotsé; il se dirige ensuite à l'est, après avoir reçu le Sanchoureh; il avait parcouru jusque-là des plaines très-unies, souvent inondées; mais désormais il entre dans des montagnes qui, courant du nord au sud, ferment à l'est la dépression remarquable de l'Afrique australe intérieure, dépression qui pourrait bien avoir été occupée par un vaste lac, dont le lac Ngami, au sud, n'est peut-être qu'un reste. Poursuivant son cours vers l'orient, le Zambèze franchit le territoire de Mozambique, et, vers 18 degrés de latitude, débouche dans l'océan par plusieurs branches, au sud de Quilimane. On ne peut dire exactement l'étendue de son cours, mais elle ne paraît pas être de moins de 2 500 kilomètres. C'est une admirable artère, par laquelle le commerce et la civilisation vont peut-être prochainement pénétrer dans ces régions intérieures si intéressantes et dont on ne soupçonnait pas toutes les richesses. Malheureusement quelques cataractes embarrassent la navigation de ce beau fleuve : ce sont particulièrement les chutes

de *Gonyé*, de *Mosi-oa-tounya*, de *Kansala* et de *Quebrabasa*. Ces deux dernières ne sont guère que des rapides; mais rien n'égale la majesté de la cataracte de Mosi-oa-tounya. Le docteur Livingstone, qui l'a décrite le premier, et suivant qui elle surpasse en magnificence la célèbre chute de Niagara elle-même, a voulu, dans son enthousiasme, lui donner le nom de la reine de la Grande-Bretagne : on l'appelle donc aussi la cataracte de *Victoria*. Son nom indigène signifie *la Fumée retentissante*. Elle est un peu au-dessous de l'île de *Kalaï*, à l'entrée du pays de montagnes dont nous avons parlé. Les masses énormes des rochers qui la surplombent sont entremêlées d'arbres superbes : de palmiers élancés, de baobabs gigantesques, de mohonono argentés, qui rappellent le cèdre du Liban; de motsouri, à la forme de cyprès, etc. Le Zambèze, au moment de sa chute, a environ 1 000 mètres de large; il se rétrécit subitement et se précipite dans une fissure de basalte. Les colonnes de vapeur produites par la cataracte peuvent se voir à plus de 35 kilomètres, et le bruit se fait entendre à une distance à peu près égale.

Les montagnes qui coupent cette partie du bassin du Zambèze et dont les basaltes, les granites, les gneiss, les micaschistes forment la masse principale, sont les régions les plus saines de l'Afrique méridionale; tandis que le bassin intérieur et le delta sont exposés à des fièvres très-graves.

Les eaux de ce fleuve sont animées par une foule de poissons et d'oiseaux pêcheurs, par de nombreux hippopotames; des troupes d'éléphants, de rhinocéros, de zèbres, d'antilopes, de buffles, errent dans les bois ou les prairies qui s'étendent sur ses rives. La mouche tsétsé n'y est que trop commune aussi.

Le plus intéressant des affluents du Zambèze, celui qui paraît appelé à jouer, avec ce fleuve, le plus grand rôle dans les communications d'un océan à l'autre, c'est la *Liba*, qu'il reçoit à droite. Cette rivière, dirigée du nord au sud, a un cours paisible, à travers de délicieuses prairies et des paysages ornés des plus beaux arbres, d'où s'exhalent les plus suaves parfums; mais elle a moins d'oiseaux et de poissons que le Zambèze. Parmi les arbres qui ornent ses bords, on remarque l'arbre argenté du Cap (*leucodendron argenteum*); le motouia, dont l'écorce sert à faire des filets pour la pêche; le molompi, dont le bois est excellent pour la confection des pagaies. Ses bords sont peuplés d'animaux sauvages : de tahetsi (*ægoceros equina*); de poutokouane (*antilope nig.*), de lions, de tortues d'eau douce. On y trouve aussi malheureusement la mouche tsétsé. Les indigènes naviguent sur cette belle et large rivière au moyen de petits et fort minces bateaux, très-pointus à leurs extrémités.

Si l'on remonte la *Lotémoua*, affluent de droite de la Liba, on arrive, vers 11° 32′ de latitude et à 1 300 mètres d'altitude, au lac *Dilolo*, belle nappe d'eau, qui n'a cependant pas plus de 10 à 12 kilomètres de longueur et 2 ou 3 de largeur, mais qui est peut-être la plus curieuse découverte du docteur Livingstone, en ce qu'elle est placée sur la ligne même du partage des eaux entre les deux océans; la Lotémoua, en effet, sort par l'autre extrémité du lac, vers le nord-ouest, pour se jeter dans le Casaï, affluent du Zaïre; cette rivière Lotémoua a donc deux écoulements, l'un vers l'océan Indien, l'autre vers l'Atlantique, et se présente ainsi comme le lien admirable du commerce entre les deux côtes de l'Afrique.

Le Zambèze reçoit encore, à droite, le *Loéti*, et, comme nous l'avons dit, le *Sanchoureh*, qui lui apporte une partie des eaux du Tchobé. A gauche, il se grossit du *Kafoué*, où vivent de nombreux hippopotames ; de la *Loungoua*, grande rivière dont le cours supérieur n'est pas connu, et qui, d'après les renseignements donnés au docteur Livingstone par les indigènes, serait un des nombreux cours d'eau qui communiqueraient avec un lac *Chouïa*, situé vers le pays de Cazembe ; enfin le *Chiré* est encore un affluent de gauche, vers la partie la plus inférieure du bassin du fleuve.

Dans sa région montagneuse, le Zambèze parcourt des terrains aurifères et qui paraissent en même temps contenir de la houille. Tout se réunit donc pour donner une importance particulière à ce Nil de l'Afrique australe.

Le Zambèze est sur la limite des nègres proprement dits et des nations cafres et betchouana. Les Makololo, comme nous l'avons dit, sont Betchouana ; mais des nègres leur sont soumis sous le nom général de *Makalaka*. Les *Barotsé* sont parmi les plus importants des peuples sujets des Makololo. Ces hommes, habiles à manœuvrer leurs petits canots plats sur le Zambèze, et qui forment un véritable peuple de bateliers, sont vigoureux, ont la poitrine et les épaules larges et bien développées ; ils s'enduisent le corps de beurre, pour se défendre à la fois contre l'ardeur du soleil et la fraîcheur des nuits.

La vallée qu'ils habitent est une des plus belles et des plus fertiles du monde : ils cultivent le maïs, le millet, l'holcus sorghum, les ignames, l'arum égyptien, la patate douce, deux espèces de manioc (*jatropha manihot* et *jatropha utilissima*), des courges, des melons, des fèves, des arachides, des cannes à sucre ; mais ils ne savent pas le moyen d'extraire le sucre de la canne ; ils se contentent de la mâcher. Ils ont de nombreux bestiaux, qu'il faut conduire sur les hauteurs, hors de la vallée, à l'époque du débordement du fleuve.

Le pays des Barotsé a une abondance extraordinaire de vie animale ; elle est partout : sur les eaux, dans les eaux, sur la terre, dans les airs. Ce sont des hérons, des courlis, des bécasses, des bec-en-ciseaux, d'autres oiseaux d'eau qui ont le bec en forme de cuiller, des flammants, des demoiselles de Numidie, des mouettes ; la *parra africana*, qui court sur l'eau en cherchant les insectes ; beaucoup d'oies, parmi lesquelles on remarque les grandes oies noires, qui nichent sur les fourmilières et dont les œufs sont un des mets principaux des indigènes ; des pigeons verts ; des oiseaux au ramage harmonieux, tels que le beau trogon ; l'*ibis religiosa*, des pélicans, des canards (*anas histrionica, querquedula hottentota*), le linkololo (*anastomus lamelligerus*), échassier qui se nourrit de coquillages et vit en société dans les roseaux ; les petits de ses nombreuses colonies sont régulièrement recueillis par les habitants, et offrent une nourriture excellente et abondante. Les crocodiles sont très-nombreux et très-redoutables. Les morsures qu'ils font fréquemment aux hommes n'ont pas du moins pour effet le malheur étrange dont les blessures de ce genre frappent les victimes chez les Bamangouato et les Bakouaïn : car, chez ceux-ci, les infortunés qu'un crocodile a atteints sont considérés comme impurs et chassés de leurs tribus. Les antilopes sont innombrables : tels sont le pokou (que Livingstone propose d'appeler *antilope Vardonii*), le léché, etc. : ces animaux vivent autant dans l'eau que sur la terre.

Il y a aussi des insectes importuns : tels sont des frelons (*mourotouani*), qui suspendent leur nid aux arbres, et dont l'aiguillon, avec lequel ils cherchent à piquer près des yeux, fait l'effet d'un coup violent ou d'une décharge électrique d'une forte machine ; mais on a surtout à redouter, dans quelques parties de cette vallée, la terrible mouche tsétsé. Elle se trouve presque partout où les éléphants sont communs ; les Portugais du territoire de Tété l'appellent même la *mouche de l'éléphant*. L'arbre aux banians existe dans la vallée des Barotsé, et il est remarquable que, dans cette partie de l'Afrique, comme en Asie, ce singulier végétal soit un objet de vénération. Une plante aquatique appelée ndjéfou (probablement une espèce de trapa) contient dans le pétiole de sa feuille une noix excellente.

Nariélé ou *Naliélé*, capitale des Barotsé, est bâtie dans une île du Zambèze, sur une éminence artificielle, comme il y en a beaucoup dans la vallée. *Sékhosi*, *Séchéké*, dont on a quelquefois donné le nom au fleuve Zambèze, sont les autres principaux lieux de la vallée des Barotsé.

Les *Banyanti* ou *Banyéti* sont un autre peuple nègre des bords du Zambèze, voisin des Barotsé et également soumis aux Makololo ; leur pays, extrêmement fertile, est couvert annuellement par les inondations du fleuve. Ils cultivent beaucoup de grain et d'arachides. Ils ont une variété de noix vomique, dont on fait disparaître, par la torréfaction, les propriétés malfaisantes ; une espèce de fève que porte un arbre appelé mosibé ; un bon fruit assez semblable à la datte et qu'on nomme mobola ; mais le meilleur fruit que produit leur pays est le *mamocho*.

Les bois pittoresques et le fleuve sont animés par le vol des tourterelles, des ibis (*tantalus capensis, ibis religiosa*, etc.), des pluviers (*charadrius caruncula, pluvianus armatus*), des tisserins, des perroquets, des francolins, des pintades, des plotus, qui plongent avec grâce sous les eaux ; des *linongolo* noirs, qui se nourrissent de coquillages ; d'une jolie *ardetta* blanche qui se pose sur le dos des buffles et les accompagne de son vol quand ils courent ; du kala (*textor erythrorhynchus*), qui, plus hardi encore, se tient sur ces quadrupèdes au milieu de leur course la plus rapide ; un vautour des poissons, qui ne se contente pas de pêcher dans le fleuve, mais enlève adroitement de la poche du pélican le poisson que le stupide palmipède vient de saisir. Les arbres sont encore peuplés d'iguanes, qui offrent aux indigènes un bon aliment. On voit de toutes parts de petites antilopes de l'espèce *tianyane*, très-gracieuse et inconnue plus au sud ; des zèbres, des buffles, des tsessébés, des tahetsi, des élands ou pokou, espèce nouvelle, très-élégante, à la peau rayée ; des éléphants, etc. Le peuple industrieux des Banyanti est habile à chasser l'hippopotame, à fabriquer des objets en bois et en fer. La mouche tsétsé infeste les lieux bas de leur territoire, et les empêche d'y élever du bétail.

En descendant le Zambèze au-dessous de la cataracte de Victoria, on trouve les *Batoka* ou *Batonga*, peuple qui paraît moralement inférieur aux deux peuples précédents, et qui n'est qu'en partie soumis aux Makololo. Ceux d'entre ces hommes qui habitent les lieux élevés sont d'un teint moins foncé que ceux qui vivent dans les régions basses. Le docteur Livingstone a remarqué qu'en général la couleur noire de la peau est le résultat de la chaleur et de l'humidité réunies. Quelques Batoka des bords du Zambèze sont d'un noir très-foncé, et peuvent

compter parmi les nègres les plus laids du monde. Les femmes ont un petit vêtement; mais les hommes vont absolument *in puris naturalibus*. Leur manière de saluer est fort singulière : ils se couchent le dos par terre, se roulent de droite à gauche et de gauche à droite, et se frappent les cuisses en signe de remerciement et de plaisir. Les Batoka ont la singulière coutume de s'enlever les dents incisives supérieures à l'âge de puberté ; cela fait allonger extraordinairement les dents inférieures, et force la lèvre inférieure à s'avancer de la manière la plus disgracieuse; néanmoins c'est, à leurs yeux, un genre de beauté dont aucune jeune fille ou aucun jeune homme ne voudrait être privé. La cause, disent-ils, pour laquelle ils se soumettent à cette opération, c'est qu'elle les fait ressembler à des bœufs, tandis qu'autrement ils ressembleraient à des zèbres : or, dans toute cette partie de l'Afrique, les bœufs sont en vénération, et les zèbres en exécration. Plusieurs d'entre ces hommes ont des mœurs farouches, et attachent au haut de pieux fixés en terre les crânes de leurs ennemis tués.

Ils avaient autrefois de nombreux troupeaux ; mais la mouche tsétsé et les conquérants du voisinage ne leur en ont pas laissé. Ils cultivent le maïs, l'arachide, des grains. Leur pays est, du reste, très-beau et très-sain. On y trouve des ru de villes, qui prouvent qu'autrefois il y a eu là des États puissants.

On y rencontre un arbre appelé *mochouka*, dont les fruits, semblables à de petites pommes, ont un agréable goût de poire; il y a aussi en abondance un fruit appelé *manéko*, qui a un goût sucré. On y voit beaucoup d'éléphants, de lions, de buffles; sur le dos de ces derniers sont presque toujours posés des oiseaux de l'espèce du *textor erythrorhynchus*, qui sont comme les gardiens vigilants de ces quadrupèdes, en dévorant les insectes qui viennent les piquer, et en s'envolant comme pour les avertir d'un danger qui les menace. Le *bughaga africana* rend les mêmes services aux rhinocéros. On y distingue, comme dans plusieurs autres parties de l'Afrique australe, des fourmis noires très-belliqueuses, d'environ un centimètre de longueur; quand on les tourmente, elles font entendre un certain bourdonnement ou sifflement. Elles font une guerre acharnée aux fourmis blanches, qu'elles vainquent promptement. On remarque aussi un hyménoptère très-curieux, un *pelopœus Eckloni*, qui bâtit ses cellules en plâtre mou, et purge le pays d'une grande quantité de chenilles et d'araignées qu'il donne en pâture à ses larves. Les fourmis blanches, si nuisibles elles-mêmes dans tant de circonstances, ont aussi leur rôle utile dans l'économie de la nature : elles débarrassent la terre d'une foule de plantes nuisibles; elles enfouissent dans le sol des végétaux qui sont un engrais puissant, elles le labourent et le rendent plus praticable pour l'industrie humaine; elles éclaircissent les forêts, qui deviennent ainsi moins inabordables aux pas des voyageurs.

Les Batoka, comme plusieurs peuples de l'Afrique australe, fument constamment le moutokouani (*cannabis sativa*), qui cause une espèce de frénésie, et qui provoque de violents accès de toux ; on en compare les effets à ceux du hachich, si commun chez les Orientaux. Ils mangent beaucoup d'une espèce de fève nommée ndjou; ils se nourrissent aussi de la pulpe comprise entre les semences de la noix vomique. Le notsikiri est un magnifique arbre, qui se couvre de feuilles d'un vert sombre et qui donne une huile abondante.

Les *Bachoukolompo,* au nord des Batoka, ont une coiffure des plus étranges : les cheveux sont réunis au sommet de la tête en un cône très-élevé, qui, natté et uni dans tout son pourtour, ressemble à un entonnoir, ou à un casque pointu, sans bords. Ils cultivent beaucoup de grain, d'arachides, de patates douces, et récoltent aussi des cannes à sucre, ainsi que leurs voisins du nord, les *Bamasasa,* qui habitent vers la rivière Kafoué.

Les *Banyaï,* qu'on trouve en descendant le Zambèze, après les Batoka, sont une population considérable, au corps musculeux et fort, et dont la couleur varie du noir foncé à l'olive clair. Leurs femmes ont coutume de percer leur lèvre supérieure, et d'élargir cet orifice peu à peu, de manière à pouvoir enfin y insérer un coquillage, ou un bouton d'étain. Ils cultivent beaucoup de grain, de maïs, de millet, d'arachides, de courges, de concombres. La vigne africaine sauvage est commune dans leur pays. Ils bâtissent leurs huttes au milieu de leurs jardins, sur de petites éminences, pour se garantir des hyènes, des lions et des éléphants.

Leur religion consiste à adresser des prières aux esprits de leurs chefs et de leurs parents morts. Les droits de chasse sont observés chez eux avec une rigueur et une régularité très-remarquables : si un animal sauvage est tué sur le territoire d'un chef, il faut lui en laisser une portion déterminée. Leur gouvernement offre une sorte de république féodale, gouvernée par un chef général soumis à l'élection; on choisit ordinairement le fils de la sœur du chef, de préférence au fils de celui-ci.

Le chef général apprend-il que quelques-uns des chefs subordonnés a l'intention de secouer son joug, il leur envoie un certain nombre de jeunes braves qui lui sont dévoués, et qui sont chargés de brûler le village du chef rebelle, si ce dernier ne les reçoit pas avec des marques de considération et particulièrement avec le salut respectueux, qui consiste à se frapper fortement les mains, comme c'est l'usage sur une grande partie du cours du Zambèze. Il y a parmi les Banyaï deux classes : les hommes libres et les esclaves. Ce peuple, ainsi que plusieurs autres du bassin du Zambèze, pratique le *mouavi,* certaine épreuve judiciaire au moyen de la plante appelée *goho.* Un homme soupçonne-t-il une de ses femmes de l'avoir ensorcelé, il envoie chercher le docteur en sorcellerie, et toutes les femmes, hors de la demeure et à jeun, attendent que ce personnage ait préparé l'infusion de goho. Chacune boit le breuvage ; celles qui le vomissent sont considérées comme innocentes; tandis que celles sur lesquelles il agit comme purgatif sont déclarées coupables et brûlées. Les premières retournent chez elles, et immolent un coq aux esprits bienveillants qui les ont protégées. Chez quelques tribus, ce n'est pas à la femme même qu'on fait prendre la drogue d'épreuve, mais à un coq ou à un chien, et l'on juge de l'innocence ou de la culpabilité de l'accusée suivant que l'animal vomit le médicament ou le rejette par les voies ordinaires.

On pourrait croire, en voyant de telles épreuves, que les femmes des Banyaï sont dans une abjecte condition. Nullement : ces épreuves, elles les demandent elles-mêmes, et c'est par fierté et parce qu'elles ne veulent pas rester sous le coup du moindre soupçon, qu'elles s'y présentent avec instance. Nulle part, peut-être, d'ailleurs, les femmes n'ont autant d'autorité; elles exercent sur les hommes un véritable despotisme. Lorsqu'un jeune homme devient amoureux d'une jeune fille

d'un autre village, et que les parents ne s'opposent pas à leur union, il est obligé d'aller vivre dans ce village, de servir sa belle-mère, de se tenir à genoux devant elle, car s'asseoir en montrant ses pieds serait une grave offense; si cet état de vasselage lui pèse, et qu'il veuille regagner son propre village, il est obligé de laisser tous les enfants à sa femme. Il faut donner tant de têtes de bétail, tant de chèvres, etc., aux parents, pour avoir la jeune fille. Si le mari ne peut rien donner, la famille de l'épouse peut réclamer les enfants comme sa propriété. Jamais un homme ne rend un service à quelqu'un et n'entreprend la moindre chose, sans demander auparavant le consentement de sa femme.

La plupart des Banyaï sont d'un teint café au lait peu foncé. Ils disposent leurs cheveux en tresses d'un pied de long, qu'ils entourent, chacune, d'une écorce d'arbre, et ils teignent cette écorce en rouge : ils laissent flotter cette abondante chevelure sur leurs épaules, ou la relèvent en faisceau sur la tête, surtout quand ils voyagent. Ils ont, d'ailleurs, des habitudes de propreté très-remarquables. Ils connaissent la valeur de l'or que leur pays renferme, et le vendent aux Portugais, en en remplissant des tuyaux de plumes d'oie ; en général, ils donnent une plume d'or pour 24 mètres de calicot, étoffe qu'ils sont très-avides de posséder. De grands champignons comestibles abondent sur les fourmilières du pays de Banyaï. Le mokouri et le bonga offrent des tubercules très-bons à manger. Le dongolo est un bon fruit qui ressemble à la prune. L'arbre nommé chékabakadzi est supérieur à tous les autres pour en obtenir du feu par le frottement. Cette région abonde en buffles et en éléphants. Les hyènes tachetées, communes aussi, sont très-nuisibles; elles approchent de l'homme pendant son sommeil, lui font à la figure d'affreuses blessures, et enlèvent quelquefois des enfants. On ne les tue pas, parce qu'on suppose que les esprits des chefs viennent habiter leur corps.

Comme chez beaucoup d'autres peuples de l'Afrique australe, il y a parmi les Banyaï des *charmeurs de pluie,* c'est-à-dire des gens qui, par certains charmes, peuvent, dit-on, amener la pluie.

C'est dans le pays des Banyaï que se trouve *Zumbo,* ville ruinée, sur la rive gauche du Zambèze, vers le confluent de la Loangoua. Les Portugais y ont eu un important établissement. La situation commerciale était admirablement choisie. On y faisait surtout le commerce d'ivoire et d'esclaves avec le Londa. On y voit les débris d'une église et de maisons en pierres qu'y avaient élevées les Portugais.

Près de Zumbo, sur la rivière Panyame, se trouvait la station portugaise de *Dambarari,* où l'on exploitait de l'or. C'est aussi au pays des Banyaï que se rapporte l'ancien et célèbre empire du *Monomotopa.* Que n'a-t-on pas dit sur ce soi-disant empire ! Voici la vérité sur ce nom, qu'on a si mal compris. *Mono, Moéné, Mona, Mana, Moréna,* signifie, dans cette partie de l'Afrique, *chef, prince;* or, un certain *Motapa* a été le chef des Bambiri, tribu des Banyaï; aujourd'hui le chef s'appelle *Kotolosa,* demain il s'appellera autrement. Il n'y a donc véritablement pas de pays de Monomotapa. On a fait une incroyable confusion en appliquant aux peuples et aux pays les noms des chefs. C'est comme si nous appelions les Français et la France Bourbon ou Napoléon. Katolosa, le chef actuel, et l'un des successeurs de ce *Monomotopa* qui paraît avoir été puissant, l'est fort peu lui-

même, et reconnaît la supériorité d'un chef nommé *Nyatéoué,* dont l'autorité s'étend encore sur divers autres princes.

Les Portugais honoraient autrefois le chef Monomotopa d'une garde, pour tirer des coups de fusil dans les circonstances solennelles, comme les funérailles d'un grand personnage. Son successeur d'aujourd'hui n'a conservé du prestige de sa puissance que le grand nombre de femmes qu'il a pour épouses : il n'en a pas moins de cent !

De l'ancien empire de Monomotopa dépendait, dit-on, le pays d'*Abutua,* riche en or, et qui se trouvait à l'ouest de Zumbo; il est aujourd'hui inconnu.

En s'avançant vers les frontières de la capitainerie de Mozambique, on rencontre le pays de Chicova, dont une grande partie est une plaine inondée chaque année par le Zambèze. Il y a des mines d'or dans le voisinage. On dit qu'on y a exploité autrefois des mines d'argent; mais aujourd'hui cette exploitation est inconnue, et les habitants ne savent même pas distinguer l'argent de l'étain. Il paraît y avoir de la houille.

On remarque, au sud, vers les bords de la Louanya, le royaume de *Manica,* où l'on trouve des mines d'or abondantes, et c'est un des pays qui ont été regardés comme l'Ophir de Salomon. C'est par le lavage que les indigènes obtiennent l'or; s'ils en trouvent un lingot, ils le remettent dans la terre aussitôt, en disant que c'est la semence de l'or, et que, sans cette précaution, ils seraient privés de la *récolte* du précieux métal.

Les *Machona* ou *Bazizoulou* (qu'on a appelés par erreur *Morourourou*), plus loin dans l'intérieur, toujours au sud du Zambèze, ont aussi des lavages d'or.

Les *Busenga* ou habitants du pays de *Senga,* au nord du fleuve, passent pour habiles dans le travail du fer, commun chez eux.

En reprenant la description des pays maritimes, nous passerons rapidement celui d'*Inhambane,* qui s'étend de la baie de Lagoa jusqu'au cap Corrientes ou des Courants. La baie de Lagoa forme ici la limite méridionale des établissements portugais sur cette côte. Le cap Delgado en est la frontière septentrionale. Toute cette étendue de côtes est nommée la capitainerie générale de *Mozambique.* Le Zambèze partage cette grande possession portugaise en deux parties presque égales. La côte d'Inhambane est couverte de pâturages et dépourvue de bois. Chaque village a son chef indépendant. Le pays de *Sabia* n'a rien de particulier. La *Sofala,* rivière dont on ne connaît pas le cours supérieur, donne son nom à une côte considérable. Il y a, vers son embouchure, une ville du même nom.

On nomme souvent le royaume de *Sofala,* mais cet État n'existe plus. Le nom de Sofala dénote, en hébreu et en arabe, un *pays bas.* Ce pays est en effet situé près de la côte. Quatre cents bourreaux précédaient habituellement le roi de ce pays, qui prenait les titres de *grand-sorcier* et de *grand-voleur.* Ces mots réveillent peut-être dans l'esprit d'un Africain des idées aussi justes, aussi libérales que les phrases sur la sagesse paternelle et l'auguste magnificence de nos souverains en font naître dans la tête d'un courtisan européen. Quatre ministres parcouraient tous les ans le royaume; l'un représentait la personne du monarque, le second ses yeux, le troisième sa bouche, le quatrième ses oreilles.

La richesse de ce pays en or est devenue un lieu commun chez les géographes

arabes; mais ce métal précieux venait sans doute de l'intérieur. Le sol est fertile, le climat tolérable. De nombreux récifs et bancs de sable font redouter les approches de la côte. On prétend que, parmi les habitants, il y a une race d'une taille gigantesque, qui livre ses prisonniers de guerre à une nation de l'intérieur, pour être dévorés. Ceux de la côte ont adopté la religion mahométane, et en partie la langue arabe. Ils ne savent pas teindre leurs étoffes de coton. Parmi les populations indigènes de l'intérieur du Sofala, on remarque les *Macombé*.

Têté, Tetté ou *Nyongoué* est le point le plus occidental que les Portugais possèdent aujourd'hui dans la capitainerie générale de Mozambique. Cette ville, qui ne ressemble guère qu'à un village, est sur la rive droite du Zambèze, au bas de rochers escarpés. Un fort s'élève au bord du fleuve. Têté, autrefois beaucoup plus importante, a 30 maisons européennes bâties en pierres; les autres habitations sont en branchages et en gazon. Il y a en tout 1 200 demeures et une population de 4 500 habitants.

Il n'y a guère aujourd'hui qu'une trentaine de Portugais, sans compter la garnison. L'agriculture et l'exploitation de l'or enrichissaient autrefois Têté. Les lavages d'or du voisinage ont donné jusqu'à plus de 130 livres d'or par an; maintenant on n'obtient guère que 8 à 10 livres de ce métal; mais les indigènes en apportent de leurs propres lavages. La Louïa, la Mazoé, la Louanya qui, au sud de Têté, se réunissent pour se jeter dans le Zambèze, roulent des paillettes d'or. Les lavages d'or de la rivière Mokorozi, au nord de la ville, sont ceux qu'on a particulièrement exploités. C'est le commerce d'esclaves qui a amené la ruine de Têté; car il a fait exporter au Brésil les hommes qui étaient les instruments de la richesse du pays. Les plantations de café y ont autrefois réussi et pourraient encore y prospérer. On pourrait profiter de l'indigo (*indigofera argentea*) et d'une espèce de salsepareille, qui croissent abondamment aux environs, et du séné (*cassia acutifolia*), qu'on voit pousser au milieu même de la ville de Têté.

Quoique déchu, le commerce y est encore considérable. Indépendamment de l'or, il consiste surtout en ivoire; les produits qu'on apporte en échange aux indigènes sont des calicots, des fils de laiton, des verroteries, de la poudre, des fusils.

On fait la culture à la houe, dans le territoire de Têté, comme dans presque toute l'Afrique australe; on y récolte des quantités considérables d'*holcus sorghum*, de maïs, de *pennisetum typhoideum* ou lotsa, de millet, de riz, de froment, de fèves, dont une espèce vient sous terre, comme l'arachide; des concombres, des courges, des melons. Ce territoire produit aussi en abondance le fruit appelé mokoronga, qui est délicieux. Il y croît une espèce de plante fébrifuge très-énergique, nommée *koumbanzo*, qui paraît être une apocynée. Il y a des buffles nombreux. On y rencontre le rhinocéros noir; mais le rhinocéros blanc devient très-rare dans tout le sud de l'Afrique. Les abeilles sauvages font leurs nids dans les cavités de l'arbre appelé mopané, et fournissent une grande quantité de miel et de cire. Parmi les insectes nuisibles, sont les *tampans* ou *carapatos*, dont les piqûres sont dangereuses.

Quoiqu'on ait dit que les oiseaux des tropiques ne chantent pas agréablement, une foule d'oiseaux au chant délicieux peuplent les environs de Têté. Une des plus curieuses espèces de ce pays est le *koroué* (*tockus erythrorhynchus*), qui fait son

nid dans les trous qu'offre le tronc du mopané ; ce nid est maçonné à son entrée avec de la terre, et quand la femelle couve les œufs, le mâle la ferme dans cette espèce de prison par un mur qui ne laisse qu'une petite ouverture par où il passe la nourriture à sa compagne, puis aux petits. Le coucou indicateur se montre aussi dans cette région.

A l'ouest de Tèté, le docteur Livingstone a rencontré, vers le Zambèze, un grand nombre d'arbres pétrifiés. Il a découvert dans les environs de cette ville des traces de houille, et il s'y trouve aussi une source thermale. Enfin des mines de fer d'excellente qualité se rencontrent dans cette partie occidentale du Mozambique.

Les jésuites ont eu, à 15 kilomètres sud-est de Tèté, un important établissement appelé *Micombo*.

En s'avançant à l'est de cette ville, onr encontre, en descendant le Zambèze, le célèbre défilé de *Lupata*, dont on applique le nom à toute une grande chaîne de montagnes. L'escarpement majestueux de six ou sept cents pieds qui le bordent a donné la fausse idée d'une chaîne énorme qu'on a appelée étrangement l'*Épine du monde*. Le Zambèze forme sur ce point une île qu'on a appelée *Mozambique*, et qu'il faut se garder de confondre avec l'île de ce nom placée sur la côte de l'océan Indien.

Plus bas, on arrive à *Senna* on *Sena*, sur la rive droite du Zambèze, au pied du mont Baramouana, dans un territoire fertile, mais insalubre, par suite des flaques d'eau qu'on laisse répandues çà et là. Ce poste portugais est dans le plus misérable état. Tout y est stagnation et ruine. L'herbe croît sur les murs d'un fort bâti en briques séchées au soleil.

Les *Landines*, indigènes du voisinage, qui sont probablement Cafres d'origine, considérant les Portugais comme une tribu conquise, viennent fréquemment à Senna extorquer des tributs des habitants. Il n'y a pour ainsi dire pas de commerce direct avec le Portugal. Il y vient chaque année des Banians sur de petits navires avec des cargaisons de marchandises anglaises ou indiennes. Les environs ont d'épaisses forêts. A quelque distance au nord, sont les monts *Moroumbala;* au sud, les monts *Nyamonga*, et, un peu plus loin, les monts *Gorongozo*, où les jésuites ont eu une station, dans un canton renommé pour la pureté des eaux et la salubrité de l'air.

Descendons un peu plus encore, et nous rencontrons, près du sommet du delta du Zambèze, le village de *Maruro*, entouré d'une populeuse et magnifique contrée, où croissent sans culture la canne à sucre, le café, le coton, l'indigo.

Le delta du Zambèze offre cinq branches principales par lesquelles le fleuve se jette dans la mer. La branche la plus considérable et en même temps la plus méridionale s'appelle *Luabo* ou *Cuama*. A la saison des pluies, le delta presque tout entier est inondé et forme comme un vaste lac.

Un des meilleurs ports qui se trouvent aux bouches du Zambèze est celui de *Mitilone*, vers la partie moyenne du delta ; il est bien meilleur que celui de Quilimane, qui est cependant le point commerçant de ces parages.

On se figure généralement que Quilimane est sur un bras du Zambèze : c'est une erreur. Voici la vérité : il s'échappe du Zambèze, à *Mazaro*, un canal ou bras nommé *Mutu*, qui va à l'est, et n'est navigable que dans la saison des pluies ; il est, à l'époque de la sécheresse, plus élevé que le Zambèze. Il se joint bientôt

à la rivière *Pangazi,* qui vient du nord ; puis la *Luare* et enfin la *Likuare,* qui viennent aussi du nord, mêlent leurs eaux à celles du Pangazi, et toutes ces eaux réunies forment ce qu'on appelle la rivière de *Quilimane.* C'est sur cette rivière, un peu au-dessus de son embouchure, qu'est située *Quilimane.* Les maisons en sont assez bien bâties, en briques et en chaux ; elle est entourée de vastes marais et de cultures de riz. Le commerce est assez actif. Les navires européens viennent s'y procurer en abondance de l'or et de l'ivoire.

En remontant vers le nord, nous ne traverserons que des pays à peu près inconnus : tels sont le *Bororo,* habité par les *Baroro;* le pays de *Magandja,* celui des *Kisoungo,* le *Jambara,* contrée montagneuse arrosée par la grande rivière Chiré, affluent du Zambèze.

La côte du Mozambique proprement dit, au nord du Zambèze, présente partout des récifs dangereux, entremêlés d'un grand nombre d'îlots. Les rivières, quoique très-larges à leur embouchure, ne viennent pas de loin ; elles ont leurs sources au pied de la longue chaîne des *Picos Fragosos.*

Le port de l'île de *Mozambique,* quoique d'une entrée difficile, est très-bon et peut tenir plusieurs vaisseaux en sûreté. Les Portugais y ont un fort très-bien bâti. C'est au port de Mozambique que s'arrêtent et séjournent, environ pendant un mois, les vaisseaux portugais qui vont aux Indes; autrefois ils y prenaient, entre autres marchandises, des esclaves qu'ils transportaient dans leurs possessions indiennes ; mais le roi Joseph II, sous le ministère de Pombal, a défendu ce commerce, et, depuis, le gouvernement confirma cette défense. Les principaux objets d'exportation sont aujourd'hui l'or et le morfil ; ce dernier surtout est très-abondant ; on le conserve dans de vastes magasins. Il existe un commerce très-actif entre cette côte et l'île de Madagascar.

L'insalubrité qui règne à *Mozambique* a engagé les habitants à bâtir au fond de la baie l'agréable et vaste bourg de *Mesuril* ou *Mossoril.* Le palais du gouverneur s'élève majestueusement au-dessus d'une forêt de cocotiers, de cachous et de manguiers. La ville de *Mozambique* a 6000 habitants.

La principale nation, sur cette côte, est celle des *Makoua,* peuple dont la peau est très-noire et dont les femmes ressemblent un peu à des Hottentotes. Leur nom semble mériter toute l'attention des géographes. Il nous paraît fournir l'explication d'une ancienne énigme géographique. La terre de *Vak-Vak* ou *Ouak-Ouak* s'étend, selon les Arabes, depuis le Zanguebar jusqu'à Sofala ; c'est précisément la situation du pays des Makoua ; les deux noms ne seraient-ils pas identiques ? Un léger changement d'orthographe a pu faire confondre ces noms dans la langue arabe.

La partie septentrionale de la côte de la capitainerie générale de Mozambique prend le nom de *Quérimbé,* de celui d'un groupe d'îles. Les principales îles du groupe sont : *Quérimbé* proprement dite, où les Portugais ont un fort important ; *Amice, Malongue, Matemo, Passerau, Rogue* et *Oïbo* ou *Ibo.* Cette dernière est encore un des postes principaux appartenant aux Portugais. Vis-à-vis se trouve, sur le continent, le port de *Kisanga,* un des points qui ont d'actives communications de commerce avec le lac Nyassi.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Zanguebar. — Nigritie méridionale.

Les régions les moins connues invitent, par un attrait particulier, les écrivains jaloux de satisfaire aux lecteurs philosophes. Nous allons donc consacrer un livre entier à la description des régions que les géographes expédient ordinairement en deux ou trois pages.

Le cap Delgado détermine la limite méridionale du *Zanguebar* ou la côte des *Zangues*, *Zingues*, *Zendzes* ou *Zindjes*, car on écrit de ces diverses manières le nom donné par les Arabes aux peuples indigènes. Les relations arabes sont les seules qui paraissent embrasser l'ensemble du Zanguebar continental. Des fleuves remplis de crocodiles, un climat brûlant, des léopards d'une très-grande taille, d'innombrables éléphants, girafes, ânes sauvages, zèbres, de grands lézards et des serpents monstrueux, des mines de fer dont les habitants tirent leurs ornements favoris; pour principales plantes alimentaires, le dourah et la banane; pour bêtes de somme, des bœufs dont on se sert même dans la guerre : voilà les traits de géographie physique qu'on a rassemblés déjà dans Ibn-el-Ouardi, Massoudi, Édrisi, Bakoui, et que viennent confirmer les voyageurs de nos jours, les Rebmann, les Krapf, les Erhardt, les Guillain.

Le pays des Zingues ou Zindjes s'étend, selon les Arabes, depuis l'Abyssinie jusqu'au territoire de *Ouak-Ouak*, c'est-à-dire jusqu'au pays des Makoua ou à la côte de Mozambique. L'usage actuel limite le nord du Zanguebar au pays renfermé entre le fleuve *Djoub* et le cap *Delgado*. Les monts *Kénia* et *Kilimandjaro* s'élèvent vers la frontière occidentale; les fleuves *Dana* et *Ozi*, au nord, et le *Pangani* ou *Loufou*, le *Loffih* ou *Loufidji* et le *Luvuma*, au sud, le parcourent de l'ouest à l'est. La capitale, selon les auteurs arabes, était *Kabila*. « Le peuple, ajoutent-ils, vit sans loi et sans culte fixe; chacun adore l'objet de sa fantaisie : une plante, un animal, un morceau de fer; cependant on reconnaît un Dieu suprême qu'on nomme *Maklandjlou* (mot qui rappelle le *Molungo* des habitants de Sofala, et qui rattache ainsi les Zingues à la race des Cafres). Le roi qui prend, dit-on, le titre de *Ouakl-Imam*, ou fils du seigneur suprême, marche à la tête de 300000 guerriers montés sur des bœufs. » Si ce pays a eu cette puissance, il est bien déchu; car le souverain actuel, le sultan de Zanzibar (qui est aussi sultan de Mascate) compte à peine 400 soldats sur ses côtes africaines.

Les Européens ont surtout visité les îles et quelques places maritimes du Zanguebar; suivons leurs pas en remontant du sud au nord. L'île de *Quiloa* ou *Kiloua,* avec la ville du même nom, est située vis-à-vis d'une péninsule formée par deux grandes rivières, dont la plus importante s'appelle *Kouavi.* Cette situation lui donne trois ports sûrs, spacieux et indépendants les uns des autres. Les bords des rivières sont garnis de grands arbres et semés de villages. Le continent produit des bois d'une espèce de tek, aussi incorruptible que celui de Surate, de la plus grande beauté et propre à la construction des vaisseaux. La canne à sucre, le cotonnier, l'indigo, y viennent naturellement. On y trouve le baobab, le tamarinier, le cèdre, l'arbre qui produit la gomme-copal, le cafier de Madagascar; le gibier et les troupeaux de toute espèce d'animaux, principalement de bœufs sauvages, ainsi que les poissons d'eau douce et de mer, y abondent. On voit souvent des éléphants, des rhinocéros, des panthères, des lions, des léopards, des zèbres, venir sur les bords des deux rivières pour s'y désaltérer; les fruits et les légumes y sont rares. Il en est de même de la bonne eau. Le mil forme la principale nourriture des indigènes.

La côte de Quiloa est généralement basse, semée de marais, bordée d'îlots et de récifs.

La ville n'est qu'un assemblage de misérables huttes; elle est défendue par un fort qui domine la mer; mais des vestiges d'anciennes murailles et des ruines considérables attestent son importance et ses richesses passées.

Les femmes cultivent le mil et les patates par habitude et par nécessité; les hommes pêchent, chassent ou dorment; ce sont encore les femmes qui tressent quelques nattes et quelques étoffes grossières pour leurs services.

L'île de *Monfia* a beaucoup de bœufs sauvages, que les habitants de Quiloa vont chasser.

L'île de *Zanzibar,* ou plutôt *Zendzibar,* appelée *Anggouya* par les Souahhéli, se distingue par sa beauté, sa grandeur et son importance. Son nom arabe n'est, au fond, que celui du pays même tout entier dont la description nous occupe : il signifie *terre des noirs.* L'aspect général de Zanzibar est agreste et riant; ses rivages sont presque partout plats, excepté à ses extrémités septentrionale et méridionale, où elle est terminée par des falaises abruptes.

Sur plusieurs points, le rivage présente des groupes d'îlots et des bancs de corail, qui permettent toutefois aux vaisseaux de jeter l'ancre sans courir de danger; le meilleur mouillage est celui qui s'étend devant la ville, qui porte aussi le nom de Zanzibar. L'île peut avoir environ 160 000 hectares de superficie. La surface, dit M. Guillain, est ondulée par des collines de peu d'élévation et très-rapprochées les unes des autres, qui atteignent leur plus grande hauteur vers le centre de l'île. Elles laissent entre elles, dans certains endroits, de petites vallées étroites quelquefois assez profondes, où viennent s'amasser les eaux pluviales, qui, ne trouvant pas d'issues suffisantes, y forment des marécages. C'est peut-être une des causes de l'insalubrité de Zanzibar. Les ruisseaux se transforment en torrents à l'époque des pluies, et engendrent, en se répandant dans les plaines, des miasmes putrides. Le sol est riche et voit naître de magnifiques productions : les orangers et les citronniers y étalent leurs fruits dorés à côté des cocos et des bananes. La canne à

sucre, l'indigotier, le giroflier y viennent avec toutes les apparences de la vigueur. On trouve aussi quelques essences que l'on pourrait employer à la construction, mais les habitants ne savent pas profiter des produits de leur belle nature.

La température a des variations brusques et pernicieuses : la chaleur est toujours très-intense dans le jour, mais les nuits sont quelquefois d'une excessive fraîcheur.

La population de Zanzibar est un mélange d'hommes libres et d'esclaves. Les premiers appartiennent à trois races différentes : les *Souahhéli*, qui sont les indigènes et forment la majorité de la population ; les *Arabes* ou descendants des Arabes, et les *Indiens*. Quoique les Souahhéli descendent de colons arabes qui s'établirent sur la côte dans les temps reculés, leur type s'est altéré de plus en plus par suite des alliances qu'ils ont contractées avec la race africaine, et les caractères de cette dernière a fini par prédominer chez eux. Ce sont eux que les Portugais trouvèrent maîtres du pays et désignèrent sous le nom de Maures.

Zanzibar se révolta, comme Mombaze et d'autres points de la côte, au XVIIe siècle ; pour se maintenir, elle demanda, contre les Portugais, l'assistance de l'imam d'Oman ; c'est ainsi qu'elle est tombée sous la domination des souverains arabes qui la gouvernent encore aujourd'hui ; sous ces nouveaux maîtres, les habitants de Zanzibar ont pris un nouveau nom, qu'ils conservent encore : c'est celui de *Moukhadim*, signifiant hommes de labeur ou hommes vaincus. Il y a toujours, il est vrai, un sultan des Moukhadim, mais sultan de nom seulement et tout à fait soumis à l'imam de Mascate. M. Guillain évalue le nombre des Arabes de l'île à 3 000 âmes ; la population totale a été diversement estimée de 60 000 à 200 000. La ville seule contient de 20 à 25 000 habitants.

Les Indiens de Zanzibar sont des Hindous proprement dits, natifs de Surate, de Bombay, etc., et des Banians originaires du Kotch. Ils sont en petit nombre, et vivent absolument à part. Les esclaves forment les trois quarts de la population totale ; ils proviennent des peuplades de l'intérieur. Enfin, il y a à Zanzibar quelques étrangers, établis pour faire du commerce : ce sont des Anglais, des Américains et des Français.

Les Arabes et les Souahhéli aisés se coiffent du turban, ou, dans la maison, d'une sorte de calotte (*koufia*) en étoffe ; la tête est rasée ; la barbe et les moustaches sont conservées. Le vêtement commun à toutes les classes de la société est une chemise (*kan'zou*) ; les individus de la classe aisée ont, en outre, un pantalon étroit et court, et un gilet (*relila*), garni de passementeries. Les hommes âgés et les personnages de haut rang vêtent encore une grande robe flottante et ouverte, qui est le caftan des Turcs, et qui prend dans ce pays le nom de *djoukha*. Les esclaves n'ont généralement d'autre vêtement qu'une pièce d'étoffe qui ceint le corps au-dessus des hanches. Le costume des femmes est sans élégance et sans grâce ; elles portent le plus souvent une chemise avec un pantalon large (*seroudl*), serré par une gaîne ou coulisse au-dessus des hanches. D'autres, surtout les femmes souahhéli, substituent à ce dernier une large pièce d'étoffe (*gouho*) qui se roule autour du corps et l'enveloppe depuis les aisselles jusqu'aux pieds. Par-dessus ces vêtements, les femmes jettent un ample *kitambi*, de couleur sombre, et en couvrent la tête et les côtés de la face, dont le reste ne s'entrevoit

qu'à travers un masque (*bergou*), composé de deux bandes d'étoffe de soie noire, maintenues par quelques baleines. Elles ont les jambes nues, mais garnies, au-dessus de la cheville, de grands anneaux creux en argent ou en cuivre; elles ont aussi des bracelets d'or ou d'argent, de cuivre ou de verroterie, et des colliers auxquels sont suspendues de petites cassolettes. Elles montrent un goût prononcé pour les parfums.

Les habitants sont sujets à des maladies endémiques assez nombreuses : les fièvres intermittentes, la dyssenterie, les ophthalmies, l'éléphantiasis, etc. Les maladies vénériennes y sont très-communes, et des épidémies de variole viennent de temps en temps porter le ravage dans la population.

Le mahométisme des Souahhéli de Zanzibar est très-peu éclairé; il consiste plutôt en pratiques extérieures que dans l'observance des prescriptions morales du Koran; ils sont fourbes, voleurs et débauchés. « Comme il est avec le ciel (quelque latitude que ce soit) des accommodements, ils ont trouvé, dit M. Guillain, moyen d'adoucir la rigueur extrême du Koran au sujet des boissons fortes : ils boivent des liqueurs douces, et ils en boivent beaucoup. » Ils croient aux bons et aux mauvais génies; ils ont beaucoup de vénération pour certains hommes que leur piété et leurs vertus entourent comme d'une auréole; ces saints (*ouéli* en arabe, *aabed* en souahhéli) se livrent aux plus grandes austérités, poussent le jeûne à l'excès, se vêtent d'étoffes grossières et de costumes bizarres.

La base de l'alimentation des classes pauvres, à Zanzibar, est le *moutama*, sorte de gros millet; on mange aussi des fascoles, du maïs, du riz, des patates douces, et un peu de froment qu'on tire de l'Inde et de la Perse. La classe aisée se nourrit beaucoup de poisson frais, et la basse classe, de poisson salé. Mâcher du bétel est une habitude extrêmement répandue à Zanzibar; cette substance noircit et rougit les dents peu à peu, et, suivant la remarque de M. Guillain, les convertit en chicots usés jusqu'au niveau des gencives; pour cette mastication, on se sert d'une feuille fraîche de cette plante, on y roule un morceau de noix d'arec, que l'on saupoudre d'un peu de chaux, et l'on glisse cette sorte de chique entre les molaires et la bouche.

Les principales productions de l'île sont le riz, le moutama, le maïs, le sésane, le mongui, le mil, des pipangayes, des aubergines, du manioc, des pastèques, des fascoles, les amberazi (ambrévades), le giroflier, la canne à sucre, la patate douce, le cocotier, le ricin, le goyavier, l'indigotier, qui n'est pas, d'ailleurs, utilisé.

La ville de Zanzibar est bâtie sur une petite presqu'île de forme triangulaire. L'aspect de cette cité, vue de la mer, est assez imposant; mais l'illusion s'évanouit quand on pénètre dans son intérieur. La vaste demeure du sultan ressemble plus à une prison qu'à un palais. Le fort est en mauvais état, mais offre un cachet remarquable de fortification arabe. Entre le fort et le palais, s'étendent les bâtiments de la douane, qui présentent un coup d'œil très-animé aux époques où le commerce est en pleine activité. En général, la ville est misérablement bâtie, sale, populeuse, composée de rues sans ordre qui forment un réseau inextricable. La partie la moins désagréable est celle qui contient les demeures des consuls anglais et américain. Les principaux monuments de cette capitale, après le palais, le for

et la douane, sont les mosquées, dont l'une assez belle, ornée d'un minaret, et deux ponts qui traversent la lagune dont la ville est entourée à l'est.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est le même sultan qui règne à Zanzibar et à Mascate. Il est difficile d'indiquer positivement les limites des Etats de ce sultan. Suivant quelques voyageurs, sa souveraineté s'étendrait sur tout le littoral compris entre le cap Delgado et le cap Guardafui; mais, sur bien des points, cette souveraineté est purement nominale ou même n'a jamais été reconnue (1).

A peu près vis-à-vis de la pointe méridionale de l'île de Zanzibar, est, sur le continent, le port de *Bagamoyo;* et, vis-à-vis de sa pointe septentrionale, est celui de *Pangani,* à l'embouchure d'une rivière du même nom; *Tanda* est un autre port, au nord de Pangani. Ces trois points et Quiloa sont à peu près les seuls de la côte de Zanzibar qui font le commerce avec le cœur de l'Afrique, et où les marchands de l'intérieur, venant surtout des bords de la mer centrale dont nous parlerons tout à l'heure, arrivent pour effectuer leurs échanges.

L'île de *Pemba,* au nord de celle de Zanzibar, est très-fertile en fruits et en grains. Les habitants, peuple timide, s'habillent d'étoffes de soie et de coton apportées de l'Inde.

Quoique plus petite, l'île de *Mombaze, Mombas, Mombaça* ou *Mombaza,* un peu au nord-ouest de Pemba, est plus célèbre, et c'est un des points les plus importants de la côte de Zanguebar. Elle est appelée par les naturels *M'vita;* elle se trouve dans une baie presque fermée, dont elle occupe le milieu et dont elle a à peu près la forme. Au fond des deux bras de mer qui l'entourent, se jettent plusieurs rivières que des embarcations peuvent remonter jusqu'à 20 kilomètres. L'île est plate : sa surface est d'environ 1 360 hectares : ses côtes sont presque partout rocailleuses et tristes. Dans la partie occidentale, les bords sont plats et sablonneux : au nord-ouest, elle est rattachée au continent par un banc de sable qui découvre dans les marées d'équinoxe. D'après plusieurs navigateurs, le port de Mombaze doit être considéré comme le plus beau de l'Afrique orientale. La végétation est magnifique. Vue de l'extérieur, elle offre une masse confuse de verdure, qui, lorsqu'on y pénètre, a l'aspect le plus agréable et le plus varié. « Au sortir d'épais fourrés de goyaviers entremêlés de lianes et de fleurs odorantes, dit M. Guillain, on débouche sur quelque large clairière ombragée par de magnifiques manguiers,

(1) La force militaire régulière que le sultan de Mascate entretient est tout à fait hors de proportion avec l'étendue de ses États : la garnison de Zanzibar n'a pas plus de 80 hommes; Mombaze a 250 hommes; Lamou, 30 environ; Patta, 25; Kiloua, 10; Magadchou et quelques autres points n'en ont que 2! On ne compte, dans toutes les possessions africaines du sultan, que 400 soldats; il y en a autant en Asie. Voilà des forces bien différentes de celles qu'on a attribuées avec emphase à ce souverain, en lui donnant 10 000 hommes de troupes, pouvant s'élever, en cas de besoin, ajoutait-on, à 250 000 hommes! Ces soldats sont particulièrement des Béloutchis et des Hadrami (gens de l'Hadramaout); ils sont fort mal armés, peu courageux, et, la plupart, grotesquement affublés de l'un forme des cipayes de l'Inde.

La marine du sultan se compose de 3 frégates, 6 corvettes, 7 bricks. Mais le manque absolu d'un personnel apte à diriger ces navires rend une telle marine fort peu redoutable.

Les produits de la douane forment la principale partie des revenus du sultan de Mascate ou de Zanzibar. Elles procurent 185 000 piastres sur la côte d'Afrique et 100 000 piastres sur celles d'Oman et de Perse; le revenu total s'élève à 485 000 piastres (environ 2 500 000 fr.), dont 349 000 piastres pour l'Afrique.

ou bien plantée de cocotiers au milieu desquels s'élève çà et là un immense baobab. Pas de fossés, pas de limites; rien n'annonce qu'on traverse une propriété; la présence de l'homme ne s'y trahit que par de méchantes cases en torchis, à toiture de feuillage et environnées, parfois, de petits carrés de millet ou de maïs. Les parties sud et ouest de l'île sont complétement désertes et garnies de halliers et de fourrés assez épais qui servent de repaires à des animaux sauvages. » Parmi ces animaux, sont des chacals, des hyènes, des singes et des porcs. Ces derniers, probablement introduits dans l'île par les Portugais, sont tout à fait semblables aux porcs domestiques; grâce à la sainte horreur qu'ils inspirent aux musulmans, ils sont devenus sauvages. L'île est malheureusement privée de sources. Les pluies périodiques commencent vers le 1er avril. Quoique les orages soient assez fréquents, la foudre tombe rarement. La population tend à diminuer : elle s'élevait, il y a une trentaine d'années, à près de 5 000 âmes; aujourd'hui on ne compte plus que 2 500 individus : c'est un mélange de Souahhéli et d'esclaves; il faut aussi adjoindre au chiffre de la population 40 familles arabes et quelques banians. Les Souahhéli de Mombaze comprennent deux groupes principaux : les *Oua-M'vita*, et les *Oua-Kilindini*, qui sont venus s'y établir beaucoup plus récemment que les premiers.

On voit les ruines de plusieurs constructions des Portugais, qui avaient reçu cette île, florissante et riche, en 1529, des mains des sultans Mélindi, mais qui l'abandonnèrent inculte et dévastée. Ce fut Mombaze qui donna le signal de la révolte contre ce peuple, vers le milieu du XVIIe siècle. Un des principaux monuments qu'il y a laissés, c'est la citadelle qui protége la ville de Mombaze et qui fut construite en 1594. La partie de la ville qui est la moins ancienne et la moins laide s'appelle *Gavana;* l'autre est nommée *Hara-el-Quédima.*

Les dames de Mombaze paraissent avoir beaucoup de coquetterie, et mettent un soin particulier à leur coiffure, qu'elles échafaudent à l'aide de grands peignes droits en corne fabriqués dans le pays; mais leur bouche est complétement gâtée par l'usage du bétel. Les filles sont nubiles à 13 ou 14 ans.

L'industrie est nulle à Mombaze; les productions agricoles y sont insignifiantes. On n'y récolte qu'une très-faible quantité de millet et de maïs, quelques légumes et quelques fruits. C'est du pays des Ouanika et des pays contigus qu'elle reçoit généralement les subsistances nécessaires à sa population, de même que les objets dont s'alimente son commerce maritime, comme l'ivoire, le copal, le montama, des peaux et des cornes de rhinocéros, des dents d'hippopotame. On y fait aussi un grand commerce d'esclaves.

En 1824, les Anglais prirent possession de Mombaze et y stationnèrent pour empêcher la traite des noirs, très-active alors sur cette partie de la côte d'Afrique; mais en 1826 ils évacuèrent l'île.

A peu de distance de Mombaze, sur le continent, sont les 5 villages fortifiés de *Rabaye* ou *Rabbaï*, dont le principal s'appelle *Grand-Rabaye*. Ils ne sont pas constamment habités; ce ne sont que des lieux de réunion commerciale ou politique des indigènes, ou bien un lieu de refuge quand ils sont attaqués. A part ces circonstances, les Ouanika, habitants de ce pays, vivent dispersés dans la campagne, cultivant leurs petits champs de manioc, de maïs ou de millet, s'enivrant

journellement d'eau-de-vie de coco, et plongés dans le plus grand abrutissement.

Le Grand-Rabaye est un lieu de marché assez important : les Ouakamba y viennent, avec des dents d'éléphant et de la gomme copal. C'est au Petit-Rabaye ou Rabaye-Mpia, un des cinq villages dont nous venons de parler, que se trouve la mission anglaise, d'où sont partis les dévoués missionnaires Krapf, Rebmann, Erhardt, pour faire, dans l'intérieur, depuis 1840, ces excursions devenues célèbres par la découverte des monts Kénia et Kilimandjaro, par les notions sur le lac Ouniamési, etc.

A environ 100 kilomètres au nord de Mombaze, est *Mélinde,* regardée par quelques auteurs comme l'ancienne *Essina;* elle fut brillante autrefois. Les Arabes qui l'habitaient s'habillaient de soie et de pourpre. Le roi était toujours porté sur les épaules de ses courtisans, et reçu par un chœur de prêtres et de jeunes filles qui lui offraient de l'encens et des fleurs. Les Portugais en firent une de leurs plus importantes stations de la côte orientale de l'Afrique. Aujourd'hui ce n'est presque qu'un amas de ruines. Cependant des orangers qui portent des fruits délicieux ornent encore ses mille jardins; et ses mosquées lui donnent toujours un aspect imposant du côté de la mer.

Làmo ou *Làmou,* fameuse par les grands ânes que son territoire produit; *Patta,* port assez connu, sont les autres points remarquables de la côte de Zanguebar, à laquelle on rattache encore quelquefois *Djoub, Brava* et *Magadchou;* mais nous avons vu que ces villes sont plus convenablement placées dans le Somâl.

Les ports du Zanguebar sont des marchés importants où viennent s'échanger les produits de l'intérieur de l'Afrique contre ceux de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie et des divers pays de l'Europe et de l'Amérique. Les principales marchandises qui alimentent ce commerce sont, du côté de l'Afrique, l'ivoire, les esclaves, le copal, le sésame, le bétail, les peaux, le suif, le semen, les cornes de rhinocéros, les grains, le miel et la cire, l'ambre gris, les huiles de coco et de sésame, des gommes et résines, et, comme production particulière de Zanzibar et de Pemba, le girofle; — du côté de l'extérieur, le sucre, le café, les dattes, le coton en laine, les cotons manufacturés, le sel, la verroterie, le fil de laiton et le fil de fer, la poudre de guerre, les armes, la vaisselle, la verrerie, la quincaillerie, les meubles, le tabac, le savon, les soieries, la passementerie, les sirops, les fruits confits, les liqueurs, des fournitures de mercerie. Les Arabes et les Hindous étaient autrefois les seuls exploitateurs de tout ce commerce; aujourd'hui une quinzaine de bâtiments, sous pavillons américain, anglais, français et autres, y prennent une part assez active. Un récent traité d'amitié et de commerce, conclu avec le sultan de Zanzibar par le gouvernement français, doit augmenter nos relations avec ce pays intéressant.

La seule monnaie ayant un cours général et régulier est la piastre de Marie-Thérèse, désignée par les indigènes sous le nom de *querch-açouad* (piastre noire ou thalari noir) ou sous celui de *querch-frathincia.*

La langue souahhéli est l'idiome général de la côte du Zanguebar; mais on n'y emploie d'autre écriture que celle des Arabes; les livres se bornent à des poésies et à des traductions du Koran. Le souahhéli est doux et harmonieux; le plus pur est parlé à Làmou et aux environs.

Derrière la côte, sont de nombreuses populations qui vivent dans une indépen-

dance à peu près complète du sultan de Zanzibar. Chez presque toutes, la préfixe *ouu* sert à désigner le peuple ; la préfixe *ou*, le pays qu'il habite ; la préfixe *ki*, la langue qu'il parle. Ainsi, les *Ouakouafi* habitent le pays d'*Oukafi* et parlent la lange *kikafi*. Une des nations qu'on connaît le mieux, parce qu'elle est une des plus voisines de la côte, ce sont les *Ouanika*, qu'on trouve à la hauteur de Mombaze et dont nous avons déjà parlé. Leur nom signifie hommes des broussailles, des terrains incultes. *Kaouma*, leur dernière ville dans le nord-ouest, est peu éloignée du pays des Gallah.

Au sud des Ouanika, habitent les *Ouasambara*, peuple assez puissant, dont la capitale est *Fouga*. Le docteur Krapf, qui les visita deux fois, les dépeint comme une population de taille médiocre, de couleur jaunâtre, au corps mince, mais fort et capable de porter de lourds fardeaux ; très-sobre et vivant à peu près uniquement de bananes. Ce sont des fumeurs continuels. L'Ousambara est un pays pauvre, à cause de la nature montagneuse du sol.

Le *Bondeï*, plus riche, est un pays compris entre la côte, la rivière Pangani, la vallée de Kérenghé et le désert de Kidigo. On y parle le kichinsi, c'est-à-dire la langue des *Ouachinsi*, peuple intelligent et livré à la culture du sol.

Les *Ouasegoua* se sont rendus assez redoutables aux peuples voisins, parce que, voisins de Zanzibar, ils en ont tiré de bonne heure des armes à feu. Les *Ouadoé*, près des précédents, ont été dépeints comme anthropophages. Mais n'est-ce pas une accusation fausse, comme beaucoup d'accusations de ce genre, qu'on a portées contre plusieurs peuples africains, et qui se sont évanouies devant l'observation? Plus au sud, sont les *Ouakadoa*, les *Ouatoumbi*, les *Ouagnindo*.

Les *Masaï* et les *Ouakouafi* ou *Logobi*, ou *El-Loïkob*, sont deux des peuples les plus belliqueux et les plus redoutés de ces contrées : ils s'avancent fort loin à l'ouest et au nord, peut-être jusqu'au grand lac intérieur et à l'équateur; ils se servent du bouclier de peau de rhinocéros ou d'éléphant.

Le *Djaga* ou *Tchaga*, sur la frontière occidentale du Zanguebar, est un des pays les plus renommés de l'Afrique orientale. Ce pays montagneux n'a pas, à proprement parler, de villages. Les habitants y sont disséminés çà et là. Ces habitants, appelés *Ouadjaga*, sont vêtus d'une pièce de coton ou de cuir, que les hommes attachent à la ceinture et les femmes au-dessus des seins. Hommes et femmes se rasent la tête; seulement les femmes conservent, au sommet, une touffe dont elles font plusieurs petites tresses entremêlées de grains de verroterie et qu'elles laissent tomber sur leur visage. Les Ouadjaga ont pour ornements des colliers en cuivre, quelquefois enrichis de cornalines et autres pierres qu'on trouve dans le Kilimandjaro. Les femmes se mettent, en outre, des anneaux de cuivre aux jambes, et y ajoutent des pendants de cauris. Les deux sexes se mêlent à la danse, exécutée au son de la seule musique produite par des grelots qu'on s'attache aux jambes ou par un bambou percé de trous et avec lequel on frappe la terre. Les Ouadjaga vont au combat la tête parée d'une bande de peau encore recouverte de son poil, et surmontée d'une plume d'autruche; ils s'attachent parfois à la ceinture une queue de girafe emmanchée, qui pend en arrière. Voilà encore une des explications qu'on peut donner des prétendus hommes à queue! Leurs armes sont la zagaie, l'arc, le sabre, le couteau-poignard, le bouclier en

peau de buffle ou de rhinocéros. Leur nourriture se compose de lait, de miel et de bananes. Ils font une liqueur forte, très-enivrante, nommée mahuari, dans la confection de laquelle entre surtout la banane. Le travail des métaux est la principale occupation des hommes : ils façonnent de nombreux outils en cuivre et en fer. La culture des terres et la confection des ruches sont principalement dévolues aux femmes. Le fétichisme est la religion de ce peuple. On rapporte que les Ouadjaga ont eu leur Alexandre et leur Sémiramis; que, sous les ordres de *Zimbo,* ils ont parcouru l'intérieur de l'Afrique méridionale, et sont venus dévaster Quiloa et assiéger Mozambique. Arrivée devant Mélinde, l'armée de Zimbo essuya une défaite totale, qui fut suivie de la dissolution de son empire; mais Temba-Vamba, petite-fille d'un de ses généraux, essaya par ses lois de relever la puissance de leur nation.

C'est dans le Djaga que se trouve le haut mont Kilimandjaro. C'est plus au nord, dans le pays d'*Oukambani,* habité par les *Ouakamba,* que se rencontre le mont *Kénia,* non moins élevé peut-être. On dit qu'un volcan se montre à l'ouest du Kénia. Le docteur Krapf put pénétrer en 1849 jusque dans ce pays reculé. Quand on a franchi les monts *Kénia* et *Kilimandjaro,* qui ont été révélés aux géographes par MM. Krapf et Rebmann, et qu'on dépeint comme revêtus de neiges éternelles, on se trouve dans le pays des pures conjectures, qu'aucun Européen n'a encore foulé; mais tous les renseignements obtenus se réunissent pour nous apprendre que là, au cœur de l'Afrique, on rencontre un grand lac ou plusieurs grands lacs. Les indications de ces eaux intérieures sont fort anciennes : car Ptolémée parle d'un grand lac subéquatorial, où il place les sources du Nil; Aboulféda, Pigafetta, presque tous les cartographes du XVIe siècle, indiquent un grand lac au centre de l'Afrique vers l'équateur ou au sud de l'équateur. Plus tard, on voit inscrit sur les cartes, dans le voisinage de la côte orientale, un long lac *Maravi,* étendu du nord au sud. M. Morice, de l'île de France, qui conclut, en 1776, en son propre et privé nom, pour cent ans, un traité d'alliance et de commerce avec les Maures de Quiloa, nous dit qu'il part tous les ans de cette ville une caravane d'Africains qui se rend, par l'intérieur des terres, à la côte occidentale d'Afrique, et revient par le même chemin; qu'elle se nourrit des végétaux et des fruits qui s'offrent sur la route, et surtout de ceux du tamarin; qu'à quelques journées de Quiloa se présente un *grand lac,* désigné comme une mer d'eau douce; qu'on le traverse sur des pièces de bois, et qu'on fait station à une île qui se trouve au milieu. Salt sut aussi d'un marchand d'esclaves que, dans l'intérieur, il se rencontre un *grand lac* d'eau douce.

M. Desborough Cooley fit voir un des premiers que le lac Maravi est identique avec le lac *Nyassi,* dont un nègre du pays de *Ouahiao* lui donna la désignation en 1835. Enfin, MM. Rebmann, Krapf et Erhardt ont, depuis 1849, appris positivement l'existence d'un lac très-considérable situé au nord-ouest du Nyassi. Autant qu'on peut le supposer, d'après les renseignements obtenus surtout par M. Erhardt, la masse principale du lac intérieur, qu'on nomme tour à tour *Oukérévé, Ouniamési, Timbazé, Taganyita, Tanganyenko,* formerait un immense quadrilatère, compris entre l'équateur et le 10° degré de latitude sud, et entre 22° et 27° de longitude est; la partie sud-est, beaucoup plus étroite, se prolonge-

rait en corne sous le nom de *Nyassi, Nyanya* ou *Nyasa,* et s'étendrait jusqu'à 13° de latitude sud et au delà de 33° de longitude est. Cependant on doute encore que cette dernière nappe communique à la première. Les eaux de l'Ouniamési sont douces, dit-on, mais les flots en sont agités comme ceux d'une mer; on ajoute qu'au milieu se trouve une île montagneuse appelée *Kavogo,* placée en face d'*Oujiji,* port principal de la rive orientale du lac, c'est-à-dire le port qui fait particulièrement le commerce avec la côte du Zanguebar; — que la traversée du lac est de 9 à 10 jours dans des bateaux à voiles et de 30 jours dans des bateaux à rames; — que des marchands nègres et arabes font fréquemment ce trajet pour entretenir un commerce lucratif entre les deux côtes africaines, et entre le lac et les deux océans. M. R. Burton, ce courageux et intelligent voyageur qui a déjà vu avec tant de fruit le Somâl et l'Arabie, est parti pour déchirer enfin le voile qui couvre cette nouvelle Caspienne; on attend sa relation avec impatience.

Examinons rapidement les traits géographiques qui, pour ces régions intérieures qu'on a proposé d'appeler *Nigritie méridionale,* ont été esquissés le moins vaguement.

Entre le lac et le mont Kilimandjaro, on signale la haute montagne de *Doengo-Engaï,* qui est, dit-on, couverte de neiges continuelles.

Le pays principal à l'est du lac paraît être l'*Ouniamési,* habité par les *Ouaniamési.* Le peuple de *Ouaha* est celui chez qui se trouve la ville d'*Oujiji,* peuplée en partie d'Arabes, qui y possèdent beaucoup d'esclaves et qui ont introduit dans ce pays la culture du riz.

Où faut-il placer les *Ouabilikimo,* qu'on dépeint comme un peuple de nains au milieu de l'Afrique, et qui sont peut-être les *Pygmées* des anciens? Qu'est-ce que ce pays de *Monomoézi* ou *Monoémugi,* dont il est souvent question dans les descriptions du centre africain? Le docteur Livingstone donne sur ce nom l'explication suivante : il existe vers le lac Nyassi un peuple nommé *Ouavisa* ou *Babisa*, dont le singulier est *Moïza* ou *Mouïza :* le chef, ou *Mono-Moïza,* aurait donné lieu aux dénominations inexactes qu'on a adoptées, et à l'idée fausse d'un pays, au lieu d'un homme. On a voulu trouver dans le nom de *Mono-Moézi* l'explication de ces fameuses montagnes de la Lune qui ont tant occupé les géographes, car *Moézi* signifie *Lune* en souahéli. Cette supposition n'a rien de déraisonnable. Nous ajouterons que, dans le nom d'*Ouniamési* lui-même, la terminaison paraît aussi avoir du rapport avec le nom de la Lune. Tout cela peut contribuer à faire placer dans ces régions ces mystérieuses montagnes.

Les *Maravi,* dont on a appliqué à tort le nom au lac Nyassi, sont un peuple situé entre ce lac et le Zambèze. Ils sont ennemis des Portugais du Mozambique, et l'on peut difficilement pénétrer chez eux. On les dit possesseurs d'un sol riche, où la patate douce est surtout cultivée en quantité.

Les *Balonda* ou *Oualonda,* au sud-ouest du lac Nyassi et à l'ouest des Maravi, sont un peuple plus important, plus étendu, et que l'on connaît mieux depuis les relations de quelques voyageurs, comme Livingstone, Ladislas Magyar (Magyar Laszlo) et Rodriguez Graça, qui les ont visités dans ces dernières années. Le Londa, pays des Balonda, est en grande partie sur la limite du partage des eaux entre les deux océans : d'un côté, on y voit couler, à l'ouest, le *Ca-*

saï ou *Loke,* belle et vaste rivière qui se rend au nord et va se joindre au Coango, vers le pays de *Louba,* après avoir baigné la ville de *Maï;* du côté opposé, se dirige au sud le *Zambèze* ou *Liambây,* avec ses nombreux affluents, entre autres la *Liba.* Le lac *Dilolo,* d'où s'échappe, comme nous avons dit, le double cours de la *Lotemoua,* qui met en communication les deux versants, est dans l'ouest du Londa, et cette jonction naturelle peut être par la suite, pour ce pays, d'une haute importance. A une grande distance à droite et à gauche de ce lac, la ligne du partage des eaux entre les deux océans, c'est-à-dire principalement entre les bassins du Zambèze et du Casaï, n'est point formée, comme on l'a quelquefois supposé, par de hautes montagnes, mais par des plaines très-unies, ou par un dos à peine sensible. Les grandes pluies inondent chaque année le Londa, aux mois de février, de mars et d'avril. Les matinées de l'hiver (juin, juillet, etc.) sont très-froides (42° à 52° Fahr.), malgré la position de ce pays dans la zone torride. Les rivières ont beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. Les fourmis sont très-nombreuses. Il y a peu d'oiseaux, peu de quadrupèdes. On élève beaucoup de volaille. Les commerçants de l'ouest portent dans le Londa du sel, de la poudre, de la verroterie, des vases de terre, des étoffes de coton, et y font des affaires fort lucratives en en tirant de l'ivoire et des esclaves : beaucoup d'esclaves transportés au Brésil sont venus de ce pays; les Portugais et les Mambari viennent trop souvent faire le commerce de ces malheureux. Le commerce s'opère avec la côte occidentale par la route de Cassangé.

Les habitants cultivent avec ardeur leurs jardins et leurs champs : la houe est leur instrument de labourage. Ils récoltent du manioc de deux espèces, l'une douce, l'autre amère; les arachides, le dourah, le colza (pennisetum typhoideum), le kech ou millet, les fèves, le maïs, les patates douces, les ignames, qu'on y appelle lekoto. Ils boivent une bière appelée *boyaloa.*

Déjà depuis longtemps les Balonda se servent de fusils, qu'ils ont eus par l'Angola et le Benguela, et ils ont dépeuplé leur pays de gros gibier; ils n'élèvent pas de bestiaux (1). Leur chevelure est laineuse et abondante. Leur teint n'est pas tout à fait noir : plusieurs sont bronzés, d'autres ont la couleur des Bushmen (2).

C'est une beauté chez eux que de se limer les dents en pointe. Ils se tatouent diverses parties du corps, particulièrement l'abdomen. Ils s'enduisent le corps d'huile, principalement de celle de ricin, et, quand ils peuvent, de beurre et de graisse de bœuf. Quand on veut saluer quelqu'un, on se frotte les bras et la poi-

(1) Dans ce pays et dans ceux du voisinage, on fait beaucoup de ruches de la manière suivante : on pratique deux incisions autour d'un l'arbre à 5 pieds de distance, avec une fente longitudinale de l'une à l'autre; on soulève l'écorce de chaque côté de la fente, on la détache du tronc; l'élasticité de l'écorce lui fait reprendre la forme qu'elle avait d'abord; on ferme la fente avec des épingles de bois, on bouche les extrémités de ce cylindre avec du gazon, en y laissant une ouverture pour le passage des abeilles, et la ruche ainsi terminée est suspendue horizontalement aux arbres : c'est de cette manière que l'on obtient toute la cire si abondante exportée du Benguela et de Loanda.

(2) En général, les peuples de l'intérieur dans l'Afrique subéquatoriale, sont moins noirs que ceux des côtes. Le docteur Livingstone trouve qu'ils rappellent assez les types représentés sur les anciens monuments de l'Égypte.

trine avec du sable, des cendres ou de l'argile, et l'on se frappe vivement les côtes avec les coudes, ou bien on touche la terre avec les deux joues successivement, et l'on fait claquer ses mains. Les Balonda se parent le bas des jambes de nombreux anneaux de cuivre.

Les femmes balonda sont admises dans les assemblées publiques ou *kotla*, et ont un rôle bien plus important que dans les parties plus méridionales de l'Afrique. Elles sont fréquemment les chefs d'une population. Elles vont, ainsi que les hommes, presque entièrement nues : elles n'ont pour tout vêtement qu'un morceau de toile extrêmement étroit ; mais elles comprennent le besoin d'en avoir davantage, et elles achètent avec empressement, quand elles le peuvent, des calicots d'Europe qui viennent de la côte de l'ouest (1). Elles portent leurs enfants au moyen d'une lanière faite d'écorce d'arbre, et qui, passant sur une épaule, descend du côté opposé, comme un baudrier de guerrier ; l'enfant se trouve assis sur ce support et suspendu sur le flanc de la mère.

Les élégantes de ce pays arrangent leur laineuse chevelure d'une manière étrange : tantôt elles en font de nombreuses nattes rigides qui, s'échappant de toutes parts comme des rayons de soleil, vont se terminer à un cercle qui est disposé autour de la tête à l'image de ces auréoles dont nos peintres entourent la tête des saints ; tantôt elles se font comme un diadème de quelque peau d'animal, avec des ornements en poils de queue de buffle et en verroterie ; ou bien elles imitent, par deux énormes touffes dirigées de chaque côté de la tête, les cornes d'un buffle ; quelquefois elles ne cherchent à figurer qu'une énorme corne projetée en avant. Leur figure n'est nullement laide ; mais leurs dents, limées en pointe, rendent leur sourire affreux, et rappellent le redoutable râtelier d'un crocodile. Les Balonda aiment, en général, à s'orner de diverses manières, à s'enduire d'huile, etc. ; ils sont gais, jouent fréquemment de leurs instruments de musique (2), s'exercent à tirer de l'arc, à faire résonner des coups de fusil, élèvent des canaris ; les dames soignent de petits chiens, destinés à être mangés. Les villages sont au milieu des forêts, et se composent de huttes irrégulièrement distribuées, entourées chacune de plantations de bananiers, de cotonniers et de tabac. C'est un peuple très-cérémonieux et grand amateur de salutations et de formules de politesse. Les chefs se font porter, dans les réceptions solennelles, par un de leurs principaux sujets : ils se mettent à califourchon sur ses épaules.

Les Balonda sont bien plus superstitieux que les Betchouana et les Cafres. Ils ont des idoles, ce qui ne se voit pas chez les peuples du sud ; une des principales est une hideuse imitation, en argile, d'un crocodile ou d'un lion. Ils croient à la transmigration des âmes, et se figurent que l'esprit de quelqu'un, même pendant

(1) Les étoffes de coton anglaises sont fort recherchées au Londa pour le peu de vêtements que portent les habitants ; il n'y a pas, comme dans les contrées plus au sud, une abondance d'animaux dont on puisse employer les peaux.

(2) Les principaux instruments de musique des Balonda sont une espèce de tambour et le *marimba*, sorte de piano portatif, composé de deux barres de bois, sur lesquelles sont posées transversalement une quinzaine de touches en bois, d'une épaisseur graduée suivant les notes : au-dessous de chacune de ces touches, qu'on frappe avec une baguette de tambour, se trouve une calebasse. Les sons n'en sont pas désagréables.

sa vie, peut pénétrer dans un lion ou un crocodile, et revenir ensuite à son corps humain. Les âmes des morts deviennent des esprits ou *barimo,* qui ont la plus grande influence sur le bonheur ou le malheur des survivants, et on leur dresse des idoles, on leur consacre de la nourriture. Les Balonda visitent les tombeaux de leurs parents, en déposant des offrandes s'ils échappent à un danger; s'ils recouvrent la santé, ils offrent aux âmes des morts, comme remerciement, le sacrifice d'une volaille, d'un mouton, etc. Du reste, ils ont l'idée d'un être suprême, maître et directeur de toutes choses, et ils l'appellent *Zambi.* Les funérailles sont accompagnées de danses, de festins, du bruit du tambour et de coups de fusil, entremêlés cependant de gémissements. Un mari, une femme, ne continue pas de vivre dans le même lieu où le compagnon de sa vie est mort; il abandonne le village.

Dans le pays de Londa, les villes portent le nom des chefs : ainsi, *Matiamvo* ou *Mouata-ya-nvo* est à la fois le nom du chef général de tout le pays de Londa, de tous les peuples balonda, et celui de la capitale, qui s'appelle aussi, selon quelques relations, *Moropoué;* ce nom de *Moropoué* s'applique également, suivant quelques voyageurs, à tout l'empire de Londa. On a donné encore les noms de *Miloua* et d'*Aloua* à cet empire. Parmi les peuples qui lui sont soumis, il faut distinguer les *Kanyoka* et les *Kanyika,* à l'est de la capitale. Ils sont bienveillants. C'est chez eux qu'on trouve la plus grande quantité d'ivoire.

Chinté ou *Kalompo,* ville et résidence d'un prince dont elle porte le nom, est à l'ouest, vers la Liba. Elle est au milieu d'un bosquet de bananiers et d'autres beaux arbres. Les rues sont droites; les maisons sont entourées de murs carrés et surmontées de toits arrondis. Des plantations de tabac, de cannes à sucre, se font remarquer près des habitations, qu'ombragent des figuiers indiens.

Katéma, ville et chef, aussi dans l'ouest de l'empire, est vers le lac Dilolo. Ses bocages sont peuplés d'oiseaux au chant agréable, parmi lesquels une espèce de canari appelé cabazo et l'*alcyon senegalensis.*

Cabango est encore un des principaux endroits du Londa de l'ouest; c'est le séjour d'un prince soumis à Matiamvo. Il y a environ 200 huttes, dont une douzaine un peu mieux construites que les autres et habitées par des Portugais de demi-caste, originaires d'Angola, et établis là pour faire le commerce.

Matiamvo ou *Mouata-ya-nvo* (mouata signifie chef) est un titre héréditaire. Ce chef a un pouvoir absolu, droit de vie et de mort, et il paraît en abuser souvent, car on parle de tels souverains qui se sont plu à marcher, à travers leur capitale, sur une couche de têtes humaines. Quand un chef meurt, un grand nombre de ses serviteurs sont massacrés pour lui servir d'escorte dans l'autre monde.

Le plus important des royaumes soumis à Matiamvo paraît être celui de *Cazembe,* dont la capitale porte le même nom, et, suivant quelques-uns, s'appellerait aussi *Lucenda;* cet État est à l'ouest du lac Nyassi. Il a été visité par les Portugais Lacerda et Peirara. Le roi a été dépeint, mais à tort sans doute, comme revêtu d'un pouvoir très-brillant. Les sacrifices humains, qui, au temps du voyage de Peirara, y avaient lieu, ne paraissent pas avoir cessé.

La limite occidentale de l'empire de Londa semble être la rivière Loanye, qui se dirige vers le Casaï. Les *Casabi,* à l'ouest du Casaï, appartiennent encore à cet

empire. Les *Quiboque* (Quioco chez Rodriguez Graça) y sont compris aussi. Ce sont des gens très-peu hospitaliers, très-avides, chez qui on sent la corruption qu'entraîne le contact des marchands d'esclaves. Ils exigent sans relâche des présents de ceux qui les visitent. Ils taillent leurs dents en pointe. Leur pays a de grandes forêts, mais presque pas d'arbres épineux, quoique l'Afrique australe en ait généralement beaucoup : on n'y en remarque que deux : l'un donne une noix vomique; l'autre est un *uncaria procumbens*.

Quant au *Chindjé* et au *Cassangé*, on ne sait si l'on doit les placer dans le Londa ou dans la Guinée inférieure : il serait peut-être convenable de les joindre à l'Angola, car les Portugais y exercent une certaine suprématie.

Les *Bachindjé* (habitants du Chindjé) ont un type nègre, inférieur aux Balonda; leur couleur est d'un noir foncé, la largeur de leurs narines épatées est encore augmentée par les ornements en bois ou en roseaux qu'ils y introduisent. Leurs dents sont aussi limées en pointe. Ils se livrent à l'agriculture. Leur habillement consiste en morceaux de peau suspendus négligemment à la ceinture. Ils arrangent leur chevelure d'une manière fantastique : quelques femmes roulent et contournent leur chevelure de manière à lui donner la forme du chapeau le plus extraordinaire; d'autres en font des tresses, avec une triple natte partant de chaque touffe; d'autres, enfin, suivant l'ancienne mode égyptienne, disposent toute l'énorme masse laineuse de leur tête en nombreuses nattes qui tombent sur le cou et les épaules. Les hommes de distinction font de leur chevelure un long cône qui se projette derrière la tête, enveloppé de filaments rouges et noirs.

Cassangé est à la fois le nom d'un pays et celui d'une ville. Le sol y est extrêmement fertile, mais l'air est très-malsain. La ville, où les Portugais ont un comptoir, se compose de 30 ou 40 maisons de commerçants, éparses sur une hauteur, à l'ouest du Coango; elles sont en branches revêtues d'un enduit de terre, entourées de plantations de maïs, de manioc, et de jardins où l'on voit des légumes d'Europe, des pommes de terre, des pois, des choux, des oignons, des tomates. Les goyaves, les bananes, les oranges, les figues, les pommes d'acajou, sont encore des productions qu'on trouve à Cassangé. L'*holcus sorghum* y croît admirablement. Une quarantaine de marchands portugais habitent cet endroit; plusieurs ont acquis une grande fortune en envoyant des *Pombeiros*, c'est-à-dire des marchands indigènes, faire le commerce d'échange dans l'intérieur.

Dans le Cassangé, comme dans le Londa et plusieurs autres parties intérieures de l'Afrique australe, on croit que les âmes des morts viennent se mêler aux actions des vivants, partager leur nourriture; en cas de maladie, des sacrifices de volailles et de chèvres sont adressés aux esprits (*barimo*), pour les apaiser; quant un homme en a tué un autre, il fait un sacrifice, comme pour calmer la victime. Il existe une secte qui a pour objet de tuer des hommes pour prendre leurs cœurs et les offrir aux *barimo*. On croit aux sortiléges; on s'imagine que la maladie a été causée par le sort jeté par quelqu'un sur une victime. La personne accusée de ce crime subit l'épreuve d'un poison violent qui lui est présenté : si son estomac le rejette, elle est considérée comme innocente; mais des centaines de malheureux meurent, chaque année, victimes de ces horribles épreuves.

Les *Bangala*, qui habitent une partie du Cassangé, à la gauche du Coango,

sont considérés comme dépendants des Portugais. Ils s'étaient révoltés contre ceux-ci; mais ils furent réprimés en 1850. Leur sol est très-fertile, et l'on y remarque une grande culture de manioc. Chez eux, le frère d'un chef hérite, de préférence aux fils de celui-ci; les fils d'une sœur appartiennent au frère de cette derrière, et il vend souvent ses neveux pour payer ses dettes.

A l'ouest du Cassangé, s'allonge, du nord au sud, la haute chaîne de montagnes de *Tala-Mungongo,* sur le flanc occidental de laquelle vit le peuple des *Basongo.*

Au sud du Cassangé et du Londa, s'étend le *Lobalé,* pays plat, inondé tout entier pendant la saison des pluies; c'est de ses plaines que sortent les grandes rivières *Tchobé, Loëti, Casaï.* On voit s'y prolonger à perte de vue de belles prairies; mais des troupeaux de bétail ne les animent pas : est-ce l'effet des ravages qu'y aurait causés la mouche tsétsé? Les *Balobalé,* soumis à un chef nommé *Kandjenké,* ont des rapports assez multipliés avec les Portugais de la côte de Guinée : ils échangent les produits de leur pays contre la poudre à canon, des calicots anglais, de la verroterie; mais la monnaie leur est inconnue; l'or n'est pas estimé chez eux et passe pour du cuivre. C'est, du reste, un peuple avide et peu hospitalier. Là encore se répand le souffle corrupteur du commerce d'esclaves!

LIVRE VINGTIÈME.

Iles Africaines orientales.

Les îles d'Afrique ont depuis longtemps attiré l'attention de l'Europe : la beauté de leurs sites, la richesse de leurs productions, en ont fait, pour plusieurs peuples de notre continent, des colonies de délices et d'avenir; pour d'autres, les moindres rochers qui s'élèvent dans les mers africaines sont devenus des points de relâche, des entrepôts commerciaux d'une importance incontestable. Le vaste archipel africain entoure depuis des siècles le continent d'une auréole de civilisation, qui pénètre peu à peu l'intérieur de cette mystérieuse contrée.

En quittant le continent de l'Afrique par sa pointe orientale, nous rencontrons d'abord l'île de *Socotra* ou *Socotora,* terre aride, pierreuse, presque entièrement dépourvue d'eau et de végétation. Une chaîne de montagnes la traverse de l'est à l'ouest; un vent impétueux, qui rappelle celui du désert, porte le sable des rivages jusqu'au sommet des collines, et ne s'arrête que devant une arête infranchissable. La partie septentrionale ne voit naître que des plantes chétives et des arbres rabougris. Cependant, dans les vallées abritées où circulent des cours d'eau, il y a des prairies et une riante verdure. On y voit le meilleur aloès que l'on connaisse, ainsi qu'une grande quantité de dattes. Les autres principales productions sont le sang de dragon, une sorte d'encens, inférieur en qualité à celui d'Arabie et du pays de Somâl; le millet, les fèves et le tabac, avec un peu de coton et d'indigo. Socotora abonde en volailles, en troupeaux de moutons et de chèvres : mais on y trouve très-peu de bœufs. Outre le *mosunbrun,* ou la gomme retirée de l'aloès, l'île exporte du cinabre et du sang de dragon. La mer y rejette de l'ambre. Le corail et les polypiers y sont très-communs.

Malgré sa latitude, Socotora, jouit d'un climat plus tempéré que celui des côtes voisines de l'Afrique. Les moussons soufflent périodiquement, et rafraîchissent l'atmosphère.

Tamarida, la ville principale, est située au pied d'une rangée de hauteurs. Les maisons, dont le nombre s'élève à peu près à 100, sont bâties en pierre calcaire et en corail.

L'île manque d'un bon port. La baie la plus sûre est celle de *Chaëb* : pendant toute la durée de la mousson du nord-est, on peut y entrer en toute sécurité, mais elle devient dangereuse lorsque souffle la mousson du sud-ouest. Socotora a

été pendant longtemps gouvernée par un saïb dépendant de l'imam de Mascate, en Arabie. En 1835, elle fut cédée aux Anglais; mais, quoiqu'ils la considèrent comme une de leurs dépendances, ils ont retiré la garnison qu'ils y avaient, à cause de l'insalubrité du climat.

La population est un mélange d'Arabes, d'esclaves musulmans, et de certains indigènes appelés quelquefois *Bédiognes*, isolés dans les montagnes et qui professent la doctrine des chrétiens jacobites. On peut évaluer le nombre des habitants à 4 000. Le langage semble se rapprocher de l'hébreu ou du phénicien. Les Socotorains qui habitent la plaine forment une race abâtardie, indolente et sans industrie ; la conformation des montagnards est bien différente : grands, robustes, ils ont une démarche assurée et fière : ils savent parcourir les gorges des montagnes avec la légèreté de nos chamois et combattre avec courage. Ils appartiennent à la race caucasique, quoique leur teint soit très-rapproché de celui des nègres. La base de l'alimentation est le lait et les fruits. Ces peuples nomades n'ont pas, comme la plupart des Africains, des tentes qu'ils transportent avec eux; le climat humide ne leur permettrait pas de vivre ainsi assez sainement : ils choisissent donc des cavernes, nombreuses dans les montagnes, et qui peuvent abriter des familles entières.

Philostorgius, Édrisi, Hamdoullah, parlent d'une colonie envoyée dans l'île de Socotora par Alexandre le Grand. Plus tard, Marco-Polo en fait mention, et donne aux chrétiens de cette terre un archevêque. Pereira la visita, et Albuquerque y établit ses lieutenants au nom du Portugal. Au XVIe siècle, Socotora possédait encore un évêque jacobite, mais bientôt après elle tomba entre les mains des Arabes, et enfin la Grande-Bretagne l'a achetée pour 500 000 fr.

L'île d'*Abd-el-Kouri*, à l'ouest de Socotora, a, dans sa plus grande longueur, environ 20 milles marins, de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, et un peu plus de 3 milles de largeur. Les côtes en sont élevées. Il s'y présente au sud une baie qui offre un excellent ancrage. Le sol est montagneux, aride, et ne semble pas susceptible de culture. Il n'y a aucun arbre, aucun filet d'eau courante, et l'eau des puits est plus ou moins saumâtre. Toute la population se compose d'environ 70 individus, très-misérables, d'origine arabe, et dont la pêche est l'unique occupation. Cette île appartient au sultan de Kechin, en Arabie.

A 300 lieues marines au sud de Socotora, s'étend une série d'archipels découverts par les Portugais. Le principal est celui des îles *Séchelles* (ainsi nommé d'un administrateur français du dernier siècle), qui s'élève sur un banc de corail d'une cinquantaine de lieues de largeur. Le climat tropical est tempéré par des moussons presque continuelles. Il y pleut rarement; mais lorsque le ciel se couvre de nuages, on peut prévoir des averses torrentielles, qui causent de terribles désastres. M. La Place fait remarquer que les Séchelles doivent à leur heureux climat l'absence des maladies qui déciment les habitants de Maurice et de la Réunion. Quoique la terre végétale soit peu profonde, les productions sont en nombre considérable : l'ébénier, le sandal, le latanier, l'acajou, le cocotier, des plantes médicinales très-usitées, croissent sans culture; les animaux fourmillent : on remarque les oies, les canards, les crocodiles, les caméléons, les rats, que les chats ne parviennent pas à détruire, les bœufs, les moutons et d'autres espèces qui sont pour l'homme d'une grande utilité.

Cet archipel considérable se compose d'un groupe occidental et d'un groupe oriental; on appelle îles *Amirantes* (ou plutôt *ilhas do Almirante*, îles de l'Amiral, c'est-à-dire de Vasco de Gama) le groupe le plus occidental, composé de 12 petites îles peu élevées, fournies d'eau douce, abondantes en cocotiers, et peuplées de tourtereaux que les voyageurs peuvent quelquefois prendre à la main; mais il y a peu d'habitants. Le groupe oriental forme les *îles Séchelles* proprement dites ou îles *Mahé :* il se compose de 30 îles et îlots. La plus grande, l'île *Mahé,* est devenue remarquable par l'établissement que les Français y avaient formé, et où ils cultivaient avec succès le muscadier et le giroflier. Un excellent port rend cette île importante pour la navigation; aussi les Anglais ont-ils eu soin de se la faire céder. *Port-Victoria,* en partie bâtie en bois, est le siége du gouvernement anglais de l'archipel. Cette ville est agréablement située au sud d'un vallon qu'arrose un cours d'eau d'une extrême limpidité. Les hauteurs voisines sont revêtues d'une délicieuse verdure, les maisons elles-mêmes s'élèvent du milieu des bouquets d'arbres et présentent un charmant coup d'œil. La rade qui se déploie à peu de distance de la ville contient facilement 400 voiles.

Ce fut à Mahé, lorsqu'elle appartenait à la France, que le premier consul exila quelques turbulents amis de la liberté, accusés de complicité avec les auteurs de la machine infernale.

Les habitants des îles Séchelles sont presque tous venus originairement de Maurice et de l'île de la Réunion : ils ont, par leur fréquentation avec les colons français, pris leurs mœurs et leur manière de vivre. Leur nombre est d'environ 7000, dont 6000 à Mahé.

La plus élevée des îles Séchelles est *Silhouette,* qui tire son nom du contrôleur général Silhouette; la plus grande après Mahé est celle de *Praslin,* qui est fécondée par de nombreux torrents.

On trouve dans les îles de Praslin et de la Curieuse l'espèce de palmier qui donne naissance au fruit nommé le coco des *Maldives* ou le coco *de mer* (1).

On a quelquefois rattaché les îles *Chagos* à l'Afrique; mais elles appartiennent plus directement à l'Asie, et sont comme une continuation des Maldives, à la suite desquelles nous les avons décrites.

On voit au sud des îles Séchelles un assez grand nombre d'îlots et de récifs étendus, qui lient cet archipel à Madagascar et à l'Afrique.

(1) Ce fruit n'a probablement rien de particulier, si ce n'est sa forme, qui présente l'image de deux cuisses. Le noyau, semblable à celui des cocos, est d'un goût amer et astringent. Comme l'arbre croît aux bords de la mer, les noix qui, en s'en détachant, tombent dans l'eau, sont entraînées par le courant jusqu'aux îles Maldives, d'où elles ont été apportées aux Indes. On attribue à ce fruit les vertus médicales les plus extraordinaires; il se vendait à un prix très-haut : l'empereur Rodolphe II ne put s'en procurer un pour 4 000 florins. Les savants formaient des hypothèses sur l'origine de cette noix, et Rumphias y vit encore le produit d'un arbre *sous-marin.* On n'a trouvé longtemps qu'aux îles Séchelles le palmier qui la donne; mais comme la mer en apporte jusqu'à Sumatra et à Java, d'un côté, et jusqu'au Zanguebar, de l'autre, ces noix croissent encore dans plusieurs autres îles de l'océan Indien. Les Français et les Anglais en ayant tout à coup répandu une grande quantité dans les Indes, ce fruit perdit sa mystérieuse renommée. Labillardière a fait de l'arbre qui porte cette noix le genre *Lodoïcée :* sa dénomination spécifique est *Lodoïcea Sechellarum.*

L'île de *Coëtivi*, une d'elles, dépendante des Anglais, paraît formée de sables amoncelés sur des récifs. La végétation y est vigoureuse : des forêts de cocotiers, de bananiers, la couvrent. Dans la partie occidentale, un petit port permet d'aborder cette île sans difficulté. Les îles *Galega*, qui consistent en deux rochers réunis par un récif, et qui sont presque entièrement boisées, ont reçu quelques habitants. Elles présentent de riants paysages, au milieu desquels s'élèvent çà et là quelques cases modestes, mais qui respirent un air d'aisance et de propreté. Le hameau, chef-lieu de la colonie anglaise, a un charmant aspect. Malgré leur latitude, on jouit aux Galega d'une température fraîche : une brise presque continuelle empêche les chaleurs d'y être fortes. Les poules y fourmillent et sont presque l'unique nourriture des habitants. On prétend qu'on y trouve l'ibis égyptien (1).

L'île de *la Providence* est très-basse et environnée de récifs dangereux. La frégate française *l'Heureuse* y fit naufrage en 1769. Le sol est assez fertile, et donne naissance à des forêts de cocotiers et à d'autres arbres qui atteignent une grande hauteur. Les rats pullulent : leur présence dévastatrice nécessite dans les plantations l'entretien de meutes de chats et de chiens. — L'île de *Juan de Nova* tire son nom de celui d'un amiral galicien qui la découvrit en 1501, en voyageant au service du Portugal. Les plantes y trouvent un sol gras et fécond ; les tortues et les poissons abondent.

On n'applique peut-être pas ce nom de *Juan de Nova* fort exactement, c'est-à-dire dans le sens où le découvreur l'appliqua. En général, il s'est glissé beaucoup d'erreurs dans la nomenclature et dans la position des îles de cette partie de l'océan Indien. C'est ainsi encore qu'on a appelé ridiculement *Cargados Garajos* un banc de sable situé à l'est de Madagascar, et dont le vrai nom est *Coroa dos Garajaos* (banc des oiseaux de mer). Un autre banc considérable s'étend au nord de celui-là, sous le nom de *Saia de malha* (cotte de mailles).

La partie de l'océan Indien qui s'étend de la côte de Zanguebar à celle de Malabar, et de l'Arabie aux îles Séchelles et aux Maldives, forme une espèce de mer séparée, ou, si l'on veut abuser de ce terme, une méditerranée.

L'entrée ordinaire de cette mer est le *canal de Mozambique*, entre Madagascar et l'Afrique. Au nord de ce canal semé de bancs et de récifs, se montre l'archipel des *îles Comores*. Elles sont au nombre de 4. Des montagnes élevées y présentent de beaux sites. On découvre, sur plusieurs points, des traces d'anciens volcans (2). L'île d'*Anjouan* ou *Johanna*, proprement *Hinzouan*, a sur les autres l'avantage de plusieurs rades commodes et d'aiguades faciles. Elle est d'un aspect très-

(1) Quelques obstacles insurmontables s'opposent à l'accroissement de la petite colonie : les variations atmosphériques sont brusques et nécessairement engendrent des maladies ; par une singulière anomalie, il naît beaucoup plus de garçons que de filles. Il est facile de prévoir les fâcheuses conséquences de cette énorme disproportion dans les sexes : la colonie restera stationnaire ou s'éteindra ; nous ne voulons point parler des désordres et des crimes que peut faire naître aussi dans les familles un tel état de choses.

(2) On a souvent prétendu qu'elles recelaient d'immenses trésors : « que les montagnes des îles Comores, dit William Jones, renferment des diamants et des métaux précieux, cachés avec soin et avec intention par la politique de leurs gouvernements, cela peut être vrai, bien que je n'aie aucune raison pour le croire et que cela m'ait été seulement assuré sans preuves. »

pittoresque. Des montagnes ombragées de bois d'une fraîche verdure, variées par de belles clairières et coupées par de profondes vallées, s'élèvent majestueusement les unes sur les autres, et se terminent par un pic beaucoup plus élevé et couvert d'une éternelle végétation. L'île entière paraît avoir subi l'action d'un volcan considérable; partout on rencontre les traces d'un feu violent. Elle peut avoir 20 000 habitants. La baie de *Makhadou*, où abordent ordinairement les vaisseaux européens, se trouve sur la côte du nord. La ville du même nom, située à 2 kilomètres du mouillage, est entourée de murs hauts de 5 mètres et flanqués de tourelles carrées. C'est la résidence d'un sultan ; elle a environ 3 000 habitants. Celle de *Johanna*, située sur une baie très-belle dans la partie orientale de l'île, est coupée de rues étroites et tortueuses. Les seuls monuments sont des mosquées fort ordinaires et deux palais de grande dimension, mais d'un style médiocre. Une forteresse domine Johanna, que des murailles crénelées entourent et défendent de l'attaque des ennemis. On distingue, à 500 mètres de la ville, un petit fort abandonné et qui tombe en ruines.

Les mœurs des habitants d'Anjouan sont douces, mais leur caractère est indolent : ils passent des journées entières à mâcher leur bétel. Néanmoins, ils vont assidûment à la mosquée, qui est à la fois le sanctuaire religieux et le rendez-vous des oisifs (1).

Angazija, ou la *Grande-Comore*, située à 100 kilomètres au nord-ouest d'Anjouan, est un assemblage imposant de montagnes, dont les différents groupes ont leur base très-près des bords de la mer, et se réunissent tous en un sommet commun qui peut avoir 2 400 mètres. Elle n'a aucune rade, mais plus de 20 villages assez bien construits et entourés de murs, s'élèvent sur ses côtes. « La terre est couverte, dit M. Passot, de pierres calcinées, mais tout ce qui y pousse vient avec tant de vigueur, que, malgré la chaleur et l'absence totale d'eau, l'ombre épaisse

(1) « Les femmes, dit M. Le Bron de Venela, sont beaucoup plus recluses que dans les autres États mahométans. On ne voit à Anjouan que des négresses. Les Anjouanaises ne peuvent jamais sortir que le soir, deux à deux, la tête et le corps enveloppés d'une grande pièce de toile qui les réunit et les couvre toutes deux ; si elles rencontrent un homme, bien vite elles se jettent de côté, la figure tournée vers le mur, jusqu'à ce qu'il soit passé. Leurs excursions sont même fort rares, et n'ont lieu que pour visiter une parente ou une amie. Lorsqu'un membre ou un ami de la famille entre dans une maison, il s'arrête un instant à la porte et prononce d'une voix forte le mot *kouézi!* afin de se faire entendre ; les femmes disparaissent alors, et le mari crie d'entrer. S'il n'est pas au logis, un esclave vient le dire au visiteur, qui doit se retirer. Bien que les femmes ne sortent jamais, elles aiment extrêmement les ornements, tels que bagues, bracelets d'or et colliers de corail. Ce sont elles qui, dans leur intérieur, sont à la tête du gouvernement domestique. — Le vol et l'avarice sont les vices dominants des Anjouanais. Habiles dans l'art de feindre, ils ont toujours un gracieux sourire sur les lèvres et rien n'est difficile comme de surprendre leur pensée. — Comme les autres Comorois, ils suivent en bons musulmans le jeûne du ramadan avec une excessive rigueur. Leur nonchalance à cette époque de l'année est encore plus grande qu'à l'ordinaire. Ils font de nombreuses visites à la mosquée, et, vers le soir, on les voit tous s'acheminer, ou pour mieux dire se traîner vers le rivage : là, agenouillés au bord de la mer, ils font leur prière, qui dure jusqu'au moment où le soleil disparaît à l'horizon. A cet instant tout change : au silence de la journée succèdent des cris de joie : à la marche grave et lente, le pas de course ; ils se répandent dans toutes les directions, afin de regagner leurs demeures, où un repas les attend.

des arbres fournit à la terre un abri suffisant pour y entretenir de l'humidité. »

Mouhilly ou *Moëly*, autrement *Mohilla*, à 28 kilomètres à l'ouest-sud-ouest d'Anjouan, est entourée d'une chaîne de récifs. La capitale compte à peu près 600 maisons qui ne manquent pas d'élégance : les Arabes vont pendant la nuit prendre le frais sur de larges terrasses qui les surmontent. Au centre de la ville, s'élèvent le palais du sultan et une mosquée. La population est un mélange d'Arabes, de Maures et de noirs libres (1).

La plus orientale des Comores est l'île de *Mayotte* ou *Mahori*, qui appartient à la France depuis 1843; malgré son peu d'étendue, c'est une intéressante et précieuse colonie. Sa forme est irrégulière, son aspect pittoresque. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur. Des récifs l'entourent et ne rendent pas néanmoins son accès dangereux : cette barrière de rochers offre, sur plusieurs points, des ouvertures qui permettent aux navires un abordage facile. La végétation y est vigoureuse et entretenue par des cours d'eau qui descendent des montagnes avec la rapidité des torrents. Les pâturages étalent sur le penchant des coteaux un magnifique manteau de verdure. Plusieurs forêts renferment des arbres que notre marine sait utiliser pour la construction des vaisseaux. Mayotte possède une baie profonde et sûre.

Autour des côtes de Mayotte, on découvre plusieurs îlots, tels que *Pamanzi*, *Zaoudzi*, *Bouzi* et *Zambourou*. Ces petites terres sont escarpées et dépourvues de végétation, à l'exception de Bouzi, qui est en partie couverte de bois. Si nous envisageons Mayotte sous le seul point de vue des productions et de l'exportation, nous pouvons la considérer comme une colonie insignifiante; mais il est peu de situation meilleure, comme centre commercial : placée au milieu du canal de Mozambique, à distance égale de Madagascar et de l'Afrique, sur la voie que suivent presque toujours les bâtiments qui se dirigent vers les Indes, elle peut servir de point de relâche à de nombreux navires. Qu'elle soit approvisionnée des objets demandés par les populations malgaches et africaines; que l'industrie de nos colonies de l'Inde remplisse les lacunes que les denrées européennes pourraient laisser, on verra les malgaches et les populations africaines s'arrêter devant notre entrepôt de commerce et animer toute l'île : Mayotte est donc destinée à un brillant avenir (2).

Placées sous un beau ciel, les îles Comores jouissent d'un climat très-salubre. Les campagnes étalent partout l'éclat d'une belle végétation. A Hinzouan, chaque gorge de montagnes est un jardin arrosé d'un ruisseau limpide. Le sommet des

(1) « Les habitants de Moëly, dit M. Leguével, sont très-religieux, ou du moins ils le paraissent; ils parlent toujours de Dieu ou de leur prophète avec un respect fanatique, ou poussent le fanatisme si loin, que les plus dévots laissent à Allah le soin de pourvoir à leurs besoins. »

(2) L'attention des habitants de Maurice et de ceux surtout de la Réunion se porte depuis quelque temps sur Mayotte, qui offre des conditions excellentes pour la culture des principales denrées coloniales et particulièrement de la canne à sucre et du café. Elle produit également le riz, les patates, le manioc; les bananiers, les cocotiers, y croissent spontanément. La superficie de l'île est d'environ 40 000 hectares, dont 17 000 composent la partie adoptée comme colonie de culture. Les habitants de Mayotte sont au nombre de 7 000, dont 200 Européens; on compte 4 400 travailleurs sur le territoire exploité de la colonie.

mornes est couvert de bois, le pied est ombragé par des bosquets de cocotiers, des touffes de bananiers, des groupes de manguiers, d'orangers et de citronniers, qu'entrecoupent des champs de patates et d'ignames. Le pignon d'Inde, le goyavier, le tamarinier, et d'autres arbres moins connus, ornent les flancs des collines; l'indigo sauvage et la canne à sucre y abondent.

Les principaux animaux domestiques sont la chèvre et le zèbre. On rencontre, dans les champs, des pintades et beaucoup de cailles, ainsi que plusieurs espèces de tourterelles, parmi lesquelles il y en a surtout une qui frappe par sa beauté : elle a le plumage gris cendré, nuancé de bleu, de vert et de blanc; son cou et ses jambes sont d'une extrême longueur, son bec est jaune et fort pointu. Le makis brun paraît être le seul habitant des forêts.

Des troupes nombreuses d'une espèce d'épervier voltigent au-dessus de la mer. Cet oiseau, qui, pour la taille et le plumage, ressemble à l'épervier de France, a cela de particulier, qu'il ne vit qu'à la côte, ne se nourrit que de poisson, et n'a cependant aucun des caractères qui distinguent les oiseaux aquatiques; ses pieds ne sont pas même à demi palmés. Du reste, les eaux de cet archipel ne sont pas très-poissonneuses.

Les îles Comores ne possèdent aucun des insectes incommodes qui désolent les contrées de l'Inde, la côte d'Afrique et l'île de Madagascar; mais les champs fourmillent de petites souris. La population se compose de nègres mélangés avec des Arabes, qui, lors de leurs nombreuses émigrations vers le XIIe siècle, vinrent s'établir dans ces îles, de même que sur les côtes d'Afrique et à Madagascar.

De grosses lèvres et des pommettes avancées rapprochent les gens de la basse classe des noirs de Mozambique; les sultans et les nobles ont conservé la figure belle et spirituelle de leurs ancêtres arabes; de grands yeux, un nez aquilin, une bouche bien dessinée sont des traits communs à presque tous, et l'on voit parmi eux des têtes d'un grand caractère. L'idiome vulgaire est un mélange de l'arabe et du souahéli.

Les Comorois sont en général doux, honnêtes, hospitaliers, très-affables et déjà parvenus à un degré de civilisation que l'on ne trouve pas dans les habitants de la partie du continent et de la grande île dont ils sont voisins. Ils ont beaucoup de politesse dans les manières, un excellent bon sens, l'esprit cultivé, et une certaine tournure poétique qui donne à leur conversation une grâce orientale. Mais, quoique plusieurs d'entre eux sachent lire et écrire, ils ne tiennent pas note des événements publics ou particuliers, et ce sont les plus anciens qui, dans les disputes, décident de la vérité des faits et de leur date. Les Européens naufragés y ont toujours éprouvé les traitements les plus généreux. Quelques Arabes exercent l'agriculture et possèdent de grandes propriétés dans l'intérieur de l'île. D'autres pratiquent des arts mécaniques, la tisseranderie, l'orfévrerie, etc. L'adresse avec laquelle ils travaillent est aussi étonnante que la médiocrité des outils dont ils se servent. D'autres enfin se livrent à la navigation, et entreprennent des voyages jusqu'à Bombay et Surate. Mais les naturels sont généralement très-mauvais soldats, lâches et pusillanimes. Aussi les Madécasses y font-ils fréquemment des descentes, enlèvent les troupeaux et réduisent hommes, femmes et enfants à l'esclavage.

Leurs habitations sont simples et même misérables. L'appartement des femmes est séparé du corps de logis par une petite cour intérieure et inaccessible aux étrangers. La seule apparence de luxe que l'on remarque parmi eux est l'usage immodéré qu'ils font du musc, dont l'odeur infecte les maisons; ils tiennent aussi beaucoup à l'usage oriental de teindre leurs ongles d'une couleur orangée, tirée du *henné*, tant célébré par les poëtes de l'Orient. Le vêtement des hommes n'a rien de remarquable. Le costume des femmes de haut parage se rapproche beaucoup de celui des Indiens de la côte de Malabar. Elles ont un grand nombre de colliers et de bracelets de corail, de longs pendants d'oreilles et un anneau d'or passé au cartilage du nez; leur chevelure est souvent parsemée de bijoux. Elles ne manquent pas entièrement de beauté, mais leur teint est fort brun.

Le mahométisme est la religion dominante du pays; mais les gens du peuple ont concilié le culte des fétiches avec la fréquentation de la mosquée.

L'empire que le sultan d'Anjouan exerçait autrefois sur les îles Comores a cessé, à cause de l'épuisement où l'État a été réduit par les guerres des Malgaches. Il y a aujourd'hui plusieurs petits sultans. Les nobles ont part au gouvernement; ils font le commerce et sont les pourvoyeurs des vaisseaux européens. — Le vol est puni par la perte d'un poignet, et la récidive par celle du second.

Au nord de cet archipel, on remarque çà et là plusieurs petites îles : telles sont les îles *Cosmo-Ledo*, qui forment un anneau de corail; — l'île *Astove*, qui renferme d'énormes tortues, et dont le nom paraît être le résultat d'une erreur et la fausse application du nom portugais d'*As doze ilhas* (les douze îles); — les îles *Aldabra*, dont l'orthographe arabe, *Al-Khahdrâ*, serait plus exacte, mais auxquelles il serait mieux encore de rectifier le nom portugais d'*Ilhas* de *Arêa* par lequel elles semblent avoir d'abord été désignées; elles sont hérissées de broussailles, peuplées de chéloniens, et privées d'eau potable; — l'*Assomption*, qui ne fut découverte qu'en 1756, et qui n'est qu'un banc de sable stérile et inhabitable; — les *Glorieuses*, qui forment un petit groupe circulaire.

A l'orient de Mayotte, s'élève *Nossi-Bé*, tout près de Madagascar; cette île peut avoir 32 kilomètres de circonférence. Elle fut cédée à la France en 1840, par Tsiouméka, reine des Sakalaves, qui avait réclamé l'appui des Français contre les Hova; mais l'établissement que nous y avons formé a été abandonné à cause de l'insalubrité du climat; on la considère néanmoins toujours comme une dépendance française. Elle est exclusivement habitée par des Sakalaves réfugiés, qui sont au nombre de 10 000. Le centre de l'animation et de l'industrie est la petite ville de Hellville, située au sommet d'un plateau qui domine plusieurs villages. On trouve, dans les mêmes parages, les petites îles de *Nossi-Cumba*, *Nossi-Mitsiou*, *Nossi-Fali* (1), qui ont été aussi cédées à la France par les chefs malgaches.

Nous passons par un court trajet à l'une des plus grandes îles du monde, et à une contrée encore plus intéressante pour la variété d'objets curieux qu'elle présente, que par son étendue et l'importance dont elle pourrait être entre les mains d'une nation active. L'île de *Madagascar*, dont le nom indigène est *Malgache* ou

(1) Dans la langue malgache, une *île* est désignée par l'expression *nossi*.

Nossi-Ndambo, peut réclamer sa part dans les traditions parvenues aux Grecs et aux Romains sur l'immense *Taprobane,* qui, selon le récit des indigènes, se trouvait si reculée au sud, que l'on n'y apercevait ni l'Ourse ni les Pléiades, et « que le Soleil y paraissait se lever à gauche. » Ces traits, ainsi que les dimensions et le grand lac situé au centre de l'île, conviennent à Madagascar, tandis que les latitudes indiquées par Ptolémée s'appliquent à Sumatra, et que toutes les autres circonstances nous ramènent à Ceylan. On a cru que c'est Madagascar qui est indiquée sous le nom de *Menuthias* dans le périple de la mer Érythrée, mais plusieurs savants, entre autres M. Eugène de Froberville, ont démontré que ce n'est guère possible. Elle est peut-être la *Phébol* d'Aristote. Les Arabes la visitèrent probablement dès leurs premiers voyages aux Indes et longtemps avant Mahomet. Ils lui donnèrent le nom de *Serendib,* qui est aussi celui par lequel ils désignent Ceylan. Toutefois la première notion certaine nous en a été transmise par Marco-Polo. Les Portugais qui la découvrirent en 1506, sous les ordres de Lourenço Almeida, lui donnèrent le nom de *Saint-Laurent* (*Saõ-Lourenço*); les Français, sous Henri IV, l'appelèrent île *Dauphine* (1).

(1) En 1642, de Pronis, agent de la Compagnie française des Indes, reçut la concession de l'île de Madagascar : il débarqua près de Manghéfia, ou port de Sainte-Luce, qui offrait, sous bien des rapports, des avantages pour la colonisation : mais un grave inconvénient vint arrêter les progrès de la colonie : la fièvre décimait les Français, et chaque renfort qui arrivait de France offrait un nouvel aliment au fléau. Ce fut alors qu'on songea à transporter l'établissement français dans la péninsule de Tholangar. Là fut fondé le fort Dauphin, sur un plateau qui dominait la rade. On chercha à nouer quelques relations avec les naturels du pays. Le roi de la contrée, Diam-Ramach, se prêta à la colonisation nouvelle, mais bientôt les violences des Européens indisposèrent les Malgaches et nous créèrent des obstacles pour l'avenir. De Pronis, comme les autres, s'occupa plutôt des moyens de réaliser une rapide fortune, que d'assurer à l'établissement des chances prospères et durables : il s'empara de plusieurs nègres, et les vendit au gouverneur de l'île de France. A ces causes de mésintelligence avec les indigènes se mêlèrent des révoltes contre les Français, révoltes qui finirent par une déportation de quelques soldats mutins à l'île Bourbon. Ce fut alors, vers 1648, que la Compagnie française des Indes envoya Flacourt à Madagascar. Cet homme hautain et parfois cruel, malgré ses allures nobles et passionnées, gâta plutôt qu'il n'améliora les affaires. Les naturels se révoltèrent en 1652, et ce ne fut qu'à force de persévérance et de terribles luttes qu'on parvint à les soumettre. Pourtant Flacourt, il faut lui rendre cette justice, fut le premier qui recueillit sur Madagascar des renseignements positifs. Après lui, Chamargou, accompagné de plusieurs missionnaires, fut gouverné par les hommes qui l'entouraient et laissa dépérir la colonie. Un de ses simples soldats, homme intelligent et ouvert, Lacase, se fit aimer des Malgaches et finit par vivre au milieu d'eux avec toute l'autorité d'un chef. En 1768, sous le ministère du duc de Praslin, un nouvel essai de colonisation fut tenté. Peu à peu nos rapports avec les indigènes devinrent plus intimes, et la douceur eut plus de succès que la violence.

Pendant qu'au sud un poste militaire et commercial se reformait au nom du roi de France, le hasard déterminait un autre établissement européen à Sainte-Marie, dans une petite île attenant à la côte orientale de Madagascar. Quoique regardée comme le tombeau des Européens, on y dirigea une expédition, qui fut entièrement détruite par une révolte des naturels; quelque temps après, la Compagnie des Indes se réorganisa, et la prospérité vint bientôt encourager les colonisateurs. Les Anglais, jaloux de notre puissance à Madagascar, essayèrent de se créer quelque poste qui pût balancer notre autorité. Les peuples de l'île, à l'instigation de la Grande-Bretagne, nous attaquèrent sur plusieurs points : les Hova sortirent de l'obscurité, agrandirent leur territoire sous la conduite d'un chef habile, Radama. En 1819, le gou-

Longue de près de 1 700 kilomètres, large de 400, et, dans quelques endroits, de 480, cette île est terminée par quatre caps principaux : le cap d'Ambre, à son extrémité septentrionale ; le cap Sainte-Marie, à l'extrémité opposée ; le cap Saint-André, au nord-ouest, et le cap Est, au point le plus oriental. Son étendue peut être comparée à celle de la France. Quoique comprise presque entièrement dans la zone torride, elle offre, grâce à l'élévation du sol, la plus agréable variété de saisons, et jouit en partie de tous les avantages des climats tempérés ; néanmoins des miasmes putrides s'exhalent surtout des marais qui bordent les côtes orientales et engendrent des maladies mortelles. Une chaîne de montagnes la parcourt du nord au sud, en renfermant une sorte de plateau central, qui sépare deux parties maritimes à peu près égales, et donne naissance à une multitude de rivières poissonneuses, sujettes à des débordements périodiques. Ces montagnes portent, au sud, le nom d'*Ambohitsména*, c'est-à-dire les *montagnes Rouges*. Dans la région centrale, on rencontre un remarquable cercle de montagnes qui domine l'île entière, et qui s'appelle monts *Ancaratra*, au sud, *Angavo*, à l'est, *Andragintra*, au nord, *Ambohimiangara* ou *Bongoulava*, vers l'ouest. Les renseignements que nous ont transmis les voyageurs ne nous ont pas complétement éclairés sur la hauteur exacte de ces montagnes. D'après les observations barométriques faites à Tananarive, cette ville serait à environ 2 133 mètres au-dessus du niveau de la mer. En descendant les plateaux, on entre dans de vastes forêts et dans des territoires qui étalent toute l'abondance végétale des pays équinoxiaux. Les contrées baignées par l'océan présentent un aspect triste et monotone ; car, à l'exception des côtes sud-est, les bords de la mer sont presque partout plats et marécageux. Au delà des plages, le coup d'œil devient en général attrayant et pittoresque.

vernement des Bourbons tourna les yeux du côté de Madagascar. Nos soldats s'établirent au port Dauphin ; mais les Anglais refusèrent de rendre à la France ses colonies, en prétendant que la possession de Madagascar devait être considérée comme une dépendance de Maurice, qu'on venait de leur abandonner. Radama, grâce à la protection que lui accordait l'Angleterre, se déclara roi de l'île, fit des prodiges de valeur, secoua l'autorité française, et reconnut bientôt qu'il avait, dans le protectorat anglais, une autre puissance à combattre. Il mourut en 1828. Une de ses femmes, Ranavalo, fut placée sur le trône et gouverna avec Andamiaze. A partir de cette époque, la civilisation, qui semblait devoir pénétrer jusqu'au cœur du pays, a fait place aux coutumes barbares, aux pratiques superstitieuses : les Européens sont devenus l'objet de la défiance générale. Les expéditions dirigées en 1829 et 1845 n'eurent qu'un succès momentané. Cependant, quoique nous ne fassions pas valoir nos droits sur Madagascar, nous n'avons pas perdu tout espoir de voir flotter encore le drapeau français au-dessus de cette riche contrée.

Aujourd'hui, la reine Ranavalo n'agit guère que sous les inspirations de certains chefs militaires que Radama avait établis dans ses États. Son fils Bakout n'a presque pas d'influence, et son caractère pacifique le rend peu propre à prendre les rênes de cette oligarchie militaire. Naguère, madame Ida Pfeiffer, dont les voyages ont eu beaucoup de retentissement, s'est présentée à la reine Ranavalo, qui l'a reçue avec empressement : madame Pfeiffer ayant joué du piano devant la reine des Hova, celle-ci, pour témoigner sa reconnaissance, lui fit don de plusieurs poulets et d'autres animaux de basse-cour. De cruelles persécutions ont eu lieu en 1857 contre une portion de la population, qui, fatiguée du joug odieux de quelques scélérats gouvernant au nom de Ravanalo, a formé une association, sous l'inspiration des missionnaires chrétiens ; de là, l'expulsion de tous les étrangers de l'île, et d'affreux massacres : on évalue à 2 000 le nombre des victimes.

Parmi les cours d'eau les plus considérables, on remarque, sur le versant occidental, l'*Ikoupa*, qui prend sa source au plateau d'Ankova, et qui se dirige à peu près directement au nord dans le canal de Mozambique : c'est le fleuve le plus considérable de l'île; — le *Sizoubonghi*; — la rivière *Saint-Vincent* ou *Mangouki*, et d'autres rivières qui, selon la judicieuse remarque d'un écrivain, rayonnent assez régulièrement du centre à la circonférence. Sur le versant oriental, les cours d'eau suivent des lignes presque parallèles et n'atteignent jamais une longueur comparable à celle de l'Ikoupa. Les plus importants sont le *Manangourou* ou *Mananghara* et le *Mangourou*. Selon plusieurs auteurs, le Mangourou sortirait d'un grand lac. Quoique très-favorisée sous le rapport des eaux, Madagascar n'est pas riche en communications fluviales : la constitution de l'île le défend. A quelques kilomètres du littoral, le sol s'élève rapidement et les cours d'eau coulent sous la forme de torrents ou présentent des rapides et des cascades. Leur embouchure est souvent obstruée par des hauts-fonds qui en rendent l'entrée difficile et parfois dangereuse. Beaucoup sont fermées par les sables qu'amoncellent des vents de côte et par le mouvement de la mer. Il arrive alors que ces sables ainsi entassés arrêtent le cours des rivières, et leurs eaux retenues forment des lacs ou des marais souvent très-étendus. Sur plusieurs points du rivage oriental, on trouve des espèces de chapelets de lacs : dans un espace de 300 kilomètres, on rencontre une chaîne de lacs tantôt réunis, tantôt séparés par des isthmes appelés *pangalane* (c'est-à-dire où l'on fait son chemin) (1).

Le lac *Nossi-Bé*, c'est-à-dire lac de la grande île (2), dont le tour est de 35 kilomètres, offre un coup d'œil à la fois riant et pittoresque. De nombreux îlots couverts de verdure en augmentent encore la beauté. L'un d'eux est, selon une ancienne tradition malgache, le séjour d'une sorcière dont le souvenir terrifie encore aujourd'hui les habitants du pays. Le lac *Iranga*, moins important que le précédent, est immédiatement suivi du lac *Rassouabé*, qui peut avoir 55 kilomètres de tour. Dans l'intérieur, les lacs les plus étendus sont l'*Amssana*, le *Rahidranou*, qui renferme l'île *Nossi-Vola*; l'*Imania*.

Plusieurs baies et rades disséminées sur la côte orientale avaient souvent attiré l'attention du gouvernement français depuis Henri IV, qui, le premier, projeta d'occuper la partie du sud-est, en y construisant, vers l'anse *Dauphine*, le fort Dauphin, aujourd'hui ruiné. Dans le siècle passé, Cassigny, et, après lui, Béniowsky, avaient tenté des établissements au nord-est de l'île, dans la superbe baie d'*Antongil*. Celle de *Sainte-Luce*, au nord de l'anse Dauphine, a été explorée en 1787 par Lislet Geoffroy. A peu de distance, s'ouvre l'anse *Louthara*, qui est séparée de la baie du Fort-Dauphin par la *Pointe Itapère*. Les côtes occidentales présentent des découpures plus saillantes : la *baie Saint-Augustin*, la plus méridionale, est en partie formée par la rivière *Ongn'lahé* ou *Artemont*. En remontant au nord, après avoir doublé le cap Saint-André, on rencontre la profonde baie *Bali*, celle de *Cagembi*, l'importante baie *Bombétok*, qui peut être considérée comme l'estuaire de l'Ikoupa; puis la baie de *Mazamba*. Le rivage devient alors

(1) Histoire et Géographie de Madagascar, par *Descamps*.

(2) Selon M. Carayon, ancien commandant de l'établissement français à Madagascar, on devrait écrire Nossi-Bé (île de la Pagaie). Ce nom serait porté par une île du lac.

extrêmement sinueux. La mer s'avance, en dentelures nombreuses, dans les terres, et Madagascar y projette de toutes parts des presqu'îles, des caps, des chaînes d'îlots, des rochers et quelques îles qui méritent une mention particulière: ce sont les îles *Radama, Nossi-Bé, Nossi-Mitsiou, Nossi-Cumba.*

En général, la position de Madagascar à l'entrée de l'océan Indien, et vis-à-vis de la côte sud-est de l'Afrique, la fertilité, l'élévation progressive et l'exposition variée du terrain, les différentes modifications de l'air qui, dans une étendue de 14 degrés du nord au sud, permettent la culture de tous les végétaux propres aux zones chaudes et tempérées; tout, en un mot, fait de cette grande île l'un des points les plus importants du globe, sous le rapport colonial et commercial.

Madagascar abonde en mouillages commodes, en bois de construction et en toutes sortes de vivres. Cette belle île offre une richesse de productions si grande, qu'il faudra bien du temps pour les connaître toutes. Elle est parsemée de cristal de roche; on en rencontre des blocs de la plus grande beauté, qui ont jusqu'à 3 et même 6 mètres de circonférence : les sables de l'île, qui ne sont que des débris de ce quartz, donneraient du verre très-blanc; on y trouve des grenats, de très-belles agates noires, et plusieurs autres pierres précieuses de moyenne qualité. Les montagnes renferment de l'étain, du plomb, mais principalement du fer, dont les naturels exploitaient autrefois les mines. Il paraît aussi qu'il y en a de cuivre, d'or pâle et d'autres métaux. On trouve, dans la partie occidentale, des bancs de sel gemme.

Tout le littoral est riche en bois. Le *ravinala* croît dans les marais et le long des ruisseaux : il ressemble au palmier par le tronc, et au bananier par ses feuilles, disposées en éventail, qui fournissent aux Madécasses des nappes, des serviettes, des plats, des assiettes et des cuillères; en les perçant à leur naissance, ils en tirent une eau bonne à boire. Ils font aussi de l'huile avec la pellicule qui enveloppe les semences, et de la bouillie avec la farine de ces dernières. Le bois est employé à la construction des maisons. On trouve dans les champs et les forêts beaucoup d'arbres et d'arbrisseaux dont les produits sont utiles aux arts ou à la vie; tels sont le *hazame,* arbre de la forme d'un peuplier, dont le fruit donne la résine *tacamahaca;* le *tanoma,* autre arbre à résine; le *sagoutier,* qui produit cette substance alimentaire et pectorale connue sous le nom de *sagou,* et dont les feuilles servent à faire des étoffes recherchées; le *badamier* pyramidal; l'aromatique *bachi-bachi;* le *malao-manghit,* qui produit une noix muscade; le *rharha-horac,* deux espèces de *cafiers;* la *raven-sara* (*agathophyllum*), ou cannelle-girofléé, arbre précieux dont les noix et les feuilles ont un parfum exquis, et dont on tire une essence et une huile plus estimées que celles du clou de girofle; le *voaé* ou *voaëne,* arbrisseau sarmenteux, qui donne de la gomme élastique; plusieurs variétés du *cotonnier,* notamment celle de la plus grande espèce; l'*indigotier malgache,* dans les endroits sablonneux; des *mimoses,* entre autres le *mimosa lebbek,* appelé *bois noir,* qui donne une sorte de gomme copal dont la majeure partie se perd sous les arbres. On remarque aussi le gingembre, le poivre, le curcuma ou safran des Indes, du tabac très-estimé, du riz et des ignames de plusieurs sortes; enfin le *sanga-fanya,* qui a beaucoup d'analogie avec le papyrus des anciens. Ce pays fournit, en outre, quelques bois précieux, tels que le san-

dal et les ébéniers noir, blanc, vert et blanc moucheté. La vigne y prospère, et la canne à sucre y vient naturellement. M. Cossigny rapporte une liste détaillée de près de 100 végétaux indigènes de Madagascar, qui mériteraient d'être transplantés dans les autres colonies françaises, et Milbert en cite 167 que Rochon avait déjà apportés à l'île de France en 1768.

Le règne animal, comme dans toutes les îles, offre moins de variété. L'éléphant et le lion sont inconnus, mais l'*antamba* paraît être une espèce semblable au léopard. Le *farassa* ressemble au chacal. Les bœufs de Madagascar sont tous des zébus ou bœufs à bosse de graisse ; il y en a qui pèsent 400 kilogrammes. Quelques-uns manquent entièrement de cornes; d'autres n'ont que des cornes adhérentes seulement à la peau, mobiles et pendantes. Cette dernière espèce, révoquée en doute par un scepticisme ignorant, a été observée par Flacourt et Bucquoy. Elle se retrouve, selon d'autres témoignages, dans le royaume de Siam. Un grand nombre d'écrivains grecs et romains (Aristote, Pline, etc.) en ont parlé dans les termes les plus clairs, de sorte que cette espèce de bœuf a dû vivre autrefois dans les contrées connues des anciens, ou bien y avoir été apportée, soit de Madagascar, soit de Siam (1). L'existence simultanée de cet animal dans Madagascar et dans l'Indo-Chine pourrait être considérée comme une nouvelle preuve de l'émigration des Malais en Afrique. Les autres animaux remarquables sont les ânes sauvages, aux oreilles énormes, les sangliers, munis, dit-on, de cornes, les chèvres infiniment fécondes, des moutons à grosse queue, le *sandrec*, espèce de hérisson bon à manger, la grosse chauve-souris, dont la chair est fort délicate; le *maki* et l'*aï* ou *paresseux*, animal qu'on a prétendu à tort être particulier à cette île; Flacourt y ajoute le *breh* ou la chèvre unicorne. Les forêts recèlent des bandes de pintades, de faisans, de ramiers, d'oies, de canards, de perroquets, etc. Flacourt énumère plus de 60 oiseaux peu connus. La volaille abonde sur tous les points de l'île ; le coq blanc est l'objet de la vénération des habitants, qui le considèrent comme l'oiseau chéri du géant Dératif, fils du bon génie. Les sauterelles obscurcissent quelquefois l'air, et servent de friandise aux naturels. On y trouve quatre espèces de vers à soie, qui suspendent leurs cocons aux arbres. Pendant les chaleurs, les insectes phosphorescents ressemblent à des flambeaux animés qui parcourent les airs. Les eaux de Madagascar fourmillent de poissons, mais quelques-uns sont venimeux; d'énormes crocodiles infestent les rivières, surtout à leur embouchure; la plage abonde en différentes sortes de crustacés et de coquillages, qui invitent le passager. Les baleines qui, dans la saison pluvieuse surtout, c'est-à-dire pendant plus de quatre mois, fréquentent ces parages, forment une espèce particulière : c'est celle de l'océan Indien, qu'on retrouve jusque sur la côte du Brésil. On pourrait y en établir d'importantes pêcheries. La pêche des requins y serait également d'un bon produit.

Il est facile de voir, d'après cette rapide énumération des richesses de Madagascar, quel avantage les peuples européens doivent attacher à sa possession. Ajoutons à cela la facilité de ses abords, la sûreté de ses mouillages, son excellente

(1) *Beckmann* (Litt. des Voyages, I, 566) conjecture, d'après un vers de Claudien, que l'Apis, ou le bœuf sacré d'Égypte, était de cette variété.

situation géographique. Toute puissance qui s'établira dans l'Inde sentira la nécessité de régner aussi sur Madagascar ; les événements l'ont prouvé.

La température de Madagascar est très-variée : sur le littoral, la chaleur est très-élevée, mais on jouit dans les montagnes d'une atmosphère rafraîchie par des vents froids. L'année se divise en deux saisons : l'époque sèche et l'époque pluvieuse ; cette dernière saison est celle des ouragans et des tempêtes. La saison sèche dure depuis le mois de mai jusqu'au milieu d'octobre. C'est pendant le mois de janvier, c'est-à-dire dans l'époque pluvieuse, que la température atteint son maximum : les maladies sévissent alors avec beaucoup d'intensité dans les territoires marécageux.

Passons maintenant à la partie politique de cette contrée : descendons d'abord le littoral oriental, décrivons ensuite les provinces baignées par le canal de Mozambique, enfin la région centrale. On désigne les naturels sous le nom général de *Malgaches* ou plutôt, suivant Ellis, *Malagazi*. Vingt-cinq tribus importantes se partagent aujourd'hui le territoire de l'île. Elles se divisent en trois classes : celles des princes, des hommes libres et des esclaves.

Le pays d'*Ankara* comprend l'extrême nord de Madagascar, et renferme les districts de Vohémarina, de Maroa, d'Ivongo, etc. Cette province montagneuse est peu cultivée : séparée en deux versants par la grande chaîne de montagnes qui traverse toute l'île, elle est arrosée par un nombre considérable de cours d'eau, dont les principaux sont le Louki, le Vohémarou, le Manaharabé, la Sambéranou et l'Ankara : ce dernier cours d'eau sort d'un petit lac, et traverse une vallée formée par les montagnes Ambatouzali et Béranza, qui, d'après les renseignements de M. Bona-Christave, servent souvent d'abri aux habitants contre les invasions des Hova. Les environs de la baie de Diégo-Suarez ou d'Ampamounti, au nord, nous paraissent être ce que l'on pourrait le plus facilement coloniser. Plusieurs voyageurs attestent que ces parages sont salubres. Si les Français entreprenaient quelque expédition, ils devraient occuper d'abord cette belle position. Les villages des naturels, les Antankara (1), se composent de petites cases peu commodes.

La principale culture est celle du riz, qui vient facilement dans les contrées humides. On fait aussi quelques plantations de canne à sucre, employée dans la fabrication d'une boisson fermentée nommée *bessa-bessa*. Malgré la fertilité du sol, l'agriculture est mal comprise : les naturels se nourrissent des poissons qui fourmillent dans leurs rivières, et de la chair des bœufs qu'ils élèvent aisément dans leurs nombreux pâturages. Les mœurs présentent quelques particularités : avant de déposer le corps du défunt dans la bière, on le soumet à une espèce de momification (2).

Le pays d'*Antavaratsi* ou des *Antavarts* ou *Antavares*, c'est-à-dire peuple du nord, suivant les uns, et peuples du tonnerre, suivant les autres, parce que les orages viennent ordinairement de leur côté, comprend la baie d'Antongil (transformation du nom portugais *Antao Gonçalves*), la plus grande de l'île, ainsi que l'île Sainte-Marie, appelée dans le pays *Nossi-Ibrahim* et située près de la côte orientale ;

(1) Dans la langue malgache, *Anti, Ant,* signifie hommes, gens. Aussi ce mot commence-t-il beaucoup de noms de peuples à Madagascar.

(2) *Descamps.*

cette terre, qui peut avoir 72 kilomètres de longueur, est d'une largeur moyenne de 5 à 6 kilomètres. Les Français, qui possèdent cette île, y ont tenté à plusieurs reprises des établissements. Mais l'insalubrité a toujours rendu les tentatives peu fructueuses. La plus importante baie est le port Sainte-Marie ou port Louis. L'île est arrosée par un grand nombre de cours d'eau, qui sont pour la plupart peu remarquables. L'Anza ou rivière du port, qui est la plus grande, ressent assez loin de son embouchure l'influence de la marée. Les habitants de Sainte-Marie sont formés d'un mélange de réfugiés des provinces d'Antavaratsi et de Betsimisaraka; ils ont pour demeures des cases en bois couvertes en feuilles de ravinala. Ces cabanes n'ont, du reste, aucune fondation profonde, et les indigènes les transportent aisément d'un lieu à un autre. La végétation est riche, et entretenue par un sol humide et par une température très-élevée. Dans l'intérieur, de vastes forêts renferment des arbres utilement employés dans les constructions navales et civiles. Les cultures consistent en riz, manioc, patates, ignames, etc. Les animaux n'offrent pas des espèces variées; les bœufs, qui ont à peu près la taille des nôtres, ont sous le cou une excroissance charnue qui les fait classer parmi les *zébus*. Un des plus redoutables ouragans a ravagé cette île en février 1858.

Revenons maintenant à Madagascar : vis-à-vis de Sainte-Marie s'avance la pointe à Larné, et à peu de distance au nord, on rencontre la ville de *Tintingue*, dont le port passe pour un des plus sûrs de l'île, quoique son entrée soit difficile. Les Français ont possédé cette situation importante. Au fond de la baie d'Antongil, on voit le *port Choiseul*, à l'embouchure du Tangoumbali.

Les Antavarts fabriquent de très-beaux pagnes, renommés dans le commerce, et font de fréquentes excursions dans les îles Comores, pour enlever des esclaves. Ils connaissent l'usage des armes à feu, et sont des ennemis redoutables. On a voulu les regarder comme des descendants de Juifs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils conservent des traditions de Noé, d'Abraham ou Ibrahim, de Moïse et de David ; qu'ils pratiquent la circoncision, qu'ils célèbrent le sabbat, et qu'ils sacrifient des animaux.

Le pays des *Betsimisaraka*, c'est-à-dire peuples unis, formés par la réunion de plusieurs peuplades, est un des plus fréquentés des Européens. On y achète une grande quantité de riz et de bestiaux. Si nous y suivons les côtes, le premier endroit que nous y trouvons, en commençant par le nord, est *Fénérif*, diminutif de *Fénouarrivou* ; plus au sud, *Foulpointe* est un grand village, appelé par les indigènes *Voulouilou*, avec une bonne rade, et où les Français avaient un établissement; aujourd'hui le gouverneur hova a fixé sa demeure sur l'emplacement d'un ancien fort français. Quoique Foulpointe ne puisse pas être considéré comme une véritable ville, il y a plus de 1 200 habitants; les rues, sans offrir un aspect agréable, sont larges et assez propres; les cases sont moins étroites que celles des autres endroits du littoral. *Tamatave* est dans une situation plus salubre que Foulpointe ; la ville s'étend sur un avancement de sable. Quelques voyageurs ont prétendu, sans doute avec exagération, que sa population pouvait s'élever jusqu'à 20 000 âmes. Les Français ont été autrefois maîtres de cette position.

Les Betsimisaraka, peuple doux, sans énergie, sont entièrement soumis aux Hova. On les a accusés quelquefois d'être enclins à la dissimulation et à la rapine;

quoi qu'il en soit, ils ne possèdent même plus aujourd'hui l'ombre de la liberté : aucune transaction commerciale entre les Européens et les habitants ne peut avoir lieu sans l'intermédiaire d'un Hova.

Plus loin, on rencontre la province des *Bétaniména,* ou peuples de la terre rouge, qui s'étend depuis le lac Rassouabé, au nord, jusqu'à la rivière Vatoumandré, au sud. Elle est resserrée entre la mer et le cours supérieur du Mangourou. C'est la plus belle, la plus fertile et la mieux peuplée parmi les provinces du bord de la mer, et ses habitants sont les plus doux et les plus sociables de toute l'île : les Bétaniména, et les Bézonzons (*Bézanozano*), qui habitent dans la même province, obéissent aussi aux lois qui leur sont imposées par les Hova; on prétend que leur naturel doux et pacifique leur a valu d'être un peu mieux traités que les autres peuples conquis. On traverse ordinairement leur territoire pour visiter l'intérieur, parce qu'il est plus déboisé que les autres. Néanmoins, la vaste forêt *Fanghoarou* s'y étend. Le voyageur y reçoit encore aujourd'hui un accueil amical, et son œil est continuellement charmé par une variété de sites agréables et champêtres, jusqu'aux montagnes majestueuses de Béfourounou, qui terminent le paysage. La faune de cette contrée est des plus riches : dans les lagunes qui bordent le littoral, fourmillent les poissons et les reptiles. Les oiseaux pullulent : l'oiseau du bon Dieu ou sacré, que les naturels appellent vouroun-zanahar, se balance mollement sur la feuille du nénuphar et ne semble pas avoir appris à craindre l'approche de l'homme ; on trouve aussi le martin-pêcheur, au plumage éclatant, le courlis, dont la chair est si estimée, l'aigrette, dont les plumes forment une parure recherchée ; le pigeon bleu, le pigeon vert, la tourterelle, le corbineau, au cri perçant, le héron, la spatule, le pique-bœuf, dans les savanes, se jouant sur le dos de l'animal dont il prend le nom ; les perroquets noirs et les perruches vertes, dans les bois ; l'utile *famaqué-alhora,* qui se nourrit exclusivement d'escargots, dont il casse la coquille en les frappant contre une pierre (1). Mais le climat des parties voisines de l'océan est malheureusement dangereux et souvent mortel pour les Européens.

Le pays des Bétaniména doit en partie sa fécondité aux rivières qui l'arrosent, et parmi lesquelles on remarque l'Andévourante, le Mangourou, la Vatoumandré et le Manampoutsi. Parmi les endroits principaux, *Andévourante* est un des villages les plus populeux de Madagascar. Sept petits bourgs jalonnent la route de la côte orientale à Tananarivou, la capitale du pays d'Ankova : *Ambohiboaza* est le premier, et *Maïnout* le dernier endroit que le voyageur traverse avant de quitter la province des Bétaniména.

Le pays d'*Antatsimou* (c'est-à-dire pays du sud, relativement aux Bétaniména) s'étend entre la rivière Vatoumandré, au nord, et la rivière Mananzari, au sud. Plusieurs rivières l'arrosent ; la principale est le Mangourou. On n'y trouve aucune bonne rade. Le territoire est aujourd'hui soumis aux Hova.

La province d'*Antaïmouri* s'étend depuis la rivière Mananzari, au nord, jusqu'à la rivière Farafangana, au sud ; d'après les observations de Lislet Geoffroy, les hommes de cette contrée seraient grands, robustes, toujours gais, doux et gé-

(1) Le capitaine Carayon.

néreux, mais paresseux à l'excès et en général plongés dans la misère. Les femmes ont pour la plupart des mœurs très-relâchées. La côte manque à peu près de ports. Les Hova se sont établis à l'embouchure du Mananzari, dans un fort qui porte le même nom. La tribu la plus arriérée est celle des *Tsavouaï*, qui habite les territoires voisins de la province centrale de Vourimou.

La province d'*Antaraï* s'étend depuis la rivière Farafangana, au nord, jusqu'à la Fotaka, au sud; le plus grand cours d'eau qui l'arrose est la Mananghara, qui forme plusieurs bras avant de se jeter dans la mer. Dans la région occidentale et montagneuse, on rencontre la tribu des *Tsafali*. Les Hova possèdent le poste de Vangandrou, à l'embouchure de la rivière Manambondrou. Ce pays est peu fréquenté des Européens.

La province d'*Anossi* s'étend depuis la Fotaka jusqu'à Ongné. Les côtes sont assez irrégulières. Quelques récifs rendent la navigation difficile sur plusieurs points; la baie Sainte-Luce ou Mangatiata rappelle l'établissement que tentèrent les Français en 1641. En suivant le rivage, nous rencontrons au sud, avant la pointe Itapère, l'anse Loukara; la baie du *Fort-Dauphin*, qui fut pendant longtemps le siége de l'autorité française à Madagascar, et la baie des Galions, qui est terminée, au sud, par un avancement où s'élève le bourg de Ranoufoutsi. Cette province est une des plus montagneuses du littoral; les habitants sont les *Antanossi*. La vallée d'Amboule, qui s'étend à l'est des hauteurs, est remarquable par sa fertilité.

Passons maintenant au versant occidental : dans la région septentrionale, la province de *Boëni* s'étend depuis la rivière Sambéranou, au nord, jusqu'à la rivière Bali, au sud. Une chaîne de montagnes se détache de la grande arête et s'y ramifie. La côte présente plusieurs baies spacieuses, qui offrent un abri sûr aux navigateurs; il est regrettable que ces beaux rivages si verdoyants et si calmes soient insalubres. Les plus remarquables baies sont celles de Passandava, de Narrinda, de Mazamba et de Bombétok (ou plutôt Ampampatouka). Les *Sakalaves* (Sakalava) et les *Antalotsi* (et mieux *Anti-Allaoutsi*, c'est-à-dire gens d'outre-mer) ou descendants d'Arabes, sont les habitants du pays; les Hova ont étendu leur domination sur une grande partie de ce territoire; ils possèdent six postes importants : au nord, est celui de *Mourounsaya*, dont les habitants semblent très-gais et fort satisfaits de leur condition actuelle. Les Sakalaves sont braves, énergiques, résolus et supérieurs, en général, aux autres tribus malgaches. Le poste de *Majunga* a été établi en 1824 par les Hova; c'est le siége d'un gouverneur. Quelques nations étrangères ont noué des relations commerciales avec cette ville. Les Américains y ont placé un agent depuis 1830. Non loin de Majunga, on voit les ruines de l'ancienne cité de Moudzangaïe, entremêlées de bouquets de cocotiers, de manguiers et de grenadiers. Cette ville, pendant longtemps florissante, fut incendiée par Ramanétaka, chef des Hova. Les autres positions occupées par les Hova sont *Anfiahongha, Mahabou, Tabanzy* et *Bézéva*.

La province d'*Ambongou*, bornée au nord par la rivière Bali et au sud par la rivière Kingala, s'étend à l'intérieur jusqu'à la forêt Manghérinéri et jusqu'à des hauteurs qui la séparent des provinces du centre. Cette contrée, entrecoupée de bois et de marécages, est d'une excessive insalubrité. Malgré ces circonstances dé-

favorables, le population s'est accrue depuis l'invasion des Hova dans les provinces de Boëni et de Ménabé; les peuples de ce pays ont trouvé dans l'Ambongou un refuge que les miasmes ont rendu presque inviolable. Les côtes sont basses, abordables pour des navires d'un faible tonnage, et ne présentent guère d'autres enfoncements que ceux des rivières. Les habitants sont divisés en plusieurs tribus distinctes; ils sont plus adonnés au soin des troupeaux qu'aux travaux agricoles.

La province de *Ménabé* s'étend depuis la rivière Kingala, au nord, jusqu'à la rivière Mangouki, au sud. Elle est séparée de la province d'Ankova par les montagnes Bongou-Lava. Le littoral est assez régulier. Les navires sont obligés de mouiller en pleine côte et à une assez grande distance de terre. Les Vazimba, que l'on considère comme les peuples aborigènes de Madagascar, habitent en petit nombre le nord de la province. Les Hova possèdent cinq postes dans ce territoire; ce sont : *Tamboahouranou, Courah-Ryhli, Kanatsi, Mavoubazou, Mamila, Kivinza.* Le Ménabé est très-riche en bois de construction, en résine-élémi, en indigo, en coton, en vers à soie, en nacre et en bétail; on compte plusieurs mines de fer; malgré tous ces avantages, le pays est très-peu peuplé.

La province de *Férénia* est bornée au nord par la rivière Mangouki, et au sud par la rivière Ongn'lahé. On y rencontre le cap Saint-Vincent, le plus occidental de toute l'île. Sur le littoral, le sol est sablonneux ou rocailleux. A quelques kilomètres de la mer, il devient moins aride; le pays est généralement boisé. Parmi les productions de cette province, nous pouvons citer le bétail, qui est très-abondant, les gommes, la cire, l'orseille, l'indigo, le coton, plusieurs espèces de vers à soie et certains coquillages que l'on commence à utiliser dans les arts. Les habitants, quoique forts et bien armés, passent pour très-lâches; ils se livrent plus à la garde des troupeaux qu'à la culture de la terre.

La province de *Mahafali* comprend la partie sud-ouest de Madagascar, entre la rivière Ongn'lahé, au nord, et la rivière Ménérandra, au sud. La côte offre plusieurs enfoncements remarquables: la baie Saint-Augustin, au fond de laquelle se jette l'Ongn'lahé, est fréquentée depuis longtemps par des bâtiments baleiniers. Les peuples qui habitent ce territoire sont complétement indépendants des Hova.

Dans le centre, la province d'*Antsianaka* est comprise entre les provinces de Boëni et des Betsimisaraka, au nord, à l'ouest et à l'est. Les monts Andragintra la séparent, au sud, du territoire d'Ankova. L'Ikoupa, qui forme un groupe d'îles appelées *Nossi-Fitou*, arrose l'Antsianaka. A quelque distance de ces îles, est la cataracte d'Amboudirouka. Les habitants sont entièrement soumis aux Hova. C'est dans cette province que l'on rencontre le grand lac de Nossi-Vola (c'est-à-dire île de l'argent) dont parle Leguével de Lacombe. *Bahidranou* est le chef-lieu de la contrée.

La province d'*Ankova* (c'est-à-dire pays des Hova, ou peut-être pays lointain, pays loin de la côte), dont le cœur s'appelle *Émirné* ou plutôt *Imérina* ou *Imerné*, est située presque au centre de l'île, dans le territoire le plus élevé. Le sol en est légèrement incliné vers l'ouest et formé de montagnes dont la chaîne la plus haute paraît être celle des monts *Ambohimiangara* et *Bononou-Lava* ou *Bongou-Lava*. Cette province est salubre, bien peuplée, bien cultivée,

quoique peu fertile en certains endroits; elle est arrosée par cinq cours d'eau, qui se jettent dans l'Ikoupa. D'après des documents dignes de foi, une route aurait été tracée depuis Tananarive, capitale de l'empire des Hova, jusqu'à la baie de Bombétok, en suivant la rive droite de l'Ikoupa; il est facile de comprendre quelle importance peut avoir cette voie pour les entreprises européennes.

Tananarive ou *Tananarivou*, dont le nom signifie *mille villages*, est considérée comme la capitale de l'île de Madagascar; cette ville est, d'après l'opinion de plusieurs voyageurs, fort ordinaire et même peu peuplée. Elle s'étend, comme la plupart des cités d'Ankova, sur la cime d'une montagne aride et taillée à pic de trois côtés; sa position est donc plus pittoresque que commode. Une rue étroite, qui suit les sinuosités du sol, la traverse dans sa longueur, du nord au sud. Les maisons des riches bordent cette rue; celles des autres habitants, assises sur les flancs de la montagne, communiquent entre elles par des sentiers tortueux, plus ou moins difficiles à parcourir.

Dans la partie nord-ouest de la ville, la crête de la montagne s'élargit en s'abaissant vers la campagne. C'est à peu de distance de cet endroit que les missionnaires ont bâti une chapelle. Le palais de Radama occupait le centre de la ville : cet édifice était entouré de palissades et de fossés. On pense que la population de cette capitale peut s'élever à 20 000 habitants, quoique quelques auteurs la portent à 60 000, mais en y comprenant sans doute celle de la campagne environnante. Les maisons sont presque toutes basses, couvertes en chaume et construites en bois ou en terre. Elles possèdent toutes un silo destiné au riz (1). Sous Radama, Tananarive possédait des établissements publics, qui devaient faire pénétrer la civilisation européenne parmi les Hova; il y avait un collége dirigé par des missionnaires anglais, des écoles de garçons et de filles. Depuis 1830, tous ces établissements ont disparu.

Le centre de l'île, qu'habitent surtout les Hova, est salubre; les Européens qui ont séjourné à Tananarive en reviennent avec une coloration de teint qu'on n'est pas habitué à trouver sous les tropiques.

De toutes les castes qui sont dispersées sur la surface de Madagascar, celle des Hova est la seule qui se rapproche de nous par ses connaissances dans les arts. Ils tirent du sein de la terre plusieurs espèces de fer, et du plomb : ce dernier minéral leur sert pour donner du vernis à leur vaisselle, dont chaque pièce a toujours la forme d'un bocal plus ou moins grand, monté sur un piédestal. Ils travaillent les métaux presque aussi bien que les Européens, et contrefont avec une grande facilité la plupart des objets de fabrique étrangère qu'on leur montre. Ils imitent si bien les piastres, que beaucoup de traitants y ont été trompés. Ils savent faire plusieurs étoffes très-belles et d'une longue durée : ce sont eux qui fournissent ces *toiles de calin* si estimées, qu'on les a vendues dans Madagascar jusqu'à un esclave la pièce. C'est une étoffe à fond bleu, sur les côtés de laquelle on voit des morceaux d'étain très-artistement travaillés, et dont la continuité se marie et ne fait qu'un avec la trame, qui est toujours de soie et de coton. Au milieu de ce tissu, se trouvent plusieurs fleurs bossées avec de l'étain, qui font un brillant effet.

(1) Le capitaine Carayon.

Leurs étoffes, en général, sont très-serrées et très-fortes, avantages que n'ont pas celles qu'on leur apporte de l'Europe : aussi la plupart des habitants s'en soucient-ils fort peu. Du reste, ils sont fourbes, traîtres, rusés; ils se vendent les uns les autres.

La nation des Hova est celle de Madagascar qui a le plus conservé la physionomie et le type de la race malaise. L'agriculture est encore mal comprise parmi eux : ils se nourrissent de préférence de riz, de manioc et de patates. Leur costume consiste en un manteau qu'ils jettent négligemment sur leurs épaules; ils tressent leur chevelure et s'épilent la barbe, en prenant soin de laisser seulement croître quelques poils au menton. Les femmes aiment beaucoup les ornements d'or, d'argent, de corail et de pièces de monnaie. Leurs dents blanches et leurs yeux animés contribuent à donner de la grâce et de l'expression à leur physionomie; aussi passent-elles généralement pour belles. On prétend qu'elles sont très-portées aux intrigues.

Radama est le grand génie des Hova. Cet homme sut, en effet, dans l'espace de quelques années, soumettre une grande partie de Madagascar, et rendre tributaires les autres nations. Doué d'une de ces intelligences d'élite qui ne voient de barrière insurmontable que dans la mort, Radama fut aussi vaillant capitaine qu'habile civilisateur. Considérant l'île de Madagascar comme une proie dévolue à ses officiers, il leur distribua l'autorité sur le pays. Il créa des distinctions et une hiérarchie ; le simple soldat porta le nom de *premier honneur ;* le sous-officier, celui de *deuxième honneur*, etc. Son organisation militaire était de telle nature que les officiers contrôlaient involontairement les actions de leurs semblables ; cette disposition est encore en vigueur parmi les Hova, et c'est sans doute une des garanties de stabilité du pouvoir.

La province de *Betsilo* est située au sud d'Ankova. C'est un territoire méditerrané, de tous côtés hérissé de montagnes et presque entièrement privé de cours d'eau. Les Betsilo sont soumis aux Hova.

Au sud, s'étend la province de *Vourimou,* qui est traversée par la grande arête du passage des eaux et qui voit naître plusieurs rivières. La province de *Machikora* est dans une région intérieure plus méridionale encore ; cette contrée est peu connue.

La population totale de Madagascar s'élève à un million et demi, selon ceux qui l'évaluent au plus bas, et à 4 000 000, selon ceux qui la portent au plus haut. Elle se compose de plusieurs races. Quelques tribus, ou plutôt castes peu nombreuses, sont évidemment d'origine arabe. Mais toutes les tribus vraiment considérables et qui forment la presque totalité des habitants, ont ou le teint basané et les cheveux plats des *Indiens,* ou la peau noire et les cheveux crépus des *Cafres.* Il paraît que des émigrations très-anciennes de la Cafrerie et des Indes ont peuplé cette île, que sa situation rapproche de l'Afrique, mais que les vents périodiques et une chaîne d'îles lient à l'Asie. Le sang malais se montre aussi dans cette population; le nom même des *Malgaches* indique une origine malaise, et leur filiation à l'égard de l'émigration asiatique méridionale et malaise est encore parfaitement démontrée par la composition de la langue générale de Madagascar.

Cette langue présente quelques mots arabes et d'autres qui se rapprochent des

idiomes des Cafres; mais ses principales racines se retrouvent dans le malais ou dans les dialectes dérivés de cette langue, et parlés à Java, à Timor, aux Philippines, aux îles Mariannes, etc.

Il existe à Madagascar une population particulière qu'on nomme par corruption *Malates* (dérivé du mot anglais *mulatto*, mulâtre). Ce sont des descendants des forbans européens fixés au commencement du XVIIIe siècle aux environs de la baie d'Antongil. On a encore défiguré ce nom par celui de *Maratis*.

On a nommé à tort, dans Madagascar, un peuple des *Ambanivoulous* ou *Ambaniboulous* : c'est un nom commun qui signifie *montagnards* ou habitants des montagnes des bambous; les populations du littoral appellent ainsi toutes celles qui, dans leur voisinage, vivent sur les hauteurs.

Les Madécasses ou Malgaches ont des *cabares*, ou assemblées publiques, où se décident les affaires du pays et se jugent les procès. Les discours qui y sont prononcés brillent souvent d'une éloquence naturelle et énergique. Chez plusieurs tribus, on reconnaît des classes héréditaires, dont les priviléges ne sont pas bien déterminés. Les *Voudrisi* sont les seigneurs suzerains indigènes. Les *Louvohits* sont des seigneurs qui commandent dans leurs villages. Les *Oudzoa* forment le peuple. Il y a, en outre, de nombreux esclaves. Comme dans les îles de la mer du Sud, le droit de tuer certains animaux et de manger certaines viandes est réservé aux classes supérieures.

La dissimulation, le mensonge, la fourberie ne sont pas considérés comme des vices par les Hova. Dans leur opinion, la mauvaise foi et la ruse sont des signes de capacité, d'habileté, de talent. Aussi s'efforcent-ils de favoriser chez leurs enfants le développement de ces penchants funestes. La sensualité est générale à Madagascar. Chez la femme, la chasteté n'est point considérée comme une qualité. Jusqu'à l'époque de leur mariage, les filles s'abandonnent aux impulsions énergiques de leurs sens. L'ivrognerie n'a aucune borne chez quelques tribus (1).

Les Malgaches professent une profonde vénération pour le tombeau de leurs pères, chaque année, ils renouvellent les sacrifices qui ont accompagné les funérailles.

La polygamie est répandue dans l'île entière. Le plus petit chef possède au moins trois femmes. La naissance des enfants mâles produit seule de la force dans la famille (2).

Les déplorables superstitions auxquelles le Madécasse est livré sont mêlées avec quelques notions sur de bons et de mauvais anges, empruntées des Arabes. Les prêtres ou *ombiaches* s'occupent de médecine, de sorcellerie, et possèdent quelques livres en langue madécasse, écrits en caractères arabes. On ne parle d'au-

(1) *Descamps*.

(2) Le père plante sa zagaie ornée de guirlandes à peu de distance de la tête du nouveau-né, et l'ombiache, ou prêtre devin, tire l'horoscope de l'enfant : on célèbre ensuite une fête et un simulacre de combat. A la mort d'un Malgache, on sacrifie plusieurs de ses bœufs, et la cérémonie funèbre a seulement lieu lorsque les animaux ont été entièrement consommés. La musique et même la poésie sont fort goûtés de ces peuples encore sauvages, mais éminemment passionnés. Les instruments de musique sont très-imparfaits; ils se servent d'un tambour qui rend des sons creux, et d'une espèce de violon à une corde qu'ils mettent en vibration au moyen d'un archet.

cune cérémonie qui puisse être considérée comme faisant partie d'un culte public.

La religion est un mélange de polythéisme et de fétichisme; les Malgaches reconnaissent deux principes : le bon génie, *Zanahar,* et le mauvais esprit, *Angatch.* Comme beaucoup d'autres peuples, ils préfèrent adresser leurs prières au génie du mal, lui trouvant plus d'autorité qu'au génie du bien. Ils croient aussi à une espèce de métempsychose : chez certaines tribus, les âmes des chefs prennent la forme de crocodiles. Les Malgaches croient aux jours heureux et malheureux, aussi s'abstiennent-ils de tout travail pendant les jours qu'ils nomment *fali,* c'est-à-dire néfastes. Ils ne reçoivent pas même les étrangers dans leur case pendant ces journées.

La circoncision est en usage dans toute l'île, quoique les Malgaches ne connaissent pas le culte de Mahomet. Aussi on la pratique avec des cérémonies particulières qui ne donnent aucun indice de tradition arabe. Le jour déterminé pour cette fête, les travaux cessent dans le village. Les parents amènent, chargés d'une grande quantité de liqueurs fortes, autant de bœufs qu'ils ont d'enfants à circoncire. Après avoir immolé les bœufs, on en place les cornes sur des poteaux entaillés. Les danses, les festins et les simulacres de combats annoncent l'ouverture de la cérémonie (1).

Les principaux faits considérés comme délits ou crimes sont la sorcellerie, pratiquée par des hommes qui n'ont pas la dignité des *ombiaches,* la profanation des tombeaux, le meurtre, le vol, les voies de fait envers un homme libre, l'adultère et l'insolvabilité.

Le jugement par le poison ou le *tanguin* est une des superstitions les plus atroces de ce peuple. L'arbre qui fournit le *tanguin,* espèce d'apocynée, est très-répandu à Madagascar; les oiseaux en évitent le feuillage, les reptiles en redoutent l'ombre. C'est le fruit, en forme de noix, qui, pris en une certaine quantité, donne la mort en moins d'une heure, à moins qu'une évacuation violente n'en débarrasse l'infortunée victime, qui même alors conserve ordinairement, pour le reste de ses jours, des douleurs cruelles. Cette terrible épreuve est ordonnée contre ceux que la haine ou la jalousie populaire accuse d'avoir été la cause de la mort de quelqu'un de leurs compatriotes. C'est une sorte de *jugement de Dieu,* auquel on remet la décision d'un procès criminel. Le *cabare,* ou l'assemblée du peuple, est consulté avant d'en venir à cette extrémité ; les parents et les amis du mort et ceux de l'accusé surveillent les cérémonies qui précèdent et qui accompagnent l'opération du tanguin (2). Si l'accusé survit, les accusateurs deviennent ses esclaves (3).

(1) L'*empananguin,* armé du fatal couteau, demande ses victimes. Alors les jeux cessent, les pères s'empressent de présenter leurs enfants, et, pendant qu'on amuse ces innocents, l'ampananguin retranche ce qu'il croit de trop, range les dépouilles sur une planche, et applique des poudres astringentes pour arrêter l'hémorrhagie de la partie blessée. On charge les fusils, en introduisant dans chaque arme, au lieu de balle, un morceau de la peau retranchée, et l'on en fait une décharge générale. L'ancienne coutume était que l'empananguin avalât les dépouilles. Les festins et les danses recommencent pour ne finir que lorsqu'il n'y a plus de liqueurs fortes.

(2) Comme tout ce que possède le condamné appartient au chef ou bourreau, il est rare que l'épreuve ne soit pas suivie de la mort.

(3) Dans certains cas l'épreuve du tanguin est faite sur des animaux qui représentent alors

Le *dine* est une imprécation qu'on met, en forme de serment, sur la tête d'un ou de plusieurs chefs. La formule de ce serment singulier consiste à dire : « Je jure que je ne suis point coupable de ce dont on m'accuse. Si je mens, que *tel* chef soit écrasé par la foudre, ou changé en *tel* ou *tel* animal, par la puissance de l'Être suprême. » L'accusé, atteint et convaincu de parjure, est condamné à l'esclavage par le chef sur lequel il a mis le serment.

Un usage plus digne de la nature humaine est le *serment du sang*, ou l'alliance solennelle contractée entre deux personnes qui s'obligent à se rendre mutuellement toute espèce de services dont elles sont capables, et acquièrent par là tous les droits de la parenté. Pour célébrer cette cérémonie, on assemble les principaux personnages de l'endroit. Les nouveaux amis se font une légère incision au creux de l'estomac; puis on imbibe deux morceaux de gingembre du sang qui en découle, et chacun mange le morceau teint du sang de l'autre. Celui qui s'est chargé de faire la cérémonie mêle dans un vase de l'eau douce, de l'eau salée, du riz, de l'argent et de la poudre; c'est ce qu'on nomme les témoins du serment; il trempe deux zagaies dans ce mélange, et, les frappant avec l'instrument qui a servi à faire la blessure, il prononce des imprécations terribles dont la formule est ordinairement conçue en ces termes : « Grand Dieu! maître des hommes et de la Terre, nous te prenons à témoin du serment que nous jurons; que le premier de nous qui le faussera soit écrasé par la foudre; que la mère qui l'aura engendré soit dévorée des chiens; » et, repoussant le mauvais génie qu'ils croient toujours prêt à s'opposer aux bonnes intentions, ils lancent leurs zagaies aux quatre points cardinaux. On atteste la Terre, le Soleil et la Lune, et l'on boit un peu du breuvage préparé par le maître de cérémonie, en priant toutes les puissances de le faire tourner en poison pour celui qui ne fait pas le serment de bonne foi (1).

A l'est de Madagascar, on rencontre les îles *Mascareignes*, car c'est ainsi qu'il faut appeler collectivement, d'après le navigateur portugais Mascarenhas, qui les découvrit en 1545, l'île de *Bourbon* ou de la *Réunion*, l'île *Mauritius* ou *Mau-*

les accusés. Si les poulets ou les chiens sont empoisonnés, la peine de mort est irrévocablement prononcée. Un jugement non moins inique est celui-ci : l'accusé est amené par l'ombiache sur le bord d'un cours d'eau qui fourmille de caïmans; il doit plonger trois fois : s'il échappe aux dents des reptiles, il est considéré comme innocent. A la pointe Itapère, les hommes accusés d'un crime sont soumis à une terrible épreuve : ils sont attachés à un rocher qui est baigné par la mer; leurs jambes plongent dans l'eau; si quelques gouttes d'eau d'une vague brisée sur le roc viennent à se répandre sur le reste de leur corps, immédiatement ils sont percés d'une centaine de zagaies.

(1) Un médecin qui a résidé à Madagascar pendant de longues années, M. Caussière, rapporte et affirme les choses les plus étranges sur l'habileté des Malgaches à guérir les maladies communes dans cette île, la fièvre cérébrale, la fièvre typhoïde, les phthisies pulmonaires, les fièvres très-graves des marais : « ils sont, dit-il, aussi ignorants en chimie minérale que l'enfant qui vient de naître; mais, pour ce qui a rapport à la connaissance des plantes, des sucs végétaux, des poisons qu'on peut extraire des fleurs, des feuilles ou des racines, ce sont les maîtres du monde. Ils font des choses surprenantes. On a vu de simples sauvages des forêts guérir, en quelques mois, les affections pulmonaires les plus sérieuses; préserver de la mort, en deux heures, l'homme atteint de la plus violente congestion cérébrale. Et pour faire ces prodiges qui étonneraient les facultés d'Europe, ils n'ont recours qu'aux herbes, qu'aux plantes ou aux fruits de leurs bois. Quelles herbes, quelles planter, quels fruits? C'est leur secret... »

rice, qui a porté longtemps le doux nom d'*île de France*, et enfin l'île *Rodrigue*.

L'île de la Réunion, qu'on a appelée aussi Mascareignes (Mascarenhas), est située entre 20° 50′ et 21° 24′ de latitude méridionale et entre 52° 56′ et 53° 35′ de longitude orientale. Elle peut avoir au plus 71 kilomètres de longueur et 51 de largeur. Sa circonférence est de 207 kilomètres. Elle présente une forme elliptique, allongée du nord-ouest au sud-est.

Elle semble composée de deux montagnes volcaniques, dont l'origine, dit Bory de Saint-Vincent, remonte sans doute à deux époques éloignées l'une de l'autre.

Dans la partie méridionale, la plus petite, les feux souterrains exercent encore leurs ravages : le *Piton de Fournaise* est un volcan en activité dont la hauteur est de 2 625 mètres. Les environs ne peuvent pas être comparés à ceux du Vésuve et de l'Etna; le sol est au loin recouvert d'une couche de lave refroidie qui ressemble à une cuirasse de fer. Çà et là poussent quelques brins d'herbes maigres, sans couleur et sans odeur, puisant à peine une chétive nourriture dans un sol sablonneux, à travers les fissures de la lave, et se flétrissant vite par la réverbération enflammée de la couche métallique, au-dessus de laquelle il leur faut végéter. Nul sentier tracé sur ce marais de lave calcinée, et si l'on veut se diriger vers le point d'où s'exhale pour se confondre dans les nuages la fumée du cratère, on rencontre bientôt d'énormes crevasses dans les flancs des montagnes, on a vingt précipices à tourner, jusqu'à ce qu'enfin on en trouve qui ne peuvent être ni tournés, ni franchis, et qui servent de dernière barrière au volcan, pour dérober à toute investigation les bouches changeantes et nombreuses qu'il lui plaît, dit M. Charlier, de choisir tour à tour dans la même région pour ses éruptions fréquemment répétées.

La partie septentrionale de l'île est bien plus vaste : les éruptions volcaniques qui l'ont jadis bouleversée ne s'y font plus ressentir : des espèces de bassins ou de vallons, des rivières rapides cernées par des remparts perpendiculaires, des monticules jetés dans ces vallons, dont ils embarrassent le cours; des prismes basaltiques souvent disposés, comme dans l'île de Staffa, en colonnes régulières; des couches de laves les plus variées, des fissures profondes, des indices d'un fracassement général, tout rappelle d'anciennes et terribles révolutions physiques. La plage étroite, interrompue en quelques endroits, n'est composée, comme à Ténériffe, que de galets basaltiques ou d'autres laves roulées; ces galets sont entraînés à la mer par les pluies : on ne trouve nulle part de vrais sables; ce qu'on désigne improprement par ce nom est composé de débris calcaires et de corps marins jetés au rivage par les vagues, ou présente en petit la collection de toutes les laves de l'île que le roulement des flots a réduites en parcelles arrondies très-petites, d'un aspect bleuâtre et ardoisé.

L'île de la Réunion est très-sujette aux ouragans. Ce sont de vastes tourbillons qui s'avancent de l'orient à l'occident, en tournant avec une prodigieuse rapidité du sud au nord par l'ouest. Ce phénomène atmosphérique a lieu entre les mois de novembre et d'avril : c'est à cette époque que la chaleur a le plus d'intensité. La neige tombe fort rarement sur les montagnes, qui s'élèvent cependant, au milieu de l'île, jusqu'à 3 069 mètres de hauteur (au piton des Neiges, qui domine le plateau des Salazes); elle n'y séjourne pas. En vingt ans, il n'est tombé de

grêle que trois fois. La hauteur barométrique est à peu près la même partout.

Ce qu'on nomme la partie *du Vent* s'offre aux regards lorsqu'on approche, par mer, de *Saint-Denis*, chef-lieu de l'île, sur la côte nord; c'est la plus riante. Celle dite *sous le Vent* passe pour la plus riche; mais elle est un peu sèche; les sources y sont rares. La première, plus égale, s'élevant de la mer au faîte de l'île, en pente douce, tempérée par des brises continuelles et cultivée avec soin, retrace souvent l'Europe, et particulièrement le Languedoc, lorsque de loin on ne distingue pas la nature de la végétation. Des plantations de girofliers, qui ressemblent à des bosquets d'agrément, des caféières immenses, et des champs d'épis dorés, agités par un mouvement de fluctuation continuel, parent cette terre dont ils sont la richesse.

Le débarcadère, à Saint-Denis, offre un accès difficile pour pénétrer dans cette île. On ne peut aborder avec de grands bâtiments; les chaloupes viennent se placer sous un débarcadère. Là, ballottées par les vagues, elles abandonnent les passagers et les marchandises à une échelle ou au jeu d'une grue qui les hisse sur un pont volant. Quoique la baie de Saint-Paul offre un mouillage moins dangereux, les marins préfèrent la rade de Saint-Denis, où ils peuvent plus facilement se livrer aux entreprises commerciales.

Saint-Denis se présente sur un amphithéâtre de rochers : les maisons s'élèvent au milieu de bosquets de cocotiers, et leur ensemble n'est point dépourvu de toute beauté. La ville est divisée en deux parties : les quartiers habités par les commerçants sont bâtis en pierre et se distinguent de loin par leur blancheur; les autres quartiers sont construits en bois. Quoique peu remarquable par ses monuments, Saint-Denis possède une assez belle église, un collége, des casernes, un musée d'histoire naturelle. La ville est défendue par quelques batteries; mais la meilleure garantie que puissent avoir les habitants contre les attaques des ennemis est la difficulté d'abordage. La population est d'environ 20 000 âmes.

Dans la partie occidentale, la ville de *Saint-Paul* s'étend au fond d'une large rade, entre un lac et les eaux de la mer. C'est moins une cité qu'un bourg populeux. Au sud, *Saint-Pierre* peut compter 2 000 blancs et plus de 5 000 nègres (1).

L'établissement français dans cet île remonte à l'an 1654.

M. Poivre, auteur du *Voyage d'un Philosophe*, intendant des îles Mascareignes en 1776, y a introduit la culture du clou de girofle avec beaucoup de succès. On lui doit en partie celle de l'arbre à pain, de la muscade et de la cannelle. Le sol de l'île de la Réunion est en général excellent; mais, comme elle forme presque tout à fait une grande montagne, les pluies qu'elle attire portent vers son soubassement la terre végétale; de sorte que, sans l'industrie qui a su maîtriser cet inconvénient, le sommet de la montagne ne formerait qu'une roche nue et désolée, tandis que le territoire devient meilleur à mesure qu'il s'approche des côtes de la mer. Les cantons situés sous le Vent jouissent d'un climat et d'une température très-favorables à la perfection du caféier; mais malheureusement

(1) Le siége du tribunal de première instance établi à Saint-Paul a été récemment transféré à Saint-Pierre, qui devient chef-lieu judiciaire de l'arrondissement sous le Vent et siége de la cour d'assises; par le même décret impérial, la ville et le territoire de Saint-Paul ont été annexés à l'arrondissement judiciaire de Saint-Denis.

l'effet qui produit cet avantage contribue aussi à la multiplication des insectes qui détruisent la plante. On en estime le produit à 30 000 balles de 50 kilogr. La culture des clous de girofle est la première qui, par son étendue, suit celle du café; mais le cultivateur ne peut jamais compter sur cette récolte avec assurance; elle est très-abondante dans une année, et nulle dans une autre. Le coton est aujourd'hui moins cultivé qu'il ne l'était autrefois, surtout depuis qu'une maladie a ravagé les plantations. Cet inconvénient, joint à l'interruption prolongée du commerce, engagea la plupart des planteurs de coton à convertir insensiblement leurs terres en plantations de grains ou de café. Aussi le produit total de l'île en coton ne s'élève-t-il qu'à environ 20 à 25 000 kilogr. La récolte des blés donne environ 7 millions de kilogr. Le produit en sucre est d'environ 6 millions de kilogr., celui du cacao de 15 à 20 000, et celui de la muscade de 3 à 400 kilogr. On cultive aussi le maïs et la pomme de terre.

On y a introduit plusieurs autres plantes qui pourront entrer dans l'alimentation; quelques arbres qui sont originaires de la Nouvelle-Hollande croissent aujourd'hui dans l'île de la Réunion; parmi eux, l'*acacia dealbata*.

Parmi les végétaux précieux que l'on rencontre dans la Réunion, citons le bois puant, qui n'est autre que le tek de l'Inde, et dont la séve corrode le fer; le benjoin, dont le bois est employé au charronnage; le bois de fer, bien connu par sa dureté; le bois noir, espèce de *mimosa*, que les habitants placent dans les champs de caféiers, afin que l'ardeur du soleil ne dessèche pas les jeunes plantations. « Malheureusement, dès que le bois noir vient à mourir, il faut enlever aussitôt jusqu'aux moindres débris, jusqu'à la plus légère poussière de ses racines, car elles sont alors mortelles à la plante frêle et délicate que son ombrage défendait. C'est un arbre qui fait vivre et qui tue (1). » De belles allées de bambous ombragent les promenades : leurs cimes agitées par le vent rendent un murmure harmonieux, ainsi que les *filaos*, arbres élancés et gracieux, couronnés de branches délicates et souples qui se mettent en mouvement au moindre souffle du vent. Cette musique presque mélodieuse a frappé plus d'un voyageur. Les cocotiers, les orangers, les grenadiers, les dattiers, croissent dans cette terre avec toutes les apparences de la vigueur; on y trouve aussi ce cocotier des Séchelles, dont la noix a une forme si singulière. Parmi les arbres qui produisent des fruits à la fois abondants et savoureux, le jaquier et le bananier sont au premier rang : les fruits du jaquier sont aussi gros que ceux des citrouilles; on connaît l'utilité et la délicatesse de la banane, qui offre un aliment doux et nourrissant. Toute la végétation luxuriante des pays chauds y étale son imposant tableau. Les manguiers, les pamplemousses viennent sans culture et ont charmé, par leur délicieux aspect, l'imagination d'un de nos plus grands prosateurs.

Le climat magnifique de l'île de la Réunion favorise le rapide développement de l'enfance. Les hommes contrefaits y sont rares; les créoles ont en général un aspect robuste; les femmes sont presque toutes belles et d'une taille assez élevée.

La superficie de l'île est de 251 000 hectares, et la population de 120 000 âmes. En 1820, elle s'élevait à peine à 83 000 habitants. On compte environ 65 000 nègres ou mulâtres. Comme dans les autres colonies françaises, les hommes de cou-

(1) *Victor Charlier.*

leur jouissent maintenant d'une entière liberté. L'émancipation n'a jeté aucun trouble dans l'île, malgré les fatals augures de plusieurs de nos politiques. Quoique d'un accès difficile, l'île de la Réunion n'en est pas moins, grâce à sa fécondité, à son climat sain, à son excellente position, une importante possession pour les Français. En 1854, son commerce s'est élevé à une valeur de 44 800 000 francs, dont 16 millions d'exportation de produits coloniaux.

L'*île Maurice*, autrefois *île de France*, et nommée plus anciennement, par les Portugais, *Cirné* et *Santa-Apollonia*, moins fertile et moins étendue que celle de la Réunion, doit à ses ports et rades une plus grande importance commerciale et militaire ; on peut la considérer comme la reine des îles de l'océan Indien. Elle est depuis longtemps le rendez-vous favori des navigateurs. L'île Maurice fut le centre de la navigation française dans les Indes orientales ; le point d'où s'élançaient ces infatigables corsaires, la terreur des Anglais. Conquise en 1810 par une armée anglaise formidable, cette île riche et belliqueuse a été définitivement cédée quatre ans après au gouvernement britannique.

Les Portugais ne virent d'abord dans cette île qu'une place pour faire de l'eau. Les Hollandais, qui s'y établirent au XVIe siècle, en firent connaître la fertilité ; ils changèrent son nom en celui de Maurice (Mauritius), en l'honneur de leur stathouder. Mais, attirés sans doute au Cap par la perspective d'une fortune plus rapide, les habitants l'abandonnèrent en 1712. On a quelquefois prétendu qu'ils furent obligés de quitter cette position, se voyant dans l'impossibilité de détruire la multitude de rats qui ravageaient impitoyablement leurs provisions, leurs vêtements, et qui rongèrent même les cordages de leurs navires. Ce ne fut que vers 1734, sous le gouvernement de La Bourdonnais, que l'établissement français commença à y prendre quelque consistance. On y fait chaque année deux récoltes de froment et de maïs, mais elles ne suffisent pas à la consommation. Le café y est d'une qualité excellente, le girofflier y conserve tout son parfum ; le cotonnier et l'indigotier y trouvent beaucoup de terrains favorables ; mais l'esprit mobile des habitants, toujours à l'affût de nouveautés et de gains, les fait passer rapidement d'une culture à l'autre.

Il y a dans cette île une grande quantité de singes de la petite espèce, qui font beaucoup de tort aux plantations. Le jaquier et le rima, autre arbre d'un port un peu différent, y sont cultivés sous le nom d'*arbres à pain ;* mais le véritable arbre à pain, tant célébré par les voyageurs, n'a été introduit qu'après dans la colonie : il y est encore rare, parce qu'il est difficile à multiplier.

La forme de cette île est irrégulièrement ovale : elle a environ 50 kilomètres dans sa plus grande longueur, qui s'étend du nord-est au sud-ouest, et 35 kilomètres dans sa plus grande largeur, qui se prolonge de l'est à l'ouest. Les récifs en rendent l'abord généralement dangereux. En suivant les divers contours de l'île, on trouve que sa circonférence est d'environ 200 kilomètres. Le sol va toujours en s'élevant depuis la côte ; le milieu de l'île est un plateau boisé de 4 à 500 mètres d'élévation : au centre de ce plateau, s'élève une montagne conique et très-pointue, que sa situation a fait nommer le *Piton du Milieu*, et qui a 600 mètres d'élévation. Parmi les autres montagnes, celle de la Rivière-Noire a 560 mètres de hauteur ; celle de *Peter-Boot* (Botte de Pierre) porte sur son sommet co-

nique une masse semblable à un bonnet, et qui menace en apparence les environs de sa chute.

De la cime du Pouce, on distingue, au nord, de petites îles volcaniques qui semblent appartenir à un cratère sous-marin. Entre ces rochers et la montagne, s'étend une plaine basse, unie, où l'on ne trouve que quelques fragments de laves qui ont appartenu à d'antiques courants; tout le reste est calcaire : ce ne sont que des madrépores et des coquilles formées autrefois au fond des mers.

Un délicieux ouvrage a célébré à jamais la belle nature de l'île de France. Le nom de Bernardin de Saint-Pierre est intimement uni à celui de cette île, dont il a su décrire, avec le pinceau du poëte, les sites magnifiques. Les narrations colorées de *Paul* et *Virginie* ne sont pas des peintures exagérées; mais ce qu'il faut surtout apprécier, c'est la couleur locale, la vérité des descriptions, et même des événements qui sont mis en scène. L'auteur du roman s'est inspiré de faits divers qui, groupés avec art, ont formé un des chefs-d'œuvre de notre littérature. La rivière du Rempart, la rivière Noire, le quartier des plaines de Wilhems, la Poudre d'Or, le ruisseau des Lataniers, l'île d'Ambre, la Montagne-Longue, les Pamplemousses, tous ces noms répétés par Bernardin ne sont pas d'origine fictive : tout voyageur peut encore aujourd'hui examiner et parcourir les lieux qui les portent.

Port-Nord-Ouest, autrefois *Port-Louis*, chef-lieu de l'île, sur la côte nord-ouest, a pris un grand accroissement depuis l'administration anglaise. On évalue la population à 50 000 habitants. Plusieurs forts le défendent. Les maisons sont presque toutes en bois, mais ont des formes élégantes. Les édifices publics sont d'une très-bonne architecture. La salle de spectacle, construite en bois, rappelle par son péristyle l'Odéon de Paris. La place du marché est entourée d'un double rang de galeries. Les principales rues sont plantées de bois noir, assez bel arbre du genre des *mimoses*, dont les houppes de fleurs, au printemps, contrastent agréablement par leur couleur blanche, jaune et rose tendre, avec une verdure nouvelle et épaisse; mais cet arbre perd bientôt ses feuilles, et se charge de gousses desséchées. Cette ville n'est pas étrangère aux études scientifiques et littéraires : on y publie plusieurs journaux. Elle possède des chantiers de construction importants. Port-Louis, que les Anglais ont appelé Port-Nord-Ouest, a porté, au temps de la révolution française, le nom de *Port de la Montagne* et, quelques années après, celui de *Port-Napoléon*.

En traversant l'intérieur pour aller à *Port-Bourbon* ou au *Grand-Port* (ou *Mahébourg*), seconde ville, située sur la côte sud-est, on passe d'abord par de riantes cultures, où les demeures des colons sont autant de temples élevés à la gaieté et à l'hospitalité; bientôt on s'enfonce dans des forêts humides, tapissées de mousses; on franchit, en sautant de rochers en rochers, le torrent rapide et écumeux; on se repose au bruit des cascades, au murmure des zéphyrs parfumés d'odeurs les plus suaves; on jouit de ces scènes pastorales, si éloquemment retracées par l'auteur de *Paul et Virginie*, et qu'a su reproduire avec grâce le crayon spirituel de Milbert. Dans une direction septentrionale, le romantique *quartier des Pamplemousses* présente aux amateurs de la botanique un célèbre *Jardin de l'État*, où fleurissent les richesses végétales de tout l'Orient. De nom-

breux voyageurs ont décrit cette colonie, jadis pour les Français le sujet de tant d'orgueil, aujourd'hui le sujet de tant de regrets.

La population de l'île était, en 1836, de 92 147 habitants, dont 29 612 libres. Aujourd'hui la population s'élève à plus de 180 000 âmes, dont 55 000 d'origine européenne ou libre, 48 000 affranchis et 7 800 Indiens (travailleurs introduits de l'Inde). Le sang et l'esprit français se montrent de toutes parts à Maurice, et la langue de la France ne s'y oublie pas.

En 1823, les importations s'élevaient à la valeur de 31 200 000 francs, et les exportations à celle de 24 178 000 francs; en 1857, la valeur totale des exportations et des importations dépassait 70 millions (1).

L'île *Rodrigue* ou *Rodriguez*, qu'on a aussi appelée *Diego-Ruys* et *Diogo-Roys*, à l'est de l'île Maurice, est entourée de bancs de madrépores et de récifs dangereux. La meilleure rade est celle du *Port-Mathurin*. Les hauteurs voient naître plusieurs cours d'eau qui forment des cataractes pittoresques : la plus remarquable est celle de la rivière qui coule ensuite dans l'enfoncement *Leguat*. A quelque distance de la pointe du *Corail*, on rencontre une grotte des plus spacieuses : sa profondeur a, suivant quelques voyageurs, plus de 8 kilomètres; de magnifiques colonnes de stalactites pendent du sommet des souterrains et présentent des aspects variés et bizarres; un ruisseau d'une extrême limpidité parcourt en tous sens ces curieuses grottes. Le climat de Rodrigue est le même que celui des autres îles Mascareignes. Les productions végétales sont à peu près semblables à celles de l'île de France : la famille des hespéridées y compte ses plus importantes espèces; on trouve aussi des papayers, des élæodendrons, dont le bois est employé pour les constructions, des cadocs, qui fournissent des graines usitées comme vermifuges, des corallodendrons, dont le bois rappelle les branches de corail, des palmiers, des lataniers, des manguiers, des cocotiers, des figuiers, etc. Cette série de plantes démontre suffisamment l'erreur de plusieurs géographes qui ont traité l'île Rodrigue de terre stérile et sans avenir. Les essais de naturalisation de plantes étrangères ont été presque tous couronnés de succès.

Leguat considère les rongeurs comme un véritable fléau pour Rodrigue (2).

Les tortues sont, avec les rats et les lézards, les espèces les plus répandues; on en exportait autrefois plusieurs milliers : aujourd'hui leur nombre est considérablement diminué; les chats, qui sont très-friands des œufs de ces reptiles, concourent à leur dépopulation. Leguat, qui y fonda un établissement à la fin du XVIIe siècle, certifie qu'on voyait des troupes de 2 à 3 000 tortues (3).

L'île Rodrigue suivit le sort de l'île de France; elle tomba entre les mains des

(1) Le gouvernement de Maurice comprend les îles *Rodrigue*, *Galega*, *Coëtivi*, *Sechelles* et *Chagos*.

(2) « Les rats de cette île, dit l'abbé de Pingré, pénètrent partout, gâtent et ravagent tout; ils prenaient leurs repas dans mon lit, ils m'ont rongé des livres, des habits, du linge; leur nombre est si grand, que dans les ténèbres j'en atteignais quelquefois avec un rotin qui était toujours à cet effet auprès de mon lit; pour détruire les rats, on avait fait venir des chats de l'île Maurice; ils se sont retirés dans les bois et sont devenus sauvages. Ils semblaient avoir fait alliance avec les rats, et la basse-cour était devenue le théâtre de leurs déprédations. »

(3) Il ajoute que l'on pouvait faire plus de 100 pas sur leur carapace sans mettre le pied à terre. Il prétend, peut-être avec exagération, que les ruisseaux nourrissaient de son temps

Anglais à la même époque. Elle peut compter 500 habitants, qui se livrent à la pêche et à la culture.

En se dirigeant au sud-est de cette île, vers celles de *Saint-Paul* et d'*Amsterdam* ou *Nouvelle-Amsterdam*, on s'approcherait peut-être de la fameuse île de *Juan de Lisboa*, dont l'existence douteuse a tant occupé les navigateurs et les géographes, sans que leurs recherches aient, jusqu'à ce jour, produit un résultat satisfaisant.

Les îles *Saint-Paul* et *Saint-Pierre*, dont la dernière a aussi pris le nom d'*Amsterdam*, ont été l'objet d'une confusion singulière. Quelques géographes et navigateurs ont décrit Saint-Paul sous le nom d'Amsterdam, et se sont étonnés des prétendus changements qu'on a cru y observer et qu'on a attribués à des révolutions physiques. Amsterdam est la plus septentrionale. Elle est formée d'une montagne conique, dont le sommet paraît la cheminée d'un cratère éteint. Une couche de tourbe de trois pieds de haut couvre la pierre ponce ou la lave ancienne. D'épais bosquets rendent l'accès de l'intérieur très-difficile; mais, ne pouvant pousser des racines profondes, les arbres restent petits. L'île *Saint-Paul*, la plus méridionale, se présente sous la forme d'une montagne circulaire, creusée au milieu en forme de cratère; la mer, après l'écroulement d'une des parois, a pénétré dans ce bassin. L'étang ou la lagune qui en remplit le fond est peuplé d'une immense quantité de poissons, surtout d'excellentes perches. Des eaux thermales et des eaux ferrugineuses coulent parmi les laves, parsemées de quelques carreaux d'un beau gazon.

Dix degrés plus au sud, la *Terre de Kerguelen*, nommée *île de la Désolation* par le capitaine Cook, présente ses stériles rochers environnés de glaçons et habités par les phoques. Elle a environ 180 kilomètres de longueur et 90 de largeur. L'absence presque totale de végétation sur cette île considérable ne saurait provenir uniquement de la rigueur du climat; elle est due à l'éloignement de toute terre assez grande pour lui communiquer le développement de la force végétative.

Cette île a peu d'animaux; les seuls que l'on y trouve sont des phoques, des canards, des albatros, des mouettes et d'autres oiseaux de mer (1).

Plus à l'ouest, les quatre petites îles *Crozet* et les îles *Marion* et du *Prince Édouard* n'offrent que l'affreuse nudité de rochers dépourvus de végétation.

Au sud-est de l'île de Kerguelen, par 53 degrés de latitude sud, sont les îles *Macdonald*, ainsi nommées en l'honneur du capitaine Macdonald, de l'Amirauté anglaise; elles ont été vues dès 1854; mais les explorateurs allemands J. Meyer et G. Neumayer crurent les avoir aperçues les premiers en 1857, et elles furent nommées dans leur relation îles du *Roi Max*, en l'honneur du roi de Bavière. Par une circonstance étrange, le capitaine Cubins, en 1858, supposa aussi les avoir découvertes.

des anguilles d'une grosseur si monstrueuse qu'il fallait deux hommes pour en porter une seule. On a acclimaté les espèces utiles, telles que les bœufs, les chèvres, les moutons, etc. Parmi les animaux nuisibles, il faut citer, avec les rats, les crabes, qui dévastent les plantations.

(1) Kerguelen, qui la toucha en 1772 pour la première fois, eut la douleur de se voir contester sa découverte et mourut de chagrin, après avoir été traduit devant un conseil de guerre par ses ennemis, qui le firent condamner et dégrader. On a su l'apprécier depuis.

LIVRE VINGT ET UNIÈME.

Iles africaines occidentales.

A l'ouest du cap de Bonne-Espérance, s'étend l'océan Atlantique austral. L'Amérique méridionale le borne à l'ouest. Le *golfe de Guinée* en forme l'enfoncement le plus avancé au nord-est. Presque dépourvue d'îles, cette partie de l'océan éprouve l'effet très-régulier des vents alizés et du courant général qui portent l'air et les eaux vers l'occident. Le vent alizé cesse cependant de régner à 1 ou 2 degrés au nord de l'équateur, où il est remplacé par des vents d'ouest et de sud-ouest, qui retiennent les vaisseaux dans le golfe de Guinée, redouté des navigateurs.

La première île à l'ouest du cap de Bonne-Espérance est celle de la *Circoncision*, découverte en 1739 par le capitaine Bouvet, et retrouvée en 1808 par deux vaisseaux anglais. Elle porte aussi le nom d'île *Bouvet*. Depuis la recherche infructueuse du capitaine Cook, on avait cru que Bouvet n'avait vu qu'un amas de glaces.

Sous un climat plus doux, on rencontre l'île *Diego-Alvarez* ou *Gough*, qui paraît identique avec *Gonzalo-Alvarez*. L'île Diego-Alvarez a 1 460 mètres d'élévation; de belles cascades y arrosent un sol couvert de gazon, et où quelques arbustes croissent parmi des rochers.

On connaît mieux les îles *Tristan da Cunha*, qui sont au nombre de trois. L'île principale, qui a 32 kilomètres de circonférence, montre de loin son piton, élevé de 2 500 à 3 000 mètres, revêtu de verdure jusqu'à moitié, et qui se couvre de neiges pendant plusieurs mois de l'année. Des arbustes du genre *phylica* ombragent de leur feuillage touffu des sources limpides. Les rivages sont encombrés de goëmons, qui entravent quelquefois la marche des navires. Les côtes sont en général saines et profondes. On aperçoit partout les traces des soulèvements volcaniques; plusieurs naturalistes qui ont visité la grande île la regardent comme un volcan éteint; le sommet du pic présente même un cratère, suivant le capitaine Carmichael; le sable noir du rivage paraît provenir de laves broyées par les vagues de la mer. Le climat est d'une extrême douceur; aussi la végétation est-elle à peu près constante en toute saison. La flore est peu variée; néanmoins toutes les plantes que l'homme a voulu y naturaliser offrent aujourd'hui autant de vigueur que si elles en étaient originaires. La faune abonde en cétacés et en phoques. Des

chèvres sauvages vivent dans les montagnes; quelques sangliers trouvent un refuge dans les forêts, où pullulent malheureusement des chats autrefois domestiques, mais qui sont aujourd'hui devenus presque aussi redoutables que de petits tigres. On prétend qu'un de ces animaux lutte avec avantage contre plusieurs chiens. Les oiseaux les plus communs sont les grands pingouins, dont la tête est ornée de plumes jaunes, et qui se réunissent à la nuit tombante en une espèce de conseil; c'est là que les chasseurs les atteignent et les tuent à coups de bâton; ces oiseaux restent alors immobiles et graves, dit M. de Sainson, comme des sénateurs romains sur leurs chaises curules. Au sommet des rochers se réfugie l'albatros, le plus grand des palmipèdes. Les poissons sont d'une incroyable abondance dans ces parages.

Les îles Tristan da Cunha sont aujourd'hui habitées par des familles anglaises, dont la vie est tout à fait patriarcale. Le chef de la petite colonie est choisi parmi les plus anciens citoyens. La population, qui ne dépasse pas sans doute 100 individus, est presque entièrement agglomérée sur un seul point de l'île principale, dans un petit village dont les maisons ont l'aspect des fermes de l'Angleterre. Les principales occupations des habitants sont la culture, le soin des troupeaux, la chasse et la pêche (1). Dans le voisinage de la plus grande des îles Tristan da Cunha, s'élèvent quelques îlots encore inhabités : on remarque celui du *Rossignol* (*Nightingale*) et l'îlot rocheux qu'on appelle l'*Inaccessible*.

Une immense solitude aquatique s'étend de ces îles jusqu'à celle de *Sainte-Hélène*. Point imperceptible dans l'océan Atlantique, elle est à 2 000 kilomètres du cap Negro en Afrique, et à 3 400 du cap Saint-Augustin, pointe la plus orientale du Brésil; elle a 12 à 15 kilomètres de longueur, 9 de largeur, 40 de circonférence et 180 de superficie. Des rochers escarpés lui forment un rempart naturel et presque inexpugnable, dont la hauteur varie de 3 à 400 mètres. Elle est partagée en deux parties inégales, séparées par des montagnes coupées de vallées profondes, et qui présentent trois sommets coniques annonçant de loin une origine ignée. Le pic de Diane, au centre de l'île, a 823 mètres d'altitude; c'est le point culminant. Dans ses environs naissent les trois principaux ruisseaux : celui de la vallée de la Nymphe ou du Silence, celui de la vallée de Rupert et celui de la vallée de James. Le plateau le plus élevé est celui de Longwood, dans la partie orientale : il est à jamais célèbre par le séjour qu'y fit Napoléon Ier. Le basalte constitue la base de l'île; mais une quantité de laves et de scories dispersées partout en atteste la nature volcanique. Il y a de la chaux d'excellente qualité, des pierres qui prennent un très-beau poli, et des argiles de diverses couleurs. On exploite dans la partie occidentale une mine de houille assez considérable. La terre, généralement grasse et profonde, contient beaucoup de parties salines. La côte présente l'image de la stérilité; mais une riche verdure couvre l'intérieur de l'île jusqu'aux sommets des montagnes, dans lesquelles des sources d'eau saine et limpide jaillissent de tous côtés. La *vallée Sablonneuse* n'est pas le seul point de vue pitto-

(1) Voici quelle fut l'origine de cette petite colonie : une compagnie d'artillerie fut envoyée en 1816 dans l'île pour l'occuper durant le séjour de Napoléon à Sainte-Hélène. Après la mort de l'illustre captif, cette garnison se retira; mais un caporal, nommé Glass, fut autorisé à rester pour surveiller le château et les points de débarquement.

resque qui ait occupé le crayon des dessinateurs. On y voit les plus belles fleurs d'Europe et d'Afrique étaler leurs couleurs brillantes à côté des plantes antiscorbutiques, vantées par les marins. La culture de presque tous les fruits et de toutes les denrées de l'Europe et de l'Asie y réussit. Les pâturages nourrissent un grand nombre de bœufs, de moutons et de chèvres.

Le climat est peu variable, la température est douce. Les orages sont presque entièrement inconnus; le tonnerre ne se fait que rarement entendre. L'été est quelquefois exposé pendant les chaleurs à de très-longues sécheresses.

La population se compose d'environ 7 000 personnes, dont 1 500 blancs, non compris la garnison. *Jamestown*, sur la côte nord-ouest, est la seule ville et le seul port de Sainte-Hélène. De bonnes fortifications en défendent les approches. Elle est placée au fond d'une gorge encaissée entre deux énormes rochers noirs, de 200 mètres d'él[illegible] Les maisons n'ont jamais plus de deux étages.

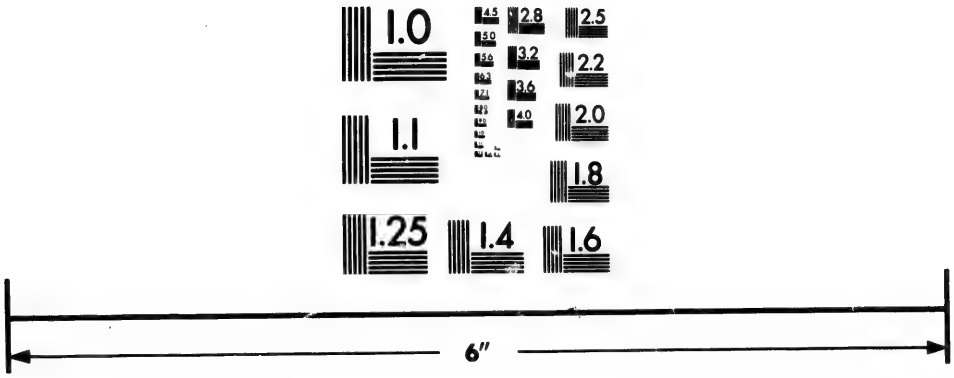
Lors de s[illegible] 1502, l'intérieur de Sainte-Hélène ne formait qu'une grande forêt, [illegible] croissait même sur le bord des rochers suspendus au-dessus de la m[illegible] Lopez, renégat portugais, qui obtint en 1513 la grâce d'y vivre dans l'exil, la peupla le premier de chèvres, de cochons, de pintades, de coqs d'Inde, de perdrix, de faisans, de paons, et d'autres espèces d'oiseaux; il y planta des racines, des herbes potagères et des arbres fruitiers. Les Portugais l'ayant oubliée à la longue pour leurs établissements sur la côte sud-est d'Afrique, elle fut occupée par les Hollandais, puis encore abandonnée par ceux-ci en 1651, pour le cap de Bonne-Espérance. Alors les Anglais s'y fixèrent. Depuis ce temps, jusqu'à l'époque où ils prirent à leur tour le cap de Bonne-Espérance, ce fut la seule relâche que les vaisseaux de la Compagnie anglaise des Indes orientales eussent dans l'océan Atlantique.

Le nom de celui dont le génie a ébranlé l'univers est à jamais attaché à Sainte-Hélène. Le tombeau du grand homme fut d'abord placé, d'après sa volonté, dans la petite vallée du *Géranium*, vallée fraîche et verdoyante, traversée par un limpide ruisseau, où Napoléon aimait à se désaltérer. En 1840, il fut permis à la France de posséder les cendres de l'illustre prisonnier; et la France impériale n'a point voulu que le champ où reposaient des cendres si précieuses pussent tomber entre des mains étrangères; aussi le gouvernement français possède-t-il aujourd'hui Longwood et la vallée du Géranium, que le gouvernement britannique lui a cédés (1).

L'île de l'*Ascension*, terre montagneuse et triste, est dominée par un pic d'une

(1) « Longwood, qui fut la demeure de l'empereur Napoléon, consistait en un rez-de-chaussée très-bas, et en petites pièces sombres et humides. Une surveillance presque incessante et des vexations qu'ignorait, il faut le croire, le gouvernement anglais, altérèrent bientôt la santé de l'auguste prisonnier; aussi Las Cases écrit-il dans ses Mémoires, en parlant des procédés du gouverneur anglais : « c'est une manière de l'assassiner aussi certaine et plus barbare que le fer et le poison. » Toute sortie était surveillée, toute course un peu moins restreinte devenait un danger; et une fois, l'empereur lui-même se vit coucher en joue. Il devait à bon droit s'indigner de ces outrages, mais il était au-dessous de sa dignité de se plaindre : « j'ordonne, disait-il, ou je me tais, » et il se réfugiait dans les souvenirs de sa gloire : « Nous n'avons de trop ici que du temps, » disait-il encore; et ce temps il le consacra à dicter l'histoire des merveilles de son règne. » (*D'Avezac.*)

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
4.0
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

très-grande élévation. Le sol est rougeâtre et dépourvu en général de végétation, les rivages sont couverts de laves et de scories. Partout, du reste, on retrouve les traces des révolutions volcaniques. Les eaux courantes font presque entièrement défaut; la montagne Verte seule possède quelques sources.

Les changements de température ne sont pas brusques, et le climat est assez sain. Les productions végétales sont peu nombreuses sur cette terre hérissée de rochers et de scories. La faune est aussi peu variée; les oiseaux indigènes sont surtout représentés par des palmipèdes, tels que les frégates, les fous, les paille-en-queue, les pétrels, les albatros. Depuis longtemps les navigateurs ont été attirés dans ces parages par la chasse des tortues, qui y pullulent. Les Anglais y ont formé un établissement et construit un fort.

Au fond du golfe de Guinée, une chaîne d'îles semble indiquer la continuation de quelque chaîne de montagnes du continent voisin. La plus septentrionale des îles du golfe de Guinée est Fernan-do-Po. Nous empruntons au *Moniteur de la Flotte* quelques renseignements relatifs à cette île :

« L'île de Fernan-do-Po, ou, pour écrire plus exactement, Fernão-do-Po, est située devant le golfe de Biafra, qui forme le fond du golfe de Guinée. Elle a été découverte, ainsi que plusieurs autres terres de la même région, en 1472, par un gentilhomme de la cour d'Alphonse V, roi de Portugal, qui l'a appelée Belle-Ile, ou Formosa, et dont depuis elle a porté le nom. Elle fut, dès le principe, annexée aux possessions de la cour de Lisbonne, qui la posséda pendant trois siècles. Elle fut cédée en 1778 par le Portugal à la cour de Madrid, et, depuis cette époque, elle n'a jamais cessé d'appartenir à l'Espagne. Elle a environ 60 kilomètres de long, sur 12 de large. Elle est haute, contient de belles forêts remplies des plus précieuses essences, et possède un grand nombre de produits naturels très-favorables pour le commerce et pour l'industrie. On cite, parmi ces produits, la canne à sucre, le coton, le tabac, le café, le manioc, la patate et les épices le plus généralement employées.

« La population de l'île (15 000 âmes) se compose de mulâtres, de nègres et d'un très-petit nombre d'Européens. Ce pays, autrefois, était le refuge d'une population nomade très-dangereuse; mais, depuis, il s'est amélioré sous ce rapport, il n'est pas besoin d'une force armée considérable pour tenir en respect les habitants actuels et maintenir l'ordre parmi eux. On peut se procurer facilement, pour les cultures, des travailleurs libres à la côte d'Afrique.

« On a dit à tort que l'île avait autrefois été cédée par les Espagnols aux Anglais ; c'est une erreur complète : l'Espagne a seulement autorisé, en 1814, le gouvernement de la Grande-Bretagne à former dans l'ouest de l'île un établissement qui a reçu le nom de *Clarence* (en espagnol *Santa-Isabel*). Cet établissement, dans lequel il se fait une assez grande quantité d'affaires, n'a aujourd'hui que 400 habitants. Plusieurs maisons cependant y ont acquis une importance réelle dans le commerce de l'huile de palme, du bois d'ébène, du bois de teinture et de l'ivoire.

« Depuis quelques années, deux de ces maisons exploitent les magnifiques bois de construction que contiennent les forêts du pays. L'une d'elles a même établi des chantiers et fait construire des navires qui ont réussi. Les Anglais, n'ayant pas trouvé d'aide dans le travail des indigènes, ont amené de la côte une espèce

de nègres appelés *Kroumen*, très-industrieux et très-intelligents, qui font d'une manière avantageuse le cabotage sur les rivières de l'île, dont le nombre est considérable. »

Les naturels de l'île de Fernan-do-Po ont l'angle facial ouvert, les yeux noirs et intelligents, ils se tatouent avec du *couso*, qui produit sur la peau des proéminences, des saillies qu'ils apprécient beaucoup. La nourriture la plus ordinaire est le *foufou*, sorte de pâte faite d'ignames pilées. La polygamie est presque universellement répandue chez ce peuple. Le fétichisme est la religion dominante.

L'*île du Prince*, ou *ilha do Principe*, à 200 kilomètres au sud-sud-ouest de Fernan-do-Po, a 12 kilomètres de long sur 8 de large. C'est le rendez-vous ordinaire des vaisseaux négriers, le havre étant regardé comme le meilleur de ce groupe d'îles. L'air y est sain et agréable, l'eau excellente. Plusieurs ruisseaux frais et limpides descendent à la côte; un petit lac occupe le sommet d'une haute montagne au milieu de l'île, et fournit aussi plusieurs ruisseaux. Elle abonde en bois, en noix de coco, oranges, citrons, figues, patates, ignames, riz, millet, maïs, manioc, animaux domestiques et volailles. La petite ville de *S.-Antonio* ou *S.-Antão*, bâtie près de la pointe du nord-est, contient 200 maisons à un étage et deux églises; on y compte environ une centaine de blancs, sur un millier d'habitants : le restant de la population se compose de mulâtres et de nègres libres, qui entretiennent un grand nombre d'esclaves. Un fortin, gardé par des Portugais exilés, défend l'entrée du port. On compte environ dans l'île entière 5 000 habitants.

A 90 kilomètres dans le sud-ouest de l'île du Prince, très-près de l'équateur, est l'île de *Saint-Thomas* ou *S.-Thomé*, qui appartient aussi au Portugal : elle a 48 kilomètres de long, sur 28 dans sa plus grande largeur, et 15 à 20 000 habitants, la plupart nègres ou mulâtres. Elle est composée de basalte compacte et d'autres produits volcaniques. La partie septentrionale est couverte de hautes montagnes terminées en pics, toujours enveloppés de nuages qui, de loin, paraissent comme de la fumée et que des voyageurs ont pris pour de la neige perpétuelle. Le pic *Santa-Anna* s'élève à 2 500 mètres. La chaleur brûlante et continuelle du climat provoque dans les vallons des brouillards épais et fétides, qui couvrent fréquemment l'île entière, et deviennent, surtout pendant les mois de décembre, janvier et février, la cause de maladies nombreuses. En juillet et août, les vents de sud-est et de sud-ouest raniment les forces défaillantes des Européens; mais ils sont très-pernicieux aux naturels. Quoi qu'il en soit, l'étonnante fertilité du sol fait braver tous les inconvénients du climat. Le produit en sucre brut s'élève à près de 2 millions de kilogrammes par an. La culture de la vigne y a réussi. Le maïs, le millet, le manioc, les patates, les ignames, les noix de coco, les bananes, les oranges, les citrons, les dattes et les melons abondent partout. La cassave tient lieu de pain. Les brebis et les chèvres ont la chair excellente; mais les bœufs sont plus petits et moins gras qu'en Europe. Les cochons, qu'on élève en très-grande quantité, sont engraissés avec de la canne à sucre concassée dans des moulins. Les volailles multiplient prodigieusement, et toutes les rivières fourmillent de poissons. *S.-Thomas* ou *Panoasan*, appelée aussi *Chaves*, en est la capitale; elle a 4 500 habitants et 900 maisons, la plupart en bois, 3 ou 4 églises et 2 couvents : elle est défendue par un fort bâti sur une langue de terre. La rade

sert de relâche aux vaisseaux que les vents contraires ont empêchés d'atterrir à l'île du Prince. On peut s'y procurer facilement toutes sortes de provisions pour de vieux habits et du vieux linge. Tout y respire le plaisir et la mollesse. Les esclaves ne connaissent point la servitude, et travaillent à peine deux ou trois jours par semaine. Des prêtres noirs desservent les églises ou chapelles, disséminées au nombre de 8 à 9 dans l'île. La plupart savent à peine lire. On a prétendu que leurs mœurs sont très-relâchées. Des évêques que la cour de Lisbonne avait résolu d'y envoyer à plusieurs reprises pour rétablir la discipline, moururent tous en peu de jours.

Parmi les îles voisines de S.-Thomas, celle de *Rolas* a 8 kilomètres de longueur.

L'île d'*Annobon* ou *Bonanno*, découverte par les Portugais le premier jour de l'an 1473, fut cédée à l'Espagne avec celle de Fernan-do-Po. Elle est à 130 kilomètres au sud-ouest de l'île de Rolas, et peut avoir 30 à 35 kilomètres de circonférence. C'est une haute terre, d'un climat généralement salubre, quoique plusieurs voyageurs l'aient contesté, et sillonnée de vallons riants que bordent des montagnes parées d'une riche verdure, et couronnées de brumes qui ne nuisent point à la santé. On en tire des oranges délicieuses et très-grosses, du coton, du tamarin, des grenades, et toutes les denrées des trois îles précédentes, contre du sel et de vieux effets d'habillement. La population est de 3 800 habitants, qui sont les descendants d'esclaves jetés sur cette île dans un voyage au Brésil. Le chef-lieu, *Annobon*, qui avait reçu des Portugais la prétentieuse dénomination de *Cidade de Santo-Antonio de Praia*, n'est qu'un bourg insignifiant de 500 habitants, qui s'élève au fond d'une baie assez sûre.

On a placé longtemps sur les cartes, dans ces parages, une île *Saint-Matthieu ;* mais il est reconnu aujourd'hui que c'est une erreur. Cette prétendue île n'est que celle d'Annobon, indiquée sous une fausse longitude.

Près du continent, à côté et au nord de l'estuaire du Gabon, les Espagnols possèdent encore la petite île de *Corisco*.

Au sortir du golfe de Guinée, et en s'élevant directement aux îles du Cap-Vert, par les méridiens de ces îles mêmes, on traverserait ces parages, funestes au navigateur, où de longs calmes tiennent les vaisseaux enchaînés sous [illegible] l chargé de nuages électriques, versant tour à tour des torrents de pluie et des [illegible]nts de feu. On évite autant qu'on peut cette *mer du tonnerre*, foyer de maladies mortelles, soit en serrant les côtes d'Afrique, soit en cherchant celles d'Amérique.

L'archipel des *îles du Cap-Vert*, appartenant aux Portugais, comprend onze îles, sans compter les îlots et les rochers. L'indigo, l'orseille, le séné, le sucre, le ricin, la cochenille, le tabac, le coton, en sont les principales productions. La plus considérable de ces îles est celle de *Santiago*. Sa longueur est de 40 kilomètres. Le premier aspect de cette île rebute l'œil par l'image de l'aridité; on dirait qu'elle sort d'un incendie. Des rochers nus, jetés en désordre l'un sur l'autre, découpés, brisés par des fractures bizarres, s'élèvent du sein de la mer et s'élancent jusque dans les nues. Au centre, le mont S.-Antonio a environ 1 500 mètres. A terre, le déplorable état des habitants attriste l'âme, ils ont le teint si foncé, que l'on ne soupçonnerait guère dans leurs veines le moindre mélange du sang européen, s'ils ne se vantaient pas eux-mêmes d'être Portugais.

Le clergé est composé de gens de couleur et même de nègres. La misère générale dérive, partie de la mauvaise administration, partie des sécheresses qui quelquefois accablent l'île pendant plusieurs années de suite. La principale production est le sel, dont la vente se fait au bénéfice du gouvernement. Le long des coteaux et dans les vallées où la rosée et l'humidité de l'air maritime entretiennent la végétation, les cocotiers, les bananiers, les papayers, brillant d'une éternelle verdure, offrent leurs fruits salutaires. Le tamariniers et les adansonies y étalent un large ombrage. Rien n'égale la beauté des oranges et des citrons du pays. Les goyaves, les figues, ainsi que les patates douces, les citrouilles et les melons d'eau, sont d'une excellente qualité. La vigne et la canne à sucre réussissent. L'indigotier et le cotonnier, quoique abandonnés à eux-mêmes, ont la croissance la plus vigoureuse. Le duvet soyeux des asclépiades, qu'on voit fleurir partout, sert à rembourrer les oreillers et les matelas. Le riz et le maïs forment la nourriture ordinaire du peuple; mais lorsque les pluies périodiques manquent, le sol, calciné par un soleil dévorant, résiste à la bêche, et le pauvre est exposé à périr d'inanition. Le climat des îles du Cap-Vert est très-chaud. Les soirées et les matinées sont très-fraîches. Presque toutes les îles sont exposées à une atmosphère insalubre, qui engendre des fièvres malignes et endémiques. La moyenne de la température est de 30 degrés centigrades.

Les montagnes de l'île sont remplies de chèvres, de chevreuils, de civettes et de singes. Les paysans donnent la chasse aux oiseaux de Guinée, aux ramiers, aux tourterelles, aux mouettes, aux perdrix et aux pintades; ils y élèvent des bœufs, des porcs et des chevaux. Le seul poisson passable de la mer est une espèce de mulet; mais les tortues de terre, qui fourmillent dans les vallées, fournissent un mets délicieux. L'eau potable est rare. La ville de *Porto-Praia,* où abordent les navigateurs, est formée de deux rangées d'humbles maisons rustiques, mêlées de quelques cabanes encore plus misérables, et renferme à peine 1 200 habitants. La ville est située sur un plateau assez élevé, resserré entre deux belles vallées. Capitale nominale des îles du Cap-Vert, Porto-Praia est cependant abandonnée par les autorités à cause de l'insalubrité de son climat. La rade est magnifique. Une redoute, tombée en ruines, défend mal le mouillage. *Santiago* ou *Ribeira-Grande,* qui fut aussi siége du gouvernement, et qui est la ville épiscopale, ne renferme plus qu'une soixantaine de familles. L'île compte 28 000 habitants.

L'île de *Mayo* ou de *Mai,* montagneuse, fertile, riche en sel et en bestiaux, s'élève à peu de distance à l'est de Santiago. Les sources font entièrement défaut. Les habitants peuvent s'élever à 3 500. Une de leurs principales occupations est la culture du coton. L'île de *Fogo* (du Feu), appelée aussi *Saint-Philippe,* est, malgré l'eau qui lui manque et son volcan très-actif, haut de 2 976 mètres, riche en bons fruits, et renferme 6 000 habitants. Le mouillage le plus important est celui de *Nossa Senhora da Luz.* Il est fermé par une roche assez élevée qui la protége parfaitement des brises. Le débarquement est des plus difficiles. L'île *Brava* ou *Saint-Jean* donne de l'excellent vin et du salpêtre; elle est d'une très-grande fertilité, et les avantages qu'elle possède sont tels, dit M. Oscar Mac-Carthy, que l'on a souvent demandé d'en faire le chef-lieu de l'archipel : elle est même la résidence ordinaire des autorités. Mais elle manque de bons ports. *Furna*

est la ville principale. Ces îles constituent, avec celle de Santiago, une chaîne dirigée de l'est à l'ouest.

L'île *Boa-Vista* (Bonne-Vue), remarquable par un sol moins élevé, très-fertile en coton et en indigo, et riche en sel, a une population de 4 à 5 000 âmes; elle forme une ligne du nord au sud avec l'île du *Sel* ou *do Sal*, que le pic de Martinez, haut de 4 à 500 mètres, fait reconnaître à 80 kilomètres de distance, et qui, habitée presque uniquement par des tortues, offre un sol couvert d'efflorescences salines.

Les autres îles font partie d'une chaîne dirigée du sud-est au nord-ouest; on leur donne la dénomination d'îles du Vent. *Saint-Nicolas* ou *Saõ-Nicolao* est une des plus grandes et la mieux policée de tout l'archipel, et renferme une ville du même nom où l'on fabrique de très-bonnes étoffes de coton : elle est peuplée de 20 000 âmes. L'île a un sol montueux et fertile en fruits, mais on n'y récolte qu'un vin aigrelet. *Santa-Lucia*, élevée et boisée, n'a que des eaux saumâtres. C'est la plus petite des îles de l'archipel, car nous considérons comme de simples îlots le morne de *Branco*, qui est couvert d'orseille, et l'ilhéo *Raza*, qui pourrait être cultivé avec succès. *S.-Vicente* ou Saint-Vincent est riche en bois et en tortues. On y trouve beaucoup de chèvres. Elle renferme deux chaînes de montagnes, hérissées d'un grand nombre de pics. La population, qui s'élevait il y a une vingtaine d'années à 300 habitants, a considérablement augmenté, grâce à l'établissement des autorités, qui ont séjourné longtemps à *Mindillo*, en vertu d'un décret du 11 juillet 1838. On y remaque le beau port de *Porto-Grande* et la petite ville de *Léopoldina*. *S.-Antonio*, dont les montagnes atteignent 2 160 mètres, nourrit, dans ses vallées bien arrosées, l'indigotier et le dragonnier, l'oranger et le citronnier. Sa population est de 30 000 âmes. C'est l'île la plus peuplée de l'archipel. Son chef-lieu, Santa-Cruz, s'élève dans la belle plaine de *Ribeira-Grande*.

Malgré les sécheresses auxquelles ces îles sont exposées, leur produit naturel en coton, indigo, fruits, sel, orseille, peaux de chèvre et huile de tortue pourrait leur donner une certaine valeur sous une administration plus intelligente. Une épouvantable disette y a fait périr, en 1832, 30 500 habitants. Leur population actuelle est estimée à 100 000 âmes.

Il faut probablement attribuer la découverte des îles du Cap-Vert au Vénitien Louis de Cà-da-Mosto et au Génois Antoine Usodimare, qui les touchèrent par hasard en 1456. Ce ne fut sans doute qu'en 1460 qu'Antoine de Nolle, gentilhomme génois au service du prince Henri, en fit une nouvelle reconnaissance.

Au nord des îles du Cap-Vert, les eaux de l'océan disparaissent sous une couche épaisse de varecs qui, semblable à une prairie flottante, s'étend jusqu'au 25e parallèle, et occupe un espace de 60 000 lieues carrées; les navires s'en dégagent avec difficulté (1).

Le célèbre archipel des *îles Canaries* nous ramène vers l'empire de la civilisa-

(1) On voit d'autres amas de varecs dans des parages plus au nord-ouest, presque sous le méridien des îles Açores; *Cuervo* et *Flores*, entre les 23e et 35e parallèles nord. Les anciens connaissaient ces parages, semblables à des prairies. « Des navires phéniciens, dit Aristote, poussés par le vent d'est, arrivèrent, après une navigation de 30 jours, dans un endroit où la mer était couverte de roseaux et de varecs. » Quelques personnes ont pensé que cette abondance de varecs était un phénomène qui prouvait l'ancienne existence de l'Atlantide en

tion. C'est presque une partie de l'Europe. Que n'a-t-on pas écrit sur la douce température de ces îles et sur les riants paysages que renferme leur enceinte de rochers?

Cet archipel appartient à l'Europe. L'aspect général en est abrupt, sauvage, aride, et ne paraît pas justifier le nom d'*îles Fortunées* que les anciens lui donnèrent. Le climat est doux, l'ardeur des rayons est toujours tempérée par les vapeurs qui flottent sur les montagnes, l'hiver n'est jamais rigoureux. Les eaux sont peu abondantes ; aussi les habitants sont-ils obligés de recueillir de la pluie dans des citernes ou d'en chercher par d'autres moyens factices ; ils creusent souvent des réservoirs aux pieds des agaves et des nopals, dont les larges feuilles ont la forme de gouttières; les vapeurs humides de l'atmosphère, condensées en gelée blanche sur ces feuilles, se fondent sous les rayons du soleil et remplissent ces réservoirs, qui, dans plusieurs villes, sont placés sous la sauvegarde publique.

La flore indigène compte des espèces variées, telles que les pins, les géraniums, les convolvulacées, les lotus, les aloès, etc. On sait que la vigne est aussi une des principales productions. On rencontre, parmi les animaux, des chèvres qui sont remarquables par leur grandeur et leur extrême légèreté ; des chiens qui ne peuvent pas être considérés comme originaires; des chameaux qui ont été acclimatés avec succès; des brebis, des ânes. Les éperviers, les vautours, les crécerelles, sont les représentants des rapaces. On trouve, dans les bois, des chardonnerets, des merles, des mésanges, des lavandières et surtout des serins; dans les champs, des ramiers et des perdrix. Les abeilles fournissent un miel exquis.

Lanzarote ou *Lancerote* commence la chaîne à l'est. Cette île tire son nom du Génois Lancelot Maloisel, le premier Européen qui s'y établit. Dépouillée de ses forêts, elle éprouve, comme le continent voisin, des sécheresses destructives; cependant elle nourrit des chameaux en grand nombre, et exporte du blé, de l'orge, des légumes. On y compte quatre volcans en activité. La vigne y croît avec force dans les cendres volcaniques. *Téguise* en est la capitale. Elle compte environ 4 500 habitants. Le *Puerto de Naos* reçoit les bâtiments d'un fort tonnage qui ne peuvent pas pénétrer dans le port de Téguise à cause des encombrements de sable. Lancerote possède les deux meilleurs ports de l'archipel ; celui d'*Arecife* est animé par le commerce de la soude. Dans cette île, que les indigènes appelaient *Titeroygotra,* il régnait une civilisation plus avancée que dans les îles situées plus à l'occident. Les habitants demeuraient dans des maisons bâties en pierre de taille, tandis que les Guanches de Ténérife se logeaient dans des cavernes. On retrouva ici l'usage singulier, connu aussi dans le Tibet, qui permet à une femme d'avoir

gloutie. Il paraît que du temps de Christophe Colomb ces faits étaient oubliés; car ses compagnons furent saisis d'effroi en voyant si abondante en plantes cette partie de la mer que les Portugais appelaient *mar de Sargasso.* Les parages couverts de varecs aux environs des îles du Cap-Vert sont encore décrits dans le périple de Scylax. « La mer, au delà de Cerne, n'est plus navigable à cause de son peu de profondeur, des marécages et des varecs. Le varec a une coudée d'épaisseur, et son extrémité supérieure est pointue et piquante » Ces passages des anciens paraissent démontrer que leurs navigations ne se terminaient que vers le cap Blanc, comme nous l'avons admis, et non pas au cap Bojador, comme le savant Gossellin le suppose. Car la situation de la *mer du Sargasse* n'a pu changer considérablement, attendu qu'elle est déterminée par les vents et les courants, éternels agents de l'immuable nature.

légalement plusieurs maris. Ces traits de mœurs semblent prêter une nouvelle force à notre opinion, d'après laquelle les îles de Lancerote et de Fortaventure auraient été les seules connues des anciens peuples civilisés.

Fuerteventura ou *Fortaventure,* dont le nom indigène était *Erbania,* n'offre qu'une continuation du sol de Lancerote. Selon quelques savants, son nom serait une allusion aux périls et aux rudes labeurs qu'eurent les aventuriers normands en s'emparant du pays ; mais il est plus présumable de croire que des navigateurs jetés sur les côtes par une tempête considérèrent leur naufrage comme une bonne fortune, de là serait naturellement dérivé le nom de Forte-Aventure.

Cette île a environ 94 kilomètres de longueur, sur 48 de largeur. L'eau de citerne fournit presque seule aux besoins des habitants. Dans les bonnes années, elle exporte néanmoins du blé et de l'orge. On y recueille aussi de la soude, du coton et du vin de médiocre qualité. *Santa-Maria de Betancuria,* le chef-lieu, conserve le nom du premier conquérant moderne des Canaries, de ce Jean de Béthencourt, chambellan de Charles VI, à qui le roi d'Espagne Henri III conféra, en 1403, le titre et les prérogatives de seigneur des Canaries. Les maisons sont assez belles, et leurs ornements ne sont pas dépourvus d'élégance. On prétend que les habitants ont conservé quelques traces de leur origine normande. La population totale peut s'élever à 12 000 habitants.

Les quatre îles de *Canarie* ou de la *Grande-Canarie,* de *Ténérife,* de *Gomère* et de *Palma* forment une chaîne de montagnes très-élevées, qui se dirige de l'est à l'ouest. *Canaria* ou *Canarie* tire probablement son nom des nombreux chiens que les premiers voyageurs y rencontrèrent. On ne doit pas pourtant entièrement rejeter l'opinion de quelques savants qui prétendent qu'un peuple de l'Atlas, les *Canarii*, vint l'habiter à une époque qu'il serait difficile de préciser. Quoi qu'il en soit, cette île, douée d'un sol très-fertile, arrosée de ruisseaux limpides, jouissant d'une température modérée, serait la plus importante de cet archipel, si elle avait une meilleure rade et si toutes ses parties étaient cultivées. Elle produit du maïs, du blé, de l'orge, du vin, du sucre très-estimé, des olives et de la soie. La ville de *Las Palmas,* avec 18 000 habitants, est le siége des autorités ecclésiastiques et civiles de l'île. Le village de *Gualdar* se compose de grottes, taillées dans les rochers par les anciens indigènes. Sur le mont *Daremas,* le parfum des bosquets, le murmure des eaux et le chant des serins rappellent tout ce que les poëtes ont écrit sur les îles Fortunées. Cette île compte environ 60 000 âmes.

Ténérife, la plus peuplée et la plus grande de ces îles, portait chez les indigènes le nom de *Chinérife.* Les montagnes basaltiques dont sa masse est formée s'élèvent généralement à 1 100 ou 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. La partie méridionale renferme le fameux *pic de Teyde,* ou plus exactement d'*Echeyde,* c'est-à-dire de l'Enfer. Il portait encore chez les Guanches le nom d'*Aya-Dyrma :* c'est peut-être, de tous les monts volcaniques, celui dont la renommée s'est le plus répandue dans les temps modernes. Cependant ce n'est que depuis peu qu'on en a déterminé avec exactitude l'élévation, qui est de 3 604 mètres. Les deux tiers du cône formé par cette montagne sont recouverts d'une belle végétation, au milieu de laquelle il se montre peu de laves modernes : on traverse des bosquets de lauriers, souvent environnés de nuages. Dès qu'on a dépassé la région des nuages,

le sol aride et désert commence à se couvrir de pierres ponces et de laves obsidiennes ou vitreuses. Un vaste et profond réservoir contient de l'eau glaciale, qui, au mois de septembre, est gelée. Le cône volcanique proprement dit offre une déclivité si rapide, qu'il n'est possible d'y monter qu'en suivant un ancien torrent de lave. Le cratère lance de temps à autre des fumées, et le sol qui l'environne est en plusieurs endroits assez échauffé pour qu'en y marchant on s'expose à avoir ses souliers calcinés. Ce volcan paraît cependant agir plutôt par les flancs que par le sommet : d'énormes éruptions latérales ont attesté, en 1798, la violence continuelle du feu souterrain. Plusieurs indices prouvent qu'il s'amasse, dans les cavernes intérieures du pic, de grands dépôts d'eau, qui s'exhale en vapeurs par divers soupiraux, dont les deux plus remarquables portent le nom de *narines*.

Au pied de ce mont ignivome, s'étend une des plus belles contrées du monde. Les coteaux, cultivés en plusieurs endroits avec autant de soin qu'un jardin, produisent les fruits les plus délicieux et les vins les plus exquis. Le vin de Ténérife est de deux espèces, le *malvoisie*, et le *vidogne* ou *viduena*; il s'en récolte environ 25 000 pipes dans les années abondantes. La flore de Ténérife peut donner une idée de celle de toutes les Canaries. Le bananier, le papayer et la magnifique poincillade ornent les jardins; le trichomane des Canaries, jolie fougère, tapisse les murs. Les cactus, les cacalies, les euphorbes, rappellent par leurs formes raides et pointues l'aspect végétal de l'Afrique. Le sucre de Ténérife vient d'une graminée particulière à cet archipel. L'orseille de cette île est recherchée. Tous les voyageurs ont admiré un dragonnier, d'une dimension gigantesque, que l'on conserve dans un jardin de la charmante ville d'Orotava. « En juin 1799, dit M. de Humboldt, lorsque nous gravîmes le pic de Ténérife, nous trouvâmes que ce végétal énorme avait 45 pieds de circonférence un peu au-dessus de la racine. » La tradition rapporte que ce dragonnier était révéré par les Guanches, comme l'orme d'Éphèse par les Grecs; et qu'en 1402, lors de la première expédition de Béthencourt, il était aussi gros et aussi creux qu'aujourd'hui. En se rappelant que le dragonnier a partout une croissance très-lente, on peut conclure que celui d'Orotava est extrêmement âgé.

On a cru pendant longtemps que le dragonnier n'était pas originaire des Canaries; ce qui faisait supposer que les Guanches avaient autrefois eu des relations avec les peuples de l'Afrique et même de l'Asie. Mais M. Berthelot a reconnu que des dragonniers avaient pris naissance dans des lieux inaccessibles à toute importation de culture étrangère. Ténérife est riche en mocan (*visnea mocanera*), arbre de haute futaie qui donne un baume médicinal jadis bien connu des Guanches sous le nom de *chacherquen*. Elle a de riches cultures de cochenille.

Les villes de Ténérife, auberges des navigateurs, ont été vingt fois décrites avec plus de soin que celles de plusieurs contrées européennes. *Santa-Cruz* ou *Sainte-Croix*, qui en est la principale et qui compte 8 à 10 000 habitants, sert de siége au gouvernement des Canaries. Les rues en sont larges, les maisons bien bâties et d'une architecture assez élégante; plusieurs sont décorées de sculptures et d'ornements de style mauresque.

Laguna compte plus de 9 000 habitants. Elle est moins régulièrement construite que la ville précédente.

Orotava possède un mouillage dangereux, qui est devenu pourtant très-important Sa population s'élève à 6 000 habitants. A 3 kilomètres plus bas, s'étend le bourg de *Puerto de la Paz*, qui ne présente pas un abri beaucoup plus sûr aux vaisseaux.

Dans le jardin de botanique établi près de cette ville, les végétaux de l'ancien et du nouveau Monde entremêlent leur feuillage.

Gomère, petite île très-fertile et bien arrosée, peut se suffire presque à elle-même. Les montagnes de granite et de schiste micacé sont couvertes de forêts et entrecoupées de vallées délicieuses où croissent des lauriers, des dattiers, des citronniers, des figuiers, des noyers, des mûriers. Les herbes potagères, les légumes, les grains, les fruits, les poires de serre, les patates, les ignames, le vin, le miel, les bêtes à cornes et à laine, les mulets, les volailles, le gibier, y abondent (1).

Saint-Sébastien, le chef-lieu, a un bon port, où Christophe Colomb fit radouber ses vaisseaux en 1492, avant d'aller chercher un nouveau monde.

Palma a le sol plus élevé que Ténérife, montueux, coupé de ravins, rempli de cavernes ; renfermant un cratère en activité, son sol est assez aride dans la partie du sud ; elle n'est en général fertile et peuplée que sur les côtes, où l'on recueille des légumes, du bon vin, beaucoup de sucre, employé principalement à confire les fruits dont l'île abonde, et une grande quantité d'amandes. La récolte en blé ne suffit pas à la consommation des habitants. Dans les années de disette, le peuple se nourrit, comme à Gomère, de racines de fougère. Les lapins, très-nombreux, détruisent les jeunes tiges d'arbres sur les flancs des montagnes. La région des nuages seule est richement boisée, et donne à l'île, vue de loin, l'air d'une forêt. On y trouve une sorte de bois d'aloès ; l'*ilex perado*, le *laurus indica*, le *laurus nobilis* et le *myrica faya* ombragent les crêtes qui entourent le cratère central. Un des pics formés de groupes basaltiques ressemble de loin à une troupe d'enfants : c'est à cause de cela qu'on lui a donné le nom de *Roca de los Muchachos*.

Santa-Cruz de la Palma, la capitale, a un bon port.

La population totale de l'île peut s'élever à 50 000 habitants.

Hierro ou *Ferro*, que nous appelons en français l'*île de Fer* (2), a servi longtemps à fixer le premier méridien chez les différents cartographes de l'Europe, usage qui s'est conservé en Allemagne ; c'est la plus occidentale des sept Canaries ; son sol volcanisé est peu fertile. Après avoir gravi un talus de plus de 4 kilomètres qui s'élève au bord de la mer, on y trouve des guérets fleuris, où de nombreuses abeilles recueillent du miel. *Valverde* est le chef-lieu de cette île. Elle n'a que peu de sources ; mais l'humidité du sol est entretenue par de fréquents brouillards, qui l'ont fait surnommer, par les Canariens, *terre noire*. On y récolte peu de grains, beaucoup d'orseille, et l'on y fabrique annuellement pour 80 à 100 000

(1) Les moines espagnols de cette île ont voulu pendant longtemps faire admettre que Gomer, fils de Japhet, dont on parle dans les Paralipomènes, fut le premier qui colonisa cette île. Cette supposition n'est pas admissible.

(2) On dit que ce nom vient de l'apparence ferrugineuse que donnent à l'île ses rochers basaltiques ; mais, suivant M. Berthelot, il dériverait du mot *hierres*, qui signifiait *citernes* dans la langue des Guanches, et qui rappellerait les nombreuses citernes dont l'usage est indispensable dans une île privée de sources vives ; or, les Espagnols auraient facilement changé cette dénomination en *hierro*, qui, dans leur langue, veut dire *fer*.

réaux d'eau-de-vie, qu'on tire du vin et des figues. Les pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux, dont la chair est du meilleur goût, et les forêts renferment des cerfs et des chevreuils. L'*arbre saint* de l'île de Fer, objet de tant de récits fabuleux, paraît avoir été un *laurus fœtens;* il ne fournissait pas l'île entière d'eau fraîche, mais les vapeurs condensées sur ses feuilles en donnaient néanmoins une quantité considérable, et qui, dans les sécheresses, était une véritable ressource. Cet arbre, gardé avec soin, fut détruit en 1612 par un ouragan terrible.

Ce bel archipel renferme plus de 200 000 habitants. Il forme la quarante-neuvième province de l'Espagne.

Les habitants des Canaries, connus sous le nom d'*Islenos* (les Insulaires), émigrent en grand nombre à la côte de Vénézuéla et aux Philippines. Vifs et spirituels comme des Andalous, ils aiment l'instruction et le travail comme des Biscayens ; ils prononcent l'espagnol avec une douceur particulière. Des philosophes, comme Clavijo, des poëtes, comme Yriarte, ont illustré cette peuplade, qui compte encore dans son sein quelques savants estimables, et chez laquelle les bons livres français ne sont pas inconnus. Certains droits, certains préjugés et l'étendue des terres domaniales en friche arrêtent cependant aux Canaries les progrès de la culture et de la prospérité publique.

Que sont devenus les *Guanches,* dont les momies seules, enfonies dans des cavernes, ont échappé à la destruction? Au xve siècle, quelques nations commerçantes, surtout les Espagnols et les Portugais, cherchaient des esclaves aux îles Canaries, comme on en cherchait dernièrement sur la côte de Guinée. Sous les Guanches, l'archipel des Canaries était divisé en plusieurs petits États, ennemis les uns des autres, et la cupidité des Européens entretenait les guerres intestines, pour acheter les prisonniers : plusieurs préférèrent la mort à la servitude, et se tuèrent eux et leurs enfants. C'est ainsi que la population des Canaries avait déjà considérablement souffert par le commerce des esclaves, par les enlèvements des pirates, et surtout par un carnage prolongé, lorsqu'Alonzo de Lugo en acheva la conquête. Ce qui restait des Guanches périt, en 1494, dans la fameuse peste appelée *modorra,* que l'on attribuait à la quantité de cadavres que les Espagnols avaient laissés exposés à l'air après la bataille de Laguna. Cette belle nation des Guanches était à peu près éteinte au commencement du xviie siècle; on n'en trouvait plus que quelques vieillards à la *Candelaria* et à *Guimar,* dans l'île de Ténérife. Aujourd'hui, il n'existe dans tout l'archipel aucun indigène de *race pure.* Quelques familles de Canariens se vantent de leur parenté avec le dernier roi-pasteur de Guimar; mais ces prétentions ne reposent pas sur des fondements très-solides (1).

(1) Les Guanches, célèbres par leur taille élancée, et souvent remarquables par une belle chevelure blonde, ont fourni de superbes traits au pinceau d'historiens mécontents de leur siècle, et, peu de temps après la découverte de l'Amérique, on se plaisait à signaler les généreuses vertus des Guanches, comme on a célébré de nos jours l'innocente douceur des insulaires d'Otaïti, ou comme Tacite a tracé le tableau séduisant des peuples germaniques. En effet, si les Guanches offrent quelque analogie physique avec les colosses de l'ancienne Germanie, ils paraissent avoir ressemblé, sous d'autres rapports, aux Otaïtiens. Nous les

A l'ouest des îles Canaries, une tradition très-répandue, mais très-obscure, place une île nommée *Saint-Brandan*. On prétend même qu'elle était visible des rivages de l'île Palma. Un saint évêque y avait conduit une colonie de chrétiens lors de l'irruption des Maures en Espagne. Ces traditions peuvent avoir pour fondement une de ces illusions optiques, par lesquelles l'image d'une côte réelle est répétée dans les nuages. On croit que c'est Palma elle-même qui pourrait avoir donné lieu à cette illusion. Peut-être aussi quelque volcan sous-marin, existant à l'ouest Canaries, a-t-il fait tour à tour paraître et disparaître les parois de son cratère.

En passant devant le groupe de rochers appelés les îles *Salvages* ou *Sauvages*, dont il est dangereux d'approcher, nous arrivons, par une navigation de 80 lieues marines, à l'île de *Madère*, qui, avec celle de *Porto-Santo* et avec quelques îlots déserts, forme un groupe particulier qu'on appelle les *îles Madère*, et qui appartient au Portugal.

Le sol montueux de Madère s'élève de toutes parts vers une chaîne de montagnes dont le point culminant s'appelle le *pic Ruivo*. On remarque sur le sommet un enfoncement, appelé par les habitants *Val*, et qui paraît être la bouche d'un ancien cratère, idée confirmée par les laves, la plupart légères et bleuâtres, qu'on y voit disséminées, et dont la mer jette même de temps à autre des débris dans les baies du sud ; mais on n'y trouve point de pierre ponce, et rien n'annonce d'ailleurs une origine volcanique de l'île. Elle est sujette à des tremblements de terre assez fréquents. Les parties constitutives des montagnes sont principalement

voyons gémir, les uns et les autres, sous le joug du gouvernement féodal. Chez les Guanches, cette institution, qui facilite et perpétue les guerres, était sanctionnée par la religion. Les prêtres disaient au peuple : « Le grand esprit, *Achamas*, a créé d'abord les nobles, les *Achimenceys*, auxquels il a distribué toutes les chèvres qui existent sur la Terre. Il créa ensuite les plébéiens, les *Achicaxnas*. Cette race, plus jeune, eut la hardiesse de demander aussi des chèvres ; mais l'Être suprême répondit que le peuple était destiné à servir les nobles, et qu'il n'avait besoin d'aucune propriété. » Le *faycas* ou grand-prêtre exerçait le droit d'anoblir, et une loi portait que tout Achimencey qui s'avilirait jusqu'à traire une chèvre de ses mains, perdrait ses titres de noblesse. Cette loi ne rappelle point la simplicité des mœurs du siècle homérique.

Les Guanches étaient, selon la tradition, poëtes, musiciens et passionnés pour les divertissements chorégraphiques. « Les femmes, dit Bory de Saint-Vincent, portaient de jolies tuniques justes au milieu du corps, dessinant leur taille, ne passant pas le genou et découvrant un côté de la gorge. Leur coiffure consistait en une bandelette de peau très-fine entrelacée de cheveux et disposée tout autour de la tête. Celles de Ténérife ne dérobaient aux regards qu'une faible partie de leurs charmes; leurs épaules, leur beau cou, en un mot le haut de leur corps n'était couvert que par leurs cheveux flottants et bouclés, quelquefois négligemment tressés; une jupe étroite de peau chamoisée, flexible, serrée par une espèce de coulisse vers le milieu des reins, descendait mollement jusqu'un peu au-dessus de la cheville, et par sa souplesse dessinait des formes gracieuses promises par celles qu'on ne cachait pas. »

Les momies de cette nation, qu'on voit dans les cabinets de l'Europe, proviennent de cavernes sépulcrales taillées dans le roc, sur la pente orientale du pic de Ténérife. Les anciens Guanches, lorsqu'ils avaient déposé dans ces catacombes une quantité suffisante de corps, prenaient la précaution d'en fermer l'entrée, et l'on prétend que la connaissance des lieux de sépulture était un secret qui se transmettait exclusivement à de certaines familles. Ces momies, maintenant très-rares aux Canaries mêmes, sont dans un état de dessiccation si extraordinaire, que les corps entiers, munis de leurs téguments, ne pèsent souvent que 6 à 7

le quartz et le schiste granulaire, dont les fentes renferment généralement du fer et de l'ocre. Rathke, naturaliste danois, en a rapporté du plomb natif, engagé dans une lave tendre comme au Vésuve. Les côtes, presque partout escarpées, sont d'un abord difficile; les vagues s'y brisent avec violence.

Le climat est doux, tempéré et fort agréable; on y jouit d'un printemps presque perpétuel. Dans la saison froide, le thermomètre marque régulièrement 15 à 18° (cent.); il est rare de le voir tomber à 12. Pendant l'été, il se tient entre 18 et 24°. Les vents brûlants apportés de l'Afrique le font monter à 30 ou 36. Cette chaleur extraordinaire est promptement rompue par des orages qui lui succèdent. Le vent de nord-est règne dans l'intérieur de l'île. A la côte méridionale, on ressent le matin, pendant neuf mois de l'année, une douce brise d'est, qui tourne à l'ouest vers midi. Le soir, et pendant la nuit, elle est remplacée par le vent de terre ou par des calmes. L'équinoxe d'automne amène des vents forts du sud, qui alternent par la suite jusqu'à la fin de l'année avec des vents d'ouest, souvent orageux. Les pluies qui tombent depuis novembre jusqu'à la fin de février ne sont ni fortes, ni abondantes : dans l'espace de sept années, on y a compté 462 jours pluvieux. L'humidité naturelle de la terre est entretenue par la neige, qui couvre assez longtemps les plus hautes montagnes, et par les nuages qui en enveloppent les cimes pendant le jour, et s'abaissent au soleil couchant, dans les vallons, où la première aurore les fait disparaître.

L'île est riche en sources, et arrosée par une quantité de petites rivières qui

livres, c'est-à-dire un tiers de moins que le squelette d'un individu de la même grandeur, dépouillé récemment de la chair musculaire. Le crâne offre, dans sa conformation, quelques légers rapports avec celui de la race blanche des anciens Égyptiens, et les dents incisives sont émoussées chez les Guanches comme dans les momies trouvées sur les bords du Nil. Mais cette forme des dents est due à l'art seul; et, en examinant soigneusement la physionomie des anciens Canariens, des anatomistes ont reconnu dans les os zygomatiques et à la mâchoire inférieure des différences sensibles avec les momies égyptiennes. Au surplus, il paraît que l'existence de ces cadavres desséchés a prouvé l'existence de deux races distinctes chez les anciens Canariens : l'une aux traits réguliers, qui rappellent le beau type grec; l'autre, qui offre une grande analogie avec la race kalmouke. En ouvrant les momies des Guanches, on y trouve des restes de plantes aromatiques, parmi lesquelles on distingue constamment le *chenopodium ambrosioides*, espèce d'ansérine originaire de l'Amérique, et qui porte le nom vulgaire de thé du Mexique. Souvent les cadavres sont ornés de bandelettes auxquelles sont suspendus de petits disques de terre cuite, qui paraissent avoir servi de signes numériques, et qui ressemblent aux *quippos* des Péruviens, des Mexicains et des Chinois.

Le seul monument propre à répandre quelque lumière sur l'origine des Guanches est leur langue; mais malheureusement il ne nous en est resté à peu près que 150 mots, dont plusieurs expriment les mêmes objets, selon le dialecte des différentes îles. Outre ces mots, il existe encore des fragments précieux dans les dénominations d'un grand nombre de hameaux, de collines et de vallons.

On avait pensé longtemps que la langue des Guanches ne présentait aucune analogie avec les langues vivantes; mais depuis que le voyage de Hornemann et les recherches ingénieuses de MM. Marsden, Venture et d'autres savants ont fixé l'attention des philologues sur les *Berbers*, qui occupent une immense étendue de terrain dans l'Afrique septentrionale, on a reconnu que plusieurs mots guanches ont des racines communes avec les dialectes berbers.

Si cette analogie ne prouve pas une communauté d'origine, elle indique du moins des liaisons anciennes entre les Guanches et les Berbers, dans lesquels se trouvent fondus les Numides, les Gétules et les Garamantes.

descendent des montagnes, et forment souvent dans les ravins des cascades très-pittoresques : la plus remarquable se trouve à 12 kilomètres de Funchal. On distribue les eaux des rivières et des ruisseaux, sur le sol souvent pierreux des jardins et des vignes, au moyen de digues et de fossés soumis à l'inspection d'officiers particuliers.

L'abondance des bois dont l'île était autrefois couverte lui avait fait donner le nom de *Madeira* (bois de construction). Pour en faciliter le défrichement, on y mit le feu, qui, dit-on, dura 7 ans. Aujourd'hui, les jardins et les vergers sont ornés d'une grande variété d'arbres fruitiers, tant de l'Europe que des tropiques. Mais les forêts, la plupart composées de châtaigniers et de noyers, ne s'étendent que sur les flancs supérieurs des montagnes. On y trouve aussi des cèdres, des cyprès, du bois de fer et plusieurs espèces de lauriers, parmi lesquels on distingue surtout le *laurus indica*, qui donne l'acajou de Madère. Plus haut, croissent des pins; mais les dernières sommités ne présentent plus que des arbustes rabougris et quelques broussailles qui suppléent au manque de bois à brûler. Les champs sont ornés de genêts, de cytises, de myrtes, de figuiers d'Inde, d'euphorbes, de framboisiers, de rosiers, de jasmins, de limoniers aquatiques, de phillyrées, de dragonniers.

Le *sucre* de Madère était autrefois très-estimé pour son odeur de violette et son goût aromatique; de nos jours, on n'y prépare plus qu'une petite quantité de mélasse et de sirop. La culture de la canne a été entièrement sacrifiée à celle de la vigne, qui forme en effet la grande richesse de l'île. Les vignobles, pour lesquels on a ménagé avec soin des moyens d'irrigation, s'élèvent sur les coteaux méridionaux des montagnes à une hauteur d'à peu près 800 mètres. Les raisins mûrissent à l'ombre des treilles, et sont récoltés après s'être à moitié séchés sur pied ; ils sont presque tous blancs. Le précieux vin de malvoisie provient de ceps apportés de Candie en 1445. On en distingue trois qualités, dont on récolte annuellement 500 pipes. L'autre sorte, plus abondante, est célèbre sous le nom de Madère sec. La récolte annuelle varie entre 15 000 et 25 000 pipes, et l'exportation se monte à 12 ou 15 000. Il en passe 5 500 en Angleterre, 5 500 aux Indes orientales, 3 000 aux Indes occidentales, et 2 000 aux États-Unis, où l'on prend les qualités inférieures. On a commencé, il y a plusieurs années, à cultiver l'olivier, par ordre du gouvernement. Les pêchers et les mûriers y acquièrent une hauteur considérable ; le ricin commun y parvient aux dimensions d'un arbre ; le galanga de l'Inde (*maranta indica*) y réussit parfaitement. Les grains de l'île, le froment surtout et l'orge, sont excellents; mais elle n'en produit que pour une consommation de quatre mois. Les oignons, les courges, l'arum égyptien, les yams et les châtaignes forment la principale nourriture.

La faune indigène des îles Madère est peu variée : les bœufs et la race porcine ont été acclimatés depuis longtemps ; les chevaux et les mulets y forment les principales bêtes de somme. Les lapins pullulent dans les montagnes. Les lézards sont très-nombreux, livrent une guerre incessante aux rats et dévastent quelquefois les vignes. Les oiseaux comptent une assez grande quantité de représentants : l'émerillon, la huppe du Cap, la mouette aux pieds bleus, les pigeons, les perdrix, les merles, les bécasses, les serins, peuplent les rivages de la mer ou les forêts

de l'intérieur. On pêche des truites, des soles, des sardines et beaucoup d'autres poissons. Les abeilles fournissent un miel estimé.

Madère renfermait, en 1767, une population de 64 000 âmes. Les registres d'église offrent, dans un espace de huit ans, un accroissement annuel de 907 âmes, et ne portent la mortalité qu'à 1 sur 49. En 1826, on comptait 100 000 habitants. Aujourd'hui, il y a 110 000 âmes. C'est un mélange de Portugais, de mulâtres et de nègres. Les créoles ont le teint basané, la stature petite, sont malpropres et mal vêtus. Le peuple y mène généralement une vie misérable, et l'étranger boit la majeure partie du vin récolté. Les femmes, douées de beaucoup d'avantages naturels, sont accablées de peines et de fatigues, puisque la loi défend d'employer les nègres esclaves aux travaux champêtres. Parmi les classes moyennes, les mœurs ne sont pas très-pures. Les gens de qualité promènent leur indolence dans des maisons de campagne ou *quintas*. Les seuls véritables riches sont les négociants anglais et les Irlandais catholiques établis dans la capitale.

Le territoire de l'île appartient, comme propriété foncière, aux descendants des capitaines Tristan Vaz et Joaõ Gonzalvez Zarco, auxquels le roi de Portugal en avait accordé la suzeraineté pour récompense de leurs services. Elle est divisée politiquement en deux capitaineries. Celle de *Funchal*, la plus fertile et la mieux peuplée, comprend la capitale du même nom, ville très-agréablement située, sur la côte du sud, au pied de hautes montagnes, et défendue par quatre forts. Du côté de la mer, elle n'a qu'une simple enceinte de murailles. Elle renferme 2 000 maisons et 20 000 habitants. Ses rues sont étroites, tortueuses, mal pavées et malpropres, quoiqu'elles soient arrosées par des eaux courantes qui descendent des montagnes environnantes. Elle est la résidence du gouverneur et d'un évêque. Dans l'église des Franciscains, une chapelle a les croisées en argent massif, tandis que les murs d'une autre sont couverts de crânes humains, qui forment également tous les ornements de l'autel. La rade n'est pas tenable en hiver.

La capitainerie de *Maxico*, autrefois fertile en sucre, et qui produit encore le meilleur vin de malvoisie, renferme le bourg du même nom, situé sur la côte de l'est, pourvu d'une mauvaise rade, et peuplé de plus de 2 000 habitants.

L'île de *Porto-Santo*, située au nord-est de Madère, fut donnée, en 1446, à Bartholomeo Serestrello, qui le premier y avait conduit des colons. Ce n'est qu'une montagne rapide, souvent enveloppée de nuages, bordée d'une lisière de terres basses, et peuplée d'environ 6 000 habitants. Le territoire, assez fertile, produit de bons vins, des oranges, de l'orge, du seigle, du froment. On y trouve beaucoup de lapins et de chèvres, des perdrix, des pigeons et des tourterelles sauvages, des abeilles qui donnent un beau miel, des bœufs, des moutons, des cochons, et même quelques chevaux et mulets. Le bourg de *Porto-Santo*, sur la côte méridionale, offre un assez bon mouillage (1).

(1) Si nous devons ajouter une foi entière aux récits d'Alcaforado, écuyer de l'infant dom Henri de Portugal, la découverte de Madère est des plus romanesques. Au milieu du XIVe siècle, deux amants de Bristol, pour échapper aux ordres rigoureux de leurs parents, prirent la fuite sur un bâtiment qui échoua, après une navigation périlleuse, sur les côtes des îles Madère. Anne Dorset et Robert O'Machin sont les noms des héros de ce roman historique.

Une navigation occidentale de 1 000 kilomètres, nous conduit à l'archipel des îles *Açores* (1), qui a tiré ce nom de la grande quantité d'autours (en portugais *azor*) dont elles se trouvaient peuplées lors de la découverte. On les appelle aussi *Terceiras*, d'après la plus grande d'entre elles, ou *Flamandes, Flamengas,* d'après les navigateurs flamands qui s'y rendirent presque en même temps que les Portugais, et qui les peuplèrent en partie. Les Anglais les désignent quelquefois sous le nom de *Western Islands,* îles occidentales.

Elles gisent du sud-est au nord-ouest, en formant trois groupes. Celui du sud, le plus proche de la route que suivent les vaisseaux venant d'Europe, se compose des îles *Sainte-Marie* et *Saint-Michel.* Le groupe du milieu comprend *Terceire, Saint-George, Gracieuse, Fayal* et *Pico ;* au nord, se trouvent *Flores* et *Corvo.* L'air y est sain, le climat agréable et plus doux que dans les pays de l'Europe situés sous la même latitude. La chaleur de l'été est tempérée par des brises de mer, et l'hiver se marque seulement par des temps couverts, des pluies et des vents qui prennent quelquefois la force d'un ouragan. Jamais le froid n'est assez sensible pour forcer les habitants à chauffer leurs appartements. La neige et la glace ne paraissent que rarement sur les sommets des plus hautes montagnes. Les tremblements de terre sont le seul fléau de ces îles fortunées, dont la nature volcanique est attestée par la forme des montagnes, par des cratères, des déchirements dans leurs flancs, de nombreuses cavernes, par des laves, pierres ponces et cendres qu'on y foule partout. Les côtes sont généralement hautes, escarpées; le sol est peu profond, mais très-fertile, et bien arrosé par des ruisseaux frais et limpides. On récolte et exporte du lin, du froment, de l'orge, du maïs, du millet, des légumes, des olives, des oranges, des citrons, et une quantité de bon vin, qui passe fréquemment pour du Madère. On en évalue le produit à environ 40 000 pipes. Le pastel y formait autrefois une importante branche de commerce; on y cultivait aussi la canne à sucre. Parmi une grande variété d'arbres, on remarque le bananier, mais surtout le cèdre, qui forme le plus bel ornement des forêts. Les coteaux brillent d'une verdure perpétuelle. Il y a de très-gros bœufs, beaucoup de cochons et de moutons, de bons mulets et des ânes.

La mer offre une étonnante richesse de poissons délicats, des tortues de la petite espèce, et plusieurs testacés, parmi lesquels on distingue deux sortes

Le vaisseau qu'ils avaient laissé sur les côtes, quoique fortement amarré, fut subitement emporté par une horrible tempête. Dès lors, Anne Dorset crut voir dans les malheurs qui l'accablaient le châtiment de son erreur et elle mourut de désespoir trois jours après ; Robert ne survécut pas à son amante. Les compagnons de Robert abandonnèrent l'île et s'échouèrent sur les côtes de l'empire de Maroc, où ils furent faits prisonniers. Le pilote espagnol Juan de Morales, captif comme eux, écouta avec un intérêt particulier le récit des Anglais, et, rendu à la liberté, fit au service du Portugal, avec Joaõ Gonzalvez, une seconde reconnaissance des îles Madère. Nous avons déjà dit plus haut que Gonzalvez eut le premier le commandement de cet archipel.

(1) On peut considérer ces îles comme appartenant *physiquement* à l'Europe, dont elles sont un peu plus près que de l'Afrique. Mais nous les laissons parmi les îles africaines, dans lesquelles Malte-Brun les a placées, et auxquelles les rattachent d'ailleurs l'époque de leur découverte et les rapports qu'elles ont avec les îles Madère, car elles forment, avec celles-ci, la province portugaise qu'on nomme les *Iles Adjacentes.* E. C.

d'excellentes huîtres, appelées *lapas* et *cracas*. La pêche de la baleine y était autrefois très-lucrative.

L'excellent climat des Açores en favorise tellement la population, qu'elles ont pu fournir des colons au Brésil et même à la province d'Alentejo, dans le Portugal. Raynal porte le nombre des habitants à 142 000. On compte aujourd'hui plus de 250 000 âmes. Saint-Michel, Fayal et Gracieuse sont les mieux peuplées. Les habitants sont tous blancs, à l'exception d'un petit nombre de nègres employés comme domestiques. La noblesse, qui est nombreuse, possède une grande partie du terrain. Les habitants sont laborieux, sobres et de bonne constitution. Les voyageurs se sont accordés à vanter leur hospitalité et leurs bonnes qualités. On leur reproche pourtant d'être ignorants, superstitieux et bigots. Les Açoréens sont passionnés pour la musique et pour la danse. Des femmes qui ne savent pas lire apprennent à jouer du piano.

La religion catholique est professée avec une extrême rigueur. On promène pendant le carême, et surtout à Pâques, des ornements religieux du plus brillant éclat, à travers les rues et les campagnes.

La fertilité des Açores est très-grande. Dans les bonnes années, elles peuvent expédier pour le Brésil, le Portugal, l'Angleterre et d'autres pays du nord, une cinquantaine de vaisseaux chargés de grains, fruits, miel, légumes, farines, viandes salées, lard, orseille, grosses toiles, eau-de-vie, vin, vinaigre, etc.; mais le manque absolu d'un port spacieux, sûr et profond, empêchera toujours le commerce de ces îles d'acquérir une haute splendeur.

Les Açores sont gouvernées, au nom du Portugal, par un fonctionnaire militaire qui prend le titre de capitaine général. Le gouverneur a sous ses ordres deux commandants qui régissent chacun un gouvernement. Il y a trois arrondissements : celui du Midi comprenant Terceire, Saint-George et Gracieuse, et ayant pour chef-lieu *Angra*, où réside le capitaine général; — celui de l'Ouest, qui embrasse les îles suivantes : Fayal, Pico, Flores et Corvo, et dont le chef-lieu est *Horta;* — enfin, le dernier, celui de l'Est, qui comprend les îles Sainte-Marie et Saint-Michel, et qui a pour chef-lieu *Ponta-Delgada.*

Terceire est, de toutes ces îles, celle qui peut le plus facilement repousser les attaques des ennemis; sa position est naturellement forte.

Saint-Michel ou *Saõ-Miguel* est la plus proche du Portugal et la plus grande. Sa population s'élève à 110 000 âmes. De hautes montagnes bordent la côte à l'est et à l'ouest; vers le milieu, les hauteurs abaissées prennent des formes coniques : toutes portent des traces d'éruptions volcaniques; aujourd'hui, les cratères qu'on voit encore sur la plupart des montagnes, principalement à l'ouest, sont transformés en lacs. Les naturalistes admirent, entre autres, dans la partie de l'est, un vallon profond et très-romantique, appelé *Furnas,* qui paraît être un volcan écroulé. Il a la forme ovale, et un peu plus d'un kilomètre de circonférence. Des montagnes hautes, escarpées et couvertes de cèdres, en marquent le pourtour. Une partie de ce vallon offre l'aspect d'un paradis terrestre, tandis que l'autre, plus enfoncée, est remplie presque entièrement de pierres ponces réduites en poudre. L'enfoncement est occupé par un lac assez considérable d'eau douce, et par plusieurs sources d'eaux minérales et sulfu-

reuses, tant chaudes que froides; elles donnent naissance à la *Ribeira-Quente*, petite rivière dont les eaux fumantes se frayent un passage à travers les fentes des rochers, et débouchent vers le sud-est à la mer, où, à une distance considérable de la côte, on voit, en quelques endroits, l'eau bouillonner avec violence.

L'île, en général, bien arrosée est très-fertile, est médiocrement cultivée. On ne tire pas non plus tout le parti convenable des productions minéralogiques, telles que soufre, sel ammoniac natif, marne, fer oxydé rouge, terre vitriolique et pierres ponces. Les Hollandais exportaient jadis de la terre à foulon, et, au XVIe siècle, il y avait dans le Val de Furnas une fabrique d'alun, qui en fournit 4 833 quintaux en dix ans. La végétation brille du plus bel éclat, et de nombreux bosquets diversifient les paysages; les champs produisent, sans grands frais, d'excellent froment, du maïs, un peu d'orge, des fèves et du riz en quantité. Dans les jardins, on cultive des oranges d'excellente qualité, et bien d'autres fruits. Les vignes, établies principalement sur la lave décomposée, donnent annuellement 5 000 pipes de vin. Les pâturages sont bons et abondants. Le Val de Furnas fournit du miel délicieux; la côte, des éponges qu'on néglige, et la mer, surtout des sardines, qui nourrissent le bas peuple. Les habitants fabriquent de grosses toiles qu'on envoie au Brésil.

Ponta-Delgada, la capitale de l'île, peuplée de 20 000 habitants, fait un commerce considérable des productions du pays, tant avec l'Europe qu'avec l'Amérique. Elle n'a cependant qu'une mauvaise rade, défendue par le fort de Saint-Braz.

La seconde ville de Saint-Michel est *Villa-Franca de Campo*, qui fut entièrement bouleversée par un tremblement de terre en 1522; sa population ne dépasse pas 6 000 habitants. La ville est protégée par un château et deux forts.

Ribeira-Grande possède des sources thermales, et peut compter 13 000 âmes.

Un phénomène du plus grand intérêt doit encore nous retenir quelques moments dans ces parages; il faut considérer une de ces îles volcaniques, qui tantôt élèvent au-dessus des flots leurs sinistres sommets, tantôt s'enfoncent de nouveau dans les abîmes. La mer des Açores renferme probablement plus d'une montagne volcanique semblable à celles qui, dans les îles, s'élèvent au-dessus de la surface des eaux.

Sans nous arrêter à une tradition portugaise très-obscure, d'après laquelle l'île entière de Corvo serait sortie de la mer par une éruption volcanique, nous rappellerons que, dans le grand tremblement de terre de 1757, qui bouleversa l'île de Saint-George et fit périr 1 500 personnes ou un septième de la population, on vit, selon plusieurs témoignages authentiques, mais peu circonstanciés, 18 îlots sortir de la mer à 200 mètres du rivage.

Mais le seul volcan sous-marin parfaitement observé est celui qui se trouve auprès de l'île de Saint-Michel. C'est pendant un violent tremblement de terre, en 1638, qu'on vit ici des flammes et des bouffées de fumée sortir de la mer agitée : ce vaste incendie s'étendait sur un espace de plusieurs arpents, selon le rapport des pêcheurs; bientôt on vit des matières terreuses et des blocs de roche lancés en l'air retomber dans la mer, où ils surnageaient : d'autres rochers noirâtres semblaient sortir de l'eau; quelques-uns s'élevaient jusqu'à soixante brasses

de haut; peu à peu toutes ces masses se réunirent, en s'étendant sur un espace de 12 kilomètres de long sur 2 kilomètres de large. Ces éruptions durèrent trois semaines; alors, dit-on, tous les rochers élevés au-dessus des îlots disparurent sans laisser de trace. Les pêcheurs, témoins de cette catastrophe, prirent des fragments de rochers sortis de la mer; ils les voyaient se briser en éclats, et ne laisser qu'un gravier noirâtre : c'étaient donc des scories et du tuf volcanique. Le cratère du volcan avait servi d'abri à une quantité innombrable de poissons; c'était le rendez-vous ordinaire des pêcheurs de l'île; et lors de l'éruption, la mer rejeta une telle quantité de poissons morts, que l'air en fut infecté.

Quoi qu'il en soit, au mois de novembre 1720, après un violent tremblement de terre, on vit s'élever entre les îles de Saint-Michel et Terceira une île semblable à une montagne conique, et qui lançait des feux, des cendres et des pierres ponces : un torrent de laves enflammées descendit de ses flancs escarpés; elle s'agrandit au point d'avoir une lieue marine de circonférence, et d'être visible à la distance de 35 à 40 kilom. Mais bientôt elle s'affaissa; et au mois de novembre 1723, elle avait entièrement disparu : la sonde rapporta 80 brasses à la place même où elle s'était montrée.

Au mois de juillet 1811, une île s'est élevée dans les mêmes parages. Les rapports des navigateurs, témoins oculaires, peignent l'effroi que leur inspirèrent cette révolution physique, la mer bouillante, une colonne de feu, de fumée et de cendres, s'élançant dans les airs, les bouleversements d'une partie de l'île Saint-Michel, les poissons morts et les flots couverts de pierres ponces. L'île volcanique se montra au sud-est de la grande île; ce qui semble ne pas convenir avec la position de l'île volcanique de 1720. Un capitaine anglais, présent à la naissance de cette île, lui donne trois milles de circonférence; il lui imposa le nom de *Sabrina*, et en prit possession comme d'une *découverte anglaise;* mais la mer a englouti depuis longtemps cette possession britannique.

Sainte-Marie, la plus au sud de toutes, et l'une des plus petites, ne renferme que 6 000 habitants. Le sol, très-élevé dans l'est, descend un peu vers le couchant. On y extrait du marbre et une terre argileuse qui donne la plus fine poterie. Elle possède encore une espèce d'oiseaux marins de Guinée, appelée *garajao.* On en exporte du froment, du vin, des bestiaux, de la chaux et de la poterie.

La ville de *Porto,* la plus remarquable de l'île, est agréablement située à l'extrémité d'une plaine, sur une éminence qui domine la mer. Ses maisons sont mal bâties, et son aspect est assez triste. Elle compte environ 2 000 habitants. Sainte-Marie comprend beaucoup de petits bourgs et de villages disséminés dans la campagne. La population est fort ignorante. Au nord-est de cette île, à la distance de cinq milles, se trouvent les *Formigas,* groupe d'îlots et de rochers inhabités, qui pourraient bien appartenir au sommet d'un volcan sous-marin.

Terceira (c'est-à-dire la troisième), en français *Terceire* ou *Tercère,* a des côtes généralement hautes et inaccessibles. Quoique le sol n'y paraisse pas volcanique, elle n'en a pas moins été très-sujette à des tremblements de terre. Il s'y est même formé, en 1761, un volcan fort redoutable. Du reste, la terre végétale y est plus profonde que dans les autres Açores, et d'une extrême fertilité; aussi l'on y voit

quelques forêts de cèdres, de châtaigniers, de mûriers, et des vergers de beaux citronniers, orangers et pommiers. Le vin du pays est médiocre; mais les champs, bien cultivés, fournissent à une exportation considérable de froment. L'entretien des bestiaux, favorisé par de superbes pâturages, y est plus étendu que dans les autres Açores ; aussi les fromages et les jambons de Terceire sont renommés. La mer est riche en sardines, dorades, ombres, perches, barbeaux, et autres poissons plus rares; la pêche est facilitée par les bas-fonds voisins de la côte.

La population s'élève à 40 000 âmes. Laborieux et sobres, les habitants de Terceire conservent encore une ancienne réputation de bravoure, qu'ils ont méritée en maintenant, jusqu'à la dernière extrémité, l'indépendance du nom portugais contre les Espagnols, et en secouant le joug aussitôt que l'élévation de la maison de Bragance leur fut connue.

Angra, la capitale, renferme plus d'un tiers de la population. Cette ville est assez régulièrement bâtie; ses églises et ses couvents sont fort nombreux : aussi lui a-t-on donné le nom de *Ville aux églises.* Elle est le siége des autorités ecclésiastiques, civiles et militaires de tout l'archipel. Les habitants exportent par leurs propres vaisseaux des grains, du lin, des toiles et du vin. Angra est aussi la relâche ordinaire des vaisseaux portugais qui se rendent au Brésil et aux Indes.

L'île de *Saint-George* ou *Saõ-Jorge,* entre les îles Gracieuse et Pico, est haute, sans être montueuse. Son origine paraît être volcanique. Dans le sud, il y a d'excellents pâturages et des vignobles, dont le produit est préféré aux autres vins des Açores. Outre les avantages dont jouissent les autres Açores, l'île possède encore abondamment du bois, même de construction, et la meilleure eau. La population est d'environ 20 000 habitants.

La *villa de Vellas* est le chef-lieu de Saint-George; son ancrage est regardé comme le meilleur de l'île. Ce port contient plus de 4 000 âmes.

Gracieuse ou *Graciosa,* l'une des plus petites, est située au nord-ouest de Terceire. L'aspect enchanteur des trois montagnes qu'elle présente, vue du sud-ouest, la prodigieuse fertilité de son sol, et la salubrité toute particulière de son climat, lui ont valu le beau nom qu'elle porte. D'après les études des géologues, Graciosa aurait une origine antérieure à celle des autres îles du même groupe. On prétend que c'est la plus fertile; quoi qu'il en soit, on en tire des grains, des légumes, des herbes potagères, des fruits, du vin, de l'eau-de-vie, du beurre et du fromage; mais l'île manque de bois à brûler. Le chef-lieu est *Santa-Cruz,* qui compte environ 3 000 habitants, doux et intelligents. La population totale s'élève à 12 000 âmes.

Fayal, la plus occidentale du groupe central, tire littéralement son nom du mot *faya* (en vieux français *faye* et *fayard*), qui signifie hêtre. L'origine de ce mot provient d'une erreur : on prit pour des hêtres les arbousiers qui couvraient le sol de l'île. Des rochers hauts et escarpés bordent presque partout la côte. Le sol, onduleux et couvert d'une riche verdure, s'élève vers le milieu de l'île, où des montagnes rangées en cercle entourent une vallée profonde, large d'une lieue On l'appelle *a Caldeira,* ou la Chaudière, et l'on croit, avec quelque probabilité, qu'elle doit son origine à l'affaissement d'un volcan. Un tiers de son étendue est occupé par un lac, dans lequel se réunissent plusieurs sources d'eau

vive. Les plus beaux prés et de charmants bosquets qui parent les bords de ce lac et se prolongent sur la douce pente des coteaux, varient le site et forment un séjour enchanté. La partie la mieux cultivée est la *vallée des Flamands*. Le climat de l'île est, en général, délicieux et très-salubre; le sol est si fertile, qu'on y fait souvent double moisson de froment et de maïs. Dans les jardins et les vergers, la pomme de terre, récemment introduite, croît à côté des citronniers et des orangers; mais il y a peu de vignobles, et leur produit est de médiocre qualité. Les vins, connus dans le commerce sous le nom de *fayal*, y sont apportés de Pico. Des touffes de frênes, d'arbousiers et de châtaigniers couronnent les hauteurs; mais les broussailles de myrtes et d'autres arbustes toujours verts prédominent généralement. Les habitants se font remarquer par la bonté et la douceur de leur caractère, par la simplicité de leurs mœurs, et par leur probité dans les transactions. La population est de plus de 22 000 âmes.

Villa da Horta, le chef-lieu de l'île, appelée quelquefois, par erreur, également Fayal, et peuplée de 4 000 âmes, est bâtie en amphithéâtre, sur une baie spacieuse, qui offre un assez bon mouillage. Autour de la baie, les forêts de citronniers et d'orangers s'étendent à perte de vue le long des coteaux. C'est l'entrepôt de toutes les productions des îles de Fayal et de Pico, et le centre d'un grand commerce. Il y a des consuls français, anglais, espagnols et américains.

Pico, très-rapprochée de Fayal, est la plus grande des Açores après Saint-Michel; elle compte 30 000 habitants. La partie occidentale ne présente qu'un amas de montagnes, surmonté par le *Pico*, ancien volcan qui a donné son nom à l'île, et qui s'élève près de la côte à une hauteur de 2 412 mètres : par un temps clair, on le découvre à 34 lieues marines en mer. Au haut du sommet, presque toujours enveloppé de nuages ou couvert de neiges, on trouve un cratère qui jette continuellement de la fumée. Plus bas, on rencontre de grandes cavernes, dont les voûtes distillent une quantité d'eau. La verdure commence à paraître; peu à peu des forêts succèdent aux broussailles, et des pâturages d'herbes aromatiques invitent les troupeaux. Enfin, les coteaux inférieurs, où les habitants ont recouvert les pierres et la lave avec de la terre, en partie achetée à Fayal, et péniblement transportée sur ces hauteurs, nous montrent ce que peuvent le travail et la persévérance humaine, luttant avec la nature. D'excellents vignobles, abrités par des murs contre des vents de mer, y occupent une vaste étendue.

La partie orientale de l'île est basse, unie et fertile. On y récolte néanmoins à peine une quantité de grains suffisante pour la moitié des habitants, et les pauvres tirent leur principale subsistance des yams, qui abondent. D'ailleurs, tous les fruits du midi de l'Europe y viennent en abondance et d'excellente qualité. Le vin, cependant, forme la plus grande richesse de l'île; elle en produit, selon les années, 20 à 30 000 pipes. Il y en a deux sortes principales : le malvoisie (*vino passado*) égale le vin de Madère; mais on n'en récolte qu'une petite quantité; l'autre, le *vino seco*, varie beaucoup en bonté. Les vendanges, qui se font au commencement de septembre, sont des jours de fêtes joyeuses et continuelles, qui attirent un tiers de la population de Fayal. Les vins de Pico passent principalement au Brésil, aux États-Unis, en Angleterre, partie aussi en Hollande, dans d'autres régions du Nord et à l'Angola. Les forêts, principalement composées de

cèdres, offrent aussi beaucoup d'ifs, dont le bois, recherché pour l'ébénisterie, était autrefois un monopole de la couronne. Les habitants de Pico sont renommés pour la beauté de leurs formes, la vivacité de leur esprit, par leur amour du travail et de la propreté. Ils descendent, comme ceux de Fayal, en très-grande partie des colons flamands amenés par Jobst de Hurter, beau-père du célèbre géographe Martin Behaim.

L'île de *Flores*, située au nord-ouest de Fayal, est escarpée à la côte, montueuse dans l'intérieur, recouverte d'une couche de terre très-fertile, bien arrosée par des ruisseaux limpides qui forment plusieurs belles cascades. Exempte de tremblements de terre, elle est en revanche exposée à des vents violents, qui souvent détruisent l'espérance du cultivateur. Des forêts de gros cèdres ornent les montagnes; les plaines produisent du froment, du seigle, des yams et des *yuncas*, racine tubéreuse dont la farine, mêlée à celle de seigle, donne du bon pain; les roches de la côte sont couvertes d'orseille, qu'on ne cueille qu'avec danger. On ne cultive point la vigne, et le maïs ne réussit pas. L'entretien des moutons et des poules obtient des soins particuliers. On compte 9 000 habitants, occupés en partie à la fabrication de lainages. Ils élèvent des troupeaux de bœufs et de moutons.

Corvo, la plus petite des Açores, et la plus au nord, est quelquefois comprise avec l'île précédente sous le nom commun de *os Corvos*. Plus froide encore que celle de Flores, elle abonde en excellent froment, en légumes, en yams, en lin, en bestiaux et en bois de cèdres. La population ne se monte qu'à 8 ou 900 individus, qui sont pour la plupart assez misérables. Il y a quelques mouillages, et, aux extrémités nord et sud de l'île, deux montagnes, dont l'une renferme dans un enfoncement du sommet un lac d'eau douce. On a prétendu, sans preuve, et même sans aucune vraisemblance, que l'île devait son origine à un volcan sous-marin (1).

(1) Nous ne terminerons pas cette description des îles Açores, sans faire observer à nos lecteurs que nous avons déjà traité, dans une autre partie de cet ouvrage *, plusieurs questions relatives à l'histoire de la découverte de ces îles; nous avons adopté l'opinion qu'elles avaient été visitées au moins un siècle avant que les Portugais aient cru en faire la découverte. Non-seulement les descriptions des géographes arabes indiquent évidemment d'autres îles que les Canaries, mais les Açores paraissent même sur les cartes manuscrites du XIVe siècle. Le nom d'une d'elles, *Bentufla* (Fayal), nous avait paru arabe, et nous avait fait regarder les Maures d'Espagne comme les premiers auteurs de la découverte. La carte de Beninchasa, de 1476, semble toutefois prouver que le nom de *Bentufla* n'est qu'une corruption arabe du mot espagnol ou italien *Ventura;* ce qui rendrait aux peuples européens l'honneur de la première découverte.

* Vol. I, p. 266, 308.

TABLEAU

DES

PRINCIPALES POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE L'AFRIQUE

A L'EXCEPTION

DE L'ÉGYPTE, DE LA NUBIE, DE L'ABYSSINIE, DU SOMAL ET DE LA BARBARIE.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.				LONGITUDE.			
	deg.	min.	sec.		deg.	min.	sec.	
Abd-el-Kouri (pointe est)	12	11	44	N.	50	7	20	E.
Aguilhas (cap das) ou cap des Aiguilles (phare)	34	49	46	S.	17	40	16	E.
Algoa (baie) (phare du cap Récif)	34	1	0	S.	23	19	43	E.
Ambaca	9	16	35	S.	13	2	51	E.
Ambre (cap d')	11	57	30	S.	46	58	24	E.
Amsterdam (île) (pointe ouest)	37	47	46	S.	73	4	56	E.
Angra Pequena	26	34	24	S.	12	47	15	E.
Annobon (îlot des Tortues)	1	24	18	S.	3	17	48	E.
Ascencion (mont de la Croix)	7	55	29	S.	16	43	41	O.
Bathurst	13	28	0	N.	18	55	42	O.
Benguela (Saint-Philippe de) (fort)	12	33	54	S.	11	4	13	E.
Bombétok	15	42	54	S.	44	0	24	E.
Boavista (pointe nord-ouest)	16	13	18	N.	25	16	48	O.
Cap (Le) (observatoire)	33	56	3	S.	16	8	21	E.
Cassangé	9	37	30	S.	15	28	51	E.
Corrientes (cap)	24	7	30	S.	33	10	36	E.
Cervo (pointe sud)	39	40	4	N.	33	28	9	O.
Crozet (îles) (baie du Navire)	46	26	18	S.	49	30	19	E.
Dauphin (Fort)	25	1	18	S.	41	42	22	E.
Denis (Saint-) (Réunion)	20	51	43	S.	53	9	52	E.
Lagoa (baie de) (cap Colato)	26	4	0	S.	30	40	33	E.
Édouard (îles du Prince) (la plus à l'ouest, extrémité nord)	46	45	0	S.	35	15	55	E.
Fayal (île) (La Horta)	38	31	45	N.	30	58	48	E.
Fer (île de) (pointe ouest)	27	45	0	N.	20	30	0	O.
Fernan-do-Po (Clarence)	3	45	36	N.	6	24	36	E.
Flores (île) (pointe Delgado)	39	31	18	N.	33	33	29	O.
Fortaventure (pointe sud-ouest)	28	4	0	N.	16	49	12	O.
Foulpointe (débarcadère)	17	40	24	S.	47	15	10	E.
Funchal (fort S.-José)	32	37	46	N.	19	15	38	O.
Galega (îles) (la plus au nord)	10	24	0	S.	54	7	0	E.
George (Saint-) (pointe sud-est)	38	32	30	N.	30	7	24	O.
Gomère (au port)	28	5	40	N.	19	28	0	O.
Gorée	14	39	55	N.	19	45	0	O.
Hélène (Sainte-) (observatoire)	15	55	0	S.	8	3	13	O.
Kerguelen (havre de Noël)	48	41	15	S.	66	42	0	E.
Kouka	12	55	14	N.	11	3	51	E.
Lancerote (pointe est)	29	14	0	N.	15	46	0	O.
Linyanti	18	17	20	S.	21	30	0	E.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.				LONGITUDE.			
	deg.	min.	sec.		deg.	min.	sec.	
LOPEZ (cap)	0	36	0	S.	0	22	36	E.
LOS (îles de) (Tamara, pointe nord)	9	30	0	N.	16	7	17	O.
LOUIS (SAINT-) (Sénégal)	16	0	48	N.	18	51	10	O.
MAHÉ (île) (la ville)	4	37	30	S.	53	10	12	E.
MAI (île de) (pointe sud)	15	6	42	N.	25	29	16	O.
MARIE (SAINTE-) (près de Madagascar)	17	0	0	S.	47	34	30	E.
MARIE (SAINTE-) (Açores) (pointe Castello)	36	55	25	N.	27	22	4	O.
MAYOTTE (à l'île Zaoudzi)	12	46	43	S.	42	59	30	E.
MICHEL (SAINT-) (château Saint-Braz)	37	43	58	N.	28	1	24	O.
MOHÉLI ou MOUHILLY (la ville)	12	15	36	S.	41	32	5	E.
MOMBAZE (fort)	4	4	0	S.	37	23	12	E.
MOZAMBIQUE (île Saint-Jacques)	15	3	24	S.	38	28	12	E.
NARIÉLÉ	15	24	17	S.	21	15	55	E.
NOSSI BÉ (île) (Hellville)	13	23	16	S.	45	59	44	E.
OUARKOR	15	23	46	N.	17	36	6	O.
PALME (île de) (à Tasacorte)	28	38	0	N	20	18	0	O.
PAUL (SAINT-) de Loanda	8	48	6	S.	10	52	33	E
PORT-LOUIS (Maurice)	20	9	45	S.	55	12	0	E.
PORTO-SANTO (gouvernement)	33	2	54	N.	18	39	12	O.
PRINCE (île du) (rocher du Diamant)	1	40	42	N.	5	7	32	E.
PUNTO-A-NGONDO	11	35	49	S.	13	9	51	E.
RODRIGUE (île)	19	40	40	S.	61	4	15	E.
QUILIMANE	17	53	8	S.	34	19	51	E.
SALVAGES (grande île)	30	7	39	N.	18	11	11	O.
SANTIAGO (La Praya)	14	53	54	N.	25	52	15	O.
SÉCHÉKÉ	17	31	38	S.	22	52	51	E.
SENNA	17	27	1	S.	32	49	51	E.
SIERRA-LEONE (cap)	8	29	55	N.	15	39	24	O.
SIMON'S TOWN	34	11	18	S.	16	51	47	E.
SOCOTORA (Golonsir)	12	41	38	N.	51	14	23	E.
SOFALA (fort)	20	10	42	S	32	26	6	E
TAMATAVE	18	10	6	S.	47	6	27	E.
TÉNÉRIFE (île) (le pic)	28	16	21	N.	18	58	59	O.
Id. (Sainte-Croix)	28	27	57	N.	18	35	8	O
TERCEIRE (Angra)	38	38	36	N.	29	33	24	O.
TÉTÉ (maison du commandant)	16	9	3	S.	31	7	51	E.
THOMAS (SAINT-) (baie de Man of War)	0	24	41	N.	4	24	10	E.
TOMBOUCTOU	18	3	45	N.	4	5	10	O.
TRISTAN DA CUNHA (cascade)	37	5	36	S.	14	22	24	O.
VERT (cap)	14	43	5	N.	19	51	20	O.
YAKOBA	10	17	30	N.	7	7	51	E
ZANZIBAR (fort)	6	9	36	S.	36	54	36	E.
ZUMBO (ruines de l'église)	15	37	22		28	11	51	E.

SIXIÈME PARTIE

AMÉRIQUE

LIVRE PREMIER.

Considérations générales.

Plusieurs fois déjà l'histoire des découvertes géographiques nous a conduit sur les rivages du Nouveau-Monde ; nous y avons suivi les navigateurs de la Scandinavie, et, après avoir vu disparaître ou s'obscurcir les notions qu'ils avaient recueillies, nous avons de nouveau accompagné l'immortel Colomb dans ce continent qui aurait dû porter son nom. Puis nous avons suivi, dans l'histoire moderne de la géographie, les traces des hardis explorateurs des diverses parties de cette grande terre. Notre marche descriptive nous y ramène. Nous allons parcourir les diverses régions de cette partie du Monde ; mais, conformément à notre méthode, nous jetterons d'abord un coup d'œil sur sa physionomie générale, ainsi que sur la race d'hommes qui l'habite.

Commençons par faire remarquer que l'Amérique s'allonge du nord au sud, entre l'océan Atlantique, à l'est, le Grand océan, à l'ouest, l'océan Glacial arctique, au nord, et qu'elle se termine au sud par le cap Horn, limite de l'Atlantique et du Grand océan ; que le point le plus boréal où l'on s'y soit avancé est à 82° 30′ de latitude, et que vers le sud elle s'arrête à 56° de latitude méridionale, si l'on ne comprend pas dans son étendue les terres australes très-reculées qu'on nomme Graham, Louis-Philippe, Joinville, etc. La partie continentale du Nouveau-Monde offre une longueur d'environ 15 000 kilomètres. Sa largeur, de l'est à l'ouest, si étroite vers le milieu, où, à l'isthme de Panama, elle n'a que 45 kilomètres, va jusqu'à 5 000 kilomètres, soit dans l'Amérique septentrionale, soit dans l'Amérique méridionale.

L'esprit de système a exagéré tantôt les similitudes et tantôt les différences qu'on a cru observer entre l'Amérique et l'ancien continent. Les formes extérieures du Nouveau-Monde nous frappent, il est vrai, au premier coup d'œil, par le contraste apparent qu'elles présentent avec l'ancien. L'immense île que forment l'Asie, l'Afrique et l'Europe, offre un ovale dont le grand axe est très-incliné sur l'équateur ; le contour en est assez également interrompu de deux côtés par des golfes ou des méditerranées ; les fleuves découlent de toutes parts dans une proportion à peu près égale. L'Amérique présente, au contraire, une figure allongée, découpée, indéfinissable, mais dont le côté le mieux marqué dessine une courbe à plu-

sieurs courbures, dirigée presque dans le sens des deux pôles; deux grandes péninsules sont liées ensemble par un long isthme qui, soit par sa forme, soit par la nature des roches primitives qui le composent, ne ressemble en rien à l'isthme entre l'Afrique et l'Asie; les grands golfes, les méditerranées d'Amérique ont leur ouverture du côté oriental; le côté opposé offre un rivage uni, et ne présente qu'aux deux extrémités quelques *dentelures;* enfin, les grands fleuves coulent presque exclusivement vers l'océan Atlantique.

Ces différences réelles disparaissent cependant, ou perdent du moins leur importance, lorsqu'en contemplant l'ensemble du globe, on s'aperçoit que l'Amérique n'est qu'une continuation de la ceinture de terres élevées qui, du cap de Bonne-Espérance au cap Oriental, en passant par les plateaux de l'Abyssinie, de l'Arménie, de la Perse et de la Mongolie, forment le dos de l'ancien continent, et qui, à peine interrompues au détroit de Beering, forment également les monts Rocheux, le plateau du Mexique et la grande chaîne des Andes. Cette ceinture de montagnes et de plateaux, semblable à un anneau écroulé et retombé sur sa planète, présente, généralement parlant, une pente plus rapide et plus courte du côté du bassin du Grand océan que du côté des océans Atlantique et Glacial. Voilà le grand fait commun à l'un et à l'autre continent, et dans lequel les différences secondaires s'absorbent.

La chaîne de montagnes qui constitue en Amérique la ligne du partage des eaux entre le versant du Grand océan et les versants réunis de l'Atlantique et de l'océan Glacial, est, par sa continuité, son élévation constante, la plus remarquable masse orographique du globe. Du cap Occidental, où elle doit commencer, jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur de l'Amérique arctique, on ne sait pas encore de quelles hauteurs elle est formée; mais, à partir du 67° degré de latitude, elle constitue le massif puissant des monts *Rocheux,* puis elle prend le nom de *Sierra Madre,* sous le 35° parallèle; plus au sud, dans le cœur du Mexique, elle devient la *Cordillère d'Anahuac;* elle forme ensuite la *Cordillère de l'Amérique centrale;* en pénétrant dans l'Amérique méridionale, elle prend le nom de *Cordillère des Andes;* elle y éprouve d'abord une dépression, qui sera peut-être très-utile à la communication des deux océans; mais elle se relève bientôt, atteint, vers l'équateur, quelques-unes de ses plus grandes altitudes, au *Chamborazo,* à l'*Antisana,* etc.; plus loin, elle se partage en deux vastes bras qui enveloppent le lac Titicaca, à l'est duquel sont les énormes sommets d'*Illimani* et de *Sorata,* qui rivalisent avec ceux de l'équateur; puis elle présente, dans les Andes du Chili, une suite majestueuse et redoutable de hauts volcans, dont le plus considérable, l'*Aconcagua,* serait, suivant quelques observateurs, le point culminant de l'Amérique. La fraction la plus méridionale de la grande chaîne américaine s'abaisse un peu, mais n'en est pas moins couverte de neiges éternelles, à cause de sa latitude déjà assez élevée, et elle prend le nom de *Cordillera Nevada de los Andes;* elle se termine au cap Froward, sur le détroit de Magellan; peut-être pourrait-on la suivre encore à travers les îles de la Terre de Feu, jusqu'au cap Horn.

Cette chaîne du partage des eaux longe de près la côte du Grand océan, dans l'Amérique méridionale; mais, dans l'Amérique septentrionale, elle s'en écarte davantage, et il y règne, plus près du rivage, une autre chaîne qui comprend au

nord le mont *Saint-Élie*, le mont *Beau-Temps*, etc., et qui, vers le sud, dans la Californie, prend le nom de *Sierra Nevada*, devenu si célèbre depuis dix ans par l'exploitation de l'or; c'est elle qui, se prolongeant dans la mer, va former la longue presqu'île de la Vieille-Californie.

L'intérieur de chacune des deux Amériques forme comme une vaste dépression bordée à l'ouest par la grande chaîne de partage, et à l'est par d'autres chaînes beaucoup moins considérables, quoique remarquables cependant, et dirigées uniformément du nord-est au sud-ouest; c'est, d'un côté, le système des monts *Alleghany* ou *Apalaches*, aux chaînons réguliers et parallèles; de l'autre, c'est la *Serra do Espinhaço*, qui, dans l'Amérique du sud, a un aspect à peu près semblable. Dans la même région et dans le même sens, court la chaîne moins élevée de la *Serra dos Vertentes* ou *des Versants*, qui sépare le bassin de l'Amazone de ceux des fleuves plus méridionaux, tributaires aussi de l'Atlantique. Enfin, sur une très-grande étendue de la côte sud-est de la même Amérique, une longue rangée de collines, plutôt que de montagnes, suit le bord de l'océan sous le nom de *Serra do Mar*.

La *Sierra Pacaraima*, qui court de l'est à l'ouest dans le nord de l'Amérique méridionale, est encore digne d'être signalée dans cet ensemble orographique, avec la *Sierra Parime*, qui s'y rattache. De sorte que, dans l'Amérique du sud, trois grands systèmes, longeant les trois côtes de ce grand pays triangulaire, forment aussi comme un triangle orographique, dont les côtés sont les *Andes*, à l'ouest, l'*Espinhaço* et ses annexes, à l'est, et la *Pacaraima* et ses rameaux, au nord; tandis que, dans l'Amérique septentrionale, il y a trois chaînes principales aussi, mais dirigées dans le même sens, c'est-à-dire généralement du nord au sud.

Si nous examinons la constitution géologique de ces montagnes, nous trouvons que la chaîne qui longe le littoral occidental de l'Amérique du nord offre des masses de granite et de gneiss; que les *monts Rocheux* appartiennent aux différentes roches de cristallisation, c'est-à-dire aux terrains primordiaux, où le granite et les roches qui l'accompagnent paraissent dominer aussi. Les collines de grès micacé et de poudingues qui s'élèvent au bas des monts Rocheux sont séparées des masses granitiques par une zone de rochers micacés dont les couches sont fort inclinées. Les grès de ces collines renferment des animaux marins et des plantes. Plus on s'approche des monts Rocheux, plus ces grès deviennent ferrugineux; ils sont couverts de dépôts argileux et schisteux dans lesquels on trouve souvent de la houille.

L'*Alleghany* offre, à partir de son extrémité méridionale, une longue suite de montagnes de grès qui se termine à une région de schistes ardoisiers et de marnes bleues, à laquelle succèdent, jusque vers le fleuve Saint-Laurent, diverses roches granitiques. Entre le 41e et le 42e parallèle, on remarque, sur plusieurs points, des masses basaltiques et d'autres produits ignés. Les roches appartenant aux terrains de sédiment inférieurs, tels que les gypses, les calcaires et les grès houillers, forment une zone qui s'étend jusqu'aux environs du lac Michigan. Les pentes qui se dirigent des monts Alleghany vers l'océan Atlantique et le golfe du Mexique, ainsi que les terrains que traverse le Mississipi depuis sa réunion avec le Missouri, sont couverts de dépôts d'alluvion et de transport.

Les montagnes du Mexique sont composées en grande partie de roches porphyriques, trachytiques et basaltiques. Elles renferment des filons de métaux précieux dont la richesse est telle que jusqu'à présent on peut les considérer comme inépuisables.

Le système des Andes, dit M. de Humboldt, se montre partout déchiré par des crevasses ; s'il y existe des plaines élevées de 2 700 à 3 000 mètres, comme dans l'ancien royaume de Quito, et, plus au nord, dans la province de Pasto, elles ne sont pas comparables en étendue à celles du Mexique : ce sont plutôt des vallées longitudinales, limitées par deux branches de la grande Cordillère des Andes. Au Mexique, au contraire, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau. Au Pérou, les cimes les plus élevées constituent la crête des Andes ; au Mexique, ces mêmes cimes, moins élevées, sont dispersées sur le plateau.

Le granite se montre à découvert à la base des Andes, sur les côtes du Grand océan. Tantôt il supporte le gneiss, et tantôt alterne avec lui. Ces granites renferment souvent des couches de calcaire et de schiste. Ils sont ordinairement surmontés de roches d'origine ignée, telles que des basaltes, des porphyres et des phonolithes, dont les profils, bizarrement taillés, ressemblent de loin à des édifices en ruine. Au pied de ces montagnes, reposent diverses masses de grès et des dépôts de débris agglomérés sur lesquels s'appuient des calcaires anciens, des gypses et d'autres roches. Enfin, on trouve çà et là des dépôts d'alluvion renfermant des ossements fossiles d'animaux gigantesques qui n'existent plus.

Ces montagnes sont traversées par des filons de divers métaux, principalement de fer et d'argent. Il y a de l'or sur plusieurs points, du platine, et de riches mines d'émeraudes, de topazes et d'autres pierres précieuses.

Le système de la Sierra Pacaraima et de la Sierra Parime offre une suite de montagnes granitiques dont les masses imitent de loin des piliers et des ruines.

Le granite constitue aussi la plus grande partie des montagnes de la Serra do Espinhaço et de ses rameaux, qui présentent cependant aussi plusieurs formations calcaires. Les terrains d'alluvion couvrent les vallées voisines ; il s'y trouve une grande quantité d'or, des filons argentifères d'une richesse médiocre, un peu de fer et de cuivre, du plomb, des diamants, des topazes, des améthystes et autres pierres précieuses.

Le niveau de l'Amérique présente véritablement une différence remarquable avec l'ancien continent. Cette différence ne consiste pas dans l'élévation plus grande des montagnes ; car, si les Cordillères du Pérou atteignent par quelques-uns de leurs sommets au niveau de 7 000 mètres, il est aujourd'hui certain que les montagnes du Tibet s'élèvent à un niveau supérieur. Mais les plateaux qui servent de support aux montagnes sont séparés, en Amérique, des plaines basses par une pente extrêmement courte et rapide. Ainsi la *région des Cordillères* et celle du *plateau du Mexique*, régions aériennes, tempérées et salubres, touchent presque immédiatement aux plaines qu'arrosent le *Mississipi*, l'*Amazone* et le *Parana*. Ces plaines mêmes, quelle que soit leur nature, qu'elles soient couvertes d'herbes élevées et ondoyantes comme les *savanes* du Missouri, qu'elles offrent, comme les *Llanos* du Vénézuéla ou de la Nouvelle-Grenade, une surface tantôt calcinée par le soleil, tantôt rafraîchie par les pluies tropicales et revêtue de gra-

minées superbes, ou qu'enfin, semblables aux *Pampas* et aux *Campos Parexis*, elles présentent à la fureur des vents leurs collines de sable mouvant, mêlées d'étangs saumâtres et couvertes de plantes salines; toutes elles conservent, à des distances immenses, un niveau très-bas et rarement interrompu par des coteaux; car le système des monts *Apalaches* ou *Alleghany*, dans l'Amérique septentrionale, et celui des *Cordillères du Brésil*, dans l'Amérique méridionale, ne sont liés au système des grandes Cordillères que par des plateaux un peu plus élevés, ou par de simples escarpements et hauteurs de terrain.

De cette vaste étendue des plaines américaines, résulte l'immense longueur que présente à l'est le cours des fleuves de cette partie du monde; tandis qu'à l'ouest l'espace peu étendu qui règne entre l'arête de partage et la côte ne permet pas un grand développement aux cours d'eau : on ne remarque sur le versant de l'ouest, du côté du Grand océan, que le *Kvikpak*, le *Fraser*, l'*Orégon* ou *Columbia*, le *Sacramento*, le *Rio-Colorado*, le *Rio-Grande del Sur*, tous dans l'Amérique septentrionale. Mais, sur le versant de l'est, où nous comprenons à la fois ce qui est incliné vers l'Atlantique et vers l'océan Glacial, que de fleuves considérables s'offrent à nous! Le *Mackenzie*, le *Copper-Mine-River*, le *Back*, portent leurs eaux glacées sur la côte nord de l'Amérique; le *Missinnipi* ou *Churchill*, le *Nelson*, le *Berens*, se rendent dans la mer d'Hudson; le *Saint-Laurent* confond sa large embouchure avec les eaux du golfe du même nom; le *Connecticut*, l'*Hudson*, la *Delaware*, la *Susquehanna*, le *Potomac*, le *James River*, la *Savannah*, ont, sur la côte orientale de l'Amérique septentrionale, des cours médiocrement étendus, mais larges et fournis d'eaux abondantes. Le *Mississipi* va précipiter dans le golfe du Mexique sa masse puissante que contribuent à former le *Missouri*, encore plus grand que lui, l'*Ohio*, l'*Arkansas* et une foule d'autres longues rivières. Le *Rio-Grande del Norte* se perd dans le même golfe.

Dans l'Amérique méridionale, la *Madeleine* est tributaire de la mer des Antilles; puis, tombent directement dans l'Atlantique l'*Orénoque*, aux nombreuses bouches, l'*Essequebo*, l'immense *Amazone* ou *Marañon*, le plus large des fleuves, et auquel se joignent la *Madeira*, le *Rio-Negro*, etc.; le *Tocantins*, le *Saint-François* (*San-Francisco*), le *Rio de la Plata*, formé de l'*Uruguay* et du *Parana*, grossi lui-même du *Paraguay*; enfin le *Rio-Negro de Patagones*. Les deux rois des fleuves du Nouveau-Monde sont : dans l'Amérique du nord, le *Mississipi*, qui ne forme, avec le *Missouri*, qu'un seul cours d'eau, quoique le nom change, et dont la longueur totale est de plus de 7 000 kilomètres; — dans l'Amérique du sud, l'*Amazone*, d'un développement de 5 000 kilomètres, mais d'une largeur bien plus grande que celle de son rival du nord.

La continuité du même niveau fait aussi que les bassins respectifs des fleuves ne sont nulle part moins distincts; ils ne sont séparés que par de faibles crêtes; souvent même ils ne le sont pas du tout. Aussi plusieurs fleuves confondent-ils, dans la partie supérieure de leur cours, des eaux destinées à des embouchures différentes. Ainsi l'Orénoque et le Rio-Negro, affluent de l'Amazone, communiquent par le *Cassiquiare*, comme nous l'a appris M. Humboldt. Il paraît que dans la saison pluvieuse on passe en bateau des affluents du Paraguay dans ceux de l'Amazone, qui circulent dans la plaine élevée appelée *Campos Parexis*. La

même circonstance produit dans l'Amérique septentrionale un nombre infini de lacs. Celui de l'*Esclave*, l'*Athabasca*, l'*Ouinnipeg*, sont environnés d'une centaine d'autres encore très-considérables, et de plusieurs milliers de petits, bordés généralement de petites crêtes de rochers, comme le sont ceux de la Finlande. Le terrain devient moins aquatique en avançant au sud; cependant le lac *Supérieur*, le *Michigan*, l'*Huron*, l'*Érié* et l'*Ontario* forment comme une mer d'eau douce, dont le surplus se précipite, par le fleuve Saint-Laurent, dans les flots atlantiques. L'Amérique méridionale, sous un climat plus ardent, voit ses lacs naître et disparaître avec la saison des pluies : le *Xarayes* et l'*Ybera* sont de ces lacs plus ou moins périodiques. Mais un lac constant et toujours profond est le célèbre *Titicaca*, sur un plateau des Andes. Le *Maracaybo*, au nord, et le lac *dos Pathos*, à l'est, sont très-près de la mer, avec laquelle ils communiquent. Mentionnons encore, parmi les principaux lacs du nouveau continent, celui de *Nicaragua*, qui, dans l'Amérique centrale, s'écoule vers la mer des Antilles.

De cette division générale de l'Amérique en plateaux montagneux très-élevés et en plaines très-basses, il résulte un contraste entre deux climats très-différents et pourtant très-rapprochés l'un de l'autre. Le Pérou, la vallée de Quito, la ville de Mexico, quoique situés entre les tropiques, doivent à leur élévation une température printanière; ils voient même les *paramos*, ou les dos de leurs montagnes, se couvrir des neiges qui séjournent perpétuellement sur quelques sommets, tandis qu'à peu de lieues de là une chaleur souvent malsaine étouffe l'habitant des ports de La Vera-Cruz ou de Guayaquil. Ces deux climats donnent naissance à deux systèmes différents de végétation : la flore des zones torrides sert de bordure à des champs et des bosquets européens. Un semblable voisinage ne peut manquer d'occasionner fréquemment des changements subits par le déplacement de ces deux masses d'air, si diversement constituées; inconvénient général en Amérique. Mais partout ce continent éprouve un moindre degré de chaleur. L'élévation seule explique ce fait pour la région montagneuse; mais pourquoi, se demande-t-on, s'étend-il aux contrées basses? Voici ce que répond un habile observateur : « Le peu de largeur du continent, sa prolongation vers les pôles glacés; l'océan, dont la surface non interrompue est balayée par les vents alizés; des courants d'eau très-froide qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou; de nombreuses chaînes de montagnes remplies de sources, et dont les sommets couverts de neige s'élèvent bien au-dessus de la région des nuages; l'abondance de fleuves immenses qui, après des détours multipliés, vont toujours chercher les côtes les plus lointaines; des déserts non sablonneux, et par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur; des forêts impénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivières, et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'océan et des montagnes, donnent naissance à des masses énormes d'eau qu'elles ont aspirées, ou qui se forment par l'acte de la végétation : toutes ces causes produisent, dans les parties basses de l'Amérique, un climat qui contraste singulièrement, par sa fraîcheur et son humidité, avec celui de l'Afrique.

« C'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si

riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères particuliers du nouveau continent (1). »

En considérant ces explications comme suffisantes pour l'Amérique méridionale et le Mexique, nous ajouterons, par rapport à l'Amérique septentrionale, qu'elle n'a presque pas d'étendue dans la zone torride, et qu'au contraire, elle se prolonge dans la zone glaciale. Ainsi la colonne d'air glacial, inhérente à ce continent, ne se trouve pas contre-balancée par une colonne d'air équatorial. De là résulte une extension du climat polaire jusqu'aux confins des tropiques; l'hiver et l'été luttent corps à corps, les saisons changent avec une rapidité étonnante.

Les productions de l'Amérique offrent quelques particularités. La moins contestable est cette extrême abondance de l'or et de l'argent, même à la surface de la terre, mais principalement dans les veines des roches schisteuses qui composent les Cordillères du Chili, du Pérou, du Mexique et de la Californie. Au nord des montagnes du Nouveau-Mexique, les plaines, les marais et les petites chaînes de rochers offrent très-souvent de vastes dépôts de cuivre.

En Amérique, comme dans toutes les régions du monde, les races animales paraissent être proportionnées, par leur nombre et leur taille, à l'étendue de la terre qui les a vues naître. Le bœuf musqué et le bison, dans l'Amérique septentrionale, l'autruche magellanique, dans l'Amérique méridionale, égalent par la taille les espèces analogues de l'ancien continent; l'élan atteint même une taille gigantesque; tous les autres quadrupèdes, tels que le lama, le guanaco, le jaguar, l'anti, le cèdent en grandeur et en force à leurs semblables dans l'Asie et l'Afrique. Ce fait n'est rien moins qu'exclusivement particulier au nouveau continent. Les animaux connus de la Nouvelle-Hollande sont à leur tour plus petits que ceux de l'Amérique.

La vie végétale, qui dépend de l'humidité, montre au contraire une extrême force dans la plus grande partie du nouveau continent. Les sapins qui ombragent la Columbia, et dont la tige s'élève perpendiculairement à une hauteur de 100 mètres, méritent d'être considérés comme les géants du règne végétal pour la hauteur. On peut citer après eux les platanes et les tulipiers de l'Ohio, qui ont 15 à 16 mètres de circonférence. Les terres basses de l'une et l'autre Amérique se couvrent de forêts immenses; cependant la nudité d'une partie de la région du Missouri, des plateaux du Nouveau-Mexique, des Llanos du Vénézuéla, des Campos Parexis et des Pampas, c'est-à-dire d'un quart de ce continent, doit nous engager à éviter encore, sous le rapport de la végétation, toutes les phrases exagérées qui se propagent dans les descriptions.

Un fait plus positif, c'est la différence absolue d'un grand nombre d'animaux et de végétaux américains d'avec ceux de l'Ancien-Monde. A l'exception des ours, des renards et des rennes, qui ne redoutent pas la zone glaciale, à l'exception des phoques et des cétacés, habitants de tous les rivages, à l'exception du tapir, qui a été découvert dans l'Inde, tous les animaux des deux Amériques paraissent former des espèces particulières, ou du moins des races distinctes. Le bison et le bœuf musqué, appelé *ovibos* par M. de Blainville, animaux qui paissent depuis les lacs

(1) *A. de Humboldt* : Tableaux de la nature, traduction d'*Eyriès*.

du Canada jusqu'aux mers de Californie, le couguar et le jaguar, qui font retentir leurs rugissements depuis l'embouchure du Rio-Grande del Norte jusqu'au delà de l'Amazone, le pécari et le patira, semblables aux sangliers, le cabiai, l'agouti, le paca et d'autres espèces rapprochées du lapin, les fourmiliers, les tamanduas, les tamanoirs, tous ces dévorateurs d'insectes; le paresseux et faible aï, l'utile lama, avec la vigogne, le léger sapajou, les éclatantes perruches et le joli colibri, tous diffèrent essentiellement de ceux mêmes parmi les animaux de l'ancien continent desquels ils se rapprochent le plus. Tous ces animaux particuliers à l'Amérique forment, comme ceux de la Nouvelle-Hollande, un ensemble à part et évidemment originaire de la terre qu'ils habitent. Voudrait-on nous persuader que le couguar et le jaguar sont arrivés à la nage de l'Afrique? Prétendrait-on que le touyou ou jabiru, porté sur ses ailes impuissantes, ait traversé l'océan Atlantique? Certes, personne ne soutiendra que les animaux du Pérou et du Mexique aient pu passer d'Asie en Amérique, puisqu'aucun d'eux ne saurait vivre dans la zone glaciale, qu'ils auraient nécessairement dû traverser. Il est également impossible de supposer que tous les animaux existants sur le globe soient venus de l'Amérique, de sorte que ceux qui voudraient placer le *paradis terrestre* aux bords de l'Amazone ou de la Plata, ne seraient pas plus avancés dans cette discussion que ceux qui le placent aux bords de l'Euphrate. Il ne reste que la ressource banale d'un « immense bouleversement, d'une vaste terre engloutie dans les flots », et qui jadis aurait uni l'Amérique aux parties tempérées de l'Ancien-Monde. Mais ces sortes de conjectures, dénuées de tout appui historique, ne méritent pas d'être discutées. Nous ne pouvons donc qu'admettre la naissance des races animales d'Amérique sur le sol même qu'encore aujourd'hui elles habitent.

Cette origine une fois admise, nous devons faire remarquer une circonstance commune aux deux continents. Les espèces qui, dans l'Amérique, représentent le lion et le tigre, habitent la zone torride; elles semblent puiser dans les feux d'un climat ardent la férocité qui les anime. Dans la même région, les formes de l'anti ou tapir rappellent de loin celles de l'éléphant; le prolongement des cartilages paraît aussi appartenir à la zone torride. Les oiseaux aux ailes imparfaites, au plumage éparpillé, l'autruche d'Afrique et le casoar de la Nouvelle-Hollande, réclament pour parent le touyou de l'Amérique méridionale. Les grands insectes, les énormes reptiles et les oiseaux à plumage éclatant et bigarré, peuplent les régions chaudes de l'un et de l'autre continent. Le climat des régions tempérées semble encore avoir produit les mêmes effets sur les races animales. Les deux variétés du genre des bœufs qui habitent les plateaux de Californie et les savanes du Missouri n'ont ni les mœurs ni les traits du farouche buffle de Cafrerie. Le mouton sauvage et le lama, cet animal intermédiaire entre le mouton et le chameau, aiment, comme leurs prototypes dans l'ancien continent, les pâturages des déserts. Tout est analogue dans les deux Mondes, mais rien n'y est identique.

Après avoir admis une création animale particulière pour l'Amérique comme pour la Nouvelle-Hollande, devons-nous reconnaître dans les Américains une race humaine distincte d'origine? Nous ne sommes pas obligés de discuter cette question, étrangère à l'histoire positive : l'histoire ne remonte pas à cette époque primitive; mais nous devons reconnaître comme un fait que la race américaine,

quelle que soit son origine, forme aujourd'hui, par ses caractères physiques comme par ses idiomes, une classe essentiellement différente des autres portions du genre humain Une longue suite d'observations physiologiques a démontré cette vérité. Les naturels de cette partie du globe sont en général grands, d'une charpente forte, bien proportionnés et sans vices de conformation. Ils ont le teint bronzé ou d'un rouge cuivré, comme ferrugineux et très-semblable à la cannelle ou au tannin; la chevelure noire, longue, grossière, luisante et peu fournie; la barbe rare et semée par bouquets, le front court, les yeux allongés et ayant le coin dirigé par en haut vers les tempes, les sourcils éminents, les pommettes avancées, le nez un peu camus, mais prononcé, les lèvres étendues, les dents serrées et aiguës; dans la bouche, une expression de douceur qui contraste avec un regard sombre et sévère ou même dur; la tête carrée, la face large sans être plate, mais s'amincissant vers le menton; les traits, vus de profil, saillants et profondément sculptés; la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand, tout le corps trapu. L'anatomie nous fait encore reconnaître dans leur crâne des arcs sourciliers plus marqués, des orbites plus profondes, des pommettes plus arrondies et mieux dessinées, des tempes plus unies, les branches de la mâchoire inférieure moins écartées, l'os occipital moins bombé, et une ligne faciale plus inclinée que chez la race mongole, avec laquelle on a voulu quelquefois les confondre. La forme du front et du vertex dépend le plus souvent d'efforts artificiels; mais, indépendamment de l'usage de défigurer la tête des enfants, il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière. Le crâne est ordinairement léger.

Tels sont les caractères généraux et distinctifs de toutes les nations américaines, à l'exception peut-être de celles qui occupent les régions polaires aux deux extrémités. Les Esquimaux hyperboréens, ainsi que les Pécherais méridionaux, sont au-dessous de la taille moyenne, et présentent dans leurs traits et dans leur conformation la plus grande ressemblance avec les Samoïèdes; les Abipons, les Payaguas et les Patagons, au sud, ont une stature presque gigantesque. Cette constitution forte et musculeuse, jointe à une forme élancée, se retrouve en quelque sorte chez les habitants du Chili, ainsi que chez les Caraïbes qui habitent les plaines du delta de l'Orénoque jusqu'aux sources du Rio-Branco, et chez les Arkansas, que l'on compte parmi les sauvages les plus beaux de ce continent.

Les raisonnements sur les causes de la variété des couleurs de la peau humaine échouent ici contre l'observation, puisque la même teinte cuivrée ou bronzée est commune, avec de très-petites nuances, à la généralité des nations d'Amérique, sans que le climat, le sol ou la manière de vivre paraissent y exercer la moindre influence. Citera-t-on les Zambos Caraïbes de l'île Saint-Vincent? Ils exhalaient en effet cette odeur forte et désagréable qui semble appartenir aux nègres; leur peau noirâtre présentait au toucher la même mollesse soyeuse qu'on observe notamment sur les nations cafres; mais ils descendaient d'un mélange des naturels avec la race africaine : les véritables Caraïbes sont rouges. Le coloris des indigènes du Brésil et de la Californie est foncé, quoiqu'ils vivent, les uns dans la zone tempérée, et les autres près du tropique. Les indigènes de la Nouvelle-Espagne, dit M. de Humboldt, ont le teint plus basané que les Indiens de Quito et de la Nou-

velle-Grenade, qui habitent un climat entièrement analogue : nous voyons même que les peuplades éparses au nord du Rio-Gila sont plus brunes que celles du Guatémala. Les peuples du Rio-Negro sont plus basanés que ceux du bas Orénoque, et cependant les bords du premier de ces deux fleuves jouissent d'un climat plus frais. Dans les forêts de la Guyane, surtout vers les sources de l'Orénoque, vivent plusieurs tribus blanchâtres qui ne se sont jamais mêlées avec les Européens, et se trouvent entourées d'autres peuplades d'un brun noirâtre. Les Indiens qui, dans la zone torride, habitent les plateaux les plus élevés de la Cordillère des Andes, ceux qui, sous 45° de latitude australe, vivent de la pêche entre les îles de l'archipel des Chonos, ont le teint aussi cuivré que ceux qui, sous un ciel brûlant, cultivent des bananes dans les vallées les plus étroites et les plus profondes des régions équinoxiales. Il faut ajouter à cela que les Indiens montagnards sont vêtus et l'ont été longtemps avant la conquête, tandis que les indigènes qui errent dans les plaines sont tout nus, et par conséquent toujours exposés aux rayons perpendiculaires du soleil. Partout on s'aperçoit que la couleur de l'Américain dépend très-peu de la position locale dans laquelle nous le voyons actuellement; et jamais, dans un même individu, les parties du corps couvertes ne sont moins brunes que celles qui se trouvent en contact avec un air chaud et humide. Les enfants ne sont jamais blancs en naissant; et les caciques indiens qui jouissent d'une certaine aisance et se tiennent vêtus dans l'intérieur de leurs maisons, ont toutes les parties de leur corps, à l'exception de l'intérieur de leurs mains et de la plante des pieds, d'une même teinte rouge brunâtre ou cuivrée.

Cette couleur foncée se soutient jusqu'à la côte la plus proche de l'Asie. Seulement, sous 54° 10′ de latitude boréale, au milieu d'Indiens à teint cuivré et à petits yeux très-allongés, on a cru distinguer une tribu qui a de grands yeux, des traits européens et la peau moins brune que les paysans de nos campagnes. Michikinakou, chef des Miamis, a parlé à Volney d'Indiens du Canada qui ne brunissent que par le soleil et par les graisses et les sucs d'herbes avec lesquels ils se frottent la peau. Selon le major Pike, les intrépides Ménomènes se distinguent par la beauté de leurs traits, par des yeux grands et expressifs, et par un teint plus clair que celui des autres bandes de Chippeouays. Leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance. Ils sont tous bien faits et d'une taille moyenne. Les Li-Pânis ou Pânis-Loups, qui errent depuis les bords du Rio-Grande jusque dans l'intérieur du Texas, ont les cheveux blonds et sont généralement de beaux hommes. D'après Adolphe Decker, qui, en 1624, accompagna l'amiral hollandais L'Ermite autour du cap Horn, il y aurait également, dans la Terre de Feu, des habitants qui naissent blancs, mais qui se peignent le corps en rouge et de diverses autres couleurs. Ces faibles anomalies, bien avérées, ne tendraient qu'à mieux prouver que, malgré la variété des climats et des hauteurs qu'habitent les différentes races d'hommes, la nature ne dévie pas du type auquel elle s'est assujettie depuis des milliers d'années.

La *barbe*, qu'on avait voulu refuser aux Américains, leur est assurée aujourd'hui. Les Indiens qui habitent la zone torride de l'Amérique méridionale, en ont généralement un peu, et elle augmente lorsqu'ils se rasent; cependant beaucoup

d'individus naissent dénués de barbe et de poils. Galeno nous apprend que parmi les Patagons il y a plusieurs vieillards qui ont de la barbe, quoique courte et peu touffue. Presque tous les Indiens, dans les environs de Mexico, portent de petites moustaches, que des voyageurs modernes ont aussi retrouvées chez les habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique. En rassemblant et comparant tous les faits, il semblerait en définitive que les Indiens sont plus barbus à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur. D'ailleurs, ce manque apparent de barbe est un caractère qui n'appartient pas exclusivement à la race américaine. Plusieurs hordes de l'Asie orientale, les Aléoutes et surtout quelques peuplades des nègres africains, en ont si peu, qu'on serait tenté d'en nier entièrement l'existence. Les nègres du Congo et les Caraïbes, deux races d'hommes éminemment robustes, souvent de structure colossale, prouvent que c'est un rêve physiologique que de regarder un menton imberbe comme un signe certain de la dégénération et de la faiblesse physique de l'espèce humaine.

Ces caractères physiologiques rapprochent sans doute la race américaine de celle des Mongols, qui peuple le nord et l'est de l'Asie, ainsi que de celle des Malais ou des hommes les moins basanés de la Polynésie et des autres archipels de l'Océanie. Mais ce rapprochement, qui ne s'étend qu'à la couleur, n'embrasse pas les parties les plus essentielles, le crâne, les cheveux, le profil du visage. Si, dans le système de l'unité de l'espèce humaine, on veut considérer la race américaine comme une branche de la race mongole, il faudra supposer que, pendant une suite de siècles sans nombre, elle a été séparée de son tronc et soumise à la lente action d'un climat particulier.

Les langues sont, après les caractères physiologiques, la marque la plus certaine de l'origine commune des peuples.

C'est dans les idiomes de l'Amérique qu'on a cru trouver les seules preuves positives d'une émigration des nations asiatiques, à laquelle le Nouveau-Monde devrait sa population. M. Smith Barton a le premier donné à cette hypothèse une sorte de consistance, en rapprochant un grand nombre de mots pris dans divers idiomes américains et asiatiques. Ces analogies, ainsi que celles qu'ont recueillies l'abbé Hervas, M. Vater et d'autres, sont sans doute trop nombreuses pour pouvoir être considérées comme un jeu du hasard; mais, ainsi que M. Vater le remarque, elles ne prouvent que des communications isolées et des migrations partielles. L'enchaînement géographique leur manque presque entièrement; et, sans cet enchaînement, comment en ferait-on la base d'une conclusion?

Nous avons repris ces recherches, et, sans avoir à notre disposition des matériaux bien étendus, nous avons amené des résultats qui nous ont fait croire un moment que nous allions démontrer comme une vérité historique l'origine tout asiatique des langues américaines.

Nous avons d'abord retrouvé l'enchaînement géographique incontestable de plusieurs mots principaux qui se sont propagés depuis le Caucase et l'Oural jusque dans les Cordillères du Mexique et du Pérou. Ce ne sont point des syllabes que nous avons rapprochées par des artifices étymologiques; ce sont des mots entiers, défigurés seulement par des terminaisons ou des inflexions de son. Les objets les plus frappants dans les cieux et sur la terre, les relations les plus douces de la nature

humaine, les premiers besoins de la vie, tels sont les chaînons qui lient plusieurs langues d'Amérique aux langues de l'Asie. Il se présente même quelques rapports, pour ainsi dire plus métaphysiques, dans les pronoms et les nombres; mais ici la chaîne est plus souvent interrompue. Ce n'est pas encore tout. L'enchaînement géographique s'est souvent offert à nos recherches sous l'aspect d'une ligne de communication double et triple; quelquefois ces lignes se confondent dans les points intermédiaires, vers le détroit de Beering et dans les îles Aléoutiennes; mais elles se distinguent par les chaînons extrêmes. Le nombre des analogies certaines est plus du double de celui qu'on avait observé. Enfin, ce n'est pas une seule dénomination du Soleil, de la Lune, de la Terre, des deux sexes, des parties du corps humain, qui a passé d'un continent à l'autre; ce sont deux, trois, quatre dénominations différentes, provenant des langues asiatiques reconnues pour appartenir à diverses souches.

Tant de rapprochements inattendus, et que n'avaient pas aperçus nos devanciers, auraient pu nous engager à soutenir avec une sorte d'assurance l'origine purement asiatique des principales langues américaines. Mais, plus attachés à l'intérêt de la vérité, nous n'essayerons pas de fonder sur nos observations une assertion imposante et hasardée; nous dirons franchement que les analogies entre les idiomes des deux continents, quoique élevées, par nos recherches, à un nouveau degré de certitude et d'importance, ne nous autorisent qu'à tirer les conclusions suivantes :

1° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les nations finnoises, ostiaques, permiennes et caucasiennes, ont émigré vers l'Amérique, en suivant les bords de la mer Glaciale, et en passant le détroit de Beering. Cette émigration s'est étendue jusqu'au Chili et jusqu'au Groenland.

2° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japonais, les Aïno et les Kouriliens, ont passé en Amérique en longeant les rivages du Grand océan. Cette émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au Mexique.

3° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Toungouses, les Mandchous, les Mongols et les Tatares, se sont répandues, en suivant les hauteurs de deux continents, jusqu'au Mexique et aux Apalaches.

4° Aucune de ces trois émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le caractère originaire des nations indigènes d'Amérique. Les langues de ce continent ont reçu leur développement, leur formation grammaticale et leur syntaxe, indépendamment de toute influence étrangère.

5° Les émigrations ont été faites à une époque à laquelle les nations asiatiques ne savaient compter que jusqu'à deux ou tout au plus jusqu'à trois, et où elles n'avaient pas formé complétement les pronoms de leurs langues. Il est probable que les émigrés d'Asie n'amenèrent avec eux que des chiens et peut-être des cochons; ils savaient construire des canots et des cabanes; mais ils ne donnaient aucun nom particulier aux divinités qu'ils ont pu adorer, ni aux constellations, ni aux mois de l'année.

6° Quelques mots malais, javanais et polynésiens ont pu être transportés dans l'Amérique méridionale avec une colonie des Madécasses, plus facilement que par

la route du Grand océan, où les vents et les courants ne favorisent pas la navigation dans une direction orientale.

7° Un certain nombre de mots africains paraissent avoir été transportés par même voie que les mots malais et polynésiens; mais les uns et les autres n'ont pas encore été reconnus en assez grande quantité pour pouvoir servir de base à quelque hypothèse.

8° Les mots de langues européennes qui paraissent avoir passé en Amérique proviennent des langues finnoises et lettonnes; ils se rattachent au nouveau continent par les langues permienne, ostiaque et ioukaghire. Rien, dans les langues persane, germanique, celtique; rien, dans les langues sémitiques ou de l'Asie occidentale, ni dans celles de l'Afrique septentrionale, n'indique des émigrations anciennes vers l'Amérique.

Voilà le résultat de nos recherches et de celles de nos devanciers. Quelques idiomes asiatiques ont pénétré en Amérique; mais la masse des langues parlées dans ce continent présente, comme la race des hommes qui les parlent, un caractère distinct et original.

Nous allons considérer ici les rapports généraux de ces langues.

Parmi le nombre prodigieux d'idiomes très-différents qu'on rencontre dans les deux Amériques, il y en a quelques-uns qui s'étendent sur de vastes pays. Dans l'Amérique méridionale, la Patagonie et le Chili ont, en quelque sorte, une seule langue : les dialectes de l'idiome des *Guaranis* sont répandus depuis le Brésil jusqu'au Rio-Negro, et même, par la langue *omagua*, jusque dans le pays de Quito. Il y a de l'analogie entre les langues des *Lule* et des *Vilela*, et plus encore entre les langues *aymar* et *sapibocona*, qui ont notamment presque les mêmes mots de nombres. La langue *quichua*, la principale du Pérou, partage également avec celles-là plusieurs mots de nombres, sans parler des analogies particulières qu'elle présente avec d'autres langues du voisinage. L'idiome des *Maypures* est étroitement lié avec les idiomes *guaypunavi* et *caveri*; il tient aussi beaucoup de l'*avanais*, et il a donné naissance au maypure propre, au parène, au chirupa et à plusieurs autres qu'on parle autour du Rio-Negro, du haut Orénoque et du Marañon. Les *Caraïbes*, après avoir exterminé, dans le XVIe siècle, les *Cabres*, étendirent leur langue avec leur empire depuis l'équateur jusqu'aux îles Vierges. Au moyen de la langue *galibi*, un missionnaire assure qu'il pouvait communiquer avec tous les naturels de cette côte, les Cumangoles seuls exceptés. Gily considère la langue caraïbe comme la langue mère de vingt autres, et particulièrement de la langue *tamanaca*, dans laquelle il pouvait se faire comprendre presque partout sur le bas Orénoque. La langue *saliva* est la mère des idiomes ature, piaroa et quaqua, et le *taparita* descend de l'*otomaca*.

Dans l'Amérique septentrionale, la langue des *Aztèques* s'étend depuis le lac de Nicaragua jusqu'au 37° degré, sur une longueur de 1 600 kilomètres. Elle est moins sonore, mais aussi riche que celle des Incas. Le son *tl* qui, dans l'aztèque, n'est joint qu'aux noms, se retrouve dans l'idiome de Noutka, même comme finale des verbes. L'idiome de Cora a les principales formes du verbe pareilles aux conjugaisons aztèques, et les mots offrent quelques rapports. Après la langue mexicaine ou aztèque, celle des *Otomites* est la langue la plus générale du Mexique. Mais à côté de ces deux principales, il y en a, depuis l'isthme de Darien jusqu'à 23° de latitude, une vingtaine d'autres, dont quatorze ont déjà des grammaires et des dictionnaires assez complets. La plupart de ces langues, loin d'être des dialectes d'une seule, sont au moins aussi différentes les unes des autres que l'est le grec de l'allemand, ou le français du polonais. Ce n'est qu'entre l'idiome huazteque et celui de Yucatan qu'on découvre quelques liaisons.

Le Nouveau-Mexique, la Californie et la côte nord-ouest forment une région où la tradi-

tion mexicaine place l'origine de beaucoup de nations. Les langues de cette région seraient très-intéressantes à connaître; mais à peine en a-t-on une idée obscure. Il y a une grande conformité de langage entre les *Osages*, les *Kansas*, les *Ottos*, les *Missouris* et les *Mahas*. La prononciation gutturale des fiers *Siouxs* est commune aux *Pânis*. La langue des Apaches et des Pânis s'étend depuis la Louisiane jusqu'à la mer de Californie. Les *Esleines* et les *Ransienes*, dans la Californie, parlent aussi un idiome très-répandu, mais différent des précédents.

Les *Tancards*, sur les bords de la rivière Rouge, ont un certain gloussement, et la langue si pauvre, qu'ils parlent moitié par signes.

Dans les provinces méridionales des États-Unis, il y a des rapports immédiats entre les idiomes des *Chactas* et des *Chickasas*, qui ont en outre quelque air de parenté avec celui des *Chérokis*. Les *Creeks* ou *Machicouqués* et les *Cahâbas* en ont emprunté des mots. Plus au nord, la langue des *Iroquois*, ou des *Six-Nations*, a formé les dialectes des *Sénécas*, des *Mohawks*, des *Onondagas*, des *Cayugas*, des *Tuscaroras*, des *Cochnewagoes*, des *Wyandots* et des *Oneidas*. On a remarqué l'idiome à part des *Nadowessies*, autrefois nombreux. Des dialectes de la langue *chippeouay* se sont retrouvés chez les *Penobscots*, les *Mohicans*, les *Minsis*, les *Narragansets*, les *Naticks*, les *Algonquins* et les *Knistinaux*. Les *Miamis*, avec lesquels Charlevoix classe les *Illinois*, en ont emprunté des mots et des formes. Enfin, sur les confins des Knistinaux, dans le nord le plus reculé, sont les *Esquimaux*, dont l'idiome s'étend depuis le Groenland jusqu'à Ounalachka; le langage des îles Aléoutiennes paraît même offrir des ressemblances intimes avec les dialectes esquimaux, comme ceux-ci en offrent avec le samoïède et l'ostiak. Au milieu de cette zone de nations polaires, semblables par le langage comme par le teint et les formes, nous voyons les habitants des côtes américaines du détroit de Beering constituer avec les Tchouktchi, en Asie, une famille isolée, distinguée par un idiome particulier, par une taille plus avantageuse, et probablement originaire du nouveau continent.

Ce grand nombre d'idiomes prouve que la plupart des tribus américaines ont longtemps vécu dans l'isolement sauvage où elles croupissent encore. La famille ou la tribu qui erre dans les forêts à la poursuite des animaux et toujours armée contre d'autres familles, d'autres tribus qu'elle redoute, se crée nécessairement des mots d'ordre, des paroles de ralliement, enfin un argot de guerre, qui sert à la garantir de surprises et de trahisons. Ainsi, les *Ménomènes* (Menomenies) parlent un langage singulier, qu'aucun blanc n'a jamais pu apprendre; mais tous comprennent l'algonquin, et s'en servent dans les négociations.

Mais quelques langues américaines présentent d'un autre côté une composition si artificielle, si ingénieuse, que la pensée en rapporte nécessairement l'invention à quelque nation anciennement civilisée; je ne dis pas civilisée à la manière des modernes, mais comme l'étaient les Grecs d'Homère, ayant des idées morales développées, des sentiments exaltés, une imagination vive et ornée, enfin assez de loisir et de tranquillité pour se livrer à des méditations, pour se créer des abstractions.

C'est principalement sur la formation du *verbe* que les inventeurs des langues américaines ont exercé leur génie. Presque dans tous les idiomes, la conjugaison de cette partie du discours tend à marquer, par des inflexions particulières, chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les êtres qui l'environnent, en général, les circonstances où il se trouve placé. C'est ainsi que toutes les personnes des verbes sont susceptibles de prendre des formes particulières, à l'effet de rendre les accusatifs pronominaux qui peuvent s'y rattacher comme idée accessoire, non-seulement dans les langues quichua et chilienne, qui diffèrent totalement l'une de l'autre, mais encore dans le mexicain, le cora, le totonaca, le natiquam, le chippeouay-delawarien et le groenlandais.

Ce merveilleux accord dans un mode particulier de former les conjugaisons d'un bout de l'Amérique à l'autre favorise singulièrement la supposition d'un peuple primitif, souche commune des nations américaines indigènes. Mais lorsqu'on sait que des formes à peu près semblables existent dans la langue du Congo et dans la langue basque, qui, d'ailleurs, n'ont aucun rapport, ni entre elles, ni avec les idiomes américains, on est forcé de chercher l'origine de toutes ces analogies dans la nature générale de l'esprit humain.

D'autres finesses grammaticales achèvent l'étonnement que nous inspirent les langues américaines.

Dans les diverses formes des idiomes du Groenland, du Brésil et des *Bétoï*, la conjugaison est autre lorsqu'on parle négativement; le signe de négation est intercalé dans le moscan et l'araonak aussi bien que dans la langue turque. Dans toutes les langues américaines, les pronoms possessifs sont formés de sons annexés aux substantifs, soit au commencement, soit à la fin, et qui diffèrent des pronoms personnels. Les idiomes guarani, brésilien, chiquito, quichua, tagalien et mandchou ont un pronom pluriel de première personne, *nous*, excluant le tiers auquel on adresse la parole, et un autre qui comprend ce tiers dans le discours. L'idiome tamanaca se distingue des autres branches de la même langue par une richesse extraordinaire en formes indicatives du temps. Dans le même idiome et dans ceux des Guaicures et des Huaztèques, ainsi que dans le hongrois, les verbes neutres ont des inflexions particulières. Dans les idiomes araonak et abipon, de même que dans les langues basque et phénicienne, toutes les personnes des verbes, à l'exception de la troisième, sont marquées par des préfixes pronominales. L'idiome bétoï se distingue par des terminaisons de genre, exprimées par *os*, qui manquent à toutes les autres langues d'Amérique.

Si l'histoire des langues américaines ne nous conduit qu'à des conjectures vagues, les traditions, les monuments, les mœurs, les usages nous fourniront-ils des lumières plus positives?

Lorsque les Européens firent la conquête du Nouveau-Monde, la civilisation était concentrée dans quelques parties de la grande chaîne de plateaux et de montagnes. L'Anahuac renfermait le despotique Etat de Mexico ou Tenochtitlan, avec ses temples arrosés de sang humain, et Tlascala, peuplé de républicains non moins superstitieux. Les *Zaques*, espèce de pontifes-rois, gouvernaient du sein de la cité de Cundinamarca les montagnes de la Terre-Ferme, tandis que les fils du Soleil régnaient sur les vallées élevées de Quito et de Cuzco. Entre ces limites, le voyageur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains et d'hôtelleries publiques. Parmi ces monuments, les *teocalli* des Mexicains rappellent seuls une origine asiatique : ce sont des pyramides, environnées de pyramides plus petites, comme le sont les temples pyramidaux de l'empire Birman et du royaume de Siam.

D'autres monuments ne nous parlent qu'un langage absolument inintelligible. Les figures, probablement hiéroglyphiques, d'animaux et d'instruments gravées sur les rochers de syénite voisins du Cassiquiare, les camps ou forts carrés découverts sur les bords de l'Ohio, ne nous fournissent aucun indice.

On cite encore des monuments d'une nature très-douteuse. Les peintures des Toltèques, anciens conquérants du Mexique, indiquaient d'une manière claire, nous dit-on, le passage d'un grand bras de mer; assertion qui, après la disparition des preuves, doit inspirer peu de confiance. Les peintures mexicaines existantes ont un caractère si obscur et si vague, qu'il serait bien téméraire de les considérer comme des monuments historiques.

Les mœurs et les usages dépendent trop des qualités générales de l'esprit humain et des circonstances communes à plusieurs peuples, pour pouvoir servir de base à une hypothèse historique. Les peuples chasseurs, les peuples pêcheurs ont nécessairement la même manière de vivre. Que les Toungouses mangent la viande crue et seulement desséchée par la fumée; qu'ils mettent de la vanité à pointiller sur les joues de leurs enfants des lignes et des figures en bleu ou en noir; qu'ils reconnaissent la trace de leur gibier au moindre brin d'herbe courbé; ce sont là des traits communs à tous les hommes nés et élevés dans les mêmes circonstances. Il est sans doute un peu plus remarquable de voir les femmes toungouses et américaines s'accorder dans l'usage de coucher leurs enfants tout nus dans un tas de bois pourri et réduit en poudre; cependant, les mêmes besoins et les mêmes localités expliqueraient encore cette ressemblance. Il est aussi digne de remarque que les anciens Scythes aient eu, comme les Américains, l'usage de *scalper*, ou d'enlever à leurs ennemis la peau de la tête avec les cheveux, quoique sans doute la férocité ait partout inspiré à l'homme des excès semblables. Un certain nombre d'analogies plus importantes rattache le système religieux et astronomique des Mexicains et des Péruviens à ceux de l'Asie. Dans le calendrier

des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tatares, les mois sont désignés sous les noms d'animaux. Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois; les Incas, à l'instar des empereurs de la Chine, labouraient de leur propre main une certaine étendue de terrain. Les hiéroglyphes et les cordelettes en usage chez les anciens Chinois rappellent d'une manière frappante l'écriture figurée des Mexicains, et les *quipos* du Pérou. Enfin, tout le système politique des *Incas* péruviens et des *Zaques* de Cundinamarca était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique dans la personne d'un dieu incarné.

Sans attacher à ces analogies une importance décisive, on peut dire que l'Amérique, dans ses mœurs comme dans ses langues, montre l'empreinte d'anciennes communications avec l'Asie. Mais ces communications ont dû être antérieures au développement des croyances et des mythologies actuellement régnantes parmi les peuples asiatiques. Sans cela, les noms de quelques divinités auraient été transportés d'un continent dans l'autre.

Aucune tradition américaine ne remonte à l'époque infiniment reculée de ces communications. Les peuples de l'Amérique méridionale n'ont presque pas de souvenirs historiques. Les traditions des nations septentrionales se bornent à assigner la région où jaillissent les sources du Missouri, du Rio-Colorado et du Rio-Grande del Norte, comme la patrie d'un très-grand nombre de tribus.

En général, depuis le VIIe jusqu'au XIIIe siècle, la population paraît avoir continuellement reflué vers le sud et vers l'est. C'est des régions situées au nord du Rio-Gila que sortirent ces nations guerrières qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac. Les tableaux hiéroglyphiques des Aztèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre la grande migration des peuples américains. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au Ve siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie dont nous ressentons encore les suites funestes dans plusieurs de nos institutions sociales. Les peuples qui traversèrent le Mexique laissèrent, au contraire, des traces de culture et de civilisation. Les Toltèques y parurent pour la première fois l'an 648, les Chichimèques en 1170, les Nahualtèques l'an 1178, les Acolhues et les Azteques en 1196. Les Toltèques introduisirent la culture du maïs et du coton; ils construisirent des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées. Ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils savaient fondre des métaux et tailler les pierres les plus dures; ils avaient une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. La force de leur gouvernement indiquait qu'ils descendaient d'un peuple qui, lui-même, avait déjà éprouvé de grandes vicissitudes dans son état social. Mais quelle est la source de cette culture? quel est le pays d'où sortirent les Toltèques et les Mexicains?

Les traditions et les hiéroglyphes historiques donnent à la première demeure de ces peuples voyageurs les noms de *Huehuetlapallan*, *Tollan* et *Aztlan*. Rien n'annonce aujourd'hui une ancienne civilisation de l'espèce humaine au nord du Rio-Gila, ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fiedler et Mackenzie; mais sur la côte nord-ouest, entre Nootka et le Cook's Inlet, vers la baie Norfolk et le canal de Cox, les indigènes montrent un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques. Quand on se rappelle les monuments qu'un peuple inconnu a laissés dans la Sibérie méridionale, quand on rapproche les époques de l'apparition des Toltèques et celle des grandes révolutions de l'Asie, lors des premiers mouvements des Hioung-nou ou Turcs, on est tenté de voir dans les premiers conquérants du Mexique une nation civilisée qui avait fui des rives de l'Irtych ou du lac Baïkal, pour se soustraire au joug des hordes barbares du plateau central de l'Asie.

Le grand déplacement des tribus américaines du nord est constaté par d'autres traditions. Tous les indigènes des États-Unis du midi prétendent y être arrivés de l'ouest, en passant le Mississipi.

Les *Chippiouans* ou *Chippewyans* ont seuls des traditions qui paraissent indiquer leur sortie de l'Asie. Ils habitaient, disent-ils, un pays très-reculé vers l'ouest, d'où une nation méchante les chassa; ils traversèrent un long lac, rempli d'îles et de glaçons; l'hiver régnait partout sur leur passage; ils débarquèrent près de la rivière du Cuivre. Ces circonstances ne sau-

raient s'appliquer qu'à une émigration d'une peuplade de Sibérie, qui aurait passé le détroit de Beering. Cependant, la langue des Chippiouans n'offre pas un caractère plus asiatique que les autres idiomes américains. Leur nom ne se retrouve pas plus parmi l'immense nomenclature des tribus asiatiques anciennes et modernes, que celui des Hurons, qu'on a si mal à propos voulu comparer avec les *Huires* de Marco-Polo et les *Huiur* de Carpin, qui ne sont que les Onigours.

En dernière analyse, les traditions, les monuments et les usages comme les idiomes rendent très-probables plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent; mais toutes les circonstances concourent aussi à reculer l'époque de ces événements jusque dans les ténèbres des siècles antérieurs à l'histoire. L'arrivée d'une colonie de Malais, mêlés de Madécasses et d'Africains, est un événement vraisemblable, mais enveloppé d'une obscurité encore plus épaisse. La masse des Américains est indigène.

Après avoir exposé l'ensemble de nos recherches et de nos conjectures sur l'origine des Américains, ce serait fatiguer inutilement nos lecteurs que d'analyser longuement toutes les opinions qu'on a proposées à ce sujet. Il suffit de savoir que tout a été imaginé. La ressource banale de la dispersion des Israélites a été employée par un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels un seul mérite d'être remarqué : c'est l'Anglais Adair qui, avec beaucoup d'érudition, a démontré les ressemblances de mœurs qui existent entre les anciens Hébreux et les peuples de la Floride et des Carolines. Ces ressemblances ne prouvent qu'en général une communication avec l'Asie, et quelques-unes, telles que l'usage de l'exclamation *hallela yah*, paraissent illusoires. Les Égyptiens ont été donnés pour ancêtres aux Mexicains par le savant Huet, par Athanase Kircher et par un érudit américain, Siguenza. Les systèmes astronomiques et chronologiques diffèrent totalement; le style dans l'architecture et la sculpture peut se ressembler chez beaucoup de peuples, et les pyramides d'Anahuac se rapprochent plus de celles de l'Indo-Chine que de celles d'Égypte. Les Chananéens ont été mis en avant par Gomara, d'après de faibles analogies de mœurs, remarquées dans la Terre-Ferme. Beaucoup d'écrivains ont soutenu la réalité des expéditions carthaginoises en Amérique et l'on ne saurait en nier absolument la possibilité. On connaît trop peu la langue de ce fameux peuple, né d'un mélange d'Asiatiques et d'Africains, pour avoir droit de décider qu'il n'existe aucune trace d'une invasion carthaginoise. Nous pouvons, avec plus de certitude, exclure les Celtes, malgré les artifices étymologiques employés pour retrouver des racines celtiques dans l'algonquin. Les anciens Espagnols ont aussi de bien faibles droits; leur navigation était bien bornée. Les Scandinaves ont conservé les preuves historiques de leur navigation au Groenland et à Terre-Neuve; mais elles ne remontent qu'au Xe siècle, et elles prouvent seulement que l'Amérique était déjà peuplée en totalité, argument très-fort pour la haute antiquité des nations américaines. Le célèbre Hugo Grotius a très-maladroitement combiné ce fait historique avec quelques étymologies hasardées, pour attribuer la population de l'Amérique septentrionale aux Norvégiens, qui, hors de l'Islande et du Groenland, n'y ont laissé que de faibles traces.

L'origine purement asiatique a trouvé de nombreux défenseurs. Le savant philologue Brerewood est peut-être le premier qui l'ait proposée. Les historiens espagnols ne l'ont admise qu'en partie.

De Guignes et William Jones conduisent, sans beaucoup de peine, l'un ses Huns et ses Tibétains, l'autre ses Hindous, dans le Nouveau-Monde. Forniel a le premier insisté sur les Japonais, qui, en effet, peuvent réclamer un grand nombre de mots américains. Forster a attaché beaucoup d'importance à la dispersion d'une flotte chinoise, événement trop récent pour pouvoir avoir produit une grande influence sur la population américaine.

Le passage des Asiatiques par le détroit de Beering a été élevé au rang d'une probabilité historique par les recherches de Fischer, de Smith-Barton, de Vater et d'Alexandre de Humboldt. Mais ces savants n'ont jamais soutenu que tous les Américains fussent les descendants des colonies asiatiques.

Une opinion mixte, qui réunit les prétentions des Européens, des Asiatiques, des Africains, et même des Océaniens, a obtenu quelques suffrages de poids. Acosta et Clavigero en paraissent les partisans. Ce dernier insiste avec raison sur la haute antiquité des nations

américaines. L'infatigable philologue Hervas admet aussi l'hypothèse d'une origine mixte. Elle a été savamment développée par George de Horn. Cet écrivain ingénieux exclut de la population de l'Amérique les nègres, dont on n'a trouvé aucune tribu indigène dans le Nouveau-Monde, les Celtes, les Germains et les Scandinaves, parce qu'on n'a vu parmi les Américains ni des cheveux blonds, ni des yeux bleus; les Grecs et les Romains et leurs sujets, à cause de leur timidité comme navigateurs; les Hindous, parce que les mythologies américaines n'offrent aucune trace du dogme de la transmigration des âmes. Il cherche ensuite l'origine primitive des Américains chez les Huns et les Tatares-Kathayens; leur migration lui paraît très-ancienne. Quelques Carthaginois et Phéniciens auraient été jetés sur le rivage occidental du nouveau continent. Plus tard, les Chinois s'y seraient transportés; Facfour, roi de la Chine méridionale, s'y serait enfui pour éviter le joug de Koublaï-Khan; il aurait été suivi de plusieurs centaines de milliers de ses sujets. Manco-Capac serait aussi un prince chinois. Ce système, hasardé lorsqu'il parut, s'accorde avec plusieurs faits postérieurement observés, et que nous avons recueillis; quelque écrivain hardi et peu scrupuleux n'aurait qu'à s'emparer de ces faits, les combiner avec les hypothèses de Horn, et nous donner ainsi l'histoire certaine et véridique des Américains.

Rien n'empêche même qu'un jour l'Amérique, enorgueillie de sa civilisation, ne se dise à son tour le berceau du genre humain. Déjà deux savants des États-Unis (*Bernard Romans* et *Jefferson*) ont soutenu que les tribus du nord de l'Asie pouvaient aussi bien être les descendants des Américains que ceux-ci des premières.

Dans l'état actuel des connaissances, le sage s'arrêtera aux probabilités que nous avons indiquées, sans tenter vainement de les combiner en forme de système.

LIVRE DEUXIÈME.

Recherches sur l'océan Glacial arctique américain. — Région du nord-ouest de l'Amérique. — Russie américaine. — Amérique du nord anglaise, Groenland, Islande, Spitzberg.

Les extrémités de l'Amérique vers le nord, le nord-ouest et le nord-est vont nous occuper; mais ces régions, qu'on pourrait appeler la Sibérie américaine, restent encore en très-grande partie inconnues, après les voyages de Kotzebue, de Wrangel, de Mackenzie, de Hearne, et les expéditions plus récentes des deux Ross, de Parry, de Franklin, de Dease, de Simpson, de Back, de Mac-Clure, de Beechey, de Belcher, de Kennedy, d'Inglefield, de Bellot, de Kane, etc. L'étendue du Groenland, au nord-ouest comme au nord-est, a échappé aux recherches persévérantes des missionnaires danois et des navigateurs; seulement, on sait que les Groenlandais ont communiqué avec des tribus de leur race, à l'ouest de la mer de Baffin.

L'immortel Cook, après avoir exploré de nouveau le détroit de Beering, se vit bientôt arrêté par des glaces qui unissaient les deux continents. Sarytchev assure que ces glaces y restent perpétuellement, ou que du moins leur disparition est un cas extraordinaire qui ne se présente qu'une fois en cent ans.

Quelle difficulté de pénétrer dans ces asiles de l'hiver, dans ces régions affreuses où le soleil, de ses rayons obliques, éclaire inutilement des champs éternellement stériles, des plaines tapissées d'une triste mousse, des vallées où jamais l'écho ne répéta le gazouillement d'un oiseau, lieux où la nature voit mourir son influence vivifiante et terminer son vaste empire !

On a parlé beaucoup de la découverte d'une relation d'un prétendu voyage maritime autour des extrémités septentrionales de l'Amérique, rédigée par Maldonado-Ferrer, et que ce navigateur se donne pour avoir exécuté en 1588. Ce mémoire, retrouvé dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, et dont la publication est due au zèle du savant Amoretti, est adressé à la cour royale de Lisbonne : l'auteur expose d'abord fort au long les grands avantages commerciaux de ce nouveau passage, et la nécessité de l'occuper militairement; il donne ensuite des renseignements sur la route et sur son prétendu voyage; et il termine par le projet d'une expédition à y faire (1).

(1) Sans entrer dans le détail des contradictions qui résultent d'un examen des calculs de Maldonado et de la confrontation des deux traductions de l'original espagnol, publiées par Amoretti, l'une en italien, l'autre en français, nous nous bornerons à faire observer ici

Ces prétendues navigations de Maldonado-Ferrer ont été réfutées, suivant nous, victorieusement, et les découvertes récentes ne coïncident pas avec elles, ni pour les positions, ni pour les détails physiques (1).

En réfléchissant sur la nature de l'océan Glacial, il est difficile de croire que les

qu'en traçant sa marche sur la carte moderne, la première partie inconnue de la route passe par un soi-disant *détroit de Labrador*, long de 280 ou 290 milles, et qui occuperait dans toute son étendue les terres situées à l'occident du détroit de Davis et de la mer de Baffin; la deuxième comprend la navigation en *haute mer* de 350 milles, en descendant depuis 75 degrés de latitude, jusqu'à 71 degrés aux environs du cap des Glaces, au delà duquel ne purent avancer Cook et King en venant du sud; la troisième partie de sa route le conduit à travers une partie du continent actuel de l'Asie, au *détroit d'Anian*, que, d'après ses déterminations, il faudrait chercher dans la Tatarie, à 60 milles à l'ouest d'Okhotsk; dans la quatrième, il prolonge la *côte d'Amérique*, entièrement *unie et déserte;* mais, selon les cartes, il aurait traversé les monts Stanovoï au pays des Toungouses; dans la cinquième, enfin, il reconnaît une grande côte élevée, qui, d'après sa position, ne pourrait être que celle du lac Baïkal. Veut-on admettre fort inutilement que Maldonado s'est trompé sur les longitudes, et que son détroit d'Anian soit en effet celui que nous connaissons sous le nom de Beering? Les difficultés sont les mêmes, puisqu'alors Maldonado aurait passé par-dessus la presqu'île d'Alaska, ou bien se serait trouvé au milieu des îles Aléoutiennes, sans rien apercevoir. D'ailleurs, le détroit d'Anian de Maldonado ne ressemble en rien à celui de Beering, il est bien plutôt calqué sur celui de Magellan. Il prétend avoir parcouru cette route qui, selon sa propre estimation, est de plus de 1 700 milles géographiques, deux fois dans le courant d'un été, sans y rencontrer des glaces, des phoques, des ours blancs, ni rien, en général, qui soit particulier à la zone boréale; mais il nous parle d'une digue haute d'un mètre ou davantage, faite avec des coquilles d'œufs; il a vu de beaux arbres qui conservent leurs fruits toute l'année; il a trouvé des *litchis*, fruit de la Chine, de la vigne sauvage, et diverses sortes de gibier des climats tempérés, notamment une espèce de cochon qui a le nombril sur le dos, et des écrevisses longues d'un pied et demi; enfin, il a rencontré un vaisseau *russe* ou *anséatique* de 800 tonneaux, allant à Arkhangel! Voilà les merveilles que Maldonado nous raconte avec une quantité d'autres. On doit être curieux de connaître ce personnage. Malheureusement tout ce que l'on en sait se réduit à deux notes, l'une extraite de la bibliothèque espagnole de N. Antonio, d'après laquelle c'était un ancien militaire, très-instruit dans la navigation et dans la géographie, auteur d'un ouvrage intitulé l'*Image du Monde*, et d'une Histoire de la découverte du détroit d'Anian; l'autre, extraite de la bibliothèque indienne d'Antonio de Léon, dont il résulte que Maldonado avait entraîné le conseil des Indes dans de grandes dépenses, par la vaine promesse d'inventer une boussole non sujette aux inconvénients de la déclinaison, et une méthode pour déterminer la longitude en mer.

Dans le trentième paragraphe de son projet d'expédition, Maldonado dit avoir été guidé, pendant son voyage, par une bonne relation de Jean Martinez, pilote portugais, natif des Algarves, mais que personne ne connaît. Il paraît donc très-probable que ce faiseur de projets a eu sous les yeux quelques relations inconnues sur les navigations des Portugais au détroit d'Hudson, nommé détroit d'Anian par Cortéréal. Il aura combiné ces notions avec quelques données empruntées aux Japonais sur la mer d'Okhotsk. De là, cette combinaison de positions impossibles à admettre, et cette réunion de caractères physiques appartenant à des climats différents. La relation de Maldonado n'est plus qu'une curiosité bibliographique. Ce sont ces sortes de contes qui ont fait écrire à Baffin, après avoir exploré avec le plus grand soin, en 1615 et 1616, toutes les côtes de la mer qui porte son nom : « Les Espagnols, vains et jaloux, ne se seraient point avisés de répandre tant de *fausses cartes* et de *journaux imaginaires*, si, persuadés de l'existence d'un passage nord-ouest, ils n'avaient voulu enlever d'avance la gloire de la découverte à l'homme courageux qui y pénétrerait le premier. »

(1) Cependant M. Lapie a publié en 1821, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, un mémoire savant et curieux, contraire à cette opinion.

navigateurs puissent jamais en explorer l'étendue; il est certain que les détroits qu'on peut y découvrir encore ne serviront pas à la navigation ordinaire, à cause des glaces qui embarrassent ces mers.

Partout les voyageurs ont rencontré des glaces fixes qui les arrêtaient, ou des glaces mobiles qui, menaçant de les enfermer, faisaient reculer leur courage. On a souvent pris des glaces fixes, hautes de 150 à 200 mètres, pour des îles véritables. Assez souvent les glaces flottantes sont chargées de grosses pierres et d'arbres déracinés qui produisent l'illusion d'une terre semée de végétaux. On a vu des îles de glace se fixer. Les glaces mobiles présentent les plus grands dangers. Le choc de ces masses produit un craquement épouvantable, qui annonce au navigateur avec quelle facilité son vaisseau serait brisé, s'il se trouvait entre deux de ces îles flottantes. Souvent les bois que roule cette mer s'enflamment par le frottement violent que le mouvement des glaces leur fait éprouver; la flamme et la fumée s'élèvent du sein de l'hiver éternel. Ces bois flottants se trouvent très-souvent brûlés aux deux extrémités.

Dans l'hiver, l'intensité du froid fait continuellement fendre les montagnes de glaces; on n'entend à chaque moment que les explosions de ces masses, qui s'ouvrent en crevasses énormes. Au printemps, le mouvement des glaces consiste plus souvent encore dans un simple renversement des masses qui perdent leur équilibre, parce qu'une partie s'est dissoute plus tôt que l'autre. Les brouillards qui enveloppent les glaces fondantes sont si épais, que d'une extrémité d'une frégate on n'en aperçoit pas l'autre. Dans toutes les saisons, la glace cassée et accumulée dans les passages ou les golfes arrête également et le piéton qu'elle engloutirait et le vaisseau dont elle paralyse le mouvement.

Les glaces marines ne présentent pas des plaines continuelles; renversées et accumulées de mille manières, elles offrent souvent l'aspect de châteaux de cristal en ruines, de pyramides et d'obélisques brisés, d'arcades et de voûtes suspendues en l'air; souvent aussi des crevasses larges et profondes exigeraient, pour être franchies, des moyens dont le voyageur ne pourrait être muni.

Qu'il serait pourtant beau de visiter ces régions que jamais ne foula le pied de l'homme! Qu'un jour et une nuit du pôle seraient riches en observations curieuses! Mais ce n'est pas le lieu d'indiquer des combinaisons pour l'exécution d'un semblable voyage.

Nous avons, dans l'histoire des découvertes géographiques (1), signalé les efforts tentés pour parcourir l'océan Glacial, et nommé les explorateurs courageux qui, jusqu'à Kane, ont visité ces âpres régions. Nous renvoyons à cette esquisse historique. Réunissons seulement ici, en forme descriptive, les observations déjà recueillies.

La *région du nord-ouest de l'Amérique*, la première que nous décrirons, s'étend le long du détroit de Beering et se prolonge par la presqu'île d'Alaska et une longue chaîne d'îles, jusque vers les terres asiatiques, en face de la péninsule du Kamtchatka, en fermant au sud la *mer de Beering*. Toute cette région porte aussi le nom d'*Amérique russe* ou de *Russie américaine*.

(1) Histoire de la Géographie, t. I, livres 21e, 22e et 23e.

C'est un espace de 1 245 000 kilomètres carrés, borné au nord par l'océan Glacial, où son point le plus boréal est le cap Barrow ou Nord; au sud par le Grand océan; à l'est par les possessions anglaises (1). Ses côtes occidentales sont découpées par la baie *Kotzebue*, le port *Clarence*, les baies *Norton* et *Bristol*; ses côtes méridionales, par d'innombrables bras de mer, dont l'*Entrée de Cook* est le plus considérable. Deux grands fleuves, le *Kvikhpakh* et le *Kouskokvim*, débouchent, sur la côte occidentale, dans la mer de Beering; sur la côte méridionale, se termine l'*Athna*, ou fleuve de *Cuivre*, dont on ne connaît nullement le cours supérieur. Vers la côte nord, coule le grand fleuve *Colville*, qui n'est peut-être que la partie inférieure d'un cours d'eau considérable, qu'on signale dans l'intérieur sous le nom de *Youcon* ou *Youkchana*.

Le *détroit de Beering*, resserré entre le cap Occidental ou du Prince de Galles, en Amérique, et le cap Oriental, en Asie, a 90 kilomètres de largeur. Vers le milieu de ce détroit, les eaux ont environ trente brasses de profondeur. Il fait communiquer l'océan Glacial avec la *mer de Beering*. Cette mer s'ouvre, d'un autre côté, sur le Grand océan, par ce que l'on appelle la *Grande-Porte*, espace qui sépare l'île de Cuivre des îles Aléoutiennes.

On divise ces îles en plusieurs groupes : les *Chao* ou les *Aléoutiennes* proprement dites; les *Negho* ou les îles *Andréanov*, et les *Lisii* ou les îles des *Renards*. On y place encore ordinairement l'île Kadiak, l'île Afognak et quelques autres, situées au sud de la presqu'île d'Alaska; mais il paraît préférable d'en faire un archipel à part, que, d'après le peuple qui l'habite, on appellera archipel *Koniaghi*.

Elles présentent, sans ces dernières, une seule et unique chaîne, ressemblant aux piles d'un immense pont qu'on aurait voulu jeter de continent en continent. Elles décrivent, entre le Kamtchatka, en Asie, et le promontoire d'Alaska,

(1) D'après le traité conclu entre la Russie et l'Angleterre, le 16 (28) février 1825, les limites des possessions anglaises et russes dans la Russie septentrionale ont été fixées ainsi qu'il suit :

« *Art.* 3 La ligne de démarcation entre les possessions anglaises et russes sur la côte du continent et les îles américaines situées au nord-ouest sera tracée ainsi qu'il suit : Partant du point le plus méridional de l'île appelée *l'île du Prince de Galles*, lequel point gît sous le parallèle de 54° 40′ de latitude nord, et entre le 131e et le 133e de longitude ouest du méridien de Greenwich, ladite ligne montera au nord, longeant le canal appelé le canal de *Portland*, jusqu'à la pointe du continent, où elle touche le 56e degré de latitude nord. De ce dernier point, la ligne de démarcation suivra le sommet des montagnes situées parallèlement à la côte, jusqu'au point d'intersection du 141e ouest du même méridien. Et enfin, dudit point d'intersection, ladite ligne méridienne du 141e degré, dans sa prolongation jusqu'à la mer Glaciale, formera la limite entre les possessions russes et anglaises sur le continent d'Amérique, côte nord-ouest.

Art 4. Relativement à la ligne de démarcation tracée dans l'article précédent, il est entendu : 1° que l'île appelée île du Prince de Galles appartiendra entièrement à la Russie; 2° que partout où le sommet des montagnes qui s'étendent dans une direction parallèle à la côte depuis le 56e degré de latitude nord jusqu'au point d'intersection du 141e degré de longitude ouest, se trouvera être à la distance de plus de 10 lieues marines de l'océan, la limite entre les possessions anglaises et la ligne de côtes qui doit appartenir à la Russie (comme il est dit ci-dessus) sera formée par une ligne parallèle aux sinuosités de la côte, et qui n'en excédera jamais la distance de 10 lieues marines.

en Amérique, un arc de cercle qui joint presque ces deux terres ensemble. On y en distingue douze principales, accompagnées d'un très-grand nombre d'autres petites îles et de rochers. L'île de *Cuivre* et celle de *Beering* se trouvent un peu détachées des autres, et rapprochées de la presqu'île de Kamtchatka. Aussi les avons-nous décrites à la suite de la Sibérie.

Les îles Aléoutiennes proprement dites sont *Attou, Agattou* et *Simitchi*. Le groupe Andréanov comprend *Bouldyr, Kiska, Kriseï* ou l'île des *Rats, Amtchitka, Semisopotchnoï, Anangousikh* ou *Goriéloï, Tannaga, Kanaga, Bobrovoï, Adakh, Atkha*, qui compte plusieurs volcans, *Sitkhin, Tagalakh, Amlia, Sigouam*.

Les îles des Renards (Ostrova Lisii), les plus orientales de l'archipel, sont *Oumnak, Ounalachka, Akoutan, Akoun, Ounimak, Sannakh, Ounga* et *Naga* (ces deux dernières comprises sous le nom de *Choumaghin*).

Les Choumaghin renferment beaucoup de loutres. Elles furent découvertes en 1741 par le capitaine Beering, qui leur donna le nom d'un de ses matelots, enterré dans l'une des îles du groupe.

Toutes ces îles sont volcaniques. Le nombre des volcans qu'elles renferment est de 24.

La population de tout l'archipel compte 9 à 10 000 habitants. Les hommes les plus robustes et les plus agiles sont employés par les chasseurs russes. Ces peuples étaient autrefois beaucoup plus nombreux; ils avaient des chefs, un gouvernement particulier et une religion nationale; mais les Russes ont anéanti leur population avec leurs mœurs, leurs coutumes et leur liberté.

L'île qui paraît posséder le plus grand nombre d'habitants est *Ounalachka*. C'est un assemblage de montagnes arides, dont la plus considérable, appelée le pic *Makouchin*, élevé de plus de 2 000 mètres, est un volcan qui fume continuellement; on y remarque aussi l'*Agaghin*, qui a eu de violentes éruptions. Les vallées de cette île sont arrosées par de nombreux ruisseaux et offrent d'excellents pâturages. Des renards, des souris à courte queue et des castors sont presque les seuls mammifères que l'on y trouve.

Les insulaires sont d'une taille médiocre; leur teint est brun. Ils ont le visage rond, le nez petit, les yeux noirs. Leurs cheveux, également noirs, sont rudes et très-forts. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. En général, ils se percent la lèvre inférieure, ainsi que le cartilage qui sépare les narines, et y portent, comme ornements, de petits os façonnés ou de la verroterie. Les femmes ont des formes arrondies, sans être jolies; elles se tatouent le menton, les bras, les joues; douces et industrieuses, elles fabriquent avec beaucoup d'art des nattes et des corbeilles. De leurs nattes, elles font des rideaux, des siéges, des lits. Leurs robes de peau d'ours ont le poil en dehors. Les baïdares ou pirogues d'Ounalachka sont travaillées avec art; leurs formes sont pittoresques; à travers la peau transparente dont elles sont couvertes, on aperçoit les rameurs et tous leurs mouvements. Ces insulaires sont voués à des superstitions qui paraissent se rapprocher du chamanisme. Ils n'ont point de cérémonie de mariage. Quand ils veulent une femme, ils l'achètent du père et de la mère, et ils en prennent autant qu'ils en peuvent nourrir. S'ils se repentent de leur acqui-

sition, ils rendent la femme à ses parents, qui alors sont obligés de restituer une partie du prix. Les peuples de cet archipel ne paraissent pas entièrement exempts d'un amour contre nature. Ils rendent des honneurs aux morts et embaument leurs corps. Une mère garde ainsi souvent son enfant privé de vie avant de le confier à la terre. Les restes mortels des chefs et des hommes riches ne sont pas du tout enterrés; suspendus dans des hamacs, l'air les consume lentement. La langue des Aléoutes, différente de celle du Kamtchatka, paraît avoir quelque analogie avec les idiomes de Yéso et des îles Kouriles. Dans l'île d'*Oumnak,* la plus voisine du continent, les Russes ont un monastère, une petite garnison et un chantier de construction.

Oumnak renferme trois ou quatre volcans actifs; celui du centre a vers sa base des sources d'eau chaude, dans lesquelles les habitants font cuire leur viande et leur poisson.

Ounimak renferme trois montagnes volcaniques, dont l'une, l'*Agaïédam,* jette continuellement de la fumée.

Le climat des îles Aléoutiennes est plus désagréable par l'humidité que par la rigueur du froid. La neige, très-abondante, ne disparaît qu'au mois de mai. Presque toutes ces îles présentent des montagnes très élevées, composées de jaspe, de trachyte et de porphyre en partie vert et rouge, mais en général jaune, avec des veines de pierre transparente, semblable à la chalcédoine.

Les seuls quadrupèdes de ces îles sont les renards et les souris; parmi les oiseaux, on remarque des canards, des perdrix, des sarcelles, des cormorans, des mouettes et des aigles.

Les îles les plus rapprochées de l'Amérique produisent des pins, des mélèzes, des chênes. Les îles occidentales n'ont que des saules rabougris. La verdure a beaucoup d'éclat. Les montagnes produisent des mûres de buisson, et les vallées, des framboises sauvages blanches et d'un goût fade.

L'île de *Kadiak* ou *Kodiak,* appelée aussi *Kikhtak,* est montueuse et entrecoupée de vallées. Ses habitants, qui s'appellent *Koniaghi,* sont au nombre de 3 à 4 000, sans compter les Russes, qui ont fixé ici un de leurs principaux établissements. Les habitations des insulaires de Kadiak, moins enfoncées que celles des Aléoutes, sont à moitié cavernes et à moitié cabanes; on y a même introduit le luxe d'une ouverture pour la sortie de la fumée. Les femmes sont idolâtres de leurs enfants. Quelques-unes les élèvent d'une manière très-efféminée. Elles souffrent que les chefs les choisissent pour objets d'un goût dépravé. Ces jeunes gens sont alors vêtus comme des femmes, et on leur apprend à s'occuper de tous les travaux du ménage.

Les productions végétales de l'île de Kadiak sont le sureau, une immense quantité de framboisiers et de groseilliers, beaucoup de racines, qui, avec le poisson, servent à la nourriture des habitants; dans l'intérieur de l'île, les pins forment de très-grandes forêts et fournissent d'excellent bois de construction.

L'établissement de Kadiak porte le nom de Saint-Paul et a un bon port.

Font encore partie de la Russie américaine les archipels du *Prince de Galles* ou *Thliabakh,* du *Duc d'York* et du *Roi George III* ou *Thlinkithi* (nom qui est dû aux habitants), l'île de l'*Amirauté* ou *Khoutznou.* C'est à l'île *Sitka* ou

Baranov, une des îles du Roi George III, que se trouve la *Nouvelle-Arkhangel*, capitale des possessions russes d'Amérique.

Un climat moins rigoureux que dans la plupart des autres parties de la Russie américaine y laisse croître avec vigueur le pin, le cèdre américain et plusieurs autres arbres. On y cueille des baies d'un excellent goût; le poisson y est abondant et délicieux. Le seigle et l'orge y ont réussi.

La Nouvelle-Arkhangel a 2 500 habitants, un port abrité de tous les vents, un chantier de construction pour les navires, un hôpital, un hôtel destiné au gouverneur, une citadelle, des casernes, une riche bibliothèque composée des meilleurs ouvrages russes et étrangers; une collection d'objets rares. C'est la résidence de l'évêque de l'Église grecque. On y fait un commerce considérable de fourrures. L'archipel du Roi George III comprend encore l'île *Tchitchagov*.

L'île *Nounivok* et les îles *Pribylov*, dans la mer de Beering, sont d'autres dépendances de la Russie américaine.

Les navigateurs anglais ont nommé *Nouveau-Cornouailles* le territoire continental qui s'étend du 54e au 57e parallèle, et *Nouveau-Norfolk*, celui qui s'élève ensuite jusqu'au 60e parallèle. Le Nouveau-Cornouailles présente, dans l'intérieur, des montagnes couvertes de glaces et de neiges qui ne paraissent jamais se fondre. Plus près de la mer, le climat, plus doux, permet aux forêts de pins de revêtir les rochers, d'ailleurs nus et escarpés. Les framboisiers, les cornouillers, les groseilliers, la plante dite *thé de Labrador* y abondent. On y a découvert des sources chaudes, une île entière d'ardoises et un rocher assez curieux par sa forme d'obélisque, surnommé la *Nouvelle-Eddystone*. Le bois flottant se trouve en grande abondance sur plusieurs parties de cette côte.

Parmi les îles des côtes du Nouveau Cornouailles, se trouve celle de *Revilla-Gigedo*, qu'il ne faut pas confondre avec d'autres du même nom, que nous verrons au sud de la Californie.

Dans l'archipel du Roi George III et l'île de l'Amirauté, le sol, quoique rocailleux, présente plusieurs crevasses, lisières et petites plaines, où s'élèvent de superbes forêts de pins et d'autres arbres de haute futaie; on n'y voit nulle part des glaces éternelles.

Les habitants de la baie de *Tchinkitané*, appelée par les Anglais baie de *Norfolk*, dans l'archipel du Roi George III, ont des cheveux rudes qui les rapprochent des tribus plus septentrionales et de la race des Esquimaux. Les jeunes gens s'arrachent la barbe, les vieux la laissent croître. Les femmes portent un ornement bizarre qui leur donne l'air d'avoir deux bouches, et qui consiste dans un petit morceau de bois qu'elles font entrer de force dans les chairs, au-dessous de la lèvre inférieure. Ces peuples montrent beaucoup d'adresse dans leur manière de faire le commerce, et beaucoup de courage dans leur pêche de la baleine; leur tannerie, leur sculpture, leur peinture et leurs autres arts annoncent un peuple intelligent et industrieux. Ils conservent la tête des morts dans des espèces de sarcophages qui sont ornés de pierres polies.

La partie du continent comprise sous le nom de Russie américaine, et dont la souveraineté est acquise à la cour de Russie comme celle d'une terre découverte et occupée en premier lieu par des sujets russes, présente de toutes parts les as-

pects les plus sauvages et les plus sombres. Au-dessus d'une rangée de collines couvertes de pins et de bouleaux, s'élèvent des montagnes nues, couronnées d'énormes masses de glace, qui souvent s'en détachent et roulent avec un fracas épouvantable vers les vallées qu'elles remplissent, ou jusque dans les rivières et les baies où, restant sans fondre, elles forment autant de rivages de cristal. Lorsqu'une semblable masse tombe, les forêts s'écroulent déracinées et dispersées au loin; les échos des rivages en retentissent comme d'un coup de tonnerre; la mer s'en émeut, les vaisseaux éprouvent une secousse violente, et le navigateur effrayé voit se renouveler, presque au milieu de la mer, les scènes terribles qui semblaient réservées aux régions alpines. Entre le pied de ces montagnes et la mer, s'étend une lisière de terres basses; leur sol est presque partout noir et marécageux. Ce terrain n'est propre à produire que des mousses grossières, mais très-variées, des gramens très-courts, des vaciets et quelques autres petites plantes. Quelques-uns de ces marais, suspendus sur les flancs des collines, retiennent l'eau comme des éponges; leur verdure les fait prendre pour un terrain solide; mais, en voulant y passer, on y enfonce jusqu'à mi-jambe. Les pins grandissent pourtant sur ces sombres rochers. Après les pins, l'espèce la plus répandue est celle des aunes. En beaucoup d'endroits, l'on ne voit que des arbres nains et des arbrisseaux. Sur aucune côte connue, l'on n'a remarqué d'aussi rapides envahissements de la mer sur la terre. Des troncs d'arbres qui avaient été coupés par des navigateurs européens ont été retrouvés et reconnus après un laps d'une dizaine d'années; ces troncs se trouvent enfoncés dans l'eau avec les terrains qui les portaient.

Les habitants de la côte du détroit de Beering paraissent être de la même race que les Tchouktchi, sur la côte opposée d'Asie, quoiqu'ils leur fassent, dit-on, la guerre. Leurs hameaux, plus nombreux qu'on ne le supposerait dans un semblable climat, sont situés le long des rivages de la mer.

La *péninsule d'Alaska* ou *Aliaska*, au sud de la mer de Beering, n'a pas moins de 900 kil. de longueur, sur une largeur de 40 à 50. Elle est couverte de montagnes, dont quelques-unes sont des volcans.

Les *Koniaghi* habitent la partie orientale de la péninsule d'Alaska, presque isolée du continent par le *lac Iliamna*, et séparée de l'île de Kadiak par le détroit de *Chélékhov*. Les *Kénaïtz* sont leurs voisins à l'orient. Ceux-ci ont donné leur nom à la presqu'île de *Kénaï*, qu'ils habitent, et au *golfe de Kénaï*, que les Anglais ont désigné sous le nom d'*Entrée de Cook* (*Cook's Inlet*). Plus à l'est, demeurent les *Tchougatchi*, peuplade d'une taille avantageuse, et qui parle un idiome rapproché de celui des Tchouktchi. La baie remplie d'îles qui a été appelée *baie du Prince-William* par les Anglais, porte sur les cartes russes le nom de *baie de Tchougatsk*. Une rivière sépare cette tribu de celle des *Ougalenzi*, voisins du célèbre *mont Saint-Élie*, pic volcanique, et dont on estime l'élévation à 5 113 mètres. Le mont du *Beau-Temps* (en anglais *Fairweather*), qui n'est pas loin de là, au sud-est, a une altitude de 4 549 mètres.

Les pelleteries que les Russes tirent de ces contrées proviennent principalement des loups marins et des autres animaux du genre des phoques, ainsi que des loutres de mer. Ces dernières, vivement poursuivies, commencent à devenir rares. Les Indiens, employés comme chasseurs, apportent de l'intérieur du con-

tinent des peaux de renards bleus, noirs et gris. Déjà les partis de chasseurs russes franchissent les montagnes Rocheuses, et se croisent probablement avec les chasseurs canadiens et américains. La Compagnie russe d'Amérique possède un fonds considérable. Les factoreries semées sur les côtes du continent et dans les îles sont des amas de cabanes, entourés d'une palissade en bois.

« Les peuplades de la côte Nord-Ouest, dit un voyageur russe (M. Chabelski), se divisent en une foule de races qui se distinguent par les noms de certains animaux : ainsi il y a une race de l'Aigle, du Loup, du Corbeau, de l'Ours ; et lorsqu'on entre dans un village, on sait bientôt à quelle race il appartient, car la cabane du chef est couronnée d'un symbole qui représente cet animal peint avec plusieurs couleurs. Ce symbole les accompagne aussi à la guerre. Le chef jouit d'une puissance illimitée ; cependant elle a beaucoup diminué depuis que le contact avec les nations civilisées a naturalisé le luxe chez ces peuples. Le pouvoir des chefs est héréditaire ; mais il ne se transmet point à leurs enfants, il passe à leurs neveux, fils de leurs sœurs. Les chamans ou prêtres occupent le second rang chez ces peuplades ; toute leur science se borne à la divination, à l'art de guérir les maladies, et à quelques vieilles chansons que le peuple comprend à peine. Quoique leur influence ait beaucoup diminué depuis la fondation de la Nouvelle-Arkhangel, elle est encore trop grande sur quelques esprits faibles. »

Les belliqueux et féroces *Kolioughi* (par corruption, *Colouches*) habitent cette côte, au sud-est ; munis de quelques armes à feu, ils font encore aux Russes une guerre opiniâtre. Ce fut dans leur territoire que l'infortuné La Pérouse découvrit le *Port des Français*, immortalisé par le noble et malheureux dévouement des frères Laborde. Les voyageurs français rendent le compte le plus avantageux de l'esprit actif et industrieux des indigènes : forger le fer et le cuivre, fabriquer à l'aiguille une sorte de tapisserie, natter avec beaucoup d'art et de goût des chapeaux et des corbeilles de roseaux, tailler, sculpter et polir la pierre serpentine, telles sont les prémices de la civilisation naissante de cette tribu. Mais la fureur du vol, l'indifférence entre parents et entre époux, la malpropreté des cabanes, et la coutume dégoûtante de porter dans la lèvre fendue un morceau de bois, les rapprochent de leurs sauvages voisins et des Russes sibériens, qui viennent aggraver ici la barbarie primitive de tous les maux d'une barbarie vieillie.

Ces peuples sont dans un état continuel d'hostilité les uns à l'égard des autres. Ils font la guerre avec acharnement ; lorsqu'ils la déclarent à une autre tribu, les guerriers se peignent le corps en noir, afin d'inspirer plus de terreur, et se couvrent la tête avec des crânes ornés du symbole de leur race. Ils sont grands amateurs de cérémonies. En temps de paix, ils s'envoient réciproquement des ambassadeurs ; la mort d'un chef est le sujet de pompes et de fêtes religieuses dont la munificence s'estime par le nombre d'esclaves immolés sur son bûcher.

La population totale de la Russie américaine peut s'élever à 80 000 âmes, dont un millier de Russes seulement. Les indigènes se classent en trois familles principales : 1° les *Tlinkithi*, dont font partie les *Ougalenzi* et les *Kolioughi* ; 2° les *Koniaghi*, auxquels appartiennent les *Tchnagmiouti*, les *Kvikhpagmiouti*, les *Kouskokvigmiouti*, les *Tchougatchi*, les *Aglémiouti* ; 3° les *Thnaïna*, qui se

divisent en *Kénaïtz, Iounnakotana, Iounnakakhotana, Inkiliki, Ioughelnouti.*

Depuis que les rapports des Russes avec les indigènes sont devenus plus fréquents, on compte un assez grand nombre de ces derniers qui ont embrassé le christianisme.

Entrons maintenant dans les vastes possessions britanniques, dans ce qu'on appelle quelquefois la *Nouvelle-Bretagne*, ou plus généralement l'*Amérique du nord anglaise*. Nous décrirons d'abord la partie resserrée entre le Grand océan et les monts Rocheux : là coule le *Tacoutchétessé* ou *Frazer*, sur les bords duquel on vient de découvrir de riches mines d'or; là se trouve le cours supérieur de l'*Orégon* ou *Columbia*, grand fleuve que nous retrouverons plus loin dans les États-Unis. Sur cette côte, enfin, pénètre le golfe de *Géorgie*, devant lequel s'allonge l'importante île de *Noutka* ou de *Quadra-et-Vancouver*.

Ce golfe est très-considérable ; il communique avec l'océan Pacifique, au sud, par le détroit *Claaset* ou de *Juan de Fuca*, et au nord par le détroit de la *Reine-Charlotte*.

Une très-haute chaîne de montagnes borde de très-près toute la côte du continent, et en beaucoup d'endroits elle est couverte de neiges éternelles.

On a donné autrefois le nom de *Nouvelle-Géorgie* à la partie de la côte qui s'étend du 45e au 50e degré de latitude ; les possessions britanniques n'en embrassent que le nord, le reste est dans le territoire de Washington et l'État d'Orégon (aux États-Unis); le *Nouveau-Hanovre*, qui est tout entier aux Anglais, s'étend du 50e au 54e parallèle. Devant ses côtes sont situées les îles de *Fleurieu*, découvertes et nommées par La Pérouse, et que Vancouver, sans le savoir, à débaptisées pour les donner à la Princesse Royale d'Angleterre. Il y a au nord deux bras de mer qui pénètrent fort avant dans les terres : c'est le canal Hinchinbrook et le canal Gardner. La grande île de la Reine Charlotte est séparée des côtes du Nouveau-Hanovre par un large canal ou bras de l'océan. Le cap méridional de cette île a été nommé *cap Hector* par La Pérouse. Vancouver le nomme *cap Saint-James*. On a proposé de nommer *Nouvelle-Calédonie* toute la partie des possessions britanniques comprise entre les monts Rocheux et l'océan Pacifique. On lui a aussi étendu le nom de *Nouvelle-Géorgie* et celui de *Colombie anglaise*.

Le *Nouveau-Cornouailles* et le *Nouveau-Norfolk*, dont les Russes ont les côtes, sont, dans leur intérieur, des possessions anglaises.

La Nouvelle-Géorgie proprement dite offre des rivages d'une élévation moyenne, et agréablement diversifiés par des collines, des prairies, de petits bois et des ruisseaux d'eau douce. Mais, derrière ces bords, s'élèvent des montagnes couvertes de neiges éternelles. Des mines très-riches de fer et d'or paraissent y abonder. On trouve du quartz, des agates, des pierres à fusil, du manganèse et une grande variété de calcaires et d'argiles. Une végétation vigoureuse indique la fertilité du sol. Dans les forêts, croissent en abondance la sapinette à feuilles d'if, le pin blanc, le *touramahac*, le peuplier du Canada, l'arbre de vie, l'if ordinaire, le chêne noir et le chêne commun, le frêne d'Amérique, le coudrier, le sycomore, l'érable à sucre, l'érable des montagnes et celui de Pennsylvanie, l'arbou-

sier d'Orient, l'aune d'Amérique, l'aune ordinaire, le sureau de Canada et le cerisier de Pennsylvanie.

On y a vu des ours, des daims de Virginie, des renards. Parmi les oiseaux de mer, des pingouins, des albatros, des pies noires, semblables à celles de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande; parmi les oiseaux de terre, une espèce de colibri, l'aigle brun et l'aigle à tête blanche, des martins-pêcheurs, de très-jolis grimpereaux.

La longue île de *Noutka*, ou de *Quadra-et-Vancouver*, ou simplement de *Vancouver*, mérite notre attention. On y trouve du granite noir, du mica, du grès à rémouleur, des hématites; enfin le territoire continental voisin a des mines d'or, qu'on vient de découvrir, et qui attirent déjà une foule avide d'exploiter les *placers*. La terre végétale y forme en quelques endroits une couche de deux pieds. On est agréablement surpris de trouver ici un climat plus doux que sur la côte orientale de l'Amérique, à la même latitude. Ce climat est aussi favorable aux arbres que celui du continent.

Victoria est une petite ville nouvelle élevée par les Anglais, pour être la capitale de l'île et la résidence du gouverneur général, qui y représente la Compagnie de la baie d'Hudson.

Quelle négligence, de la part des Espagnols, de ne pas s'être emparés de ce pays agréable et fertile, d'un pays qui, étant situé sur le derrière de leurs colonies, pouvait devenir pour eux un poste militaire et commercial de la plus haute importance! L'île paraît renfermer une population nombreuse, appartenant à la nation des *Wakas*. L'île de la Reine-Charlotte est peuplée aussi de Wakas.

Les parties du Nouveau-Hanovre qui avoisinent la mer ouverte ressemblent, pour la configuration du sol et des végétaux, à la Nouvelle-Géorgie; on y trouve des pins, des érables, des bouleaux, des pommiers. Près du *détroit de Fitzhughes*, les côtes consistent en rochers taillés à pic, divisés par des crevasses, dans lesquelles on trouve un tourbe très-inflammable, et des pins d'une grosseur médiocre. L'intérieur du pays a été visité, dès 1793, par *Mackenzie*. Le fleuve Frazer ou Tacoutché-Tessé, devenu depuis peu si célèbre par ses mines d'or, descend des monts Rocheux, et coule souvent entre des murailles de rochers perpendiculaires; son cours est rapide et a environ 500 kilomètres. C'est surtout au lac *Shuswap*, dans le bassin de ce fleuve, que paraissent abonder les mines d'or. Les montagnes voisines de la côte forment la *chaîne de la Cascade*, et sont couvertes de neiges. Elles descendent brusquement vers l'océan Pacifique. Il y a beaucoup de petits lacs, et l'on y voit ces *entonnoirs* ou enfoncements de forme conique régulière, si fréquents dans les pays calcaires. Les pins et les bouleaux forment les forêts dans les parties les plus élevées; sur les montagnes inférieures, on voit des cèdres, ou plutôt des cyprès qui ont quelquefois huit mètres de circonférence, des aunes dont le tronc s'élève à douze mètres avant de pousser des branches; enfin des peupliers, des sapins, et probablement beaucoup d'autres arbres utiles. Le panais sauvage croît en abondance autour des lacs, et ses racines fournissent une bonne nourriture. Les rivières nourrissent des truites, des carpes, des saumons; on prend ces derniers près des digues construites à travers la rivière, ce qui rappelle la pêche du saumon en Norvége.

C'est surtout dans les environs de Noutka que les voyageurs européens ont eu l'occasion d'observer les habitants indigènes. Ces sauvages s'appellent eux-mêmes *Wakach* ou *Wakas*. Leur taille est au-dessus de la taille ordinaire, mais ils ont le corps musculeux ; leur visage offre des os de joue proéminents; il est souvent très-comprimé au-dessus des joues, et il semble s'abaisser brusquement entre les tempes; leur nez, aplati à la base, présente de larges narines et une pointe arrondie; ils ont le front bas, les yeux petits et noirs, les lèvres larges, épaisses et arrondies. En général, ils manquent absolument de barbe, ou ils n'en ont qu'une petite touffe peu fournie sur la pointe du menton. Cependant, ce défaut a peut-être une cause factice, puisque quelques-uns d'entre eux, et particulièrement les vieillards, portent une barbe épaisse, et même des moustaches. Leurs sourcils sont peu fournis et toujours droits; mais ils ont une quantité considérable de cheveux très-durs, très-forts, et sans aucune exception noirs, lisses et flottants sur les épaules. De grossiers vêtements de lin, des couvertures de peaux d'ours ou de loutre marine, les couleurs rouges, noires et blanches dont ils enduisent leur corps, tout leur costume ordinaire retrace l'image de la misère et de l'ignorance. Leur équipage de guerre est bizarre. Ils s'affublent la tête de morceaux de bois sculptés qui représentent des têtes d'aigles, de loups, de marsouins. Plusieurs familles demeurent ensemble dans une même cabane; des demi-cloisons en bois donnent à ces huttes l'air d'une écurie. Quelques-unes de leurs étoffes de laine, quoique fabriquées sans le secours d'un métier, sont très-bonnes et ornées de figures d'un coloris éclatant. Ils sculptent en bois des statues grossières.

Leurs pirogues, légères, plates et larges, voguent sur les flots d'une manière assurée, sans l'aide d'un *balancier*; distinction essentielle entre les canots des peuplades américaines et celles des parties méridionales des Grandes-Indes et des îles de l'Océanie.

Leur attirail de pêche et de chasse est ingénieux et d'une exécution heureuse : on remarque surtout une espèce de rame garnie de dents, avec laquelle ils accrochent les poissons. Cet instrument, ainsi que les javelots avec lesquels ils frappent la baleine, annoncent un esprit fort inventif. Le javelot est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes, dans laquelle est fixé le tranchant ovale d'une large coquille de moule qui forme la pointe; il porte deux ou trois brasses de corde; pour le jeter, ils emploient un bâton de 3 à 4 mètres de long, la ligne étant attachée à une extrémité, le javelot à l'autre, de manière à se détacher du bâton, comme une bouée, quand l'animal s'enfuit.

Les tribus qui habitent la Nouvelle-Géorgie diffèrent en taille, mœurs et manière de vivre; mais, pour les principaux traits, elles se rapprochent cependant toutes des habitants de Noutka. La dépopulation apparente des environs du port de *la Découverte* contrasta singulièrement avec le grand nombre de crânes et autres ossements humains qu'on y trouva ramassés, comme si toutes les tribus voisines y eussent établi leur commun cimetière.

Quelques tribus du Nouveau-Hanovre offrent plusieurs traits qui nous rappellent les insulaires de Taïti et de Tongatabou. Cependant on les regarde comme des Wakas. Les habitants de la rivière du *Saumon*, ou, comme ils la nomment, l'*Annahyou-Tessé*, vivent, au rapport de Mackenzie, sous un gouvernement des-

potique; ils ont deux fêtes religieuses, l'une au printemps, l'autre en automne; dans les réceptions solennelles, ils étendent des nattes devant leurs hôtes; le peuple s'assied par devant en demi-cercle; ils marquent leur amitié pour un individu en le revêtant de leurs propres habits; ils y joignent quelquefois l'offre de leur place au lit conjugal. Mais ces traits se retrouvent chez beaucoup d'autres peuplades de l'Amérique et de l'Asie. Ces peuples sont assez généralement d'une taille moyenne, forts et charnus; ils ont le visage rond, les os des joues proéminents, l'œil petit et d'une couleur grise mêlée de rouge, le teint à la fois olivâtre et cuivré. Leur tête prend la forme conique par suite de pressions continuelles depuis l'enfance. Leurs cheveux sont d'un brun foncé. Ils font leurs habits d'une espèce d'étoffe tirée de l'écorce de cèdre, et quelquefois enlacée avec des peaux de loutre. Ils sont très-habiles sculpteurs; on voit leurs temples soutenus par des piliers de bois en forme de caryatides; ces figures sont, les unes, debout, dans la posture des vainqueurs; les autres, courbées et comme accablées sous un fardeau.

Les Indiens *Sloud-Couss* habitent l'endroit où la haute chaîne de montagnes qui borde la mer commence à s'abaisser vers le bassin du Frazer ou Tacoutché-Tessé. Ces Indiens ont la physionomie agréable et montrent beaucoup de propreté; les femmes, chez eux, ne sont point maltraitées. Ils conservent les ossements de leurs pères enfermés dans des caisses ou suspendus à des poteaux. Fidèles gardiens des effets que les voyageurs leur avaient laissés en dépôt, ils s'efforçaient, dit Mackenzie, de voler tout ce qu'ils voyaient dans les mains de ces mêmes étrangers.

Les Indiens nommés *Nanscoud* ou de la Cascade, les *Nagaïls* et les *Atnahs* habitent sur le haut du Tacoutché-Tessé.

Les *Carriers* ou *Tacullies* habitent aussi les bords du Frazer. Ils vivent de la chasse et de la pêche, et sont vêtus de peaux d'animaux et de draps grossiers qu'ils obtiennent des facteurs de la Compagnie anglaise, en échange de leurs fourrures. En hiver, ils se servent de traîneaux auxquels ils attellent de gros chiens. La polygamie est en usage chez eux.

Vancouver a vu, sur la côte, des villages qui étaient placés sur une espèce de terrasse artificielle. Le village de *Chélaskys*, sur le détroit de Johnston, quoique composé de misérables huttes, est décoré de figures qui paraissent avoir un sens hiéroglyphique; cette espèce de peinture est répandue sur toute la côte nord-ouest.

Le tableau moral que nous venons de tracer des peuplades de la Nouvelle-Géorgie et du Nouveau-Hanovre prouve que leur génie s'est développé pendant de longs siècles de liberté. On doit convenir qu'il y a, dans les idiomes, les mœurs et les croyances de ces tribus, quelques rapports avec les Aztèques ou Mexicains. On s'est demandé lequel de ces peuples est la souche des autres. La saine critique nous dit que vouloir placer parmi ces tribus de pêcheurs le berceau de la civilisation mexicaine, c'est hasarder une conclusion importante d'après un petit nombre de faits équivoques. Peut-être les Aztèques, en faisant leur irruption en Amérique, se sont-ils arrêtés dans ces régions pendant un assez long espace de temps. Une autre hypothèse, tout à fait absurde, tend à les faire considérer

comme une colonie des Malais de la Polynésie, avec lesquels ils n'ont pas la moindre ressemblance physique ni aucun rapport de langage.

Franchissons les monts Rocheux. Nous voyons s'incliner vers la mer d'Hudson, et vers l'océan Glacial, un immense pays entrecoupé de lacs, de marais et de rivières plus qu'aucune autre région du globe. Peu de montagnes s'élèvent au-dessus de cette plaine sauvage et glaciale. Les nombreuses eaux de ces contrées peuvent se réduire à deux classes. Les unes s'écoulent vers les mers du nord, les autres portent leur tribut à la mer d'Hudson. Parmi les premières, on remarque la rivière *Athabasca* ou de l'*Élan*, et celle d'*Ounjigah* ou *de la Paix* : celle-là vient du sud et se perd dans le lac des Montagnes ou Athabasca; l'autre, dont le cours est d'environ 650 kilomètres, descend du plateau du nord-ouest. Lorsqu'elle est haute, elle fait refluer ses eaux dans le lac Athabasca; lorsque les eaux sont basses, elle reçoit celles du lac. Le fleuve formé par ces deux rivières porte le nom de fleuve de l'*Esclave* et se jette dans le lac de l'*Esclave*, d'où sort le fleuve *Mackenzie*, qui a 1 000 à 1 200 kilomètres de longueur et qui coule vers l'océan Glacial. Ce lac, qui a plus de 400 kilomètres de long et 2 à 300 de largeur, est semé d'îles couvertes de grands arbres semblables à des mûriers. Mackenzie les trouva couverts de glaces dans le milieu du mois de juin. Tous ces lacs et fleuves offrent un cours d'eau non interrompu de plus de 2 500 kilomètres : c'est le pendant des magnifiques fleuves de la Sibérie. Pourquoi faut-il que ces superbes rivières arrosent inutilement des déserts glacés? La nature est sage, sans doute, mais elle est capricieuse et prodigue.

Le fleuve de la *Mine de Cuivre* (*Copper-Mine river*), découvert par Hearne en 1771, coule aussi vers le nord. Il traverse un grand nombre de lacs; il forme une suite considérable de rapides et de cascades; ses bords sont garnis de collines et de montagnes formées de roches feldspathiques et micacées. C'est vers son embouchure, dans la baie du Couronnement, que se trouve la mine de cuivre qui lui donne son nom.

Le fleuve *Back* ou *Thloui-tcho-Déseth*, c'est-à-dire fleuve du *Grand-Poisson*, plus considérable que le précédent, découvert par le célèbre voyageur Back, qui éprouva sur ses bords, pendant une longue exploration, le froid le plus horrible, va se jeter dans la baie Cockburn, aussi sur la côte nord du continent. En abordant la mer d'Hudson, par le nord-ouest, on rencontre la longue entrée de *Chesterfield*, étrange bras de mer qui ressemble à un large fleuve.

Le fleuve *Missinnipi* ou *Churchill*, qu'on appelle aussi *English-River*, se jette dans la mer d'Hudson, mais communique par des lacs avec la rivière Athabasca; communication précieuse, si elle avait lieu sous un climat tempéré. Le système hydrographique de la mer d'Hudson s'étend très-loin dans le sud-ouest. Deux rivières considérables, qui viennent du pied des montagnes occidentales, forment le *Saskatchawan*, rivière de plus de 1 300 kilomètres de cours, qui, après avoir formé un grand rapide, descend dans le lac *Ouinnipeg*, lac de plus de 250 kilomètres de long sur 150 à 160 de large. Se bords s'ombragent d'érables à sucre et de peupliers; ils présentent des plaines fertiles, où croît le riz de Canada

(*zizania aquatica*). Ce lac, qui reçoit encore la grande rivière *Ouinnipeg*, la rivière *Assiniboine*, unie à la *rivière Rouge*, et le lac *Ouinnipigos*, se décharge dans la mer d'Hudson par les fleuves *Nelson* et *Berens* ou *Severn*. Le lac Ouinnipeg est le lac *Bourbon* des Français, et le fleuve *Bourbon* se compose du Sakatchawan et du Nelson.

L'*Albany* débouche sur la côte méridionale de la mer d'Hudson; sur le côté oriental, on voit aboutir le *Rupert*, le *Maine oriental* (*East-Maine* ou *Slude-River*), qui forme dans son cours plusieurs petits lacs; plus au nord, on signale encore les deux rivières (Grande et Petite) de la *Baleine*.

Que de souvenirs, que de regrets ces noms ne nous rappellent-ils pas! Ce sont les chasseurs français du Canada qui les premiers firent retentir sur les bords de ces larges fleuves, dans ces vastes plaines, le bruit des armes européennes. Plusieurs forts en ruines attestent encore le commencement de souveraineté que la France avait acquis sur ces immenses contrées, susceptibles en partie de diverses cultures. Un empire a été perdu par la légèreté, la présomption et l'ignorance géographique des hommes d'État et des ministres. Le traité de 1783, conclu avec moins de précipitation, aurait pu rendre à la France l'Amérique septentrionale; Napoléon eut le bonheur de reprendre la Louisiane et le tort de la revendre. Aujourd'hui même, tous les moyens de rétablir la domination française dans le nord de l'Amérique ne sont pas enlevés à une politique éclairée et persévérante.

L'extrême rigueur des hivers se fait sentir jusque sous le 57° parallèle: la glace, sur les rivières, y a 2 et 3 mètres d'épaisseur, et l'eau-de-vie y gèle. Le froid y fait éclater les rochers avec un bruit horrible, égal à celui de la grosse artillerie; les débris volent à une distance étonnante. La température y est sujette aux plus capricieuses variations; la pluie vient vous surprendre au moment où vous admirez l'éclat d'un soleil pur, et cet astre vous consolera souvent au milieu des ondées par une réapparition soudaine: vous le verrez encore se lever ou se coucher, précédé ou suivi d'un cône de lumière jaunâtre. L'aurore boréale verse sur ce climat des clartés qui, tantôt douces et pures, tantôt éblouissantes et agitées, égalent celles de la pleine lune, et, dans l'un et l'autre cas, contrastent par un reflet bleuâtre, avec la couleur de feu qui scintille dans les étoiles.

Mais ces scènes imposantes ne font qu'ajouter à la solennelle tristesse du désert. Rien n'est plus affreux que les environs de la mer d'Hudson. De quelque côté qu'on jette la vue, on n'aperçoit que des terres incapables de recevoir aucune sorte de culture, que des rocs escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues, qu'entrecoupent des ravins profonds et des vallées stériles où le soleil ne pénètre point, et que rendent inabordables des glaces et des amas de neiges qui semblent ne fondre jamais. La mer n'est bien libre dans cette baie que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, encore y rencontre-t-on alors assez souvent des glaçons qui jettent les navigateurs dans un grand embarras. Dans le temps qu'on se croit loin de ces écueils flottants, un coup de vent, une marée ou un courant assez fort pour entraîner le navire et l'empêcher de gouverner, le pousse tout à coup au milieu d'une infinité de monceaux de glace qui semblent couvrir toute la mer.

La mer d'Hudson nourrit une petite quantité de poissons, et c'est sans succès

qu'on y a tenté la pêche de la baleine; les coquillages n'y sont pas plus nombreux. Mais les lacs, même les plus septentrionaux, abondent en poissons excellents, tels que brochets, esturgeons, truites. Leurs bords sont peuplés d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on remarque plusieurs espèces de cygnes, d'oies et de canards.

Sur le continent, les principaux quadrupèdes sont le bœuf musqué, le daim, le castor, le loup, les renards de différentes couleurs, le lynx ou le chat sauvage, l'ours blanc, l'ours noir, l'ours brun, le wolverène, espèce de glouton, la loutre, le jackash (*lutra hudsonica*), la marte à pin, l'hermine ou le furet puant, le rat musqué, le porc-épic, le lièvre, le lapin, l'écureuil des bois, l'écureuil rampant, les souris de différentes espèces.

Sur les bords du fleuve Churchill, viennent principalement plusieurs arbustes à baies, le groseillier, diverses espèces d'airelle, le cassis, le fraisier et une petite espèce d'églantier, la bardane, l'oseille, la dent de lion, une espèce de ciste, une espèce de buis, des mousses de différentes espèces et plusieurs sortes de plantes graminées et de pois. Les arbres qui garnissent les forêts de cette contrée barbare n'offrent que peu d'espèces : ce sont le pin, le mélèze nain, le peuplier, le saule et le bouleau nain. Plus à l'ouest, ce dernier est très-multiplié. Dans le pays d'Athabasca, le pin, le mélèze, le peuplier, le bouleau et l'aune acquièrent une plus grande hauteur; mais autour du lac Ouinnipeg fleurissent presque tous les arbres du Canada propre. Mackenzie y a fait une remarque fort extraordinaire : dégarnis par le feu, les endroits couverts de pins et de bouleaux ne produisent plus que des peupliers, quoique auparavant il n'y en eût pas un seul. Les bords de la rivière Rouge, de l'Assiniboine et du Saskatchawan paraissent susceptibles de plusieurs genres de culture; l'orge et le seigle y ont mûri; le chanvre y devient très-beau; mais l'éloignement des ports du Canada et le peu d'utilité de ceux de la mer d'Hudson, obstrués par la glace les deux tiers de l'année, embarrasseraient beaucoup une première colonie, soit pour recevoir les secours nécessaires, soit pour exporter les productions; ce ne sera que par une lente progression que la population européenne du Canada s'avancera jusque dans ces régions.

Ce n'est que momentanément que l'appât du gain attire ici les Européens. Le commerce des pelleteries avait enrichi les Canadiens sous la domination française. Les Anglais y ont formé d'abord deux compagnies : celle de la baie d'Hudson et celle du Nord-Ouest. Elle se sont fondues en une seule, qui a acquis une énorme puissance et qui voit ses 200 comptoirs et factoreries répandus sur un espace aussi vaste que l'Europe. Son capital s'élève à 20 000 000 fr.

Les pays adjacents à la mer d'Hudson, avec la terre de Labrador, ont été appelés, par un hommage peu flatteur pour la mère patrie, *Nouvelle-Bretagne*, nom qu'on a étendu à toutes les possessions anglaises du nord. Le nom de *Nova-Dania* a disparu promptement. On a généralement conservé aux parties situées à l'ouest de la mer celui de *Nouvelle-Galles*, et au pays à l'est celui de *Maine-Oriental* (*East-Maine*). C'est dans le voisinage de la baie de James, extrémité sud de la mer, que sont les plus importants établissements, tels que le fort *Albany*, le fort *Moose* et la factorerie d'*East-Maine*. Plus au sud, et sur les confins du Canada, on trouve le comptoir *Brunswick*, le comptoir *Frederick* et quelques autres. Au nord, est

le fort *Severn*, à l'embouchure de la grande rivière de ce nom. Le fort *York* s'élève à l'embouchure du Nelson, et plus vers le nord est le fort *Churchill*.

La Compagnie anglaise possède encore le fort *Chippiouan* et le fort *Fond du Lac*, sur le lac Athabasca, les forts *Franklin*, *Reliance* et *Resolution* sur le lac de l'Esclave, et plusieurs autres sur les bords du lac Ouinnipeg, de l'Assiniboine, du Saskatchawan et du Mackenzie. Ces établissements peu stables manquent souvent de nom spécial et ne consistent guère qu'en une maison palissadée.

Trois nations indigènes se partagent ces tristes régions. Les *Esquimaux* ou *Eskimaux* habitent depuis la mer d'Hudson jusqu'au fleuve Mackenzie, et probablement jusqu'au détroit de Beering; ils s'étendent au sud jusqu'au lac de l'Esclave; au nord, ils s'arrêtent sur les bords de l'océan Glacial. Petits, trapus et faibles, mais assez bien proportionnés, ces hommes polaires ont le teint moins cuivré que d'un jaune rougeâtre et sale. Ils ont les épaules larges, le visage large, le nez court, les yeux noirs et petits, enfoncés et cachés en partie par des paupières épaisses; la bouche grande, les lèvres épaisses, les oreilles larges et mobiles, les cheveux noirs, longs et rudes, peu de barbe. Leurs huttes, de forme circulaire, sont couvertes de peaux de daim dans l'intérieur des terres, et de phoque sur les bords de la mer; on n'y entre qu'en rampant sur le ventre. Les canots, formés de peaux de veau marin cousues sur une carcasse en bois ou en os de baleine, naviguent avec vitesse. Ces sauvages travaillent patiemment une pierre grise et poreuse en [illegible] de cruches et de chaudières; les bords de ces vases reçoivent des ornements élégants. Ils conservent leurs provisions de viande dans des outres remplies d'huile de baleine. Ceux qui demeurent vers l'embouchure du fleuve Mackenzie se rasent la tête, coutume particulière, mais qui ne suffit pas pour démontrer une origine asiatique. Les Esquimaux portent des vêtements faits de peaux d'animaux et principalement de phoque, le poil en dehors. Ils se nourrissent de chair de phoque, de baleine, de poissons, même crus. Ils mangent volontiers la chair crue aussi, et sont très-friands de suif, de savon, d'huile de poisson.

Le seul animal domestique qu'on trouve chez les Esquimaux est le chien, que l'on attelle aux traîneaux et qui est employé aussi à chercher le poisson sous la glace. Son ennemi naturel est le loup, animal très-féroce et très-hardi dans les régions hyperboréennes.

Les *Chippiouans* ou *Chippewyans*, qui, ainsi que le remarque M. Latham, ne doivent pas être confondus avec les Chippeouays, situés plus au sud, ont été observés depuis les lacs de l'Esclave et Athabasca jusqu'aux monts Rocheux.

Quoiqu'un peu moins cuivrés et un peu moins barbus que les peuples voisins, les Chippewyans n'ont pas le teint mongol. Leurs cheveux, lisses comme ceux des autres Américains, ne sont pas toujours de couleur noire. Ils se font, en peau de daim, un vêtement très-chaud et très-solide.

Quoique très-pacifiques entre eux, les Indiens sont continuellement en guerre avec les Esquimaux, sur lesquels la supériorité du nombre leur donne un avantage considérable. Ils égorgent tous ceux qui tombent entre leurs mains, car la

crainte leur a donné le principe de ne jamais faire de prisonniers. Ils se soumettent aux Knistinaux, qui sont bien moins nombreux.

La contrée que les Chippewyans appellent leur pays n'a que très-peu de terre végétale ; aussi ne produit-elle presque pas de bois ni d'herbe. Ce qu'on y trouve en quantité, c'est de la mousse, que paissent les daims. Une autre mousse croît sur les rochers et sert d'aliment aux hommes. On la fait bouillir dans de l'eau, et en se dissolvant elle forme une substance glutineuse assez nourrissante. Le poisson abonde dans les lacs des Chippewyans, et des troupeaux de daims couvrent leurs collines. Mais, quoiqu'ils soient les plus clairvoyants et les plus économes des sauvages de l'Amérique septentrionale, ils ont beaucoup à souffrir de la disette en certaines années.

Les Chippewyans se prétendent les descendants d'un chien ; aussi regardent-ils cet animal comme sacré. Ils se figurent le créateur du monde sous la forme d'un oiseau dont les yeux lancent des éclairs et dont la voix produit le tonnerre. Les idées d'un déluge et de la longue vie des premiers hommes leurs sont héréditaires.

On peut considérer comme une branche de Chippewyans les tribus désignées par Hearne sous le nom d'Indiens du nord, et qui demeurent entre la rivière du Cuivre et la mer d'Hudson jusqu'au fleuve Churchill. Ces Indiens du nord sont en général d'une taille moyenne, bien proportionnés et forts ; mais ils manquent de cette activité, de cette souplesse si naturelles aux Indiens dont les tribus habitent les côtes méridionales et occidentales de la mer d'Hudson. La couleur de leur peau approche de celle du cuivre foncé. Leurs cheveux sont noirs, épais et lisses comme ceux des autres Indiens. A l'instar des Chippewyans, ils prétendent devoir leur origine aux amours de la première femme avec un chien qui, la nuit, se transformait en un beau jeune homme.

Très-rusés pour attraper quelques petites aumônes, il sont pourtant très-pacifiques et ne s'enivrent point. La femme n'est chez eux qu'une espèce de bête de somme. Qu'on demande à un Indien du nord en quoi consiste la beauté, il répondra qu'une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses dont chacune offre trois ou quatre traits noirs, un front bas, un menton allongé, un nez gros et recourbé, un teint basané et une gorge pendante la constituent véritablement. Ces agréments augmentent beaucoup de prix lorsque celles qui les possèdent sont capables de préparer toutes sortes de peaux, d'en former des habits, de porter un poids de 100 à 140 livres en été, et d'en tirer un plus lourd en hiver. L'usage de la polygamie leur procure un plus grand nombre de ces servantes soumises, fidèles et même affectionnées. Lorsqu'ils ont reçu un affront quelconque, ils provoquent leur ennemi à une lutte ; le meurtre est très-rare parmi eux. L'homme qui a versé le sang de son compatriote est abandonné par ses parents et par ses amis ; il est réduit à une vie errante, et dès qu'il sort de sa retraite, chacun s'écrie : « Voilà le meurtrier qui paraît ! »

Les *Knistinaux*, appelés *Cristinaux* par les anciens Canadiens, et *Killistonons* par quelques modernes, parcourent ou habitent tout le pays au sud du lac des Montagnes jusqu'aux lacs du Canada, et depuis la mer d'Hudson jusqu'au lac Ouinnipeg. Ils sont d'une stature médiocre, bien proportionnés et d'une extrême agilité. Des yeux noirs et perçants animent leur physionomie agréable et ouverte.

Ils se peignent le visage de diverses couleurs. Ils portent des habits simples et commodes, coupés et ornés avec goût; mais quelquefois ils courent à la chasse, même dans le plus grand froid, presque entièrement nus. Il paraît que, de tous les sauvages de l'Amérique septentrionale, les Knistinaux ont les femmes les plus jolies. Leur taille est bien proportionnée, et la régularité de leurs traits obtiendrait des éloges en Europe. Elles ont le teint moins brun que les autres femmes sauvages, parce qu'elles sont beaucoup plus propres. Ces sauvages sont naturellement doux, probes, généreux et hospitaliers, lorsque le funeste usage des liqueurs fortes n'a pas changé leur naturel. Ils ne comptent pas la chasteté au nombre des vertus, et ne croient pas que la fidélité conjugale soit nécessaire au bonheur des époux. Ils offrent leurs femmes aux étrangers; ils en changent entre eux, à la manière de Caton. Les brouillards qui couvrent les marais sont censés être les esprits des défunts.

Les côtes orientales de la mer d'Hudson font partie de la péninsule de *Labrador*. Cette terre, de forme presque triangulaire, projette une autre de ses faces sur le bras de mer appelé *détroit de Davis*, et s'appuie avec le troisième côté sur le Canada et le golfe de Saint-Laurent. Détaché ainsi des terres arctiques, le Labrador devrait tenir un peu de la nature des régions froides tempérées; mais, soit à cause de l'élévation de ses montagnes, soit par l'influence des brouillards perpétuels dont les mers voisines sont couvertes, c'est un pays aussi glacial que ceux qui sont à l'ouest de la mer d'Hudson. Cartwright a trouvé une famille d'indigènes logée dans une caverne creusée dans la neige; cette demeure extraordinaire avait 7 pieds de haut, 10 à 12 de diamètre, et la forme d'un four. Un grand morceau de glace servait de porte d'entrée. Une lampe éclairait l'intérieur, où les habitants étaient couchés sur des peaux. Non loin était une cuisine également construite en neige. Tout ce que l'on connaît du Labrador est un amas de montagnes et de rochers, entrecoupé de rivières et de lacs sans nombre.

Suivant le missionnaire Herzberg, de la société des frères moraves, la neige commence à fondre au mois de mai; cependant il en tombe souvent encore de nouvelle après cette époque.

Toutes les eaux sont extrêmement poissonneuses. Parmi les poissons, on distingue le saumon, la truite, le brochet, l'anguille et le barbeau. Les ours se réunissent en grandes troupes auprès des cataractes pour y prendre le saumon, qui y remonte en très-grand nombre et dont ils sont très-friands. Il y en a qui plongent, poursuivent leur proie sous les eaux, et ne reparaissent qu'à 100 ou 200 pas de distance; d'autres, plus paresseux ou moins agiles, semblent être venus là pour jouir du spectacle. Les castors y fourmillent, ainsi que les rennes. L'air est plus doux dans l'intérieur des terres, où l'on aperçoit quelques vestiges de fertilité. Les vallées, selon Curtis, sont couvertes de pins et de pinastres. Il y croît beaucoup de céleri sauvage et des plantes antiscorbutiques. Le fait le plus bizarre qui nous soit transmis, c'est « que les terrains tourbeux de la côte se couvrent de gazon après avoir été engraissés par les cadavres des phoques que la mer y rejette. » On pourrait cultiver les parties méridionales; mais il serait difficile de se défendre des ours et des loups, et le bétail ne pourrait quitter l'étable que trois mois de l'année. La côte orientale offre un escarpement stérile de montagnes rocheuses, qui se re-

vêtent en quelques endroits d'une tourbe noirâtre et de quelques plantes rabougries. Des brouillards l'assiégent; cependant ils paraissent de moins de durée qu'à Terre-Neuve. Quoique la plus grande partie des eaux viennent de la neige fondue, cependant on n'y connaît point de goîtres. Des milliers d'îles couvrent cette même côte : elles sont peuplées d'oiseaux aquatiques, et particulièrement des canards qui donnent l'édredon.

La plus célèbre production de ce pays est le labradorite, ou feldspath de Labrador, découvert par les frères moraves au milieu des lacs du canton élevé de *Kylgapied,* où ses vives couleurs se réfléchissaient au fond de l'eau. Les roches sont en général gr[illegible]iques. Le district d'*Ungava,* situé à l'ouest du cap *Chudleigh,* abonde en [illegible]e rouge, en hématites et en pyrites.

Les Esquimaux ont peuplé toutes les côtes septentrionales et orientales de cette contrée; ils vivent de la pêche. C'est parmi eux que les frères moraves ont fondé les trois colonies de *Nain,* d'*Okkak* et de *Hopedal.* Lorsqu'ils y abordèrent, les Esquimaux avaient la coutume de tuer les orphelins et les veuves, pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les missionnaires, après leur avoir enseigné diverses pratiques utiles pour la pêche, bâtirent un magasin où chacun pût conserver son superflu; ils les engagèrent à mettre la dixième partie de côté pour les veuves et les orphelins. Voilà comment on convertit véritablement les peuples!

Une tribu particulière habite les montagnes méridionales; malheureusement le mélange avec les Canadiens français en a effacé les traits avant qu'ils aient pu être examinés avec soin. Cette peuplade, qui a adopté le rite catholique, se nourrit de rennes et de gibier. On ne les appelle que les *Montagnards.* Une autre tribu, nommée les *Escopics,* habite la partie occidentale.

Au nord du Labrador, s'ouvre le détroit d'Hudson, qui sépare cette péninsule d'une terre encore en grande partie inconnue, à l'extrémité orientale de laquelle est l'île *Resolution.* La mer d'*Hudson,* qu'on a appelée à tort une baie, s'avance à l'ouest de la même presqu'île, et se termine au sud par la grande baie de *James.* Trois entrées donnent accès dans cette mer, au nord : le *Sir Thomas Roe's Welcome,* à l'ouest de l'île Southampton; le *Lion Channel,* entre cette île et celle de Mansfield, qui se trouve à l'est; et un troisième détroit, entre cette dernière île et le Labrador. Les côtes de la mer d'Hudson sont en général élevées et bordées de rochers; la profondeur de ses eaux est de 150 brasses au milieu. L'hiver, leur surface est couverte de glaces; et l'été, elle n'en est pas même entièrement dépourvue. De nombreuses îles s'élèvent du sein des eaux dans les parties méridionale, orientale et septentrionale de cette mer.

Une partie des abords de la mer d'Hudson répond au *Mare Christianeum* du Danois Munck. Les capitaines James et Fox, qui, dès le XVIIe siècle, pénétrèrent dans ces parages, virent leurs efforts échouer contre les glaces immobiles qui obstruaient les canaux. L'effrayante peinture des souffrances auxquelles le froid et la disette de vivres exposèrent ces navigateurs n'a pas découragé les capitaines Parry, Ross et tant d'autres dont nous avons entretenu les lecteurs dans la première partie de cet ouvrage. Les côtes qui bornent à l'occident et au nord-ouest la baie ou plutôt la *mer* de Baffin, et auxquelles on donne les noms de *Cumberland, Cockburn* et autres, sont habitées par quelques familles d'Esquimaux.

Enfonçons-nous plus à l'ouest, dans le dédale de détroits, de bras de mer, d'îles, d'archipels, de péninsules, enfin de terres incomplétement explorées, que nous appellerons *Terres arctiques américaines*. Pénétrons dans ce labyrinthe glacé, au nord de l'île Cockburn, par le détroit de *Lancastre*, à la suite duquel nous rencontrons le détroit de *Barrow ;* de là, deux détroits se présentent vers le sud : l'un, le *Prince Regent's Inlet*, et l'autre, le *Peel-Sound*, situés à l'est et à l'ouest de l'île du *Somerset septentrional :* à l'extrémité sud de cette île, nous découvrons le détroit de *Bellot*, qui rappelle notre courageux et généreux compatriote, par qui il fut découvert.

Ce détroit borde au nord la péninsule de *Boothia* ou *Boothia Felix*, nommée ainsi en l'honneur de sir Felix Booth, par J.-C. Ross, en 1830 : c'est là que ce navigateur trouva le pôle magnétique boréal. Le golfe de *Boothia* s'étend à l'est de la presqu'île de Boothia et la sépare de l'île Cockburn. Deux bras de mer font suite à ce golfe vers le sud et l'est : l'un est la baie *Committee*, explorée par le docteur Rae en 1846 et 1847; l'autre est le détroit de *Fury-et-Hekla*, qui porte les noms des deux bâtiments de Parry, le premier explorateur de ce passage, en 1822. La grande presqu'île de *Melville*, unie au continent par l'isthme de *Rae*, s'avance au sud de ce détroit, à l'est de la baie Committee et à l'ouest du canal de *Fox*, qui la sépare de l'île de Cumberland et de la terre de *Fox*.

A l'ouest du Somerset septentrional et de la Boothia, se trouvent des masses confuses de terres qu'on sait séparées du continent par le détroit de *Victoria*, le détroit de *Dease*, le golfe du *Couronnement*, le détroit de *Dolphin-et-Union*, mais dont on ne connaît pas la séparation entre elles : ce sont les terres du *Prince de Galles*, de *Victoria*, du *Prince Albert*, de *Wollaston*. L'extrémité la plus méridionale de toutes ces terres est le cap *Lady Franklin*, qui rappelle l'estimable et dévouée épouse du grand navigateur dont le sort a tenu si longtemps l'Europe attentive et inquiète. Il paraît qu'il a péri avec tous ses compagnons, au sud-est de la terre du *Roi Guillaume*, et au sud-ouest de la presqu'île de Melville, vers l'embouchure du Back et vers la baie Cockburn.

Il se trouve, à l'ouest de cette masse de terres dont nous venons de parler, une île célèbre par les explorations de Mac-Clure en 1850 et dans les années suivantes : c'est celle de *Baring*, dont le nord-est porte le nom de terre de *Banks*. Le détroit du *Prince de Galles*, continué par celui de l'*Investigator*, la sépare, à l'est, de la terre du Prince Albert. Le détroit de *Banks* la sépare, au nord, de l'île de *Melville*, et le bassin de *Melville* la baigne à l'est : c'est ce bassin qui est le *passage nord-ouest*, si longtemps cherché, découvert enfin par Mac-Clure, mais que les glaces rendront probablement toujours impraticable à la navigation.

On a donné le nom d'*archipel Parry*, en l'honneur de l'illustre marin qui les a découvertes la plupart, à des îles groupées au nord de ce bassin : outre l'île de Melville, qui en est la plus grande, on y remarque l'île de *Cornwallis*, dont la presqu'île de *Bathurst* fait partie, et qui est séparée de la précédente par le détroit de *Byam-Martin ;* la terre *Sabine* (qui appartient peut-être à l'île de Melville), l'île du *Prince Patrick*, la plus occidentale, et la grande île du *Devon septentrional*, la plus orientale, renfermée entre le détroit de Lancastre, au sud,

et le détroit de *Jones*, au nord, et baignée à l'ouest, du côté de l'île de Cornwallis, par le détroit de *Wellington*.

C'est près de la côte sud-ouest du Devon septentrional qu'est la petite île *Beechey*, formant, avec la côte de la grande île, la baie d'*Erebus-et-Terror*, où le célèbre Franklin hiverna en 1845-1846, laissant dans ces tristes parages les dernières traces certaines de sa malheureuse expédition. C'est près et à l'ouest de ce même Devon, vers le cap *Bowden*, qu'a péri Bellot, en 1853.

On peut rattacher à l'archipel Parry la terre *Grinnell*, située au nord du canal de Wellington et vue par l'Américain De Haven, qui voulut, en appliquant ce nom, honorer son généreux compatriote, si zélé pour la recherche de Franklin. On y rattache aussi volontiers la terre presque inconnue du *Cornouailles septentrional*, placée encore plus au nord.

Si l'on s'avance au nord du détroit de Jones, on rencontre le *Lincoln septentrional*, la terre *Ellesmere*, et enfin une seconde terre *Grinnell*, découverte par Kane, le voyageur qui a pénétré le plus au nord dans ces parages, et qui a vu enfin une mer ouverte, au delà de 82° 30', après avoir laissé son navire au milieu de masses compactes de glace dans une position beaucoup moins septentrionale. Le mont *Parry*, qu'il a vu sur cette terre Grinnell, termine nos connaissances géographiques de ce côté. Sur la côte de la même terre, par 79° 30', s'avance le cap *Louis-Napoléon*, que Kennedy, par qui ce nom fut donné, prit d'abord pour une île.

Un long passage qui prend les noms de détroit de *Smith*, de baie *Peabody* et de détroit de *Kennedy* sépare ces deux dernières terres de celles de *Prudhoe* et de *Washington*, les plus septentrionales qu'on ait vues dans le Groenland.

Le *Groenland* (1) est une dépendance naturelle de l'Amérique.

Nous avons déjà démontré, dans l'*Histoire de la Géographie*, que l'existence de la vaste côte tracée communément vis-à-vis de l'Islande, sous le nom de *Vieux Groenland*, n'est fondée que sur une hypothèse de Torfæus, antiquaire islandais. Cette côte a probablement toujours été ensevelie dans les mêmes glaces qui encore en défendent l'accès. L'ancien Groenland répond à la partie du sud-est actuellement connue, qui est occupée par les Danois et par une peuplade d'Esquimaux.

Les établissements danois consistent en une vingtaine de factoreries semées le long des côtes. Le poste le plus avancé vers le pôle est *Uppernavik* (72° 40' de latitude); puis viennent *Omenak*, où l'on fait une pêche importante de chiens marins; *Godhavn* ou *Lievely*, sur l'île de Disco; *Ritenbenk*; *Jacobshavn*, fondé en 1741; *Klokkerhuk*, *Claushavn*, *Christianshaab*, *Egedesminde*, *Holsteinborg*, qui date de 1759, et *Sukkertoppen*, avec un bon port où l'on fait une pêche abondante; *Godthaab*, la plus ancienne de ces colonies, à 64° 10', avec un excellent port; *Fiskernæs*, *Frederikshaab* et *Julianeshaab*.

Ces établissements sont tous fort petits, quoique intéressants. Chacun comprend la maison du gouverneur et celle du pasteur, entourées de jardins potagers; une église, surmontée d'un petit clocher; quelques magasins, une boulangerie, et une quarantaine de huttes d'Esquimaux. La maison du gouverneur et

(1) On écrit en danois et en islandais *Grœnland* ou plutôt *Grönland*, de *grœn*, vert, et *land*, terre. C'est à regret que nous conservons l'orthographe *Groenland*.

celle du ministre sont bâties en bois. On en exporte chaque année une grande quantité de peaux de renne, d'huile de baleine, de veaux marins, de fourrures, d'édredon. On y élève, dans les parties les plus favorisées, des bêtes à laine et des bêtes à cornes.

On trouve, sur plusieurs points du Groenland, quelques restes d'anciennes maisons et d'églises qui appartiennent à l'époque du moyen âge, intéressants débris des colonies fondées par les Scandinaves, et qui furent florissantes pendant plusieurs siècles, mais périrent toutes ensuite quand elles eurent cessé de communiquer avec leur mère patrie.

Les frères moraves ou herrnhutes ont plusieurs établissements où ils se vouent, avec le plus estimable zèle, à la civilisation des indigènes. Ce sont, entre autres, ceux de *Lichtenau*, de *Lichtenfels*, de *Nye-Herrnhut*.

Les colonies du Groenland sont divisées en deux inspectorats : celui du Sud, dont le chef-lieu est la bourgade de Julianeshaab, et celui du Nord, qui a pour chef-lieu *Godhavn*.

Gunnbiorn, en 877, arriva le premier, suivant M. Ch. Rafn, dans les îles appelées, d'après lui, Gunnbiornarsker, d'où il aperçut pour la première fois les côtes étendues de la terre nommée ensuite Groenland. Ces îles sont celles que vit, en 1830, le capitaine Graah, tout près de la côte, par 65° 20′ de latitude. Environ un siècle plus tard, Eric Rauda ou le Rouge, parti de l'Islande, fit dans cette terre le premier voyage de découvertes, en 983 ; en 986, il y établit les premières colonies, qui formèrent d'abord un État indépendant. Le Groenland, en 1261, fut soumis par la Norvége et compté parmi les pays tributaires de ce royaume, c'est-à-dire parmi ceux qui appartenaient à l'*Office du Roi* : aussi fut-il interdit aux étrangers de le visiter, de sorte que les rapports du Groenland avec l'Islande et les autres contrées du nord furent supprimés, que la navigation de ces parages diminua de plus en plus, et qu'elle cessa même entièrement dès la fin du xve siècle. Pour comble de malheur, une flotte ennemie, qui appartenait probablement au prince Zichmni de Frislande, vint attaquer en 1418 la colonie, déjà affaiblie par les ravages d'une maladie contagieuse, et détruisit tout par le fer et le feu. Les colonies du Groenland furent donc perdues pour l'Europe. Lorsque, ensuite, dit M. Ch. Rafn, on recommença à s'en occuper, et que l'on consulta les renseignements contenus dans les ouvrages qui traitaient de cette contrée, on se méprit au point de placer sur la côte orientale le siége principal de la colonie, l'*Eystribygd* (ou territoire de l'*Est*) et l'évêché de *Gardar*. De là, plusieurs essais infructueux pour retrouver les anciens établissements. Cependant on finit par découvrir encore une fois ces plages tant cherchées ; mais on ne retrouva pas les descendants de la population venue d'Europe au moyen âge : tout avait péri. L'Eystribygd comprenait le district connu aujourd'hui sous le nom de Julianeshaab ; cette division de la colonie renfermait 190 établissements avec 12 églises. Le *Vestribygd* ou territoire de l'Ouest, qui ne comptait que 90 établissements, avec 4 églises, était situé plus au nord. On désignait, par le nom général de *Nordsetur*, des points avancés au nord, où l'on passait l'été pour se livrer à la chasse ou à la pêche : tels étaient le *Biarney* (le Disco actuel), l'île *Kingiktorsoak*, l'établissement danois le plus septentrional, et où une pierre, inscription runique fort remarquable, fut trouvée en 1824.

En 1721, Jean Egede, prêtre norvégien, entreprit d'aller instruire dans le christianisme les Esquimaux du Groenland : il y débarqua avec toute sa famille, y resta 15 ans, et y fonda une colonie dont la prospérité naissante attira l'attention du gouvernement, qui rétablit les relations commerciales avec le Groenland. Depuis, les frères moraves répandirent avec zèle l'instruction religieuse parmi les Groenlandais.

Les Danois se sont établis sur les côtes seules. On ne croit pas que les indigènes eux-mêmes habitent l'intérieur; mais il y a des Groenlandais nomades qui s'établissent quelquefois à une distance considérable au nord même d'Uppernavik.

Le capitaine danois Graah, ayant exploré dans le courant de 1828 à 1830 la côte orientale, dépassa le 69e parallèle, et rencontra des indigènes, au nombre d'environ 600, qui lui parurent avoir plus d'analogie avec les Européens qu'avec les Esquimaux : c'est peut-être une race résultant du mélange des Esquimaux avec des Européens qui auraient fondé là une colonie au moyen âge.

Toute cette côte est plus froide, plus stérile, plus misérable que la côte occidentale; elle ne consiste qu'en une sorte de glacier continu. La végétation, peu variée, n'offrit à Graah qu'une herbe très-fine, que le cochléaria, l'oseille, quelques renoncules, des saules, des bouleaux nains et des myrtils dont les baies servent de nourriture aux indigènes.

Les principaux animaux qu'on y rencontre sont des rennes, des ours blancs, des renards et des lièvres. On y remarque une grande variété d'oiseaux, tels que l'aigle, l'autour, l'épervier, le faucon, le corbeau, le geai, l'alouette et le canard.

On ignore tout à fait les limites du Groenland au nord : s'avance-t-il de ce côté jusqu'au pôle? A l'ouest, nous avons fait comprendre qu'il est borné par le détroit de Kennedy, la baie de Peabody, le détroit de Smith, la mer de Baffin, qui y forme la grande baie de *Melville*. Il va en s'amincissant vers le sud, où son extrémité est le cap *Farewell* (en anglais) ou *Farvel* (en danois), c'est-à-dire le cap des Adieux, qui correspond au cap *Hvitsak* des Scandinaves du moyen âge.

Le Groenland n'est véritablement qu'un amas de rochers entremêlés d'immenses blocs de glace, l'image réunie du chaos et de l'hivér. Le *Pic-de-Glace*, masse énorme de glace, s'élève près de l'embouchure d'une rivière, et jette un tel éclat, qu'on l'aperçoit distinctement à plus de 40 kilomètres. Des aiguilles hardies et une voûte immense donnent à cet édifice de cristal l'aspect le plus magique. Une chaîne continue parcourt la partie connue du Groenland, que les Islandais, dans leurs descriptions, appellent *Himin-Rad* ou *Monts du Ciel*. Les trois pointes qu'on nomme la *Corne-du-Cerf* s'aperçoivent en mer à la distance de plus de 100 kil. Les roches sont ordinairement composées de granite, de quelques pierres argileuses et de pierres ollaires par bancs verticaux. Dans les fentes perpendiculaires, on rencontre du quartz, du talc et des grenats. On a trouvé de l'or, du cuivre, du micaschiste, du marbre, de la serpentine, de l'amiante, des cristaux de roche, de la tourmaline noire. Enfin le Groenland nous a fourni le minéral nommé *fluate d'alumine* ou *cryolithe*. On a découvert une vaste mine de charbon de terre dans l'île de Disco. Des sources chaudes ne sont pas les seuls indices volcaniques observés jusqu'à présent : entre le 67e et le 77e parallèle, au milieu d'énormes amas de neige, un volcan a lancé des flammes en 1783. Pendant les

courts instants de l'été, l'air, très-pur sur la terre ferme, est, dans les îles, obscurci par les brouillards. Les clartés vagabondes de l'aurore boréale adoucissent un peu la sombre horreur des nuits polaires. Ce qu'on appelle *fumée de glace* est une vapeur qui sort des crevasses de la glace marine ou qui s'élève de la surface des lacs, et qui, formant dans l'air un réseau transparent et solide, et poussée par le vent, rase le sol et tue l'Esquimau qu'elle atteint. La rareté des pluies, le peu d'abondance des neiges et l'intensité inouïe du froid qu'apporte le vent d'est-nord-est nous font soupçonner que les parties les plus orientales du Groenland sont encombrées de glaces éternelles que les vents et les courants y amoncellent depuis des siècles. Il y a quelques terres labourables, et l'orge peut venir dans la partie méridionale. Les montagnes sont couvertes de mousse du côté du nord; les parties exposées au midi produisent de très-bonnes herbes, des groseilles et d'autres baies en abondance, et quelques petits saules et bouleaux. Non loin de Julianeshaab, un bois de bouleaux couvre une vallée; mais les arbres les plus hauts ont 6 mètres. On cultive les choux et les navets près des colonies danoises.

Le règne animal offre ici de gros lièvres, dont la chair est excellente, et qui donnent une bonne fourrure; des rennes de la variété américaine, des ours blancs, des renards, de grands chiens qui hurlent au lieu d'aboyer, et dont le Groenlandais attelle ses traîneaux. Une immense quantité d'oiseaux aquatiques demeurent près des rivières, qui abondent en saumons. Les cabillauds, les turbots, les petits harengs, fourmillent dans la mer. On a fourni des filets aux indigènes, qui commencent à en sentir l'utilité. Dans le Groenland septentrional, les Danois et les naturels vont conjointement à la pêche aux baleines; mais cette occupation tumultueuse, et peu lucrative pour les indigènes, répand dans ce canton le vice et la misère. Les naturels du sud s'en tiennent à la chasse du chien marin. La chair de cet animal est leur nourriture principale; la peau leur fournit des vêtements, et en même temps ils en construisent leurs bateaux; les nerfs deviennent du fil, les vessies des bouteilles; la graisse remplace tantôt le beurre et tantôt le suif, le sang fournit du bouillon. Le Groenlandais ne comprend pas comment on peut vivre sans chien marin; c'est pour lui ce que l'arbre à pain est pour le Taïtien et le blé pour l'Européen.

La Compagnie du Groenland, établie à Copenhague, fait un assez bon commerce dans ces régions reculées; l'huile et les fanons de baleine, les peaux de phoque, d'ours, de renard et de lièvre, les dents de narval et l'édredon en sont les principaux objets. On importe au Groenland de la farine, du sel, du drap, du vin, de l'eau-de-vie et divers métaux.

Les naturels ont la taille courte, les cheveux longs et noirs, les yeux petits, le visage aplati et la peau d'un jaune brun. On reconnaît en eux une branche des Esquimaux. Cette parenté est surtout prouvée par leur idiome, d'ailleurs remarquable par la richesse de ses formes grammaticales. Les particules et les inflexions y sont aussi nombreuses, aussi variées que dans le grec; mais la règle qui prescrit d'intercaler toutes les parties du discours dans le verbe, fait naître des mots d'une longueur démesurée. Les consonnes *R*, *K* et *T* dominent dans cette langue, et produisent, par leur accumulation, des sons très-rudes. Les femmes groenlandaises, comme celles des Caraïbes, ont des mots et des inflexions dont il n'est per-

mis qu'à elles de se servir. Les Groenlandais s'appellent quelquefois *Innouk* ou *frères*, mais leur véritable nom de nation paraît être *Huskis*, quelquefois *Kalalit*.

Ces peuples n'ont conservé aucune trace positive d'une communication avec la colonie scandinave détruite au moyen âge. Ils font, il est vrai, du Soleil une déesse ou femme déifiée, et de la Lune un homme; ce qui est conforme à la croyance des Goths, différente de celle des autres Scandinaves; mais comme on retrouve un dieu *Lunus* ou *Mên* chez les nations classiques mêmes, cette analogie prouve ou trop ou rien. On reconnaît chez les Groenlandais une foule de traits non équivoques qui démontrent leurs liaisons avec les Esquimaux même les plus éloignés. Les instruments de pêche des habitants de l'Amérique russe, entre autres, sont exactement composés comme ceux des Groenlandais : chez l'un et l'autre peuple, une vessie de chien marin, gonflée de vent et attachée au javelot dont on frappe la baleine, sert à empêcher cet animal, une fois blessé, de rester longtemps plongé sous l'eau. Une semblable invention, observée aux deux extrémités orientale et occidentale de l'Amérique septentrionale, suppose incontestablement des communications habituelles entre les tribus. Les petits bateaux des habitants d'Ounalachka et de l'Entrée de Cook, des Esquimaux du Labrador et des Groenlandais ont précisément la même construction ; ce sont des espèces de caisses, formées de branches légères, recouvertes de tous côtés de peau de chien marin ; sur une longueur de 4 mètres, ces barques n'ont qu'un demi-mètre de large ; au milieu de la surface supérieure, est un trou environné d'un cerceau de bois, auquel est attachée une peau qui, au moyen d'une courroie, se resserre comme une bourse; c'est dans ce trou que se place le rameur, muni d'un seul aviron très-mince, long de 3 à 4 pieds et s'élargissant des deux côtés; en pagayant rapidement à droite et à gauche, le navigateur, ou, pour mieux dire, l'homme-poisson s'avance en ligne droite, à travers les flots écumeux, au sein même de la tempête, sans courir plus de risque que n'en courent les baleines et les phoques, dont il est devenu le compagnon et le rival. Cette invention, admirée par le capitaine Cook, adoptée en partie par les pilotes norvégiens et danois, ne s'est pas reproduite par un pur hasard : elle est exactement la même chez toutes les tribus des extrémités boréales de l'Amérique; ces tribus descendent donc d'une souche commune, et ont longtemps communiqué ensemble.

Nous saisirons cette occasion pour expliquer un passage d'un écrit perdu de Cornelius Nepos, cité avec des variantes par Pline et Pomponius Mela. « Un roi des Suèves, selon le premier, ou des Boïens, selon le second, fit présent à Quintus Metellus Celer, proconsul des Gaules, de quelques *Indiens* qui avaient été jetés par la tempête sur les côtes de la Gaule, selon Mela, ou qui, en voyageant pour leur commerce, s'étaient égarés jusqu'aux rivages de la Germanie, selon Pline. Les Romains en concluaient que, venant de l'Inde, l'on pouvait faire le tour de l'Asie et de l'Europe par le nord, en traversant l'océan imaginaire qui, à leurs yeux, occupait l'emplacement de la Sibérie et du nord de la Russie. Pour nous, cette explication est inadmissible, mais le fait subsiste; des Indiens ou des hommes basanés quelconques sont venus aborder sur les côtes de la Gaule ou de la Germanie. C'étaient très-probablement des Esquimaux, soit du Labrador, soit du Groenland. Le même fait s'est renouvelé en 1680 et en 1684. Des Groenlandais sont arri-

vés aux îles Orcades dans les barques dont nous venons de décrire la construction. On les prit pour des Lapons, et on les appela, par conséquent, *Finn-men;* mais leurs bateaux, conservés au collége médical d'Édinbourg et dans l'église de Barra, prouvent qu'ils venaient du Groenland.

Le caractère actuel des Groenlandais est un mélange indéfinissable de qualités bonnes et mauvaises; l'attachement des usages nationaux lutte contre l'influence d'une civilisation étrangère. Les Groenlandais accusent avec amertume les Danois et les autres navigateurs européens de leur avoir apporté de fléau de la petite vérole et celui des liqueurs spiritueuses. Mais quelle est l'origine de cette espèce de lèpre qui n'attaque pas les mains, qui passe pour contagieuse et qui couvre tout le corps d'écailles que le malade se plaît à racler?

Aujourd'hui, l'administration danoise régularisée suit un plan de colonisation propre à établir l'ordre et le bonheur; mais les anciens défauts et les nouveaux vices des Groenlandais y opposent de grands obstacles. Presque dépourvus de toute idée de religion et de lois, ils ne voient dans le culte qu'une cérémonie sans but, et dans les punitions que l'abus de la force. Le malfaiteur leur paraît assez puni lorsque, dans une assemblée publique, il a été accablé de reproches. Les missionnaires avouent que la conversion des Groenlandais avançait lentement et n'influait que peu sur leurs idées morales. Depuis plusieurs années, les prédications des indigènes, élevés comme missionnaires, ont produit un heureux changement. Les frères moraves réussissent aussi singulièrement à frapper l'imagination de ces hommes simples, mais doués d'un esprit vif. L'administration commerciale, en introduisant le numéraire et même le papier-monnaie, leur a donné des notions nouvelles sur la propriété. Dans la partie méridionale, on leur a enseigné la tonnellerie et la construction des bateaux. Déjà ils oublient le nom de leur antique divinité, *Torngarsouk,* à laquelle ils n'ont jamais offert de culte, ainsi que la déesse malfaisante, sans nom, qui était censée habiter un palais sous les flots, gardé par des chiens marins redoutables. Une sorte de philosophie s'est même glissée parmi eux, et il existe diverses opinions nouvelles sur la vie à venir et sur la transmigration des âmes. Les esprits forts groenlandais nient le paradis, où l'âme, dans une heureuse indolence, se nourrissait de têtes de chiens marins. Les sorciers-prêtres, nommés *anghekok,* et les enchanteurs malfaisants, nommés *iliseets,* perdent continuellement de leur influence. L'époque n'est peut-être pas très-éloignée où le sublime dévouement du vertueux Egede aura porté des fruits, et où une peuplade chrétienne et civilisée habitera cette mémorable colonie, la plus boréale que les Européens aient fondée. Une gloire douce et pure récompensera alors le Danemark des sacrifices pécuniaires que lui a coûtés cette lutte contre les éléments, dans laquelle un zèle pieux et des souvenirs historiques l'ont entraîné (1).

(1) Voici quelques détails sur les Groenlandais, tirés de l'intéressant Journal d'un Voyage dans les mers Polaires, par *J.-R. Bellot.* « La nourriture des Esquimaux de la côte ouest du Groenland consiste principalement en phoques; ceux des îles ont de plus la ressource des oiseaux et de leurs œufs. Mais quelquefois le froid chasse ces animaux, et l'imprévoyance, fléau de cette race, aussi bien que des Indiens, les décime cruellement. Avons-nous bien d'ailleurs le droit de leur en faire un reproche? Quand je dis décimer, c'est dévorer qu'il faudrait dire. M. Leask a vu au cap York un camp de 14 personnes mortes de faim; le der-

Ces mêmes souvenirs nous accompagnent dans la merveilleuse île qui, bien que connue sept siècles avant Colomb, n'en est pas moins, comme la grande île du Groenland, une dépendance naturelle du nouveau continent. C'est nommer l'*Islande,* cette terre de prodiges où les feux de l'abîme percent à travers un sol glacé, où des sources bouillantes lancent leurs jets d'eau parmi les neiges éternelles, où le génie puissant de la liberté, et le génie non moins puissant de la poésie, ont fait briller les forces de l'esprit humain aux derniers confins de l'empire de la vie.

La situation géographique de l'Islande n'a été longtemps connue que par des observations d'auteurs obscurs, faites au milieu du XVIIe siècle, peut-être même simplement copiées par Torfæus sur quelque imitation de la *carta di navegar* des frères Zeni, dressée dans le XIVe siècle. On y avait assujetti les résultats, d'ailleurs exacts, de l'arpentage des ingénieurs militaires, terminé en 1734. Tels étaient les éléments discordants de la carte de l'Islande, publiée par les héritiers Homann, et devenue, avec de légères corrections, la source de toutes les autres. Mais, en 1778, Borda, Pingré et Verdun de La Crenne, après avoir d'abord en

nier survivant sans doute était un homme très-fort et robuste par sa structure; son corps était conservé, mais les ossements parfaitement dépouillés de chair autour de lui indiquaient comment il avait vecu dans les derniers temps jusqu'à ce que cette ressource même lui manquât. M. Kennedy a vu sur la côte du Labrador un vieillard qui, dans l'hiver, avait été forcé de manger sa femme et ses deux enfants, n'ayant plus rien autre chose. De sombres pensées le poursuivaient, et alors qu'ému par ses malheurs, on lui présentait des provisions, ce souvenir faisait couler de grosses larmes sur ses joues, il relevait la tête et montrait la plus violente douleur. O races déshéritées! qu'avez-vous donc fait au ciel, et quelle vengeance est poursuivie sur vos têtes?

« Le type de physionomie est pour les deux sexes celui que j'ai rencontré dans l'Amérique du sud, du moins quant à l'observation superficielle que j'en ai pu faire : yeux bridés, cheveux noirs, longs et plats; les femmes les portent retroussés en un chignon sur le sommet de la tête, comme les Chinois, mais sans tresse derrière; de doubles cottes en peau de phoque, disposées de façon que les côtés sans poils se touchent et puissent être graissés, des culottes et une casaque avec un capuchon, le tout en peau de phoque, forment l'accoutrement des deux sexes. La casaque des femmes diffère seulement par une queue retombant devant et derrière, et leurs bottes sont, pour les élégantes du moins, en cuir tanné et teint en couleurs éclatantes avec bigarrures de peaux de différentes couleurs. Les femmes portent les enfants sur le dos dans une poche ménagée dans la casaque. De grands pieux supportant quelques pirogues, et surtout une bande de chiens couvrant un monticule de terre, m'indiquaient une hutte, et je priai qu'on demandât si je pouvais y entrer. Ayant reçu une réponse affirmative, je cherchai vainement la porte. *Chiamo! chiamo!* me criait-on du dedans : il me fallut l'aide d'un des assistants pour deviner qu'une ouverture, à peine de 2 pieds de haut, recouverte d'une peau, était la porte. Des bouffées chaudes et chargées de fétides émanations m'arrivent, je sens s'ébranler mon courage, mais enfin je pénètre dans l'intérieur de la hutte, après avoir rampé, sur une longueur de 2 mètres, dans une sorte d'égout aux murailles humides, dont le pied repose dans une boue détrempée de sang, d'eau, d'huile et de graisse. Non, jamais je n'oublierai l'impression causée par ce que je vis; bien que je me crusse préparé à tout par les nombreuses descriptions que j'avais lues de ces misérables huttes. Encore ceci est-il dans un endroit comparativement civilisé, où l'exemple des Européens doit créer et crée des besoins de confort inconnus aux peuplades errantes, dans un établissement que visite tous les ans un inspecteur envoyé par le gouvernement de Copenhague. Une enceinte rectangulaire de pierres, recouvertes, à l'extérieur, d'une épaisse couche de terre, et à l'intérieur, de trois ou quatre planches, forme la carcasse, la charpente de la hutte; de chaque

vain cherché l'Islande, qui, pour ainsi dire, flottait dans l'océan à l'instar de Délos, en déterminèrent astronomiquement plusieurs points principaux, dont quelques-uns étaient placés jusqu'à 3 et 4 degrés trop à l'ouest. La surface de l'île, qui, d'après les anciennes cartes, avait été évaluée à 160 000 kilomètres carrés, a été réduite, en conséquence de ces mesures, à 100 000. Elle a 500 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, sur 300 de largeur, du nord au sud. Elle est coupée, vers ses extrémités boréales, par le cercle polaire arctique, et appartient, pour une très-petite portion, à la zone glaciale; mais, en majeure partie, elle se trouve dans la zone tempérée; l'Atlantique l'enveloppe au sud, à l'est et à l'ouest; l'océan Glacial la baigne au nord. La forme de l'île est presque ovale; assez régulièrement arrondie vers le sud, elle offre au nord et à l'ouest une côte étrangement déchirée par d'étroits golfes, et hérissée de presqu'îles, de promontoires, de pointes. Le cap *Nord* ou *Horn,* vers l'extrémité nord-ouest, a passé longtemps pour le point le plus boréal de cette terre; aujourd'hui on sait que le point le plus avancé vers le nord est le cap *Rifstangi,* dans le nord-est. Le *Linganes* est la pointe la plus au nord-est de l'île; le cap *Latraröst,* la pointe la plus occidentale;

côté de la porte et au fond, une sorte de treillage à un pied du sol et de 3 à 4 pieds de large, recouvert de peaux servant de lit et de table. Dans l'espace du milieu, qui a à peu près 3 pieds, une moitié de phoque, dont la graisse a été enlevée, mais dont les chairs saignantes sont foulées aux pieds, et qui est là à portée des appétits des hôtes de la hutte.

« Sur un des côtés, une vieille femme presque aveugle, aux jambes et aux bras nus, coud des peaux qu'elle remue avec ses pieds et ses mains. Ses paupières rouges ressortent sur la couleur bistrée par cette maigreur qu'on ne trouve que chez les individus de cette race. On dirait d'une vieille sorcière de *Macbeth.* — Près d'elle est couché son fils, le maître de la maison, qui se met sur son séant pour me faire les honneurs de chez lui. Au fond, une jeune femme, presque nue, allaite un enfant nu qu'elle tient d'une main, tandis que de l'autre elle rassemble à la hâte quelques peaux qui forment ses vêtements. Deux lampes, où brûle une huile fétide, remplissent le double rôle d'éclairer et de chauffer l'appartement. Des harpons, quelques lances, des rouleaux de peaux, sont appendus aux murs ou posés verticalement, la partie inférieure plantée au milieu de détritus de toutes sortes.

« Point d'ouverture qui laisse échapper la fumée; un seul trou près de l'entrée, voilé par de minces enveloppes d'intestins ou boyaux, laisse seul voir qu'il y a un monde extérieur. Je me sens suffoqué; le nez, la gorge, l'œil, tout est affecté, mais je veux voir. Je cherche même à cacher ce que j'éprouve, et, lorsqu'une main huileuse s'étend vers moi en signe de bienvenue, je cherche un mouchoir que je tends en cadeau pour éviter la bienveillante étreinte qui me menace.

« Comment des êtres humains peuvent-ils vivre dans de pareilles conditions? C'est un problème dont on croit la solution impossible jusqu'à ce qu'on l'ait vu. Lorsque j'ai satisfait ma curiosité, j'examine de nouveau l'extérieur, et deux barriques qui annoncent l'aisance de mon nouvel ami; leur contenu est suffisamment indiqué par la présence de nombreux chiens qui en viennent lécher les graisseux contours; c'est la provision particulière de l'Esquimau, ou plutôt du Huski. Esquimau, qui veut dire mangeur de poisson cru, est un nom donné à ces pauvres peuplades par les Indiens qui, au nord de l'Amérique, leur ont fait longtemps et leur font encore de temps à autre la guerre. Elles considèrent ce nom comme une insulte, même sur la côte du Groenland, où l'on comprend parfaitement le langage parlé sur la côte du Labrador.

« Des parties de phoques sèchent au bout de longues perches, et je vois des sortes d'outres à la couleur rougeâtre, dont je cherche en vain l'origine; ce sont des panses de daims tués sur la grande terre. Ces outres contiennent le sang et les intestins, qu'on laisse macérer pendant plusieurs jours. »

le *Reykianes,* l'extrémité sud-ouest; le cap *Dirolaey* ou *Portland,* l'extrémité sud. Les caps Nord et Latraröst sont aux extrémités d'une presqu'île remarquable qui, dans le nord-ouest de la grand terre, en est comme détachée, et n'y tient que par un isthme étroit, resserré entre les golfes *Breidi-fiordr* et *Hunafloi,* les plus considérables de l'Islande, avec le *Faxa-fiordr,* sur la côte occidentale.

L'Islande, dont le véritable nom est *Island* (en anglais *Ice-land*), c'est-à-dire le pays de glace, n'est proprement qu'une chaîne de rochers immenses, dont le sommet est toujours couvert de neige, quoique le feu couve dans leurs flancs. Le trapp et le basalte paraissent prédominer dans la composition de ces montagnes. Le basalte y forme d'immenses amas de piliers semblables à ceux de la Chaussée des Géants, en Irlande. Le mont Akrafiall présente des bancs d'amygdaloïde, de tufa volcanique et de *grunstein,* dont la face inférieure a évidemment subi l'action d'un feu très-fort, mais sous une grande pression, probablement au fond de l'océan primitif. On distingue plusieurs formations de lave; l'une a coulé et coule souvent encore en forme de torrents enflammés, sortis des cratères; l'autre, d'une structure spongieuse et comme caverneuse, semble avoir, pour ainsi dire, bouilli à la place même. Cette dernière lave forme les stalactites les plus singulières. L'île renferme une trentaine de volcans dont on connaît les éruptions, sans compter ceux qui ont pu s'éteindre avant que l'île fût habitée. Le plus fameux entre ces volcans est le mont *Hékla,* situé dans la partie méridionale de l'île, très-près de la mer. Son altitude, d'après Thienemann, est de 1 630 mètres, et, d'après Gunlögsen, de 1 550 mètres. Ses flancs sont hérissés de petits cônes, terminés chacun par un cratère. Lorsque l'Hékla est en éruption, tous ces cratères rejettent des matières en fusion. Le sommet du cône principal est entouré d'une sorte de rempart; les parties abritées contre la pluie sont couvertes d'une grande quantité de sel. Le principal cratère de l'Hékla, qui s'élève dans la région des neiges, a fait sa dernière éruption en 1845; les cendres qu'il lança furent portées jusqu'aux Orcades.

Toutes les montagnes dont la hauteur atteint 700 à 1 000 mètres d'altitude sont couvertes de neiges et de glaces éternelles : les principales sont l'OErœfa-Iœkull (1 959 m.), le Snæfell (1 823 m.), le Snæfells-Iœkull (1 435 m.), le Herdubreid (1 661 m.). La partie la plus élevée de l'île est à l'est, et le haut amas volcanique qui se trouve dans cette partie porte le nom de *Vatna-Iœkull* ou *Klofa-Iœkull.*

Les plus grandes rivières n'ont qu'une centaine de kilomètres de longueur, mais elles sont larges et profondes. Les plus considérables sont la *Thiorsa,* au sud, et la *Iœkullsa,* au nord. Parmi les nombreux lacs, le plus grand est le *Thingvalla-Vatn,* au sud-ouest, célèbre par les assemblées publiques qui se sont tenues sur ses bords; le plus important ensuite est le *My-Vatn* ou le *lac aux Mouches,* au nord-est; le fond du bassin de ce dernier est couvert d'une lave noire, d'où sortent en plusieurs endroits des sources chaudes et une épaisse vapeur.

Le volcan de *Skapta-Iœkull* s'est fait connaître, en 1783, d'une manière terrible. La rivière *Skapta* fut entièrement comblée de pierres ponces et de laves. Un canton fertile fut changé en un désert couvert de scories. Les exhalaisons sulfureuses et les nuages de cendres se répandirent presque sur toute l'île : une épidémie en fut la suite.

En 1821, le 20 décembre, l'*Eyia-Fialla-Iœkull,* après être resté plus d'un

siècle en repos, lança, à la distance de 10 kilomètres, des pierres du poids de 25 à 40 kilogrammes. Aucun phénomène ne prouve mieux combien est immense cette masse de matières volcaniques, que l'apparition d'une nouvelle île qui, peu de temps avant l'éruption de 1783, eut lieu au sud-ouest du *Reykianes*, sous 63° 20′ de latitude. Cette île jeta des flammes et des pierres ponces. Lorsqu'en 1785 on en fit la recherche, elle avait entièrement disparu. Il est probable que cette île n'était qu'une croûte de laves et de pierres ponces, élevée à la surface de la mer par une éruption sous-marine.

Du 22 au 26 juin 1822, le *Kattlagia-Iœkull* eut trois éruptions accompagnées de tremblements de terres si violents, que près de 10 000 personnes périrent. Le Vester-Iœkull, à son tour, fit une éruption en 1823.

Les sources chaudes sont une autre curiosité de cette île, mais elles n'ont pas toutes le même degré de chaleur. Celles dont les eaux tièdes sortent aussi paisiblement que des sources ordinaires, s'appellent *laugar*, c'est-à-dire bains. Les autres, qui lancent à grand bruit des eaux bouillantes, sont nommés *chaudières*, en islandais *hverer*. La plus remarquable de ces sources est le *Geyser* ou *Geysir*, qui se trouve près de Skalholt, au milieu d'une plaine où il y a environ 40 autres sources moins considérables. Son ouverture est du diamètre de 6 mètres, et le bassin dans lequel elle se répand en a 13. Il s'élève de 29 à 30 mètres. La colonne d'eau bouillante, environnée d'une épaisse fumée, retombe sur elle-même ou se termine par une large girandole. Une nouvelle source s'est offerte pour rivale au Geyser, c'est le *Strokur* ou *Petit-Geyser*; son jet d'eau est formé d'un rayon d'un moindre diamètre, mais qui, s'élançant avec plus de force que le Geyser, présente une surface plus nette et parvient à une plus grande élévation, où elle se disperse comme nos jets d'eau artificiels. Deux autres sources s'élancent et retombent alternativement. Le *Badstafa* est de ce nombre : il lance ses eaux à 15 ou 16 mètres pendant 10 minutes, discontinue pendant le même espace de temps, et recommence ainsi périodiquement. Ses eaux sont à la température de 82 degrés du thermomètre centigrade. Toute cette infernale vallée est remplie de sources et environnée de laves et de pierres ponces. Ces eaux bouillantes, et principalement celles du Geyser, déposent sur leurs bords une croûte de tuf siliceux. Les Islandais tirent quelque parti de ces sources chaudes, qui jadis ont servi à baptiser leurs ancêtres païens; ils y font cuire leurs légumes, viandes, œufs et autre nourriture; mais il faut avoir soin de couvrir le pot suspendu dans les eaux fumantes, afin que l'odeur volcanique ne gâte pas les mets. Les habitants y lavent aussi leur linge, et ils y font courber plusieurs instruments de bois. Les sources moins chaudes servent à se baigner. Les vaches qui boivent de leurs eaux donnent une quantité de lait extraordinaire.

Outre ces magnifiques jets d'eau, l'Islande a encore des sources minérales, que les habitants appellent sources de *bière*. Cette dénomination semble démontrer qu'ils n'en ont pas toujours négligé l'usage comme aujourd'hui.

Une des productions les plus singulières de l'Islande est cette masse noirâtre, pesante, propre à brûler, nommée en islandais *surturbrandr* (1); c'est un bois fos-

(1) *Surtur*, le Dieu noir, le Pluton du Nord; *brandr*, tison.

sile, légèrement carbonisé, et qui brûle avec flamme. Une autre espèce de bois minéralisé est plus pesante que le charbon de terre, et brûle sans flamme ; elle contient de la chalcédoine dans ses fissures transversales.

Une lave transparente que l'on trouble au Krabla est un *flint-glass* naturel que l'on taille pour l'employer à des instruments d'optique. Le spath d'Islande a des cristaux rhomboïdaux assez considérables pour se prêter sans peine à toutes les expériences du phénomène désigné sous le nom de *double réfraction.*

Les montagnes centrales de l'île n'offrent point de granite ; elles renferment du fer et du cuivre, que le manque de bois empêche d'exploiter ; du marbre, de la chaux, du plâtre, de la terre à porcelaine, plusieurs sortes de bols, des agates, du jaspe et autres pierres.

On trouve du soufre, tant pur qu'impur. Les mines de Krysuvik et de Husavik sont les plus considérables. On a établi une raffinerie de soufre dans le dernier endroit. Les collines de soufre présentent un phénomène plus effrayant peut-être et plus instructif que le Geyser ; on voit à leurs pieds l'argile dans une ébullition continuelle ; on entend les eaux bouillonner et siffler dans l'intérieur de la montagne ; une vapeur chaude couvre ce terrain, d'où souvent il s'élance des colonnes d'eau boueuse. Le soufre qui forme la croûte de ces couches d'argile est ordinairement très-chaud, et s'y présente dans les cristallisations les plus magnifiques.

L'île ne produit pas d'autre sel que celui que l'on trouve au milieu de quelques laves ; mais la mer qui l'avoisine a les eaux aussi salées que celles de la mer Méditerranée. Le sel qu'on en tire donne au poisson une teinte bleuâtre. D'ailleurs, presque tout le sel employé en Islande vient de l'étranger.

Parmi les merveilles de l'île, il faut citer la cascade de *Skogar,* haute de 500 mètres.

Le ciel de l'Islande étale aussi des prodiges. A travers un air rempli de petites particules glacées, le Soleil et la Lune paraissent doubles ou prennent des formes extraordinaires ; l'aurore boréale se joue en mille reflets de couleurs diverses ; partout l'illusion du mirage crée des rivages et des mers imaginaires. La température est moins rigoureuse que la latitude ne pourrait le faire croire, et les hivers sont généralement assez doux. Le climat ordinaire serait assez tempéré pour permettre la culture des blés, qui autrefois était suffisante aux besoins d'une population beaucoup plus considérable. Le gouvernement se donne beaucoup de peine pour la faire revivre. Mais lorsque les glaces flottantes viennent à s'arrêter entre les promontoires septentrionaux de cette île, tout espoir de culture cesse pour une ou deux années ; un froid effroyable se répand sur toute l'île ; les vents apportent des colonnes entières de particules glacées ; toute la végétation s'éteint ; la faim et le désespoir semblent s'asseoir sur ces montagnes qu'échauffent en vain tous les feux des abîmes souterrains.

Dans un siècle, on a compté 43 mauvaises années, parmi lesquelles 14 années de famine. Les années 1784 et 1785, dans lesquelles la rigueur des hivers succéda à des éruptions volcaniques, virent périr 9 000 hommes, 28 000 chevaux, 11 500 bêtes bovines et 190 500 bêtes à laine.

L'*elymus arenarius,* en islandais *melur,* est une espèce de blé sauvage qui donne une bonne farine. Le *lichen* d'Islande et plusieurs autres sortes de lichens

servent à la nourriture, ainsi qu'un grand nombre de racines antiscorbutiques, et même plusieurs sortes d'herbes marines, entre autres l'*alga saccharifera* et le *fucus foliaceus*. L'Islande produit, comme la Norvége, une immense quantité de baies sauvages d'un goût excellent. Le jardinage est répandu dans tout le pays. Les choux-fleurs ne réussissent pas. La culture des pommes de terre prend des accroissements trop lents pour le bonheur de l'île.

Il y eut autrefois de grandes forêts qui abritaient les vallées méridionales. Une mauvaise économie les a dévastées. On ne trouve à présent que quelques bois de bouleaux et beaucoup de broussailles. Mais le bois, que la terre refuse aux Islandais, leur est amené par la mer. C'est un des phénomènes les plus étonnants dans la nature que cette immense quantité de gros troncs de pins, sapins et autres arbres qui viennent se jeter sur les côtes septentrionales de l'Islande, surtout sur le cap Nord et sur le cap Langanes. Ce bois arrive sur ces deux points dans une telle abondance, que les habitants en négligent la plus grande partie. Les morceaux qui sont poussés le long de ces deux promontoires vers les autres côtes fournissent à la construction des bateaux.

Les chevaux sont de la même espèce que ceux de la Norvége, et on les emploie de même à porter des fardeaux, comme les ânes. Les bœufs et les vaches sont pour la plupart sans cornes. Les moutons, au contraire, en ont jusqu'à 4 et 5; ils sont très-grands, et leur laine est plus longue que celle des moutons danois ordinaires. Dans l'hiver, on les tient enfermés dans des cavernes; ils y souffrent tellement de la faim qu'ils se mangent la laine sur le dos : ce qui produit dans leur estomac ces pelotes de poils connues sous le nom d'ægagropiles. L'Islande a compté jusqu'à 40 000 têtes bovines (1). Les pâturages, mieux soignés, seraient la vraie richesse de l'île; mais on les abandonne aux soins de la nature. Les rennes, introduits du Finmark, se sont très-multipliés; ils sont à l'état sauvage, et on les chasse comme les autres bêtes fauves. Il est remarquable que cet animal n'y était point indigène, quoique la mousse des rennes y vienne en abondance. Les renards d'Islande fournissent de belles pelisses. C'est le seul quadrupède sauvage du pays. Les ours blancs, qui arrivent sur les îles flottantes de glaces, font quelquefois des ravages avant d'être tués. Parmi les oiseaux d'Islande, l'eider (*anas mollissima*) est renommé par son duvet délicat. Les faucons de l'Islande étaient autrefois plus recherchés qu'aujourd'hui. Les blancs, qui sont rares, valent 90 à 100 francs la pièce. Le roi de Danemark en fait des présents à quelques cours.

La mer et les rivières offrent aux Islandais des avantages qu'ils négligent trop. Les saumons, truites, brochets et autres excellents poissons dont fourmillent les rivières, vivent et meurent pour la plupart en repos. Les anguilles sont en abondance, mais les habitants n'osent pas en manger; il y voient l'engeance du grand serpent marin, qui, selon la mythologie odinique, enlace la Terre entière, et qu'on prétend avoir vu lever la tête près des côtes d'Islande. Les harengs environnent

(1) En 1753, il y avait 112 000 bêtes à laine, 30 800 bêtes à cornes (dont 750 chèvres), 32 700 chevaux; les épizooties de 1783 et de 1784 réduisirent ces nombres à 42 000 bêtes à laine, 10 000 bêtes bovines, 8 400 chevaux. Mais, depuis, la situation de l'île s'est fort améliorée, et en 1845 on comptait 617 401 bêtes à laine, 23 713 bêtes bovines, 34 584 chevaux.

les côtes, mais les Islandais ne connaissent que depuis peu l'usage des filets. Les petites baleines, les veaux et chiens marins, les cabillauds, sont les espèces dont on pêche le plus.

Skalholt était autrefois la capitale de l'île, et le siége d'un évêche. *Holar*, dans le nord, avait aussi un évêché. Aujourd'hui, *Reykiavik* est à la fois le siége épiscopal de toute l'Islande et la résidence des autorités civiles. Cette petite capitale de 800 âmes, qui ne serait qu'un village dans d'autres pays, s'élève sur la côte sud-ouest de l'île; elle possède un lycée, une bibliothèque publique, une cathédrale, dont les fonts baptismaux sont l'ouvrage de Thordvaldsen; une association pour la diffusion des connaissances utiles, des sociétés des sciences et de littérature islandaise, sections de la Société royale des antiquaires et de celle de littérature établies à Copenhague. *Bessestad* ou *Bessastadir*, renommé comme point littéraire de l'île, près et au sud de Reykiavik. *Holar* ou *Holum*, qui est aussi ce qu'on appelle une des villes principales de l'Islande, possédait déjà une imprimerie en 1530. *Lambhuus*, à peu de distance de Reykiavik, a un observatoire. La jolie petite île de *Videy*, près de la même capitale, a une imprimerie célèbre. *Skalholt* ou *Reinkinrik*, l'ancienne capitale est tout à fait déchue; cependant elle se distingue encore par la politesse remarquable de sa société.

Le commerce de l'Islande, autrefois livré au monopole, est aujourd'hui libre. On exporte du poisson, de l'huile de poisson, des viandes, du suif, du beurre, des cuirs, de l'édredon, du soufre, de la laine, du fil de laine, de la grosse étoffe de laine, des toiles de chanvre et de lin, des bas de laine et des gants. L'importation consiste en blé, grains, eau-de-vie, tabac, marchandises coloniales, étoffes fines.

Passons maintenant à l'intéressante peuplade qui habite cette terre singulière. Les Islandais sont en général d'une taille moyenne, bien conformés; mais une nourriture peu abondante leur donne peu de vigueur. Les mariages ne sont pas féconds. Probes, bienveillants, peu industrieux, mais fidèles et obligeants, ces insulaires exercent généreusement l'hospitalité, autant que leurs moyens le permettent. Leurs principales occupations consistent dans la pêche et le soin de leurs troupeaux. Sur les côtes, les hommes vont à la pêche en été et en hiver. Les femmes apprêtent le poisson, s'occupent à coudre et à filer. Les hommes préparent les cuirs et exercent les arts mécaniques; quelques-uns travaillent l'or et l'argent; ils manufacturent, comme les paysans de Jutland et de plusieurs autres provinces, une sorte d'étoffe grossière connue sous le nom de *vadmal*. On fabrique annuellement 146 000 paires de bas de laine et 163 000 paires de gants. Ces insulaires sont si attachés à leur pays natal, qu'ils se trouvent malheureux partout ailleurs. Naturellement graves et religieux, ils ne traversent jamais une rivière ou tout autre passage dangereux, sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Lorsqu'ils se rassemblent, leur passe-temps favori consiste à lire leurs relations ou mémoires historiques : le maître de la maison commence, et les autres le remplacent tour à tour. D'autres fois on fait lecture de poésies nouvellement composées. Quelquefois un homme donne la main à une femme, et ils chantent tour à tour des couplets qui forment une espèce de dialogue. Le reste de la compagnie fait de temps en temps chorus. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux, et, comme les anciens Scandinaves, ils tiennent à gloire d'y être habiles. Le

vêtement des Islandais n'est ni élégant ni très-orné; mais il est décent, propre et convenable au climat. Les femmes portent à leurs doigts des bagues d'or, d'argent et de cuivre. Les plus pauvres sont vêtues de l'étoffe grossière dont nous avons fait mention, mais toujours noire. Celles qui ont plus d'aisance s'habillent d'étoffes plus amples, et portent des ornements d'argent doré.

Beaucoup ont une coiffure en pointe qui a de l'analogie avec celle de nos Cauchoises : c'est un des traits qui indiquent une commune origine entre les Islandais et les Normands. Suivant le moine Dicuil, qui écrivait vers 825 son ouvrage *De Mensura orbis,* l'Islande avait été visitée et habitée avant cette époque par des Irlandais. Ce qu'il y a de certain, c'est que Naddod, pirate norvégien, y fut jeté en 861, et l'appela *Sniœland* (terre de neige). Ce fut en 863 que le Danois Gardar y aborda à son tour. La colonisation fut commencée en 875 par le Norvégien Ingolf, forcé d'abandonner sa patrie pour cause de meurtre. Les Islandais descendent de cette colonie de Scandinaves, qui emportèrent avec eux leurs monuments historiques, leur tradition, leur théogonie, leur poétique et tout ce qui caractérisait les mœurs de la mère patrie. Ils conservèrent longtemps leurs antiques croyances; les scaldes, poëtes guerriers, chantaient encore sur le rhythme runique les victoires d'Odin, lorsque la Gothie et le Jutland avaient oublié les traditions de leurs ancêtres pour embrasser les croyances du christianisme. L'Islande a produit, du reste, plusieurs auteurs célèbres, dont les écrits ont jeté un grand jour sur l'histoire des peuples du Nord et sur la religion des Scandinaves : tels sont *Ulfliot, Thorvald Kodransson,* surnommé *Vidförle* ou le *voyageur; Ari Thorgilsson* ou *Are Frode,* qui, le premier, croit-on, substitua à l'écriture imparfaite des *runes* l'alphabet latin ou anglo-saxon; *Gizur Hablsson, Biörn Einarsson, Jon Arason, Sœmund Sigfusson* et *Snorre Sturleson* ou *Snorri Sturlusson, Gudbrandr Thorlaksson, Arngrimr Jonsson Vidalia* (plus connu sous le nom de *Jonas Arngrim*), *Bryniolfr Sveinsson, Halgrimr Peturssson, Thormodr Thorfasson* (*Torfæus*), *Arni Magnusson* (*Arnas Magnœus*), *Finnr Magnusson,* qui s'est rendu célèbre par son explication des *runes;* etc. (1). Les Islandais eurent d'abord, dans leur gouvernement, la forme républicaine. En 981, on tenta d'y introduire le christianisme, qui ne s'y propagea réellement que vers l'an 1000; en 1262, une révolution la soumit aux rois de Norvége; mais, en 1397, le traité de Calmar la réunit au Danemark. Depuis cette époque, la langue islandaise a commencé à dégénérer. Aujourd'hui c'est un idiome mêlé de mots anglais, français, hollandais et latins.

Les Islandais sont en général mal logés. Dans quelques endroits, leurs maisons sont construites de bois que la mer y jette, et quelquefois les murs sont faits de lave et de mousse. Ils couvrent le faîte de gazons posés sur des solives et quelquefois sur des côtes de baleine, qui sont plus durables et moins chères que le bois. Il y a beaucoup de cabanes construites entièrement en gazon et éclairées par des lucarnes. Leur principale nourriture consiste en poisson sec et en laitage; on ne prodigue pas la viande, et autrefois le pain était rare. Aujourd'hui 18 000 tonnes de seigle sont consommées dans l'île. Les riches connaissent le vin, le café et

(1) La famille du célèbre sculpteur Thorvaldsen est aussi d'Islande.

toutes les épiceries de notre cuisine. Une imitation plus utile des mœurs danoises a fondé ici, ainsi qu'on l'a vu précédemment, plusieurs sociétés littéraires, dont quelques-unes ont publié des mémoires. Les paroisses ont commencé à former de petites bibliothèques publiques, d'où les pères de famille empruntent des livres de morale ou d'histoire. Nul Islandais n'ignore l'art d'écrire et de calculer; la plupart d'entre eux connaissent l'histoire biblique et celle de la Scandinavie. On trouve parmi les ministres beaucoup d'hommes versés dans toutes les beautés de la littérature grecque et romaine. A l'époque la plus florissante de l'Islande, au XIIe siècle, la population de cette île a été de 120 000 âmes; aujourd'hui, on ne compte que 60 000 habitants, d'après le recensement de 1851; M. Hogg réduit même ce nombre à 48 000 (1).

Telle est cette colonie des Scandinaves, placée entre les glaces du pôle et les flammes de l'abîme. Ne la quittons pas, sans mentionner les intéressantes petites îles de *Vestmannaeyiar*, situées près de sa côte méridionale, et où s'élève un village assez florissant qu'on décore du titre de *Kaupstadr* (ville de commerce).

A 200 kilomètres à l'est du Groenland et à 400 nord-est de l'Islande, on trouve l'île de *Jean-Mayen*, dont les côtes plates et sablonneuses sont souvent bordées par d'énormes amas de glaces. Son sol, entièrement volcanique, est couvert de montagnes, dont la plus importante est le *Beerenberg*, élevé de 2 200 mètres et couvert de neiges éternelles. L'*Esk*, volcan de 300 mètres d'altitude, vomit fréquemment de la lave. Cette île fut découverte par le navigateur hollandais dont

(1) Nous extrayons les renseignements suivants, sur les divisions civiles et ecclésiastiques de l'Islande, d'un bon article sur cette île publié par M. de La Roquette dans le *Bulletin* de la Société de géographie, en 1848.

« Avant 1770 et 1783, l'Islande était administrée par un gouverneur royal portant le nom danois de *stiftbefalingsmand* ou *stiftamtmand*, et appelé en islandais *stiptamtmadr* ou *höfudsmadr*; ces derniers noms avaient été importés de Norvége dès les plus anciens temps. Aujourd'hui l'île est divisée, sous le rapport administratif, en trois *amter* ou préfectures, d'une superficie à peu près égale, nommées d'après leur situation géographique, *vestr-amt* ou amt occidental, *nord-amt* ou amt septentrional et *austr-amt* ou amt méridional. Chacun des préfets exerce d'une manière indépendante la juridiction administrative et de police dans son amt; mais celui de l'amt méridional, qui a en même temps le titre de *stiptamtmadr*, est une espèce de gouverneur. Il préside la cour supérieure (*Landsyfirrettr*), institue les prêtres ou pasteurs des paroisses (*Præstekaldene*), excepté toutefois dans les six principaux pastorats, qui sont à la nomination de la couronne; il a la haute direction des écoles de toute l'île, conjointement avec l'évêque, et exerce enfin un contrôle sur les finances avec le *landfógeti*, comme caissier public; mais, du reste, il n'a aucune supériorité sur les autres préfets. L'île est encore divisée en 20 *sysselnerne* ou districts, subdivisés eux-mêmes en *hreppar*.

« L'Islande avait autrefois deux évêchés ou *stipt*, celui de Skalholt (*Skalholt-stipti*), et celui d'Holum ou Holar (*Holar-stipti*). Il n'existe en ce moment qu'un évêque résidant à Laugarnes, près de Reykiavik, chef-lieu de l'amt méridional et de toute l'Islande, et résidence du *stiptamtmadr*. 19 prévôts, ayant sous eux 183 prêtres ou pasteurs de paroisse, et un nombre à peu près égal, mais variable, de prêtres et de chapelains, complètent la hiérarchie ecclésiastique de l'île. Les rois de Danemark s'étant emparés de la majeure portion des propriétés de l'église, à l'époque de l'introduction du luthéranisme en Islande, les revenus des ecclésiastiques sont fort médiocres, et leur casuel se réduit à peu de chose.

« La justice est exercée en Islande par 19 *syslumenn*, chargés de la police et du maintien

elle porte le nom. Elle n'est fréquentée que par les navires baleiniers; l'âpreté de son climat n'y laisse croître que de chétives plantes. On y a remarqué des traces d'ours et de renards.

Un groupe de 3 ou 4 grandes îles, et d'un nombre considérable de petites, termine, dans l'état actuel de nos connaissances, cette chaîne de terres glaciales dépendantes du Groenland, et par conséquent de l'Amérique septentrionale. Ces îles furent découvertes en 1553 par l'Anglais Hugh Willoughby; en 1595, elles furent visitées par les navigateurs hollandais Guillaume Barentz et Jean Cornelius, qui crurent les avoir découvertes, et qui, à cause des rochers pointus dont elles sont hérissées, leur donnèrent le nom de *Spitzberg* ou plutôt *Spitzbergen* (montagnes pointues).

La grande île du *Spitzberg* proprement dit est séparée, par des canaux étroits, de l'*île du Sud-Est* et de celle du *Nord-Est*. La presqu'île orientale de la grande île a reçu le nom de *Nouvelle-Frislande*. Vers la pointe nord-ouest, sont les restes d'un établissement des baleiniers hollandais, nommé *Smeerenberg*, c'est-à-dire château de Graisse. La quatrième île est celle du *Prince Charles*. Les montagnes du Spitzberg, couronnées de neiges perpétuelles et flanquées de glaciers, jettent de loin un éclat semblable à celui de la pleine Lune. Elles se composent probablement de granite rouge, dont les blocs, étant à nu en grande partie, resplendissent comme des masses de feu au milieu des cristaux et des saphirs que forme la glace. Leur énorme élévation les fait apercevoir à une grande distance; et comme elles s'élancent immédiatement du sein de la mer, les baies, les vaisseaux, les baleines, tout paraît dans leur voisinage d'une extrême petitesse. Le silence solennel qui règne dans cette terre déserte accroît la mystérieuse horreur qu'éprouve le navi-

du bon ordre; ils jugent toutes les affaires en première instance, et perçoivent les impôts et revenus publics, qu'ils versent dans la caisse du *landfógeti*, dont la juridiction s'étend sur toute l'île. Ce dernier est en même temps bœjarfógeti, ou magistrat de Reykiavik. La cour supérieure, créée en 1800, et présidée par le stiftamtmand, reçoit les appels des décisions des *syslumenn*, et ses arrêts sont portés devant la cour suprême établie à Copenhague. L'assemblée nationale (*almendelige landret*), où se traitaient toutes les affaires du pays, et qui jugeait les affaires judiciaires (*retssager*) en dernier ressort avec une espèce de jury, fondé en 930, sous le nom d'*althing*, a été supprimée en 1800.

« Une école, devenue célèbre, fut établie en 1056, à *Skalholt*, et une seconde à *Holum*, en 1105, par Jón Ogmundsson *den Hellige* ou le Saint. La première fut transférée, en 1786, à *Reykiavik*, et la dernière fut réunie, en 1801, à celle de cette ville.

« L'école savante de Reykiavik, transportée en 1805 à Bessastadir ou Bessestad, a été rétablie en 1846 dans la capitale de l'Islande. Le personnel de cette école, à laquelle on se propose de donner les proportions d'un gymnase, se compose en ce moment d'un recteur, d'un professeur (*overlærer*; en islandais, *yfirbennari*), de trois adjoints à demeure et d'assistants. Il existe, en outre, en Islande, un séminaire (*pastoral seminarium*) pour les étudiants qui se destinent à l'état ecclésiastique, avec un professeur de théologie et un adjoint (*medlærer*). Il y a, en outre, une école d'enfants à Reykiavik.

« C'est aussi à Reykiavik, éloigné d'un mille seulement de l'établissement de Bessestad, qu'est établie la première division (*förste afdeling*) de la Société littéraire d'Islande, créée en 1816; la seconde division est à Copenhague. Les jeunes Islandais reçoivent, en général, dans leurs familles, les premiers éléments de l'éducation; une partie de ceux qui ont fréquenté l'école savante vont terminer leurs études à l'université de Copenhague, où ils ont pendant quatre ans le logement et dix rigsdales par mois. »

gateur en y abordant. Cependant la mort de la nature n'est même ici que périodique. Un jour de 5 mois tient lieu d'été; le lever et le coucher du Soleil marquent les bornes de la saison vivante; mais ce n'est que vers le milieu de cette saison, ou, si l'on aime mieux, vers le midi de ce jour, que la chaleur, longtemps accumulée, pénètre un peu avant dans la terre glacée; le goudron des vaisseaux fond aux rayons du Soleil, et cependant on ne voit éclore qu'un petit nombre de plantes; ce sont des cochléarias, des renoncules, des joubarbes; Martens put même couronner son chapeau de fleurs de pavot cueillies sur ces tristes rivages. Les golfes et les baies se remplissent de fucus et d'algues d'une dimension gigantesque; une espèce a plus de 60 mètres de long. C'est dans ces forêts marines que les phoques et les cétacés aiment à rouler leurs corps énormes, ces vastes masses de graisse que les pêcheurs européens poursuivent jusqu'au milieu des glaces éternelles; c'est là que ces animaux vont chercher les mollusques et les petits poissons, leur nourriture habituelle; c'est là que ces êtres, en apparence si lourds, si peu sensibles, se livrent à leurs penchants sociaux, à leurs jeux, à leurs amours. Réunis sur un champ de glace, les chiens marins sèchent leur poil brunâtre; le *morse* ou *hvalross* (1), en grimpant aux rochers, montre ses énormes défenses, dont l'ivoire éclatant est caché sous une couche de limon de mer; la baleine lance des jets d'eau par ses vastes évents, et ressemble à un banc flottant sur lequel divers crustacés et mollusques fixent leur demeure; mais elle est souvent blessée à mort par le narval ou *narhval* (2), à qui la perte habituelle d'une de ses défenses horizontales a fait donner le nom d'*unicorne de mer;* la baleine est encore souvent la victime d'une espèce de dauphin nommée l'*épée de mer,* qui lui arrache des morceaux de chair, et qui cherche surtout à dévorer sa langue. Au milieu de tous ces colosses vivants de la mer Glaciale, s'avance un quadrupède redoutable, vorace et sanguinaire : c'est l'ours polaire. Tantôt porté sur un îlot de glace, et tantôt nageant au sein des flots, il poursuit tout ce qui respire, dévore tout ce qu'il rencontre, et s'assied, en rugissant de joie, sur un trophée d'ossements et de cadavres. Un autre quadrupède, le timide et aimable renne, broute la mousse qui couvre tous les rochers. Des troupes de renards et d'innombrables essaims d'oiseaux de mer viennent encore, pendant quelques moments, peupler ces îles solitaires; mais dès que finit le jour polaire, ces animaux se retirent à travers des terres inconnues, soit en Amérique, soit en Asie.

Les animaux marins du Spitzberg présentent à la cupidité européenne un appât qui fait oublier les dangers de ces mers inhospitalières. La pêche de la baleine, mentionnée dès le IXe siècle, a souvent occupé jusqu'à 400 gros bâtiments de toutes les nations. Les Hollandais, dans l'espace de 46 ans, prirent 32 900 baleines, dont les fanons et l'huile forment une valeur de 380 000 000 de francs. Ces animaux paraissent fréquenter aujourd'hui les parages du Spitzberg en nombre moins considérable; on n'en voit plus d'aussi grande taille que dans le

(1) *Morse* est une corruption de l'adjectif russe *morskaïa,* maritime. *Hval-ross* est islandais et danois : *hval,* baleine; *ross,* cheval : *cheval-baleine.* Le mot *hval* paraît venir de *hvall,* colline, tertre, comme qui dirait poisson-montagne (Comp. *Niala-Saga, Glossarium,* in voce *hvall.*)

(2) *Nar-hval,* de *nar,* corps mort, en islandais, et *hval,* baleine : *tue-baleine.*

commencement de cette pêche. Les morses sont plus nombreux et plus faciles à attaquer; leur peau, employée à suspendre les carrosses, et leurs dents, plus compactes que celles de l'éléphant, sont des objets qui attirent souvent au Spitzberg des colonies temporaires russes. Les anciens Bretons en faisaient déjà, avant la domination romaine, des pommes d'épée. L'ancienne colonie scandinave du Groenland payait en « *dentes de roardo* », qui paraissent avoir été des défenses de morse, le tribut qui, sous le nom de *denier de Saint-Pierre,* affluait des extrémités de la Terre pour défrayer la magnificence des basiliques romaines et les pompes de la cour pontificale. La corne du narval a longtemps été l'objet d'un respect superstitieux; on en tirait de prétendus remèdes universels; on la suspendait dans les muséums à des chaînes d'or. Les margraves de Bayreuth en faisaient conserver plusieurs dans leur trésor de famille; ils en avaient reçu une en payement d'une somme de plus de 60 000 rixdalers. Les princes des deux branches de cette maison se partagèrent une de ces cornes avec autant de formalités qu'ils en auraient mis à partager un bailliage. Aujourd'hui les médecins ont abandonné cette panacée, et le « *véritable unicorne* » a perdu sa valeur imaginaire. Une autre substance, originaire de ces régions, a également été le sujet de quelques fables; c'est la matière cérébrale du cachalot, nommée très-improprement *sperma ceti,* et plus convenablement *blanc de baleine;* on en fait des bougies d'une blancheur éclatante. Tous ces gros animaux sont cependant moins utiles à l'homme que le hareng, dont la mer Glaciale semble être ou la patrie ou l'asile. Là, dans des eaux inaccessibles, il brave et l'homme et la baleine; mais il en sort pour venir environner de ses innombrables essaims les côtes septentrionales de l'Europe et de l'Amérique.

Une dernière curiosité doit encore nous arrêter dans cette région polaire; c'est l'extrême abondance de bois flottant que la mer amène sur les côtes du Labrador, du Groenland, et plus encore sur celles de l'Islande, du Spitzberg et des terres arctiques entre ces deux îles. On assure que les amas de bois flottant rejetés sur l'île de Jean-Mayen égalent souvent cette île en étendue. Il est des années où les Islandais en recueillent assez pour leur chauffage. Les baies du Spitzberg en sont remplies; il s'accumule sur les parties de la côte de Sibérie exposées à l'est. Il se compose de troncs de mélèzes, de pins, de cèdres sibériens, de sapins, de bois de Pernambouc et de Campêche. Ces troncs paraissent avoir été entraînés par les grands fleuves d'Asie et d'Amérique; les uns sont apportés du golfe du Mexique par le fameux courant de Bahama; les autres sont poussés par le courant qui, au nord de la Sibérie, porte habituellement de l'est à l'ouest. Quelques-uns de ces gros arbres, que le frottement a dépouillés de leur écorce, sont même assez bien conservés pour faire d'excellent bois de construction. Mais si ces bois flottants proviennent en partie de forêts actuellement existantes, une autre partie nous semble avoir une origine plus reculée et qui se rattache aux grandes révolutions du globe. Nous avons vu, dans la *Géographie physique,* les dépôts de houille, ceux de bois bitumineux et ceux d'arbres renversés s'étendre indistinctement sous la surface des continents et sous celle des mers. Ces débris de végétaux appartiennent à plusieurs catastrophes, à plusieurs écroulements de terrains. Toute l'étendue du globe a éprouvé de semblables révolutions, même les régions polaires en offrent les traces.

En Islande, outre le bois fossile bitumineux, on trouve encore dans la terre du bois qui n'a éprouvé qu'un changement de couleur, d'odeur et de solidité, quelquefois un aplatissement, mais aucun commencement de minéralisation. Ces bois se rencontrent dans les terrains argileux et sablonneux, à quelques mètres au-dessus du niveau actuel de l'océan, tandis que les tourbières et les dépôts du bois bitumineux commencent le plus souvent à 50 mètres au-dessus de ce niveau, et s'élèvent jusqu'à 200 mètres. De même on voit, en Sibérie, de grands amas de bois déposés à des élévations où la mer actuelle n'a pu atteindre. Quelques savants ont cru voir dans ces faits une nouvelle preuve de la diminution des mers; ces dépôts proviennent, selon eux, des bois flottants d'une époque antérieure à cette diminution. Nous y voyons plutôt des restes de forêts qui ont été renversées dans les lieux mêmes où elles prirent naissance. Si nous admettons que le fond de la mer, en beaucoup d'endroits, présente à l'action des flots de semblables dépôts de forêts détruites qui ont appartenu à des continents écroulés dans les grandes catastrophes du globe, nous concevons qu'il doit s'en détacher une quantité plus ou moins grande, selon que l'action des flots y est plus ou moins forte. Or, cette action, toujours assez superficielle, a plus de prise dans les mers les plus basses, telles que sont toutes les mers boréales. Il nous semble donc que l'on peut considérer une grande partie des bois flottants polaires comme des débris de la végétation des continents qui se sont écroulés dans les abîmes de l'océan.

Ces conjectures méritent peut-être l'attention de ceux qui un jour pourront porter un regard scientifique sur les mystères de ce monde polaire, dont nous venons de tracer une esquisse.

L'île *Cherry* ou de l'*Ours* (en anglais *Bear Island*, en hollandais *Beeren Eiland*), au sud du Spitzberg, se rencontre sur la route de cet archipel au cap Nord (en Norvége). Elle fut découverte par Barentz. Le climat est beaucoup plus doux que dans les terres situées à la même latitude au nord du continent américain.

Revenons aux possessions anglaises de l'Amérique du nord.

Après avoir parcouru toute la zone glaciale du Nouveau-Monde, nous allons entrer dans une région où la nature, moins marâtre, quoique toujours sévère et dure, permet à l'agriculture de réunir les hommes en sociétés plus nombreuses. Mais le caractère du désert ne disparaît pas tout entier, et la civilisation naissante semble encore une plante étrangère. En remontant le fleuve Saint-Laurent, nous voyons se développer les majestueuses forêts du *Canada*, autour des plus vastes amas d'eau douce qu'il y ait au monde. Le fleuve Saint-Laurent n'est qu'un long *détroit*, par lequel s'écoulent les eaux des grands lacs du Canada.

La plus reculée de ces *mers d'eau douce*, comme les premiers voyageurs les appelèrent, se nomme le lac *Supérieur* (dans la langue des indigènes, *Mississagaïégon*); il a plus de 2000 kilomètres de circonférence; sa longueur de l'est à l'ouest est de 570 kilomètres, et sa plus grande largeur est de 257. Ses eaux limpides, nourries par 40 rivières, se balancent dans un bassin de rochers, et forment des lames presque égales à celles de l'océan. Le lac *Huron*, qui a 322 kilomètres de longueur, sur plus de 250 de largeur, et 1 300 kilomètres de circonférence, reçoit les eaux du précédent par une suite de descentes rapides connues

la terre-la bois
té, quelquefois
les bois se ren-
s au-dessus du
bois bitumineux
et s'élèvent jus-
bois déposés à
nts ont cru voir
dépôts provien-
tte diminution.
dans les lieux
de la mer, en
épôts de forêts
les catastrophes
plus ou moins
r, cette action,
s basses, telles
peut considérer
le la végétation

jour pourront
e, dont nous ve-

lais *Beeren Ei-*
pel au cap Nord
coup plus doux
nt américain.

nde, nous allons
ujours sévère et
lus nombreuses.
lisation naissante
nt-Laurent, nous
r des plus vastes
n'est qu'un long
a.
ers voyageurs les
gènes, *Mississa-*
gueur de l'est à
7. Ses eaux lim-
e rochers, et for-
, qui a 322 kilo-
mètres de circon-
s rapides connues

sous le nom de *Saut de Sainte-Marie*. On donne 520 kilomètres de longueur, 175 de largeur et 1 170 de pourtour au lac *Michigan*, dont les fertiles bords appartiennent en entier aux États-Unis. Ses eaux se joignent de niveau, et par un large détroit nommé *Michilimackinac* ou *Mackinaw*, à celles du lac Huron. Un autre détroit, ou plutôt la rapide rivière *Saint-Clair*, sert d'écou- [illegible] on s'élargissant, le petit lac Saint-Clair. Un canal [illegible] qui
nd
les

de
ent
ron
, la
e la
l'un
les
s et
aux,
d'é-
utres

eaux,
rande
n sait

endu,
hute :
servi
st jeté.
e tran-
Ce lac
lac des
d, sur-
tableau
aux re-
raissent
vers les
uelque-
considé-
recon-

un cours
r'il verse

sous le nom de *Saut de Sainte-Marie*. On donne 520 kilomètres de longueur, 175 de largeur et 1 170 de pourtour au lac *Michigan*, dont les fertiles bords appartiennent en entier aux États-Unis. Ses eaux se joignent de niveau, et par un large détroit nommé *Michilimackinac* ou *Mackinaw*, à celles du lac Huron. Un autre détroit, ou plutôt la rapide rivière *Saint-Clair*, sert d'écoulement au lac Huron, et forme, en s'élargissant, le petit lac Saint-Clair. Un canal plus tranquille, nommé proprement le *Détroit*, unit ce bassin au lac *Érié*, qui a 400 kilomètres de longueur sur 130 de largeur, mais qui, étant peu profond et bordé de terres d'une élévation inégale, éprouve des coups de vent redoutables aux navigateurs.

Ce lac se décharge par la rivière *Niagara* et par ses célèbres cataractes tant de fois décrites, et qu'aucune parole ne peut décrire dignement. Disons seulement que le principal saut est du côté du Canada. Dans cet endroit, la rivière a environ 600 mètres de largeur, et la chute est de 48 mètres. Du côté des États-Unis, la largeur est de 300 mètres. Entre les deux chutes, est une petite île, celle de la Chèvre (Goat-Island). Cette grande cataracte est continuellement enveloppée d'un nuage qu'on aperçoit de très-loin; les flots écumeux semblent couler dans les cieux. De temps à autre, le nuage, en s'ouvrant, laisse entrevoir les rochers et les forêts. L'aspect le plus étonnant se présente dans l'hiver, lorsque les eaux, malgré leur effroyable mouvement, ressentent l'influence des gelées; alors d'énormes colonnes de glace s'élèvent du fond du précipice, tandis que d'autres morceaux de glace pendent d'en haut comme autant de tuyaux d'orgue.

L'éboulement d'immenses portions du rocher du haut duquel tombent les eaux, opéré par les efforts d'une masse si énorme qui se précipite d'une si grande hauteur, a fait successivement reculer la cataracte du côté du lac Érié : on sait qu'il y a plusieurs siècles elle était à 15 ou 16 kilomètres plus bas.

A côté des merveilles de la nature, les merveilles de l'art : un pont suspendu, d'une hardiesse extraordinaire, franchit l'abîme un peu au-dessus de la chute : c'est par des cerfs-volants qu'on a pu lancer les premiers fils de fer qui ont servi de base à cet édifice digne de la grandeur du paysage au milieu duquel il est jeté.

C'est par ce pompeux vestibule que les eaux du Niagara descendent vers le tranquille lac *Ontario*, qui est pourtant sujet à une espèce de flux et de reflux. Ce lac est long de 290 kilomètres et large de 100. Il se dégorge, par le charmant lac des *Mille-Iles*, dans le fleuve *Saint-Laurent* proprement dit. Ce fleuve prend, surtout près de Montréal, un caractère extrêmement pittoresque. C'est un tableau charmant et impossible à décrire, que celui d'un village qui se développe aux regards à mesure qu'on double une pointe de terre boisée; les maisons paraissent suspendues sur le fleuve, et les clochers étincelants réfléchissent, à travers les arbres, les rayons du soleil. Ce spectacle se répète de lieue en lieue, et quelquefois plus souvent. Mais, au-dessous de Québec, le lit du fleuve s'élargit si considérablement, les rivages s'enfuient dans un lointain si immense, que l'œil y reconnaît plutôt un golfe qu'une rivière.

Le Saint-Laurent, sorti de l'extrémité du lac Ontario, se jette, après un cours de 900 kilomètres, dans un golfe qui porte son nom. La masse d'eau qu'il verse dans l'océan est évaluée à 57 335 700 mètres cubes par heure.

Le seul cours d'eau considérable du Canada, après le Saint-Laurent, c'est l'*Ottawa*, dont le cours est évalué à plus de 900 kilomètres, et la masse d'eau qui s'écoule à 250 000 tonneaux par heure. Il porte au grand fleuve le tribut de ses eaux limpides et verdâtres. Elles forment, parmi d'autres cascades pittoresques, celle de la *Chaudière*, qui a 40 mètres de hauteur et 120 de largeur. La rivière *Saguenay*, qui vient aussi du nord, est l'écoulement du lac Saint-Jean. Une rivière remarquable vient en droite ligne du sud, c'est celle de *Sorel*, débouché du lac Champlain, lac qui forme une communication militaire et commerciale très-importante entre le Canada et les États-Unis. Parmi les petites rivières, celle de *Montmorency* est célèbre par sa cataracte pittoresque; elle passe deux fois entre des portails de rochers taillés à pic et recouverts d'arbres : resserrée dans un lit de 30 mètres de large, elle se précipite à la fin perpendiculairement de la hauteur de 80 mètres, et semble se transformer tout entière en flocons d'argent ou de neige; de petits nuages s'élèvent à chaque instant, reflètent mille couleurs, et disparaissent en se heurtant contre les rochers nus et grisâtres qui servent de cadre à cette scène moins imposante, mais plus variée que celle du Niagara.

Le Canada, sans renfermer de véritables chaînes de montagnes, s'élève par degrés; les ramifications des monts Alleghany y acquièrent la hauteur moyenne de 300 à 600 mètres, et s'étendent dans le Haut-Canada. Les cataractes marquent le changement du niveau des eaux; mais le partage même des eaux entre la mer d'Hudson et le fleuve Saint-Laurent n'offre qu'une suite de collines et de rochers isolés. Ces petites montagnes sont appelées *Land's-Heights* (hauteurs du pays) Le sol est partout considérablement élevé au-dessus des lacs.

Sir W. E. Logan classe les terrains du Canada de la manière suivante : 1° le *système laurentien*, qui occupe presque tout le pays au nord de l'Ottawa et du Saint-Laurent, et le pays entre l'Ottawa et le lac Huron : il consiste en gneiss, quartz, roches feldspathiques, entremêlés de calcaire cristallisé, de dolomite, de riches dépôts de fer magnétique et de fer spéculaire; toutes ces roches sont distinctement stratifiées; — 2° le système *huronien*, qui se montre sur les bords des lacs Supérieur et Huron, et qui s'abaisse au-dessous du système silurien, mais se relève au-dessus du laurentien; il est formé de schistes, de grès, de calcaire, de conglomérats, avec des gisements de cuivre très-considérables : on y trouve, en outre, de l'argent, du nickel, du cobalt, du plomb, même de l'or; — 3° les roches paléozoïques, qui présentent, au Canada, une série complète, depuis la base du terrain silurien inférieur jusqu'à celle du terrain carbonifère; elles comprennent en général l'est et le sud de la province; — 4° le *terrain de l'action des glaces* (*glacial drift*), composé de couches d'argile, de sable, de gravier, entremêlés de coquillages et de poissons d'espèces vivant encore dans l'Atlantique; il se trouve éparpillé à travers toute la province.

La tourbe se montre sur un assez grand nombre de points. Le pétrole se rencontre vers la Thames, dans la Gaspésie et ailleurs.

Le froid et la chaleur sont extrêmes dans ce pays. La température moyenne de l'été, à Québec, est de + 20°; celle de l'hiver, de — 9°, 9; celle de l'année, de + 5°, 4; quoiqu'à même latitude que Nantes, c'est la température de Christiania, de Stockholm et de Moscou. La neige commence au mois de novembre. Sou-

vent à Québec, au commencement de l'hiver, elle roule en grandes masses dans l'air, et recouvre les rues jusqu'au niveau des lucarnes des maisons basses. Enfin, en décembre, les vents neigeux cessent, un froid uniforme et un air serein leur succèdent. Tout à coup les glaces arrivent dans le fleuve, et s'accumulent de manière à remplir tout le bassin. Les glaces disparaissent de même avec une rapidité extrême vers la fin d'avril, ou au plus tard au commencement de mai. Elles se rompent avec un bruit extraordinaire, et sont entraînées à la mer avec une grande violence. Les chaleurs subites font éclore la végétation à vue d'œil. Le mois de septembre est la plus agréable époque de l'année.

Le Canada est en général montagneux et couvert de bois. La culture s'éloigne peu des bords du grand fleuve. Les produits sont : le tabac pour la consommation des colons, les légumes et les grains, qui forment un article d'exportation. La culture du froment a fait des progrès rapides. Les terres deviennent meilleures à mesure qu'on remonte le Saint-Laurent. Les environs de Montréal surpassent autant en fertilité ceux de Québec, que les terres du Haut-Canada surpassent celles de Montréal. Presque partout, aux environs de Québec, un terrain peu profond recouvre un immense lit de pierre calcaire grisâtre, qui, mise en contact avec l'air, se délite en petites lames ou se réduit en poussière. Les prairies du Canada, supérieures à celles des contrées américaines plus méridionales, présentent un gazon fin et épais.

Parmi les fruits du Canada, les meilleurs sont, comme en Norvége, les baies, spécialement les fraises et les framboises. On cultive des pommes et des poires aux environs de Montréal. Des vignes, tant sauvages que plantées, donnent de petits raisins d'un goût agréable, quoique aigrelet. On cultive beaucoup de melons; il paraît même que ce végétal est indigène. Le houblon a parfaitement réussi. Le pays produit deux espèces de cerises sauvages dont on ne tire pas grand parti. Le noyer d'Angleterre ne s'accommode pas des successions subites de froid et de chaud qui caractérisent le printemps du Canada.

Dans la végétation indigène des pays situés au nord du fleuve Saint-Laurent, on remarque un mélange singulier des flores de la Laponie et des États-Unis. La grande chaleur de l'été fait que les plantes annuelles et celles que la neige est capable de couvrir pendant l'hiver y sont pour la plupart les mêmes que dans les pays plus méridionaux ; tandis que les arbres et les arbrisseaux, ayant à braver, sans abri, toute la rigueur du climat, appartiennent aux espèces qui caractérisent les régions arctiques. Le ginseng et le lis de Canada, semblable à celui de Kamtchatka, indiquent une liaison entre la flore de l'Amérique et celle de l'Asie. La *zizania aquatica,* graminée propre à ce climat, et qui tient de la nature du riz, croît abondamment dans la vase des rivières; elle fournit un aliment aux Indiens errants, comme aux oiseaux de marécage. Quoique le pays soit couvert de nombreuses forêts, les arbres n'y acquièrent jamais cette grosseur et cette surabondance de vie qui les distinguent dans les États-Unis. La famille des sapins et des arbres verts y est peut-être la plus multipliée : on y distingue le sapin à feuille argentée, le pin de lord Weymouth, le pin canadien, la sapinette d'Amérique et le cèdre blanc du Canada (1), qu'il ne faut pas confondre avec celui des États-

(1) Thuya occidentalis.

Unis (1). Après ceux-là, qui occupent le premier rang, nous nommerons encore l'érable à sucre et l'érable rouge, le bouleau, le tilleul et l'ormeau d'Amérique, le bois de fer et le gaînier du Canada (2); de nombreuses espèces de chênes. On rencontre encore dans les îles du Saint-Laurent le sassafras, le laurier et le mûrier rouge; mais ils sont dans un état de langueur. Le frêne commun, l'if et le frêne des montagnes se rencontrent également dans les contrées septentrionales de l'ancien et du nouveau continent; mais les forêts du Canada possèdent un ornement caractéristique dans les festons légers de la vigne sauvage et dans les fleurs odorantes de l'asclépiade de Syrie. Les forêts du Canada fournissent principalement des douves et planches de sapin, ainsi qu'un certain nombre de petits mâts. Les potasses et les cendres perlées sont encore un produit des forêts. Les Canadiens font beaucoup de sucre d'érable, et le vendent à moitié prix de celui des colonies. L'extraction du sucre de l'arbre a lieu au moment où la séve monte et où il règne encore un froid vif. Le sucre d'érable, à Québec, est brun et très-dur; il fond lentement, et contient plus d'acide que le sucre de canne; mais les habitants du Haut-Canada le raffinent et le rendent très-beau.

Les animaux qui habitent les vastes forêts ou qui errent dans les parties incultes de cette contrée, sont le cerf, l'élan d'Amérique, le daim, l'ours, le renard, la martre, le chat sauvage, le furet, la belette, l'écureuil gris, le lièvre et le lapin. Les parties méridionales recèlent un grand nombre de bisons, de daims de la petite race, de chevreuils, de chèvres et de loups. Les marais, les lacs et les étangs abondent en loutres et en castors très-estimés. Peu de fleuves peuvent se comparer au Saint-Laurent par la variété, l'abondance et l'excellence du poisson. Le caïman et le serpent à sonnettes, habitants incommodes des régions plus méridionales, se sont répandues jusqu'ici. Parmi les oiseaux indigènes, les premiers voyageurs distinguèrent déjà le lourd coq d'Inde, qu'on a si souvent considéré mal à propos comme originaire de la côte de Malabar, et qui porte même en allemand le nom de poule de Calicut. Le colibri s'égare, pendant l'été, dans cette région boréale, et vient voltiger comme une fleur ailée parmi les fleurs des jardins de Québec.

Par la nature, comme par les mœurs, et pour plusieurs détails de l'administration, le Canada est divisé en deux parties : le *Bas-Canada* ou *Canada oriental* (*Lower-Canada* ou *Canada-East*), et le *Haut-Canada* ou *Canada occidental* (*Upper-Canada* ou *Canada-West*); c'est l'Ottawa qui en marque généralement les limites. Cependant il n'est réellement qu'*une province*, dirigée par un seul gouverneur général, de qui dépendent en même temps le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, et l'île du Prince Édouard.

Le *Bas-Canada* fut divisé en *seigneuries* ou francs-fiefs, concédés par la couronne de France aux premiers colons, dans les terrains qui s'étendent le long du fleuve. Ces seigneuries subsistent toujours, malgré la nouvelle division administrative adoptée par le gouvernement.

Un superbe bassin, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; une belle et large rivière; des rivages partout bordés de rochers très-escarpés, parsemés ici

(1) Cupressus disticha. — (2) Cercis canadensis.

nmerons encore
eau d'Amérique,
s de chênes. On
laurier et le mû-
mmun, l'if et le
s septentrionales
possèdent un or-
vage et dans les
ournissent prin-
nombre de petits
t des forêts. Les
tié prix de celui
où la séve monte
st brun et très-
canne ; mais les

s parties incultes
s, le renard, la
evre et le lapin.
daims de la pe-
ics et les étangs
uvent se compa-
du poisson. Le
ns plus méridio-
s, les premiers
nt considéré mal
me en allemand
ns cette région
s des jardins de

de l'administra-
anada oriental
ada occidental
e généralement
gée par un seul
eau-Brunswick,

édés par la cou-
ndent le long du
ivision adminis-

ureté ; une belle
és, parsemés ici

de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la pointe Lévi et du cap Diamant; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière de [illegible] ancienne capitale du

miers explorateurs français en voyant la majestueuse pointe du Diamant.

de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la pointe Lévi et du cap Diamant; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière de Montmorency; tout concourt à donner à la ville de *Québec*, ancienne capitale du Canada, un aspect imposant et vraiment magnifique. La haute ville est bâtie sur le cap Diamant (1), élevé de 115 mètres, tandis que la ville basse s'étend le long de l'eau, au pied de la montagne, dont souvent, dans le froid et le dégel, il se détache des quartiers de roche qui écrasent les maisons et les passants. La beauté des édifices publics ne répond pas à l'idée qu'en fait naître de loin l'éclat du fer-blanc dont ils sont couverts, ainsi que la plupart des maisons. Les fortifications, considérablement augmentées dans ces dernières années, en font, conjointement avec sa situation naturelle, une place de guerre très-importante; mais il faut 10 000 hommes pour garnir tous les postes. Cependant, les détachements de troupes stationnées à Montréal, à Ottawa et à Trois-Rivières [illegible]nt, en descendant le fleuve, joindre la garnison en peu d'heures, et une [illegible] sans obstacles, ravitailler la place, tant que les glaces n'ont pas inter[illegible]gation. Les habitants, au nombre de 60 000, se dédommagent des [illegible] et rigoureux de l'hiver par des parties de traîneaux et par des assemblées de danse; des courses de chevaux contribuent à l'amélioration de la race.

Les principaux édifices ou établissements publics sont : la citadelle, le palais de justice, d'une belle architecture; la cathédrale anglicane, remarquable par la hauteur et la légèreté de sa flèche recouverte en étain; la cathédrale catholique, grande et spacieuse; l'ancien collége des Jésuites, aujourd'hui l'une des plus belles casernes de la ville; l'arsenal, l'université Laval, un collége, un séminaire, une bibliothèque publique assez riche, et plusieurs sociétés savantes : celle de littérature et d'histoire, celle d'agriculture, celle de médecine, etc. On remarque, parmi les beautés de Québec, l'esplanade, le jardin du gouverneur. Il faut signaler aussi l'humble, mais touchant monument élevé aux deux héros ennemis Wolfe et Montcalm, ces émules de gloire, morts glorieusement, chacun pour son pays. Des conduits d'eau élevés à grands frais fournissent abondamment à la ville l'excellente eau du lac Saint-Charles. L'un des plus importants objets du commerce de Québec est le bois : 20 ou 40 bâtiments équipés annuellement par les armateurs de ce port exportent 33 000 000 de pieds anglais cubes de bois de charpente. Il entre par an dans le port 1 400 ou 1 500 navires. Dévorée par plusieurs terribles incendies, dont le dernier et le plus affreux eut lieu en 1845, Québec a pu, comme le Phénix, renaître de ses cendres. Les deux tiers de la population sont catholiques, et descendent des Français qui bâtirent cette ville et y fondèrent, en 1608, une importante colonie.

Montréal, la première ville du Canada pour la population, se présente avec éclat sur la côte orientale d'une île considérable formée par le fleuve, à sa jonction avec l'Ottawa : c'est l'île de *Montréal*, à côté et au nord de laquelle s'étend l'île de *Jésus*. Des hauteurs boisées, de nombreux vergers, de jolies maisons de campagne, et tout cela renfermé dans une île baignée d'un superbe fleuve où peuvent

(1) On prétend que Québec doit son nom à l'exclamation *qu'il bec!* poussée par les premiers explorateurs français en voyant la majestueuse pointe du Diamant.

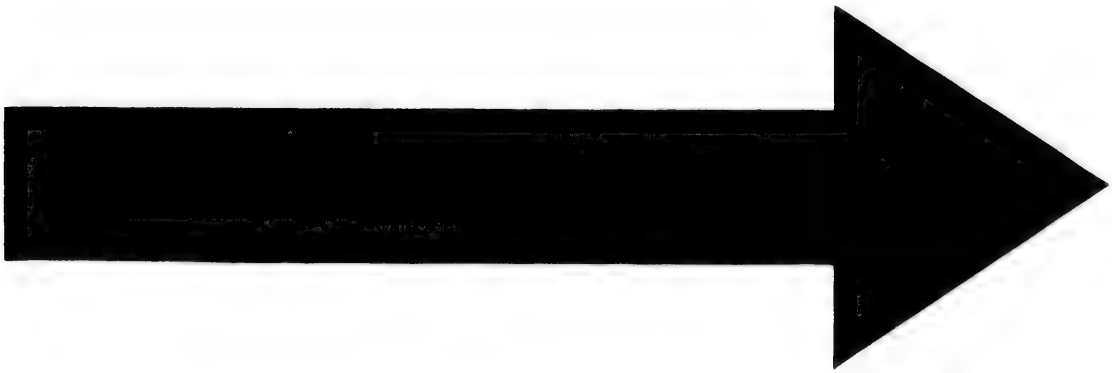
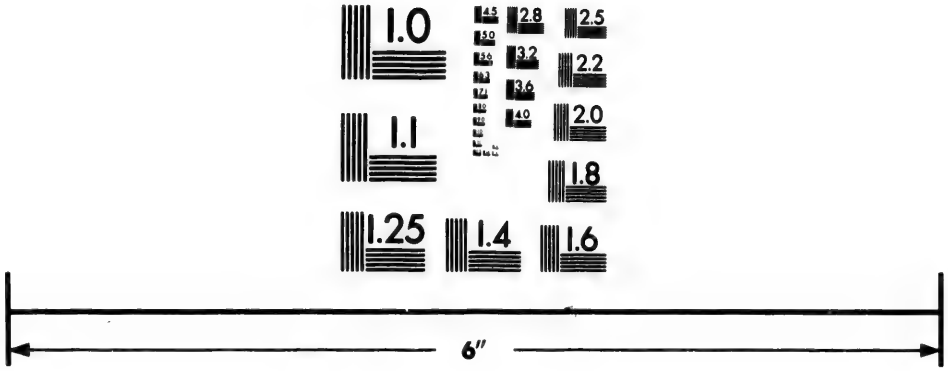


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

remonter les gros vaisseaux : tels sont les charmes de cette ville, qui renferme environ 80 000 âmes. C'est le centre commercial du Canada. Parmi les nombreux objets de ce commerce, on remarque les fourrures, qui arrivent des environs du lac Ouinnipeg, pour le compte de la Compagnie anglaise, composée principalement de marchands de cette ville. Cette compagnie emploie un nombre énorme d'agents, de facteurs et de chasseurs. Montréal est le grand port d'importation de l'Amérique anglaise : elle a reçu, en 1856, pour 100 000 000 de francs d'importations.

Parmi les édifices et établissements de Montréal, on remarque la vaste cathédrale catholique, la colonne érigée à la gloire de Nelson, le collége français, le collége Mac-Gill, le séminaire catholique, l'institut classique académique, l'université anglaise, la société d'histoire naturelle, l'institut mécanique, la société d'agriculture, celle d'horticulture, l'association pour la propagation de l'industrie et de l'instruction élémentaire; le marché de Bonsecours, le plus beau de l'Amérique; le cours de justice; les banques de Montréal, de la Cité, de l'Amérique anglaise du nord; l'hôpital général; des aqueducs magnifiques. Montréal publie un assez grand nombre de journaux anglais et français.

Le rapide de *Sainte-Marie,* qui se trouve devant la ville, est un des obstacles que présente ici la navigation du fleuve Saint-Laurent. On construit en ce moment (1858) à Montréal un des plus gigantesques ponts du monde : c'est le pont *Victoria,* destiné au passage du chemin de fer, ainsi qu'à celui des voitures ordinaires, et qui doit unir l'île de Montréal à la rive méridionale du Saint-Laurent, entre la pointe Saint-Charles et Saint-Lambert.

La jolie petite ville de *Trois-Rivières* (*Three-Rivers*), entre Québec et Montréal, est devenue remarquable par le concours des naturels qui s'y réunissent en foule. Elle est située sur le bord septentrional du fleuve, au confluent de la rivière Saint-Maurice. Sa population est d'environ 7 000 âmes. Les indigènes y portent leurs pelleteries. C'est le siége d'un évêché catholique, et il y a une belle cathédrale. Le commerce du bois de construction y est très-considérable; il y a d'importantes scieries, des fonderies, etc. La rivière de Saint-Maurice, qui est surtout utile à ces établissements, forme, à quelque distance de la ville, les belles cataractes de *Saweneghan* et de la *Grand'-Mère.*

Les autres principaux endroits du Bas-Canada sont : *Point-Lévi,* en face de Québec, avec 4 500 habitants; — *Saint-Laurent,* dans l'île d'*Orléans,* remarquable par sa fertilité, et située au milieu du fleuve Saint-Laurent, à 10 kilomètres au-dessous de Québec; — *Rimouski,* plus bas encore en suivant le Saint-Laurent, et sur la rive méridionale de ce fleuve, avec un immense commerce de bois de construction et 5 000 habitants; — le florissant village de *Trois-Pistoles,* qui fait aussi ce commerce; — *Lorette,* où l'on admire une belle église, et que peuplent, en grande partie, des Hurons convertis à la religion catholique par des missionnaires français; — *La Chine,* gros village, près des rapides fameux du même nom, et sur l'île de Montréal, animé par la navigation à vapeur du fleuve Saint-Laurent et par le mouvement des chemins de fer dirigés sur Montréal et New-York; — *La Prairie,* un des entrepôts du commerce entre le Bas-Canada et les États-Unis; — *Sainte-Anne,* à l'extrémité sud-ouest de l'île de Montréal; lieu que Moore a im-

mortalisé dans son chant de *la Barque canadienne ;* — *Tadousac,* situé sur un rocher presque inaccessible, près du confluent du Saguenay et du Saint-Laurent ; — *Richmond,* sur la rivière Saint-François, avec un beau collége et un institut de mécanique ; — *Sherbrooke,* sur la même rivière et sur le Magog, avec des usines mues par ces rivières et qui sont peut-être les plus puissantes machines à eau du Canada ; — *Aylmer,* sur le lac Chaudière, formé par l'Ottawa ; — *Chambly,* avec un bon collége ; — *Saint-Hyacinthe,* sur la Yamaska, avec un commerce actif, un marché célèbre, un collége renommé, un bel hôtel de ville et 5 000 habitants ; — *Saint-John's,* presque aussi importante, sur la rivière Richelieu ; — *Sorel,* ville de 4 000 habitants, chef-lieu du district de Richelieu, agréablement située au confluent du Sorel ou Richelieu et du Saint-Laurent, sur l'emplacement du fort Sorel, construit par les Français en 1665 pour réprimer les incursions des indigènes ; elle a un bon port, qui sert de quartier d'hiver aux bâtiments qui naviguent entre Québec et Montréal ; — *River-David,* sur la rivière du même nom, avec un commerce considérable de bois à brûler, et 5 000 habitants.

Entrons dans le Haut-Canada ; nommons d'abord *Ottawa,* capitale générale du Canada depuis 1858, et située sur la rive droite de la rivière du même nom, au confluent du Rideau. Elle fut d'abord appelée *Bytown,* en l'honneur de son fondateur, le colonel By, qui fut chargé en 1827 de diriger les travaux du canal Rideau ; en 1854, elle prit le nom qu'elle porte aujourd'hui, en recevant le titre de cité. L'Ottawa forme en ce point la magnifique cataracte de Chaudière, près de laquelle un remarquable pont suspendu franchit cette grande rivière ; la rivière Rideau y offre aussi des chutes très-curieuses. En général, tout le paysage qui entoure cette jeune capitale est grandiose et magnifique, mais c'est surtout comme position militaire, commandant tout le Canada (1), qu'Ottawa doit être remarquée. Un commerce considérable de bois, et les mines de fer de Hull, très-voisines, la recommandent encore à l'attention. On y compte 10 000 habitants.

Toronto, capitale particulière du Haut-Canada, dans le comté d'*York,* sur une magnifique baie de la rive nord-ouest du lac Ontario, s'est accrue avec une prodigieuse rapidité, et compte aujourd'hui 50 000 habitants. Elle se présente très-pittoresquement, et sa belle King-Street est une des rues les plus admirées de l'Amérique. La Yonge-Street, la plus remarquable ensuite, se prolonge à travers la campagne, et s'y montre bordée de maisons l'espace de plus de 30 milles. On peut citer avec éloge, parmi les édifices publics, le General Hospital, les églises de Saint-James, de Saint-Michael, de Zion et de Knox, le City-Hall, les écoles connues

(1) Ottawa présente une excellente ligne de défense par le cours du Saint-Laurent et par le voisinage du lac Ontario. A une distance presque égale de la mer et de la frontière américaine, cette ville, fortifiée à l'européenne, peut et doit devenir le boulevard de la colonie. Elle occupe une position centrale qui lui assure des communications faciles avec toutes les parties du Canada. Reliée déjà au Saint-Laurent par un chemin de fer qui se rattache à celui du Grand-Trunk, elle communique en outre avec le fleuve et le golfe de Saint-Laurent par la rivière Ottawa, et avec Kingston et les lacs au moyen du canal Rideau. Ottawa est le siége du commerce des bois en pièces, du pin surtout. La rivière, au-dessus de la ville et après le passage des rapides, est navigable à une distance d'environ 100 milles. On a formé le projet d'ouvrir entre la rivière Ottawa et la baie Georgienne (dans le lac Huron), un canal maritime qui établirait une voie courte et directe du lac Supérieur à l'océan.

sous les noms de *Normal* et de *Model Schools*; l'Osgoode-Hall, qui est le siége des cours de justice du Haut-Canada, l'hôtel de l'université de Toronto, le collége de l'université, accompagné des délicieuses promenades de l'University Park; l'observatoire magnétique, situé au milieu de ce parc. Le port de Toronto est vaste et d'un accès facile pour les plus grands navires des eaux intérieures du Canada.

Kingston, sur une des anses du golfe appelé improprement *lac des Mille-Iles*, est une jolie ville, munie d'un bon port où les bâtiments venant du lac Ontario déchargent ordinairement leurs marchandises. Elle est sur l'emplacement de l'ancien fort français de Frontenac. C'est là qu'hiverne ordinairement la flotte royale du lac. Il y a un arsenal de la marine anglaise, de beaux chantiers, où l'on construit des vaisseaux de guerre du premier rang. C'est une place forte très-importante : le fort *Henry* est un des ouvrages principaux qui la défendent. Parmi plusieurs beaux édifices publics, on distingue les *City-Buildings*, la *New-Court-House*, etc. La banque commerciale du Canada y a son siége principal. On y compte 13 000 habitants. Elle a été la capitale du Haut-Canada.

Hamilton a eu, comme plusieurs autres villes du Haut-Canada, l'accroissement le plus rapide : fondée en 1813, elle compte déjà 30 000 âmes; elle se trouve à l'extrémité sud-ouest de la baie Burlington, qui forme elle-même l'extrémité occidentale du lac Ontario. Son territoire extrêmement fertile en grain; la beauté de son port formé par la baie Burlington; la navigation active de ses navires sur le lac; les chemins de fer qui, de toutes parts, l'unissent au reste du Canada et aux États Unis; ses jolies constructions : tout contribue à en faire un des points les plus intéressants de l'Amérique anglaise.

Niagara, petite ville bien bâtie, possède un port à l'embouchure et sur la gauche du *Niagara*. Elle a été le théâtre de plusieurs événements militaires, et fut particulièrement brûlée par le général américain Mac-Clure, lors de sa retraite du Canada, en 1813.

Le fort *Érié* commande le fleuve Niagara à sa sortie du lac de ce nom; la ville de *London* est agréablement située dans l'intérieur des terres, au milieu de la presqu'île (1) qui s'avance entre le lac Érié et le lac Huron. La rivière Thames (Tamise), qui l'arrose, et le comté de Middlesex, dont elle est le chef-lieu, rappellent sa célèbre homonyme d'Angleterre. Son église anglicane gothique est fort belle et a un carillon remarquable. Plusieurs chemins de fer unissent London au reste du Canada. La ville s'accroît rapidement, et compte 16 000 habitants.

Amherstburg est une place frontière et un poste militaire du côté de la rivière Détroit. C'est l'endroit le plus occidental du Canada. On en vante le climat sa-

(1) Nous ferons remarquer que cette presqu'île, séparée du reste de la province par les rivières Severn (tributaire du lac Huron) et Trent (tributaire du lac Ontario), qui sont même liées par une chaîne de petits lacs, et baignée par les lacs Huron, Érié et Ontario, les fleuves Saint-Clair, Détroit et Niagara, n'est qu'une plaine de terreau végétal reposant sur des couches de calcaire et de plâtre. Il n'y a point d'eau stagnante, mais les rivières sont bourbeuses. Le froment, le trèfle, les poires, les pêches réussissent parfaitement. Le climat, sur les bords du lac Érié, est presque aussi doux qu'à Philadelphie. Cette portion heureuse et fertile, différente du reste du Canada, aurait dû être revendiquée en faveur des États-Unis, lors du traité de 1783; elle forme encore l'objet de leur ambition; mais les Anglais en ont apprécié l'importance politique et militaire.

lubre. La ville de *Paris,* dans la même presqu'île, est moins importante que sa voisine London, mais florissante aussi cependant, et bien placée au point de jonction de plusieurs chemins de fer.

Il faut encore remarquer dans le Haut-Canada : *Cobourg* (7 000 habitants), avec des environs très-fertiles et un excellent port sur la côte nord du lac Ontario ; — *Port-Hope* (5 000 habitants), dans le voisinage, très-avantageusement situé sur le même lac ; — *Cornwall,* sur le Saint-Laurent, importante par son commerce de farine avec Montréal ; — *Galt,* sur le Grand-River, dans une position délicieuse ; — *Goderich,* avec un bon port, sur la côte orientale du lac Huron, dans un pays très-fertile en blé ; — *Guelph,* chef-lieu du comté de Wellington, sur le Speed, avec 4 500 habitants ; — *Oakville,* avec un bon port, sur la côte occidentale du lac Ontario ; — *Owen-Sound,* port sur la grande baie Georgienne, qui est la partie orientale du lac Huron ; — *Sarnia,* avec un bon port et des communications faciles, à l'endroit où la rivière Saint-Clair sort du lac Huron ; — *Stratford,* sur une rivière Avon, comme son homonyme d'Angleterre ; — *Brockville,* agréablement située à l'endroit où le Saint-Laurent sort du lac des Mille-Iles ; elle a un port animé et 5 000 habitants ; — *Chatham,* qui en a 6 000, et qui s'élève sur la Thames, à quelque distance de son embouchure dans le lac Saint-Clair ; — *Clifton,* à un kilomètre et demi au-dessous de la chute du Niagara, à l'endroit même où est jeté le pont merveilleux dont nous avons parlé, et qui, suspendu à 250 pieds au-dessus du fleuve, sert au passage du chemin de fer qui unit le Canada aux États-Unis ; — *Barrie,* chef-lieu du comté de Simcoe, sur le lac de ce nom ; — *Belleville,* ville de 7 000 habitants, sur la rivière Moira, qui débouche dans la baie de Quinté, une des parties les plus septentrionales du lac Ontario ; — *Bowmanville,* près de la côte nord du même lac, avec 4 000 habitants ; — *Brantford,* ville très-industrieuse, avec 8 000 âmes, sur le chemin de fer de Buffalo au lac Huron ; — *Perth,* située au sud-ouest d'Ottawa, et qui fut fondée par des officiers militaires retraités ; — *Peterborough,* importante par son commerce de bois, sur l'Otonabee ; — *Saint-Catharine's,* sur le canal Welland, dans un canton charmant qui a mérité le surnom de *Jardin du Canada,* avec des eaux minérales très-fréquentées et 6 500 habitants ; — *Windsor,* sur la rivière Détroit, vis-à-vis de la ville de ce nom ; — *Woodstock,* dans une situation très-saine, entre la Thames et le Cedar-Creek : elle a des moulins renommés par la belle farine qui en sort.

La population du Canada s'accroît rapidement. Dans les premières années de la domination anglaise, elle paraît avoir subi une grande diminution, s'il faut en croire Heriot. Selon cet écrivain, la population totale du Canada, en 1758, sans les troupes régulières, s'élevait à 91 000 individus ; il semblerait même que Heriot n'a pas compris dans cette évaluation les Indiens, dont le nombre était de 16 000. Sept ans après, le général Murray fit faire un recensement qui ne donna que 76 275 habitants, dont 7 400 Indiens. Les Français étaient-ils émigrés pour se soustraire à la domination anglaise, ou les estimations de 1758 avaient-elles été exagérées dans le but de donner plus d'éclat à la conquête ?

En 1831, la population du Bas-Canada était de 500 000 individus, sans y comprendre les sauvages. Celle du Haut-Canada était, en 1829, de 188 500 âmes.

En 1851, le Bas-Canada comptait 890 261 habitants; le Haut-Canada, 952 000. En 1857, la population de tout le Canada était de 2 571 437 âmes, dont 1 220 514 dans le Bas-Canada, et 1 350 923 dans le Haut-Canada; ainsi l'accroissement, en 5 ans, a été de 729 172. Dans le Haut-Canada, les $\frac{17}{20}$ de la population sont d'origine anglaise; $\frac{1}{20}$ se compose de Français, et $\frac{2}{20}$ d'Anglo-Américains. Dans le Bas-Canada, les $\frac{8}{9}$ sont Français d'origine.

Toute la population française est resserrée principalement sur la rive septentrionale du grand fleuve, depuis Montréal jusqu'à Québec; l'aspect de cette série de fermes et de champs labourés, pendant un espace de plus de 400 milles anglais, satisfait plutôt l'œil que la pensée. Les cultivateurs canadiens, animés d'un esprit diamétralement opposé à celui des Anglo-Américains, ne quittent pas les endroits qui les ont vus naître. Au lieu d'émigrer pour former de nouveaux établissements, pour défricher les terres voisines dont ils connaissent la fertilité supérieure, les membres d'une famille partagent entre eux les biens-fonds tant qu'il en reste un seul acre.

Les premiers colons français paraissent être venus de la Normandie. Contents de peu, attachés à leur religion, à leurs usages, soumis au gouvernement qui respecte leur liberté, ils possèdent, à côté de beaucoup d'indolence, un fonds naturel de talents et de courage qui n'aurait besoin que d'être cultivé par l'instruction : ils se livrent avec ardeur aux travaux les plus rudes; ils entreprennent, pour un gain modique, les voyages les plus fatigants. Ils fabriquent eux-mêmes les étoffes de laine et de lin dont ils s'habillent à la campagne; ils tissent ou tricotent eux-mêmes leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille, et tannent les peaux destinées à leur fournir des *mocassins* ou grosses bottes; enfin leur savon, leurs chandelles et leur sucre, ainsi que leurs charrues et leurs canots, sont les produits de leurs propres mains.

Le visage des Français du Canada est long et mince; leur teint brunâtre et hâlé devient quelquefois, par l'effet du mélange avec la race indigène, aussi foncé que celui des Indiens : leurs yeux, petits et noirs, ont beaucoup de vivacité; le nez avancé tend à la forme aquiline; les lèvres sont peu épaisses, les joues maigres et les pommettes saillantes. Ils ont conservé dans leurs manières des traces honorables de leur première origine. Une politesse noble et aisée règne dans leur conversation; ils se présentent avec un air qui les ferait prendre pour les habitants d'une grande ville, plutôt que pour ceux d'une contrée naguère encore sauvage. Ils montrent de la déférence envers leurs supérieurs, et jamais de la rudesse envers leurs inférieurs. La plus parfaite harmonie règne entre eux : souvent les enfants de la troisième génération demeurent dans la maison paternelle; même leur habitude de partager, autant que possible, les biens-fonds, afin de ne pas se séparer, toute nuisible qu'elle est sous le rapport de l'économie publique, ne laisse pas de prouver la bonne intelligence dont les familles sont animées. Ils se marient jeunes, et se voient de bonne heure entourés de nombreux descendants; aussi, hors des villes, les mœurs sont pures et les ménages heureux.

La gaieté française conserve ici son empire, quoique le climat, en rendant nécessaire l'usage des poêles et des fourrures, donne aux Canadiens l'apparence des Russes. Les plaisirs y ont le caractère simple et un peu grossier qu'ils avaient en

France avant le raffinement introduit sous Louis XIV : les parents et les amis s'assemblent tous les jours autour d'une table chargée de mets solides; à côté d'un énorme quartier de bœuf ou de mouton, on voit de vastes terrines remplies de soupe ou de lait caillé. Immédiatement après un dîner qu'anime une gaieté franche et bruyante, les violons se font entendre; tout le monde se livre à la danse, les menuets et les *gigues* se succèdent sans interruption. A la campagne, les femmes et même les hommes qui veulent se parer ont la coutume de se peindre les joues avec le suc de la betterave. Dans la classe inférieure, d'anciennes chansons normandes sont répétées en chœur par une jeunesse joyeuse.

Les habitants du Haut-Canada conservent les mœurs de l'Angleterre ou de l'Irlande, leurs contrées originaires.

Quoique le cultivateur du Canada jouisse d'un bonheur sans égal, quoiqu'une longue paix ait répandu de l'aisance et quelques germes d'industrie parmi les classes supérieures, le goût des études a besoin d'être encouragé; l'instruction publique a même été pendant longtemps tellement négligée, que naguère encore plusieurs membres de l'assemblée provinciale ou du parlement ne savaient ni lire ni écrire. Aujourd'hui l'enseignement est convenablement encouragé.

Le Haut-Canada a un surintendant en chef de l'enseignement, un conseil d'instruction publique; il possède l'université de Toronto; la même ville a, de plus, le collége de l'université, l'université du collége de la Trinité, le collége du Haut-Canada, l'institut théologique congrégationaliste canadien, le collége de Knox, l'établissement théologique des presbytériens unis, le collége de Saint-Michel, une école de médecine, une école normale et deux écoles modèles. Kingston renferme le collége de l'université de la Reine, et le collége de Regiopolis; Cobourg a le collége de l'université de Victoria; Ottawa, le collége catholique de Bytown.

Le Bas-Canada a, de son côté, un autre surintendant en chef de l'instruction publique; trois écoles normales : celles de Jacques Cartier et de Mac-Gill, à Montréal, et celle de Laval, à Québec. Le collége de Mac-Gill, à Montréal, a le rang d'université; l'université de Laval, à Québec, est un établissement très-important, qui, fondé en 1666, a dû son nom au premier évêque de Québec; il y a, dans la même ville, une école catholique de théologie et un grand séminaire, comme il s'en trouve aussi à Montréal. Une école protestante de théologie est attachée à l'université du Bishop's-College, à Lennoxville. Montréal possède une école de médecine et une école de droit. On peut encore signaler les écoles catholiques de théologie du collége de Saint-Hyacinthe et du collége de Nicolet. L'éducation est généralement donnée aux jeunes filles dans des couvents tenus par les dames de la congrégation de Sainte-Croix et d'autres ordres.

Les journaux et écrits périodiques du Canada étaient, en 1857, au nombre de 243.

Les deux régions autrefois n'étaient pas moins distinctes par les lois que par les mœurs. Chacun avait son gouverneur, son conseil législatif et sa chambre des représentants. Aujourd'hui il n'y a, comme nous l'avons dit, pour tout le Canada, qu'un gouverneur général, qui a le pouvoir exécutif; il n'y a aussi, pour le pouvoir législatif, qu'un *parlement provincial*, composé d'un *conseil législatif*, dont les membres sont nommés par Sa Majesté britannique, et d'une assemblée législative, dont les membres sont élus par la nation.

Les lois qui régissent les deux Canadas sont : les actes du parlement anglais relatifs aux colonies ; les coutumes de Paris antérieures à l'an 1666 ; les édits des rois de France ; le droit romain ; le code criminel d'Angleterre tel qu'il était en 1774, et tel qu'il a été expliqué dans les actes subséquents. Il y a, pour l'administration de la justice, des cours suprêmes distinctes pour le Haut-Canada et pour le Bas-Canada. Chacun a un attorney général. Pour l'administration religieuse, il faut distinguer : 1° l'Église-mère d'Angleterre et d'Irlande, qui a 3 diocèses épiscopaux : ceux de Québec, de Montréal, de Toronto ; — 2° l'Église catholique romaine, qui a un archevêque à Québec, et des évêques à Montréal, à Trois-Rivières, à Bytown (Ottawa), à Saint-Hyacinthe, à Hamilton, à Toronto, à London ; — 3° l'Église presbytérienne canadienne, qui compte un certain nombre de presbytères ; — 4° l'Église wesleyenne méthodiste, qui se partage en districts ; — 5° l'Église épiscopalienne méthodiste, qui comprend 2 conférences ; — 6° l'Église méthodiste primitive ; — 7° l'Église congrégationaliste ; — 8° l'Église chrétienne biblique ; — 9° l'Église baptiste ; — 10° l'Église de la conférence chrétienne du Canada ; — 11° l'Église évangélique française ; — 12° l'Eglise unitairienne ; — 13° les juifs, qui ont des synagogues à Montréal, à Québec et à Toronto.

C'est au Canada que siége le lieutenant général commandant toutes les forces militaires des possessions britanniques dans l'Amérique du nord.

Le profit principal que la Grande-Bretagne tire du Canada provient de son commerce avec cette colonie. Les dépenses d'administration, les frais de garnison et d'entretien des forts, les présents que l'on fait aux sauvages, avec le salaire des employés, officiers et commis qui résident chez eux, absorbent des sommes énormes. Mais cette province, qui fut longtemps une charge pour la métropole, a toujours offert à la politique anglaise un double caractère d'utilité et d'importance. Le Canada est, en temps de paix, le débouché de plusieurs produits des manufactures anglaises, qui entrent aux États-Unis, soit légalement, soit en fraude. Les produits du sol même du Canada, et ceux que le commerce anglais tire par cette voie de l'intérieur de l'Amérique septentrionale, fournissent les objets d'un échange et d'une navigation considérables, qui s'accroissent tous les ans. Les revenus de la colonie se sont élevés, en 1856, à 1 238 667 livres sterling, et les dépenses à 1 050 715.

Les exportations, en 1830, ont été de 1 220 000 livres sterling (30 500 000 fr.), sans y comprendre 60 000 quintaux de morue sèche, 13 000 de morue verte, 45 000 gallons (202 500 litres) d'huile de poisson ; et les importations se sont élevées à la valeur de 1 620 000 livres sterling (40 500 000 francs). La valeur totale des exportations et des importations réunies a été, en 1856, de 18 907 850 livres sterling, dont 10 896 096 pour les importations, et 8 011 754 pour les exportations. Les ports de Québec, de Montréal, de London, de Toronto, de Saint-John's, de Kingston, d'Hamilton, de Brockville, sont ceux par où se font les principales affaires.

Les deux Canadas ont fait dans l'industrie des progrès rapides. Les moulins à farine, les moulins à cordes et à foulon, les moulins à huile, les scieries, les brasseries, les distilleries, les fabriques de tissus de laine, de tissus de lin, les tanneries, les poteries, les forges, sont très-multipliés.

Considéré comme position militaire, le Canada forme le principal anneau de

cette chaîne de possessions britanniques du nord qui, depuis l'Acadie et Terre-Neuve, vient se perdre aux côtes du Grand océan, chaîne qui enveloppe les États-Unis par le nord-est et le nord. Tant que l'Angleterre conservera ces positions, elle sera toujours l'ennemi le plus dangereux, ou l'allié le plus utile, le plus nécessaire pour la grande république américaine, seule rivale maritime que la moderne reine de l'océan ait à redouter.

Outre les magnifiques voies de communication qu'offrent le Saint-Laurent, les grands lacs et les rivières qui les joignent, le Canada possède un réseau très-remarquable de chemins de fer, dont le point plus oriental est en ce moment *Saint-Thomas,* sur le Saint-Laurent (mais on veut le prolonger beaucoup plus loin, jusqu'à Trois-Pistoles), et le plus occidental, *Windsor,* sur la rivière Détroit. La ligne principale prend le nom de *Grand-Trunk.* Plusieurs canaux facilitent très-utilement la navigation : les plus remarquables sont le canal *Rideau,* qui se rend d'Ottawa à Kingston, et le canal *Welland,* qui va de Port-Colborne, sur le lac Érié, à Port-Dalhousie, sur le lac Ontario, et qui remplace l'impraticable rivière Niagara. On appelle en général *canaux du Saint-Laurent* des canaux qu'on a creusés le long de plusieurs parties de ce fleuve, pour en faire éviter les détours ou les rapides : tels sont le canal Beauharnois, qui joint le lac Saint-François au lac Saint-Louis, et le canal Cornwall, qui contourne les rapides du Long-Saut.

Nous dirons quelques mots des tribus sauvages du Canada. Les *Hurons,* qui s'étendent au nord et à l'est du lac qui porte leur nom, ont reçu ce nom des Français; mais ils s'appellent eux-mêmes *Yendat* ou *Wyandot;* autrefois assez importants, ils ont été ruinés par leurs guerres avec les Iroquois : aujourd'hui ils ne se composent plus que de quelques familles, qui ont embrassé le christianisme.

Quelques restes des tribus appelées les *Six-Nations* ou *Iroquois,* et principalement des *Mohawks,* ont quelques villages sur la rivière Ouse. Les *Missisagues,* tribu alliée des Algonquins, habitent encore dans la péninsule du Canada, aux sources de la rivière de Crédit, et sur les bords des lacs Huron et Supérieur : on porte leur nombre à 16 000. La branche principale des Iroquois occupe les bords de l'Ottawa; c'est un faible reste de cette nation redoutable et généreuse (1).

Non loin de Montréal, est le village de *Hochelaga,* autrefois habité par les *Agniers* ou *Alguiers,* nom que les Français ont donné aux *Hochelagas* ou *Cochnuagas,* tribu de Hurons qui a adopté la religion chrétienne. Cette peuplade a une dévotion particulière à la sainte Vierge. Les Indiennes, par principe de religion et d'humanité, élevaient les enfants bâtards abandonnés par leurs pères européens.

Les *Tummiskamings* ou *Timmiscameins,* qui parlent la langue algonquine ou knistinaue, demeurent au nord des sources de l'Ottawa. Ils passent pour être les

(1) M. Lambert vit, chez un Anglais, le capitaine John, vieux chef d'Iroquois, qui a combattu dans la guerre contre les Anglo-Américains, sous les drapeaux britanniques. Ce vieillard racontait, les larmes aux yeux, le danger qu'il avait couru un jour en voyant approcher dans le bois un officier anglais, son ami, mais qu'il ne reconnaissait pas; tous les deux allaient tirer, et tous les deux eussent peut-être péri, étant d'excellents tireurs; heureusement ils se reconnurent à leur voix. La fille du capitaine John, très-belle personne, avait aimé passionnément un Anglais; elle en avait un enfant; abandonnée, elle poursuivit son Thésée les pistolets à la main, et telle était l'énergie connue de son caractère, que l'Anglais n'osait plus se montrer dans le pays.

plus nombreux des indigènes du Haut-Canada. Les *Algonquins* s'étendent vers la rivière Saint-Maurice. Les *Pikouagamis*, aux environs du lac Saint-Jean; les *Mistissinnys*, sur le lac du même nom, et les *Papinachois*, au nord de la rivière Saguenay, mènent aujourd'hui une vie paisible, et commencent à se livrer à quelques essais de culture. Ces tribus paraissent de la même origine que les Algonquins et les Knistinaux.

En descendant par le fleuve Saint-Laurent, nous voyons à droite une contrée très-semblable aux parties les plus montueuses du Canada, bien boisée, bien arrosée, mais assiégée de brumes maritimes, qui seules en dénaturent la température. C'est le district de *Gaspé* ou la *Gaspésie*, patrie ancienne d'une tribu remarquable par ses mœurs policées et par le culte qu'elle rendait au Soleil. Les Gaspésiens distinguaient les aires du vent, connaissaient quelques étoiles et traçaient des cartes assez justes de leur pays. Une partie de cette tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires, et conservait une tradition curieuse sur un homme vénérable qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie. On serait tenté de chercher ici le *Vinland* des Islandais, et cet apôtre des Gaspésiens pourrait bien être l'évêque de Groenland, qui, en 1121, visita le Vinland. Le nom de Gaspé a été restreint aujourd'hui au pays entre le fleuve Saint-Laurent et la baie des Chaleurs, située entre le Nouveau-Brunswick et le Bas-Canada. Ce district, dont la pêche est la principale ressource, comprend 2 comtés : ceux de *Gaspé* et de *Bonaventure*. Le cap et la baie *Gaspé* s'y présentent à l'extrémité orientale. On voit, entre cette baie et celle des Chaleurs, la petite ville de *Percé*, chef-lieu du comté de Gaspé, et importante par son port. — *Sainte-Anne des Monts* est un endroit florissant, à l'embouchure de la rivière Sainte-Anne, sur la rive méridionale du Saint-Laurent. — *New-Carlisle*, port sur la baie des Chaleurs, est le chef-lieu du comté de Bonaventure (1).

Le *Nouveau-Brunswick* s'étend, d'un côté, sur le golfe Saint-Laurent; de

(1) Nous joindrons à notre description du Canada l'extrait suivant d'une notice sur ce pays, par M. le comte de Castelnau : il fait ressortir la physionomie de la population.

« S'il est sur la surface du globe un pays qui doive exciter la sympathie de la France, c'est bien certainement celui qui, séparé de la mère patrie depuis tant d'années et complétement oublié d'elle, a conservé intacts son langage et ses mœurs. Or, il est, je pense, impossible de trouver un exemple plus parfait de ce phénomène politique que celui que présente le Canada; pour ma part, ayant vu combien le type espagnol s'est effacé de la Floride, et sachant quels changements le flot de Yankees qui se précipite sans cesse sur la Louisiane a produits sur les habitants de cette ancienne colonie française, je dois avouer que j'espérais peu trouver le type français si bien conservé dans un coin reculé de l'Amérique du nord, et parmi une population si étroitement pressée par la race anglo-américaine, qui depuis longtemps emploie constamment à changer son langage et ses mœurs, non-seulement les moyens de douceur et de persuasion, mais encore ceux de la violence, triste apanage du droit de conquête. Ce n'est qu'arrivé à Détroit, dans le Michigan, que je pus me faire une juste idée du Canadien tel qu'il est, c'est-à-dire voyant avec horreur tout ce qui n'est pas d'origine française, regardant comme une dérogation de comprendre l'anglais et s'en défendant comme d'une mauvaise action, mettant toute sa gloire à conserver pur le vieux caractère national, gai, brave, querelleur, insouciant, aimant peu le progrès, enfin véritable anomalie au milieu de ces Américains, si actifs, si industrieux, si hommes d'affaires, si taciturnes. Les deux rives de ce beau fleuve (le Saint-Laurent) sont entièrement couvertes d'habitations si rappro-

l'autre, sur la baie de Fundy; au nord, il est baigné par la baie des Chaleurs; il avoisine les États-Unis à l'ouest, et se termine vers l'est à l'isthme qui conduit dans la Nouvelle-Écosse. La limite du côté de la confédération Américaine a été longtemps indécise et sujette à de vives discussions : elle a été enfin fixée en 1842, par une convention positive. Ce pays, dont la prospérité, la culture et la population s'accroissent dans une progression rapide, est traversé par l'extrémité de la chaîne des Apalaches. Le fleuve Saint-John (Saint-Jean) est navigable pour des vaisseaux de 50 tonneaux dans l'espace d'environ 50 milles anglais, et, pour des

chées les unes des autres que depuis son embouchure dans le lac Ontario jusqu'à Québec, ce n'est, pour ainsi dire, qu'un village non interrompu et dont tous les habitants sont Français. A Montréal comme à Québec, tout est français, depuis les billets de banque jusqu'aux noms des rues : ici vous retrouvez Notre-Dame, et la rue Saint-Jacques, et celle Saint-Martin, et tant d'autres qui rappellent notre Paris. En entrant dans une boutique, si vous n'employez dès l'abord notre langue, il y a dix à parier contre un que l'on vous répondra sèchement : « Je ne vous comprends pas, Monsieur. » Plusieurs fois, en faisant de petites emplettes, on m'obligea à accepter une déduction sur le prix que l'on m'avait d'abord demandé, dès que l'on découvrait mon origine. L'on ne parle ici de notre patrie qu'en disant : *la belle France!* et il y avait une singulière coïncidence de sentiments entre mon souvenir de regrets et celui d'ardente curiosité et de désir de ces gens, pour qui l'amour de la France est une tradition sacrée. Mais ici une observation est nécessaire : ce n'est point notre France du XIXe siècle qui est vivace dans l'esprit du Canadien, c'est le règne de Louis XIV qui est ici présent à la mémoire de tous. Vous, poëtes et romanciers, qui, par de longues et pénibles études, vous efforcez de comprendre le grand siècle, que ne venez-vous passer trois mois dans ce pays, qui, semblable à la momie égyptienne, traverse le temps sans se laisser entamer par sa faux inexorable? Vous y trouverez mêmes mœurs, mêmes expressions, mêmes sentiments, et les couvents d'autrefois, et la dîme du clergé, et le droit féodal, et la banalité du moulin, et, chose singulière, vous y verriez le peuple tellement attaché à ses institutions, qu'il ne manque jamais, parmi ses nombreux griefs contre les Anglais, d'énumérer les efforts que font ceux-ci pour détruire ces ressouvenirs des temps qui ne sont plus; vous crieriez à la barbarie sans doute, et vous vous étonneriez peut-être avec juste raison de cet anachronisme de la part d'un peuple aussi spirituel que celui dont il est ici question; car nul ne peut aujourd'hui défendre un système qui n'est plus dans nos mœurs, et dont les effets sont d'ailleurs désastreux; en voici un exemple entre mille : chaque fois que la propriété change de mains, une part fort considérable est due au seigneur, et ce droit exorbitant se prélève non-seulement sur la valeur du fonds de l'immeuble, mais encore sur celle de tous les bâtiments, embellissements, etc., etc., que le titulaire a fait construire à ses frais; il est donc vrai que plus vous dépensez sur une propriété de ce genre, moins elle a de valeur pour vous. L'on sent combien un semblable abus est fait pour arrêter tout progrès, et combien il a dû contribuer à l'état stationnaire de ce peuple; mais si nous examinons attentivement les causes de ce fait singulier, nous verrons que ce n'est point la haine des idées constitutionnelles qui maintient ce déplorable état de choses, mais que c'est au contraire un sentiment noble et pur qui lui sert de prétexte; ce sentiment, c'est l'amour de la patrie, aussi vif chez le Canadien qu'il l'était dans le cœur de Duguesclin ou de Jeanne-la-Sainte. L'horreur de la domination anglaise les éloigne d'accepter de leurs oppresseurs ce qu'ils regarderaient probablement comme un bienfait s'il leur venait d'une autorité nationale. Le gouvernement, par une politique habile, a su se concilier les membres du clergé en leur accordant une protection illimitée. Dans quelques localités, ce fait a diminué l'influence qu'ils avaient sur les masses; mais le Canadien n'en conserve pas moins le même dévouement à la religion dont ils sont les ministres, et le paysan ne manque jamais, en passant devant les croix fleurdelisées qui jonchent toutes les routes, de descendre de son cheval ou de sa charrette et de se découvrir respectueusement en se signant avec dévotion. »

bateaux, dans celui d'environ 170 milles. Son cours est de 600 milles. Le flux remonte à peu près à 70 milles; il y est considérable, et donne lieu à un phénomène très-curieux à l'endroit appelé *the Falls*, où le lit du cours d'eau est resserré entre des rochers : à la marée basse, il y a une cataracte du fleuve vers la mer; à la marée haute, la cataracte change de direction et se précipite de la mer dans un bassin supérieur du fleuve. On trouve, dans le Saint-John, du saumon, des loups de mer et des esturgeons. Il forme plusieurs lacs, dont le plus considérable est le lac George. Les bords, engraissés par les débordements annuels, sont fertiles et unis, et, dans beaucoup d'endroits, couverts de grands arbres. Les autres principaux cours d'eau sont la *Ristigouche*, au nord; le *Miramichi*, au milieu, et la *Sainte-Croix*, au sud. Les exportations du Nouveau-Brunswick consistent en bois de charpente, poissons, pelleteries et cuirs. Le caribou, l'orignal, le lynx, l'ours et les autres animaux sauvages du Canada et des États-Unis se montrent encore dans ce pays, mais ne se répandent guère dans la Nouvelle-Écosse. Le climat est plus froid que ne l'indique la latitude, entre le 45e et le 48e parallèle : l'hiver y dure 6 mois; le printemps y est inconnu; un été brûlant y succède à l'hiver; l'automne y est tempéré.

On y remarque la tribu indigène des *Maréchites*, très-réduite aujourd'hui. *Fredericktown* ou *Fredericton*, autrefois *Sainte-Anne*, située sur la droite et à l'embouchure du Saint-John, est la capitale du Nouveau-Brunswick. Elle est bien bâtie, et peuplée de 6 000 âmes. *Saint-John* ou *Saint-Jean*, à l'embouchure du fleuve, est la ville la plus considérable de la province : elle a 15 000 âmes. Ses maisons sont bien construites; son port est un des meilleurs de la côte. Les autres villes sont : *Saint-Andrew's*, sur la baie Passamaquoddy, vers l'embouchure de la Sainte-Croix; — *Liverpool*, sur le golfe de Saint-Laurent; — *Newcastle*, à l'embouchure du Miramichi; — *Bathurst*, sur la baie des Chaleurs.

La population du Nouveau-Brunswick était, en 1851, de 193 800 habitants, dont 191 626 blancs, 1 058 personnes de couleur, 1 116 Indiens. La préparation du bois de construction et la pêche sont les deux branches principales de l'industrie de cette province. Le gouvernement consiste en un lieutenant-gouverneur, un conseil législatif et exécutif et une assemblée choisie par les francs-tenanciers.

L'*Acadie*, définitivement soumise à l'Angleterre depuis 1713 (1), fut divisée, en 1784, après la paix avec les États-Unis déclarés indépendants, en deux gouvernements, dont l'un, formé de la péninsule orientale, conserva le nom de *Nouvelle-Écosse* (*Nova Scotia*), que tout le pays portait anciennement chez les Anglais; la partie occidentale de la province, destinée surtout à recevoir les militaires allemands au service de la Grande-Bretagne qui voudraient se fixer en Amérique, eut le nom de *Nouveau-Brunswick*.

(1) On croit que l'Acadie fut découverte par Sébastien Cabot, en 1497; Verazzani y aborda en 1524; de La Roche, en 1598; et ce fut quelque temps après que des Français du Canada s'y établirent. Guillaume Alexandre de Neustrie fut investi par Jacques Ier, roi d'Angleterre, de la possession de cette péninsule, et il y forma une colonie d'Écossais. En 1632, Charles Ier céda à la France ses prétentions sur la Nouvelle-Écosse; elle fut enfin rendue à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, en 1713.

La Nouvelle-Écosse est une presqu'île renfermée entre le golfe de Saint-Laurent, la baie de Fundy et l'Atlantique proprement dit; elle partage avec toute cette partie du globe un climat fort rigoureux en hiver : cependant les ports n'y gèlent jamais. Les seuls brouillards maritimes rendent l'air sombre et malsain. Lorsqu'ils disparaissent, le printemps offre quelques moments délicieux; les chaleurs de l'été égalent au moins celles dont on jouit alors dans nos contrées, et font rapidement mûrir les récoltes. Ce pays, généralement âpre et montagneux, renferme des coteaux riants et fertiles, notamment autour de la baie de Fundy et sur le bord des rivières qui s'y déchargent : de vastes terrains, autrefois marécageux jusqu'à 80 ou 100 kilomètres dans l'intérieur, y ont été rendus à la culture. Les plaines et les éminences présentent une agréable variété de champs plantés en froment, seigle, maïs, pois, haricots, chanvre, lin; et quelques espèces de fruits, tels que les groseilles et les framboises, viennent parfaitement dans les bois qui couronnent les hauteurs et couvrent jusqu'aux trois quarts du pays. Ces forêts renferment quelques excellents chênes très-propres à la construction navale; mais elles se composent principalement de pins, de sapins, de bouleaux, qui donnent de la poix, de la térébenthine, du goudron, ou du bois à l'usage des sucreries dans les Antilles. Le menu gibier, ainsi que les volailles, y abondent. Les rivières fourmillent principalement de saumons, et le produit des pêcheries de cabillauds, de harengs, de maquereaux, établies dans les différents ports ou sur les côtes, fournit à l'exportation pour l'Europe. Plusieurs baies, havres et criques offrent de grands avantages au commerce; la plupart des rivières sont navigables, et le flot y remonte bien avant dans les terres. Un des objets les plus remarquables de la géographie physique de la Nouvelle-Écosse, ce sont les rochers basaltiques de la montagne du *Nord*, dans la partie septentrionale de la presqu'île : ce sont les plus gigantesques que l'on connaisse.

La population avait d'abord diminué après l'occupation anglaise, premièrement par l'émigration, et ensuite par la déportation finale des anciens habitants français, appelés les *Neutres*, mais qui étaient accusés de faire cause commune avec les indigènes, nommés les *Micmacs*, contre les nouveaux maîtres. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, on s'occupa sérieusement du projet de repeupler la colonie. Près de 4 000 soldats et marins, déliés du service, furent engagés à s'y fixer avec leurs familles. On les y transporta aux frais du gouvernement; on donna à chacun d'eux 50 acres exempts de toute espèce de taxe ou d'impôt pendant 10 ans, et ensuite seulement soumis à la rétribution d'un schelling par an. On leur donna en outre 10 acres pour chaque membre de leur famille, avec promesse d'augmentation à mesure que leur famille s'accroîtrait et qu'elle se montrerait digne de cette faveur par la bonne culture de leur terrain.

Les colons n'ont pas entièrement répondu à l'attente qu'on s'en était formée; mais l'excellent port d'*Halifax* est devenu de la plus haute importance. Les avantages de sa position se sont éminemment manifestés, surtout dans les diverses guerres d'Amérique, où ce port, qui commande en quelque sorte l'océan Atlantique, servit de rendez-vous général aux flottes en croisière, et de refuge aux vaisseaux marchands. La ville, passablement fortifiée et peuplée de 25 000 habitants, est la résidence du gouverneur de la province, duquel dépend également l'île du

Cap-Breton. Le principal édifice de cette ville est le *Province-Building,* vaste bâtiment en pierres de taille, orné de colonnes d'ordre ionique, et qui renferme les tribunaux, les bureaux de l'administration, une bibliothèque publique, et les salles dans lesquelles l'assemblée législative de la province tient ses séances. L'entrée du port est défendue par d'importantes fortifications. Le grand collége est organisé comme l'université d'Édinbourg. On est surpris, en parcourant Halifax, du grand nombre d'énormes et magnifiques chiens de Terre-Neuve qu'on y voit de toutes parts.

Annapolis, autre excellent port, ci-devant *Port-Royal,* est sur la côte occidentale de la presqu'île, au bord d'une baie qui n'est qu'un avancement de celle de Fundy; elle a été la capitale de la province, mais n'a plus que 2 600 habitants. *Shelburne,* sur la côte méridionale, est près du havre de Roseway.

Lunneburg, sur la côte orientale, a une population presque entièrement allemande; *Liverpool,* sur la même côte, est florissante par son commerce; *Yarmouth* est un port vers l'extrémité sud-ouest de la presqu'île; *Windsor,* dans l'intérieur, possède une université regardée comme l'un des principaux établissements d'instruction de l'Amérique anglaise; *Truro* est au sud du bassin des Mines, qui est la partie la plus orientale de la baie de Fundy. *Pictou* se montre sur la côte nord de la presqu'île.

La population de la Nouvelle-Écosse (y compris Cap-Breton), d'après le recensement de 1851, est d'environ 276 000 âmes, dont 270 000 blancs, 5 000 personnes de couleur et 1 000 Indiens.

Le gouvernement est partagé entre un lieutenant-gouverneur, un conseil exécutif, un conseil législatif et une assemblée élue par les francs-tenanciers.

L'île du *Cap-Breton,* ou *île Royale,* séparée de la Nouvelle-Écosse par le détroit de *Canso,* autrement de *Fronsac,* avait été considérée par les Français comme la clef du Canada. Cependant ses ports ont le désavantage d'être souvent fermés par les glaces. L'atmosphère, sujette à de violentes tempêtes, est souvent obscurcie par des tourbillons de neige et de grêle, ou par de fortes brumes qui empêchent de distinguer les objets les plus proches, et qui déposent partout une couche de verglas. Le poids de la glace abattue des agrès d'un seul d'entre les vaisseaux employés à la prise de l'île en 1758 a été estimé à 6 ou 8 tonneaux, et cette masse prodigieuse s'y était attachée dans la nuit du 5 mai. Le sol, en grande partie aride, produit quelques chênes d'un volume énorme, des pins pour la mâture, et diverses sortes de bois propres à la charpente. On y récolte aussi un peu de grains, du lin et du chanvre. Les montagnes et les forêts recèlent de la volaille sauvage en quantité, notamment une espèce de grosses perdrix qui ressemblent à des faisans par la beauté du plumage. Le sein de la terre renferme d'inépuisables mines de houille. La population est de 35 000 âmes.

Le port de *Louisbourg,* autrement *Port-Anglais,* près du cap Breton, qui donne son nom à l'île, est l'un des plus beaux de toute l'Amérique. Après s'être emparés de l'île dans la guerre de Sept-Ans, les Anglais firent sauter, comme inutiles, les fortifications de la place, qui avaient coûté à la France des sommes immenses. Rien n'y rappelle l'importance qu'elle avait acquise sous les Français, si ce n'est son vaste port et les ruines de ses grands édifices. Quelques familles de

pêcheurs y habitent de misérables cabanes. *Sydney*, chef-lieu de l'île, à l'entrée du profond bras de mer qu'on appelle le *Bras d'Or*, ne compte que 50 maisons. *Bédèque*, sur le bord septentrional du même bras de mer, est un des autres principaux endroits de l'île. *Arichat*, sur la petite île *Madame*, au sud de l'île du Cap-Breton, est un port de mer florissant, de 2 000 habitants.

L'île du *Prince-Édouard* ou de *Saint-Jean*, voisine de celle du Cap-Breton, lui est bien supérieure par la fertilité de son sol et par son aspect riant. Aussi, sous la domination française, fut-elle appelée le grenier du Canada, qui en tirait une grande quantité de grains, de bœufs et de porcs. Les rivières sont riches en saumons, truites, anguilles, et la mer adjacente abonde en esturgeons et toutes sortes de coquillages. Elle possède un port commode pour la pêche, et tout le bois nécessaire à la construction navale. La population était, en 1848, de 62 678 âmes, et elle s'accroît toujours. En 1789, il n'y avait que 5 000 âmes.

Cette île est près et au nord de la Nouvelle-Écosse, dont elle est séparée par le détroit de *Northumberland*. Elle est divisée en 3 comtés, qui portent les noms de *King* (Roi), *Queen* (Reine) et *Prince*, et dont les chefs-lieux, par une correspondance tout à fait méthodique, s'appellent *Georgetown, Charlottetown, Princetown. Charlottetown*, ville de 2 000 âmes, sur la côte sud, avec un bon port, est la capitale de l'île, qui forme une province à part, ayant son lieutenant gouverneur, son conseil exécutif, son conseil législatif et son assemblée de députés. Les autres principaux lieux sont *Belfast*, peuplée surtout d'Écossais, et *Murray-Harbour*, importantes par leurs ports.

Anticosti (dont le vrai nom indien était *Naticosti*), île rocailleuse couverte de bois et dépourvue de bons ports, est située à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, dont elle divise l'entrée en deux passes, dangereuses par leurs écueils. Lorsqu'elle fut découverte, en 1534, par Jacques Cartier, elle reçut le nom de l'*Assomption*. Elle était inhabitée avant 1809; elle reçut alors quelques habitants; mais la population est encore très-faible.

Au nord de l'île du Cap-Breton, sont les petites îles *Madeleine* ou *Magdalen*, peuplées de pêcheurs. Leur principal port est *Amherst*; elles dépendent du district de Gaspé. Leur population est d'environ 1 100 habitants, la plupart Français d'origine.

La grande île appelée par les Anglais *Newfoundland*, c'est-à-dire terre nouvellement découverte, et par les Français *Terre-Neuve*, ferme à l'est l'entrée du golfe de Saint-Laurent. Elle se termine au nord par une longue pointe, qui est séparée du Labrador par le détroit de Belle-Ile; au sud-est, elle projette la presqu'île d'*Avalon*, aux côtes très-déchirées, et jointe au reste de la grande terre par un isthme étroit, qui est resserré entre la baie de *Plaisance* et celle de la *Trinité*. Le cap *Race*, dans cette presqu'île, est le point le plus méridional de l'île; les caps *Normand* et *Bauld* sont les plus septentrionaux. Les brouillards perpétuels qui enveloppent cette île se forment vraisemblablement par le conflit du froid naturel de ces parages avec la chaleur du courant des Antilles, qui s'y engouffre entre les terres et le grand banc avant de s'échapper vers l'est dans l'océan Atlantique boréal. L'île passe généralement pour stérile, les bords des rivières exceptés. Elle

produit cependant diverses sortes de bois employés soit à la construction navale, soit à l'établissement des nombreux échafaudages dressés tout le long de la côte pour la préparation de la morue. Les clairières forment de bons pâturages. Dans l'intérieur, s'élève une suite d'éminences considérables et entrecoupées de fondrières ou de marais qui donnent au pays un aspect sauvage, mais pittoresque. Les forêts servent de retraite à une quantité d'ours, de loups, d'élans et de renards; les rivières et les lacs abondent en castors, loutres, saumons et autres amphibies ou poissons. Mais tous ces avantages ne sont rien, comparés avec la richesse qu'offre la mer voisine. A l'est et au sud de l'île, s'élèvent du fond de l'océan plusieurs bancs de sable, dont le plus considérable est appelé *grand banc de Terre-Neuve*. La tranquillité, la douce température et la pesanteur moindre de l'eau y attirent une quantité si énorme de cabillauds, que leur pêche fournit à la consommation de la majeure partie de l'Europe. Ils y disparaissent seulement vers la fin de juillet et pendant le mois d'août; la saison de la pêche, qui commence avec le mois de mai, ne se termine qu'à la fin de septembre.

Parmi les animaux de Terre-Neuve, on distingue une race particulière de chiens, remarquables par leur grande taille, leur long poil soyeux, et surtout par la plus grande dimension de la peau entre les doigts du pied, qui les rend propres à nager. Il paraît que cette race descend d'un dogue anglais et d'une louve indigène; du moins, elle n'y existait pas lors des premiers établissements.

Terre-Neuve offre, sur ses côtes, des déchirures profondes et des rochers escarpés. Les principaux enfoncements que forment ces déchirures sont, outre celles que nous avons nommées : au sud, la *baie Fortune;* sur la côte occidentale, la *baie de Saint-George* et la baie des *Iles;* au nord, la baie *Blanche,* la baie *Notre-Dame,* la baie des *Exploits;* sur la côte orientale, la *baie Bonavista*. Lorsqu'on pénètre dans plusieurs de ces baies, on croit d'abord remonter l'embouchure de grands fleuves. Parmi les petites îles répandues sur les côtes, on remarque les deux *Belle-Ile* (du nord et du sud), l'une et l'autre vers la partie septentrionale.

Les plus hautes montagnes de Terre-Neuve s'élèvent à peine à 2 000 mètres au-dessus du niveau de l'océan. Leurs sommets n'offrent partout que la triste et monotone verdure des mousses et des lichens. Au-dessous, apparaissent des forêts composées d'arbres verts et de bouleaux peu élevés; enfin les parties les plus basses comprennent, comme le fait remarquer M. de La Pilaye, des vallées étroites et tortueuses ou des plaines humides et tourbeuses, couvertes çà et là de flaques d'eau et d'étangs, souvent sans écoulement apparent.

M. Cormack a décrit la géologie de l'île : il dit que presque partout se montrent les roches de la série granitique, telles que le granite, supportant ici des micaschistes et là des porphyres; dans le district du lac Melville, on voit dominer, avec ces roches, le schiste argileux, le quartzite et la syénite; dans le même district, on voit paraître des grès qui semblent appartenir au terrain houiller; on remarque des agates près du lac Gower; des basaltes près de ceux d'Emma et du Jenette; de la houille et du fer près de celui de Stewart; la serpentine occupe le centre de l'île et y forme plusieurs crêtes; la montagne de Jameson en est presque entièrement composée et renferme plusieurs beaux minéraux; mais c'est la côte occidentale qui est la plus riche en substances minérales. Dans la

baie de Saint-George, on exploite de la houille, et l'on trouve du gypse et de l'ocre rouge entre la rivière de South-Barrasway et le Segond-River ; vers la baie des Iles, il existe un assez beau marbre gris.

Quoique la situation de Terre-Neuve corresponde à la partie moyenne de la zone tempérée en Europe, c'est-à-dire à la région qui s'étend depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle de la Loire, son climat est analogue à celui de la Sibérie.

Il y a encore quelques indigènes. Les Micmacs habitent les environs de la baie de Saint-George, de celle du Désespoir, et les bords de la rivière Great-Cod-Bay. Ces peuplades se livrent à la chasse et font avec les Anglais le commerce de fourrures.

Terre-Neuve, longtemps considérée comme un pays inhospitalier, comme une simple station de pêcheurs, a, depuis quelques années, vu tripler sa population et son industrie. Les villes de *Plaisance* et de *Saint-John's* ou *Saint-Jean*, embellies et agrandies, ont pris un aspect européen. La population de l'île, qui en 1789 était de 25 000 habitants, s'élève aujourd'hui à plus de 100 000 ; elle était, en 1845, de 96 295 habitants, dont 52 064 hommes et 44 231 femmes. La superficie est de 93 000 kilomètres carrés. Le commerce de bois de construction et de pelleteries occupe un grand nombre de bâtiments. Les prédictions de Whitbourne, de Humfrey Gilbert se sont vérifiées, et l'activité britannique a donné une belle colonie de plus au monde civilisé.

Plaisance, que les Anglais nomment *Placentia*, était autrefois la capitale de l'île ; *Saint-John's*, ville fortifiée, aujourd'hui capitale de Terre-Neuve, possède un beau port et une population de 27 000 individus en hiver ; en été, plus de 2 000 habitants quittent leurs foyers et vont se livrer à la pêche. Elle se trouve dans le sud-est de l'île, sur la côte orientale de la presqu'île d'Avalon. Elle est bâtie en bois et assez malpropre. On n'y voit, on n'y respire que la morue : les rues en sont pleines, l'air en est infecté ; les nombreux chiens qui la parcourent s'en disputent constamment les débris. *Harbour-Grace* ou *Havre de Grâce*, la seconde ville de l'île, sur la baie de la Conception, dans la même presqu'île, a un bon port et d'importantes pêcheries.

Les Français, qui ont eu Terre-Neuve et l'ont perdue par le traité d'Utrecht, en 1713, ont conservé le droit de pêche sur plusieurs points de ses côtes (1). On

(1) Par une convention conclue, le 14 janvier 1857, entre la France et la Grande-Bretagne, sont établies les déclarations suivantes, au sujet des pêcheries de Terre-Neuve :

Art. 1er. Les sujets français auront le droit exclusif de pêcher et de se servir du rivage pour les besoins de leur pêche, pendant la saison spécifiée ailleurs (article 8), sur la côte orientale de Terre-Neuve, depuis le cap Saint-Jean jusqu'aux îles Quirpon. Ils auront aussi le droit de pêcher et de se servir du rivage pour les besoins de leur pêche pendant ladite saison, à l'exclusion des sujets anglais, sur la côte septentrionale de Terre-Neuve, depuis les îles Quirpon jusqu'au cap Normand ; et sur la côte occidentale, dans et sur les cinq havres de pêche de Port-au-Choix, Petit-Havre ou Petit-Port, Port-à-Port, l'île Rouge et l'île Cod-Roy. Ces droits de pêche exclusive s'étendront, entre les îles Quirpon et le cap Normand, jusqu'à une distance de 3 milles marins dans le nord vrai de la ligne droite qui joint le cap Normand au cap Bauld, et pour les cinq havres, jusqu'à 3 milles marins dans toutes les directions à partir du centre de chacun d'eux.

Art. 2. Les sujets anglais auront le droit, concurremment avec les sujets français, de pêcher

vient d'unir (1858) cette île importante à l'Irlande par un télégraphe électrique, et l'Amérique et l'Europe se trouvent ainsi mises en communication en quelques minutes. C'est à Saint-John's qu'aboutit le merveilleux cable atlantique.

sur la côte occidentale de Terre-Neuve, depuis le cap Normand jusqu'au cap Raye, excepté sur les cinq points ci-dessus mentionnés ; mais les sujets français auront l'usage exclusif du rivage pour les besoins de leur pêche pendant ladite saison, depuis le cap Normand jusqu'à la pointe Rock dans la baie des Iles (au nord de la rivière Humber), par 49° 5' de latitude environ, en outre du rivage des havres réservés.

Art. 3. Les sujets français auront le droit, concurremment avec les sujets anglais, de pêcher sur les côtes du Labradar, depuis Blanc-Sablon jusqu'au cap Charles, et sur celles de Belle-Ile du nord. Ils auront la faculté de sécher ou préparer le poisson sur toute partie des côtes de Belle-Ile non occupée au moment où cette convention deviendra effective.

Art. 4. Depuis la pointe Rock dans la baie des Iles jusqu'au cap Raye, la Grande-Bretagne aura exclusivement et sans restriction l'usage du rivage, excepté sur les points mentionnés en l'article 1er, et dans les limites de terres assignées à ces points (article 10).

Art. 6. Les limites latérales de mer des droits de pêche français seront les suivantes :

Au cap Raye, une ligne droite menée dans l'ouest-sud-ouest vrai ;

Au cap Normand, une ligne droite menée dans le nord vrai ;

Au cap Saint-Jean, selon qu'il en sera décidé par les commissaires ou arbitre, sur la base de l'accord et de la pratique actuels ;

Au cap Charles, une ligne droite menée dans l'est vrai ;

Au Blanc-Sablon, une ligne aussi perpendiculaire à la direction générale de la côte que pourront la déterminer les commissaires ou arbitre.

Art. 7. Depuis le cap Saint-Jean jusqu'à la pointe Rock dans la baie des Iles, le droit de pêche des Français s'étendra dans l'intérieur de toutes les rivières et criques, aussi loin que la salure des eaux. Depuis la pointe Rock jusqu'au cap Raye, ce droit sera limité à un demi-mille marin au-dessus de l'embouchure ou issue de chaque rivière ou crique.

Le point limite pour chaque rivière ou crique depuis le cap Saint-Jean jusqu'à la pointe Rock, et depuis la pointe Rock jusqu'au cap Raye, sera déterminé, comme il est spécifié ailleurs, par les commissaires ou arbitre.

Art. 8. La saison de pêche française sur les côtes de Terre-Neuve, du Labrador et de Belle-Ile du Nord s'étendra du 5 avril au 5 octobre.

Art. 10. Le rivage réservé à l'usage exclusif des Français pour les besoins de leur pêche s'étendra jusqu'à un tiers de mille anglais dans l'intérieur à partir de la marque de haute mer, entre la pointe Rock et Bonne-Baie inclusivement, ainsi que sur les quatre havres réservés situés au sud de Bonne-Baie ; entre Bonne-Baie et le cap Saint-Jean, il s'étendra jusqu'à un demi-mille anglais à partir de la marque de haute mer.

Art. 11. Aucun enclos ou construction anglais ne pourra être fait, ni maintenu, sur le rivage réservé exclusivement aux Français, si ce n'est pour besoin de défense militaire ou d'administration publique, auquel cas un avis en due forme de l'intention d'élever ces ouvrages sera préalablement donné au gouvernement français.

Art. 16. Le privilége des sujets français de couper des bois pour la réparation de leurs établissements de pêche et navires pêcheurs pourra s'exercer, entre le cap Saint-Jean et la pointe Rock, aussi loin qu'il sera jugé nécessaire, mais pas sur les terrains particuliers sans le consentement de l'occupant.

En ce qui regarde les quatre havres réservés compris entre la pointe Rock et le cap Raye, le même privilége s'exercera sur la grande terre ou ailleurs, dans un rayon de 3 milles marins autour du centre de chaque havre. Ce centre sera déterminé par les commissaires ou arbitre, comme il est ailleurs spécifié.

Art. 17. Les stipulations de la présente convention s'appliqueront aux îles adjacentes aux côtes mentionnées, aussi bien qu'aux côtes elles-mêmes, excepté sur les points où il en est disposé autrement. Les îles de Groais et de Belle-Ile du sud seront considérées comme adjacentes à la côte la plus voisine.

Au gouvernement de Terre-Neuve est annexée la côte orientale du Labrador.

Le grand banc de Terre-Neuve, au sud-est de cette île, est le rendez-vous d'une foule de marins qui vont y pêcher la morue. Les Angio-Américains, les Anglais, les Français et les Hollandais y sont les plus nombreux. C'est le plus oriental des bancs de ces parages; il a environ 500 kilomètres du nord au sud, et 400 de l'est à l'ouest (1).

Près de la côte méridionale de la région que nous venons de décrire, s'élèvent 3 petites îles qui appartiennent à la France : ce sont *Saint-Pierre, Miquelon* et la *Petite-Miquelon* ou *Langley* (ou *Langlade*); une chaussée de sable, annoncée depuis 1783 par la mer, réunit ces deux dernières; toutes ces îles offrent ensemble une superficie de 272 kilomètres carrés. La première est couverte de collines escarpées; toutes les trois abondent en pâturages et sont garnies de pins et de bouleaux rabougris. Elles forment une petite colonie de 2 000 habitants, dont le chef-lieu est *Saint-Pierre,* dans l'île de ce nom. La pêche en est la principale industrie. On appelle *banc de Saint-Pierre* un des bancs de Terre-Neuve qui s'étend au sud de ces îles.

Nous ne pouvons mieux placer qu'ici la notice des *îles Bermudes*. Ce groupe d'environ 400 îlots, situé à moitié chemin entre la Nouvelle-Écosse et les Antilles, appartient à la première sous les rapports politiques, puisqu'il sert de station d'été à l'escadre dont Halifax est l'hivernage. L'étendue de cet archipel est de 35 milles anglais de longueur sur 22 de largeur; mais un long et dangereux récif le continue sous les eaux. La grandeur des îlots varie depuis quelques centaines de pas jusqu'à 12 milles. Ils ressemblent de loin à des collines couvertes d'une verdure sombre, aux pieds desquelles l'océan se brise en écume. Arides et rocailleux, ils n'ont d'eau douce que celle qu'on recueille dans des citernes pour l'usage des habitants et des équipages des vaisseaux de guerre. L'air y est très-sain. Les genévriers

(1) « La France seule envoie annuellement au grand banc plus de 400 navires de ses ports, sans compter 200 bâtiments de transport et de cabotage destinés aux opérations accessoires de la pêche. Cette pêche fournit chaque année de 25 à 40 millions de kilogrammes de poisson, dont une partie est réexportée aux colonies et dans divers pays d'Europe; elle donne du travail à 1 300 marins. Par les chiffres que nous avons donnés pour la France, on peut se faire une idée de la quantité de ce poisson qui est enlevée annuellement de la mer. Ce serait à faire craindre que la morue, épuisée par des pêches continuelles et sans cesse renouvelées, ne fût bientôt anéantie, si ce poisson n'était doué d'une fécondité prodigieuse qui semble en assurer à jamais la perpétuité. On a trouvé dans une femelle de cette espèce jusqu'à 8 millions d'œufs.

« Si l'on en croit certains récits, la découverte du grand et du petit banc des morues à Terre-Neuve serait antérieure d'un siècle au premier voyage de Christophe Colomb. On dit que cette découverte fut faite par des pêcheurs basques qui y arrivèrent en poursuivant des baleines, vers la fin du XIVe siècle. On a, probablement à tort, attribué la première pêche de morue sur le banc de Terre-Neuve au Portugais Gaspard de Corte-Real, qui s'y rendit au commencement du XVIe siècle; car à cette époque cette pêche était déjà fort renommée. Un Anglais rapporte que, l'an 1521, il y trouva 50 bâtiments appartenant à différentes nations.

« Les morues sont si abondantes au grand banc de Terre-Neuve qu'un seul homme peut en prendre en un jour jusqu'à 3 à 400. La pêche s'y fait au mois de mai, avec des navires de 120 à 130 tonneaux, armés de 2 fortes chaloupes. »

(Extrait de la notice sur la pêche de la morue, par M. Lecouturier, dans le *Musée des Sciences.*)

font la seule richesse des habitants, qui en construisent des bâtiments très-légers, servant au cabotage entre les États-Unis, l'Acadie et les Antilles. On évalue la fortune d'un particulier d'après le nombre des genévriers qu'il possède ; chaque arbre se vend sur pied une guinée. Les Américains y apportent diverses denrées. Les habitants sont au nombre de 11 000, tant blancs que gens de couleur libres. Il n'y a que 5 îles Bermudes qui soient habitées, et qui méritent réellement le nom d'îles : la plus considérable est *Long-Island* ou *Bermuda ;* puis viennent *Saint-George, Saint-David, Somerset* et *Ireland. Hamilton,* dans l'île Bermuda, est le chef-lieu de ces îles. La ville de *Saint-George,* dans l'île du même nom, renferme 500 maisons. Les ouragans obligent les habitants à tenir leurs demeures peu élevées. Les lois anglaises règnent ici, et le pouvoir législatif appartient à l'assemblée générale élue par les habitants. Il y a, en outre, un gouverneur, et un conseil nommé par lui, mais confirmé par la couronne.

Comme elles possèdent plusieurs bons ports, les Espagnols doivent regretter d'avoir négligé ces îles, découvertes, selon l'opinion commune, en 1557, par Juan Bermudez, mais probablement connues dès l'année 1515 sous le double nom de *la Bermuda* et *la Garça.* Elles n'étaient peuplées que de singes. Les tempêtes qui règnent dans ces parages leur firent donner le nom de *Los Diabolos.* Un coup de vent y jeta, en 1609, l'Anglais George Somers, qui crut en avoir fait la découverte, et dont les Anglais leur donnent aussi le nom. Le nom de ce navigateur, presque synonyme de celui d'été (*summer*), trompa le savant Delisle, qui appliqua à ce groupe le nom d'*îles d'Été.* La relation qu'en fit Somers y attira quelques colons. Plusieurs royalistes y allèrent attendre la fin des jours de Cromwell. L'aimable poëte Waller, entre autres, chanta ces îles fortunées où il avait trouvé un asile. Il fit passer son enthousiasme à ce sexe qu'il est si facile d'enflammer par une idée généreuse. Les belles Anglaises ne voulurent longtemps d'autres parure qu'un chapeau fait de feuilles de palmier des Bermudes.

APPENDICE AU LIVRE DEUXIÈME.

Notes sur l'Islande et le Groenland, par M. le docteur Schnepf (*Constitutionnel* du 19 novembre 1857), d'après les observations des savants de l'expédition de *la Reine Hortense,* dirigée par le prince Napoléon, en 1856.

« Les géologues de *la Reine Hortense* nous montrent bien la topographie de l'Islande sous ses deux aspects principaux : une dépression moyenne, s'étendant du nord-est au sud-ouest, et des bourrelets trachytiques qui limitent cette vallée et qui sont le siége de nombreux volcans. La vallée, de son côté, n'est pas moins curieuse par ses phénomènes d'eau bouillante et de vapeurs soufrées qu'on connaît sous le nom de Geysers. Les volcans, comparables à quelques-uns de ceux de la chaîne des Andes, existent dans des montagnes de trachyte qui se fendillent subitement, vomissent d'épaisses fumées, de la lave incandescente, des cendres et se referment, quelquefois pour toujours. Aux violentes convulsions de la nature succède un calme profond, pendant lequel les éléments s'apaisent, la chaleur diminue du sommet à la base, avec une lenteur variable. L'Hékla, par exemple, après l'éruption de 1766, a mis

plus de trente ans à se refroidir, et il n'a été recouvert de neiges et de glaces que vers le commencement de notre siècle.

« « En approchant du Groenland, les voyageurs de *la Reine-Hortense* sont frappés tout d'abord de l'aspect de ces gigantesques amas de glace (Eisberg ou Iceberg) qui s'étendent au loin sur la côte occidentale comme une véritable chaîne de montagnes de glace. Ces glaciers, élevés aux extrémités des déversoirs continentaux, s'avancent dans la mer ; l'action constante des eaux mine leur base, et des blocs énormes tombent successivement dans la mer, en produisant une détonation qui s'entend à une distance de 60 kilomètres. Ainsi naissent des montagnes flottantes que les courants emportent vers le sud, et qui deviennent pour la navigation les plus redoutables rencontres. La proportion de ces masses que lance dans l'océan chacun des cinq grands glaciers de la côte occidentale du Groenland est évaluée à 300 millions de mètres cubes par le docteur Rink, qui a exploré ces régions polaires pendant plusieurs années et qui en a fait une carte.

« Mais le géologue doit pénétrer plus profondément pour retrouver la constitution intime du sol. A cet effet, l'expédition a puisé de précieux renseignements auprès du ministre protestant de Godthaab, M. Jansen, qui a étudié la partie méridionale, comme M. Rink la partie septentrionale de cette contrée. Il résulte des recherches de ces savants et de l'exploration conduite par le prince lui-même, que le Groenland est un amas de roches cristallines, dont la base granitique est formée de gneiss, que des éruptions volcaniques ont recouvert de roches trappéennes et que parcourent des filons métallifères d'une richesse variable.

« On sait, d'après le dernier travail de M. Rink, que les montagnes contiennent aussi de grands gisements de *charbon fossile*, dépôt de la végétation primitive du sol ; cependant il n'existe nulle part une exploitation de ce précieux combustible, quoique les tribus indigènes souffrent par suite de la pénurie de leurs moyens de chauffage.

« L'industrie métallurgique semble naturellement appelée à exploiter les filons métallifères, riches en minerais d'étain, de plomb, d'argent, d'aluminium, dont les couches affleurent, pour ainsi dire, le sol groenlandais. L'attention des membres de l'expédition de *la Reine Hortense* a surtout été attirée par le gîte puissant d'Evigtok, qui contient, non-seulement de la galène argentifère, mais encore et surtout la belle et précieuse kryolithe (fluorure d'aluminium et de sodium). C'est même là le seul gisement puissant de l'aluminium que la chimie française est parvenue à isoler récemment. Ce sera également à cette exploration française que la science devra de pouvoir éclairer le mode d'extraction et le rendement du minerai alumineux.

« Le prince Napoléon a rapporté des quantités considérables de ces minerais et en a fait faire des essais en grand : la galène argentifère a donné des résultats peu satisfaisants ; le rendement en argent n'a pas dépassé 0,0015 du poids du minerai, tandis qu'il a été facile d'extraire de la kryolithe 13 0/0 d'aluminium. Ainsi, en cherchant à surmonter les difficultés d'extraction et d'exportation du minerai, on aura de grands avantages à tirer l'aluminium de la nature, au lieu de l'emprunter, comme on l'a fait jusqu'ici, aux produits artificiels. »

TABLEAUX

DE

LA RUSSIE AMÉRICAINE, DE L'AMÉRIQUE DU NORD ANGLAISE

DU GROENLAND ET DE L'ISLANDE

POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE DIFFERENTS POINTS

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE NORD.			LONGITUDE OUEST.		
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.
Anticosti (pointe est)	49	8	25	64	3	23
Barrow (cap) ou cap Nord	71	23	31	158	41	54
Bauld (cap)	51	39	45	57	47	50
Beau-Temps (cap)	58	50	40	140	26	5
Belle-Ile (pointe nord)	52	1	16	57	39	28
Bessested	64	6	9	21	18	40
Bowen (port)	73	13	51	68	47	18
Canso (phare)	45	19	33	63	18	54
Chamisso (île, sommet)	66	13	11	164	6	14
Chat (cap)	49	6	0	69	8	41
Cod-Roy (île) (près du cap Anguille, Terre-Neuve)	47	52	38	61	47	0
Croc (havre du)	51	3	17	58	16	0
Danell (île)	65	30	0	39	5	0
Discord (cap)	60	54	6	41	49	0
Douglas (cap)	58	53	0	135	11	21
Egdecumbe (cap)	57	1	30	138	10	5
Elie (Saint-) (mont)	60	17	35	143	11	21
Farewell (cap)	59	49	12	46	14	4
Français (port des)	58	36	0	139	46	5
Frederikshaab	62	0	0	52	21	0
Gaspé (cap)	48	45	10	66	32	46
Godhavn	69	14	0	53	44	0
Halifax (le chantier)	44	39	26	65	58	12
Hermogène (Saint-) (île) (point sud)	58	10	0	133	36	24
Hinchinbrook (cap)	60	12	30	148	59	35
Holar	65	44	0	21	27	0
Ingornachoix	50	37	17	59	35	30
Jean (Saint-) (Nouveau-Brunswick) (place d'armes)	45	15	0	68	9	43
Julianeshaab	60	43	0	48	21	0
Kodiak (port Saint-Paul)	57	46	50	154	33	39
Kronprindsens-Eiland	68	57	0	55	30	0
Lambhuus	64	6	17	21	19	21
Liverpool (Nouvelle-Écosse)	44	1	52	67	1	12
Louis (Saint-) (cap)	52	21	24	58	1	47
Louisbourg	45	53	31	62	20	12
Löwenorn	64	30	0	41	50	0
Mingan (île) (sommet)	50	12	56	66	30	55
Monts-Pelés (cap des) (phare)	49	19	43	69	45	26
Mulgrave (port)	59	34	20	142	2	21
Nennortalik	60	8	0	47	36	0
Niakernak	70	47	0	55	44	0

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE NORD.			LONGITUDE OUEST.		
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.
NORMAND (cap)	51	38	5	58	16	45
NOUTKA-SOUND (Friendly-Cove)	49	35	15	128	57	1
OMANEY (cap)	56	0	30	136	53	5
OUNALACHKA (port Illoulouk)	53	52	25	168	52	21
OUNIMAK (île) (partie sud-ouest)	54	30	0	166	10	21
PATRIXFIORD	65	35	45	20	21	0
PIERRE (SAINT-) (île Massacre)	46	46	46	58	27	15
PORTLAND	63	23	0	21	28	0
PROVEN	72	21	0	57	40	0
QUÉBEC (citadelle)	46	49	12	73	36	24
RACE (cap)	46	39	25	55	22	0
RAY (cap) ou RAYE	47	36	56	61	40	34
REYKIANESS	63	48	15	25	3	5
REYKIAVIK	64	8	26	24	15	40
SNÆFELL'S ICEKULL (1)	64	47	40	23	4	39
TADOUSAC	48	8	10	72	6	25
TORONTO (observatoire magnétique)	43	39	35	81	41	54
TCHIRIKOV (île)	54	49	0	157	27	24
WALSINGHAM (cap)	62	30	0	80	8	0

(1) Il ne faut pas confondre le Snæfells-Iockull, situé sur la côte occidentale de l'Islande, avec le Snæfell, qui se trouve près de la côte orientale.

RUSSIE AMÉRICAINE ou AMÉRIQUE RUSSE.

Entre 54° 40′ et 71° 23′ de latitude nord, et entre 131° 50′ et 170° 20′ (sans les îles Aléoutiennes) de longitude ouest.

SUPERFICIE : 1 245 000 kilomètres carrés. — POPULATION : 80 000 habitants.

(Ce territoire est concédé à la Compagnie russe des fourrures, qui embrasse, en outre, dans ses opérations, la côte asiatique de l'océan Pacifique au nord du 51e parallèle et les îles Kouriles ; elle a divisé ses possessions en 6 agences, surveillées par un gouverneur général, qui réside à la Nouvelle-Arkhangel.)

GROENLAND.

Terminé au sud vers 59° 40′ de latitude ; extrémités nord inconnues : on a pénétré sur la côte ouest jusqu'à 82° 30′. — Partie connue : entre 22° et 78° de longitude ouest.

SUPERFICIE du Groenland connu : 985 000 kilom. carr. ? La partie occupée par les Danois : 10 200 kilom. carr. — POPULATION de le même partie : 9 500 habitants.

ISLANDE (aux Danois).

Entre 63° 23′ et 66° 30′ de latitude nord ; entre 15° 50′ et 26° 50′ de longitude ouest.

SUPERFICIE : 100 000 kilom. carr. — POPULATION : 60 000 habitants.

3 *amter* ou préfectures : *Vestr-Amt, Nord-Amt, Austr-Amt.* — 20 *sysselnerne* ou districts.

TERRES ARCTIQUES (inoccupées).

SUPERFICIE : 1 500 000 kilom. carr. ? — POPULATION : quelques Esquimaux.

AMÉRIQUE DU NORD ANGLAISE ou NOUVELLE-BRETAGNE.

Entre 42° et 71° de latitude nord (sans les îles arctiques, dont la possession ne peut encore être attribuée à personne); entre 55° et 143° de longitude ouest.

SUPERFICIE : environ 7 550 000 kilomètres carrés.
POPULATION : 3 300 000 habitants.

PROVINCES ou TERRITOIRES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	CAPITALES.	SUBDIVISIONS.
CANADA. . . . . (Entre 42° 45′ et 52° 40′ de latitude nord, et entre 64° 11′ et 92° 40′ de longitude ouest.)	915 860	1 842 265 (d'après le recensement de 1851.) 2 571 000 (estimation pour 1857.)	Ottawa.	Bas-Canada. . . District de Montréal. — Trois-Rivières. — Québec. — Saint-François. — Gaspé. — Kamouraska. — Ottawa. Haut-Canada. . . 42 comtés
NOUVEAU-BRUNSWICK.	57 540	193 800	Fredericton. . . .	14 comtés.
NOUVELLE-ÉCOSSE (avec l'île du Cap-Breton.).	48 480	276 000	Halifax.	18 comtés.
ILE DU PRINCE-ÉDOUARD (autrefois Saint-Jean.).	5 520	62 700	Charlottetown. . .	3 comtés.
TERRE-NEUVE (non compris la côte du Labrador, annexée au gouvernement de cette île.).	92 880	101 600	Saint Jean (Saint-John's.).	9 districts.
TERRITOIRES DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON. . .	6 300 000	80 000?	Factorerie d'York.	SECTION ORIENTALE. Territ. de Labrador. — Rupert-River (1). — Albitibbe. — Moose. — Albany. — Severn. — York. — Island. — Rainy-Lake. — Red-River. — Swan-River. — Norway. — Nelson. — Churchill. — Great-Slave-Lake. — Athabasca. — English-River. — Cumberland. — Saskatchawan. — Lesser-Slave-Lake. — Peace-River. — Mackenzie. SECTION OCCIDENTALE. Nouvelle-Géorgie ou Nouv.-Calédonie (y compris les îles Vancouver, de la Reine-Charlotte et de la Princesse Royale).

(1) Le territoire de Rupert-River est, aussi bien que le territoire précédent, compris dans la presqu'île de Labrador.

LIVRE TROISIÈME.

États-Unis.

Les frimas disparaissent, les brumes se dissipent, les arbres étalent des rameaux vigoureux, les champs se couvrent de moissons plus abondantes. Partout l'homme est occupé à bâtir des maisons, à fonder des villes, à subjuguer la nature, à défricher des terrains; nous entendons partout les coups de la cognée, le ronflement des forges; nous voyons les antiques forêts livrées aux flammes, et la charrue sillonnant leurs cendres; nous apercevons des villes riantes, des palais et des temples à peu de distance des cabanes habitées par de misérables sauvages; nous sommes dans l'*Amérique fédérée,* nous foulons cette terre de liberté, peuplée depuis deux siècles par les nombreuses colonies que l'esprit de l'intolérance religieuse et politique chassait des îles Britanniques et des autres parties de l'Europe.

Ce n'est que depuis trois quarts de siècle que la république anglo-américaine figure parmi les puissances. La paix de 1763 avait rendu l'Angleterre maîtresse de toute l'Amérique septentrionale jusqu'au Mississipi. Les colons anglais sentirent leurs forces. Les tentatives que le gouvernement de la métropole fit pour les soumettre à des taxes nouvelles excitèrent les feux cachés de la rébellion. La bataille de *Bunker's-Hill,* en 1775, apprit aux hommes prévoyants combien les Américains seraient difficiles à vaincre sous le prudent et valeureux *Washington.* Bientôt on vit le sage *Franklin* poser les bases de la constitution. L'indépendance fut proclamée le 4 juillet 1776. La France et l'Espagne conclurent une alliance avec la nouvelle république. Les Anglais, après avoir vu leurs armes humiliées par les défaites de Burgoyne et de Cornwallis, reconnurent l'indépendance des États-Unis, composés alors de 13 provinces. La nouvelle république parut sur la scène du monde avec une population de 2 millions et demi, avec une dette considérable, avec une armée peu disciplinée et sans marine. En soixante-quinze années, la population s'est élevée à 27 millions, moins par l'arrivée d'émigrés européens, considérable cependant, que par la facilité qu'un pays nouveau offre à l'établissement des familles, et par conséquent à leur accroissement par des mariages nombreux et féconds. Le commerce, favorisé par la situation des côtes et par la neutralité du pavillon, a bientôt répandu ses richesses dans toutes les provinces maritimes; mais de là aussi est sorti le premier germe d'une division entre ces provinces et celles de l'intérieur, qui voient tout leur intérêt dans l'agriculture. Les modifications inévitables dans une constitution aussi vaguement tracée que

l'était celle de Franklin ont fait naître une autre division. Deux factions politiques ont partagé la nation. Les *fédéralistes*, sous la conduite d'Adams et d'Hamilton, voulaient conserver à chaque État autant d'indépendance que possible ; les *républicains* cherchaient au contraire à concentrer l'action de la force nationale, et à fondre peu à peu les divers États en un seul. Les premiers n'ont pas échappé au reproche de vouloir retourner sous la domination d'un prince anglais, les seconds ont été accusés de partager toutes les extravagances de la démocratie française. Au milieu de tant de dangers, la république américaine a soutenu une nouvelle guerre contre les Anglais, a bravé ce pavillon britannique qui domine l'océan, a châtié les puissances barbaresques, a créé une marine, acquis l'immense territoire de la Louisiane, et civilisé plus d'une horde sauvage. On ne peut nier néanmoins qu'un grand danger ne la menace encore aujourd'hui : ce danger est la scission qui divise les esprits du nord et ceux du sud, quant à la question de l'esclavage. Le nord en demande l'abolition ; le sud en veut le maintien ; cette divergence sur un sujet si grave a fait craindre plus d'une fois la rupture de la confédération en deux fractions. Mais le génie de la grande république saura conjurer ce péril, comme les autres.

L'Atlantique la baigne à l'est, le golfe du Mexique au sud, le Grand océan à l'ouest ; elle a au sud-ouest le Mexique, vers lequel sa limite est marquée en partie par le Rio-Grande del Norte. La côte orientale des États-Unis embrasse l'immense espace depuis la baie de Fundy jusqu'à la pointe de la Floride (le cap *Sable*) ; sur ce développement de côtes, se montrent la baie de *Massachusetts*, le cap *Cod*, le golfe de *Long-Island*, à côté de l'île remarquable du même nom ; la baie *Delaware*, la baie *Chesapeake*, les caps *Charles* et *Henry*, le cap *Hatteras*.

Le long des basses côtes du golfe du Mexique, on ne signale guère que la baie *Apalachee*, la baie *Mobile* et celle de la *Chandeleur*. La côte, droite, élevée, et généralement inhospitalière du Grand océan, offre le cap *Mendocino*, le cap *Orford*, le cap *Flattery*, la baie de *Monterey*, le vaste port de *San-Francisco*, et l'extrémité méridionale du golfe de *Géorgie*, qui se prolonge dans les terres sous le nom de *Puget-Sound*. Le développement total de ces côtes est de 81 600 kilomètres.

Depuis que la Louisiane, les Florides et le nord du Mexique font partie du territoire des Etats-Unis, cette république fédérée égale en étendue les plus grands empires du monde. Séparée du Nouveau-Brunswick et du Canada par une ligne qui suit en partie la rivière Sainte-Croix, le Saint-Jean supérieur, puis le Saint-Laurent, les grands lacs Ontario, Érié, Saint-Clair, Huron, Supérieur, et les rivières qui les unissent, c'est-à-dire le Niagara, le Détroit, la rivière Saint-Clair, la Sainte-Marie, elle a pour limites, vers le reste des possessions britanniques, la rivière Arrow, tributaire du lac Supérieur, le lac de la Croix, le lac de la Pluie (Rainy Lake), la rivière du lac de la Pluie, l'extrémité méridionale du lac des Bois (lake of the Woods) et le 49e parallèle.

Le territoire des États-Unis présente, de l'est à l'ouest, une longueur de 4 500 kilomètres, et, du nord au sud, une largeur de 2 600 kilomètres sous le 99e méridien. Sa superficie est évaluée à 7 600 000 kilomètres carrés. Le Mississipi partage ce vaste espace en deux parties à peu près égales. Les États-Unis,

qui atteignent en étendue le double de la Chine propre, sont plus de 17 fois moins peuplés. Ils égalent presque la superficie de l'Europe, et ont environ 10 fois moins d'habitants, quoiqu'ils aient tous les éléments propres à leur faire acquérir un jour une population supérieure même à celle de cette partie du monde. La population civilisée, qui surpasse le nombre de 25 millions, se trouve en très-grande partie à l'est du Mississipi, et près d'un sixième de cette population est concentrée dans les provinces qui formaient la *Nouvelle-Angleterre*. C'est de ce foyer primitif, ainsi que des autres États situés sur l'océan Atlantique, que les colons se sont répandus vers les contrées de l'intérieur et de l'ouest.

Les tribus indigènes, repoussées par cette masse de nouveaux habitants, sont aujourd'hui en très-petit nombre entre les monts Alleghany, les lacs et le Mississipi. Mais en remontant ce fleuve, et surtout le Missouri et ses affluents, le nombre des sauvages devient plus considérable. Ils forment un total de 3 à 400 000 individus.

Les deux grands traits qui caractérisent la géographie des États-Unis, c'est la majestueuse étendue des fleuves et le peu d'élévation des montagnes des trois quarts du pays, c'est-à-dire du centre et de l'est. Depuis les montagnes de l'ouest, d'où découle le Missouri, l'Amérique septentrionale semble s'abaisser vers l'océan Atlantique et vers le golfe du Mexique, en suivant une pente rarement interrompue par quelque faible élévation, ou plutôt par des terrasses qui forment d'un plateau à l'autre.

La dernière et la plus élevée de ces terrasses prend le nom général de *monts Alleghany* ou *Apalaches*. C'est moins une chaîne de montagnes qu'un long plateau couronné de plusieurs chaînes soit de montagnes, soit de collines. A l'est de l'Hudson, qui, avec le lac Champlain, nous paraît limiter une région particulière, les collines granitiques, arrondies par le sommet, souvent couvertes en haut par des marécages ou des terrains tourbeux, ne présentent qu'un ensemble de petites élévations, sans formes régulières, sans direction marquée. La partie prend, dans le New-Hampshire, le nom de *White Mountains* (montagnes Blanches), et, dans le Vermont, celui de *Green Mountains* (montagnes Vertes). C'est dans les White Mountains qu'est le plus haut sommet de tout l'Alleghany : le mont *Washington*, de 1 897 mètres d'altitude. Dès qu'on a franchi l'Hudson, la structure des montagnes paraît changer, car elles se présentent, en Pennsylvanie et en Virginie, sous la forme de sillons parallèles entre eux, mais dont la largeur et les intervalles varient. Sur les confins de la Caroline du nord et du Tennessee, les monts Alleghany sont, au contraire, des groupes isolés de montagnes, qui se touchent seulement par leur base.

Toute la chaîne orientale porte le nom de *Blue Ridge*, ou *Blue Mountains* (montagnes Bleues). Elle est coupée par la Susquehanna, le Potomac et le James River; néanmoins elle conserve une élévation générale plus constante qu'aucune des autres chaînes. Celle qui marque le partage des eaux est très-peu élevée et peu large. Mais dans la chaîne la plus occidentale, chaîne d'ailleurs peu étendue et coupée par la rivière Kanawha, quelques montagnes assez rapprochées offrent une élévation supérieure à celle de tout le reste du système. Le *mont Laurell* et le *mont Gauley*, le mont *Clinch*, dans l'ouest de la Virginie, la montagne du

Grand-Père (*Great-Father Mountain*), celle de *Fer* (*Iron Mountain*), celles qu'on surnomme la *Jaune* et la *Noire*, entre le Tennessee et la Caroline, s'élèvent jusqu'à 1 500 et 2 000 mètres au-dessus du niveau de l'Atlantique; le pic *Otter*, de la chaîne orientale, n'a pas plus de 12 à 1 300 mètres. Les monts *Cumberland* sont le chaînon le plus occidental des monts Alleghany.

Les monts *Rocheux* (*Rocky Mountains*) présentent leur masse énorme, alignée du nord au sud, dans le partie occidentale des États-Unis. Leurs principaux sommets sont le *Big-Horn*, le pic *Frémont*, le pic *Long*, le pic *Pike*, hauts de 4 à 4 500 mètres; vers le sud, en s'approchant du Mexique, ils changent de nom, et s'appellent Sierra Madre (la chaîne Mère). Des rameaux peu élevés, se séparant des monts Rocheux, s'avancent vers le Mississipi : on remarque, entre autres, les monts *Ozark* et le *coteau du Missouri*.

A l'ouest des monts Rocheux, on voit, entre le 37° et le 42° degré de latitude, un vaste bassin où sont renfermées de grandes rivières et de grands lacs sans écoulement vers la mer : on y remarque particulièrement la rivière *Mary* ou *Humboldt*, et le *Grand lac Salé* (*Great Salt lake*).

A l'ouest de ce bassin, se trouve la chaîne qui, longeant à une distance de 2 à 300 kilomètres, le littoral du Grand océan, porte, au nord, le nom de montagnes de la *Cascade*; au sud, celui de *Sierra Nevada*. Elle est très-riche en mines d'or. Les plus hauts sommets sont les monts *Baker, Rainier, Hood, Jefferson, Shasta*. Leur altitude égale à peu près celle des monts Rocheux. Plus près des rivages du Grand océan, se montre une chaîne moins élevée qu'on appelle *montagnes de la Côte* (*Coast Range*).

Un géologue américain, Maclure, affirme que les *formations primitives* (d'après le langage de l'école de Werner) occupent *sans interruption* une zone qui s'étend en longueur depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux confins de la Floride, et qui varie de largeur depuis 20 jusqu'à 150 lieues, longe immédiatement l'océan Atlantique depuis le cap Gaspé jusqu'au cap Cod, et laisse ensuite entre elle et la mer une *zone alluviale* qui, augmentant successivement de largeur, s'étend jusqu'au golfe du Mexique. Cette zone primitive, dit Maclure, s'élève en pentes plus ou moins escarpées vers la crête de la chaîne orientale des monts Alleghany; elle est composée de granite, de gneiss, de schistes micacé et argileux, de calcaire et de trapp, de serpentine, de porphyres, de syénite, de quartz, de schiste siliceux, de gypse et de schiste novaculaire; les couches se relèvent généralement du sud-est vers le nord-est, sous un angle de plus de 45 degrés, en formant des montagnes qui ont leur sommet tantôt arrondi comme les *White Mountains*, tantôt taillé en pyramide comme le pic *Otter*. Les minéraux et les métaux abondent dans cette zone; on y a découvert des grenats, la staurotide, l'épidote, diverses roches magnésiennes, l'émeraude, le granite graphite, le feldspath adulaire, la tourmaline, l'amphibole, l'aragonite, le sulfure de fer dans le gneiss, le fer oxydé magnétique dans la roche amphibolique, le fer oxydé hématite, la plombagine, le molybdène, le cobalt blanc, le cuivre gris, le zinc sulfuré et plusieurs variétés de titane.

« Cette zone primitive, continue le géologue américain, *n'est pas sans mélange*; elle est traversée dans le sens de la longueur par une autre petite zone de

formation secondaire, large de 15 à 25 milles, qui se montre d'abord dans la vallée inférieure du Connecticut, mais qui reparaît à l'ouest de la rivière Hudson, coupe les rivières de Rauton, de Delaware, de Schuylkill, de Susquehanna, de Potomac, et qui finit au Rappahannoc, en Virginie. Cette formation secondaire, interposée au milieu de la zone primitive, est composée de grès ancien, de calcaire, d'agglomérat siliceux, mêlé avec des cailloux quartzeux, de roches amphiboliques et de *wacke,* recouvrant ordinairement le grès sur les hauteurs. Un sillon de terrain de transition, qui, au nord, a 15 milles de largeur, et vers le sud seulement 2, s'étend depuis la Delaware jusqu'aux sources du Roanoke, côtoie au sud-est la petite zone de formation secondaire, et, l'ayant coupée vers le Potomac, la côtoie de nouveau vers le nord-ouest. Ce sillon est composé de calcaire à petits grains, attenant avec des couches de grauwacke, et mêlé avec la dolomite, le silex, un marbre blanc grainé, le spath calcaire. Entre la petite zone secondaire et le sillon de terrain de transition, on trouve, à 12 milles de Richmond, un banc de houille de 20 milles de long sur 10 de large, reposant dans un bassin oblong sur la roche granitique, mêlé de grès blanchâtre et d'argile schisteuse, ayant des impressions végétales. »

Ce savant trace la zone des *terrains de transition* immédiatement à l'ouest de la primitive ; il lui donne une largeur de 20 à 40 milles, et une inclinaison de 45 degrés vers l'ouest. Cette zone occupe généralement le milieu du plateau, entre la chaîne orientale dont elle forme le revers à l'ouest, et les pieds de la chaîne occidentale ; mais, au sud, elle traverse les monts Alleghany, et vient expirer aux confins des plaines de la Floride. Le calcaire de transition, le terrain de *grauwacke* et le schiste siliceux occupent ordinairement les vallées; les agrégations quartzeuses, parmi lesquelles on trouve une sorte de pierre meulière, des ossements de quadrupèdes et des débris d'animaux marins, constituent la pente des montagnes. Cette zone n'a offert d'autres minéraux que le fer en couches sous la forme de pyrite, le plomb en masse sous la forme de galène, quelques couches d'anthracite, accompagnées de schiste alumineux et de veines de sulfate de baryte.

La *zone de formation secondaire* commence derrière celle de transition, et s'étend jusque vers les lacs, le Mississipi et l'Illinois, sur une largeur de 200 à 500 milles. Les couches de cette zone, dit Maclure, sont presque horizontales partout où elles n'ondoient pas avec le terrain, comme, par exemple, dans les parties élevées de la chaîne occidentale qui s'y trouvent comprises. Cette zone est formée, à la surface, de grès ancien, de calcaires et de gypses stratifiés de deux époques différentes, de grès dit de formation *tertiaire,* de sel gemme, de craie, de houille et de trapp ou basalte stratiforme d'une origine très-récente. Le fondement de toutes ces couches paraît être un immense lit de calcaire secondaire de toutes les nuances. La rampe occidentale des monts Alleghany présente en outre une grande couche de houille, qui, accompagnée de grès et d'argile schisteuse, s'étend depuis les sources de l'Ohio jusqu'à celles de la Tombigby. Cette zone entière est peu fournie en minéraux ; on n'y a presque trouvé que du fer argileux et du sulfure de fer.

Tout autour de ce noyau d'ancienne terre, s'étend, depuis le cap Cod jusque dans la Floride, et de là le long des deux rives du Mississipi jusqu'au confluent du

Missouri, et même au delà, une *zone de dépôt d'alluvions*, composée généralement de couches de sable, d'argile et d'autres terres meubles, entremêlées de dépôts de coquillages, dont la succession et l'épaisseur différente indiquent plusieurs séjours consécutifs de l'océan. Mais cette zone est elle-même subdivisée en deux bandes, l'une très-peu élevée au-dessus de la surface actuelle de la mer, et dans laquelle les rivières éprouvent l'influence de l'eau salée, qui, à chaque haute marée, se mêle à leurs flots; l'autre commençant à 60, à 80 et à 100 milles des bords de la mer, par des collines ou dunes sablonneuses, élevées de 50 à 80 mètres, et derrière lesquelles le sol présente des ondulations et quelques roches de transport. Il paraît que la bande la plus élevée de la zone alluviale, devenue plus large à mesure qu'elle avance *vers le sud*, forme le dos de la péninsule de la Floride orientale. Les parties les plus basses de l'une et de l'autre bande sont composées d'un limon fertile charrié par les rivières

Dans la description du Canada, nous avons déjà fait connaître les grands lacs qui, au nord des États-Unis, forment comme une mer d'eau douce, et qui ont été le théâtre de sanglants combats entre les Anglais et les Anglo-Américains; ceux-ci doivent longtemps regretter la faute que leurs diplomates ont commise en 1783, de ne pas leur avoir obtenu à tout prix, même en cédant le district du Maine, la possession de la péninsule renfermée entre les trois lacs Érié, Ontario et Huron, péninsule alors déserte, et dont à présent la culture a fait un poste avancé des colonies anglaises, très-gênant et, dans certains cas, très-dangereux pour les États-Unis. Ces lacs, auxquels il faut ajouter le lac *Champlain*, belle nappe allongée du nord au sud, dans la partie septentrionale de la confédération, sont les seuls dignes de figurer dans un tableau général. Il ne conviendrait pas non plus d'énumérer les nombreux marais; il suffit de décrire celui qu'on nomme l'Affreux Marais, *Dismal Swamp*. Il s'étend dans la partie orientale de la Virginie et dans la Caroline septentrionale; il occupe une surface de 150 000 acres, ou 234 milles carrés; mais partout il est couvert d'arbres, de genévriers et de cyprès dans les parties les plus humides, et, dans les plus sèches, de chênes blancs et rouges, ainsi que de plusieurs espèces de pins. Ces arbres y sont d'une grandeur prodigieuse; souvent l'espace entre leurs pieds est garni d'épaisses broussailles, différence bien remarquable d'avec les forêts de l'Amérique septentrionale, où, en général, on ne trouve point de taillis. Il y croît aussi des roseaux et une herbe épaisse et haute, qui a la propriété d'engraisser promptement le bétail. Mais des troupes d'ours, de loups, de daims et d'autres animaux sauvages abondent dans cette forêt marécageuse. Un marais encore plus étendu occupe une portion des côtes de la Caroline du nord; on l'appelle *Great Alligator Dismal Swamp*, l'Affreux Grand Marais des Caïmans; il occupe au moins 600 milles carrés, en y comprenant trois lacs considérables. Les plantations de riz commencent à envahir les bords de cet immense marais.

Parmi les fleuves qui arrosent ces contrées, le *Saint-Laurent* a déjà fixé nos regards : le *Mississipi* (suivant l'orthographe anglaise, *Mississippi*) jouit encore d'une plus grande célébrité; mais il est certain que le *Missouri* est la branche principale, et c'est à ce dernier fleuve qu'appartiendrait avec plus de raison le glorieux titre de *Vieux Père des Eaux* ou *Méchacébé* (ou *Méchachébé*), que l'igno-

rance des sauvages a donné à l'un de ses affluents. Le *Mississipi*, d'après quelques étymologistes, devrait s'appeler *Missi-Sipi*, et ce nom signifierait *grande eau*; suivant d'autres, il s'appellerait mieux *Namæsisipu* (fleuve du Poisson); il a sa source à 47 degrés de latitude, dans le lac *Itasca*, nom qui a la forme indigène, mais qu'un voyageur a composé de l'abréviation de deux mots latins, *veritas caput*, la vraie tête (1). Par la chute pittoresque de Saint-Antoine, il descend de son plateau natal dans une vaste plaine : après un cours de plus de 2 000 kilomètres, ses eaux limpides se perdent dans les flots bourbeux du Missouri; à ce magnifique confluent, chacune de ces rivières a une demi-lieue de large. A partir de là, le Mississipi a, jusqu'à la mer, un cours de 2 000 kilomètres aussi. Le cours général du Mississipi est dans une direction régulière du nord au sud; il parcourt ainsi des climats très-variés, et cette circonstance ajoute singulièrement à son importance commerciale par la diversité des produits.

La manière dont le Mississipi s'écoule dans le golfe du Mexique offre des singularités très-remarquables. Outre une embouchure principale et permanente, il s'y forme des canaux d'écoulement qui changent souvent de direction; car le niveau des eaux du fleuve est, dans la plus grande partie de la Louisiane, plus élevé que celui de la contrée voisine. Son immense volume d'eau n'est retenu que par de faibles digues de terres légères et friables, de 5 à 6 pieds de hauteur. Mais ce sol, si bas par rapport au fleuve, a cependant de toutes parts une pente faible, à la vérité, mais non interrompue, vers la mer; ainsi les eaux, en se débordant, ne trouvent aucun obstacle et s'écoulent vers le golfe assez paisiblement. Les canaux d'écoulement ou *bayous*, dits d'*Atchafalaya*, de *Plaquemine* et de *la Fourche*, à l'ouest, et le bras d'*Iberville*, à l'est, existent en tout temps et embrassent une espèce de delta, composé de terrains meubles, soit limoneux, soit sablonneux. L'embouchure principale présente sept passes, dont deux principales, et dont la meilleure même n'offre un passage assuré qu'aux bâtiments qui ne tirent pas au delà de 4 à 5 mètres d'eau. Cela est d'autant plus fâcheux qu'en dedans de son embouchure le lit du fleuve, dans un cours d'environ 400 kilomètres, offre un canal assez profond pour recevoir les plus gros vaisseaux. La profondeur du Mississipi, dans cette partie de son cours, est de 30 à 40 brasses; sa largeur, suivant la crue ou la diminution de ses eaux, est de 800 à 1000 mètres; elle va même un instant jusqu'à 4 ou 5 kilomètres. La disposition très-changeante de l'embouchure du Mississipi présente en ce moment la figure d'une patte d'oie qui s'avance dans le golfe du Mexique, et dont la branche principale, celle qui sert à la navigation, est aujourd'hui au sud-ouest. Il y a seulement une vingtaine d'années, la bouche la plus navigable était à l'est.

Mais ce n'est pas le seul changement que ce puissant fleuve éprouve depuis que les Européens ont commencé à l'observer. Les arbres, déracinés par les vents ou tombés de vétusté, s'assemblent de toutes parts sur les eaux du Mississipi. Unis par des lianes, cimentés par des vases, ces débris des forêts deviennent des îles flottantes; de jeunes arbrisseaux y prennent racine; le pistia et le nénuphar y étalent

(1) Ce lac s'appelle *Omochkos* en chippeouay; c'est l'*Elk-Lake* des Anglais, le lac à *la Biche* des Français. A Schoolcraft est due la découverte précise de la source du Mississipi.

leurs roses jaunes; les serpents, les oiseaux, les caïmans viennent se reposer sur ces radeaux fleuris et verdoyants, qui arrivent quelquefois jusqu'à la mer, où ils s'engloutissent. Mais voici qu'un arbre plus gros s'est accroché à quelque banc de sable et s'y est solidement fixé; il étend ses rameaux comme autant de crocs auxquels les îles flottantes ne peuvent pas toujours échapper; il suffit souvent d'un seul arbre pour en arrêter successivement des milliers : les années accumulent les unes sur les autres ces dépouilles de tant de lointains rivages; ainsi naissent des écueils (*snags*), des îles, des péninsules, des caps nouveaux qui changent le cours du fleuve, et quelquefois le forcent à s'ouvrir de nouvelles routes.

Le Mississipi n'éprouve point de marées, à cause des nombreuses coudées de son cours; d'ailleurs, les vents n'y sont point constants : ainsi il est extrêmement difficile de le remonter, surtout pendant les crues qui ont lieu dans les six premiers mois de l'année; la force du courant est alors d'une lieue par heure.

Décrivons maintenant ce grand *Missouri,* le principal affluent de droite du Mississipi, et surpassant de beaucoup en longueur, comme nous l'avons dit, le fleuve dont le nom l'emporte cependant sur le sien. Il descend des monts Rocheux, et il est formé, à la latitude de 45°, par le confluent de trois rivières à peu près également larges, auxquelles les voyageurs Lewis et Clark ont donné des noms en l'honneur de trois célèbres hommes d'État américains : la branche du sud-ouest est nommée *Jefferson,* celle du milieu, *Madison,* et celle de l'est, *Gallatin* (1).

Le Missouri coule quelque temps au nord, ensuite à l'est, puis au sud-est, et se joint à son imposant rival, un peu au-dessus de Saint-Louis, sous 38° 50′ de la-

(1) L'endroit où la rivière sort de la première chaîne des monts Rocheux, a été nommé par Lewis et Clark les *Portes* de cette chaîne. Ce passage est à 46° 46′ 50″ de latitude. L'aspect en a quelque chose de majestueux. Qu'on se figure deux murs noirs, de l'énorme hauteur de 400 mètres, qui bordent la rivière dans l'espace de 4 kilomètres, et se penchent même sur les eaux, comme s'ils allaient écraser le navigateur assez téméraire pour oser franchir ce sombre défilé, qui a 320 mètres de largeur. La rivière paraît s'être frayé toute seule cette route; elle l'occupe entièrement. La violence avec laquelle elle s'est ouvert ce passage doit avoir été terrible; des blocs de rochers qu'on voit disséminés à sa sortie sur les bords de l'eau et qui ont été détachés de la chaîne, servent pour ainsi dire de trophées de la victoire qu'elle y a remportée. Malgré sa longueur et sa profondeur, le défilé a partout la même largeur. Au-dessus du défilé, les rochers perpendiculaires disparaissent, les collines s'éloignent des bords de la rivière, et les vallées s'étendent considérablement. On a sous les yeux les traces d'un ancien lac. Ce sol produit le cotonnier à feuille étroite, le tremble et le pin; le gibier y abonde. Un ornement de ces champs, comme des autres campagnes du Missouri, c'est le poirier épineux, dont le fruit fait le désespoir des voyageurs. Vers 112 degrés de longitude et à 47° 20′ de latitude, à côté de murailles colossales de rochers, le Missouri forme des chutes qui s'étendent à une distance d'environ 12 milles; et la largeur moyenne de la rivière y varie de 280 à 550 mètres. La principale chute qui se présente une des premières lorsqu'on remonte le courant, a 25 mètres de hauteur perpendiculaire, et 260 de largeur. Des rochers d'une centaine de pieds de haut s'élèvent sur les deux côtés; à gauche, l'eau se précipite dans un abîme au bas du roc : le reste de la cataracte, hérissé de blocs saillants, ne tombe pas en masse, mais il n'en est pas moins beau : c'est une masse d'écume, qui se forme et se disperse sans cesse de nouveau, et qui, frappée des rayons du soleil, reflète toutes les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel. En remontant le courant, on rencontre une autre cataracte d'environ 15 mètres; enfin, la dernière n'en a que 9, mais entre ces trois chutes prin-

titude, après un cours de 5 000 kilomètres. Le courant rapide du Missouri entraîne une quantité énorme de sable, qui s'amasse de distance en distance, et forme des bancs mobiles très-dangereux pour les navigateurs; il charrie aussi beaucoup de bois, dont une partie reste au fond de son lit; ses bords, minés par les eaux, s'enfoncent souvent, et lui font prendre une autre direction. Un grand nombre de larges rivières viennent du sud et de l'ouest se réunir à cet immense cours d'eau. Une des plus grandes est la rivière *Plate* ou *Nébraska,* qui sort des monts Rocheux, coule dans la direction de l'est, et offre beaucoup de largeur, mais peu de profondeur; sa rapidité et la quantité de sable qu'elle charrie (1) empêchent d'y naviguer : ce n'est que dans de petits canots de cuir que les Indiens la traversent. Il se grossit aussi de la *Roche Jaune,* du *Kansas* et de l'*Osage.*

On ne sait lequel d'entre les affluents supérieurs du Mississipi est la *Rivière Longue,* sur laquelle navigua La Hontan, et qu'il décrit comme très-profonde. Est-ce la rivière de *Saint-Pierre* ou *Minnesota,* qui se joint au Mississipi par la rive droite, un peu au-dessous de la chute de Saint-Antoine, et qui est en effet très-profonde? A droite encore, le Mississipi a pour affluents l'*Iowa,* la rivière *des Moines,* puis l'*Arkansas,* la rivière *Rouge* (*Red-River*), deux longues rivières qui viennent des monts Rocheux. Le terrain qui sépare la rivière Rouge de l'Arkansas est couvert d'efflorescences salines; plusieurs ruisseaux y roulent une eau rougeâtre, imprégnée de sel : la végétation y consiste en plantes grasses et salifères.

A gauche, le Mississipi reçoit le *Wisconsin,* qui baigne des collines escarpées, et l'*Illinois,* qui arrose d'immenses savanes; toutes deux elles ouvrent une communication entre le Mississipi et le lac Michigan. Plus au sud, l'*Ohio,* que les Français ont appelé la *Belle Rivière,* règne sur un grand nombre de tributaires, tels que le *Wabash,* le *Kentucky,* le *Cumberland* et le *Tennessee;* après avoir coulé à l'ombre des magnolias et des tulipiers, il est englouti par le Mississipi; son cours, de 400 lieues, est alimenté par 400 affluents; sa largeur moyenne est de 500 mètres; dans certains endroits, il en a 1 400. Sa pente est de 10 mètres par lieue, et sa vitesse d'une lieue par heure.

cipales, il s'en élève beaucoup d'autres plus petites, ainsi que des pentes très-rapides qui dominent successivement les unes sur les autres, en sorte que toute la pente de la rivière, depuis la dernière cascade jusqu'à la première, est de 125 mètres. La rivière est parfaitement calme au-dessus des cataractes, et de nombreux troupeaux de buffles paissent sur les plaines qui s'étendent de part et d'autre.

(1) Cette abondance de sable apportée au Missouri par ses affluents est un phénomène remarquable. Ces rivières, quoique peu sujettes aux débordements, battent sans cesse des terres légères ou peu tenaces, en détachent des portions considérables, et changent toujours de rivages. Les sinuosités du Missouri viennent de la même cause. A un endroit nommé avec raison le *Grand-Détour,* et situé à 43 degrés de latitude, la langue de terre qu'entourent les eaux n'a que 2 000 verges de largeur, tandis que le circuit de la rivière est long de 30 milles. Les bancs de sable amassés par le Missouri sont très-mobiles; l'expédition de Lewis et Clark, en ayant choisi un pour y camper la nuit, fut réveillée le lendemain matin par la sentinelle, qui lui annonça que l'île s'enfonçait; en effet, à peine eurent-ils le temps d'abattre leurs tentes et de gagner leurs bateaux : en un clin d'œil tout le banc disparut.

Le Missouri présente 2 700 kilomètres de navigation à vapeur; le Mississipi, plus de 3 300, et l'Ohio, environ 1 000. Le bassin du Mississipi tout entier a 24 000 kilomètres de navigation.

Nous indiquerons brièvement les autres cours d'eau des États-Unis. Le *Rio-Grande del Norte*, très-considérable, mais embarrassé d'écueils, le *Rio-Colorado de Texas*, le *Rio-Brazos*, la *Trinidad*, se jettent dans le golfe du Mexique, sur les anciens territoires mexicains; la *Sabine*, sur la limite de ces territoires et de la Louisiane. La baie *Mobile* reçoit le fleuve du même nom, formé de la réunion de l'*Alabama* et de la *Tombigby*; l'*Apalachicola* descend des monts Apalaches vers la baie Apalachee; le *Saint-Jean* ou *Saint-John* (du sud) parcourt la Floride, pour se rendre dans le golfe du Mexique (1), ainsi que les deux précédentes rivières.

L'océan Atlantique reçoit immédiatement l'*Altamaha*, la *Savannah*, la *Santee*, la *Grande-Pedee*. Leurs embouchures offrent quelques bancs de sable; cet inconvénient devient encore plus grand à la rivière du *Cap-Fear*, proprement le *Clarendon*; et, plus au nord, on voit même une chaîne de dunes séparer de l'océan la grande lagune dite *Pamlico-Sound*, qui se joint presque à l'*Albemarle-Sound*, autre lagune où s'écoule le *Roanoke*. Les passes étroites et environnées de bancs changeants, par lesquelles on entre dans ces lagunes, rendent presque nulle la navigation de la Caroline du nord et d'une partie de la Virginie. Au nord du cap *Henry*, s'allonge la baie *Chesapeake*, dans laquelle s'écoulent, par trois larges ouvertures, le *James River*, le rapide *Potomac*, ce fleuve qui baigne la cité fédérale, et la grande *Susquehanna*, qui entraîne dans son lit la plupart des rivières de la Pennsylvanie. La baie *Delaware* ne reçoit guère que le fleuve du même nom. Près de New-York, s'écoule l'*Hudson*, ou le *North-River*, fleuve d'environ 500 kilomètres de cours, qui baigne des rivages très-pittoresques, et dont les eaux, par la rapidité de leur course, prennent en quelques endroits une force capable, disent les géographes américains, de briser une barre de fer. Au-dessous de la ville d'Hudson, il est large d'un kilomètre. Le *Connecticut* a moins de largeur, il offre un grand nombre de chutes et de rapides, et il descend, comme l'Hudson, vers la mer, en ligne droite du nord au sud. A l'extrémité nord-est des États-Unis, on remarque la rivière *Sainte-Croix* et le *Saint-Jean* du nord, qui leur servent de limite.

Le versant du Grand océan, longtemps laissé dans l'obscurité et l'oubli, mais qui a tout à coup brillé de tant d'importance depuis la découverte des mines d'or, voit couler le majestueux *Orégon* ou *Columbia*, qui, après un grand détour vers le nord, dans l'Amérique anglaise, se grossit du *Clark*, du *Lewis* et de la

(1) Un phénomène très-singulier a été observé sur ce fleuve Saint-Jean. Ses eaux, parfaitement douces à son embouchure, sont salées à une cinquantaine de lieues au-dessus, et le deviennent d'autant plus qu'on remonte davantage. Cela résulte de l'élévation du niveau du golfe du Mexique, dont les eaux pénètrent par l'intermédiaire de marais et d'étangs jusqu'au centre de la presqu'île. C'est au milieu de ces flaques d'eau salée que se forme peu à peu le Saint-Jean. Ce fleuve prend donc en quelque sorte sa source dans la mer. Il s'ensuit que ses eaux s'élèvent où s'abaissent avec les marées, et qu'elles demeurent saumâtres jusqu'à ce que, des affluents nombreux et considérables venant à s'y mêler, elles perdent cette empreinte de leur origine.

Multnomah · plus loin au sud, le *Sacramento* et le *San-Joaquin* se rendent dans le port de San-Francisco. Le *Rio-Colorado* va, grossi du *Gila*, se jeter dans la mer Vermeille, sur le territoire du Mexique.

Tant de fleuves, tant de magnifiques rivières, offrent des communications admirables entre les différentes parties des États-Unis; mais communications dont les artères principales sont surtout le Mississipi, l'Ohio, le Missouri. Des canaux nombreux, qui unissent les grands cours d'eau, les grands lacs, complètent l'admirable réseau d'une navigation intérieure sans rivale : nous indiquerons plus loin l'économie générale de ce réseau, quand nous aurons décrit les États particuliers et les villes, parce qu'alors on comprendra mieux la nomenclature des canaux.

Le climat de l'Amérique fédérée est un des plus inconstants, des plus capricieux du monde; il passe rapidement des frimas de la Norvége aux chaleurs de l'Afrique, de l'humidité de la Hollande à la sécheresse de la Castille. Un changement de 10 degrés au thermomètre de Réaumur, dans la même journée, compte parmi les choses ordinaires. Les indigènes mêmes se plaignent des variations subites de la température. En passant sur la vaste étendue des glaces du continent, le vent du nord-ouest acquiert un haut degré de froid et de sécheresse; le sud-est, au contraire, produit sur la côte de l'Atlantique des effets semblables à ceux du *scirocco;* le vent du sud-ouest a le même effet dans les plaines situées à l'est des Apalaches, et lorsqu'il souffle, les chaleurs de l'été deviennent fréquemment excessives et étouffantes. Cependant vers les montagnes on jouit d'un climat tempéré et salubre, même dans les États méridionaux; le teint frais des jeunes personnes qui habitent la partie reculée de la Virginie, atteste la bonté de l'air qu'on y respire. Le même teint domine parmi les habitants de la Nouvelle-Angleterre et de l'intérieur de la Pennsylvanie; mais sur toutes les côtes qui s'étendent depuis New-York jusqu'à la Floride, la pâleur des visages rappelle celle qui distingue les créoles des Antilles. Les fièvres malignes règnent sur presque toute cette côte pendant les mois de septembre et d'octobre. Les contrées situées à l'ouest des montagnes sont en général plus tempérées et plus salubres : le vent de sud-ouest y amène la pluie, tandis qu'à l'orient c'est le vent du nord-est. Sur la côte de l'océan Atlantique, les mêmes parallèles sont soumis à un climat plus froid en Amérique qu'en Europe. L'embouchure même de la Delaware est prise de glace pendant six semaines. Les glaces flottantes du pôle, qui arrivent jusque sur le grand banc de Terre-Neuve, sont sans doute une des principales causes du froid de ces parages. Mais l'Alleghany apporte de grandes modifications à l'action de la température. Le vent du nord-est, qui couvre toute la côte atlantique d'épaisses brumes ou de nuages pluvieux, n'apporte qu'un air frais et sec sur les bords de l'Ohio. Dans tous les États-Unis, les pluies sont subites et abondantes; la rosée y est également excessive. Un autre point météorologique sur lequel l'atmosphère de cette partie du globe diffère de celle de l'Europe, c'est la quantité de fluide électrique dont elle est imprégnée : les orages en fournissent des preuves effrayantes, par la prodigieuse vivacité des éclairs et la violence des coups de tonnerre.

Un climat aussi capricieux a dû être favorable à l'introduction de la maladie pestilentielle appelée la *fièvre jaune*, qui a si fréquemment renouvelé ses ravages dans les ports anglo-américains du midi et du milieu. C'est la même maladie que

le *vomissement noir* des Espagnols, et le *matlazahuatl* des Mexicains; elle paraît endémique dans les terrains bas et marécageux de la zone torride de l'Amérique.

La végétation de la partie des États-Unis située à l'est du Mississipi, c'est-à-dire de la partie qui a été longtemps la seule colonisée, peut se diviser en *cinq régions*, savoir : 1° la *région du nord-est*, marquée par l'embouchure du Connecticut et par le cours du Mohawk, affluent de l'Hudson; les pins, les sapins et les autres arbres toujours verts du Canada y dominent; ce n'est en effet, pour ainsi dire, que le *littoral* du Canada.

2° La *région de l'Alleghany*, où le chêne rouge et noir, le hêtre, le peuplier-baumier, le bouleau noir et rouge ombragent souvent les plantes et les arbustes du Canada, du moins jusque dans la Caroline du nord. Les vallées entre les chaînes de montagnes sont renommées pour leur fertilité en plantes céréales.

3° La *région des collines orientales*, comprenant les terres d'alluvion supérieures, depuis les montagnes jusqu'aux dernières chutes des rivières; c'est là que croissent les érables rouges, les frênes rouges et noirs, les noyers, les sycomores, les acacias et les châtaigniers. Au midi, les magnolias, les lauriers, les orangers se mêlent à ces forêts. L'indigo, le coton et le tabac y viennent et prospèrent jusqu'à la Susquehanna; plus au nord, les pâturages y dominent.

4° La *région des pinières maritimes*. Elle longe l'océan Atlantique, et s'étend en largeur depuis la mer jusqu'aux premières collines; le pin à longues feuilles le pin jaune et le cèdre rouge occupent les lieux secs, et le cyprès à feuilles d'acacia les bas-fonds jusqu'au Roanoke, et même jusqu'à la baie Chesapeake; plus au nord, ce sont les pins blancs, les sapins noirs et ceux du Canada, ainsi que le thuya occidental. Les rizières commencent où la marée devient douce, et se terminent où elle cesse de se faire sentir.

5° La *région de l'ouest*, dans laquelle généralement les arbres forestiers sont le chêne blanc, les noyers noirs et écailleux, le noyer hickory, le cerisier, le févier, le tulipier, le frêne blanc et bleu, le micocoulier, l'érable à sucre, l'orme blanc, le tilleul et le platane occidental, qui tous y parviennent à de plus fortes dimensions que sur les côtes de l'Atlantique.

Mais ces régions doivent se confondre continuellement par l'effet des niveaux variés du terrain. Considérons donc l'ensemble du règne végétal des États-Unis. Les espèces d'arbres les plus répandues sont le chêne à feuilles de saule (1), qui croît dans les marais; le chêne marronnier (2), qui, dans les États méridionaux, s'élève à une grandeur énorme, et qu'on estime presque autant pour ses glands farineux que pour son bois; le chêne blanc, le rouge et le noir. Les deux espèces de noyer, le blanc et le noir ou *hickory*, précieux par l'huile de ses noix; le châtaignier et l'orme d'Europe abondent presque autant que les chênes dans toute l'Amérique-Unie. Le tulipier et le sassafras, plus sensibles au froid que les premiers, rampent en forme d'arbrisseaux rabougris, sur les confins du Canada, se montrent comme arbres dans les États du centre; mais c'est sur les brûlants rivages de l'Altamaha qu'ils prennent tout l'accroissement, se parent de toute la beauté dont leur espèce est susceptible. L'érable à sucre (3), au contraire, ne se

(1) *Quercus phœllos*. — (2) *Quercus prinios*. — (3) *Acer sacchar*

rencontre, dans les provinces du midi, que sur les coteaux septentrionaux des montagnes, tandis qu'il est fort multiplié dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre, où le climat, plus âpre, le fait parvenir à sa grandeur naturelle. Le liquidambar qui donne la gomme odorante, le bois de fer (1), le micocoulier, l'orme d'Amérique, le peuplier noir et le *taccamahaca* se trouvent partout où le sol leur convient, sans montrer une grande préférence pour un climat plutôt que pour un autre. Les terrains sablonneux et légers sont peuplés de la précieuse famille des conifères, dont les principales espèces sont le sapin de Pennsylvanie, le sapin commun et le beau sapin-hemlok; le pin noir, le blanc et celui de Weymouth; le mélèze; on doit aussi mettre dans cette famille l'arbre de vie, le genévrier de Virginie et le cèdre rouge d'Amérique. Parmi les arbrisseaux et les arbustes qui se multiplient sur tous les points des États-Unis, nous distinguerons l'arbre à frange (2), l'érable rouge, le sumac, le chêne vénéneux (3), le mûrier rouge, le pommier épineux, le lilas de Pennsylvanie, le prunier-persimon, le faux acacia et l'acacia à triple épine (4).

Les États-Unis n'offrent pas généralement les belles pelouses de l'Europe; mais parmi les herbes grossières qui en couvrent le sol, la curiosité des jardiniers a fait connaître le *collinsonia,* qui sert de remède aux Indiens pour la morsure du serpent à sonnettes; plusieurs jolies espèces de *phlox,* le martagon doré, l'*œnothera* biennal, ainsi que diverses espèces d'aster, de *monarda* et de *rudbeckia.*

C'est dans la Virginie et dans les États du sud et du sud-ouest que la flore américaine étale ses principales merveilles et l'éternelle verdure des savanes : l'imposante magnificence des forêts primitives et la sauvage exubérance des marécages captivent tous les sens par les charmes de la forme, de la couleur et du parfum. Si on longe les rivages de la Caroline, de la Géorgie et de la Floride, des bosquets continuels semblent flotter dans l'eau. A côté des pinières, on aperçoit le palétuvier, le seul arbuste qui peut fleurir dans les eaux salées; le magnifique *lobelia cardinalis* et l'odorant *pancratium* de la Caroline, dont les fleurs ont le blanc de la neige. Les terrains où la marée atteint se font distinguer du terrain sec par les tiges mouvantes et pressées de la canne (5), par le feuillage léger du *nyssa aquatica,* par le taccamahaca, l'arbre à frange et le cèdre blanc (6); ce dernier est peut-être, de tous les arbres d'Amérique, celui qui offre l'aspect le plus singulier: le tronc, en sortant de la terre, se compose de quatre ou cinq énormes arcs-boutants qui, en se réunissant à peu près à la hauteur de 7 pieds, forment une espèce de voûte d'où jaillit une colonne droite de 18 à 20 pieds sans aucune branche, mais qui se termine en un chapiteau plat de la forme d'un parasol, garni de feuilles agréablement découpées et du vert le plus tendre. La grue et l'aigle fixent leur nid sur cette plate-forme aérienne, et les perroquets qu'on voit sans cesse voltiger dans le voisinage y sont attirés par les semences huileuses renfermées dans de petits cônes suspendus aux branches. Dans les labyrinthes naturels que présentent ces forêts marécageuses, le voyageur découvre quelquefois de petits lacs, de petites clairières qui formeraient les retraites les plus délicieuses, si

(1) *Carpinus ostrya.* — (2) *Chionanthus.* — (3) *Rhus radicans.* — (4) *Gleditsia triacantha.* — (5) *Arundo gigantea.* — (6) *Cupressus disticha.*

l'air malsain, en automne, permettait d'y habiter. On y avance sous une voûte de smilax et de vignes sauvages, parmi des fougères et des lianes rampantes qui enlacent vos pieds d'un filet de fleurs; mais le sol tremble, les insectes incommodes voltigent autour de vous; l'énorme chauve-souris, de l'espèce du vespertilion, étend ses ailes hideuses, le serpent à sonnettes agite les anneaux de sa peau retentissante; le loup, le carcajou, le chat-tigre remplissent l'air de leurs cris discordants et sauvages.

On appelle *savanes* les grandes prairies de l'ouest qui déroulent à perte de vue un océan de verdure qui semble monter vers les cieux, et qui ne sont peuplées que d'immenses troupeaux de bisons : on donne aussi ce nom aux plaines qui bordent les rivières, et qui sont généralement inondées pendant tout le cours de la saison pluvieuse. Les arbres qui y croissent appartiennent à l'espèce aquatique; ce sont l'arbre au carton (1), l'olivier d'Amérique et le gordonia argenté à fleurs odorantes; on les voit, isolés ou réunis en groupes, former de petits bois percés à jour, tandis que, sur la plus grande partie de la savane, on aperçoit un herbage long et succulent, entremêlé de plantes et d'arbrisseaux. Le myrica cirier (2) se distingue ici parmi plusieurs espèces d'azalia, de kalmia, d'andromeda et de rhododendron, ici épars, là en touffes, entrelacés tantôt par la grenadille pourprée, tantôt par la capricieuse *clitoria,* qui en parent les voûtes de festons riches et variés. Les bords des étangs, ainsi que les endroits bas et bourbeux, sont ornés des fleurs azurées et brillantes de l'ixia, des fleurs dorées de la *canna lutea,* et des touffes roses de l'*hydrangia;* tandis qu'une infinité de riantes espèces de phlox, avec la timide sensitive, l'irritable dionée, l'*amaryllis atamasco* couleur de feu, dans les savanes où la marée atteint les rangs impénétrables du palmier royal (3), forment aux bois une ceinture variée, et marquent les limites douteuses où la savane s'élève vers les forêts. Dans les savanes que parcourt le Missouri, on voit s'étendre des prairies et beaucoup de bois ; mais, sur de grands espaces, on n'aperçoit point de gros arbres ni de grandes forêts. Peut-être les nombreux buffles, daims et élans qui paissent dans les savanes, en détruisant les jeunes plants, empêchent-ils les bois de croître. Parmi les fruits sauvages, on remarque surtout ceux de la vigne; le raisin est abondant, et presque toujours d'un bon goût.

La partie renfermée entre les monts Rocheux et le Grand océan offre des arbres de la plus grande beauté. Les sapins atteignent quelquefois 100 mètres de hauteur; ils ont jusqu'à 15 mètres de circonférence. Ces géants du règne végétal joignent l'élégance à la majesté; leurs colonnes s'élèvent jusqu'à 60 et 70 mètres avant de se séparer en branches.

Une circonstance particulière que l'on a observée dans le lit de la Columbia et de la Multnomah, c'est qu'on y voit debout un grand nombre de troncs de pins qui ont pris racine au fond des eaux, quoique la profondeur de ces eaux soit en plusieurs endroits de 10 mètres.

Les plateaux calcaires qui forment la presque totalité des contrées à l'ouest des monts Alleghany, présentent quelques parties entièrement dénuées d'arbres et

(1) *Magnola glauca.* — (2) *Myrica cerifera.* — (3) *Yucca gloriosa.*

nommées *barrens;* cette circonstance provient-elle de la nature du sol, ou d'une destruction opérée par les hommes? Ceux d'entre ces plateaux [illegible] qui, élevés de 100 à 130 mètres, bordent les lits des fleuves profondément encaissés, se revêtent des plus riantes forêts de l'univers. L'Ohio coule à l'ombre des platanes et des tulipiers, comme un canal qui aurait été creusé dans un vaste parc de plaisance; quelquefois, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, les lianes forment, au-dessus d'un bras de rivière, des arches de fleurs et de verdure. En descendant au sud, les orangers sauvages se mêlent avec le laurier odorant et le laurier commun. La colonne droite et argentée du figuier papayer, qui s'élève à 7 mètres, et que couronne un dais de feuilles larges et découpées, ne forme pas une des moindres beautés de ce pays enchanteur. Au-dessus de tous ces végétaux, domine le grand magnolia; il s'élance de ce sol calcaire à la hauteur de 30 mètres et au delà; son tronc, parfaitement droit, est surmonté d'une tête épaisse et volumineuse, dont le feuillage, d'un vert obscur, affecte une figure conique; au centre des couronnes de fleurs qui terminent les branches, s'épanouit une fleur du blanc le plus pur, qu'à sa forme on prendrait pour une grande rose, et à laquelle succède une espèce de cône cramoisi qui, en s'ouvrant, laisse voir suspendus à des fils déliés et longs, de 16 centimètres au moins, des semences arrondies en grains du plus beau corail rouge : ainsi, par ses fleurs, par son fruit et par sa grandeur, le magnolia surpasse tous ses rivaux.

A ce tableau de la végétation sauvage se mêle aujourd'hui le charme d'une agriculture déjà très-avancée; l'exemple de Washington et de Jefferson enorgueillit les cultivateurs, qui sont libres, heureux et maîtres du pays; car cette classe comprend incontestablement les trois quarts de la population. Les richesses que le commerce apporte leur fournissent les moyens de faire toutes les améliorations possibles, et d'élever ainsi l'agriculture à un état de plus en plus florissant. L'exportation des grains et de la fleur de farine augmente chaque année. Parmi les productions des champs, les plus importantes sont les pommes de terre et le maïs, originaires du pays, l'épeautre ou *spelt* d'Allemagne, le froment, le seigle, l'orge, le blé-sarrasin, l'avoine, les fèves, les pois, le chanvre et le lin. Le riz des Carolines est célèbre, et le tabac a fait la réputation de la Virginie, de Maryland, de Natchitoches. La canne à sucre et le coton surtout offrent une source inépuisable de richesse dans les États-Unis (1). La culture des navets et d'autres végé-

(1) La région cotonnière de l'Union, comme le fait remarquer le *Courrier des États-Unis*, est bornée au nord par le 34e ou le 36e degré de latitude; elle s'étend des bords de l'Atlantique à ceux du golfe du Mexique, qui varient du 28e au 30e degré de latitude, et atteint l'embouchure du Rio-Grande. Il est maintenant facile de s'expliquer pourquoi cette zone est plus propice à la culture du coton que bien d'autres : l'immense bassin du golfe du Mexique, échauffé par les rayons d'un soleil tropical, est une source de perpétuelle et de puissante évaporation. Cette bienfaisante humidité s'élève dans les couches intermédiaires de l'atmosphère, et est portée dans le nord, au printemps et en été, par les vents du sud, du sud-est et du sud-ouest. Rencontrant sur leur passage des courants d'air froid, ces vapeurs se condensent et se résolvent en pluies. Si celles-ci étaient trop fréquentes, le coton périrait; mais les vents d'est, en poussant les vapeurs du golfe dans une autre direction, produisent ces alternatives de sécheresse et d'humidité qui seules conviennent aux qualités de coton qui se cultivent aux États-Unis. Les Etats du sud de l'Atlantique ont de leur côté l'évaporation qui se

taux communs dans les fermes de l'Europe paraît encore négligée; mais il y a, autour des villes surtout, de belles prairies artificielles où l'on cultive la luzerne, la quinte-feuille, la pimprenelle, le trèfle rouge, le blanc et le jaune. Les vergers sont très-soignés, et le cidre qu'ils fournissent est la boisson ordinaire dans les États du nord et du centre. On y récolte aussi beaucoup de houblon. La Virginie produit notamment des pavies, d'excellents abricots et des pêches, dont on tire une eau-de-vie fameuse. On distingue parmi les pommes de terre une espèce particulière appelée *groundnut*, et, parmi les fruits d'arbres, la pomme de Newtown, qui abonde auprès de New-York.

Les États-Unis récoltent annuellement plus de 50 millions d'hectolitres de blé, plus de 200 millions d'hectolitres de maïs, 50 millions d'hectolitres de riz. La vigne est appelée peut-être à jouer un rôle brillant dans les cultures de cette contrée, moins par les soins donnés à la vigne européenne, qui a peu réussi, que par l'emploi intelligent et l'amélioration, déjà très-fructueuse, de la vigne américaine (*vitis labrusca*). Il existe une trentaine, quelques-uns disent une quarantaine d'espèces de vignes indigènes : la plus propre à donner un vin passable, même quelquefois un vin généreux, est le *catawba*, aux grains oblongs, à la couleur rougeâtre ou brune, au goût muscat. La vallée de l'Ohio, l'État de Tennessee, celui de Missouri, l'Alabama, la Caroline, la Californie, le Nouveau-Mexique, offrent dès à présent une industrie vinicole qui n'est pas sans importance. Depuis quelques années, on a introduit dans les États-Unis la culture du sorgho à sucre de Chine (*sorghum saccharatum*), et l'on en a obtenu des résultats tels jusqu'ici, que déjà, de tous les points de l'Union, nord et sud, on regarde ce produit comme l'une des richesses agricoles les plus précieuses. On calcule que plus de 100 000 acres sont dès à présent (1858) livrées à la culture de cette canne à sucre.

Ce contraste de la nature sauvage qui disparaît, et de la culture qui étend son domaine, a été admirablement décrit par Chateaubriand : « Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de dix siècles; partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines; des arpenteurs, avec de longues chaînes, allaient mesurant le désert, et des arbitres établissaient les premières propriétés; l'oiseau cédait son nid, le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane; on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient pour la dernière fois mugir des échos qui allaient eux-mêmes expirer avec les arbres qui leur servaient d'asile. »

Il erre cependant encore de nombreuses tribus d'animaux dans les inépuisables forêts de ce continent.

dégage du Gulf-stream et que condense l'air froid des monts Alleghany. Il n'est pas étonnant, on le voit, que le sud des États-Unis soit de tous les pays celui qui réunit les conditions les plus avantageuses pour la culture du coton. La production était, en 1820-21, de 430 000 balles, et, en 1826-27, de 957 281 balles; en 1837-38, la récolte s'est élevée à 1 801 477 balles; en 1839-40, à 2 177 835 balles; en 1854-55, à 2 847 439. En 1855-56, il y a eu dans la production un accroissement considérable, 3 527 845 balles ayant été jetées sur les différents marchés du monde.

Le bison ou bœuf d'Amérique, quoiqu'il ait une éminence ou bosse sur le dos, forme une espèce bien distincte des zébus de l'Inde et de l'Afrique, et des aurochs un peu bossus de la Pologne. Les bœufs d'Amérique ont toujours le cou, les épaules et le dessous du corps chargés d'une laine épaisse; une longue barbe leur pend sous le menton, et leur queue ne va pas jusqu'aux jarrets; ils diffèrent aussi beaucoup des petits bœufs musqués du nord de ces contrées, qui, par la forme singulière de leurs cornes, se rapprochent des buffles du cap de Bonne-Espérance, et dont M. de Blainville a fait son genre *ovibos*. Cet animal se plaît dans les régions de l'ouest, où il vit par troupes de plusieurs milliers. L'élan d'Amérique, l'orignal ou le *moose-deer*, répandu depuis les monts Rocheux et le golfe de Californie jusqu'au golfe de Saint-Laurent, est devenu rare dans le territoire des États-Unis: on prétend qu'il y en a eu de noirs, ayant 4 mètres de haut, tandis que l'espèce grise surpasse rarement la taille d'un cheval; les uns et les autres ont des cornes palmées qui pèsent de 15 à 20 kilogr. Le cerf d'Amérique est plus grand que celui d'Europe; on en voit de nombreux troupeaux paissant dans les savanes du Missouri et du Mississipi, où se plaît aussi l'espèce connue sous le nom de daim Virginie. Il y a encore dans les États-Unis deux espèces d'ours noirs, de surnommée l'ours maraudeur, ainsi que le loup, parcourt toutes les pr Mais l'animal carnivore qu'on craint le plus dans les parties septentrionales est le *catamount* ou chat des montagnes (*felis montana*); le lynx, l'once, le matgay, sont moins redoutables et donnent des fourrures dont aucune cependant n'égale celle du castor. Le chat musqué (1) imite en quelque sorte cet animal singulier, en construisant sa hutte dans des ruisseaux peu profonds. On remarque encore parmi les animaux de ces contrées le renard gris et celui de Virginie, le chat de New-York, le coase, l'urson (2), espèce de porc-épic; la moufette ou bête puante; le manicou (3), et 6 variétés d'écureuils, savoir: l'écureuil strié d'Amérique, celui de la Caroline, le noir qui ravage les plantations, le cendré qui fournit une fourrure estimée, et les deux espèces de la mer d'Hudson, dont l'une est un écureuil volant qui se rapproche du polatouche. Le wolverène, l'ennemi du castor, est commun dans les régions de l'ouest.

Le lièvre d'Amérique paraît différer de celui de nos contrées: il forme deux espèces, l'une appelée *lepus virginianus* par le docteur Harlan, et l'autre *lepus hudsonius* par Pallas. Il y a de même dans la classe des oiseaux plusieurs espèces qui portent des noms européens, quoique le naturaliste découvre des différences essentielles entre eux et les oiseaux de l'ancien continent; plusieurs aigles, vautours et chats-huants y occupent le premier rang. Les dindes sauvages, les moqueurs, qui chantent si admirablement, les papes, les colibris, les oiseaux-mouches, les flammants et mille autres oiseaux au riche plumage animent les for ou les eaux, surtout celles du sud. A côté de ces beaux hôtes d'une si belle contrée, pourquoi faut-il nommer aussi les hideux crocodiles ou caïmans, les crotales ou serpents à sonnettes, qui donnent la mort en quelques minutes, les innombrables et importuns maringouins?

Toutes les espèces domestiques européennes se sont multipliées admirablement

(1) *Ondatra* ou *mus zibethicus*. — (2) *Histrix dorsata*. — (3) *Didelphis virginianus*.

aux États-Unis, et en forment aujourd'hui une des plus solides richesses; ajoutons que les chameaux, dont on a fait l'essai dans de longs voyages à travers les plaines de l'ouest, paraissent pouvoir entrer dans l'usage des transports de ces vastes contrées.

Disons un mot des mines des États-Unis. Pendant quelque temps, ce peuple agriculteur a dédaigné les trésors métalliques de son sol. Mais que de richesses il en tire aujourd'hui! Un des points où le minerai de fer abonde le plus est le Massachusetts, où l'on exploite également des mines de cuivre, de plombagine et d'ardoise alumineuse : une carrière de pierres à chaux y fournit de l'asbeste. Rhode-Island a des mines de fer et de cuivre; le plomb se trouve sur les bords du Connecticut et du Mississipi. Les montagnes entre l'Hudson et le Connecticut renferment du fer et de l'étain. Philipsbourg, dans l'État de New-York, possède une mine d'argent. Dans le New-Jersey, on a trouvé une mine de cuivre, de la magnésie native très-pure et assez fortement cristallisée. Dans la Virginie, auprès des chutes du Rapahanoc, il a été trouvé un bloc d'or, apporté sans doute par cette rivière; il y a aussi dans cet État des mines de fer, de cuivre et de plombagine, mais surtout d'abondantes mines de charbon de terre. On a trouvé ce précieux combustible dans beaucoup d'autres parties, et l'exploitation de la houille s'élève dans les États-Unis à 8 ou 9 millions de tonnes, mais pourrait être beaucoup accrue encore; nous signalerons en particulier, comme riches sous ce rapport, dans les parties orientales et centrales, les bords du James River, du Mississipi et de l'Ohio; la houille de Pittsbourg est d'une qualité supérieure. Outre l'abondance de charbon, la Virgine offre des améthystes et des émeraudes ou cristaux de couleur violette et verts. L'anthracite abonde dans la Pennsylvanie et en général vers les monts Apalaches. Les Carolines et la Géorgie ont de l'or. La Caroline méridionale, riche déjà en pierres de taille, en quartz et en fer, a présenté des indices d'argent. On a découvert un immense dépôt de soufre natif dans l'intérieur de l'État de New-York, vers les cascades de Clifton.

Près des lacs Michigan et Supérieur sont de très-riches mines de cuivre; mais les plus célèbres richesses minérales de l'Union sont les mines d'or de la Cahfornie; nous reparlerons, dans la description de ce pays, de cette découverte et de cette exploitation prodigieuses, qui ont changé soudainement la face de la région au delà des monts Rocheux. L'argent et le mercure se trouvent aussi dans cet El Dorado. Le charbon de terre offre de nombreux gisements vers l'océan Pacifique, surtout dans les bassins de l'Orégon et du Sacramento. Les eaux minérales sont communes dans plusieurs régions de l'Union : l'Arkansas, la Virginie, la Floride, l'État de New-York, ont les plus renommées.

Nous avons appris à connaître le territoire des États-Unis sous les rapports généraux de la géographie physique. Il faut maintenant descendre à des détails de description locale, que chaque jour voit changer, même dans les pays anciennement civilisés. Ici, c'est tout à fait un tableau mouvant, une scène d'action perpétuelle, sans aucun moment de repos; des villes et des républiques entières y naissent plus rapidement qu'on n'élève un édifice en Europe. Ces variations journalières doivent nous faire de la brièveté une loi rigoureuse.

La *Nouvelle-Angleterre* comprenait les territoires qui appartiennent aujourd'hui aux États de *Maine* et de *New-Hampshire,* au nord, à celui de *Vermont,* à l'ouest, à celui de *Massachusetts,* au centre, à ceux de *Connecticut* et de *Rhode-Island,* au sud. Tout ce pays est hérissé de collines granitiques et de forêts; mais l'industrie a su tirer un tel parti de quelques vallées fertiles, que cette portion des États-Unis est encore aujourd'hui la mieux peuplée, toute proportion gardée. C'est le premier foyer de l'esprit commercial et maritime; c'est le siége de la civilisation la plus généralement répandue : instruit et laborieux, le peuple y sait apprécier et défendre ses droits politiques; mais on l'accuse de pousser très-loin cette défiance et cette humeur litigieuse qui sont comme inséparables du sentiment de l'indépendance. Le sombre presbytérianisme y avait introduit une bigoterie intolérante; mais, adouci par les lumières de la philosophie, il n'y montre plus son influence que dans l'austérité des mœurs et dans le respect pour le culte, marques caractéristiques des habitants de la Nouvelle-Angleterre. La nature accorde à ce peuple une constitution très-saine, très-robuste; le sexe y possède au plus haut degré ce teint de rose et cet air de candeur virginale qu'on vante chez les Anglo-Américaines. Élevées avec plus de soin que dans les États méridionaux, elles ont la conversation agréable et spirituelle; elles n'en sont pas moins d'excellentes ménagères; elles dirigent avec succès la fabrication domestique des toiles et des étoffes. La sévérité avec laquelle on célèbre les dimanches n'empêche pas que, les autres jours, la jeunesse ne se livre avec ardeur à des bals et des parties de traîneau; mais les jeux de hasard et les courses à cheval n'y jouissent d'aucune faveur.

L'État de *Maine,* le plus septentrional de tous, se peuple continuellement; d'abord simple district, il ne forme que depuis 1819 un État indépendant. La population qui, en 1759, n'était que de 13 000 habitants, et en 1790 de 90 000, était, par le recensement de 1850, de 583 000. Le pays produit du blé, des grains, du chanvre; mais il exporte surtout du bois de construction et du poisson sec.

Cet État est borné au nord et au nord-ouest par le Bas-Canada, à l'est par le Nouveau-Brunswick, au sud et au sud-est par l'Atlantique. Les principaux cours d'eau qui l'arrosent sont le *Penobscot,* qui porte le nom d'une ancienne peuplade indienne, la *Sainte-Croix,* le *Kennebec,* l'*Androscoggin* et le *Saco.* Le Saint-Jean le parcourt et le limite quelque temps au nord. La côte est déchirée par d'innombrables petits golfes, et parsemée de petites îles. C'est un pays élevé vers le nord et l'ouest; il offre au centre une chaîne de montagnes, des plaines ondulées, et un grand nombre de lacs dont le plus considérable est appelé *Moose-Head.* Le sol, quoique sablonneux, y est généralement fertile; les forêts y sont composées de chênes, de pins, d'érables, de hêtres et de bouleaux.

Augusta, capitale de l'État, sur le Kennebec, n'a que 8000 habitants; la plus grande ville est *Portland,* belle, peuplée de 20 000 âmes, et située entre le Saco et le Penobscot, sur le bord de l'océan. On y remarque un observatoire. Son port, éclairé par un phare, est un des plus beaux et des meilleurs de l'Amérique. Il part de Portland deux lignes de chemins de fer : l'une dirigée vers Boston, l'autre vers l'intérieur de l'État et dans la direction du Canada.

Parmi les autres villes de l'État, se trouvent *Eastport,* ville maritime, la plus

orientale des États-Unis, bâtie sur l'île de Moose, qui communique au continent par un beau pont; — *Hallowel*, port où l'on construit des navires; — *Bath* (8 000 habitants), ville très-commerçante; — *Brunswick*, qui possède le célèbre collége Bowdoin, avec un cabinet d'histoire naturelle et l'une des plus belles galeries de tableaux des États-Unis; — *Waterville*, où l'on remarque aussi un beau collége; — *Bangor*, qui a un port très-fréquenté sur le Penobscot, un grand commerce de bois de construction et 15 000 habitants; — *Belfast*, port florissant sur la baie Penobscot.

Dans l'État de *New-Hampshire*, les productions sont les mêmes que dans celui de Maine, au sud-ouest duquel il se trouve. La population est de 318 000 âmes (recens. de 1850). C'est, au sud, un pays plat, parsemé de quelques collines, mais couvert, au nord, par les monts Alleghany, qui y présentent leurs plus hautes parties, les White-Mountains; les Américains ont voulu donner aux sommets culminants de leurs plus grandes montagnes de l'est les noms vénérés de leurs plus illustres patriotes : ainsi, on voit réunis sur ce point les monts Washington, Monroe, Franklin, Adams, Clinton, Webster, etc. Les principaux cours d'eau sont le *Connecticut* et le *Merrimac*. Le pays est rempli d'établissements industriels.

Quoique maîtres seulement d'une trentaine de kilomètres de côte, les habitants sont fameux pour la construction des navires.

Concord, qui compte aujourd'hui au moins 15 000 habitants, est la capitale. Elle se trouve vers le milieu du New-Hampshire, sur le Merrimac, et elle est le centre des chemins de fer de l'État : quatre lignes en partent. *Portsmouth* est la principale ville maritime de ce pays. Son port est un des meilleurs de l'Amérique. La marine de l'Union y a des chantiers de construction. C'est dans ce port qu'on a construit *l'America*, vaisseau de 74 canons, qui fut lancé au mois de novembre 1782, et dont le congrès fit présent au roi Louis XVI. Cette ville industrieuse a 10 000 habitants. Trois chemins de fer en partent. *Dover*, fondée en 1623, est la ville la plus ancienne et l'une des plus industrieuses; elle est située sur le Cocheco, qui y forme une belle cascade. On y fait un commerce considérable de bois de charpente.

Exeter est remarquable par son collége appelé *Phillip's Academy*, l'un des plus beaux établissements que les États-Unis possèdent en ce genre. La jolie ville de *Hanover* est célèbre par le collége qui porte le nom de *Dartmouth*. *Gilmanton*, au milieu de riches mines de fer, possède plusieurs usines.

Le *Vermont*, le seul des États de l'est qui ne touche pas à la mer, est renfermé entre le New-Hampshire, le Bas-Canada, l'État de New-York et le Massachusetts. Le fleuve *Connecticut* le borde à l'est; le lac Champlain le borne en grande partie à l'ouest. Il abonde en pâturages; ses bœufs et ses chevaux sont renommés. Les montagnes se couvrent de pins, de hêtres et de chênes; les collines s'ornent d'érables à sucre; dans les vallées prospèrent les arbres fruitiers. L'élan habite le nord de cet État, et les serpents à sonnettes vivent dans le midi; mais ils sont peu redoutables. Le pigeon-voyageur et l'abeille sont indigènes. Dans la superbe plaine d'*Oxbow*, on voit une source qui change de place d'année en année, et dont les eaux exhalent une odeur de soufre. Le nom de cet État est l'altération du mot français *Vert-Mont*, que les habitants ont adopté par l'effet de leur penchant

pour les Français du Canada, et qui est la traduction de l'appellation anglaise *Green-Mountain*. Il y a d'importantes carrières de pierres de construction. L'agriculture est florissante. On fait un grand commerce avec le Canada. La population (recensement de 1850) est de 314 000 habitants.

Montpellier (suivant l'inexacte orthographe américaine, *Montpelier*), ville de 2 500 âmes, sur le Winooski, est le chef-lieu de cet État. Les autres principales sont : *Middlebury*, où l'*Otter River* forme plusieurs chutes que l'on utilise pour des manufactures; — *Bennington*, avec plusieurs forges et papeteries; — *Rutland*, centre des chemins de fer de l'État; — et *Burlington*, qui a une université et un bon port sur le lac Champlain, à l'embouchure du Winooski : c'est la principale ville de l'État, quoiqu'elle ne compte que 6 000 habitants.

Entrons dans le *Massachusetts*, qui occupe le premier rang dans la Nouvelle-Angleterre, puisqu'il compte environ 1 000 000 d'habitants. Il est baigné à l'est par l'océan, qui forme les baies de Massachusetts, du Cap-Cod, de Buzzards. Le Connecticut traverse l'État du nord au sud dans la partie occidentale; le Merrimac l'arrose au nord-est, et le Charles River, à l'est, va se jeter dans la baie de Massachusetts. Les sapins, les châtaigniers, les bouleaux blancs, les érables à sucre couvrent une grande partie du sol, qui n'est que médiocrement fertile. Les arbres fruitiers de l'Europe septentrionale y prospèrent; le froment redoute les vapeurs salines de l'océan, et ne vient bien que dans l'intérieur des terres. Le cap *Cod*, qui s'avance au loin à l'est, et termine une sinueuse presqu'île, doit son nom à l'immense quantité de morues qu'on y pêche.

L'agriculture, les diverses manufactures de coton, de laine, de toiles, de verrerie, de papier, de savon, les fonderies, le commerce, la pêche, occupent de toutes parts l'activité des habitants de cet industrieux pays. De cette activité industrielle résulte, dans les familles, une aisance qui frappe d'étonnement l'Européen qui visite pour la première fois cettre contrée. « Le dimanche, dit un voyageur, il est impossible de distinguer à la mise, et l'on pourrait même dire aux manières, un artisan de ce que l'on appelle dans la société un *gentleman*. La multiplicité des écoles, et le droit qu'a tout homme de s'occuper des affaires publiques, répandent jusque chez les artisans une instruction et une rectitude de jugement qu'on chercherait vainement dans les classes moyennes de France. »

Aucun État de l'Union ne possède, proportionnellement à l'étendue, autant de chemins de fer, et en général de voies de communication, que le Massachusetts.

Boston, capitale de cet État, est peuplée de 140 000 âmes. Située au fond de la baie de Massachusetts, vis-à-vis de l'embouchure du Charles River, elle est composée de trois parties : *Old-Boston* (la vieille Boston) ou la *Cité de Boston proprement dite*, sur une presqu'île; — *South-Boston*, sur une autre presqu'île; — et *East-Boston*, sur une île. L'élégance et la propreté de cette grande ville sont admirables. La plupart des maisons sont bâties en briques. On remarque parmi les plus beaux édifices le palais de l'État, le *Faneuil-Hall* (le berceau de la liberté américaine), la maison de justice, le temple de Trémont, le *Muse-Hall*, le théâtre, la douane, le nouveau marché, vaste bâtiment construit en granite, et la bourse. On admire le mail, ou la promenade publique, située au cœur de la ville; la place Franklin; l'hôpital général; la statue de Washington. C'est le siége d'un

évêché catholique. Le port est sûr et assez spacieux pour contenir 500 vaisseaux à l'ancre. L'entrée a 8 kilomètres de largeur; mais, remplie d'îlots, elle peut à peine recevoir deux bâtiments de front.

Boston s'honore d'avoir donné naissance au célèbre Franklin, et d'être le siége d'un grand nombre de sociétés savantes, littéraires, bienfaisantes ou pieuses. On peut citer, parmi ses établissements scientifiques, l'*Athénée*, le *Collége* et la *Société de médecine*, l'*Académie des sciences et des arts*, la *Société linnéenne*, la *Société historique du Massachusetts*. La bibliothèque publique, fondée en 1843, possède déjà 60 000 volumes et 16 000 brochures. Les principales manufactures de cette ville sont des distilleries de rhum, des raffineries de sucre, des brasseries, des fabriques de papier de tenture, des corderies, des filatures de coton et de laine, des fabriques de toile et de bougies de spermaceti. Boston est, après New-York, la principale place de la côte atlantique pour le commerce maritime; elle couvre de ses navires toutes les mers du globe. La ville reçoit son eau douce du lac Cochituate, situé à 20 milles de là à l'ouest. Au nord, au sud, à l'occident, des chemins de fer rayonnent de ce centre important; on en compte jusqu'à neuf lignes.

Salem, au nord-est de Boston, s'est enrichie par ses pêcheries. C'est la seconde ville de l'État par le commerce. Elle possède l'un des plus riches musées d'histoire naturelle et de curiosités, beaucoup de manufactures, et 25 000 habitants.

Charlestown, sur une presqu'île, à 1 kilomètre nord de Boston, à laquelle elle est jointe par des ponts, est une jolie ville de 17 000 habitants, importante par son arsenal maritime et ses chantiers de construction; elle renferme le fameux *Bunker's-Hill*, le premier champ de bataille de la révolution américaine; une colonne de 70 mètres rappelle cet événement. — *Cambridge*, sur le Charles River, a une célèbre université, connue sous le nom de *Harvard*, son fondateur, et accompagnée d'un observatoire, de belles collections et d'une riche bibliothèque. Le nombre des étudiants est d'environ 6 500. C'est dans cet endroit que fut établie la première imprimerie des États-Unis. Elle fut elle-même une des premières villes fondées dans la Nouvelle-Angleterre; elle date de 1630. On y compte 15 000 habitants. — *Marblehead*, célèbre par la pêche de la morue; — *Gloucester*, connue par la même pêche, et dont le port, ouvert aux plus grands navires, fait un commerce considérable; — *Barnstable*, port important par ses immenses salines, et qu'on trouve sur la côte nord de la presqu'île du Cap-Cod; — *New-Bedford*, avec 16 500 habitants; — *Fall-River*, avec 12 000, sont des villes industrieuses et riches, qu'animent le commerce. New-Bedford, en particulier, est la première ville américaine par la pêche de la baleine. — *Lowell*, sur le Merrimac, avec 35 000 habitants, est une des plus industrieuses de la Nouvelle-Angleterre. On y fabrique des étoffes communes qui servent à la consommation intérieure. — *Lawrence*, aussi sur le Merrimac, est également manufacturière (1).

(1) Dès six heures du matin, dit Basil Hall, la cloche appelle les ouvriers au travail; une nuée de jeunes filles, remarquables par la propreté de leur tenue, se rendent dans les ateliers avec un air de satisfaction qui fait plaisir à voir. En Europe, ces ouvrières ne jouissent pas toujours d'une bonne réputation, ici, ce sont des modèles de sagesse et de bonne conduite. Il en résulte que pas une ne manque de mari.

Le Massachusetts renferme encore : *Newbury-Port,* avec 13 000 habitants, à l'embouchure du Merrimac ; — *Plymouth,* avec un port spacieux ; — *Springfield,* importante par son arsenal et sa manufacture d'armes ; — *Andover,* célèbre par son école théologique et par son collége appelé *Phillip's Academy* ; — *Taunton,* par ses forges, ses manufactures de coton, ses papeteries, etc. ; — *Lynn* (15 000 habitants), par ses fabriques de souliers de dames, en cuirs indigènes, apprêtés en maroquin, et par ses établissements d'instruction et de science, particulièrement la Société d'histoire naturelle ; — *Roxbury* (20 000 habitants) ; — *Worcester* (18 000 habitants), au milieu de l'Etat, dans une agréable contrée, et centre de cinq chemins de fer ; — *Quincy,* sur le havre de Boston, célèbre par ses carrières de granite, et patrie des deux Adams.

Les îles, petites, mais très-peuplées, de *Martha's-Vineyard* et de *Nantuckett* dépendent aussi du Massachusetts.

Parmi les sectes religieuses de ce pays, celle des *congrégationalistes* domine ; elle adopte les dogmes de Calvin ; mais, d'après son régime ecclésiastique, chaque *congrégation de saints* forme une société indépendante.

La petite république de *Rhode-Island* a été fondée par un ministre chassé comme hérétique par les *congrégationalistes* du Massachusetts. La secte des *baptistes* a peuplé Rhode-Island. Cette secte adopte les dogmes de Calvin, mais son régime ecclésiastique est celui des indépendants. Cet État est le plus petit de l'Union. Sa superficie n'est que de 7 800 milles carrés (20 200 kilomètres carrés) ; sa population, de 147 500 (recensement de 1850). Il est resserré entre le Massachusetts et le Connecticut. La baie profonde de Narraganset, qui s'y enfonce à l'est, la rivière Providence, qui l'arrose au nord, le Pawtucket, qui l'arrose au centre, un sol généralement ondulé, caractérisent l'aspect physique de ce pays. Les produits et les exportations consistent en grains, en bois de charpente, en chevaux, en bétail, en poissons, en fromages, en oignons, en cidre, en liqueurs spiritueuses et en toile soit de chanvre, soit de coton. Il y a encore des forges, où l'on fabrique divers ustensiles de fer, et notamment des ancres ; des fabriques de bougies, de blanc de baleine, des raffineries et des distilleries.

L'île de Rhode, ou Rhode-Island, qui donne son nom à tout l'État, a 22 kilomètres de longueur, du nord au sud, et 6 kilomètres de largeur. Le sol fertile, la salubrité du climat et la situation de cette île l'ont fait considérer comme l'*Eden* de l'Amérique ; on y exploite de riches mines de houille. Les naturels la nommaient autrefois *Aquidnick.* Tout près et à l'ouest de l'île de Rhode, est la charmante île de *Conanicut.*

La jolie ville de *Providence,* située sur le continent, est l'une des deux capitales de cet État. Elle a un port animé, au fond de la superbe baie de Narraganset, vers l'embouchure d'une rivière qu'on nomme aussi Providence ; 4 chemins de fer en partent. Elle est élégamment bâtie, et a de nombreuses manufactures, des établissements d'instruction publique très-bien dirigés, parmi lesquels on distingue surtout l'école supérieure (bigh school) et l'université Brown. C'est, après Boston, la plus grande ville de la Nouvelle-Angleterre : on y compte 42 000 habitants.

Newport, sur l'île de Rhode la seconde capitale de l'État, est l'un des points

militaires les plus importants de l'Union, en même temps que c'en est un des plus agréables séjours : aussi une foule de personnes riches viennent-elles y passer l'été. Il y a 10 000 habitants.

On remarque encore dans l'État : la ville maritime de *Bristol,* une des mieux situées pour le commerce; *Pawtucket,* renommée par sa belle cascade, de 17 mètres de hauteur, qu'y forme la rivière de ce nom, et par ses nombreuses fabriques de coton et ses forges.

Le plus peuplé des États de la Nouvelle-Angleterre, relativement à sa superficie, est celui de *Connecticut;* le nombre des habitants est de 370 800 (recensement de 1850). Presque tous sont congrégationalistes. Très-rigides observateurs des devoirs que prescrit la religion, ils ne permettent pas que, les dimanches, on joue à aucun jeu, ni d'aucun instrument chez soi, ni même que l'on monte à cheval ni en voiture dans l'intérieur des villes. Mais leurs écoles publiques et leur hospitalité méritent des éloges. Le fermier, libre, instruit et heureux, s'habille de bons draps, fabriqués dans sa maison. Partout l'état de la culture, celui des routes, les nombreux chemins de fer, annoncent une haute civilisation. Le Connecticut, au milieu, la Thames, à l'est, l'Housatonic, à l'ouest, parcourent ce pays, du nord au sud, et vont se jeter dans le golfe de Long-Island.

Les deux capitales du Connecticut sont *Hartford* et *New-Haven.* Hartford est sur la rive droite du Connecticut, à 70 kilomètres de son embouchure, à la tête de la navigation à vapeur de ce fleuve. Plusieurs élégants édifices ornent cette industrieuse cité; elle a une célèbre institution de sourds et muets, et contient 1[illegible] 000 habitants. New-Haven, qui fut fondée par des Hollandais, est à l'embouchure du Quinnipiack. Elle a 20 000 habitants; ses rues sont droites, sablées et plantées d'arbres; elle possède le fameux collége *Yale,* une des principales universités des États-Unis; cet établissement renferme une riche bibliothèque et un beau cabinet de minéralogie. — *New-London,* à l'embouchure de la Thames, a le meilleur port du Connecticut, participe activement à la pêche de la baleine, et compte 9 000 âmes. — *Norwich,* ville de 10 000 habitants, assez bien bâtie, sur le même fleuve, fait un commerce important. — *Bristol* est intéressante par ses fabriques d'horlogerie et une mine de cuivre. — *Middletown* est connue pour ses fabriques, sa petite université wesleyenne fondée en 1830 et ses mines de plomb.

Tels sont les différents États de la Nouvelle-Angleterre (1).

Les 4 États suivants sont ceux qu'on appelle *États du Milieu.* Le premier qui s'y présente, et le plus important en même temps de toute la confédération, est le grand État de *New-York,* qu'arrose, à l'est, le beau fleuve Hudson, auquel va se joindre le Mohawk. Mais la moitié du territoire s'étend vers les lacs Ontario et

(1) Voici comment M. Alexis de Tocqueville, dans son bel ouvrage *De la Démocratie en Amérique,* explique le mouvement industriel et intellectuel que l'on remarque dans toutes les parties de la Nouvelle-Angleterre. « Les émigrants qui vinrent s'établir sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre appartenaient tous aux classes aisées de la mère patrie. Leur réunion sur le sol américain présenta dès l'origine le singulier phénomène d'une société où il ne se trouvait ni grands seigneurs ni peuple, et, pour ainsi dire, ni pauvres ni riches. Il y avait, proportion gardée, une plus grande masse de lumières répandues parmi ces hommes que dans le sein d'aucune nation européenne de nos jours. Tous, sans en excepter un seul, avaient reçu une éducation assez avancée, et plusieurs d'entre eux s'étaient fait connaître en

Érié. La Susquehanna et la Delaware prennent leurs sources dans ce pays. Les lacs Sénéca, Cayuga et Oneida se trouvent dans la partie occidentale; le lac Champlain, dans lequel s'écoule le lac George, borne l'État à l'est sur un assez long espace; le fleuve Saint-Laurent fait une partie de la limite du nord. Le Grand canal ou canal d'Érié s'étend de l'est à l'ouest, depuis l'Hudson jusqu'au lac Érié, et offre à la navigation d'immenses avantages. Le canal Champlain, qui unit le lac de ce nom à l'Hudson, rend également d'importants services. Les monts Alleghany présentent plusieurs groupes assez considérables, principalement à la droite de l'Hudson : on distingue, comme les plus élevés, les monts *Adirondack*, ceux qui portent le nom français de chaîne *au Sable*, et les monts *Catskill*. L'État s'avance au sud-est par une pointe étroite jusqu'à l'océan, où il possède la remarquable île Long-Island. Ce pays, à mesure qu'on s'approche du sud, jouit d'un climat plus modéré que celui de la Nouvelle-Angleterre; mais c'est là que commence le domaine de la fièvre jaune. Il se trouve au nord des montagnes un terrain d'une superficie de 40 ou 50 000 acres, que l'eau recouvre pendant l'hiver et au printemps, mais qui forme ensuite d'excellents pâturages. Quelques forêts de châtaigniers et de chênes garnissent les environs du lac Érié. Les montagnes et les collines de ce canton sont couvertes d'épaisses forêts qui fournissent de beaux bois de construction. Au delà de l'Alleghany, le pays est uni, et le sol formé d'un riche terreau qui, dans son état naturel, produit des chênes et des sapins de différentes espèces, des pins résineux, des cèdres, des peupliers blancs, des tulipiers, des sumacs, et surtout des forêts d'érables, dont les habitants tirent une grande quantité de sucre et de mélasse. On recueille en abondance des fruits d'une excellente qualité. Enfin il y a beaucoup de fer, de houille et même une mine d'argent. Il s'y trouve aussi des eaux minérales, dont les plus célèbres sont celles de Saratoga.

La superficie de cette république est de 119 000 kilomètres carrés. L'accroissement de la population surpasse toute idée. En 1698, il y avait 18 000 habitants; en 1723, 40 500; en 1771, 163 000. Les 20 années qui ont suivi l'an 1771 ont plus que doublé la population, puisqu'en 1791 on comptait 340 000 habitants; mais l'accroissement a encore été plus rapide dans les années suivantes. D'après le recensement de 1800, l'État possédait 586 000 habitants; celui de 1810 porte la population à 960 000 âmes; en 1820, on a reconnu 1 373 000 individus; en 1830, 1 913 500; en 1840, 2 429 000; en 1850, 3 097 000; en 1855, 3 465 000. Le nombre des esclaves, qui en 1790 était de 21 324, était réduit en 1820 à 10 046; en 1840 à 4; en 1855 à zéro. Le nombre des hommes et

Europe par leurs talents et leur science. Les autres colonies avaient été fondées par des aventuriers sans famille; les émigrants de la Nouvelle-Angleterre apportaient avec eux d'admirables éléments d'ordre et de moralité; ils se rendaient au désert accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Mais ce qui les distinguait surtout de tous les autres, c'était le but même de leur entreprise. Ce n'était point la nécessité qui les forçait d'abandonner leur pays; ils y laissaient une position sociale regrettable et des moyens de vivre assurés. Ils ne passaient point non plus dans le Nouveau-Monde afin d'y améliorer leur situation ou d'y accroître leurs richesses; ils s'arrachaient aux douceurs de la patrie pour obéir à un besoin purement intellectuel; en s'exposant aux misères inévitables de l'exil, ils voulaient faire triompher *une idée*. »

des femmes de couleur est de 36 000, mais tous sont libres. Dans la contrée maritime, il y a beaucoup d'habitants d'origine hollandaise. Une grande partie de la population des Cinq-Nations qui formaient autrefois la ligue iroquoise, a habité longtemps la région occidentale de l'État de New-York : c'étaient les Oneïdas, les Onondagas et les Sénécas, près des lacs dont ils portent le nom; la puissante tribu des Mohawks, vers la rivière du même nom. Aujourd'hui plusieurs de ces populations ont été transportées dans les territoires à l'ouest du Mississipi. Cependant il reste encore 3 900 Indiens, parmi lesquels on compte 196 fermiers.

Le nombre des journaux dans cet État est de 671 ; 62 sont quotidiens et donnent par année 97 904 079 exemplaires. Les autres sont périodiques, et donnent 95 393 542 exemplaires ; de sorte que l'on peut évaluer à près de 200 millions le nombre d'exemplaires de journaux tirés dans le seul État de New-York.

La capitale est *Albany*, ville de 57 000 âmes (recensement de 1855), sur la rive occidentale de l'Hudson, au point où viennent le joindre le canal Champlain et le Grand canal, et au centre de plusieurs chemins de fer. Elle est bâtie sur un terrain inégal; l'architecture des maisons est de mauvais goût et rappelle beaucoup les vieilles villes de l'Allemagne. Cependant il y a quelques beaux monuments, dont le principal est le Capitole, d'un noble effet par sa situation sur une éminence qui termine une fort belle rue appelée *State-street*. Il est construit en granite, et les colonnes, ainsi que tous les ornements extérieurs, sont en beau marbre blanc. Albany est une ville manufacturière, et elle possède les plus importantes brasseries de l'Union; c'est aussi une riche place de commerce, et particulièrement l'un des plus grands marchés de bois de construction du Nouveau-Monde.

Bien qu'Albany s'agrandisse rapidement, elle n'effacera sans doute jamais *New-York*, la ville la plus commerçante et la plus peuplée de toute l'Amérique ; celle que les Anglo-Américains appellent avec fierté l'*Imperial-City*. Cette grande ville est située dans l'île de *Manhattan*, longue de 21 kilomètres du nord au sud, et large de 2, formée par le fleuve Hudson, à l'ouest, la rivière Harlem (bras de l'Hudson), au nord, l'East-River (bras de mer), à l'est, et la baie de New-York, au midi. La ville n'occupe encore que le sud de cette île, mais il est probable qu'avant 20 ans elle la couvrira tout entière. Elle renferme, dans les anciens quartiers, plusieurs rues étroites, malpropres et malsaines; mais les nouveaux quartiers ont des rues larges, droites et souvent magnifiques. La plus remarquable et la plus commerçante, appelée *Broadway* (large voie), la traverse à peu près du nord au sud sur une longueur de plus de 4 kilomètres et sur une largeur de 26 mètres. L'élégance des maisons, la richesse et la variété des magasins, la largeur des trottoirs, la foule toujours active qui l'anime, font de cette rue une des promenades les plus belles du monde. Parmi les autres rues les plus importantes, il faut citer la Bowery, qui est presque parallèle au Broadway, à l'est duquel elle est placée; la Canal-street et la Grand-street, qui coupent le Broadway ; la Wall-street, qui. s'ouvrant sur cette même grande artère centrale, est ornée de quelques-uns des plus beaux édifices publics, et célèbre surtout comme centre des opérations financières; la South-street, le long de l'East-River, et la West-street, le long de l'Hudson, deux rues consacrées au commerce maritime ; la Pearl-street, la Pine-street, la Cedar-street, la Broad-street, siéges d'un commerce très-important de ces marchandises

ns la contrée ma-
e grande partie de
e iroquoise, a ha-
c'étaient les Oneï-
t le nom; la puis-
ourd'hui plusieurs
uest du Mississipi.
npte 196 fermiers.
quotidiens et don-
diques, et donnent
de 200 millions le
ew-York.
ent de 1855), sur
dre le canal Cham-
fer. Elle est bâtie
is goût et rappelle
uelques beaux mo-
a situation sur une
est construit en gra-
ont en beau marbre
s plus importantes
ce, et particulière-
u Nouveau-Monde.
doute jamais *New-*
e l'Amérique; celle
City. Cette grande
res du nord au sud,
ere Harlem (bras de
ie de New-York, au
t probable qu'avant
ciens quartiers, plu-
ux quartiers ont des
able et la plus com-
rès du nord au sud
le 26 mètres. L'élé-
argeur des trottoirs,
promenades les plus
tes, il faut citer la
el elle est placée; la
Vall-street, qui. s'ou-
elques-uns des plus
érations financières;
g de l'Hudson, deux
ine-street, la Cedar-
de ces marchandises

nommées les *dry goods;* la Nassau-street, qui est le centre de nombreuses publications; la Water-street, la Front-street, où se fait le négoce des épiceries en gros. Dans la partie nord et la plus nouvelle de la ville, les rues, toutes d'une extrême

t du
st à
pré-
s le
ark.
rent
ns.
ques
ons
sur
, la
et
de
lles
ne,
ca-
on
m-
ire
et
k,
s,
a-
ée
re
é-
d
-
n
e
s
n
-
-
e
x
e
r

-
c

le pays : leur développement est de 4 800 kilomètres.

nommées les *dry goods;* la Nassau-street, qui est le centre de nombreuses publications; la Water-street, la Front-street, où se fait le négoce des épiceries en gros. Dans la partie nord et la plus nouvelle de la ville, les rues, toutes d'une extrême régularité, portent des noms d'une frappante régularité aussi : celles qui vont du nord au sud sont les *avenues* 1re, 2e, 3e, etc.; celles qui se dirigent de l'est à l'ouest sont les rues (*streets*) 1re, 2e, 3e, etc. La belle place de la *Batterie* se présente à l'extrémité sud de la ville. Celle du Parc n'est pas loin de là, et dans le nord s'étend la vaste place encore un peu déserte qu'on appelle Central-Park.

Plusieurs quartiers, et surtout ceux qu'embrassent les 5e et 6e *avenues,* offrent une ligne continue d'édifices qui sont de véritables palais au dehors et au dedans. Mais les beaux monuments publics sont rares. De distance en distance, quelques églises d'un style froid et uniforme; l'art y manque de poésie. Cependant citons les édifices suivants : l'hôtel de ville (City-Hall), situé dans le sud de la ville, sur la place du Parc; le palais de justice (Halls of Justice), la maison de charité, la bourse (Merchant's exchange), la douane, le pénitentiaire, l'hospice des aliénés et l'hospice de la charité, qui se trouvent dans l'île Blackwell, située au milieu de l'East-River; le temple de la Trinité, le temple de Saint-Paul, deux des plus belles des 300 églises de New-York, parmi lesquelles les communions presbytérienne, méthodiste et épiscopalienne en comptent chacune 50, les baptistes, 30, les catholiques romains, 25, etc.; le Federal-Hall, où, le 30 avril 1789, Washington et le Congrès jurèrent de maintenir la constitution générale de l'Union. De nombreux établissements d'instruction se font remarquer, entre autres, le séminaire théologique général, le collége Columbia, l'université, le collége des médecins et chirurgiens, le collége médical de l'université, le collége médical de New-York, le musée d'histoire naturelle, etc. Il y a plusieurs sociétés savantes et littéraires, parmi lesquelles on doit citer la Société historique, la Société géographique et statistique, l'Institut de droit. Signalons encore la grande bibliothèque Astor, fondée par le célèbre citoyen de ce nom. Ajoutons enfin que New-York est le centre principal de l'activité typographique et de la librairie de l'Union. La ville présente du côté de la mer un coup d'œil magnifique. Son port est assez profond pour offrir un abri sûr aux plus gros navires. Il est formé par *la baie de New-York,* dont l'entrée, au sud, appelée les *Narrows,* est resserrée entre l'île Staten et Long-Island. La marine à vapeur et la marine à voiles animent d'une manière incroyable ce grand port, qui reçoit constamment des navires de cent nations diverses; avec l'intérieur, le commerce n'est pas moins actif par l'Hudson et un vaste système de canaux, de routes, enfin de chemins de fer, dont 11 lignes partent de New-York. Des chemins de fer parcourent la ville elle-même, et en mettent les extrémités septentrionales en communication avec celles du sud (1). Cette reine du commerce américain est aussi une ville de manufactures : ses principaux établissements d'industrie sont les fonderies de fer et de cuivre, les fabriques de machines, les brasseries, les distilleries, les raffineries de sucre. Afin de donner

(1) En général, l'État de New-York est admirablement coupé de chemins de fer : de New-York au Canada, de l'Hudson au lac Erié, du lac Champlain au lac Saint-Laurent, du lac Ontario à la Pennsylvanie, partout, de l'est à l'ouest, du nord au sud, ces voies sillonnent le pays : leur développement est de 4 800 kilomètres.

une idée de sa richesse, nous dirons que, pour 1856, le montant de la propriété imposable a été évalué à 513 939 000 dollars, et le budget municipal à 7 075 000 dollars. Il est curieux de suivre la progression de la population de cette vaste cité, progression lente d'abord, puis rapide comme la marche de l'Union américaine tout entière, dont elle est l'expression. En 1636, New-York ne comptait que 1 000 habitants, et s'élevait graduellement à 10 000 en 1750, à 23 000 en 1775, à 60 000 en 1800, à 96 000 en 1810, à 124 000 en 1820, à 203 000 en 1830, à 313 000 en 1840, à 517 000 en 1850, à 630 000 en 1855 ; elle atteint enfin, aujourd'hui (1857), 850 000, avec les deux cités de Brooklyn et de Williamsburg, annexes de la ville impériale, dont elles ne sont séparées que par la rivière de l'Est (1).

Depuis longtemps les habitants de cette ville se distinguent par leur politesse, par leur gaieté et par leur hospitalité, de laquelle les réfugiés de Saint-Domingue ont reçu des preuves touchantes. Beaucoup de familles d'origine hollandaise ont conservé en partie les mœurs de leurs ancêtres. Le beau sexe, dans ces familles, mène une vie assez retirée, et se livre tout entier aux soins domestiques. Mais en général cette métropole du monde occidental brille par le luxe, l'élégance, les équipages somptueux, l'éclat des fêtes (2).

L'aqueduc de Croton, qui fournit de l'eau à New-York, est un grand et magnifique ouvrage qui vient de la rivière Croton, à 40 milles de là, et qui a coûté 15 000 000 de dollars.

Les principaux travaux de défense du port sont : le fort *Columbus,* sur l'île du Gouverneur, le fort *La Fayette,* le fort *Richmond,* le fort *Gibson,* sur l'île Ellis.

C'est à *Brooklyn,* située sur Long-Island, qu'est l'arsenal maritime de New-York, dans lequel on a construit et armé plusieurs vaisseaux de ligne. Cette espèce de faubourg de New-York est lui-même une grande cité de plus de 200 000 âmes, qui s'élève pittoresquement sur le flanc de collines d'où la vue est magni-

(1) Le nombre des émigrants arrivés dans ce port en 1856 a été de 141 915. Les marchandises importées en 1856 ont offert un total de 209 933 000 dollars; en 1857, par suite de la crise commerciale, elles n'ont donné que 204 832 000 dollars; à l'exportation, on trouve, en 1856, pour les produits du pays envoyés à l'étranger, 79 254 000 dollars; en 1857, 61 803 000 dollars.

(2) A côté du brillant tableau qu'on pourrait faire de ce Paris du Nouveau-Monde, la vérité oblige de placer la peinture des tristes bas-fonds de la société, plus hideux peut-être là qu'en aucun lieu du globe. Voici l'esquisse qu'en trace un journal de New-York, *la Tribune* (1857). « Dix mille femmes endurcies et éhontées fourmillent dans nos rues la nuit. Deux mille enfants de dix à seize ans, sous prétexte de colportage, pénètrent dans tous des édifices, magasins et bureaux publics de la ville pour mendier, voler, espionner au profit des voleurs, et pratiquent pour leur compte ces vices qui n'ont pas de nom dans un langage honnête. Cinq mille piliers de jeu, grands et petits, s'engraissent sur les dupes crédules, se tenant tout le jour à la porte de leurs antres dans Broadway. Dix mille vauriens paresseux, ivrognes, voleurs, *short-boys, swilboys, killers, roughs* et coquins d'autres noms, flânent au coin des rues, dégoûtants le jour, hideux la nuit, et toujours dangereux à tous ceux qui peuvent avoir de l'honorabilité ou de l'argent. Des milliers de coureurs d'émigrants, de faux enchanteurs, d'agents de loteries, de filous, de voleurs de toute espèce, exercent leurs criminelles industries aussi ouvertement que s'ils étaient engagés dans le commerce le plus honnête et le plus légitime. »

fique ; la régularité, la propreté et la largeur des rues en font un séjour agréable. La belle place Washington ou du Fort-Greene s'étend au plus haut point de la ville. On admire le City-Hall ; plusieurs des 100 églises de Brooklyn sont fort belles ; ses écoles sont célèbres par leur excellente tenue ; parmi les institutions littéraires, on distingue l'Athenæum, le Lycæum, la bibliothèque publique ; et, parmi les institutions charitables, le City-Hospital, l'asile des orphelins, l'hôpital de la marine, l'établissement de Graham. Le commerce et les manufactures de cette ville rivalisent avec ceux de New-York. L'Atlantic-Dock est un des plus vastes et des plus importants bassins maritimes du commerce des États-Unis. *Williamsburg* et *Bushwick*, qui étaient des villes distinctes, ont été annexées à Brooklyn en 1854.

Les riches habitants de New-York ont leurs maisons de campagne dans le nord de l'île Manhattan et dans Long-Island, qui n'en est séparée que par un canal d'un kilomètre de largeur. Cette île a 180 kilomètres de long et 20 à 40 de large.

Buffalo, avec un port important, à l'endroit où le Niagara sort du lac Érié, et où aboutit le Grand canal, est la troisième ville de l'État pour la population : elle a 75 000 habitants. La marine de ce port extrêmement actif comptait, en 1855, 77 000 tonneaux, et la valeur de ses importations et de ses exportations réunies, soit par le cabotage, soit avec l'étranger, se sont élevées, dans la même année, à 303 000 000 de dollars.

On remarque encore, dans cet État : *Plattsburg*, située sur le lac Champlain, à moitié chemin entre Québec et New-York, et connue par une bataille en 1814 ; — *Saratoga*, célèbre par le désastre de l'armée de Burgoyne, en 1777, et par ses sources incrustantes ; — *Troy*, sur l'Hudson, un peu au-dessus d'Albany, avec des fabriques de machines à vapeur et autres, un commerce considérable et 35 000 âmes ; — *Syracuse* (25 000 hab.), dans une situation très-avantageuse, au centre de l'État, à la jonction du Grand canal et de l'Oswego, au bord du lac Onondaga ; — *Oswego* (16 000 hab.), port très-important, à l'embouchure de la rivière du même nom dans le lac Ontario ; — *Hudson* (7 000 hab.), sur le fleuve de ce nom, connue par sa situation pittoresque et ses eaux salubres ; — *Auburn* (10 000 hab.), avec une prison célèbre ; — *Schenectady* (8 500 hab.), une des plus anciennes villes de l'État, sur le Grand canal et sur le Mohawk ; connue par son collége de l'Union ; — *Newburg* (13 000 hab.), intéressante par ses manufactures et sa brasserie ; — *Poughkeepsie*, sur l'Hudson, avec des chantiers de construction, d'importantes imprimeries et une caverne de fossiles (mammouths, etc.) ; — *Utica* (22 000 hab.), sur le Grand canal et le Mohawk, avec une célèbre maison d'aliénés ; — *Kinderhock*, lieu de naissance de Martin Van Beuren ; — *Lockport* (13 000 hab.), sur le canal d'Érié, qui a là 5 doubles écluses au moyen desquelles on peut ouvrir en même temps à deux lignes de bateaux la navigation montante et la navigation descendante du canal ; — *Rochester*, située avantageusement à la jonction du canal d'Érié et du Genesee, à la rencontre de plusieurs chemins de fer, et renommée par ses eaux minérales, ses belles manufactures, ses moulins à farine et sa nombreuse population (45 000 hab.) ; — *Watervliet*, également très-peuplée (20 000 hab.), au confluent du Mohawk et de l'Hudson ; — *Singsing*, qui a un pénitentiaire célèbre ; — *Ostgaragee*, avec une

caverne fameuse, ornée des plus magnifiques stalactites et stalagmites; — *Kingston* (14 000 hab.), sur l'Hudson; célèbre parce que ce fut là que fut établie la constitution de l'État de New-York; — *Chenango* (13 000 hab.), sur la rivière du même nom, avec un grand commerce de bois de construction; — *Rome* (11 000 hab.), sur le Mohawk et le canal d'Érié et sur le chemin de fer Central; — *West-Point*, avec une illustre école militaire; — *Ithaca, Manlius, Dryden, Lysander, Arcadia, Hector, Volney*, qu'on peut remarquer pour les noms historiques ou poétiques qu'on s'est plu à leur donner.

L'espèce de péninsule qui forme l'État de *New-Jersey*, et qui est renfermée entre l'océan, la baie de New-York et l'Hudson, à l'est, et la Delaware, à l'ouest, commence au nord par des montagnes extrêmement riches en minerai de fer et de zinc; plus bas, des collines agréablement variées étalent leurs vergers et leurs pâturages; l'extrémité méridionale n'offre qu'une plaine couverte d'une immense forêt de pins, et dont le sol marécageux et sablonneux renferme en grande quantité du fer limoneux. De nombreuses rivières y font mouvoir toutes sortes d'usines et de moulins. La cascade du *Passaic* est pittoresque : la rivière tombe en une seule nappe de 25 mètres. Cet État ne renferme aucune grande ville. *Trenton*, la capitale, sur la Delaware, n'a que 6 500 âmes. Elle est célèbre par la victoire de Washington sur les Anglais en 1776. — *Newark* est la plus grande ville de l'État; elle a un port important et 40 000 habitants. Elle est renommée pour ses fabriques de souliers, ses carrosses et son cidre, qui ressemble beaucoup au vin de Champagne. — On peut encore citer : *Paterson* (11 000 hab.), près de la cascade du Passaic; — *New-Brunswick* (10 000 hab.), sur le Raritan, qui se jette près de là dans la belle baie du même nom, et à la tête d'un canal qui va joindre la Delaware; elle est importante par son commerce, par son collége de Rutger et par son séminaire; — *Perth-Amboy*, remarquable par son port, l'un des plus importants de l'Union, sur la baie Raritan; — *Camden* (10 000 hab.), sur la Delaware, en face de Philadelphie; — *Princeton*, intéressante par son collége dit de New-Jersey; — *Jersey-City* (10 000 hab.), sur la rive droite de l'Hudson, en face de New-York; — *Morristown*. — Ce petit État renferme 570 000 âmes.

Parmi les habitants du New-Jersey, distingués par leur bravoure et leur constance dans la guerre de la liberté, quelques-uns descendent des Hollandais, qui avaient compris le Jersey oriental avec le New-York sous le nom de *Novum Belgium;* il y a aussi des descendants des Suédois qui, établis sur la Delaware, avaient essayé de fonder une *Nouvelle-Suède*. L'une et l'autre de ces faibles colonies ont été absorbées dans le grand nombre d'Anglais, principalement quakers, qui vinrent ici chercher la liberté religieuse.

La *Pennsylvanie* (écrite quelquefois, inexactement, *Pensylvanie*) forme un parallélogramme presque parfait, allongé de l'est à l'ouest, et dont les côtés du sud et du nord sont les parallèles de 39° 43′ et de 42°, et les côtés de l'est et de l'ouest, la Delaware et le méridien de 82° 56′ de longitude ouest. Cette contrée ne le cède à aucune autre des États-Unis pour la richesse du sol, pour l'abondance et la variété des productions; elle forme la transition entre la zone froide et la zone chaude de l'Amérique septentrionale; il ne faut pas en conclure qu'elle jouit d'un climat tem-

péré; c'est l'humidité de l'Angleterre au printemps, et la sécheresse de l'Afrique en été; quelques jours d'automne rappellent le doux ciel de l'Italie; mais les hivers ramènent les frimas de la Sibérie. Il n'y a que des constitutions robustes qui résistent à ces changements de température. Outre la Delaware, la Susquehanna, l'Ohio, qui se forme par la réunion de l'Alleghany et de la Monongahela, un nombre considérable de rivières répandent partout la fertilité, alimentent des moulins et des canaux d'irrigation, ou embellissent le pays par de pittoresques cascades. Les *Ohio-Pyles,* ou les chutes de la rivière *Youghiogheny,* sont une des plus remarquables. Les monts Alleghany couvrent une grande partie de l'intérieur du pays. La farine de froment, de qualité excellente; du chanvre, des érables à sucre, de riches mines de charbon et d'anthracite, les mines de fer, les plus riches des États-Unis, sont les productions les plus importantes. La race pennsylvanienne se distingue par son activité, ses bonnes mœurs et son courage; plus éclairée que les habitants de New-York, plus tolérante que ceux de la Nouvelle-Angleterre, elle n'est pas corrompue par l'esprit exclusif du commerce, elle dédaigne les préjugés qui accompagnent dans les États du midi l'existence d'une classe d'esclaves. La constitution démocratique est appuyée par de bonnes institutions municipales; la tolérance religieuse ne connait d'autres bornes que celles de la morale universelle et de cette conscience du genre humain qui repousse l'athéisme. Un tiers de la population est composé de quakers et d'Anglais épiscopaliens; ils habitent Philadelphie et les comtés de Chester, de Bucks et de Mongomery. Les Irlandais, pour la plupart presbytériens, habitent les contrées de l'ouest et du nord; comme ils sont en général originaires du nord de l'Irlande, peuplé par des Écossais, on les appelle quelquefois *Écossais-Irlandais.* Les Allemands, pour la plupart originaires de la Souabe et du Palatinat, forment une population assez considérable, et demeurent principalement dans les comtés de Lancaster, d'York, de Dauphin et de Northampton, ou sur les premières rampes des monts Alleghany, où les noms de *Berlin, Manheim, Strasbourg, Heidelberg* et autres rappellent le souvenir de l'Allemagne. En 1790, la population était de 430 000 âmes; en 1810, de 810 000; en 1830, de 1 348 000; en 1840, de 1 724 000; en 1850, de 2 312 000; en 1856, de 2 543 000. Les émigrations des États de l'est traversent plutôt la Pennsylvanie qu'elles ne s'y arrêtent.

Le grand territoire de Pennsylvanie ne touche que par son extrémité nord-ouest au lac Érié, et n'arrive pas même d'un autre côté jusqu'à l'Atlantique. Néanmoins sa plus importante ville, *Philadelphie,* située entre le Schuylkill et la Delaware, est une grande place de commerce, et l'un des principaux ports de l'Union. C'est, après New-York, la ville la plus peuplée de la confédération; son port est formé par la Delaware. D'après le recensement de 1850, elle contenait 410 000 habitants; elle n'en avait que 2 500 en 1634, 42 500 en 1790. Le plan en fut tracé en 1683 par William Penn, fondateur et propriétaire de la colonie appelée d'après lui la Pennsylvanie. Cette ville est construite avec élégance; ses principales rues ont 30 à 35 mètres de largeur. C'est la première ville des États-Unis pour la variété, la richesse et la supériorité de ses manufactures. « On peut affirmer, dit M. A. Levasseur, qu'elle est la plus régulièrement belle, non-seulement des États-Unis, mais du monde entier. Ses rues, qui se coupent toutes à angles droits, ses

larges trottoirs toujours propres, l'élégance de ses maisons bâties en briques et décorées de beau marbre blanc, la richesse et le bon goût de ses monuments publics, offrent au premier abord un aspect séduisant, mais qui peut à la longue fatiguer l'œil par son excessive régularité. » La rue la plus remarquable est la Broad-street, qui coupe toute la ville dans son milieu, du nord au sud. La High-street ou Market-street, qui court de l'est à l'ouest, rencontre la rue précédente au centre même de Philadelphie, c'est-à-dire à la belle place de Penn. Les plus beaux édifices sont : le collége Girard, nom dû au généreux Français Étienne Girard, qui a légué à Philadelphie une somme énorme pour le fonder; la douane (autrefois la banque des États-Unis); la banque de Pennsylvanie, l'hôtel des monnaies, le pénitentiaire, la bourse, l'hôtel de l'État (State house), où le congrès américain fit sa fameuse déclaration d'indépendance le 4 juillet 1776; l'hospice de la marine.

On doit citer, parmi les établissements d'instruction, outre le collége Girard, l'école primaire supérieure (high school), sans rivale peut-être en Amérique ; l'université de Pennsylvanie, qui possède le plus ancien et le plus célèbre collége de médecine de l'Union ; le collége de Jefferson, le collége de Pennsylvanie, qui comprennent aussi des études médicales ; le collége de médecine de Philadelphie ; le collége médical homœopathique de Pennsylvanie, etc. Il y a au moins 230 églises, dont la plus belle sans doute est l'église catholique de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Au milieu des nombreuses institutions charitables, nommons l'*almshouse* du comté et de la ville de Philadelphie, le Mogamensing almshouse, l'hôpital de Pennsylvanie, l'hospice des aliénés, l'hôpital Wills, l'institution pour l'instruction des aveugles, l'asile des orphelins. Signalons enfin le *Museum*, le *Musical-Fund-Hall*, vaste salle de concerts, l'observatoire, le jardin botanique, les bibliothèques de Philadelphie et de Logan réunies, comprenant ensemble 70 000 volumes ; celle de l'université et celle de l'académie des beaux-arts ; la bibliothèque de l'Athenæum, celle du Commerce (Mercantile library) ; la Société philosophique américaine, la Société historique de Pennsylvanie ; la Société de médecine, celle d'agriculture, celle des sciences naturelles, qui a la plus belle collection d'histoire naturelle de toute l'Amérique, avec la célèbre collection des crânes du docteur Morton et une bibliothèque de 26 000 volumes ; la Société linnéenne, celle de géologie, l'institut Franklin, pour l'avancement des manufactures et des arts utiles, etc.

On admire la propreté des marchés et l'excellente organisation des prisons de cette ville. Au sein de ce bel ordre, il existait un réceptacle d'ordures, une source de contagion ; c'était la rue Water : c'est dans ce cloaque infect que prit naissance la fameuse fièvre jaune de 1793. Le gouvernement municipal s'est occupé de la destruction de ce foyer de maladie. Philadelphie possède beaucoup de manufactures ; ses fabriques de locomotives sont renommées. On y construit de très-beaux vaisseaux en cèdre rouge, en chêne vert de Caroline et en mûrier de Virginie. Dans le sud-est de la ville, sur la Delaware, est le chantier de construction de la marine nationale : il en est sorti la *Pennsylvania*, qui était, avant la construction du *Leviathan*, à Londres, le plus grand navire qu'on eût jamais fait. Le caractère doux et tolérant des quakers différait beaucoup de celui des colons fanatiques qui s'établirent dans la Nouvelle-Angleterre. Aujourd'hui ils ne composent que le quart des habitants. Leur aversion pour l'élégance et pour tous les objets de luxe

âties en briques et
es monuments pu-
eut à la longue fati-
quable est la Broad-
ud. La High-street
récédente au centre
Les plus beaux édi-
ienne Girard, qui a
louane (autrefois la
s monnaies, le pé-
grès américain fit sa
e de la marine.
collége Girard, l'é-
n Amérique ; l'uni-
célèbre collége de
nsylvanie, qui com-
de Philadelphie ; le
moins 230 églises,
ierre-et-Saint-Paul.
almshouse du comté
l'hôpital de Penn-
our l'instruction des
le *Musical-Fund-*
ne, les bibliothèques
000 volumes ; celle
iothèque de l'Athe-
hilosophique améri-
cine, celle d'agricul-
d'histoire naturelle
docteur Morton et
, celle de géologie,
s arts utiles, etc.
ation des prisons de
ordures, une source
et que prit naissance
al s'est occupé de la
aucoup de manufac-
nstruit de très-beaux
mûrier de Virginie.
le construction de la
avant la construction
ais fait. Le caractère
colons fanatiques qui
ne composent que le
ous les objets de luxe

du *Leviathan*, à Londres, le plus grand [illegible]
doux et tolérant des quakers différait beaucoup de celui des colons fanatiques qui s'établirent dans la Nouvelle-Angleterre. Aujourd'hui ils ne composent que le quart des habitants. Leur aversion pour l'élégance et pour tous les objets de luxe

lons fanatiques qui
composent que le
s les objets de luxe

diminue tous les jours. Les beaux équipages ne sont pas rares dans les rues de Philadelphie, et les théâtres deviennent de jour en jour plus fréquentés.

Dans l'ouest, près du Schuylkill, on voit les *Fairmount-Water-Works,* magnifique construction hydraulique qui fournit de l'eau à toute la ville. Dans le nord-ouest, sont les remarquables cimetières de North et South-Laurel-Hills. Philadelphie est le centre des communications entre les États du nord, du sud et de l'ouest; une dizaine de lignes de chemins de fer en partent. C'est au nord de la ville que la campagne, variée par des hauteurs, et parsemée de villas et d'élégants cottages, offre le coup d'œil le plus agréable

Harrisbourg, sur la rive gauche de la Susquehanna, est, malgré son peu d'importance, la capitale de la Pennsylvanie. On remarque le *Capitole* et l'hôtel de l'administration de l'État. On n'y compte que 8 000 habitants.

L'industrieuse et florissante *Pittsbourg,* au confluent de l'Alleghany et de la Monongahela, qui forment l'Ohio, et à la tête du canal qui joint l'Ohio à la baie Chesapeake, est une ville bien bâtie, mais dont les maisons noircies par la fumée de la houille lui donnent un aspect triste. On exploite dans ses environs des houillières importantes. Elle renferme un grand nombre d'usines, dont plusieurs sont affectées à la fabrication des machines à vapeur. Ses fonderies de canons, ses clouteries, ses manufactures de tissus de laine et de coton, ses verreries, ses fabriques de poterie, de cordages et de potasse, lui ont valu le surnom de *Birmingham d'Amérique.* Sa population, en y comprenant celle de 4 lieux que l'on peut considérer comme appartenant à ses faubourgs, s'élevait, en 1853, à plus de 110 000 âmes. En 1850, la ville proprement dite renfermait 46 600 habitants, sans y comprendre ces annexes, dont la plus importante est *Alleghany-City,* peuplée de 21 000 âmes. Pittsbourg est sur l'emplacement du fort français Duquesne, élevé en 1754.

Dans l'intérieur de la Pennsylvanie, nous remarquerons encore *Lancaster,* ville de 14 000 âmes, qui a des fabriques considérables de chapeaux et de carabines, et qui possède un célèbre établissement d'instruction formé des colléges Franklin et Marshall réunis; — *Reading,* avec 17 000 habitants, sur le Schuylkill; — *Easton* (7 000 hab.), sur la Delaware; — *Pottsville* (10 000 hab.), remarquable par sa belle situation et son grand commerce de houille; — *Carlisle,* qui possède l'excellent collége de Dickinson; — *Érié,* le port principal de la Pennsylvanie sur le lac Érié, en face d'une langue de terre qui porte le nom français de *la Presqu'île;* — *Bethléem,* un des lieux principaux des frères moraves; — *Ephratah* ou *Tunkerstown,* qui fut fondée par une autre secte religieuse très-austère, nommée les *tunkers* ou *dunkers;* — *Mauch-Chunk,* point central du district houiller de Lehigh.

L'agriculture fleurit dans le petit État de *Delaware,* situé sur la rive droite de l'estuaire de la Delaware et sur l'océan, et qui a pour capitale *Dover* ou *Douvres,* petite et jolie ville de 4 000 habitants. Le commerce fait prospérer *Wilmington,* ville et port sur la Brandywine et la Christiana, à peu de distance de la Delaware. On y compte 15 000 âmes. Presque tout le terrain étant déjà mis en culture, le nombre des habitants de cet État ne s'accroît que lentement. Il y en a 90 000, parmi lesquels on comptait encore, en 1850, 2 290 esclaves. Les rivages de la

baie Delaware sont très-bas, et couverts de forêts, dont la continuité n'est interrompue que par des marécages funestes à la santé.

Nous quittons ici les États du Milieu, et nous entrons dans ceux dits du *Sud*, distingués des précédents parce que l'esclavage y règne dans toute sa vigueur. Le *Maryland* est le premier qui se présente.

La baie Chesapeake le partage en deux parties ; le Potomac le limite entièrement au sud-ouest, et l'Atlantique le baigne au sud-est Les monts Alleghany le couvrent à l'ouest. Cet État est riche surtout en tabac, en froment et en fer. Il compte (recensement de 1850) 583 000 habitants ; près d'un cinquième de la population se compose encore de noirs et de mulâtres esclaves. Riches par le travail de leurs esclaves, vivant dans des campagnes isolées, les Marylandais ont l'indolence et la paresse d'esprit des autres Anglo-Américains méridionaux, sans avoir leur gaieté hospitalière. Le religion catholique compte un grand nombre de fidèles, parce que des Irlandais ont contribué beaucoup à fonder les colonies de ce pays.

La petite ville d'*Annapolis*, capitale de l'État, est située sur la baie Chesapeake, à l'embouchure de la Severn. Elle compte 3 000 habitants. La ville la plus considérable est *Baltimore*, située sur la rivière de *Patapsco*, près de son embouchure dans la baie Chesapeake ; elle s'est rapidement élevée à un état très-florissant. La situation en est un peu basse, mais l'art a réussi à la rendre passablement salubre. En 1790, on évalua à 13 500 le nombre de ses habitants ; aujourd'hui il dépasse 170 000. « Quoique ses rues soient toutes larges et régulièrement tracées, dit M. A. Levasseur, elle n'a cependant pas la monotonie de Philadelphie. Le sol sur lequel elle est assise a un mouvement d'ondulation qui donne à chaque quartier un caractère varié. De plusieurs points élevés de la ville, l'œil peut embrasser non-seulement l'ensemble des constructions, mais encore une partie du port, les eaux brillantes de la Chesapeake et les sombres forêts qui s'étendent au loin. L'église unitairienne est un chef-d'œuvre d'élégance et de simplicité. Le monument élevé à la mémoire des citoyens morts en défendant Baltimore pendant la dernière guerre contre l'Angleterre est d'un style sévère et d'une belle exécution. La colonne érigée en l'honneur de Washington ressemble assez, par son élévation et sa forme, à notre colonne de la place Vendôme, à Paris. Elle est en beau marbre blanc ; sa situation, sur une petite colline, fait qu'elle peut être vue de presque tous les points de la ville, et même d'une assez grande distance de la baie. » La cathédrale catholique, dont la coupole rappelle celle du Panthéon à Rome, est un très-beau temple. On cite encore l'*Exchange*, qui comprend la douane et la bourse. Un chemin de fer traverse la ville dans toute sa longueur, de l'est à l'ouest. La plus large rue est le Broadway, qui la parcourt du nord au sud.

Une très-petite lisière du Maryland, qui s'étend dans les montagnes, est à l'abri des fièvres intermittentes et des chaleurs d'un été brûlant. Là fleurissent la jolie ville de *Frederick-City*, qui renferme 6 000 habitants, d'origine allemande, et celle de *Cumberland*, aussi avec 6 000 habitants, sur le Potomac, au centre des mines de houille de l'État.

Le petit district fédéral de *Columbia*, siége du gouvernement de toute l'Union et appartenant en commun à tous les États-Unis, se trouve entre le Maryland et la Virginie, sur le Potomac. Il forma d'abord un carré parfait de 10 milles de côté

et par conséquent de 100 milles carrés; mais, depuis la cession d'une partie de cette étendue (la partie située au sud du Potomac) à la Virginie, en 1846, il ne contient plus que 60 milles carrés (155 kilomètres carrés). Il renferme (recensement de 1850) 51 600 habitants. Là s'élève la cité fédérale, qui porte le grand nom de *Washington*. Le siége du gouvernement central y a été transféré en 1801. Cette ville, construite sur les bords du Potomac et de l'Eastern-Branch, s'étend du nord-ouest au sud-est, l'espace de 6 kilomètres et demi : c'est une des plus heureuses situations de toute l'Amérique, tant pour la salubrité de l'air et la beauté du pays, que sous le rapport de la position centrale, également éloignée de l'extrémité septentrionale et de l'extrémité méridionale des États-Unis, au milieu d'un pays abondant en objets de commerce. Les éminences graduelles y forment une foule de charmantes perspectives, et une pente suffisante pour l'écoulement des eaux pluviales. L'enceinte de la ville renferme un grand nombre de sources excellentes. L'Eastern-Branch, rivière qui se jette dans le Potomac, fournit un des havres les plus sûrs et les plus commodes de l'Amérique; les plus grands vaisseaux y trouvent assez d'eau jusqu'à 4 milles de son embouchure, et le canal, percé le long du rivage contigu à la ville, offre un havre spacieux avec les plus grandes commodités.

Le plan, tracé par un Français, le major L'Enfant, réunit à un très-haut degré la commodité, la régularité, le charme de la perspective et la libre circulation de l'air. Avant de rien commencer, on avait déterminé la position des divers édifices publics, tels qu'on les a construits depuis sur le terrain le plus avantageux; tous dominent ou des perspectives lointaines ou des vues agréables, et leur situation les rend susceptibles de tous les accessoires que pourrait exiger par la suite l'utilité ou l'embellissement. Le *Capitole*, grand et superbe édifice, surmonté de 3 dômes et renfermant 2 salles spacieuses destinées pour les séances de la chambre des représentants et du sénat, une autre pour les assemblées de la cour suprême des États-Unis, et une quatrième pour la bibliothèque nationale, s'élève sur une éminence des plus belles, d'où l'œil plane sur toutes les parties de la ville et sur la vaste étendue des campagnes circonvoisines. Sur une plate-forme encore plus élevée, se trouve l'hôtel du président, qui jouit d'une perspective d'eau charmante, et commande la vue du Capitole, ainsi que celle des parties de la ville les plus importantes. Cet *Executive Mansion* (hôtel du pouvoir exécutif) est un bel édifice. On remarque tout près de là la plupart des édifices destinés aux ministères de la république. Nommons encore l'observatoire, l'institution Smithsonienne, très-vaste et très-bel établissement fondé par un legs de John Smithson pour la diffusion des connaissances humaines; le collége national de médecine, le collége Columbia, le monument de Washington, belle colonne de 33 mètres de hauteur.

Un amiral anglais, rival d'Érostrate, a surpris et brûlé cette ville en 1814; mais les dommages ont été bientôt réparés.

La vaste enceinte de Washington est tracée pour une ville dix fois plus peuplée; le recensement de 1850 lui donnait 40 000 habitants; elle en a aujourd'hui probablement 50 000. Ses rues, tirées au cordeau et larges de 30 à 33 mètres; ses habitations, séparées dans quelques quartiers par de grands espaces vides ou par des

champs que sillonne la charrue; ses monuments somptueux qui contrastent avec le silence de ses rues, la feraient prendre plutôt pour une colonie naissante que pour la capitale d'un État populeux et florissant. Suivant l'expression d'un habitant de Washington même, il semble qu'un géant ait secoué, sur l'emplacement qu'occupe la ville, la boîte de jouets de ses enfants.

L'arsenal de la marine est un des plus beaux établissements dans son genre.

Les trois principales rues sont l'avenue Massachusetts, l'avenue Pennsylvania et l'avenue Virginia, qui parcourent toute la ville dans sa longueur, du nord-ouest au sud-est. On remarque, dans le sens du nord au sud, les avenues de New-York, de Delaware, de New-Jersey, de Vermont, etc.

Georgetown, autre ville du district de Columbia, est agréablement située sur le penchant d'une colline, sur la rive droite du Potomac et sur celle du *Rock-Creek,* qui la sépare de Washington. On y remarque les beaux bâtiments de l'ancien collége, avec une bibliothèque de 25 000 volumes; le couvent de la Visitation, la résidence de l'évêque catholique, le magnifique aqueduc qui fait franchir le Potomac au canal de Chesapeake-et-Ohio. On y compte 9 000 habitants.

Alexandria, qui se trouvait autrefois dans le district de Columbia, a été réunie à la Virginie.

Depuis la baie Chesapeake jusqu'aux bords de l'Ohio, s'étend l'État de *Virginie,* que limite régulièrement au sud le parallèle de 36° 30'. Le Potomac le borne en grande partie au nord, et le James River, le Rappahanoc, l'arrosent de l'ouest à l'est. La Grande et la Petite-Kanawha, affluents de l'Ohio, y coulent à l'ouest. Les montagnes Bleues le partagent en deux portions : celle de l'ouest, riche en magnifiques points de vue, ressemble à un vaste parc; le fameux tabac, le riz, le froment, enrichissent les cultivateurs de l'autre partie. Dans la première, on ne voit guère que des blancs; dans la seconde, les esclaves noirs sont très-nombreux. La religion presbytérienne domine dans les montagnes de l'ouest, la religion anglicane règne dans les plaines orientales. Le long des montagnes Bleues, il y a une race d'habitants très-forts et très-grands, parmi lesquels il est rare de trouver un homme qui n'ait pas 6 pieds anglais de haut. Il paraît qu'en général les individus qui habitent la partie supérieure de la Virginie jouissent d'une excellente santé. La partie maritime, au contraire, est exposée à des fièvres dangereuses. Une distinction tranchée entre les riches et les pauvres rend le gouvernement plus aristocratique que celui des autres États; mais le petit nombre d'hommes riches, éclairés et intelligents qui forment l'oligarchie virginienne ont montré, dans les premiers efforts de la confédération, l'esprit le plus opposé à la monarchie; c'est dans ce sens qu'on a désigné la Virginie comme le siége de l'esprit démocratique. Dans cette patrie de Washington et de Jefferson, on néglige les sciences et les lettres. Le bas peuple s'enivre et se bat avec toute la fureur des sauvages; dans leurs combats, un œil poussé hors de l'orbite, une oreille arrachée à coups de dents, ne comptent pour rien. Les Virginiens riches aiment les courses à cheval, ce qui les a engagés à élever des chevaux excellents. Livrés à des plaisirs champêtres, ils fuient le séjour des villes : aussi *Richmond,* la capitale, n'a-t-elle guère au delà de 27 000 habitants. Elle est, du reste, belle et agréablement placée, sur le James River, à la tête du canal de Kanawha. Richmond a son Capitole; on re-

marque, en outre, l'hôtel de ville, un pénitentiaire, une belle église épiscopalienne, le collége de Richmond, le collége catholique de Saint-Vincent, le collége de Hampden-et-Sydney, auquel est attachée une école de médecine. Le James River y forme un port assez fréquenté. — *Williamsbourg*, l'ancienne capitale, entre le James River et le York River, a le collége très-ancien et très-célèbre de Guillaume-et-Marie, et une importante maison d'aliénés; mais elle ne renferme que 1 500 habitants. — *Norfolk*, port commerçant, sur l'Elizabeth River, à 32 milles de la mer, compte jusqu'à 16 000 âmes. Le canal de Dismal-Swamp favorise beaucoup son commerce. — Vis-à-vis, sur la rive gauche de l'Elizabeth River, est le port de *Portsmouth*, avec un important dépôt naval et 9 000 habitants; — *Pétersbourg*, port de commerce voisin, sur l'Appomattox, a plus de 15 000 habitants; — *Alexandria*, s'élève sur la rive droite du Potomac, un peu au-dessous de Washington. Elle a un port commode et 9 000 habitants. — *Lynchburg*, sur le James River est renommée par son commerce de tabac, et compte 10 000 âmes. — A l'ouest des montagnes Bleues, on trouve *Winchester*, avec 5 000 habitants, et *Wheeling*, sur l'Ohio, qui en a plus de 12 000, et qui est l'endroit le plus important qu'on rencontre sur cette rivière entre Pittsbourg et Cincinnati. On y admire un magnifique pont suspendu; il y règne un grand mouvement commercial et industriel.

Charlottesville est remarquable par l'*université de Virginie*, et par la résidence de *Monticello*, où habita Jefferson; — *Lexington*, par son *collége de Washington* et son Institut militaire; — *Harpers-Ferry*, par sa manufacture d'armes et son vaste arsenal, et par le magnifique aspect qu'y offre le passage du Potomac à travers les montagnes Bleues. Ajoutons *Mount-Vernon*, charmant endroit, situé sur le Potamac, à 10 kilomètres au-dessous d'Alexandria, et fameux pour avoir été le séjour de Washington. On y voit le tombeau de ce grand homme.

Des curiosités ordinaires ne doivent pas nous arrêter dans notre course; nous ne pouvons accorder qu'une simple mention à la *grotte de Madison* et au passage du *Potomac* à travers les crevasses des montagnes; mais le *Rockbridge* (*Pont de Roche*) exige une courte description. Une petite rivière, le *Cedar-Creek*, affluent du James River, passe au fond d'une vallée qui a de 70 à 90 mètres de profondeur, 15 mètres de diamètre en bas et 30 mètres en haut. Une masse solide de roche calcaire, épaisse de 13 mètres, et recouverte de terreau et de rochers détachés, passe d'un bord de la vallée à l'autre, et forme ainsi une immense arche qui, vue d'en bas, inspire un sentiment mêlé de frayeur et d'admiration. Le phénomène, très-naturel en lui-même, ne diffère des excavations si fréquentes dans les pays calcaires, que par la grandeur des masses et par sa disposition pittoresque.

La population de la Virginie s'accroît lentement, et ne paraît doubler que dans une période de 60 à 70 ans. Sur 1 421 661 habitants donnés par le recensement de 1850, il y avait 472 528 esclaves et 54 333 personnes de couleur libres. Indépendamment de la culture, les mines enrichissent ce pays : il y a abondance de houille, d'anthracite, de fer; l'or, le plomb, le cuivre, s'y trouvent aussi, et il existe des salines importantes à l'ouest. Des sources sulfureuses et d'autres sources minérales se rencontrent dans les montagnes.

La Virginie se divise en deux parties : la *Virginie occidentale* et la *Virginie*

orientale : la première comprend 2 districts : le *Tide-Water district* (district de la Marée), partagé en 36 comtés ; et le district de *Piedmont,* partagé en 33 comtés ; — la seconde renferme le *Valley-District* (district de la Vallée) et le district *Trans-Alleghany,* contenant, l'un, 19 comtés, l'autre, 49.

La *Caroline du nord* est bordée, dans sa partie maritime, de bancs de sable et de marais, et presque entièrement couverte à l'occident par les ramifications des monts Alleghany. Les caps Hatteras, Lookout et Fear s'y avancent aux extrémités des langues de terre sablonneuses qui séparent de l'océan des bras de mer ou lagunes considérables, comme l'Albemarle-Sound, le Pamlico-Sound. La Roanoke et la rivière du Cap-Fear en sont les principaux cours d'eau. La douceur de la température, la couleur de la population, le nombre des nègres employés aux travaux pénibles, la culture du riz, du tabac et du coton, y annoncent partout l'approche des régions tropicales. Cet État a pour ports de commerce *Newbern,* jolie ville de 5 000 habitants, au confluent du Trent et de la Neuse ; — *Beaufort,* à l'embouchure de la rivière Newport, avec 2 000 habitants ; — et *Wilmington,* la ville la plus considérable du pays, quoiqu'elle n'ait que 7 à 8 000 âmes ; elle se trouve sur la rivière du Cap-Fear. — *Fayetteville,* sur la même rivière, est la plus jolie ville ; elle a 5 000 habitants ; — *Raleigh,* la capitale, n'en a que 4 500, mais elle possède un fort beau palais de l'État.

Près de la petite ville de *Charlotte,* dans la partie méridionale, on exploite des mines d'or importantes et des dépôts d'alluvions aurifères très-riches.

La plus grande partie du pays est une forêt de pins à goudron : c'est la principale branche d'exploitation ; on élève aussi des bêtes à cornes et des porcs dont on exporte la viande aux Antilles. Indolents au sein d'une contrée fertile ; pleins de talents naturels, mais dépourvus d'instruction ; hospitaliers, mais trop adonnés à tous les plaisirs sensuels, les Caroliniens du nord n'ont pas des sentiments religieux aussi marqués que ceux de la plupart des autres États. Cependant, dans les montagnes, les nouveaux colons, généralement Écossais d'origine, conservent au contraire leur rigide presbytérianisme, leur amour pour le travail et leurs mœurs sévères.

La Caroline du nord a 869 000 habitants (recensement de 1850), dont 288 500 esclaves. Elle est divisée en 79 comtés.

La *Caroline du sud* s'étend du Blue-Ridge à l'Atlantique, et a pour limites méridionales et sud-ouest la Savannah. Des marais occupent une grande partie du voisinage de la mer. La Santee et la Grande-Pedee, qui reçoit la Petite-Pedee, traversent l'État. Le haut pays jouit d'un climat tempéré ; les côtes éprouvent de très-grandes chaleurs. La végétation commence en février ; c'est alors que l'érable à fleurs rouges fleurit ; il est bientôt suivi par le modeste saule et l'humble sureau ; le prunier et le pêcher étalent ensuite leur parure brillante. Les planteurs sont en activité dans les mois de mars et d'avril ; la saison de semer continue jusqu'en juin. Dès lors les chaleurs augmentent ; dans les mois de juillet et d'août, il tombe de fortes pluies, accompagnées d'orages. En septembre, les matinées et les soirées sont froides ; mais le soleil est encore ardent au milieu du jour. Le temps est orageux vers l'équinoxe ; l'air est d'ordinaire doux et serein en octobre. Vers la fin de ce mois, les gelées blanches se montrent, et les fièvres disparaissent avec les chaleurs Le froid arrive en décembre ; la végétation s'arrête ; les montagnes se

couvrent de neige, mais dans les plaines elle ne prend pas consistance ; un rayon de soleil la fait disparaître. L'hiver y est la saison la plus agréable. La plus forte gelée qu'il y ait ne pénètre pas la terre à 6 centimètres, et le froid n'y dure pas 3 jours de suite. Des plantes qui ne peuvent supporter l'hiver de la Virginie prospèrent dans la Caroline du sud. Aux environs de Charleston et sur les îles qui bordent la côte, les orangers passent l'hiver en pleine terre, et sont rarement endommagés par les froids ; mais à 10 milles de distance dans l'intérieur, ils gèleraient tous les ans jusqu'à rase terre, quoique la latitude soit plus méridionale que celle de Malte et de Tunis. Ce pays connaît quelques fléaux. Souvent à trois mois de sécheresse destructive succèdent trois semaines ou un mois de pluie. Les ouragans y sont aussi très-redoutables

Dans les parties élevées, on récolte le froment, le tabac et le chanvre ; dans l'intérieur, le maïs et le blé ; dans la partie méridionale, le coton et le riz.

Les principaux articles d'exportation sont du riz, de l'indigo, du tabac, des peaux, du coton, du bœuf, du porc, de la poix, du goudron, de la térébenthine, de la cire végétale, des bois de construction, du liége, des cuirs et des plantes médicinales. On ne tire presque pas parti des richesses minérales du pays. On a recueilli cependant une assez grande quantité d'or.

Columbia est la capitale de cet État, au centre duquel elle se trouve, dans une plaine élevée, au confluent du Broad et de la Saluda, qui forment la Congaree. C'est une petite ville de 6 000 habitants, centre de trois chemins de fer. — *Charleston*, la plus grande ville du pays, est située à la jonction de l'Ashley et du Cooper, qui s'y jettent dans le Charleston-Harbour. Elle possède un port et se place parmi les principales cités des États méridionaux. Elle est bien bâtie, et les rues principales sont ornées de beaux arbres. Parmi ses établissements les plus importants, on peut citer le collége médical de l'État de la Caroline du sud, le collége de Charleston, la Société littéraire et philosophique, la bibliothèque de la ville (20 000 volumes). La fièvre jaune y a souvent exercé ses ravages ; cependant on la regarde comme une des villes les plus saines des côtes du sud ; aussi est-elle pendant la mauvaise saison le rendez-vous des riches planteurs du pays et des Antilles. La politesse et l'urbanité distinguent d'ailleurs les habitants de Charleston. La population est de 45 000 âmes. Les principales exportations de ce célèbre port sont le coton et le riz, ensuite le tabac. Il en part deux chemins de fer, l'un surnommé de la Caroline du nord, l'autre de la Caroline du sud.

Beaufort (qu'il ne faut pas confondre avec la ville du même nom, dans la Caroline du nord), au sud-ouest de Charleston, possède un port spacieux et profond. *Georgetown*, autre port, et *Camden*, dans l'intérieur, sont des villes commerçantes du même État.

La Caroline du sud est divisée en 29 districts. La population (recensement de 1850) y est de 668 000 habitants, dont 385 000 esclaves et 9 000 personnes de couleur libres. C'est le seul État où le nombre des esclaves surpasse celui des blancs.

La *Georgie* (1) s'étend au sud-ouest de la Caroline du sud, dont la Savannah

(1) Elle doit son nom au roi George II : voilà pourquoi nous ne mettons pas d'accent sur l'*e* de Georgie.

la sépare, au sud de la Caroline du nord, avec laquelle le 35e parallèle lui sert de limite, et à l'est de l'Alabama, vers lequel la Chattahoochee marque en partie sa frontière. Elle est couverte au nord-ouest par les monts Alleghany, où s'élèvent de vastes forêts qui fournissent une grande quantité de bois de charpente; les bords des rivières sont revêtus de champs de riz; le blé et l'indigo sont cultivés sur les terres élevées. Le coton, renommé pour sa qualité, et surnommé longue soie, est une des plus importantes productions du pays. Il y a des mines d'or et des carrières de marbre statuaire. L'Ogeechee et l'Altamaha parcourent cette contrée, pour se jeter dans l'Atlantique.

Milledgeville, la capitale, vers le centre de l'État, sur la rive droite de l'*Oconee,* sous un climat malsain, n'a que 2 500 habitants. La plus grande ville est *Savannah,* à l'embouchure du fleuve du même nom, avec 25 000 habitants. Elle est remarquable par la beauté et la situation avantageuse de son port, et l'activité de son commerce, dont le coton, le riz et les bois de construction sont les principaux objets. On remarque, parmi ses plus beaux monuments, la bourse et la douane. Le chemin de fer dit Central en part. — *Augusta,* sur la Savannah, est une ville de 12 000 âmes, au point de jonction de quatre chemins de fer. C'est l'entrepôt de l'immense quantité de coton que l'on recueille dans la Georgie. — *Macon* est une jolie ville de 7 000 habitants, sur l'Ocmulgee. — *Columbus,* sur la Chattahoochee, est une ville de 6 000 habitants, centre d'un grand commerce de coton. — A *Nacoochee-Valley,* on a découvert récemment, en creusant un canal pour le lavage de l'or, un village indien, dont les constructions, les meubles, les ustensiles, parfaitement conservés, attestent un peuple plus civilisé que ne le sont les Indiens d'aujourd'hui.

La Georgie est divisée en 112 comtés, et renferme (recensement de 1850) 906 000 habitants, dont 381 700 esclaves : il y avait, en 1800, 100 000 habitants, avec 59 000 esclaves.

La *Floride* (1), qui n'est un État que depuis 1845, forme l'extrémité sud-est des États-Unis, et se compose, en grande partie, d'une presqu'île qui s'avance du nord au sud, entre l'Atlantique et le golfe du Mexique, vis-à-vis des Antilles, dont elle est séparée par le détroit de Floride ou le Nouveau canal de Bahama. Une longue chaîne d'îlots et d'écueils, qu'on appelle les îlots de Floride (en anglais *Florida Keys*), en fait comme le prolongement méridional; on y voit le Cayo-Largo, les Pine-Islands, le Key-West, les Marquesas, les Tortugas, etc.

La Floride offre une grande quantité de lacs, de marais, de plaines sablonneuses et de savanes dépourvues d'arbres. Ce n'est qu'une continuation du pays

(1) Les premiers navigateurs étendirent à toute la contrée au midi des monts Alleghany le nom de *Floridas* ou *Pâques-Fleuries,* donné d'abord au cap sud-est et à la péninsule, que les indigènes appelaient *Tegesta.* Ce promontoire fut découvert en 1512, par Ponce de Léon, navigateur espagnol, allant à la recherche d'une miraculeuse fontaine de Jouvence dont l'existence se fondait sur une tradition conservée parmi les Caraïbes des Antilles. Quelques Français s'étant fixés dans ce pays négligé par les autres puissances, qui alors ne cherchaient que des mines d'or, Philippe II, roi d'Espagne, jaloux de la possession de toute l'Amérique, y envoya une flotte chargée de détruire ce nouvel établissement. Par une barbarie digne de ce temps, les colons qui avaient échappé au massacre furent pendus à des arbres portant l'écriteau : *Non pas comme Français, mais comme hérétiques.* Dominique de Gourgues, marin

plat de la Georgie et de la Caroline du sud. Au lieu d'une chaîne de montagnes, autrefois faussement indiquée dans les cartes, on ne trouve au partage des eaux que des collines, des rochers isolés et de vastes marais. Le climat passe pour humide et malsain, du moins à la côte, quoique l'air y doive être habituellement agité et renouvelé par le contre-coup des vents alizés joint au mouvement que le courant du golfe y communique.

L'hiver est si doux, que les végétaux les plus délicats des Antilles, les orangers, les bananiers, les goyaviers, y éprouvent rarement la moindre atteinte de la saison. Les brouillards y sont inconnus. Aux équinoxes, et surtout en automne, les pluies tombent abondamment chaque jour depuis 11 heures du matin jusqu'à 4 après midi, pendant quelques semaines de suite. Il doit y avoir des endroits bien salubres, s'il est vrai que beaucoup d'Espagnols s'y rendaient tous les ans de La Havane pour raison de santé.

Les productions des latitudes septentrionales et méridionales y fleurissent les unes à côté des autres, et l'on verra rarement ailleurs un mélange plus agréable d'arbres, de plantes et d'arbustes. Les pins rouges et blancs, les sapins, les chênes toujours verts, le châtaignier, l'acajou, le noyer, le cerisier, l'érable, le bois de Campêche, le bois de *braziletto*, le magnolia, le palmier-sabel, le palmier-chamœrops, le sassafras, couvrent ici un sol très-varié, tantôt riche en terreau, tantôt composé de sable et de gravier, le plus souvent marécageux. On voit des forêts entières de mûriers blancs et rouges, plus beaux que dans aucune autre partie de l'Amérique. Tous les arbres fruitiers de l'Europe y ont été naturalisés. L'orange y est plus grande, plus aromatique et plus succulente qu'en Portugal. Le coton, la canne à sucre, le maïs, le tabac, l'indigo, la patate, la calebasse, le cocotier, croissent abondamment dans ce pays privilégié. Les prunes y viennent naturellement, et d'une qualité supérieure à celles qu'on recueille dans les vergers de l'Espagne. La vigne sauvage serpente à terre ou grimpe au haut des arbres. Le *myrica cerifera* vient dans tous les terrains, et en si grande quantité, que toute l'Angleterre, dit M. Stork, en pourrait être fournie de cire, s'il y avait assez de mains pour cueillir les baies.

Les collines de la Floride ont présenté des indices de fer, de cuivre, de plomb et de mercure. Les animaux domestiques de l'Europe ne trouvent pas ici les pâturages convenables. L'ours descendu des monts Alleghany supporte très-bien les chaleurs du climat, et y devient même très-gras. De nombreux essaims d'oiseaux des contrées septentrionales viennent y passer l'hiver. Dans les forêts de la

gascon, indigné du meurtre de ses compatriotes, vendit ses terres, construisit quelques vaisseaux, s'associa une élite d'aventuriers chevaleresques, cingla vers la Floride, surprit, battit, écrasa les coupables, fit sauter leur fort, et pendit à son tour les prisonniers, avec l'écriteau : *Non pas comme Espagnols, mais comme assassins.* Après avoir ainsi vengé l'affront national, il s'en retourna en Europe, et, réclamé par l'Espagne, il fut heureux d'être oublié.

Sous le gouvernement espagnol, les Florides étaient divisées en orientale et occidentale. La première comprenait cette longue péninsule qui forme l'extrémité sud-est du continent de l'Amérique septentrionale. La Floride occidentale s'étendait depuis la rivière Apalachicola, à l'est, jusqu'à la rivière Iberville ou à la branche orientale du Mississipi, selon les Espagnols; mais les Anglo-Américains ont soutenu que la Louisiane (qu'ils avaient acquise des Français) s'étendait jusqu'au *Rio-Perdido*, petite rivière à l'est de Pensacola.

Floride, une grande araignée jaune, dont le ventre est plus gros qu'un œuf de pigeon, suspend ses toiles, semblables à de la soie jaune, et assez fortes pour arrêter de petits oiseaux dont cet animal se nourrit. Il y a aussi une grande variété d'innocents lézards, en partie très-beaux, et dont quelques-uns changent de couleur comme les caméléons. La faune curieuse de ce pays nous offre encore des aigles, des vautours, des dindes sauvages, des perruches, des troupiales, des cardinaux, des flammants, des pélicans, des cormorans, des moqueurs, des canards innombrables, des oiseaux mouches, des écureuils (entre autres des polatouches), des couguars, des daims, des chats sauvages, des didelphes, des ratons, des lamantins, la tortue molle, les caïmans, les crotales. On y a trouvé des mammouths.

La péninsule, ou la Floride *orientale,* renferme plusieurs lacs, parmi lesquels on distingue celui d'*Okee-cho-bee;* le fleuve *Saint-John* ou *Saint-Jean,* qui coule du sud au nord parallèlement à la côte orientale, sort d'un vaste marais. Beaucoup de petits entonnoirs ou enfoncements coniques contiennent de l'eau douce.

Depuis 1821, que la Floride fait partie des États de l'Union, sa population a singulièrement augmenté : elle n'était alors que d'environ 10 000 âmes; en 1830, elle s'élevait à plus de 35 000; en 1840, à 55 000; en 1850, à 87 445, dont 39 310 esclaves. Dans la partie occidentale, située hors de la presqu'île et que les Espagnols nommaient Feliciana, *Pensacola,* au fond d'une baie du golfe du Mexique, est une petite ville fortifiée, qui possède un port spacieux, bien abrité contre tous les vents. C'est le meilleur port du golfe et l'un des points militaires les plus importants pour les États-Unis. Le gouvernement y a fait établir un arsenal pour la marine. Un beau phare indique l'entrée du port. Le sol, aride et sablonneux dans cette partie du pays, produit beaucoup de pins propres à la mâture.

Dans une région plus riante et plus fertile, se présente *Apalachicola* ou *Appalachicola,* petit port sur la baie de ce nom, à l'ouest de la baie Apalachee, à l'embouchure de la rivière appelée aussi Apalachicola. Sur la côte occidentale de la péninsule, on rencontre la baie du *Saint-Esprit,* le havre *Charlotte,* la baie de *Ponce de Léon;* le promontoire méridional nommé *cap Agi, Tancha* ou *Sable* est en face de la chaîne d'îlots couverts de hauts palmiers, de récifs de corail et de bancs de sable, dont nous avons parlé. Les récifs continuent à border la côte orientale, où le *cap Floride* marque la première découverte du pays. Plus au nord, la *Nouvelle-Smyrne* ne conserve que son nom pour attester le séjour momentané des Grecs venus de l'île Minorque pour cultiver ici la vigne. Quelques restes de cette colonie vivent parmi les 2000 habitants de la petite ville fortifiée de *Saint-Augustin* (*Saint-Augustine*), ancienne capitale de toute la Floride, munie d'un port d'un accès difficile. Les environs de cette ville contiennent quelques plantations. De larges bancs d'huîtres, ou plutôt d'*avicules,* qui souvent renferment des perles, s'étendent le long de la côte. On y trouve aussi de l'ambre gris, et, surtout après les vents de mer, une sorte de bitume qu'on peut employer au carénage des vaisseaux, en le mêlant avec du saindoux. Sa grande consistance, qui l'empêche de fondre constamment au soleil, le rend même préférable au goudron dans les climats chauds.

La Floride a pour chef-lieu *Tallahassee,* petite ville de 1500 habitants,

dans le nord du pays. *Saint-Marck*, sert en quelque sorte de port à Tallahassee, à laquelle l'unit un chemin de fer. Un autre chemin de fer, dans le nord-est de l'État, joint *Alligator* à *Jacksonville*, sur le Saint-Jean. — *Key-West*, la ville la plus méridionale des États-Unis, sur l'îlot du même nom, a des salines importantes, mais est remarquable surtout par sa position militaire, qui en fait la clef des États-Unis sur le détroit de Floride; elle a un port vaste et sûr. — *La Fayette*, près et au sud-est de Tallahassee, est un lieu fertile, qui fut accordé en propriété au général La Fayette.

Telle est la Floride, qui, longtemps possédée par l'Espagne, fut une faible digue opposée au courant rapide et continuel des émigrations américaines. Elle n'a pu y résister à son tour; elle s'est vue inondée par ces infatigables *défricheurs* que les Anglo-Américains appellent les *First-Settlers* (1).

Dans la Floride et la Georgie, habitent quelques restes de la nation des *Creeks* ou *Crihs*, divisés en *Creeks Supérieurs* et *Creeks Inférieurs*. Beaucoup ont été forcés par les traités de se retirer à l'ouest du Mississipi, comme d'autres tribus dont nous parlerons plus tard. Plusieurs cependant n'ont pu se décider à s'expatrier. Les Creeks Supérieurs, nommés proprement *Muskoghis*, d'où les Français ont fait *Muscogulgues* ou *Machecouqués*, avaient subjugué un grand nombre de tribus, telles que les *Apalaches*, les *Alabamas*, les *Cousas*, les *Chacsihoumas*, les *Oconis*, les *Ocmulgis*, les *Pacanas*, les *Talepousas* et autres. Ces tribus, désignées dans les anciennes relations sous le nom collectif de *Floridiens*, n'étaient pas très-nombreuses dans leur liberté primitive; car, selon Nuñez de Vaca, le village d'*Apalache* ne renfermait, en l'an 1520, que 40 cabanes : on ne connaissait aucune espèce de gouvernement; chaque famille vivait sous les lois de la simple nature. On a depuis attribué aux Apalaches des idées assez élevées sur la Divinité et sur une vie future. Ils plaçaient l'enfer dans le nord, parmi des montagnes âpres et glacées. Quelques tribus floridiennes avaient des chefs despotiques,

(1) Cette espèce d'hommes ne saurait se fixer sur le sol qu'elle a défriché : l'amour, l'amitié, les affections sociales, les paisibles jouissances, tout cède chez eux à une passion ardente pour un mieux imaginaire qui constamment se présente à leurs yeux. Le désert les attire comme avec une force magique. Sous le prétexte de trouver des terres meilleures, un climat plus sain, une chasse plus abondante, cette race pousse toujours en avant, se porte constamment vers les points les plus éloignés de toute population américaine, et s'établit jusqu'au milieu des peuplades sauvages, qu'elle brave, persécute, opprime et extermine ou chasse devant elle. Souvent ces hommes entreprennent des voyages de plus de 4 ou 5 000 kilomètres pour découvrir quelque terrain fertile; seuls, dans un canot, ils descendent d'immenses rivières; ils ne portent pour tout bagage qu'une couverture, et pour toutes armes qu'une carabine, un *tomahawk* ou petite hache d'Indien, deux piéges à castor et un large couteau. Ils vivent pendant ces longues courses du produit de leur chasse. Tels étaient les premiers colons qui défrichèrent le Kentucky et le Tennessee; l'habitude d'une vie errante ne leur a pas permis d'y rester, ni de jouir des fruits de leurs travaux; ils ont émigré dans des contrées plus éloignées, même au delà du Mississipi. Il en sera de même de ceux qui habitent aujourd'hui les bords de l'Ohio. Le même penchant qui les y amena les en éloignera. D'autres colons, plus portés pour une vie sédentaire, viendront des États atlantiques; ils profiteront des premiers défrichements; ils ajouteront à la culture du maïs celle du blé, du tabac et du chanvre; ils remplaceront les *loghouses* par des maisons en planches. C'est en suivant cette marche que la civilisation et la culture ont pénétré au delà du Mississipi, et déjà elles se préparent à remonter jusqu'aux sources du Missouri.

nommés *paca-oustis*. Ils embaumaient leurs morts au moyen de gommes et de résines odoriférantes; les corps étaient gardés longtemps en plein air avant d'être confiés à la terre. Les Muscogulgues, ayant incorporé toutes ces nations dans leur confédération, ont formé une nation de 17 à 18 000 individus, ayant 5 000 combattants. Généreux, braves et hospitaliers, ces peuples ont longtemps eu la sagesse de défendre l'introduction des liqueurs spiritueuses : ils n'ont cédé leurs terres qu'avec une extrême répugnance, et ont opposé encore aux envahissements des Anglo-Américains une résistance opiniâtre. Ils adorent le Grand-Esprit, et ensevelissent leurs morts avec des armes et des ustensiles, à la manière des tribus septentrionales. Leur gouvernement est une monarchie élective, limitée par l'autorité des chefs inférieurs formant la grande assemblée, dans laquelle les sorciers ou prêtres exercent aussi une influence fondée sur des terreurs superstitieuses. Ils cultivent le maïs, le riz, le tabac, divers légumes et arbres fruitiers. Les *Séminoles* (nom qui signifie réfugiés), ou Creeks Inférieurs, vivaient dans un état bien plus sauvage. Ils ont soutenu il y a quelques années, sur leurs terres de Floride, une guerre acharnée contre les Anglo-Américains.

Vers les frontières de la Georgie et de l'État de Mississipi, demeure une partie de la nation indienne des *Chérokis*, jadis fameuse dans la guerre, mais que l'on a réussi à civiliser. Ils ont appris l'usage des moulins à blé, à scie et à poudre; la fabrication du salpêtre. Un Chéroki et un Creek ont inventé, chacun pour leur langue, un système d'écriture : l'alphabet des Chérokis a 90 lettres. Ils ont des écoles, des imprimeries, des journaux, mais, malheureusement aussi, des esclaves noirs. Les femmes ont toutes des métiers à filer et à tisser. La tribu comptait, en 1810, 12 395 Indiens; elle est aujourd'hui de 17 à 20 000. Les *Chickasas*, qui demeurent plus à l'ouest, ont fait preuve de progrès dans la civilisation. Beaucoup des membres de ces nations ont été transportés à l'ouest du Mississipi.

L'État d'*Alabama*, à l'ouest de la Floride et de la Georgie, s'allonge du nord au sud, depuis le 35e parallèle jusqu'au golfe du Mexique. Il tire son nom d'une des principales rivières qui l'arrosent, rivière qui se réunit à la Tombigby pour former le fleuve *Mobile*; ce dernier se jette dans la baie appelée de même Mobile et la plus considérable de la côte de l'État. La *Chattahachee* borne en partie l'Alabama à l'est; la *Choctawhatchee* coule plus à l'ouest, et va se jeter dans une baie du même nom, en Floride. Dans la partie méridionale, le terrain est bas et marécageux; au nord, il est montueux, et les rameaux des monts Alleghany s'y montrent de toutes parts. Ce pays est extrêmement riche en coton.

Montgomery, la capitale, sur l'Alabama, a 9 000 habitants. La petite ville de *Cahawba* et celle de *Tuscaloosa*, où se trouve l'université d'Alabama, ont été capitales à leur tour. La ville la plus importante est *Mobile*, qui s'élève à l'embouchure de la rivière de ce nom, au fond de la baie dont nous avons parlé. On y compte plus de 20 000 habitants. Son port ne peut recevoir que des navires qui ne tirent pas plus de 3 mètres d'eau. L'entrée de la baie est défendue par le fort Morgan. Le commerce de Mobile est surtout important en coton et en bois de construction. Elle possède l'important collége catholique de Spring-Hill.

L'Alabama est divisé en 2 districts : l'*Alabama septentrional*, qui contient 18 comtés, et l'*Alabama méridional*, qui en contient 34. La population, qui,

en 1820, n'était que de 127 900 habitants, s'élevait, en 1850, à 771 600, dont 342 800 esclaves.

Nous entrons dans l'État de *Mississipi*, érigé en 1817. Il s'étend sur la rive gauche du Mississipi, et le Tennessee marque son extrémité nord-est. Le 35e parallèle le limite au nord. Borné sur une faible étendue par le golfe du Mexique, depuis l'embouchure du Pearl-River jusqu'à la baie Grande, il a des côtes sablonneuses et marécageuses; son intérieur, couvert de forêts et de pâturages, nourrit un grand nombre de bêtes à cornes. La petite ville de *Jackson*, sur le Pearl-River, en est la capitale, quoiqu'elle n'ait que 3 500 habitants.

Natchez, qui du haut de ses rivages salubres domine le vaste cours du Mississipi, sans être jamais atteinte de ses eaux, en est la ville principale. Elle tire son nom d'une peuplade que les Français furent forcés de détruire vers l'année 1730. Elle s'est relevée, plus brillante que jamais, de sa destruction presque complète par un tourbillon en 1840. Elle a 6 000 habitants, et une école très-florissante. — *Vicksburg* (4 000 hab.), aussi sur le Mississipi, vers le confluent du Yazoo, est une ville commerçante, animée par la navigation du fleuve et centre d'une grande exportation de coton. — *Aberdeen*, sur la Tombigby, est encore une des villes principales de l'État.

L'État de Mississipi se divise en 2 districts : le *Mississipi septentrional*, comprenant 23 comtés, et le *Mississipi méridional*, qui en a 36. La population (recensement de 1850) est de 606 500 habitants, dont 309 900 esclaves.

C'est sur la rivière *Tombigby* que demeure la tribu des *Chactas* ou *Têtes-Plates*, devenue si célèbre par la touchante fiction d'Atala et les peintures brillantes de Chateaubriand. On a obligé un grand nombre d'entre eux de se fixer bien loin à l'ouest, dans le territoire Indien. De tous les indigènes, ce sont les plus rapprochés des Européens par leurs idées morales : placés dans un canton fertile, au sein de forêts majestueuses, de buissons odorants et de savanes abondantes en gibier et en pâturages, ils menaient une vie douce et tranquille dans leurs maisons commodes, bâties à l'ombre d'orangers, de cerisiers et de pruniers. Quelques-unes de leurs femmes paraîtraient belles et piquantes, même en Europe, où l'on admirerait la vivacité de leurs yeux. Les Chactas ont des poëtes qui, tous les ans, produisent des chansons pour la grande fête du feu nouveau. Leur culte paraît tenir du culte du Soleil, établi chez les Natchez. Le génie des fleuves, le bienfaisant *Michabon*, est invoqué par leurs sorciers contre le dieu du mal, *Kichi-Manitou*. Le nombre de ces Indiens s'élevait, en 1816, à 25 000 individus, dont 6 à 7 000 combattants. Aujourd'hui il ne doit pas être plus considérable.

L'État de *Louisiane* comprend : 1° le delta du Mississipi; 2° les parties de la terre ferme situées entre la rivière *Sabine* ou *Mexicana*, à l'ouest, le golfe du Mexique, au sud, le Mississipi, à l'est, et le 33e degré de latitude, au nord; 3° une partie de la Floride occidentale, appelée *Feliciana*.

D'innombrables rivières l'arrosent; et la plupart sont tributaires du grand fleuve qui le borde dans la plus grande partie de son étendue ; au sud, la contrée est basse et souvent inondée ; près du Mississipi, s'étendent d'immenses savanes peuplées de bisons et parcourues par des peuplades sauvages ; à l'ouest, des cimes hérissées de rochers dominent de vastes forêts de pins et de sapins qui élèvent

leurs énormes troncs élancés sur le flanc des montagnes. Tel est l'aspect général de cette contrée, qui fut découverte et signalée en 1541 par Ferdinand de Soto, et où des Français partis du Canada s'établirent les premiers en 1682, en donnant au pays le nom de Louisiane, en l'honneur de Louis XIV. Après avoir été mal administrée, la colonie française qui avait fondé la Nouvelle-Orléans fut cédée à l'Espagne en 1764; en 1801, elle fut rétrocédée à la France, qui, en 1803, la céda aux États-Unis moyennant une somme de 80 000 000 de francs, sur lesquels 20 000 000 furent restitués à l'Union à titre d'indemnité de captures indûment faites. Les États-Unis n'ont conservé le nom de Louisiane qu'à une partie peu étendue et la plus méridionale de l'ancienne Louisiane française. En 1804, le congrès fit de cette partie 2 territoires, dont celui du sud reçut le nom d'Orléans, et celui du nord conserva celui de Louisiane. Enfin, en 1812, le premier de ces deux territoires fut admis au rang d'État sous le nom de Louisiane.

Le Mississipi y est large, profond et rapide; sa largeur est, à la Nouvelle-Orléans, à l'époque des basses eaux, de 682 mètres, et, pendant les grosses eaux, de 779 mètres; sa profondeur y est de 55 mètres; ailleurs elle varie entre 15 et 25. Le fleuve commence à croître dans le mois de janvier, et continue à grossir jusqu'au mois de mai; il reste dans cet état pendant tout juin et une grande partie de juillet, puis il commence à diminuer jusqu'en septembre et octobre, époque où il est au niveau le plus bas.

Le delta du Mississipi, composé d'un terreau léger, limoneux ou sablonneux, sans pierres ni roches quelconques, est, en beaucoup d'endroits, d'un niveau inférieur à celui du fleuve, dont une faible digue le sépare : circonstance qui semblerait le menacer, à chaque crue des eaux, d'une destruction inévitable; mais, ayant en même temps une pente continuelle, quoique insensible, vers la mer, les eaux du fleuve, après avoir franchi leurs barrières, trouvent de toutes parts un écoulement facile. Les nombreux canaux que le fleuve se creuse à travers un terrain couvert de mille arbustes, varient d'année en année, et forment un labyrinthe d'eau et de bosquets qu'aucune carte ne saurait retracer. Mais au milieu de ces *bayous* (1), le bras d'Iberville, à l'est, tributaire du lac Maurepas et, par suite, du lac Pontchartrain, le grand bras de la Nouvelle-Orléans, au milieu, avec l'embranchement de Barataria, au sud, enfin les bras réunis d'Atchafalaya et de Plaquemine et celui de la Fourche, à l'ouest, paraissent aujourd'hui avoir acquis une existence invariable. Dans toutes les embouchures, le fleuve a beaucoup moins de profondeur que dans la partie supérieure de son cours. On croit que le Mississipi doit à cette circonstance d'être exempt de toute influence des marées. Les lacs *Pontchartrain, Borgne, Barataria* et beaucoup d'autres, dont l'eau est à moitié douce et à moitié salée, sont renfermés dans ce delta. Dans les parties où les différentes passes du fleuve touchent à la mer, on remarque une espèce de barre sujette à de constantes fluctuations qui font le désespoir des pilotes.

La rivière Rouge (Red-River) est l'affluent principal du Mississipi dans la Louisiane.

Ce delta du Mississipi, destiné par la nature à être une immense région, a reçu

(1) Ce mot, du dialecte colonial, vient sans doute de *boyau*, chemin étroit.

la culture du sucre, à laquelle le climat inconstant et le froid des hivers, souvent assez sensible, paraissaient s'opposer. La canne à sucre brave ici, comme dans le Mazendéran, en Perse, les intempéries et les frimas; mais ici, comme sur les bords de la mer Caspienne, le suc de la canne, moins élaboré que sous le ciel des Antilles, contient moins de parties cristallines. Le coton, l'indigo, la vigne, le chanvre et le lin réussissent sur les terres plus élevées et moins humides des districts d'*Atacapas* et d'*Opelousas*. Les environs de *Natchitoches* produisent d'excellent tabac. Les forêts se composent des mêmes arbres que dans la Floride et le Kentucky. Les pépinières s'étendent depuis la mer jusqu'au delà de la rivière *Washita*, dans le nord de l'État. L'ours, le jaguar, le chat-tigre se font moins redouter que les serpents, les moustiques et les insectes venimeux ou incommodes de toute espèce. La race commune des chevaux n'est pas belle. D'immenses troupeaux de bœufs errent, en partie sans maîtres, dans les prairies d'Atacapas et d'Opelousas. Beaucoup d'habitants ne doivent leur aisance qu'à ce genre de propriété, qui paraît d'un revenu plus sûr qu'aucun autre.

La Nouvelle-Orléans (*New-Orleans*), l'Alexandrie de cette autre Égypte, le Canopus de cet autre Nil, fondée par les Français en 1717, et qui se composait en 1723 de 100 cabanes, peuplées de 200 âmes, voit s'accroître rapidement le nombre de ses habitants, l'étendue de son commerce, la splendeur et l'élégance de ses nouvelles habitations. C'est aujourd'hui une ville de 175 000 habitants. Elle en avait 126 000 en 1850, 145 000 en 1853. Elle s'étend en forme de croissant, sur la rive gauche du Mississipi, à 100 milles de l'embouchure de ce fleuve; quelques rues étroites et quelques vieilles maisons ornées de corniches et de balcons indiquent leur origine française et espagnole; mais, en général, la ville est régulièrement et magnifiquement construite. La rue du Canal, qui parcourt la Nouvelle-Orléans du nord au sud, est la plus large : elle a 33 mètres de largeur; une pelouse de 8 mètres en occupe le milieu. La plupart des maisons sont bâties en briques, et fort basses, excepté dans le quartier des affaires, où elles ont jusqu'à 5 et 6 étages. Les habitations des faubourgs, particulièrement dans celui de *La Fayette*, situé au-dessus de la ville, sont délicieusement entourées de plantations d'orangers, de limoniers, de magnolias et d'autres beaux arbres. Les plus belles places publiques sont la place Jackson (autrefois la place d'Armes) et la place La Fayette. Le sol de cette ville est au-dessous du niveau du Mississipi, et les ruisseaux qui la parcourent sont dérivés du fleuve. Depuis qu'on s'est occupé de dessécher les marais qui l'environnent, la fièvre jaune n'y fait plus autant de ravages qu'autrefois.

Les édifices publics sont beaux et nombreux; on distingue particulièrement la douane, l'hôtel de la monnaie, le palais municipal, l'église de Saint-Louis, la synagogue juive, l'église presbytérienne. Il y a en tout 38 églises, dont 12 catholiques, 7 épiscopaliennes, etc. Les institutions de secours public sont parfaitement organisées : on peut signaler l'hôpital de la charité, l'hôpital de la marine des États-Unis. A la tête des établissements d'instruction, est l'université de la Louisiane, dont fait partie un important collége de médecine, avec un muséum d'anatomie. Les écoles primaires sont au nombre de 40; il y a 5 théâtres, dont les principaux sont le théâtre Saint-Charles et celui d'Orléans ou le théâtre Français;

20 journaux, les uns en français, les autres en anglais, sortent des presses de cette ville; 9 banques y répondent aux besoins du commerce.

Le commerce de la Nouvelle-Orléans est immense; son port offre un mouvement, une activité inexprimables. C'est particulièrement le plus grand marché de coton qu'il y ait sur le globe : on en exporte annuellement environ 1 500 000 balles, dont 800 000 pour la Grande-Bretagne, 200 000 pour la France, etc. (1).

En face de la Nouvelle-Orléans, sur la rive droite du fleuve, est le florissant village d'*Alger* (*Algiers*), qui a des chantiers de construction. A côté, sont les villages de *Mac-Donough* et de *Belleville*, autres faubourgs de la grande ville que nous venons de décrire. Nous avons déjà nommé *La Fayette*, gros endroit de 15 000 habitants, sur la rive droite.

Le canal Carondelet unit la ville au lac Pontchartain, situé à peu de distance au nord, et où Lakeport sert de port à la Nouvelle-Orléans. Quatre chemins de fer partent de cette importante cité.

Bâton-Rouge, ville de 4 000 habitants, importante par son arsenal et par sa position au-dessus du delta du Mississipi, est aujourd'hui le chef-lieu de l'État.

Les autres villes de la Louisiane, en général peu importantes, sont : *Donaldsonville*, qui a été un instant chef-lieu de l'État; — *Saint-Francisville*, entrepôt considérable de coton; — *Jackson*, remarquable par son collége; — *Natchitoches*, sur le Red-River, lieu très-commerçant, surtout en tabac renommé et en coton; — *Carrollton*, à quelque distance au-dessous de la Nouvelle-Orléans; — *Thibodeauxville*, sur le bayou la Fourche, qui met cet endroit en relation avec la Nouvelle-Orléans par des bateaux à vapeur.

La population de l'État de Louisiane est (recensement de 1850) de 518 000 habitants, dont 245 000 esclaves. La division est, non en comtés, mais en *paroisses*, dont le nombre est de 47.

L'État de *Texas*, situé à l'ouest de la Louisiane, a été longtemps compris dans le Mexique. Vers l'année 1825, sur l'invitation du Mexique, des fermiers anglo-américains étaient venus s'établir sur le territoire du Texas; le gouvernement mexicain, frappé des progrès de l'émigration, chercha à régler la marche de cette population envahissante. Il lui imposa l'obligation de suivre la religion catholique, et déclara ne pas reconnaître l'esclavage des noirs. Une révolution se déclara alors, les principaux planteurs se réunirent, proclamèrent leur indépendance, et le général Houston fut élu président. En 1845, l'annexion aux États-Unis fut déclarée.

(1) Mouvement général de la navigation de la Nouvelle-Orléans en 1857 :

	Navires.	Tonneaux.
Entrée	1 733	1 005 407
Sortie	1 700	947 415
Total	3 433	1 952 822

Ces chiffres, comparativement à ceux de l'année précédente, accusent (par suite de la crise commerciale) une diminution (entrée et sortie réunies) de 171 navires et de 129 511 tonneaux.

Les États-Unis ont participé à l'intercourse générale pour 1 374 navires et 878 262 tonneaux; la Grande-Bretagne, pour 530 navires et 434 425 tonneaux; la France, pour 230 navires (dont 8 français seulement) et 187 301 tonneaux, etc.

Le Texas s'étend du nord au sud, du Red-River au golfe du Mexique, et de l'est à l'ouest, de la rivière Sabine au Rio-Grande. Le Mexique, à l'ouest, le Nouveau-Mexique, au nord-ouest, le territoire Indien, au nord, et l'État d'Arkansas, au nord-est, sont, avec la Louisiane, les pays limitrophes. C'est le plus grand *État* de la confédération : il renferme 615 000 kilomètres carrés, et surpasse la France en étendue. Les côtes sont remarquables par les lagunes considérables qui les bordent, et dont les principales sont la Laguna Madre, la baie de Corpus Christi, la baie Matagorda, la baie de Galveston, le lac Sabine. Des langues de terre étroites ou de longues et minces îles les séparent de la mer proprement dite; on remarque surtout l'île Padre, l'île Matagorda, l'île Galveston.

Ce pays se divise en 3 zones distinctes : 1° la région basse et plate, vers la côte; 2° la région ondulée, qui occupe l'intérieur et le nord; 3° la région montagneuse, qui se trouve au nord-ouest; des rameaux des monts Rocheux la couvrent. Des mines paraissent enrichir cette dernière zone, mais on en profite peu; la zone ondulée est remarquable par ses prairies, ses bois, son climat sain, les productions variées que le cultivateur peut en tirer, comme le coton, le tabac, toutes sortes de grains. La zone de la côte offre une riche terre d'alluvion, et le sol y est propre à la culture du riz, du sucre et des autres plantes des régions chaudes. Le Neches, qui va se jeter dans le lac Sabine, à côté de la rivière de ce nom, la Trinité (Trinity), le Brazos, le Rio-Colorado (de Texas), la Guadalupe, le Nueces, parcourent le Texas du nord-ouest au sud-est. Ils n'offrent qu'une navigation irrégulière; tantôt il y a peu d'eau; tantôt ils se répandent en débordements furieux. La rivière Canadienne franchit l'État vers son extrémité nord-ouest.

Les mines les plus célèbres du Texas sont les mines d'argent de *San-Saba*, qui furent exploitées avec beaucoup de fruit par les Espagnols; on a trouvé de l'or sur plusieurs points; le sel est très-abondant.

Le climat est généralement doux et tempéré; il est plus sain que celui de la Louisiane; les vents du nord, qui soufflent pendant l'hiver, et ceux du sud, qui règnent l'été, purifient l'atmosphère, et rendent le séjour agréable et salubre. Les arbres les plus communs des belles forêts du Texas sont les chênes, les cèdres, les pins, les frênes, les noyers de diverses espèces, les mûriers, les cyprès. Le coton est la récolte principale du pays; la canne à sucre vient admirablement. Les fruits du nord et ceux des tropiques réussissent également : on peut citer les figues, de délicieuses pêches, des brugnons, des coings, des raisins magnifiques, des prunes, des pommes, etc.

Austin, capitale de l'État, s'élève au centre du pays, sur le Rio-Colorado; on n'y compte que 3 000 habitants. La plus grande ville est *Galveston*, port de mer, à l'extrémité orientale de l'île du même nom; le port est excellent, très-animé, et des communications régulières par navires à vapeur l'unissent à la Nouvelle-Orléans. Il y a 7 000 habitants. — *Houston* (6 000 hab.), sur le bayou Buffalo, que des bâtiments à vapeur remontent jusque-là, est un centre de commerce de coton et de sucre. — *Matagorda*, port important, est à l'embouchure du Rio-Colorado. — *San-Felipe* ou *Saint-Philippe d'Austin*, sur le Brazos, a un climat frais et un air très-sain. — *San-Antonio de Bexar* (6 000 hab.), sur la rivière du même nom, est également renommée par son agréable température, et pos-

sède un arsenal de l'Union; le fort Alamo, qui s'y trouve, a été surnommé les *Thermopyles du Texas*, à cause de la belle résistance qu'y opposèrent aux Mexicains, en 1836, un petit nombre de Texiens, qui périrent tous. — *San-Luis*, non loin de Galveston, est sur une île salubre du même nom.

Un chemin de fer se dirige de Galveston sur Houston et sur l'intérieur du pays. L'État est divisé en 96 comtés; sa population (recensement de 1850) est de 212 600 habitants, dont 58 200 esclaves. Le nombre énorme d'immigrants qui se rend dans ce pays privilégié, doit élever la population d'aujourd'hui à 400 000 au moins; dans la seule année 1854, il en est arrivé 105 000.

Parmi les indigènes assez nombreux du Texas, on distingue les Comanches ou Iétans ou Yétas, peuple redoutable, à l'aspect farouche, à la taille élevée, à la couleur d'un rouge foncé, aux cheveux très-noirs, disposés en longues tresses qui tombent sur le dos; les Kioways, les Anadahkos, les Caddos, les Apaches, les Lipans ou Lipanis : ces derniers sont une des plus remarquables peuplades d'Amérique : ils ont les cheveux à peu près blonds, et sont généralement de beaux hommes; ils donnent la chasse aux chevaux sauvages, mais volent aussi des chevaux aux blancs.

Les Tonkawas, armés de lances, d'arcs et de flèches, comptent 600 guerriers, et parcourent les bords de la rivière Rouge en poursuivant les bisons et les chevaux sauvages. Ils sont presque tous grands et beaux. Une sorte de gloussement est particulier à leur langage, dont la pauvreté les force d'ailleurs de recourir souvent aux signes. Ils trafiquent avec les blancs du Texas, et possèdent de grands troupeaux de chevaux.

Nous allons parcourir maintenant l'immense étendue qu'on appelle États de l'Ouest. Franchissons d'abord du sud au nord ceux qui se trouvent entre le Mississipi, les monts Alleghany et les grands lacs. L'État de *Michigan*, avantageusement situé entre le lac de ce nom, le lac Huron, le lac Saint-Clair, le lac Érié et le lac Supérieur, se présente le premier. Il est composé de deux parties distinctes, de deux presqu'îles, dont l'une, la plus considérable, s'avance entre le lac Huron et le lac Michigan; l'autre, s'allonge entre ce dernier et le lac Supérieur. La première, la plus cultivée, est un pays plat, du centre duquel partent plusieurs cours d'eau qui vont se jeter dans les lacs qui l'environnent. L'autre est montueuse et riche en mines de cuivre et de fer. La capitale est *Lansing*, très-petite ville, sur le Grand-River, avec 2 000 habitants; mais la principale ville est *Détroit*, régulièment bâtie, sur la rive droite de la rivière qui lui donne son nom. Fondée par des Français en 1702, elle n'avait encore que 2 000 habitants en 1830; aujourd'hui elle en compte plus de 35 000. La plus belle place est le Champ de Mars; la plus belle rue, l'avenue Jefferson. Un autre lieu remarquable est *Michilimackinac*, *Mackinac* ou *Mackinaw*, sur l'île et au bord du détroit de ce nom, entre les deux presqu'îles du Michigan. C'est une ville bâtie sur des rochers escarpés et défendus par des forts : ce qui lui a valu le surnom de Gibraltar du nord. Il faut encore distinguer : *Ann-Arbor*, siége de l'université du Michigan, sur le chemin central qui va de Détroit à New-Buffalo, sur le lac Michigan; — *Saut Sainte-Marie* près des chutes du même nom, qui versent les eaux du lac Supérieur dans le lac Huron, et à côté desquelles on vient de creuser un canal pour que la navigation entre les deux lacs ne soit pas interrompue; — *Ontonagon*, sur le lac Supérieur, et au

milieu de mines de fer, de cuivre et d'argent. L'État de Michigan renferme 64 comtés et 398 000 habitants (recensement de 1850).

Nous entrons ensuite dans le riche État d'*Ohio*, un des plus importants de la confédération. Il est limité au sud et au sud-est par la rivière à laquelle il doit son nom, et au nord par le lac Érié; le Muskingum, le Hocking, le Scioto, le Petit-Miami, le Grand-Miami ou Miami proprement dit, la plupart intéressants par les antiquités indiennes qu'on a trouvées sur leurs bords, arrosent le pays du nord au sud pour se jeter dans l'Ohio; le Maumee ou Miami des lacs, le Sandusky, la Cuyahoga, se rendent dans le lac Érié; le canal d'Ohio-et-Érié, celui de Miami, qui se joint au canal de Wabash-et-Érié, parcourent le pays du nord au sud, et unissent entre eux le grand lac et la grande rivière qui bornent l'État. De nombreux chemins de fer circulent dans tous les sens. A partir de Pittsbourg, l'Ohio coule entre deux ridges ou chaînes de hautes collines. Entre le pied de ces collines et le bord de la rivière, on trouve des terrains plats et couverts de bois, appelés en Amérique Flat-bottoms ou bien River-bottoms. Le sol de ces terrains est d'une fertilité étonnante; c'est un véritable humus végétal produit par la couche épaisse de feuilles dont la terre se charge tous les ans. On remarque sur les bords de l'Ohio, depuis Pittsbourg, à peine quelques pierres détachées; ce n'est que quelques milles avant Limestone que l'on commence à observer un banc de pierres calcaires d'une épaisseur assez considérable.

Aucune partie de l'Amérique septentrionale ne peut être comparée à celle-ci pour la force végétative des forêts. Le platane y parvient quelquefois à 12 ou 15 mètres de circonférence. Les tulipiers y deviennent également très-gros. Les autres arbres des forêts sont le hêtre, le magnolia, le micocoulier, l'acacia, l'érable à sucre, l'érable rouge, le peuplier noir et plusieurs espèces de noyers. Les eaux limpides de l'Ohio sont ombragées de saules que surmontent des érables et des frênes, dominés à leur tour par des tulipiers et des platanes. Les cerfs et les ours abondent dans les forêts; les profits qu'offre la chasse de ces animaux ont détourné d'abord les habitants des soins de l'agriculture. La culture du maïs, sans être très-soignée, produit un très-grand bénéfice; car telle est la fertilité des terres, que les tiges s'élèvent à 3 ou 4 mètres de haut. Le pêcher est l'arbre à fruit le plus cultivé. La vigne réussit bien, et donne déjà des produits auxquels le commerce attache de l'importance. On trouve dans l'Ohio en abondance une espèce de *mullette* dont la nacre est fort épaisse et très-belle.

Sur les 25 576 760 acres, dont se compose la superficie de l'État, 11 429 250 sont en terres cultivées. La population, grâce à la fertilité du sol, qui y attire la meilleure partie de l'émigration d'Europe, a pris un accroissement extraordinaire. Ainsi, tandis qu'il a fallu à l'État de New-York deux siècles pour atteindre le chiffre de 2 000 000 d'habitants, l'Ohio est arrivé au même chiffre en 50 années. Plus de la moitié de la population s'occupe de la culture des terres. La production agricole est estimée en total à 95 670 000 dollars. Le produit animal en bœufs, porcs, lard, savon, chandelles, et la transformation des produits agricoles en huiles de lin, eaux-de-vie de grains (whiskey), bière, meubles, draps, etc., ajoutent au rapport direct de la terre une somme à peu près égale.

On exporte annuellement de l'Ohio au moins 40 000 bœufs, 100 000 porcs,

ainsi qu'un grand nombre de chevaux et de moutons, transportés par les chemins de fer sur les grands marchés de l'Atlantique. La valeur du bétail ainsi transporté est estimée à 5 900 000 de dollars. Les produits de cet État s'écoulent principalement vers Philadelphie.

On évalue le produit des mines dans l'État d'Ohio à 8 000 000 de dollars, dont 5 000 000 pour le fer en gueuses (160 000 tonnes sortant d'environ 80 fourneaux) et 2 000 000 pour le charbon de terre.

Columbus, jolie ville située sur la rive gauche du Scioto, est la capitale. On y remarque le palais de l'État, le plus bel édifice de ce genre de toute l'Union; elle compte 25 000 habitants. Le canal d'Ohio-et-Érié, et 4 lignes de chemins de fer qui partent de cette ville, contribuent à son accroissement rapide. Mais c'est l'industrieuse *Cincinnati* qui est la principale ville. Cette belle cité se déploie majestueusement en amphithéâtre au bord de l'Ohio, dont le cours paisible occupe ici un kilomètre de largeur. On y trouve des habitants de toutes les nations de l'Europe, principalement des Irlandais, des Allemands et des Français de l'ancienne province d'Alsace; le fond de la population sort de la partie de États-Unis connue sous le nom de Nouvelle-Angleterre. On y reconnaît les heureux résultats de cet esprit d'ordre et d'économie et de cette industrie infatigable qui distinguent les colons de cette contrée de l'Amérique. Ils ont voulu que Cincinnati devînt le centre du commerce des régions de l'ouest : pour parvenir à ce but, ils ont borné leur industrie à la fabrication d'une foule de petits objets secondaires qui servent à la consommation des habitants des pays occidentaux, et c'est dans leur ville que ces populations s'approvisionnent. Ainsi, à part les salaisons de porc, qui sont un objet d'une grande importance, Cincinnati ne fabrique que des ustensiles de ménage, des instruments agricoles, de l'horlogerie, du charronnage, de la quincaillerie, du savon, de la chandelle et du papier, objets de première nécessité pour les populations agricoles de l'ouest. C'est surtout à Cincinnati que l'on fond l'immense quantité de caractères d'imprimerie destinés à alimenter les presses d'où sort la grande quantité de journaux qui s'impriment dans l'ouest. Cette ville fournit aussi à la même population une foule de livres à bon marché, dont la consommation est considérable.

Cincinnati est la plus populeuse ville des États de l'Ouest, et elle occupe le troisième rang parmi les cités de l'Union. Elle s'étend l'espace de plus de 4 kilomètres le long de sa belle rivière. Les principales de ses rues larges et droites sont le Broadway, la Main-Street, la Pearl-Street, la Fourth-Street. Parmi les plus beaux édifices, on distingue le collége de Cincinnati, l'église cathédrale catholique, le mélodéon, l'observatoire; outre le collége qu'on vient de citer, on doit signaler, parmi les établissements d'instruction, le collége Woodward, le collége catholique de Saint-Xavier, 3 colléges médicaux, le collége de chirurgie dentaire, le séminaire théologique de Lane, l'école centrale supérieure (central high school). L'institut de mécanique, fondé pour l'avancement des arts mécaniques, mérite d'être nommé. Il se publie à Cincinnati 12 journaux quotidiens, 20 journaux hebdomadaires, etc.

Le canal de Miami traverse la ville et la met en communication avec le lac Érié. Des chemins de fer, qui en partent de toutes parts, la mettent en rapport avec ce

même lac, avec la côte de l'Atlantique, avec le Mississipi : on en compte 6 lignes, en y comprenant celle qui commence à *Covington*, située vis-à-vis de Cincinnati, sur la rive gauche de l'Ohio. 270 bateaux à vapeur sont employés par le commerce de Cincinnati; 3 700 s'arrêtent dans son port annuellement; 400 000 porcs y sont importés chaque année. Plus de 200 machines à vapeur y fument constamment; les produits de ses manufactures s'élèvent à une valeur totale de 300 000 000 de francs par an. Cette ville fut fondée en 1788 sous le nom de *Losanteville;* mais peu après elle prit celui de la société patriotique et militaire des *Cincinnati,* qui, après avoir combattu les ennemis, étaient revenus, comme *Cincinnatus,* à la culture des champs. Elle n'avait encore, en 1800, que 750 habitants; en 1820, 9 600; en 1850, il y en avait 115 500; en 1853, 160 000; et sans doute aujourd'hui la population dépasse 200 000. Les environs de Cincinnati sont délicieux : les flancs du mont Auburn sont tapissés de jolis villages. La vigne réussit parfaitement dans ce territoire, et l'on y récolte annuellement 200 000 gallons d'un vin fort bon, provenant de la vigne indigène qu'on nomme *catawba.*

Cleveland, à l'embouchure de la Cuyahoga dans le lac Érié, est, après Cincinnati, la ville la plus commerçante de l'État; son port est très-fréquenté; elle possède un collége de médecine connu sous le nom des Western Reserve Medical college, et renferme 25 000 habitants. — *Sandusky* est un autre port florissant, de 10 000 habitants, sur la rive méridionale du lac Érié. — *Toledo,* non loin du même lac, sur le Maumee, à l'extrémité du canal de Wabash-et-Érié, jouit aussi des avantages d'un port, et participe au grand commerce des lacs. — *Chilicothe* a été quelque temps la capitale de l'État. Elle s'élève dans une délicieuse contrée, sur le Scioto et sur le canal d'Érié-et-Ohio. On a trouvé dans ses environs de remarquables ruines indiennes. Elle renferme 7 000 habitants. — *Circleville* a aussi des ruines du même genre; — *Zanesville,* qui fut la capitale de l'Ohio, est une ville de 10 000 âmes, bien bâtie, sur le Muskingum. — *Dayton,* sur le Grand-Miami, au point de jonction de 6 chemins de fer, et sur le canal de Miami, a 17 000 habitants, des manufactures nombreuses, un très-beau palais de justice et des carrières de belles pierres. — *Steubenville,* sur l'Ohio, est remplie de fabriques, et possède une célèbre école de jeunes filles. — *Marietta,* au confluent du Muskingum et de l'Ohio, est aussi animée par de nombreuses manufactures, et offre des ruines indiennes curieuses. — *Athens* possède l'université d'Ohio.

L'État d'Ohio n'admet pas d'esclaves. Le recensement de 1850 lui donne 1 980 000 habitants, dont 25 000 personnes de couleur. Il y a 87 comtés.

Un ancien peuple civilisé et belliqueux a dû habiter ces régions dans un temps antérieur à l'histoire; on découvre continuellement des armes anciennes, des tombeaux, des camps retranchés ou plutôt des forts, des restes de forges et des ruines de villes construites en pierres et sur un plan régulier. Du milieu de ces vieux murs ou des *tumuli* qui recouvrent les ossements humains et les débris qui les accompagnent, on voit s'élever des arbres dont la grosseur atteste un âge de plusieurs siècles (1).

(1) Lorsque des Français fondèrent en 1788 la ville de Marietta, qu'ils nommèrent ainsi en l'honneur de la reine Marie-Antoinette, les tertres qui s'élèvent près de son emplacement étaient couverts d'arbres de dimensions prodigieuses. Quelques-uns paraissaient avoir

A côté de ces monuments de l'homme, on rencontre ceux de la nature ; des ossements fossiles nous apprennent ici l'existence d'animaux inconnus : on y a trouvé des mastodontes.

L'État d'*Indiana,* à l'ouest de l'État d'Ohio, comptait, en 1820, 147 000 habitants ; en 1830, 343 000 ; en 1840, 686 000 (dont 3 esclaves) ; en 1850, 988 500 (sans aucun esclave). Il touche au lac Michigan par son extrémité nord-ouest ; l'Ohio le borne au sud, le Wabash le limite en grande partie à l'ouest, et en parcourt aussi l'intérieur, ainsi que son affluent le White-River. Le canal de Wabash-et-Érié, qui unit l'Ohio, le Wabash et le lac Érié, traverse le pays à l'ouest et au nord. Le sol de la partie septentrionale est entrecoupé d'un grand nombre de petits lacs ; au sud, depuis les chutes de l'Ohio jusqu'au Wabash, il est traversé par une chaine de collines appelées les *Knobs;* au centre, s'étend une grande plaine appelée *Flat-woods* ou Bois plats. Sur les bords des rivières, excepté ceux de l'Ohio, s'étendent les dépôts de terres d'alluvion très-fertiles, qui se terminent par des prairies élevées de 10 à 30 mètres, que bordent de vastes forêts.

Le climat est doux. Au-dessous du 40e parallèle, l'hiver est tempéré et plus court que dans les autres États : la belle saison dure ordinairement jusque vers le 25 décembre, et le printemps commence vers le 15 février ; mais au nord de cette limite, les vents du nord et du nord-ouest dominent et rendent l'hiver plus rigoureux. La plus grande partie du sol est favorable à la culture du blé, du seigle, du maïs, de l'avoine, de la pomme de terre, du chanvre, du tabac, du melon, et même du cotonnier.

Indianapolis, chef-lieu de l'État, sur le West-Fork du White-River, a 12 000 habitants. Elle possède un beau palais de l'État, et compte une trentaine d'églises. C'est le centre de 8 chemins de fer. Les autres villes principales sont : *New-Albany,* sur l'Ohio, avec 12 000 habitants, plusieurs usines et une importante construction de bateaux à vapeur ; — *Madison,* située aussi sur l'Ohio, et peuplée également de 12 000 âmes ; — *La Fayette* (8 000 hab.), sur le Wabash, dans un pays très-riche en grain ; — *Vincennes,* jolie petite ville, aussi sur le Wabash ; fondée par des Français en 1735, et qui fut quelque temps capitale de l'Indiana ; — *Terre-Haute,* sur le Wabash, centre de plusieurs chemins de fer, et sur le canal de Wabash-et-Érié ; — *New-Harmony,* qui a été fondée par une secte de communistes appelés *Harmonistes,* dont les essais ont été infructueux, mais dont la ville est restée prospère.

Tous les établissements primitifs de ce pays étaient dus à des Français du Canada, dont les descendants se distinguent encore par leur gaieté et leur insouciance. Des Suisses du pays de Vaud ont fondé, sur les bords de l'Ohio, une colonie

près de cinq cents ans ; mais ils étaient postérieurs à d'autres arbres morts de vétusté, dont les troncs pourris avaient 6 à 8 pieds de diamètre, et tout portait à croire qu'il y avait eu antérieurement à ceux-ci d'autres arbres dont on retrouvait les débris décomposés. Un bouleau qui présentait 136 cercles d'accroissement paraissait avoir pris la place d'un arbre d'une autre espèce. « Si donc nous admettons, dit à ce sujet le docteur Cutler, que les arbres actuels aient quatre cent cinquante ans, et que les anciens en aient eu autant, il en résulterait que ces ouvrages ont été abandonnés depuis neuf cents ans ; et en supposant qu'ils aient été occupés l'espace de cent ans, leur origine remonterait au moins à mille ans. »

(Extrait d'une des éditions de *J. Huot.*)

appelée *Nouvelle-Suisse,* et une ville appelée *Vevay,* qui renferme 2 000 habitants. Ces industrieux colons ont planté des vignes qui déjà leur ont fourni deux espèces de vin, que dans leur patriotique emphase les Anglo-Américains ont comparés l'un au vin de Bordeaux, l'autre au vin de Madère. On trouve aussi du fer, du cuivre, du plomb. L'Indiana est partagé en 91 comtés.

L'État d'*Illinois,* entre celui d'Indiana et le cours du Mississipi, a pris le nom d'une nation indienne qui autrefois occupait cette partie de l'Amérique. Il est borné au sud par la rivière Ohio; en partie à l'est, par le Wabash, et au nord, par le lac Michigan. La grande rivière Illinois, qui va se jeter dans le Mississipi, le traverse en formant le lac Peoria, et communique avec le lac Michigan par le canal de Chicago, qui opère ainsi une jonction de la plus haute importance entre les lacs et le Mississipi. La Kaskaskia, autre affluent de ce grand fleuve, arrose le sud de l'Illinois. Ce pays a quelques petites montagnes; mais il est plus généralement plat. La température est favorable à l'agriculture, quoique les hivers soient rigoureux et les étés fort chauds. Les bords du Wabash sont malsains sur une certaine étendue. Le sol est fertile. Il y a de magnifiques prairies, qui nourrissent de nombreux troupeaux. On récolte en quantité du maïs, du blé, du chanvre, du lin, du tabac renommé, du houblon, de l'indigo; la vigne américaine y donne même un vin potable. De magnifiques forêts ornent cette belle contrée. Il y a des mines inépuisables de houille. On y trouve aussi du fer, du cuivre, du plomb.

Des chemins de fer parcourent en tous sens ce florissant État, qui s'est accru, non moins que les États qui l'entourent, d'une manière prodigieuse : il avait 12 000 habitants en 1810, 55 000 en 1820, 851 500 en 1850; il s'y trouvait environ 330 esclaves en 1840; il n'y en a plus aujourd'hui. La population est, en grande partie, agricole, et l'émigration allemande s'y est portée avec prédilection.

La capitale est *Springfield,* au centre de l'État, à la jonction de 5 chemins de fer, avec 6 500 habitants (en 1850). — *Vandalia,* l'ancienne capitale, est une jolie petite ville, sur la Kaskaskia. — La plus grande ville est *Chicago,* sur le lac Michigan, à l'embouchure de la rivière Chicago, et à l'extrémité du canal qui va rejoindre l'Illinois. Elle fut fondée en 1831, ne comptait en 1840 que 4 850 habitants, en avait 30 000 en 1850, 60 000 en 1853, et doit en contenir aujourd'hui près de 100 000. Ce prodigieux accroissement est dû à une situation très-avantageuse, qui fait de cette place le grand entrepôt commercial du nord-ouest de l'Union. En effet, elle communique par les lacs avec les villes de l'Atlantique; par le canal d'Illinois-et-Michigan, à la vallée du Mississipi et aux mines de charbon du centre de l'Illinois; par le chemin de fer de Galena, avec les territoires miniers du Wisconsin et de l'Iowa. Six autres lignes de chemins de fer partent d'ailleurs de cette active cité. La ville est bâtie avec une parfaite régularité, et forme un parallélogramme un peu plus étendu du nord au sud que de l'est à l'ouest. La rivière Chicago et les deux branches qui la forment (celle du nord et celle du sud) traversent Chicago; la première offre un port excellent. La plus belle rue est l'avenue Michigan, qui longe la rive du lac. Les plus beaux monuments sont le palais de justice, la bourse, l'hôpital de la marine, le collége médical, la seconde église presbytérienne. Les environs sont composés de délicieuses prairies.

Il faut encore remarquer dans cet État : *Shawneetown,* sur l'Ohio, importante

par ses salines, et ainsi nommée de la peuplade des Shawnis, autrefois fixée dans ce pays; — *Quincy* (12 000 habitants), dans une charmante situation, sur le Mississipi; — *Galena* (8 000 habitants), sur la Fèvre, qui près de là se jette dans le Mississipi; ville florissante, délicieusement placée sur un point élevé, et fameuse par ses mines de plomb et de cuivre; — *Peoria* (8 000 habitants), la plus belle et la plus importante des villes des bords de l'Illinois; vers l'extrémité méridionale du charmant lac de son nom; — *Cairo*, au confluent du Mississipi et de l'Ohio; — *Alton*, sur le Mississipi; — *Nauvoo*, aussi sur le Mississipi : ce fut un instant le quartier général des mormons, qui la fondèrent en 1840; peu de situations sont mieux choisies et plus pittoresques; elle fut établie sur un très-vaste plan, avec de larges rues et des places étendues; mais on remarquait surtout le grand temple des mormons; cet édifice fut incendié en 1848. Vers le même temps, la secte fut expulsée, et se retira dans l'Utah, et de 18 000 habitants qu'elle renfermait, Nauvoo n'en a plus que 2 000. Un corps de socialistes français, sous la direction de M. Cabet, a pris la place des mormons, peu de temps après leur départ.

L'Illinois est partagé en 101 comtés. Parmi les peuplades qui l'occupaient autrefois, il faut distinguer les *Potowatomis* ou *Potowatamis*, qu'on a refoulés dans les régions à l'ouest du Mississipi.

Au nord de l'Illinois, se trouve l'État de *Wisconsin*, baigné à l'est par le lac Michigan; au nord-ouest, par le lac Supérieur; à l'ouest, par le cours supérieur du Mississipi, ainsi que par la rivière et le lac Sainte-Croix.

Le Wisconsin arrose le centre et le sud de l'État, pour se jeter dans le Mississipi, auquel se rend aussi la rivière Chippewa. La Neenah ou Fox (rivière des Renards), qui se jette dans la baie Verte, grand enfoncement du lac Michigan, sert d'écoulement au lac Winnebago. La surface du pays est ondulée; il y a des bois, des prairies, des marais. Le sud est calcaire; le milieu est un terrain de transition; le nord est composé de terrains primitifs, et c'est là que se trouvent quelques-unes des plus riches mines de cuivre du lac Supérieur; d'importantes mines de plomb se rencontrent au sud-ouest. Le climat est un peu froid, mais très-sain. L'été est court et peu chaud; l'hiver n'est pas humide. Les pins blancs et les chênes donnent d'excellents bois de construction. Le riz sauvage, ou folle avoine, abonde; on récolte beaucoup de blé, de maïs, de seigle; les chevaux, les bœufs, les moutons, les porcs, sont nombreux; le gibier est fort commun.

Le Wisconsin a encore peu de grandes villes : *Madison*, la capitale, n'a que 4 000 habitants. Elle est délicieusement située à côté de quatre lacs, dans le sud du pays; elle se trouve sur l'isthme qui sépare ce qu'on appelle le Troisième et le Quatrième lac. Le plus important endroit de l'État est *Milwaukee*, port très-animé, à l'embouchure de la rivière du même nom dans le lac Michigan; cette ville, qui, fondée en 1835, comptait déjà 30 000 habitants en 1853, est agréablement placée et élégamment bâtie en briques excellentes et de couleur pittoresque. Il en part 4 chemins de fer. — *Mineral-Point* et *Dodgeville*, dans le sud-ouest, sont renommées par leurs mines de plomb. — *Fond-du-Lac* est une petite ville florissante, admirablement située à l'extrémité méridionale du lac Winnebago. L'État est partagé en 50 comtés, et contient (recensement de 1850) 305 400 habitants.

Au sud de l'État d'Ohio, nous visiterons le riant *Kentucky*, Etat démembré de la Virginie, et situé entre la rivière Ohio, au nord, et le parallèle de 36° 35', au sud. Il s'allonge de l'est à l'ouest, en s'amincissant beaucoup dans cette dernière direction. Il a reçu son nom d'une rivière qui le traverse et qui se jette dans l'Ohio. Le Green-River, le Cumberland et le Tennessee parcourent l'ouest de l'État, pour se jeter aussi dans l'Ohio. L'est est montagneux, et présente les monts Cumberland, vers la frontière de la Virginie et de l'État de Tennessee. Le calcaire bleu compose une grande partie du terrain du Kentucky; il fournit un beau marbre; les mines de houille et de fer offrent de riches produits. Il y a plusieurs sources minérales. Le sol calcaire engloutit, pendant l'été, les eaux courantes dans des fentes et des cavités souterraines. Les *Barrens*, ou plaines dépourvues d'arbres, qui se trouvent au sud-ouest de la rivière Kentucky, sont remplis de trous en forme d'entonnoir, qui probablement doivent leur origine à des éboulements fréquents provoqués par des cavités souterraines. La douce température qui règne généralement dans cet État, la richesse de son sol et la variété de ses sites agréables lui ont valu le surnom de paradis terrestre.

Le climat est singulièrement salubre et agréable; mais les froids commencent de bonne heure, et le cotonnier réussit très-peu. La qualité bonne ou mauvaise du sol se distingue d'après l'espèce des arbres qu'il produit. Les terres les plus fertiles sont celles où les forêts sont composées de cerisiers de Virginie, de noyers blancs, de frênes blancs, noirs et bleus; de *celtis* à feuilles velues, de *guilandina dioica*, de *gleditsia triacanthos* et d'*annona triloba* : les trois dernières espèces indiquent surtout les meilleures terres. Dans les parties fraîches et montueuses, on voit s'élever des troncs énormes de platanes, de tulipiers, de magnolias, ainsi que de *quercus macrocarpa*, dont les glands sont de la grosseur d'un œuf de poule. L'érable à sucre est un des bons produits du pays. La canne à sucre réussit sur plusieurs points. Le blé, le maïs, le seigle, l'avoine, sont parmi les principales richesses du pays. On récolte un peu de vin; les bêtes à cornes, les chevaux, les moutons, les porcs, sont très-multipliés. Les habitants du Kentucky appartiennent, en grand nombre, à des sectes religieuses très-exaltées; beaucoup d'entre eux choisissent les forêts pour théâtre de leurs exercices de dévotion.

Francfort (*Frankfort*), la capitale, petite ville de 5 000 âmes, sur le Kentucky, est bâtie sur un plan régulier, et renferme plusieurs édifices élégamment construits, dont le principal est le palais de l'État. *Lexington*, l'ancienne capitale du Kentucky, ville de 12 000 habitants, fait un commerce considérable, possède un théâtre, plusieurs établissements littéraires, et publie plusieurs journaux. Elle possède la célèbre université connue sous le nom d'*université de Transylvanie*. Près de là est *Ashland*, berceau de l'illustre Henri Clay.

La plus grande ville de l'État est *Louisville*, au bord de l'Ohio; elle a plus de 50000 habitants, une université, un institut médical, un hospice pour les aveugles, une remarquable société historique. Des manufactures, des fonderies, des usines de toute sorte, animent cette commerçante cité, qui doit en quelque sorte son florissant accroissement aux chutes de l'Ohio, car c'est un point d'arrêt; afin d'éviter l'obstacle, on a fait un canal de 3 kilomètres; cependant, comme il n'est pas assez large pour les grands steamers, on a construit un chemin de fer qui, au

moyen de machines puissantes, sert de *portage* à ces bâtiments. Plusieurs autres chemins de fer relient d'ailleurs Louisville avec Columbus, Francfort, etc.

Covington, sur l'Ohio, est une ville florissante de 13 000 habitants, où se trouve l'institution des baptistes nommée Western theological college. — *Maysville*, autrefois *Limestone*, aussi sur l'Ohio, a 7 000 habitants. — *Bardstown* est intéressante par le collége catholique de Saint-Joseph. Il existe dans le Kentucky une jolie ville qui porte le nom de *Versailles*, et une autre qui s'appelle *Paris*. Près de *Bowling-Green*, on va visiter la grotte du *Mammouth*, qui paraît avoir 3 à 4 lieues d'étendue, et au fond de laquelle est un effroyable abîme qu'on a appelé *Maelstrom*.

Le Kentucky est divisé en 100 comtés ; sa population (recensement de 1850) est de 982 400 habitants, dont 211 000 esclaves.

A l'ouest de la Caroline du nord et au sud du Kentucky, s'étend le *Tennessee*, qui s'allonge de l'est à l'ouest en parallélogramme presque parfaitement régulier, entre les parallèles de 35° et de 36° 35', et entre le Mississipi, à l'ouest, et les monts de Fer (Iron mountains), à l'est. La partie des monts Alleghany qu'on appelle *Kittatinny* s'élève vers les extrémités orientales du pays, en prenant les noms d'Iron, Smoky, etc. Le milieu est traversé par les monts Cumberland. L'ouest est généralement plat. Le Tennessee, la rivière principale qui circule dans l'État, y est formé à l'est par le Clinch et le Holston ; il en sort pour entrer dans l'État d'Alabama, puis y reparaît à l'ouest. Le Cumberland circule dans le nord. Le sol du Tennessee oriental est élevé, sain, riche en pâturages. L'ouest est moins agréable ; mais le coton y réussit. Les genévriers, les cèdres, les pins, les érables à sucre abondent dans cet État. Les fruits, les céréales, le chanvre, le tabac, donnent d'importants produits. Les bestiaux sont élevés surtout à l'est. *Nashville*, capitale de l'État, est sur la rive gauche du Cumberland, au milieu d'une contrée agréable et fertile, parsemée de belles propriétés ; il y a 20 000 habitants, plusieurs manufactures de toiles de coton et de tissus de laine, ainsi que des distilleries, un beau capitole, un pont remarquable et une université ; mais cette partie de l'État n'est pas à l'abri des fièvres épidémiques. — *Murfreesborough*, l'ancienne capitale, n'a que 2000 habitants. *Knoxville*, plus considérable (5 000 habitants), a été aussi capitale de l'État ; elle se trouve sur le Holston, dans un pays agréable et sain ; elle est le siége de l'université du Tennessee oriental. — *Memphis*, sur le Mississipi, est le lieu le plus important qu'on rencontre sur ce fleuve entre Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans. Elle s'élève pittoresquement sur une colline ; elle a un chantier de construction de la marine du gouvernement, et compte 12 000 habitants.

La population de cet État, plus récemment peuplé que le Kentucky, s'est accrue très-rapidement : elle était, en 1830, de 682 000 habitants ; elle s'élevait, d'après le recensement de 1850, à 1 003 000. Le Tennessee est divisé en 3 districts : le Tennessee oriental, qui comprend 28 comtés ; le Tennessee du milieu, avec 32 comtés ; et le Tennessee de l'ouest, qui a 19 comtés.

Nous allons maintenant examiner les États et les territoires qui se trouvent à l'ouest du Mississipi. Si nous commençons par le voisinage de la Louisiane, nous rencontrons l'État d'*Arkansas*, qui s'étend sur les bords de la grande rivière du

même nom, et touche, vers le nord, à l'État de Missouri; à l'ouest, au territoire Indien; le Mississipi le sépare, à l'est, de l'État de ce nom et de celui du Tennessee. Le pays est plat à l'est, et il y présente des lacs, des marécages, des terrains inondés souvent par les eaux du Mississipi. A l'ouest, il s'élève graduellement, et l'on y remarque les monts Ozark. Le Red-River (rivière Rouge) et la Washita arrosent l'État au sud; le White-River (rivière Blanche), affluent de l'Arkansas, et le Saint-Francis (Saint-François), affluent du Mississipi, au nord.

Les principales richesses minérales, dont on tire encore peu parti, sont le fer, le plomb, le cuivre, le zinc, le charbon, le sel, le pétrole. Les sources thermales de la Washita sont fameuses.

Le climat est tempéré, mais exposé à de soudaines et fréquentes variations. Des vents du nord très-froids se font sentir pendant l'hiver. En général, cependant, la température est favorable à l'agriculture; et le coton, le maïs, la patate douce, le tabac, réussissent parfaitement. Le sol est, près des rivières, d'une extrême fécondité, et offre de vastes prairies, dont les herbes s'élèvent comme de véritables forêts; dans d'autres endroits, il se montre très-aride. On élève beaucoup de moutons et de bêtes à cornes. Les animaux sauvages, comme bisons, daims, élans, castors, loutres, loups, ours, catamounts, etc., sont également communs. On exporte des laines, des peaux, des bois de construction. Les pins, les cyprès, les sycomores, les chênes, sont les principales essences des forêts.

Cet État n'a aucune ville importante. *Little-Rock,* la capitale, est sur un roc escarpé, au bord de l'Arkansas, qu'anime la navigation des steamers; on y remarque un arsenal de l'Union, un pénitentiaire; elle ne compte encore que 3 000 habitants. — *Arkansas-Post,* la ville la plus ancienne de l'Etat, fut fondée par les Français sur le cours inférieur de l'Arkansas, en 1685. — *Van-Buren* et *Fort-Smith,* bonne position militaire, sont sur la même rivière, vers la frontière occidentale de l'État. — *Napoléon,* au confluent de l'Arkansas et du Mississipi, doit son origine à une colonie fondée en 1819 par des émigrés français. Il s'y trouve un bel hôpital de marine. — *Hot-springs,* près de la Washita, a de l'importance par ses sources chaudes, très-salutaires dans les maladies chroniques et les paralysies. On trouve près de là du pétrole renommé.

L'Arkansas contient 54 comtés et, d'après le recensement de 1850, 209 900 habitants, dont 47 000 esclaves. Il n'y avait que 30 000 habitants en 1830.

L'État de Missouri, au nord de celui d'Arkansas, est bordé à l'est par le Mississipi, et traversé de l'ouest à l'est par la grande rivière à laquelle il doit son nom, et qui reçoit dans ce pays l'Osage, la Gasconade, le Grand-River, le Chariton. Le Maramec, qui arrose l'est du pays, se jette dans le Mississipi. Le Saint-François coule dans le sud-est. Le parallèle de 36° 30′ borne régulièrement l'État au sud, excepté un petit avancement qui dépasse cette limite au sud-est. Le parallèle de 40° 35′ forme la frontière du nord, du côté de l'État d'Iowa.

Le cours du Missouri divise ce pays en deux régions physiquement distinctes : au sud de la rivière, jusqu'à l'Osage, le sol est ondulé, et offre même quelques montagnes, derniers contre-forts de la chaîne de l'Ozark. Au delà de l'Osage, s'étendent d'immenses prairies. Le principal caractère géologique de cette région au sud du Missouri, c'est un mélange de couches calcaires carbonifères et siluriennes

et de grès, enveloppant ou recouvrant des roches primitives non stratifiées. Le sol n'y est point partout fertile; mais la stérilité qui s'y montre sur bien des points est compensée par la richesse métallique. La région du nord est plate et extrêmement fertile; le sol y est calcaire, arénacé et alumineux, la houille s'y trouve en abondance.

Il y a, dans le sud-est de l'État, de grands marais, dont le principal est connu sous le nom de lac Nicormy ou East-Swamp.

Le climat est très-variable. Les étés sont très-chauds, mais accompagnés d'un air pur et sec. Les hivers sont rigoureux, et les rivières se gèlent, au point de supporter des véhicules pesamment chargés. L'automne amène, dans le voisinage des rivières, des fièvres bilieuses et intermittentes.

Les mines métalliques du Missouri sont célèbres; elles occupent principalement l'espace compris entre le Saint-François et le Maramec. Elles offrent du plomb, de l'argent, généralement mêlé au premier; du fer, du cuivre, de l'étain.

Les prairies embrassent de grands espaces dans ce pays; les bois n'en occupent pas moins : ils se composent de chênes, d'ormes, de frênes, d'hickorys, de noyers noirs et blancs, de pins, d'érables à sucre, etc. L'agriculture est florissante, surtout au nord; ses principaux produits sont le blé, le maïs, l'avoine, les pommes de terre, les patates douces, le tabac. Le coton vient en plusieurs endroits. La vigne même réussit bien, et cet État paraît être, de tous, le plus favorable à cette production, tant par son sol que par son climat : les principaux vignobles se trouvent dans le voisinage de Hermann et de Booneville, sur les bords du Missouri. On récolte en abondance de bons fruits, tels que pommes, poires, pêches, brugnons. Les chevaux, les mulets, les ânes, les bêtes à cornes, les moutons, les porcs, sont élevés en quantité dans cet intéressant État, admirablement placé pour le commerce, au centre même de l'Union, à la jonction des deux plus grands cours d'eau de l'Amérique du nord. Aussi la population s'y est-elle accrue avec une rapidité prodigieuse : il n'y avait que 20 000 habitants en 1810; 140 000 en 1830; et en 1850, le recensement en donnait 682 000. Pourquoi faut-il, dans ce nombre, compter encore 87 000 esclaves, à la honte de la civilisation américaine!

La capitale de l'État est *Jefferson-City*, petite ville de 3 000 habitants, dans une situation élevée et pittoresque, à la rive droite du Missouri; elle a un beau palais de l'État et un pénitentiaire. La plus grande ville est *Saint-Louis*, qui, fondée en 1764 par quelques Français, doit son accroissement rapide et sa prospérité inouïe à sa position avantageuse sur le Mississipi, à quelques lieues au-dessus de l'Ohio, tout près et au-dessous de l'endroit où le Missouri se jette dans le Mississipi, et presque en face de l'entrée de l'Illinois. En 1816, elle ne renfermait que 2 000 habitants; en 1840, elle en avait 16 000; en 1850, 78 000; 100 000 en 1852; et aujourd'hui (1858), elle en a plus de 180 000. Les Allemands figurent pour près de moitié dans cette population; les Irlandais abondent aussi; les Français sont perdus dans la foule. C'est, avec Chicago et San-Francisco, celle des principales villes des États-Unis qui s'est le plus promptement accrue; si sa population continue à augmenter dans la même proportion, Saint-Louis aura plus de 1 000 000 d'habitants en 1870!

non stratifiées. Le
ontre sur bien des
u nord est plate et
ux, la houille s'y

principal est connu

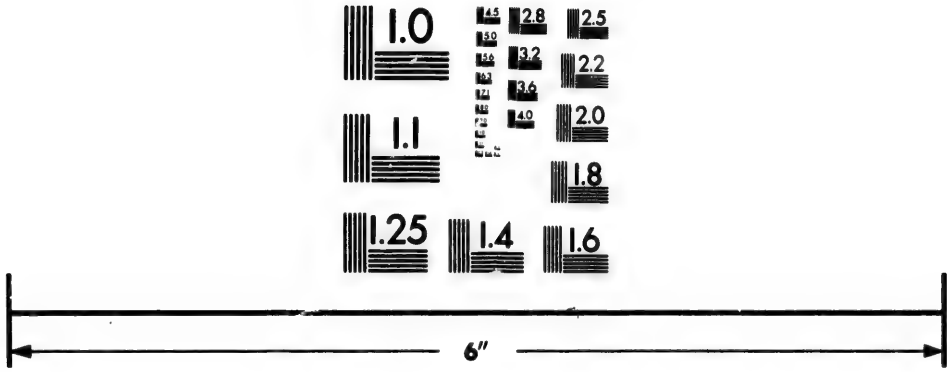
accompagnés d'un
gèlent, au point de
e, dans le voisinage

pent principalement
s offrent du plomb,
, de l'étain.
s bois n'en occupent
hickorys, de noyers
est florissante, sur-
'avoine, les pommes
usieurs endroits. La
lus favorable à cette
ux vignobles se trou-
s bords du Missouri.
poires, pêches, bru-
es, les moutons, les
ablement placé pour
es deux plus grands
est-elle accrue avec
s en 1810; 140000
0. Pourquoi faut-il,
onte de la civilisation

000 habitants, dans
souri; elle a un beau
est *Saint-Louis,* qui,
ent rapide et sa pros-
quelques lieues au-
issouri se jette dans le
16, elle ne renfermait
850, 78000; 100000
. Les Allemands figu-
is abondent aussi; les
t San-Francisco, celle
ptement accrue; si sa
Saint-Louis aura plus

Elle s'élève sur deux collines, à la droite du fleuve, et s'étend l'espace de 9 milles du nord au sud, sur 2 milles de large, de l'est à l'ouest. Mais il y a encore des champs, des bois et des prairies dans cet espace, au milieu duquel se trouvait le lac Chouteau, qui devait son nom à l'un des principaux fondateurs de [illegible] et qu'on vient de dessécher.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
32.0
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

Elle s'élève sur deux collines, à la droite du fleuve, et s'étend l'espace de 9 milles du nord au sud, sur 2 milles de large, de l'est à l'ouest. Mais il y a encore des champs, des bois et des prairies dans cet espace, au milieu duquel se trouvait le lac Chouteau, qui devait son nom à l'un des principaux fondateurs de la ville, et qu'on vient de dessécher.

Saint-Louis est bien bâtie, généralement en briques; les rues sont larges et droites; on remarque surtout la Front-street, qui borde le fleuve; la Fourth-street, qui est la promenade à la mode et qui court aussi dans le sens du Mississipi. L'avenue Chouteau est une des principales qui vont de l'est à l'ouest.

On distingue, parmi les édifices publics, le palais de justice, qui ressemble un peu au capitole de Washington; le Centre-Market, une soixantaine d'églises, dont les plus belles sont l'église épiscopalienne de Saint-George, la cathédrale catholique, l'église unitairienne de Messiah, l'arsenal du gouvernement, l'hôpital de la Cité, l'hôpital de marine, l'hôpital des Sœurs, l'hospice intéressant qu'on a élevé pour les femmes indigentes sous le nom de *Home for the Friendless*. L'université de Saint-Louis, fondée par les catholiques en 1832, est un bel établissement, auquel est attaché un bon collége médical. En général, l'instruction publique est très-florissante dans cette ville, et les écoles comptent plus de 5000 élèves, sans comprendre les établissements privés et les couvents. Nous signalerons encore la bibliothèque du Commerce (Mercantile library Association), une dizaine de journaux quotidiens, d'autres hebdomadaires, la plupart en anglais, quelques-uns en allemand ou en français; en général, la presse de Saint-Louis jouit d'une réputation d'habileté et de talent, et ses productions sont fort répandues dans les États-Unis et le Canada.

Le commerce de cette naissante métropole du centre de l'Union est très-étendu; elle possède une flotte considérable de bateaux à vapeur, qu'elle envoie sur le haut Mississipi, le bas Mississipi, le Missouri, l'Illinois, l'Ohio, le Wabash, le Tennessee, etc. Il arrive dans son port de 3000 à 4000 steamers par an. C'est particulièrement un grand marché de grains, de bois, de bestiaux, de peaux et fourrures, deux articles qui furent d'abord presque le seul objet de son commerce, entre les mains d'une compagnie puissante en relation avec les Indiens de l'ouest. Du reste, Saint-Louis déploie un grand luxe européen, et l'on y voit partout de beaux hôtels publics, des constructions particulières élégantes et très-confortables, des magasins somptueux, des voitures de place, etc. Le système de chemins de fer dont elle est le centre accroît encore chaque jour son importance, et lui prépare un avenir extraordinaire. Trois lignes en partent à gauche du fleuve, et, parmi ces lignes, le célèbre *Pacific-Railroad*, qui va déjà jusqu'à Jefferson-City, et qui doit gagner la côte de Californie. Quatre autres naissent sur la rive gauche, à la petite ville d'*Illinois-Town*, vis-à-vis de Saint-Louis.

Les autres principales villes de l'État sont : *Hannibal*, sur le Mississipi, au-dessus de Saint-Louis, avec 4000 habitants et d'importantes exploitations de houille; — *Palmyra*, tout près de là, dans une situation saine et agréable; — *Franklin* (un des 146 endroits de l'Union qui portent ce nom), dans une position avantageuse sur la rive gauche du Missouri, au milieu d'une plaine fertile; — *Booneville*, presque en face, sur la rive droite de la rivière, dans une des positions

les plus salubres de l'Union, avec de bons vignobles, des mines de plomb, de fer, de charbon, et des carrières de belles pierres; — *Saint-Charles*, aussi sur le Missouri, connue par un collége de méthodistes et par ses mines de houille; — *Independence*, à quelque distance de la rive droite du Missouri, vers la frontière occidentale de l'État, dans un pays extrêmement fertile; point de départ d'une foule d'émigrants pour l'Orégon et la Californie, et siége d'un grand commerce avec l'Arkansas, le Nouveau-Mexique, l'Utah; — *Sainte-Geneviève*, qui domine une vue aussi étendue que pittoresque sur la rive droite du Mississipi, et où l'on prépare les produits des abondantes mines de plomb du voisinage; — *New-Madrid*, sur un terrain élevé, que les inondations du Mississipi atteignent rarement, et où les arbres forestiers prennent une croissance extraordinaire; mais cette ville est fréquemment menacée par deux genres de fléaux également redoutables : l'un est causé par les affaissements que déterminent les excavations de son sol d'alluvion; l'autre est la fréquence des tremblements de terre : en 1811 et 1812, elle fut entièrement bouleversée.

Cet État a aussi son *Paris* (on compte 22 endroits de cet illustre nom dans les États-Unis); celui-ci est une jolie petite ville dans le nord du Missouri, au milieu d'une région agricole et riche en houille.

L'État de Missouri, avant d'appartenir à l'Union américaine, faisait partie de la Louisiane. Les Français, qui, dans cette contrée comme dans le territoire de la Nouvelle-Orléans, comptaient pour une moitié dans la population, vivaient dans une heureuse indolence; la chasse et leurs troupeaux fournissaient abondamment à leurs simples besoins; chacun cultivait nonchalamment les terres dont il s'était emparé, et dont souvent il ne savait marquer les limites précises. Lors de sa réunion à la confédération Américaine, les colons français se virent en présence d'hommes entreprenants, avides, accoutumés aux chicanes judiciaires, et qui leur demandaient compte de leurs titres de possession; ils apprirent à connaître l'utile gêne d'un régime légal, les besoins et les jouissances du luxe; ils se trouvèrent en même temps dépouillés de leur droit illimité de propriété, et entraînés à une plus grande dépense : de là des plaintes amères, [illegible] venimaient encore la différence de langage et de croyance religieuse. Mais c[illegible] intes ont cessé; le nom de Français et la langue française sont presque éteints ici, comme dans tant d'autres parties de l'Amérique.

L'État d'*Iowa*, au nord du précédent, s'étend entre le Mississipi, à l'est, et le Missouri, à l'ouest. Le parallèle de 40° 35′ forme presque entièrement sa limite méridionale, et le parallèle de 43° 30′ le termine régulièrement au nord. C'est un pays magnifique, légèrement ondulé; les plus hautes collines sont des *bluffs*, monticules calcaires, coupés de fentes abruptes et qu'on trouve çà et là au bord des rivières. Le nord a plus de hauteurs que le sud, où se trouvent les plus agréables et les plus riches cantons de l'État. L'Iowa, grossie du Red-Cedar-River, le Skunk, la rivière des Moines, parcourent le pays par aller grossir le Mississipi; le Missouri reçoit à son tour d'innombrables rivières, qui sont peu considérables, excepté la rivère des Sioux, qui coule sur la frontière nord-ouest.

La plus grande partie de l'Iowa offre un terrain calcaire, qui est carbonifère au sud, et qui, au nord-est, contient de très-riches mines de plomb, avec des veines

de zinc. Cet État possède aussi du fer et du cuivre. Mais les productions végétales ne sont pas moins précieuses que celles du règne minéral : il y a de superbes prairies, des forêts considérables, peuplées de chênes, d'érables à sucre, de frênes, d'ormes, de peupliers, de noyers noirs et blancs, de pins. Les hivers sont longs et rigoureux. Cependant l'agriculture est très-florissante dans ce nouvel État, qui ne date que de 1846; elle a pour principaux produits le blé, le maïs, l'avoine; on élève beaucoup de porcs.

La capitale est *Iowa-City,* sur la rivière Iowa, navigable jusque-là pour de petits bateaux à vapeur. L'emplacement qu'elle occupe n'était que le plus sauvage désert avant 1839; aujourd'hui elle compte au moins 5 000 habitants. Un chemin de fer qui doit aller du Mississipi au Missouri passe par cette ville et l'unit déjà à *Davenport,* florissante petite ville, sur le Mississipi. — *Dubuque,* la plus ancienne et la plus considérable ville du pays, est aussi sur le Mississipi, dans la plus belle situation, au milieu de riches mines de plomb. Elle fut fondée par des Français du Canada, en 1786, et elle est devenue le siége d'un évêché catholique. Elle renferme au moins 8 000 habitants. — *Burlington,* presque aussi peuplée, est sur le même fleuve, mais beaucoup plus bas; elle a été un moment capitale de l'Iowa. — *Councill-Bluffs* ou *Kanesville,* à l'ouest, près du Missouri, est un centre commercial assez florissant, où les mormons se sont établis quelque temps. Cet État est divisé en 100 comtés, et contient (recensement de 1850) 192 200 habitants.

Le *Minnesota,* qui vient d'être admis comme État en 1858, après avoir été *territoire* depuis 1849, se trouve au nord de l'Iowa, à l'ouest du Wisconsin, et a pour bornes, au nord, du côté des possessions anglaises, le 49e parallèle, le lac des Bois, la rivière du lac de la Pluie, le lac de la Pluie, le lac de la Croix, la rivière Maligne, la rivière Arrow; à l'est, le lac Supérieur, la rivière Saint-Louis, la rivière Sainte-Croix et le Mississipi; à l'ouest, le Missouri.

C'est dans le nord de l'État que le Mississipi prend sa source; il sort du lac Itasca, forme les lacs Pemidji, Cass, Winibigoshish, et offre, dans la partie orientale de ce pays, ses fameuses cataractes de Saint-Antoine, qui sont une succession de rapides majestueux, d'une chute totale de 20 mètres, mais dont le point le plus remarquable n'a qu'une hauteur perpendiculaire de 3 mètres. La largeur du fleuve est là de plus de 600 mètres. Le Minnesota ou la rivière de Saint-Pierre (Saint-Peter's-River) est, dans cette région, l'affluent principal du Mississipi; la rivière à Jacques et la rivière des Sioux se jettent dans le Missouri. La Mouse et le North-Red-River (la rivière Rouge du nord), tributaires du lac Ouinnipeg, se dirigent vers l'Amérique anglaise.

Le Minnesota est le terrain le plus élevé qu'on rencontre entre le golfe du Mexique et l'océan Glacial arctique. Là se trouve la ligne de partage entre les trois plus grands bassins de l'Amérique du nord : celui du Mississipi, celui du Saint-Laurent et celui de la mer d'Hudson. Cependant les hauteurs ne sont pas à plus de 6 à 700 mètres au-dessus du niveau de l'océan. Elles s'appellent, entre le Mississipi et la rivière Rouge, les *Hauteurs du pays* (*Heights of Lands*); elles s'avancent entre le Mississipi et la rivière Minnesota sous les noms tout français de *coteau des Prairies* et de *coteau du Grand-Bois*; à l'ouest, sur la rive gauche du Missouri, s'étend le grand massif de terrain qu'on appelle *plateau du coteau du*

Missouri. La multitude des lacs est un des caractères principaux de cette contrée. Outre ceux que nous avons cités, on peut distinguer, près du Mississipi, le lac Leech, le Minnisagaigoning ou les Mille Lacs; vers la rivière Rouge, le lac Rouge (Red-Lake); vers la Mouse, le Mini-Wakan ou lac du Diable.

Le sol appartient en partie à la formation ignée. Il y a, dans le nord-est, de vastes étendues de terrain silurien inférieur. Les vallées du Mississipi et de la rivière Minnesota offrent du calcaire magnésien; le voisinage du lac Supérieur montre quelques terrains d'origine volcanique. On trouve, dans cet État, du fer, du charbon, du cuivre; le nord-ouest a beaucoup de sel. L'argile rouge propre à la poterie se rencontre surtout vers le Missouri, qui coule presque constamment entre des roches crétacées.

Les hivers sont très-froids, particulièrement à l'ouest et au nord. Les rivières restent gelées de la fin de novembre au milieu d'avril. D'ailleurs, l'air est sec, et la température favorable au blé, mais non au maïs. Le sol est excellent vers la rivière Rouge. En général, le Minnesota n'est pas un pays très-boisé : cependant, les parties marécageuses présentent des cyprès, des cèdres; les vallées abritées ont beaucoup de chênes, d'érables à sucre, d'ormes, de frênes, de noyers. Le pin est aussi un des arbres les plus communs. Les animaux les plus ordinaires sont les bisons, les daims, les élans, les ours noirs, les wolverènes, les martres, les rats musqués.

La capitale est la jolie petite ville de *Saint-Paul*, sur la rive gauche du Mississipi, un peu au-dessous des chutes de Saint-Antoine et du confluent de la rivière Minnesota. Elle a au moins 6 000 habitants. Au confluent même de cette rivière, est le poste militaire fédéral de *Fork-Snelling ;* un peu plus haut, en face des chutes, se trouvent les petites villes florissantes de *Saint-Antoine* (*Saint-Anthony*), sur la rive gauche, et de *Minneapolis*, sur la rive droite. — *Pembina*, sur la rivière Rouge, à la limite même des possessions anglaises, est habitée surtout par des métis de blancs et d'Indiens, en grande partie chasseurs, et qu'on voit apporter de temps en temps les produits de leur chasse jusqu'à Saint-Paul, en chariots attelés de chiens.

Sans compter les Indiens, appartenant particulièrement aux nations des Sioux et des Chippeouays, la population du Minnesota était, en 1850, de 6 000 habitants seulement; en 1855, il y avait 50 000 âmes, et aujourd'hui il doit y en avoir au moins 80 000. Le nombre des comtés, en 1855, était de 29. Le plus occidental, très-étendu, s'appelle *Dacotah*, à cause des Sioux, dont c'est le vrai nom.

Le *Kansas* ou *Kanzas* n'était guère, avant 1854, habité que par les débris de diverses nations indiennes, et se trouvait compris dans ce qu'on appelle le territoire Indien. Exploré pour la première fois vers 1719 par des Français qui en prirent possession au nom de leur patrie, il fut annexé à la Louisiane, et cédé avec celle-ci en 1803 aux Etats-Unis. Mais ce n'est qu'à l'époque de la découverte de l'or en Californie que le Kansas commença à attirer l'attention. Sa situation en faisant la voie la plus directe pour les caravanes qui se rendaient des bords de l'Atlantique au pays de la fortune, le gouvernement de Washington songea à l'organiser en territoire. Le 25 mai 1855, un traité fut conclu, par lequel les Indiens cédaient 10 000 000 d'acres de terre contre une rente de 25 000 dollars que les États-Unis s'engageaient à leur payer annuellement pendant 30 années.

Le Kansas n'est pas resté longtemps avec le simple titre de *territoire ;* il a été admis comme État en 1858; mais son introduction dans la confédération ne s'est pas faite sans de graves désordres et de sanglantes contestations entre les partisans de l'esclavage et leurs adversaires (1) : il n'est pas encore bien établi s'il sera rangé parmi les États à esclaves, ou si les abolitionistes (*free-soilers*) le compteront dans leurs rangs.

Le Kansas est borné à l'est par l'État de Missouri, à l'ouest par les monts Rocheux, du côté de l'Utah; au sud, par le 37° parallèle, vers le territoire Indien, et, sur un espace beaucoup moins étendu, par le Nouveau-Mexique; au nord par le 40°, du côté du territoire de Nébraska. On évalue sa superficie à 297 000 kilomètres carrés, qui se composent, à l'est, de plaines fertiles, et, à l'ouest, d'une partie de ce que l'on nomme le *Grand désert Américain*. Le climat y est assez égal; toutefois, dans le sud-ouest, la température est très-froide; mais l'automne y est toujours sec et toujours très-sain. L'Arkansas parcourt le pays presque entièrement de l'ouest à l'est, et s'y forme de deux branches principales, le Republican-Fork et le Smoky-Hill-Fork; il se jette dans le Missouri sur la frontière orientale de l'État. L'Osage coule également dans la partie orientale. Les prairies forment une des principales richesses de cette contrée. L'agriculture paraît devoir y fleurir, car elle y trouvera d'excellents éléments, mais jusqu'à présent, elle n'a pas eu le temps de se développer.

L'Etat a pour capitale *Lecompton,* sur le Kansas, fondée seulement en 1855. Puis viennent *Lawrence,* sur le Kansas, et *Leavenworth*, sur le Missouri. C'est à Lawrence que les abolitionistes ou *free-soilers* ont établi leur quartier général, et à ce titre elle a été sur le point de soutenir, en 1855, un siége de la part de la faction opposée, parce qu'elle refusait de reconnaître l'autorité de la législation nommée par les propriétaires d'esclaves. La petite armée de cette ville comptait 800 hommes déterminés, elle s'était fortifiée sous la direction d'un ingénieur habile. Les autres centres de population du Kansas consistent en plusieurs missions et quelques forts (forts Riley, Scott, etc.), autour desquels viennent chaque jour se grouper de nouvelles habitations servant de point de ralliement aux nombreuses caravanes (2) qui sillonnent cette contrée.

La population des colons du Kansas ne s'élevait encore, en 1855, qu'à 8 700 habitants, dont 200 esclaves, et le nombre des votants pour la première législa-

(1) Une loi dite du Kansas-Nébraska, qui a laissé aux habitants de ces territoires et de tous autres territoires nouveaux le droit de décider si l'institution de l'esclavage serait ou non admise dans leur sein, a été votée par le congrès fédéral, en mai 1854, et a remplacé le *compromis du Missouri,* voté en 1820, qui, tout en laissant subsister l'esclavage dans cet État, le prohibait, pour l'avenir, au delà du 36° degré 30 minutes de latitude nord. Or, cette ligne de démarcation est précisément au sud du Kansas.

(2) « Quand on parle d'une caravane, dit M. Max Greene, l'imagination se représente une scène uniforme : une longue file de dromadaires, de fiers Bédouins montés sur de petits chevaux arabes, nerveux et fins, à l'œil de feu, des chèvres portant des sonnettes, et s'avançant en bataillons serrés de Damas au mont Sinaï, ou de la mer Morte au centre de l'Afrique. En Amérique, les caravanes ont un tout autre aspect. Les chariots à quatre roues sont solidement construits et recouverts entièrement de toile; ils sortent généralement des ateliers de Pittsbourg et de Cincinnati; on les appelle *conestogas*. Ils sont attelés de 8 bœufs ou mules, et le chargement pèse environ 5 000 livres. Chaque homme doit tour à tour être de garde en

ture n'était que de 2 904; mais aujourd'hui la population doit être déjà considérable et surpasse sans doute 50 000 âmes, sans compter les Indiens, dépossédés de leur territoire et dont quelques-uns cependant sont restés dans le pays : les principales de ces nations sont les Chérokis, les Miamis, les Weas, les Piankeshâs, les Peorias, les Kaskaskias, les Chippeouays, les Ottawas, les Shawnis ou Chaouanous, les Sacs, les Foxes (Renards), les Delawares, les Potowatomis, les Kickapous, les Iowas, les Osages, les Kansas, les Arkansas ou Coïpas, les Kioways, les Comanches, les Arrapahos, les Cheyennes. Ces quatre derniers peuples habitent les parties occidentales, c'est-à-dire dans le Grand désert Américain.

Nous retrouverons plus loin, sur la côte du Grand océan, les deux derniers États de l'Union. Ici nous compléterons la description des contrées situées à l'est des monts Rocheux ou couvertes par ces montagnes, en faisant connaître les quatre territoires nommés *Nébraska, Indien, Nouveau-Mexique, Utah.*

Le *Nébraska,* compris entre le 40e et le 49e degré de latitude, et entre le cours du Missouri, à l'est, et les monts Rocheux, à l'ouest, est un vaste pays, encore en grande partie habité par les Indiens, c'est-à-dire par les Sioux ou Dacotahs, les Poncas, les Pânis (Pawnies), les Omahas, les Ottos, les Missouris, les Corbeaux (Crows), les Assiniboines, les Pieds-Noirs (Black-Feet ou Arickeris), les Gros-Ventres ou Minetaris.

Les monts Rocheux, qui couvrent l'ouest de ce territoire, y présentent quelques-uns de leurs plus hauts sommets, tels que les pics de Big-Hom, de Frémont et de Long, ainsi que quelques-uns de leurs plus célèbres passages, le Cadotte's-Pass, le South-Pass, le Bridger's-Pass, par chacun desquels on a projeté quelques-unes des grandes voies de communication entre les deux océans. Les collines Noires (Black-Hills), se détachant des monts Rocheux, s'avancent dans l'intérieur; mais, en général, le pays offre de vastes plaines, à travers lesquelles coulent le Missouri, au nord, où il se grossit de la rivière de la Roche-Jaune (Yellow Stone-River), et la Plate ou Nébraska, au sud. C'est un mélange de déserts arides, de prairies et de zones boisées : ces dernières accompagnent ordinairement le cours des rivières. Le charbon de terre abonde le long du Missouri. On a trouvé des mines de cuivre. Mais jusqu'ici on n'a tiré beaucoup parti ni des richesses minérales, ni des productions végétales, dans cette région sauvage, vers laquelle cependant commencent à se porter les populations de colons.

La capitale du territoire est la petite ville d'*Omaha-City,* sur la rive droite du Missouri, en face de Council-Bluffs, un peu au-dessus du confluent de la Plate. Les autres principaux lieux sont : *Bellevue,* à quelque distance au sud de la ville précédente, sur un plateau d'où l'on jouit de la vue la plus étendue et la plus ad-

tête de la caravane et surveiller les bestiaux. Les chariots, qui sont quelquefois au nombre de 100, se suivent sur quatre lignes égales. Au moment de la halte, les deux du centre viennent se ranger, la roue de derrière contre la roue de devant. Les autres se divisent successivement, deux de chaque côté, et dans le même ordre viennent placer leur arrière-train près de l'avant-train de leurs voisins. Il se forme ainsi peu à peu une espèce de grand ovale dont un seul côté reste ouvert. On y introduit les bestiaux, puis cette entrée est soigneusement barricadée. Après quoi, des feux sont allumés pour éloigner les bêtes fauves, et chacun s'en va chercher le repos, tandis que des sentinelles se renvoient d'heure en heure le signal qui doit attester leur vigilance. »

déjà considé-
, dépossédés
le pays : les
s Piankeshâs,
is ou Chaoua-
is, les Kicka-
Kioways, les
ıples habitent
.
deux derniers
situées à l'est
connaître les
Utah.
entre le cours
pays, encore
ou Dacotahs,
uris, les Cor-
Arickeris), les

tent quelques-
de Frémont et
, le Cadotte's-
ı projeté quel-
ıs. Les collines
nt dans l'inté-
lesquelles cou-
-Jaune (Yellow
déserts arides,
rement le cours
n a trouvé des
richesses miné-
ers laquelle ce-

a rive droite du
ent de la Plate.
ı sud de la ville
ıe et la plus ad-
nefois au nombre
ıx du centre vien-
e divisent succes-
leur arrière-train
ece de grand ovale
rée est soigneuse-
fauves, et chacun
en heure le signal

Philippoteaux del. Gaitnet

Chef Pani — Mandane — Chef Assiniboine

[illegible]

Lauréat du p. St Jacques à Paris — Publié par DUBOIS-MOLAT et BOULANGER

[illegible] le *fort Clark*, le *fort*

obéissent à différents chefs. Ils passent pour les plus [illegible] et sont beaucoup plus civilisés que les autres ; eux seuls font usage de canots. Ils construisent des cabanes de troncs d'arbres, et s'adonnent à la culture de la terre ; mais quoiqu'ils récoltent un peu de maïs et de fèves, l'avoine sauvage, que la na-

BOULANGER

Chef Pani — Mandans — Chef Assiniboine

[illegible]

[illegible] par [illegible] — [illegible] par [illegible] et BOULANGER

mirable; le *fort Calhoun*, le *fort Pierre Chouteau*, le *fort Clark*, le *fort Union*, le *fort Benton*, qu'on rencontre en remontant le Missouri; le *fort Kearney*, le *fort Laramie*, centre d'un grand commerce de pelleteries avec les Indiens; le *fort de Saint-Vrain*; ces points se trouvent ou sur la Plate ou sur les deux branches qui la forment (le North-Fork et le South-Fork). On vient de découvrir, à 70 milles au sud-ouest du fort Laramie des mines d'or, qu'on dit fort riches.

Le territoire *Indien* est celui où l'on a définitivement concentré les populations indiennes qui ont été transportées des pays à l'est du Mississipi dans ceux qui sont à l'ouest des États de Missouri et d'Arkansas, c'est-à-dire dans ce qu'on appelle le *Far-West* (le lointain ouest); elles y ont trouvé des nations anciennement établies, avec lesquelles elles ne vivent pas toujours dans l'harmonie la plus fraternelle. Ce territoire est compris entre 33° 35′ et 37° de latitude, et s'étend entre l'État d'Arkansas, à l'est, le Texas, au sud, l'État de Kansas, au nord. Il s'avance, à l'ouest, par une bande étroite, jusqu'au Nouveau-Mexique. La rivière Rouge en marque la limite méridionale; l'Arkansas le traverse au nord-est; la rivière Canadienne (Canadian-River), affluent de l'Arkansas, le parcourt de l'ouest à l'est.

Excepté les modestes monts Ozark et Washita, qu'on trouve au sud, c'est un pays généralement plat, fertile à l'est, mais appartenant vers l'ouest à ce Grand désert Américain qu'on désigne aussi sous le nom de *Grandes plaines d'Amérique*, espace complétement stérile, au milieu duquel l'œil parcourt un immense horizon sans rencontrer le moindre objet qui en rompe la triste monotonie. Là sont réunis des *Chactas*, des *Chérokis*, des *Creeks*, des *Séminoles*, des *Chickasas*, des *Kaskaskias*, des *Ottawas*, des *Peorias*, des *Kansas*, des *Ménomonis*, des *Wyandots*, des *Shawnis*, des *Kickapous*, des *Piankeshâs* (*Piankichâs*), des *Potowatomis*, des *Sénécas*, des *Oneidas*, des *Quapâs*, des *Delawares* ou *Lenni-Lenapes* (ou *Loups*), des *Osages*, des *Cheyennes*, des *Comanches*, des *Chippeouays*, des *Winnebagos*, des *Miamis*, des *Sacs*, des *Renards*, des *Weas*, des *Iowas*, des *Sioux*, des *Stockbridges*, des *Munses*, des *Otos* ou *Ottos*, des *Missouris*, des *Omahas*, des *Pânis*. Les Chérokis, les Chactas, les Chickasas et les Creeks ont fait de rapides progrès dans les arts de la civilisation, et l'on peut prévoir que bientôt le territoire dont ils sont la population principale sera admis dans l'Union comme un des États souverains. Le gouvernement de l'Union y a établi çà et là des forts ou stations, comme le fort Towson, le fort Washita, le fort Arbuckle, le Council-House.

C'est ici le lieu de donner quelques détails sur quelques-unes des principales de ces nations que nous n'avons pas encore décrites.

La puissante nation des *Sioux*, qui s'appelle elle-même *Dah-co-ta* (nom changé vulgairement en *Dacotah*), est la terreur de toutes les peuplades sauvages. Elle peut compter 40 à 50 000 âmes; elle se divise en quarante-deux bandes. Parmi les principales, les *Minoa-Kantongs*, ou gens du lac, s'étendent de la prairie du Chien à la prairie des Français, et sont subdivisés en quatre tribus qui obéissent à différents chefs. Ils passent pour les plus braves de tous les Sioux, et sont beaucoup plus civilisés que les autres; eux seuls font usage de canots. Ils construisent des cabanes de troncs d'arbres, et s'adonnent à la culture de la terre; mais quoiqu'ils récoltent un peu de maïs et de fèves, l'avoine sauvage, que la na-

ture fournit à presque tout le nord-ouest de ce continent, leur sert principalement en guise de pain. Cette bande est généralement pourvue d'armes à feu. La bande des *Waspetongs,* ou gens des feuilles, erre dans le pays compris entre la prairie des Français et la rivière de Saint-Pierre. Les *Sassitongs,* divisés en deux tribus, chassent sur le Mississipi depuis la rivière de Saint-Pierre jusqu'à celle du Corbeau. La bande vagabonde des *Yanetongs* du nord et du sud maintient son indépendance dans les vastes solitudes qui s'étendent entre la rivière Rouge et le Missouri; elle s'y confond en quelque sorte avec celle des *Titons,* également divisée en branches du nord et du sud, et dispersée sur les deux rives du Missouri, depuis la rivière du Chien jusqu'au pays des Mahas et des Minetares. Le bison fournit à ces deux bandes la nourriture, le vêtement et l'habitation, ainsi que les selles et les brides de leurs chevaux, dont elles possèdent des troupeaux innombrables.

Les Sioux, très-grands, droits de stature, d'une physionomie prévenante, sont incontestablement les plus belliqueux et les plus indépendants des Indiens établis sur le territoire des États-Unis. La guerre est même leur passion dominante. Ils connaissent l'art de faire des retranchements en terre pour y mettre leurs femmes et leurs enfants à l'abri des flèches et des balles, lorsqu'ils craignent une attaque subite de l'ennemi. Du reste, les marchands peuvent voyager parmi eux en toute sûreté, en ayant soin cependant de ne pas blesser le point d'honneur de ces sauvages. D'un autre côté, jamais aucun voyageur n'a démérité dans leur esprit en cherchant à tirer vengeance d'une injure qu'il aurait reçue d'un de leurs compatriotes. Les objets qu'ils vendent aux Américains sont des peaux de tigre, de buffle, de daim, d'élan, de castor, de loutre, de martre, de renard, de rat musqué et de raton. Leur prononciation gutturale, leurs pommettes saillantes et tout l'ensemble de leurs traits, leurs mœurs et leurs traditions confirmées par le témoignage des nations voisines, tout porte à faire croire qu'ils ont émigré de la partie nord-ouest de l'Amérique. Ils écrivent en hiéroglyphes comme les Mexicains. Ils ont de très-beaux costumes, dont les peaux sont les principaux éléments.

Par un traité conclu en 1837, les Sioux ont abandonné 5 000 000 d'acres de terre, à l'est du Mississipi, pour 1 000 000 de dollars. Jusqu'où l'amour de l'or ne pénètre-t-il pas!

Les *Chippeouays* ou *Ojib-be-was,* que les Français ont appelés *Sauteurs,* habitent à l'ouest et au sud du lac Supérieur, ainsi que dans les territoires de l'ouest où nous les avons signalés; et ils s'étendent non-seulement dans les États-Unis, mais aussi dans les possessions anglaises.

Pendant deux siècles, les Chippeouays et les Sioux se sont fait une guerre acharnée jusqu'en 1805, que le major Pike les réconcilia. Les Chippeouays ont plus de douceur dans le caractère et plus de docilité que les Sioux, plus de sang-froid et de résolution dans les combats. Les Sioux attaquent avec impétuosité; les Chippeouays, protégés d'ailleurs par un pays entrecoupé d'une multitude de lacs, de ruisseaux et de marais impénétrables, se défendent avec adresse et prudence. Ils ont au surplus l'avantage de posséder toutes des armes à feu, tandis que la moitié des Sioux n'est armée que de flèches, dont le coup n'est point sûr dans les bois. Les Chippeouays ont un penchant indicible pour les liqueurs fortes, entretenu par les marchands, qui encouragent en eux ce goût funeste, afin d'obtenir leurs four-

rures à plus vil prix. Des hiéroglyphes sculptés en bois de pin ou de cèdre remplacent également chez eux le langage écrit.

Les beaux traits des *Ménomènes* ou *Ménomonis,* que les Français appelaient *Folle-Avoine,* ont charmé tous les voyageurs. Leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance; ils ont le teint plus clair que celui des autres indigènes, des yeux grands et expressifs, de belles dents, la stature moyenne et proportionnée, la taille bien prise, beaucoup d'intelligence, et des mœurs patriarcales. Ils demeurent sous des huttes fort spacieuses, et construites avec des nattes de jonc; ils couchent sur des peaux d'ours et d'autres bêtes qu'ils ont tuées à la chasse. Le sirop d'érable forme leur boisson aux repas. Quoique peu nombreux, ils sont respectés de leurs voisins, notamment des Sioux et des Chippeouays; les blancs les estiment comme des amis. Ils se trouvaient autrefois principalement sur la rivière *Ménomène* (dans le Wisconsin) et sur la *baie Verte* du lac Michigan. Ils parlent entre eux un langage particulier, mais tous comprennent l'algonquin.

Les *Ouinebagos* ou *Winnebagos,* que les Français ont appelés *Puants,* résidaient dans le principe sur les rivières Wisconsin, des Rochers, des Renards, et sur la baie Verte. Ils parlent le même langage que les Ottos de la rivière Plate, et descendent, selon leurs propres traditions, d'une peuplade qui a émigré du Mexique pour se soustraire à l'oppression des Espagnols. Ils passent pour braves; mais leur valeur tient de la férocité. Depuis deux cents ans environ, ils se sont mis sous la protection des Sioux, pour lesquels ils se piquent de fidélité, en les regardant comme des frères.

Les *Otogamis, Outogamis* ou *Renards,* chassés du Wisconsin par les Français, se sont réfugiés d'abord sur le Mississipi, et enfin se sont transportés beaucoup plus à l'ouest. Ils vivent dans une alliance étroite avec les Sacs, et s'adonnent à la culture des grains, des fèves, des melons, mais surtout à celle du maïs, dont ils peuvent vendre plusieurs centaines de boisseaux par an. Éloignés de leurs villages, ils se logent, ainsi que les Sacs, les Puants et les Ménomènes, dans des cabanes de forme elliptique, couvertes de nattes de jonc.

Les *Sacs* ou *Sakis,* établis autrefois sur le Mississipi supérieur et dans les vastes plaines qui confinent à l'occident avec le Missouri, récoltent une quantité considérable de maïs, de fèves et de melons. Naturellement inquiets, remuants et dissimulés, ils emploient plus la ruse que la force ouverte.

Les *Omahas* étaient jadis un peuple belliqueux et puissant; mais la petite vérole a amené leur anéantissement presque complet : quand ils virent leur force s'évanouir devant une maladie à laquelle ils ne pouvaient résister, leur frayeur fut extrême; ils brûlèrent leurs villages, et quelques-uns tuèrent leurs femmes et leurs enfants pour leur éviter une affliction aussi cruelle, et pour les faire passer dans un monde plus heureux.

Les *Ricaras, Riccaris, Arickeris,* ou *Arickaris* (appelés aussi Pieds-Noirs), sont des hommes forts et bien proportionnés; ils ont paru bons et généreux à plusieurs voyageurs, et leurs femmes sont gentilles et gaies, malgré les travaux domestiques qui pèsent sur elles, comme chez la plupart des sauvages. A l'exception de la chasse, elles ont à pourvoir à toute la subsistance de la famille. Elles

ne sont pas plus avares de leurs faveurs que les femmes des Sioux; seulement les maris exigent qu'on demande leur consentement. Cette nation, une des plus considérables, comptait 30 000 individus en 1835; mais la petite vérole l'a décimée depuis.

Les *Mandanes,* qui s'appellent eux-mêmes *Sipouko-Noumankake,* ou *gens des faisans,* habitent les bords du Missouri. Ce peuple croit à un grand esprit qui préside à ses destinées, et qui possède en même temps l'art de guérir; car, chez ce peuple, grand esprit et grand médecin sont synonymes, le dernier étant un nom qu'ils appliquent généralement à tout ce qu'ils ne comprennent pas. Chacun se choisit un objet de dévotion, tantôt quelque être invisible, tantôt, et plus souvent, quelque animal qui devient son protecteur et son médiateur auprès du grand esprit, et il n'y a rien qu'on néglige pour le rendre propice. L'idée d'associer tout pouvoir inconnu à celui d'une médecine, le plus frappant à leurs yeux, paraît être générale parmi les tribus indiennes de cette partie de l'Amérique. Les Mandanes croient à une existence future, et cette croyance se lie à la tradition de leur origine (1).

Les *Missouris* et les *Ottos,* aux bords du Missouri, après avoir souffert beaucoup par les attaques perpétuelles des Sioux, ont été très-affaiblis par les ravages de la petite vérole que les blancs leur apportèrent.

Les *Kansas* et les *Osages* habitent en partie les bords des rivières du même nom.

Le gouvernement de ces nations forme une espèce d'oligarchie républicaine, présidée par des chefs, la plupart héréditaires, mais qui souvent sont éclipsés par des guerriers illustres. Toute affaire importante est soumise à l'assemblée des guerriers, qui décident à la majorité des voix. Le peuple est divisé en trois classes. Le gros de la nation se compose de guerriers ou chasseurs; les jongleurs et les cuisiniers forment les deux autres classes. Les jongleurs, qui sont en même temps prêtres et magiciens, ont une grande influence sur les affaires publiques par leurs divinations, leurs sortiléges, et par l'interprétation des rêves. Quoi qu'il en soit, ils se montrent assez bons jongleurs; ils s'enfoncent de larges couteaux dans la gorge en répandant le sang à gros bouillons; ils insèrent des bâtons aigus dans leur nez, ou ils rejettent par les narines des os qu'ils ont avalés auparavant; d'autres percent leur langue d'un bâton, et se la font couper pour rejoindre en-

(1) Toute la nation, disent-ils, demeurait dans un grand village sous terre, auprès d'un lac souterrain; une vigne étendait ses racines depuis la surface de la terre jusqu'à leur demeure, et leur laissait apercevoir le jour à travers quelques fentes. Quelques-uns des plus hardis grimpèrent au haut de la vigne, et furent charmés de voir une terre riche en fruits de toute espèce, et couverte de buffles. De retour dans leur souterrain, ils firent goûter à leurs camarades les grappes qu'ils avaient apportées, et tout le monde en fut si enchanté, qu'on résolut unanimement de quitter cette sombre demeure pour la belle contrée d'en haut. Hommes, femmes, enfants, tous montèrent le long du cep; mais quand la moitié de la peuplade fut arrivée sur la terre, une grosse femme, en voulant monter, cassa le cep par son poids, et se priva, ainsi que le reste de la nation, pour toujours de la clarté du soleil. Quand les Mandanes meurent, ils espèrent retourner à l'ancien établissement de leurs ancêtres, où les bons arrivent en traversant un lac, tandis que les méchants s'y noient, accablés par le fardeau de leurs péchés. Cette dernière idée rappelle les traditions des Kalmouks.

suite les morceaux, sans qu'il reste aucune trace de l'opération. Les cuisiniers sont au service public, ou attachés à quelque personnage marquant : ce sont quelquefois d'anciens guerriers qui, se trouvant affaiblis par l'âge ou accablés d'infirmités, et ayant perdu toute leur famille, se voient obligés d'embrasser cette profession; chargés en même temps des fonctions de crieurs publics, ils convoquent les chefs aux conseils ou aux festins.

Les mets ordinaires des Osages sont des épis verts de maïs préparés avec de la graisse de bison, des citrouilles bouillies et des viandes. Ils sont hospitaliers par ostentation. Lorsqu'un blanc entre dans un village, l'usage veut qu'il se présente d'abord à la cabane du chef, qui lui sert un repas où son hôte mange le premier, à la manière des anciens patriarches. Ensuite tous les personnages les plus importants du village invitent l'étranger, et ce serait leur faire une grande insulte que de ne point obéir à l'appel; en sorte que, dans une même après-dîner, on peut recevoir douze à quinze invitations; c'est le cuisinier qui les fait, en criant : « Venez et mangez, un tel donne un festin; venez et jouissez de sa libéralité. »

Les cabanes, dans les villages, sont dressées sans ordre, et quelquefois si rapprochées, qu'elles obstruent le passage. Pour surcroît d'embarras, les chevaux parquent la nuit au milieu des rues, lorsqu'on a lieu de craindre que l'ennemi ne rôde dans le voisinage. Du reste, les habitations sont fraîches et très-propres.

Les Osages sont redoutés comme une nation brave et belliqueuse par les peuplades au sud et à l'ouest de leur territoire; mais ils ne sauraient lutter avec les guerriers des nations septentrionales (1).

(1) « Les Osages (Ouachaché) sont guerriers, hospitaliers et voleurs; ivrognes, depuis que les Américains leur ont fait connaître le whiskey ou eau-de-vie de grains, qu'on trouve toujours moyen d'introduire parmi eux, malgré la loi. Les Français leur ont communiqué une maladie non moins funeste. La femme est peu respectée. La polygamie n'est pas rare. Les hommes font la guerre, chassent, tiennent des conseils et fument. Les femmes suivent les hommes à la chasse, portent les fardeaux, coupent le bois, récoltent quelques épis de maïs, et s'acquittent des fonctions les plus pénibles de la vie commune. Celles qui sont unies à des blancs se distinguent par l'activité, l'industrie, l'esprit d'ordre et de netteté; mais elles leur sont beaucoup moins soumises qu'aux maris de leur propre couleur. Les individus d'origine française contractent volontiers de ces sortes d'unions, pour lesquelles la race anglaise professe un grand mépris.

« Les Osages détestent les Américains, qu'ils appellent *Manhitanga* (grands couteaux). Ils aiment les Français, auxquels ils donnent le nom d'*Ichetarin*, c'est-à-dire *poil aux yeux*, parce que nous laissons croître nos sourcils. Ils sont très-affables : j'avais une quantité prodigieuse de poignées de mains à recevoir. Qu'ont-ils gagné au voisinage des blancs? trois ou quatre maladies, autant de vices, la perte de la plus belle partie de leur territoire, l'extinction de la moitié de leur race : ils ne sont plus que 7 ou 8 000.

« Ils se nourrissent surtout de la chair du daim et de celle du chat sauvage, et apportent les peaux aux maisons de traite, où ils trouvent, en échange, des carabines, des casse-tête, des munitions, des couvertures, des indiennes, des pendants d'oreilles, du vermillon et autres niaiseries. Ils ne chassaient autrefois que pour leurs besoins; maintenant ils détruisent les animaux pour s'enrichir par le commerce des pelleteries. Le miel sauvage, délicieux et très-abondant dans les bois, est encore une légère ressource pour eux. Quelques-uns font du sucre d'érable. On en tire aussi d'une espèce de platane et d'un noyer très-commun, l'*hickory*.

« Ces peuples ne sont point idolâtres. Ils sont monothéistes. Ils ont des prêtres qui ne se

Les *Kansas*, quoique beaucoup moins nombreux que les Osages, sont plus redoutables par leur courage, et font quelquefois trembler jusqu'aux Pânis.

Les *Pânis*, appelés *Padoucas* par les Espagnols, sont disséminés sur les bords des rivières Plate, Kansas et autres, et divisés en quatre branches principales, savoir : les *Grands Pânis*, les *Pânis Républicains*, les *Pânis Tappage* et les *Pânis Loups*, qui quelquefois se font la guerre. Ils ont la stature haute et élancée, les os des joues fort proéminents, et la prononciation gutturale. Leur langage a plus de rapport avec celui des Sioux qu'avec l'idiome des Osages. Leur gouvernement a la forme d'une aristocratie héréditaire, comme chez les Osages; mais ils sont moins policés. On estime leur nombre à 11 000; ils ont des troupeaux d'excellents chevaux. Ils sont courageux, mais rusés et cruels.

La chasse du bison (1), qui abonde dans leur territoire, ne les empêche pas de s'appliquer à la culture des champs, ni de penser à l'avenir, en faisant des provisions pour l'hiver. Ils aiment les jeux d'exercice, auxquels ils se livrent dans des places publiques préparées exprès de chaque côté du village.

Les Pânis étaient autrefois une des nations indiennes les plus nombreuses et les plus puissantes, et ils occupaient une immense étendue de pays; mais, par suite de leurs conflits avec les Comanches, les Sioux, les Delawares et les Shawnis, leur nombre a considérablement diminué, et l'ancien prestige de leur suprématie s'est évanoui.

distinguent de la foule que par des prières plus fréquentes adressées au Ouacanda (maître de la vie). Leurs médecins connaissent assez bien la vertu des simples; ils ont des procédés chirurgicaux précieux. Ils sont en outre jongleurs et sorciers : l'un a des entretiens avec un renard, qui lui révèle les mystères de la science; un autre tient ses secrets d'un serpent à sonnette... Ce n'est pas pour la femme de ce pays qu'il paraît avoir été dit : Tu enfanteras dans la douleur. Quand une femme osage vient d'accoucher, elle va se plonger dans l'eau froide avec son enfant; si c'est en hiver, elle fait un trou dans la glace.

« Un Osage en deuil laisse croître ses cheveux, barbouille sa figure et son corps de boue, et ne mange pas tant que le soleil est sur l'horizon. Les cabanes de ce peuple présentent généralement la forme d'une demi-sphère; elles sont faites avec des nattes de jonc, soutenues par des perches recourbées, et souvent couvertes avec des peaux. Un Osage peut rouler sa maison et la mettre sur le dos de son cheval. Cependant il y a des cabanes à demeure, d'une forme oblongue, et beaucoup plus grandes. »

(Voyage au pays des Osages, par *Louis Cortambert*.)

(1) La grande variété d'usages auxquels les Indiens en général appliquent le corps du bison et de toutes les parties de sa dépouille, est une chose presque incroyable, fait remarquer M. Catlin, qui a longtemps vécu au milieu des nations de l'Ouest. Tout ce qui est chair est converti en nourriture, sous une forme ou sous une autre. La robe de l'animal est portée par les Indiens en guise de couverture; — la peau tannée couvre leur tente et leur sert aussi de lit; — non tannée, elle sert à la construction des canots; — ils en font aussi des selles, des brides, des *lasos*, des sangles, etc. — Les cornes sont façonnées en cuillers; — la cervelle est employée dans le tannage des peaux. — Les os servent à établir les bois des selles; on en fait des massues de guerre, des ratissoirs pour enlever le poil des peaux; — ou bien on les brise pour en tirer la moelle. — Les nerfs leur servent de cordes pour leurs arcs, et de fil pour confectionner leurs colliers et coudre leurs habits. — Ils font bouillir les pieds de l'animal avec leurs sabots, et l'on en retire une colle forte qu'ils appliquent à beaucoup d'usages. — Les poils de la tête et du cou, qui sont longs, sont tournés en cordes, et la queue sert de chasse-mouches. (Voyez les Letters and Notes on the North American Indians, de *M. Catlin*, et les Nouvelles Annales des Voyages, 1854.)

, sont plus re-
Pânis.
s sur les bords
s principales,
appage et les
ute et élancée,
Leur langage a
Leur gouver-
Osages; mais
des troupeaux

npêche pas de
sant des provi-
vrent dans des

nbreuses et les
nais, par suite
Shawnis, leur
prématie s'est

canda (maître de
des procédés chi-
tiens avec un re-
un serpent à son-
enfanteras dans
dans l'eau froide

n corps de boue,
le présentent gé-
e jonc, soutenues
ge peut rouler sa
anes à demeure,

Cortambert.)
t le corps du bi-
e, fait remarquer
qui est chair est
nimal est portée
et leur sert aussi
t aussi des selles,
ers ; — la cervelle
des selles; on en
— ou bien on les
rcs, et de fil pour
pieds de l'animal
coup d'usages. —
la queue sert de
ns, de *M. Catlin,*

CHASSEAUX BISONS

Les *Yiétans* ou *Iétans*, établis sur le bord supérieur de la rivière Rouge, de

a tiré peu parti. L'agriculture est jusqu'à présent la principale richesse du pays, et l'élevage des bestiaux, suivant le mode espagnol des *estancias*, se fait sur une très-

Les *Yiétans* ou *Iétans*, établis sur le bord supérieur de la rivière Rouge, de l'Arkansas, et près du Rio-Grande, étendent leurs courses vers l'est au territoire des Pânis et des Osages ; vers le nord et vers l'ouest, elles ne se bornent pas toujours aux frontières du Nouveau-Mexique. Les Américains espagnols les désignent sous le nom de *Comanches*. Les Iétans sont armés d'arcs, de flèches, de lances, de frondes, de boucliers, et sont très-bons cavaliers : souvent ils ont appris aux Espagnols à trembler devant eux, en laissant des traces effrayantes de leurs incursions.

Les *Kiaways* ou *Kioways* parlent la même langue que les Comanches, mais ils sont souvent en guerre avec eux, ainsi qu'avec les Pânis et les Sioux. Ils sont armés de lances, d'arcs et de flèches, et font la chasse au bison. Les Kiaways, qu'on estime à 1 000 guerriers, errent surtout autour des sources de la rivière Plate. Les *Cheyennes* sont de très-beaux Indiens, qui errent entre la Plate et l'Arkansas. Les *Arripahos* sont moins nombreux.

Le *Nouveau-Mexique* est traversé par les monts Rocheux, et placés à la fois sur les deux versants : celui du golfe du Mexique, à l'est, et celui de la mer Vermeille, à l'ouest. Il s'étend de l'est à l'ouest, entre la république Mexicaine, au sud, l'État de Californie, à l'ouest, le Texas, à l'est, l'Utah, au nord, et le Kansas, au nord-est. Le 37° parallèle, sur un très-grand espace, et le 38° sur une moindre étendue, marquent sa limite septentrionale ; le 32° et le 31° 20′ indiquent une partie considérable de celle du sud. Le Rio-Colorado coule longtemps sur la frontière de l'ouest. Les noms espagnols et les noms anglais se croisent sur ce terrain naguère mexicain, mais où pénètrent de toutes parts les actifs éléments anglo-américains. Les Rocky Mountains (monts Rocheux) se changent peu à peu, à mesure qu'on approche du sud, en Sierra de San-Juan, Sierra Madre, Sierra de los Jumanes, etc. Parmi les branches qui se détachent de la chaîne principale, on voit s'avancer vers l'ouest la *Sierra de Carrizo*, la *Sierra Mogoyon*. Les deux grands fleuves du pays sont le Rio-Grande, à l'est, et le Rio-Colorado, à l'ouest ; au bassin du premier appartient le Rio-Pecos ; au bassin du second, le Rio-Gila. La Canadienne ou Goo-al-pah et l'Arkansas, qui coulent dans le nord-est, se dirigent vers le Mississipi.

Il faut diviser le Nouveau-Mexique en deux parties : le Nouveau-Mexique proprement dit, au nord, et l'Arizona, au sud. Le premier a pour région principale la vallée du Rio-Grande : c'est là que sont concentrées presque toutes les richesses du pays : des murs d'énormes montagnes d'origine ignée, et d'une altitude de 3 à 4 000 mètres, bordent cette vallée, agréablement ombragée de pins sur les hauteurs, de cèdres, de chenes, de saules, de noyers, de frênes, de cotonniers, de sycomores, sur les pentes inférieures. Le canton le plus fertile est ce qu'on appelle le *Rio-Abajo*, au-dessous de Santa-Fe ; on y fait souvent deux récoltes par an. Mais la plus grande partie du Nouveau-Mexique est aride. Le climat est généralement tempéré, constant et salubre. On voit s'étendre à l'est, vers le Texas, des plateaux nus, connus sous le nom de *Llano Estacado*.

L'or, l'argent et le cuivre se trouvent dans les montagnes, mais jusqu'ici on en a tiré peu parti. L'agriculture est jusqu'à présent la principale richesse du pays, et l'élevage des bestiaux, suivant le mode espagnol des *estancias*, se fait sur une très-

grande échelle. On récolte du coton, du blé, du maïs, des fèves, des melons, un peu de vin ; on a besoin souvent d'avoir recours aux irrigations. C'est du côté du Kansas que se dirigent les principales relations commerciales de ce territoire, au moyen de caravanes, qui vont à travers des déserts affreux, désignés quelquefois sous le nom expressif de *Jornado de Muerte* (chemin de la mort).

La capitale du Nouveau-Mexique est *Santa-Fe,* située dans une plaine aride, entourée de montagnes, à environ 30 kilomètres à l'est du Rio-Grande ; c'est une vieille ville, qui, fondée en 1581, offre des rues étroites, irrégulières, bordées de maisons à un étage, de forme carrée et contenant toutes une cour au milieu. On remarque, parmi les édifices publics, deux églises catholiques, une protestante (depuis 1855), le palais du gouverneur. Il y a 5 000 habitants, la plupart d'origine espagnole ou indienne. Les autres principaux lieux du territoire sont : *Albuquerque,* sur le Rio-Grande, au sud-ouest de Santa-Fe ; *Socorro,* plus au sud, sur le même fleuve ; *Taos,* dans le nord-est, connue par une bataille gagnée en 1847 sur les Mexicains révoltés.

La population du Nouveau-Mexique s'élevait, d'après le recencement de 1850, à 61 500 habitants ; en 1856, à 63 500, sans y comprendre les Indiens, assez nombreux dans cette contrée, et dont les principales nations sont les féroces *Apaches,* les *Navajoas,* les *Moquis,* les *Cosninas,* les *Chème-Huévis.* On nomme *Pueblos* les Indiens fixés dans les villes et les bourgs.

On a projeté le passage d'un grand chemin de fer interocéanique à travers le Nouveau-Mexique : on a proposé tour à tour, pour lui faire couper les monts Rocheux, le défilé d'*El-Paso,* à l'extrémité sud du territoire ; celui d'*Anton-Chico,* à quelque distance au sud de Santa-Fe ; celui de *Sangre-de-Christo,* au fort Massachusetts, dans le nord-est du pays. Le congrès paraît s'être décidé pour le passage d'Anton-Chico. Ce fut en 1846 que les Anglo-Américains enlevèrent le Nouveau-Mexique aux Mexicains ; le traité de 1848 leur en assura la possession ; on l'organisa en territoire de l'Union en 1850 ; un nouveau traité avec le Mexique, en 1853, l'augmenta d'une étendue de 27 500 milles carrés, au delà du Rio-Gila. C'est là une partie considérable du nouveau *territoire* projeté d'*Arizona,* dont nous allons nous occuper.

L'Arizona, qui a été acheté du Mexique au prix de 10 000 000 de dollars, semble appelé à acquérir une grande importance, tant à cause des richesses minérales qu'il renferme que par sa situation sur le parcours d'une des routes projetées entre le Nouveau-Mexique et la Californie. Compris entre le 31e et le 33e parallèle, enveloppé par le Nouveau-Mexique proprement dit, au nord, le Texas, à l'est, la Sonora, au sud, et la Californie, à l'ouest, il présente une surface de 90 000 milles anglais carrés, et compte déjà une population d'environ 8 000 habitants. Il est arrosé par trois magnifiques cours d'eau : le Rio-Grande del Norte, le Gila et le Rio-Colorado. Le climat est tempéré et salubre.

Indépendamment de nombreuses mines d'argent et de cuivre, ce pays possède d'immenses ressources agricoles. La vallée du Gila est très-fertile, de même que la vallée de Santa-Cruz ; on signale comme très-riches les vallées d'*Arrivaca,* de *Sopori,* de *Calabazas,* de *Tucson,* de *San-Pedro,* de *Sanz,* de *Rio-Grande* et de *Mésilla.* Elles produisent du blé, du maïs, du raisin, des fruits et du coton.

On a donné le nom de *Gadsden* à une partie de l'Arizona, pour rappeler l'auteur du traité d'acquisition.

Les principales villes du territoire sont *Tubac, Tucson, Mésilla, Tumacari* et *Sopori; Colorado-City,* vis-à-vis du fort de Yuma, au confluent du Gila et du Colorado, que la route de la malle traverse déjà en cet endroit, et où un projet fait passer le futur chemin de fer du Pacifique.

Les Indiens Apaches sont souvent des voisins dangereux pour les mineurs.

On trouve dans l'Arizona des débris intéressants des *Missions du Colorado,* missions espagnoles qui furent puissantes et florissantes, et dont les ruines, grandes et imposantes, ont été prises d'abord, par quelques antiquaires, pour des traces d'une antique civilisation indienne. Mais il y a aussi de vraies antiquités indiennes aux bords du Gila : on les connaît sous le nom de *Casas Grandes.*

Parmi les indigènes de ce pays, on distingue les Indiens Pimas, qui habitent la vallée du Gila. Ils sont plus avancés en civilisation qu'aucune des nations barbares des frontières mexicaines. Ils ont des guerriers célèbres, mais ils préfèrent la paix aux combats. Ils vivent du laborieux travail des champs. Ils possèdent de beaux chevaux, de belles mules, des bœufs, des vaches, des porcs, des animaux de basse-cour de toute sorte. Ils se considèrent comme les descendants des Aztèques, et se vantent de compter Montézuma au nombre de leurs ancêtres. Ils se construisent des huttes de forme ovale, peu élevées, faites de roseaux et de boue, et couvertes de chaume. Les femmes pimas portent sur leur tête des vases de forme gracieuse : le pagne est l'unique vêtement de ces Indiens.

Le territoire d'*Utah,* séjour principal des mormons, s'étend du 37ᵉ au 42ᵉ degré de latitude nord, entre les monts Rocheux, à l'est, et la Sierra Nevada, à l'ouest ; le Nouveau-Mexique, au sud, le Kanzas et le Nébraska, à l'est, l'Orégon, au nord-ouest, la Californie, à l'ouest, sont les pays limitrophes. Les monts Wah-Satch, qui le coupent du nord au sud, le partagent en deux parties distinctes. A l'est de ces monts, sur un grand espace arrosé par les affluents du Colorado, particulièrement par le Green-River (Rio-Verde) et le Grand-River (Rio-Grande de l'ouest), il n'est pas habité, et, par sa nature, il est à peine habitable. A l'ouest du Wah-Satch, et c'est la plus grande partie de l'Utah, se trouve un vaste bassin qui renferme des rivières sans écoulement vers la mer, comme les rivières Humboldt ou Mary, Carson, Nicollet ou Sevier, Jourdain, Weber, et beaucoup de lacs, comme le Grand lac Salé (1), le lac Utah, le lac Preuss, le lac de la Pyramide, etc. Ce pays n'est guère plus séduisant que la partie orientale. Il se rencontre cependant, de loin en loin, à l'abri des montagnes, des vallées, comme celle du Grand lac Salé, où une nombreuse population peut pourvoir à ses besoins à l'aide d'une culture facilitée par quelques moyens d'irrigation. Les montagnes qui couvrent l'Utah au sud, sont également dénudées, quoiqu'à leur pied se montrent çà et là quelques sources ou des puits, et, dans certains terrains déprimés, des pâturages. Dans son ensemble, le sol de ce territoire est aride, desséché, mêlé de sable et de gravier, n'ayant presque pour verdure que la sombre *arte-*

(1) Le Timpanogos d'anciennes relations. Est-ce le lac Teguayo de l'histoire des Aztèques?

misia. Les pluies qui tombent en hiver à l'ouest des montagnes sur les côtes du Pacifique n'arrosent point les plaines situées à l'est. Les éléments de fertilisation proviennent, dans ces lieux, des brouillards qui s'élèvent au-dessus des golfes du Mexique, de Californie, et qu'y portent les vents du sud-est.

Les établissements des colons sont dispersés sur une étendue de 300 milles dans les vallons qui, du nord au sud, longent le grand bassin à l'est.

La vallée du Grand lac Salé a plus de 30 milles de longueur. Elle est arrosée par une rivière qui sort du lac Utah, et à laquelle les Mormons ont donné le nom biblique de Jourdain. Le terrain baigné par ce nouveau Jourdain et par d'autres cours d'eau offre un excellent pâturage. On élève surtout de beaux moutons, des chevaux et des mules. Malheureusement parfois ce pâturage est rongé par les sauterelles. La même vallée produit en abondance des légumes et toutes sortes de céréales. Le pommier, le pêcher, y prospèrent à merveille, et l'on y a introduit la vigne. On commence à y élever des manufactures de sucre de betterave.

Le climat est assez rigoureux. En hiver, quelquefois, une couche épaisse de glace dérobe aux bestiaux leur aliment; en été, de longues sécheresses obligent les cultivateurs à de pénibles travaux d'irrigation. Le bois manque près de la Ville du Grand lac Salé; on ne trouve que quelques cotonniers, et il faut aller à plusieurs lieues de distance dans les montagnes pour rencontrer des cèdres, des pins et des érables; aussi presque toutes les maisons sont construites en adobes, c'est-à-dire en briques cuites au soleil.

On a trouvé de l'or à certains endroits de la vallée, mais en trop petite quantité pour qu'il puisse attirer beaucoup l'attention. Il y a une mine de salpêtre et d'alun, et une nappe de sel qui s'étend sur les bords du lac. Les gens qui vivent dans le voisinage de cette plage échappent aux maladies fiévreuses. Le climat de cette contrée est, du reste, généralement assez sain, désagréable seulement en été, à cause des sécheresses continues, et parfois si rigoureux en hiver, que pendant plusieurs mois la neige interrompt toutes les communications avec les États de l'est et la Haute-Californie. On a trouvé plusieurs sources chaudes et des traces nombreuses de fer et de houille.

L'Utah n'est pas un pays séduisant; mais, après la persécution qui les avait poursuivis dans leurs trois premières stations, les mormons auraient difficilement trouvé un plus sûr et un meilleur refuge que ce territoire, qui apparaît comme une île au milieu d'une région inhabitée de tous côtés à une centaine de lieues de distance, région qui lui fait une barrière très-difficile à traverser.

La *Ville du Grand lac Salé* (*Great Salt lake City*) s'élève sur le Jourdain, au pied d'une chaîne de montagnes dominée par le pic de l'Enseigne. Le terrain qui lui a été assigné a une étendue de quatre milles carrés, divisés par quatre squares de dix acres, sur lesquels sont tracées des rues à angle droit. Les fondateurs de cette nouvelle Jérusalem ont, dans leur idée de magnificence, donné à ces rues une largeur de 160 pieds (1). Deux lignes d'acacias, d'érables ou de co-

(1) « Le style d'architecture des maisons, dit le *Courrier des États-Unis*, est d'une simplicité toute primitive. Quelques-unes ont deux étages; la plupart n'en ont qu'un.

« Celle de Brigham Young, le prophète de la communauté, se distingue entre toutes les autres par ses vastes dimensions, sa façade blanchie et ses persiennes vertes. L'apôtre de la

tonniers en forment de fraîches avenues; mais cette grande métropole des Saints du dernier jour ne compte encore que 6 000 habitants.

Les autres principaux endroits de l'Utah sont *Fillmore-City*, la capitale du territoire, très-petite ville, située sur un affluent du Nicollet, au pied des monts Wah-Satch, et au milieu de débris volcaniques; *Manti*, sur un autre affluent de la même rivière.

La population blanche de l'Utah était, d'après le recensement de 1850, de 11 380 habitants; en 1853, de 18 200; en 1856, de 39 000. Elle se compose presque entièrement de *mormons* (1). Cette secte singulière, qui s'appelle aussi les *Saints*

polygamie vient d'y joindre un large édifice construit dans toute la splendeur du style gothique. Ce pompeux édifice est destiné à renfermer ses femmes spirituelles et les autres, c'est-à-dire toute la crédule corporation féminine dont se compose son harem.

« Près de là est un autre bâtiment réservé pour les fêtes, les représentations théâtrales et les séances du conseil.

« Le plan du temple est fait sur de larges dimensions : 60 mètres de long sur 40 de large; mais on n'a encore posé que les fondations.

« De trois côtés, la ville est défendue par un rempart en terre de 3 à 4 mètres d'élévation, garni çà et là de quelques bastions, et coupé de distance en distance par des poternes. C'est une œuvre parfaitement inutile; l'agile Indien escaladerait aisément un tel boulevard.

« Jusqu'à présent, la sainte cité des mormons ressemble plutôt à un grand village qu'à une ville. Telle qu'elle est pourtant, elle a servi de modèle aux autres communautés des colons réunis dans les divers districts de l'Utah. Toute cette population, plus agricole que commerciale, a sacrifié l'idée d'agglomération et le principe de défense à l'agrément de disperser ses ations sur un large espace. »

(1) D'après une histoire des mormons récemment publiée en Allemagne, il y aurait en Amérique 68 700 mormons, dont 38 000 en Utah, 5 000 à New-York, 4 000 en Californie, 5 000 dans la Nouvelle-Écosse et le Canada, et 6 900 dans l'Amérique méridionale et les îles.

En Europe, il y en aurait 39 000, dont 32 900 dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, 5 000 en Scandinavie, 1 000 en Allemagne et en Suisse, 500 en France, et les autres dispersés dans les petits États. Il y en aurait un millier en Asie, 2 400 en Océanie, une centaine en Afrique. Il y aurait plus de 8 000 schismatiques. Toute la secte se composerait d'environ 126 000 adeptes.

Voici, sur le culte des mormons, quelques détails qui sont tirés de la relation de M. W. Kelly (*Nouv. Annales des Voy.*) :

« Le dimanche matin, nous nous préparâmes à assister au service des mormons. Je vis là une tribune en avant de laquelle il y avait des rangées de tabourets et de chaises pour les gens de la ville; ceux de la campagne, qui arrivèrent en grand nombre dans des waggons légers, se rangèrent à l'arrière assis dans leurs voitures, dont ils avaient détaché les chevaux. Le tout formait une congrégation très-nombreuse et très-respectable. Le costume des femmes était à la fois riche et bienséant. Chacune avait son ombrelle, et je puis dire, tout sentiment profane à part, que j'ai rarement contemplé une plus jolie réunion de beau sexe. Avant que la cérémonie religieuse commençât, cinq hommes montèrent à la tribune; c'était le comité d'inspection de la semaine. Le président lut son rapport général sur l'état et l'avenir de la colonie, puis il proclama les noms de ceux des colons qui avaient mérité une mention particulière pour la supériorité de leurs cultures, l'étendue de leurs clôtures, etc. A cette liste d'honneur succéda une liste noire, comprenant les fainéants, les indolents, les arriérés de tout genre, qui furent tous marqués de réprobation, et menacés d'être privés de leurs lots et expulsés de la communauté. La lecture de ces listes produisit une sensation évidente, et il me parut qu'elles devaient avoir pour effet d'exciter la partie industrieuse de la république à de nouveaux efforts, et de stimuler l'indolence des moins actifs. Ceci fait, le ministre de la communauté monta en chaire à son tour, et lut à haute voix un texte du livre des mormons, puis il entama un sermon *de multis rebus* et *quibusdam aliis*, prenant à partie

du dernier jour, et qui a pris naissance, il y a quelques années, aux États-Unis, sous l'inspiration de Joseph Smith; celui-ci prétendait avoir reçu mystérieusement le livre sacré de Mormon (prophète juif du VIIe siècle avant J.-C.), et a permis la polygamie, enseigné que le baptême doit être renouvelé sur les adultes, que les Indiens d'Amérique descendent des Hébreux, etc.

Les mormons établirent le siége général de leur communauté à Nauvoo (dans l'Illinois) en 1840; chassés de cette ville en 1847 et 1848, ils émigrèrent au delà des monts Rocheux, où ils fondèrent ce qu'ils appelèrent l'État de Deseret (la ruche d'abeilles); mais le congrès annula ce titre ambitieux d'État, et créa le simple territoire d'*Utah* en 1850. Aujourd'hui, le gouvernement de l'Union voit d'un œil sévère une secte qui ne paraît pas vouloir se soumettre complétement aux lois de la confédération, et dont les principes s'écartent singulièrement des habitudes des nations civilisées modernes; il prépare en ce moment même une expédition contre les mormons, qui, dit-on, se disposent à se retirer dans un autre pays.

Quel que soit le sort des mormons, l'Utah, malgré l'aridité générale de son sol, est destiné à un bel avenir par sa position sur la route des émigrants et du commerce entre les vallées du Missouri et du Mississipi, d'un côté, et la Californie de l'autre. Deux des passages désignés dans les projets d'un chemin de fer entre les deux océans coupent les monts Rocheux sur la frontière orientale de ce territoire : c'est le défilé de Coochatope, et, plus au nord, celui de Bridger.

Parmi les tribus d'Indiens répandues dans l'Utah, on remarque les *Utahs* ou *Yutas*, et les *Diggers* (*Fouilleurs*), tribu la plus dégradée, la plus avilie de toute la race indienne, dit M. Kelly : « c'est le rebut et la lie de la population aborigène; tout ce qui se trouve exclu ou repoussé des autres tribus vient se réfugier dans celle-ci. Au physique, l'Indien Digger est très-peu au-dessus de l'orang-outang; il a la taille peu élevée, les traits comprimés, le front bas, la racine des cheveux tombant presque aux sourcils. Au moral, il n'a guère que l'astuce du singe. Il vit, comme

les diverses autres religions, afin de faire ressortir la supériorité de celle de la vallée.... Ce discours termina la cérémonie : ce fut alors, entre gens de la ville et ceux de la plaine, un échange sans fin de saluts et de compliments, précurseurs de goûters, de dîners, de civilités de toute sorte et de tendres tête-à-tête. Le soir venu, il y eut un second discours qui termina les devoirs religieux de la journée... Il ne me parut pas, à en juger par l'attitude de la congrégation, qu'un sentiment bien profond la pénétrât; car, avec tout de mépris qu'ils affichent pour les richesses et les plaisirs du monde, ils me paraissent poursuivre les unes avec un zèle des plus actifs, et jouir des autres avec aussi peu de contrainte qu'aucune autre communion religieuse. Les affaires de l'Église et celles de l'État se donnent ici la main. Les *anciens* de l'Église sont en même temps des magistrats et des fonctionnaires civils et criminels, les rédacteurs de la loi, les ministres des finances et les trésoriers généraux de la communauté; car chaque colon doit déposer entre les mains de ces magistrats souverains tout ce qu'il possède au delà de ses besoins immédiats, recevant en échange ce que nous appellerions les bons du trésor. »

Un autre voyageur, M. Benjamin Ferris, décrit ainsi les habitations des mormons :

« La polygamie a introduit un nouveau style d'architecture dans le Great Salt lake City. Un homme pourvu d'une demi-douzaine de femmes bâtit, s'il le peut, une maison longue et basse, ayant six entrées extérieures; et, s'il prend une nouvelle femme, il ajoute une aile à son édifice. Le but est de tenir les femmes et les enfants à part les uns des autres, afin d'éviter ces terribles combats de chattes enamourées qui ont lieu de temps à autre. »

nom l'indique, des racines qu'il tire de la terre, et, comme supplément, de vermine et de criquets. Les femmes sont dignes en tout de ces *maîtres de la création :* mâles et femelles vivent ou plutôt croupissent dans des trous et dans des antres qu'on ne peut honorer du nom de huttes ou de wigwams, traînant là l'existence la plus misérable qui se puisse imaginer, au milieu d'une saleté repoussante. »

L'État de *Californie*, formé de la région nommée autrefois *Nouvelle-Californie* ou *Haute-Californie*, acquise du Mexique en 1848, s'allonge le long du Grand océan, entre 32° 20′ et 42° de latitude, entre la Vieille-Californie, au sud, l'État d'Orégon, au nord, le Nouveau-Mexique et l'Utah, à l'est. Une partie de la Sierra Nevada et le Rio-Colorado la limitent dans cette dernière direction. Sa superficie est de 404 000 kilomètres carrés, et sa population, qui, d'après le recensement de 1850, ne s'élevait qu'à 92,597 habitants, était évaluée, en 1854, à 700 000 âmes ; aujourd'hui elle doit approcher de 1 000 000.

Trois zones de montagnes courent du nord au sud dans la Californie ; la plus orientale est la Sierra Nevada, dont les pics volcaniques et neigeux atteignent une altitude de 4 à 5 000 mètres. Le mont Shasta ou Chasté en est le point culminant. Le schiste, le talc, le quartz, la composent généralement. La seconde rangée, qu'on désigne sous le nom de *monts de la Côte* (*Coast-Range*), longe à quelque distance les rivages du Grand océan, dont elle n'est éloignée que de 20 à 25 lieues; elle a une altitude de 1 000 à 1 200 mètres. C'est une belle chaîne, en partie boisée, et où s'ouvrent des vallées favorables à la culture. La formation en est crétacée. Les neiges que reçoivent ces montagnes disparaissent ordinairement au bout de quelques jours. Enfin, le bord même de l'océan, ce que les Espagnols ont appelé la *Contra-Costa,* est formé par une suite de petites chaînes de montagnes dont l'élévation ne dépasse pas 600 à 800 mètres, et qui présente une riante ceinture de magnifiques forêts et d'excellents pâturages.

Vers le milieu de la côte, par 38 degré de latitude, s'ouvre la vaste baie de San-Francisco, à l'extrémité orientale de laquelle débouchent les deux principales rivières du pays : 1° le Rio-Sacramento, qui vient du nord, et qui reçoit, entre autres affluents, la rivière des Plumes (Feather-River), grossie du Yuba, et la rivière Américaine (American-River); 2° le Rio-San-Joaquin, qui vient du sud, et qui, servant d'écoulement au lac Tulare ou Tule, reçoit la Mariposa, la Merced ou Mercedes, la Tolumne, le Stanislas, le Calaveras, etc. C'est sur les affluents de l'est de ces rivières, affluents descendant de la Sierra Nevada, que se trouvent généralement les *placers* (mines d'or) qui ont rendu la Californie si célèbre, et qui ont offert depuis dix ans tant de richesses, mais qui ont été aussi l'occasion de tant de déceptions et de misères (1). Indépendamment des placers, qui sont des

(1) Il y a, dit un journal, l'*Alta California*, des preuves évidentes qu'une immense rivière, dont la largeur variait de 9 à 13 milles, coulait autrefois directement à travers les champs aurifères de la Californie. Le lit de cette ancienne rivière est clairement marqué par le gravier et les fragments de roche (portant trace de l'action des eaux) que l'on rencontre dans tous les tunnels qui sont creusés. Un autre caractère remarquable présenté par ce dépôt de gravier, c'est que les fragments de roche qui s'y trouvent mêlés, et qui contiennent ordinairement plus d'or que toute autre roche de l'espèce, diffèrent entièrement de la nature du quartz dans les veines de la Californie. On se demande alors si ces riches fragments de roche

gisements de peu de profondeur, d'une exploitation facile, ou des dépôts dans le lit des rivières et même à découvert sur le sol, il existe le quartz aurifère, qui renferme aussi beaucoup d'or, mais l'extraction du métal est difficile et a besoin de machines puissantes. Enfin on a trouvé de l'or dans les roches calcaires elles-mêmes. C'est après un voyage du colonel Frémont, en 1845, et après que, par suite de ce voyage, une scierie mécanique eut été établie par le capitaine Sutler, sur la fourche sud de la rivière Américaine, vers 38° 40′ de latitude, qu'on découvrit les premiers gisements du précieux métal, en mai 1848, au sud-ouest du lac Frémont ou Bonpland. L'abondance extraordinaire d'or qu'on a trouvée dans cette contrée a fait une révolution dans les richesses monétaires des nations. Le produit moyen annuel des mines et des terrains aurifères de la Californie est d'environ 75 millions de dollars (399 750 000 francs) (1). La Californie possède aussi des mines de mercure, d'argent, de platine, de cuivre, de fer, de plomb, de houille ; il y a des eaux sulfureuses et des sources de bitume. On a exporté, en 1857, 926 000 kilogrammes de mercure.

Le sol californien présente un mélange de terrains secs, rocailleux, sablonneux et salés, et de cantons très-fertiles. La plaine de Tulare, vers le San-Joaquin, paraît être la plus féconde ; il y a aussi un grand nombre de belles vallées entre les monts de la Côte et l'océan : c'est là que les missionnaires espagnols avaient créé leurs établissements. Les plantes et les arbres fruitiers de l'Europe réussissent parfaitement dans cette zone, constamment tempérée par les brumes qui s'élèvent de la mer. Les arbres indigènes sont souvent magnifiques, et surtout d'une hauteur extraordinaire, qui va jusqu'à 100 et 150 mètres. Ce sont particulièrement des pins, des sapins, des cyprès, des cèdres. On remarque, parmi les animaux, l'ours, l'élan, le cerf, l'antilope, le lièvre, l'oie grise du Canada, l'oie blanche, plusieurs variétés de canards, de bécasses, de cailles, des tétras, etc. L'agriculture, d'abord négligée par les colons, qui ne rêvaient que l'or, a fait quelques progrès depuis 1854. On récolte aujourd'hui une assez grande quantité de blé, d'orge, d'avoine ; les poires et les raisins sont d'un bon goût : le vin paraît devoir être une des richesses de ce pays. Le soin des troupeaux occupe aussi les habitants, et les chevaux, les bœufs, sont élevés en grand nombre.

C'est au mois de mars 1849 que le premier navire à vapeur, venant de Panama, a franchi l'entrée de la baie de San-Francisco, entrée qu'on appelle aujourd'hui Porte d'Or (Golden-Gate) ou Chrysopyles. Depuis lors, de nombreux paquebots à vapeur y ont établi un service régulier sur la côte ; de plus nombreux encore naviguent sur les eaux intérieures. Les chemins de fer même franchissent déjà une partie de la vallée du Sacramento : deux lignes partent de la

n'ont pas été entraînés de quelque autre localité par le courant de cette ancienne rivière. Et, s'il en est ainsi, ne peut-on pas conclure avec certitude qu'il y a quelque part, dans l'extrême nord, des champs aurifères infiniment plus riches que tout ce qu'on a découvert jusqu'ici en Californie ?

(1) On a exporté, en 1857, pour 49 256 180 dollars d'or, d'après les déclarations faites en douane ; mais une grande quantité de métal est sortie sans déclaration, et une partie considérable aussi est restée pour les besoins du pays.

capitale (Sacramento-City), remontant, l'une le fleuve Sacramento, l'autre la rivière Américaine.

La population qui s'est portée à la Californie appartient aux éléments les plus divers : les Anglo-Américains sont les plus nombreux ; il y a beaucoup d'Espagnols, de Mexicains, d'Américains du sud, d'Anglais, et environ 20 000 Français ; des Chinois même y affluent en grande quantité. Enfin, il s'y trouve un certain nombre d'indigènes, qui se montrent généralement hostiles aux blancs, et qui vivent misérablement du produit de leur chasse ou de leur déprédations. On conçoit que tant d'étrangers, dont plusieurs sont sans aveu, présentent peu d'accord entre eux, et l'on s'imagine sans peine les nombreuses scènes de désordre, d'attaques violentes, de justice sommaire, de folle ivresse et de désolation qui ont accompagné des établissements de ce genre. On évalue l'émigration annuelle à 100 000 individus : 70 000 par mer, et 30 000 par terre.

Si un voyageur se fût endormi, il y a cinquante ans, sur les bords de la baie de San-Francisco pour se réveiller aujourd'hui seulement, il serait dans un singulier étonnement. Les quelques huttes de boue, les tentes de peaux, sont remplacées par d'innombrables édifices en briques ; des villes, des villages nombreux se sont élevés de toutes parts autour de cette belle masse d'eau. *San-Francisco*, placée sur la rive sud de l'entrée de la baie, est une grande cité. Il y avait déjà, en 1852, 35 000 habitants ; en 1854, on en comptait 50 000 ; aujourd'hui, il n'y en a pas moins de 100 000. C'est une ville régulièrement bâtie, où des maisons en pierres et en briques s'élèvent chaque jour, dont les maisons en bois sont décorées avec élégance et même avec luxe ; les rues sont en planches au lieu de pavés, et les habitants un composé multiple de toutes les nations du globe. Tout ce que la civilisation offre de plus luxueux, tout ce que le syrabite peut désirer de jouissances lui est offert ici. Le bas de la rue Montgomery et ses environs, avec la place de l'El-Dorado, ont le cachet des beaux quartiers des villes européennes. Les maisons y sont splendidement décorées, surtout à l'intérieur ; c'est le quartier de la banque et du haut commerce ; des enseignes dorées brillent sur toutes les portes. « San-Francisco, dit M. Derbec, est placée en amphithéâtre sur les penchants de plusieurs montagnes, dans les vallées qui les séparent, au bord du port et même sur ses eaux. Mais c'est surtout dans le voisinage du port que les développements de la ville ont pris le plus d'extension. Sa profondeur étant limitée par les montagnes, la ville se développe sur les eaux par quartiers réguliers, et un jour San-Francisco verra, comme Venise, ses rues sillonnées par d'innombrables barques, et les navires de tous les tonnages pourront décharger leurs cargaisons dans ses magasins. L'activité qui règne dans cette partie de la ville est extrême déjà, et ne peut que grandir chaque jour. Son importance fait qu'on en pousse vivement les travaux. Les pilotis sont enfoncés à la vapeur au moyen de machines installées sur de petits bateaux qui se transportent avec facilité partout où il en est besoin. Ces pilotis sont des pins entiers (amenés de l'Orégon ou de la côte nord de la Californie) dont on a rogné les cimes, et qui en quelques minutes sont enfoncés dans leur presque totalité, malgré leur hauteur. Malheureusement une très-grande partie du port, sur laquelle on construit les nouveaux quartiers, mise à sec quand la mer est basse, exhale une odeur

infecte occasionnée par la vase et par les immondices de toute nature provenant de l'intérieur de la ville. » Les baies de Saint-Paul et de Suison peuvent être considérées comme la continuation de la baie de San-Francisco, avec laquelle leurs eaux se mêlent et qu'il faut absolument traverser en entier pour les atteindre. C'est dans la baie de Saint-Paul qu'est située Mare-Island (l'île de la Jument), où s'élève un des principaux arsenaux de l'Union américaine.

Les défenses de la baie et du port de San-Francisco ont un caractère formidable. A l'entrée du Golden-Gate, à droite en venant de l'océan, sur la pointe la plus avancée, et commandant complétement ce passage, se trouve le fort Point, et, une fois entré dans la baie, on trouve le fort de l'île d'Alcatraz. Un peu plus loin, et dans les eaux qui conduisent à Mare-Island, sur l'île Angel, près de laquelle il faut passer, s'élève aussi un fort. Enfin sur les pointes Lime, San-José et Presidio, en dedans de la passe du Golden-Gate, entre le fort Point et l'île d'Alcatraz, il y a trois batteries à fleur d'eau.

San-José, qui a été quelque temps la capitale de l'État, est dans une agréable situation, à quelque distance de l'extrémité sud de la baie de San-Francisco. — *New-Almaden,* non loin de là, a la principale mine de mercure de la Californie. — *Benicia,* qui a été capitale à son tour, se trouve sur une des parties avancées de la baie de San-Francisco. — *Sacramento-City,* capitale actuelle, est sur le fleuve du même nom, que de grands steamers remontent jusque-là. C'est une très-belle ville, dépôt intérieur des produits des mines. On y voit un magnifique capitale, et l'on y compte 20 000 habitants. — Les autres villes principales de l'intérieur sont : *Stockton,* située sur le fleuve San-Joaquin, et principal dépôt des mines du sud ; — *Marysville,* au confluent de la rivière des Plumes et du Yuba ; — *Shasta-City,* dans le bassin supérieur du Rio-Sacramento ; *Moquelumne-Hill, Sonora, Mariposa,* toutes dans l'intérieur.

Au bord de l'océan, ou très-près, sont : *Crescent-City; Klamath,* vers l'embouchure de la rivière du même nom ; *Humboldt-City, San-Rafael,* toutes situées au nord de San-Francisco ; — et, au sud, *Santa-Cruz, Monterey,* l'ancienne capitale de la Haute-Californie ; *Santa-Barbara; Los Angeles,* ville très-florissante, qui a pour port *San-Pedro ; San-Diego,* qui possède un excellent port.

Excepté la baie de San-Francisco, la côte présente peu de découpures considérables. On remarque seulement, au nord, la baie de la Trinité, le port Humboldt, près du cap Mendocino ; au sud, la baie de Monterey. Le canal de Santa-Barbara, aussi au sud, sépare du continent les îles de *Santa-Cruz, Santa-Rosa* et quelques autres. Il faut remarquer, au large du port de San-Francisco, les fameux écueils des *Farallones.*

L'État de la Californie se divise en 36 comtés, portant des noms espagnols, comme *Contra-Costa, San-Bernardino,* etc. ; des noms indigènes, comme *Siskiyou, Shasta,* etc. ; enfin, des noms de voyageurs illustres, comme *Humboldt.* Parmi les Indiens qu'on trouve encore sur quelques points de la Californie, on distingue les Klamaths, au nord ; les Matalans, les Salsens, les Quirotes, dans les parties moyennes ; les *Mohaves,* au sud-est, population d'une taille athlétique, quoique vivant uniquement de végétaux ; les *Diegenos,* qui habitent au sud, dans le comté de San-Diego. Ceux-ci ont été convertis par les jésuites. Ils sont devenus

industrieux et adroits dans leurs travaux, ils ont su s'entourer d'un certain confort; mais leur apathie naturelle est extrême. Leur vêtement consiste généralement en unegrande chemise rayée horizontalement.

Non loin d'eux, dans la même vallée, celle du Colorado, vivent les Indiens *Yumas*, qui passent pour rusés et cruels. Ils ne se nourrissent que de végétaux. Leurs armes sont l'arc et les flèches, la massue et le couteau. Leur teint est assez bronzé; leurs femmes sont rarement jolies. Ces Indiens vivent, pour ainsi dire, dans l'eau. Cependant ils ne se servent jamais de barques; c'est à la nage qu'ils traversent les rivières. Chez eux, l'entretien des femmes qui ne se marient pas reste à la charge commune. Quand un Indien meurt dans le village, le lieu est abandonné, le corps est livré aux flammes. Les Yumas cultivent le melon, le blé, la courge; la mule est leur animal favori. Leur corps n'est protégé que par un léger pagne : des colliers de perles ou de verroterie ornent le cou des femmes.

L'*Orégon*, admis au rang d'État en 1858, s'étend au nord de la Californie, et comprend une grande partie du bassin du fleuve qui lui donne son nom, entre les monts Rocheux et le Grand océan, et entre le 42e et le 46e degré de latitude nord. Le fleuve Orégon ou Columbia marque une grande partie de sa limite septentrionale du côté du territoire de Washington. Un des affluents principaux de ce fleuve, le Snake-River ou Lewis, le parcourt à l'est. Le Fall-River et la Multnomah ou Willamette, autres affluents de l'Orégon, coulent dans l'ouest; l'Umqua, le Rogue-River et le Tlamath ou Klamath, qui entre ensuite dans la Californie, arrosent le sud-ouest, où l'on remarque aussi le lac Klamath. Le Beer-River, tributaire du Grand lac Salé, circule dans le sud-est.

Les monts Rocheux présentent, sur la frontière de cet État, un de leurs plus hauts sommets, le pic de Frémont, et un de leurs plus célèbres défilés, le *South-Pass* (passage du Sud), un des points où l'on a projeté de faire passer le chemin de fer du Pacifique. Aux rameaux qui se détachent de cette chaîne, appartiennent les montagnes du Salmon-River, celles qu'on appelle les Trois-Tétons et les Trois-Buttes. — La chaîne de la Cascade ou des monts Calapooya parcourt, du nord au sud, l'ouest du pays, et y présente les monts Hood, Jefferson et Pitt. Les montagnes Bleues s'en détachent à l'est, et s'avancent dans l'intérieur.

On ne connaît pas entièrement la géologie de l'Orégon. La plus grande partie paraît appartenir aux formations ignées; des traces volcaniques se présentent sur plusieurs points. L'or existe dans les montagnes de la Cascade; mais il paraît y être moins abondant que plus au nord et plus au sud. De riches mines de houille ont été rencontrées en divers lieux, particulièrement dans la vallée de la Willamette.

La plus belle partie du pays est l'ouest, entre les montagnes de la Cascade et l'océan, c'est là seulement que s'est portée la population des colons. Mais tout le centre et l'est de l'État ne présentent que des plateaux nus et froids, ou des rochers escarpés, des monts sauvages, condamnés à la stérilité. Le climat du littoral est fort doux, et n'offre pas les extrêmes de température qu'on remarque sur la côte de l'Atlantique : Oregon-City a une température moyenne annuelle de 12 degrés (centigr.); la température moyenne de l'été est de 21 degrés; celle de l'hiver, de 4 degrés et demi.

Dans les riches terres d'alluvion du bassin inférieur de l'Orégon, le blé, les légumes d'Europe et les fruits des régions tempérées viennent parfaitement. Dans de bons pâturages, sont nourris de nombreux troupeaux de chevaux et de moutons. On élève beaucoup de porcs.

La capitale est *Salem*, sur la Willamette, petite ville encore, avec un millier d'habitants. *Oregon-City*, sur la même rivière, mais plus près du Columbia, a été quelque temps la capitale, et n'est pas plus considérable. *Portland*, plus bas encore, a un bon port sur la Willamette, et c'est le centre commercial de l'État. *Astoria*, sur la rive gauche du Columbia, à 10 milles au-dessus de son embouchure, a un port aussi, et a été un célèbre dépôt de la compagnie des fourrures du Pacifique : elle a dû son nom à J. Astor, chef de cette compagnie, par qui elle fut fondée en 1811.

La population de l'Orégon était, en 1850, de 13 300 habitants (le territoire de Washington s'y trouvait alors compris); en 1856, elle s'élevait à 36 000, non compris les Indiens, qu'on peut évaluer à 20 000, et dont les principales tribus sont les *Chochonis* ou *Serpents* (suivant l'orthographe anglaise, *Shoshones* ou *Snakes*), appelés aussi quelquefois *Têtes-Plates ;* les *Pa-nacks* ou *Punashlis*, les *Waillatpus* ou *Cayuses*, les *Molèles*, les *Tlamaths* ou *Lutuamis*.

Les Shoshones comptent 900 guerriers, et peut-être 14 000 individus. Ils vivaient autrefois dans les plaines du Missouri; mais les *Pawkis*, ou Indiens voleurs, les ont chassés dans les montagnes, d'où ils ne sortent plus qu'à la dérobée pour visiter la terre de leurs ancêtres. Depuis le milieu de mai jusqu'au commencement de septembre, ils résident auprès du Columbia. Comme le saumon, leur principal aliment, disparaît au commencement de l'automne, ils sont contraints à chercher leur subsistance sur les bords du Missouri; mais ils n'avancent de ce côté qu'avec beaucoup de précaution et lorsqu'ils ont été joints par quelques tribus alliées. Après avoir chassé au buffle pendant l'hiver, le retour de la belle saison les ramène aux bords du Columbia. Dans cet état nomade et précaire, ils éprouvent des besoins extrêmes. Il se passe souvent des semaines entières sans qu'ils trouvent d'autre nourriture qu'un peu de poisson et de racines. Cependant ces privations ne sont pas capables d'abattre leur courage ou de diminuer leur bonne humeur. Cette tribu a de la dignité dans son état de détresse. Les Shoshones aiment les habits somptueux; ils recherchent les amusements, surtout les jeux de hasard, et, comme d'autres Indiens, ils se vantent de leurs exploits guerriers vrais ou faux. Chaque individu est son propre maître, et la seule gêne imposée à sa conduite, c'est l'avis d'un chef qui exerce sur les opinions de la tribu une autorité de persuasion. L'homme a la propriété absolue de ses femmes et de ses filles; cependant on ne frappe jamais les enfants, de crainte d'affaiblir l'indépendance de leur esprit. La polygamie est commune chez ce peuple; mais les femmes qui appartiennent au même homme ne sont pas généralement des sœurs, comme chez les Minetaris et les Mandanes.

Les Shoshones entretiennent un grand nombre de chevaux. Ces animaux sont généralement d'une belle taille, vigoureux et endurcis contre les fatigues comme contre la faim. Semblable à l'Arabe, l'Indien a un ou deux chevaux attachés jour et nuit à un pieu auprès de sa cabane, afin d'être toujours prêt à agir. On dit que

cette race de chevaux vient originairement des Espagnols; mais les Indiens en élèvent maintenant eux-mêmes. Ils ont aussi des mules. Ils en font tant de cas, qu'une bonne mule vaut chez eux deux ou trois chevaux.

L'État d'Orégon est partagé en 16 comtés, tous à l'ouest. Ce fut en 1848 qu'on l'organisa en *territoire,* et en 1853 qu'on en détacha, au nord, le territoire de *Washington.*

Ce dernier territoire, situé à l'extrémité nord-ouest des États-Unis, au nord de l'État d'Orégon, et baigné, comme lui, par le Grand océan, est aussi en grande partie dans le bassin du fleuve Orégon ou Columbia, et s'avance vers le golfe de Georgie, vis-à-vis de l'île Vancouver, dont il est séparé par le détroit de Juan de Fuca. Le Puget-Sound, prolongement du golfe de Georgie, pénètre dans ses terres au nord. Limité par les monts Rocheux à l'est, au sud par le fleuve Orégon, au nord par le 49° parallèle, du côté des possessions anglaises, il est traversé, vers le milieu, du nord au sud, par le Columbia, qui y reçoit ses deux grands affluents de gauche, le Clark et le Lewis. Il est très-montagneux, et plusieurs sommets de la chaîne de la Cascade et des monts Rocheux sont couverts d'une neige perpétuelle. Il paraît y avoir de grandes richesses minérales; cependant, à l'exception de l'exploitation du charbon de Bellingham-Bay, des carrières de grès de Cowlitz et des mines d'or du fort Colville, de la vallée Yakima et de quelques autres points, peu de minéraux ont été exploités; et cependant on trouve, indépendamment du charbon et de l'or, de vastes carrières de marbre et le plomb en grande abondance. Le climat est beaucoup plus doux que sous le même degré de latitude à l'est des monts Rocheux.

Le sol consiste généralement en prairies très-fertiles. Au sud, il est sablonneux, et l'on y trouve des sapins, des pins et des cèdres énormes. Les flancs des montagnes sont très-boisés. Les arbres fruitiers, le pommier principalement, y croissent très-facilement, ainsi que le blé, l'avoine, l'orge, les pommes de terre surtout; mais le climat n'est pas assez chaud pour le maïs.

La population est composée de blancs et d'Indiens; le nombre des premiers s'élève à 10 000 environ, celui des seconds à 7 ou 8 000. La plupart de ceux-ci sont connus sous le nom d'*Indiens du Bras de mer* (*Sound-Indians*), par allusion au Puget-Sound, ou sous celui de *Chenooks;* ils sont bien inférieurs, pour la fierté du caractère et l'aspect physique, à leurs voisins les Indiens des bords du Frazer, qu'on appelle généralement les Indiens du Nord (*Northern-Indians*). Les *Nez-Percés* et les *Pends-d'Oreilles* sont des Indiens qu'on trouve dans le bassin de l'Orégon, vers les confins des États-Unis et des possessions britanniques.

La navigation par le détroit de Juan de Fuca est très-sûre, et la profondeur des eaux permet aux plus grands navires d'approcher d'*Olympia,* siége du gouvernement. Cette ville est assise à l'extrémité sud du Puget-Sound, dans une situation admirable. Elle possède plusieurs moulins à farine et des scieries mécaniques hydrauliques ou à vapeur, et fait un grand commerce de bois de construction. C'est en 1844 que des établissements de quelque importance ont commencé à s'y former.

Le Puget-Sound est l'un des bras de mer les plus heureusement situés du monde. Il est coupé d'îles et de presqu'îles qui se contournent dans toutes les di-

rections et créent de nombreux ports dont chacun aura un jour son importance. Sa conformation révèle visiblement une origine volcanique. Plusieurs de ces îles offrent à l'agriculture les ressources d'une excellente terre végétale. Les eaux du détroit sont très-poissonneuses. C'est autour de ce bras de mer que sont presque tous les principaux endroits du territoire : *Steilacoom,* qui est dans une situation pittoresque et agréable, au pied d'une haute montagne, au-dessous d'Olympia, avec plusieurs usines qui prospèrent. — *Seattle,* qui a une mine de charbon fort étendue, et qui compte environ 2 000 âmes, des moulins, des magasins, etc.; — les ports *Orchard, Gamble* (où des navires sont constamment en charge pour des ports étrangers), *Ludlow, Port-Townsend,* où la douane est établie; *Penn's Cove,* sur l'île de Whitby.

Bellingham-Bay, au nord du Puget-Sound, se distingue par de nombreux établissements et un poste militaire. Un grand nombre de navires y prennent leur chargement. On y exploite de très-importantes veines de charbon.

Cathlamotte est un port sur le Columbia, près de son embouchure. *Walawalla,* le fort *Okonagan,* le fort *Colville,* sont dans l'intérieur, sur le même fleuve Les comtés étaient, en 1854, au nombre de 24.

L'immensité et la richesse de la confédération que nous venons de parcourir, le nombre de villes et de républiques naissantes que nous avons indiquées, la grande lutte entre la civilisation et l'état sauvage que nous avons tracée, tout a dû faire pressentir à nos lecteurs les hautes destinées de la nation anglo-américaine. En contemplant cette nouvelle Europe, qui successivement peuple et remplit les antiques solitudes des monts Alleghany et du Mississipi, ils ont dû être tentés quelquefois de s'écrier avec un poëte américain : « Salut, ô grande république qui embrasses un monde! Salut, empire naissant de l'Occident! »

Hail, great Republic of a World!
Thou rising Empire of the West!

Peut-être s'attend-on à nous voir esquisser ici la situation morale et politique de cette fédération d'États, et discuter ou concilier les opinions contraires que plusieurs écrivains distingués ont émises sur le caractère, les ressources et l'avenir des Anglo-Américains; mais cette tâche nous mènerait trop loin. Bornons-nous à quelques traits. Ces républiques, se gouvernant chacune par ses autorités locales, pour tout ce qui regarde les relations civiles et municipales, mais sujettes à une autorité centrale pour tout ce qui concerne la défense commune, la politique extérieure et les douanes; ce congrès, divisé en deux chambres qui partagent le pouvoir législatif, mais qui n'offrent entre elles aucun contre-poids naturel, puisqu'elles se composent également l'une et l'autre de représentants élus et amovibles; ce président, sans éclat, sans revenus, n'ayant sur tous les points, la nomination aux offices exceptée, qu'un pouvoir partagé et dépendant, chargé de conclure avec les puissances étrangères des traités qui ont besoin d'être ratifiés par les deux tiers du sénat; tout cet assemblage si compliqué de rouages si faibles semble une anomalie politique à nos hommes d'État européens, accoutumés

à raisonner sur la balance des intérêts stables et permanents qui naissent d'une royauté héréditaire, d'une aristocratie de naissance et de propriété. Le gouvernement général des États-Unis est en effet une machine très-imparfaite; c'est un résultat de circonstances fortuites, et non pas d'un choix raisonné; c'est un compromis entre le système de la démocratie une et indivisible, soutenu par le parti agricole, et le système d'une simple fédération de démocraties indépendantes, préférée par le parti commercial. Les législateurs qui posèrent les bases de cette espèce de transaction n'avaient pas un pouvoir suffisant pour donner à leur patrie les meilleures lois possibles; ils lui donnèrent les meilleures qu'il fût possible de faire adopter par les partis existants.

De profondes modifications changeront sans doute la face de la fédération anglo-américaine; mais ces modifications n'y produiront aucun des résultats prédits par les politiques de l'Europe. Cette république est destinée à vivre, et à vivre puissante. Une invasion durable, une conquête étrangère ne peuvent se concevoir; car, quelque médiocre que soit la discipline de l'immense garde nationale américaine, cette nuée de chasseurs infatigables doit être indomptable sur son propre territoire. Il ne nous paraît pas moins impossible que, dans un État où les fortunes sont distribuées avec égalité, où les routes de la considération sont ouvertes à tout le monde, il se forme une aristocratie héréditaire, assez unie d'intérêts, assez séparée du reste de la nation pour devenir dangereuse à la liberté publique. Le vice de caractère qu'on reproche de plus aux Anglo-Américains, l'amour effréné de l'argent, s'oppose directement à l'introduction des illusions chevaleresques, et ce vice moral produit ici l'effet d'une vertu politique. Les négociants et les cultivateurs anglo-américains ne comprennent d'autres vues politiques que celles qui se dirigent sur les intérêts positifs du commerce et de l'agriculture. Cette disposition des esprits empêche également beaucoup de bien et beaucoup de mal.

Un schisme entre les États est la supposition favorite de ceux qui rêvent l'anéantissement de la fédération; ce schisme serait assez probable si les intérêts des États de l'est ou de la Nouvelle-Angleterre (joints aux États du milieu), ceux des États du midi et ceux des États de l'ouest étaient tout à fait distincts et séparés; mais, quoique ces grandes divisions de la fédération offrent en général un contraste marqué dans les mœurs et les idées, contraste que nous avons indiqué en les décrivant, il existe entre eux des liens d'intérêts très-forts : la Nouvelle-Angleterre a besoin des denrées de la Caroline et de la Virginie; celles-ci tirent du nord leurs constructions navales et les produits de plusieurs fabriques : les États de l'ouest, menacés par le Haut-Canada, ne se sentent pas assez de force pour se passer de l'appui de leurs frères de la côte atlantique; soutenu par ces faits simples et évidents, le raisonnement des politiques américains contre un schisme acquiert peu à peu la force d'une opinion nationale.

Si l'accroissement de la république tend d'un côté à provoquer une séparation, cet accroissement est d'un autre côté accompagné de circonstances qui contribuent à cimenter l'union. Le mélange continuel de la population efface la différence des mœurs; des lumières uniformes se répandent dans toutes les grandes villes, et depuis la guerre sur les lacs du Canada, tous les États, même ceux de l'ouest, ré-

clament en commun cette gloire navale naissante et que la vanité des Anglo-Américains ne cesse d'exalter.

Il est d'ailleurs, comme l'a fait remarquer un appréciateur ingénieux de la puissance américaine, il est un lien géographique, matériel, éternel et plus fort que toutes les passions humaines, qui unit les uns aux autres le nord, le sud et l'ouest de l'Union; c'est la triple artère fluviale du Mississipi, du Missouri, de l'Ohio et de leurs affluents, qui, partis de points différents, aboutissent tous au même point, le golfe du Mexique. Ces fleuves, qui n'ont qu'une seule et même bouche, font vivre nécessairement de la même vie tous les États qu'ils alimentent. Ils sont la clef qui relie les unes aux autres les diverses parties de l'édifice, en dépit des divergences philosophiques sous le poids desquelles elles semblent se lézarder. Les constitutions passent, mais les fleuves restent, et les raisons qui ont rendu l'acquisition de la Louisiane indispensable à la république Américaine, maintiendront indispensablement la cohésion de ses parties actuelles.

Ainsi, la nature et les hommes, les vertus et les vices, les lumières et les préjugés, tout concourt à préserver la fédération du sort que des écrivains passionnés lui ont trop légèrement prédit. Mais les sociétés ont, comme les individus, leurs moments de crise et leurs maladies de croissance. L'Amérique fédérée pourra donc éprouver quelques secousses intérieures, suites nécessaires de l'accroissement successif du territoire, de la population, des richesses et des lumières. Ces secousses mêmes ne feront que hâter le développement successif de ce corps politique, si plein de vie et d'énergie.

C'est à chaque élection d'un président, tous les quatre ans, qu'on voit surtout se manifester les agitations, se dessiner les partis; c'est-à-dire : les *démocrates*, qui allient l'idée du maintien de l'esclavage avec des théories très-avancées sur la liberté populaire et des tendances à la centralisation du pouvoir ; — les *whigs*, qui sont plutôt fédéralistes, et qui représentent plus spécialement les classes aristocratiques, financières et manufacturières (mais ce parti a à peu près disparu dans les dernières luttes politiques, et s'est fondu dans les autres); — les *know-nothing* (1), sorte d'association des Américains de naissance contre les Américains naturalisés, et des sectes protestantes contre les catholiques, lesquels se renforcent d'année en année par l'immigration irlandaise et allemande ; — les *free-soilers*, ou hommes du sol libre, ou *républicains* par excellence, appelés aussi *abolitionistes*, qui veulent avant tout l'abolition de l'esclavage.

L'Union comprend, comme on l'a vu, un *district fédéral*, celui de Columbia (renfermant la capitale), 34 *États* et 6 *territoires* (si l'on compte l'Arizona, dont l'organisation n'est cependant pas encore définitive).

Chacun des États est une république indépendante pour tout ce qui regarde les affaires locales, et possède un gouvernement électif et un pouvoir législatif exercé par deux chambres. Le pouvoir législatif de la confédération réside dans un congrès, composé d'un sénat et d'une chambre de représentants. Les sénateurs,

(1) Ce nom paraîtrait d'abord signifier *ignorants;* mais il a une autre étymologie. Les hommes de ce parti se firent, dans le principe, une loi de la discrétion la plus absolue, et résolurent de répondre à toutes les questions des personnes étrangères à leur opinion, par ces mots laconiques : *I know nothing* (je ne sais rien). De là le nom qui leur est resté.

au nombre de deux pour chaque État, sont nommés pour 6 ans par les chambres législatives des États, et sont divisés en trois séries, qui se renouvellent tous les 2 ans ; ils doivent être âgés de 30 ans. Les représentants, qui doivent en avoir au moins 25, sont élus par le peuple, dans un rapport donné avec la population, et qui varie en vertu des actes du congrès, après chaque recensement : depuis celui de 1850, il y a un membre par 90 000 habitants. Cependant tout État, quelle que soit sa population, doit avoir au moins un représentant; cinq esclaves sont comptés comme trois hommes libres dans la répartition à faire. Le pouvoir exécutif est confié à un président et à un vice-président, élus pour 4 ans. Le président n'est pas élu par le suffrage direct et universel; mais les citoyens nomment directement dans chaque État des mandataires que l'on appelle *électeurs présidentiels,* et dont le nombre est, pour chaque État, égal à celui des membres que cet État envoie au congrès. Le président doit être âgé de 35 ans au moins ; le vice-président est choisi par le sénat parmi les deux autres candidats qui ont réuni le plus de suffrages. Le traitement du premier est de 125 000 fr.; celui du vice-président est de 40 000 fr. Ce dernier préside le sénat, mais il n'y a droit de suffrage que lorsque les votes sont partagés. Le congrès s'assemble au moins une fois tous les ans. Les sénateurs et les représentants reçoivent du trésor une indemnité : ils ne peuvent occuper aucun emploi du gouvernement. Les bills d'impôts sont proposés par la chambre des représentants ; le sénat peut y faire les changements qu'il juge convenables. Tout bill doit être approuvé par le président. Lorsque celui-ci le renvoie avec des objections, il n'a force de loi que s'il passe dans les deux chambres à la majorité des deux tiers des membres. Si le président ne le renvoie pas au congrès dans les dix jours qui suivent sa présentation, le bill est censé approuvé. Le congrès propose des amendements à la constitution toutes les fois que les deux tiers des deux chambres le trouvent nécessaire, ou à la demande des deux tiers des législateurs des divers États.

Les ministères se divisent en six départements : les affaires étrangères (dirigées par le secrétaire d'État), les finances, la guerre, la marine, les postes, la justice (à la tête de laquelle est l'attorney général).

Le pouvoir judiciaire est exercé par un tribunal suprême siégeant à Washington, et par des tribunaux secondaires de 1re instance et d'appel siégeant dans chaque État ou territoire, et tenant une *cour de district* ou de *circuit*. La confédération est partagée en arrondissements judiciaires, dans lesquels chaque juge de la cour supérieure est tenu de se rendre à certaines époques, afin de s'unir au juge de 1re instance pour tenir la cour d'appel.

Un territoire a une administration différente de celle des États ; les citoyens n'y jouissent pas des mêmes prérogatives. Chaque territoire est administré par un gouverneur que nomme le président de la république. Il envoie à la chambre des représentants un délégué qui prend part aux délibérations relatives au pays qu'il représente, mais sans avoir le droit de voter.

Aucun État européen ne peut entrer en comparaison avec les États-Unis pour le développement de la presse périodique. On publie actuellement (1858) dans l'Union 3 754 journaux, savoir : dans l'État de New-York, 671 ; dans la Pennsylvanie, 418; dans l'Ohio, 393 ; dans l'Illinois, 221 ; dans le Massachusetts, 225.

Le nombre restant se partage entre les autres États. Parmi les États de l'Union où l'esclavage est en vigueur, la Virginie est celui chez lequel il y a le plus grand nombre de journaux : on en compte 138. Après, vient le Missouri, dans lequel il en est publié 103.

L'instruction primaire est aussi beaucoup plus répandue aux États-Unis que dans aucune autre partie du globe. Chaque fois qu'une ville, qu'une bourgade même a été fondée, on a construit une école, nommé un instituteur, et assuré leur entretien futur. Toutes les législatures ont rivalisé de zèle pour répandre et améliorer l'instruction publique : aussi le nombre des écoliers, comparé à la population, est-il beaucoup plus considérable aux États-Unis que dans aucun autre pays.

« On peut dire que l'Union américaine recueille les fruits d'un plan si sagement concerté, qu'il était impossible qu'il fût improductif. C'est dans les écoles que se forme le caractère de la masse du peuple ; c'est là que chacun acquiert dès son enfance le sentiment éclairé de ses devoirs et de ses droits : en un mot, c'est dans les écoles que l'Anglo-Américain puise cet esprit démocratique qui est la plus sûre garantie de la nation contre les chances d'usurpation que pourrait avoir un président doué d'une haute capacité et d'une coupable ambition (1). »

Il y a 100 000 établissements d'instruction publique, fréquentés par 4 millions d'élèves, et 16 000 bibliothèques, tant publiques qu'appartenant à des établissements d'instruction ou à des églises, et renferment 5 000 000 de volumes.

Une stricte économie dans les deniers publics permet, avec un budget de 75 millions de dollars, de faire face à toutes les dépenses de l'Union, d'amortir la dette publique, de pourvoir la marine de stations sûres et bien défendues, de chantiers de construction et de réparation, de faire exécuter un système de fortifications qui embrasse tous les points vulnérables d'un si vaste territoire. La marine militaire de l'Union possède 74 navires (sans compter les bâtiments en construction) et 2 244 canons. Ces 74 navires emploient 65 capitaines de vaisseau (*captains U. S. Navy*), 97 capitaines de frégate (*commanders*), 327 lieutenants, 24 enseignes (*passed midshipmen*), 180 aspirants (*midshipmen*), 69 chirurgiens de marine. La flotte se divise en 6 escadres (squadrons), stations ou divisions navales (celles de l'intérieur, du Pacifique, etc.), commandées, chacune, par un *commodore*, c'est-à-dire par un capitaine de vaisseau à qui ce titre est donné *par commission*. Le corps des soldats de marine comprend 1 100 hommes, commandés par 13 capitaines, 19 premiers lieutenants et 20 sous-lieutenants. Il y a 7 500 matelots. Les affaires de la marine sont centralisées par le *Navy department*. On compte 8 chantiers de construction et 400 phares. Il y a une école navale à Annapolis.

L'armée se compose de 19 régiments, dont 10 d'infanterie, 4 d'artillerie, 2 de dragons, 2 de cavalerie, et 1 de tirailleurs à cheval. Le chiffre nominal de l'armée est de 17 984 hommes ; au 1er juillet 1857, le total effectif était de 15 704. Ces forces sont disséminées dans 68 forts permanents, et occupent 70 postes différents. Les officiers sont tous Américains, et doivent avoir fait leurs études à l'académie militaire de West-Point.

(1) *J. Huot.*

Outre cette petite armée permanente, il existe la *milice*, dans laquelle est enrôlé chaque citoyen de l'Union, de 18 à 45 ans; elle compte environ 2 millions d'hommes. La confédération est répartie en 5 grandes divisions militaires : celles de l'est, de l'ouest, du Texas, du Nouveau-Mexique et du Pacifique. Il y a 19 arsenaux. Les défenses militaires ne sont pas complètes encore; mais, quand elles le seront, elles formeront un système vraiment formidable : New-York, principalement, deviendra imprenable.

Les recettes du trésor de la confédération sont de 75 à 80 millions de dollars (environ 400 000 000 de fr.). Les douanes en sont presque l'unique source; cependant la vente des terres publiques donne aussi un produit de quelque importance. Les dépenses, contrairement à ce qui se passe dans la plupart de nos États d'Europe, sont sensiblement inférieures aux recettes (1).

La dette publique s'élevait, au 30 novembre 1850, à 64 228 238 dollars : elle doit être aujourd'hui presque éteinte, par les excédants successifs des recettes sur les dépenses.

Aucun pays du monde n'offre une plus grande diversité de religions. Il n'y en a point de dominante; toutes y sont admises et protégées; toutes les opinions y ont leurs sectateurs. Les protestants sont les plus nombreux : leurs sectes les plus répandues sont les méthodistes, les épiscopaliens, les presbytériens, les baptistes, les mennonites, les congrégationalistes, les quakers ou amis (*friends*), les luthériens, les calvinistes, les frères moraves ou herrnhutes, les unitairiens. Les catholiques dominent dans la Louisiane et le Maryland, et il s'en trouve beaucoup aussi dans l'Ohio, le Kentucky et le Missouri. Ils comptent 2 397 500 âmes, et ont plus de 1 700 prêtres, dont 7 archevêques et 35 évêques; ils possèdent plus de 1 900 églises.

On peut considérer comme une fraction religieuse distincte, sans qu'elle ait de culte établi, la *spiritualisme* ou la croyance à la communication avec les esprits de ceux qui ont perdu leur existence corporelle; cette doctrine est fort répandue dans les États-Unis, où elle a pris naissance. Les mormons sont une secte à part, moitié religieuse, moitié politico-sociale, dont nous avons expliqué rapidement les principes, dans la description de l'Utah.

(1) Pour l'exercice 1858-59, les recettes sont calculées devoir s'élever à 75 926 875 dollars (dont 69 500 000 dollars pour les douanes), et les dépenses à 74 064 755 dollars. Dans l'année finissant en juin 1856, les recettes se sont élevées à 73 918 141 dollars, ce qui, ajouté à un excédant de 18 932 976 dollars, laissé dans le trésor les années précédentes, donnait un total de 92 851 117 dollars. Les dépenses avaient été de 72 948 792 dollars, comprenant 3 000 000 payés au Mexique en vertu du traité Gadsden. Pour rétablir la proportion entre les dépenses et les recettes, le président a demandé une diminution de tarifs, qu'il a obtenue. Le président faisait d'ailleurs remarquer que, si l'on exceptait de la somme des dépenses le rachat de la dette publique et les 10 000 000 payés au Mexique, les dépenses du gouvernement fédéral dans les dernières années n'avaient guère été que de 48 000 000 en moyenne. Le revenu des douanes seul était beaucoup plus considérable. En 1855-56, ce revenu s'était élevé à 64 000 000.

Durant l'année 1855-56, il avait été vendu, d'après le rapport du ministre de l'intérieur, 9 927 878 acres de terre, qui avaient rapporté au trésor une somme de 8 821 414 dollars; 8 382 482 acres avaient en outre été concédés à titre gratuit pour services militaires ou autres, et, malgré les obstacles opposés par les hostilités des Indiens dans divers territoires, 7 000 000 d'acres avaient été relevés et mis en vente. (*Annuaire des Deux-Mondes*, 1856-1857.)

Parmi les indigènes, les tribus à moitié civilisées connaissent et observent quelques dogmes et quelques coutumes de la religion chrétienne; il y a chez elles des méthodistes, des presbytériens, des frères moraves et des mennonites, qui, toutefois, n'ont point oublié toutes les notions religieuses de leurs ancêtres. Ceux qui sont restés tout à fait sauvages adorent cependant un Être suprême, et croient à une existence future, durant laquelle ils espèrent chasser éternellement au milieu de prairies giboyeuses (1).

Jetons maintenant un coup d'œil sur le commerce prodigieux et les communications admirables des États-Unis. Des fleuves gigantesques, des presqu'îles coupées par des canaux pour unir entre elles les principales baies du littoral américain, et affranchir par là le navigateur de l'obligation de doubler des caps et de franchir des écueils dangereux; des montagnes granitiques traversées par d'autres canaux, pour faire communiquer le bassin de l'Atlantique à celui du Mississipi; d'innombrables chemins de fer sillonnant en tous sens le pays, et, en certains endroits, construits parallèlement aux canaux et rivalisant avec eux : tel est le tableau général.

Comme le fait remarquer M. Michel Chevalier dans son excellente *Description des voies de communication aux États-Unis,* la configuration généralement plate du sol de ce pays se prête mieux que l'Europe, prise dans son ensemble, à l'établissement des voies de communication perfectionnées, soit des canaux, soit des chemins de fer; les fleuves ont une faible pente, et il en résulte un grand avantage pour la navigation à vapeur.

Deux grands systèmes de communication peuvent être considérés : l'un embrasse les voies qui vont de l'est à l'ouest; l'autre, celles qui vont du nord au sud.

Si l'on examine d'abord les lignes de navigation allant de l'est à l'ouest à tra-

(1) Pour donner une idée de la diversité des religions des États-Unis, nous rapporterons ici, d'après le *Church Journal,* une nomenclature des différentes sectes religieuses (protestantes seulement) qui existent à New-York :

« Anabaptistes, baptistes, nouveaux baptistes, baptistes libres, baptistes séparés, baptistes rigoureux, baptistes libéraux, baptistes paisibles, baptistes petits-enfants, baptistes gloire, halleluyah, baptistes chrétiens, baptistes au bras de fer, baptistes généraux, baptistes particuliers, baptistes du septième jour, baptistes écossais, baptistes de la nouvelle communion générale, baptistes nègres, indépendants ou puritains, caméroniens, crispites (frisés), dalcites, cambellites ou réformés, dunkers ou tunkers, libres penseurs, haldanites, huntingdoniens, irvingiens, inghanites, sauteurs (jumpers), chrétiens bibliques, glassites ou sandomoniens, anciens presbytériens, nouveaux presbytériens, écossais, congrégationalistes, quakers ou amis, trembleurs (shakers), unitairiens, sociniens, moraves ou frères de l'unité, méthodistes, wesleyens, méthodistes primitifs, wesleyens réformés, calvinistes, méthodistes français, originaux connexistes, nouveaux connexistes, swedenborgiens, frères de Plymouth, chrétiens rebaptisés, mormons, kellyites, muggletoniens, romaniens perfectionnalistes, méthodistes rogessiens, seeklers, universalistes, marcheurs, whitfieldistes, disciples amis libres ou agapémonites, luthériens, protestants français, réformés allemands, protestants allemands réformés, catholiques allemands ou disciples de Ronge, nouveaux illuminés, anglicans anglais, anglicans allemands, anglicans français. »

Le *Church Journal* assure qu'il a dû commettre des oublis! Nous ne voyons pas, en effet, mentionnés, entre autres, la secte des *stérles,* qui se sont fixés dans l'État de New-York, et ont pour principale base de leur doctrine l'extinction complète de la race humaine, en se condamnant à un célibat perpétuel.

vers les monts Alleghany, on voit, dans l'État de New-York, le plus riche de tous en communications, le canal d'Érié ou Grand canal, qui unit l'Hudson au lac Érié ; le canal Champlain, qui lie l'Hudson au bassin du Saint-Laurent ; les canaux Oswego, Cayuga-et-Sénéca, Chemung, d'Ithaca à Owego, Chenango, du Black-River, de la Genesee à l'Alleghany, etc., qui sont des embranchements du canal d'Érié.

La Nouvelle-Angleterre se rattache aux communications ouvertes dans l'État de New-York par les canaux de Middlesex, de Farmington, de Blackstone, de Cumberland et Oxford ; le Merrimac et le Connecticut canalisés, etc.

Dans la Pennsylvanie, le système de communication le plus important à faire était une grande ligne de l'est à l'ouest, de Philadelphie à Pittsbourg. On l'a établie, en effet, et elle se compose de deux canaux : un canal latéral à la Susquehanna, de Columbia au confluent de la Juniata, puis le long de cette dernière rivière jusqu'à Hollidaysburg ; — ensuite un canal longeant le Conemaugh, le Kiskiminetas et l'Alleghany jusqu'à Pittsbourg. Signalons encore les canaux du Schuylkill et de l'Union (de Philadelphie à la Susquehanna) ; les canaux latéraux à la Susquehanna ; la communication navigable de Pittsbourg au lac Érié au moyen du French-Creek et du Beaver.

Dans l'État de Maryland, la plus importante communication est le vaste canal de la Chesapeake à l'Ohio, en suivant le Potomac, et, parmi ses embranchements, le canal d'Alexandria, qui présente l'important pont-aqueduc de Georgetown.

Dans la Virginie, l'artère principale de communication se compose d'un canal latéral au James-River et au Jackson's-River.

Passons à la jonction des bassins du Mississipi et du Saint-Laurent. Là se trouve un vaste triangle qui s'appuie au nord sur le réseau des grands lacs, et dont le Mississipi et l'Ohio forment les deux autres côtés : magnifique contrée qui, déserte encore à l'avénement de l'indépendance des États-Unis, est couverte aujourd'hui de villes et de cultures florissantes. Outre les grands et admirables cours d'eau que la nature y a répandus, on y remarque plusieurs belles lignes navigables : le canal d'Ohio, entre le lac Érié et l'Ohio, par les vallées de la Cuyahoga et du Scioto, avec ses embranchements (les canaux de Mahoning, du Beaver et du Sandy, du Walhonding et du Mohican) ; le canal Miami, qui a la même destination, par les vallées du Maumee et du Miami ; le canal de Wabash-et-Érié (dans l'État d'Indiana), entre le Maumee, le Wabash et l'Ohio ; le canal d'Illinois-et-Michigan, ou de Chicago, entre le lac Michigan et l'Illinois ; le court, mais très-utile canal de Louisville à Portland, construit pour obvier à la seule cataracte que forme le long cours de l'Ohio.

Avançons-nous plus au sud : on remarque, les canaux Barataria ou la Fourche, Véret, Carondelet, d'Orléans, qui sont comme des embranchements du Mississipi.

Quant aux communications du nord au sud, remarquons d'abord que les côtes de l'Atlantique offrent de grandes facilités naturelles pour une navigation parallèle au littoral : au nord, ce sont de longues et spacieuses baies (Narraganset, Delaware, Chesapeake, etc.), et, au sud, des lagunes considérables (Almemarle-Sound, Pamlico-Sound, etc.), qu'il est facile de relier entre elles. On y a creusé spécialement

le canal du Raritan à la Delaware; celui de la Delaware à la Chesapeake; le canal du Dismal Swamp, qui unit la Chesapeake à l'Almemarle-Sound.

Notre intention n'est pas de donner un tableau complet des innombrables chemins de fer dont est sillonnée l'Union. Nous ferons seulement remarquer les grandes artères qui coupent le pays, en commençant, comme pour les canaux, par les lignes dirigées de l'est à l'ouest, et dont un grand nombre coupent les monts Alleghany. Portland, Portsmouth, surtout Boston, sont les centres principaux des lignes de la Nouvelle-Angleterre. Portland, Portsmouth, envoient vers le Saint-Laurent et le Bas-Canada des lignes qui aboutissent à Cape-Vincent (vis-à-vis de Kingston), à Ogdensburg (vis-à-vis de Prescott), à Montréal. L'une des lignes qui partent de Boston se dirige sur Albany, et, de là, sur Utica et Buffalo, franchit, par un de ses importants embranchements, la rivière Niagara, pour gagner le Haut-Canada, longe, par un autre, le lac Érié, et jette de vastes rameaux, ici, sur le lac Michigan, pour toucher Chicago, là, sur le Mississipi moyen, pour rencontrer Saint-Louis, d'où s'élance, vers l'ouest, le chemin du Pacifique, destiné à couper les monts Rocheux dans un temps plus ou moins rapproché.

New-York et Philadelphie, centres principaux des chemins des Etats du milieu, sont unis à cette grande ligne de l'ouest par différents bras, mais sont mis en rapport, plus directement encore, avec Saint-Louis, la reine du centre de la grande vallée, par des lignes qui passent à Pittsbourg, à Cincinnati, à Indianapolis ou à Vincennes, à Salem (Illinois), avec embranchements sur Louisville et autres villes du Kentucky.

Baltimore, Washington, Richmond, Pétersbourg, Portsmouth (de la Virginie), Wilmington (de la Caroline du nord), Charleston, Savannah, sont les centres les plus remarquables des côtes atlantiques des États du sud : la première de ces villes est reliée à la grande artère de Cincinnati par un chemin qui s'y joint à Wheeling. Washington envoie une branche qui, passant à Staunton, devra se rattacher à cette même artère beaucoup plus loin à l'ouest. Richmond et Pétersbourg projettent des lignes qui se rejoignent à Farmville et qui deviennent la grande ligne de Lynchburg et de Knoxville, laquelle se bifurque sur Nashville, d'une part, et sur Memphis, de l'autre. Portsmouth envoie une ligne sur Raleigh, qui, à son tour, en dirige une sur Salisbury. Wilmington projette sur Columbia une ligne qui, dans le nord de la Caroline du sud, se partage en de nombreux rameaux. De Charleston, se porte sur Augusta une ligne qui va se rattacher aux chemins du Tennessee. Savannah projette sur Macon et Montgomery une ligne qui est jointe à la précédente par plusieurs rameaux transversaux, parmi lesquels on remarque celui qui passe à Milledgeville.

Parmi les lignes de l'est à l'ouest, n'oublions pas celles qui, dans le nord de la confédération, va de l'intéressante ville de Détroit au lac Michigan, ni celle qui, de Milwaukee, sur le même lac, se rend à la Prairie du Chien, sur le Mississipi.

Les lignes qui se dirigent du nord au sud peuvent se diviser en trois catégories : celles qui longent la côte de l'Atlantique; celles qui unissent les grands lacs à la vallée du Mississipi; celles qui s'étendent dans la vallée même du Mississipi. Parmi celles-là, remarquons, sur le premier plan, les chemins qui unissent entre eux les ports principaux : Portland, Portsmouth, Salem, Boston, Providence, New-

Haven, New-York, Newark, Philadelphie, Wilmington (de la Delaware), Baltimore, Washington, Richmond, Pétersbourg, Wilmington (de la Caroline), Charleston, Savannah; et ajoutons-y le chemin qui parcourt dans toute sa longueur la belle île Long-Island ; — sur le second plan, signalons les chemins qui unissent Montréal et les autres villes du Saint-Laurent et celles du Vermont à Boston, à Providence, à New-Haven, à New-York, en passant soit à Concord, soit à Worcester, soit à Springfield ou à Albany.

Des lignes qui unissent les lacs à la vallée du Mississipi, les plus remarquables sont : 1° les nombreuses branches qui, dans l'État d'Ohio, vont du lac Érié à la grande ligne de Cincinnati et de Saint-Louis, en partant soit de Cumberland, soit de Sandusky, soit de Toledo, et en rencontrant Zanesville, Columbus, Bellefontaine, etc. ; 2° celles qui se dirigent du lac Michigan à l'Ohio et au Mississipi moyen : comme le chemin de Michigan-City à Louisville, de Chicago à Cairo, de Chicago à Alton et à Saint-Louis.

Dans la vallée même, la seule grande ligne du nord au sud terminée jusqu'ici va de Galena à Cairo; mais des lignes immenses qui sont commencées doivent unir les principaux centres de la côte du golfe du Mexique, c'est-à-dire la Nouvelle-Orléans, Mobile, Pensacola, Galveston, aux villes de l'intérieur, et, ensuite, à la côte de l'est : ainsi, à l'orient du fleuve, la Nouvelle-Orléans et Mobile sont unies à Cairo, à Louisville, à Cincinnati; Pensacola à Montgomery, à Nashville, à Louisville, etc ; à l'ouest du fleuve, un chemin, partant de la Nouvelle-Orléans, se dirige sur Opelousas, Natchitocles, Shreveport, etc. ; un autre, de Galveston, se porte sur Houston, Henderson et Little-Rock.

Nous avons nommé, dans la description de la Californie, les chemins de fer encore peu importants qu'on a ouverts dans ce nouvel État.

Nous ne pouvons mentionner ici une foule de chemins de fer rayonnant autour des métropoles, et destinés plutôt à l'agrément qu'au commerce. Un nombre considérable de canaux et de chemins de fer ont été établis pour l'exploitation des mines de charbon de terre et d'anthracite. Parmi les plus intéressants travaux de ce genre, il faut remarquer le canal de l'Hudson à la Delaware et le chemin de fer attenant; le canal de Lehigh, le chemin de fer de Mount-Carbon à Philadelphie.

En résumé, on trouve que les voies de communication perfectionnées se composent d'environ 10 000 kilomètres de canaux ou rivières canalisées, et de 35 000 kilomètres de chemins de fer. Le réseau des chemins de fer américains est de beaucoup plus considérable que celui des chemins de fer de quelque autre contrée que ce soit.

Ces chemins sont répartis en 174 lignes ayant des noms distincts; dans ce nombre, 22 sont encore en construction. Chaque État a généralement sa voie principale, son *Central Railroad*. Le plus long de tous ces chemins est le *New-York Central Railroad*, qui mesure 890 kilomètres et a coûté 32 000 000 de dollars. Les 35 000 kilomètres de chemins de fer ont coûté 3 milliards et demi de francs; ce qui donne environ 100 000 francs par kilomètre, tandis qu'en Angleterre on compte 552 000 francs en moyenne par kilomètre ; mais il faut remarquer que les chemins de fer américains sont moins solidement construits

que les chemins européens, et, bien souvent de nombreux accidents le prouvent : l'économie qui a été apportée à leur établissement pourrait être taxée d'imprévoyance.

Les États de l'Union qui possèdent la plus grande étendue de chemins de fer, sont : l'État de New-York, 4 800 kilomètres; l'Ohio, 4 400; l'Illinois, 3 600; la Pennsylvanie, 2 900; l'Indiana, 2 600. La Californie n'a encore que 100 kilomètres de chemins de fer, et le Texas que 70.

On se préoccupe vivement de l'établissement de communications directes par terre entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, et le gouvernement a déjà fait étudier dans ce but plusieurs tracés de routes et de chemins de fer. D'après le rapport du lieutenant Beale, c'est vers la hauteur du 35e parallèle, au Nouveau-Mexique, que serait le point le plus favorable pour couper les monts Rocheux. Le congrès a décidé, en 1858, l'établissement d'une voie de fer qui partirait d'un point sur le Missouri, vers l'embouchure du Kansas, passerait au village de Zuni, à environ 60 kilomètres au sud du fort Défiance, côtoierait les rives du Petit-Colorado (Colorado Chiquito), dans le Nouveau-Mexique, et aboutirait à San-Francisco, en Californie.

Il n'y avait, au 30 juin 1827, que 7 000 bureaux de poste aux États-Unis, 11 767 en 1837, 15 146 en 1847, et il en existait 26 586 au mois de juin 1857. 7 888 routes pour les malles, représentant 242 601 milles parcourus, se partageaient le transport des postes de la manière suivante : chemins de fer, 22 530 milles; bateaux à vapeur, 15 245; voitures, 49 329; transports inférieurs, 155 497.

Le numéraire qui sert aux besoins du commerce dans les États-Unis n'est pas assez considérable pour une population de plus de 25 millions d'individus; il n'y a, en monnaies d'or frappées depuis 1793 jusqu'à 1858, que 2 110 000 000 de francs; en monnaies d'argent, que 530 000 000 de francs; en monnaies de cuivre, 8 400 000 francs. L'emploi du papier-monnaie est poussé à un point excessif et dangereux, et voici les plaintes qu'exprime à cet égard le président de la république dans son message de décembre 1857, après la crise financière si grave qui a marqué cette année :

« Il est évident que nos malheurs du jour sont la raison directe de notre système vicieux et extravagant de papier-monnaie et des établissements de crédit, qui n'offrent au peuple qu'un excitant de plus dans la fièvre continuelle des spéculations et des jeux de bourse. Ces réactions fâcheuses continueront à revenir à des intervalles successifs, tant que le montant du papier-monnaie, des crédits et des escomptes dans le pays sera laissé à la discrétion de 1 400 établissements de banques non-responsables, qui, par la nature même de leur organisation et de leur nature propre, consulteront toujours l'intérêt de leurs actionnaires plutôt que celui du public en général. »

Ce qui contribue surtout à amener ces désastres financiers qui frappent de temps à autre les États-Unis, c'est (comme l'a dit un publiciste spirituel) cet esprit d'aventures, d'entreprises exagérées, excessives, de beaucoup supérieures aux ressources disponibles; cette course haletante, vertigineuse, après la fortune; cette agitation fébrile, ce mouvement désordonné en avant qui caractérise le

Yankee (1) et qu'exprime à merveille sa devise bien connue : *Go a head ; never mind* (marche toujours ; ne regarde jamais en arrière). Ces tendances, inhérentes à la race, et que l'on croirait être un produit du sol, sont singulièrement favorisées par la constitution américaine, dont le *self government,* dont une liberté individuelle à peu près absolue, dont l'élection, appliquée à toutes les fonctions publiques depuis le président jusqu'au policeman, forment les traits caractéristiques.

Les principaux objets de l'industrie américaine sont les cotonnades, dont l'Union fabrique 700 000 000 de mètres par an ; les machines, la coutellerie, la quincaillerie, les armes, les ouvrages de métaux divers, les étoffes de laine, la chapellerie, les tanneries, les distilleries, les raffineries de sucre, la carrosserie, le papier, la typographie, etc. C'est dans la Pennsylvanie, le Massachusetts et l'État de New-York qu'on voit le génie industriel américain acquérir les plus grands développements. Indépendamment de l'industrie matérielle, l'industrie qu'on peut appeler scientifique occupe un rang brillant dans les États-Unis : la géologie, la géographie, l'astronomie, l'hydrographie, doivent des progrès remarquables à ce peuple essentiellement pratique, qui s'est attaché surtout aux branches des connaissances humaines le plus en rapport avec sa destinée, celles qui regardent le sol et la mer, l'agriculture et la marine, les deux principaux éléments de sa prospérité. L'état de Massachusetts, puis l'État de New-York, et, après eux, la plupart des autres États, ont fait le relevé géologique de leur territoire. Un Fulton a introduit la navigation à vapeur. Un docteur Locke a inventé l'horloge électrique qui permet de déterminer les longitudes plus exactement. Un lieutenant Maury a établi les cartes des vents et des courants, et abrégé d'un mois la navigation de New-York à Rio de Janeiro, et réduit de 186 jours à 114 le voyage à San-Francisco. Le relevé de l'immense étendue des côtes de la confédération a été fait avec un admirable soin par le *Coast Survey Office* de Washington, sous la direction d'un Hasler et d'un Bache, et les cartes qui en sont le résultat sont une des plus belles collections hydrographiques dont puisse s'enorgueillir la science. Que dirons-nous de la télégraphie électrique admirablement perfectionnée et appliquée par un docteur Morse ; d'une méthode parfaite de cette même télégraphie trouvée pour le calcul des longitudes par un Walker ; de la jauge-marée d'un Saxtuq, enregistrant d'elle-même sur le papier les mouvements de la marée, etc., etc. ?

Le commerce des États-Unis est, avec celui de la Grande-Bretagne et de la France, le plus considérable du monde. Les exportations sont d'environ 1 500 000 000 fr., et les importations s'élèvent à un chiffre un peu supérieur. Le coton seul figure, dans l'exportation, pour plus de 500 000 000 de fr. ; la farine et le froment, pour 200 000 000 ; le numéraire et les métaux précieux, pour environ autant ; le tabac en feuilles, pour 50 000 000, etc. On est surpris de ren-

(1) Ce sobriquet de *Yankee*, donné aux Américains, vient de la manière dont les nègres et les Indiens de certaines parties prononcent le mot *English* (Anglais). On leur applique aussi le sobriquet de *Frère Jonathan* : celui-ci tire son origine de Jonathan Trumbull, ami de Washington et dont le nom devint très-populaire pendant la guerre de l'Indépendance. L'illustre général demandait dans des circonstances graves et difficiles l'avis de Trumbull, en disant : « qu'en pense le *frère Jonathan?* »

contrer, parmi les objets les plus importants du commerce, les deux articles suivants : la glace, qui, tirée principalement de la Nouvelle-Angleterre, s'exporte par énormes quantités en Europe; et les chiffons, destinés à la fabrication d'une immense masse de papiers (270 millions de livres annuellement) : les États-Unis en importent 30 ou 40 millions de livres, dont les deux tiers viennent d'Italie.

Dans le vaste mouvement commercial qu'offre l'Union, les opérations avec la Grande-Bretagne entrent pour la moitié; la France vient au second rang, et se montre dans les échanges pour un sixième à peu près. Les deux grands ports qui se partagent la majeure partie du commerce extérieur sont New-York et la Nouvelle-Orléans : le premier seul pour environ les deux tiers de ce commerce. Les autres principaux ports sont Boston, Baltimore, Charleston, Savannah, sur l'Atlantique; Mobile, sur le golfe du Mexique; San-Francisco, sur le Grand océan.

La marine marchande de l'Union est la plus nombreuse et la plus entreprenante du globe. Elle offre un tonnage de plus de 4 800 000 tonneaux, répartis entre plus de 34 000 navires, que montent 200 000 marins. La navigation au long cours et le cabotage se partagent à peu près également ce prodigieux tonnage. 120 steamers font le service régulier entre les États-Unis et l'Europe, ou entre New-York, la Nouvelle-Orléans et la Californie, ou entre les divers ports de l'Union.

La population des États-Unis ne s'élevait, en 1790, qu'à 3 929 827 individus. Elle était, en 1810, de 7 239 814; en 1830, de 12 866 020, y compris 2 millions d'esclaves. D'après le recensement de 1850, elle était de 23 347 498 âmes. En 1856, elle s'élevait à 26 985 000 (1). Aujourd'hui (1858) elle doit être de plus de 28 000 000 (2). Les éléments de cette population sont extrêmement variés; cependant on peut, en les groupant, les rapporter à trois classes principales : 1° les *Européens et leurs descendants,* parmi lesquels on distingue ceux qui sont d'origine anglaise, c'est-à-dire les Anglo-Américains, qu'on appelle, par abréviation, les *Américains.* Ils forment à eux seuls presque les trois quarts de tout le peuple de l'Union. On remarque ensuite les Irlandais, les Gallois et les Écossais, répartis dans les États du centre, surtout dans la Pennsylvanie, l'État de New-York et le Kentucky; les Allemands, très-nombreux dans les États de Pennsylvanie, d'Ohio et de Missouri; les Hollandais, les Suédois et les Suisses, en petit nombre; les Français, les Italiens et les Espagnols, répandus au centre de la vallée du Mississipi et sur les côtes méridionales et occidentales; — 2° les *nègres* et autres *gens de couleur,* au nombre d'environ 3 millions d'individus, dont 400 000 seulement sont libres (on donne le nom général de *gens de couleur* aux nègres, aux mulâtres, aux quarterons, et à tous ceux qui ont un mélange de sang africain); — 3° les *indigènes, Indiens* ou *Américains proprement dits,* dont le nombre, sans cesse décroissant, est aujourd'hui d'environ 400 000 individus.

Dans le recensement de 1850, la population blanche entre pour 19 556 000 individus; les gens de couleur libres, pour 419 000; les esclaves pour 3 180 000;

(1) Voir les tableaux statistiques à la fin du livre.

(2) Si la population continue à croître suivant la progression qu'elle a offerte de 1790 à 1850, on calcule qu'elle sera de 31 000 000 en 1860; de 40 000 000 en 1870; de 54 000 000 en 1880; de 73 000 000 en 1890; de 98 000 000 en 1900.

dans le nombre des habitants libres, il faut distinguer 17 738 000 Américains natifs, 1 341 000 nés dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, 583 000 en Allemagne, 54 000 en France, 13 000 en Suisse, etc.

Les émigrations énormes qui se dirigent sur les États-Unis sont un phénomène remarquable qui montre combien cette contrée, malgré les déceptions que les nouveaux arrivés y éprouvent quelquefois, offre de ressources à l'activité et aux occupations humaines.

D'après M. William Bromwell, qui a consacré un livre intéressant à l'émigration européenne aux États-Unis, le mouvement d'émigration ne commença guère à se faire sentir que vers 1784 : c'est dans le principe par les ports anglais et français qu'il s'effectua presque exclusivement, ne donnant d'ailleurs pour la première période décennale (1784-1793) qu'une moyenne annuelle d'environ 4 000 émigrants. En 1794 cependant, époque où l'Europe occidentale commençait à subir les douloureuses épreuves de la grande rénovation sociale, le courant s'accéléra tout à coup, et porta vers les États-Unis 10 000 passagers. C'est seulement en 1819 que l'émigration a commencé à prendre des proportions considérables. Du 30 septembre 1843 au 30 septembre 1853, les ports des États-Unis ont vu débarquer une masse de plus de 3 400 000 émigrants, venus presque tous d'Europe, et principalement d'Angleterre et d'Allemagne (1).

« L'Amérique septentrionale, dit un auteur anglo-américain, est le paradis des femmes : elles ne travaillent ni à la terre ni aux ouvrages grossiers du ménage. Un mari dont la femme s'occuperait de ces travaux fatigants passerait dans le public pour être trop dur ou pour n'être pas assez industrieux pour la faire vivre : il en rougirait. Tous leurs soins se bornent à coudre pour elles-mêmes et leurs négresses, à veiller sur elles et à les faire travailler; à entretenir les bonnes mœurs et la propreté dans leurs familles (2); aussi, jusque dans les dernières conditions, trouve-t-on les lumières et les bonnes manières qui honorent l'homme. On est fier d'être Américain. »

Pourquoi, dirons-nous avec J. Huot, pourquoi faut-il que l'on ait à reprocher aux Anglo-Américains des défauts et des préjugés presque inexplicables chez un peuple si avancé en civilisation? Comment un pays de liberté compte-t-il encore un cinquième d'esclaves dans sa population? Comment un pays d'égalité, un pays où la religion dit à tous que tous les hommes sont frères, nourrit-il un préjugé absurde et cruel qui voue au mépris public le dernier descendant d'un esclave, l'être qui renferme dans ses veines un atome de sang africain? En vain la blancheur du teint déguisera-t-elle à tous les yeux le mélange primitif de ce sang avec celui de plusieurs générations, l'orgueil du citoyen américain remontera toute cette filiation pour y reconnaître la tache de réprobation qui fait annuler un

(1) Les émigrations qui, en 1841, étaient de 84 000 âmes, ont été en augmentant jusqu'en 1854, où elles ont atteint le chiffre de 460 000; mais l'année suivante il y a eu tout à coup une diminution considérable (230 000 émigrants).

(2) Les Américains, dit à son tour M. Louis Cortambert (Voyage au pays des Osages), sont très-galants sans en avoir l'air. En France, on se moque des femmes; ici on les respecte. En France, le mariage est un marché; ici, c'est la seule chose qui n'en soit pas un. Ici, un homme ose paraître le mari de sa femme, et il daigne porter ses enfants dans ses bras.

scrutin auquel aura pris part un homme de couleur ou du moins qualifié tel par la loi, et qui déverse le mépris sur la famille qui oserait admettre dans son sein ce *paria*, plus à plaindre que celui des bords du Gange, parce qu'il est né au milieu d'une nation libre et civilisée. Aussi, on est tenté de s'associer à M. Gustave de Beaumont, quand il s'écrie, au milieu de toutes les merveilles que le mouvement industriel et l'amour du gain ont enfantées aux États-Unis : « Voilà donc ce peuple que j'admirais! fanatique de liberté et prodigue de servitude, discourant sur l'égalité parmi 3 000 000 d'esclaves, esprit fort et philosophe pour condamner les priviléges de la naissance, et stupide observateur des priviléges de la peau ! Dans le nord, orgueilleux de son travail; dans le midi, glorieux de son oisiveté; réunissant en lui, par une monstrueuse alliance, les vertus et les vices les plus incompatibles, la pureté des mœurs et le vil intérêt, la religion et la soif de l'or, la morale et la banqueroute; peuple *homme d'affaires*, qui se croit honnête parce qu'il est légal, sage parce qu'il est habile, vertueux parce qu'il est rangé! »

Cependant, à cette peinture sévère, on peut opposer des appréciations plus favorables. M. Guizot a dit : « On se fait une idée fausse de la civilisation américaine; on croit ce peuple exclusivement voué aux soins de sa prospérité matérielle et de sa richesse, aux entreprises commerciales et agricoles. C'est une erreur que les faits démentent hautement et l'un de ces lieux communs de dénigrement qui peuvent nuire aux bons rapports des nations. Il y a, depuis quelques années surtout, aux États-Unis d'Amérique, un grand mouvement intellectuel. On n'a qu'à parcourir le recueil purement bibliographique publié tous les quinze jours à New-York par M. Norton, sous le titre de *Literary Gazette;* on verra là combien l'activité littéraire américaine est réelle et féconde, dans trois genres surtout : la philosophie religieuse et morale, les ouvrages d'éducation ou d'instruction populaire et d'histoire nationale. Il est plusieurs livres, des romans entre autres, qui ont vivement ému l'Europe. Je ne parlerai pas seulement de *l'Oncle Tom,* plaidoyer vivant en faveur d'une grande cause. D'autres romans américains d'une moralité vraiment populaire font leur chemin parmi nous. Il existe un autre indice de l'activité scientifique et littéraire qui se manifeste aux États-Unis : c'est le grand nombre de bibliothèques publiques qui s'y créent, et l'étendue des richesses qu'elles possèdent déjà. Il existe à New-York 20 bibliothèques, soit tout à fait publiques, soit fondées par divers établissements ou associations, et possédant 295 500 volumes; à Philadelphie, 24 bibliothèques publiques, possédant 238 500 volumes; à Boston, 19 bibliothèques publiques, etc. » Enfin, suivant la juste remarque d'un autre écrivain, il faut admirer l'influence incessante et profonde qu'exerce le christianisme sur la société américaine, quelle que soit la diversité des sectes; ce peuple, qu'on croirait absorbé par l'esprit des affaires, par les convoitises du gain, a fait dans son existence une grande place au sentiment religieux. En s'accommodant aux mœurs, aux habitudes, au génie des Américains, la religion a pris sur eux un grand empire; entre elle et la société, il y a une pénétration réciproque et comme une implicite transaction.

Résumons-nous : la grande nation que nous venons de décrire a, comme la plupart des choses, son beau et son triste côté; comme les puissants blocs de quartz de ses monts aurifères, blocs où il y a de l'or et des matières impures, des

parties brillantes et d'autres rugueuses et grossières, elle a plusieurs faces différentes, dont les aspects varient suivant le sens où on les voit, et surtout suivant l'imagination et la disposition d'esprit de l'observateur. Qu'un esprit poétique, littéraire, plein des souvenirs de l'antiquité ou des sentiments chevaleresques du moyen âge, enthousiaste des chefs-d'œuvre des arts que se partagent les écoles brillantes de l'Europe passée et présente, accoutumé aux formes polies de la société du vieux monde, fasse l'exploration des États-Unis, il sera choqué de l'aspect matériel du génie américain, du sans-façon du maintien, des monuments froids et sans grâce, du caractère positif de la littérature. Qu'un philosophe analyste, décomposant et pesant les détails, examine les moyens souvent peu recommandables de la puissance acquise, les spéculations audacieuses qui se jouent de la fortune et de la vie des hommes, cette plaie ignoble de l'esclavage, ces odieux préjugés de la couleur, ces injures et ces grossièretés de la presse, ces démonstrations brutales des partis, il se retirera attristé et mécontent. Si un esprit synthétique plane au-dessus de l'ensemble, et trop haut pour apercevoir les défauts, il contemplera avec admiration les progrès rapides, la marche hardie de cette jeune république; le but toujours atteint, par une persévérance et une vigueur qui ne connaissent aucun obstacle; cette fourmilière active qui remue, perce, transforme son vaste sol, en extrait de toutes parts et en transporte courageusement les nombreuses richesses; ces grandes villes qui s'élèvent par enchantement; cet accroissement prodigieux de population, signe certain qu'après tout, et malgré de nombreuses déceptions, on trouve là des ressources abondantes et une liberté de mouvements qu'aucun autre pays n'offre au même degré; cette navigation hardie qui anime tous les fleuves, ces chemins de fer, ces télégraphes électriques qui sillonnent partout le territoire; ces gigantesques entreprises commerciales et industrielles qu'aucun revers ne rebute et qui triomphent enfin; cette fierté républicaine qui force les plus grandes puissances navales elles-mêmes à condescendre à ses vues; cette terre de libre pensée où toutes les idées ont un asile, toutes les opinions un cours facile; cette diffusion extraordinaire de connaissances pratiques qui répand une douce et égale lumière sur cette masse tout entière de population, et non pas seulement à son sommet;... un tel esprit est comme émerveillé, et ne peut s'empêcher de croire que, si la civilisation a commencé en Orient, si elle a ensuite fait briller l'Europe, sa marche continue de l'entraîner vers l'Occident, et que la terre de Colomb est à son tour destinée à en être l'éclatant séjour (1).

(1) *Les changements énormes qui ont eu lieu dans les États-Unis depuis Malte-Brun, ont engagé M. Cortambert à refaire presque entièrement ce livre.*

TABLEAUX DES ÉTATS-UNIS.

POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE DIVERS POINTS.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE NORD.			LONGITUDE OUEST.		
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.
Albany	42	39	3	76	5	13
Baltimore	39	17	48	78	57	3
Boston (State-House)	42	21	28	73	23	54
Brunswick (collége Bowdoin)	43	53	0	72	19	15
Cambridge (observatoire)	42	22	49	73	27	56
Charleston	32	46	33	82	16	1
Charlottesville (université)	38	2	3	80	51	53
Chicago	41	52	20	89	55	0
Cincinnati	39	5	54	86	49	55
Cod (cap) (le phare)	42	2	22	72	93	42
Diego (San-)	32	39	30	119	37	3
Disappointment (cap) ou Hancock	46	16	0	126	28	0
Falkner (île) (le phare)	41	12	41	74	59	18
Fe (Santa-)	35	41	6	108	22	54
Francisco (San-)	37	48	30	124	42	38
Gallipolis	38	49	12	84	27	0
Hartford (State-House)	41	45	59	75	1	9
Hatteras (cap) (le phare)	35	15	12	77	51	18
Henlopen (cap) (le phare)	38	46	36	77	25	6
Hudson	41	14	43	83	45	44
Humboldt (havre) (entrée)	40	51	0	126	28	30
Laramie (fort)	42	12	10	107	41	34
Leavenworth (fort)	39	21	14	27	41	24
Louis (Saint-)	38	37	28	92	35	25
May (cap) (le nouveau phare)	38	55	0	77	17	40
Mendocino (cap)	40	27	0	126	47	30
Michigan (lac) (extrémité sud)	41	37	6	89	40	1
Missouri (embouchure du)	38	51	36	92	21	4
Montauk (pointe) (le phare)	41	4	14	74	11	30
Monomoy (le phare)	41	33	33	72	19	43
Monterey	36	36	24	124	7	1
Nantuckett (tour du sud)	41	16	54	72	26	0
Nashville (université)	36	9	33	89	9	27
Natchez	31	33	48	93	45	6
New-Bedford	41	38	10	73	15	40
New-Haven (le phare)	41	14	54	75	14	19
New-London (le phare)	41	18	58	74	25	28
New-York (collége Columbia)	40	42	45	76	20	27
New-Madrid	36	34	30	91	47	30

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE NORD.			LONGITUDE OUEST.		
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.
NORFOLK (Farmers-Bank)	36	50	50	78	39	11
NOUVELLE-ORLÉANS (City-Hall)	29	57	47	92	27	27
ORFORD (cap) ou BLANCO	42	55	0	126	47	0
PAUL (SAINT-)	44	52	46	95	25	18
PENSACOLA	30	24	0	89	31	45
PHILADELPHIE (High school)	39	57	7	77	29	54
PITTSBOURG	40	26	15	82	18	30
PORTSMOUTH (du NEW-HAMP.)	43	4	35	73	6	14
PROVIDENCE	41	49	11	73	44	54
RICHMOND (Capitole)	37	32	17	79	47	52
SACRAMENTO-CITY	38	34	42	122	20	0
SALEM	42	31	10	73	14	2
SANDYHOOK	40	27	39	76	20	4
SAVANNAH (Exchange)	32	4	53	83	25	38
VRAIN (fort SAINT-)	40	16	52	107	32	47
WASHINGTON (Capitole)	38	53	20	79	20	36
ID. (observatoire national)	38	53	39	79	23	10
WILLIAMSBURG (collége)	27	15	20	79	3	16

SUPERFICIE

DES ÉTATS-UNIS ET LEUR POPULATION COMPARÉE DE 1790 A 1850,

D'APRÈS LES SEPT RECENSEMENTS OFFICIELS.

(Extrait en grande partie d'un tableau inséré par M. de La Roquette dans le Bulletin de la Société de Géographie, 1851.)

ÉTATS, TERRITOIRES ET DISTRICT.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION D'APRÈS LES RECENSEMENTS. 1790	1800	1810	1820	1830	1840	1850 — POPULATION LIBRE. Blanche.	De couleur.	Total.	ESCLAVES.	TOTAL GÉNÉRAL	DATE de l'admission dans la confédération comme TERRITOIRE ou comme ÉTAT.
ÉTATS SANS ESCLAVES.													
Californie	150 000	»	»	»	»	»	»	200 000	»	200 000	»	200 000	État en 1850.
Connecticut	4 789	238 141	251 002	262 042	275 202	297 665	309 978	363 189	7 415	370 604	»	370 604	État primitif.
Illinois	56 508	»	»	12 282	55 211	147 555	476 183	832 039	5 229	858 290	»	858 290	Territ. en 1800. État en 1816.
Indiana	35 626	»	4 875	24 536	147 178	343 031	685 866	983 634	5 100	988 734	»	988 734	Territ. en 1800. État en 1816.
Iowa	73 000	»	»	»	»	»	43 115	191 830	292	192 122	»	192 122	Territ. en 1838. État en 1846.
Maine	32 400	96 540	151 719	228 705	298 335	399 955	501 793	581 930	1 312	583 242	»	583 242	État en 1820.
Massachusetts	7 800	378 717	423 245	472 040	523 287	610 408	737 699	985 498	8 773	994 271	»	994 271	État primitif.
Michigan	60 537	»	»	4 762	8 896	31 639	212 267	393 156	2 547	395 703	»	395 703	Territ. en 1805. État en 1836.
New-Hampshire	9 500	141 899	183 762	214 360	244 161	269 328	284 574	317 334	477	317 831	»	317 831	État primitif.
New-York	46 220	340 120	580 756	959 949	1 372 812	1 918 608	2 428 921	3 042 574	47 448	3 090 022	»	3 090 022	État primitif.
Ohio	40 500	»	45 365	230 761	581 434	937 903	1 519 467	1 951 101	25 930	1 977 031	»	1 977 031	Territ. en 1781. État en 1802.
Pennsylvanie	46 215	434 373	602 365	810 091	1 049 458	1 348 233	1 724 033	2 258 160	53 201	2 311 361	»	2 311 361	État primitif.
Rhode-Island	1 251	69 110	69 122	77 031	83 059	97 199	108 830	144 012	3 543	147 555	»	147 555	État primitif.
Vermont	9 700	85 410	154 465	217 713	235 764	280 652	291 948	312 736	710	313 466	»	313 466	État en 1791.
Wisconsin	68 000	»	»	»	»	»	30 912	303 600	626	304 226	»	304 226	Territ. en 1836. État en 1847.
Totaux	612 044	1 784 310	2 466 676	3 514 262	4 878 797	6 682 176	9 335 616	12 882 163	162 776	13 044 776	»	13 044 776	

Wisconsin	68 000	»	»	»	»	»	30 942	303 600	620	304 226	»	304 226	Territ. en 1836. État en 1847.
Totaux	612 044	1 784 310	2 466 676	3 514 262	4 878 797	6 082 176	9 355 616	12 882 163	162 776	13 044 776	»	13 044 776	
États a esclaves.													
Alabama	54 084	»	»	30 845	127 901	309 527	590 756	426 515	2 250	428 765	342 884	771 639	Territ. en 1817. État en 1820.
Arkansas	84 617	»	»	»	14 273	30 388	97 574	162 071	587	162 658	46 982	209 640	Territ. en 1819. État en 1836.
Caroline du nord	51 633	393 751	478 103	555 500	638 829	737 987	753 419	552 447 * Ind. 710	27 271	580 458	288 412	868 870	État primitif.
Caroline du sud	31 [illegible]	249 073	345 591	415 115	502 741	581 185	594 398	275 775	8 769	283 544	384 925	668 469	État primitif.
Delaware	2 [illegible]	59 099	63 273	72 674	72 749	76 748	78 085	71 282	17 957	89 239	2 250	91 528	État primitif.
Floride	36 336	»	»	»	»	34 730	54 477	47 120	926	48 046	39 341	87 387	Territ. en 1822. État en 1845.
Géorgie	61 683	82 548	[illegible]	252 433	340 987	516 823	691 392	513 083	2 586	515 669	363 966	879 635	État primitif.
Kentucky	40 023	73 677	[illegible]	[illegible] 511	564 317	687 917	779 828	770 065	9 687	779 738	221 768	1 001 496	Territ. en 1790. État en 1792.
Louisiane	47 413	»	»	[illegible]	153 407	215 739	352 411	254 271	15 685	269 956	230 807	500 763	Territ. en 1804. État en 1812.
Maryland	10 755	319 728	341 5[illegible]	[illegible]	407 350	447 040	409 232	418 763	73 943	492 706	89 800	582 506	État primitif.
Mississipi	49 356	»	8 850	40 [illegible]	75 448	136 621	375 651	291 536	898	292 434	300 419	592 853	Territ. en 1801. État en 1817.
Missouri	70 050	»	»	30 845	66 586	110 445	383 702	592 176	2 667	594 843	90 289	684 132	Territ. en 1804. État en 1820.
New-Jersey	7 918	184 139	211 949	249 555	277 575	320 823	373 306	466 283	22 269	488 552	119	488 671	État primitif.
Tennessee	41 752	35 791	105 602	261 727	422 813	681 904	829 210	767 319	6 280	773 599	249 519	1 023 118	Territ. en 1790. État en 1796.
Texas	275 000	»	»	»	»	»	140 000	133 131	926	134 057	53 316	187 403	État en 1845.
Virginie	65 700	748 308	850 200	974 622	1 065 379	1 211 405	1 239 797	894 119	53 966	948 085	473 0[illegible]	1 421 094	État primitif.
Totaux	919 982	2 145 513	2 819 172	3 727 281	3 729 355	6 129 292	7 803 228	6 635 722	246 587	6 882 309	3 175 902	10 058 211	
District a esclaves.													
Columbia	60	»	14 09[illegible]	21 023	23 039	39 834	43 712	38 027	9 973	48 000	3 687	51 687	District en 1790.
Territ. sans esclaves.													
Minnesota	120 000	»	»	»	»	»	»	»	»	6 192	»	6 192	Territ. en 1849. État en 1858.
Nouveau-Mexique	275 000	»	»	»	»	»	»	»	»	61 632	»	61 632	Territ. en 1850.
Orégon	350 000	»	»	»	»	»	»	»	»	20 000	»	20 000	Territ. en 1849. État en 1859 **.
Utah	275 000	»	»	»	»	»	»	»	»	25 000	»	25 000	Territ. en 1850.
Nébraska	377 680	»	»	»	»	»	»	»	»	10 000	»	10 000	Territ. en 1854. ***
Indien	146 234	»	»	»	»	»	»	»	»	70 000	»	70 000	
Totaux	1 543 914	»	»	»	»	»	»	»	»	192 824	»	192 824	
Totaux généraux	3 106 000	3 929 823	5 299 941	7 262 566	8 637 191	12 854 292	17 202 566	19 553 912	419 336	20 167 909	3 179 589	23 347 498	

* 700 Indiens sont compris dans la pop. blanche de la Caroline du nord. — ** On a séparé de l'Orégon le terr. de Washington, en 1853. — *** On a pris sur ce terr., en 1854, le terr. de Kansas, dont on a fait un État en 1859.

STATISTIQUE DE LA POPULATION, DE LA VALEUR DES PROPRIÉTÉS, etc.,

EN 1856

(D'après un relevé adressé au congrès par M. Guthrie).

	ÉTATS, ETC.	POPULATION en 1856.	VALEUR DES PROPRIÉTÉS en dollars.	RECETTES en DOLLARS.	DÉPENSES en DOLLARS.	DETTE PUBLIQUE en dollars.
ÉTATS DE L'EST ou Nouv.-Angleterre.	MAINE	623 86	131 128 186	528 201	597 178	657 500
	NEW-HAMPSHIRE	324 70	103 804 327	218 272	199 052	76 079
	MASSACHUSETTS	1 133 123	597 936 995	2 443 573	2 286 451	7 491 717
	RHODE-ISLAND	166 927	91 699 850	210 000	210 000	»
	CONNECTICUT	401 292	203 759 831	647 879	628 147	90 000
	VERMONT	325 206	91 165 680	151 779	148 238	»
ÉTATS du milieu.	NEW-YORK	3 470 059	1 364 154 625	14 957 205	11 829 694	26 234 898
	PENNSYLVANIE	2 512 960	1 031 731 404	6 631 402	5 385 705	40 196 994
	NEW-JERSEY	569 499	179 750 000	221 263	221 140	95 000
	DELAWARE	97 295	30 466 924	55 000	45 000	»
RÉGION DU SUD.	MARYLAND	649 580	261 243 660	1 823 444	1 230 508	5 269 856
	VIRGINIE	1 512 503	530 994 897	5 943 775	5 922 451	15 187 000
	DIST. DE COLUMBIA	59 006	25 568 703	»	»	»
	CAROLINE DU NORD	931 582	239 603 372	2 654 011	2 526 668	»
	CAROLINE DU SUD	703 661	303 434 240	621 692	484 883	2 287 156
	GEORGIE	935 390	500 000 000	1 112 871	946 874	2 644 222
	FLORIDE	110 724	49 461 461	68 364	85 365	»
	ALABAMA	835 192	279 233 027	2 333 516	829 727	8 539 000
	MISSISSIPI	671 649	251 525 000	572 656	313 248	7 271 000
	LOUISIANE	600 387	270 425 000	2 320 494	1 683 098	12 459 349
	TEXAS	500 000	240 000 000	1 864 306	1 864 306	12 436 000
ÉTATS DE L'OUEST.	MICHIGAN	509 374	116 593 580	1 141 253	624 777	2 389 938
	OHIO	2 215 750	1 031 731 304	4 215 854	3 512 484	16 273 427
	INDIANA	1 149 606	301 358 474	2 168 314	1 700 090	7 338 473
	ILLINOIS	1 242 917	333 237 474	554 902	525 877	10 500 000
	WISCONSIN	552 107	87 500 000	529 241	486 715	100 000
	KENTUCKY	1 086 537	411 000 193	995 427	739 696	5 993 576
	TENNESSEE	1 092 470	321 756 810	1 035 715	1 154 307	3 253 000
	ARKANSAS	253 117	64 210 726	391 059 (Pour les ans. 1855 et 1856 réunies.)	213 832	4 260 574
	MISSOURI	831 215	223 948 731	1 007 113 (Pour les ans. 1855 et 1856 réunies.)	871 818	602 000
	IOWA	325 014	110 000 000	260 406	249 149	71 442
	CALIFORNIE	335 000	165 000 000			
TERRITOIRES.	MINNESOTA	65 000	20 000 000			
	KANSAS	11 000*	2 350 000			
	ORÉGON	36 000	7 775 000			
	INDIEN	70 000**				
	NOUV.-MEXIQUE	63 500	7 200 000			
	UTAH	39 000	4 250 000			
	NÉBRASKA	4 500*	1 235 000			
	WASHINGTON	5 500*	1 650 000			
		26 984 717	9 967 926 094			

* Sans les Indiens. — ** Cette population est celle des Indiens civilisés ou à peu près.

DIVISION DES ÉTATS-UNIS EN 1850.

	ÉTATS, ETC.	CAPITALES.	LA PLUS GRANDE VILLE de CHAQUE DIVISION.
ÉTATS DE L'EST ou Nouv.-Angleterre.	MAINE	Augusta.	Portland.
	NEW-HAMPSHIRE	Concord.	Concord.
	MASSACHUSETTS	Boston.	Boston.
	RHODE-ISLAND	Providence. Newport.	Providence.
	CONNECTICUT	Hartford. New-Haven.	New-Haven.
	VERMONT	Montpellier.	Burlington.
ÉTATS du milieu.	NEW-YORK	Albany.	New-York.
	PENNSYLVANIE	Harrisbourg.	Philadelphie.
	NEW-JERSEY	Trenton.	Newark.
	DELAWARE	Dover.	Wilmington.
RÉGION DU SUD.	MARYLAND	Annapolis.	Baltimore.
	VIRGINIE	Richmond.	Richmond.
	DIST. DE COLUMBIA	Washington.	Washington.
	CAROLINE DU NORD	Raleigh.	Wilmington.
	CAROLINE DU SUD	Columbia.	Charleston.
	GEORGIE	Milledgeville.	Savannah.
	FLORIDE	Tallahassee.	Pensacola.
	ALABAMA	Montgomery.	Mobile.
	MISSISIPI	Jackson.	Natchez.
	LOUISIANE	Bâton-Rouge.	Nouv.-Orléans.
	TEXAS	Austin.	Galveston.
ÉTATS DE L'OCÉAN.	MICHIGAN	Lansing.	Détroit.
	OHIO	Columbus.	Cincinnati.
	INDIANA	Indianapolis.	Indianapolis.
	ILLINOIS	Springfield.	Chicago.
	WISCONSIN	Madison.	Milwaukee.
	KENTUCKY	Frankfort.	Louisville.
	TENNESSEE	Nashville.	Nashville.
	ARKANSAS	Little-Rock.	Little-Rock.
	MISSOURI	Jefferson-City.	Saint-Louis.
	IOWA	Iowa-City.	Dubuque.
	MINNESOTA	Saint-Paul.	Saint-Paul.
	KANSAS	Lecompton.	Lawrence.
	CALIFORNIE	Sacramento-City.	San-Francisco.
	ORÉGON	Salem.	Portland.
TERRITOIRES.	NOUVEAU-MEXIQUE	Santa-Fe.	Santa-Fe.
	ARIZONA ?		
	UTAH	Fillmore-City.	Great Salt lake City.
	NÉBRASKA	Omaha-City.	Omaha-City.
	INDIEN		
	WASHINGTON	Olympia.	Olympia.

TABLEAU GÉNÉRAL DES IMPORTATIONS ET DES EXPORTATIONS DES ÉTATS-UNIS.

ANNÉES.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.		
		PRODUITS INDIGÈNES	PRODUITS ÉTRANGERS	TOTAL.
	dollars.			
1852	212 945 442	192 368 984	17 209 382	209 658 366
1853	267 978 467	213 417 697	17 558 460	230 976 157
1854	304 562 381	253 390 870	24 850 194	278 241 064
1855	261 468 520	246 708 553	28 448 293	275 156 846
1856	314 639 942	310 586 330	16 378 578	326 964 908

RAPPORTS AVEC LES DIVERS PAYS.

	EXPORTATIONS dans LES PAYS DÉSIGNÉS.	IMPORTATIONS provenant DES PAYS DÉSIGNÉS.
	dollars.	dollars.
France	42 510 973	49 016 062
Antilles françaises	623 237	83 280
Angleterre	154 079 535	118 045 544
Irlande	4 374 730	89 032
Écosse	3 906 542	4 131 506
Gibraltar	429 016	38 126
Malte	314 586	44 224
Indes orientales	767 629	7 005 911
Cap de Bonne-Espérance	418 251	483 594
Australie	5 034 972	134 452
Honduras	383 739	332 117
Guyane anglaise	875 263	151 574
Antilles anglaises	4 484 632	2 283 248
Canada	20 883 241	17 488 197
Colonies anglaises (Amérique du nord)	8 146 108	3 822 224
Espagne	7 434 318	2 232 466
Manille	342 654	2 973 025
Cuba	7 909 263	24 435 694
Antilles espagnoles	1 142 724	3 870 963
Villes hanséatiques	14 239 371	14 458 512
Sardaigne	2 204 918	317 179
Trieste	2 444 848	476 571
Mexique	3 702 239	3 568 681
Venezuéla	1 712 774	4 302 692
Brésil	5 091 904	19 263 687
Buenos-Ayres	1 259 863	2 323 161
Chili	2 867 742	2 467 819
Pérou	1 244 223	217 759
Chine	2 558 237	10 454 433

CHEMINS DE FER.

PROGRESSION QU'A SUIVIE DEPUIS 1850 LA CONSTRUCTION DES VOIES FERRÉES.

	kilomètres exploités.
1850	14 239
1851	17 506
1852	21 431
1853	24 955
1854	31 278
1855 (31 décembre)	34 513

FORCES NAVALES en 1858.

Vaisseaux de ligne	10.	— Aucun en état de service.
Frégates	13.	— 3 en état de service.
Corvettes	21.	— Toutes bonnes au service.
Bricks	3.	— Tous en service.
Goëlette	1.	— Inutile.
Vapeurs à hélice 1re classe	6.	— 5 prêts au service.
— — 2e —	2.	— En construction.
— — 3e —	6.	— 1 bon; 5 en construction.
— — 4e —	4.	— Inférieurs.
Steamers à roues	1.	— Inférieurs.
	7.	— Bons.

FORCE ACTUELLEMENT PRÊTE AU SERVICE.

		canons.
Frégates	3	150
Corvettes	21	388
Bricks	3	16
Frégates à hélice	5	172
Corvette à hélice	1	13
Bâtiments légers	2	11
Steamers à roues	7	39
Total	42	789

INDIENS DES ÉTATS-UNIS.

RELEVÉ DES TRIBUS QUI EXISTENT DANS LES DIFFÉRENTS ÉTATS ET TERRITOIRES,

PAR LE BUREAU DES AFFAIRES INDIENNES A WASHINGTON (fin de 1855).

ALABAMA : 25 000 Creeks.
CALIFORNIE : 33 639 âmes en diverses tribus.
CAROLINE DU NORD et CAROLINE DU SUD : 200 Catawbas.
FLORIDE : 500 Séminoles.
INDIANA : 353 Miamis.
MICHIGAN : 100 Chippeonays du lac Supérieur, 5 152 Chippeonays et Ottawas, 1 340 Chippeonays de Saganaw, 138 Chippeonays de Swan-Creek, 236 Potowatomis, 45 Potowatomis de l'Huron.
MISSISSIPI : 16 000 Choctas (Chactas).
NEW-YORK : 2 537 Sénécas, 450 Indiens de Saint-Régis, 280 Tuscaroras, 249 Oneidas, 143 Cayugas.
TEXAS : 20 000 Comanches et Kioways, 3 000 Anadahkos, Caddos et Ionis, 950 Witchetas, 400 Tonkawas, 300 Keechis, Wacos et Towacarros, 500 Lipans, 400 Mescaleros ou Apaches.
WISCONSIN : 1 930 Ménomonis, 4 940 Chippeonays, 978 Oneidas, 240 Stockbridges.
17 530 Chérokis et Creeks sont répandus dans les quatre États d'ALABAMA, GEORGIE, CAROLINE DU SUD et TENNESSEE.
KANSAS : 33 Chippeonays de Swan-Creek, 44 Munses, 902 Delawares, 1 375 Kansas, 433 Ioways, 249 Ottawas, 3 440 Potowatomis de l'Huron, 220 Piankeshas, Weas, Peorias et Kaskaskias, 13 Stockbridges, 851 Shawnis, 1 620 Mississipis, 180 Missouris, 208 Winnebagos.
MINNESOTA : 2 206 Chippeonays, 6 283 Sioux Mississipis, 2 546 Winnebagos.
NÉBRASKA : 800 Omahas, 600 Ottos et Missouris, 700 Poncas, 4 000 Pânis.
NOUVEAU-MEXIQUE et UTAH : 7 000 Apaches, 7 500 Navajoas, 10 000 Pueblos, 2 500 Utahs, 17 000 Wanderings, Comanches, Cheyennes et autres tribus.
ORÉGON : 1 300 de tribus diverses.
WASHINGTON : 534 Wyandots. (Nombre inconnu de Chenooks, Nez-Percés, etc.)
A l'ouest de l'ARKANSAS : 7 500 Chérokis, 1 000 Chickasas, 4 787 Creeks, 314 Quapâs, 180 Sanduskis, 271 Sénécas et Shawnis, 2 300 Séminoles, 4 098 Osages, Kickapous, en nombre inconnu.
Le long de l'ARKANSAS et de la PLATE : 800 Arripahos, 3 600 Comanches, 2 800 Cheyennes, 2 500 Kioways, 5 600 Sioux des Plaines.
Le long du HAUT-MISSOURI : 320 Assiniboines, 3 360 Arickaris, 500 Pieds-Noirs, 3 360 Crows (Corbeaux), 750 Gros-Ventres, 250 Mandanes, 2 500 Minetaris, 800 Creeks, 15 440 Sioux.
NOTA. Les chiffres ci-dessus forment un total de 314 622 individus; mais on peut le porter à 350 000, en y comprenant les métis nés des rapports entre les Indiens et la population blanche ou noire; à 400 000, en ajoutant les Indiens non dénombrés.

STATISTIQUE RELIGIEUSE.

Nombre des églises en 1850.

Nouvelle-Angleterre	4 612
États du Milieu	9 714
Région du Sud	7 394
États du Sud-Ouest	5 415
États du Nord-Ouest	10 926
Californie et territoires	122

Proportions des diverses communions principales :

Dans la Nouvelle-Angleterre	Congrégationalistes	32,07
	Baptistes	21,76
	Méthodistes	15,97
	Unitairiens	6,18
	Universalistes	5,92
	Épiscopaliens	5,28
Dans les États du Milieu	Méthodistes	26,80
	Presbytériens	19,73
	Baptistes	12,30
	Luthériens	7,62
	Épiscopaliens	7,00
	Catholiques romains	6,16
Dans les États du Sud	Méthodistes	37,79
	Baptistes	36,51
	Presbytériens	10,99
	Épiscopaliens	5,37
	Luthériens	2,18
	Libres	2,12
Dans les États du Sud-Ouest	Méthodistes	39,64
	Baptistes	34,21
	Presbytériens	17,00
	Catholiques romains	3,50
	Chrétiens	1,67
	Épiscopaliens	1,62
Dans les États du Nord-Ouest	Méthodistes	33,50
	Baptistes	21,29
	Presbytériens	16,73
	Catholiques romains	6,08
	Chrétiens	5,47
	Luthériens	3,80
Dans la Californie et les territoires	Catholiques romains	82.28
	Méthodistes	4,54
	Presbytériens	1,94
	Baptistes	1,08
	Congrégationalistes	1,08

ÉMIGRATIONS AUX ÉTATS-UNIS de 1819 à 1855.

	Émigrants.
De 1819 à 1829 (11 ans)	128 502
De 1830 à 1839 (10 ans)	538 381
De 1840 à 1849 (10 ans)	1 427 337
De 1850 à 1855 (6 ans)	2 118 404
Total	4 212 124

ÉMIGRATIONS PAR NATIONALITÉS

(Durant la période de 37 années, de 1819 à 1855).

	Emigrants.
Le Royaume-Uni a fourni	2 343 445
(Irlande seule	1 747 930)
Allemagne	1 212 082
France	188 725
Hollande, Belgique et Suisse	55 645
Danemark, Suède et Norvége	32 500
Pologne et Russie	2 236
Amérique anglaise (Canada)	91 699
Chine et Indes occidentales	16 988
Espagne, Portugal et îles	19 091
États d'Italie et dépendances	8 354
Turquie et Grèce	231
Amérique espagnole et îles	57 366

STATISTIQUE AGRICOLE ET INDUSTRIELLE.

Productions végétales et animales des États-Unis en 1855.

I. — Productions végétales.

			Valeur en dollars.
Maïs	600 000 000	bushels (boisseaux)	360 300 000
Froment	165 000 000	—	247 560 000
Seigle	14 000 000	—	14 000 000
Orge	6 000 000	—	5 910 000
Avoine	170 000 000	—	68 000 000
Sarrasin	10 000 000	—	5 000 000
Pommes de terre et patates douces	110 000 000	—	41 250 000
Graine de lin	58 000	—	72 500
Fèves et pois	9 500 000	—	19 000 000
Graine de trèfle et autres fourrages	1 000 000	—	3 000 000
Riz	250 000 000	de livres.	10 000 000
Sucre de canne	505 000 000	—	35 350 000
Sucre d'érable	34 000 000	—	2 720 000
Mélasse	14 000 000	de gallons.	4 200 000
Vin	2 500 000	—	2 550 000
Houblon	2 500 000	livres.	525 000
Fruits et légumes	»	—	75 000 000
Tabac	190 000 000	—	19 000 000
Coton	1 700 000 000	—	136 000 000
Chanvre	34 500	tonneaux.	3 450 000
Lin	800 000	livres.	80 000
Foin et fourrages divers	16 000 000	de tonneaux.	160 000 000
Pâturages	»	—	143 000 000

II. — Productions animales.

Espèce bovine	21 000 000	de têtes.	420 000 000
Chevaux, ânes, mulets	5 100 000	—	306 000 000
Moutons	23 500 000	—	47 000 000
Porcs	32 000 000	—	160 000 000
Volaille et œufs	»	—	20 000 000
Beurre et fromage	500 000 000	de livres.	75 000 000
Lait (indépendamment de celui qui est employé au beurre et au fromage)	1 000 000 000	de gallons.	100 000 000
Laine	60 000 000	de livres.	21 000 000
Cire et miel	16 000 000	—	2 400 000
Cocons de soie	5 000	—	5 000

Indications diverses.

Population agricole	3 800 000 individus.
— industrielle	1 100 000 —
Valeur de la propriété foncière et immobilière	10 000 000 000 de dollars.
— des exploitations agricoles	3 300 000 000 —
— des instruments d'exploitation	152 000 000 —
Capital engagé dans les manufactures	530 000 000 —
Matières premières employées	550 000 000 —
Valeur des articles fabriqués	1 050 000 000 —
Terrains consacrés à la culture du coton	2 000 000 d'hectares.

ÉTATS QUI RÉCOLTENT LE COTON . . . . . Alabama. Georgie. Mississipi. Caroline du sud. Tennessee. Louisiane. Caroline du nord. Arkansas. Texas. Floride. Kentucky. Virginie. Indiana.

VALEUR DE L'OR PROVENANT DES MINES DE L'UNION

DÉPOSÉ A LA MONNAIE NATIONALE.

	MINES de la VIRGINIE.	MINES de la CAROLINE DU N.	MINES de la CAROLINE DU S.	MINES de la GEORGIE.	MINES de la CALIFORNIE.	TOTAL.
	dollars.	dollars.	dollars.	dollars.	dollars.	dollars.
1848	57 886	473 543	40 577	257 063	48 301	896 675
1849	129 382	485 793	24 564	236 319	6 151 360	7 079 144
1850	65 991	355 523	19 459	209 587	36 273 097	36 938 314
1851	69 052	326 883	41 052	157 213	55 938 232	56 540 612
1852	83 626	403 295	126 982	96 542	53 794 700	54 506 963
1853	52 200	275 622	99 317	58 896	55 113 487	55 622 031

PRODUCTION DU FER.

	tonneaux.
1810	54 000
1820	200 000
1830	165 000
1840	191 000
1842	230 000
1848	300 000
1850	565 000
1855	1 000 000

TABLE I

C

DANS LE CI

—

CINQUIÈME

LIVRE HUITIÈME. — Description générale d
LIVRE NEUVIÈME. — Suite de la Barbarie. -
LIVRE DIXIÈME. — Algérie.....
LIVRE ONZIÈME. — Empire de Maroc.....
LIVRE DOUZIÈME. — Sahara proprement dit
LIVRE TREIZIÈME. — Sénégambie et Guinée
LIVRE QUATORZIÈME. — Niger. — Nigritie,
LIVRE QUINZIÈME. — Tableau général des
de la Sénégambie et de la Guinée.....
LIVRE SEIZIÈME. — Guinée inférieure....
LIVRE DIX-SEPTIÈME. — Cimbebasie, Hotte
LIVRE DIX-HUITIÈME. — Côte sud-est de l'
LIVRE DIX-NEUVIÈME. — Zanguebar. — Ni
LIVRE VINGTIÈME. — Iles africaines orient
LIVRE VINGT ET UNIÈME. — Iles africaines

SIXIÈME P.

LIVRE PREMIER. — Considérations généra
LIVRE DEUXIÈME. — Océan Glacial arctiq
l'Amérique. — Russie américaine. —
Islande, Spitzberg.....
LIVRE TROISIÈME. — États-Unis.....

FIN DE LA TABI

LAGNY. —

NION

	TOTAL.
	dollars.
	896 675
	7 079 144
	36 938 314
	56 540 612
	54 506 963
	53 622 031